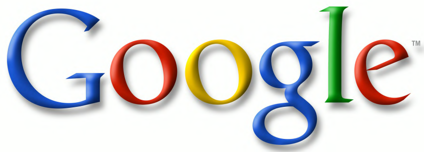
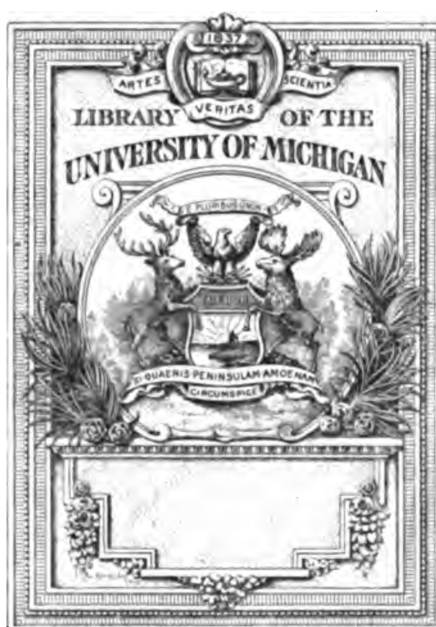



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LA REVUE DE PARIS

LA
REVUE DE PARIS

QUINZIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1908

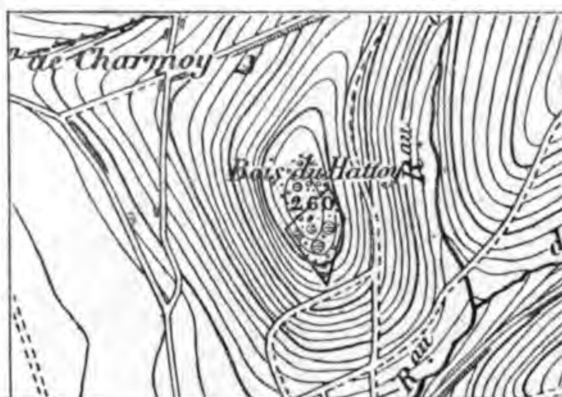
PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1908

SITUATION DES



LE MATIN DE SEDAN[1]

Le général von der Tann, c [illegible] le Ier co[illegible] reçut dans la nuit, à Angeo[illegible]t, l'[illegible]tre [illegible] p[illegible] e ro[illegible] Prusse qui lui prescrivait de r[illegible] ir F[illegible] c[illegible] son action avec l'armée du prin[illegible] A[illegible] de se dérober vers l'ouest, v[illegible] se [illegible] à A[illegible] vers trois heures du matin [illegible] aussitôt. Moins d'une heure [illegible] 1re [illegible] d[illegible] passe la rivière aux ponts de [illegible]x[illegible] ; [illegible] de la 2e brigade utilise en [illegible] c[illegible] de fer[2]. Un brouillard épais favorise l'[illegible]ération. C[illegible]trai[illegible] aux ordres du général Lebrun, les avant-postes fra[illegible]ais se sont repliés sur Bazeilles pendant la nuit[3]. Les Bavarois ne rencontrent donc aucune résistance ni au passage de la Meuse ni dans les prairies voisines. La colonne de gauche, qui a le moins de chemin à parcourir, atteint Bazeilles la première et une compagnie de chasseurs s'engage dans la grande rue. Mais bientôt la fusillade d'une compagnie d'infanterie de marine[4], embusquée derrière une barricade et dans les maisons adjacentes, l'oblige à se rejeter dans les ruelles latérales[5].

Le 3e régiment d'infanterie de marine se répartit rapidement

1. Voir la *Revue* et la carte du 15 août 1908 et la carte ci-jointe.
2. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1088.
3. Notes du général Le Lorrain (Archives de la Guerre).
4. 4e du 3e régiment.
5. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1088.

dans les maisons tandis que les chasseurs bavarois sont renforcés des six compagnies qui les suivent. La lutte acquiert immédiatement une grande violence; de part et d'autre, les liens tactiques se rompent au milieu des engagements confus dont chaque maison est le théâtre. A plusieurs reprises, l'infanterie de marine exécute des retours offensifs dans la grande rue, qui reste cependant en partie au pouvoir des Bavarois[1].

Pendant ce temps, la colonne de droite a franchi la Meuse : un bataillon se porte sur Bazeilles; un bataillon occupe la station; le reste de la 1re brigade se rassemble au sud du village. Apprenant que l'armée de la Meuse se portera vers cinq heures sur Villers-Cernay, Francheval et La Moncelle, et qu'une division du IVe corps marchera sur Remilly pour le soutenir, von der Tann engage tout son corps d'armée sur la rive droite de la Meuse, sauf la 4e brigade et trois bataillons de la 2e qui resteront près des ponts[2].

Vers cinq heures quinze, trois bataillons de la 1re brigade, rassemblés au sud de Bazeilles, y pénètrent à leur tour; un autre longe la lisière est du parc de Monvillers afin de déborder notre gauche. Mais un recul se produit parmi les troupes bavaroises engagées à l'ouest de la grande rue. C'est le 2e régiment d'infanterie de marine qui entre en ligne[3].

De son bivouac au nord de Bazeilles, il s'est avancé d'abord jusqu'à 500 mètres de la lisière nord : deux bataillons se sont déployés entre Bazeilles et Balan, à cheval sur la route, le IIIe restant en réserve. Le lieutenant-colonel Domange, se mettant alors à la tête du Ier bataillon, l'entraîne, par une charge à la baïonnette, dans la grande rue et à l'ouest.

Toute la partie occidentale du village est reprise par les Français. La grande rue retombe également en leur pouvoir; ils font de nombreux prisonniers, parmi lesquels le major von Sauer. Les défenseurs, pour la plupart, ne se rallient que

1. Le général de Vassoigne au ministre de la Marine (Archives de la Marine, 60 B).

2. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1089-1092.

3. Les Archives de la Guerre possèdent peu de documents sur les combats de Bazeilles. Nous avons suppléé, dans la mesure du possible, à cette lacune, en faisant appel en 1904 aux souvenirs des survivants, au moyen de questionnaires précis. Nous les remercions très vivement de leurs réponses qui nous ont permis de reconstituer les faits dans leur ensemble.

derrière le remblai du chemin de fer; le reste est refoulé sur les fractions qui combattent dans le secteur est. Deux compagnies peuvent seules se maintenir au débouché sud de la grande rue et organiser la défense de deux constructions en pierre à l'angle de la route de Douzy [1].

Peu après, les Bavarois sont chassés de la partie est de Bazeilles. Les deux régiments de la brigade Reboul, 1er et 4e, se sont portés vers le sud. Le 4e, à droite, formé d'abord en colonne à distance entière par pelotons, s'est déployé avec tout le formalisme de l'époque et a marché en bataille aux sons de la *Marseillaise*. Au bout d'une centaine de mètres, le régiment s'arrête. Le Ier bataillon exécute un changement de front sur sa droite, sans rien omettre des prescriptions réglementaires; puis, par une nouvelle marche en bataille, il gagne la route de Sedan et s'arrête derrière le remblai. Quelques officiers montent sur la chaussée et voient l'ennemi à moins de cent mètres, derrière des haies ou dans les prés : « En avant! à la baïonnette! » et on s'élance sur les Bavarois... La plupart se rendent, la crosse en l'air [2]. En même temps, le IIe bataillon du 4e régiment et quatre compagnies du 3e « avec un grand élan, franchissent en tiraillant les haies et les clôtures, et chargent à la baïonnette partout où ils le peuvent [3] ». Entraînant avec eux des fractions du 3e régiment, ils poussent ainsi jusqu'à l'église dont une compagnie se rend maîtresse [4]. Du Ier régiment d'infanterie de marine, le Ier bataillon seul pénètre dans Bazeilles; les deux autres appuient vers le sud-est pour s'engager aux abords du château de Monvillers [5].

Dans le village, la mêlée continue de plus en plus confuse avec le nombre et l'ardeur des combattants, de plus en plus difficile à reconstituer avec le mélange des unités et l'incer-

1. Notes du général Sériot, du lieutenant-colonel Brunot, du commandant Peloux (Archives de la Guerre); Récit du sergent Poittevin, qui nous a été fait verbalement sur le terrain même.

2. Notes du général Pennequin (Archives de la Guerre). — Cf. Notes du général Voyron (*Ibid.*).

3. *Ibid.*

4. Rapport du capitaine commandant le IIe bataillon du 4e régiment (Archives de la Guerre).

5. Notes du général Bouguié, du colonel Le Camus, du lieutenant-colonel Recoing (*Ibid.*).

titude des heures. « De plan d'engagement, d'ordres donnés pour la répartition des forces, distribution des rôles, division du terrain en secteurs, il n'y en a eu d'aucune sorte et à aucun degré... Les troupes étaient jetées au combat comme du charbon sur un foyer. Chacun a marché pour son compte, suivant ses aspirations, avec les soldats qu'il pouvait grouper autour de lui[1]. »

La lutte s'exaspère, pleine d'alternatives et d'épisodes héroïques. Les Français échouent dans plusieurs attaques contre les deux constructions en pierre; les Bavarois subissent des pertes sérieuses dans deux assauts infructueux contre un vaste bâtiment voisin. Vers sept heures et demie, une section d'artillerie s'en approche jusqu'à 60 mètres et nous oblige à l'évacuer. Peu après, les Bavarois essaient d'enlever la villa Beurmann, à l'angle des routes de Sedan et de Daigny, deux canons lancent une douzaine d'obus, mais bientôt presque tous les servants sont tués ou blessés. « Le combat se poursuit, sans rien perdre de sa violence et sans aboutir à aucun résultat marqué[2] ». Vers huit heures quarante-cinq, les quatre derniers bataillons disponibles à la 2e brigade bavaroise[3] interviennent sans modifier la situation[4]. Entre les Bavarois engagés dans la partie sud de Bazeilles, et la gauche du XIIe corps saxon en marche sur La Moncelle, les IIe et IIIe bataillons du 1er régiment d'infanterie de marine, renforcés par quelques fractions du 3e régiment, se maintiennent dans le parc de Monvillers[5]. Von der Tann confie à la 3e brigade la mission de faire disparaître cette solution de continuité entre Bavarois et Saxons. Mais, par suite d'un malentendu et de la recrudescence de l'action entre Bazeilles et La Moncelle, cette brigade, après avoir longé la lisière orientale de Bazeilles, se dirige en majeure partie vers La Moncelle. Dès lors, les Bavarois ne font aucun progrès dans le parc.

« Dans Bazeilles aussi, le combat continuait toujours acharné

1. Notes du colonel Buisson d'Armandy (Archives de la Guerre).

2. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1093-1094.

3. 4e bataillon de chasseurs, 2e régiment d'infanterie.

4. *Historique du grand Etat-Major prussien*, VIII, 1094.

5. Le général de Vassoigne au ministre de la Marine (Archives de la Marine, 60 B).

et indécis. Tous les efforts des Bavarois pour sortir de la grande rue venaient se briser contre l'opiniâtre résistance de la villa Beurmann et des autres points d'appui de la défense[1]. »

Vers neuf heures, les trois premières brigades bavaroises étaient presque totalement dispersées par les hasards du combat; la 3e, elle-même, entrée en ligne la dernière, n'avait plus que quelques compagnies intactes. La situation était semblable à la division de Vassoigne dont, seules, les fractions engagées entre Bazeilles et Balan étaient encore en ordre[2].

De part et d'autre, il y avait une brigade en réserve. La 4e brigade bavaroise avait quitté Remilly, dès l'arrivée en ce point de la 8e division prussienne et s'était rassemblée au sud de Bazeilles, sur la rive droite de la Givonne[3]. La brigade Carteret-Trécourt, mise par Ducrot à la disposition de Lebrun, s'était portée, des hauteurs au nord-est de Fond-de-Givonne, dans la direction de Balan. Les batteries bavaroises de la rive gauche de la Meuse, jusque-là gênées par le brouillard, avaient lancé quelques obus sur ces troupes en formation dense qui, après quelque désarroi, étaient venues se rassembler au nord-est de Balan, à l'abri de la croupe cotée 215[4]. Ne pouvant participer à la lutte, les artilleries continuaient à se contre-battre, à distance trop grande toutefois pour que la supériorité numérique des batteries bavaroises devînt sensible[5].

A la droite des Bavarois, s'étaient engagés les Saxons. L'avant-garde du XIIe corps avait rompu de Douzy à cinq heures du matin et s'était portée sur La Moncelle par Le Rulle et Lamécourt[6]. Vers cinq heures quarante-cinq, sa batterie, établie à la cote 233, à 500 mètres au nord-est de La Moncelle, ouvre le feu sur l'artillerie française de la rive opposée de la

1. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1096.

2. *Ibid.* Notes du général Bouguié, du colonel Heiligenmayer, du capitaine Dehousse (Archives de la Guerre).

3. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1098.

4. Rapport du général commandant la 1re brigade de la 3e division du 1er corps (Archives de la Guerre). — L'effectif de cette brigade était de 2900 hommes seulement (*Ibid.*).

5. Historiques manuscrits des 14e et 19e régiments d'artillerie (*Ibid.*).

6. Cette avant-garde se compose des 105e et 107e régiments, du 13e bataillon de chasseurs, de la 4e batterie légère (*Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1099).

Givonne; elle est rejointe au bout d'une heure par deux batteries bavaroises puis par le reste de l'artillerie de la 24ᵉ division. Pendant ce temps, le 107ᵉ marche sur La Moncelle que nos patrouilles lui abandonnent sans résistance et se relie à gauche aux Bavarois. Bientôt, une vive fusillade éclate entre les Saxons et les tirailleurs des 14ᵉ, 22ᵉ et 20ᵉ de ligne embusqués sur les pentes et dans les prairies de la Givonne. Toutefois le 107ᵉ ne peut recevoir aucun renfort, en raison du mouvement offensif exécuté à Daigny par une partie de la division de Lartigue. Le combat reste donc stationnaire[1].

Constatant l'arrêt de l'infanterie saxonne, le général Lebrun eut l'idée de faire charger les batteries par une de ses brigades de cavalerie: par une erreur de l'officier porteur de l'ordre, ce fut la brigade de lanciers de Nansouty, de la division de cavalerie du 1ᵉʳ corps, qui se mit en mouvement. Elle franchit la Givonne à Daigny et s'avança sur La Moncelle; mais, vers huit heures, elle rebroussa chemin[2].

L'avant-garde du XIIᵉ corps recevait à ce moment un renfort inattendu, consistant en des fractions de la 3ᵉ brigade bavaroise, qui avaient marché vers le nord en longeant la lisière est du parc de Monvillers[3]. Un quart d'heure après, l'artillerie de corps, couronnant les hauteurs 233, lui prêtait un appui encore plus efficace. Les batteries françaises, établies sur les coteaux de la rive droite de la Givonne, au nord du chemin de Balan à Rubécourt, avaient à ce moment une légère supériorité numérique[4]. Mais la valeur du matériel allemand ne tarda pas à se manifester. Après un duel d'une vingtaine de minutes, quelques-unes de nos batteries, fort éprouvées, durent se retirer; d'autres changèrent de position; celles qui purent se maintenir ne tirèrent plus que par intermittences[5]. Néanmoins, l'infanterie allemande, tenue en échec par nos tirailleurs, ne fit jusqu'à neuf heures que des progrès insignifiants.

1. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1101.

2. Général Lebrun, *op. laud.*, 99-100; général Michel, La division de cavalerie du 1 corps à la bataille de Sedan (Archives de la Guerre).

3. Voir *supra* p. 8.

4. Onze batteries contre neuf.

5. Historiques manuscrits des 4ᵉ, 7ᵉ, 8ᵉ, 10ᵉ, 11ᵉ régiments d'artillerie (Archives de la Guerre); *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1105.

Tandis que l'un des régiments de l'avant-garde du XII[e] corps marchait sur La Moncelle, l'autre, le *105*[e], s'était porté au nord-est, sur la croupe 233; puis, vers six heures quinze, il s'était dirigé sur Daigny. Bientôt, il se heurta à une ligne de tirailleurs français couvrant une colonne en marche de Daigny vers le Bois Chevalier par la route de Villers-Cernay[1]. C'étaient la brigade Fraboulet de Kerléadec et l'artillerie de la division de Lartigue que le général Ducrot avait envoyées sur la rive gauche de la Givonne[2]. Le 1[er] bataillon du 3[e] régiment de tirailleurs algériens, qui formait tête de colonne, déploya cinq compagnies sous la protection desquelles la brigade de Kerléadec prit ses dispositions de combat. L'artillerie divisionnaire s'établit au nord-est de Daigny; le 3[e] zouaves se forma en bataille le long de la route suivie; le 56[e] se répartit entre Daigny et les deux ailes du régiment de zouaves; le 1[er] bataillon de chasseurs resta en réserve au nord du village. De son côté, le *105*[e] borda le chemin de La Moncelle à Villers-Cernay. Une vive fusillade s'engagea sur toute la ligne, sans que, de part et d'autre, on prît l'offensive[3]. A ce moment, arriva le commandant Corbin, chargé par Ducrot de recommander au général de Lartigue « de gagner du terrain vers le Bois Chevalier, afin d'éloigner un mouvement tournant[4] ». Le 3[e] zouaves se porta en avant à plusieurs reprises, mais il ne comptait que 1 100 hommes dont la valeur morale était moindre qu'à Frœschwiller. Ses tentatives furent chaque fois repoussées par le feu[5].

Vers sept heures, trois batteries de la *24*[e] division s'établissent à la gauche du *105*[e] dont la situation commence à devenir critique en raison du manque de cartouches et des attaques répétées des Français. Peu après, le *12*[e] bataillon de chasseurs entre en ligne, puis le *13*[e] chasseurs débouche à travers le Bois Chevalier, sur le flanc de la brigade de Kerléadec.

1. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1113.

2. Voir la *Revue* du 15 août 1908.

3. Journal du colonel d'Andigné (Archives de la Guerre); Rapport du commandant Hervé (*Ibid.*); Historiques manuscrits du 3[e] zouaves, du 3[e] tirailleurs, du 56[e] de ligne (*Ibid.*).

4. Journal du colonel d'Andigné (*Ibid.*).

5. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1114.

Un régiment saxon, le 104ᵉ, se montre au sud. L'arrivée de ces troupes fraîches détermine un mouvement offensif général[1].

Désormais l'issue de la lutte n'est plus douteuse. En vain les généraux de Lartigue, de Kerléadec et les officiers de leur état-major donnent-ils aux troupes le plus brillant exemple. La retraite devient nécessaire. L'artillerie, obligée d'abandonner, faute d'attelages, trois mitrailleuses et un certain nombre de canons, gagne péniblement la route de Daigny à Givonne et ensuite le Calvaire d'Illy. Une fraction du 56ᵉ couvre son mouvement et se replie au nord-ouest de Daigny ou dans le bois à l'ouest. Le reste, avec le 1ᵉʳ bataillon du 3ᵉ tirailleurs, se porte sur le plateau de la rive droite de la Givonne[2].

Le 3ᵉ zouaves combat encore au nord-est de Daigny, sous la vigoureuse impulsion du général de Lartigue. Le général de Kerléadec, à la tête du 1ᵉʳ bataillon de chasseurs, occupe Daigny où le commandant Hervé vient le renforcer avec deux compagnies de zouaves. Mais déjà l'ennemi pénètre dans le village et s'en empare vers dix heures. En se repliant sur Daigny, le 3ᵉ zouaves se trouve soudain pris entre deux feux. Il reflue sur les hauteurs au nord-est sous une pluie de balles et d'obus, et se jette en désordre dans les jardins et le parc situés au nord du village. Le général de Lartigue a un cheval tué sous lui et est atteint de trois éclats d'obus. Le colonel d'Andigné, son chef d'état-major, est également blessé[3]. Le 3ᵉ zouaves est coupé en deux fractions. L'une, sous les ordres du commandant Hervé, regagne les hauteurs de la rive droite et rejoint ensuite le reste de la 4ᵉ division. L'autre, comprenant la majeure partie du régiment avec le drapeau, parvient à atteindre la frontière belge par Olly, puis Rocroi et Signy-le-Petit, d'où elle est dirigée par voie ferrée, le 5 septembre, sur Paris[4].

1. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1115-1116.

2. Journal du colonel d'Andigné (Archives de la Guerre); Rapport du lieutenant-colonel Lamandé, commandant l'artillerie (*Ibid.*); Rapport du chef d'escadron Warnet (*Ibid.*); Historique manuscrit du 56ᵉ (*Ibid.*).

3. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1117-1118; Journal du colonel d'Andigné (Archives de la Guerre); Historiques manuscrits du 1ᵉʳ bataillon de chasseurs et du 3ᵉ zouaves (*Ibid.*).

4. Historique manuscrit du 3ᵉ zouaves (*Ibid.*).

*
* *

Tandis que ces combats se livraient à Bazeilles, à La Moncelle et à Daigny, de graves événements se produisaient dans l'armée française et venaient rendre sa situation encore plus critique.

Le 1[er] septembre, au point du jour, le maréchal de Mac-Mahon attendait avec impatience le résultat des reconnaissances qu'il avait fait envoyer vers l'est et vers l'ouest, quand, entre quatre heures trente et cinq heures, il reçut un message du général Lebrun, annonçant qu'il était attaqué par des forces considérables. En même temps, un officier de la division Margueritte fit connaître que vers minuit une forte colonne d'infanterie avait traversé Pouru-aux-Bois, mais, qu'à trois heures du matin, son avant-garde n'avait pas encore dépassé Francheval[1]. Le maréchal prescrivit aussitôt au lieutenant-colonel Tissier, sous-chef d'état-major général, de rassembler le convoi du grand quartier général pour l'acheminer sur Mézières au premier ordre[2]. Puis il se porta au galop vers le 12[e] corps afin de se « rendre compte de la position de l'ennemi et de pouvoir ainsi donner des ordres de mouvement soit dans la direction de l'ouest, soit dans celle de l'est[3] ».

En arrivant sur les hauteurs qui dominent Bazeilles, le maréchal constata que la division de Vassoigne, dont la première ligne était vivement engagée, « maintenait les Bavarois à distance »; que ceux-ci appuyaient leur gauche à la Meuse, mais que leur droite était fort en l'air.

Ces circonstances lui donnèrent l'idée de « profiter d'une attaque aussi décousue[4] ». Mais il voulut auparavant se rendre compte de la situation sur la Givonne, et, à cet effet, se dirigea sur La Moncelle. De ce côté, l'ennemi combattait avec vigueur mais sans gagner de terrain. Le maréchal se remettait en

1. *Enquêtes sur les Actes du Gouvernement de la Défense nationale*, I, 38; maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*; Notes du général de Vaulgrenant (Archives de la Guerre).

2. Notes du général Kessler (Archives de la Guerre).

3. Maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*. — Cf. Notes des généraux Broye et Riff (Archives de la Guerre).

4. Maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*; Notes du général de Vaulgrenant (Archives de la Guerre).

marche sur Daigny, quand il fut atteint d'un éclat d'obus. Afin de juger de la gravité de sa blessure, il y porta la main et enfonça le doigt jusqu'au projectile : la douleur fut telle qu'il perdit connaissance. En revenant à lui, le maréchal sentit qu'il était « non seulement hors d'état de remonter à cheval, mais même de diriger les opérations ». Il était six heures du matin environ[1].

Jugeant que de tous les commandants de corps d'armée, Ducrot était le plus digne d'assurer la lourde charge de la direction des opérations, le maréchal le désigna comme son successeur, bien que Wimpffen et Douay fussent d'une ancienneté supérieure[2]. Le commandant de Bastard fut envoyé au général Faure, chef d'état-major général, avec mission de le prier de prévenir Ducrot. Bastard n'ayant pas trouvé le général Faure, se mit à la recherche de Ducrot. Mais, en route, il fut blessé lui-même et ne put aller plus loin. Sur ces entrefaites, le maréchal, ayant été rejoint par le général Faure, le chargea d'envoyer deux autres officiers à Ducrot, le chef d'escadron Riff et le capitaine Kessler : après d'assez longues recherches, ceux-ci finirent par le trouver sur la hauteur à l'ouest de Givonne, vers huit heures du matin[3].

Le premier mouvement du général Ducrot fut de lever les bras au ciel, en un geste accablé. Sa physionomie, « jusque-là calme et froide, presque indifférente », exprima « le découragement et le désespoir[4] ». Mais, sans s'attarder aux plaintes, il se ressaisit aussitôt et, quelle que fût la gravité de la situation, il n'hésita pas à accepter la responsabilité du comman-

1. Maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*; *Enquête*, I, 38; Notes des généraux Riff, Kessler, de Vaulgrenant (Archives de la Guerre).

2. Le maréchal de Mac-Mahon au ministre de la Guerre, Pouru-aux-Bois, 16 septembre 1870 (Archives de la Guerre).

3. Notes des généraux Riff et Kessler (Archives de la Guerre). — L'heure de la prise de commandement de Ducrot a été contestée. Dans sa déposition au Conseil d'enquête sur les Capitulations, Ducrot dit : « Sept heures à peu près ». Même indication dans le Journal de marche du 1er corps. Les notes du colonel Robert, chef d'état-major du 1er corps, donnent huit heures. Le commandant Rouff, aide de camp de Ducrot dit : « après huit heures trente » (A. Duquet, *Encore la Retraite à Sedan*, 28); le capitaine Achard, de l'état-major du 1er corps : « vers 8 heures ». Les témoignages concordants et désintéressés des généraux Riff et Kessler doivent faire admettre sept heures quarante-cinq à huit heures.

4. Docteur Sarazin, *op. laud.*, 120.

dement suprême. C'était faire preuve d'un grand caractère et d'une haute valeur morale. Ducrot n'avait reçu aucune instruction pour la journée du 1er septembre. Quelles étaient les intentions du maréchal? Voulait-il livrer une bataille offensive ou défensive, reprendre sa marche sur Montmédy ou battre en retraite sur Mézières[1]? D'ailleurs, le maréchal n'était pas encore fixé lui-même au moment où il avait été blessé. Sur l'ennemi, Ducrot n'avait que peu de renseignements; mais, dès le 30 août, la situation lui avait paru « très grave[2] ». Il avait compris qu'il fallait, de toute nécessité, renoncer à la marche vers Metz : le salut de l'armée exigeait que l'on se repliât vers le nord-ouest. C'est dans ce but qu'il s'était proposé d'établir les bivouacs du 1er corps à Illy dans la soirée du 31 août. Il n'y avait renoncé que sur l'ordre formel du commandant en chef[3].

Quelques instants auparavant, Ducrot avait aperçu, des hauteurs à l'ouest de Givonne, des masses ennemies cheminant du sud au nord sur les crêtes opposées, à environ deux kilomètres, et leur avait fait envoyer quelques obus. Au même moment, un paysan lui remettait un billet du maire de Villers-Cernay, annonçant que, depuis le matin, de nombreuses troupes prussiennes passaient à Villers-Cernay et à Francheval[4]. L'intention de l'ennemi lui parut être, avec juste raison, de déborder le 1er corps par le nord et de lui couper la retraite sur Illy[5]. Ducrot reconnut la manœuvre habituelle des Allemands, celle, écrivait-il plus tard, qu'ils avaient déjà « pratiquée à Sadowa, à Wissembourg, à Frœschwiller » : l'enveloppement par des mouvements tournants sur les ailes[6]. Une prompte décision, suivie d'une exécution immédiate,

1. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, déposition Ducrot (Archives de la Guerre); général Ducrot, *la Journée de Sedan*, 22, note 1.

2. Le général Ducrot au général Margueritte, Carignan, 30 août (Archives de la Guerre).

3. Le général Ducrot au maréchal de Mac-Mahon, Carignan, 31 août (*Ibid.*); le maréchal de Mac-Mahon au général Ducrot, Sedan, 31 août (*Ibid.*); Journal des marches et opérations du 1er corps (*Ibid.*); général Ducrot, *la Journée de Sedan*, 7-9.

4. C'étaient les colonnes de la Garde.

5. Général Ducrot, *op. laud.*, 22.

6. Note manuscrite du général Ducrot sur la bataille de Sedan (Archives de la Guerre).

s'imposait. Ducrot la prit avec une énergie, une lucidité et une fermeté d'âme qui dénotent un véritable homme de guerre.

Se tournant vers son état-major : « Messieurs, dit-il, je suis chargé du commandement; nous n'avons pas un instant à perdre; il faut se concentrer immédiatement en arrière sur le plateau d'Illy; quand nous serons tous là, nous aurons notre retraite assurée, et nous verrons ce qu'il y aura à faire[1]. »

Cette décision est accueillie avec stupeur par l'entourage du général, qui ne se rend pas compte du danger de la situation. Le colonel Robert, chef d'état-major du 1er corps, et l'un des aides de camp présentent quelques objections au sujet du mouvement de retraite que les troupes vont exécuter, presque sans avoir combattu : le combat semble prendre bonne tournure à Bazeilles; la journée commence seulement; on peut attendre. « Attendre quoi?, s'écrie Ducrot; que nous soyons complètement enveloppés? Il n'y a pas un instant à perdre. Exécutez mes ordres; trêve de réflexions[2]! ». Le colonel Robert fait encore observer que, du moment où la

1. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition Ducrot (Archives de la Guerre).

Ainsi, le projet de Ducrot à ce moment était la concentration de l'armée à Illy et non pas la retraite sur Mézières, comme on l'a généralement admis. Cf. en particulier : *Retraite sur Mézières, le 31 août et le 1er septembre 1870: Annexe à la journée de Sedan*, par le général Ducrot; *la Retraite sur Mézières*, par un officier supérieur. — Ducrot revient sur ce projet de concentration à plusieurs reprises : *la Journée de Sedan*, 21, 23, 42; le général Ducrot à madame Ducrot, Margut, 7 septembre 1870 (*Vie militaire du général Ducrot*, II, 421); le docteur Sarazin à madame Ducrot, Cassel, 4 septembre 1870 (Archives de la Guerre, Papiers Ducrot); *Gazette des Tribunaux* du 1er février 1875 (Procès Wimpffen-Cassagnac. déposition Ducrot). Il n'y a donc pas lieu de discuter, comme certains écrivains l'ont fait, la question de savoir si la retraite sur Mézières était possible ou non le 1er septembre à 8 heures du matin, puisque Ducrot n'a jamais ordonné pareil mouvement. (Pour cette discussion, voir : A. Duquet, *la Retraite à Sedan* et *la Victoire à Sedan*; *la Retraite sur Mézières*, par un officier supérieur).

Il semble bien que le général Ducrot ait eu la pensée de battre en retraite sur Mézières, mais plus tard, et il subordonnait cette opération à la concentration préalable sur Illy, ce qui était une perte de temps considérable et inutile. Une concentration de ce genre, avant la marche, était bien d'ailleurs dans les procédés de l'époque. Il semble aussi, d'après ces mots « retraite assurée », que Ducrot n'ait pas eu connaissance du mouvement de l'ennemi sur Donchery, qui menaçait gravement la retraite sur Mézières.

2. Général Ducrot, *op. laud.*, 22. — Cf. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition Ducrot (Archives de la Guerre); Notes du colonel Robert (*Ibid.*); docteur Sarazin, *op. laud.*, 121.

retraite était décidée, il fallait en avertir l'Empereur. « Que l'Empereur aille se faire f... où il voudra, interrompt brusquement Ducrot, c'est lui qui nous a mis dans ce pétrin [1]. »

En conséquence, vers huit heures, Ducrot fait prévenir les commandements de corps d'armée que l'armée entière va se concentrer sur le plateau d'Illy ; il ordonne au général Forgeot de « faire filer immédiatement tous les *impedimenta* de l'artil-l e ; les mêmes prescriptions sont données à l'intendance rela- ;ment aux voitures de l'administration [2] ». Il s'enquiert e .in de la praticabilité des bois de la Falizette auprès du capit ine adjudant-major Debord, qui connaissait bien le pays [3].

D'après les instructions de Ducrot, les 1er et 12e corps doi- ent rompre le combat, en échelons par la droite. Le 12e corps, se retirant le premier, contournerait les fronts est et nord-est de la place, dont les feux protégeraient son mouvement. La division Wolff, à la gauche du 1er corps, resterait en position la dernière, puis elle se jetterait dans le bois de la Garenne qu'elle défendrait pied à pied [4]. Les divisions Pellé et L'Hériller ·rendraient une position intermédiaire entre le plateau d'Illy . les hauteurs à l'ouest de Givonne de façon à protéger la :traite du 12e corps et de la division Wolff. Quelques-uns de ;urs éléments entament déjà le mouvement rétrograde. La rigade Kerléadec reste sur la rive gauche de la Givonne afin de garder le plus longtemps possible Daigny, « seul point », roit inexactement Ducrot, « où il existe un pont pour le assage de l'artillerie ennemie [5] ».

A peine Ducrot avait-il achevé de dicter ses ordres, qu'il se rendit au galop auprès du général Lebrun afin de hâter son mouvement. Il crut devoir lui exposer les motifs de sa décision. L'attaque de l'ennemi sur Bazeilles et La Moncelle n'était qu'une feinte, destinée à attirer l'attention des Français

1. Notes du colonel Robert (*Ibid.*).

2. Général Ducrot, *op. laud.*, 21. — Le 7e corps ne semble pas avoir été prévenu : le général Douay n'en fait aucune mention, ni dans son rapport sur la bataille, ni dans sa déposition au Conseil d'enquête.

3. *Gazette des Tribunaux* du 14 février 1875, Procès Wimpffen-Cassagnac, Déposition Debord.

4. Général Wolff, Souvenirs inédits (Archives de la Guerre).

5. Général Ducrot, *op. laud.*, 26-27 ; Historique de la division Pellé (Archives de la Guerre).

vers l'est, tandis qu'il manœuvrerait pour les envelopper par le nord. Il fallait à tout prix déjouer cette tentative en concentrant l'armée à Illy où elle serait, affirmait Ducrot, « en bonne situation ». Si les Allemands n'agissaient pas comme il le prévoyait, s'ils se bornaient à une attaque de front, on exécuterait un retour offensif pour les jeter dans le ravin de la Givonne[1].

Lebrun opposa au plan de Ducrot une série d'objections. Les troupes se maintenaient fort bien sur leurs positions; sur certains points même, les Bavarois pliaient. N'allait-on pas démoraliser les troupes en les faisant reculer? Il y avait à craindre que la retraite des bataillons de marche ne dégénérât en déroute. Le mouvement, ajouta justement Lebrun, présentait de sérieuses difficultés, surtout pour la traversée du bois de la Garenne où il faudrait reformer les troupes en colonnes qui mettraient un temps considérable à s'écouler[2]. Lebrun conclut en demandant un délai de trois quarts d'heure, après lequel il serait prêt à exécuter la retraite sur Illy, si les intentions de Ducrot n'avaient pas varié[3].

Ce laps de temps à peu près écoulé, vers neuf heures, Ducrot dépêcha à Lebrun le capitaine Peloux avec ordre « d'effectuer le mouvement sans plus tarder[4] ». Puis, dans son impatience, il se rendit une seconde fois auprès de Lebrun et lui déclara, sur un ton péremptoire, qu'il n'y avait plus un instant à perdre pour se conformer à ses instructions[5]. Lebrun s'inclina. Il soumit à Ducrot une série de mesures assurant dans de bonnes conditions l'opération prescrite : la division de Vassoigne, évacuant Bazeilles, se porterait la première au nord de Fond-de-Givonne; la division Grandchamp se replierait ensuite, suivie de la division Lacretelle. Le 1er corps ne com-

1. Ducrot expose ces arguments dans *la Journée de Sedan*, 33. On ne les trouve ni dans sa déposition, ni dans celle de Lebrun au Conseil d'Enquête sur les Capitulations.

2. Rapport du général Lebrun (Archives de la Guerre).

3. Conseil d'Enquête sur les Capitulations. Dépositions des généraux Ducrot et Lebrun (Archives de la Guerre); Renseignements verbaux du colonel de Léglise, qui appartenait alors à l'état-major du 12e corps.

4. Souvenirs inédits du général Peloux (Archives de la Guerre).

5. Rapport du général Lebrun (Archives de la Guerre).

mencerait sa retraite que lorsque le 12e aurait définitivement occupé les hauteurs au nord de Fond-de-Givonne[1].

Lebrun expédia aussitôt à la division de Vassoigne l'ordre d'abandonner Bazeilles et de se replier vers le nord. Des fractions d'infanterie de marine venaient de refouler les Bavarois et de réoccuper le secteur ouest de Bazeilles. Ces succès locaux facilitèrent la rupture du combat et la retraite de la division de Vassoigne.

Vers neuf heures trente, lorsque l'ordre parvint au général Reboul, commandant la 1re brigade, il était « plein d'espoir sur le résultat de la bataille[2] ». Il rassembla au nord de Bazeilles tout ce qu'il put rappeler des 1er et 4e régiments et déploya les unités en ligne, afin d'offrir moins de prise aux projectiles bavarois de la rive gauche de la Meuse. Le mouvement de retraite s'effectua ensuite vers Fond-de-Givonne dans le plus grand ordre[3]. Mais de nombreuses fractions, avisées trop tard ou déjà cernées dans des maisons, se replièrent vers Balan ou continuèrent à résister désespérément[4].

Le colonel Alleyron, commandant la 2e brigade[5], groupa autour de l'aigle douze ou treize compagnies du 2e régiment sous les ordres du capitaine adjudant-major Brunot; vers dix heures trente, elles suivirent la brigade Reboul vers Fond-de-Givonne, ralliées par quelques fractions engagées vers Monvillers et par une partie du 3e régiment. Bazeilles resta occupé par des groupes confus appartenant aux quatre régiments d'infanterie de marine[6].

A partir de dix heures, les Bavarois purent donc faire des progrès sensibles; ils venaient d'ailleurs d'être renforcés par trois bataillons de la 4e brigade encore disponibles[7]. Peu à peu, ils envahissent la grande rue et se portent contre la villa

1. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition Lebrun (*Ibid.*). Dans son ouvrage *Bazeilles-Sedan*, publié en 1884, Lebrun a relaté les dispositions prises d'une manière différente et peu vraisemblable.

2. Rapport du général Reboul (Archives de la Guerre).

3. *Ibid.*; Journal de marche de la division de Vassoigne (*Ibid.*).

4. Notes du général Bouguié et du commandant Camus (*Ibid.*).

5. Il remplaçait le général Martin des Pallières, blessé la veille.

6. Notes du colonel de Percin et des lieutenants-colonels Brunot et Damesnil (Archives de la Guerre).

7. *Historique du grand État-Major prussien* VIII, 1111.

Beurmann, tandis que des fractions, venant du parc de Monvillers, la tournent par le nord-est. Les derniers groupes d'infanterie de marine qui occupent cette villa l'évacuent à ce moment. Vers dix heures quarante-cinq, le village est presque entièrement aux Bavarois : quelques groupes isolés firent la plus honorable résistance avant de se rendre.

Parmi eux, il faut citer les défenseurs de la maison Bourgerie, à la sortie nord-ouest de Bazeilles, sur la route de Balan. Une soixantaine d'officiers et d'hommes de troupe s'y sont établis. Le commandant Lambert, quoique blessé, a pris la direction de la défense, secondé par les capitaines Aubert, Bourgey, Delaury, Picard, les sous-lieutenants Saint-Félix et Escoubet, le sergent Poittevin. Bientôt les Bavarois les cernent entièrement et amènent du canon pour réduire cette bicoque. La résistance continue néanmoins jusqu'à la « dernière cartouche ». Exaspérés, les Bavarois menacent de se jeter sur ces braves au moment où la lutte doit cesser, faute de munitions. Le commandant Lambert se présente le premier : un cri de mort l'accueille, et il ne doit la vie qu'à la généreuse intervention du capitaine bavarois Lissignolo[1].

La veille déjà, l'incendie avait commencé ses ravages. Systématiquement, les Bavarois mirent le feu aux maisons que le canon avait épargnées. De tout le village, vingt-trois bâtiments, situés un peu à l'écart, restèrent seuls intacts[2]. Les Bavarois se livrèrent aussi sur les habitants à des violences que la présence parmi les défenseurs de quelques paysans armés ne saurait excuser[3]. Vers midi, Bazeilles est en flammes; les

1. Notes du capitaine Bourgey (Archives de la Guerre); Récits verbaux que nous avons recueillis de la bouche même du général Lambert, du sergent Poittevin, du soldat Porchet.

2. « Il y a eu 37 maisons incendiées par les obus allemands. Il y en avait 423; 363 ont été incendiées à la main avec du pétrole, des allumettes, des bougies placées sous les lits. J'ai des témoignages de ces faits... Il n'est resté debout que 23 maisons, y compris les châteaux, le tout dans des écarts; car, dans Bazeilles même, rien n'a été épargné. J'ai vu moi-même des soldats allemands mettre le feu à des masures qu'ils avaient sans doute oubliées le 3 septembre... » (Renseignements fournis par le maire de Bazeilles au général Lebrun, *Bazeilles-Sedan*, 325).

3. 43 habitants des deux sexes furent tués (Général Lebrun, *op. laud.* 302, liste nominative). — Cf. Lettre du duc de Fitz-James (*Times* du 15 septembre 1870).

Dans une lettre du 20 juin 1871 à l'*Allgemeine Zeitung* (Augsbourg),

pionniers sont obligés d'ouvrir un chemin permettant de le contourner à travers le parc de Monvillers. Trois bataillons bavarois, restés jusqu'alors au viaduc du chemin de fer, se portent à la lisière sud du village [1].

L'évacuation de Bazeilles ne pouvait manquer d'avoir sa répercussion sur la marche du combat vers La Moncelle. Vers neuf heures du matin, sur l'ordre de Lebrun, la brigade Marquisan, rassemblée au saillant sud-est du bois de la Garenne, se porte sur les hauteurs à l'ouest de Daigny [2]. Déjà le 31ᵉ de ligne qui les occupe [3], a été renforcé par le 58ᵉ, de la division Grandchamp. Mais la retraite de la brigade de Kerléadec rend nécessaire l'arrivée de nouvelles troupes. Notre artillerie n'a plus, sur ce point, que six batteries en état de continuer le feu. Encore est-ce surtout, suivant l'expression de Lebrun, pour montrer à l'infanterie qu'elles font « pour la soutenir, tout ce qui est humainement possible [4] ».

L'apparition de la brigade Marquisan détermine des mouvements offensifs partiels aux 20ᵉ, 22ᵉ et 14ᵉ de ligne, échelonnés depuis les abords de Daigny jusqu'au parc de Monvillers. Leurs progrès sont assez marqués pour obliger les batteries allemandes « à tourner leurs efforts contre l'infanterie assaillante [5] ». Néanmoins, les tirailleurs français, qui ont franchi la Givonne, arrivent jusqu'à trois cents pas de l'artillerie saxonne et l'obligent à se reporter en arrière. C'est un succès très momentané. De neuf heures à dix heures entrent

le général von der Tann a nié les cruautés des Bavarois. Il s'est attiré un démenti formel d'Emmanuel Domenech, aumônier d'une ambulance du 12ᵉ corps, qui accuse en outre les Bavarois d'avoir fait fusiller deux officiers, le lieutenant Vatrin et le sous-lieutenant Chevalier qui s'étaient rendus. L'autorité allemande de Sedan chargea le 29 septembre le commissaire de police de cette ville d'interdire les quêtes en faveur des pauvres de Bazeilles pour ce motif qu'elles constituaient « un blâme et une fausse interprétation de la sentence rendue contre ce village » (Jules Claretie, *Histoire de la Révolution de 1870-71*, Documents complémentaires, 223-224).

1. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1122-1124.

2. Journal de marche de la brigade Marquisan (Archives de la Guerre).

3. Le 31ᵉ appartient à la brigade Louvent de la division Lacretelle. A sa droite, se trouvent : le 20ᵉ de ligne, une fraction du 22ᵉ, puis le 14ᵉ appuyant sa droite à Monvillers.

4. Rapport du général Lebrun (Archives de la Guerre).

5. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1107. — Cet ouvrage a exagéré l'importance de ces retours offensifs.

en ligne successivement : quatre nouvelles batteries saxonnes et une brigade bavaroise à La Moncelle; la 46e brigade sur la lisière orientale de Bazeilles et à Monvillers[1]. Le combat se rétablit bien vite en faveur des Allemands qui prennent l'offensive à leur tour.

Le 14e de ligne lutte avec la plus grande énergie, mais l'évacuation de Bazeilles laisse son flanc droit sans appui. L'avant-garde de la 8e division vient d'ailleurs soutenir les Saxons, tandis que la 46e brigade fait effort de La Moncelle sur Balan[2]. Vers onze heures et demie, le 14e de ligne doit se replier vers le nord-ouest; le 22e, découvert sur sa droite, rétrograde à son tour et entraîne le recul du 20e qui, par un vigoureux retour offensif, maintient l'ennemi à distance. La retraite de l'infanterie détermine celle de nos dernières batteries[3]. Les Saxons s'organisent sur les positions conquises. Les Bavarois, à part deux bataillons maintenus sur les hauteurs, se reconstituent dans la vallée de la Givonne .

L'Empereur, qui se trouvait vers dix heures aux environs de Balan, aperçut le mouvement de retraite de la division de Vassoigne. Bien qu'il se fût assigné comme règle de n'intervenir en rien dans les décisions du commandement, sa surprise fut telle qu'il chargea le capitaine d'Hendecourt, un de ses officiers d'ordonnance, de demander des explications. Ducrot fit connaître les motifs de sa détermination dont l'Empereur n'entrava nullement l'exécution, soit qu'il se fût rendu aux raisons du général, soit qu'il voulût persister dans son rôle de spectateur[5].

***

Vers neuf heures et demie du matin, les mouvements prescrits par Ducrot étaient en cours d'exécution : la division

1. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1108-1109.

2. Historique manuscrit du 14e de ligne (Archives de la Guerre); *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1119-1121.

3. Historique manuscrit du 20e de ligne (Archives de la Guerre); des 7e, 8e, 11e régiments d'artillerie (*Ibid.*).

4. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1122.

5. Général Ducrot, *op. laud.*, 27-28. — D'après le comte de La Chapelle (*Œuvres posthumes de Napoléon III*, *le Livre de l'Empereur*, 119), d'Hendecourt ne reparut plus. Il fut tué en revenant. L'Empereur fut sans doute ren-

de Vassoigne évacuait Bazeilles ; les divisions Pellé et L'Hériller ainsi que la réserve d'artillerie du 1er corps se portaient au nord-ouest de Givonne [1]. Jusqu'alors, le général de Wimpffen, qui savait, depuis une heure au moins, que Mac-Mahon avait été blessé, et qui possédait une lettre du ministre de la guerre lui attribuant le commandement en chef dans cette éventualité [2], avait laissé agir Ducrot, pensant, déclarait-il plus tard, que son collègue connaissait le plan du maréchal. Mais vers neuf heures, il changea d'avis et songea à faire valoir ses droits [3].

Dans son rapport au ministre, Wimpffen énumère les motifs de ce revirement. Le projet de concentration sur Illy lui paraissait fort dangereux : « La route est difficile à suivre pour plusieurs corps d'armée » ; il faut « parcourir au moins dix kilomètres, espace fort long pour des troupes déjà fatiguées par cinq heures de lutte » ; on doit s'attendre à ce que l'ennemi se jette sur elles avec d'autant plus d'ardeur qu'il a la certitude de « les refouler en arrière sur des troupes nombreuses ayant pris position pour barrer le passage [4] ».

Tels sont les motifs allégués par Wimpffen quelques jours après les événements : dans la matinée du 1er septembre, il semble que d'autres raisons soient intervenues. Le billet au crayon qu'il adressa à Ducrot était conçu en ces termes :

« L'ennemi est en retraite sur notre droite. J'envoie à Lebrun la division Grandchamp. Je pense qu'il ne doit pas être question en ce moment de mouvement de retraite. J'ai une lettre de commandement de l'armée du ministre de la guerre, mais nous en parlerons après la bataille. Vous êtes plus près de l'ennemi que moi ; usez de toute votre énergie et de tout votre

seigné par le capitaine Guzman, un autre de ses officiers d'ordonnance, le seul dont Ducrot relate l'arrivée jusqu'à lui.

1. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition du général de Wimpffen (Archives de la Guerre) ; Rapport du général Lebrun (*Ibid.*) ; général Ducrot, *op. laud.*, 26.

2. Rapport du général de Wimpffen au ministre de la Guerre, Fays-les-Veneurs (Belgique), 5 septembre 1870 (Archives de la Guerre). — Pour le libellé de cette lettre du ministre, voir général de Wimpffen, *Sedan*, 124.

3. Général de Wimpffen, *Sedan*, 158.

4. Rapport du général de Wimpffen, 5 septembre 1870 (Archives de la Guerre).

savoir pour remporter la victoire sur un ennemi dans des conditions désavantageuses. En conséquence, soutenez vigoureusement Lebrun tout en surveillant la ligne que vous êtes chargé de garder[1] ».

Donc, suivant toute apparence, la résistance énergique de la division de Vassoigne à Bazeilles fit illusion à Wimpffen et l'amena à penser que le combat pourrait prendre bonne tournure sur ce point. Il n'avait pas d'ailleurs de plan arrêté. Il comptait « sur les péripéties de la bataille pour trouver une combinaison moins désastreuse », et qui « ne livrerait pas l'armée à l'ennemi avant d'avoir épuisé tout ce qu'on peut espérer des chances d'une lutte héroïque[2] ».

Dès que Ducrot fut en possession du billet de Wimpffen, il partit au galop à sa recherche et le rencontra un instant après. Sans lui contester en aucune façon le commandement en chef, il se déclara prêt à le seconder de tous ses efforts, mais tenta d'abord de lui faire partager sa conviction de la nécessité de la concentration à Illy : « Permettez-moi de vous faire observer que je suis en présence des Prussiens depuis près de deux mois; que, mieux que vous, je connais leur manière de faire; que j'ai étudié la situation, le terrain; qu'il est évident pour moi que l'ennemi est en train de manœuvrer pour nous envelopper. Je l'ai vu de mes yeux, et ce billet que voici, du maire de Villers-Cernay, ne peut laisser aucun doute. Au nom du salut de l'armée, je vous adjure de laisser continuer le mouvement de retraite. Dans deux heures, il ne sera plus temps[3] ».

Wimpffen répondit à Ducrot qu'il n'était pas possible de

1. Archives de la Guerre (Papiers Ducrot). — Tel est le texte de l'original. Dans son ouvrage, p. 162, Wimpffen a donné un libellé un peu différent. Il substitue : « L'ennemi faiblit sur notre droite » à « L'ennemi est en retraite sur notre droite »; et « positions désavantageuses » à « conditions désavantageuses ».

2. Général de Wimpffen, *op. laud.*, 159; Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition du général de Wimpffen (Archives de la Guerre). — Dans son ouvrage, Wimpffen esquisse un plan : écraser les deux corps bavarois, puis « revenir avec les 12e et 1er corps vers les 5e et 7e pour combattre, avec toute l'armée réunie, l'aile droite des Allemands » (p. 163). — Son rapport au ministre, en date du 5 septembre 1870, ne contient pas cette combinaison.

3. Général Ducrot, *op. laud.*, 31. — Cf. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition du général Ducrot (Archives de la Guerre).



lui donner satisfaction sur ce point et qu'il était contraire au caractère français de toujours reculer. A son avis, il importait de profiter des avantages acquis vers Bazeilles et de faire converger tous les efforts pour écraser les corps opposés à Lebrun. Vainement Ducrot appela son attention sur la position d'Illy qu'il considérait comme capitale et qu'il appelait « la porte de sortie ». Comme Wimpffen lui demandait ce qu'était Illy, Ducrot lui montra sur la carte la boucle que forme la Meuse en aval de Sedan et l'étroit couloir compris entre elle et la frontière belge. « Il n'y a là, dit-il, qu'un unique point de passage, c'est Illy! Si l'ennemi s'en empare, nous sommes perdus ». Mais Wimpffen s'en tint à son idée : il déclara, d'une façon péremptoire, qu'il fallait réunir tous les efforts pour seconder Lebrun. « Ce n'est pas une retraite qu'il nous faut, conclut-il; c'est une victoire! » Désespéré, non du commandement qu'il perdait, mais de la ruine de l'armée, Ducrot répondit : « Ah! il vous faut une victoire? Eh bien! nous serons trop heureux si nous avons une retraite ce soir[1]! »

Néanmoins, Wimpffen prescrivit à Ducrot de reprendre ses premières positions et renforça sa gauche par la brigade Saurin, du 5e corps, bien que Ducrot regardât ce secours comme inutile[2]. Puis il se rendit auprès de Lebrun. En suivant la dépression de Fond-de-Givonne, il rencontra l'Empereur. Il lui annonça qu'il allait faire reprendre à l'armée les positions précédemment évacuées, et qu'il se proposait ensuite « de jeter les Bavarois dans la Meuse ». « J'aurais voulu faire un effort plus considérable contre l'ennemi, ajouta-t-il, mais il est trop tard[3]. »

1. Général Ducrot, *op. laud.*, 31. — Cf. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition du général Ducrot (Archives de la Guerre).

L'entretien entre Wimpffen et Ducrot a dû être exposé d'après les seules déclarations de ce dernier, Wimpffen ne l'ayant relaté nulle part. Ducrot n'a pu évidemment reproduire les paroles mêmes qui ont été prononcées, mais plutôt leur sens général.

2. Rapport du général de Wimpffen (Archives de la Guerre).

3. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition du général de Wimpffen (Archives de la Guerre). — Dans le *Moniteur universel* du 22 juillet 1891, le général Pajol, aide de camp de l'Empereur, a donné de ce propos une version un peu différente : « Que Votre Majesté ne s'inquiète pas; dans deux heures, je les aurai jetés dans la Meuse ». Le général Castelnau aurait dit alors à Pajol : « Plaise à Dieu que ce ne soit pas nous qui y soyons jetés! »

A peine Wimpffen eut-il rencontré Lebrun, qu'il lui ordonna de cesser le mouvement rétrograde que Ducrot lui avait fait exécuter. Visiblement sous l'influence de ses derniers entretiens avec Palikao, qui persistait à pousser vers Metz l'armée de Châlons, il déclara qu'il n'admettait pas que l'on pût songer à battre en retraite sur Mézières; cette opération, si elle devenait indispensable, devait s'effectuer sur Carignan. Mais il n'y avait pas lieu à son avis de s'y arrêter pour le moment. Le 12e corps devait, au contraire, réoccuper les emplacements des premières heures de la matinée. Wimpffen lui promettait « les honneurs de la journée[1] ».

Lebrun objecta très justement qu'il ne serait point aisé de reprendre un grand village comme Bazeilles, fortement tenu par l'adversaire. Le nouveau commandant en chef répondit qu'il fallait s'en emparer « coûte que coûte ». Lebrun promit seulement de faire prendre position à ses troupes sur les hauteurs situées au sud de Fond-de-Givonne[2].

Vers dix heures un quart, Ducrot tenta un dernier effort pour convaincre Wimpffen. Il lui renouvela son avis sur l'opportunité, sur la nécessité même du mouvement vers Illy. Ses objurgations furent vaines. Wimpffen répéta à Ducrot et à Lebrun que si l'armée ne pouvait se maintenir victorieusement sur le terrain qu'elle occupait, elle n'aurait d'autre ressource que de s'ouvrir « un passage sanglant dans la direction de l'est, vers Carignan et Montmédy[3] ». A ce moment, il espérait encore conserver sans désavantage ses positions et même réussir des « opérations successives » contre les deux ailes de l'armée allemande. Si nous en croyons son témoignage postérieur aux événements, son projet consistait à refouler les Bavarois et à les acculer à la Meuse; puis, avec toutes ses forces, à faire face aux corps ennemis qui avaient franchi la rivière en aval de Sedan[4].

Ainsi, à dix heures du matin, trois généraux en chef s'étaient succédé à la tête de l'armée française, chacun cherchant à

1. Général Lebrun, *op. laud.*, 112.

2. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition du général Lebrun (Archives de la Guerre).

3. Général de Wimpffen, *op. laud.*, 165.

4. *Ibid.*, 164.

faire prévaloir un projet différent. Au début de la journée, il semblait que l'on dût se défendre sur place, en attendant des renseignements plus complets; puis Ducrot avait prescrit la concentration sur Illy par une série de mouvements en retraite; Wimpffen, enfin, ordonnait de prendre l'offensive dans le secteur sud-est du champ de bataille. Ces changements, en déterminant l'abandon de positions vaillamment défendues, étaient de nature à démoraliser les troupes; à exposer les unités à des manœuvres en formations denses sous le feu; à jeter en un mot le désarroi dans une armée déjà ébranlée par les défaites antérieures et placée dans une des situations les plus critiques dont l'histoire militaire fasse mention.

***

Tandis que le Ier corps bavarois et l'armée de la Meuse combattaient à Bazeilles et sur la Givonne, d'autres masses allemandes entraient en ligne au sud et au sud-ouest de Sedan. Bientôt le cercle allait se fermer et se resserrer progressivement autour de l'armée de Châlons toujours immobile, passive.

A sept heures quinze du matin, le roi de Prusse arrive sur le mamelon au sud-ouest de Frénois, excellent observatoire permettant de suivre les péripéties de la bataille. De son côté, le prince royal de Prusse se tenait depuis six heures sur les pentes au nord-est de La Croix-Piot, au sud de Donchery. De ce point on pouvait distinguer vers sept heures, après la disparition de la brume, tout le terrain au nord et à l'ouest de Sedan mais Bazeilles était masqué par les hauteurs intermédiaires[1].

Jugeant, par l'intensité croissante de la canonnade, que le Ier corps bavarois est chaudement engagé, le prince royal croit devoir le faire soutenir. Le corps le plus à portée est le IIe bavarois, en marche vers Noyers et Bulson. Une seule division et la réserve d'artillerie, établies sur les hauteurs de Frénois à Wadelincourt, suffisant à empêcher les Français de déboucher de Sedan par le sud-ouest, l'autre division est dirigée sur Bazeilles[2].

1. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1138.
2. *Ibid.*

A l'aile gauche de la IIIe armée, où les mouvements avaient commencé avant le jour, les Ve et XIe corps, en marche du sud au nord vers la route de Sedan à Mézières, ont déjà dépassé Donchery. La division würtembergeoise franchit la Meuse à Dom-le-Mesnil, prête à jeter une avant-garde vers Vivier-au-Court, dans la direction présumée de notre retraite. La 4e division de cavalerie se rassemble près de Frénois.

Mais, sur ces entrefaites, le prince royal apprend que la route de Mézières est libre. Les Français n'ont-ils pas quitté leurs positions autour de Sedan, ou se sont-ils portés vers l'est? Dans les deux hypothèses, la manœuvre est tout indiquée : il importe, non plus d'intercepter la route de Mézières, mais de rejoindre rapidement l'armée française et de se relier au plus tôt à l'armée de la Meuse. A sept heures quinze, le prince royal prescrit aux Ve et XIe corps de contourner par le nord la boucle de la Meuse et de marcher au canon. Le XIe corps passerait par Saint-Menges, suivi derrière son aile gauche par le Ve [1].

Les colonnes de ces deux corps d'armée atteignent la ligne Vivier-au-Court, Vrigne-aux-Bois, Montimont, au moment où l'ordre du prince royal leur parvient. Elles exécutent un changement de direction à droite et se trouvent échelonnées, face à l'est, sur l'unique route de Vrigne-aux-Bois à Saint-Menges, par Saint-Albert. Par suite de certaines erreurs d'itinéraires, les deux corps d'armée sont enchevêtrés : le Ve est intercalé entre la 41e brigade, qui le précède, et le reste du XIe corps, qui le suit. Tout déploiement leur est interdit avant d'avoir dépassé les bois de la Falizette et aurait été très difficile au delà si, suivant toute logique, une avant-garde française

1. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1132-1140. — D'après cet ouvrage, le major von Hahnke, porteur de l'ordre du prince royal, serait arrivé vers sept heures quinze auprès du XIe corps. Cette heure est évidemment inexacte car, Hahnke, d'après son propre témoignage, est parti de la Croix-Piot à sept heures quinze (*Opérations de la IIIe armée*, 220). La brume n'étant tombée que vers sept heures, le prince royal n'a pu donner ses ordres antérieurement. L'*Historique du grand État-Major prussien* a commis des inexactitudes analogues pour diverses heures relatives au débouché de la IIIe armée. On a voulu peut-être exagérer les difficultés qu'aurait eues l'armée française à battre en retraite sur Mézières, afin de mieux mettre en valeur les combinaisons de Moltke et du prince royal (Voir à ce sujet, *la Retraite sur Mézières*, par un officier supérieur, *Revue de cavalerie*, XXVI, 398, 594, sqq.).

avait occupé le bois du Hattoy, Saint-Menges et les hauteurs de Bellevue. Les Allemands ont la bonne fortune de trouver le passage absolument libre : quelques patrouilles de cavalerie cèdent aussitôt[1].

Au 7ᵉ corps, les premières heures de la matinée se sont passées dans le calme le plus complet. Vers huit heures, le général Douay, jugeant nécessaire de se relier plus étroitement au 1ᵉʳ corps, désigne à cet effet la division Dumont. En conséquence, la brigade Bordas appuie vers le nord-est et occupe tout entière la lisière du bois de la Garenne, au sud du Calvaire d'Illy. La brigade Bittard des Portes garnit la lisière sud du même bois, prête soit à renforcer l'aile droite du 7ᵉ corps, soit à se porter au soutien du 12ᵉ [2]. La division Conseil Dumesnil remplace la division Dumont : la première ligne, sous les ordres du général de Saint-Hilaire s'établit à la crête, entre l'auberge du Terme et le bois de la Garenne, la seconde, commandée par le lieutenant-colonel Gillet, à 300 mètres en arrière[3].

La division de L'Abadie, du 5ᵉ corps, mise à la disposition de Douay, prend une position d'attente au nord-est de la ferme Triples Levrettes[4].

Tandis que ces mouvements s'exécutent, Douay reçoit un billet non signé lui annonçant que le maréchal de Mac-Mahon vient d'être blessé et que Ducrot prend le commandement en chef. Sans protester contre cette violation des droits de l'ancienneté, Douay attend des ordres qui ne lui parviendront pas[5].

Après avoir franchi le défilé de Saint-Albert, le 87ᵉ, qui forme tête de colonne, entre dans Saint-Menges sans coup férir et s'établit, à l'est, face à Illy ; une compagnie occupe le bois du Hattoy, deux autres pénètrent, sans résistance, vers huit

1. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1136 sqq. ; von Hahnke, *op. laud.*, 217, sqq. ; Stieler von Heydekampf, *Opérations du Vᵉ corps prussien*, 105, sqq.

2. Rapport du général Douay (Archives de la Guerre) ; Rapport du général de Saint-Hilaire (*Ibid.*) ; Journal du général Bordas (*Ibid.*) ; Historique de la brigade Bittard des Portes (*Ibid.*).

3. Rapport du général de Saint-Hilaire (Archives de la Guerre) ; Notes du capitaine d'état-major Mulotte (*Ibid.*).

4. Journal de marche de la division de L'Abadie (*Ibid.*) ; Souvenirs inédits du général Faulte de Vanteaux (*Ibid.*).

5. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition du général Douay (*Ibid.*).

heures quarante-cinq, dans la partie nord-ouest de Floing. Trois batteries prennent position au nord-est du bois du Hattoy et dirigent leur tir sur les huit batteries françaises placées à l'est de Floing. Leur infériorité numérique les met bientôt en situation critique. Mais, à dix heures environ, sept batteries du XIe corps, dont quelques-unes ont devancé l'infanterie, viennent les renforcer et rétablissent l'équilibre. Deux autres s'installent un peu plus tard à l'extrême gauche des précédentes [1]. Une puissante masse d'artillerie de soixante-douze bouches à feu occupe donc cette crête du Hattoy que nous avons si fâcheusement laissée à l'adversaire, et couvre le déploiement de l'infanterie. Sans doute, cette longue ligne est insuffisamment protégée sur son front. Mais le 7e corps persiste dans son attitude passive et l'arrivée de nouveaux bataillons allemands fait disparaître le danger [2].

Vers neuf heures, le général commandant l'artillerie du 7e corps engage trois batteries de la réserve à gauche de celles qui sont déjà au feu; une autre prolonge l'extrême droite. Tandis que les infanteries opposées restent momentanément à peu près inactives, la lutte se poursuit avec violence entre douze batteries françaises et un pareil nombre de batteries allemandes. Celles-ci mettent assez longtemps pour régler leur tir, non sans infliger des pertes sérieuses à l'infanterie de la division Liébert : les coups courts frappent les tirailleurs placés en avant de l'artillerie, les coups longs atteignent les réserves malencontreusement massées derrière elle. Cette infanterie fait toutefois la meilleure contenance, sauf à un moment où les deux batteries de douze, exécutant un changement de position en arrière d'une cinquantaine de mètres, il se produit parmi les troupes voisines un commencement de panique qui cesse dès que ces batteries reprennent le feu [3].

Vers dix heures et demie, « il devint évident que l'artillerie ennemie avait une portée, une tension de trajectoire et une justesse de tir qui lui assuraient une énorme supériorité [4] ».

1. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1151-1152.

2. *Ibid.*, 1152-1153.

3. Rapport du général de Liégeard (Archives de la Guerre); Journal du lieutenant-colonel Claret (*Ibid.*); Rapport du général Liébert (*Ibid.*); Historique manuscrit du 5e de ligne (*Ibid.*).

4. Rapport du général de Liégeard.

Les deux dernières batteries du XI[e] corps entrent peu après en action à l'aile droite de la ligne. Contre-battues de front, les batteries françaises sont encore prises d'enfilade et presque à revers par celles que les Bavarois ont établies sur la rive gauche de la Meuse, au nord du château de Belle-Vue. Elles continuent néanmoins cette lutte inégale « avec une énergie et une abnégation au-dessus de tout éloge et de toute admiration, et le général Liébert maintient sa division ferme sous cette pluie de fer[1] ».

Notre cavalerie tente de secourir indirectement l'artillerie. Déjà le déploiement des batteries du XI[e] corps a déterminé le général Margueritte à faire face dans la direction de Saint-Menges. Il forme sa division en colonne par régiment au sud-est d'Illy; sa batterie à cheval prend position un peu à l'est du Calvaire et tire sur l'infanterie adverse[2]. Puis, vers dix heures, Margueritte donne au général de Galliffet l'ordre de charger six compagnies du 82[e], en marche de la croupe au sud de Fleigneux sur Illy, et les batteries placées à l'est de Saint-Menges. Apercevant les préparatifs de la charge, le commandant des six compagnies allemandes se replie sur Fleigneux.

Le 3[e] régiment de chasseurs d'Afrique part droit devant lui en ligne déployée et se dirige sur deux compagnies du 87[e] dont les tirailleurs viennent d'atteindre le chemin de Floing à Illy. Ceux-ci ouvrent, à cinquante mètres, un feu rapide, qui n'arrête pas nos escadrons. Quelques officiers traversent la première ligne ennemie; mais la majeure partie du régiment oblique à droite et à gauche, débordant ainsi les ailes des tirailleurs et tombe sous le feu des soutiens postés dans les broussailles qui parsèment les pentes de la rive droite du ruisseau. Les chasseurs d'Afrique sont également fusillés sur leurs deux flancs par d'autres fractions[3] et criblés d'obus par les batteries du XI[e] corps. Le 3[e] escadron continue néanmoins la charge pendant quelque temps en se dirigeant sur ces batteries; mais

1 Prince Bibesco, *op. laud.*, 145. — Cf. Rapport du général Liébert (Archives de la Guerre).

2. Historique manuscrit du 3[e] régiment de chasseurs d'Afrique (Archives de la Guerre); *Vie militaire du général Ducrot*, II, 412; Rapport du capitaine commandant la 2[e] batterie du 19[e] (Archives de la Guerre).

3. 6[e] compagnie du 82[e] à la cote 264, 11[e] du 87[e] au bois du Hattoy.

ne se voyant pas appuyé, il revient comme les trois autres, vers Illy et le bois de la Garenne. Le régiment est diminué de plus d'un tiers [1].

Le 4e régiment de chasseurs d'Afrique s'est ébranlé d'abord en colonne de pelotons derrière le centre du 3e, puis s'est porté à droite. L'escadron de tête vient à peine de dépasser un fossé assez profond, qu'un groupe de quatre-vingts tirailleurs environ, couché derrière un talus, se lève et ouvre un feu violent. Deux officiers tombent; en même temps l'artillerie ennemie produit des ravages considérables dans les rangs. Le colonel prescrit le ralliement.

Le 1er régiment de chasseurs d'Afrique, qui a rompu à la droite du 3e, ne dépasse pas le village d'Illy et se reforme, comme les précédents, auprès du Calvaire d'Illy en avant de la brigade Tilliard.

Le résultat de ces charges était insignifiant et hors de proportion avec les sacrifices subis [2].

La division de cavalerie Brahaut, du 5e corps, réduite au 12e chasseurs et au 5e lanciers, vint, un peu plus tard, se placer en échelons derrière la division Margueritte. La brigade de Septeuil, séparée de la division de cavalerie Michel, du 1er corps, se forma, vers onze heures, face à Illy, à droite des chasseurs d'Afrique et derrière la division de cavalerie de Salignac-Fénelon du 12e corps [3].

Sur ces entrefaites, Wimpffen a envoyé au général Douay un billet annonçant qu'il prend le commandement en chef et qu'il lui faut « une victoire dans la soirée [4] ». Vers dix heures trente, nouveau message à Douay : « Je crois à une démonstration sur votre corps d'armée, mais surtout pour vous empêcher de porter secours aux 12e et 1er corps. Voyez si vos positions vous permettent de n'utiliser qu'une partie de vos troupes et d'en-

1. Quatre officiers sont tués, cinq blessés dont un mortellement.

2. Historiques manuscrits des 1er, 3e et 4e régiments de chasseurs d'Afrique (Archives de la Guerre); Notes du général Descharmes et du chef d'escadron Allent (*Ibid.*); *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1153-1154; Historique du 87e, 292-293.

3. Rapport sur les opérations de la division Brahaut (Archives de la Guerre); Journal de marche de la brigade de Septeuil (*Ibid.*).

4. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition du général Douay (*Ibid.*).

voyer le reste au général Lebrun. Je vous engage à envoyer une partie de votre artillerie et la brigade (*sic*) de L'Abadie dans le bois de la Garenne, pour se joindre au général de Fontanges [1] ».

Afin d'éviter tout malentendu, Wimpffen se rend lui-même auprès de Douay qu'il rejoint avant l'officier, porteur de ces instructions. Douay lui déclare que, malgré l'infériorité numérique du 7e corps, il espère « pouvoir tenir », mais qu'il est indispensable que le plateau d'Illy soit solidement occupé [2]. Douay y conduit Wimpffen et, après un court entretien, le nouveau commandant en chef reconnaît la nécessité d'y envoyer des renforts [3]. Chemin faisant, Wimpffen avait aperçu vers l'ouest « toute une armée s'étendant au loin [4] » ; il revint au Vieux-Camp, ayant acquis « davantage encore la conviction » que la retraite sur Mézières ne pourrait « que difficilement s'opérer pendant le jour » et résolu à tenir sur ses positions jusqu'à la nuit [5].

De fait, les avantages de l'ennemi s'accentuent au fur et à mesure que ses troupes débouchent du défilé de Saint-Albert. Vers neuf heures et demie, l'avant-garde du Ve corps a atteint le Champ-de-la-Grange [6] : les deux batteries qui lui sont affectées prennent position au nord-est de Saint-Menges. Le général von Kirchbach prescrit aux batteries de la *10e* division et à celles de l'artillerie de corps de se déployer à la gauche du

1. Général de Wimpffen, *op. laud.*, 165. — Ce billet comporte une inexactitude : le 17e de ligne, de la brigade de Fontanges, suivit et ne précéda pas la division de L'Abadie dans le bois de la Garenne. Le 68e de ligne, de la même brigade, resta en soutien de la réserve d'artillerie du 5e corps (Journal de marche de la division de L'Abadie, Archives de la Guerre).

2. Général de Wimpffen, *op. laud.*, 165 ; Rapport du général Douay (Archives de la Guerre). — Dans sa déposition au Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Wimpffen relate ainsi les premières paroles de Douay : « Je me bats pour l'honneur de nos armes ». Il aggrave même le propos dans son ouvrage (*op. laud.*, 166). Douay n'y a jamais fait allusion, et il n'est pas prudent de s'en rapporter au seul témoignage de Wimpffen.

3. Il semble qu'il y ait eu sur ce point un malentendu : Douay crut que Wimpffen chargerait le 1er corps de cette mission ; Wimpffen pensa que Douay s'entendrait avec Ducrot (Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition du général de Wimpffen ; Rapport du général Douay).

4. Général de Wimpffen, *op. laud.*, 165.

5. Rapport du général de Wimpffen (Archives de la Guerre).

6. *20e* brigade d'infanterie, *14e* dragons, deux batteries.

XI[e] corps. Devançant l'infanterie et escortée seulement par quatre escadrons de hussards, l'artillerie de corps s'établit au sud-est de Fleigneux vers dix heures et demie, rejointe bientôt par l'artillerie de la *10*[e] division. A ce moment, une formidable ligne de batteries, comprenant soixante bouches à feu du V[e] corps et quatre-vingt-quatre du XI[e], s'étend du bois du Hattoy aux forêts situées au nord de Fleigneux. Elles couvrent de projectiles nos positions, notamment le plateau d'Illy et le bois de la Garenne, et déjà croisent leurs feux avec les batteries de la Garde établies sur les hauteurs de la rive gauche de la Givonne. Dix escadrons viennent se masser derrière leur aile gauche, à l'est de Fleigneux[1].

Les deux batteries de 4 de la division Conseil Dumesnil du 7[e] corps ont entrepris courageusement la lutte contre l'artillerie, très supérieure en nombre, du V[e] corps. Bientôt leurs pertes sont telles qu'il faut demander des chasseurs au 17[e] bataillon pour remplacer les servants; deux caissons sautent, faisant de nombreuses victimes. Vers onze heures, une batterie est obligée de se retirer. L'autre parvient à continuer le feu; elle est secourue par la batterie de canons à balles qui prend comme objectif les troupes qu'on aperçoit vers Fleigneux. La batterie à cheval de la division Margueritte, qui a déjà une section hors de combat, cesse le feu vers dix heures et demie, faute de munitions. Elle ne compte plus que 27 hommes valides, et les officiers doivent pousser aux roues pour mettre les pièces sur leur avant-train[2]. Au V[e] corps, l'infanterie n'a pu suivre ses batteries que de loin, de sorte que provisoirement leur protection est assurée par des fractions du XI[e]. Dix compagnies de divers régiments occupent Fleigneux, la croupe au sud et le petit bois au nord d'Illy. A l'extrême gauche, deux bataillons et demi du *80*[e], venant de Fleigneux, s'avancent vers l'est au soutien de cinq compagnies du *87*[e] qui se sont portées sur Olly. Ces compagnies aperçoivent une colonne de voitures avec de la cavalerie

1. *Historique du grand État-Major Prussien*, VIII, 1157.

2. Rapport du général de Saint-Hilaire (Archives de la Guerre); Notes du capitaine Mulotte (*Ibid.*); Notes du général Lelong, du général Lambert, du colonel Théven de Guéléran (*Ibid.*); Historique manuscrit du 7[e] régiment d'artillerie (*Ibid.*); Rapport du capitaine Hartung (*Ibid.*).

et de l'artillerie qui cherche à s'échapper d'Illy vers le nord. Elles capturent une trentaine de fourgons et huit bouches à feu, puis elles occupent Olly. Peu après, le 5ᵉ escadron des hussards de la Garde atteint les environs d'Olly, reliant ainsi l'armée de la Meuse à l'aile gauche de la IIIᵉ armée. Plus en arrière, la *19ᵉ* brigade se rassemble vers Saint-Menges, la *20ᵉ* au Champ-de-la-Grange [1]. Bientôt toute issue nous sera fermée, même vers la Belgique.

Au moment du déploiement de l'artillerie du Vᵉ corps, les généraux Margueritte et Brahaut ont pensé à charger ces batteries qui leur paraissent, à juste titre, mal soutenues. Déjà les escadrons exécutent certains mouvements préparatoires, quand, l'infanterie ennemie apparaissant en forces, Margueritte prévient son collègue qu'il renonce pour le moment à son entreprise. Brahaut abandonne également son projet.

Les évolutions de cette masse de cavalerie l'ont amenée sur un terrain vu par les batteries adverses qui la criblent de projectiles et mettent le désordre dans ses rangs. Le 6ᵉ chasseurs fait des pertes considérables. Le 1ᵉʳ hussards s'engage instinctivement dans le bois de la Garenne pour y chercher un abri, et les autres régiments de la division Margueritte suivent. L'artillerie allemande dirige son tir sur le bois : le général Tiliard est tué et remplacé par le colonel de Bauffremont. La division se reforme dans la clairière de la ferme de Quérimont d'où elle est encore chassée par les projectiles. Elle se porte alors au sud du bois de la Garenne, sauf une partie du 4ᵉ chasseurs d'Afrique qui prend une fausse direction et ne rejoint plus de la journée [2].

Les huit escadrons de la division Brahaut ont reflué en désordre dans le bois au nord-est d'Illy. Le général de Bernis parvient à en rallier une partie, mais le feu de l'artillerie les rejette de nouveau sous bois. Bernis tente alors de les reconstituer à la lisière orientale, près d'Olly, où ils sont accueillis par le feu des cinq compagnies du 87ᵉ. Le désordre augmente ; bientôt Brahaut et Bernis n'ont plus autour d'eux que 4 officiers et une vingtaine de cavaliers.

1. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1159.

2. Historique manuscrit des 1ᵉʳ hussards et 6ᵉ chasseurs (Archives de la Guerre) ; Notes du général Descharmes (*Ibid.*) ; *Vie militaire du général Ducrot*, II, 413-414.

Le général Brahaut cherche, avec cette petite troupe, à gagner Sedan par la vallée de la Givonne, mais il se heurte à des détachements ennemis qui le rejettent vers le nord. Il essaie alors de se porter sur Mézières à travers bois, mais il est attaqué un peu plus tard par un escadron de dragons venant d'Issancourt. Bernis, son officier d'ordonnance et un sous-officier, celui-ci grièvement blessé, parviennent à se dégager et à atteindre Mézières dans la matinée du 2 septembre. Le général Brahaut et deux officiers supérieurs sont faits prisonniers.

Le 12e chasseurs et le 5e lanciers se dirigent d'abord vers le nord, puis vers l'ouest, empruntent un instant le territoire belge, gagnent Renwez dans la soirée et Vervins le lendemain[1].

Le général Michel, commandant la division de cavalerie du 1er corps, a appris vers huit heures un quart que le maréchal est blessé et que l'intention de Ducrot est de concentrer l'armée vers Illy. Une conversation qu'il a eue la veille avec lui l'amène à penser que la retraite s'exécutera ensuite sur Mézières. Les projectiles des batteries de la rive gauche de la Givonne atteignant déjà ses escadrons massés à l'est de Fond-de-Givonne, le général Michel se dirige vers le Calvaire d'Illy. Il y rallie vers onze heures la brigade légère de Septeuil et constate que le terrain compris entre la Givonne, Illy et le bois de la Garenne est criblé d'obus venant à la fois de l'est et de l'ouest. Faisant néanmoins bonne contenance, la division se porte sur Illy, traverse le village et poursuit sa marche vers le nord. Des fractions du 87e ouvrent le feu sur les pelotons de tête qui se jettent dans le bois à l'ouest d'Olly. Le général Michel, passant par Olly, s'engage dans la forêt des Ardennes, suivi par la brigade de lanciers et par deux escadrons du 10e dragons. Mais les deux autres escadrons de ce régiment et le 8e cuirassiers, arrêtés par l'infanterie prussienne, rétrogradent sur Floing et se joignent à la division Bonnemains.

La brigade de Septeuil se porte également sur Olly vers onze heures et demie. Elle suit la route de Corbion jusqu'à

1. Rapport sur les opérations de la division Brahaut (Archives de la Guerre); Rapport du général de Bernis (*Ibid.*); Historiques manuscrits des 12e chasseurs et 5e lanciers (*Ibid.*).

quelques centaines de mètres de la frontière belge, se dirige ensuite vers le nord-ouest et effectue sa jonction avec les escadrons du général Michel[1]. La colonne gagne Sugny, sur le territoire belge, se rabat sur Pussemange et Gespunsart, passe par Neufmanil et Nouzon, et arrive à Charleville à six heures du soir. Après un repos de deux heures, elle part pour Maubert-Fontaine; elle arrivera à Versailles les 6 et 7 septembre[2].

Les obus des batteries allemandes obligent également la division de cavalerie de Salignac-Fénelon, du 12e corps, rassemblée à l'est d'Illy, à changer d'emplacement. Elle reflue en majeure partie vers la ferme de la Garenne. La brigade de lanciers Savaresse s'engage un instant dans les bois au nord-est d'Illy, mais l'infanterie prussienne la force à rétrograder. Elle rallie le gros de la division, à part un escadron et trois pelotons qui franchissent la frontière belge et sont désarmés à Corbion. Le 7e régiment de chasseurs parvient à rejoindre le général de Bernis : une partie écorne le territoire belge vers Sugny, puis rentre en France par Gespunsart et gagne ensuite Sècheval et Rocroi par une marche de nuit[3].

Toutes ces troupes ont disparu du champ de bataille avant midi. Désormais, aucune fraction constituée ne franchira plus le cercle que les Allemands vont définitivement souder vers Olly, par la jonction de la Garde avec la gauche de la IIIe armée. Sans doute, les unités qui ont réussi à échapper à la catastrophe rendront encore les plus grands services au Gouvernement de la Défense nationale. Elles n'en ont pas moins abandonné leurs frères d'armes dans une situation des plus critiques : excuser leur conduite par cet argument que le désastre était inévitable serait, pour l'avenir, légitimer les pires défaillances.

COMMANDANT ERNEST PICARD

1. Le général de Septeuil pénétra par erreur sur le territoire belge et fut arrêté.

2. Journal de marche de la division Michel (Archives de la Guerre) : la division de cavalerie du 1er corps à la bataille de Sedan (manuscrit inédit du général Michel (*Ibid.*); Rapport du général de Septeuil (*Ibid.*).

3. Rapport du colonel Thourton (Archives de la Guerre): Historiques manuscrits des 1er et 7e lanciers, des 7e et 8e chasseurs (*Ibid.*)

CARRIÈRE D'ARTISTE[1]

III

— Pourquoi l'individu qui demeure là-haut a-t-il toujours l'air en colère quand on le rencontre? — demandait Richard Watson, la palette au pouce, et reculant de quelques pas pour mieux voir son tableau. — Il a failli me jeter par terre, ce matin, dans l'escalier; je n'ai cependant pas conscience de lui avoir fait la moindre injure.

L'ami qui partageait avec Watson, au faubourg de Bloomsbury, l'atelier misérable où tous deux étaient en train de travailler déposa sa palette et ses brosses d'un air joyeux.

— Il a peut-être l'humanité en horreur comme je l'avais hier.

— Et aujourd'hui ça va bien?

— Viens voir!

Watson traversa l'atelier. C'était un superbe garçon, de haute taille, un « Celte noir » du pays de Galles, aux cheveux noirs comme du charbon, aux yeux très enfoncés, battus par la fatigue ou par la maladie. Près de lui, son camarade Philippe Cuningham, avec ses cheveux roux, ses petits traits aigus, son corps souple et agile, avait plutôt la mine d'un

Voir la *Revue* du 15 août.

homme d'affaires, d'un commis déluré. Toute sa personne portait l'empreinte de capacités obligeantes et pratiques, tandis que la flâneuse indolence de Watson, sa belle figure romantique et son aspect négligé répondaient à un autre type : celui du rêveur empêtré dans la prose de la vie.

Les mains plongées dans les larges poches de sa blouse de toile, il regarda le tableau que tournait vers lui Cuningham. Une charmante scène de genre : la foule, à *Rotten Row*, « attendant la Reine ». C'était peint avec adresse et avec grâce, rappelant Wilkie plutôt que Frith, et témoignant d'influences plus modernes que l'un et l'autre, — un de ces tableaux qui procèdent d'une tradition anglaise intime, familière, et qui la représentent dignement.

— Oui... ça y est! — dit enfin Watson, d'une voix un peu terne et forcée.

Il fit deux ou trois observations techniques, que l'autre écouta, moitié avec indulgence, moitié avec déférence; puis, se détournant, il conclut :

— Et cela se vendra sûrement... comme des petits pâtés!

— Je l'espère bien! — dit Philippe, commençant à ranger ses brosses et ses tubes, avec l'ordre qui semblait sa caractéristique; — ou je serais dans un rude pétrin!... Mais je crois bien que Lord Findon en a envie. Et je ne m'étonnerais pas qu'il s'amène ici tantôt.

— Ah!

Watson haussa ses larges épaules d'un geste peut-être sarcastique, mais, avant tout, las et découragé. Il revint à son tableau, et le contempla avec une intensité douloureuse.

— Personne n'aura jamais envie d'acheter ça! — dit-il tranquillement.

Cuningham, à côté de lui, se taisait, embarrassé.

— C'est plein de belles choses, — dit-il enfin. — Mais...

— Tu voudrais que je ne choisisse pas toujours des sujets aussi lugubres, hein?

— Si tu avais seulement la condescendance de songer quelquefois au public, mon vieux!

— Cela, jamais! — fit l'autre, d'une voix étouffée. — Mourir de faim... et se satisfaire soi-même, voilà mon programme! Mais je ne meurs pas de faim... tu oublies cela!

— Tant pis! — fit Cuningham en riant. — La Providence a créé le philistin anglais pour notre plus grand bien. Cela ne fait de mal à personne d'avoir à amorcer le public. Les plus grands hommes l'ont fait. Vous êtes dégoûté, maître Dick!

Watson se remit à peindre, sans rien dire, mais ses lèvres bougeaient. Cuningham saisit ces mots, à demi perdus dans la barbe épaisse :

— Il y a, tout de même, le public d'aujourd'hui... et le public de demain!

— A la bonne heure! — riposta Philippe. — Pourvu que tu prennes en considération un public quelconque!... Tu sais que j'aime beaucoup ton bouffon...

Il se pencha pour étudier le premier plan de la vaste composition, peuplée de figures grandeur naturelle, à quoi travaillait Watson.

Le sujet en était emprunté à un passage de Chaucer qui montre, au milieu d'une foule, le visage d'un homme conduit au supplice, « si pâle, dans la presse », si défait, qu'on peut à première vue le distinguer de tout le reste.

Cette idée de l'angoisse impuissante sous l'étreinte de la force brutale et triomphante était rendue avec une violente richesse de détails, comparable aux premières œuvres de Holman Hunt. La tête de la victime, bandée d'un linge taché de sang, une jeune fille épouvantée, se cachant le visage, une mère en larmes, un bouffon dont le rire est glacé par cette vision de mort et de désespoir, — et, dans le lointain, une forme frêle, pâmée, amante ou sœur, — toutes les figures, tous les groupes, d'une exécution très inégale, avaient ce caractère commun d'une vérité dure, presque intolérable. Par trop pénible à regarder, il n'était, ce tableau, ni vulgaire ni banal.

Cuningham s'en éloigna en frissonnant :

— Il y a là des morceaux magnifiques, mon cher,.. mais je ne pourrais pas vivre en compagnie d'un tableau pareil, quand on me paierait pour cela!

— Parce que tu le regardes mal! — dit Watson, d'un ton maussade. — Tu le prends comme une anecdote: c'est un symbole!

— Quel symbole?... Le Monde... et la Victime?... dans tous

les temps?... et pour tous les temps?... Ton explication rend la chose encore plus atroce... Hein? qui est là? Entrez!

La porte s'ouvrit. Un jeune homme, l'air empêtré, parut sur le seuil.

— Ces lettres sont pour vous, je crois, — fit-il, tendant deux enveloppes à Cuningham. — On me les a remises par erreur.

Philippe Cuningham les prit en remerciant, et d'un regard, examina le nouveau venu, qui se retirait déjà.

— Il me semble que je vous ai vu, l'autre soir, au cours de *Berners Street*?

John Fenwick s'arrêta.

— Oui..., — fit-il avec embarras.

— Vous l'avez suivi tout l'été?

— A peu près... En août, nous ne sommes restés qu'une demi-douzaine. Nous nous sommes cotisés pour garder le modèle.

— Je ne me rappelle pas vous avoir vu à l'Académie.

— Non. Je viens du Nord. J'ai déjà peint beaucoup : je n'avais que faire de l'Académie!

Watson se retourna pour regarder le personnage encadré dans la porte :

— Est-ce que vous ne voulez-vous pas vous asseoir un moment?

Fenwick hésita. Mais son regard s'alluma en apercevant la tête superbe de Watson, avec sa chevelure d'ébène légèrement touchée de gris, fièrement rejetée en arrière et, sous la voûte des sourcils, ses yeux bleus, d'une intensité tragique.

Il entra donc et ferma la porte. Cuningham lui avança une chaise; Watson lui offrit une cigarette, qu'il accepta en hésitant. Ses deux hôtes, — gens bien élevés, de la classe moyenne, — devinèrent sur-le-champ qu'il sortait du peuple et s'était formé lui-même. Cuningham et Watson étaient tous deux vêtus avec négligence, presque pauvrement; mais c'était une pauvreté d'artistes et de citadins. Les habits campagnards de Fenwick étaient grossiers et lui allaient mal; ses manières n'étaient pas plus élégantes que ses habits. La sympathie des deux artistes, ses aînés l'un et l'autre, n'en fut que plus éveillée.

Cuningham continua la conversation, tandis que Watson, tout en peignant, plaçait un mot, à l'occasion.

Ils discutèrent le personnel du cours, — avec modèle vivant, — que fréquentait Fenwick, l'ouverture d'un nouvel atelier, dans le quartier nord de Londres, par un célèbre académicien, les grands succès de la dernière Exposition, le mérite de certains artistes « arrivés ». A vrai dire, c'était Cuningham qui causait; Fenwick se contentait de répondre par monosyllabes : il paraissait tâter le terrain.

Tout à coup un mouvement du peintre lui laissa voir le tableau auquel travaillait Dick Watson. Il s'en approcha vivement.

— Oh!... — fit-il (et sa face devint rouge d'admiration.) — Cette figure-là est merveilleuse. (Il désignait le condamné blême de terreur.) Mais le cheval... là... vous ne vous fâcherez pas?... le cheval... ce n'est pas ça du tout!

— Je le sais bien! Je l'ai tant travaillé que j'en suis écœuré. Je ne peux rien y faire de plus.

— Voici comment il devrait être.

Fenwick tira de sa poche un petit album, attrapa un morceau de fusain et esquissa rapidement le cheval, dans le mouvement voulu. Puis il tendit l'album à Watson. Celui-ci, après avoir regardé l'esquisse, feuilleta les pages voisines, couvertes d'études de chevaux d'après nature : — la plupart étaient des croquis faits un jour de manifestation ouvrière, où la police montée gardait la route.

Puis, sans rien dire, Watson alla vers son tableau, et, avec son couteau à palette, il gratta le morceau.

— Je vois! — fit-il, et, posant son couteau, il se jeta dans un fauteuil, la figure rouge et contractée.

— Oh! vous n'aurez pas de peine à le remettre d'aplomb! dit Fenwick, d'un ton encourageant.

Watson fit une grimace, puis il hocha la tête affirmativement.

— Voulez-vous me montrer votre album?

Il tendait la main : Fenwick lui remit l'album. Watson et Cuningham le feuilletèrent ensemble.

Ces notes rapidement prises prouvaient beaucoup de verve et de facilité, un œil exact, une main exercée. C'étaient bien les impressions d'un artiste campagnard récemment débarqué à Londres. Les points de vue, les valeurs, la perspective des rues, les êtres humains, les voitures, les chevaux, — tout

cela témoignait d'une vision fraîche, mais, comme à travers un voile. Cuningham examinait ces croquis avec soin.

— Est-ce ce genre-là que vous comptez adopter? — dit-il. en relevant les yeux.

Et son regard allait involontairement à son propre tableau, posé sur le chevalet au bout de l'atelier.

Fenwick sourit :

— Ceci n'est que pour m'exercer. Je veux faire de grandes machines... des machines romantiques... si j'ai un peu de chance!

— Quel délicieux sujet! — dit Cuningham, se penchant soudain vers l'album.

Fenwick tressaillit, fit à demi le geste de revendiquer son bien, puis retira la main. Ce que regardait Cuningham, c'était l'esquisse au fusain d'un intérieur de *cottage* : — la table ronde en chêne brut et noir servie pour le repas; une jeune femme faisant manger un petit enfant en tablier à manches, perché sur une haute chaise. — Cette esquisse aurait pu n'être qu'une scène de gentillesse domestique; mais l'exécution était si forte et si libre qu'elle en faisait une chose significative et typique. Et cela respirait le Nord, la vie rustique et enclose, la douceur du foyer et de l'amour maternel.

— Comptez-vous faire un tableau de cela? — interrogea Watson, en mettant ses lunettes pour mieux étudier ce dessin. — Vous auriez bien raison!

Fenwick répondit que cela se pourrait, un jour ou l'autre, mais qu'il avait trop de choses en train, pour y songer jusqu'à nouvel ordre. Sans plus d'explications et d'un geste un peu brusque, il tourna la page. Cuningham le regardait avec curiosité. Ils étaient encore occupés de l'album, lorsqu'ils entendirent une voix dans l'escalier.

— Lord Findon! — fit Cuningham.

Il rougit un peu, courut à son tableau, le plaça dans le meilleur jour et ôta une petite mouche qui s'était collée au coin de la toile.

— Dois-je m'en aller? — demanda Fenwick.

Lui aussi avait été visiblement troublé par ce nom : — celui d'un amateur des plus connus.

Watson, en réponse à cette question, l'entraîna vers la vaste

baie vitrée qui ouvrait sur un toit. La terrasse dominait, à droite et à gauche, une suite de jardins ennoblis par ces platanes qui demeurent la gloire et le charme de Bloomsbury.

Watson, la cigarette aux lèvres, s'accouda à la balustrade. Il expliqua que Lord Findon venait voir le tableau de Cuningham, qu'il l'avait commandé, mais en se réservant une porte de sortie, pour le cas où le tableau ne lui plairait pas.

— Il lui plaira, — dit Fenwick. — C'est tout à fait le genre de peinture que demandent les gens.

Watson ne dit rien; il fumait énergiquement. Fenwick continua de parler, laissant clairement entendre que, pour lui, le tableau de Cuningham ne comptait pas, mais il savait très bien que ce genre-là attirait l'acheteur. Au bout de quelques minutes, sa façon d'en parler finit par choquer Watson lui-même, qui s'enferma dans un silence glacial.

— Eh bien, le tour est joué! — dit Cuningham, arrivant d'un air réjoui, les mains dans ses poches.

Et, avec un signe de tête dans la direction de l'atelier, il ajouta, baissant la voix :

— Il signe le chèque.

— Combien? — fit Watson, sans se retourner.

Fenwick jugea décent de s'écarter, mais il ne put s'empêcher de prêter l'oreille. Il crut percevoir ces mots : « Deux cent cinquante... », mais il n'en était pas très sûr. Quel prix!... et pour une pareille chose!... Le sang lui courut plus vif et plus chaud dans les veines.

Comme il se tenait songeur, à l'autre bout de la terrasse, Cuningham vint lui toucher l'épaule :

— Dites-moi, avez-vous quelque chose à montrer, là-haut?

Fenwick se retourna pour lire dans les yeux étincelants et dans toute la physionomie animée de l'Écossais le sentiment du triomphe écrit à grands traits et se traduisant par une impulsion de générosité.

— Oui... j'ai un tableau presque fini.

— Venez, que je vous présente à Findon... C'est un type!... mais de la bonne espèce... Beaucoup d'argent... il se croit très fort en matière d'art... ils sont tous pareils!... Quand il se met à causer, laissez-lui la bride sur le cou.

Fenwick fit un signe d'acquiescement et rentra derrière

Cuningham dans l'atelier, où Lord Findon examinait maintenant le tableau de Watson, — sans la moindre assistance de l'artiste qui semblait frappé de mutisme.

John Fenwick fut présenté à un homme de haute taille et de belle figure, avec une allure de sportsman ou de soldat, qui l'accueillit par une cordiale poignée de main et un coup d'œil scrutateur, mais si humain, si bienveillant, que cela faisait passer sans offense la curiosité la plus aiguë.

Lord Findon était curieux de tout, s'intéressait à tout et se mêlait de toutes choses en fait d'art. Il aimait la société des artistes, il avait coutume de prendre chaque année sur son énorme revenu quelques centaines ou même quelques milliers de livres pour acheter des tableaux modernes. Peut-être le sentiment, que lui donnaient ces acquisitions, d'exercer un pouvoir sur des existences humaines lui plaisait-il encore plus que les acquisitions elles-mêmes.

Il posa à Fenwick des questions élémentaires, assis au bord d'un fauteuil bancal où il se balançait avec une sorte de gaminerie, le chapeau en arrière sur sa belle tête grise : — « D'où venait le jeune homme ?... où avait-il étudié ?... quels étaient ses projets ?... Avait-il jamais voyagé à l'étranger ?... Non ?... C'était singulier !... Les artistes, aujourd'hui, négligeaient trop les voyages... »

— Il faut partir... Mendiez en route, gagnez votre vie comme peintre ambulant... mais partez ! Partez avant d'avoir femme et enfants ! Le mariage est le diable... N'êtes-vous pas de mon avis, Philippe ?

Il posa familièrement la main sur le bras de l'Écossais.

— Prenez garde ! — fit Cuningham en riant, — vous ne savez pas quelle folie j'ai pu faire cet été.

Findon haussa les épaules :

— Je sais reconnaître un homme de bon sens, quand je le vois. Mais les fous ne manquent pas ! Je suis catégorique. (Il articula ses paroles avec une emphase plaisante et les appuya du geste.) Chaque fois que je vois un débutant se marier avant d'avoir achevé son éducation d'artiste, avant d'avoir vu un musée étranger, avant d'avoir une année de revenu devant soi... par-dessus tout, avant de rien savoir des femmes et des diverses façons dont elles peuvent perdre un homme !...

eh bien, celui-là, je l'abandonne, je ne vais pas voir ses tableaux... je ne m'occupe plus de lui. Celui-là est un âne... il ne peut pas être autre chose qu'un âne... laissez-le braire à son aise!... Vous vous rappelez Perry?... Marindin?...

Là-dessus défila un retentissant catalogue de faillites matrimoniales dans le monde artiste, — assez amusant, peut-être un peu cruel. — Cuningham riait. Watson, sur qui toute la personnalité de Lord Findon semblait produire un effet plus irritant qu'agréable, jouait nerveusement avec ses pinceaux. Bientôt il intervint pour dire sèchement que les artistes n'étaient pas les seuls à faire des mariages imprudents.

Aussitôt Lord Findon se mit debout, et changea de conversation. L'année d'avant, son plus jenne fils avait épousé la garde-malade qui l'avait sauvé d'une fièvre typhoïde : — il était encore exilé de la maison paternelle, son crime demeurait impardonné.

Cependant personne ne faisait attention à John Fenwick. Il s'était tenu derrière les deux autres, tandis que Lord Findon discourait. De temps en temps, il fronçait le sourcil; ses lèvres, tout son corps s'agitaient, comme s'il était sur le point de parler, — mais il ne parlait pas. Il se trouvait dans un de ces moments où l'homme sent sa langue enchaînée par la crainte, ou la fausse honte, ou simplement la timidité. Il sait que son devoir serait de parler, mais le moment passe et il s'est tu. Alors, entre lui et la parole qu'il n'a pas dite, jaillit brusquement comme un filet d'eau qui les sépare, qui va s'enfler et s'élargir avec les jours et les nuits, et qui finira par couler en un torrent de fatalité, impossible à détourner, impossible à franchir, destiné à dévaster, à ruiner tous les champs familiers de la vie...

Au moment où le Mécène allait partir, Cuningham lui chuchota un mot à l'oreille. Lord Findon se tourna vers Fenwick :

— Vous aussi, vous logez dans cette maison? Auriez-vous quelque chose à me faire voir?

Fenwick, rouge et balbutiant, le pria de monter. Sans comprendre, Cuningham eut le sentiment qu'il faisait cette invitation à contre-cœur, mais ne pouvait se défendre de la faire. Ils grimpèrent les marches, — Lord Findon et Cuningham les derniers.

— Vend-il quelquefois? — dit Lord Findon à l'oreille de Cuningham, indiquant les larges épaules et la tête brune de Watson, qui les précédait.

— Pas souvent! — fit Cuningham, après une pause.

— Comment vit-il donc?

— Oh! il a quelques petites rentes... juste de quoi ne pas mourir de faim. C'est un si brave garçon... Il a trop d'idées pour ce bas monde!

Cuningham plaisantait sur un ton de loyale sympathie. Lord Findon haussa les épaules :

— Ses idées? Elles sont trop lugubres!... Et l'autre... ce jeune Fenwick, où l'avez-vous ramassé?

Cuningham expliqua.

— Un original! peut-être du génie? — répliqua Findon. — Il a l'œil intelligent et querelleur... Pas marié? Bon Dieu! je l'espère, après tout ce que je viens de débiter!

— Nous n'avons pas vu signe de femme, — dit Cuningham en riant; — mais, au fond, je ne sais rien de lui.

Ils entraient dans la mansarde. A la vue du grand tableau qu'elle renfermait, Lord Findon s'écria :

— Seigneur!... quelle ambitieuse machine!

Les trois hommes se groupèrent devant le tableau. Fenwick, très nerveux, demeurait en arrière.

— Comment l'intitulez-vous? — demanda Lord Findon, mettant son pince-nez.

— *Genius Loci*[1], — murmura Fenwick, comme si les mots avaient peine à sortir.

Le tableau représentait une jeune femme assise au bord d'un de ces ravins qu'on appelle *ghyll* en Westmoreland. Derrière elle, l'eau blanche de la cascade tombait presque perpendiculaire, d'étage en étage; au delà, c'étaient des murailles successives qui formaient de profonds lointains, pourpre sur pourpre, bleu sur bleu. Des arbres légers, de maigre complexion, frênes ou sycomores, gravissaient les flancs herbeux du ravin et encadraient la silhouette de la femme. Elle était assise sur une roche et se penchait vers un frêle agneau nouveau-né qu'elle tenait dans son giron, — la mère brebis couchée auprès

1. En latin, « le Génie du lieu ».

d'elle. — Contre son genou s'appuyait une petite fille blonde. La pitié attendrie qu'on voyait dans les beaux yeux de la femme se reflétait dans les doux yeux étonnés de l'enfant. Toutes deux, semblait-il, étaient du peuple. Le dessin de ces figures, plein de poésie rustique, était marqué çà et là d'un âpre réalisme qui ne faisait que rehausser l'harmonie de l'ensemble. Le charme grave de la femme découlait naturellement, eût-on dit, du paysage. Ce n'était pas un modèle gardant la pose, avec un site du Westmoreland en guise de fond. Cette femme appartenait aux montagnes : leurs silences, leurs brises, leurs eaux pures avaient passé dans sa beauté.

Mais c'était surtout par l'exécution que ce tableau arrêtait l'attention des trois hommes.

— Fatras éclectique! — murmura bientôt Watson, en se détournant. — C'est vu avec les yeux d'autrui!

Lord Findon et Cuningham éprouvaient une impression différente. Ce tableau leur semblait bien, à eux aussi, combiner beaucoup de choses, ou plutôt essayer de les réunir : — la couleur mystique de Burne-Jones, le caractère rustique d'un Bastien-Lepage et d'un Millet, avec le détail ciselé d'un Florentin du XIVe siècle, tant étaient merveilleux les campanules du premier plan, les lichens sur les rochers, la toison frisée de l'agneau... Mais ils se disaient que seul un talent supérieur aurait pu réaliser un pareil assemblage.

— Diable! — dit Lord Findon, très animé, en se tournant vers l'artiste. — Où avez-vous appris tout cela?

— Il y a des années que je travaille, — répondit Fenwick, les joues en feu. — Mais j'ai fait beaucoup de progrès depuis six mois.

— J'imagine qu'à la campagne vous ne pouviez guère travailler d'après le modèle!

— Non, il n'y avait guère de chances!

— Dieu veuille que nous n'en ayons pas davantage! — fit Cuningham, sur un ton de bonhomie. — Je ne me doutais pas que vous fussiez un tel gaillard!

Mais ses yeux bleu clair, en se fixant sur Fenwick, perdaient un peu de leur bienveillance. Sa prudence écossaise était alarmée. Aurait-il, par mégarde, présenté à son seul patron profitable un homme de génie?

— Qui donc vous a servi de modèle, si vous me permettez

cette question? — dit Lord Findon, sans quitter du regard le tableau.

La réponse, après une pause, vint péniblement :

— Oh ! une personne que je connaissais, en Westmoreland.

Fenwick était devenu écarlate. Naturellement, personne ne fit plus de questions. Cuningham avait observé que cette figure et celle de l'album étaient sûrement faites d'après la même personne, mais il garda l'observation pour lui.

Empressé comme l'est un Londonien qui découvre quelque chose de nouveau, Lord Findon entama avec Fenwick un dialogue animé, tout en le toisant, notant ses traits, son attitude, son costume, son accent du Nord, tout ce qui trahissait chez lui le plébéien.

Bientôt Fenwick, mis à l'aise, commença de s'épancher. Il devint raisonneur, frondeur; il trancha comme il l'eût fait en Westmoreland, attaqua l'Académie, condamna certains tableaux de l'année, — tout cela en gesticulant, s'excitant, sûr de lui. — Watson le considérait avec un peu d'étonnement. Lord Findon paraissait s'amuser; enfin il tira sa montre.

— Oui, tout le monde cogne sur l'Académie... mais elle est joliment forte : vous vous en apercevrez quand vous aurez affaire à elle.

— Est-ce vous qui avez écrit ces articles dans le *Miroir*? — fit Watson, brusquement.

— Je ne suis pas journaliste, — répondit le jeune homme d'un ton maussade.

Il se leva : sa loquacité s'éteignit.

— Il faut que je m'en aille, — dit Lord Findon. — Mais demain soir vous dînez chez moi, Cuningham, n'est-ce pas? Voulez-vous excuser une invitation faite à si bref délai, — ajouta-t-il, s'adressant à Fenwick, après une petite pause. — et accompagner votre voisin? Lady Findon sera certainement enchantée de faire votre connaissance. J'habite *St James's Square*, 102... Très bien! (Fenwick, très rouge, balbutiait une acceptation.) Nous comptons sur vous. Au revoir!... Il est, je le crains, inutile de vous inviter, vous?

Ces derniers mots s'adressaient, avec un sourire, à Watson, tandis que Lord Findon, la main tendue, passait la porte, ouverte devant lui par Cuningham.

— Merci, — répondit Watson en s'inclinant avec gravité, — je suis un ermite.

Très gai, très beau, Lord Findon disparut. On n'aurait pu l'accuser de prendre des airs protecteurs; cependant il y avait dans ses manières une certaine conscience de son pouvoir, de ses avantages, un vague parfum d'autocratie. La physionomie de Watson en témoignait tandis qu'il revenait étudier attentivement le tableau de Fenwick...

Quelques minutes plus tard, Fenwick se retrouvait seul, debout en face de son œuvre, les yeux dans les yeux de Phœbé. Une grande vague de remords déferlait sur lui. Il l'avait reniée, autant dire : elle était là, devant lui, comme un pauvre être offensé, désarmé. Il croyait entendre sa voix et voir ses lèvres frémir.

En hâte, il tira de sa poche la dernière lettre de sa femme :

Je suis heureuse que tes affaires soient en si bonne voie et je compte les semaines d'ici Noël. Carrie embrasse ta photographie matin et soir, mais j'ai peur qu'elle ne t'ait à peu près oublié. Je suis quelquefois bien lasse de vivre ici; cela ne fait rien, puisque tu réussis et qu'il n'y en a plus pour longtemps. Miss Anna m'a envoyé de nouveaux dessins pour mes broderies; j'en ai fait une quantité. Tous les étrangers qui viennent l'été sont partis. La nuit, c'est d'un calme! Quand il a plu, je crois entendre gronder quelquefois le torrent de Dungeon Ghyll, bien qu'il soit à un mille d'ici...

Fenwick replia la lettre. Il avait une vision : Phœbé, en sa blanche robe de nuit, ouvrant la fenêtre du pignon, par une nuit étoilée, pour écouter le bruit de l'eau lointaine. Derrière elle, la chambrette éclairée d'une chandelle, le berceau du bébé, le lit conjugal où une place était vide... Une transe de nostalgie lui étreignit le cœur : — le mal du foyer!

Il se prit à marcher de long en large, incité par cette émotion poignante, à faire l'inventaire de sa situation.

Arrivé à Londres en mai. Aujourd'hui on était en novembre. Six mois du plus dur travail, du plus vaillant effort, qu'il eût jamais fourni. Son âme s'exaltait à se les remémorer. Jamais il n'avait eu pareil sentiment de puissance qui se déploie et d'ambition justifiée. A l'atelier de *Berners Street*, il avait reçu

des leçons et des avis précieux pour corriger ses défauts et le mettre sur la trace de nouvelles méthodes. Mais il devait surtout des actions de grâces à sa main et à son cerveau, comme aux occasions que Londres lui avait offertes. Levé de bonne heure et couché tard, dessinant d'après le modèle vivant, d'après l'antique, la nature morte, la draperie, le paysage; étudiant des tableaux anciens et modernes, croquant, à chaque instant de prétendu loisir, les types et les actions de la grande ville, il avait fait un magnifique emploi de son temps : — quant à cela, Phœbé n'avait rien à lui reprocher.

Avait-il oublié sa femme et son enfant? Était-il vrai que d'écrire à Phœbé lui devenait parfois une corvée, et que son cœur était souvent bien sec envers elle et bien aride? Par le fait, il avait écrit régulièrement et Phœbé ne s'était jamais plainte. Les hommes ne peuvent, comme les femmes, s'absorber constamment dans les affections personnelles. C'était pour lui le jour de la bataille, où il faut tendre toutes ses forces, si l'on veut récolter quelques lauriers avant le soir. Son âme entière s'absorbait dans cet effort, dans son appétit frénétique de renommée, et — à un moindre degré — d'argent.

L'argent! Cette seule pensée le tracassait et l'agitait. Les cent livres de Morrison étaient presque dépensées. Il n'ignorait pas que Phœbé avait raison quand elle l'accusait de n'être pas un bon administrateur. L'argent lui coulait entre les doigts, sans cesse. Il lui était impossible de dire aujourd'hui où il en trouverait bientôt pour l'envoyer à sa femme. Au début, il avait fait des illustrations, dont il lui réservait généralement le produit. Mais, durant les dernières semaines, tout à son grand tableau, il n'avait à peu près rien gagné. S'il n'eût écrit ces articles pour le *Miroir*, il aurait peut-être trouvé le temps de faire quelques petites choses. Mais pourquoi ne les eût-il pas écrits?... Son orgueil irritable prenait feu à la seule idée d'un blâme.

Personne ne pouvait l'accuser de gaspiller de l'argent pour son plaisir. Il était à peine sorti de Bloomsbury : le reste de Londres aurait aussi bien pu ne pas exister, pour ce qu'il en faisait!... Une place de galerie au Théâtre du Lycéum, alors dans sa première célébrité; d'ardentes discussions sur le talent

d'Irving et d'Ellen Terry, avec les artistes ou les gens de lettres qu'il avait connus par hasard, à l'atelier ou ailleurs, — telles avaient été ses uniques distractions. Il s'émerveillait de sa propre vertu. Il buvait peu, fumait à peine. Quant aux femmes..., il ne savait pas s'il devait rire ou se fâcher en songeant aux velléités de jalousie qu'avait montrées Phœbé. Une jeune fille extrêmement jolie, — une coquine blonde et maligne, — qui dessinait dans la même salle que lui, au *British Museum*, eût été ravie, évidemment, de faire sa conquête : il lui avait opposé une hautaine froideur. S'il avait été jadis aussi inflammable que Phœbé l'imaginait, c'était bien fini. Sa vie brûlait aujourd'hui d'une flamme plus austère.

Cependant, malgré toute cette abnégation, l'argent de Morrison, ses propres économies, presque tout avait filé. Il lui restait à peine de quoi aller jusqu'à Noël. Et après?

Une ou deux fois, Morrison s'était informé des tableaux promis. Finalement Fenwick avait laissé les lettres sans réponse; mais il vivait dans la terreur d'une visite. Car il n'avait rien à offrir, ni argent, ni tableau. Son seul tableau, jusqu'ici, — en dehors de quelques études, — c'était le *Genius Loci*. Il l'avait commencé dans un moment où il était las des travaux d'école; il s'était servi pour cela de nombreuses esquisses faites d'après Phœbé et emportées avec lui. Il avait eu la chance de trouver un modèle qui ressemblait beaucoup à sa femme, de taille et de tournure; brusquement, cette toile était devenue sa passion, le centre de tous ses espoirs. Elle l'étonnait lui-même, il y voyait son progrès manifeste; il avait fini par s'y consacrer entièrement, — comme enveloppé d'un nuage qui le soulevait de terre! — Si le tableau se vendait, — et il se vendrait, à coup sûr, — alors tous les chemins lui seraient ouverts. Il paierait Morrison; il rendrait à Phœbé sa place légitime. Que son tableau fût seulement bien placé à l'Académie, bien vendu à quelque amateur éclairé, — et John Fenwick désormais ne devrait plus rien à personne, ni argent ni faveur.

Revenant au *Genius Loci*, il s'y attaqua de nouveau avec une joie fiévreuse. Il prit un miroir, pour le regarder renversé; il y mit une ou deux touches hardies, pesta contre le peu d'éclat de certaines couleurs achetées la veille, et finit par un nouveau transport de satisfaction. Oui, c'était bien, très bien! Lord

Findon en avait été visiblement « épaté »; Cuningham aussi. Quant à ce bilieux personnage, à ce Watson, qu'importait son opinion?

Il *devait* réussir!... Et, tout à coup, Fenwick se surprit à genoux près de son tableau, demandant la grâce de le bien finir, de le voir bien placé, à l'Académie, et d'obtenir ainsi la réputation et la fortune.

Il se releva, confus, regarda furtivement autour de lui, s'assura que la porte était close, que personne ne l'avait vu. Il avait honte, car il n'était pas, au fond, d'esprit religieux et n'avait guère conservé de croyances orthodoxes. Mais, en tout ce qui touchait à sa carrière d'artiste, les traditions évangéliques de son enfance avaient encore prise sur son âme. Il descendait de nombreuses générations d'hommes et de femmes qui avaient prié dans toutes les occasions possibles : — pour avoir une belle clientèle et faire de bonnes affaires; — pour que le bétail prospérât et que le foin fût rentré sans pluie; — pour la santé de leurs enfants et pour qu'eux-mêmes fussent délivrés du rhumatisme ou du mal de dents. La prière que Fenwick adressait à quelque être lointain et surnaturel, semblable à l'homme et plus grand, de venir au secours de son tableau, était de la même espèce. Seulement, il n'y allait plus de tout son cœur, en toute simplicité, comme il faisait quand il avait épousé Phœbé, comme elle faisait encore...

Il passa son veston d'atelier et se remit au travail, d'une humeur très attendrie et repentante. Quel démon l'avait pris, de faire cette réponse à Lord Findon? de lui laisser croire, à lui et aux autres, qu'il n'était pas marié?

Il protesta, pour s'excuser, que les gens du Westmoreland sont « cachottiers » par nature et n'aiment pas à parler de leurs affaires. Il sortait d'une race plutôt secrète et soupçonneuse et se souciait peu, en tout temps, de communiquer à autrui, sur lui-même, autre chose que l'indispensable. Causer tant qu'on voudra d'art et d'opinions, oui; mais, sur ce qui nous regarde personnellement, pas un mot! Londres l'avait rendu encore plus prudent et plus réservé. Nul ne savait rien de lui, sauf qu'il était peintre. Il portait toujours ses lettres à la poste lui-même, et il croyait bien que ni sa propriétaire ni personne ne le soupçonnait d'avoir une femme.

Aujourd'hui cependant il avait poussé la discrétion trop loin; il en gardait le malaise d'un coupable. Que faire? Devait-il, à la première occasion, se mettre en règle avec Lord Findon, parler simplement de sa femme et de son enfant? La chose, toute naturelle au début, devenait maintenant fort embarrassante. Lord Findon ne saurait que penser, il se refroidirait peut-être. Il supposerait qu'il y avait là-dessous quelque secret honteux, — un cadavre... Et, surtout, il en voudrait à Fenwick de l'avoir laissé débiter ses diatribes contre le mariage, comme s'il parlait à un célibataire. Puis, ce mensonge à propos du tableau — timidité, absurde impulsion d'un moment! — mais comment l'expliquer à Lord Findon?

Torturé par une détresse maladive, Fenwick comprenait quel rôle ce riche et considérable personnage jouait déjà dans ses rêves actuels. Malgré son orgueil d'artiste — et il en était rempli! — ses ambitions tremblantes, incertaines, s'étaient emparées de Lord Findon comme d'un marchepied. Il n'était pas sûr de pouvoir se contraindre à courtiser un protecteur : il lui fallait compter avec son propre caractère. Mais perdre ce point d'appui, dès l'abord, par une stupide imposture, ne serait-ce pas exaspérant? Un homme marié ne doit pas débuter dans le monde en faisant mystère de son mariage. Il voyait la sottise faite, mais il ne trouvait pas en lui le courage de la réparer.

Enfin, qu'il réussît à l'Exposition, qu'il vendît son tableau et qu'il eût des commandes! Alors Phœbé apparaîtrait et son sourire vaincrait les étonnements. La gaucherie du peintre se perdrait dans son triomphe...

Le soir, il s'agita dans son lit, ne pouvant dormir, songeant aux deux cent cinquante livres reçues par Cuningham, — pour un tableau d'une habileté si vulgaire et si facile! — La soif d' « arriver » le desséchait. Par la conception, le dessin, l'exécution, — en tout! — il était supérieur à Cuningham. Sans doute, il fallait une certaine prudence et du tact, — du tact pour se conduire et tirer parti de ses dons.

Bah! malgré l'impertinente réflexion de Watson, quel être humain savait qu'il était l'auteur des âpres articles publiés dans *le Miroir*? Il lança un défi à l'obscurité et s'endormit profondément.

IV

Jamais Fenwick n'avait passé une heure plus ardue que celle-ci, consacrée à la grande affaire de s'habiller pour le dîner de Lord Findon. Il faisait connaissance avec l'habit noir... Une fois ou deux, lors de ses premiers portraits, en Westmoreland, il lui était bien arrivé de s'asseoir à la table de châtelains. Mais il s'agissait de dîners intimes, et il était bien entendu que, pour le fils du libraire de Kendal, la redingote du dimanche était suffisante.

Aujourd'hui, John Fenwick faisait son entrée dans le grand monde sur un pied d'égalité; malgré ses efforts pour dissimuler sa nervosité à son éditeur responsable, Philippe Cuningham, il n'y parvenait pas.

Cuningham lui avait indiqué où acheter un habit d'occasion, qui lui allait presque bien, et il s'était dûment pourvu de gants et d'une cravate blanche. Sa toilette terminée, il posa sur le plancher de la mansàrde son minuscule miroir, flanqué de deux chandelles coulantes. Et il passa et repassa devant avec angoisse, étudiant sa tenue et celle de son habit, adressant des : « Comment allez-vous? » et des : « Au revoir! » à un maître de maison imaginaire, ou se penchant d'un air affable, pour parler à quelque dame fantôme, à travers une table inexistante...

Lorsque, enfin, il descendit l'escalier, il était rompu comme s'il sortait d'une lutte à main plate. A bout de nerfs, il monta dans l'omnibus derrière Cuningham. Cela aussi lui était odieux, cette idée d'aller en omnibus, dîner à *St James's Square*. Mais Cuningham, économe comme tout Écossais, avait rejeté bien loin sa proposition de prendre un cab.

En route, Fenwick demanda soudain à son compagnon s'il n'y avait pas une Lady Findon. Cuningham, effaré de l'ignorance de son protégé, lui traça aussi rapidement que possible « la carte du pays ».

Lady Findon, seconde femme de Lord Findon, grosse dame impérieuse et riche, un peu bruyante, assez originale, ayant un salon politique, amie dévouée, ennemie plus active encore. Deux fils, beaux hommes, silencieux et intelligents; l'un,

dirigeant la grande brasserie d'où provenaient les revenus maternels; l'autre, dans les hussards. Deux filles, « présentées » depuis peu; l'une jolie, l'autre assez laide et « littéraire ». Voilà l'état complet de la famille.

— Je crois qu'il existe une fille aînée du premier lit, une fille mariée... mal mariée... une drôle d'histoire... Mais je ne l'ai jamais vue. Elle se produit rarement... Ah! nous y sommes!

Ils descendirent au *Haymarket*, et comme ils suivaient la rue, Fenwick se trouva pris dans le tourbillon qui, le soir, anime le *West-End*. Les clubs étaient en pleine activité; auprès des deux artistes passaient des hommes en habit noir et en pardessus, comme eux-mêmes. La chaussée fourmillait de cabs où l'on entrevoyait des femmes en toilette de soirée, enveloppées de soies souples et de fourrures.

Fenwick croyait fouler une terre nouvelle. A cette heure-là, généralement, il se frayait un chemin vers le restaurant de Bloomsbury où il dînait pour dix-huit *pence*, il était mêlé au monde laborieux et besoigneux des étudiants.

Pour lui, de ce bruyant *Haymarket*, des brillantes figures qui s'y pressaient, émanaient des forces, des passions nouvelles, qui l'effaraient. Pendant qu'il regardait, dans les voitures, les visages de femmes, les joyaux et les plumes, et les étoffes luisantes, il pensa brusquement, douloureusement, à Phœbé qui soupait toute seule, là-bas, dans la petite chambre. Le cœur lui battit un peu... Mais, après tout, est-ce qu'il ne travaillait pas pour elle autant que pour lui?...

La porte de l'hôtel s'ouvrit devant eux : à la vue des valets en livrée, Fenwick sentit son orgueil s'affermir. Il passa, tête haute, comme s'il fût entré chez lui.

Lord Findon, très aimable, s'avança pour les accueillir dès le seuil du salon, et les guida vers Lady Findon. Elle connaissait déjà Cuningham; au camarade qu'il amenait elle accorda un regard indifférent et le bout de ses doigts. C'était la volonté de son mari d'inviter ces jeunes artistes mal léchés : elle était bien obligée de s'y soumettre; mais, vraiment, on ne savait qui les charger de conduire à table!

— Je suis ravie de faire votre connaissance, — dit-elle machinalement à Fenwick, qui restait debout, embarrassé,

auprès d'elle, tandis qu'elle épiait la porte, guettant un ministre et sa femme, les derniers à venir.

— Merci... Enchanté, moi aussi, de faire la vôtre! — dit Fenwick, tirant nerveusement sur ses gants, et furieux de son propre malaise.

Les sourcils de Lady Findon se haussèrent avec un air d'amusement. Elle lui accorda un second regard. — Beau garçon! Mais, réellement, son mari devrait bien attendre qu'ils fussent un peu décrottés!

— On m'a dit que votre tableau était charmant, — ajouta-t-elle, distraite.

Et soudain, comme elle apercevait les convives attendus, elle s'empressa au-devant d'eux.

— Désolé, mon bon ami, nous n'avons pas de dame à vous donner; mais vous serez à côté de ma fille, madame de Pastourelles, — dit Lord Findon à l'oreille de John, en passant près de lui, deux minutes plus tard, avec un petit signe de tête et un sourire.

Ses façons gaies, à demi paternelles, avec les talents naissants, étaient bien connues. Cela faisait partie de sa renommée parmi ses contemporains; c'était un élément pittoresque, en ses dîners, que le monde appréciait.

Plutôt maussade, Fenwick suivit le mouvement vers la salle à manger. Cela l'ennuyait que Cuningham eût une dame et qu'il n'en eût pas. Il descendit l'escalier côte à côte avec le secrétaire du patron. L'autre lui désigna obligeamment les portraits de famille accrochés au mur : Fenwick lui répondit à peine. Il marchait fièrement, ses grands yeux noirs errant sans relâche de droite à gauche. Le secrétaire le jugea un simple malotru.

Dans la salle à manger, comme il ne savait trop où aller, un domestique s'empara de lui et le pilota vers sa place.

Une dame en blanc, assise déjà tout à côté, le regarda et lui sourit :

— Mon père m'a dit que nous serions voisins. Il faut que je me présente moi-même.

Elle lui tendit une petite main, et Fenwick, dans la surprise de son plaisir, serra cette petite main plus cordialement qu'il n'était nécessaire. Elle la retira, souriant toujours; il s'assit,

maudissant ses sottes impulsions, intimidé par les lumières, les fleurs, la multiplicité de ses couteaux et de ses fourchettes, — et surtout, peut-être, par cette ravissante et brillante beauté qui se trouvait auprès de lui.

Madame de Pastourelles était de taille moyenne et très svelte, avec des cheveux châtain clair, un visage blanc, délicat, d'un ovale exquis. Elle avait de grands yeux calmes, plus foncés que ses cheveux; des traits petits, mais d'un dessin noble : — de l'énergie dans la finesse. — Les lignes fières du nez et de la bouche étaient d'un agrément délicieux : leur inconsciente fierté se voilait d'une telle douceur qu'elle vous défiait sans vous blesser. La lèvre supérieure, un peu courte, était sensible et gaie; les yeux regardaient droit, avec une hardiesse bienveillante; le cou et les bras étaient beaux. La toilette, selon un mot de Whistler tout nouvellement en vogue, aurait pu s'intituler « une symphonie en blanc ». Le thème principal était de velours blanc; la poitrine et les cheveux semblaient poudrés de diamants délicatement montés en fleurs de style ancien.

— Vous habitez la même maison que monsieur Cuningham? — fit la jeune femme, lorsqu'un doyen eut dit la prière et que le potage fut servi.

Sa voix était douce et polie : l'irritation de Fenwick s'apaisa.

— J'habite l'étage au-dessus.

— Il peint de charmantes choses.

Fenwick hésita.

— Vraiment, c'est votre avis? — demanda-t-il d'un ton brusque, en la dévisageant.

Elle rougit un peu et se mit à rire :

— Alors vous prétendez me loger dans le Palais de la Vérité?

— Je le voudrais bien! — répliqua-t-il, riant aussi. — Mais les dames, je crois, ne disent jamais tout à fait ce qu'elles pensent.

— Oh! si, quelquefois!... Eh bien! en effet, je ne suis pas folle des tableaux de monsieur Cuningham... Lui me plaît, et sa peinture plaît à mon père.

— Lord Findon admire ce genre-là?

— Avec beaucoup d'autres genres... Oh! mon père a le goût terriblement libéral... Il m'a dit que vous n'aviez jamais encore voyagé sur le continent?

Fenwick en fit l'aveu.

— Oh! bien, mais vous irez!... Tous les artistes y vont... sauf (elle baissa la voix) ce monsieur qui est en face de nous.

Fenwick regarda. Il vit du personnage tout ce qu'on pouvait en voir : une broussaille de cheveux, de favoris, de moustaches, d'où émergeaient le bout d'un nez et des yeux ronds sous des lunettes. Comme les cheveux étaient orange et les yeux plus perçants que des aiguilles, l'éclipse des traits ne nuisait guère à l'effet d'ensemble. Cette tête flamboyante figurait fréquemment aux vitrines des photographes et dans les journaux illustrés : Fenwick reconnut donc un des artistes les plus populaires du moment, M. Herbert Sherratt. Il devint cramoisi.

— Lord Findon n'admire pas les œuvres de celui-là? — demanda-t-il, presque farouche.

— Il déteste sa peinture et collectionne ses dessins.

— Ses dessins! — répéta Fenwick, en levant les épaules. — Tout le monde peut faire un bon dessin. C'est la couleur qui compte... Et pourquoi ne va-t-il jamais à l'étranger?

— Oh! il va en Hollande. Mais il estime que la peinture italienne n'est que du barbouillage et que tant de madones et de saints encouragent la superstition... Du reste, à quoi bon discuter? On est obligé de poster un agent de police près de son tableau, à l'Académie, pour tenir la foule à distance... Chut! il regarde de notre côté.

Elle détourna la tête, et Fenwick craignit qu'elle ne fût perdue pour lui. Il s'avisa de poser une nouvelle question :

— Y a-t-il d'autres peintres ici?

Madame de Pastourelles lui désigna le président de l'Académie, un sculpteur, puis un critique d'art, — au nom duquel Fenwick fit la moue, avec l'animosité naturelle du peintre contre l'écrivain.

— Et, bien entendu, vous connaissez mon autre voisin?...

Fenwick jeta un coup d'œil : il vit un très beau jeune homme, se penchant pour répondre à une question que Lord Findon lui avait adressée par-dessus la table. Une figure de grand style, — presque un type grec, — du dessin le plus pur, bronzée par les soleils étrangers, illuminée par des yeux où s'exprimait une personnalité si forte que, sans la douceur dont elle se tempérait, on eût été repoussé plutôt qu'attiré. La voix,

en répondant à Lord Findon, était chargée, comme le visage, — peut-être surchargée, — d'intelligence et de sensibilité.

— J'ai mené madame de Pastourelles le voir aujourd'hui même, — disait le jeune homme. — Elle l'a trouvé, comme moi, splendide.

— Oh! vous êtes deux enthousiastes! fit Lord Findon. Moi, je garde mon sang-froid.

Il s'agissait d'un portrait du Titien, venant de la collection d'une vieille famille romaine; arrivé tout récemment à Londres : on le proposait à la *National Gallery*, dont Lord Findon était un des administrateurs.

Déjà, du regard qu'elle dirigeait vers son père, madame de Pastourelles confirmait les paroles du jeune homme. Ses yeux s'étaient allumés. En quelques phrases rapides, elle se mit à défendre son opinion. Entre elle, son voisin et Lord Findon, commença une conversation qui faisait tinter les oreilles de Fenwick. Que de choses, que d'hommes et de lieux y passaient, totalement inconnus de lui jusque-là! Tableaux de musées étrangers, — Vienne, Berlin, Pétersbourg, — noms d'experts français et allemands, — citations de livres et de journaux italiens : — les trois interlocuteurs se mouvaient légèrement et familièrement à travers un monde où Fenwick avait à peine quelques points de repère.

Comme elle était intelligente! comme elle était charmante! que de science, sans le moindre pédantisme!... Et comme ce beau jeune homme marchait de pair avec elle, — ou, pour mieux dire, comme il la guidait!... avec une maîtrise, une abondance d'arguments, à quoi elle se soumettait chaque fois qu'il y avait entre eux une sérieuse divergence d'opinions... Ils semblaient avoir voyagé ensemble et vu beaucoup de choses en compagnie l'un de l'autre, avoir beaucoup d'amitiés en commun.

Fenwick, en écoutant, ressentait une singulière et douloureuse jalousie. Qui était cet homme? Sans doute, quelque jeune aristocrate, né « avec une cuiller d'argent dans la bouche », un de ces richards, oisifs et insolents, qui n'ont rien à faire qu'à se payer ce dada de l'art et à patronner les artistes... Cette race le dégoûtait!...

La voix de la jeune femme coupa court à sa tirade men-

tale; il revit ses yeux attachés sur lui. Il s'irrita de sentir que, sous leur clairvoyance, il voyait clair, lui aussi, en lui-même, — anxieux et désireux de plaire... Ils étaient si doux, si gais, ces yeux!... et pourtant, sous leur expression première, gisait ce qui semblait à Fenwick le vrai de cette personnalité judicieuse, pénétrante et comme distante.

— Il faut que vous voyiez ce tableau, — lui disait-elle avec bonté. — Il est splendide!

— Où est-il?

— Dans une maison particulière, tout près d'ici. Mon père pourra vous faire entrer.

Il hésita, puis répondit avec un rire méchant :

— Merci. Je crois bien que je n'ai pas fini de voir la *National Gallery*... Qui donc, je vous prie, est votre voisin de droite?

Elle sourit :

— Oh! vous ne le connaissez pas? Il faut que je vous le présente. C'est monsieur Arthur Welby... N'est-ce pas qu'il parle bien?

Elle les présenta l'un à l'autre. Welby témoigna une amabilité, même un empressement, qui indiquaient des dispositions favorables.

— Lord Findon me dit que vous allez envoyer quelque chose de fameux à l'Académie, — dit-il, s'adressant à Fenwick par-dessus madame de Pastourelles.

Et sa voix musicale sonnait la cordialité.

Fenwick mâchonna sa réponse. On aurait juré qu'il lui répugnait d'entendre parler de son œuvre. Welby quitta aussitôt le sujet, pour revenir au Titien tant vanté.

— L'avez-vous vu? Vraiment, vous devriez le voir.

Mais Fenwick, sans répondre aucunement, cette fois, lui jeta un regard farouche : il était devenu muet. Madame de Pastourelles et son voisin eurent beau engager ensemble une conversation où ils s'efforcèrent d'entraîner l'artiste : ah bien, oui!... Peu à peu ils se laissèrent aller, tout naturellement, à l'une de ces causeries intimes qui supposent mille souvenirs, mille incidents d'un passé commun... Et Fenwick se trouva seul.

Vexé à outrance et dégoûté de lui-même, il s'en voulait de se laisser intimider par ces gens-là. Pourquoi était-il si

ridiculement gêné, si incapable de tenir sa place? Il connaissait de réputation cet Arthur Welby : le bruit de son nom remplissait tous les ateliers. Son dernier tableau était le tableau de l'année, — du moins pour la minorité instruite, pour qui les vrais signes du mérite ne sont ni les barrières ni les agents de police contenant la foule. Glorifié dans les discours, au banquet de l'Académie; accablé de commandes, obligé d'en refuser, — Welby aurait dû être un des hommes les plus haïs. Au contraire, par la seule grâce de sa nature, il avait limé les crocs de cette bête féroce : le succès. Bien né, riche, favori des salons, ayant étudié à Paris et en Italie, archéologue et érudit en même temps que peintre, il régnait dans le monde, suivant son bon plaisir. La société l'invitait à ses dîners : il ne prenait pas des airs de « professionnel », il y allait quand il pouvait. Mais, au milieu de ses camarades, il vivait une heureuse vie d'artiste, prodiguant sans réserve ses dons et sa science, toujours prêt à aider un confrère dans une mauvaise passe, à louer l'œuvre d'un ami, à épouser sa querelle. Il prenait si simplement son talent et ses succès que le monde en était réduit à insister sur leur valeur, au lieu de les contester.

Sa peinture procédait de la tradition italienne : elle était riche, exacte, savante, pleine d'allusions et de réminiscences littéraires. Aux yeux de Fenwick, si jeune qu'en fût l'auteur, ces tableaux-là étaient du passé plutôt que de l'avenir. Il y songeait dédaigneusement, comme à « un genre mort ». Mais le gaillard qui les avait peints savait dessiner.

Cependant, madame de Pastourelles semblant l'oublier, il dut se rabattre sur son voisin de gauche, le secrétaire. Ce dernier, qui l'avait déjà inscrit sur les tablettes de sa mémoire comme un intrus fort malappris, ne se montra pas particulièrement communicatif. Du moins Fenwick apprit-il de lui les noms des autres convives. C'était un ambassadeur célèbre, placé auprès de Lady Findon, visage mince, fin, boudeur, des yeux très noirs sous des cheveux blanchissants, des yeux tournés beaucoup plus souvent vers la jolie actrice, à sa droite, que vers son hôtesse. En face, un financier très occupé de grands projets coloniaux. Puis le ministre, — sans influence, à ce qu'il semblait, ni dans le parlement ni dans le cabinet lui-même,

— et sa femme, d'une maigreur anormale et beaucoup trop modeste pour l'importance qu'avait la situation de son mari. — Un peu plus loin, la femme de l'académien à cheveux roux, pâle créature effrayée, qui semblait s'excuser de son époux et qui, au fond, était l'esclave de ce maître falot. Fenwick apprit successivement à distinguer tous ces personnages.

Et voilà le grand monde! Il était ravi d'y être et, en même temps, il le méprisait. Ce monde lui semblait renfermer nombre de vieux fantoches et de poseurs terriblement creux.

Ah! de nouveau la voix douce, réconciliante, résonnait auprès de lui.

Madame de Pastourelles lui exprimait le désir flatteur de voir ce tableau dont son père lui avait tant parlé :

— Il dit que vous avez trouvé un si beau modèle!... et mieux que beau, caractéristique!...

Fenwick la regarda fixement. Il fut sur le point de dire : « C'est ma femme! » mais il ne le dit pas. Il imagina son air de surprise : « Ah?... Mon père ne s'en doutait pas!... » Il l'imagina, même, avec une intensité morbide, et se sentit incapable de l'affronter ou de l'esquiver; du moins, pas maintenant, pas à cette table, avec tous ces yeux et toutes ces oreilles autour de lui; — surtout pas en face de Lord Findon... Quoi donc! ces gens-là pourraient croire qu'il avait eu honte de Phœbé!... qu'il y avait quelque raison de la cacher... C'était ridicule, absurde, ennuyeux au possible : mais, maintenant que la chose était faite, il lui fallait absolument choisir son heure pour débrouiller l'écheveau.

Il balbutia donc quelque chose d'inintelligible sur « un type du Westmoreland » — et se hâta de diriger la conversation vers d'autres projets qu'il avait en tête. Le sentiment d'avoir échappé à un danger lui délia enfin la langue et lui donna le pouvoir de s'exprimer.

Madame de Pastourelles l'écoutait avec attention : elle l'aida même à se produire, à se montrer sous son meilleur jour. Enfin, comme il s'arrêtait, elle dit avec un sourire et un gracieux mouvement d'épaules :

— Comme vous êtes heureux d'avoir votre art! Moi...

Sa main retomba, d'un geste découragé.

— Je suis sûr que vous peignez! — dit précipitamment Fenwick.

— Non.

— Alors vous êtes musicienne?

— Pas du tout. Je brode.

— Toutes les femmes devraient en faire autant, — dit Fenwick, s'efforçant de prendre un air libre et dégagé.

— Je lis...

— Vous n'avez pas besoin de le dire!

A cette promptitude de réplique, elle ouvrit de grands yeux; mais elle continua :

— Et je possède un chien chinois.

« Pas d'enfants?... » La question monta aux lèvres de Fenwick, mais ne les franchit pas. Madame de Pastourelles la devina peut-être : elle s'empressa de décrire le chien, de raconter ses traits d'intelligence et de fidélité. Sur ce terrain, Fenwick pouvait la suivre : un fox-terrier bâtard, qu'il avait recueilli mourant de faim dans la rue, lui avait tenu compagnie presque depuis son premier mois de solitude. Chacun des deux relançant l'autre, ils en vinrent à ces légendes de la vie canine auxquelles tout ami des chiens ajoute foi, si sceptique soit-il sous d'autres rapports. Madame de Pastourelles finit par dire en soupirant, avec une contraction de ses traits délicats :

— Le mien a quelques symptômes de paralysie. Une voiture a passé dessus, l'été dernier. J'ai bien peur que sa fin ne soit lente et douloureuse.

Fenwick lui conseilla d'envoyer chercher un vétérinaire, qui tuerait l'animal sans le faire souffrir.

— Non. Je veux le soigner.

— Et assister à ses tortures?

— Pourquoi non... s'il peut quelquefois jouir encore de la vie?

— Je pensais à sa maîtresse.

— Oh! — répliqua-t-elle vivement, — pour nous... pour moi, il est bon de vivre avec la souffrance.

En parlant, elle s'était un peu redressée. Ni son accent ni son attitude ne trahissait de mollesse et ne faisait le moindre appel à la sympathie. Ces mots semblaient lui avoir échappé.

mais l'orgueil étrange et la dignité dont elle les avait parés tout de suite les voilaient comme d'un nuage, que seul un homme dépourvu du tact le plus élémentaire aurait pu entreprendre de pénétrer. Malgré la gaucherie de ses dehors, Fenwick ne l'essaya pas. Mais il attaqua l'idée générale qu'elle venait d'exprimer. Avec une certaine véhémence, il développa, là-contre, une doctrine néo-païenne : — joie de vivre, amour de la terre et de ses plaisirs naturels, courage de prendre et d'oser, aversion de la souffrance, guerre à l'ascétisme. — Il déversa une foule d'idées mal digérées, qui témoignaient de beaucoup de lecture et révélaient du moins chez lui une personnalité, quelle que pût être leur valeur philosophique.

La jeune femme l'écoutait avec une bonté charmante, riant parfois, plaçant de temps à autre une réflexion spirituelle, sans trahir par un seul mot sa propre pensée. Mais Fenwick reconnaissait de plus en plus nettement la double individualité qui était en elle : l'être cultivé, mondain, qu'elle mettait en scène à son profit, à lui, et quelque chose de caché derrière, une âme vigilante et grave, enveloppée d'une grande tristesse, — ou retranchée peut-être en quelque grande rébellion?

Par le sentiment qu'elle lui donnait ainsi de choses dissimulées ou fortement contenues, elle frappa d'abord son imagination et bientôt absorba son attention. L'harmonie exquise de ses gestes, de sa physionomie, la qualité de sa voix et le tour de ses phrases, tout cela éveillait un vibrant écho chez Fenwick, dans sa rude mais sensible nature. Il envisagea pour la première fois ce que ces femmes des classes supérieures, avec leur haute culture, ces raffinées du grand monde, peuvent être pour qui les comprend : un stimulant, une énigme, une puissance éducatrice.

Comme dans un éclair, il aperçut que les femmes de cet ordre pourraient lui enseigner beaucoup de choses qu'il avait besoin de savoir; et son ambition agrippa cette idée. Mais quelle chance y avait-il que celle-là, dans l'avenir, accordât jamais une pensée à l'artiste grossier auquel son père avait jeté une invitation éphémère?...

Fenwick se hâta, d'ailleurs, de prouver combien il avait besoin d'une Égérie, — celle-là ou une autre. — A peine madame de Pastourelles était-elle sortie de la salle à manger

avec les autres dames, qu'il fit sottise sur sottise. Seul avec des hommes, son tempérament reprit le dessus. Nulle part, en société, il ne se souciait de demeurer simple auditeur. Et puis, dans son esprit, cet affront de ne pas lui donner une dame pour la mener à table, s'envenimait encore. Enfin il avait bu beaucoup de champagne, et n'y était pas habitué. Si bien que, Lord Findon ayant entamé avec l'ambassadeur une discussion sur l'Hamlet et l'Othello d'Irving, — c'était une des principales « actualités » de Londres, — l'étranger critiquant avec politesse, mais avec énergie l'acteur anglais, Lord Findon le défendant avec ardeur, — qui donc vint se jeter au travers de cet auguste débat?... qui, sinon ce grand garçon aux sourcils épais, aux yeux noirs, sortant on ne savait d'où, mais dont plusieurs invités avaient déjà remarqué le singulier manque d'usage?

D'abord tout parut aller bien. Dans un dîner mondain, à Londres, on adore l'inédit, et l'on donne volontiers à un nouveau venu l'occasion de faire ses preuves. Fenwick s'était lancé dans la bataille en appuyant l'opinion de Lord Findon, et le maître de maison avait accueilli cet allié par un sourire. Mais, en quelques minutes, l'intrus avait tout ravagé autour de lui. Les deux vieillards se taisaient, et Fenwick, penché à travers la table, gesticulant d'une main, levant de l'autre son verre de porto, s'adressant tantôt à Lord Findon, tantôt à l'ambassadeur, qui le contemplait, comme ahuri, — discourait avec un aplomb que le monde ne passe qu'à ses plus anciens favoris. En vain Lord Findon essaya de l'arrêter.

— Je ne savais pas que c'était un dîner avec discours! — murmura le financier à l'oreille de son voisin. — J'ai envie de me lever et de proposer que l'on vote des remerciements au président.

— Au moins, le temps accordé à chaque orateur devrait être limité! — répondit le voisin, haussant les épaules. — Où diable Findon a-t-il pu ramasser celui-là?

— Quel redoutable type! — fit le jeune fils de la maison, abasourdi, s'adressant à Arthur Welby. — Qu'est-ce qui lui prend, de parler comme ça?

— Il ne parle pas mal, — répondit Welby, dont la bouche trahissait un rire intérieur.

Cependant Fenwick, surexcité, criant à tue-tête, achevait sa charge en s'attaquant personnellement au majestueux diplomate français dont le regard légèrement sarcastique le blessait d'une manière intolérable. Toutes les autres conversations autour de la table tombèrent soudain.

Lord Findon rougit et se leva.

— Vous êtes beaucoup plus certain de ma propre opinion que moi-même, — dit-il froidement. — Je vous suis très obligé de la défendre... mais, si vous le voulez bien, nous remettrons à plus tard la suite de ce débat.

Tandis qu'on remontait l'escalier, Fenwick comprit sa maladresse; il se sentait isolé, en défaveur. Arthur Welby s'était bien approché de lui, mais Lord Findon, d'une façon très marquée, avait pris le bras de Welby et l'avait entraîné. Personne, d'ailleurs, ne lui parlait : même le secrétaire, qui lui avait d'abord tendu la perche, le laissait maintenant seul, en pénitence. En haut, dans le salon, aucune des dames, à ce qu'il lui parut, ne témoignait le désir de causer avec lui. Il en fut réduit à se planter, près de la porte, devant une collection de miniatures, le cœur gonflé, farouche... C'était cela, le monde! Un plaisir misérable, acheté à des conditions avilissantes!... Sans doute, lorsqu'on était, comme lui, pauvre, dépendant, on devait jouer les figurants, se borner à répondre, faire chorus ou baisser humblement la voix. Quant à se placer sur un pied d'égalité vis-à-vis de ces gros bonnets, cela n'était évidemment pas admis. Un artiste avait le droit de savoir quelque chose de ce qui concernait son art; sur tout autre sujet, il n'avait qu'à écouter ses supérieurs... Fenwick, en lui-même, se déclara dégoûté de tout cela; il n'aurait demandé qu'à s'échapper par la porte ouverte, à dégringoler l'escalier, à fuir cette maison. Il était retenu pourtant par les protestations de son ambition froissée, qui ne voulait pas encore accepter la défaite. Avait-il retourné Lord Findon contre lui, perdu toute chance d'avoir un acheteur pour son tableau, un protecteur dans l'avenir?

Du coin de l'œil, il voyait Cuningham, élégant, aimable, très à l'aise, assis dans un angle du salon, auprès de Lady Findon, qui ne cessait de bavarder en lui souriant. D'un autre côté, Welby lui apparaissait comme l'enfant gâté de l'endroit :

partout où il allait, hommes et femmes se groupaient autour de lui, témoignant du même empressement à le saisir, du même regret à le voir s'éloigner.

« Mais je le vaux bien... je les vaux bien tous les deux! — pensait Fenwick, furibond, tout en maniant une miniature de Cosway. — Seulement, ils savent parler le jargon de ces gens-là, et moi pas. Je peins mieux que l'un et l'autre... et je parie que, si on me laissait faire, je parlerais tout aussi bien. Peut-on inviter les gens à venir chez soi, pour les traiter si mal! Que le diable les emporte!... »

Dans le boudoir voisin, Lord Findon échangeait quelques mots, à voix basse, avec sa fille.

— Ma chère, — disait-il, en levant les bras au ciel, — quel sauvage! Impossible qu'il remette les pieds ici.

— Vous parlez de monsieur Fenwick, papa?

— Naturellement!... Cuningham aurait dû m'avertir... Enfin, je reconnais que moi seul me suis attiré cet ennui. Je cède à mon premier mouvement, et je dois le payer ensuite... Il s'est montré si grossier envers monsieur de Chailles que j'ai dû faire des excuses.

— Pauvre papa!... Où est-il?

— Là, dans le salon... Il regarde des bibelots. Le mieux est de le laisser tranquille.

— Oh! non, il se sentirait négligé.

— C'est tout ce qu'il mérite. Il faut lui faire comprendre qu'on ne se conduit pas comme cela.

— Qu'a-t-il donc fait?

— Ma chère, il m'a gâté absolument ma soirée, après dîner... il a harangué toute la table... il a dit à peu près à Chailles qu'un étranger n'a pas le droit de donner son opinion sur Irving ou Shakespeare... Vous n'avez jamais vu d'insolence pareille!

— Pauvre monsieur Fenwick! Il faut que j'aille lui parler.

— Eugénie, ne soyez pas bécasse. Qu'avez-vous besoin de vous donner de la peine pour cet individu?

— Il est extraordinairement intelligent, papa. Et ces gens intelligents sont toujours ceux qui se fourrent dans les plus mauvais pas. Il faut que quelqu'un le prenne en main.

Elle se leva, et sortit de la pièce, en jetant à son père, par-

dessus l'épaule, un coup d'œil malicieux. Lord Findon la suivit du regard avec un sourire mélancolique. Était-elle assez délicieusement habillée, ce soir, sa pauvre Eugénie!... Et quelle beauté de mouvements!... quelle grâce, quel charme!... En se retournant pour s'acquitter de ses devoirs auprès d'une vieille comtesse, il étouffa un soupir, qui était aussi une imprécation...

On avait souvent dit d'Eugénie de Pastourelles qu'elle possédait une sorte de magie mondaine. Certes elle en fit preuve, cette fois. Une demi-heure plus tard, Lord Findon, qui traversait les salons après avoir conduit l'ambassadrice à sa voiture, trouva sur un fauteuil, à côté de sa fille, un Fenwick régénéré, humanisé, devenu le centre, oui vraiment, d'un cercle aussi sympathique au talent quelque peu sauvage que la tablée de tout à l'heure lui était hostile. Lord Findon s'arrêta pour écouter. Voilà que ce garçon parlait convenablement!... sur des sujets qu'il connaissait : Burne-Jones, Rossetti, les tableaux français exposés dans *Bond Street*, etc. Le maître de maison froissé fut à demi apaisé, à demi furieux : si ce gaillard-là était capable de produire une aussi agréable impression, pourquoi donc le scandale qu'il avait fait en bas? Non, il ne manquait pas de culture générale; sans égaler, bien entendu, un Arthur Welby, — mais Arthur avait-il son pareil? — celui-ci était tout de même au-dessus d'un simple artisan. Après tout, il fallait être indulgent pour ces novices qui n'avaient pas de traditions derrière eux, — qui, à parler net, n'avaient pas de grands-pères!... Des réflexions de ce genre adoucirent peu à peu le mécontentement de l'excellent homme.

Et tout cela était l'œuvre d'Eugénie. A eux deux, elle et Welby avaient capturé l'ours, l'avaient apprivoisé et amené à exhiber ce qu'il savait de tours de société. Lord Findon espéra que ce garçon apprécierait tant de condescendance, — et le privilège de voir Eugénie, de causer avec elle. — Involontairement, il chercha des yeux, à travers le salon, le « décolleté » opulent et la mine prospère de sa femme. Lorsque Eugénie était là, il ne trouvait jamais la seconde Lady Findon bien habillée...

Quand Fenwick et Cuningham furent partis, — Fenwick, dans une ivresse de reconnaissance et de bonne humeur, qu'il

avait témoignées avec effusion à son hôte, madame de Pastourelles s'approcha de son père en souriant :

— Ce jeune homme m'a demandé de poser pour lui.

— L'impertinent coquin! — s'écria Lord Findon. — La première fois qu'il vous voit!... Et, d'ailleurs, sait-on de quoi il est capable?

— Vous m'avez dit vous-même que son tableau était excellent.

— Il l'est. Mais un seul tableau ne prouve rien!... Qu'en dites-vous, Welby? N'est-ce pas encore de l'impudence?

Welby, ainsi interpellé, sourit.

— C'est encore la bonté d'Eugénie!... C'était un plaisir de voir la figure de ce pauvre garçon, lorsqu'elle a répondu oui.

— Vous avez répondu oui!

Lord Findon la regardait avec stupeur.

— Accompagnez-moi à la première séance : vous verrez de quoi il est capable! — dit Eugénie, posant la main sur le bras de son père pour le calmer. — Vous savez que cela vous amuse toujours. Et j'ai vraiment envie de voir son tableau.

— Son tableau n'est pas mauvais, — dit résolument Lord Findon.

— Je crois que vous serez obligé de l'acheter, papa.

— Vous voilà bien! Toujours à m'induire en dépense!

— Oui, oui... je vais me coucher...

Souriante, elle tendit une main à chacun des deux hommes, sûre d'avoir obtenu ce qu'elle voulait ou de l'obtenir bientôt. Arthur Welby la regarda s'éloigner, souhaita le bonsoir à Lady Findon et disparut par une porte écartée : — pour lui, les salons, bien qu'ils fussent encore pleins, étaient maintenant déserts. Il s'éclipsa sans prendre congé de personne.

V

C'était la veille de Noël, à la tombée de la nuit. Le train de Londres venait de s'arrêter à la gare de Windermere, et John Fenwick, son sac à la main, se faufilait à travers les nombreux véhicules qui attendaient devant la gare, s'informant si personne n'allait dans la direction du Grand Langdale et ne pouvait

se charger de lui. Il finit par trouver une charrette de ferme, à destination d'un village situé sur la route, et fit marché avec le conducteur.

Ils se mirent en chemin par un froid piquant. Le conducteur, un fils de fermier, était venu à la gare chercher son petit frère. Fenwick et lui placèrent l'écolier entre eux, pour le protéger le mieux possible du vent et du grésil. Ils empilèrent sur leurs genoux et leurs épaules quelques sacs vides, pris au fond de la charrette; et le vieux cheval gris partit d'un trot prudent, tâtant la chaussée pour descendre les côtes, si nombreuses sur la route d'Ambleside.

La nuit n'était pas encore tout à fait close. La route calcaire dessinait une ligne blanchâtre; les fantômes des arbres dépouillés filaient comme une procession pressée par le vent, et, tout à l'horizon, au delà d'un gouffre noir, — le lac, — on voyait, par intervalles, quelque chose d'immuable et de sombre, moins noir que n'était le ciel au-dessus et la terre voilée au-dessous : Fenwick y devinait la cime neigeuse des montagnes. Mais ce crépuscule était plus lugubre qu'une obscurité complète; l'air humide leur pinçait la peau, et, toutes les deux minutes, une rafale de grésil leur fouettait le visage.

Les deux frères échangeaient quelques mots dans le patois du Westmoreland. Aux oreilles de Fenwick ce langage de son enfance était déjà devenu étrange et désagréable. De même, cette nuit du Nord, avec sa rudesse sauvage, la longueur de la route, et cette sensation d'être séparé par une distance croissante de tout ce qui le préoccupait le plus. Il éprouvait, sans doute, un désir sincère de revoir sa femme et son enfant, mais il semblait qu'il eût de ses mains élevé une barrière entre elles et lui, et sa joie naturelle en était gâtée. D'ailleurs, il redoutait Phœbé, son amour impatient et jaloux, certaines violences possibles de son caractère, qu'il avait depuis longtemps discernées. Si jamais elle découvrait qu'il avait tenu leur mariage secret, qu'il passait à Londres pour célibataire!... L'hypothèse était inquiétante. Redoutait-il le choc qu'elle en recevrait, ou les ennuis qui s'ensuivraient pour lui-même? Peu importe! Il fallait qu'elle ne sût rien. Ce n'était que l'effet d'un fâcheux accident; avant que la chose eût fait le moindre mal, tout serait rentré dans l'ordre.

Soudain un bruit d'eaux furieuses. Ils touchaient au lac : les vagues, soulevées par le vent, clapotaient sur la rive. De l'autre côté, la fenêtre éclairée d'une maison brillait à travers la tempête, seul signe de vie humaine dans ce noir désert montagneux. Des branches fracassées craquaient lamentablement; pour accompagner le tumulte des flots, c'était maintenant le grondement de l'averse, qui battait la route, la charrette, et leurs épaules courbées.

— Nous n'aurons bientôt plus un fil de sec! — dit Fenwick au jeune homme.

— Oui, il fait un peu mouillé! — riposta l'autre gaiement.

La prudence de l'affirmation fit rire Fenwick. Le Nord le reprenait : ceci ne ressemblait guère aux façons du Sud.

En un clin d'œil, la sensation de contraste ainsi provoquée l'eut emporté bien loin, — hors de cette nuit du Westmoreland, à Londres, dans son misérable atelier. Là, sur une estrade basse, trônait madame de Pastourelles. A sa droite, lui-même, assis et penché vers son chevalet, travaillait de tous ses yeux et de tout son cerveau.

Le souvenir de son modèle lui semblait matériellement imprimé sur sa rétine, sur ses mains, tant il avait consacré d'intense attention aux moindres détails de ce visage et de ces formes... Lui plaisait-elle? Il n'en savait rien. Il gardait à l'endroit de cette femme une foule de curieux ressentiments. Plusieurs fois depuis qu'il la connaissait, elle l'avait diminué ou humilié à ses propres yeux, et la blessure avait pénétré à des profondeurs encore ignorées de lui-même.

Évidemment, tout cela, sous une forme ou sous une autre, c'était de l'insolence aristocratique! Il le fallait bien : se mouvoir avec cette délicatesse et cette pureté immaculée à travers la vie, avec cette sensibilité superfine, cela comportait forcément le dédain naturel et acquis des voies communes et de ceux qui les suivent. « En bloc, les pauvres sont méchants », — ou, du moins, grossiers, vulgaires, — telle était sûrement la vraie signification de cette dignité douce, bienveillante, mais distante à l'extrême de cet idéal si merveilleusement élevé, de ces mots légers qu'elle lançait parfois et qui déconcertaient un homme sans qu'il en sût la raison.

Depuis près de six semaines, elle posait pour lui de temps

à autre. Tout d'abord elle n'avait consenti qu'à lui donner trois heures, pour une simple esquisse au fusain. Il triomphait en se rappelant cette esquisse : madame de Pastourelles et Lord Findon l'avaient trouvée si remarquable qu'à sa première et timide proposition d'un portrait à l'huile, Lord Findon lui-même avait persuadé sa fille de poser. Depuis lors, ce portrait, aussitôt commencé, l'avait absorbé à tel point que le *Genius Loci*, toujours inachevé, avait été mis de côté : à son retour en ville, il devrait le reprendre pour lui donner les dernières touches...

Mais, entre deux séances, madame de Pastourelles s'était absentée de Londres; et lui, se sentant d'humeur à détruire tout son travail, avait subitement consacré un petit gain inattendu à l'achat d'un billet d'aller et retour pour Paris.

Là, quelques jours d'effervescence, d'illumination, — et une nouvelle poussée d'ambition!... Certains portraits, datant du milieu de ce XIXe siècle, au Luxembourg et dans une exposition particulière ouverte rue Royale, lui avaient fait perdre le sommeil et l'appétit. Il avait voulu voir aussi l'œuvre de Bastien-Lepage: et le plein air retentissait alors des cris des impressionnistes. Mais la belle surface de leurs aînés le fascinait. Comment combiner la largeur de l'école nouvelle avec l'harmonie, le pur agrément de l'ancienne? La tête en feu, il reprit précipitamment le chemin de Londres et se remit à la besogne.

Maintenant il se sentait un peu plus apte à se mesurer avec son modèle. Il possédait, en tout cas, de nouveaux sujets de conversation : sa langue ne serait peut-être plus si paralysée par le respect de cette culture cosmopolite que madame de Pastourelles, en véritable femme, dissimulait de son mieux, mais qui, cependant, créait l'atmosphère de sa personnalité. Elle avait habité Paris à peu près six ans, elle y avait connu la plupart des principaux artistes et gens de lettres. Fenwick enrageait d'ignorer la langue française : c'était un désavantage irréparable.

Mais cela ne l'empêchait pas de parler beaucoup, et parfois avec arrogance: il émettait ses idées avec feu, comparait un homme à un autre. S'il éprouvait quelque défiance de lui-même, il n'en laissait rien voir. Du reste, madame de Pastourelles le poussait. Il avait bien le droit de parler de son art,

et le vif intérêt intellectuel qu'elle semblait prendre à ses impressions — trois jours d'un peintre à Paris! — le flattait et le stimulait.

Il commettait beaucoup d'erreurs plutôt risibles, inévitables après ce premier temps de galop à travers le vaste champ de l'art français, — erreurs de noms et de dates, erreurs dans l'ordre des individus et des générations. — Et, quand il avait dit une sottise, il s'y obstinait volontiers de façon absurde ou s'en excusait trop laborieusement. Elle renonça bientôt à le reprendre, même avec la bonne grâce hésitante dont elle avait d'abord usé. Elle ne disait rien; mais dans ses yeux passait une lueur de malice, peut-être de moquerie. Fenwick s'en apercevait : alors il faisait un plongeon dans quelque autre sujet, ou bien il continuait à peindre, sans se départir d'un silence maussade.

Comment diable avait-elle pu deviner en lui l'auteur des articles du *Miroir*? Sans doute, parce qu'il lui avait récité les mêmes tirades. En tout cas, elle lui avait fait sentir, sans avoir l'air d'y toucher, qu'il était honteux d'attaquer dans des écrits anonymes une société de laquelle on sollicitait ou comptait solliciter une place pour exposer ses tableaux et une chance de les vendre. Jamais il ne fut dit entre eux que Fenwick fût l'auteur des articles; n'importe, cette critique lui était pénible et le piquait.

Il se disait qu'en sa qualité de femme elle ramenait tout à son point de vue personnel. Mais il n'avait pas commencé encore ses deux derniers articles, en retard depuis longtemps.

Un jour, encouragé peut-être par la gentillesse particulière de sa physionomie, il avait risqué une ou deux questions indirectes, pour apprendre d'elle quelque chose de son passé ou de sa vie présente. Aussitôt elle avait sèchement coupé court à l'indiscrétion; et, furieux, il s'était dit qu'on voyait bien qu'il était du peuple et elle de « la haute ». Il pouvait la peindre; mais il ne fallait pas qu'il eût la prétention de la connaître!

D'autre part, son esprit était encore enflammé par le souvenir des louanges qu'elle lui avait données. Parfois, au milieu de leurs causeries, il abandonnait le portrait pour lui faire un croquis, de mémoire, d'après un tableau, une chose, un

paysage remarqués en France. Le crayon courait, et Fenwick s'oubliait à parler très vite, à laisser partir ces réflexions où s'échappent naturellement une expérience d'artiste, un esprit vif et teinté de littérature. Alors, dans les yeux bruns de madame de Pastourelles, s'allumait une flamme très douce, et, un moment, l'esprit du peintre exultait de frayer avec le sien sur un pied d'égalité, — bien mieux, d'être en quelque sorte le maître, et elle, le disciple. Chaque fois qu'émergeaient en lui quelques signes de cette puissance merveilleuse qui fait la vraie grandeur, elle devenait docile, attentive, humble presque. Mais bientôt reparaissaient chez Fenwick ce qu'il avait de vulgaire, de grossier, le manque d'éducation; et, froidement ou gentiment, elle se remettait sur la défensive. Ainsi protégée par ce que la colère de l'autre appelait « ses grands airs », elle était pour lui un mystère, mais un mystère qui le domptait et le courbait devant soi. Il n'avait jamais rêvé qu'il existât de femme semblable. Les seuls types féminins qu'il eût rencontrés étaient ceux de la classe commerçante moyenne : — pratiques, celles-là, égoïstes ou sensuelles. Mais il avait lu beaucoup : à travers madame de Pastourelles, certaines sublimités, certaines délicatesses de la poésie commençaient à lui sembler moins fantastiques ou plus réelles.

Malgré tout, il n'était pas certain qu'elle lui plût, et si, pendant une heure, il était possédé du désir violent de reprendre sa tâche, une heure après, c'était un soulagement pour lui d'en être délivré jusqu'à nouvel ordre. Quant à Lord Findon, en dépit du vague déplorable où il laissait les questions d'affaires, il s'était montré bon ami. Plusieurs fois, depuis cette première soirée si panachée, Fenwick avait dîné chez lui, généralement en famille. Lady Findon, à vrai dire, s'était absentée, pour soigner son père malade; madame de Pastourelles tenait sa place. Le vieux parlait alors librement : — politique, histoires d'amateur, questions d'art. — Fenwick aussi avait la permission d'aller son train, — quoique toujours surveillé, en la somme, et rongeant parfois son frein, sous cette discipline de bonne société qui en est la seule ou du moins la meilleure justification. — Sa vanité était flattée prodigieusement, après tout, d'être ainsi en contact avec les cercles les plus fermés de

la politique et de l'art : car les Findon avaient des relations et des amis dans tous les groupes les plus en vue de l'une et de l'autre catégorie. Incidemment, Fenwick, qui nourrissait les jalousies et, dans une certaine mesure, les rêves d'un démocrate, commençait à entrevoir les ressorts cachés et les forces réelles de la société anglaise, — souvent à son grand effarement !

Quelle chance que tout cela, — il le comprenait, — pour un artiste ignoré, un fils du peuple, après six mois de séjour à Londres ! Et tout cela, il le devait à Cuningham, et se croyait reconnaissant. Cuningham venait souvent chez les Findon ; il se faisait une loi d'y venir. Était-ce pour y garder sa place et tenir Fenwick en observation? Celui-ci croyait triomphalement que Lord Findon préférait de beaucoup sa peinture, et même, aujourd'hui, sa conversation, à celles de Cuningham. Mais il enviait encore la souplesse et le tact, les manières agréables, obligeantes, de Cuningham.

Quant à Welby et à la place qu'il occupait dans la coterie des Findon, c'était bien autre chose. Il allait et venait, selon sa fantaisie, en termes fraternels avec le fils et les filles cadettes, fort aimé du père, évidemment, et souvent mis à contribution par Lady Findon. Quel pouvait être le degré d'amitié entre lui et madame de Pastourelles? — ce problème avait déjà été pour Fenwick le sujet de maintes méditations...

La charrette, après avoir déposé l'écolier à Brathay, roulait maintenant vers Langdale.

— Pas moyen d'arriver à Langdale, la semaine dernière ! — dit le jeune fermier, en tournant le coin où l'on s'engageait dans la vallée de Skelwith. — Les chemins étaient bouchés par la neige.

— L'hiver a été précoce, — dit Fenwick.

— Oui, et ceux de Langdale en savent quelque chose !... C'est dur de vivre là, quelquefois, en hiver.

Ils commençaient à gravir la première côte de la vieille route. La neige formait des talus sur les deux côtés ; la pluie fouettait, les arbres s'entrechoquaient et gémissaient. Pas une maison, pas une lumière le long du chemin, rien que des abîmes d'obscurité, s'entr'ouvrant quelquefois, là-haut, sur des lueurs de neige.

Au sortir des rues de Londres, où l'hiver, même dans sa

pleine force, est aisément vaincu, Fenwick constatait pour la première fois l'aspect âpre et sauvage de son pays natal. Pauvre Phœbé! Ne s'était-elle pas sentie un peu isolée dans la neige et la pluie?...

Le petit chemin qui montait au *cottage* était encore encombré de neige. La charrette ne pouvait s'y risquer. Fenwick grimpa péniblement à pied, luttant contre les tourbillons de grésil. Comme il laissait retomber le loquet de la barrière, la porte du *cottage* s'ouvrit, et Phœbé, son enfant dans les bras, parut, debout sur le seuil.

— John !

— Oui, c'est moi!... Dieu nous bénisse, quelle nuit!

Il atteignit la porte, ferma son parapluie avec difficulté, traîna son sac dans le corridor. Là, vivement, il enleva son pardessus trempé, puis il étreignit sa femme et l'enfant. Mais Phœbé lui sembla d'un calme et d'une retenue singulières. Pourtant elle lui rendit son baiser, l'attira plus avant dans le petit couloir, et ferma en frissonnant la porte d'entrée.

— Il fait bon dans la cuisine, — dit-elle enfin.

Elle l'y conduisit. Le feu et la lampe égayaient cette pièce basse; le couvert était mis; sa chaise, à lui, devant la flamme. Phœbé, s'agenouillant, voulut lui délacer ses bottines mouillées.

— Non, non! — dit-il, la repoussant. — Je ferai cela moi-même... Es-tu malade? Phœbé? Tu as un air... si drôle!...

Elle se redressa en riant, et rejeta ses cheveux blonds en arrière. Sa figure était très pâle, d'une pâleur grise, et ses admirables yeux brillaient avec une fixité, avec une contrainte bizarres.

— Oh! je vais très bien. — dit-elle.

Et. se retournant, elle ouvrit la porte du four pour voir si le pâté de viande était cuit.

— Qu'es-tu devenue par cet affreux temps? — questionna-t-il, la regardant faire. — Je ne croyais pas qu'il fût si mauvais.

— Oh! je ne sais. J'ai dû attraper un froid ou quelque chose... Cela m'a plutôt fatiguée.

— Tu ne m'as rien dit de ce froid-là !

— Non?... Cela ne vaut guère la peine de parler de ces petites choses, je trouve, quand on est si loin!... Veux-tu souper tout de suite?

Il tira sa chaise vers la table. Elle le servit, s'agita autour de lui, s'informant tout le temps de ses travaux, un peu par manière d'acquit, s'enquérant de son logement et du loyer qu'il payait, de l'état de ses vêtements. Mais le ton et l'attitude ne lui ressemblaient plus. Fenwick sentait, avec une secrète révolte, qu'elle ne l'accueillait pas comme une jeune femme doit accueillir son mari après une longue séparation. Ses gestes, en outre, étaient singulièrement nerveux; sa main tremblait en prenant une assiette; ses mouvements étaient saccadés. Souvent, elle agissait par secousses, comme si elle pensait à une chose, puis l'oubliait.

Tous deux évitèrent la question d'argent et il ne prononça pas le nom de madame de Pastourelles, bien que, naturellement, il lui eût raconté, dans ses lettres, le fait matériel du portrait. Mais Phœbé ne tarda pas à s'en inquiéter:

— As-tu bientôt fini de peindre cette dame, John?... Je ne sais pas comment on prononce son nom.

En disant cela, elle portait à sa bouche un morceau de pain beurré, qu'elle déposa ensuite sans y avoir goûté. De même, elle avait essayé de boire un peu de thé, mais n'y avait pas réussi, apparemment. Fenwick se leva et s'approcha d'elle.

— Regarde-moi, Phœbé! — dit-il en mettant la main sur ses beaux cheveux et la forçant de tourner le visage vers lui. — Qu'y a-t-il?

Les paupières de Phœbé se fermèrent et un frissson passa sur son visage.

— Je ne sais pas. Je... j'ai eu une frayeur, il n'y a pas longtemps... la nuit... et je n'en suis pas remise, je crois...

— Une frayeur?

— Oui, une nuit, un vagabond est venu frapper à la porte. J'ai ouvert à moitié : mais sa figure était si horrible que j'ai voulu refermer. Il a lutté contre moi, mais j'ai été la plus forte. Alors il a cherché à forcer la fenêtre; mais, heureusement, j'avais mis la barre de fer au volet... puis la porte de derrière... Mais elle a tenu bon, Dieu merci!... Il n'a pas pu entrer... Alors il m'a insultée à travers la porte; il a dit qu'il nous aurait tuées, moi et la petite, s'il avait pu entrer... et qu'il reviendrait un de ces jours.

Elle eut encore un frisson. Fenwick avait pâli. Avec son

imagination de peintre, il voyait la scène : — au dehors, le chemineau bestial, la nuit d'hiver; au dedans, la forme frêle pesant de toutes ses forces sur la porte et le verrou.

— Voyons, — dit-il brusquement, — cela ne peut pas recommencer! Il te faut quelqu'un, la nuit... As-tu averti la police?

— Oui, j'ai écrit... à Ambleside. On a envoyé un agent pour me questionner. Mais ils n'ont pu rattraper l'homme. Il a probablement quitté le pays... J'ai fait poser une cloche. (De ses yeux grands ouverts, elle la lui désigna.) Si je sonne, on m'entendra peut-être de la ferme d'en bas... peut-être!... si le vent porte de ce côté!

Il y eut un silence. Alors Fenwick s'inclina pour l'embrasser.

— Pauvre chérie! — fit-il doucement.

Elle ne rendit que faiblement la caresse. Il se rassit, répétant avec énergie, le sourcil froncé :

— Il faut quelqu'un ici, la nuit.

— Daisy viendrait... si je la payais.

Daisy était leur petite servante de l'été, la fille d'un carrier du voisinage.

— Eh bien, paie-la!

Elle se redressa violemment :

— Je n'ai pas d'argent... et tu me dis, dans chacune de tes lettres, que tu n'en as pas davantage.

— J'en trouverai pour cela. Je ne veux pas que tu aies de pareilles frayeurs.

Son accent véhément n'était pas très tendre. Sans doute, il était horriblement troublé, il ne pouvait se débarrasser de l'affreuse vision. Mais, pendant qu'il continuait de souper, bon nombre de réflexions vinrent atténuer à ses yeux sa propre responsabilité. Pourquoi s'était-elle entêtée à rester à Langdale, au lieu d'aller chez son père? Par folle aversion pour sa belle-mère. Il n'avait tenu qu'à elle d'habiter la ferme paternelle et d'y vivre en nombreuse compagnie. Puisqu'elle s'y refusait, était-ce lui qu'il fallait blâmer de son isolement?

Comme si elle eût deviné ce débat secret, Phœbé reprit :

— Je suis allée à Keswick, la semaine dernière.

Il la regarda en tressaillant :

— Eh bien ?...

— Père est malade : il a pris un mauvais rhume, et le docteur dit qu'il peut s'en aller de la poitrine.

— Les docteurs disent n'importe quoi! — cria Fenwick, furibond. — S'il y eut jamais homme robuste, c'est bien ton père! Ne crois pas aux croassements de cette race-là, Phœbé!

Elle secoua la tête :

— Il est bien changé!

Son doigt traçait machinalement des lignes sur la nappe. Il vit que ses lèvres tremblaient. Une violente impulsion le saisit : aller vers elle, essuyer ses larmes sous des baisers et lui dire : « Tant pis!... Viens à Londres avec moi! Nous coulerons ou nous nagerons ensemble! »

Au lieu de cela, un courant contraire et mauvais lui fit dire précipitamment :

— Il guérirait, si tu allais le soigner, Phœbé.

— Pas du tout! On ne veut pas de moi là-bas... et Mrs. Gibson, la malheureuse, a été vraiment contente quand j'ai dit que je partais. Elle était jalouse de moi, tout le temps.

— Tu t'imagines cela, je parie!

Phœbé rougit de colère :

— Non! — fit-elle d'un ton bref; — toute la maison le savait.

Le repas s'acheva en silence. La conscience de Fenwick lui répétait :

« Emmène-la avec toi!... A tout hasard, emmène-la à Londres... Elle se meurt de marasme, ici. »

Mais une autre voix intérieure clamait :

« L'emmener dans ce logement?... avec ces deux tableaux à finir, en plein coup de feu ?... affronter l'agitation et l'ennui d'explications avec Lord Findon et madame de Pastourelles ?... courir le risque de te les aliéner, celui de distraire ton esprit de ton œuvre en ce moment critique?... courir le risque, enfin, de voir Phœbé jalouse?... »

Car, dans son état d'inquiétude nerveuse, elle serait sûrement jalouse de son modèle et de ce portrait qui l'absorbait tout entier. Non! c'était impossible, absolument!... Il lui fallait finir les deux tableaux, persuader à Lord Findon d'acheter le *Genius Loci*, « réussir » le portrait de la fille à tel point que

le père fût obligé de l'acheter aussi... Alors la révélation pourrait se faire : il serait armé de pied en cap.

En attendant, il fallait que Phœbé eût une servante; et pas un brin de fille, mais une femme sérieuse qui serait pour elle une société, un réconfort. Il se mit à parler de ce projet avec ardeur, mais s'aperçut que Phœbé n'y prenait qu'un intérêt languissant.

« Elle ne connaissait personne... elle n'avait besoin de personne que de la petite Daisy... »

La mauvaise humeur secrète du mari s'accrut et s'estima justifiée. Phœbé était déraisonnable, égoïste, de ne pas savoir mieux arranger leur vie, à elle-même et à son enfant; après tout, il s'échinait, lui, pour elle autant que pour lui-même!...

Tout ce temps-là, Carrie était restée silencieuse sur sa chaise, à côté de son père, l'observant, et, de temps à autre, gobant avec son bec rose le morceau qu'il lui présentait au bout de sa fourchette. Il l'avait embrassée, il l'avait fait sauter, et maintenant elle se blottissait dans sa poche. Mais, après ces huit mois d'absence, l'enfant de quatre ans était timide et craintive avec ce père un peu oublié. Pour lui, il la trouvait embellie; son œil se délectait à certaines lignes rares et charmantes de ce petit visage qui lui inspirait un orgueil paternel. Il fallait qu'il fît de nouvelles études d'après elle : la figure de l'enfant, dans le *Genius Loci*, gagnerait à être retouchée...

Après souper, Phœbé lui parut si pâle et si chancelante qu'il l'obligea à se reposer près du feu, et desservit lui-même la table. Elle s'abandonna dans son fauteuil, riant de la gaucherie de John, et tressaillant au moindre bruit de porcelaine heurtée.

Alors, comme durant leur soirée d'adieux, au bord du torrent, huit mois plus tôt, son humeur changea peu à peu, insensiblement. Malgré les pensées de désaffection et de ressentiment qui l'avaient dominée pendant la première heure du retour, malgré tout son désir de lui montrer qu'elle avait été solitaire et malheureuse, elle ne pouvait plus résister à ce qu'était pour elle la magie de sa présence. Tandis qu'elle le regardait aller et venir dans cette cuisine basse, éclairée par le foyer, elle sentit tout son cœur se fondre, et il le comprit.

Bientôt elle monta l'enfant. Il l'attendit, courbé vers le feu, écoutant la tempête, et songeant, songeant...

Lorsqu'elle reparut et que, se retournant, il la vit dans le cadre de la porte, si grande et si svelte, son pâle visage et ses cheveux tout dorés par la reflet du feu, l'amour et la jeunesse parlèrent en lui encore une fois. D'un élan, il la prit dans ses bras. Et, bien vite, il se rassit dans le vieux fauteuil, près de la flamme : il la tenait rassemblée sur ses genoux ; elle avait noué les mains autour de son cou et se cachait le visage dans sa poitrine. Tout était oublié, tout, — sinon qu'ils étaient mari et femme, seuls dans ce coin tiède, entourés par la nuit et par l'ouragan, qui se déchaînait en vain pour emporter leur abri.

Mais, le lendemain, dans le petit *cottage* aux fenêtres toujours ruisselantes de pluie, aux pièces étroites, lugubrement éclairées par ce jour d'orage, — il fallut bien envisager les cruelles difficultés de la situation. Et d'abord, la question d'argent. Fenwick fit sonner très haut ses espérances ; mais, en mettant les choses au mieux, l'avenir seul les réaliserait. Comment vivre jusque-là ? tel était le problème. — Si Lord Findon avait commandé le portrait ou promis formellement d'acheter le *Genius Loci*, Fenwick aurait pu solliciter une avance. En l'état des choses, il était impossible d'en parler !... Phœbé travaillait à une belle et précieuse broderie, commandée par une maison d' « Art industriel » qui s'était fondée à Windermere l'été précédent ; mais cette broderie ne pouvait être achevée avant des semaines, des mois peut-être... La somme que Fenwick comptait gagner pendant cette quinzaine de vacances, par des illustrations qui étaient en retard depuis longtemps, cette somme avait été largement escomptée... Il résolut, non sans regret, de s'adresser à une vieille cousine qu'il avait à Kendal, la veuve d'un épicier, qu'on disait enrichie par l'héritage, et qui, une fois, dans son enfance, lui avait donné cinq shillings. Il écrivit la lettre avec dégoût et s'en alla sous la pluie jusqu'à Elterwater pour la mettre à la poste. Il essaya ensuite de travailler ; mais la petite Carrie, ennuyée de ne pouvoir sortir, était turbulente et le dérangeait. Phœbé, d'ailleurs faisait sur son dessin des réflexions qui lui semblaient ineptes. Autrefois il aurait ri de ses prétentions à s'y connaître et l'aurait fait taire par un baiser. Aujourd'hui tout ce qu'elle disait lui portait sur les nerfs. Certaines conversations entendues dans

ces derniers six mois lui rendaient insupportables ces sottes critiques. Avec cela, pour la première fois, il découvrait chez sa femme un certain ton de « maîtresse d'école », — pédantesque et satisfait, sans aucune science véritable... La mesure que madame de Pastourelles lui avait appliquée, il s'en vengeait en quelque sorte sur la pauvre Phœbé.

Ils avaient enfin des causes de différend plus graves. Chacun des deux avait un secret pour l'autre. Le secret de Fenwick, c'est qu'il s'était sottement posé à Londres en célibataire et qu'il ne pouvait plus emmener sa femme avec lui, sous peine des ennuis où l'entraînerait une divulgation trop hâtive. Il avait le sentiment morbide de ces risques, il les ruminait et les grossissait.

Phœbé, de son côté, était tourmentée d'une idée fixe, — antérieure à leur séparation, mais fortifiée par la solitude et les traces, — l'idée qu'il était fatigué d'elle et pas fâché de vivre sans elle. La joie de se retrouver ensemble avait banni cette idée pour un temps, mais elle ne tarda pas à reparaître. Phœbé n'avait jamais admis la sagesse de cette séparation ; rien que la mettre en doute, c'était la ressentir de plus en plus profondément ; qu'il y persévérât, c'était, de mois en mois, une plus cruelle offense. Son orgueil, à elle, l'empêchait d'en rien dire, mais l'amertume de ce grief envenimait tous leurs rapports. Et, dans son déséquilibre moral, elle trahissait des défauts qui avaient été à peine perceptibles durant leurs premières années de mariage : elle se montrait impatiente, irascible, soupçonneuse, toujours prête à grossir quelque petit ennui de santé ou quelque anicroche.

Durant sa longue solitude, elle avait lu beaucoup de romans médiocres que le voiturier lui apportait du cabinet de lecture de Windermere. Elle parlait avec animation de quelques-uns, assurant qu'elle avait « usé ses yeux à pleurer dessus ». Fenwick en ouvrit un ou deux, et les rejeta comme « idiots ». Il pensa dédaigneusement que ces lectures ne valaient rien à Phœbé, la rendaient plus nerveuse et difficile. Mais, le soir, après le travail, il ne prenait jamais la peine de lui rien lire à haute voix, ou de lui parler d'autre chose que de questions de ménage. Il fumait ou dessinait en silence ; elle brodait, perdue dans une rêverie maladive.

Un matin, il découvrit, parmi les livres de sa femme, une *Vie de Romney*, — brève compilation publiée par un libraire local.

— Tiens! pourquoi as-tu acheté cela, Phœbé? — demanda-t-il, lui tendant la brochure.

Elle quitta des yeux son raccommodage et rougit :

— J'avais envie de le lire.

— Mais pourquoi?

— Eh bien... (elle hésita) je pensais que cela devait ressembler à ton histoire.

— A mon histoire?... Petite bête!

— Je ne sais pas, — fit-elle d'un ton hargneux. le front penché sur son ouvrage. — Il y avait l'histoire des cent livres qu'on lui avait prêtées pour aller à Londres... et puis son mariage avec une femme de Kendal... et puis... (elle leva les yeux avec un sourire qui était presque un défi...) et puis il l'a abandonnée.

— Alors, tu trouves que cela me ressemble? — dit-il, se remettant à dessiner.

— Oui, plutôt!

— Tu supposes que je vais te laisser ici trente années de suite? — fit-il en riant.

Elle rit, à son tour, mais sans gaieté, avec une espèce de bravade :

— Mon Dieu, ce ne serait plus aussi facile, n'est-ce pas? avec les chemins de fer et tout le reste... Il n'y avait que des diligences, dans ce temps-là, je suppose. A présent, Londres est si près!

— Bravo! — s'écria-t-il; — je voudrais que tu penses toujours de même... Certainement, c'est près. Je ne suis qu'à sept heures de distance. Qu'est-ce que cela, aujourd'hui? Et, d'ici trois mois, tout sera remis en ordre, tout ira bien.

— Espérons-le! — fit-elle, en soupirant.

— Pourquoi ne peux-tu pas patienter gaiement? — demanda-t-il, exaspéré, — au lieu d'être si abattue!

Elle éclata :

— Parce que... je ne comprends pas tes raisons... là!... Non, je ne les comprends pas... Enfin!... (elle repoussa en arrière ses cheveux qui lui tombaient sur les yeux, et se re-

dressa...) tu ne m'as jamais montré les dessins que tu as faits d'après... d'après cette dame, John!... Tu m'avais dit que tu me les montrerais.

Soulagé par ce changement de sujet, il tira un album de sa poche et le lui tendit. L'album contenait un grand nombre de « notes » pour le portrait de madame de Pastourelles, — croquis de poses diverses, aspects différents de la tête et du visage, mouvements des mains, et ainsi de suite. — Phœbé examinait tout cela, en silence.

— Elle est jolie... à ce qu'il me semble! — dit-elle enfin, comme avec un doute.

— Je n'en suis pas bien sûr. Elle est très pâle.

— Cela ne fait rien. L'ovale de sa figure est tout à fait joli... et ses yeux!... Est-ce que ses cheveux ressemblent aux miens?

— Non, ils sont loin d'être aussi beaux.

— Ah! si je savais me coiffer aussi bien qu'elle! — dit Phœbé, avec un faible sourire. — Je suppose, John, qu'elle est très élégante.

— Ma foi, c'est la fille de Lord Findon : cela dit tout. C'est plutôt du grand monde!...

Phœbé lui posa encore diverses questions, puis elle se tut, sans cesser de regarder l'album. Enfin elle rangea son ouvrage et vint s'asseoir sur un tabouret à côté de Fenwick, tantôt posant sa tête dorée sur les genoux de son mari, tantôt lui caressant la main. Il répondait assez affectueusement à ces marques de tendresse.

Mais, à mesure que le crépuscule d'hiver assombrissait la petite pièce, les yeux de Phœbé, attachés sur le feu, reprenaient leur mécontement mélancolique. Elle se sentait moins nécessaire que jamais à son mari; elle devinait, à mille petits signes, que les puissances maîtresses de son esprit, — de son cœur peut-être! — n'avaient plus guère de rapport avec elle.

Elle essaya de se dominer, de se raisonner. Mais la flamme allumée au dedans ne voulait plus s'éteindre, — et trouvait, au contraire, toujours de nouveaux aliments. Comme il avait accueilli tranquillement cette histoire du chemineau, — qui, chaque fois qu'elle y repensait, — faisait courir encore dans ses veines un frisson d'horreur! Sans doute, il était allé à

Ambleside parler à la police, et il avait fait des arrangements pour que la petite servante Daisy vînt coucher au *cottage*, après son départ. Mais, mieux que toutes ces précautions, s'il l'avait seulement prise dans ses bras avec un furieux cri d'amour, voilà ce qui aurait dissipé le cauchemar et satisfait le cœur de Phœbé.

Quant à la vie intellectuelle de son mari, elle éprouvait le sentiment d'en être exclue, bien plus qu'elle ne l'avait jamais éprouvé dans leur existence commune d'autrefois.

Car ce sentiment était avivé par la jalousie. Si peu que Fenwick parlât de madame de Pastourelles, Phœbé comprenait parfaitement que c'était une femme de haute éducation et de distinction extrême, que son intelligence pénétrante, son esprit orné constituaient pour John à la fois un attrait et une cause d'humiliation. Les rares histoires qu'il lui racontait de l'intérieur des Findon, de leurs dîners, laissaient entrevoir à l'épouse un monde formidable, hérissé d'artifices et de perfectionnements étranges, où lui, cependant, par la grâce de son art, commençait peut-être à trouver place, tandis qu'elle, sa femme, obscure et ignorante, devait se résigner à en être éternellement exclue, à n'en jamais rien connaître que par ses récits. Comment pourrait-elle jamais tenir sa partie avec des gens pareils? Lui causerait avec eux, dînerait avec eux, peindrait leurs portraits, tandis qu'elle resterait au logis, à faire la bonne d'enfant et l'esclave domestique.

Et pourtant elle était de ce type qui représente peut-être l'élément le plus ambitieux dans la catégorie inférieure de la classe moyenne. On avait trouvé très beau que, fille d'un petit fermier, elle fût capable de passer ses examens et de s'élever au rang de sous-maîtresse dans le pensionnat de Miss Mason. Elle avait eu ses triomphes et ses vues propres; elle s'était accoutumée à croire à ses capacités, à ses succès, à porter la tête haute, parmi ses camarades d'école... Et maintenant, si elle essayait de parler d'art ou de littérature, elle se rendait compte, avec indignation, que tout ce qu'elle disait, aux yeux de John, était prétentieux et absurde. Il la comparait sans cesse à d'autres, à des hommes et à des femmes, — à des femmes surtout, — en présence de qui lui-même se trouvait aussi intimidé qu'elle pouvait l'être devant lui. Il pensait à de

belles dames parées de velours et de diamants, qui savaient causer spirituellement peinture, théâtres et livres, et l'amuser et le distraire. Elle, pendant ce temps-là, dans sa vieille robe de laine et son sarrau de cotonnade, les manches retroussées, elle cuisinait, lavait, nettoyait, — pour son enfant et pour lui!... Tous ses nerfs le sentaient constamment choqué par quelque détail de son costume, à elle, ou de sa vie ménagère: elle soupçonnait douloureusement que toutes ses petites habitudes, ses façons d'agir, lui paraissaient vulgaires et disgracieuses; et ce soupçon se traduisait en orgueil, en brusquerie.

Si elle avait été « reposante », si elle avait su, par le simple charme de sa jeunesse et de sa beauté, lui faire oublier ses soucis, Fenwick aurait eu moins de peine à maîtriser ses mécontentements. Car il était d'un tempérament ardent et sensuel. Si sa femme avait su se servir de ses moyens propres, elle aurait pu le retenir.

Mais elle n'était pas reposante, elle était exigeante et convaincue; de plus, il y avait en elle un certain regain de puritanisme qui lui répugnait. Pendant qu'il changeait, lui, sous l'influence d'une culture et d'une pensée parvenues au doute universel, Phœbé s'était tournée vers la religion évangélique pour lui demander des consolations. A un mille ou deux, un nouveau pasteur desservait une chapelle baptiste dont elle suivait les offices : elle en parlait beaucoup. Le seul nom de ce pasteur, au bout de quelque temps, horripila Fenwick. Cette influence nouvelle n'était d'aucun effet sur les jalousies et tous les griefs de Phœbé; mais elle renforçait son ascétisme naturel, et affaiblissait le pouvoir qu'elle aurait pu exercer sur l'amour de son mari.

Il concevait à peu près son état d'âme, et lui-même était loin de se sentir heureux. Sa conscience le piquait; mais ces piqûres-là ne réveillent pas l'amour. Souvent il se surprenait avec remords à ruminer les tirades de Lord Findon sur l'imprudence des mariages précoces pour les artistes. Il y avait là-dedans une horrible vérité! Certes un artiste devrait attendre que sa situation fût digne de son talent, et alors épouser une femme qui pût le comprendre et l'aider.

L'enfant elle-même ne servait pas de lien entre eux. Pour la première fois, Fenwick, durant cette visite à son foyer, sem-

blait devenu un père tendre. La petite Carrie, par une espèce d'ensorcelante gentillesse, flattait sa vanité, suscitait ses espérances. Il faisait d'après elle une foule de dessins, et prophétisait, avec assurance, qu'elle serait une beauté. Mais, dans le secret de son âme, il la trouvait gâtée, mal élevée; il parlait abondamment à Phœbé de son éducation, théorisant et haranguant, suivant son habitude. Phœbé l'écoutait en général avec impatience, n'aimant guère cette intrusion dans son domaine particulier. Souvent, lorsqu'elle voyait le père et la fille ensemble, une odieuse douleur de plus se levait dans son cœur : — devait-il, plus tard, tourner Carrie elle-même contre elle, dresser l'enfant à dédaigner sa mère?...

Un jour, il revint d'Ambleside pâle et fort excité, apportant un journal de Manchester.

— Phœbé! — appela-t-il, dès la barrière.

Effrayée de quelque chose qui sonnait dans sa voix, Phœbé courut à sa rencontre.

— Phœbé, il est arrivé quelque chose d'affreux!... Le vieux Morrison... mort!... Tiens, lis!...

Et il lui désignait un article intitulé : « Détournements, suicide ». On exposait comment M. James Morrison, caissier principal de la Banque de Bartonbury, s'était tué, immédiatement après que le conseil de surveillance avait découvert dans les comptes une quantité de fausses écritures. M. Morrison s'était tiré un coup de revolver; il avait laissé l'aveu écrit d'une longue suite d'opérations frauduleuses faites avec les fonds qui lui étaient confiés; il suppliait ses patrons de prendre en pitié sa femme et sa fille.

« Tout Bartonbury — ajoutait le reporter du *Gardien* — éprouve une vive compassion pour madame Morrison, dont le caractère a toujours été hautement respecté. Du reste, cette famille occupait une position si honorable que l'émotion est grande dans notre ville... » Suivaient beaucoup de détails sur les détournements, et un long compte rendu de la première enquête.

Phœbé demeurait frappée d'horreur. Elle ne lâchait plus le journal, hachant sa lecture de commentaires et d'exclamations. Fenwick regardait fixement le feu, les mains sur ses genoux.

Enfin elle vint à lui et dit très bas :

— Alors, John, cet argent?... ce prêt?

— Je ne me suis pas engagé à rembourser en argent, — fit-il avec rudesse.

— Eh bien, les tableaux?...

— Cela s'arrangera... Il faut que j'y songe... Rien ne presse.

— Est-ce que Mrs. Morrison... savait quelque chose du prêt?

— Je le pense. On ne m'en a jamais rien dit.

— Elle et sa fille restent sans rien, je suppose?

— Cela n'est pas sûr... Probablement, il avait placé en leur nom quelque chose, à quoi l'on ne peut toucher... C'est ce que font généralement les hommes de ce genre-là.

— Les pauvres femmes! — murmura Phœbé, toute frissonnante. — John... tu rendras ce que tu dois à Mrs. Morrison?

— Naturellement, je le rendrai! — répliqua-t-il avec impatience, — quand le moment sera venu... Mais rappelle-toi, s'il te plaît, que c'est mon affaire. N'en parle pas... n'en parle à personne!

Phœbé rougit.

— Je n'avais guère envie d'en parler à personne! — dit-elle fièrement.

Et elle s'éloigna.

John remit son chapeau et sortit, pour être seul avec ses pensées.

La pluie avait cessé; un soleil froid brillait sur les montagnes, sur la fougère rougeâtre et les cascades écumeuse. John prit le raidillon qui franchissait le ravin et montait jusqu'à la crête séparant les vallées.

Le visage de Morrison, plissé de rides fines, avec son nez mince et ses yeux bleus, où rayonnait le contentement de soi-même, voltigeait devant lui, tantôt tel qu'il se le rappelait vivant, tantôt tel qu'il se l'imaginait mort... Quelle sévère destinée! Il y avait eu chez Morrison un élément d'aventure, de poésie, quelque chose qui dépassait la portée du philistin vulgaire... Et pour en arriver là!... Fenwick l'évoquait au milieu des dessins qu'il avait collectionnés... Un goût réel, un sens réel du beau se combinaient en lui, sûrement, avec l'instinct du marchandage et l'amour naturel de la chicane. D'ail-

leurs Fenwick était persuadé qu'autant que le permettait son caractère avide, il avait eu le désir sincère d'aider les talents ignorés... Il songeait à cette main qui lui avait remis le chèque, il la voyait tenant un revolver... il avait la vision de cette affreuse mort solitaire... Personne n'avait donc deviné, — sauf peut-être sa femme?... La physionomie de celle-ci — qui semblait hantée de craintes secrètes — s'expliquait maintenant!...

« Comme ces choses-là sont fréquentes... et, probablement, le seront toujours! (Ainsi s'enchaînaient les pensées de Fenwick.) Tous nous jouons un rôle. Chaque être humain, homme ou femme, porte en soi la puissance d'une double vie : ce n'est qu'une question de plus ou de moins. »

Il rougit soudain : il se voyait lui-même ainsi « fait en double » : — ce qu'il était pour madame de Pastourelles, ce qu'il était pour Phœbé... Se déguiser était donc facile, à ce qu'il semblait; et la conscience ne faisait pas grand tapage!... Mais aussitôt, en son for intérieur, il s'indigna contre cette comparaison tacite. Un secret gardé par hasard, auquel on s'est résigné temporairement, pour raisons d'affaires, — quel rapport avec des vilenies comme celles de Morrison? Sans doute, il s'était mis dans un cas fâcheux; il avait été bien sot de s'y fourrer. Mais dans quelques semaines il réparerait cela, — coûte que coûte!

Quant à sa dette, il combattait mal une sensation de délivrance, mais, évidemment, il n'avait pas besoin de se presser pour la payer. Il avait vécu avec la terreur de voir apparaître Morrison dans son atelier, réclamant la créance, — révélant l'existence de Phœbé peut-être à des oreilles mal préparées, — faisant main basse — le gourmand! — sur le *Genius Loci*. C'eût été difficile de lui arracher le tableau, — à moins que Lord Findon ne se fût aussitôt avancé comme acquéreur; le lui abandonner eût été odieux... « A présent, je peux prendre mon temps... » Bien entendu, en fin de compte, il rendrait l'argent à Mrs. Morrison et à Bella. Mais mieux valait, dans leur intérêt même, attendre un peu, de façon que nul créancier ne pût élever de prétentions sur la somme.

A son horreur première succéda donc un soulagement personnel dont il était plutôt honteux. Puis, ce fut de nouveau une

pitié sincère, un peu gênée, pour la veuve et pour cette fille vulgaire qui lui en avait amèrement voulu de traiter comme il l'avait fait ses charmes. Il se rappela le billet par lequel elle avait accusé réception du portrait terminé. Pour obéir au conseil de Morrison, il avait conservé la toile chez lui quelques jours; puis, incapable d'y rien changer ou trop fier pour cela, il l'avait renvoyé à Miss Bella Morrison. Là-dessus, elle lui écrivit ce petit mot furibond qu'il déchira en riant. Elle avait entendu son père inviter le peintre à « embellir » ce portrait : quand la toile lui revint sans aucune modification, elle vit là une insulte directe, — un signe que Fenwick la détestait et cherchait à l'humilier. — Jamais, d'ailleurs, il n'avait éprouvé le moindre repentir de sa conduite. Le portrait était sincère, il était bon, le peintre avait fait de son mieux; ce n'était pas son affaire d'octroyer à Miss Bella le don de la beauté, si elle ne le possédait pas. Comme morceau de peinture, ce tableau avait *sa* beauté : que n'avait-elle des yeux pour la voir?

Pauvre fille! Quel mari maintenant voudrait d'une pareille mégère sans le sou, et déshonorée?... Par reconnaissance pour Morrison, Fenwick lui viendrait volontiers en aide, à elle et à sa mère. Animé d'une impulsion passagère, il forma des projets pour devenir leur bienfaiteur, comme Morrison avait été le sien...

Alors, quittant des yeux la terre du sentier, il suivit avec ravissement le flot de lumière inondant la pente escarpée, à mesure que le soleil descendait; les ombres nettes et noires projetées par les murs et les arbres; l'éclat de la neige sur les plus hauts sommets... Il se mit à courir, chassant le souvenir des Morrison, oubliant tout, sauf cette joie de l'atmosphère et de la lumière, et ce plaisir de sa force physique.

Non loin d'une crête fort élevée, il rencontra un petit berger et son chien, rassemblant quelques moutons. Le chien trottait çà et là, avec la sagacité merveilleuse de son espèce, traçant des cercles, ou prenant la tête du troupeau, ou le poussant devant lui; le galop sec des moutons en fuite s'entendait au long de la pente. Le soleil jouait sur les toisons sales et grises, qu'il faisait paraître blanches; le soleil mettait en valeur la silhouette du petit berger, debout, criant et gesticulant; le soleil étincelait sur l'eau écumante qui coulait près de lui;

au delà, des ombres empourprées baignaient le sol, — et la scène rustique se détachait au flanc de la montagne : une idylle d'hiver.

Fenwick s'assit sur un rocher, fouilla dans ses poches pour en tirer un bloc, une boîte à couleurs, et commença une pochade. Quand il eut pris sa « note », il demeura un instant perdu dans la satisfaction de sa sensibilité toujours plus vive et de son habileté croissante; il rêva de « sujets » futurs. Toute une série de *Mois* en Westmoreland, illustrant les saisons dans la montagne et la vie de leurs habitants, défila dans son esprit. — La nature apparaissait, pour sa vision triomphante, comme un vaste trésor où lui seul pouvait puiser, une mine inépuisable offerte à sa main de bon ouvrier. A lui les teintes fugitives, les broderies compliquées — vertes ou roussâtres, brunes ou violettes — de ce monde hivernal; — à lui la pureté de la neige, le pâle azur du ciel, les ombres des nuages, les blanches cascades, la rivière sinueuse au fond de la vallée, les rochers pourpres, les accents délicieux de la lumière et des ombres, les « motifs » que sollicitait de tous côtés, curieux de composition, son œil avide. — Qui donc avait dit : « La composition est l'art de conserver l'aspect accidentel des choses »?... Celui-là, pour une fois, avait dit le mot juste!...

Fenwick s'abandonnait de plus en plus à cette rêverie : — en réalité, c'était un de ces moments plastiques et féconds où l'artiste fait preuve de sa parenté avec « les maîtres d'autrefois », de son droit à prendre place parmi eux dans la chaîne sans fin.

Chose étrange! de cette pauvreté de sentiment avec laquelle il avait considéré la fin tragique de Morrison, de cette sécheresse toujours pire qu'il éprouvait envers Phœbé, Fenwick s'était élancé d'un bond à cette extase, à cette expansion de l'être humain tout entier. Il y retrouva le souvenir très vif des tableaux qu'il devait achever. En retournant chez lui, sous la tombée du crépuscule, il comptait les jours qui le séparaient de sa rentrée à Londres, — et de son travail.

Cependant une semaine de vacances lui restait encore. Il écrivit à Mrs. Morrison une lettre qui lui coûta des peines infinies, pour exprimer une sympathie sincère. Il vint à bout

de ses illustrations et obtint de l'éditeur une nouvelle avance. La vieille cousine de Kendal se montra d'une générosité inattendue. Elle lui répondit une longue lettre en style biblique, où elle vitupérait sa désobéissance envers son père et l'avertissait de ne pas faire de dettes; mais elle lui envoyait vingt livres. Il pouvait donc laisser Phœbé dans une aisance relative et partir avec quelque chose en poche.

Malgré ces conditions plus favorables, les rapports du mari et de la femme ne devinrent pas meilleurs. Durant cette dernière semaine, il est vrai, Phœbé persécuta John pour qu'il fît de lui-même une pochade et la lui laissât. Il la commença de mauvaise volonté, puis il s'y intéressa, et finalement fit une vigoureuse esquisse, — aussi grande que leur plus grand miroir pouvait le permettre, — et dont il fut extrêmement satisfait. Phœbé, ravie, accrocha fièrement le portrait dans la salle à manger, et paya largement le peintre en sourires et en baisers.

Pourtant, le lendemain, sous le nuage du départ imminent, elle allait et venait, pâle, anéantie, toujours prête à fondre en larmes ou à se fâcher. John, impatienté, lui parla plusieurs fois rudement, et Phœbé éprouva ce désespoir que connaissent les femmes amoureuses et faibles, quand la séparation est proche, et qu'elles prévoient l'heure qui la suivra. Chaque mot, chaque regard un peu dur, imprimé alors trop profondément, rongera leur cœur et n'en sortira plus!

Mais elle ne pouvait se dominer. Sa tension nerveuse, ses doutes au sujet de son mari, ses propres remords la poussaient. Le dernier soir, il y eut une querelle à propos de Carrie, que son père avait punie pour une très petite faute. Phœbé la défendit, d'abord avec des pleurs, puis avec colère. Et, pour la première fois, ces deux êtres se virent face à face, la rage, presque la haine dans les yeux. Alors ils s'embrassèrent, ils se réconcilièrent, épouvantés de cet abîme qui s'était soudain ouvert entre eux; et, le moment venu de la séparation, Phœbé fut très brave.

Mais, son mari parti, la jeune femme, seule près du feu, crut voir dans l'obscure nuit de janvier, qui régnait au dehors, le symbole naturel de ses amers pressentiments. Pourquoi l'avait-il quittée? Pas de raison avouable : elle l'avait bien dit. Mais il devait y avoir une raison cachée.

Lentement, à la lueur du feu, elle évoqua, dans sa méditation, l'image de ce pâle visage, de cet ovale classique, aperçu dans l'album. John avait parlé très délibérément de madame de Pastourelles, — pas du tout comme un amoureux, sans faire de mystère, répondant à toutes les questions... Mais il avait témoigné une impatience extraordinaire de retourner à Londres. Était-ce seulement l'impatience de l'artiste?...

Cela se passait le mardi. Le lendemain, madame de Pastourelles devait venir poser. Phœbé se représenta cette séance, — tandis que le rideau de pluie redescendait autour du *cottage*, voilant les Pics et noyant toute la campagne.

MRS. HUMPHRY WARD

(A suivre.)

(Traduit de l'anglais par TH. BENTZON et A. CHEVALIER.)

LES

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

EN PRUSSE

Il y a environ trente ans que les deux Chambres en Prusse acceptèrent après de vifs débats le rachat par l'État des différents réseaux prussiens. Les documents[1] pour l'étude de ce grand fait économique, un des plus importants de l'histoire intérieure de la Prusse dans ces dernières années, sont abondants et pour la plupart facilement accessibles ; leur date nous permet aussi d'étudier ces résultats avec sûreté.

*
* *

L'administration des chemins de fer par l'État est en Prusse le terme d'une longue évolution que nous pouvons suivre dans les délibérations du Landtag et les différentes lois et ordonnances concernant l'exploitation ou la construction des voies ferrées. Dans la loi du 3 novembre 1838, dans les discussions des Comités provinciaux en 1842, on voit apparaître l'idée d'une intervention de l'État. Elle ne tarde point à se préciser : la nécessité de rejoindre à la Prusse centrale les lointaines provinces de la frontière russe décide de bonne heure le gouvernement à proposer la construction d'une ligne Est (Ostbahn), qui aurait appartenu en propre à l'État. Des raisons

1. Voir, pour un excellent exposé de la question et une abondante bibliographie : G. Cohn, *System der National Œkonomie*, 3e volume, 1898.

politiques en empêchèrent l'exécution. En 1848, la politique du rachat avait fait de si grands progrès qu'on put se croire à la veille de son triomphe. David Hansemann, ancien président de la Chambre de commerce d'Aix-la-Chapelle, fut appelé en mars au ministère des Finances. Dès 1837, il s'était déclaré, dans un livre resté célèbre, partisan de l'exploitation par l'État; plus tard il avait joué un rôle actif dans la construction des lignes du Rhin et de la Westphalie. Il arriva au pouvoir avec l'intention de racheter tous les réseaux. Mais le ministère dont il faisait partie, jugé trop conservateur par l'Assemblée Nationale, dut se retirer le 15 juin devant la poussée révolutionnaire.

Un de ses successeurs, Heydt, fit voter la construction de la ligne Est ainsi que celle des lignes de Westphalie et de Saarbrück, acheta le réseau d'une compagnie, se fit concéder l'administration de deux autres. Quand il quitta le pouvoir en 1862, l'État possédait 1 500 kilomètres de voies ferrées et en exploitait environ 1 500 autres appartenant à des entreprises privées. Ce développement rapide se ralentit, pendant les dix années qui suivirent, sous la direction du ministre Itzenplitz. L'une de ses déclarations est restée célèbre : peu importe, qui construit les chemins de fer pourvu qu'ils soient construits. D'autres préoccupations absorbaient en Prusse les esprits et les capitaux. Ce ne fut pourtant pas, dans le développement des lignes de l'État, une période d'arrêt complet. Après les campagnes de 1866, les réseaux de l'État du Hanovre, du Nassau et une partie de celui de l'électorat de Hesse tombèrent entre les mains du ministre prussien.

La situation changea brusquement au lendemain de la guerre franco-allemande. Une fièvre de construction et d'entreprise s'empara de l'Allemagne, provoquant de tous côtés des crises et des krachs qu'on a appelés parfois la « malédiction des milliards ». Les chemins de fer privés prirent un grand développement; les demandes de concessions affluèrent au ministère prussien. Les partisans de l'exploitation par l'État s'inquiétèrent. La guerre venait de prouver l'insuffisance du matériel et du personnel des compagnies : ne devait-on pas craindre de les voir se développer assez puissamment pour distancer définitivement les chemins de fer de l'État? L'instant était favorable

au rachat. La dette publique, allégée par l'or français, autorisait une pareille dépense. Une attaque en règle fut préparée : on demanda d'abord le vote d'un crédit de 120 millions pour la construction d'un chemin de fer Berlin-Wetzlar et de quelques autres lignes accessoires. Un des chefs du parti national-libéral, Lasker, critiqua violemment la politique d'Itzenplitz et affirma qu'il y avait eu des irrégularités dans les concessions accordées à des entreprises privées. Une commission d'enquête fut nommée. Bientôt Itzenplitz dut se retirer, laissant la place à Achenbach qui se déclara favorable au rachat.

Désormais les événements se précipitèrent. A ce moment apparut le plan de Bismarck qui rêvait de donner à l'Empire la propriété et la direction de tous les chemins de fer allemands. La commission d'enquête, chargée d'examiner les concessions de lignes nouvelles, déclara dans son rapport « qu'on devait, pour des raisons économiques, considérer comme but final la réunion de tous les réseaux entre les mains de l'État ». Elle ajoutait qu'il semblait désirable « de confier à l'Empire le contrôle des chemins de fer et de l'établir par une loi d'Empire ».

Le 23 juin 1873, une loi créait le bureau impérial des chemins de fer dont la tâche principale devait être la préparation d'une loi des chemins de fer impériaux. Deux projets, présentés en 1874 et 1875, échouèrent successivement devant le particularisme des petits États allemands, qui s'étaient déjà vivement opposés à la création d'un bureau impérial des chemins de fer. Mais la Prusse ne se découragea point et fit un second effort. Les petits États redoutaient de voir l'Empire contrôler des administrations qui ne relevaient pas immédiatement de lui. Pour calmer ces méfiances, la Prusse proposa alors de rendre l'Empire propriétaire de toutes les grandes lignes du réseau allemand. On put croire un instant que le projet réussirait. Les Chambres de commerce étaient sympathiques; le Reichstag n'était pas hostile; beaucoup de patriotes approuvaient l'idée de ce lien nouveau qui viendrait fortifier l'unité du jeune empire. Pour entraîner les autres États, la Prusse prit l'initiative. Le gouvernement, après de violentes discussions au Landtag, fit voter la loi du 4 juin 1876 sur « la remise à l'empire allemand de tous les droits de l'État

sur les chemins de fer ». Mais les petits royaumes restèrent sourds. Leur fierté et leur méfiance particularistes les détournaient de ce projet, bien que tous possédassent déjà depuis longtemps des chemins de fer d'État; des raisons politiques, non économiques, firent échouer ce vaste plan de chemins de fer impériaux. Aujourd'hui encore, après quarante ans d'Empire, la réalisation en paraît bien lointaine[1].

Obligé de renoncer aux chemins de fer d'Empire, le gouvernement prussien s'occupa activement d'organiser dans le royaume les chemins de fer d'État. On lisait dans le projet de loi du 4 juin 1876 que « la Prusse s'était tenue pour obligée d'offrir d'abord à l'Empire la possibilité de devenir propriétaire et administrateur d'un aussi vaste réseau, mais qu'en cas de refus elle se verrait contrainte d'exécuter elle-même cette entreprise ». Le gouvernement devait s'attendre à une certaine opposition. Sur un total de 16 000 kilomètres, il possédait, en 1875, 4 100 kilomètres et administrait 2 768 kilomètres appartenant à des compagnies. Il s'agissait donc de racheter plus de la moitié des chemins de fer prussiens, — un réseau presque trois fois plus grand que celui de l'État. Le problème était facilité toutefois par le morcellement infini des entreprises particulières; en face du bloc des 4 100 kilomètres de l'État, on avait une poussière de petites exploitations dont pas une n'atteignait le total de 2 000 kilomètres. L'absence de compagnies puissantes devait abréger la lutte. L'État se trouvait dans la situation d'une grande maison commerciale luttant contre de petits concurrents.

Trois ans furent employés à préparer le nouveau projet. Au printemps 1878, Maybach devint ministre du Commerce et poussa les négociations avec une si grande énergie que, dès l'automne 1879, il avait conclu des traités avec six compagnies. Le gouvernement les présenta au Landtag à la rentrée de novembre, en déclarant que les compagnies n'avaient donné leur adhésion aux contrats qu'à la condition qu'ils fussent votés avant le 1er janvier 1880. C'était d'avance couper court

1. On ne peut donc point parler de chemins de fer allemands, mais seulement de réseaux prussien, bavarois, würtembergeois, saxon, etc. Seuls les chemins de fer de l'Alsace-Lorraine sont chemins de fer d'empire (Reichseisenbahn).

à toute discussion : les deux Chambres avaient un peu moins de deux mois pour donner leur approbation. Dès le premier jour, le 11 novembre 1879, la bataille fut chaude. Le parti catholique et le parti d'Eugen Richter (Fortschrittspartei) s'opposaient au projet ; les conservateurs et les modérés libéraux avec Miquel soutenaient le gouvernement. Virchow, l'illustre professeur de l'Université de Berlin, et Eugen Richter déclarèrent que l'accaparement des chemins de fer par l'État était l'écrasement de l'initiative individuelle[1] et que cette centralisation à outrance serait désastreuse pour le pays[2]. D'autres se joignirent à eux et affirmèrent qu'une telle entreprise ruinerait le crédit de l'État prussien, alourdirait la dette publique et obligerait chaque année à de nouveaux emprunts[3]. Le projet fut pourtant voté à une majorité de 226 contre 155, grâce à l'alliance des conservateurs et des libéraux[4].

Dans les discours qui appuyèrent le gouvernement et dans les explications du ministre Maybach, nulle part il n'est question de la possibilité d'un bénéfice. Pour soutenir le projet de loi, le gouvernement avait remis à la Chambre un mémoire où

1. « Vous étouffez, disait Virchow, les intérêts publics dans l'armure étroite du gouvernement ; cette absorption de l'activité publique par la bureaucratie, cet envahissement de l'administration sont des méthodes contraires à celles que les grandes nations ont employées pour développer leur richesse, leur liberté, leur bonheur et leur puissance nationale. Regardez l'Angleterre et l'Amérique. » (Séance du 11 nov. 19, p. 1879.)

2. « C'est la concentration absolue des chemins de fer en un centre unique, et ce centre, ce sera le ministre. Non ! messieurs, ce système ne peut trouver de défenseurs dans aucun des partis de la chambre. Songez que nous nous efforçons de décentraliser l'administration ; si nous votions ce projet, nous tournerions le dos au but » (p. 100).

3. « Il est impossible qu'on trouve une chambre prussienne qui admette que l'industrie des chemins de fer soit entretenue aux frais du contribuable... Les chemins de fer sont en première ligne des institutions qui ne doivent pas charger l'État... ; il ne pourrait supporter le poids des dépenses qu'en émargeant ces sommes des revenus réguliers de l'État » (p. 103).

De même le Dr Reichensperger disait : « Le danger essentiel est de mettre en danger le crédit de l'État ». De même les discours de Kieschke et de Richter (pp. 112 et suiv).

4. On ne considérait pas en Prusse la nationalisation des chemins de fer comme une mesure socialiste. Pendant les débats, Zedlitz se félicita à la tribune de trouver réunis pour voter le projet d'achat le bloc conservateur et libéral modéré, qui avait fait voter, un peu avant, la loi contre les socialistes. Ajoutons d'ailleurs que, par contre, bien des gens en Prusse rejettent comme une mesure socialiste le monopole du tabac, qui est accepté en France par des économistes comme M. Leroy-Beaulieu.

étaient exposés les principaux avantages du rachat [1]. On y développe les mérites d'une administration centralisée pour la construction des lignes, leur exploitation, la réglementation des tarifs, l'intérêt de la défense nationale, etc. : pas un mot des plus-values que pourrait apporter au budget l'exploitation par l'État. C'était la première fois qu'un État entreprenait l'exploitation en grand de ses voies ferrées; les ministres, incertains de l'avenir, trouvaient prudent de ne rien affirmer.

Après le vote du Landtag, le gouvernement eut les mains libres; le rachat total du réseau prussien s'exécuta avec rapidité. Maybach dirigea l'œuvre avec sang-froid et activité. En 1878, sur 18 000 kilomètres, l'État possédait 30 p. 100 des lignes, en administrait 20 p. 100 appartenant à des compagnies privées; 50 p. 100 étaient indépendantes de son autorité. En 1880-1881, l'État possède 57 p. 100 et gère 11 p. 100 des lignes prussiennes. Dix ans plus tard, il était propriétaire de 24 708 kilomètres contre 1394 aux compagnies; son réseau couvrait les 96 centièmes du réseau prussien.

La progression des succès financiers, bien plus inattendue, fut presque aussi rapide. Dès les premières années, des bénéfices assez considérables vinrent rassurer ceux qui doutaient de la capacité de l'État à diriger une aussi vaste entreprise. Avec le développement du réseau et l'essor de l'industrie allemande dans les vingt dernières années du XIX[e] siècle, les plus-values et les bénéfices grossirent démesurément : les chemins de fer devinrent une des principales sources du budget prussien [2].

Années.	Recettes totales.	Dépenses totales.	Excédents.	P. 100 de l'excédent par rapport aux recettes.	P. 100 de l'excédent par rapport au capital.
—	—	— (en millions de marks).	—	—	—
1878	156	98	58	37,2	4,6
1880	350	101	150	45,5	4,9
1890	889	556	334	37,5	5,3
1895	1 039	570	469	45,2	6,8
1900	1 392	828	564	40,5	7,1
1905	1 618	983	635	39,2	7,5
1906	1 733	1 049	689	39,5	[3]

1. Suppléments aux Débats de la Chambre Prussienne, 1879. Pièce 5, A.
2. Voir *Archiv für Eisenbahnwesen*, 1906-7.
3. Ce dernier chiffre ne m'est pas connu, mais, d'après le pour cent de l'excédent par rapport aux recettes, il diffère évidemment peu du précédent.

Pour comprendre la valeur de ces chiffres, il faut les remettre dans le budget de l'État prussien. Les dépenses totales en 1906 furent de 1323 millions : les seuls chemins de fer donnèrent 522 millions des 689 millions de leur bénéfice total, près de 40 p. 100 du budget. Les plus audacieux partisans du rachat n'auraient jamais osé espérer de pareils résultats.

***

Comment l'État réalise-t-il d'aussi considérables excédents? A dire vrai, on ne le sait pas encore exactement. Ainsi que le souhaite un économiste allemand dans un article récent, il serait bon qu'on fît une étude soigneuse des documents qui vont s'entasser chaque année dans les armoires du ministère prussien ; seul, un travail de ce genre permettrait d'établir avec sûreté l'origine de ces plus-values. Pour le moment, nous ne pouvons qu'établir approximativement les causes probables de ce phénomène. Tout d'abord il est certain que l'unité de direction et la centralisation de l'administration ont permis de réaliser, ainsi que l'indiquait le mémoire du gouvernement en 1879, d'importantes économies. En second lieu, l'exploitation en grand semble une condition nécessaire pour la réalisation de bénéfices considérables. Un petit réseau est plus aisé à administrer, mais revient toujours plus cher. Cela semble bien ressortir de la comparaison du grand système prussien avec celui des petits États allemands.

Le tableau suivant donne un aperçu de leurs bénéfices en p. 100 du capital :

Années.	Bavière.	Bade.	Würtemberg.	Saxe.	Prusse.
1895	3,52	4,13	3,23	4,50	6.8
1904	3.48	4,17	3,41	4,60	7.17
1905	3,18	3,86	3,54	4.70	7.52

Ajoutez l'expansion prodigieuse qu'ont prise en Allemagne les entreprises industrielles dans ces trente dernières années. Les voies prussiennes traversent quelques-unes des plus riches contrées de l'empire. L'énorme bassin de Westphalie, la province de Saxe, les régions du Rhin, de la Saar, tous ces grands

districts industriels, tous ces « pays noirs » hérissés de hauts fourneaux et de cheminées d'usines viennent remplir de leur lourd flot de houille et de fer les convois du réseau de l'État. L'administration a déclaré à plusieurs reprises qu'elle ne gagnait rien sur le transport des voyageurs ; c'est dans les tarifs des marchandises qu'il faudrait principalement rechercher les causes de la richesse du chemin de fer de l'État[1]. Ajoutons qu'en Prusse les tarifs des voyageurs sont légèrement inférieurs aux tarifs français, mais les tarifs des marchandises sensiblement les mêmes que les nôtres.

Si nous avions affaire à une entreprise privée, ces bénéfices serviraient à amortir la dette, à en payer les intérêts et à développer l'exploitation. Supposons pour un moment qu'il en soit ainsi des chemins de fer de l'État prussien et voyons comment ils se comportent. La loi du 27 mars 1882 leur donna, sur le papier, une indépendance financière complète. C'était une loi de garantie promise par le gouvernement à la Chambre en 1879 en présence des méfiances soulevées par l'idée d'une exploitation par l'État. Jusqu'alors le budget de l'État et celui des chemins avaient fonctionné comme deux vases communicants et on avait toujours pu rétablir l'équilibre. A la veille du rachat de plusieurs milliers de kilomètres, la Chambre craignit de surcharger le budget public et demanda la séparation complète des deux budgets. Cet esprit inspira la loi de mars 1882.

Elle fixait approximativement le chiffre de la dette des chemins de fer et déterminait exactement l'emploi des excédents. Ils devaient servir principalement à payer les intérêts de cette dette et à l'amortir. Dans les publications du ministère des Travaux publics, nous trouvons chaque année les sommes payées pour l'amortissement et les intérêts de la dette. D'après ces calculs, le chiffre de la dette totale (sans amortissement) s'élevait en 1903 à 8 269 millions; les amortissements annuels l'avaient réduite à 3 656. Le capital était de 8 717 millions; les plus-values lui donnaient un rapport de 7 p. 100. Quelle est l'entreprise industrielle qui ne serait fière

1. Pour toute cette question voir l'article de G. Cohn : *les Excédents des chemins de fer et les impôts dans le budget prussien.* (*Zeitschrift für die gesammte Staatswissenschaft*, 1907.)

de produire de tels chiffres? Depuis 1901 environ, la dette est amortie de près de 200 millions chaque année et on peut prévoir qu'elle sera entièrement payée dans un avenir prochain.

Est-il nécessaire de dire que les choses ne se passèrent pas en réalité ainsi? Ce n'est que par une fiction qu'on pouvait absolument séparer les deux budgets. L'État avait besoin d'argent : il ne pouvait pas laisser les chemins de fer amortir leur dette tandis qu'il aurait contracté des emprunts. C'eût été perdre d'un côté ce qu'il recevait de l'autre.

Ce n'était point d'ailleurs contre l'esprit de la loi de mars 1882 ; la Chambre l'avait réclamée comme une garantie pour protéger l'État contre les chemins de fer, non les chemins de fer contre l'État. Lorsque les excédents par leur importance et leur régularité montrèrent clairement que l'achat avait été une excellente affaire, la nécessité d'amortir rapidement la dette ne parut pas aussi pressante : on se contenta de l'amortir régulièrement, mais faiblement, et on dirigea sur d'autres points ce flot d'or.

A quoi a donc été employé en fait l'excédent des chemins de fer? Tout d'abord une faible somme est destinée à l'amortissement lent de la dette des chemins de fer. Une seconde somme, beaucoup plus importante, couvre les dépenses extraordinaires de l'administration, constitue une caisse de réserve, fournit les retraites des employés, les pensions des veuves, etc. En troisième lieu, 300 millions environ sont dépensés chaque année pour le paiement total des intérêts de la dette de l'État et pour son amortissement à un faible taux. Soustraction faite de ces trois titres, il reste encore un excédent net (*Reinüberschuss*), qui varie selon les années entre 100 et 130 millions. La somme de tous ces excédents nets de 1882 à 1903 est de deux milliards soixante-cinq millions de marcs. L'État les a employés principalement à relever le traitement des fonctionnaires, à construire des écoles, des musées, etc. On voit donc comment se pose le problème de la dette des chemins de fer d'État en Prusse. Assurément on est dans le vrai lorsqu'on déclare qu'elle s'est élevée en vingt-deux ans de 2 600 millions à 8 492 millions[1], qu'on ajoute qu'elle aurait dû être réduite à

1. On peut comparer d'ailleurs l'accroissement de cette dette aux emprunts que fait un grand industriel pour développer une usine; l'énorme capital

3 656 millions et qu'elle n'a été amortie en fait que très faiblement. Mais il en est ainsi parce que les bénéfices des chemins de fer ont servi à amortir la dette publique et à en payer les intérêts, et ont été enfin l'instrument immédiat d'un grand nombre d'améliorations coûteuses, mais profitables.

Depuis vingt-deux ans les chemins de fer ont versé un milliard pour l'amortissement de la dette nationale, plus de quatre milliards pour le paiement des intérêts de cette dette, douze cent millions pour le budget extraordinaire des chemins de fer, les retraites des employés, etc., et enfin deux milliards pour l'instruction publique, l'amélioration des classes moyennes, etc. Ce sont les chemins de fer qui ont permis aux ministres prussiens d'accomplir d'importantes réformes sans créer de nouveaux impôts. Le budget de l'Instruction publique a passé de 49 millions en 1876 à 195 millions en 1906; dans le même laps de temps, le budget de la Justice a progressé de 68 millions à 139 millions, celui de l'Intérieur de 36 millions à 96 millions, celui de l'Agriculture de 12 millions à 46 millions[1]. Pendant vingt ans, a duré ce qu'on pourrait appeler l'âge d'or du budget prussien; les ministres ne demandaient pas aux Chambres de crédits nouveaux, n'augmentaient point les contributions et accordaient pourtant les grosses dépenses que le pays en pleine évolution industrielle réclamait. Les excédents des chemins de fer apportaient dans leur caisse une somme double à celle du plus productif de leurs impôts, celui sur le revenu. Le ministre des Finances, Miquel, pouvait à bon droit affirmer à la Chambre

des chemins de fer prussiens, près de neuf milliards, rapporte, tous frais d'exploitation payés, une rente de 7 p. 100. (V. *Archiv für Eisenbahnwesen*, 1906.)

1. Il est inexact de dire que les plus-values des chemins de fer allemands ont alimenté le budget général et entretenu l'état militaire contre la France. Les seuls chemins de fer allemands qui donnent des plus-values considérables sont les chemins de fer prussiens. Or si leurs excédents, constamment supérieurs à 500 millions de marcs depuis dix ans, ont fait ruisseler une pluie d'or sur le budget prussien, pas un marc n'en a été employé pour équiper un soldat ou acheter un fusil. La caisse de l'empire et la caisse prussienne sont séparées par une cloison absolument étanche. Les sommes nécessaires à l'entretien de l'armée et de la marine relèvent uniquement du budget de l'empire, qui est constitué par des impôts spéciaux et par des « contributions matriculaires » payées par chacun des gouvernements et proportionnelles au nombre d'habitants de chaque État.

que ceux qui avaient fait voter le rachat des chemins de fer avaient rendu un grand service aux contribuables.

Pourtant les revenus du réseau ferré ne sont pas indéfiniment extensibles. Comme ceux de toute entreprise industrielle qui arrive au terme de son développement, les bénéfices cessent de croître et deviennent constants avec de légères oscillations, selon les années, au-dessus ou au-dessous de la moyenne. Le budget prussien, au contraire, comme celui de tous les États modernes, continue d'augmenter chaque année. Aussi la période idyllique de l'entente du ministre des Finances et des Chambres est-elle finie. Une nouvelle ère commence dans l'économie de l'État en Prusse. Le gouvernement ne peut songer à transformer les chemins de fer en une entreprise fiscale dont les tarifs se relèvent ou s'abaissent suivant les besoins de l'État. Il va falloir recourir à de nouveaux impôts. Sera-ce le monopole du tabac, ou une augmentation de l'impôt sur le revenu, ou une taxe sur les héritages? Les dépenses grandissantes imposent de nouveaux sacrifices. Les classes riches auront à supporter le principal. L'accepteront-elles avec le sentiment que leur richesse plus grande leur impose des devoirs plus lourds, ou faudra-t-il qu'une réforme de la loi électorale la leur fasse imposer par la majorité d'un Landtag plus démocratique?

PIERRE COMERT

AU PAYS D'EXIL
DE CHATEAUBRIAND[1]

II

BUNGAY

La route que suivait Chateaubriand, lorsqu'il s'acheminait à cheval vers Bungay, passe, au sortir de Beccles, entre le *Rectory* et la *Laman's School*, — où sont hospitalisés, pour l'instant, les élèves de la *Fauconberge*; elle oblique ensuite sur la droite, à partir des hauteurs de Grange, et longe, au flanc des collines, le bord méridional de la vallée dont elle épouse les sinuosités. Ombragée d'ormes et de chênes séculaires, elle doit être exquise à parcourir au printemps.

Nous, c'est tout prosaïquement la voie ferrée que nous allons prendre, sur l'autre rive de la Waveney, la rive norfolkienne, moins variée d'aspect, moins romantique, agréable tout de même, avec ses pentes longues, mollement inclinées, où, parmi les pourpres automnales, éclatent en tons plus vifs les *cottages* rouge sombre ou rose clair, disséminés au milieu des bois. Il fait un ciel doux, un peu indécis, moitié pluie et

Voir la *Revue* du 15 juillet.

moitié soleil. Dans les prés, d'un vert d'ambre, coupés de menus canaux, comme un polder, les courbes de la rivière éveillent par intervalles un frisson d'argent. Çà et là s'étendent des pâtis communaux, — des *commons*, — hérissés de cet « ulex épineux » si cher à l'émigré de Beccles, parce qu'il lui rappelait les ajoncs de sa Bretagne. Près des fermes, des vaches au beau pelage ruminent, vautrées dans l'herbe ; des moutons à tête noire vont broutant ; des laboureurs, d'une fière prestance de *gentlemen*, charruent en bottes, les pieds à demi plongés dans la terre grasse... Nous franchissons deux, trois petites stations, paisibles et proprettes : une tour grise, ornée de quatre clochetons à ses quatre angles, se profile dans les vapeurs laiteuses, — et c'est Bungay.

I

Vous diriez la sœur jumelle de Beccles. Comme à Beccles, la ville s'étage sur une éminence détachée en promontoire au-dessus de la vallée, et que la Waveney enserre d'une de ses boucles. Mais elle est peut-être encore plus curieuse et plus charmante, située au centre d'un paysage plus intime et plus enveloppant. Dès que l'on a quitté la gare et traversé le pont qui vous remet en Suffolk, une vieille rue, bordée de maisons bourgeoises, vous conduit à une petite place triangulaire qui est comme le cœur de la cité. Là s'élève une sorte de temple hexagonal, de style Renaissance, dont la coupole, appuyée sur des piliers massifs, porte à son sommet une statue de femme tenant à la main une balance, — symbole à la fois du commerce et de la justice : car cet édicule, qui ne préside plus qu'aux transactions agricoles, les jours de marché, a fait longtemps l'office de pilori, comme l'atteste le double carcan de fer encore scellé dans la pierre d'une de ses colonnes. — Un peu plus bas est la fontaine publique, autour de laquelle les langues vont leur train, tout comme dans nos bourgs de France, en attendant que les seaux aient fini de se remplir.

A l'entrée de la place, deux hôtels se dévisagent. L'un, avec sa pantagruélique enseigne : *The Three Tuns*[1], évoque l'ère

1. « Les Trois Tonnes. »

des grandes beuveries où les « nobles hommes » de Suffolk et de Norfolk étaient, dit-on, passés maîtres. Leurs descendants, qui ont sans doute d'autres habitudes, préfèrent aujourd'hui l'hôtel d'en face, plus confortable et mieux achalandé. Celui-ci s'appelle, à l'instar de son confrère de Beccles, le *King's Head*. Pourquoi toujours cette « Tête de Roi » arborée, comme au bout d'une pique, à la tringle innocente de ces graves et pacifiques auberges d'Est-Anglie? Je l'ai demandé, sans obtenir de réponse satisfaisante.

— C'est en souvenir de la décollation de Charles Ier, — m'ont répété les gens de Bungay après ceux de Beccles.

Était-ce, pour les hôteliers du temps, une manière de protester de leur loyalisme envers les Stuarts, ou, au contraire, d'afficher leurs sentiments cromwelliens? Il ne m'a pas été possible de le savoir. Peut-être ne le savait-on déjà plus, à l'époque où Chateaubriand s'établit en ces parages. Et il ne dut guère s'en étonner, lui qui, à Londres même, visitant sous les fenêtres murées de Whitehall le lieu consacré par la mort du roi, n'y trouvait qu'une solitude où « quelques manœuvres équarissoient des pierres en sifflant avec insouciance ». Il rentra chez lui, dit-il, « plein de philosophie et de tristesse, et plus que jamais convaincu de la vanité de la vie, et du peu, du très peu d'importance de ses plus grands événements ».

Gagnons cependant le *King's Head*, dont le propriétaire est, si je ne me trompe, le richissime duc de Norfolk : c'est à lui qu'appartiennent, en tout cas, les ruines féodales qui dominent de leur masse encore imposante la cour de l'hôtel. On y accède du fond de cette cour par un étroit escalier creusé au revers d'une énorme butte artificielle. Là s'élevait autrefois le château de Bungay, à la pointe la plus extrême du promontoire qui porte la ville. Notre premier soin est, naturellement, d'y grimper. S'il y eut dans ce coin du monde un asile où la nostalgie de Chateaubriand prit plaisir à se réfugier, ce fut assurément celui-ci. C'est un Combourg dévasté, croulant, un Combourg dont il ne subsiste plus que le spectre des tours et les pans déchiquetés des murailles. Mais les restes en ont encore fière mine sous les opulentes nappes de lierre qui les ensevelissent à moitié. Au XIIe siècle, la forteresse passait pour inexpugnable, et le normand Hugues Bigot, qui la fit

construire, pouvait, à l'abri de ses créneaux, dire, en parlant de Henri II, contre lequel il vécut en rébellion ouverte :

When I am in my castel of Bungay,
Upon the river of Waveney,
I would no care for the king of Cockney[1]...

Une esplanade herbeuse, une véritable « cour verte », occupe le milieu des ruines. Tout au fond, l'embrasure vide d'une fenêtre, demeurée intacte dans un mur reliant deux tours, encadre une jolie vue de nature, gracieuse et fraîche comme un paysage de *keepsake*, avec des toits de tuiles moussues qui dégringolent en cascade, un bout de rivière qui miroite entre des saules, des prés qui fument, et des silhouettes de collines aux teintes changeantes, moirées de lumière et d'ombre, qui tremblent sur l'horizon. Que si l'on gravit les marches assez scabreuses qui permettent d'atteindre au faîte du donjon, l'ampleur du spectacle a quelque chose de saisissant, de *fascinating*, — pour me servir d'une épithète dont abusent volontiers les Anglais. — L'ondulante contrée semble soulever vers vous les volutes immobiles de ses vagues, et, plus encore ici qu'à Beccles, lorsque vous essayez d'en caractériser l'image, ce sont les termes mêmes de l'auteur des *Mémoires d'Outre-tombe* décrivant sa Bretagne de Combourg qui, par une sorte de hantise inéluctable, s'imposent à votre esprit. Pays « entrecoupé de fossés boisés » qui lui donnent « l'air d'une forêt » ; « vallons étroits arrosés par de petites rivières non navigables, séparés par des landes et par des futaies » ; « campagnes pélagiennes » dans les lointains de l'ouest ; au sud, au nord, « terrains s'élevant par degrés » et « formant des amphithéâtres d'arbres » d'où pointent « des campaniles de villages », — avec cette différence seulement qu'au lieu de s'appeler Bécherel, Dingé, Tinténiac, ces villages s'appellent Earsham, Ditchingham ou S[t] Margaret Ilketshall... Par une singulière coïncidence, comme, les yeux pleins d'une vision qui, des rives de la Waveney, nous a reportés aux bords du Linon[2],

1. « Quand je suis dans mon château de Bungay, — sur la rivière de Waveney, — je me moque pas mal du roi des Cockneys (le roi de Londres, où l'on parle *cockney*).

2. C'est le nom de la rivière qui alimente l'étang de Combourg.

nous redescendons, le docteur Gostling et moi, de notre belvédère « moyenâgeux », voici qu'un superbe chat, aussi haut sur pattes qu'un jeune tigre, s'échappe je ne sais d'où, vient mystérieusement se frôler à nos personnes, puis disparaît dans une lézarde, comme le génie familier du lieu. En Bretagne, on n'eût pas manqué de le tenir pour l'âme réincarnée en bête de Hugues Bigot, premier duc de Norfolk; et nul ne s'étonnera qu'il nous ait fait souvenir de son macabre congénère des *Mémoires*, le familier de Coëtquen Jambe-de-bois, qui jadis rôdait « avec le fantôme de son maître » par la tourelle où René adolescent avait sa chambre, et dont on vous exhibe aujourd'hui, dans un des salons de Combourg, le squelette désormais inoffensif.

Après son château, ce que Bungay présente de plus intéressant, ce sont ses églises. Il y en a deux, entourées chacune de leur vieux cimetière, et qui voisinent, ménageant au centre de la ville une oasis de verdure et de silence, coupée seulement par la chaussée solitaire et presque sans maisons de *Trinity Street*. La plus ancienne, *Holy Trinity*, dont la tour ronde et crénelée remonte, dit-on, à l'époque saxonne, est un de ces sanctuaires délicieusement vétustes où flotte, sous les voûtes, dans l'air alourdi, comme saturé de prière, un vague relent de choses défuntes, une indéfinissable odeur de passé. C'est là, contre la paroi du chevet, que l'on a fixé la tablette commémorative, en marbre blanc, d'Ann Scott, de son mari, et de leur fils unique, John Barber Scott, né le 24 février 1792, mort le 10 septembre 1862; au bas de l'inscription, un champ de blé mûr, sculpté en relief, illustre la parole de saint Paul sur la résurrection : « Ce que tu sèmes ne reprend point vie, s'il ne meurt ». L'autre église, plus vaste, et de pur style gothique, est celle de *St-Mary*. Elle dépendait primitivement d'un couvent de Bénédictines, dont il subsiste encore, dans les pelouses du cimetière, quelques débris de murailles et quelques arceaux, — soignés, nettoyés, parés, enguirlandés avec cette piété presque superstitieuse que l'Angleterre prodigue aux moindres vestiges de son histoire. — A l'intérieur de l'édifice, qui n'a de remarquable que sa lumineuse nudité, nous avons la satisfaction d'être accueillis par le ministre de la paroisse, M. Hurst, homme d'étude et homme d'action,

à figure martiale d'officier d'artillerie plutôt que de *clergyman.*

Il sait pourquoi nous venons et met sur l'heure à notre disposition son *clerk* et ses archives. Quant à lui, tout entier aux questions actuelles, il n'a guère le temps de se passionner pour les vieilleries encloses aux pages des registres. Le *clerk*, en revanche, M. Adams, qui a hérité sa charge de plusieurs générations d'ancêtres, est né fouilleur de paperasses. Il possède à fond les annales de son église et de sa ville. Non content de nous ouvrir les armoires paroissiales, il nous emmène chez lui, dans une maigre échoppe de tailleur, — car il manie l'aiguille aux heures que lui laissent ses fonctions de sacriste, — et, sur l'humble comptoir jonché de lambeaux d'étoffes, il nous donne à compulser le livre de raison où son grand-père consigna ses faits et gestes dans les premières années du XIXe siècle. Je dois ainsi à l'obligeance de M. Adams plusieurs des renseignements que je vais utiliser tout à l'heure.

Mais, auparavant, il faut que nous poussions une pointe, dans la banlieue sud de Bungay, jusqu'à St-Margaret Ilketshall. M. Adams me confirme, en effet, l'exactitude d'une information sur laquelle j'étais tombé, la veille, dans la petite bibliothèque municipale de Beccles, en feuilletant les *Antiquities of the county of Suffolk*[1], par le Révérend Alfred Suckling : à savoir que John Ives, le père de Charlotte, était « vicaire » de St-Margaret Ilketshall, et non point ministre de Bungay. C'est le moins que nous commencions par rendre visite à sa cure, ne serait-ce que pour traverser un paysage qui fut certainement associé à quelques-unes des plus troublantes émotions de Chateaubriand. Nous nous y transportons dans l'antique landau du *King's Head*, conduits par un cocher solennel dont la souquenille et le chapeau tromblon semblent décrochés d'un musée des costumes.

Le temps a décidément tourné au noir. Il ne pleut pas encore, mais une pénombre endeuillée plane, avec les grandes nues en marche, sur la campagne montueuse, accidentée, où le chemin s'enfonce parfois comme un tunnel entre un double talus broussailleux, sous des enchevêtrements de ramures aux

1. *Antiquités du comté de Suffolk.*

frondaisons à peine éclaircies par l'automne. Après le deuxième mille environ, passé la borne blanche qui marque la limite du territoire de Bungay, notre véhicule roule sur un haut plateau dont les glèbes fromenteuses et les champs de betteraves se perdent aux confins embrumés du ciel. Deux rangées de chênes quatre et cinq fois séculaires nous accompagnent quelques minutes. Presque pas trace d'habitations humaines dans ce désert. Une seule ferme, avec sa cour boueuse et son abreuvoir d'eau croupie, comme en Ille-et-Vilaine. Cependant, au bout de la perspective, dans un léger repli du sol, une tour ronde apparaît, rappelant celle de *Holy Trinity*. Et nous faisons notre entrée dans le village d'Ilketshall, — si, toutefois, cinq ou six masures éparses peuvent mériter le nom de village.

On pénètre dans le cimetière par une espèce de portique en bois, surmonté d'un auvent de tuiles au-dessus duquel se déploie l'immense architecture végétale d'un frêne géant. Rien de plus sauvage que cet enclos des morts, où triomphent toutes les puissances de la libre nature. Vous diriez une clairière de forêt vierge. Dans une herbe qui ne se souvient pas d'avoir été tondue gisent, çà et là, des pierres rongées de mousse, qui sont peut-être de simples éclats de roches, et peut-être des tombes. Signalons néanmoins un bouquet de chrysanthèmes récemment déposé sur un tertre sans nom. Des rideaux d'arbres, des fourrés d'aubépine, des treillis de grandes ronces. suspendues comme des lianes, enveloppent cette solitude. Pas d'autre bruit que des chants d'oiseaux et la mélopée de la brise d'automne dans la chevelure des pins. On imagine aisément quel éden, quel « paradou » foisonnant de verdure et de fleurs, doit être un pareil lieu, à la belle saison. Mais, par cette grise après-dînée de novembre, l'impression qu'il produit est plutôt mélancolique. Et ce n'est plus seulement de la mélancolie, c'est de l'angoisse, c'est un serrement de cœur que l'on éprouve, dès que l'on a franchi le seuil de l'église. Combien vieille, cette église, et combien triste, combien pauvre, — d'une pauvreté d'autant plus pénible qu'elle tâche à se montrer plus décente!... Je comprends que son pasteur, M. Olliver, ne soit jamais pressé d'en ouvrir les portes ni d'en laisser voir le dénuement aux amateurs de pittoresque, trop nombreux à son gré, qui, l'été, choisissent St-Margaret

comme but de promenade. Nous avons dû parlementer avec lui un bon quart d'heure, sous la petite véranda venteuse de son plus que modeste presbytère, avant de réussir à dissiper ses doutes sur l'honnêteté de nos intentions. Son esprit se refusait à concevoir que j'eusse passé la mer et fait le voyage d'Ilketshall pour le seul plaisir de jeter un coup d'œil dans la misérable église d'un misérable village, — tout cela parce qu'un de ses prédécesseurs, mort depuis cent ans, y venait célébrer l'office, le dimanche, lorsque le temps n'était pas trop mauvais et que ses affaires personnelles ne l'appelaient point ailleurs...

II

Il en était, en effet, du clergé anglican du XVIIIe siècle comme du clergé français de la même époque : ses membres n'étaient pas tenus à la résidence. Beaucoup étaient titulaires de trois et quatre paroisses à la fois. C'est ainsi que Bence Sparrow, le recteur de Beccles, était, par surcroît, recteur de Kettleburgh, de Kelsale et de Thorington, vicaire perpétuel de Redisham et *incumbent* ou bénéficier de Great Redisham. Cette anomalie avait frappé Chateaubriand, pour qui le type idéal du prêtre, le seul qui trouvât grâce devant ses yeux, était resté le curé breton, tel qu'il l'avait pratiqué dans son adolescence, vivant au milieu de ses ouailles, confident de leurs joies et de leurs peines, partageant presque leur indigence. Il écrit dans l'*Essai* :

> Le ministre anglois, riche et homme du monde, ne se rapproche pas assez du peuple : à peine ses paroissiens le connaissent ils. L'abus de non-résidence est aussi au grand détriment de la religion : un ministre va desservir en hâte deux ou trois églises le dimanche dans la campagne, ensuite se retire dans la ville voisine, où il disparaît pour huit jours.

C'est là une peinture généralisée, mais dont nous pouvons affirmer sans crainte que le révérend John Ives a fourni les principaux traits, encore qu'il n'eût à desservir que la paroisse d'Ilketshall. Il semble même qu'il ait été pendant une grande partie de sa carrière ministre sans paroisse, bornant toute son activité sacerdotale à suppléer de temps à autre ses confrères de

la région. Dans les registres de Bungay, où sa signature revient assez souvent, il est simplement qualifié *clerk*[1]. Ce fut seulement en 1794, juste l'année où Chateaubriand arrivait en Suffolk, qu'il fut pourvu du vicariat de S[t] Margaret. « Vous savez, sans doute, dans quelles conditions la chronique veut que M. Ives ait été gratifié de cette prébende par le duc de Bedford », écrivait à Wilton Rix, le 29 octobre 1861, un de ses correspondants de Denton, M. F. S. Basden. Il faut croire ou que Wilton Rix n'était pas au courant de l'anecdote, ou qu'il ne la jugea pas digne d'être recueillie. Heureusement, le romancier Rider Haggard, qui possède, près de Bungay, un domaine où il joue volontiers au *gentleman-farmer*, n'a pas imité le silence de l'historien de Beccles. Et voici en gros comme il conte la chose dans un volume d'impressions et de souvenirs, intitulé *A Farmer's Year*[2].

Donc le duc de Norfolk, — ou, selon Basden, le duc de Bedford, — n'estimant pas que ce fût assez pour sa gloire d'être un des plus riches seigneurs de son pays, se targuait d'en être aussi le plus formidable buveur. Certain jour que, de passage dans ses terres de Bungay, il avait prié à dîner quelques-uns de ses vassaux et faisait montre devant eux de sa puissance d'absorption vraiment extraordinaire, ceux-ci déclarèrent d'une voix unanime — et plus ou moins pâteuse — qu'ils ne connaissaient qu'un homme au monde capable de lui rendre des points. C'était déjà trop qu'il y en eût un.

— Qui cela?... où?... que je me mesure avec lui et que je le confonde!

— Oh! pas loin d'ici, mylord.

Et ils nommèrent le Révérend Ives. Le lendemain, le duc était chez le *clergyman* :

— Vous êtes, dit-on, sans rival au jeu de la bouteille?

— Il se peut.

— Eh bien! mon Révérend, au premier de nous deux qui couchera l'autre sous la table.

— Je suis aux ordres de Votre Grâce.

Rendez-vous fut pris sur-le-champ, probablement à l'auberge

1. Il faut sous-entendre : « *in the holy orders*, — dans les ordres sacrés ».

2. *Une Année de Fermier*.

des *Trois Tonnes*. Ce fut un beau tournoi. Des fleuves de porto coulèrent et furent taris. La victoire demeura indécise pendant des heures, mais, à partir de minuit, il devint manifeste qu'elle penchait en faveur de l'Église. Finalement, Sa Grâce glissa de sa chaise, ivre-morte, et John Ives continua seul la conversation avec les bouteilles. Quand le matin parut, toutes celles qui composaient son lot étaient vides. Il sonna les gens de l'hôtel, pour ramasser le vaincu, et celui-ci, en recouvrant ses facultés, put entendre son adversaire, toujours assis à la même place, commander au *butler* [1], un bon grog au *brandy*, « histoire de se refaire un peu l'estomac après tout ce porto ».

— *Hot and stiff, please, hot and stiff, by Bacchus* [2] !

Le duc, émerveillé, se hâta d'offrir à cette forte tête le gouvernement d'une des multiples paroisses dont les titulaires étaient à sa présentation. Et voilà comment John Ives, pasteur *in partibus*, fut, si l'histoire est authentique, promu au vicariat de S[t] Margaret Ilketshall.

Ce n'était pas précisément une grasse prébende. En 1846, date de la publication des *Antiquities of the county of Suffolk*, la population de la paroisse atteignait à peine au chiffre de 315 habitants, mauvais payeurs de dîme pour la plupart, et toute la dotation du ministre chargé du culte consistait en quarante acres vingt-trois perches (soit environ 16 hectares) de terre labourable, qu'il louait ou faisait cultiver. L'aspect de l'église était encore plus lamentable que de nos jours. Elle n'avait qu'une toiture de chaume, si vieille et si délabrée qu'elle laissait filtrer la pluie. Et le presbytère n'était guère plus luxueux que l'église. Joignez la solitude qui l'entoure, même de notre temps, l'air d'abandon du hameau désert, l'absence, non seulement de vie sociale, mais presque de toute vie, et vous conviendrez que le vicariat de S[t] Margaret Ilketshall ne devait pas être un poste des plus recherchés.

Tel quel, il n'en conférait pas moins à John Ives la dignité de chef de paroisse, qui était sans doute la seule chose qu'il ambitionnât. Que la paroisse fût insignifiante, cela n'était nullement pour désobliger le nouveau ministre : au contraire!

1. Sommelier.

2. « Chaud et raide, s'il vous plaît! chaud et raide, par Bacchus! »

Il n'était pas ou n'était plus homme à faire du zèle. Il avait atteint la cinquantaine au moment où il recevait ainsi charge d'âmes, et il lui agréait fort que les âmes fussent peu nombreuses, puisque la charge en serait d'autant plus légère; sans compter que c'étaient âmes de manants, avec lesquelles il était tout naturel d'en prendre à son aise. Quant à la modicité des revenus, que lui importait! Lors même que les *Mémoires d'Outre-tombe* ne nous donneraient pas à entendre qu'il était riche, nous en aurions une preuve convaincante dans le testament par lequel sa femme, outre les biens considérables qu'elle laissait à sa fille, léguait aux filles de son frère, à titre de simple cadeau, la somme de mille livres sterling, c'est-à-dire de vingt-cinq mille francs. Enfin qu'avait-il à se soucier du délabrement d'une église où il ne mettait le pied qu'une heure tout au plus par semaine, et de l'isolement d'un presbytère où peut-être ne le mit-il jamais? Il ne serait pas étonnant que le pasteur actuel de S[t] Margaret, contraint d'y vivre toute l'année, — et de quelles pitoyables ressources! — goûtât médiocrement le charme de cette villégiature forcée; mais, pour John Ives, c'était la paroisse rêvée, la paroisse idéale. Pensez donc! trois milles seulement à franchir : un temps de galop, en hiver; l'été, une petite excursion champêtre, par des chemins ombreux, dans l'air salubre des hauteurs, avec, j'imagine, une collation bien arrosée, sous les pins mélodieux, au bord du ruisseau tout idyllique qui sépare le cimetière du jardin vicarial; par ailleurs, rien de changé aux habitudes quotidiennes, aux bonnes et confortables habitudes de Bungay... John Ives, avouons-le, n'avait pas mal choisi.

Le Bungay d'alors était une manière de capitale en miniature qui avait sa « saison », tout comme Londres. A deux, trois lieues à la ronde, il n'était pas de grand propriétaire terrien qui, pour peu qu'il se respectât, n'y eût son hôtel ou du moins son appartement. Il en allait de même pour les recteurs des paroisses environnantes. Sitôt finies les chasses d'automne, chacun émigrait vers la ville, et les réunions, les dîners, les fêtes commençaient. Ceux qui n'étaient pas suffisamment installés pour recevoir chez eux retenaient une salle, — une *assembly room*, — à l'auberge de la *Tête du Roi*, ou à celle des *Trois Tonnes*. « J'ai près de moi une vieille parente, — dit Rider

Haggard, — qui se voit encore, toute jeune *lady*, se rendant à ces soirées d'autrefois, balancée dans sa chaise à porteurs... » On jouait aux cartes ; on dansait. Mais c'était surtout, pour les hommes, des occasions de boire ferme. Il n'eût pas été d'un *gentleman* — c'est toujours Rider Haggard qui parle — de prendre congé de ses hôtes sans avoir amplement fait honneur à leur cave. Dans les règles du code mondain de Bungay, l'ivresse était de rigueur, et les femmes avaient pour fonction essentielle, l'agape close, de rentrer leurs maris. John Ives, le *hard drinker*[1], n'était pas plus que ses confrères en sacerdoce l'ennemi de ces divertissements profanes. Nous avons à cet égard, dans l'*Essai*, le témoignage, un peu scandalisé, de Chateaubriand :

On ne peut se figurer l'étonnement des étrangers lorsqu'on leur apprend que les ministres anglois dansent au bal, donnent des fêtes, font des parties de vin et de femmes, que rien, en un mot, ne distingue leurs mœurs de celles de leurs compatriotes.

Et il s'en afflige pour eux, avec une touchante sollicitude, comme s'il avait vu apparaître, aux murs des *assembly rooms*, le « Mane, Thecel, Phares » de la religion anglicane :

Les lumières, l'érudition, la philosophie, la générosité, que j'ai rencontrées parmi quelques membres de l'Église anglicane, me font déplorer du fond du cœur la ruine où je vois que la force des choses et le train du siècle les précipitent. Il me semble impossible que leur manière de vivre s'accorde longtemps avec leurs grands revenus, parce que la première est d'eux et que les seconds sont du peuple. Si je parle sévèrement, qu'on m'excuse : j'ai fait profession de vérité ; c'est par reconnaissance même que j'ose m'expliquer avec cette franchise, afin que le clergé cherche dans sa sagesse les moyens les plus propres à éloigner la catastrophe que je lui prédis.

J'ignore si John Ives parcourut dans le texte imprimé l'ouvrage de son ancien hôte. Si oui, il dut avoir un doux haussement d'épaules, en lisant ces vaticinations à la Jérémie, et n'en persista pas moins, je suppose, à dormir sur les deux oreilles, dans sa maison de *Bridge Street*, paisiblement bercé par les eaux à peine murmurantes de la Waveney.

1. « Le franc buveur » ; — l'épithète est de Rider Haggard.

Bridge Street, — la rue du Pont, — la plus vieille et la plus pittoresque rue de Bungay, prend au bas de la place du Marché, presque en face du *King's Head*, et dévale en pente rapide jusqu'à la rivière. Un peu avant le pont, le seul qui permît autrefois l'accès de la bourgade aux gens du Norfolk, s'ouvre, à droite, derrière un portail, une cour profonde que prolonge un jardin, touffu comme un verger. Elle est encombrée, pour l'instant, de matériaux de toute espèce et sert de lieu de débarras à quelque entrepreneur. Mais des restes de corbeilles et de massifs montrent qu'elle fut jadis un parterre, une sorte de promenoir fleuri, au pied du vaste corps de logis qui la borde sur tout un côté. Ce corps de logis est constitué par deux bâtiments soudés entre eux, quoique d'époques très différentes, et dont l'un, le plus rapproché de la rivière, garde l'aspect d'une vieille ferme assez coquette, ou peut-être d'un moulin désaffecté, tandis que l'autre, un cube de briques rouges à toiture aplatie, prétend aux dehors monumentaux d'une demeure à l'italienne. Cette dernière construction, qui donne en partie sur la rue est désignée à Bungay sous le nom de « maison Gardiner », *Gardiner's house*. L'ensemble du site est charmant, à la fois rustique et citadin, tout baigné de verdure et d'eau. Vous vous rappelez la suprême étape de Chateaubriand en Amérique, et dans quelles conditions il apprit la fuite de Varennes. — qui détermina, dit-il, son retour en Europe :

J'avisai au bord d'un ruisseau une maison américaine, ferme à l'un de ses pignons, moulin à l'autre. J'entrai demander le vivre et le couvert, et fus bien reçu.

Mon hôtesse me conduisit par une échelle dans une chambre au-dessus de l'axe de la machine hydraulique. Ma petite croisée, festonnée de lierre et de cobées à cloches d'iris, ouvrait sur le ruisseau qui coulait, étroit et solitaire, entre deux épaisses bordures de saules, d'aunes, de sassafras, de tamarins, et de peupliers de la Caroline. La roue moussue tournait sous ces ombrages, en laissant retomber de longs rubans d'eau. Des perches et des truites sautaient dans l'écume du remous; des bergeronnettes volaient d'une rive à l'autre, et des espèces de martins-pêcheurs agitaient au-dessus du courant leurs ailes bleues.

N'aurais-je pas bien été là avec la *triste*[1], supposée fidèle, rêvant

1. Ainsi désigne-t-il, on s'en souvient, une des deux « Floridiennes »

assis à ses pieds, la tête appuyée sur ses genoux, écoutant le bruit de la cascade, les révolutions de la roue, le roulement de la meule, le sassement du blutoir, les battements égaux du traquet, respirant la fraîcheur de l'onde et l'effleurage des orges perlées?

J'ai idée qu'en peignant cette jolie aquarelle sentimentale, ce n'était nullement une vision transatlantique, mais bien un paysage d'outre-Manche, que l'auteur des *Mémoires* retrouvait dans son souvenir. Supprimez les sassafras et les tamarins; remplacez les peupliers de la Caroline par des peupliers tout court; rétablissez la roue absente et le barrage aboli qui la faisait mouvoir; figurez-vous que les plantes grimpantes qui festonnent la maison principale sont, en effet, des cobées à cloches d'iris, — et vous aurez le décor de la *Gardiner's house* tel, ou peu s'en faut, qu'il dut être voici quelque cent treize ans, à l'heure où Chateaubriand, s'il n'y apprenait point la fuite du Roi, y méditait sans doute mélancoliquement sur la nécessité de sa propre fuite. Il n'y a pas jusqu'à l'image de Charlotte... Mais n'anticipons point sur les événements. Bornons-nous à retenir, pour le moment, que c'est ici le cadre où vivait la famille Ives, quand le jeune émigré français entra dans son intimité.

III

Il est à présumer que, dès les débuts de son séjour à Beccles, Chateaubriand avait eu des élèves à Bungay. Nous avons vu que, par l'intermédiaire des Sparrow, il avait été mis en rapports avec Mrs. Scott, une jeune femme de cette ville. Nous savons, d'un autre côté, par une note de l'*Exemplaire confidentiel*[1], qu'il fréquentait chez les Bedingfield, lesquels habitaient,

qu'il prétend avoir rencontrées sur les bords de l'Ohio, — une des multiples incarnations, je pense, de Charlotte Ives.

1. Faut-il rappeler qu'on désigne, d'ailleurs improprement, par ce nom, d'*Exemplaire Confidentiel* un exemplaire de l'*Essai* que Chateaubriand, vers 1798, avait couvert de notes marginales, en vue d'une seconde édition de l'ouvrage? — Voici les passages essentiels de la note en question :

Je pourrois encore être heureux et à peu de frais : il ne s'agiroit que de trouver quelqu'un qui voulût me prendre à la campagne... Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce bonheur, qui a l'air si facile à obtenir, est cependant impossible, et je ne

aux mois d'été, leur belle résidence de *Ditchingham Hall*, sur la berge norfolkienne, à deux milles au plus de Bungay. Enfin, le recteur de Beccles n'avait pu manquer de le recommander tout spécialement aux ministres de la région, partant à John Ives. Et ce fut là, je pense, l'origine de ses relations avec le plantureux vicaire de St Margaret.

Lui-même nous laisse entendre, en ses *Mémoires*, qu'il était amicalement reçu dans la maison, bien avant cet hiver historique de 1795-96 où, par une suite de circonstances que nous examinerons, il fut de la part des Ives l'objet d'une sollicitude dont le souvenir devait le hanter longtemps après, à la fois comme un délice et comme un remords. Il nous dit pareillement, quoique en termes voilés, ce qu'il y venait faire : il y venait donner des leçons de français à la fille unique du pasteur, à Miss Charlotte Ives. Ce qu'il ne nous dit pas, en revanche, c'est qu'indépendamment des leçons qu'il donnait ainsi dans les familles, soit en ville, soit à la campagne, il tenait ici, dans une chambre louée à cet effet, une véritable école où, deux, trois heures peut-être par semaine, et tout en continuant ses fonctions de Beccles, il se faisait l'instituteur des enfants de Bungay. Or la tradition locale est formelle sur ce point. Et je ne parle pas seulement de la tradition orale, mais de la tradition écrite. Consultez l'ouvrage de William A. Dutt, intitulé *Some literary Associations of East Anglia* [1], et vous serez édifié. Vous y verrez qu'il n'y avait pas jusqu'au surnom de « monsieur *Shatterbrain* » qui n'eût suivi le jeune maître parmi les écoliers de Bungay, Mais vous y relèverez surtout ce détail, de beaucoup le plus propre à nous intéresser, que la chambre dont Chateaubriand se servait comme de classe était située, où?... dans « la vieille maison en briques rouges de Bridge Street », c'est-à-dire sous le même toit que les Ives.

Comment le *french teacher* de Beccles avait été amené à fon-

sais pas après tout si je voudrois moi-même demeurer chez des étrangers... M. Beding... m'avoit proposé de me donner un petit temple dans son parc, mais on voit trop de monde dans cette maison : j'aurais été assiégé sans cesse d'importuns et de visiteurs. D'ailleurs, ces femmes n'ont pas le sens commun : elles sont ignorantes et mal élevées ; en un mot, tout cela ne pouvoit me convenir. Je voudrois une retraite plus petite et plus tranquille, des gens honnêtes et aimables, et non des *Grands*.

1. *Quelques associations littéraires d'Est-anglie.*

der dans la ville voisine cette manière de succursale, c'est ce que l'on s'expliquera peut-être, si l'on n'a pas oublié que, dans les derniers jours de 1794, M. Brightley avait quitté la direction de la *Brightley's School*, pour s'établir à Bungay comme imprimeur. M. Brightley, qui avait vu le professeur à l'œuvre et pu contrôler les résultats de son enseignement, ne savait pas seulement son mérite, mais aussi l'état toujours précaire de ses finances : plus soucieux que jamais d'aider le protégé de Deboffe, il s'employa pour lui ouvrir, en quelque sorte, un nouveau débouché. Depuis longues années déjà, Bungay possédait une *grammar school*[1] florissante, qui se glorifiait d'avoir compté le poète Crabbe au nombre de ses élèves. Il y avait là les éléments d'une classe pour Chateaubriand. J'imagine donc qu'un beau matin, comme il était de passage à Bungay pour une de ses *teaching expeditions*, M. Brightley lui tint à peu près ce langage : « J'ai causé de vous avec le directeur de la *grammar school* : il se croit en mesure de vous garantir une douzaine de disciples ; arrangez-vous pour trouver une pièce où les réunir. » Simple conjecture, sans doute, mais qui n'a rien que de très vraisemblable... — Et Chateaubriand louait la chambre en question, — « à laquelle, dit William A. Dutt, son nom reste désormais attaché », — au second étage de la vieille maison de *Bridge Street* dont les Ives occupaient les autres pièces.

S'il se décida pour ce logement, ce fut sans doute sur le conseil des Ives, qui s'étaient probablement offerts à le lui céder de bonne grâce. En tout cas, le voici comme mêlé à leur vie. Il est de la maison, presque de la famille. Déjà, du temps qu'il n'y paraissait encore qu'en donneur de leçons, il note avec gratitude qu'il y était « mieux reçu que partout ailleurs ». Maintenant, les rencontres sont plus fréquentes et moins brèves ; on se croise dans la cour, dans l'escalier ; on se rend mille menus services réciproques ; on échange, à tout propos, de ces riens qui finissent par tisser des fils imperceptibles entre les âmes. Le plus souvent, après sa journée de labeur, le jeune maître, au lieu de rentrer à Beccles, sous la tombée hâtive du crépuscule d'octobre ou de

1. Les *grammar schools* correspondent à peu près à nos écoles secondaires.

novembre, préfère passer la nuit dans son pied-à-terre de Bungay. Les Ives, qui le savent seul là-haut, se disent : « Si nous l'invitions à dîner avec nous, sans façon?... » Il ne se fait prier que juste le nécessaire. Au fond, il est ravi d'accepter. Sa sauvagerie ne se hérisse que chez les « grands ». Les Ives sont des gens bien nés, d'aisance large, ayant toute la respectabilité de la catégorie sociale à laquelle ils appartiennent : ce ne sont pas des grands. Ils mènent une existence copieuse, mais sans faste; ils ne visent ni à l'étalage ni au fracas. Loin de se sentir dépaysé dans leurs habitudes, l'exilé respire à leur foyer quelque chose de l'atmosphère dont s'égayait le château paternel, aux rares jours où l'on y traitait des gentilshommes de passage, « le marquis de Monlonet, le comte de Goyon-Beaufort », allant plaider au parlement de Bretagne. Il a l'impression, particulièrement rassurante pour une nature ombrageuse comme est la sienne, que, si on lui fait volontiers accueil, c'est que sa présence fait plaisir. Il n'est pas « un objet de curiosité », mais de sympathie. Son inquiétude douloureuse, sa méfiance exaspérée s'évanouissent; il n'a plus à se préoccuper de « sauver son caractère ». Il se livre, il s'abandonne, il est *lui*, c'est-à-dire un être de poésie et de séduction, le plus prenant des hommes, un vrai conquérant d'âmes. Et, content de lui-même, il est enchanté des autres.

Le groupe familial des Ives formait, au reste, un trio des plus aimables. Mrs. Ives, la femme du pasteur, sœur aussi de pasteur, s'appelait de son nom de jeune fille Sarah Williams. Au moment de sa mort, en 1822, elle avait, d'après son épitaphe, soixante-neuf ans. Elle avait donc dépassé la quarantaine lorsque Chateaubriand la connut. Au témoignage des *Mémoires*, elle était encore dans l'éclat de la jeunesse, de la seconde jeunesse tout au moins; ils nous la dépeignent « charmante de figure, d'esprit et de manières ». Ils vont même jusqu'à la dire « séduisante ». Pour un peu, semble-t-il, les hommages de René se fussent adressés à la mère plutôt qu'à la fille, avec qui elle rivalisait presque de beauté. Elle mit au surplus toute sa coquetterie à se montrer, pour le « fils de l'exil », la plus attentive des maîtresses de maison et, le cas échéant, la plus dévouée des garde-malade.

Quant au Révérend John Ives, s'il est surtout demeuré

dans le souvenir de ses compatriotes sous les traits un peu chargés d'un puissant videur de bouteilles, d'une sorte de « curé de Meudon » à la manière britannique, c'est peut-être qu'ils n'étaient aptes à saisir ou à priser en lui que les côtés par où il leur ressemblait. Il en avait d'autres, moins appréciables pour les *squires* de son pays, mais qui l'étaient davantage aux yeux d'un Chateaubriand.

Celui-ci nous le vante, en effet, comme un homme « instruit, aimant et cultivant les lettres » à l'égal des sciences, à la fois « grand helléniste et grand mathématicien ». Chateaubriand, bourré de grec, avait par-dessus le marché la prétention d'être « fort en mathématiques, pour lesquelles » il avait « toujours eu un penchant décidé », y apportant « une clarté de conception » qui, dès le collège de Dol, excitait l'étonnement de son professeur. C'étaient donc là deux domaines faits pour offrir un terrain d'entente à ces deux esprits. — Et il y en avait un troisième, où se devait nécessairement consommer la fusion.

Nous avons vu que John Ives attendait encore, au commencement de 1794, c'est-à-dire dans la cinquantième année de son âge, d'être pourvu d'un vicariat. La cause en avait été pour beaucoup qu'il s'était expatrié de bonne heure pour exercer le ministère ecclésiastique à l'étranger, et qu'il n'était guère revenu dans le Suffolk que passé la trentaine, à temps pour épouser la belle Sarah Williams et donner l'être à l'incomparable Charlotte, mais un peu tard pour trouver place dans la hiérarchie cléricale de son pays. Or, en quelles contrées lointaines avait-il promené son apostolat de missionnaire? Sur quels bords exotiques avait-il été voyageur? Précisément dans cette Amérique d'où Chateaubriand rentrait lui-même et dont, à l'instar de ses ancêtres celtiques, les légendaires pèlerins aux Terres de promission, il gardait encore sur lui le parfum.

Seulement, là où son jeune émule n'avait pu que parcourir en hâte quelques cantons déjà trop civilisés, le ministre avait séjourné des mois et des années, parmi les grands spectacles du monde primitif, de l'authentique « nouveau monde ». Il s'était enfoncé dans les savanes, il avait descendu les fleuves en pirogue, il avait vécu sous l'ajoupa, fumé le calumet, longuement pratiqué cet « homme sauvage » dont l'auteur des *Natchez*, en partie esquissés dès lors, se proposait d'écrire

l' « épopée », accompli, en un mot, toutes les prouesses que le cadet de Bretagne n'avait réalisées qu'en rêve. On conçoit sans peine de quel intérêt devait être pour l'émigré la conversation d'un hôte aussi renseigné sur le sujet qui lui tenait le plus au cœur. — Ajoutez que c'est, selon toute probabilité, dans la bibliothèque de John Ives, et sur ses indications, que Chateaubriand feuilleta de près les relations américaines d'un Carver, d'un Bartram, qui, avec les œuvres de Raynal, de Charlevoix et quelques pages des *Lettres édifiantes*, ont inspiré tant de brillants « motifs », je ne dis pas seulement des *Natchez*, mais d'*Atala*, mais du *Génie du Christianisme*, — pour ne parler ni du *Voyage en Amérique* ni des *Mémoires d'Outre-tombe*.

Voilà, n'est-ce pas? pour le « pauvre banni » d'assez bonnes raisons de se complaire dans la société de ces braves gens. Et il me reste à faire valoir la meilleure, la plus décisive : vous avez nommé Charlotte. Les registres de *St-Mary* mentionnent ainsi son baptême, à la date du 10 mars 1780 : « Charlotte, fille de John Clement et Sarah Ives, clerc, née le 9 ». Sur la fin de 1795, vers l'époque où le *french teacher* de Beccles installa une classe dans la maison de *Bridge Street*, elle avait donc bien les quinze ans que lui donne l'auteur des *Mémoires*. « C'était — dit Rider Haggard — une jolie et charmante *young lady*, avec de grands yeux sombres (*large dark eyes*) dont on se rappelle encore la flamme dans le voisinage ». Ce que les *Mémoires d'Outre-tombe* ont surtout retenu d'elle, ce sont « ses cheveux noirs » et « ses beaux bras », aussi blancs qu' « une chaîne de lis ». Mais, si vous désirez une image d'ensemble, ouvrez les *Natchez* et voyez la première apparition de Charlotte, je veux dire de Céluta, dans la vie de René :

Une jeune fille parut à l'entrée de la cabane. Sa taille haute, fine et déliée, tenoit à la fois de l'élégance du palmier et de la faiblesse du roseau. Quelque chose de souffrant et de rêveur se mêloit à ses grâces presque divines. Les Indiens, pour peindre la tristesse et la beauté de Céluta, disoient qu'elle avoit le regard de la Nuit et le sourire de l'Aurore. Ce n'étoit point encore une femme malheureuse, mais une femme destinée à le devenir.

Céluta entre en rougissant dans la cabane, passe devant les étran-

gers, se penche à l'oreille de la matrone du lieu, lui dit quelques mots à voix basse et se retire. Sa robe blanche d'écorce de mûrier ondoyoit légèrement derrière elle, et ses deux talons de rose en relevoient le bord à chaque pas.

Vous avez, je pense, salué au passage « le regard de la Nuit », traduction en style pseudo-indien du « *large dark eyes* ». Quant aux « grâces presque divines » de Céluta, Chateaubriand les retrouvait encore, vingt-sept ans plus tard, dans Charlotte, devenue Mrs. Sutton : « Elle n'était point née du sein d'une autre femme : sa beauté portait l'empreinte de la main divine qui l'avait pétrie. » Au moral, il la représente inclinée à la tristesse : elle est « la *triste* ». Peut-être lui prêtait-il un peu de sa propre mélancolie. Mais, d'autre part, si l'on réfléchit à la vie sans horizon que Charlotte avait dû mener jusqu'alors, entre son père et sa mère, dans le Bungay de ce temps-là, qui aux hommes mêmes n'offrait que des distractions assez grossières, on ne s'étonnera pas qu'une jeune fille intelligente y ait été sujette aux atteintes de cette maladie, d'ailleurs nationale, le *spleen*... Car Miss Ives était intelligente, et son père avait du moins utilisé quelques-uns de ses innombrables loisirs à lui orner l'esprit. Chateaubriand ne craint pas de la donner pour « savante ». Ce fut en penchant leurs fronts sur le même livre qu'ils se prirent mutuellement le cœur.

Admis chez elle, dans le principe, pour lui enseigner le français, l'émigré ne s'acquitta pas trop mal de sa tâche, s'il est vrai qu'à Londres, en 1822, Mrs. Sutton pouvait lui dire : « Mylord, je vous parle à présent dans la langue que j'essayais avec vous à Bungay. » Peu à peu, les leçons s'étaient naturellement prolongées en causeries. Miss Ives était curieuse de littérature, Chateaubriand n'avait pas de plus grand plaisir que d'en disserter. Il ouvrit pour son élève ses carnets, lui communiqua ce qu'il appelle « des plans d'études ». C'étaient, je suppose, les notes qu'il avait rédigées pour lui-même, au hasard de ses lectures et de ses engouements : elles contenaient sans doute, avec ses réflexions personnelles, des « morceaux choisis » de ses poètes de prédilection. Il nous raconte que Charlotte, qui les avait conservées, les lui rapporta plus tard, quand il la revit. Il faut croire qu'elles ont réellement existé,

puisque Villemain parle des « extraits qu'on en peut lire », comme s'il les avait eues sous les yeux. Il les déclare même « innocentes », « irréprochables », et se montre plutôt surpris que « ce commerce discret et sévère » ait eu des effets tellement « puissants » sur l'esprit de la jeune Anglaise. Il est clair que s'il n'y avait eu que les « plans d'études »!... Villemain oublie qu'il y avait aussi la façon de les présenter. C'est un art où Chateaubriand possédait quelque maîtrise, et le plus surprenant eût été que l'inévitable aventure sentimentale ne vînt pas compliquer les choses.

ANATOLE LE BRAZ

(La fin prochainement.)

LES BEAUX JOURS[1]

A André Rivoire.

I

LA FIANCÉE

Je ne la connais pas encor. J'y pense un peu,
Beaucoup, très tendrement, ce soir, devant mon feu,
Seul avec la lueur pensive de ma lampe.
La chambre est sombre. Au mur, le cadre d'une estampe
Luit vaguement, auprès des livres bien-aimés;
Il est minuit et c'est l'heure des yeux fermés
Où le sommeil est doux sur les jeunes visages...
Ce soir, j'y pense un peu, beaucoup, très tendrement.
Elle a peut-être un joli songe en ce moment,
Car elle dort, étant parmi les enfants sages...
Je ne la connais pas; mais, quand je la verrai,
Je croirai sûrement l'avoir toujours connue,
A force de l'avoir si longtemps attendue.
Tout mon espoir s'en va vers son front ignoré
Et je voudrais être meilleur, pour elle seule!...
Je veux qu'elle soit blonde avec des yeux de ciel,
Je veux qu'elle soit franche et qu'elle ait un cœur tel
Qu'une marraine fée en donne à sa filleule...

1. Ces poèmes font partie d'un volume qui paraîtra bientôt sous ce titre

Peut-être l'ai-je vue, un jour, sans rien prévoir,
Peut-être l'ai-je même à peine devinée
Elle, qui deviendra toute ma destinée!...
J'y pense un peu, beaucoup, très tendrement, ce soir.
Plus tard je lui dirai combien j'ai rêvé d'elle :
— Les projets sont toujours frêles, charmants et vains; —
Je lui dirai : « Mon cœur farouche est dans vos mains,
Mon cœur, nouveau pour vous, mais qui fut si fidèle... »
Je lui dirai : « Je vous aime depuis longtemps;
Sans être sûr que vous viendrez, je vous attends;
Je n'ai que mon amour au monde, et vous le donne. »
Je lui dirai : « Je vous aime... Ne craignez rien;
Soyez tendre, soyez sincère, soyez bonne,
Confiez-moi votre bonheur... Aimez-moi bien... »

Mais non. J'y pense trop : elle est si loin! J'oublie
Que je suis seul, tout seul. J'y pense trop : j'ai tort,
Car je suis amoureux sans amoureuse encor...
Mais je voudrais prier pour qu'elle soit jolie!

II

A MON FRÈRE

Ce matin, j'ai cueilli des fleurs pour votre tombe.
Le vieux jardin était environné d'air bleu
Que le soleil de juin faisait trembler un peu;
A l'entour du jet d'eau volait une colombe.
Il faisait calme et tiède et j'allais, choisissant
Les fleurs qui me semblaient vous être destinées,
Les fleurs blanches, les fleurs pour une âme d'enfant.
Car, un autre matin, bien loin dans les années,
On vous enveloppa pour votre dernier lit.
Je jouai, ce jour-là, moins fort que d'habitude,
Et ce fut tout : l'enfance a des trésors d'oubli!
Mais je vois maintenant quelle est ma solitude!...
Mon frère, avais-je donc mieux que vous mérité
D'avoir les yeux ouverts au lumineux été,

De vivre, d'être heureux et fort, d'avoir mon âge?...
Tous mes bonheurs, sans vous, deviennent des regrets :
Vous n'êtes pas à mon côté; que c'est dommage!
Mon frère, je comprends combien je t'aimerais :
Ma main serait souvent posée à ton épaule,
Cela m'amuserait que tu sois imprudent,
Car je tiendrais si bien, auprès de toi, le rôle
De protecteur, de grand ami, de confident!
Tu connaîtrais mon cœur et je saurais tes rêves...

Au moins, voici des fleurs que je t'apporterai,
Pleines de soleil blond, de parfums et de sèves,
A toi qui n'es plus rien, à toi presque ignoré.

III

JE SUIS TOUT PRÈS DE VOUS

Je suis auprès de vous, tout près. Nous nous taisons;
Les odeurs du foin vert descendent la colline,
La blonde après-midi vers le soir bleu s'incline,
Des arrosages frais emperlent les gazons,
L'immobile sommet des marronniers se dore...
Ensemble nous avons vécu ce jour d'été,
Cueilli des fleurs, mangé des fruits, couru, chanté,
Et maintenant je vous contemple et vous adore!...
Seize ans, des yeux d'avril, un visage d'enfant,
Un cœur plus ingénu, plus doux qu'une pervenche,
Un cœur qui ne sait pas comment on se défend,
Une grâce ignorante et gauche, en robe blanche!...
Nous nous taisons ; je crois que vous m'aimez un peu :
Est-ce la lumineuse et grisante journée?
Vous semblez d'un émoi nouveau tout étonnée,
Plus profond qu'un plaisir et plus grave qu'un jeu...
Ai-je trouvé les mots qu'il fallait pour vous plaire?
Ai-je choisi pour vous les fruits que vous vouliez?
Vous ai-je dit : « Vos yeux sont bleus, votre voix claire?... »
Ou mes doigts tremblaient-ils en nouant vos souliers

Qui, ce matin, se sont défaits dans l'herbe haute?...
Non. L'été sensuel flambait sur les jardins
Et vous êtes émue et ce n'est pas ma faute!...
Je suis tout près de vous. Je regarde vos mains
Et votre nuque et votre bouche et votre épaule
Que je devine sous le transparent linon,
Et mes lèvres, déjà, s'ouvrent pour votre nom,
Et mon amour, soudain voluptueux, vous frôle...
Je pense à votre corps frêle, tiède et secret,
A la chambre où bientôt, sans vertige et sans rêve,
Un bon sommeil fera pour vous la nuit si brève!
Je souffre de désir, d'espoir et de regret...
Je suis tout près de vous, petite fille sage :
Vous avez un paisible et candide visage;
Je pense à des bonheurs qui me font anxieux :
Mes regards ne sont plus aussi purs que vos yeux!...
Vous, vous avez senti peut-être quelque chose
Comme un vague baiser voler autour de vous...
Je vais risquer des mots inutiles et fous;
Mais non, car votre main sur la mienne se pose :
Je n'ose plus lever les yeux, et j'ai si peur,
Et j'écoute le bruit douloureux de mon cœur!...
Mais voici qu'hésitante et pâle, sans rien dire,
Vous cueillez un petit rameau de jasmin blanc,
Que vous me le tendez, sérieuse, en tremblant,
Et que vous essayez, enfin, de me sourire.
Je suis tout près de vous. Il fait nuit. Je suis sûr
Qu'une larme, un instant, a mouillé vos prunelles;
Le ciel s'est repeuplé d'étoiles éternelles,
Et ces abeilles d'or butinent dans l'azur...
— Ainsi vous m'avez fait une adorable offrande,
Plus sincère peut-être et plus rare et plus grande
Que ne l'est un baiser de femme à son amant;
Et c'était un rameau de jasmin seulement!...
Je vous aime à présent bien mieux et davantage,
J'ai honte de moi-même et voudrais, devant vous,
M'humilier très bas et me mettre à genoux
Et baiser vos doigts fins, petite fille sage...

IV

L'AVEUGLE

Viens, laisse-toi guider par ma voix fraternelle,
Toi dont les yeux sont morts;
Jeune homme, le jour luit et la campagne est belle,
Viens avec moi dehors!

Puisque tu n'as, au lieu des clartés spacieuses,
Que l'obscure prison
Dont tes bras étendus et tes mains anxieuses
Limitent l'horizon,

Mes yeux clairs seront près de tes yeux inutiles
Et mon cœur près du tien,
Et j'imaginerai des paroles subtiles
Que tu comprendras bien...

Tu ne sais de l'été que le bruit des abeilles
Et la chaleur du vent
Et le parfum des fruits sur le jonc des corbeilles;...
Je te veux plus savant :

Puisque tu ne vois pas le nuage qui passe,
Dans l'azur emporté,
Je te raconterai ce que c'est que l'espace
Et l'ample liberté,

L'ivresse de courir à travers l'herbe haute,
Ou, par les blancs chemins,
D'aller vers la maison lointaine du bon hôte
Qui nous tendra les mains!...

Mais voici le jardin et la terre sablée :
Tu ne les connais pas,
Promeneur sans regard qui mesures l'allée
Au nombre de tes pas.

Aussi je te dirai quand un papillon frêle
Tremblera sur les lis,
Et la place de l'orme avec sa tourterelle
Et ses volubilis,

De quel rouge luisant les cerises sont teintes
Dans les verts cerisiers,
La place des œillets, la place des jacinthes
Et celle des rosiers,

Et je te montrerai l'endroit où la fontaine
Brille près du lavoir,
Les bordures de buis, de menthe et de verveine,
La bêche et l'arrosoir...

Puis, quand le soir bleuit le versant des collines
Et fait le ciel doré,
Dans la villa champêtre et mauve de glycines
Je te ramènerai,

Toi qui ne connais pas la douceur de la lampe
Sur le livre qu'on lit,
Sur des cheveux légers bouclant près d'une tempe,
Sur la blancheur du lit...

Mais, malgré ton front morne et ta lourde paupière,
Mon frère de vingt ans,
Console-toi d'avoir ignoré la lumière,
Les fleurs et le beau temps,

Puisque tu ne vois pas mourir les paysages
Quand décline le jour,
Ni se ternir les yeux, ni vieillir les visages,
Ni se faner l'amour...

V

UN SOIR DE BAL

Je suis seul dans ma chambre et vous êtes au bal;
Mon feu brûle sans bruit et la maison repose;
Je suis triste. Je songe à votre robe rose :
Cela m'amuse un peu, m'occupe et me fait mal.
Ce soir, j'espère, au moins, que vous êtes jolie,
Que vos cheveux sont fous et que vous dansez bien
Et qu'heureuse, là-bas, vous ne pensez à rien...
Je me souviens de vous; qu'importe qu'on m'oublie!...
Tandis que vous dansez, je rêve pour nous deux
Et je reste au foyer, assis devant les cendres.
Cela vaut mieux : il faut parfois aux cœurs trop tendres
Du calme, du silence et de l'ombre autour d'eux...
Et, puisque l'un de nous doit aimer plus que l'autre,
Avec plus de mystère et de fidélité,
Je suis là pour veiller sur notre intimité
Et j'aurai mon plaisir en étant sûr du vôtre.
Oh! comme je deviens paisible et sérieux!...
Rien ne peut altérer l'image familière
Que j'ai de vous, pour moi, quand je ferme les yeux,
Loin du bruit, dans ma chambre et loin de la lumière...
Je pense à vous si fort et si profondément
Que je vous crois à mes côtés et que je tremble...
Je vous aime. J'entends votre voix... Il me semble
Que vous venez; et c'est périlleux et charmant!...
Vous vous seriez du bal un instant échappée,
Vous entrez sans rien dire. Et nous voilà tout près
Et mon baiser s'attardera sur vos bras frais,
Le silence laissant ma lèvre inoccupée...
Je suis heureux... Vraiment, c'est bien vous que je vois!
Le bout de votre écharpe ondule entre vos doigts.
Il n'était dans vos yeux rien que je ne connaisse,
Mais à présent j'y trouve un reflet ignoré :
Une grave et soudaine et peureuse faiblesse!
Dans vos cheveux s'éveille un frisson plus doré...

Il est minuit. Vous seriez là, vous, l'enfant sage,
En robe rose, avec des muguets au corsage;
Mes mains jointes vont se poser sur vos genoux;
L'ombre est une caresse exquise autour de vous!...
Je vous regarde bien : je vous aurai connue,
Ainsi mieux que le monde et mieux que les passants:
Je vois l'amour brûler dans vos yeux innocents
Et c'est pour moi tout seul que votre épaule est nue!...

Mais non!... Vous êtes loin, si loin! Et vous dansez.
Je suis triste. Il est tard. Je ne verrai personne.
Mon feu s'éteint, la chambre est sombre. Je frissonne.
Dehors, le ciel d'hiver s'appuie aux toits glacés;
Des flocons, dans la nuit, derrière la fenêtre,
Tournent, lancés par un obscur et blanc semeur...
Quels beaux rêves souvent un soir de bal fait naître!
Je souffre. Je m'étais approché du bonheur...

VI

AUX JEUNES FEMMES

Oui, nous avons vingt ans, nous sommes peu de chose,
Nous n'avons pas encor souffert assez par vous;
Pourtant laissez nos fronts tomber sur vos genoux;
Laissez-nous, à vos pieds, ramasser une rose.

L'été, nous regardons fleurir dans les jardins
Vos robes de batiste et vos fraîches ombrelles;
Vos cœurs sont langoureux comme des tourterelles :
Jeunes femmes, laissez nos mains chercher vos mains!...

Car nous vous adorons avec notre jeunesse;
Vous êtes nos espoirs délicieux et fous;
Nous sommes des gamins éperdument jaloux,
Nous sommes désolés qu'un autre vous connaisse!

Votre chair est paisible et vos yeux sont contents;
Avec nous votre jeu sera toujours le même,
Nous ne serons jamais pour vous qu'un passe-temps :
Vous ne désirez rien sinon que l'on vous aime.

Nous sommes vos petits amis et vos jouets,
Nous qui rêvons, sur la terrasse, aux crépuscules,
Tremblants de solitude et tremblants de souhaits;
Nous sommes amoureux, tristes et ridicules!

Nous composons des vers affreux, pour vous, le soir,
En vous offrant notre âme avec une chaumière,
Et, si nous attendons le bonheur de vous voir,
Nous mettons une fleur à notre boutonnière!

Cela vous flatte un peu, vous charme et vous distrait,
Jeunes femmes, car il vous plaît d'être chéries
Respectueusement, de très loin, en secret,
Par des enfants sans ruse et sans coquetteries.

Mais, en un jour d'oubli, de vertige et d'aveux,
Si nos lèvres se sont un peu trop approchées,
Vous prenez un air digne et vous êtes fâchées :
Nos jeunes cœurs sont faits pour qu'on s'amuse d'eux!..

Et pourtant si, demain, l'une de vous se donne,
Par plaisir, par faiblesse ou par désœuvrement,
Celle-là gardera toujours l'émoi charmant
D'avoir au moins été voluptueuse et bonne,

D'avoir connu, par nous, la franchise des yeux,
L'ardeur des baisers neufs et des âmes ouvertes
Et la douceur des voix qui ne sont pas expertes :
Nous aimerons moins bien lorsque nous saurons mieux!

VII

LETTRE

Ecoutez-moi : jusqu'à présent, je vous aimais
Tout en me promettant de ne parler jamais.
Je voulais, vous donnant mes plus chères pensées,
Songer à vous ainsi qu'on songe aux fiancées...
Enfant mystérieuse et grave, comprends-tu
Que c'est mon éloquence, à moi, de m'être tu?
J'ai trop souvent joué mon cœur en trois paroles
Et je sais que les mots sont gauches ou frivoles.
Écoutez-moi : j'écris pour vous; je veux demain
— Et j'en ai peur déjà — glisser dans votre main
Ce pauvre chiffon blanc griffonné de mon rêve...
Mais non... Il ne faut pas que se troublent vos yeux
A déchiffrer un long billet : cela vaut mieux,
Car une lettre a plus de poids en étant brève!...
Mais je voudrais, plus tard, que ceux qui la liront
Devinent que je suis au matin de ma vie,
Que mon cœur est gonflé de projets, que j'envie.
Le paisible bonheur qui luit sur votre front.
Je veux que mon amour et que votre sourire,
Que l'angoisse où me met le bruit de votre voix,
Tout ce que j'aime en vous et tout ce que j'y vois,
Restent dans ces vieux mots que je prends pour écrire,
Et que ces vers, un jour, dans longtemps, à jamais,
Murmurent que j'étais sincère et vous aimais.

Je vous écris... Je ne sais pas ce que vous faites
Loin de moi. Mais au moins, tout seul, j'aurai goûté
Une mélancolique et fière volupté
A tant parler de vous sans dire qui vous êtes!

VIII

L'OMBRE AU SOLEIL

Je vous aime. Je suis avec vous au soleil...
Un ruban rose et bleu s'enroule à votre taille,
Le vieux jardin se chauffe et semble avoir sommeil
Et nous sommes assis dans des fauteuils de paille.
Parfois un peu de brise incline le jet d'eau,
Un vol d'abeille autour du rosier chaud bourdonne;
Votre corps aux coussins de toile s'abandonne,
L'été sur nous est un éblouissant fardeau...
Nous nous taisons. Je suis heureux. Je serai sage.
Je suis auprès de vous et je ferme les yeux :
Trop de clartés environnaient votre visage;
Dans mes yeux clos je crois que je vous verrai mieux...
Je songe au premier jour où je vous ai connue :
Votre large chapeau fleuri vous allait bien,
Vous m'avez gentiment donné votre main nue,
Vous étiez une enfant qui joue et ne sait rien...
Le jour brûle sur ma paupière appesantie,
Je n'entends que le bruit d'une faux dans le pré...
Par moments, je prends peur que vous soyez partie,
Mais je sais qu'en ouvrant les yeux je vous verrai!...
Je regarde, à présent, votre ombre sur l'allée :
Votre ombre, un dessin bleu bordé de sable clair,
Et qui dort sous l'azur et la tiédeur de l'air,
Votre ombre paresseuse au soleil étalée.
Et je songe que c'est votre corps, que c'est vous,
Vous que j'aime si fort et j'aimai la première,
Qui prenez là si peu de place et de lumière!...
Je songe que vos bras, vos mains et vos genoux,
Vos regards transparents comme l'eau des fontaines,
Et votre robe, et votre chair, et votre sang
Si rose à votre bouche et si bleu dans vos veines,
Votre visage enfin, lumineux et content,

Et votre rire, et votre âme, tout ce que j'aime,
Que tout cela fait sur le sable du jardin
Cette ombre, ce fantôme insaisissable et vain
Et désirable aussi comme le bonheur même!...

IX

MATIN SUR L'EAU

Juillet... Le jour blanchit derrière les monts bleus;
Voici la grève humide où la barque est tirée;
Deux cygnes, lentement, voguent sur l'eau nacrée;
Le lac est un miroir immense et nébuleux.
Le souffle de l'aurore est froid à ma poitrine,
Le lac est gris. J'entends m'appeler le pêcheur,
Car je vais, ce matin de calme et de fraîcheur,
Sortir les filets lourds de l'onde cristalline...
— Le lac est rose et le bateau va mollement
Avec un gazouillis d'eau claire à son étrave.
Et voici les rochers bruns et lisses que lave
Le flot pâle de son éternel bercement.
Et je laisse traîner mes doigts dans l'eau mouvante.
— Le lac bleuit. Voici que la brise l'évente,
Que la brise le moire et le frôle d'azur;
Je respire. Le jour est beau, le jour est pur.
Puis, maintenant, penché sur les eaux d'émeraude,
Je regarde le sable et les herbes du fond
Et les dessins légers et souples qu'elles font
Dans l'ombre verte où le poisson navigue et rôde...
— Le lac est bleu. Voici les filets ruisselants
Qu'on relève, et je vois, prisonniers dans les mailles,
Se tordre des reflets dorés, glauques ou blancs,
Tous les reflets de l'eau qui sont sur les écailles!...

Il est midi. Le lac est chaud sous le soleil;
Le lac brille, le lac immobile a sommeil.

Cependant les pêcheurs vont regagner les rives
Et j'ai fait mon plaisir du labeur de ces gens.
Je suis heureux, je suis l'ami des flots changeants,
Des flots qui m'ont donné bien des heures pensives...
Midi... La sueur perle et coule sur les fronts.
Des gouttes de cristal tombent des avirons,
Et je pense, en voyant la terre si prochaine,
Que tout à l'heure, assis près des roses, rentré
Dans le jardin paisible et frais, j'écouterai
Bourdonner la chaleur et rire la fontaine...

X

PLUIE AU PRINTEMPS

Noirs et lourds, dans le ciel, s'arrêtent les nuages;
Il va pleuvoir : tout bruit s'est tu dans le jardin;
La couleur des gazons devient sombre et soudain
Une attaque du vent rebrousse les feuillages...
Il va pleuvoir : la pluie arrive, elle est tout près;
Goutte à goutte, elle tombe à présent sur les plantes,
Elle crible l'air chaud qui bientôt sera frais
Et les roses du mur sont toutes ruisselantes!

Elle a trempé le sol et courbé les lilas,
Inondé, rajeuni les branches étalées,
Amolli l'herbe sèche où traînaient nos pieds las,
Et des limaçons bruns traversent les allées...
Elle est tombée, avec un doux bruit crépitant,
Sur la serre dont le vitrage tinte et vibre,
La serre tiède où la fleur prisonnière attend
La beauté de juillet pour s'ouvrir au ciel libre!
Elle tombe à travers les feuilles, à travers
La ramure des bois sur les sentiers de mousse;
Elle a, sur les bons champs où la récolte pousse,
Mouillé la jeune vigne et mouillé les blés verts,
Et le printemps, sous la mollesse de l'ondée,
Étire sa langueur brûlante et fécondée...

La pluie! elle a tramé ses limpides réseaux,
Dont parfois le soleil éclaire les fils pâles,
Autour du marronnier d'où neigent des pétales,
Et des perles tremblent aux plumes des oiseaux...
Les moucherons dansants, sous les branches des saules,
Se blottissent. Il pleut... Je songe que j'ai vu,
Un jour d'averse, ayant à mon bras son bras nu,
Sous le linon léger frissonner ses épaules...
Il pleut. La terre exhale un arome nouveau,
Tandis que, sur la vitre où serpente la pluie,
Le malade enfermé qui souffre et qui s'ennuie,
Fiévreux, regardera briller des gouttes d'eau!

La pluie est retournée où le soleil l'a prise,
Aux vagues de la mer, aux fleuves, aux torrents,
Sur les marais boueux et les lacs transparents,
Sur le verger de neige et sur la route grise.
Et demain, le soleil, de sa blonde chaleur,
Séchant les plis secrets de la froide verdure,
Buvant des grains d'argent dans le creux d'une fleur,
Réchauffera le front transi de la nature.
Et l'eau qui luit sur les jardins et sur les champs
En brume s'en ira loin de l'herbe et des roses
Et fera dans le ciel des nuages changeants,
Dorés quand vient le soir et, quand vient l'aube, roses!...

XI

VIEILLE ÉGLISE

La place est calme, avec ses maisons bien pareilles;
Sur un banc du parvis bavardent quelques vieilles;
Il fait beau temps : le bleu du jour semble lavé
Et des pigeons tombent du ciel sur le pavé.

La place est au soleil devant la cathédrale
Et les murs sont tout chauds du grand jour éclatant.

Je vais au porche noir, je pousse le battant,
Je pénètre. Voici la fraîcheur sépulcrale
Et l'ombre grise éteint mes regards éblouis.
Une langueur sereine alourdit mes paupières;
Tout est grave, le bénitier, les vieilles pierres
Et le sol même où sont des tombeaux enfouis.
Une pieuse odeur d'encens parfume encore
La nef silencieuse, immobile et sonore
Où, dans leur cadre sombre, en de naïfs dessins,
S'allument les vitraux comme des pierreries :
La Vierge en manteau bleu, le Calvaire, les Saints,
Les Rois Mages courbant très bas leurs seigneuries,
Captifs étincelants dans les cernes de plomb.
Je regarde. Je suis tout seul et je médite;
Je pense à ma jeunesse ignorée et petite,
Je sais que rien ne dure et que le temps est long,
Et je songe... Voici l'équitable demeure
Où le riche est l'égal du pauvre, puisqu'il pleure,
La Maison fraternelle où l'on vient ressentir
L'amertume du mal et le bon repentir,
La demeure construite afin qu'on s'humilie,
Pour que la tête penche et que le genou plie...

Personne... Tout se tait. Ainsi, je suis venu,
Mais le chagrin de vivre, à moi, m'est inconnu,
Car, ce matin, Avril, sous les branches mouillées,
Étirait ses bras blancs au verger langoureux,
Et les plantes en étaient tout émerveillées,
Et ce jour est trop beau pour qu'on soit malheureux!...
Je songe que le temps inlassable qui passe
Ne franchit pas ces murs où tous les bruits sont morts;
L'heure dont chaque coup, retentissant, s'espace,
Ne tinte, semble-t-il, que pour ceux du dehors!...
Des hommes sont venus ici, depuis des âges,
Pleurer ou s'éblouir de célestes mirages,
Et moi, qui suis entré sans vœux et sans regrets
Puisque ce jour est tel que je le désirais,
Je comprends la douceur merveilleuse de croire,
Je me sens plus paisible et j'incline le front...

Je suis dehors. Je pense aux matins qui viendront.
Alors j'emplis mes yeux, simplement, de la gloire
Éternellement rose et calme du couchant :
Les pigeons sont, au ciel, de la neige vivante;
La place, d'une brise encor tiède, s'évente,
Et je trouve le soir plus grave et plus touchant...

XII

POUR LES MORTS

Il fait beau temps. L'azur est maître de l'espace,
Le vieux monde me semble un nouveau paradis,
Tant ce matin d'avril prête de jeune grâce
Aux vergers doux-fleurants comme aux prés reverdis.

Un souffle de lilas entre par la fenêtre
Avec le bon soleil qui tiédit sur mes doigts :
Je suis reconnaissant de tout ce que je vois;
L'adorable beauté de vivre me pénètre...

O morts, je pense à vous, car le jour est si clair
Et j'ai tant de jeunesse heureuse dans les veines,
A vous qui n'avez plus de force ni de chair,
Ni rien dans vos cœurs froids ni rien dans vos mains vaines!...

O morts, je pense à vous : j'avais hier vingt ans,
Je ne sais pas encor le prix d'une journée,
J'espère n'avoir pas fini ma destinée,
Puisqu'il est des bonheurs ignorés que j'attends;

Mais, aujourd'hui, j'inclinerai vers vos mémoires,
Pauvres morts oubliés en un triste sommeil,
Mon front baigné d'espoir, de rêve et de soleil,
Vers vous qui n'êtes rien que de l'ombre ou des gloires!...

Lentement, vous avez, sur le bord du tombeau,
Laissé choir les bouquets dont la senteur enivre
Et déposé le cher et douloureux fardeau
Des jours vécus, du jour présent, des jours à vivre;

Puis, n'ayant rien qui chante et vibre en votre corps,
Ni même de regards sous l'abri des paupières,
Vous avez épaissi l'herbe des cimetières
Et fait des rameaux vifs avec vos membres morts :

Les dépouilles d'enfants ont donné des fleurs blanches,
Les poètes aux vents ont rendu leurs chansons,
Les guerriers lourds ont fait les robustes moissons
Et les yeux bleus ont refleuri dans les pervenches...

Je crois que la chaleur superbe de l'été
Vient de tous les baisers qui brûlaient votre bouche;
Je crois que vos chagrins et votre volupté
Ont fait la nuit sublime, amoureuse et farouche.

Je crois que, n'ayant plus de lèvres ni de sang
Pour goûter l'air limpide et la lumière blonde,
Vous avez désiré, du moins, en finissant,
Remettre vos frissons infinis dans le monde!...

Ainsi, je vous comprends encore, en votre exil :
Vous viviez sous le ciel, vous n'êtes plus personne,
Mais je sens vos regrets dans le plaintif automne,
Dans la rose qui meurt d'un orage, en avril...

Et puis je pense à vous, petite Juliette :
L'émoi qui vous charmait et qui vous faisait mal
Lorsqu'au frêle balcon vous penchiez, inquiète,
Votre rêve ingénu, brûlant et matinal.

Vous l'inspirez parfois aux jeunes filles sages
Qui souffrent d'une intime et soudaine langueur
Et connaissent, malgré leurs paisibles visages,
L'émoi délicieux dont battait votre cœur!

— Hier j'ai retrouvé parmi des lettres jaunes
Beaucoup d'amour fané sous un terne ruban :
Des larmes, des aveux, des refus, des aumônes,
Et j'ai vu que la main tremblait en écrivant...

Je rouvre mon Ronsard à la page chérie :
Je vois qu'Avril était déjà tout bleu pour lui,
Qu'il modulait ses vers pour qu'Hélène sourie
Et qu'on aima toujours ce que j'aime aujourd'hui!...

O morts, je pense à vous de toutes mes pensées...
Demain suivra demain. Je pense aux jours finis,
A mes craintes, à mes projets, à mes amis,
Aux choses qu'on détruit à peine commencées,

Et, grave, je me dis, ce matin, qu'il est doux
De savoir, puisqu'il faut que la nuit nous emporte,
Que le soleil viendra toujours à notre porte
Et que l'amour aussi durera plus que nous!...

JACQUES CHENEVIÈRE

L'AMOUR MASQUÉ[1]

XXVIII

Un matin, Éva dit à François :

— Je ne sais si je t'ai prévenu... Gringette déjeunera ici...

Gringette était une amie d'Éva, son amie à tout faire. Une ombre soumise, sans beauté, sans bonheur. On cherchait, à la voir, ce qui l'avait décidée à « faire du théâtre ». Mais elle n'était pas vaniteuse et avouait de bonne grâce qu'elle n'avait aucun talent. Éva ne pouvait se passer d'elle : Gringette était si serviable, si discrète, si dévouée!

François déclara que la pensée de déjeuner avec Gringette le charmait. Il demanda si cette excellente personne allait en Amérique, avec la « tournée ».

— Oui, elle vient avec moi. Elle jouera les ingénuités dramatiques.

Éva expliqua que la princesse Aricie, dans *Phèdre*, était une « ingénuité dramatique ».

Gringette, l'idéale femme de chambre des pièces modernes, qui introduit l'amant au second acte et prépare la valise au dernier. Gringette serait Aricie! François trouvait cela plaisant.

Voir la *Revue* des 1er, 15 juillet, 1er et 15 août.

Éva défendit son amie :

— Gringette sera bien assez bonne pour tous ces sauvages. D'ailleurs, j'ai toujours joué avec elle.

— Même en Russie?

— Oui, même en Russie.

Il pensa tout haut :

— Elle a sans doute connu Marisy, Gringette?... Elle me dira si...

Éva l'interrompit, toute troublée :

— Quelle idée! Mais jamais!... jamais elle ne l'a vu... Parler de Marisy à Gringette!...

Il dit que cette idée lui semblait très naturelle. L'agitation de sa maîtresse amusait François. Comme Éva craignait pour son mensonge! Mieux que tout autre, il savait que Gringette n'avait pas vu Marisy. Personne ne l'avait vu. Éva seule, et dans des rêves!

— Il n'y a que toi qui saches que j'ai aimé Marisy, — affirmait Éva, — et, ma foi, j'aurais mieux fait de ne rien te dire : regarde comme tu me taquines, maintenant...

Mais François ne voulait pas rassurer sa maîtresse. Depuis leur dernière conversation, il se représentait Marisy comme un rival, presque un ennemi : il n'y avait pas de raison pour qu'il l'épargnât. Peut-être eût-il été plus simple, pour anéantir ce personnage, de dire : « Mais Marisy, c'est moi! » et de le prouver par les lettres qu'il possédait. Mais François n'avait pas la pensée de cet aveu. Dans les premiers temps, après la journée de Versailles, il y avait songé une ou deux fois. Maintenant, il oubliait peu à peu que Jean Marisy et lui étaient la même personne. L'être imaginaire créé par Éva prenait en lui, lentement, la place de son Marisy, à lui. Entre ces deux figures du passé, il n'y avait plus identité, l'homonymie seule subsistait. Comme Éva, Francois se laissait prendre doucement à une apparence qui devenait insensiblement pour eux la réalité...

L'attitude d'Éva aidait d'ailleurs à cette transposition. Depuis cette après-midi, à Versailles, où, pour la première fois, elle avait parlé de Marisy à son amant, elle s'était accoutumée à sa chimère. Bien vite elle avait été comme envoûtée par son mensonge. Et certainement elle aurait tout d'abord traité

la vérité de fantaisie, si on l'avait soudainement opposée à son invention. Pour elle, selon la parole de Baudelaire, « l'imagination était la reine du vrai ».

La crédulité feinte, la jalousie et les taquineries de François ajoutaient encore à cette conviction. Qu'un personnage vivant crût comme elle à l'existence de ce fantôme, cela ne confirmait-il pas la réalité de celui-ci? Pourquoi aurait-elle douté que Marisy l'avait aimée et qu'elle avait aimé Marisy, alors que son amant actuel montrait, par tous ses propos, qu'il n'en doutait pas?

A l'aise dans sa fiction, elle déformait chaque fait réel pour qu'il pût contribuer à cette fiction même. Certes elle était inquiète de ce que François voulût parler de Marisy à Gringette, mais non, comme le pensait François, parce que son mensonge allait se découvrir : elle était troublée parce que cette divulgation allait peiner son amie, qui lui en voudrait de lui avoir caché cet amour, autrefois...

Gringette arriva, apportant dans ses pauvres fourrures l'odeur de l'hiver naissant. Elle se blottit devant la cheminée et commença de raconter des « potins ».

A table, il ne fut question que de la tournée. Les amants semblaient avoir oublié Marisy. On parlait de la vie que l'on mène en Amerique, des trains spéciaux, des scènes dressées dans des granges, des représentations données à dix heures du matin. L'art était tout à fait secondaire dans cette entreprise. François s'en affligeait. Mais Éva parlait de la célébrité.

— Oui, cela consacre une artiste! — s'écria Gringette. — Après, il n'y a plus que le sociétariat à part entière...

Éva sourit :

— Si j'y avais consenti, je serais aux Français depuis trois ans.

Gringette s'informa, curieuse.

— Oui, on me l'a offert très sérieusement. Je ne te l'ai pas dit, à cette époque, parce que je ne pouvais pas. Mais aujourd'hui, ce n'est plus la même chose...

François, qui prévoyait quelque bavardage de coulisses, décida de s'intéresser à son cigare, à l'estimable eau-de-vie qu'il réchauffait dans sa main. Il entraîna les deux femmes dans le salon rose, où il y avait de bons fauteuils.

Il suivait de l'œil la spirale que faisait la fumée, lorsque Éva dit à Gringette :

— Je ne t'ai jamais parlé de Jean Marisy...

François dissimula l'admiration que lui causait l'habileté de sa maîtresse. Il dit seulement :

— Vous allez entendre un joli récit.

Et la comédienne de narrer, plus naturellement qu'elle ne l'eût fait au théâtre, ses amours avec Jean Marisy.

François apprit ainsi que ce jeune homme oisif et fortuné connaissait « tout Paris ». Après le succès d'Éva dans le rôle d'Hermione, il avait obtenu que l'on engagerait celle-ci au Théâtre-Français. Éva n'y avait pas consenti parce que, dit-elle, elle ne se trouvait pas prête.

Gringette montra de la surprise quand la tragédienne assura qu'elle avait « follement aimé » Jean Marisy.

Elle hasarda :

— Es-tu bien sûre?...

Mais Éva s'animait. Elle voulait persuader son amie :

— Nous nous sommes aimés comme jamais personne n'a aimé. Pourquoi ne pas me croire? Aujourd'hui encore, quand je pense à cet amour, je suis comme libérée des attaches terrestres... Ah! tu ne peux pas savoir, Gringette, ce que c'était que cet amour; non, tu ne peux pas savoir... Nous nous aimions, si l'on peut dire, au delà de nous-mêmes!... Vraiment, cela n'avait rien de commun avec les passions ordinaires. Ce que nous trouvions l'un chez l'autre, c'était quelque chose d'absolu dont nous n'avions pas l'idée avant de nous être rencontrés...

Elle se leva, dressée par la violence du sentiment qu'elle éprouvait. Gringette fixait les yeux à terre, gênée pour François; celui-ci, devant Éva, était comme hypnotisé. Il l'écoutait avec une stupeur où la douleur se mélangeait à l'amour. Pour la première fois, en la contemplant, il ne songeait pas au corps splendide; la beauté physique de sa maîtresse, il ne la voyait plus.

Éva poursuivait, frémissante, ne parlant plus que pour elle-même :

— Il faudrait les dons d'un grand poète pour faire comprendre cela. Comment exprimer l'inexprimable? Imagine

pour les cœurs ce qu'est pour les yeux un immense ciel, d'un bleu très pur, infini... Quelque chose de vague, d'angélique, de divin...

Et elle était comme extasiée.

François, devant cette révélation, ne songeait pas à s'étonner. Avec une douleur subite, il pensait : « Ah ! pourquoi ne m'aime-t-elle pas comme cela ?... » Et, bien vite, il se dit qu'elle ne l'aimait pas : « Je l'ai distraite, je l'ai amusée... pas autre chose ! »... Il exilait de sa mémoire tous les plaisirs passés. Pour lui, l'amour d'Éva, c'était cet amour qui venait de l'éblouir comme un éclair, cet amour qu'il n'avait pas inspiré.

Il ne s'inquiétait plus de savoir si Éva mentait ou si elle disait la vérité. Elle était *sincère* : il n'en doutait pas. Tout dénonçait cette sincérité. L'air contraint de Gringette ; l'attitude maintenant épuisée d'Éva ; et son propre cœur torturé, à lui. Ah ! pouvait-on douter de ces accents si spontanés ? Ils vibraient encore dans ses oreilles, et l'atmosphère en était comme déchirée. Que fallait-il dire, maintenant, pour rompre le silence ?...

Gringette devina que c'était à elle de parler. Elle dit, en se tournant vers François :

— Deux spectateurs seulement ; mais quelle scène !... Nous sommes favorisés...

En affectant un ton léger, François exprima un peu de sa pensée :

— J'ai bien peur d'être arrivé trop tard !...

Mais Éva s'était ressaisie. Elle rit d'elle-même :

— Il ne faut pas faire attention... c'est le passé, tout cela... Et puis, je sens les choses trop vivement !

Elle s'approcha de François, et, un peu penchée, s'appuyant des deux mains sur les épaules de son amant :

— Je ne l'aime plus, c'est toi que j'aime.

— Est-ce bien vrai ?... Et s'il revenait ?...

La voix de François était triste.

— Il ne reviendra pas ; il ne peut pas revenir.

Éva s'assit sur le bras du fauteuil, à côté de François, câline, alanguie. Il l'attira contre lui.

— Où est-il maintenant, ce Marisy ?...

C'était Gringette qui demandait cela.

— Oh! toi, tu m'ennuies. Tu veux toujours tout savoir!...

Le voisinage immédiat de sa maîtresse faisait éprouver au peintre un sentiment tout nouveau. Près de lui, elle n'était plus une belle proie docile, mais un trésor sans prix, un bien rare et magnifique, digne des plus tendres égards. C'était presque une autre femme, et dont les richesses spirituelles, soudainement dévoilées, éclipsaient les attraits extérieurs, de même que l'hostie, pour le croyant, éclipse l'or de l'ostensoir.

XXIX

Dès lors, l'amour de François se transforma. Celle qui avait été pour lui, trois années auparavant, une sorte d'idéal factice; celle qui avait été, ensuite, la dispensatrice du plaisir, était aujourd'hui l'élue, la compagne unique, à laquelle on est lié corps et âme. Son amour, désormais, contenait tout l'amour.

Cela était tout nouveau pour lui. Les femmes qu'il avait aimées sentimentalement n'avaient jamais été ses maîtresses; jamais non plus il n'avait vu en ses sensuelles amies autre chose que de précieux objets animés.

Mais tous ces souvenirs s'évanouissaient dans l'éclat de sa passion.

Par instants, il regrettait d'être l'amant d'Éva : qu'il eût été doux d'avoir encore à le devenir! Cette intimité permanente avec une femme qu'il croyait n'aimer que de la veille le désorientait.

La plupart du temps, il ne réfléchissait pas, il ne raisonnait pas. Il était à la fois ravi et désolé : — ravi, parce qu'il « aimait » enfin; désolé, parce que celle qu'il aimait ne l'aimait pas... Car pouvait-il voir de l'amour dans des transports où le cœur n'avait aucune part, maintenant qu'il savait ce cœur si capable d'aimer! — Il se considérait comme offensé, presque blessé par ces étreintes, par ces baisers que lui prodiguait Éva. Non qu'il dédaignât de voluptueux témoignages; mais il attachait plus de prix à ce qu'il n'avait pas obtenu qu'à ce qu'il possédait déjà depuis des mois.

Il recherchait les prétextes à parler de Marisy avec Éva. Il ne

trouvait plus là le divertissement de quelqu'un qui, dégagé de l'action, la regarde; de cette fiction, il n'était plus le spectateur : de même qu'Éva, et avec une égale bonne foi, il prenait part à cette histoire. Pour lui, comme pour elle, Jean Marisy était mêlé à son existence. Et ce Marisy dont il était jaloux, ce n'était pas celui qui avait signé jadis les lettres de Feubrise; c'était un second Marisy, qui n'avait aucune ressemblance avec l'autre.

François n'ignorait plus rien du Marisy qu'Éva avait aimé. Chaque jour, il obtenait de sa maîtresse un nouveau détail qui enrichissait cette figure enviée. Les deux amants s'entretenaient fréquemment de ce troisième personnage; et ni l'un ni l'autre ne songeait à trouver ces entretiens singuliers. Tous deux, en effet, ne regardaient plus qu'en eux-mêmes. Dupes d'une double suggestion, ils avaient perdu le sens de la réalité. Ils se trompaient l'un l'autre avec virtuosité et candeur...

François avait un but en parlant sans cesse à sa maîtresse de cet ancien adorateur : il espérait arriver, un jour, à connaître suffisamment Marisy pour parvenir à le remplacer dans le cœur d'Éva par l'imitation qu'il en ferait. De là son insistance à l'interroger. Mais Éva répondait mal :

— Je ne peux pas t'expliquer, — disait-elle; — nous nous sommes vus et nous nous sommes aimés. Tous les grands sentiments sont simples et spontanés, — ajoutait-elle, sans remarquer que le sentiment ainsi glorifié par elle avait été le plus factice du monde. — Dès que je l'ai vu, j'ai été attirée vers lui par toutes les forces de mon cœur; de même que, lorsque je t'ai vu, toi, j'aurais voulu, dès la première minute, être dans tes bras.

François ne pouvait obtenir d'elle rien qui fût plus précis, plus « utilisable ». Éva le renseignait abondamment, au contraire, quand il s'agissait de la tournure, de l'aspect, des façons de Marisy. C'est que l'imagination de l'actrice était exercée à inventer et à choisir le détail pittoresque. Le décor, la silhouette, l'attitude s'offraient à elle avec précision et rapidité. Ce don, sans doute, l'avait poussée autrefois vers le théâtre, où il avait pu aisément se développer. Aussi tout ce qui entrait de visuel et d'auditif dans la confection de Marisy était-il prodigieux de vraisemblance et de vie. La partie intellectuelle du personnage

était plus grossière. Car, si l'actrice donnait à ses rôles le corps, la voix, elle trouvait l'âme et le caractère tout faits, pour ainsi dire, par l'écrivain.

Il en était un peu de même pour le peintre. Celui-ci avait une étonnante mémoire des yeux. Tout, pour lui, se fixait par silhouette, par tache, par contour. Aussi avait-il très vite, avec les données minutieuses d'Éva, vu et dessiné Jean Marisy. Et c'était de cela qu'il souffrait le plus.

Il se serait peut-être réjoui si Éva avait aimé le Marisy qu'il avait été : sans doute, alors, n'eût-il pas hésité à se faire reconnaître en lui. Mais non : il semblait qu'Éva mît toute application à ce que le Marisy dont elle parlait n'eût aucune analogie avec son amant. François était brun et barbu : elle avait fait de l'autre un blond, rasé. François était élégant jusqu'au dandysme : l'autre était habillé sans recherche. Et ainsi de suite. Un seul trait était commun aux deux jeunes hommes : un amour infini de la Beauté. — Et cela s'expliquait par celle de l'actrice, qui n'en était point ignorante.

Cet obsédant jeune homme, dont il était en somme le père lointain, François le haïssait de tout son cœur. De tout son cœur aussi, il l'enviait. Il aurait voulu être Marisy.

Éva Declos était loin de soupçonner ce qui se passait dans l'esprit de son amant. A vrai dire, elle ne s'en inquiétait pas.

D'ailleurs, si cet amour imaginaire l'occupait profondément, son amour pour François n'en était nullement diminué. Pas une fois elle n'avait pensé à opposer Marisy à François. Ils lui étaient chers tous deux. Et François lui était, sans doute, plus indispensable que Marisy, puisqu'il savait être à la fois un si voluptueux amant et un confident si dévoué.

Peut-être même eût-elle moins pensé à Marisy si François ne lui en eût parlé sans cesse. C'était le peintre qui l'avait amenée peu à peu à « pousser » ce vague croquis. Grâce à l'insistance de François, Marisy vivait maintenant pour Éva. Et non seulement elle savait qu'elle l'avait aimé, mais elle était persuadée qu'elle l'aimait encore : Marisy avait aujourd'hui, et pour jamais, croyait-elle, tout l'amour de son cœur.

« Et mon cœur, — se disait-elle, — François s'en moque bien!... » Depuis la demi-année que durait leur liaison, le peintre n'avait jamais témoigné le désir d'obtenir d'Éva autre

chose que ce qu'elle lui avait offert : un corps docile et passionné. Ce don d'elle-même l'avait rendue parfaitement heureuse, jusqu'au jour où elle s'était senti le cœur vide. N'était-ce pas une chance pour François qu'elle eût abandonné ce cœur à un penchant chimérique, qui assurait sa fidélité?

Ces deux amours ne se contrariaient pas. Aussi jamais la sécurité d'Éva n'avait-elle été plus grande, entre le double plaisir que lui procuraient parallèlement le rêve et la vie.

XXX

François s'occupait beaucoup de cette exposition qu'il avait résolu de faire. En toute autre occasion il aurait été content de réunir ses toiles, mais ce qui ne touchait pas à Éva le laissait aujourd'hui indifférent.

Il avait écrit sans entrain aux personnes qui possédaient ses tableaux, et il avait disposé ceux-ci dans la salle d'exposition comme il eût fait de ceux d'un étranger.

Cependant, lorsqu'ils avaient été accrochés, il avait eu, bien qu'il fût sans orgueil, un moment de fierté : « Cela se tient », murmurait-il, dans le jargon des peintres. Et c'était aussi l'opinion de quelques amis qui l'avaient aidé dans sa besogne.

François Feubrise, revenant en cela à la tradition des Ingres et des Puvis, voyait dans son art autre chose que la finesse de l'œil et l'adresse de la main. Le métier sans l'idée lui paraissait un corps sans âme. Et les maîtres qu'il ambitionnait d'égaler n'étaient pas les virtuoses comme Hals et Velasquez, mais les grands lyriques réfléchis.

Voluptueux à la façon d'un Giorgione, il agençait ses compositions avec la noblesse d'un Poussin, le raffinement d'un Mantegna. Il avait regardé la nature, mais pour l'oublier. Il n'était pas de son temps, où le goût exclusif de la couleur et de la nuance fait oublier aux peintres l'ordonnance de l'œuvre pour la subtilité de l'impression.

L'actrice ne connaissait pas toutes ces toiles. François espérait ingénument qu'Éva, devant ses œuvres, découvrirait qu'il n'était pas seulement un jeune homme robuste et ardent, mais

aussi un poète animé des plus nobles aspirations. Il lui montrerait qu'il « valait bien Marisy! »...

François était amoureux comme un enfant qui n'a encore jamais aimé, et qui cède à un premier sentiment avec toute la crédulité de l'inexpérience.

Le matin qui précédait l'ouverture de l'exposition, il mena Éva devant ses toiles. L'actrice savait que son amant était presque célèbre. Les quelques dessins, précis et purs, qu'il avait faits de ses bras, de ses épaules, de ses mains, lui paraissaient charmants et précieux. Mais, sans être ignorante de l'art, elle manquait d'éducation et d'entraînement. Elle « sentait » la Beauté, mais elle ne la « goûtait » pas.

Devant les portraits, elle s'intéressa surtout aux modèles. Elle ne doutait point que François, si séduisant à ses yeux, n'eût été « du dernier bien » avec la plupart des jolies personnes que l'on voyait représentées là. C'était presque vrai; et François le nia mollement, lorsque Éva l'interrogea à ce sujet. Devant ces images, Éva n'avait que des pensées voluptueuses, qui flattaient sa vanité de maîtresse régnante. Si elle avait aimé François ainsi que François aurait voulu être aimé d'elle, ces bonnes fortunes passées l'auraient attristée. Elle aurait souffert de Patricia et de Tige comme François souffrait de Marisy. Mais l'amour sensuel n'éprouve point ces froissements; la volupté n'est pas si regardante. Le passé de Don Juan fit ses succès.

Devinant la pensée d'Éva, François nia plus énergiquement. Il se défendit d'avoir aimé ces femmes : aucune ne méritait qu'on l'aimât; d'ailleurs il n'avait jamais connu la passion avant de rencontrer l'actrice, et puis il n'y avait pas de nature plus fidèle que la sienne. Il n'avait jamais aimé qu'Éva.

Il lui parla comme il ne lui avait jamais encore parlé. Ils étaient assis tous deux sur une large banquette, sous les regards de tous ces visages inanimés. Ces visages n'existaient pas pour François : tout son passé était aboli; il avait tout oublié. Mais ses tremblantes paroles ne savaient pas traduire les forces de son cœur, alliées pour vaincre enfin l'indifférence d'Éva, — trop manifeste, assurément, dès qu'il ne s'agissait point de pâmer de plaisir.

Éva ne comprenait pas ce langage fervent. Elle s'enivrait

de la voix chaude de son amant sans écouter les paroles qu'il prononçait. Elle se souvenait des voluptés que lui avait fait éprouver François; et aussi de celles qu'il avait éprouvées par elle. A ce moment, existait-il pour elle un autre amour que celui-là? Elle n'avait pas besoin de Marisy pour être heureuse. Elle considérait les effigies autour d'elle : cette Anglaise pâle, cette jeune fille nue, et cette étrange brune qui souriait dans l'ombre. Elle les dominait toutes. Pour François, elles n'avaient été que des esclaves soumises sur le long chemin qui conduit au palais où la Reine attend....

XXXI

François en vint à souhaiter que sa maîtresse ne l'aimât plus. Il en eût moins souffert que de l'ardeur qu'elle témoignait. Il aurait voulu résister à cette orageuse séduction; mais, comme elle, il était l'esclave de son plaisir.

Il souffrait plus que jamais quand sa maîtresse contemplait dans le vide l'image de Jean Marisy,

Souvent Éva, comme délivrée, en effet, des attaches terrestres, laissait son cœur s'éveiller. Et, de même qu'elle oubliait Marisy dans les bras de François, elle ne pensait plus à François quand, prise à son rêve, elle considérait Marisy. Elle jouissait de cette harmonie alternée sans voir ce qu'elle avait d'artificiel. Elle ne soupçonnait pas que ce double penchant pût être une double infidélité. Ne séparait-elle pas nettement François de Marisy? Elle donnait à l'un tous ses baisers, à l'autre tout son cœur, — mais successivement...

François croyait discerner parfois le moment exact où elle accueillait Jean Marisy. C'était comme si celui-ci eût ouvert la porte de la chambre et fût venu s'asseoir entre eux. Le supplice de François, alors, était indicible... Ah! combien alors il aimait Éva!... Et comment conquérir ce cœur!...

Hélas! c'était lorsqu'il devenait un étranger pour Éva qu'il éprouvait cet amour si vivant, si plein, cette foi violente et infinie... Et ils restaient là tous deux, hallucinés, malades, l'une emportée dans l'au-delà de tout un rêve, l'autre solitaire dans son amour humain...

Un jour, cependant, François fut sur le point de parler...

Bien qu'Éva dût partir trois semaines plus tard pour l'Amérique, elle avait voulu que le peintre commençât d'elle un grand portrait. L'exposition avait du succès, et l'actrice désirait cette toile un peu par vanité. Elle ne doutait pas, dans l'orgueil de sa beauté, qu'elle inspirerait au peintre un chef-d'œuvre.

François avait d'abord refusé. Il n'était guère disposé à travailler. Ensuite il avait consenti, s'étant avisé qu'il pourrait faire, de sa maîtresse, non le portrait somptueux qu'il eût fait d'elle, trois mois auparavant, mais un portrait calme, pour ainsi dire « intérieur », où il la montrerait telle qu'elle lui apparaissait, quand, loin de lui, elle livrait son âme à l'amour.

Ah! qu'elle serait belle, cette image de l'âme! Il prouverait par elle qu'il savait aussi aimer comme Marisy, et qu'il méritait d'être aimé comme lui...

Il se mit à l'œuvre. Selon son désir formel, Éva, pour poser devant lui, avait revêtu des voiles dont les plis longs et droits ne marquaient point la gorge, ni ne touchaient les hanches. L'attitude reposée, l'absence complète d'accessoires, le fond net et clair, tout concourait à une impression supraterrestre. Ce portrait ne serait situé ni dans l'espace ni dans le temps. A la façon des statues antiques et des figures de Giotto, il fixerait l'impondérable, et, par les yeux, irait toucher l'esprit.

François se proposait là une tâche ambitieuse. C'était aussi s'appliquer à fouiller une plaie déjà saignante. Mais, s'il achevait une toile semblable, outre qu'elle serait peut-être une œuvre unique, elle certifierait son amour et convaincrait Éva.

L'actrice était un modèle docile. Mais elle était le modèle de François Feubrise, et le peintre se disait : « Devant Marisy, elle poserait autrement... »

Pour obtenir ce qu'il souhaitait, il rusa. Debout devant la grande toile où il traçait une esquisse, il causait négligemment de choses et d'autres; dans le vaste atelier, il écoutait sa propre voix comme si un autre eût parlé. Puis, dès qu'il en trouvait le prétexte, il parlait de Jean Marisy. Alors, suivant ses prévisions, l'aspect d'Éva changeait peu à peu. Le regard ne s'arrêtait plus sur les choses, mais, droit et pur,

semblait un rayon ; la bouche n'avait plus sa chaude mollesse, mais les lèvres s'arquaient, ne se touchant plus l'une l'autre, tendues ; le corps tout entier, au lieu d'être une rose qu'alourdit son parfum, semblait le plus droit des lis, avec sa tige dure et élancée.

Le peintre apportait au spectacle de cette métamorphose une attention volontaire qui faisait frémir l'amant. Il allait jusqu'à faire l'éloge de Marisy. Éva répondait par de courtes phrases approbatives qui perçaient ce cœur désolé. A de tels instants, la personne de Marisy importait peu à François : il savait que Marisy n'était que le visage terrestre qu'Éva avait donné à son amour, et c'était de cet amour-là qu'il était jaloux...

Vers la fin d'une séance, alors que le jour déclinait déjà derrière les vitrages et que le poêle paraissait plus rouge, François vit sa maîtresse tellement absente, tellement abandonnée à la vision intérieure, qu'il cessa tout à coup de peindre ; et, nerveusement, il brisa le bois d'un pinceau, qu'il jeta loin de lui.

Éva, surprise, ne pensa pas à quelque chagrin caché. Quand un rôle « n'allait pas », elle pleurait parfois, agacée, découragée, et envoyait tout « au diable ». Elle crut que le dépit de François avait une cause analogue, et consola son amant comme une mère un enfant qui s'impatiente.

Devant une erreur si grossière, François recouvra son sang-froid ; il s'en voulut de sa faiblesse. Mais sans doute eût-il tout avoué à Éva si celle-ci lui eût offert, au lieu de ces banales consolations, une inquiète, vigilante sollicitude.

Toutefois, lorsqu'elle voulut lui offrir ce qu'elle pensait être pour lui le baume suprême, lorsqu'elle chercha la bouche de son amant, il se dégagea, brusque, décidé, et quitta la pièce.

XXXII

A la suite d'obscurs malentendus, la « tournée » avança son départ. François renonça à partir avec Éva ; il la rejoindrait en Amérique, trois semaines après.

La veille de la séparation, pour la dernière nuit, ils fleurirent

la chambre de violettes. En des vases de bronze, chaque bouquet mettait une tache de velours dans l'ombre, et il semblait que cette ombre s'exhalât de chaque tache, comme une haleine d'une bouche obscure.

La seule lumière du foyer éclairait la chambre. Les lueurs mouvantes jouaient sur les bois polis du plafond ainsi que le soleil joue sur l'eau.

François, du lit où il était étendu, regardait Éva, accroupie devant l'âtre et qui fixait les yeux sur la flamme. Baigné dans les reflets roses, le corps, sous un peignoir blanc et léger, lui paraissait spiritualisé, fait de vapeurs condensées. Était-ce la même femme qui s'était donnée à lui, naguère, dans cette nuit de juin déjà lointaine?...

« Elle part demain sans rien savoir de ce que je voudrais qu'elle sût, — pensait-il. — Elle part, le cœur rempli d'une tendresse dont je ne suis pas l'objet. Et, pendant trois semaines, elle ne se souviendra de moi que pour déplorer sa solitude... L'autre, celui qu'elle prétend avoir aimé, qu'elle croit aimer encore, l'autre sera là, sans cesse, intime et parfait comme un rêve... Ah! je ne suis rien pour elle; jamais elle ne m'a aimé!... »

La passion physique qu'il inspirait à Éva l'humiliait, l'irritait. Et il restait muet, craignant que sa maîtresse, au son de sa voix, ne sortît de sa rêverie.

Mais Éva, à ce moment, ne pensait pas à Jean Marisy. Elle pensait à François, qu'elle ne verrait bientôt plus, et qui lui était si cher. Sans le regarder, elle jouissait de sa présence. Dans la chambre où elle avait connu d'incomparables transports, elle s'abandonnait à l'air tiède qui l'entourait; à cet air que son amant avait respiré, et qui la caressait agréablement.

Ce fut elle qui brisa le silence. Elle parlait comme une tourterelle se plaint :

— Je suis triste de partir, François. Comme je vais regretter cette chambre, et comme je penserai à elle, quand je serai toute seule, dans ma petite cabine!... Te souviens-tu des roses dont tu l'avais fleurie en juin dernier? L'été pénétrait par la fenêtre ouverte, et la lune, avec l'été. Nous nous sommes aimés comme des dieux... Tu te souviens? Nous étions presque étonnés : c'était trop beau...

Mais François ne répondait pas à ces accents enfiévrés. Il ne voulait pas se souvenir. Non, il n'était plus cet homme avide, asservi par ses sens. Des baisers et des étreintes ne le contentaient plus : maintenant qu'il savait ce cœur capable de l'éprouver, il voulait de lui tout l'amour.

Quittant le feu pâli, elle vint le rejoindre, envahie par les images que sa mémoire lui offrait. Le sang s'éveillait dans ses veines. Le désir l'enlaçait, pareil au feuillage autour du thyrse.

Elle s'adressait maintenant au grand tapis de Perse qui couvrait la muraille, à la tête du lit :

— Tu as protégé nos amours; je me souviendrai de toi. Je n'oublierai pas tes lions roses et lilas, tes cerfs emprisonnés dans des rameaux d'églantines, tes beaux chasseurs à bonnets de fourrure. Je n'oublierai pas, non plus, tes deux cyprès longs et droits...

Elle attira François.

Celui-ci, immobile, têtu, s'appliquait à conserver sa lucidité. Maître de sa volonté, il accordait à la femme des baisers qui ne le faisaient pas frémir; et ceux qu'elle lui donnait, il ne les sentait pas. Il était auprès d'elle comme auprès d'une courtisane qui ne sait plus plaire. Il méprisait ce corps dominé.

La main brûlante qui le serrait au poignet tremblait si fort que le bras tout entier du jeune homme était agité comme une branche saisie par le vent.

Lui, cependant, le cerveau libre et conscient, devant cette ménade, il songeait à l'autre femme, à celle qui ne l'aimait pas. Il revit un visage perdu dans un rêve; dans un rêve, — auquel il était étranger... Alors il fut saisi d'une fureur froide, et, avec un plaisir cruel, il murmura dans l'ombre :

— Hein, si Marisy te voyait?...

XXXIII

Lorsque le train qui emportait Éva Declos eût disparu et que François se vit seul, tout à fait seul, il éprouva un sentiment de libération. La perspective d'être séparé de sa maîtresse pendant trois semaines lui était douce. Il lui fallait reprendre ses esprits, réfléchir, se détendre.

Une nuit entière, puis tout un jour, il demeura comme

prostré. On aurait pu lui dire, à ce moment, qu'il ne reverrait jamais Éva : il fût demeuré indifférent. Cet abattement ressemblait à une convalescence.

Quand François revint à lui, il ne comprit pas, d'abord. Et, de même qu'à l'instant du réveil l'œil surpris ne reconnaît pas les objets familiers, de même il ne reconnut pas ses propres pensées.

Puis il se souvint : ce jeune homme blond, silencieux, effacé, c'était son rival, c'était Jean Marisy; cette jeune femme tranquille, rêveuse, c'était Éva, l'Éva sentimentale; et cette autre femme pâmée, délirante, c'était sa maîtresse... Il y avait aussi un quatrième personnage, un jeune homme contradictoire, triste et mécontent : — François Feubrise.

Et, comme un spectacle, toutes les scènes où il avait été acteur repassèrent devant lui : il trouva cette comédie bien invraisemblable...

Il voyait enfin en Marisy ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'y voir : un fantôme, un être artificiel dont leurs imaginations oisives s'étaient éprises « faute de mieux ». Mais comme il eût été plus simple — pensait-il maintenant — de prodiguer ces trésors de tendresse l'un pour l'autre, au lieu de créer pour cela un personnage mensonger!

Comment avait-il pu si longtemps se laisser hypnotiser par ce mirage? François était surpris de sa crédulité; mais il ne pouvait se retenir d'admirer l'adresse qu'ils avaient apportée, Éva et lui, à composer et à entretenir ces artifices compliqués. Rien n'était en Marisy qui ne fût sorti d'eux.

Avec le calme, François avait recouvré l'esprit d'analyse, et il « démontait » le personnage, pièce à pièce, comme un ingénieur eût fait de quelque automate savant. Et ces pièces, l'une après l'autre, il les examinait d'un regard impartial et curieux.

De ces « artistes en imagination » qu'ils étaient, lui et elle, ce Marisy était assurément le chef-d'œuvre. De même que Pygmalion, ils avaient été trompés par la perfection de leur travail. Et, complices à leur insu, ils s'étaient mystifiés eux-mêmes.

Pour François, l'hallucination avait été trop violente. Et il avait été vaincu par l'ennemi qu'il s'était opposé.

Mais, après cette épreuve, l'amour qu'il ressentait pour Éva avait enfin trouvé son équilibre. C'était un amour nouveau, — *l'amour* même, — où la part du cœur et la part des sens

s'équivalaient harmonieusement. Nul doute que cette épreuve n'eût été salutaire...

Bientôt François se souvint qu'Éva, loin de lui, n'était pas, pour l'heure, libérée : elle croyait encore à Jean Marisy.

Il ne pouvait plus être jaloux, mais il fallait l'affranchir, elle aussi, de ce mensonge.

Cependant la situation, pour Éva, n'était pas la même que pour lui. S'il avait souffert de cette aventure, elle y avait trouvé, au contraire, la paix et le bonheur. Un bonheur fait d'illusions, certes, mais que François devait remplacer par un bonheur égal, bien différent.

« Il ne faut pas — pensait-il — que je supprime Jean Marisy; il faut que je le transforme, et de telle sorte que nous arrivions, lui et moi, à n'être plus aux yeux d'Éva qu'un seul amant. »

Cette « opération » lui eût semblé impossible la veille, alors qu'il croyait encore à Marisy. Mais, aujourd'hui, il n'était plus engagé dans l'action : il en était le maître. Comment la diriger victorieusement?

François songeait à tout cela, étendu sur le divan gris, dans le petit réduit qui était sa retraite préférée. Il s'était déjà réfugié sur ce même divan, huit mois plus tôt, quand, après avoir été présenté à Éva, il avait relu les lettres de Jean Marisy.

Il les relut une fois encore; et, après cette lecture, sa résolution était prise.

Ces lettres n'étaient que les brouillons de celles qu'il avait adressées à l'actrice; il n'y avait pas déguisé son écriture : on ne pouvait donc douter qu'elles ne fussent de François Feubrise. En outre, il y avait les quelques réponses d'Éva. Devant ces témoignages, sa maîtresse devrait se rendre à l'évidence et voir, en François, non le Marisy qu'elle avait aimé, mais un Marisy qui apportait à l'aimer tout ce qui faisait qu'elle aimait le Marisy imaginaire.

Car François venait de découvrir, par ces lettres, qu'il n'y avait pas entre les deux Marisy d'essentielles différences. L'un comme l'autre éprouvait un amour timide et peureux devant la réalité, ambitieux d'un idéal vague et très élevé. Leurs dissemblances étaient tout extérieures.

Il n'hésita pas : il envoya à Éva Declos les lettres d'autrefois, toutes les lettres, — celles qu'il avait écrites et celles qu'il avait reçues de l'actrice. — Éva les recevrait peut-être encore avant de quitter Cherbourg, où elle attendait un bateau allemand. Au pis aller, ces lettres lui parviendraient huit jours avant qu'il arrivât lui-même en Amérique, et sans doute la retrouverait-il, là-bas, prête à l'aimer d'un amour pareil au sien.

Il joignit aux lettres le billet suivant, qu'il écrivit d'une écriture renversée, — l'écriture de Jean Marisy :

Je t'ai quittée, mon Éva, malheureux, ne sachant que dire, craignant que tu ne m'aimasses plus, et ne t'aimant plus moi-même qu'avec un cœur désordonné, perplexe, déçu.

Je voulais de toi mieux que ce que tu me donnais : je voulais ce cœur précieux, ce cœur que tu me dévoilais cruellement, où je ne tenais, hélas! aucune place, où Jean Marisy était le maître. Une fois, avec une parole méchante que le désespoir m'a fait prononcer, je t'ai montré cette détresse. J'avais conçu contre Jean Marisy une haine envieuse. J'étais jaloux de lui.

C'était, Éva, être jaloux de moi-même.

Avant d'être l'amant que tu exauças, je fus celui que tu aimes... Je fus Jean Marisy.

L'amour que je te porte est ancien et secret. Aujourd'hui, je me repens de te l'avoir caché. Oui, j'aurais dû te dire, dès le jour où je te fus présenté, que, trois années auparavant, je t'avais déjà éperdument aimée.

Mais, après trois années, je n'ai pas reconnu, en cette femme qui, dans le foyer du Théâtre-Latin, me souriait si sensuellement, la créature lointaine que j'avais désirée à travers le mensonge des livres et de l'art. Et vraiment, en te connaissant, j'ai connu une autre femme que celle que j'avais aimée... Alors, je me suis tu.

Je me suis tu encore lorsque tu as nommé Jean Marisy, à Versailles, cet automne. Je me suis tu, curieux de ce qui allait se passer, pensant bien que je finirais, après m'être amusé un peu de la situation, par te révéler ma double identité.

Hélas! de même que je n'avais pas reconnu en toi celle que Jean Marisy avait aimée, de même je n'ai pas reconnu dans le Marisy que tu décrivais celui qui t'avait aimée. Très vite, le jeune homme dont tu me parlais sans cesse n'eut plus grand'chose de commun avec le jeune homme que j'avais été. Et j'oubliai, pour celui que tu aimais, le premier Marisy, l'auteur des lettres, moi-même.

Car, il ne faut pas que tu le nies, Éva : tu me parlais de lui

non comme d'un homme que tu avais aimé : tu l'aimais encore... Tu l'aimes encore...

Et il ne faut pas cesser de l'aimer.

Celui qui t'envoya naguère ces lis et ces roses, qui t'envoya aussi ce brin de lilas que tu as gardé peut-être; celui pour qui tu fus Zaïre, Hermione et Belcolore; celui qui dans son rêve diligent t'emmenait à Versailles, dans les campagnes de la Normandie, et qui nulle part ne pouvait se soustraire à ton impérieuse image, — celui-là est le même homme que François Feubrise, il fut dans tes bras le plus réel des amants. Et, puisque tu sais maintenant que ce François aime aussi bien que ce Marisy, et que ce Marisy aime aussi bien que ce François, il faut donner à un seul l'amour que tu partageais entre eux.

A la pensée que tu vas lire mes vieilles et chères lettres, je me sens ému comme si je les avais écrites hier. Je viens de les couvrir de mes plus chauds baisers : tu les trouveras sur ces feuillets et, de la sorte, tes lèvres ne resteront pas insensibles tandis que ton cœur sera touché.

Et il signa de ses deux noms :

JEAN MARISY et FRANÇOIS FEUBRISE

XXXIV

François avait repris goût à l'existence. Tout lui paraissait de nouveau facile et agréable. N'était-il pas le plus favorisé des hommes? Jeune, riche, célèbre, et le cœur rempli d'un merveilleux amour! Il n'imaginait rien, désormais, qui pût l'empêcher d'être heureux.

Trois jours à peine le séparaient de cette horrible nuit où la compagnie d'Éva avait été un supplice pour lui; et cependant cette nuit lui semblait vieille d'innombrables années. L'aventure d'autrefois, au contraire, l'occupait à la façon d'un événement récent. Il revoyait Hermione en voiles jaunes, Zaïre en voiles bleus, Belcolore en velours noir, mais maintenant elles n'étaient pas différentes à ses yeux de Penthésilée en armure, ni d'une belle personne brune, hospitalière et douce... En toutes ces images il reconnaissait Éva Declos, toute-puissante sur un corps soumis et sur un cœur guéri.

Il avait envoyé les lettres un mardi; Éva devait quitter

Cherbourg le mercredi matin : sans doute, elle n'avait pas reçu les lettres. Celles-ci ne lui parviendraient qu'à New-York, vers le moment où François partirait à son tour : il n'aurait donc pas de réponse. Mais, dans trois semaines, ne devait-il pas la rejoindre? A cette pensée, il ressentait une félicité calme, sans impatience : « Qu'importent trois semaines de séparation, lorsqu'on éprouve un aussi robuste amour?... »

Le vendredi, dans l'après-midi, il alla rue de Sèze. La lumière de l'hiver était parcimonieuse, et, dans les salles d'exposition, les globes électriques étaient déjà allumés. Devant les tableaux de François, des femmes élégantes allaient et venaient. Il rencontra différentes personnes qu'il connaissait. Elles le félicitèrent. D'autres se firent présenter à lui. Il était heureux de son succès, parce qu'il offrait ce succès à son amour. Le décor de la vie, auquel il avait cessé, depuis quelque temps, d'être sensible, le séduisait de nouveau. Il trouvait nécessaire et naturel que tout fût beau, luxueux, autour de lui. Il se considérait lui-même, dans sa sécurité parfaite, comme une chose de prix, rare, enviable. Tous ses tableaux lui semblaient bien venus. Il jouissait de son bonheur comme un enfant d'un jouet neuf, — candide et émerveillé.

Avant de rentrer rue des Vignes, il s'arrêta chez un fleuriste. Il choisit des roses rouges, en songeant à la lèvre d'Éva, — à cette lèvre inférieure, vermeille et ferme, qu'elle mordait si souvent avec des dents mouillées. — Il demanda aussi des violettes... Ce magasin était celui-là même où il avait trouvé les lis pourprés, jadis. Mais la fleuriste n'en avait pas. Il prit d'autres fleurs encore : il n'en était point qui ne lui rappelassent quelque chose d'Éva. Y avait-il un épisode de leur amour que ne décorât quelque branche ou quelque gerbe, — à la façon d'un pétale dans les pages d'un livre aimé?...

Rentré chez lui, François disposa les fleurs. Elles parfumèrent et parèrent toutes les pièces. Il alluma partout : il donnait une fête au souvenir d'Éva.

Silencieux, ravi, il allait d'une chambre dans l'autre. Ici, il voyait Éva assise sur son fauteuil habituel; là, elle apparaissait soudain, dans le cadre de la porte, et un vaste abat-jour rose luisait derrière elle. Sur cette table, elle plaçait toujours le livre qu'elle lisait. Avec cet étui de galuchat, ses mains

avaient fréquemment joué. Et c'était devant cette glace qu'elle s'attardait longtemps, pour chercher des attitudes, en récitant des vers.

Il monta au premier étage. Il l'avait si souvent suivie, tandis qu'elle gravissait les marches! Les bagues faisaient un petit bruit, chaque soir, en frappant le bois de la rampe. Sur le palier, au mur qui faisait face à l'escalier, une grande photographie était accrochée; elle reproduisait l'un des jeunes pages élégants qui accompagnent les Mages, dans la fresque de Gozzoli, à Florence. Presque toujours, Éva, en passant, envoyait un baiser à cet adolescent gracieux.

Dans la chambre, des tableaux familiers lui revinrent en grand nombre. C'étaient des visions nettes et rapides qui volaient devant lui comme des oiseaux : un pied nu sur une fourrure; des cheveux déroulés sur un oreiller blanc; cinq doigts fermés sur un beau sein... Puis, parfois, dans le secret de l'ombre, un regard étincelant que venait voiler le plaisir.

Partout l'âme des choses célébrait Éva. François poursuivit sa promenade. Il rôdait avec volupté. Devant le piano, il s'arrêta.

Il fit retentir, en l'honneur de sa maîtresse absente, des musiques qui se pliaient à la forme des rêves. Les rythmes de Chopin agitèrent leurs traînes vaporeuses; les mélodies de Schumann s'ouvrirent comme des ailes; Wagner fit couler sur de l'or une source de sang.

Des fleurs, de la musique et la nuit! François se rassasiait des classiques aliments de l'amour solitaire. Il ressentait un bonheur large et profond, une paix infinie...

Ce fut alors que Basile apporta deux lettres. Il les posa sur le piano. François ne cessa pas de jouer. Sous ses doigts, Sieglinde, au flanc de la montagne, quittait la Walkyrie. La vierge au casque ailé chantait les sublimes adieux. Lorsque la femme mortelle eût disparu dans les roches, François s'arrêta. Il ouvrit la première lettre; il lut ceci :

Cherbourg, à bord du Kaiser Wilhelm.
Jeudi soir.

J'ai reçu ta lettre hier soir et j'ai voulu attendre jusqu'à maintenant pour y répondre. Un accident sans gravité, que l'on m'a

expliqué, mais j'ai autre chose à te dire, n'est-ce pas? — nous retient ici jusqu'à demain. Sans cet accident, tu ne recevrais pas cette lettre si tôt...

Ici, Éva Declos avait laissé un petit espace blanc. Puis la lettre reprenait en ces termes :

Mais, François, excusez-moi si je ne vous tutoie point : cela m'est impossible en ce moment. Excusez aussi le décousu de tout ce qui va suivre : je ne sais plus très bien, comme on dit, où j'en suis...

Qu'avez-vous fait, mon ami, en m'envoyant ces lettres! Il fallait parler tout de suite, ou vous taire toujours.

Je n'ai pas le courage d'écrire longuement, ni le calme dont j'aurais besoin pour expliquer ce que j'éprouve. Mais pourquoi avoir détruit un mensonge qui me plaisait? pourquoi n'avoir pas eu envers mon rêve la délicatesse que vous avez eue envers le vôtre, le jour où je vous attendais, jadis, et où vous n'êtes pas venu?

Oui, vous auriez dû parler, François; parler plus tôt, parler avant que je me fusse habituée au Marisy qui vous a rendu jaloux; parler avant même que j'aie prononcé ce nom malencontreux... Si vous aviez parlé alors, je vous aimerais aujourd'hui comme vous demandez que je vous aime. Maintenant, il est trop tard, je crois.

Vous avez joué un jeu dangereux, et qui était tentant. Vous vous êtes diverti à regarder un cœur se prendre, et, à ce spectacle, vous ne pensiez courir aucun risque. Vous n'avez pas songé que vous n'étiez guère capable de le supporter. Votre imagination, comme la mienne, est excessive et crédule. Vous avez été victime de vos propres embûches.... Ah! certes, il fallait parler : vous n'auriez pas été malheureux; vous ne me rendriez pas malheureuse aujourd'hui.

Comment n'avez-vous pas prévu cela? En même temps que ces lettres, — qui m'ont surprise d'abord, puis bien vite accablée, — vous m'envoyez un mot joyeux, léger, confiant. Votre optimisme est aussi peu nuancé que votre pessimisme. Vous êtes un peu trop, François, l'homme du premier mouvement.

Pour vous défendre d'agir ainsi, ne suffisait-il pas de songer à vous-même? Jadis, afin de sauvegarder l'Hermione que vous aimiez, vous avez fait un sacrifice bien dur pour un homme aussi démonstratif que vous : vous n'avez pas voulu me connaître. Vous ne deviez donc pas me contraindre à connaître Marisy, après m'avoir laissée l'aimer sous des traits aussi différents des vôtres.

N'avez-vous pas été un peu égoïste? Ou plutôt n'avez-vous pas été, en m'envoyant ces lettres, la dupe d'un nouveau rêve, qui vous promettait le bonheur? Ce rêve, vous l'avez pris pour la réalité, ainsi que c'est votre habitude de le faire. Et vous allez être ingénument surpris, en recevant ma lettre, de voir que je ne consens pas aussitôt à ce que la vôtre demande.

Vous n'avez pas compris qu'un être inexistant pouvait seul m'inspirer cet amour absolu que j'éprouvais pour Marisy. Si je l'aimais de la sorte, c'est que je ne l'avais jamais connu. Tout ce qui me séduisait en lui, c'était moi qui le lui avais donné. J'étais à la fois son maître et son esclave; il était l'image humaine d'un idéal lointain.

Avez-vous cru sincèrement que je pourrais remplacer un docile mensonge par une inflexible vérité? Car vous n'êtes rien, François, que la courte, étroite, immobile vérité.

J'aimais farouchement Marisy, avec cette partie vierge du cœur des femmes, cette partie mystérieuse, d'accès défendu, qu'elles gardent au regard de leurs amants, où seul pénètre l'élu imaginaire... Et à qui vouliez-vous que j'ouvrisse ce tabernacle? A celui qui a le mieux connu mes faiblesses de femme... Ah! François, souvenez-vous : — cela n'est pas possible!...

Pardonnez-moi d'être aussi franche. Je suis misérable et isolée. Je vous écris dans ma cabine. La mer bouge et brille derrière le hublot rond; je suis tout étourdie...

Par votre faute, je ne peux plus, aujourd'hui, aimer Jean Marisy. C'est un jouet cassé, une poupée ouverte... En suis-je plus avancée? Je ne peux plus croire à l'existence de Marisy : vous m'obligez à dire qu'il n'a jamais existé!

Vous êtes semblable à un prestidigitateur qui, en ratant son tour, a brisé ses instruments. Voici Marisy faussé, hors d'usage. Et vous, François, vous n'en valez guère mieux.

Comme lui, vous avez perdu ce qui composait pour moi votre essentiel attrait. Je vous aimais, parce que vous ne m'accordiez que ce que je vous demandais, et tout ce que je vous demandais. Vous m'aviez donné tous les enivrements de la terre, et je vous ai aimé comme jamais je n'ai aimé aucun homme.

Cela ne vous a pas suffi. Vous avez souhaité unir en un seul deux éléments inconciliables. Et vous, à qui l'expérience avait jusqu'à présent prouvé le contraire, vous avez espéré que deux amants pourraient trouver l'un par l'autre, l'un et l'autre, tout *l'amour.*

Qui n'a point tenté cela, dans les débuts, en aimant? Et alors, quelles unions décevantes, douloureuses et brèves! Il a voulu, ce pauvre couple, être tout ensemble « l'ange et la bête »; et quand

l'homme et la femme se serraient dans les bras l'un de l'autre, ils ont prétendu que, comme leurs corps, leurs cœurs se confondraient. Quel orgueil, ou quelle humilité! Que deux chairs et deux âmes ne fassent plus qu'un seul être! Un être à ce point impossible à concevoir que l'on n'a pas encore inventé de terme pour le désigner, et que l'on devrait, je pense, faute d'autre nom, le nommer dieu.

Votre ambition fut démesurée, François; déjà le sort avait été pour nous plus généreux qu'il n'a coutume de l'être. Car — je ne saurais l'oublier — nous ne faisions assurément qu'une seule chair. Nous aurions pu ne faire aussi qu'une seule âme, si vous aviez parlé lorsqu'il en était temps. Mais vous n'êtes point coupable de votre silence. Nous avons frôlé le bonheur : c'est le plus qu'on puisse faire. Faut-il répéter une aussi vieille vérité : le bonheur absolu n'est pas de ce monde? Il y a des bonheurs fragmentaires. Mais voyez comme ils sont peu durables! On croit s'entendre, quelque temps, puis on découvre qu'on ne s'est pas entendu. Ce fut notre cas. Il est vrai que ce cas était bien compliqué. Nous bravions l'amour en voulant être heureux.

Pourtant nous l'avons été, un moment. Nous l'avons été d'une façon bien terrestre. Mais les hommes ont affiné leurs sens jusqu'à croire, par eux, atteindre l'infini. — Que le souvenir de nos baisers, François, nous soit cher; et que ce souvenir nous aide à nous sourire sans rancune et sans mélancolie, lorsque nous nous reverrons, — si nous nous revoyons jamais...

ÉVA

JEAN-LOUIS VAUDOYER

DE MORLAIX
AU GUADALQUIVIR[1]

II

Tout le passé s'agite, se réveille en l'âme de M. le Barbu. Et d'abord le préparatif de son premier grand voyage, lors qu'il était jouvenceau : conversations avec des garsons de chope bien instruits, entretiens plus sérieux avec négociants établis, tantôt chez l'oncle Forget, tantôt chez l'oncle le Barbu. C'est aidé surtout du conseil et des marchandises de ces deux riches parents que Jean le Barbu devait partir, en attendant que, majeur, il opérât entièrement pour son compte[2].

1. Voir la *Revue* du 1er août 1908.

2. Les fils ou neveux des nobles-marchands de Morlaix, s'en allaient ainsi, dès leurs seize ans, chargés d'un fret qui n'atteignait pas (à cause du menton sans poil) l'importance d'une *cargaison pleine*, mais avait bien néanmoins son intérêt. Nous en gardons la preuve dans les « comptes » prolixes, qui furent si nombreux, dont plusieurs sont restés intacts, soit en entier, soit partiellement, pour notre édification... De trois que j'ai sous les yeux, concernant ces voyages « verts », le plus captivant sans conteste est ce pittoresque « journal » de Jean le Barbu, n'ayant que le défaut de mêler impitoyablement les faits et les dates en une salade très panachée et de faire allusion fréquente à des choses connues de celui qui tient la plume et de ses oncles, mais ignorées du lecteur indiscret. Pourtant d'autres papiers de famille (des le Barbu, des Forget), même les comptes d'« entrées » à Morlaix, même certaines pièces du fonds espagnol de nos Archives Nationales, m'ont permis de débrouiller ce petit chaos. J'en ai refait et vérifié longuement les

L'oncle Robert le Barbu, chez lequel il a vécu depuis la mort de feu son père, lui confie des toiles Daoulas, Tréguier, Locrenan. L'oncle Jean Forget, alors Procureur-syndic de la Communauté, semble avoir eu du goût pour la pacotille, car il joint, à quantité de bonnes toiles dites Morlaix, tout un lot d'étain ouvré, tant en grands pots que petits pots, tant plats, escuelles que saulcières, pesant le tout deux cent quarante-six livres cinq onces, plus vingt-cinq paires de ciseaux qu'on emballera plus soigneusement encore que le reste... Et naturellement l'oncle Forget, minutieux, porte *en compte* de son côté ses moindres frais de mise en œuvre ou de paquetage, et ne fait grâce au néophyte ni des serpillières ni des cordes attachant « les dicts pacquets ». Tout est inscrit, sans méthode, il est vrai, mais sans manque. Les affaires sont les affaires : le proverbe, d'origine hanséatique, remonte au delà de 1303...

L'oncle Robert le Barbu, lui, joint aussi quelque menuaille au principal de ses toiles, — un assez bon lot d'étoupes, que recherchent les Espagnols tant pour étancher les futailles que pour garnir l'en-dedans des habits. Il joint donc : premier, de l'étoupe; second, du réparon, mélange d'étoupe et de déchet meilleur. Mais étoupes, toiles, étains, voire ciseaux, ce n'est pas une suffisante cargaison. Le jeune Jean le Barbu sollicite et obtient de maints fort bons personnages des marchandises en lots appréciables : de M. le Boullouch, cousin de feu sa grand'mère, seize pièces de toile Pontivy lesquelles seize pièces vont se mouiller d'eau de mer en route, tripes du diable! et donneront force casse-tête et soucis au voyageur; de M. Guillaume Geffroy, parent d'alliance déjà lointaine, des toiles derechef, blanches fines, blanches grosses et des toiles crues. Également M. Nicolas Ropartz se laisse convaincre pour deux grosses pièces de mi-londres moirée.

calculs, les reports, les virements, complété les additions, ramené les valeurs déversées à l'écu tournois de Bretagne selon les indications de change données par le compte lui-même; et j'ai pu voir de la sorte que l'ensemble des ventes effectués en Andalousie, pendant quatre mois, par Jean le Barbu adolescent et naïf, monta (sans les fractions) à 7.968 livres tournois de l'époque. Soit une équivalence de cent mille francs au moins, valeur actuelle. La toile entre dans ces prix de vente pour les neuf-dixièmes; le reste en diverses marchandises de Morlaix. Les achats commerciaux que fit le jeune homme en Andalousie, comme fret de retour, valent 45.000 francs (valeur relative de nos jours).

D'autres encore ont confiance : les Tournemouche, si riches armateurs, aujourd'hui, 1575, étroitement alliés aux Forget, pour un lot d'Olones et de dix-huit « coëtes-poyntes » en toile colorée, et jusqu'à Robert Borlandy, du port de Penpoul-en-Léon, pour diverses menues pièces dont M. Jean le Barbu ne se rappelle plus le détail, depuis si longtemps...

Mais il se sent encore transporté à l'idée de la réussite et qu'il va faire quelque chose de son propre jeu et enjeu! Et les craintes aussi, disproportionnées, M. le Barbu, grison, cuyde les revivre toutes. L'anxiété du bastelage, frais et risques dont on se serait bien passé : c'était du temps des envasements interminables, quand le Dossen n'avait point encore été désobstrué, et que les gros vaisseaux de négoce avaient dû pour une période changer leurs habitudes : on transportait les marchandises soit en rade, ce qui n'était guère sûr, soit jusqu'au port de Roscoff au moyen de barques plates : coustage, retards... Enfin tout s'arrange pour le mieux, les accords sont faits : la marchandise lourde sera batelée sous la direction du maistre Jean le Goyc en personne, Jean le Goyc, assez bien réputé patron et capitaine, qui mènera le gros navyre avec quel on prendra la mer. Le prix de ce transbordement passera « à l'esgard du voïage », c'est-à-dire ne comptera point; mais l'on donnera au dit le Goyc, après l'avoir fait dîner, une potée de vin et un pain pour descendre le Dossen, puis franchir les passes du Taureau; de plus, on lui fournira l'aide peu brillante, mais aide, pourtant, du nommé Jean ou Jehan Vincent, lequel il pourra dresser tant soit peu, tout en fesant connoissance.

Jean Vincent, que nous allons beaucoup revoir, est camarade de voyage, recruté par la famille du jeune partant, plus jeune encore lui-même, semble-t-il bien, en tout cas moins déluré, de souche moins fortunée : son rôle sera toujours mixte, à moitié celui d'un fort bon amy, à moitié d'un garson de compagnie, bref, le timide suivant qu'on peut rabrouer selon l'humeur et dont la pusillanimité laisse croire agréablement qu'on est soi-même un fier-à-bras, une espèce de matamore, sang Dieu!

Quant aux marchandises délicates et celles de la dernière heure toujours moins bien assujetties, elles seront batelées par François Marzin, incomparable factotum, pêcheur, matelot,

portefaix, messager, gardien, commis, serviteur au besoin, et fidèle ! D'une sorte qui disparaît chaque jour... François Marzin, propre à tout, sera du voyage mêmement. Et l'oncle Robert le Barbu sourit malicieusement, à l'ombre de sa grand'barrette qu'il tire en avant sur son front, et se dit que, très habile, sans avoir l'air d'y pousser, il a donné cet appui, cette Providence munie de bons poings, au pupille mineur, fils de feu son frère. Mais bien entendu le blanc-bec, Jean le Barbu, pense avoir tout prévu lui-même, avec une sagesse sans seconde, comme il sied aux présomptions de cet âge. Et voilà venue l'avant-veille, et la veille du jour des adieux... Jean le Barbu, faisant le brave, mais toujours un peu Jeannot, traverse comme en songe ces heures là qui lui paraissent heures suprêmes. Parents, voisins, officieux ; souhaits, questions, inutiles conseils. Les garsons de boutique de l'un et l'autre des oncles sont dérangés en leur besogne, ce qui ne convient point : c'est que le paquetage n'est pas petite musardise. Les pièces de toile, liées ensemble par ballots ou « pacquets » réguliers, enveloppées, cordées, numérotées, étiquetées, doivent être introduites au mieux dans ce qu'on a de futailles ou barriques vides, puis ensuite ces futailles bien recloses, enclouées de partout afin d'éviter les salissures, tavelures, souillures, mouillures, bref, tout dommage à leur blancheur neigeuse, caractéristique[1], grande partie de leur valeur. Les autres marchandises aussi sont logées en tonnes. François Marzin se multiplie. Il propose de flamber la barrique où l'on mettra les ciseaux, et celles pour les étoupes, les coëttes-poyntes, les pièces de mi-londres moirée, sur quoi la moindre gasture d'humidité se voit comme nez en visage ou

1. Qu'on obtenait par la *cuisson*, *buée* ou lessive prolongée des fils de lin, *avant* le tissage. Cette cuisson se répétait jusqu'à sept fois pour les toiles *dongées* et *crées*, avec séchages au soleil alternés. Ces fils ainsi traités avaient une *lisseur*, une finesse, une souplesse, un éclat extrêmement séduisant, mais une assez grande fragilité qui rendait le tissage œuvre délicate et subtile, et d'extrême propreté obligatoire, pour que l'immaculée blancheur du fil subsistât intacte dans la toile. Le léger encollement, très blanc aussi (et qui paraît avoir été non de farine mais d'amidon), n'aurait pas masqué les taches. Quant aux toiles *crues* (*grisettes, jaunettes ou roussettes*), ce terme de *cru* indique suffisamment que les fils ne subissaient aucune buée, gardant leur teinte naturelle, les grisettes et jaunettes en lin, les roussettes en chanvre, ou lin et chanvre mêlés, car le lin dominait toujours, et de beaucoup.

comme bosse au dos d'un bossu! Le livre du jeune marchand — chapitre dépenses — s'orne donc de cette mention :

Plus, pour un faix de feurre (paille longue) que François Marzyn achepta pour seicher les fustailles. . . . . . . 10 deniers.

Et pendant qu'il y est, il inscrit au-dessous, ligne touchant ligne :

Plus, pour une potée de beurre que ma tante m'achepta pour aller avec moi audict voyage. . . . . 4 sols 7 deniers.

On le choie d'une potée de beurre, mais il paie le beurre. Dans cette famille, les petits cadeaux réciproques ne sont qu'amabilités, demeurant *au compte*. En quoi l'amitieuse affection s'en trouve-t-elle gênée? Au contraire, l'on se sent à l'aise les uns devers les autres, sans façon.

L'heure du départ sonne. Les marchandises sont barquées, descendent présentement la rivière, grossies « d'une pièce d'artillerie, de deux *boëttes* et de munitions qui peuvent servyr sur mer ». Embrassades, accolades, réembrassades, même aux personnes du sexe qu'on connaît bien peu, car « est la coustume de faire en saluant les damoiselles ». L'oncle Robert le Barbu donne à son neveu, — toujours au compte, — cent sous monnoie pour ses frais premiers. La tante accorde quelques pleurs, des encouragements moraux, une médaille de M. Saint Georges, et (sans souffler mot du coustage) la bonne recommandation de ne point négliger, surtout, la cérémonie qu'il faut, pour être en règle avec le Destin. Aujourd'hui, 1575, M. le Barbu ne croit guère à ces mystères; « mais lors il estoit naïff » et sur son cahier de mémoire il a dûment inscrit :

Plus, pour offrandes en la mer, en allant au dict voyage : 10 sous monnoie.

Dix sous monnaie, fort bien jetés à l'eau, non pas au figuré, mais au propre, et pouvant, selon les bonnes femmes et les anciens mariniers, conjurer le mal sort, calmer les fantômes errants, assoupir ou même chasser les dangers qui rôdent et menacent la vie de chacun de nous! Dommage pour la somme, assurément... Mais, après tout, l'esprit de l'homme

est plus tranquille, se sachant en règle avec toutes les croyances de bon ou mauvais aloi...

Ce fut quelques jours plus tard, dès après l'ancre levée, qu'eut lieu l'immersion des dix sous monnaie, car auparavant restaient bien d'autres besognes. De Morlaix à Roscoff d'abord, il fallait se transporter. Voyage à cheval. Conduite des oncles et des amis; potées de vin bues à la santé; dîner de route avec plats garnys. Puis trois jours d'habitation, en la seule société maintenant du Jean Vincent, retrouvé ès-Roscoff, chez le sieur François de Launay, lequel tient tables pour capitaines de mer et divers hôtes de passage, et tient aussi banque de change, boutique d'habits ou toutes « recquisitions » propres à la gent des navires, celliers de dépôt (gros objets qu'on laisse) et de transit (gros objets qu'il offre) et Dieu sait quoi! — marchand forcené, usurier, parfois trop ouvertement, restant tout de même encore un peu gentilhomme... La *table* dans sa maison est d'un sou et demi par repas, sans les épingles de la servante, à laquelle on n'est pas tenu de donner du moment qu'on n'y prétend rien. D'ailleurs les frais de nourriture ne sont payables qu'au retour, comme si pour sûr on dût revenir, ce qui met du cœur au ventre et donne bon espoir de route. François de Launay savait son métier, et connaissait que les hardes, qu'il était habile à garder par manière de complaisance, lui compenseraient toujours la perte, suite de naufrages.

Jean Vincent court en tous sens, sur les ordres de Jean le Barbu. La marchandise est transbordée dans le grand vesseau du maistre[1] Jean le Goyc. Futailles de toiles, d'étoupe ou d'étain sont arrimées, calées, tallées, embryées. A la voile, au playsir Dieu!... Ivresse délicieuse et folle, minutes qui font homme un jouvenceau, mieux que ne faisait la toge virile chez d'aucuns anciens... A la voile!... Tout semble bon, même les passages de grosse mer où le maitre Jean le Goyc jure et blasphème de manière innumérable, même les jours de calme plat, les mornes semaines entre le ciel chaud et l'onde lourde, ou, parfois, traînées dans l'inaction d'un petit port côtier, attendant que se lève le vent. Et cette deuxième façon d'attendre

1. Maitre d'équipage.

devenait fort coûteuse, entraînant divertissements tels qu'on les pouvait avoir, mais, remarquables ou non, cause de débours imprévus. Certains despens à Lichebonne, surtout grands parce que la ville est grande, n'eurent rien de sanctifiant.

Ce n'était pas trop cher toutefois, rit aujourd'hui M. le Barbu...

On reprenait la mer et le vent quelque soir ou quelque matin; on retrouvait son lict d'accroche en belle place, près de celui du maistre. D'autres vaisseaux à même destination suivaient, formant convoi. Il y avait l'amusement des signes ou signaux échangés et voire on agitait son mouchoir blanc devers d'autres mouchoirs blancs dont les noms restaient inconnus. Il y avait la distraction du jeu, scabreuse pour la bourse, car dés sont souvent pipés, et celle, innocente, du chant des refrains en raillerie, des bonnes farces, et les épisodes imprévus, propres à toute navigation. Et puis boire. Et puis manger. Aux premières journées de chaque entr'escale, nourriture fraîche, viande, lard, pain, fruits si l'on en trouve de mûrs, beurre de la fameuse potée — régal en somme si l'estomac le permet.

Quant au « breuvaige », on en a deux grandes barriques qu'acheta Jean le Barbu avant de quitter Roscoff, pour le boire des mariniers, mais dont il prend sa bonne part, ainsi que l'ami Jean Vincent, mouton résigné, et le fidèle François Marzin. On arrose consciencieusement les victuailles sèches, fournies en cours de traversée, selon son devoir, par le maistre Jean le Goyc. Prix fixé : un ducat d'or. Et ce ducat d'or, M. le Barbu s'en ressouvient, ne vint pas aux mains de le Goyc : car le fripon — qui l'eût cru, à ses airs avantageux? — avait cauteleusement caché les dettes qu'il laissait en Espagne depuis sa dernière traversée. Quel coquin!... Et c'étaient dettes officielles, par surcroît : droit de consolage ou de quai à la ville de San-Lucar; droit d'assurance à l'administration vice-royale du seigneur duc de Medina! Soins, tout cela, inquiétudes, ennuis pour le jeune voyageur, propriétaire des marchandises, qui dut payer l'arriéré le Goyc pour éviter lui-même saisie, et pour avoir franchise de commerce, sinon de locmainage ou entrée...

Il paya, sans trop barguigner, au compte du maistre le Goyc

lequel maistre le Goyc, par compensation, dut renoncer à percevoir les despens de Jean le Barbu sur le navyre en allant. Les choses ne se réglèrent pas sans quelques vivacités échangées. montant jusqu'à la fâcherie ; mais on se raccommoda, et l'on resta, parce qu'il le fallait, bons compagnons ce néanmoins. Puis que pouvaient ces vétilles sur un jeune voyageur, grisé de la terre andalouse? L'enchantement commençait depuis Ville-Nova du Faro, où l'on traita fort peu de commerce, mais dont les personnes de vie allègre semblaient déjà Morisquettes — et de laquelle ville l'on emporta, la départie venue, force huile et vinaigre « pour saulcer poissons », soit salés, soit achetés frais au rembarqué[1]. Et peu à peu, la côte plus chaude, le Guadalquivir, Barramedo, San-Lucar! Et, remontant le fleuve, Séville!

« Qui n'a veu Séville n'a point veu merveille. »

Séville! Les souvenirs en poursuivent M. le Barbu, quoique tellement assagi. Mais ce qui revient, ce qui surgit presque malgré lui d'entre les images de sa mémoire, ce n'est pas ce palais d'Al-Cazar, ni la « grand'église turquesse », ni l'énorme ville blanche, si blanche, éblouissante (« et venuë la Canicule y seroit bientôt le sang cuit »); ce n'est même pas le sexe, les belles ribauldes accourues de toute la province : Espaignoles, Chitanas, même ces savoureuses petites noiraudes de Calix, dont presque trop il usa... Non, ce qui passe en vision, c'est une petite tour crénelée, sur le bord du Guadalquébir, une petite tour sarrazine aux ornements entrelacés et, devers son pied, un enfant païen qui chantait un soir, d'une manière quasi-pareille à celle des pleurnicheurs de sônes, dans la rue Saint-Melaine à Morlaix... Et ce fut comme un rappel fulgurant du pays, un mélange de Bretagne et d'Espagne à bien ébranler la tête[2]... Le grand quai de Séville s'étendait, le vacarme du commerce à nations mêlées bruissait autour de cette frêle voix et, de là, le fleuve d'eau lourde, la vie glissante, agissante, mouvante, traficante, dansante, négoce et fête, s'en allaient jusqu'à San-Lucar...

1. Cette méthode de combattre par des poissons servis au vinaigre l'abattement des « lendemains », déjà fort suivie en Allemagne du temps de Luther, avait sans doute été introduite à Morlaix par les matelots *nordiques* et *baltiques*.

2. Documents bas-bretons de l'époque.

Ah! mé Dieu! San-Lucar aussi, tous les ports où l'on s'attardait sur cette côte heureuse, activité bizarre, commerce incessant qui s'agite, ainsi qu'on fait dans les rêves... Par la corne! la sensualité enveloppe comme un brûlant habit d'amour, et l'existence, en tout ce pays, est positivement maléfique... M. le Barbu n'ose plus trop s'abandonner à ce trouble peut-être malsain, oui, malsain quand nous touche cet âge où le pouvoir se retire de nous, tandis que le vouloir nous reste... Hélas! Dieu nous ayde, et M. Saint-Jean-Baptiste! Il faut accepter les saisons, l'une après l'autre, et seul, le travail procure au sage, revenu des mondanités, un contentement sans remords.

M. le Barbu sent cette vérité. Il la sentait déjà en sa prime jeunesse, sous une forme moins certaine, moins amère, lorsqu'il s'arrachait, menant derrière soi Jean Vincent, aux bords langoureux du Guadalquébir pour se rendre à Sainte-Marye, ville ès-bouches du Guadalete, en laquelle ribauldes et parfums abondent d'ailleurs mêmement, mais où les gens de Morlaix, plus nombreux, se groupaient sous l'égide de leur consul....

Jeunet, gringalet, Jean le Barbu d'alors se voua à la stratégie négociante, et démontra qu'il était issu de fort bons parents. Il fallait d'habiles enquêtes, — seul un sot marche à l'aveuglette, — auparavant que de louer boutiques dans telle cité des rives andalouses plutôt que dans telle... Il fallait aussi connaître et savoir la meilleure manière de *coustumer* (couper et présenter) les marchandises à la mode du païs. Il fallait s'assurer, la ville où les villes une fois choisies, quelque des meilleures et plus fructueuses choppes de débit en l'endroit. Et toute cette recherche au milieu du braillement des langues diverses, entre ces Maures, hommes du peuple, noirs comme diables, si vêtus de blanc ou jaune, faisant des gestes de princes et mendiant comme pauvres caqueux et, d'autre part, ces nobles de Castille, tranche-montagnes, et ces marchands ou charlatans, Espagnols, Portugais, Siciliens, Livornois, Florentins, Génois, gent des mers d'Alevant[1], assez de Gascons, peu de Français, beaucoup de Bretons, rivaux en commerce, bons marchands

1. Levantins.

de Morlaix dont se garer pour un temps sembloit plus sûr — ou, par une tactique contraire, les accepter, se faire accepter, se servir d'eux et du consul... Ce fut la marche préférée. M. le Barbu croit tenir encore en main le cahier de ses anciens comptes :

Nous arrivâmes au port Saincte-Marye, le maistre le Goyc, Jean Vincent et moy.

C'étaient deux alliés naturels, aides intéressés ou bénévoles : le maistre le Goyc penaud de ses dettes, Jean Vincent toujours désireux de commerce pour lui-même, pensant en faire quelque jour, mais aidant d'abord son ami. Et le dit Vincent fut chargé d'une mission diplomatique : trouver, près d'autres compatriotes économes de leurs provisions, une friandise nationale qu'on pût offrir au consul, comme envoyée expressément :

Plus, païé une potée de beurre pour bailler à nostre consul au dict Saincte-Marye. . . . . . . 4 réaulx (vallants 136 deniers).

Mais en dépit de la potée de beurre, le consul, qui se réservait, semble-t-il, aux cas de procès ou de males histoires, se montre lent et oisif en conseils à prodiguer. L'enquête personnelle vaudrait mieux sans doute, de ville en ville, sur la côte ; elle éviterait de « traisner ».

Plus, en despens avecques les maryniers, quand nous (Jean le Barbu, Jean Vincent et le maistre) fusmes à Cadix pour ouïr les coustumes. . . . . 87 deniers obole.

Vive Dieu! cela ne traisnait plus! Le même jour, tandis que nos trois personnages allaient s'informer à Cadix, le fidèle François Marzin retournait à San-Lucar « pour enquérir de la vente des toilles » ; les premières informations aux bords du Guadalquivir avaient été abondantes, trop abondantes même, concernant la bagatelle et les conditions du sexe, mais les notions vraiment commerciales paraissaient insuffisantes, une fois la ville quittée... Il fallait limer de plus près, vérifier avec sagesse ; et Jean le Barbu, la chair étant faible, se sentait mal le courage de retourner sans broncher parmi les danses de Sainct Lucas, les tambourins, les écharpes de soie bariolée et mille damnations offertes. Pourtant, à bien prendre, ces nom-

breux ports de négoce se ressemblaient, gouffres pour les chastetés chancelantes; et Cadix, cité tumultueuse, qu'on choisit le surlendemain après brève délibération, c'était Scylla, l'autre étant Charybde. Mais il suffisait peut-être de la croire moins dangereuse pour pouvoir se ressaisir.

On n'abandonnait pas, du reste, les chances dans les autres cités. Choppe d'écritures louée à Saincte-Marye tout de même; choppe également au périlleux San-Lucar, « pour 8 réaulx par chascun mois ». Mais le principal dépôt serait à Cadix, et le gros de la marchandise y fut tôt porté, ce qui coûta 3 réaulx, plus une demi-pipe de vin aux hommes. Et voici, huit jours après, boutique ouverte en fièvre de hâte, pour épargner le celliérage dont les droits coûtaient trop cher.

A San-Lucar seulement, faute de place, on laissa les marchandises en cellier (dépôt du quai). Cela faisait gros coustage, et puis ces Moriscotots ne savaient pas toutes les besognes. Il fallait les suppléer, et payer, toujours payer!

Plus, lors, aux maryniers pour venyr m'aider au célyer à despacquer partie de la marchandise pour la coustumer : 28 deniers.

De la sorte elle s'escrime, diligente, la plume du jeune voyageur, pour noter et calculer les mises, faux-frais et débours. Elle marque d'autre part les recettes. La vente à San-Lucar marche au mieux. Et c'est un triomphe. Jean le Barbu se sent supérieur, non seulement à Jean Vincent, cette brebis, mais surtout, comme homme d'affaires, aux fanfarons Andalous. Vive pointe d'orgueil, touche d'aiguillon contre les mauvais avis de la volupté, même contre l'une des plus fortes jouissances, si prenante quoique sans péché : cette lumière, cette lumière!... Parfois, le dimanche, après boire, venue l'heure des Vêpres, un bout de Complies vite entendu, on dormait sous les arbres d'orange porteurs de fruits et de fleurs. On lézardait en délice... Et puis le lundi grand matin, le commerce retrouvait ses droits. Les pots d'étain, plats et saucières, les ciseaux, les coëtes-poyntes d'étoffe colorée, les pièces de mi-londres, tout partait à fort bon prix, — l'étoupe aussi, quoique l'article fût d'une importance moindre, sinon comme volume, du moins comme valeur. Le grand costumier de

San-Lucar en prend 329 livres, à 4 deniers l'une; il y a là de quoi bourrer un certain nombre de chausses et plastronner bien des pourpoints. Avec le même grand costumier, la toile roule pareillement :

Vendu au grand costumier du dict San-Lucar, pour le duc de Medina, une pièce toile Locrenan : 6 ducatz et demi.

Les pièces succèdent aux pièces pour toutes les bonnes maisons de la province, et souvent même les « pacquets » complets, surtout en la ville de Cadix où s'enlèvent d'un clin d'œil (lorsque Jean le Barbu s'y tient, changeant de poste avec Jean Vincent et François Marzin dont il a fait des commis-gérants) le paquet numéro dix, par exemple, contenant cinq cents aunes de toile, ou le paquet numéro vingt, mesurant, en plusieurs pièces, quatre cent soixante-seize aunes et demie. Et ce sont d'autres paquets vendus, et encore des paquets, et encore des pièces, inscrites chacune à l'avoir des divers bailleurs morlaisiens : l'oncle Forget, l'oncle le Barbu, les honorables Jean le Boullouch, Nicholas Ropartz. Ces pièces sont désignées, en plus, par leur sorte : *Pontivy*, *Morlaix*, *Tréguier*, *Daoulas*, *Locrenan*, et par leur qualité ou particularité : toile blanche, toile crue, toile dongée, toile crée, toile réparon, toile canafas [1], et par leurs lèzes : larges, entre-larges, étroites, et par leurs aulnages de pièces qui varient peu. La toile s'enlève, de vrai, comme pain en époque de disette, et ces Espagnols en sont assotés [2].

1. *Dongée, crée, réparon, canafas.* Ce sont des sortes différenciées non seulement par la façon et la largeur, mais encore et surtout par la finesse de la matière, lin toujours. La toile *dongée, ou donge, ou douge*, en fils *délyés* ou triés, est la plus fine, la plus souple, celle qu'on blanchit le plus soigneusement, et se vend souvent comme *Hollande* dans les villes septentrionales (surtout lorsqu'on la destine à faire des cols, fraise ou parements). La toile *crée* ou cretonne est plus robuste, parfois filée mi-fin, parfois gros, mais encore de pure fibre quoi que moins lisse et choisie. La toile de *réparon*, plus ou moins « ronde », a ses fils formés par moitié de lin et d'étoupe — parfois, exceptionnellement, d'étoupe seule, mais alors triée, peignée, de première qualité; elle donne en général le linge de cuisine et les draps des serviteurs. La *toile canafas*, en étoupe plus grossière, de lin et chanvre, est tantôt notre toile à sacs à cafés, tantôt notre toile d'emballage fine. La toile *serpillière*, (grosse d'emballage) est très réputée en Espagne pour sa durée. Les toiles à voile, selon leur prix, sont faites en fils à toile *crée*, ou *réparon*, ou *canafas*, soit lin, soit chanvre, et ne se fabriquent au XVIe siècle que dans la banlieue ouest de Morlaix.

2. Il fallait que le commerce des toiles de Morlaix en Espagne eût une

Le petit détail aussi, quoique beaucoup plus astreignant, parce qu'il y fallait jouer du plat de la langue et se démener trop, est consenti pour les bons clients, et ne va pas sans avantages ; soit, çà et là, quarante varas (aune espagnole) de toile douce pour chemises, soit même cinq ou six varas de Morlaix, pour fronçures et cols... Bientôt tout sera « achepvé de partir », disparu jusqu'à la dernière bribe, y compris ces terribles toiles mouillées le Boullouch, qu'il a fallu faire laver par des Maures lingers, moyennant vingt-cinq deniers par pièce, et qui n'ont plus trop bonne mine : tout, tout sera trafiqué, cédé, vendu, même les rognures et les rebuts, même certaine serpillière jaune entamée dont nul d'abord ne voulait entendre, et, chose plus divertissante, les vieilles loques d'emballages, les vieilles futailles maintenant libres en quoi vinrent les paquets, les moindres bouts de cordes et de ficelles renouées, provenant des dits paquets, fatras dont le Jean le Barbu sait tirer la somme (se rapportant au dernier article seul et relativement énorme) de deux ducats espagnols fins, soit vingt-quatre livres tournois [1] !

Vingt-quatre livres pour de mauvais bouts de filasse tordue... Voilà l'ingénieux instinct, voilà cet art, si nécessaire et qui fait les bonnes maisons, de ne jamais rien laisser perdre, « se disant que les gouttes d'eau deviennent petits ruisselets, qui sont à leur tour rivières, voire gros et importants fleuves »... M. le Barbu de même se rappelle avec une fierté secrète les acquisitions qu'il osa faire, pour le retour de ce premier voyage, la hardiesse presque téméraire en un âge si tendre, les entreprises promptes, mais prudentes aussi, et qui furent de bon résultat... Les vins, secs ou non secs, étaient une branche importante du contre-fret andalous. Et dans ce commerce-là,

importance sérieuse pour que le *cachet de Communauté* portât tantôt à son centre, tantôt en exergue, ces mots espagnols : *Creas nuevas*. Le chiffre global de cette vente n'a jamais été établi au seizième siècle. Les plus anciens renseignements remontent à l'enquête Colbert, qui donne, comme vente annuelle de la toile de Morlaix en Espagne, une indication d'à peu près douze millions (valeur de nos jours). Or le même rapport officiel constate *une grande décadence*. L'exportation au seizième siècle était donc beaucoup plus active certainement. Sans rien pouvoir affirmer, je l'estimerais à vingt millions pour la « reprise » depuis la Ligue (1600), et à une trentaine de millions avant la Ligue (1560 à 1580).

1. Valeur représentative de nos jours : environ 300 francs.

du moins, les agréments de dégustation compensaient beaucoup d'ennuis. Ah! les promenades, petits voyages parfumés, jusqu'aux fameux celliers des vignes du sieur duc de Medina, situés dans les terres seigneuriales sur l'autre flanc de la montagne qu'on voit de Cadix! partie de plaisir et d'affaires, excellente et profitable, qu'ensuite M. le Barbu devait renouveler à chaque fois qu'il vint en Espagne, comme « noce d'agrément »... Mais ce n'était plus, alors, cette jouvence du tendre âge. Ce n'était plus cette impression très neuve et tant agréable : quérir du vin d'Espagne en Espagne, pour la première fois!

M. le Barbu se remémore le beau jour du mois de mai! Il y avait encore de reste à la choppe de San-Lucar, quelques marchandises qu'on ne pouvait négliger. Mais à quoi donc aurait servi Francois Marzin s'il n'eût pas été capable de surveiller, écouler, couper, plier, livrer des Olones myndriniac? François Marzin se dispensera de venir dans la montagne. On l'abreuvera fort bien, le faisant ainsi patienter :

Plus, pour les despens de François Marzin audict San-Lucar durant que Jean Vincent et moy fusmes pour acheter les vins : 6 réaulx et demy.

Et l'on était parti, deux jeunes Morlaisiens en frénésie printanière, faisant de nuit, aux chansons, la petite traversée de San-Lucar à Novas-Sortes, plusieurs heures tout de même... Et le matin, dans la lumière dorée, l'on avait chevauché devers les domaines vice-royaux de Medina-Sidonia [1]. Les petits genêts piaffaient, comme les rouans bretons d'aujourd'hui; ils allaient, ils fringuaient, courageux quoiqu'un peu butards. Et c'était cette ivresse : la lumière encore et toujours, la belle lumière!... L'on était deux, deux jeunes amis, pour calvacader, au long des sentiers de la montagne-vignoble, deux pour déguster, deux pour choisir un sec, véritable nectar, dont on prit douze grands tonneaux valant soixante-douze ducats d'or ensemble,

1. Le duc de Medina-Sidonia, vice-roi d'Andalousie, cherchait alors, quoique d'une poigne un peu dure de conquérant, à fondre les aspérités du contact castillan-mauresque, et à faire reprendre aux « Espaignols d'Espaigne » cette situation magnifique d'agriculture, d'industrie, de commerce qu'avaient créée les Arabes dans les provinces du sud et du sud-ouest.

— soixante-quatorze avec les mises, autrement dit : frais accessoires (j'entends ceux qu'en tout honneur et pudeur on peut avouer) :

Plus, lors, baillé audict Jean Vincent, pour faire ses despens quand il demeura (seul) à Ville-Alna pour voir entonner le dict vin, crainte de frauldes. . . . . . 4 réaulx vallant 136 deniers.
Plus, ledict jour, louage d'un cheval de Ville-Alna jusqu'au port de Nova-Sortes pour m'en retourner à San-Lucar après avoir achepté le vin . . . . 2 réaulx vallant 68 deniers.
Plus, pour mon soupper ledict jour au soyr, à Novas Sortes : 28 deniers.

Certaines choses ne se notent point. La savoureuse aprèssoupée!... Que les lignes du cahier durent rire, de ce qui manquait un peu trop visiblement entre elles!... Cette petite Chitane, là, là, jaune comme les oranges, aux yeux comme les pruneaux de Touraine, aux rondeurs de caille grassette, là, là!... Certes, le jeune Jean le Barbu avait été bien prudent de partir sans beaucoup d'argent pour un tel voyage, et de faire tenir après coup, comme il fit, les fonds par quelqu'un de sûr, quelqu'un, non pas plus vertueux peut-être, mais mené d'un sang moins chaud... Il envoya cet émissaire lorsque lui-même fut de retour à San-Lucar :

Ensuite, les despens de François Marzin lorsqu'il porta l'argent à Jean Vincent pourpayer le dict vin à Ville-Alna : 7 réaulx et demy (vallants 255 deniers).

Ce brave François Marzin! Et l'autre, novice, préposé en sentinelle! que devenait-il? Que trafiquait-il, tout seulet au milieu des terres, et de loisir, car il ne fallait pas deux jours pour voir entonner douze barriques? Heureusement, les filles du maître vigneron, gaillardes péronnelles, sentaient fort aussi leur Andalousie... Mais enfin M. le Barbu n'a jamais su droitement ce qu'avait pu perpétrer la cachotterie de Jean Vincent durant les deux matinées, vesprées, soirées et nuitées dans les vignes montagnardes du seigneur duc de Medina!

Ce qu'il a trop su, par exemple, et d'ennuis trop personnels, ce sont les corvées qui suivirent l'achat du sec : le transport si compliqué : voiture, bateau, puis bateau encore, voiture

encore, et les arrimages, pour lesquels il fallut acheter deux réaulx de bois, et la difficulté de trouver plus tard des Maures pour rouler de nouveau lesdicts tonneaux jusqu'au port sur le Guadalquivir, à San-Lucar, et le bastelage derechef jusqu'à Barramedo, bien que les deux ports se touchassent presque; mais là se trouvait le vaisseau pour Morlaix. Et finalement ce précieux vin callé, se prenait à ruisseler dans la calle comme eau de fontaine, à cause de deux *bottes* (doubles barriques) mal abreuvées :

Plus, à un compagnon tonnellier pour sa paine d'avoir esté estancher deux des bottes à bords du navyre à Barramedo : 2 réaulx.

Que de labeurs, que de tirasses, et cette responsabilité envers soi-même, d'achats parmi l'étranger! C'était le moment d'empletter marchandises variées : d'autres vins, secs ou doux, appartenant à la ville de San-Lucar, du sel qu'on prenaît en vrague, à tant la gaisse ou le boisseau, et qu'on installait péniblement dans le faux-pont des vaisseaux au moyen d'un grenier en bois, bien consolidé (car certes on n'y ménage pas les clous), garni de planches d'abord, puis de nattes; et l'on était obligé de le faire évaluer soi-même, ce sel, et d'acheter, plus cher qu'au marché, des instruments inattendus :

Ensuite, une mesure pour mesurer le sel par décza (boisseau espagnol). . . . . 28 deniers.

Et l'enlèvement aussi qu'il fallait diriger sur place! les despens de Jean Vincent quand il fut aux salines de Saincte-Marye pour faire charger le dit sel! et le paiement extorqué par un soi-disant auxiliaire, courateur qui prétendit avoir conclu le marché, et dont on ne put se débarrasser qu'au moyen de trente-quatre deniers! Intermédiaires, plaies du voyageur, qu'il soit par plaisir ou négociant... On aboutissait pourtant. On se croyait hors de chicanes et réclamations. Puis tout recommençait, en variantes plus désagréables, avec les trente quintaux de savon mol, acquis à Séville-la-belle, avec les citrons ou cérons sévilliens, cargaison notée au prix de dix-huit livres tournois, ce qui peut équivaloir à trois forts milliers de fruits; ensuite, avec les achats de petits objets,

cadeaux, attentions, complaisances personnelles : une épée, à San-Lucar, pour l'oncle le Barbu (« au compte »!); un baril de câpres pour la tante; de l'huile d'olives et cinq cents oranges pour le surplus de la famille, pour les amis. Emballages derechef. Et le « quittage » d'Andalousie s'approche. François Marzin retourne devant, accompagnant la marchandise sur un gros bateau fort lourd, François Marzin, plus que jamais homme de confiance, chargé de missions et d'or : ducatz, escus soleil, escus couronnés, grands portugalois, qu'il doit remettre aux deux oncles, et qu'il leur remit d'ailleurs parfaitement[1], sitôt arrivé à Morlaix. A chacun son dû régulier... Mêmement aux autres bailleurs. Presque tous eurent profit, et fort honnête, à cette première expédition commerciale d'un jeune compatriote, et nul n'y perdit un sou.

Et Jean le Barbu et Jean Vincent? Libres désormais de s'adonner à la joie, sans soucis commerciaux ni financiers, lâchés à l'envol, ils suivront sur un autre navire après une petite période de divertissement. Ils s'embarqueront, quasi saouls de trop en mener, car « estrangeté et manières avenantes procurent aux jeunes gens maints avantages », parfois plus que de raison. C'est bon d'être en son bel âge, et loin, sans frein ni cage! Et pourtant, il faut s'en revenir...

M. le Barbu soupire. Vraiment, il se croit à cheval, non sur le rouan qui le ramène du dîner de Commission au Taureau, mais sur le petit buscard noir qui le conduisit jadis de Séville vers Saincte-Marye, en contournant les montagnes, sa dernière promenade andalouse pour ce voyage-là, avant que de prendre la mer.... Le petit buscard marche, marche, en dépit des aspérités de la route fort mauvaise; le joli bruit de ses sabots martèle le sol en mesure, au long du Guadalquébir. Et, sans doute, c'est Jean Vincent dont la monture souffle tout près, mal visible en cette douce nuit tiède....

Or, patatras! Une charrette, pleine de toiles qu'elle apporte pour le marché du samedi, débouche en travers du chemin, arrivant à la Ville-Neuve[2]... Et tout soudain, sans qu'il y ait positivement choc, les deux nobles cavaliers se trouvent

1. Ainsi que la suite des « Comptes » le prouve.

2. Faubourg de Morlaix.

arrêtés sur cul — l'expression est du jeune Martin Tournemouche : car c'est bien le jeune Tournemouche, ce compagnon de chevauchée, svelte, hardi, jeune marié dédaigneux, bien différent de ce bé-jaune, l'adolescent Jean Vincent; et c'est, sur un cheval rouan d'Armorique, c'est M. Jean le Barbu de l'an 1575, Jean le Barbu qui commence à porter lourd ventre, très mûr époux de la plus mûre damoiselle Marie du Boys, dame du Bogodou, lui-même seigneur du Bogodou, de Trévely, de Lanorgan et d'autres lieux, plusieurs fois jurat de Morlaix....

Et l'endroit où se réveille ce gentilhomme honorable, bon négociant, c'est, deux lieues de trajet faites sans qu'il s'en soit aperçu, sa bonne ville natale, blottie dans sa fissure abrupte, au point où la rivière Quefflent, avec la rivière Jarlo, viennent de former récemment le Dossen.

Vertu-Dieu! Plaies de Dieu! Sang-Dieu! M. le Barbu se laisse aller au soulagement des blasphèmes. Il y a de quoi s'étonner, d'ailleurs, quand, au lieu du Guadalquivir, qu'on croyait toucher, on retrouve un flot bas-breton; mais non pas de quoi rester mort de telle alarme, ni meurtri, ni bien longuettement marri.... D'ailleurs, l'amour-propre est sauf. Personne, pas plus Martin de Tournemouche que les sieurs allant premiers, n'a soupçonné la fantaysie de M. Jean le Barbu. En avant donc, puisqu'il le faut! Les chevaux rouans, — c'est fini des genêts d'Espagne et du petit buscard sévillien, cette fois, — les chevaux marchent à pas levés, précautionneux, à cause de ces damnés cordages qui coupent le quai et pourraient à tout instant faire rompre le cou d'un chacun. Allons, voici, d'autre bord, la brave tour carrée de l'église Saint-Melaine, flanquée de l'autre jolie tour, ronde, si bien proportionnée, si élégante, laquelle fut achevée l'an dernier seulement, 1574. Les cloches sonnent, conseillères d'apaisement, puis elles se taisent (ce n'était qu'une tinterie) et le bruit d'alentour se distingue d'autant mieux, gai remue-ménage nocturne.... Les vitres allumées des cabarets pleins de chants, d'où sortent des rires de ribauldes, clignent en appels de paillardise. Les petites clartés des chandelles mettent des étoiles étagées sur les rues en escarpements, et finissent par se confondre avec les étoiles du ciel. Lueurs de travail artisan, ou

veillée joyeuse, ou tranquillité familiale. Et là, presque à portée de main, des lanternes de bateaux ont une lueur plus étrange, dérobée, comme guetteuse, aguichant les musards, invitant au voyage, parlant des lointains pays.

Morlaix, bref, Morlaix qui vaut toute Espagne.... M. le Barbu descend aux profondeurs de sa conscience. Son amitié pour la cité vieille où sa mère le mit au monde se retrouve intacte en lui, revient même fortifiée d'avoir couru les aventures. Mé Dieu! vive au-dessus de tout *Montroulès* la sans-pareille, belle et florissante, ayant aussi ses défauts, peut-être, car l'affluence des étrangers, où dominent Courlandois et Anglois, le tumulte des marins lâchés, le mouvement grouillant des affaires, y amènent un peu trop de lubrique dissolution; et déjà, en 1545, on s'y plaignait qu'y fussent abus, déportemens, aussi fort étranges maladies prises dans les maisons d'auberge. Mais c'est Morlaix nourricière du commerce, riche, indépendante, libre, et dans le royaume « n'y a ville mieux conduite, régie ne policée » : Dieu veuille la garder prospère!

JEAN POMMEROL

QUESTIONS EXTÉRIEURES

RÉFORME OTTOMANE

Il faut réformer la Turquie [1] : depuis un siècle, il s'est trouvé des Turcs et même des Sultans pour le vouloir et, depuis un demi-siècle, une Europe pour l'exiger. Dès le milieu du XVIIIe siècle, l'arrêt, puis le recul de la conquête ottomane donnent aux hommes d'État la conviction que la Turquie de Mahomet II et de Soliman le Magnifique ne peut plus résister aux chrétiens du dedans et du dehors.

Chef d'une armée mongole, souverain de peuples convertis à l'islam et possesseur d'un empire chrétien, Mahomet II (1451-1471) avait eu à concilier les trois organisations mongole, musulmane et byzantine dont le Turc avait hérité après la prise de Constantinople : la première était militaire surtout, la seconde religieuse, la troisième plus spécialement fiscale. La *Loi fondamentale*, le *Kanoun-namé* de Mahomet II ne les avait, au vrai, que juxtaposées sous le despotisme du Maître.

Organisation mongole : l'État est une tente, dont le gouvernement est la porte, dont le premier rôle est d'abriter le souverain, son harem, son entourage de parents et de fami-

1. Outre l'ouvrage classique de Ed. Engelhardt, *la Turquie et le Tanzimat* (Paris, Cotillon, 1882), on doit consulter le recueil si complet de A. Schopoff, *les Réformes et la Protection des Chrétiens en Turquie* (Paris, Plon, 1904), sans parler des excellents manuels de la Jonquière, *Histoire de l'Empire Ottoman* (Paris, Hachette, 1881), Max Choublier, *la Question d'Orient depuis le traité de Berlin* (Paris, Rousseau, 1899), E. Driault, *la Question d'Orient depuis les Origines* (Paris, Alcan, 1904).

liers et les chefs de sa horde. Le piquet principal de cette tente est le grand-vizir, une sorte de lieutenant-général ; des prévôts de l'armée, pour la police des soldats et la sûreté du Maître, *kadis-asker*, des secrétaires pour les comptes, *defterdars*, et des secrétaires pour les ordres, *nichandjis*, en sont les piquets secondaires. Cordes de la tente : les *agas*, divisés en deux classes, suivant qu'ils servent à l'intérieur ou à l'extérieur ; les premiers, surveillants et gardiens du harem, aga des eunuques blancs, aga des eunuques noirs, aga des jardiniers, aga des messagers ; les autres, commandants et instructeurs de la horde, aga des janissaires, aga des spahis, aga de l'artillerie ; tous, membres d'une hiérarchie unique, qui met au même rang le *bostandji-bachi* et le *topdji-bachi*, le chef des jardiniers et le chef des canonniers et qui mêle en un chaos inextricable la vie privée et la vie publique du souverain, les questions de harem et la politique, les affaires du « Palais » et celles de « la Porte ».

Organisation musulmane : le Coran étant le manuel de toute justice et de toute vérité, les gens de religion doivent se transmettre les lumières et nuances de la foi, enseigner le peuple et rendre les arrêts, tant au civil qu'au criminel, dans le droit public comme dans le droit privé. Ce triple soin accapare le meilleur du clergé : les *ulémas*. Pour le culte, des balayeurs et gardiens de mosquées, des crieurs et ordonnateurs de prières, des bredouilleurs ou prédicateurs de Coran suffisent : entre Allah et les hommes, l'Islam n'a pas besoin d'intermédiaires, sauf pour garder et maintenir les lieux d'assemblée et pour montrer à la foule ignorante les gestes et formules rituels. Mais entre tous les enfants du Prophète, les *ulémas*, par leur science et leur justice, doivent établir la paix : en face des gens de guerre, ils sont les gens de plume, les « intellectuels », et leur chef suprême, l'Ancien de l'Islam, *Cheikh-ul-Islam*, est le rival du grand-vizir.

L'organisation romaine, aux derniers siècles de l'empire byzantin, n'avait plus qu'un rôle : drainer l'or des provinces vers le Sacré Palais, subvenir au luxe hiératique et aux folles dépenses des Porphyrogénètes, nourrir leurs innombrables serviteurs et, pour éviter toute sédition, le peuple de capitale. De cette organisation byzantine, le Turc ne retient — avec

les cérémonies et rites du palais — que des formules de protocole, des usages de chancellerie, des règlements de douanes, de mines, d'amendes et de tributs et une division des provinces en gouvernements et sous-gouvernements. Mais, pour l'exploitation des provinces, la loi musulmane et la tradition mongole fournissent un autre type.

La loi musulmane attribue toutes les terres à Dieu, seul propriétaire légitime et éternel, dont le souverain est le fermier temporaire : toutes les terres doivent donc la dîme à Dieu, c'est-à-dire au souverain. En outre, aux Infidèles que la conquête a épargnés et que l'on veut bien tolérer sur les terres du Prophète, la loi musulmane laisse la vie et la jouissance précaire de leurs enfants et de leurs biens, moyennant un autre impôt, le *kharadj*, qui s'ajoute à la dîme. C'est à la récolte de ces deux revenus que se borne l'administration de l'État musulman; et c'est à la seule gloire d'Allah, à la prédication et à la guerre sainte, que devrait aller toute somme recueillie. Mais entre le contribuable et Dieu, il y a le souverain et ses gens, qui tiennent la caisse et qui en usent, sans autre contrôleur que l'œil un peu lointain de Dieu ou, par instants, la révolte populaire. Faute d'une surveillance régulière, la concussion est comme la condition essentielle de toute administration musulmane.

La coutume mongole est de disséminer la horde à travers le terrain de pâture : entassés, les chevaux et les hommes se réduiraient les uns les autres à la famine. Et la tradition mongole est ne pas concéder les divers pâturages à titre perpétuel : bien qu'une tente, une famille ou une tribu soit d'ordinaire laissée maîtresse du canton qu'une fois elle a choisi, le roulement et l'échange restent la règle théorique. Dans son immense pâturage de l'empire byzantin, le Turc a taillé de grands et de petits enclos, *timars* et *ziamets*, et les a distribués à ses cavaliers, *sipahis*. Chaque *sipahi* a reçu en sorte de fief une portion du territoire, les terres et le troupeau (*raïa*), des bêtes et des gens, qui sont taillables selon la loi de la dîme, corvéables selon le bon plaisir du seigneur. Cette féodalité, viagère ou héréditaire suivant les époques et les provinces, nourrit les différents escadrons de la horde qui, réunie au premier signe du Maître, doit arriver équipée, approvisionnée, prête

à toute campagne. En temps de guerre, servir; en temps de paix, se préparer, s'entretenir ou se refaire, manger pour les jours où l'on a pâti et pour ceux où l'on pâtira encore : la « mangerie » est la conséquence essentielle de ce régime.

Sous la tente centrale, un *defterdar* tient le registre des fiefs, de leurs revenus approximatifs et des charges militaires et fiscales qui y sont attachées : dans les provinces, des *beys* et des *beys de beys* (*beylerbeys*) représentent le pouvoir central. A leurs risques et profits, moyennant redevances au Maître, ils forment les cadres supérieurs de cette armée féodale, qui se répartit en « bannières », *sandjaks*. Ils surveillent la transmission des fiefs soit aux enfants des titulaires, soit aux nouveaux bénéficiaires nommés par la Porte. Ils en surveillent aussi l'administration pour toucher les parts réservées à l'État. Surtout, ils doivent défendre la conquête moins contre les ennemis du dehors que contre ceux du dedans, contre les rébellions ou les empiètements des autonomies que le Turc a concédées à des régions, à des nations, à des castes demi-soumises.

Car le Turc ne s'est pas soucié de bâtir patiemment, sur un plan rationnel et symétrique, à la façon des Romains, un empire centralisé. Il n'a voulu acquérir le plus rapidement possible qu'un terrain de subsistance avec le minimum d'efforts et le maximum de revenus. Il a rasé et ravagé ou courbé jusqu'à terre tout ce qui ne pouvait pas lui résister, les gens des villes et des plaines. Mais avec les gens des îles et des monts, qui pouvaient se défendre ou lui échapper, surtout avec les gens des frontières, qui pouvaient appeler à l'aide le voisin, il a transigé : moyennant promesse de tributs en argent sonnant, il leur a abandonné l'exercice des droits souverains, se contentant d'une suzeraineté tantôt nominale et tantôt effective.

Dans les plaines même et dans les villes, pour simplifier encore son administration et réduire ses dépenses publiques, il a concédé un statut spécial à la nation vaincue : sous le nom de *milet roumi*, « nation des Roumis », les chrétiens orthodoxes continuent de former un État dans l'État; ils ont leur chef national, le patriarche, qui est pour eux ce qu'est le *cheikh-ul-islam* pour les musulmans; leurs évêques et prêtres tiennent dans leurs communautés provinciales le rôle analogue à celui

des *ulémas* pour l'enseignement et la justice civile. Mais il faut que patriarche et clergé paient en toutes circonstances, à toute réquisition : sous la pression de la Porte et de ses fonctionnaires, cette Église à la turque n'est qu'une autre pompe à aspirer vers la capitale les richesses des provinces.

L'ensemble de cette exploitation militaire est une reproduction assez fidèle, — toutes différences gardées, — de ce que put être le monde occidental sous les premiers empereurs carolingiens. La seule différence capitale est que le monde turc n'a d'abord point de pape ou, du moins, vivant dans l'islam et dans l'islam le plus orthodoxe, il n'a d'abord aucune relation de dépendance avec le papauté musulmane, avec le khalifat. Le khalife, le successeur de Mahomet, après avoir siégé à la Mecque, puis à Damas et à Bagdad[1], s'est réfugié au Caire, chez les Mameluks, en une sorte de captivité d'Avignon.

Un changement survient quand Sélim Ier, ayant conquis la Syrie et l'Égypte, annexe le khalifat à la souveraineté turque : le Sultan désormais est aussi le Khalife (1516-1517) et Soliman Ier (1520-1566), que nous appelons le Magnifique, mais que les Turcs appellent le Législateur, organise cette union du sultanat et du khalifat, qui sans rien changer au fond des choses, lie plus intimement, sous le Sultan-Khalife, l'autocratie militaire des Mongols et la théocratie des Arabes. Désormais, par la bouche du cheikh-ul-islam, le Maître peut commander à tous les gens de mosquée, de science et de loi, comme il ordonne, par la bouche du grand-vizir, à tous les gens de bourse et d'épée, ou, par l'intermédiaire du patriarche, à tous les gens d'Église.

Par les gens de mosquée, Soliman légifère : le Coran demeurant le code civil, il publie un code pénal, qui reprend au compte du Maître la police, les règlements et les répressions dont le bon plaisir féodal connaissait jusque-là, et cette justice souveraine, recourant à l'amende de préférence aux autres peines, devient une nouvelle source de revenus.

Par les gens d'épée, Soliman exploite la conquête et l'étend aux limites qu'elle ne doit presque plus franchir. Une sorte de

1. J'ai exposé cette histoire et ce rôle du khalifat dans la *Revue* de juin-juillet 1907. Voir mon livre *le Sultan, l'Islam et les Puissances*.

code financier régularise les impôts et reprend aussi pour le Maître nombre de contributions et de taxes dont le bon plaisir féodal disposait sans contrôle. La *Loi des raïas*, *kanoun-raya*, fixe les redevances que le feudataire peut exiger de son paysan et ramène à leur nature précaire et révocable les fiefs que la coutume, la faiblesse du pouvoir central ou les concussions tendaient à rendre héréditaires. Le Sultan dispose désormais d'un budget régulier : neuf millions vingt mille ducats, — disent les ambassadeurs de Venise, — sans compter les revenus du domaine, qui dépassent cinq millions de ducats; au total, cent quarante millions de francs en monnaie d'autrefois, — le quintuple ou septuple en valeur d'aujourd'hui, — qui ne suffisent pourtant pas et que le grand-vizir double par la vente des fiefs et charges, des grades et privilèges, des gouvernements et commandements, par ce trafic des fonctions qui restera jusqu'à nous la règle de l'administration turque.

Concussion musulmane; mangerie mongole; vénalité ottomane : voilà ouvertes les trois bouches qui vont dévorer l'empire, dès que le Maître ne sera pas d'énergie suffisante à leur disputer la part de l'État ou, plutôt, de l'armée.

Car l'armée reste la pièce maîtresse de tout l'organisme, dont la conquête est toujours la fonction dernière. A la nation armée des feudataires, à la chevalerie des *sipahis*, les sultans ont depuis 1350 juxtaposé une soldatesque de métier, une infanterie recrutée en dehors du peuple turc, en dehors même de la nation musulmane, parmi les *raïas* : ce sont les « nouveaux soldats », *yenitcheri*, — nous disons *janissaires*[1]. Prendre les enfants des chrétiens; les ramener de force à la vraie religion, à l'Islam, dont tout homme en naissant apporte le germe; les enrôler dans une famille militaire, qui soit leur seule parenté, autour d'un foyer (*odjak*) et d'une « marmite », qu'entretient le Sultan et dont ils tirent toutes raisons et moyens de vivre; former ainsi une garde prétorienne, sans lien ni mélange avec les races vaincues, auxquelles ils sont arrachés, ni avec la caste conquérante, dont ils ne sortent pas :

1. J'ai souvent dit aux lecteurs l'admiration que j'avais pour les ouvrages de Léon Cahun. Son *Hassan le Janisssaire* devrait être entre toutes les mains; c'est le plus exact, mais aussi le plus amusant des romans historiques.

par cette institution des janissaires, le Maître acquiert non seulement pour la conquête le meilleur outil militaire de ce temps (deux siècles et demi avant la Révolution française, c'est une sorte d'inépuisable conscription), mais encore, à l'intérieur de l'empire, le meilleur outil de despotisme sur les chrétientés, que cette levée annuelle sélectionne à rebours et prive de leurs éléments les plus virils, — et, tout aussi bien, sur l'Islam, qui peu à peu abandonne à cette soldatesque le jeu des armes et les arts de la bataille.

Simple garde au début, bataillon de mille hommes, le corps des janissaires, l'*odjak*, est sans cesse augmenté, surtout après le passage en Europe (1360) : sur le front d'avancée vers la chrétienté européenne, il faut sans cesse de nouveaux renforts, que ne peut fournir la turquerie anatolienne, occupée à l'exploitation et à la défense des premières conquêtes. De 1360 à 1520, c'est par milliers, par dizaines de milliers que chaque année l'on enlève et enrôle des enfants chrétiens pour venir à bout de leurs frères serbes, bosniaques et hongrois. Les besoins grandissent encore quand Sélim Ier (1512-1520) ajoute la conquête de la Syrie, de l'Égypte, de l'Arabie, de l'Irak aux entreprises d'Europe. Mais Soliman, pour ses guerres contre Venise, contre Rhodes, contre la maison d'Autriche, contre la Perse, pour ce front de bataille qui, de l'Adriatique, s'étend au golfe Persique et de Vienne jusqu'aux Cararactes, Soliman transforme cette garde en une armée véritable : certaines années, il circoncit quarante mille enfants.

La Turquie désormais, subsistant par le janissaire, doit vivre pour le janissaire d'abord. Durant un siècle et demi, depuis les grandes victoires de Soliman jusqu'aux premières grandes défaites de ses descendants, depuis la prise de Rhodes (1522) jusqu'à l'apparition de la flotte russe aux Dardanelles (1770), tant vaut le janissaire et tant vaut l'empire. Quand la discipline se maintient, quand une main énergique mène ces fauves en chasse, rien ne peut leur résister : le Turc triomphe sur terre et sur mer; le Maître règne et commande d'un bout à l'autre de l'empire. Quand l'anarchie et la mollesse entrent dans l'*odjak*, l'empire est en proie aux révoltes, aux guerres civiles, aux usurpations de *beys*, de *beylerbeys* ou de simples aventuriers, aux séditions de soldats, aux

complots d'ulémas, aux défections ou au brigandage de tributaires.

Les institutions de Soliman ne se maintiennent que trente ans à peine (1566-1596). Dès le commencement du XVIIe siècle, apparaît l'instabilité de cet étrange équilibre. Les querelles de harem, l'ingérence des sultanes, les gaspillages du sérail ruinent le pouvoir central, tandis que la permission du mariage, l'admission des fils dans le rang, la dispersion en des garnisons lointaines, permanentes et inactives, énervent le janissaire qui cesse de n'être qu'un soldat et vit la vie de tous, a sa famille, ses biens, souvent ses affaires de bazar, sa boutique de commerce. Durant près d'un demi-siècle, pourtant, la victoire reste fidèle : conquête de l'Arabie (1569), de Chypre (1570), de la Géorgie et de la Transcaucasie (1580). Mais quand les causes de décadence ont produit leurs effets, la Turquie tombe à la merci des ennemis du dedans et du dehors : révolte de la Serbie et des provinces danubiennes, humiliantes paix de Sitvarotok, de Presbourg et de Vienne (1606-1615), indépendance de la Transylvanie, perte de l'Irak.

Dès 1622, Osman II rêve d'une réforme à la turque : comme au *sipahi* on a substitué le janissaire, Osman voudrait de même substituer au janissaire une soldatesque nouvelle et l'on dit qu'il projette un pèlerinage à la Mecque afin de lever une milice arabe et syrienne, qui ne dépendra que de lui. Tous les « mangeurs », sipahis, janissaires et ulémas, se liguent; pour la première fois, les gens de guerre demandent aux gens de mosquée une décision, un *fetva* contre le Sultan-Khalife : « Est-il permis de tuer ceux qui poussent le Sultan à des innovations et dissipent les biens des Musulmans? » demandent les janissaires : le cheikh-ul-islam répond *oui* ; on massacre le Khalife, et les janissaires, durant les quinze mois de Mustapha Ier (1622-1623), mangent à leur faim: argent du mouton, argent des garçons, argent du sucre : « Prenez partout où vous voudrez, — leur dit le grand-vizir de leur choix, — votre viande, vos chandelles, tout ce qu'il vous faut : le Padichah est assez riche! »

Nouvelle tentative de réforme à la turque par Mourad IV et son conseiller albanais Khodji-bey, dont la *rissala* (rapport) est

un plan assez complet en dix-sept chapitres : l'inertie du Sultan devenu presque invisible, le gouvernement des femmes et des eunuques, les mangeries et « avanies » des fonctionnaires, la vénalité des gens de religion, la disparition progressive des fiefs militaires, la décadence des janissaires, toutes les causes du mal sont exposées[1]. Quant au remède : « La race des fils d'Adam, dit le vaillant Albanais, on n'en vient à bout que par la force, jamais par le raisonnement. » Un autre conseiller de Mourad, le *kadi-asker* d'Anatolie, lui dit plus clairement encore : « Mon Padichah, le seul remède contre les abus, c'est le cimeterre. »

Mourad (29 mai 1632) coupe les têtes de la rébellion et exige des soldats un serment de fidélité. Puis il revise les rôles des sipahis et des janissaires, réglemente par un nouveau *kanoun* la féodalité, récupère les droits de l'État, fait remonter les revenus à huit millions de ducats et l'armée à 200000 hommes. Il est le type du réformateur à la turque : la discipline dans l'armée et l'argent dans la caisse sont les seuls besoins vitaux de la vieille Turquie.

Il en résulte huit années de victoires (1632-1640), la reprise de Bagdad, la première expédition contre Candie. Mais tout repose sur la force physique de Mourad qui taille, coupe, tranche têtes, poings, langues ou pieds, porte à bout de bras son vizir, décapite en une nuit dix-huit délinquants. A sa mort (1640), l'anarchie reparaît, plus étendue et plus profonde : le *devchourmé*, — la dîme des enfants chrétiens pour le recrutement des janissaires — est aboli; les musulmans veulent se réserver les profits de l'*odjak*, qui, cessant d'être une milice, n'est plus qu'une confrérie, un ordre de templiers musulmans. Du coup, l'État perd son outil de défense au dehors, de domination au dedans. Du même coup, les chrétientés sujettes ou vassales gardent chaque année l'élite de leurs mâles; et leurs jeunes gens, qui jadis allaient au service du Turc, prennent maintenant le maquis ou la montagne, *heïdouques*, *haidamaks*, *klephtes*. La conséquence immédiate et, désormais, presque endémique est la révolte de bandes, de communautés ou de cantons, parfois de provinces ou même de

1. Voir l'excellent résumé de A. Rambaud dans le cinquième volume, p. 880 et suivantes, de l'*Histoire générale*.

nations entières. Les chrétientés, qui jusque-là ne voyaient d'allègement à leurs maux que dans la conversion, se reprennent à escompter un avenir d'indépendance.

Quinze années de désastres (1640-1656) : incursions de Cosaques dans la mer Noire, des Vénitiens en Bosnie et en Morée, échecs des Turcs en Crète, révolutions de caserne ou de harem, étranglements de sultans et de vizirs. L'énergie albanaise, dans la personne des quatre Kuprulis, remet encore une fois quelque ordre en ce chaos. De 1656 à la fin du XVII[e] siècle, les quatre Kuprulis se succèdent (avec des interruptions) au grand-vizirat et, sous le nom de sultans enfants ou imbéciles, gouvernent en despotes.

Le premier, le vieux, Kupruli *le Grand* ou *le Cruel*, est un disciple de Khodji-bey, un émule de Mourad IV : en cinq années de vizirat (1656-1661), il fait couper trente mille têtes de rebelles, de traîtres, de lâches ou seulement de gêneurs, pend un patriarche, torture cheikhs et soldats, confisque et redistribue les fiefs, remet le janissaire à la caserne, écrase les rebelles d'Asie Mineure et d'Égypte et laisse à son fils, Kupruli II *le Politique* (1661-1676), les moyens de recommencer la guerre contre Venise et contre l'Autriche : grande victoire de Saint-Gothard (1664), prise de Candie (1669).

Mais à Kupruli II, succède durant six années son beau-frère Kara-Moustapha, luxurieux, concussionnaire, désireux peut-être de se tailler dans un coin de l'empire une principauté autonome : l'armée turque échoue devant Vienne (1683) qui peut-être eût succombé si le grand-vizir eût appliqué à l'armée les dépenses de son train royal, de sa maison, de ses 1 500 esclaves, 1 500 concubines et 700 eunuques. Après six autres années d'anarchie (1683-1689), le troisième Kupruli, *le Vertueux*, vient trop tard et dure trop peu (1689-1691) : malgré son énergie contre les voleurs de tout rang, même contre les gens de religion, malgré sa *Nouvelle Ordonnance*, *Nizam Djedid*, pour l'administration des provinces et le soulagement des *raïas*, il ne peut enrayer la chute : il tombe dans la déroute de Salankemen, et quatre successeurs incapables précipitent le désastre (1691-1697) jusqu'à cette paix de Karlowitz, qui marque l'arrêt définitif et commence le recul

des Turcs en Europe (1699). Inutilement, un quatrième Kupruli, *le Sage*, appelé aux affaires, musèle encore le janissaire, essaie de réglementer la flotte, rétablit le pouvoir de la Porte sur tous les rebelles de l'empire, bride la vénalité des juges, bref réforme une dernière fois à la turque. Il semble que les temps sont venus et que rien ne peut revivifier ce grand corps contre lequel deux empires voisins tournent leurs ambitions.

La maison d'Autriche va peu à peu renoncer à l'Europe, aux espoirs de domination germanique et, suivant la pente du Danube, se diriger vers le Levant. La Russie de Pierre le Grand enfile le chemin de Byzance. Durant plus d'un demi-siècle (1700-1770), l'une et l'autre tâtent ou entament les frontières et ne rencontrent aucune résistance : de guerres ouvertes en trêves ou en traités, les deux assaillants poussent leur avancée, tandis que le janissaire se révolte, prend le sérail, massacre les vizirs, dépose les sultans et donne le pouvoir à un simple soldat illettré, Patrona-Khalil (1730), qui livre le gouvernement de provinces au boucher, son créancier. Défaites en Europe contre les chrétiens, défaites en Asie contre les Persans.

La Porte n'a plus qu'un appui : l'alliance de la France. Un sauveur se présente qui propose de donner à la Turquie les armées et institutions de l'Europe : ce gentilhomme français, comte de Bonneval, devenu Ahmed-pacha, général des bombardiers, forme un régiment qu'il exerce à l'européenne, et il révèle à la Porte tout ce que l'on appelle les secrets de la grande politique. Le Turc retrouve quelques succès : l'honorable traité de Belgrade (1739) fait reculer Russes et Autrichiens.

Mais le Sultan ne veut plus se battre. Son âme sensible a horreur de la guerre :

Quelle âme sensible, — écrit le grand-vizir aux puissances, — quel être humain ne frémit pas de tous les maux qui accompagnent la guerre? Les ruisseaux de sang abreuvent les guérets; les maladies contagieuses suivent pas à pas les combattants, les terrassent jusque dans les bras de la victoire et les jettent enfin au charnier où la mort les ravale au rang des animaux avec qui elle les confond... Les frères se traitent en ennemis : la raison du plus fort redevient la loi des enfants d'Adam... Désireux de prévenir le retour de tant de

crimes et de malheurs, pour obéir à la volonté de Dieu, notre glorieux empereur, qui est l'Ombre de Dieu sur la terre, invite les princes chrétiens à se réconcilier et leur offre sa puissante médiation.

De vertueuses paroles, pour la défense des États, n'ont jamais remplacé une armée : le sort de la Pologne et de la Suède devrait avertir le Turc. Pierre le Grand a son continuateur dans Catherine II (1762); toute l'orthodoxie est poussée, amenée à la révolte par les émissaires du tsar libérateur; de Moldavie en Égypte et de l'Irak en Bosnie, il n'est plus une province où quelque bande de rebelles ne tienne la campagne ou ne coupe les chemins; la caravane du *hadj* (pèlerinage de la Mecque) est rançonnée, les chameaux qui portent les offrandes du Khalife, enlevés; les esclaves chrétiens emmènent à Malte la galère-amiral.

Un dernier réformateur à la turque, Ragib-pacha, essaie vainement de renouer la tradition des Kuprulis (1765). Les Russes ne lui en laissent pas le temps : non seulement du Caucase à l'Adriatique, Autrichiens et Russes forcent toutes les frontières nord de l'empire; mais, conduite par des officiers anglais, une flotte russe arrive dans l'Archipel, fait révolter les îles Ioniennes, la Morée et Candie, brûle à Tchesmé, en face de Chio, la flotte ottomane, menace les Dardanelles (1770).



Ces défaites de 1770 imposent à Mustapha III (1757-1774) l'idée d'une réforme à l'européenne; son conseiller européen, le baron de Tott, raconte en ses *Mémoires* que cet actif et énergique souverain, qui désirait percer l'isthme de Suez, voulait, quand la paix serait faite, tout redresser dans la corruption de l'empire, « attaquer tous les vices de son gouvernement : j'ai lieu de présumer qu'il eût sacrifié jusqu'à celui de son despotisme ». Mais Mustapha meurt tandis qu'il va prendre contre les Russes le commandement de son armée du Danube, et Abd-ul-Hamid Ier, son successeur, signe tout aussitôt la paix de Kaïnardji, qui, rendant à la Porte les principautés danubiennes, Moldavie et Valachie, stipule que « suivant les circonstances où se trouveront les principautés et

leurs souverains, les ministres et la cour de Russie pourront parler en leur faveur » et la Porte promet « d'avoir égard à ces représentations ».

Contre cette intrusion des Russes, la réforme à l'européenne de l'armée et de la marine apparaît aux Turcs et à leurs amis d'alors, les Français, comme l'indispensable précaution. Abd-ul-Hamid Ier (1774-1789) laisse faire. Mais, l'Angleterre lui promettant « l'assistance de tous ses vaisseaux », il entreprend une nouvelle guerre contre la tyrannie russe, qui déjà tient l'empire turc pour son bien et le partage avec l'Autriche (1784-1789) : la Valachie, la Moldavie et la Serbie tombent sous la main des deux alliés; par fortune, la Révolution française, donnant aux rois d'autres soucis, sauve la Porte, qui récupère encore les principautés aux traités de Sistova et de Yassy (1790 et 1792). Alors Sélim III (1789-1809) et son ministre *Kutchuk* Hussein-pacha, le *petit* Hussein, reprennent la réforme de l'armée et de la marine.

Forteresses réparées, ingénieurs, officiers, instructeurs, soldats et ouvriers appelés de Suède et de France, écoles de marine et d'artillerie, bibliothèque française avec l'Encyclopédie, le français enseigné, des livres et manuels de toutes sortes traduits, des corps organisés et dressés à l'européenne, un bataillon de renégats enrôlés et commandés par l'*inglis* pacha Campbell, tant d'efforts eussent peut-être abouti, si l'expédition de Bonaparte en Égypte (1798-1800), puis les coups de main de l'Angleterre sur Constantinople et sur Alexandrie (1806 et 1807) n'eussent réveillé le fanatisme populaire et le courage des « mangeurs ». Contre le Sultan européen, le janissaire se révolte et demande un *fetva* de déposition : « Un Padichah, qui par sa conduite et ses lois viole les principes du *Chéri* (la religieuse), mérite-t-il de rester sur le trône? » Le cheikh-ul-islam répond : « Cela ne se peut; mais Allah sait ce qui est le mieux ». Sélim est déposé, assassiné : la vieille Turquie, personnifiée dans le janissaire, met en sa place Mustapha IV.

Mustapha IV règne six mois (juillet 1808-janvier 1809). Les officiers formés par les écoles à l'européenne tiennent pour les modes nouvelles; sur le Danube, une conspiration militaire s'organise : révolte déclarée, marche contre Stamboul, prise du Sérail, massacres, pillages, déposition de Mustapha,

proclamation de Mahmoud II (janvier 1809). Les conjurés sont les maîtres; leur chef est grand-vizir; Mahmoud est acquis, dit-on, aux idées de Sélim; un conseil de l'empire, un *divan* solennel, est réuni où le grand-vizir expose la nécessité d'une complète refonte de l'armée, qui reste le premier, l'unique souci des réformateurs. Discours-programme :

Personne n'a plus de vénération que moi pour ce glorieux corps des janissaires, auquel j'ai l'honneur d'appartenir. Il serait invincible à présent comme il l'était autrefois si des abus pernicieux ne s'y étaient glissés et n'en avait altéré les admirables institutions. Mais les emplois, au lieu d'être donnés au courage et au mérite, sont vendus; les casernes sont désertées; les exercices prescrits par les ordonnances sont oubliés; les janissaires de garde ou de patrouille rançonnent les *raïas*, au lieu de veiller à la sécurité publique. Résultat : une crasse ignorance de l'art militaire; une indiscipline complète; l'inutilité de ce corps glorieux qui a fait trembler l'univers; les billets de solde et de pensions détournés et rachetés à vil prix par les Juifs... Le Sultan, notre redoutable maître, qui travaille à rendre à cet empire sa gloire et sa puissance, sent qu'il est indispensable de revenir aux anciennes institutions militaires.

Pour ce retour aux « anciennes institutions », le grand-vizir propose et le *divan* ratifie sept mesures, parmi lesquelles « l'adoption immédiate dans toutes les troupes ottomanes des armes perfectionnées et de la tactique savante des Infidèles; — mesure sanctionnée par les *fetvas* ». Dix mois de réformes (janvier-novembre 1809). Puisla vieille Turquie et le janissaire tuent ce grand-vizir patriote et remettent véritablement tout en l'état ancien.

Il en résulte dix-sept ans de revers (1809-1826) : défaites et traités désastreux, insurrection des Arabes Wahabites, des Serbes et des Monténégrins, empiètements d'Ali-pacha en Épire, de Mehemet-Ali en Égypte, soulèvement de la Grèce et des *raïas* orthodoxes dans toute la Turquie d'Europe, indépendance grecque. L'Europe parle enfin d'intervenir. La vieille Turquie se décide alors à sacrifier le janissaire; les ulémas eux-mêmes demandent la réforme, qui seule pourra sauver l'empire (1826). De nouveau, un *divan* solennel est réuni chez le cheikh-ul-islam; le grand-vizir fait accepter son plan :

Autrefois les janissaires étaient des soldats. La désorganisation s'étant mise en ce corps, nos ennemis n'ont pas manqué cette occasion de nous nuire : ils ont osé porter leurs mains impures sur la blancheur éclatante de l'œuf de l'honneur musulman. Vengeance, peuple de Mahomet!... Unissons nos efforts pour élever devant notre pays le rempart d'une armée aussi instruite que brave... La force est aujourd'hui dans l'étude et la pratique des arts militaires. Le Koran dit : « Employez contre les infidèles tous les moyens qui sont en votre pouvoir... »

Les janissaires résistent : ils sont exterminés. Une armée est recrutée et instruite, que la guerre contre la Russie met à l'épreuve (1828-1829). Cette armée nouvelle ne peut fermer la route de la capitale aux Infidèles victorieux qui passent le Danube, le Balkan, prennent Andrinople et ne signent la paix en cette ville que moyennant privilèges et protection russe aux principautés danubiennes, pleine autonomie aux Serbes, indépendance aux Grecs. Cette armée nouvelle a pourtant fait ses preuves : « Le Tsar, écrit Pozzo di Borgo, a mis le système turc à l'épreuve et l'a trouvé dans un commencement d'organisation qu'il n'avait pas eue jusqu'ici; si le Sultan a pu nous opposer une résistance plus vive et plus régulière, alors qu'il avait à peine réuni les éléments de son nouveau plan de réformes et d'améliorations, combien l'aurions-nous trouvé plus formidable s'il avait eu le temps de lui donner plus de solidité! »

La suppression des janissaires engage en des réformes plus étendues Mahmoud, que l'exemple et les méthodes de Pierre le Grand ont séduit; avec l'armée, c'est l'administration, l'instruction, le costume, les mœurs, la vie publique et privée qu'il veut, de force, renouveler. Rien ne l'arrête, ni les résistances de la foule, ni les prédications des fanatiques qui l'insultent en public : « Padichah giaour, tu attires la malédiction du Prophète sur nous tous ». Il entend « mettre sous la protection de son ombre les peuples et les *raïas* de ses provinces, faire luire la lumière d'équité et de miséricorde, imposer la plus complète harmonie entre tous ses sujets, sans distinction d'origine ni de culte ». Au système féodal et à la mangerie, Mahmoud voudrait substituer une bureaucratie à l'européenne. Mourad III (1574-1596) avait déjà tenté une sorte de centra-

lisation par l'institution des *eyalets* et des *livas*, grands et petits gouvernements, qui soumettaient tous les peuples, musulmans et chrétiens, et tous les sujets, raïas ou possesseurs de fiefs, civils ou militaires, laïques ou religieux, aux officiers impériaux, *pachas*, *moutesselims*, *voïvodes*, etc. Mais la vénalité turque a mis ces gouvernements aux enchères. D'Ohsson, dans son *Tableau général de l'empire ottoman*, écrit en 1806 :

Un pacha, ayant acquis à prix d'or le gouvernement d'une province, met à pressurer ses habitants autant de précipitation que d'audace, car il est incertain de conserver son office et presque assuré de l'impunité... Le faste de ces satrapes les entraîne à commettre des iniquités : la maison d'un pacha à trois queues est composée d'au moins cinq cents personnes; il en est qui entretiennent à leur service plus de deux mille individus, indépendamment de leurs gardes; leur harem est composé d'un grand nombre de femmes; ils ont dans leurs écuries deux à trois cents chevaux. Ils paient d'ailleurs des droits considérables à leur nomination et à la fin de chaque année, s'ils sont continués dans leur office. Il faut qu'ils donnent [à Constantinople] de l'argent pour obtenir leur place, pour s'y maintenir et pour faire écarter les plaintes que provoquent leurs injustices... Chaque province supporte ses dépenses locales, les frais de son administration, ceux que nécessitent l'entretien de ses places fortes, le transport des vivres et munitions, le passage des troupes. Les taxes imposées sur le peuple se multiplient sous le nom de *saliyané*, *avaris*, *ischtirat*, etc., toutes comprises sous le nom de *djebayat* ou *tekialif schacca*, *impôts vexatoires*, qu'on leur donne parce qu'ils ne sont pas autorisés par la loi religieuse. Les fréquents déplacements des pachas les obligent à passer sans cesse d'une contrée à l'autre et le pays est tenu de leur fournir ce dont ils ont besoin; il faut encore leur offrir des présents ainsi qu'aux principaux de leur suite... Les effets du despotisme se manifestent d'une façon frappante dans la misère des provinces. Les habitants quittent les lieux qui les ont vus naître, les Chrétiens pour chercher un asile hors des frontières de l'empire, les Mahométans pour se retirer dans la capitale où la tyrannie est moins accablante.

Pour résister aux avanies des pachas, nombre de musulmans sont entrés dans l'ordre des janissaires; ils figurent sur les contrôles de cette franc-maçonnerie militaire afin d'en obtenir les privilèges ou la protection. Les propriétaires de fiefs surtout, tenus par leurs bénéfices au service en temps de guerre, ont voulu dès le temps de paix s'affilier à cette

confrérie qui ne leur impose aucune charge nouvelle. Le massacre des janissaires dans la capitale étant suivi du massacre dans les provinces, la plupart des grands *beys* et *derebeys* (beys de la vallée) disparaissent, et le pouvoir des pachas-gouverneurs y gagne d'autant. Mahmoud réduit le nombre de ces pachas afin d'en mieux surveiller la gestion : au lieu de disposer à leur gré de toutes choses dans leur gouvernement, ils ne seront plus que les agents du pouvoir central, « les yeux et les mains » du sultan. Mais les charges continuant à être vendues, le mal ne fait qu'empirer. Les féodaux, par intérêt personnel, défendaient parfois leurs *raïas* et, les tondant de près, évitaient de les égorger. Le nouveau fonctionnaire, pressé de rentrer dans ses avances et de faire fortune, écorche, égorge même pour mieux tondre. Et l'empire est désormais la proie des quatre mangeries, dont souvent j'ai entretenu mes lecteurs : mangerie des impôts, mangerie des routes, mangerie des tribunaux, mangerie de l'armée.

Malgré tout, la réforme de Mahmoud aurait peut-être profité aux sujets de la Porte, si une longue paix à l'intérieur et à l'extérieur eût tourné tous les efforts de l'autorité centrale vers la pacification et l'organisation des provinces, ou si de nouveau l'énergie albanaise eût repris la tâche des Kuprulis. Mais c'est contre la Porte que maintenant l'Albanais travaille : ce que n'a pu réussir en Albanie Ali de Tebelen, un autre Albanais, Mehemet-Ali, l'exécute en Égypte.

La révolte de Mehemet-Ali, ses campagnes en Syrie et en Asie-Mineure, l'arrivée d'Ibrahim victorieux jusqu'à Brousse, la faveur dont l'Occident semble accompagner les armées de ce rebelle jettent Mahmoud dans les bras de Pétersbourg ; l'alliance offensive et défensive d'Unkiar-Skelessi donne au Tsar le droit d'intervenir dans les troubles de l'empire et le Pierre-le-Grand des Turcs meurt le jour où son armée est complètement défaite par Ibrahim à Nézib (29 juin 1839), malgré les instructeurs prussiens qu'il lui a donnés ; c'est en cette qualité que de Moltke fait là ses premières armes.

Avec Abd-ul-Medjid qui lui succède (1839-1861), l'Europe occidentale prend en main le salut de l'empire, contre les rébellions intérieures et contre les appétits du Habsbourg

et du Romanoff; mais la réforme devient la condition de l'intégrité. Abd-ul-Medjid dès son avènement (3 novembre 1839) promulgue ses *Tanzimat* (pluriel du mot arabe *tanzim*, *organisation*), qui garantissent la vie, la fortune et l'honneur de tous les sujets, régularisent l'assiette et la perception de l'impôt, organisent le recrutement, promettent le contrôle des dépenses militaires et navales, la publicité des débats judiciaires et l'égalité de tous devant la loi : « Tant qu'un jugement régulier ne sera pas intervenu, personne ne pourra secrètement ou publiquement faire périr quelqu'un par le poison ou tout autre moyen ». Par des ordonnances, subséquentes (1845, 1846, 1850), une université ottomane est créée et des tribunaux mixtes de commerce, mi-partie chrétiens, mi-partie musulmans. Surtout par *l'Ordonnance Nouvelle*, *nizam djedid*, de 1843, une armée à l'européenne est organisée...

Une fois encore, la rébellion des provinces vient tout compromettre. La révolte provinciale est la conséquence presque inévitable de l'annonce des réformes à l'européenne. Car cette annonce, relevant les espoirs des chrétiens, diminue leur patience aux maux héréditaires, exaspère leurs rancunes, les excite aux réclamations justes ou exagérées. Inversement cette annonce, blessant l'orgueil des musulmans, les incite à la défense et à l'exercice plus rigoureux des abus traditionnels qu'ils appellent leurs droits. Discussions. Rixes. Assassinats. Vengeances échangées. Au bout, le massacre ou la révolte des chrétiens amène une intervention européenne.

C'est ainsi qu'en 1848, à l'exemple de Paris et de Vienne, les principautés danubiennes ont leur révolution ; les troupes turques franchissant le Danube, les Russes entrent en Moldavie ; la convention de Balta-Liman (1849) installe une occupation mixte, turque et russe, mais livre en vérité le Danube au passage du Tsar.

Cette fois, l'Occident s'émeut : la querelle des Lieux Saints survenant entre catholiques et orthodoxes, Paris et Londres s'unissent, et la guerre de Crimée sauve la Turquie (1854-1855). Le traité de Paris, qui proclame l'indépendance et l'intangible intégrité de l'empire ottoman, interdit à n'importe qu'elle puissance d'intervenir dans les affaires intérieures de la Turquie, ferme les détroits à tous vaisseaux de guerre

étrangers, interdit tout arsenal dans la mer Noire, neutralise les bouches du Danube, supprime le protectorat russe sur la Serbie et les principautés danubiennes, bref refait une Turquie souveraine et non plus vassale. Comme salaire et comme condition, les puissances de l'occident exigent le *hatti-humayoun* de Gulhané (18 février 1856).

Liberté des cultes, égalité civile de tous les sujets, réforme de l'impôt, admission des chrétiens dans l'armée et dans toutes les fonctions publiques : cette charte de Gulhané veut inspirer à tous les sujets l'amour de la « patrie ottomane ». Sur le papier tout est réformé... Dans la pratique, rien ne change.

Le 5 octobre 1859, les ambassadeurs remettent un *mémorandum* des puissances garantes du traité de Paris, qui expriment « le regret de voir que la Turquie ne s'aide pas par elle-même, qu'elle ne procède pas à une application graduelle et soutenue des réformes, qu'une suffisante impulsion ne se manifeste pas pour atteindre le but marqué par le firman de 1856 », et la Russie demande une enquête internationale sur la situation des raïas en Bulgarie, Bosnie et Herzégovine. L'Angleterre ne veut point d'ingérence dans les provinces slaves en particulier. Elle n'en proclame pas moins la nécessité d'un complet changement :

Il est impossible de faire des vastes territoires de l'empire une ferme livrée à l'exploitation des pachas. Cette exploitation ne peut continuer au profit exclusif de la race conquérante... Sans doute l'habitude des affaires, une ancienne suprématie et même un certain tact, une certaine force instinctive donnent à la race des Osmanlis une position [privilégiée] sur les autres races de l'empire. Mais il ne faut pas que les Turcs s'endorment sur leur possession actuelle, ni qu'ils s'exagèrent le rôle que cette possession leur attribue. Pour rester à la tête du pays, il faut faire preuve de qualités supérieures.

Huit ans plus tard (1867), les consuls anglais de Salonique et de Kustendjé écrivent :

Quelles que soient les intentions du gouvernement, ses mesures sont éludées et privées de toute signification par la mauvaise volonté des autorités locales. Devant un tribunal, si un Turc est partie plaignante ou défendante, le témoignage de chrétien, fût-on en état d'en produire cinquante, n'est pas admis : il faut acheter le témoignage de deux musulmans... Si le plaignant en veut appeler, on lui oppose

tant d'obstacles et de délais que d'ordinaire il retire sa plainte, après des dépenses considérables, des vexations et des tracas de tout genre... Les impôts ne sont pas lourds; équitablement répartis, ils ne seraient pas écrasants, mais tout le poids en retombe sur les pauvres et particulièrement sur les paysans *raïas*...

Et Mustapha Fazil-pacha dans son célèbre rapport au Sultan :

L'Europe s'imagine que les chrétiens seuls sont soumis à l'arbitraire, aux souffrances, aux avilissements de toute nature qui naissent de l'oppression. Il n'en est rien. Les musulmans, précisément parce qu'aucune puissance étrangère ne s'intéresse à eux, sont peut-être plus indignement spoliés, plus courbés sous le joug. Vos sujets de tout culte sont partagés en deux classes : ceux qui oppriment sans frein, et ceux qui sont opprimés sans pitié. Ceux-là trouvent, dans le pouvoir illimité que vous exercez et qu'ils s'arrogent, une tentation à tous les vices. Ceux-ci se dégradent eux-mêmes au contact pernicieux de leurs maîtres : obligés sans cesse de se soumettre à des caprices odieux, ne pouvant même faire parvenir jusqu'au pied du trône leurs plaintes légitimes, — car leurs tyrans verraient la pire des séditions dans cet appel respectueux à votre pouvoir, — ils contractent l'habitude d'une incroyable lâcheté morale.

L'armée et les fonctions publiques restent le monopole du Turc : dans les bureaux seulement, on a, pour tenir la plume ou la caisse, quelques chrétiens, qui ne sont pas les moins cruels ni les moins avides de ces tyranneaux. Le tolérant et consciencieux Abd-ul-Medjid n'a pas l'énergie de son père, et ses prodigalités commencent de livrer l'empire à la finance internationale, qui deviendra la véritable maitresse sous son frère et successeur Abd-ul-Aziz (1861-1876). Durant les quinze années de ce règne, le désordre des finances, les révoltes du Liban, de la Crète, de la Bosnie-Herzégovine et les querelles avec la Serbie, le Monténégro et la Roumanie, comme aussi la rivalité des puissances occidentales, entrave toutes les réformes dont le *hatti-chérif* de 1861 a pourtant renouvelé l'annonce : ombrageux despote, Abd-ul-Aziz n'a même pas les qualités négatives de son frère; de toutes ses défiances, il s'oppose aux entreprises de ses ministres Ali et Fuad pachas. La révolte de la Crète lui arrache pourtant (juin 1867), en même temps qu'un statut organique pour cette île, quelques promesses de réforme intégrale pour tout

l'empire et l'institution d'un Conseil d'État, mi-partie chrétien, mi-partie musulman :

Pour moi, — dit-il en inaugurant cette assemblée, — il n'existe aucune distinction entre musulmans et chrétiens. La religion et les droits des chrétiens étaient sauvegardés jusqu'à ce jour; mais les chrétiens n'étaient pas appelés aux grandes fonctions de l'empire; c'était l'ancien système; maintenant la porte de toutes les fonctions y compris le grade de vizir, est ouverte aux chrétiens; le seul mérite décidera; comptez sur mes intentions; je veux la prospérité de tous mes sujets sans distinction de croyances ni de races.

Ce langage de civilisé lui gagne la confiance de l'Europe qui lui permet d'écraser l'insurrection crétoise (janvier 1868) et, par l'énergie de Midhat-pacha, de terroriser en Bulgarie la propagande panslaviste. Les patriotes Fuad-pacha et Ali-pacha continuent l'œuvre d'Abd-ul-Medjid, en s'appuyant sur les puissances occidentales, sur la France plus spécialement : deux lois des vilayets (1864 et 1870), copiant notre organisation départementale, la constitution d'un ministère de l'intérieur, la refonte des tribunaux, l'essai de code civil, l'autorisation du système métrique, la tentative au lycée de Galata-Séraï d'une éducation des jeunes Turcs à l'européenne (1869-1870) préparent la grande réforme dont ouvertement discutent fonctionnaires et particuliers, la réforme libérale et occidentale par excellence, la réunion d'un parlement où siégeraient les élus de toutes les races de l'empire.

Mais Ali-pacha meurt (septembre 1871) juste quand la défaite de la France et la conférence de Londres (mai 1871) permettent à la Russie de remettre la mer Noire et l'entrée du Bosphore sous la menace de ses vaisseaux et quand le général Ignatieff obtient pour ses Bulgares l'institution d'une Église, qui donnera des écoles et des chefs à leur nation.

La puissance et l'indépendance de l'empire occupent désormais Abd-ul-Aziz bien moins que le souci de laisser le trône à son fils Youzouf-Izeddin, au détriment de ses neveux Mourad, Hamid et Rechad, bien moins surtout que le désir quotidien de trouver quelques millions pour une fantaisie nouvelle de bâtisse ou de harem. Des successeurs d'Ali-pacha, un seul, Midhat-pacha, grand-vizir éphémère (1873), a son patriotisme

ion son habileté, du moins son entêtement; les autres nsent qu'à se maintenir et à faire fortune en flattant le e dans ses manies de prodigalités et dans la folle amitié a pour l'ambassadeur russe. Crainte de la puissance ; espoir de l'aide russe pour ses changements dynas-s; sympathie et admiration à l'endroit de l'ambassadeur, ait humblement, félinement, caresser toutes ses manies : -ul-Aziz finit par dire tout haut qu'il n'a qu'un seul et table ami, le général Ignatieff.

'ai exposé[1] comment la révolte de l'Herzégovine (juil-1875) décide les Trois Empereurs à intervenir, et le tan à promulguer, une fois de plus, des réformes. Iradé 2 octobre 1875; firman du 12 décembre 1875; nouvel dé du 22 février 1876 : la Porte veut prévenir toutes les mandes que la note Andrassy (novembre 1875-janvier 1876) rmule au nom des Trois Empereurs, avec l'approbation de Europe. La note réclamait des améliorations pratiques dans 'administration journalière, des réformes locales, spéciale-ment adaptées à la Bosnie et à l'Herzégovine, semblables à ces constitutions particulières qu'on avait accordées au Liban et à la Crète. La Porte répond par des promesses pour tout l'empire et par l'adoption théorique des principes, que les États les plus libéraux revendiquent : séparation du pouvoir exécutif et du pouvoir judiciaire, élection des juges, unification de l'impôt, égalité civile et politique. Cet étalage n'empêche pas les Trois Empereurs d'exiger par le *mémorandum* de Berlin (13 mai) l'exécution pure et simple de la note Andrassy. Les Jeunes-Turcs opposent alors leur projet de constitution : Abd-ul-Aziz est détrôné; Mourad V promet « la reconstitution totale de l'État sur une base solide et juste »; il demande à ses ministres un rapport motivé sur « les moyens et les principes qui, tout en respectant les lois du *Chéri*, doivent régir l'empire conformément aux besoins du peuple et de manière à procurer à tous les sujets, sans distinction ni restriction d'aucune sorte, une liberté aussi complète que possible ».

Une fois encore, la révolte provinciale oblige l'Europe d'intervenir, dans « l'intérêt de la paix générale ». Les Trois

1. Voir la *Revue* du 15 août : *Trente ans avant...*

Empereurs se rencontrent à Reichstadt (8 juillet 1876); les atrocités bulgares aliènent au Turc l'Angleterre, le dernier ami qu'il eût conservé... Pour établir la constitution, Mourad est déposé, Abd-ul-Hamid II proclamé, investi (1-15 septembre) : nouvel exposé de principes libérateurs; annonce d'une « assemblée générale, compatible avec les mœurs, les coutumes et les aptitudes des populations » et d'une « immédiate réforme administrative, financière et judiciaire des provinces »... Mais l'Europe ne veut rien entendre si l'on n'accorde d'abord une paix honorable aux Serbes vaincus, et, la Russie envoyant son *ultimatum* (31 octobre), bien que Midhat-pacha soit nommé grand-vizir, l'Europe continue d'exiger une conférence internationale à Constantinople pour imposer les réformes que ses plénipotentiaires auront d'abord décidées : la constitution ottomane est proclamée (23 décembre)... J'ai montré à quels usages avait servi cette comédie parlementaire, de décembre 1876 à février 1878, de la déclaration de guerre aux préliminaires de paix.

***

Au congrès de Berlin (juin-juillet 1878), les puissances sauvent une seconde fois la Turquie des exigences russes, moyennant la même obligation de réformer l'Empire qu'avait imposée déjà le congrès de Paris (1856). Mais en 1856, les puissances étaient soucieuses, avant tout, de l'indépendance et de la souveraineté de la Porte, et pour ne pas y paraître attenter, c'est avant la conférence de Paris (25 février) que Londres et Paris avaient fait promulguer par Abd-ul-Medjid la charte de Gulhané (18 février 1856). Il n'en restait pas moins que cette charte était une œuvre de l'Europe, le salaire du travail que Français et Anglais avaient accompli à Sébastopol; publiée avant la conférence de Paris, elle était postérieure néanmoins aux conférences de Vienne (1er février) où avaient été débattues les préliminaires de paix, et les puissances avaient collaboré avec la Porte pour en établir la rédaction.

L'article 9 du traité de Paris se bornait donc à constater la haute valeur du *hatti-humayoun* par lequel « la Sublime Porte

indique les réformes administratives, judiciaires et fiscales qu'elle compte réaliser »; cet article 9 ajoutait que « la communication de ce firman faite aux puissances ne leur donne pas le droit de s'immiscer soit collectivement, soit séparément dans les rapports de S. M. le Sultan avec ses sujets, ni dans l'administration intérieure de son empire ». Mais si la Turquie avait été admise « à participer aux avantages du droit public et du concert européen »; si les puissances avaient pris l'engagement de respecter son indépendance et son intégrité et fait de « tout acte de nature à y porter atteinte une question générale »; si, allant plus loin encore, l'Angleterre, la France et l'Autriche, avaient signé leur traité spécial du 15 avril 1856 et déclaré « considérer comme un *casus belli* toute agression contre cette intégrité ou cette indépendance », ce n'était qu'après la charte de Gulhané, après sa communication aux Cabinets, après la promesse répétée du Sultan qu'elle serait mise en pratique et maintenue. Le droit de l'Europe à contrôler l'exécution des réformes n'était pas stipulé; pratiquement il était reconnu et, de 1856 à 1876, en maintes occasions, les puissances, soit en commun, soit en donnant leur mandat à l'une d'elles, étaient intervenues entre le Sultan et ses Crétois, ses Syriens, ses Arabes, ses Druzes, ses Slaves, ses Arméniens ou ses Albanais.

A Berlin, les réformes ottomanes entrent dans le droit international. L'article 23 du traité de Berlin est un engagement formel de la Porte envers les puissances contractantes :

Art. 23. — La Sublime Porte s'engage à appliquer scrupuleusement dans l'île de Crète le règlement organique de 1868... Des règlements analogues, adaptés aux besoins locaux, seront également introduits dans les autres parties de la Turquie d'Europe... La Sublime Porte chargera des commissions spéciales, au sein desquels l'élément indigène sera largement représenté, d'élaborer les détails de ces nouveaux règlements dans chaque province. Les projets d'organisation résultant de ces travaux seront soumis à l'examen de la Sublime Porte qui, avant de promulguer les actes destinés à les mettre en vigueur, prendra l'avis de la Commission européenne instituée pour la Roumélie orientale.

Du traité de Paris au traité de Berlin, il faut noter une autre différence. De 1856 à 1878, les puissances occidentales, l'Angleterre surtout, avaient rêvé d'une réforme intégrale,

appliquée à tout l'empire, telle que Mahmoud l'avait commencée et que les *Tanzimats* (1839) l'avaient développée, telle enfin qu'au lendemain du traité de Paris la charte de Gulhané l'avait codifiée et complétée. Européaniser la Turquie par l'effort du gouvernement central; obliger le Sultan à jouer dans son empire bariolé le rôle de Pierre-le-Grand, mais d'un Pierre constitutionnel : belle conception dont l'Angleterre et la France semblaient ne pas apercevoir le vice fondamental!

Car le Sultan est aussi le Khalife, le successeur du Prophète; chef du gouvernement, il est aussi le chef du culte, non seulement le métropolite d'une religion nationale, mais le pape d'une Église universelle, le Commandeur des croyants, l'Ombre de Dieu sur la terre, — or c'est contre les droits divins, au nom des droits de l'homme que toute révolution ou réforme « libérale » a toujours été faite et, même si le Khalife voulait sincèrement établir l'égalité entre tous ses sujets, la résistance quotidienne, le mauvais vouloir de ses fonctionnaires, peut-être la révolte de ses musulmans lui rendraient la tâche impossible. En Europe et en Asie, aujourd'hui comme autrefois, l'annonce de toute réforme intégrale a pour premier corollaire quelque massacre de chrétiens : la diplomatie française n'a établi l'ordre et la paix au Liban, que grâce aux privilèges qu'elle a conquis pour ses protégés.

Les puissances orientales, Autriche et Russie, entendaient autrement la guérison ottomane : ce n'étaient point médecins voulant traiter d'ensemble l'organisme; c'étaient plutôt chirurgiens décidés à l'amputation et qui voulaient la préparer : « Autonomie ou anatomie », disait brutalement un diplomate russe.

De toutes les causes de décadence de l'Empire turc, — écrit en 1841 le prince de Metternich à son ambassadeur, — celle qui a complété la source de ses maux, c'est l'esprit des réformes à l'européenne dont le sultan Sélim a jeté les premières bases et que le dernier sultan (Mahmoud) a poussées sans autre appui qu'une profonde ignorance et une immense somme d'illusions. Voici ce que nous conseillons à la Porte : « Réformez votre administration; mais n'allez pas la renverser pour y substituer des formes qui ne vous vont pas... N'empruntez pas à la civilisation européenne des institutions qui ne cadrent pas avec les vôtres... Restez Turcs; mais

alors consultez la loi musulmane et servez-vous de ce qu'elle vous fournit de facultés pour être tolérants. Accordez à vos sujets chrétiens la plus complète protection; évitez qu'ils soient molestés par les pachas; ne vous mêlez pas de leurs affaires religieuses; respectez leurs privilèges...

En 1867, à M. de Moustiers, notre ministre des Affaires étrangères, qui vante l'unification des lois, la centralisation des pouvoirs et la fusion des races comme remèdes infaillibles aux maux de l'empire turc, le comte de Beust oppose une conception de réformes locales, de privilèges, d'autonomies et de *self governments* qui aboutiraient à des provinces quasi indépendantes, reliées au trône par le seul lien de vassalité.

Ce n'est que depuis quarante ans au plus — écrit le prince Gortschakoff dans son *mémorandum* de 1867 — que les Turcs ont entrepris l'assimilation des nationalités chrétiennes qu'ils ont soumises. Croyant faire acte de civilisation européenne en adoptant les théories d'absorption et de centralisation, ils ont systématiquement dépouillé les populations chrétiennes des droits d'autonomie provinciale et communale... Il est de fait que c'est précisément à dater de cette époque que les troubles intérieurs sont devenus, pour ainsi dire, chroniques en Turquie. Il est également positif que les provinces où ces changements de systèmes se sont manifestés le plus rigoureusement, à Candie, en Épire, en Bulgarie et en Bosnie, sont justement celles où les troubles sont les plus fréquents, l'autorité du Sultan le plus ébranlée, et les souffrances des populations, les plus fortes...

Les anciennes délimitations géographiques de l'empire ottoman répondaient aux groupes divers formés par les nationalités conquises. A mesure que les Sultans soumettaient un peuple, ils le rattachaient à l'empire par un lien de vasselage, lui imposaient un tribut, souvent même y plaçaient un chef musulman; mais ils maintenaient ses limites et son organisation nationale. La création récente des vilayets a porté quelque atteinte à l'ancien ordre de choses : il importerait d'y revenir en constituant autant de provinces qu'il y a de principaux groupes de nationalités sous le sceptre du Sultan... Le principe d'autonomie devrait servir de base fondamentale à l'organisation administrative...

C'est la conception que Pétersbourg avait fait prévaloir pour la Crète en 1867 et qu'en 1875, pareillement, défendait la note Andrassy...

La Porte et le sultan Abd-ul-Hamid mettent à profit cette contradiction de leurs parties adverses. Aux réclamations russes ou autrichiennes, ils opposent la solution anglaise et réciproquement. Aux exigences des Trois Empereurs pour l'exécution de la note Andrassy, Abd-ul-Hamid répond en 1876 par l'octroi de la constitution : le régime parlementaire va tout rénover, d'un seul coup, dans la capitale et dans les provinces. Quand la comédie parlementaire lui a gagné la bienveillance, puis l'assistance diplomatique et militaire de Londres, Abd-ul-Hamid renvoie son parlement (14 février) et c'est par d'autres promesses qu'il cherche à capter la bienveillance de Pétersbourg. Au traité de San Stefano, il promet non seulement des réformes locales en Arménie, mais encore il admet l'amputation de la Grande Bulgarie (3 mars 1878).

Il croit ne pas risquer grand'chose : ni l'Angleterre ni l'Autriche ne sauraient tolérer la rupture d'équilibre que causerait l'installation de cette Grande Bulgarie, cliente, vassale de Pétersbourg. Déjà Londres mobilise et Vienne fait des remontrances. Prenant le rôle d'honnête courtier, Bismarck s'interpose et finit par obtenir l'adhésion de toutes les puissancs à son congrès de Berlin. Le jour même (3 juin) où les représentants de l'Allemagne invitent les cabinets à ce congrès qui doit « discuter librement tout le traité de San Stefano ». Abd-ul-Hamid, pour s'attacher plus fermement l'alliance de l'Angleterre, revient à ses promesses de réforme intégrale, que la convention de Chypre stipule pour la Turquie d'Asie (4 juin) :

S. M. le Sultan promet à l'Angleterre d'introduire les réformes nécessaires (à être arrêtées plus tard par les deux puissances) ayant trait à la bonne administration et à la protection des sujets chrétiens et autres de la Sublime Porte qui se trouvent sur les territoires de S. M. le Sultan en Asie.

Cette convention de Chypre est une première dérogation aux théories de Londres : ayant besoin de l'appui autrichien dans les revendications ou les luttes prochaines contre la Russie, l'Angleterre semble se désintéresser de la Turquie d'Europe; pour tous les sujets du Sultan, elle n'exige plus de réformes qu'en Asie. Autre dérogation : l'Angleterre ne

respecte plus le dogme de l'intégrité ottomane, tout en voulant l'imposer aux autres; elle promet son alliance à la Porte dans le cas où les Russes lui enlèveraient quelque territoire asiatique; mais afin d'être « en mesure d'assurer l'exécution de son engagement », elle commence par occuper et administrer Chypre. Et Abd-ul-Hamid cède Chypre aux Anglais, comme il a cédé la Grande Bulgarie aux Russes, comme il cédéra par la suite la Bosnie et l'Herzégovine aux Autrichiens, la Thessalie aux Grecs, la Roumélie aux Bulgares, la Crète aux insurgés, comme il céderait, province par province, tout son empire plutôt que de renoncer au despotisme et de réaliser une réforme intégrale ou locale qui pourrait assurer l'intégrité de ses États.

Au congrès de Berlin (13 juin-13 juillet 1878), la conception autrichienne prévaut, avec les autonomies crétoise, bulgare et rouméliote, avec les « commissions spéciales » aux autres provinces d'Europe et les « règlements adaptés aux besoins locaux » de l'article 23, tandis que l'article 61 reprend les stipulations de San Stefano au sujet des Arméniens :

La Sublime Porte s'engage à réaliser sans plus de retard les améliorations et les réformes qu'exigent les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens... Elle donnera connaissance périodiquement des mesures prises à cet effet aux puissances, qui en surveilleront l'application.

Du traité de Berlin, devrait donc enfin sortir quelque réforme provinciale. Mais de 1878 à 1895, durant dix-sept années, le Sultan a beau jeu pour ne pas tenir ses promesses : de 1878 à 1885, l'exécution diplomatique du traité de Berlin, de 1885 à 1890 l'amitié anglaise, de 1890 à 1895 l'amitié allemande lui permettent de rien changer au système des mangeries.

Les puissances ont exigé pourtant que l'article 23 fût exécuté; mais aux réformes diverses et spéciales que cet article demandait pour l'Albanie, pour la Macédoine et pour les autres vilayets « suivant les besoins locaux », Abd-ul-Hamid répond en 1880 par une loi unique, qu'il étend à toute la Turquie européenne : en trois cent vingt-sept articles, cette *Loi des vilayets de la Turquie d'Europe* réforme d'un seul coup

l'administration, la justice, les finances, accorde à tous les sujets, sans distinction de races ni de cultes, les mêmes droits et le même statut personnel (1880). Quand Abd-ul-Hamid, conformément à l'article 23, soumet cette loi à la Commission européenne de Roumélie : « Les bonnes lois, — répondent les commissaires, qui l'adoptent et la louent, — n'ont jamais fait défaut en Turquie ; c'est l'application qui d'ordinaire est insuffisante. » En terminant leur rapport, les commissaires recommandent « cette œuvre à la protection des puissances » : durant quinze années (1880-1895), les puissances l'oublient.

Tout pareillement, l'exécution de l'article 61 est réclamée par l'Angleterre, qui ne veut pas laisser aux Russes la protection des Arméniens et qui, pour son commerce, a besoin d'une Arménie prospère. Dès le 8 août 1878, lord Salisbury rappelle au Sultan la convention de Chypre ; réponse dilatoire (24 octobre) ; ultimatum anglais et envoi d'une escadre à Smyrne ; Abd-ul-Hamid déclare que « sans agir avec précipitation, il étudie l'exécution prochaine des réformes ». Et rien ne peut le faire sortir de cette inaction : en vain l'ambassadeur anglais, le turcophile sir H. Layard, essaie de lui faire comprendre que l'Arménie deviendra, faute de réformes, une autre Bulgarie ; en vain un ancien officier anglais, Baker-pacha, va étudier sur place les abus les plus criants ; même, quand M. Gladstone et les libéraux, revenus au pouvoir, obtiennent des puissances une note collective (12 juin 1880) qu'ils appuient de paroles sévères à la Chambre des Communes (22 juillet 1880), Abd-ul-Hamid sait que, tout occupé de Dulcigno et incapable déjà de s'entendre pour cette opération de police, le concert européen ne suivra pas l'Angleterre au fond de son Anatolie.

L'Angleterre s'attache pourtant à la réforme de l'Asie ottomane que traversent ses grandes routes de commerce et que la russification semble guetter. A défaut du Sultan et des gens de Constantinople qui ne veulent pas l'écouter, elle met son espoir en quelques gouverneurs de vilayets, surtout en Midhat-pacha, que la clémence du Maître rappelle de son exil et qui, d'abord, est autorisé à séjourner en Crète.

Midhat arrive à Candie le 14 septembre 1878 ; la médiation anglaise s'est interposée entre les insurgés, qui réclament leur

annexion à la Grèce, et les soldats turcs qui ne peuvent venir à bout de la révolte; le 15 octobre, est conclu le pacte de Halépa, qui organise l'autonomie crétoise et qui aurait installé un protectorat moral de l'Angleterre, si Londres, par crainte d'une pareille démarche des Russes en Arménie, n'eût pas refusé sa signature.

Ce pacte signé, Midhat-pacha est envoyé comme vali de Damas pour réformer la Syrie. Dans le livre que j'ai souvent cité, *Midhat-pacha, sa vie, son œuvre*, Midhat-bey traduit la lettre qu'un Anglais, « dont il ne convient pas de publier le nom », écrit à Midhat-pacha sur l'invitation de l'ambassadeur britannique, sir H. Layard :

Constantinople, 3 octobre 1878.

Altesse,

L'ambassadeur depuis quatre mois cherche à agir sur l'esprit du Sultan tant directement que par tous les moyens en son pouvoir pour amener Sa Majesté à croire à votre fidélité et à votre dévouement à son trône... Il m'a chargé de vous dire *en toute confidence* qu'il avait été question de vous nommer gouverneur général de Crète et qu'il a empêché cette nomination, convaincu que vous ne feriez rien de bien dans cette île et que l'insurrection augmenterait au lieu de diminuer. En outre, il m'a dit son désir de voir Votre Altesse occuper un poste beaucoup plus élevé dans lequel vous rendriez de grands services au gouvernement.

L'ambassadeur entrevoit les grandes difficultés qu'il y a à faire des réformes dans le pays sans la coopération de Votre Altesse. Votre opinion sur la politique anglaise et vos vues sur le moyen d'introduire des réformes seront, j'en suis sûr, très appréciées par Son Excellence, et si vous jugez convenable d'écrire à l'ambassadeur, vous pouvez compter sur mon honneur que personne au monde ne saura que vous êtes en correspondance avec sir Henry Layard.

Le 12 février 1879, le même Anglais écrit à Midhat, vali de Damas :

Je profite du départ de... pour vous féliciter du succès que vous avez obtenu auprès du gouvernement impérial qui vous a autorisé à exécuter des réformes pour améliorer le sort de la province.

Je n'ai nullement été étonné d'apprendre que vous avez trouvé le pays dans un état d'anarchie, bien que votre prédécesseur prétende l'avoir laissé heureux, content et prospère. Sachant dans quel état sont les vilayets voisins de la capitale, comment s'imaginer que les

provinces éloignées sont mieux organisées? Je ne doute nullement que la Syrie profite beaucoup de votre séjour; mais nous verrons si on vous permettra de cueillir les fruits de vos efforts...

Sir Henry Layard m'a promis, depuis bien longtemps, de s'intéresser à Ismail Kémal-bey; Saïd-pacha aussi prétend s'intéresser à lui; mais je crois que personne n'ose le proposer au Sultan. Je vous prie, si faire se peut, de m'écrire quelques mots que je puisse remettre à l'Ambassadeur, en exprimant votre désir que ces victimes de la défunte Constitution soient enfin libérées de leur exil...

Midhat-pacha se met à l'œuvre avec la hâte un peu brouillonne d'un demi-civilisé et le désir de bien faire : des écoles et des routes sont construites; la sécurité publique est restaurée. Midhat est encouragé par l'ambassadeur anglais qui lui rend visite. Mais à chaque pas, il est arrêté par les intrigues du Palais. Dès octobre 1879, il offre sa démission. Réponse du Palais (22 octobre) :

Les succès de Votre Altesse dans ce vilayet avaient été exposés à Sa Majesté par sir H. Layard au retour de son voyage. Sa Majesté était sur le point de vous adresser ses félicitations et de vous demander quelles étaient les mesures dont l'application rencontrait des obstacles. Votre décision de vous retirer des affaires publiques, juste au moment où l'État est sur le point de récolter les fruits de la longue expérience et de la haute compétence de Votre Altesse, ne concorde guère avec vos sentiments connus de patriotisme, et Sa Majesté ne saurait, actuellement, se décider à mettre en disponibilité un serviteur aussi hautement qualifié... Sa Majesté m'ordonne de prier Votre Altesse, si elle a quelque plainte à formuler, de s'adresser directement au Palais.

Midhat-pacha insiste :

Je remercie humblement Sa Majesté... Ma démission est motivée par l'état de ma santé autant que par l'impossibilité où je suis de diriger les affaires de ce vilayet dans son état actuel. Tous les services sont en désordre; les localités du littoral subissent presque toutes des influences étrangères; à l'intérieur du pays, des soulèvements paralysent tous nos efforts pour assurer aux populations la tranquillité et la justice par une administration consciente des exigences locales et des besoins des habitants...

Il n'y a qu'un moyen d'améliorer l'état de cette province, c'est d'y nommer un vali capable et honnête auquel il serait accordé pleins pouvoirs d'appliquer toutes les réformes, administratives, financières

et d'utilité publique, exigées par les conditions du pays et des populations...

Abd-ul-Hamid n'ose pas, un an après le traité de Berlin, rompre ouvertement avec celui que l'Angleterre tient pour le seul réformateur capable de relever l'empire. Nouvelles insistances de Midhat en un énergique rapport :

Il y a trente ans, j'avais rempli les fonctions de secrétaire général dans ce vilayet; il y a vingt-sept ans, j'y étais venu en mission temporaire. J'avais donc une certaine connaissance du pays et de ses habitants. Aussi, quelle fut ma surprise, à mon arrivée, de constater cette fois un changement complet dans l'état administratif et politique de cette province! La France soutenant les Libanais, l'Angleterre protège les Druzes; les Américains fondent des écoles et des établissements hospitaliers dans le Djebel Noussairi, afin d'y établir une sphère d'influence; les Allemands créent de véritables colonies d'émigrants en Palestine; les Espagnols eux-mêmes paraissent nourrir des projets analogues et ont construit à Jaffa une école et une église. Toutes ces influences sont regrettables; car une partie des chrétiens rêve de s'unir au Liban, une autre recherche la protection étrangère, pendant que les musulmans sont dans le plus complet désarroi...

Les seuls ordres transmis par l'autorité centrale ont trait à des demandes d'argent et d'hommes pour l'armée; il en est résulté toute sorte d'abus. Les fonctionnaires de tout rang, sauf de rares exceptions, ne cherchent qu'à satisfaire leurs propres intérêts et ne paraissent pas se soucier de la sécurité de leurs administrés exposés au meurtre et au pillage. Les voleurs et les brigands restent impunis ou sont relâchés, pendant que des innocents sont détenus et subissent des peines variant entre huit et onze ans sans jugement préalable. J'ai libéré moi-même quelques prisonniers de cette catégorie.

L'état financier est des plus déplorables; les revenus publics ont diminué de moitié; la dîme a épuisé le pays; les déprédations de l'armée ont fait le reste...

Conclusion de ce rapport :

Il est certain que si tout cela ne cesse vite, les puissances, sous prétexte d'y introduire des réformes, voudront remettre entre les mains de fonctionnaires étrangers l'administration des vilayets d'Anatolie. Au degré de désorganisation où nous sommes arrivés, il ne reste qu'à appliquer d'urgence dans toutes les provinces de l'Empire, en tenant compte des mœurs et des coutumes de chaque pro-

vince, les lois qui sont actuellement soumises aux délibérations du Conseil des Ministres.

On voit le changement qui s'est fait depuis 1876 dans l'esprit de Midhat et des diplomates anglais. La « défunte constitution » ne leur semble plus le remède universel : ils veulent des réformes locales, « tenant compte des mœurs et des coutumes de chaque province ». Ils ne demandent plus que la Turquie élise un parlement; pour l'heure présente, il faut à chaque province « un vali capable et honnête auquel il serait accordé pleins pouvoirs d'appliquer toutes les réformes administratives, financières et d'utilité publique, exigées par les conditions du pays et des populations ». Aux prises avec les Druzes, les Maronites, les Arabes du désert et ceux du Hauran, qui, tous, allèguent des coutumes et des privilèges et dont l'armée impériale ne peut venir à bout, Midhat-pacha est bien obligé de tenir compte de ces « nécessités particulières ». L'enlèvement d'une fille cause une guerre ouverte entre Druzes et Hauraniens. Midhat écrit au grand-vizir le 26 octobre 1879 :

Comme il nous est impossible de rester simples spectateurs devant trois ou quatre mille hommes en armes, prêts à s'entre-tuer, nous avons d'abord envoyé des fonctionnaires, des gendarmes et enfin des troupes régulières pour empêcher le choc des deux partis; nous avons ensuite fait venir les cheikhs et leur avons proposé de terminer l'affaire à l'amiable. Mais les Hauraniens ont insisté pour que les Druzes coupables d'avoir injustement tué des Hauraniens fussent appelés devant la justice pour être jugés, ou bien que le gouvernement les autorisât, puisqu'ils sont plus nombreux, à marcher contre les Druzes. D'autre part, les Druzes prétendent qu'il n'est pas dans leurs habitudes d'être traduits en justice et, dans la crainte de créer un précédent, ils refusent de livrer les coupables, en même temps qu'ils prennent position devant les troupes et captent l'eau dont se sert l'armée.

Contre Druzes et Hauraniens, Midhat déploierait volontiers la même énergie que, jadis, dans ses gouvernements de Bagdad et du Danube, contre les agitateurs bulgares ou les Bédouins. Le grand-vizir, assagi par les leçons de la guerre turco-russe, le ramène à des pensers plus sages :

L'ambassadeur d'Angleterre est venu nous voir à l'occasion des

événements druzes et nous en a exprimé de grands regrets; il a tenu le même langage au ministre des Affaires étrangères. C'est un fait généralement connu que l'Angleterre offre aux Druzes sa protection morale pendant que la France offre la sienne aux Maronites. Comme les Anglais ne sont guère contents des mesures adoptées contre les Druzes, il résulte, des déclarations que le consul anglais a faites à Votre Altesse, que la France aura à formuler des plaintes si les pillages des Druzes continuent à s'exercer contre les Maronites. Bref, quoique la conduite des Druzes soit abominable, il ne peut convenir à la raison d'État de les punir actuellement : leurs brigandages datent des temps les plus reculés et nous n'avons pas encore trouvé l'occasion favorable de les châtier.

Sans parler des chrétiens de presque tout l'empire, les Kurdes en Arménie, les Lazes et les Yourouks en Anatolie, les Albanais en Europe sont dans le même état que Druzes et Hauraniens. A moins de transformer les deux Turquies d'Europe et d'Asie en un champ de bataille, où le soldat turc livrera un combat quotidien à toutes les autres races, il faut transiger avec chacun des groupes ethniques, faire la part de leurs exigences et traditions, justes ou iniques : sinon, les mécontents réclameront l'appui de quelque cabinet européen, et l'expérience de 1875-1877 montre ce que vaut à l'empire une intervention étrangère.

Comme Midhat renouvelle sa démission, on lui promet que la fameuse *Loi sur les vilayets d'Europe* sera étendue à la Turquie d'Asie. Midhat, persuadé que ces nouvelles lois d'ensemble ne serviront à rien de plus que les anciennes, renouvelle ses demandes de réformes locales :

Je reconnais en principe la nécessité et les bienfaits des nouvelles lois; mais, ainsi qu'il est mentionné dans le télégramme impérial me conférant le gouvernement de la Syrie, il faudrait prendre en considération, dans l'organisation nouvelle, les habitudes et les mœurs locales. Loin de suivre cette méthode, les lois et règlements nouvellement élaborés semblent destinés à tous les vilayets indistinctement, et lorsque je suggère de légères modifications qui les assoupliraient de manière à en rendre l'application plus facile selon les lieux et les circonstances, mes observations rencontrent une indifférence aussi complète que systématique.

Mais l'heure n'est pas propice aux réformes locales : par l'exemple de l'Égypte, après celui de la Bulgarie, de la Serbie

et des provinces danubiennes, on voit ce que deviennent les vilayets dotés d'une administration particulière. En moins d'un siècle, par une série d'améliorations spéciales, ce vilayet du Caire est devenu un pachalik héréditaire (1811-1839), puis une sorte de royaume vassal (1841-1873), sous la garantie de l'Europe qui, par la réforme judiciaire (1874) et fiscale (1876), le transforme en un *condominium* franco-anglais (1878-1879) et en exclut pratiquement tout contrôle de la puissance suzeraine (1880-1881).

Abd-ul-Hamid soupçonne Midhat de vouloir renouveler en Syrie l'œuvre de Mehemet-Ali : les cris de *vive Midhat-pacha*, que poussent les Syriens, et le voyage de sir H. Layard dans le vilayet l'inquiètent. Quand les contrôleurs généraux, installés par l'Europe au Caire, exigent la liquidation de la dette égyptienne, Midhat est rappelé de Syrie, nommé vali de Smyrne, dans la dépendance plus proche du Maître. Abd-ul-Hamid s'est débarrassé déjà de tous les conjurés de 1876 ; il a exilé en Anatolie le grand-vizir, à la Mecque le *cheikh-ul-islam* qui déposèrent Abd-ul-Aziz. Il a soumis la Porte aux caprices du Palais ; il ne prend plus comme grands-vizirs que ses anciens secrétaires qui, lui devant tout, ne lui refuseront rien, pense-t-il. Tout fonctionnaire suspect d'idées libérales est relégué dans un poste lointain. Les journaux officieux commencent d'accuser Midhat d'avoir « suicidé » Abd-ul-Aziz.

A mesure que la querelle égyptienne s'exaspère, que Londres et Paris entrent en lutte avec « le parti national » et menacent d'une intervention armée, Abd-ul-Hamid excite le fanatisme de la foule et le patriotisme des pachas contre les suppôts de l'Europe. Midhat est arrêté, jugé, condamné comme assassin d'Abd-ul-Aziz (mai-juillet 1881) ; les représentations de l'Angleterre empêchent qu'on le mette à mort ; mais il est exilé à Taïf où, durant deux années, il est mis à la torture physique et morale... Les Jeunes-Turcs, ministres aujourd'hui d'Abd-ul-Hamid, devraient relire certaines lettres de cette époque, écrites par Midhat-pacha à sa famille et publiées par Midhat-bey à la fin de son livre :

J'ai un abcès à l'omoplate droite. J'en souffre beaucoup. Comme médecin, il n'y a ici qu'un jeune homme sans expérience. Mes

compagnons d'exil[1], sans me prévenir, prirent sur eux d'adresser une lettre au gouverneur de la Mecque, demandant qu'un médecin me fût envoyé. Mais ils n'eurent aucune réponse de ce personnage, qui d'ailleurs venait de recevoir, par l'entremise d'un aide de camp envoyé de Constantinople, en même temps que le firman lui octroyant le grade de maréchal, l'ordre de nous faire périr.

Le vali choisit pour exécuter cet ordre le major Béki-effendi chargé de nous surveiller. Dès son arrivée, Békir congédia nos domestiques et nos cuisiniers, supprima nos rations, nous dit à tous que nous devions nous contenter d'un peu de soupe et de légumes, qui nous serait servie dans une gamelle à l'usage des soldats, nous défendant absolument de nous procurer des vivres en dehors de ceux que l'on nous donnerait. Il nous interdit également de faire blanchir notre linge, besogne que chacun de nous devait accomplir de ses mains. En outre, il fit enlever encrier, plume et papier, qui étaient à notre disposition, et tout ce qui peut servir à la correspondance.

Le traitement auquel nous sommes soumis est un moyen comme un autre de nous faire disparaître. Car mes compagnons sont accoutumés au bien-être et à l'aisance même : si la faim les oblige à absorber la maigre pitance des soldats, leur estomac ne pourra pas supporter un pareil régime, et ils finiront certainement par y succomber, mais Dieu sait après combien de souffrances et de tourments.

En mai 1883, — l'Angleterre étant installée en Égypte depuis six mois bientôt (juillet-septembre 1883) et accaparant le monopole de l'administration et du contrôle (janvier 1883), — Midhat-pacha est étranglé. Son fidèle ami, l'ancien cheikh-ul-islam Hairoullah effendi, écrit à sa famille :

J'ai l'honneur de présenter mes respectueux et humbles hommages à l'épouse et à la fille de Midhat-pacha ainsi qu'à son fils Ali Haydar-bey avec l'expression de mes profonds regrets et de mes condoléances à l'occasion de la mort de notre bien-aimé maître. Que le Tout-Puissant leur accorde le bonheur sous autant de formes différentes qu'il y a de grains de poussière dans la terre qui recouvre la dépouille du martyr!

Vous avez dû apprendre sa mort tragique et les circonstances dans lesquelles elle est survenue. Son Altesse n'a point succombé, comme les journaux l'ont annoncé, à la maladie dont elle souffrait. Elle a bien eu un anthrax, mais de nature bénigne. La vérité est qu'en une même nuit et dans le même instant Midhat-pacha et

1. Le cheikh-ul-islam Haïroullah effendi et les deux beaux-frères d'Abd-ul-Hamid : Damad-Mahmoud et Damad-Nouri pacha.

Damad Mahmoud-pacha ont été étranglés. Que la clémence et la bénédiction divine soient sur eux!

La moitié des effets de Son Altesse ont été volés par les employés, le reste a été envoyé à Constantinople.

Dans cet envoi, une caissette, étiquetée *ivoires japonais, objets d'art*, contenait la tête du réformateur : elle fut remise à Abd-ul-Hamid qui, bien sûr désormais de sa victoire, put, en place des réformes, installer le gouvernement selon son cœur, — le régime hamidien.

VICTOR BÉRARD

P. S. — Qui n'entend qu'une cloche... Je signale à mes lecteurs le livre de M. René Pinon, *l'Europe et l'Empire ottoman*, qui vient de paraître chez Perrin et C[ie]. Ils y verront combien l'on peut différer d'avis sur les meilleurs moyens de servir les intérêts de la France et de l'humanité au Levant et comment en 1896 la politique de M. Hanotaux n'échoua que par les menées de quelques agitateurs peu nombreux, mais violents, « MM. Jaurès et Victor Bérard, d'une part, MM. de Mun et Denys Cochin, de l'autre ».

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.



Rozoy
le Frety
Mainbresy
Fraillicourt
Chaumont
Wasigny
Justine
Sery
Novion Porcien
S. Ferjeux
Ecly
Chât. Portien
Vaux
Vauxelles
Novy
RETHEL
Asfeld la Ville
Thugny
Roisy
Bernicourt
Retourne
Pauvre
Juniville
Isle
S. Masmes
Pont Faverger
Nogent-l'Abbesse
REIMS
Beine
Nauroy
Dontrien
Sompy
Sillery
Beaumont
Mourmelon le Gd.
Auberive
Camp de Châlons
Louvois
Avenay
Mareuil
Condé
Juvigny
la Veuve
la Cheppe
Champigneul
CHAALONS
Pocancy
Thibie
Coolus
Chaintrix
Ecury
Soudron
Vatry
Cernon
Normé
Bussy-l'Estrées
Fontaine
Sommesous
Coole
VITRY
Soudé Ste. Croix
Mailly-le Pt.
Sommepuis
MARNE

A cette même date du 28 août, l'armée française dite du Centre et forte de 16 000 hommes environ, était concentrée au camp de Frescaty, près Metz, sous les ordres du maréchal Luckner, qui devait être remplacé le 2 septembre par Kellermann. Une autre armée, dite du Nord, dont l'effectif était d'une vingtaine de mille hommes, campait aux environs de Sedan. La Fayette, qui en avait été le chef, avait passé la frontière le 19 août; Dumouriez, son successeur, arrivait à Sedan le 28 août.

Les lettres qui suivent, écrites par Dumouriez, par Kellermann et par le ministre de la Guerre, Servan, ont trait aux événements qui précédèrent et suivirent la bataille de Valmy. Elles sont conservées aux Archives historiques de la Guerre [1] ou aux Archives nationales [2].

COMMANDANT ERNEST PICARD

Dumouriez au président de l'Assemblée Nationale [3].

Quartier général de Maulde, le 18 août 1792.

Je reçois dans le moment, Monsieur, la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, avec le brevet par lequel le Conseil exécutif provisoire me confie le commandement général de l'armée du Nord à la place de M. La Fayette [4]. Je connais toute la grandeur des obligations que m'impose une charge aussi importante ; je vous prie d'assurer l'Assemblée Nationale, que le grand courage dont elle me donne l'exemple, élèvera le mien jusqu'à la hauteur de l'honorable fonction dont je suis chargé : je consacre ma vie entière au soutien de la liberté française. J'espère que je serai digne du peuple souverain qui me confie la défense de la liberté et de l'égalité ; j'espère qu'à la tête des braves soldats citoyens, je vaincrai les satellites des despotes. J'ai déjà fait serment de vaincre ou de mourir :

1. Correspondance, Armée du Nord, août, septembre, octobre, 1792. — Les pièces sont placés dans les cartons par ordre chronologique (une liasse par journée).

2. F7 4692.

3. Archives de la Guerre, copie.

4. Quatrième séance du Conseil exécutif provisoire, le 17 août 1792 (Aulard, *Recueil des Actes du Comité de salut public*, t. I, p. 16). — Loi relative à la nomination de M. Dumouriez au grade de Commandant en chef de l'armée du Nord (18 août) : « L'Assemblée Nationale décrète que le témoignage de sa satisfaction du choix que le Conseil exécutif provisoire a fait de la personne de M. Dumouriez pour Commandant en chef de l'armée du Nord sera consigné dans son procès-verbal dont extrait sera remis au Conseil pour le transmettre sans délai à ce général ».

je le répéterai demain à Valenciennes entre les mains des MM. les commissaires de l'Assemblée Nationale[1] : ils étaient au camp lorsque votre courrier m'est arrivé ; ils vous rendront compte de la joie que cette nouvelle a produite à l'armée, je n'en parle que parce qu'elle est un présage de victoire...

Demain matin, sans perdre de temps, je m'occuperai avec eux des mesures les plus promptes pour la délivrance de MM. les commissaires arrêtés à Sedan[2]. Nous vous enverrons un courrier avec le résultat de notre travail, et je vous promets de ne pas perdre une minute pour l'exécution des mesures que nous aurons prises.

Mon sang s'enflamme quand je pense qu'une municipalité aveuglée par un intrigant qu'elle a pris pour son idole[3], ait osé porter une main coupable sur les représentants de la nation, revêtus d'un pouvoir devant lequel tout doit plier.

Après cette première opération, je m'occuperai de la noble entreprise de porter nos justes armes et notre liberté dans les provinces frontières qui gémissent sous le despotisme[4] : c'est ainsi que le peuple romain transportait une armée en Afrique, pendant qu'Annibal était aux portes de Rome.

La nation et ses représentants peuvent entièrement compter sur mon dévouement et sur celui des braves chefs qui seront chargés de me seconder : aucun aristocrate n'osera venir se mêler au milieu de nos bataillons patriotiques, et je vous assure que les promotions que je vous proposerai, seront toujours le résultat du vœu de l'armée entière.

Depuis le début de la guerre, le plan de Dumouriez était d'envahir la Belgique, qui détestait la domination autrichienne[5]. La nouvelle

1. Delmas, de Bellegarde, du Bois du Bais.

2. Les trois commissaires de l'Assemblée législative, Antonelle, Kersaint et Péraldy avaient été mis en arrestation, le 14 août 1792, par la municipalité de Sedan. But de la mission des douze commissaires, trois par armée, nommés par l'Assemblée le 10 août 1792 : « faire connaître les événements du 10 août, les changements survenus dans l'ordre politique du gouvernement, tous les décrets de l'Assemblée, et le serment qu'elle a fait de maintenir la liberté, l'égalité ou de mourir à son poste. » (Aulard, *op. laud.*, Introduction, p. LIX).

3. Il s'agit de La Fayette.

4. Les Pays-Bas.

5. Dumouriez à Biron, Paris, 18 avril 1792 (Archives de la Guerre) ; *Mémoires de Dumouriez*, II, 374.

de la marche des Prussiens de Trèves sur Longwy ne le détourna nullement de ce projet; il demandait au contraire « carte blanche sur ses mouvements », afin de « profiter des dispositions des Belges et des Liégeois pour établir la guerre dans les Pays-Bas et l'éloigner de nos frontières[1] ». Servan était d'un avis opposé; il jugeait « on ne peut plus essentiel » que Dumouriez se rendît sans tarder de Valenciennes à Sedan pour prendre le commandement de l'armée de La Fayette et faire tête directement à Brunswick[2]. Aux instances pressantes du ministre[3], Dumouriez objectait que le danger n'était pas « bien grand » et opposait son « projet favori » : déconcerter les alliés en ripostant à l'invasion des Trois-Évêchés par la conquête du Brabant[4]. Il fallut la nouvelle de la reddition de Longwy, qui fut apportée à Valenciennes dans la nuit du 24 au 25 août par le lieutenant-colonel Westermann et le tableau que fit cet officier de l'armée de La Fayette qui, à son avis, « était au désespoir et prête à se débander[5] », pour vaincre les résistances de Dumouriez et le déterminer à se rendre à Sedan[6].

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez[7].

Paris, le 29 août 1792.

C'est avec bien de la satisfaction que j'ai appris hier que votre patriotisme ne vous avait pas permis d'hésiter un seul instant pour vous porter rapidement à l'armée sous Sedan[8] afin de marcher sur les flancs de l'ennemi et l'empêcher d'avancer sans danger, comme il le projette, sur Paris, ni d'entreprendre sur des places. M. Kellermann[9] est arrivé de son côté à Metz

1. Dumouriez à Servan, Maulde, 14 août (Archives de la Guerre).

2. Servan à Dumouriez, Paris, 24 août (*Ibid.*).

3. Servan à Dumouriez, Paris, 25, 26, 27 août (*Ibid.*).

4. Dumouriez à Servan, Valenciennes, 20, 23 août (*Ibid.*).

5. *Mémoires de Dumouriez*, II, 380.

6. Dumouriez à Servan, Mézières, 28 août (Archives de la Guerre).

7. Archives de la Guerre, copie.

8. Ce sont les Commissaires de l'Assemblée Nationale, J.-B. Delmas, de Bellegarde et Dubois du Bais qui, par une lettre datée de Valenciennes, le 27 août, ont appris à Servan que Dumouriez s'est rendu à Sedan.

9. Kellermann (François-Christophe, né à Strasbourg le 27 septembre 1736, lieutenant-général en 1792, destitué en 1793, réintégré en l'an III, réformé en l'an IV, rappelé à l'activité la même année, maréchal de France, le 19 mai 1804, duc de Valmy, le 20 août 1807.

où l'on avait persuadé au maréchal[1] qu'il fallait se retirer à Frescaty. Je vous envoie la copie de la lettre du général Kellermann[2]; l'intéressant est de vous entendre. Quant au maréchal, vous verrez que nous l'avons porté à Châlons où il pourra être utile sans nuire à la chose publique ni aux généraux, si malheureusement il était encore assailli par quelques mauvais conseils[3]. Nous savons que vous avez trouvé une armée bonne pour les soldats, mauvaise pour les officiers; vous y ferez un grand bien en y déracinant le fayétisme.

Adieu, mon cher général, songez qu'après avoir repoussé les ennemis jusqu'aux frontières en les harcelant et coupant leurs vivres, vous êtes destiné à faire des conquêtes à la liberté.

Je vous embrasse.

MM. Tulle et Ville-Longue sont suspects à Mézières; les provisions y manquent; point de cartouches; soixante-dix canons sans affûts. Sedan est aussi très suspect.

Dumouriez n'avait pas abandonné son projet d'invasion de la Belgique. Il voyait dans cette diversion « le salut de la France[4] ». Afin d'obtenir l'approbation de Servan et du Conseil exécutif, il réunit le 29 août, à Sedan, en conseil de guerre, les lieutenants-généraux Dillon et Chazot, les maréchaux de camp Money, Miaczynski, Vouilliers, Dubouquet, le colonel du génie Lafitte-Clavé et l'adjudant général Thouvenot. Leur opinion unanime fut que la guerre défensive était « trop savante », qu'elle exigeait des mouvements « trop bien concertés » pour qu'on pût espérer le succès « avec des troupes

1. Le maréchal Luckner. — Nicolas de Luckner, né le 12 janvier 1722 à Camb (Bavière), était lieutenant-général dans les troupes du Hanovre au service de l'Empire, lorsqu'il passa avec ce grade au service de la France. Maréchal de France le 28 décembre 1791, cessa d'être en activité à la fin de septembre 1792. Guillotiné à Paris le 4 janvier 1794.

2. Le 27 août, Kellermann avait écrit, de Metz, deux lettres à Servan. Il déclarait que les positions prises par Luckner étaient défectueuses. Il proposait de le faire généralissime des trois armées du Nord, du Centre et du Rhin, afin « qu'il n'ait de commun avec elles que les opérations militaires » et qu'il échappe aux « mauvais conseils » qui lui ont déjà fait prendre des dispositions défavorables.

3. Le 29 août, Servan avait envoyé à Luckner l'arrêté du Conseil exécutif qui lui décernait le titre de généralissime. Le 31 août, Servan lui fit observer qu'il ne pourrait donner aux généraux que des conseils.

4. Dumouriez à Lebrun, Sedan, 29 août soir (Archives nationales, F7 4689.)

neuves et peu disciplinées ». Il fallait changer la nature de la guerre et « la rendre offensive ». En raison de la supériorité numérique considérable des alliés, il n'y a, déclarait le Conseil, « qu'un parti extrême qui puisse nous tirer de l'extrême danger où est la Patrie » : il consiste à jeter subitement l'armée du Nord dans les Pays-Bas autrichiens. A l'unanimité, le Conseil se rangeait à l'opinion de Dumouriez : « le salut de la France » était dans l'invasion de la Belgique[1].

Dumouriez au Ministre de la Guerre Servan[2].

Sedan, le 29 août 1792.

J'ai reçu cette nuit, mon cher Servan, un courrier de vous et ce matin un second. Je vous en renvoie un et je fais partir M. de Vouilliers maréchal de camp[3], qui le suivra de près pour vous porter le résultat du conseil de guerre que nous avons tenu aujourd'hui. Je vous annonce seulement à présent que les magasins de l'armée à Stenay sont entièrement évacués et que je suis sur le qui vive parce que, d'un jour à l'autre, je m'attends à apprendre la marche des ennemis par l'attaque de notre avant-garde. Notre camp de Vaux se trouve trop en l'air et tient trop de terrain pour un camp de 11 à 12000 hommes. Les hussards du 6e régiment sont désertés hier matin avec le lieutenant-colonel et tous les officiers ; il en reste tout au plus 50. Il s'en faut beaucoup que l'esprit de cette armée soit aussi bon que celui du camp de Maulde. J'en crains tout si nous faisons une guerre défensive. D'ailleurs nous n'avons ni subsistances, ni moyens de transport. J'ai ce matin fait une promotion de trois maréchaux de camp dont deux sur la présentation du lieutenant-géneral Chazot[4] et le vœu de l'armée ; le troisième est un lieutenant-colonel d'artillerie nommé

1. Conseil de guerre tenu à Sedan le 29 août 1792 (Archives de la Guerre). — Dans ses *Mémoires* (II, 389), Dumouriez a très inexactement relaté la séance du Conseil.

2. Archives de la Guerre, autographe.

3. François-Charles de Vouilliers, né à Vitry-le-François le 8 mai 1737, maréchal de camp en 1792, émigra en 1793. Rentré en France en 1806, il mourut le 2 septembre 1821.

4. François de Chazot, né à Caen le 11 avril 1739, volontaire au régiment de la Reine en 1752, maréchal de camp en 1790, lieutenant-général le 7 septembre 1792.

M. Galbaud[1], très chaud patriote, qui était commandant à Verdun d'où on l'a fait revenir au camp. Je le renvoie à Verdun avec le 17e régiment d'infanterie et le bataillon de gardes nationales qui est de brigade avec ce régiment. J'ai cru devoir lui donner le relief du grade d'officier-général pour lier son sort à celui de cette place et le faire respecter davantage de sa garnison qui est composée par ce renfort de six bataillons, un dépôt du 2e régiment de dragons et un petit dépôt du 3e bataillon de Paris, — ce qui fait à peu près 4 000 hommes sans la garde nationale.

Je ferai faire demain un mouvement à l'armée pour replier le camp de Vaux derrière la Meuse ; j'en mettrai une partie dans le camp retranché de Sedan et le surplus à peu près vis-à-vis de Stenay. C'est dans cette position que j'attendrai la réponse à la mission de M. de Vouilliers.

Dumouriez au Ministre de la Guerre Servan[2].

Sedan, le 29 août au soir.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous adresser par M. de Vouilliers, maréchal de camp et chef désigné de l'état-major de l'armée des Ardennes[3], le résultat du conseil de guerre que nous avons tenu aujourd'hui, et que je vous ai annoncé par le courrier qui le précède. C'est un officier d'une grande expérience et d'un rare mérite, il suppléera à tout ce que je n'ai pas pu placer dans la rédaction de cette délibération importante.

Je ne dois pas vous cacher, ainsi qu'à vos collègues, que cette armée est dans l'état le plus pitoyable, que l'esprit n'en est point du tout assuré, que, si nous marchons en arrière, je crains qu'elle ne se débande et que, si nous marchions en avant,

1. François-Thomas Galbaud-Dufort, né à Nantes en 1743, fit sa carrière dans l'arme de l'artillerie, jusqu'au grade de colonel, il fut employé alors, en 1792, à l'armée du Nord. Gouverneur de Saint-Domingue, il n'y resta qu'un an, rentra en France et fut mis en réforme en 1797. Rappelé à l'activité, il prit part à l'expédition d'Égypte et mourut en 1801 à Ibrahim-Bey, près du Caire.

2. Archives de la Guerre, autographe.

3. Il s'agit des troupes du camp de Maulde (au nord de Valenciennes). La dénomination « armée des Ardennes » ne devint officielle qu'à partir du 1er octobre 1792.

comme elle paraît le désirer, nous serions indubitablement battus sans ressource, quand même les ennemis ne seraient pas comme ils le sont cinq à six fois plus forts que nous. Elle n'a ni habits, ni souliers, ni chapeaux; il lui manque beaucoup de fusils; les tentes et effets de campement sont dans un état pitoyable. Si nous nous rapprochons de Verdun après avoir mis la moitié de nos forces dans le camp retranché de Sedan, nous n'avons aucun moyen pour vivre, aucun établissement derrière nous; nos soldats murmureront, pilleront et se débanderont. Tout porte ici le caractère de la noire perfidie de La Fayette; l'armée ne peut ni rester dans sa position, ni faire aucun mouvement pour en changer. Toutes les parties d'administration sont dans la confusion; et c'est devant 80 000 hommes prêts à nous tomber sur le corps que nous devons nous occuper de réorganiser toute l'armée, pendant qu'il faudrait agir.

Soyez parfaitement sûr que nous ne sommes pas en état de faire la guerre défensive; qu'en l'entreprenant, bien loin d'empêcher l'invasion des ennemis, nous la précipiterons et que la ressource de cette armée sera entièrement détruite. Il n'y a réellement pas d'autre parti à prendre que de tenter un coup hardi qui étonnera et déconcertera l'ennemi. Nous sommes unanimement d'accord de cette vérité, et prêts cependant à nous sacrifier, si on nous donne des ordres contraires.

Je conçois qu'au premier aperçu, il paraîtra imprudent de dégarnir ce département de la seule force militaire qu'on peut opposer, mais cette force est un fantôme et se détruira d'elle-même si les ennemis avancent sur nous.

Renforcez Kellermann à son camp de Metz, portez une grande force sur Châlons et attendez nos succès dans la Belgique. Il est impossible que les Autrichiens ne se séparent pas de l'armée prussienne pour nous suivre et, dès que cette séparation aura lieu, il est impossible que les Prussiens s'avancent seuls. Il faudrait qu'ils laissassent trop de troupes en échelons pour conserver leur communication, et Kellermann qui les suivrait en queue achèverait leur ruine s'ils avançaient jusqu'à la Marne.

Si le Conseil exécutif n'accepte pas la proposition que nous faisons d'après notre conviction intime, nous le prions

d'engager l'Assemblée Nationale à tenir constamment auprès de nous des Commissaires, sans l'autorité desquels toutes nos réquisitions seraient inutiles et illégales. Je vous le demande personnellement pour assurer ma responsabilité, qui dans ce moment-ci est encore plus périlleuse par la défensive que par l'offensive.

Je ne crois pas qu'une grande nation, qui a montré le dévouement le plus entier à la belle cause qu'elle défend, se perde par une terreur panique, et c'est ce qui arriverait si, par la crainte de l'invasion que je ne peux pas empêcher, elle me défendait d'employer le seul moyen de détourner cette invasion.

Renvoyez-nous sur le champ M. de Vouilliers avec une réponse définitive. Je fais venir ici le maréchal de camp Duval[1] avec six bataillons, trois compagnies de grenadiers détachées, le 3e régiment de dragons et un bataillon de chasseurs de Paris, du Pont-de-Sambre. Je les arrêterai deux jours dans les lignes de Rocroi, en attendant de vos nouvelles.

Dumouriez au Ministre de la Guerre Servan[2].

Sedan, le 31 août 1792.

Je reçois en ce moment, Monsieur, votre lettre du 27 et, comme je me trouve sous la main un des courriers de la Guerre, j'y réponds sur le champ. Je vous ai déjà indiqué la position des armées ennemies. Un corps d'armée, que je crois très considérable[3], qui est celui qui a pris Longwy, s'est avancé par Longuyon, Marville, a dépassé Montmédy pendant que différentes têtes par Nuno, Sainte-Cécile, l'abbaye d'Orval tiennent en respect le camp de Sedan. Si, comme vous me le mandez, Thionville est assiégé, ce que j'ignore totalement, puisque la position ci-dessus indiquée des ennemis me coupe toute

1. Blaise Duval, dit Duval de Hautmarets, né en 1739 à Abbeville, servit de 1758 à 1791; réformé à cette époque, il fut peu après élu lieutenant-colonel du 1er bataillon de volontaires nationaux de la Somme, puis devint successivement colonel du 6e dragons, maréchal de camp le 7 septembre 1792, lieutenant-général en 1793. Suspendu de ses fonctions la même année, il fut réintégré en 1797, quitta bientôt le service et mourut en 1803.

2. Archives de la Guerre, autographe.

3. Le corps de Clerfayt.

communication, vous jugez qu'il m'est impossible d'aller au secours de cette place, et qu'il n'y a que M. Kellermann, avec qui je n'ai non plus aucune communication, qui puisse manœuvrer pour arriver jusqu'à elle, si lui-même n'est pas coupé par la position des ennemis au camp de Richemont. Actuellement il faut vous parler des progrès des ennemis, des projets que je lui suppose, des moyens que je peux lui opposer et des obstacles que je mettrai à leur exécution.

Je vous ai parlé dans la dépêche de M. de Vouilliers du mauvais état de l'armée et des mauvaises dispositions du pays. MM. les Commissaires qui sont témoins oculaires auront confirmé d'avance tout ce que j'en ai dit. Cette armée a le malheur d'être placée dans un camp retranché détestable, qui exigerait 30 à 40 000 hommes, et certainement, si je les avais, je me garderais bien de les mettre dans un camp retranché et je garderais la campagne. Sedan est une ville infiniment importante, mais il ne faut pas la considérer comme une place de guerre. La petite partie du camp retranché que je serai obligé de garder, ne pouvant point abandonner Sedan, parce que la prise de cette ville, dont on a fait un dépôt de toute espèce, entraînerait celle de Mézières et livrerait tout le département des Ardennes, ce camp, dis-je, quoique très faible et très mauvais, m'enlève dix bataillons et quatre escadrons. Il ne me reste de disponibles que quinze bataillons très faibles ne faisant guère plus de 6 000 hommes, tout nus, sans souliers, et avec de mauvaises armes, et trente escadrons avec lesquels je vais me mettre en campagne, n'ayant à ma droite ni à ma gauche aucun établissement en vivres ni en fourrages et bien prévenu que tout le pays est presque ruiné derrière moi.

J'ai commencé hier mon mouvement en repliant le camp de Vaux-sur-Bazeilles sous Sedan et plaçant l'avant-garde à Mouzon sur la rive gauche de la Meuse. J'ai fait occuper Stenay par M. Miaczinsky [1], maréchal de camp, avec un bataillon de chasseurs, un escadron de hussards et un régiment de chasseurs à cheval. Mon but, comme je vous l'ai mandé, était de me rapprocher de Montmédy que j'imaginais devoir être attaqué

1. Joseph Miaczinsky (Comte), né en Pologne en 1751, y servit de 1768 à 1772 ; entré au service de la France en 1792 et nommé maréchal de camp, il fut guillotiné le 22 mai 1793.

par l'ennemi. Il paraît, par deux lettres que j'ai reçues cette nuit de M. de Ligneville, que l'ennemi ne fait que le tourner et veut marcher sur Verdun. Je désire beaucoup que les deux bataillons, que j'ai envoyés avec M. Galbaud par la rive gauche de la Meuse pour se jeter dans cette place, y soient arrivés avant l'investissement. Dans ce cas, j'aurai l'espoir de la sauver.

Mon mouvement a été dérangé aujourd'hui par la difficulté des vivres, pailles et fourrages à Mouzon. L'avant-garde a été obligée d'y séjourner et l'armée de rester à Bazeilles et d'y coucher sans paille : cela me fâche d'autant plus que, cette nuit, j'ai reçu une lettre du général Miaczinsky, que je vous envoie, d'après laquelle je juge que le général Clerfayt avec son corps d'armée veut tenter le passage de la Meuse à Stenay pendant que d'autres colonnes la passeront à Dun et Consenvoye.

Vous jugez, Monsieur, que je ne peux plus m'opposer à ce mouvement, que je ne peux pas empêcher l'investissement de Verdun, n'ayant ni troupes, ni moyens de subsistances et que pour éviter un plus grand malheur, je serai peut-être forcé d'abandonner Montmédy et Verdun à leurs propres forces, d'abandonner entièrement le cours de la Meuse et de me porter par le chemin le plus court, c'est-à-dire par Chémery, Brieulles et Grand-Pré sur la rivière d'Aire pour défendre la trouée d'Autry, tandis qu'un corps particulier se portera dans les gorges du Clermontois [1].

Telle est, Monsieur, l'affreuse position où je me trouve par les crimes de mes prédécesseurs. Vous ne m'annoncez aucun secours et cependant jamais le danger n'a été plus grand dans aucune guerre de la France. Portez donc bien vite, s'il en est temps encore, une armée sur Châlons et une colonne assez forte sur les gorges du Clermontois. Faites-moi aussi passer des hommes et des armes, surtout n'épargnez pas les courriers. J'en trouve ici quatre de M. La Fayette que j'ai destitués et dont je ne me servirai pas. Je n'ai pour subsister, soit que je remonte le long de la rive gauche de la Meuse jusqu'à Verdun, ce qui ne doit plus être praticable, soit que je gagne la trouée d'Autry et les gorges de Sainte-Menehould par l'intérieur, je n'ai, dis-je, pour subsister qu'un moyen, c'est de faire con-

1. Il s'agit du défilé des Islettes, à l'ouest de Clermont-en-Argonne.

tribuer les districts, de faire battre tous les grains pour me servir des pailles et d'exister sur le pays comme l'ennemi lui-même, en attendant que vous ayez pu tenir des magasins sur Châlons et Sainte-Menehould. M. Petiet, commissaire général, a déjà fait un grand travail à cet égard.

Voilà, Monsieur, à quoi nous réduira la guerre défensive sans armée. Si au contraire, vous adoptez le plan que vous a proposé le conseil de guerre, c'est le vrai moment de l'exécuter en réunissant tout; j'aurai plus de 6 000 hommes de bonne cavalerie et 25 à 30 000 hommes d'infanterie. Comparez la défensive faible, timide et presque inutile que je vous ai tracée et qui ruinera notre propre pays sans ressources, avec l'offensive imprévue, audacieuse et dont le succès est presque immanquable, qui nous donnera 50 000 hommes de plus et le moyen de revenir sur Paris par la route la plus courte et la meilleure avec une armée victorieuse, contre une armée affaiblie par ses longues marches, la désertion et les points intermédiaires qu'elle devra garder pour sa retraite.

Dans tous les cas, portez chacune des armées de Kellermann, des Ardennes et du Nord à 40 000 hommes, mais 40 000 hommes armés et habillés, car les recrues qu'on nous envoie ne font que nous surchager, nous manger et nous nuire. — Tâchez donc de faire décréter que chaque municipalité, armera et habillera l'homme de recrue qu'elle fournira, sauf à être remboursée de ses frais. Cette opération très simple vous fournira promptement une armée.

C'est la prise de Longwy, Monsieur, qui m'a seule décidé à quitter l'armée du Nord, pour venir au camp de Sedan; j'ai bien vu qu'il était nécessaire que j'y vinsse; mais d'après tout ce que je vous ai détaillé, cela ne fait que me compromettre, perdre et changer tous mes plans, sans rien sauver. J'ai encore une promotion à vous proposer pour l'armée des Ardennes. Je ne sais si le nombre des officiers généraux décrétés est complet ou non; j'ignore où sont tous ces officiers généraux; je n'ai pas, dans les deux portions de l'armée du Nord, le nombre nécessaire pour la conduire, quand ces deux portions seront en mouvement. Il en faut nécessairement quelques-uns dans les places; ainsi, réformez, si vous voulez, tous les officiers généraux qui ne sont point dans leurs postes ou qui existent

dans l'intérieur; mais ne vous opposez pas à ce que j'encourage cette armée et que je la fortifie par une promotion nécessaire et, si vous ne prenez une mesure rigoureuse contre les absents, laissez dormir les décrets pour les présents. J'ai trouvé l'armée de Sedan sans lieutenants-généraux et trois maréchaux de camp dont un de l'artillerie qu'il faut mettre hors de ligne. J'ai écrit à MM. les Commissaires que je croyais, pour récompenser la fidélité de ces trois généraux, qu'il était à propos de les faire lieutenants-généraux; je le pense encore et vous le propose. Il faut donc nécessairement, dans cette armée, faire huit maréchaux de camp de toutes les armes, ce ne sera pas trop, soit qu'elle marche en avant, soit qu'elle reste en défensive et se trouve renforcée par les troupes ou hommes armés que vous porterez sur Châlons et Sainte-Menehould. Le travail que je vous proposerai à cet égard, ainsi que pour l'état-major est absolument indispensable pour organiser l'armée des Ardennes, comme j'ai organisé l'armée du Nord, c'est-à-dire sur la possibilité de 40 000 hommes disponibles. Je vous prie particulièrement de m'accorder les fédérés de Marseille et de les diriger sur Châlons, d'où je les porterai où il sera nécessaire d'après le plan que vous adopterez.

Il faut nécessairement un payeur-général pour l'armée du Nord distinctement de l'armée des Ardennes. Il faut qu'il puisse traiter directement avec la Trésorerie nationale. Il faut qu'il soit reconnu par vous et vos bureaux pour qu'on lui adresse directement tous les objets relatifs à ses fonctions. Le seul homme dans le département du Nord qui soit en état de remplir cette place est M. Martin, payeur des troupes à Lille. Je vous prie d'arranger cette affaire avec la Trésorerie nationale et de lui faire expédier son brevet, ainsi qu'à M. Malus, commissaire-général, celui que je vous ai demandé pour lui. Envoyez-moi au plus tôt le général Vouilliers et répondez à mes lettres depuis que je suis arrivé à Sedan article par article, avec cette expédition et cette franchise qui distingue les hommes vraiment patriotes et qui peut seule faire notre union et notre force.

Je ne désespère point de la chose publique, surtout si l'on adopte le plan offensif, et j'exécuterai fidèlement tout ce qui me sera prescrit. Ma lettre répond à celle de

M. Roland[1] à qui je n'ai pas le temps d'écrire et que j'embrasse.

P. S. — Je vous enverrai sous deux ou trois jours la promotion de l'armée des Ardennes.

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez[2].

Paris, le 1er septembre 1792.

Après en avoir causé longtemps, mon cher général, avec M. de Vouilliers en présence de quelques amis instruits[3], après m'en être occupé antérieurement avec d'autres, après avoir tout communiqué au Conseil exécutif provisoire, voici quel a été le résultat.

Si, ce qui n'est pas probable, l'ennemi veut faire des sièges, ce ne seront pas les deux petites armées qu'on a à leur opposer qui les empêcheront; ce seront les places elles-mêmes et la fermeté des troupes et des commandants qui doivent et peuvent seuls contribuer à les retenir longtemps et par là même à les perdre; je joins ici une instruction, sous le titre de mesures générales, qui, exécutée et bien méditée, donnera aux commandants des places des moyens à peu près sûrs, non pas d'être imprenables, mais au moins de s'assurer une résistance telle, que les ennemis seront bientôt détournés de la guerre des sièges ou que, s'ils persistent à la faire, ils nous donneront de grands moyens contre eux, en nous laissant le temps de mettre nos forces en mesure, car, vous en conviendrez aisément, si l'on avait employé autant de moyens pour nous préparer loyalement à la guerre qu'on en a mis en usage pour tout détruire et désorganiser, nous ne serions pas où nous en sommes.

Si au contraire (comme cela paraît à peu près démontré) l'ennemi veut pénétrer jusqu'à Paris, vous iriez vous emparer de toute la Belgique que vous ne leur feriez pas changer le projet de marcher en avant, bien assurés, s'ils réussissaient, de se faire rendre le Brabant ou de le reprendre dans un instant avec

1. Jean-Marie Roland de la Platière, né le 18 février 1734 à Thizy (près Villefranche), ministre de l'Intérieur.

2. Archives de la Guerre, copie.

3. Lacuée et Grimoard d'après M. Chuquet (*Valmy*, 35).

la masse de forces qu'ils pourraient y porter : d'ailleurs il faut connaître l'esprit de la capitale et des départements. Fussions-nous convaincus de l'avantage des mesures proposées par le conseil de guerre, pourrions-nous en convaincre les autres? Ne serions-nous pas accusés de conniver avec les généraux et les troupes pour abandonner le royaume? Ne le persuaderait-on pas aisément et dans l'intérieur, à un peuple qui ne voit plus que des trahisons, et aux troupes elles-mêmes qui marcheraient vers la Belgique? et dès lors tout serait perdu sans ressource, car nous comptons encore sur nos armées et nous croyons avoir raison de le faire ; d'ailleurs nous avons besoin qu'elles agissent de telle manière qu'elles nous encouragent et à les augmenter et à les secourir et à les seconder. Voici donc quel a été le résultat des réflexions préliminaires.

Convaincus que toute place fermée par des bastions peut les retrancher et ne se rendre qu'au moment où l'ennemi aura braqué des canons contre le retranchement intérieur, nous pensons qu'il faut abandonner les places de guerre en avant de l'armée à la garnison que vous aurez jugée suffisante.

Convaincus que toute place fermée de seconde et troisième ligne ne sera pas attaquée de longtemps, qu'il y en a même qui ne peuvent pas l'être de cette campagne, vu l'éloignement de l'ennemi, nous pensons qu'il doit suffire, pour celles qui peuvent courir des risques, de recevoir pour leur défense les bataillons de volontaires de dernière levée, et, pour celles qui n'en courent point, d'être confiées à quelques compagnies des dépôts de régiments qui doivent suffire avec la garde nationale de la ville, dont on pourrait d'ailleurs mettre en état de réquisition une partie et la payer pour faire ou aider le service de la place, sauf à jeter aussi des garnisons dans celles qui méritent d'être conservées, au moment où, par la marche rétrograde de l'armée, elles deviendront à leur tour de première ligne.

En conséquence, les généraux se hâteront de tirer des places de deuxième et troisième ligne les troupes qui pourront y être, en se bornant à laisser, pour chaque bataillon ou de ligne ou de volontaires, une compagnie ou au plus deux, c'est-à-dire de 100 à 150 hommes infirmes, malades, trop petits, trop jeunes ou trop peu exercés, etc., afin de former le dépôt, garder les équipages, s'occuper de l'habillement, chaussures,

etc., recevoir les recrues, ayant l'attention, pour les places qui pourraient être exposées à être attaquées, d'y faire entrer des bataillons de volontaires ou fédérés de nouvelles levées en quantité suffisante.

Par ce moyen, il est bien démontré que l'on augmentera les forces de nos armées et qu'on prendra le seul parti sage qu'on aurait dû adopter dès le commencement, si tous les projets n'avaient pas tendu à notre ruine.

Mais avant même que ces forces se soient réunies aux armées du Nord et du Centre et celle que l'on veut former à Châlons, nous pensons que l'armée, qui est à Sedan, après avoir confié le commandement de cette ville à M. Chazot qui paraît avoir pris la ferme résolution de la défendre avec le courage qu'on lui connaît, doit se réunir pour diriger sa marche vers l'Argonne et le Clermontois afin que là, rapprochée de l'armée du Centre qui aura le même projet à exécuter, l'une et l'autre défendent entre Meuse et Marne le pays si propre à la défensive et qu'il sera si avantageux, s'il faut s'en retirer, d'avoir laissé sans aucun moyen de subsistances pour l'ennemi [1] : obligées de céder à la supériorité des forces ennemies, si nos armées sont repoussées, elles viendront défendre la Marne et s'emparer des derrières des armées afin de leur couper toute espèce de moyens de subsistances.

D'après ces dispositions, tout militaire sentira aisément qu'elles seules peuvent assurer des subsistances à nos armées et détruire celles sur lesquelles aurait pu compter l'ennemi; nous avons des approvisionnements de fourrages vers l'Oise, la Seine, l'Aisne et la Marne et nous pouvons ainsi, couverts par ces armées, leur fournir les vivres et autres objets nécessaires.

D'ailleurs, quel doit être notre grand but? empêcher que l'ennemi ne pénètre plus avant; nous donner le temps de préparer tous les moyens encore trop imparfaits que nous avons pour lui opposer des forces plus réelles et mieux organisées; le convaincre que nous voulons être libres; détruire les moyens qu'il emploierait bien plus aisément s'il avançait davantage; ne pas jeter le découragement dans les têtes; pro-

1. D'après d'Allonville, l'idee de defendre l'Argonne aurait été suggérée au Conseil executif par Mathieu Dumas *Memoires secrets*, II, 390.

fiter enfin de toutes nos ressources du moment pour nous aider à les augmenter.

La défense de la Marne offre de grandes ressources, et dans cette circonstance, qui gagne du temps remporte des victoires : les projets de l'ennemi ne sont plus douteux, il faut les déjouer. Ne prévoyant certainement pas l'issue des événements du 10 [1], il a dû être persuadé, d'après les renseignements qu'il avait et les espérances qu'on lui avait données, qu'il marcherait à une conquête certaine [2]. Il faut tout faire pour le détromper.

Nous regardons si bien comme l'affaire la plus importante de gagner du temps que, quand même vous seriez sûr de ne pas pouvoir défendre le passage de la Meuse, ce serait encore sauver la chose publique que de le retarder de quelques jours. Je vous observe que vous y trouverez plus de facilité que vous n'y comptiez au moment de votre conseil de guerre, puisque M. Luckner nous a marqué qu'il marchait sur Verdun et que lui ou plutôt Kellermann peut vous joindre ou vous seconder de près après avoir passé la Meuse.

Au surplus nous adoptons volontiers votre projet relatif à la Belgique : seulement, nous vous demandons le temps d'avoir rassemblé 30 000 hommes à Châlons : 10 000 s'y rendent en ce moment et nous ne perdons pas un instant pour y faire arriver les 20 000 autres.

Avant d'avoir reçu la lettre qui précède, Dumouriez, renonçant définitivement à l'invasion de la Belgique, avait pris le parti de barrer à l'ennemi les défilés de l'Argonne.

Dumouriez au Ministre de la Guerre Servan [3].

Sedan, le 1er septembre 1792.

Verdun est décidément assiégé, Monsieur : c'est hier que

1. Il s'agit de la journée du 10 août.

2. D'après Massenbach, qui assistait à la campagne, le roi de Prusse influencé par les émigrés et par le baron de Roll, envoyé du comte d'Artois, entrevoyait déjà « une entrée triomphale à Paris » (*Memoiren*, I, 47-49) : « On considérait la campagne comme « une promenade militaire à Paris » (Major Hausenblas, *Mitteilungen des K. K. Kriegs Archiv*, VII, 112).

3. Archives de la Guerre, autographe.

nous avons commencé à entendre la canonnade qui est très forte et qui dure continuellement. Pendant que le corps principal de l'armée assiège cette place, le général Clerfayt est venu se mettre devant nous avec un corps de 15 à 18 000 hommes ; j'avais décampé avant-hier, comme je vous l'ai mandé, du camp de Vaux pour repasser de ce côté-ci de la Meuse ; l'avant-garde composée seulement de troupes légères était à Mouzon commandée par M. Dillon[1] ; dix bataillons et quatre escadrons aux ordres du lieutenant-général Chazot occupaient le camp retranché de Sedan ; le corps de bataille, occupait le camp de Bazeilles-sous-Sedan couvert à sa gauche par un corps de troupes légères.

Je comptais porter toute l'avant-garde hier sur Stenay qui était menacé et me porter à Mouzon avec le corps de bataille. Je n'étais pas encore sûr du siège de Verdun et je voulais seulement observer le corps de Clerfayt ; il m'a été impossible d'exécuter ce mouvement, faute de subsistances et par le désordre et la désorganisation de toutes les parties de cette armée ; un maréchal de camp s'est porté sur Stenay avec un régiment de hussards et un régiment de chasseurs à cheval. Bientôt il a vu paraître les colonnes ennemies[2]. Stenay étant tout ouvert, il n'était pas question de le défendre, je ne désirais que de pouvoir faire tenir la position de La Neuville par l'avant-garde, pour avoir le temps d'y marcher moi-même. M. Dillon s'y est effectivement porté avec l'avant-garde ; mais se trouvant attaqué par trois colonnes, formant environ 15 000 hommes avec du canon, il a été obligé de se replier sur Pouilly après une escarmouche assez vive et l'ennemi a pris lui-même la position de La Neuville.

Nos gens ont montré le plus grand courage : nous n'avons perdu que deux dragons, nous avons quelques blessés dont un, 1er capitaine du 12e régiment de dragons, l'est grièvement à la tête ; nous avons pris deux chevaux aux ennemis qui ont perdu une trentaine d'hommes.

1. Arthur, comte de Dillon, né à Braywick (Irlande) le 3 septembre 1750. Entré au service de la France en 1777, maréchal de camp en 1784, guillotiné le 24 germinal an II.

2. Clerfayt s'était porté le 29 août de Longwy par Longuyon sur Marville. Après avoir séjourné à Marville le 30, il s'était avancé le 31 sur Baalon et Stenay (*Mitteilungen des K. K. Kriegs Archiv*, VII, 84-85).

Je vais camper ce matin avec toute l'armée à Mouzon, la gauche à Villemontry, la droite à Yoncq ; je fais joindre toutes les troupes du camp retranché. Si le général Clerfayt fait un mouvement sur nous, l'armée est disposée à le bien recevoir ; mais mon but dans ce moment n'est point de donner bataille ; elle ne servirait à rien ; elle m'empêcherait de joindre les secours de Paris, de penser à délivrer Verdun, et surtout d'empêcher l'ennemi d'entrer en Champagne dont il est à présent plus près que moi, par la sotte position du camp de Sedan. Je compte donc rassembler toute l'armée aujourd'hui au camp de Mouzon, marcher demain sur Le Chêne Populeux par Stonne, le 3 sur Vouziers, le 4 sur Autry, me faisant couvrir par mon avant-garde, par Saint-Pierremont et Buzancy. Ma grosse artillerie marchera sur une troisième colonne par Chémery, Tannay, Le Chêne-Populeux et Vouziers.

M. Duval avec le camp de Pont-sur-Sambre, faisant à peu près 5 000 hommes, partira le 7 de Rethel et se rendra en deux jours à Vouziers d'où il me joindra à Autry, le 9 ou 10 : par ce moyen, je rassemblerai de 20 à 25 000 hommes, et s'il arrive des secours de Paris par Châlons et par Sainte-Menehould, non seulement j'empêcherai l'invasion des Prussiens en Champagne, mais j'espère pouvoir donner la main au général Kellermann pour sauver Verdun s'il tient encore : il est infiniment important que ce siège tienne leur grande armée assez de temps pour me donner celui de rassembler mes forces à Autry et d'y recevoir des secours.

Nous souffrirons beaucoup dans cette marche, n'ayant ni approvisionnements, ni habits, ni souliers ; j'abandonne Sedan et Mézières à leurs propres forces, bien persuadé qu'ils ne seront pas attaqués. Il s'agit d'ailleurs de *sauver le tronc sans s'attacher aux branches.*

Dumouriez au Ministre de la Guerre Servan[1].

Quartier général de La Berlière, le 2 septembre 1792.

Je suis très inquiet, mon cher Servan, de ce que Vouilliers

1. Archives de la Guerre, autographe.

ne soit pas encore arrivé; je n'ai pas le temps de vous envoyer la copie de l'arrêté de notre conseil de guerre, et d'ailleurs ce n'est plus le moment d'y penser. Vous verrez, en suivant ma marche sur la carte, que, tout en gémissant sur la nécessité de rejeter un grand plan, que tout en vous présentant le tableau des nombreux inconvénients que la désorganisation de cette armée apporte à nos opérations défensives, je n'ai pas attendu, comme vous le verrez par ma lettre d'hier, que vous m'invitassiez à venir me placer dans les trouées de l'Argonne. Suivez mes mouvements avec attention pour pouvoir diriger les secours que j'attends de vous.

Pour la partie des subsistances, j'ai commencé par ordonner qu'on fasse les approvisionnements et qu'on construise des fours à Châlons, à Vouziers et à Sainte-Menehould. Je fais retirer à Vouziers un établissement de bœufs qu'on avait fait dans les pâturages de Buzancy. J'ai fait une proclamation dont je joins ici un exemplaire pour pouvoir tirer du pays tous les fourrages, pailles, grains et farines, et je vais tâcher d'épuiser tous les comestibles devant moi comme vous me l'indiquez à la fin de votre lettre. Cela donnera le temps de remplir nos magasins en arrière et de les traîner après nous, lorsque nous marcherons en avant.

Le corps de Clerfayt aurait pu m'embarrasser beaucoup, s'il était resté dans Stenay et de ce côté-ci de la rivière; il s'est retiré sur le camp de Brouenne qu'il occupe et cette position timide de sa part m'évite la peine de le combattre, ce qui aurait dérangé mon projet et me fait faire une marche plus hardie et plus prompte. Voici ma position actuelle : mon avant-garde est placée à Sommauthe, Osches et Saint-Pierremont; mon corps de bataille est campé entre Stonne et La Berlière; un corps de flanqueurs commandé par un excellent officier nommé M. Stengel[1], est placé à La Besace, Stonne et Warniforêt. M. Chazot est resté très malade à Sedan; mais son corps

1. Henri-Christian-Michel de Stengel, né en 1744 à Neustadt (Palatinat), servit d'abord au régiment d'Alsace-Infanterie, puis fit tout le reste de sa carrière aux hussards dont il devint colonel-général. Employé en 1792 à l'armée du Nord, il fut cité pour sa conduite énergique à Valmy, où il commandait un détachement sur le flanc droit des troupes de Kellermann. Général de division, commandant la cavalerie de l'armée d'Italie, il mourut le 26 avril 1796 des blessures reçues à Mondovi.

d'armée commandé par MM. d'Hangest[1] et Dubouquet[2], maréchaux de camp, est campé à la Neuville-à-Maire près la Bar. J'ai porté le camp de Pont-sur-Sambre commandé par M. Duval à Rethel où il arrive le 5. Il séjourne le 6 et viendra le 7 au Chêne Populeux dont il défendra la trouée qu'il eût été dangereux de laisser vide. Son camp est composé de neuf bataillons et cinq escadrons.

Demain 3, M. Arthur Dillon, avec l'avant-garde, ira prendre la position d'Apremont, à une lieue de Varennes. Je camperai avec le corps d'armée et celui de Stengel, la gauche à Beffu, la droite à Champigneulle; M. d'Hangest campera à Briquenay; après demain 4, je me réunis à lui pour prendre une position qui ferme la trouée de Grand-Pré, défendant les rivières d'Aisne d'abord et ensuite d'Aire[3]. M. Galbaud, maréchal de camp, à qui il a été impossible d'entrer dans Verdun avec deux bataillons que j'avais détachés le 29, s'étant retiré sur Sainte-Menehould, je viens de lui ordonner de s'établir aux Grandes-Islettes, dans la trouée de la forêt d'Argonne qui conduit à Clermont. Il se fait éclairer vers Saint-Florent[4] par un petit corps de cavalerie qu'il a ramassé et qui pousse des patrouilles sur le chemin de Varennes. Je vais ouvrir une communication dans toute la longueur de la forêt par l'ancien chemin des Romains pour pouvoir communiquer avec tous les différents postes et je vais tâcher de faire une retenue à la rivière dans la position de Grand-Pré ou de Marcq pour fortifier ma défensive dans cette partie.

Telles sont mes dispositions d'après lesquelles si l'ennemi veut pénétrer en Champagne pour arriver sur Paris, il faut qu'il descende jusqu'à Sedan et Mézières d'un côté ou qu'il

1. Louis-Auguste Lamy d'Hangest, né le 28 août 1731 à Wissignicourt (Aisne), fit toute sa carrière dans l'artillerie; lieutenant-général le 7 septembre 1792, suspendu de ses fonctions en 1793, admis à la retraite en 1794, chevalier de Saint-Louis pour sa belle conduite à Clostercamp.

2. Louis Bouquet (dit Dubouquet), né en 1740, servit au régiment d'Auvergne et au régiment de Boulonnais qu'il commanda en 1791. Nommé en très peu de temps maréchal de camp (septembre 1792), puis lieutenant-général (octobre 1792), il fut suspendu un an plus tard et retraité le 21 germinal an III.

3. Dumouriez commet évidemment une erreur. Il faudrait lire : les rivières d'Aire d'abord et ensuite d'Aisne.

4. Aujourd'hui Florent.

remonte jusqu'à Bar-le-Duc pour aller passer à Saint-Dizier et Châlons. Dans ce cas, il se trouve entre M. Kellermann et moi, et j'ai moins de chemin à parcourir que lui pour me mettre entre Paris et lui.

Je vous écrirai tous les jours; je vous prie de votre côté de ne pas épargner les courriers. Mandez-moi quel est le général qui commande à Châlons pour que je communique avec lui. Quant aux troupes qui me sont destinées, portez-en une petite partie sur Clermont; mais dirigez la plus grande force sur Vouziers; plus tôt je serai renforcé et en état d'agir, plus tôt aussi j'espère débarrasser ce pays-ci des Prussiens. Les troupes sont pleines d'ardeur, je suis plein d'impatience. Aussi je vous conjure de me mettre bientôt en état de changer cette triste défensive en une offensive vigoureuse. C'est M. Montjoye qui, à son grand regret, vous porte ma dépêche. Il a fallu un ordre positif pour l'engager à s'éloigner dans un moment qui peut devenir très important. Il est très en état de vous rendre compte de tout avec autant de véracité que de lumières; mais je vous prie de me le renvoyer au plus tôt.

Pensez aussi que je n'ai que 1 300 000 francs en numéraire et 6 ou 7 000 francs en assignats; que cette somme ne peut pas me conduire loin surtout avec l'augmentation de dépenses que m'occasionnent les habitants de la campagne, qui sur tout mon passage viennent se joindre à l'armée avec beaucoup de zèle et de courage, mais avec très peu d'armes. Je fais imprimer une proclamation qui, j'espère, ne me procurera que des hommes armés et habillés, car il est dangereux d'avoir des hommes sans uniformes que les Allemands feraient pendre sans miséricorde. Un autre article infiniment important, et même le plus essentiel de tous, c'est celui de la poudre. Nous n'en avons déjà que trop dégarni les places de Sedan et Mézières; nous ne portons pas avec nous de quoi donner une bataille et la consommation en est effrayante par le peu de soin des soldats. Il est absolument essentiel que vous vous dépêchiez très promptement de nous en faire passer de Paris et de l'intérieur, car vous pourrez voir, par les comptes que j'ai rendus de l'armée du Nord et par les demandes que j'ai faites, qu'il manque trois millions de livres de poudre pour la simple défensive de la Flandre. Ainsi il ne faut plus espérer d'en tirer de cette partie.



J'avais bien l'intention de tirer quelques bataillons du camp de Maulde; mais il vient tout récemment d'essuyer plusieurs attaques où il a repoussé très vigoureusement l'ennemi, et il serait imprudent en ce moment de l'affaiblir. Je ne réponds point à une autre lettre que vous m'avez écrite, parce qu'il m'est impossible de vous satisfaire; lorsque l'armée sera réunie dans un camp tranquille, lorsque j'y aurai rétabli l'ordre, je pourrai vous faire passer des états en règle; mais Dieu sait quand cela se pourra.

Je vous embrasse.

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez[1].

Paris, le 2 septembre 1792.

M. Vouilliers est parti hier, mon cher général, vous portant les résolutions du Conseil et le besoin que nous avons qu'avant d'entreprendre l'invasion de la Belgique, vous conduisiez d'abord votre armée entre Meuse et Marne. Les nouvelles d'hier, qui nous apprennent l'investissement de Verdun et l'impossibilité de M. Galbaud d'y pénétrer, nous rendent encore plus pressante la mesure de vous demander de vous porter non sur Verdun, mais sur Sainte-Menehould ou environs, ou même sur Châlons, en venant directement passer l'Aisne pour vous en couvrir et arriver plus sûrement sur les bords de la Marne; il n'y a plus d'autre parti à prendre. Renforcez votre armée par des portions de garnisons, les troupes qui étaient à Pont-sur-Sambre, celles à Maubeuge, etc., et vous formant très promptement une armée de 25 000 hommes auxquels on pourra en joindre d'autres pour faire les services du camp, celui du canon, etc., enfin ces services qui fatiguent les soldats et diminuent le nombre des combattants. Une fois derrière la Marne, si vous persistez dans votre idée, vous pourrez remettre cette armée à un lieutenant-général dirigé par les conseils du maréchal et aller faire votre tentative sur la Belgique.

1. Archives de la Guerre, copie.

Au nom de la patrie, mon cher général, adoptez des plans dictés par les circonstances les plus impérieuses; M. Biron[1] vient d'envoyer 8 000 hommes à M. Kellermann parce qu'il a bien senti qu'il fallait s'exécuter. La pénurie des fusils nous tue; l'Assemblée a décrété que l'on prendrait provisoirement les fusils des dragons; je crois qu'on pourrait en faire autant de l'artillerie; il faut y joindre ceux des sergents et caporaux fourriers; tout cela peut faire, je pense, encore 2 500 fusils, ce qui n'est pas à négliger et soulagera d'autant les dragons, l'artillerie et les sergents.

Adieu, mon cher général, je n'ai que le temps de vous embrasser et de vous répéter qu'il est absolument nécessaire de venir empêcher l'ennemi d'arriver aussi aisément sur Paris.

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez[2].

Paris, le 3 septembre 1792.

Recevez, mon cher général, mes remerciements, pour votre dépêche du 1er septembre; elle m'a fait le plus grand plaisir. Vous voilà sur la voie; vous avez beaucoup fait sans doute si vous êtes parvenu à couvrir Autry ou mieux encore Sainte-Menehould, si votre camp de Pont-sur-Sambre vous a rejoint; mais ce n'est pas tout : il faut vous fortifier d'une partie de votre camp de Maubeuge et d'une partie de celui de Maulde. Il faut faire venir de Dunkerque, Aire, Gravelines, Lille, Saint-Omer, etc., tout ce qu'on pourra vous envoyer; et, pour remplacer l'infanterie, cavalerie, gardes nationales, etc., qu'on tirera des places, il faut autoriser à faire donner une solde aux citoyens peu fortunés qui feront un service purement militaire.

Je vous prie donc, mon cher général, d'appeler à vous tout

1. Armand Louis de Gontaut, duc de Biron, né le 13 août 1747 à Paris, entré au service comme enseigne au régiment des Gardes françaises en 1761, colonel en 1774, fit la conquête de la Corse en 1769, servit en Amérique sous Rochambeau de 1780 à 1783; employé à l'armée du Nord et promu lieutenant-général en 1792, il fut appelé au commandement des troupes d'Alsace, destitué le 11 juillet 1793, guillotiné le 31 décembre suivant.

2. Archives de la Guerre, copie.

ce que vous pourrez de vos camps et de vos garnisons : les ennemis sont tous ou presque tous réunis dans l'espace compris entre l'extrême frontière et la Meuse. Il faut les accabler là, et puis nous irons en grande force dans la Belgique pour y faciliter le développement des germes de liberté qui y sont depuis longtemps et qui n'attendent que votre présence pour éclore. Oui, mon cher général, chassons ou du moins recognons les ennemis chez eux, et dès ce moment je vous rends à vous avec tout ce que vous pourrez désirer de forces et de moyens. Vous trouverez, ci-inclus, les ordres que j'ai donnés à M. Duhoux[1]; vous verrez que toutes les troupes qu'il a à ses ordres, sont aux vôtres.

J'ai envoyé à Kellermann une copie de votre lettre du 1er; il est malheureux que, pour vous concerter ensemble, vous soyez obligés de recourir à moi : il faut, à quelque prix que ce soit, que vous établissiez entre vous une correspondance plus prompte, ou, ce qui vaudrait encore mieux, que vos armées et vous n'eussiez point besoin d'intermédiaire.

Il va partir de Paris des troupes pour Reims. Je vous tiendrai au courant de leur marche et de leurs mouvements.

Adieu, mon cher général, je vous embrasse de tout mon cœur.

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez[2].

Paris, le 4 septembre 1792.

J'étais dans mon lit et malade, lorsque votre dépêche est arrivée; j'ai répondu d'abord ce que vous venez de lire; j'ai un moment de calme, je recommence.

Je ne vous donnerai pas, mon cher général, des éloges sur vos marches et sur votre plan ; mais ou j'en juge mal, ou vos

1. Charles-François Duhoux, né en 1736, fit sa carrière dans l'arme des dragons; nommé en 1791 maréchal de camp, il était employé à Lille quand il reçut l'ordre d'aller à Soissons prendre le commandement des volontaires nationaux qui se rassemblaient dans cette ville et aux environs. Lieutenant-général le 7 septembre 1792, il fut employé à l'armée du Nord, suspendu le 8 octobre de la même année, et appelé à la barre de la Convention pour rendre compte de sa conduite pendant le siège de Lille, il fut acquitté, réintégré dans les cadres en 1793 et démissionna peu après.

2. Archives de la Guerre, copie.

concitoyens vous loueront : quant à moi, je vous dirai franchement que j'ai eu grand plaisir à vous suivre sur la carte.

Je viens de donner ordre à la Trésorerie nationale de faire verser, à Reims, à Châlons et entre les mains de votre payeur, des fonds abondants en numéraire et en assignats afin que vous puissiez pourvoir à faire subsister vos troupes et vos auxiliaires. Votre proclamation est excellente ; je vous en envoie le projet d'une du pouvoir exécutif qui pourra, s'il est besoin, seconder la vôtre. Si nous en sommes jamais réduits là, ce parti sera extrême, mais nécessaire.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher général, qu'aujourd'hui plus que jamais nous avons besoin de recourir à la manière de combattre des peuples valeureux et libres, c'est-à-dire corps à corps. Serrons nos ennemis la baïonnette au bout du canon, serrons-les trois fois avec intrépédité et nous les ferons ensuite fuir comme des enfants.

Le grand Frédéric, vous le savez, n'avait imaginé ses feux que pour nous effrayer ou nous séduire. Ne suivons plus, mon cher général, ne suivons plus des routes battues. La première nation qui s'est ouvert un chemin vers la liberté doit aussi s'en frayer un pour vaincre. En suivant cette marche, mon cher général, nous économiserons la poudre, et nous en avons grand besoin, car, je dois vous le dire, je ne puis vous fournir dans ce moment que celle que vous pourrez tirer de vos places des Ardennes ou de tout autre frontière ; je vais cependant faire mes efforts pour vous procurer une partie de celle que vous demandez.

M. Labrune est arrivé. Nous causerons demain à fond sur ses observations et vos demandes. Je persiste à croire que vous pourriez sans danger tirer quelques troupes de Maulde et de Maubeuge. De l'aveu même de M. La Bourdonnaye[1], les ennemis n'ont voulu que parader devant votre camp afin de vous empêcher de fortifier nos armées. Tout m'affermit dans cette opinion.

Quant aux renforts, vous pouvez et vous devez les tirer de Reims et de Châlons, ainsi que je vous l'ai mandé dans ma

1. Anne-François-Augustin, comte de La Bourdonnaye, né le 18 juillet 1745, lieutenant-général en 1792, employé à l'armée du Nord, sur les côtes, mourut Dax le 6 octobre 1793.



dépêche d'hier. Dans trois ou quatre jours vous pourrez puiser dans cette source qui sera abondante ; à présent même il y a de quoi remplir son seau, mais ne recevez que des hommes armés ; renvoyez sans pitié tout le reste. Les ennemis, je le prévois, nous tueront 100 000 hommes, peut-être ; mais j'augure aussi que peu d'entre eux iront porter en Allemagne des nouvelles de leur chevaleresque croisade.

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez[1].

Paris, le 5 septembre 1792.

Le maréchal Luckner est arrivé à Châlons après avoir failli tomber entre les mains des ennemis[2]. Nous grossissons autant que nous le pouvons le corps qu'il rassemble afin de vous appuyer avec vigueur. Il paraît que les ennemis, au lieu de descendre la Meuse vers Sedan et Mézières, la remontent vers Saint-Mihiel pour gagner Bar-le-Duc, Saint-Dizier, Châlons ou peut-être plus bas. Si c'était là leur projet, il serait bon de les suivre afin de leur couper le chemin. J'imagine que Kellermann, après avoir mis une bonne garnison dans Metz, abandonnera cette place à ses propres forces. C'est là l'avis que je lui ai donné[3]. Je garde vos deux derniers courriers. Je fais l'un adjudant-général de M. La Bourdonnaye et l'autre, adjoint ; je sens que vous regretterez M. Montjoye, mais j'espère qu'il ne se repentira point d'avoir fait cette course. M. Labrune nous a donné toutes vos notes ; nous allons tâcher de vous satisfaire.

J'espère, monsieur le général, que ce sera à vous que nous devrons notre salut. Attaquez-les la nuit, la baïonnette au bout du canon et avec des piques ; c'est là le moyen de rendre leurs manœuvres, leur feu et leurs soldats inutiles. Les nôtres n'ont pas besoin d'être vus pour être braves, mais je crois qu'il ne doit pas en être de même des leurs.

1. Archives de la Guerre, copie.

2. Luckner était arrivé à Châlons le 4 septembre (Luckner à Servan, Châlons, 4 septembre, Archives de la Guerre).

3. Kellermann était parti du camp de Frescaty le 4 septembre à 9 heures du soir (Mémoire de Kellermann sur la campagne de 1792, Archives nationales).

Comme nous avons établi un courrier extraordinaire pour chaque armée, je n'ai pas voulu laisser partir le vôtre sans vous dire que je vous embrasse.

Dumouriez au maréchal Luckner[1].

Quartier général de Grand-Pré, le 5 septembre 1792.

Monsieur le Maréchal,

Je m'empresse de répondre à la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire aujourd'hui et à la communication que vous me donnez du grade de Généralissime que vous a conféré à juste titre le Conseil exécutif provisoire. Personne ne rend plus de justice que moi à vos talents militaires et à votre longue expérience; aussi vous pouvez être sûr que je vous rendrai le compte le plus exact de ce qui intéressera l'armée du Nord. Je vais commencer par un récit exact de tout ce qui s'est passé depuis que j'ai remplacé M. La Fayette.

Arrivé à Sedan le 28 août, j'ai sur-le-champ détaché M. Galbaud, que j'ai fait maréchal de camp, pour aller se jeter dans Verdun avec le 17e régiment d'infanterie et un bataillon de volontaires. Malheureusement il était déjà trop tard; la place était investie et cet officier n'ayant pas pu y rentrer s'est retiré avec ses deux bataillons aux Grandes-Islettes, dans la gorge de Sainte-Menehould. J'ai employé toute la journée du 29 à faire des dispositions pour marcher avec quinze bataillons et trente escadrons par Mouzon et Stenay, pour inquiéter l'armée prussienne, dans l'espoir que Verdun tiendrait assez longtemps. Je comptais alors avancer légèrement sur l'ennemi et laisser au camp retranché de Sedan dix bataillons et sept escadrons. Cette première disposition a été changée parce que j'ai appris que le général Clerfayt avançait sur Stenay avec un corps de 16 000 hommes au moins, indépendant de l'armée prussienne qui assiégeait Verdun.

L'armée de Sedan était si désorganisée, toutes les parties étaient en si mauvais ordre, l'indiscipline était si grande, ainsi que le découragement et l'esprit de parti, que je n'ai pu faire

1. Archives de la Guerre, copie certifiée conforme par Luckner.



mon mouvement que le 1er septembre. J'ai porté alors mon avant-garde à Stenay sous les ordres du lieutenant-général Arthur Dillon. Les ennemis sont arrivés sur elle en trois colonnes; il s'est replié sur moi à Mouzon après une légère escarmouche où les nôtres ont eu tout l'avantage. Tout le pays qui m'environnait était très effrayé. Les Autrichiens, qui s'étaient postés dans Stenay et à La Neuville de ce côté-ci de la Meuse, avaient un avantage infini pour gagner avant moi les gorges du Clermontois et de la forêt d'Argonne, et pénétrer en Champagne. Je me suis alors rapproché d'eux et j'ai campé ma droite à Yoncq, mon centre à Beaumont et ma gauche à Mouzon. Ce grand développement leur a fait croire que j'allais les attaquer et ils ont pris le parti de se retirer sur la rive droite de la rivière pour prendre le camp de Brouenne. J'ai profité de leur erreur et, par une seconde marche, je me suis rapproché des gorges de l'Argonne. J'ai campé, mon avant-garde à Saint-Pierremont et mon centre à La Berlière. J'avais pris le parti dès le 30, sur le mouvement en avant des Autrichiens, de retirer toutes les troupes du camp retranché de Sedan ainsi que la grosse artillerie que j'y avais laissée.

Le 2 septembre, le général Chazot est venu camper avec ce corps à la Neuville-sur-Maire [1], ainsi je le couvrais par ma position de La Berlière et de Saint-Pierremont. Le 3, il est venu camper à Briquenay; j'ai campé avec le corps de bataille à Beffu et mon avant-garde à Cornay et Marcq. J'avais alors reconnu la grande trouée de Grand-Pré. J'y ai réuni seize bataillons, quinze escadrons de cavalerie et dragons, six escadrons de hussards et une petite avant-garde de flanqueurs d'un régiment d'infanterie et d'autres troupes légères. J'ai pris alors, le 4, une position inexpugnable. Mon camp est situé sur les hauteurs de Nègremont, avec la rivière d'Aire devant moi. Ma petite avant-garde occupe Saint-Juvin, Marcq, Chevières et le bois de Taillegneule-sur-Beffu. Je peux rendre cette position encore plus difficile en rompant les gués de la rivière d'Aire et en élevant les eaux par des estacades. Ma réserve est campée à mi-côte et cachée par un rideau. J'ai porté mon avant-garde composée de quatre bataillons, dont un de grenadiers, trois

1. La Neuville-à-Maire.

régiments de chasseurs à cheval et deux de hussards, par Varennes, aux Grandes-Islettes et de là à Sainte-Menehould où M. Dillon, qui la commande, a repris avec lui quatre bataillons, dont deux de M. Galbaud, les deux autres sortis de Verdun par capitulation. Il faut vous dire que pendant ma marche, j'ai appris : 1° que les ennemis s'étaient portés sur Varennes et sur Clermont dont, à la vérité, ils se sont retirés après les avoir pillés; 2° que Verdun s'était rendu, le 2, par la lâcheté des officiers municipaux et des administrateurs du district. J'avais à craindre alors que les Prussiens ne se portassent avec vivacité sur Clermont et ne me prévinssent dans les défilés.

Heureusement qu'ils ne s'en sont pas avisés et que le roi de Prusse est resté dans son camp de Sivry. C'est ainsi que les ennemis ont manqué deux fois l'occasion de me prévenir et d'entrer en Champagne[1]. Il reste un troisième débouché, celui du Chêne-Populeux qui conduit à Rethel d'un côté et de l'autre à Châlons et Reims par Vouziers. J'ai eu la précaution de diriger sur ce débouché M. Duval, maréchal de camp, venant du camp de Pont-sur-Sambre avec neuf bataillons et cinq escadrons. Il y arrivera le 8 et alors toutes les portes de la Champagne seront fermées, et si les ennemis veulent y pénétrer, ils seront forcés de faire un très grand tour, en passant par Sedan et Mézières.

On m'avait fait espérer de très prompts secours de Paris et des camps de Soissons et de Reims. Comme je vois que ces secours sont incertains et ne peuvent être que très lents, je viens d'envoyer à Beurnonville, que j'ai fait lieutenant-général, ordre de m'amener des camps de Maulde et de Maubeuge, douze bataillons d'infanterie dont trois de ligne, un de chasseurs à pied, quatre escadrons de dragons, trois de chasseurs à cheval et environ 12 000 Belges ou compagnies franches qui seront le 15 à Rethel et le 18 au plus tard à Vouziers. Je me trouverai alors [avoir], en comptant les différents corps, quarante-huit bataillons, quatre régiments de hussards, six de chasseurs à cheval, six de dragons et sept escadrons de cavalerie, en tout

1. « Si j'avais eu affaire au grand Frédéric, j'aurais été poussé jusqu'à Châlons; mais... les Prussiens ne savent plus faire la guerre » (Dumouriez à Biron, Sainte-Menehould, 28 septembre, Archives nationales, F 7 4689).

environ quarante-huit escadrons et à peu près 1 500 hommes d'infanterie légère; ce qui me fera à peu près 35 000 hommes. J'ai cherché à établir une communication avec le général Kellermann en postant des courriers de quatre lieues en quatre lieues, par Sainte-Menehould, Bar-le-Duc, Pont-à-Mousson et Metz. Je vais envoyer beaucoup d'espions et des partis par Stenay qui n'est plus occupé, et du côté de Verdun pour savoir où se porte l'armée prussienne et quelle combinaison je peux faire avec Kellermann. Je me suis vu forcé d'abandonner Mézières, Sedan et Montmédy à leurs propres forces; mais ce ne sera pas pour longtemps, si les Prussiens se portent sur Metz, car alors, laissant un petit corps pour observer le général Clerfayt, mon intention est de me diriger sur Metz en couvrant Saint-Dizier qui, dans toutes les guerres depuis Charles-Quint jusqu'à Louis XIV, a été un des points par lesquels on a menacé d'entrer en France.

La ville de Reims vient de m'offrir 1 500 hommes dont 800 grenadiers armés et habillés, et je leur ai donné leur direction par Suippes sur Sainte-Menehould pour renforcer le corps de M. Dillon et se poster dans l'abbaye de Beaulieu et dans le prieuré de Beauchamp-devant-Clermont. Le député qui est venu me faire cette offre m'a annoncé qu'ils avaient quatre pièces de canon de campagne. Ils ont promis d'arriver le 7 ou le 8 au plus tard. Je fais venir de Lille deux mille tentes et les effets de campement pour toutes les gardes nationales qui m'arriveront armées et habillées; car, à moins d'ordre très précis, je n'en recevrai pas d'autres parce qu'ils ne feraient que m'embarrasser. J'ai chargé le régisseur des vivres de me faire un établissement à Châlons et d'établir des fours à Vouziers et Sainte-Menehould; comme toutes ces marches sont irrégulières, comme tous les services étaient désorganisés, j'ai pris le parti de faire fourrager autour de moi en donnant des reconnaissances aux habitants pour sauver leurs propriétés.

Il s'est trouvé fort heureusement que le ministre de la Guerre s'est rencontré avec moi sur toutes mes opérations et mes marches et qu'il a dû voir, par ma correspondance, que j'ai prévenu les instructions qu'il m'a données.

J'ignorais alors que vous fussiez à Châlons; j'aurais pris vos

conseils et vos ordres. Je le ferai toujours à l'avenir. Je vous prie, monsieur le Maréchal, de vouloir bien diriger sur Vouziers la portion de troupes que vous me destinerez sur les 6 000 hommes qui vous arrivent de Paris et sur ceux qui viendront par la suite. Je les aurai là sous la main dans un point presque central en arrière, à portée d'être dirigés sur la partie par laquelle je serai dans le cas de déboucher ou de renforcer celle par laquelle je pourrai être attaqué.

Il est cependant un cas où il serait inutile de les porter sur Vouziers : c'est celui où l'ennemi, ne voulant pas s'engager devant une armée dans les défilés du Clermontois, menacerait d'entrer en Champagne par Saint-Dizier, ou bien dans le cas où Kellermann pourrait effectuer avec moi une réunion du côté de Saint-Mihiel ou de Pont-à-Mousson, ou enfin dans celui où je serais obligé de me porter au secours de Metz. Dans ces différents cas, il serait préférable de rassembler ces troupes sur la route que je devrais prendre, et c'est ce que vous jugerez par les rapports de Kellermann et par les miens.

Vous avez été bien fâché contre moi, monsieur le Maréchal, et cela faute d'explication[1]. Soyez sûr que personne ne vous respecte plus que moi et n'est plus content de se trouver encore une fois sous vos ordres.

P.-S. — Je vous prie de vouloir bien envoyer copie de ma lettre au ministre, n'ayant pas le temps de lui écrire. Je vous prie aussi de lui rendre compte d'un fait que tout bon Français doit trouver intéressant : 110 hommes de la petite ville de Mouzon, presque tous vétérans, ont abandonné leurs foyers et leurs propriétés, ont sauvé leurs drapeaux et ont ramené deux chariots remplis d'effets appartenant à la Nation. Ils ont fait une retraite honorable devant l'ennemi sans être entamés et sont venus se joindre au camp de Grand-Pré où je les ai logés et d'où ils ont juré de partir avec moi pour faire la campagne. Si les habitants de Longwy et de Verdun avaient

1. Au mois de juillet précédent, Dumouriez, craignant une attaque des Autrichiens, avait contrevenu aux ordres de Luckner qui lui prescrivait d'amener de Valenciennes à Metz la division dont il avait le commandement. L'incident s'était envenimé surtout grâce à Berthier, chef d'état-major de Luckner et ennemi personnel de Dumouriez.

montré le même courage et le même patriotisme, la France ne serait pas encore entamée. Je crois nécessaire de rendre compte de ce trait honorable à l'Assemblée Nationale et de solliciter une récompense pour ces braves gens.

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez[1].

Paris, le 6 septembre 1792.

Vous savez déjà, mon cher général, que le maréchal s'est rendu à Châlons afin de pouvoir plus facilement concerter avec les généraux les opérations si importantes du moment; faites donc en sorte par vos sollicitations que l'armée de Kellermann avance pour coopérer avec la vôtre, afin qu'on puisse renforcer l'une et l'autre avec une partie des forces que M. La Bourdonnaye va rassembler et organiser à Reims et à Châlons.

Vous le savez, mon cher général, désorganisés, sans précautions pour l'avenir, manquant d'armes, de munitions, de vêtements, nous n'en devons pas moins conquérir notre liberté.

Les Américains, dans un climat bien plus âpre, étaient nu-pieds, sans habits, sans armes et sans munitions, avant l'affaire de Trenton[2] où ils assurèrent leur liberté; passons ce moment très dur, et bientôt nous serons libres et heureux.

En entrant en France, les ennemis ont marqué la dernière heure des amis de la contre-révolution; ils ne savent pas, ces barbares émigrés, à quoi ils exposent leurs familles et tous les autres qui ont pensé comme eux; ils ne savent pas, ces princes étrangers, à quel point de désespoir ils porteraient un peuple généreux qui ne veut plus avoir de chaînes. Courage, mon cher général : il faut ou que vous succombiez en ne laissant que des cendres à nos ennemis ou que nous les exterminions avant l'hiver.

(*A suivre.*)

1. Archives de la Guerre, copie.

2. Trenton, capitale de l'État de New-Jersey (États-Unis d'Amérique), située sur la rive gauche de la Delaware. Washington y remporta une victoire le 26 décembre 1777.

CARRIÈRE D'ARTISTE[1]

VI

— Il faut que je retouche ce pli sur le bras, — murmura Fenwick, reculant, le sourcil froncé, les yeux rivés sur sa toile ; — il est trop marqué.

Madame de Pastourelles frissonna légèrement. La grande pièce nue, située au nord, avec son feu mourant, était, durant cette après-midi de mars, d'une température polaire. La jeune femme posait depuis une heure et demie : elle avait les mains et les pieds glacés ; le manteau de fourrure qu'elle portait sur sa toilette blanche avait dû être enlevé, pour les convenances du peintre, qui travaillait aux plis du velours.

A l'autre bout de l'atelier, « le chaperon », une vieille gouvernante de la famille Findon, — frissonnant aussi, — tricotait activement.

— La robe vient ! — dit Fenwick, au bout d'un instant, — oui, elle vient...

Les cheveux ébouriffés, le visage pourpre, il recula encore regardant alternativement la toile et le modèle.

Madame de Pastourelles demeurait aussi immobile que possible ; ses doigts minces, engourdis, étaient croisés légèrement

Voir la *Revue* des 15 août et 1er septembre.

sur ses genoux. Sa merveilleuse robe de velours, blanc d'ivoire, tombait autour d'elle en longs plis austères, faisant sur les pieds du modèle de superbes cassures, du côté que regardait le peintre. La tête classique, aux oreilles petites, le visage pâle et pourtant éclatant, s'accordaient avec la robe pour suggérer une « harmonie en ivoire » d'une délicatesse, d'une pureté extrêmes. Seuls les yeux beaucoup plus foncés que les cheveux, le brun chaud du manteau de zibeline, à l'endroit où il touchait le velours blanc, donnaient de l'accent et de la force à la pâleur éthérée, au raffinement suprême de tout le reste. Pour produire un type semblable, il avait fallu l'effort suprême de la civilisation la plus complexe. Cette pensée s'imposait vaguement à l'esprit de Fenwick, pendant qu'il luttait avec les difficultés de l'exécution. Son travail de la journée tantôt le laissait triomphant, tantôt le plongeait dans un enfer de désespoir.

— Je suis allé hier visiter l'atelier de monsieur Welby, — dit-il précipitamment, au bout d'une minute ou deux, la voyant prête à s'évanouir de fatigue.

La physionomie de la jeune femme se ranima :

— Eh bien! qu'avez-vous vu?

— Ses deux tableaux pour l'Académie, plusieurs portraits et une foule d'études.

— N'est-ce pas beau, sa *Polyxène*?

Fenwick fit une grimace qui lui était habituelle.

— Oui, — répondit-il, négligemment.

Elle rougit un peu, comme devant une contradiction.

— Ce qui signifie que vous ne l'admirez pas du tout.

— Que voulez-vous? ce tableau ne me dit rien, — déclara Fenwick après un silence.

— En quoi vous déplaît-il?

— Pourquoi Welby ne peint-il pas des chairs, — répliqua-t-il brusquement, — au lieu de cire colorée?

— Sans doute, il y a un peu de convention décorative dans sa peinture, — dit-elle avec quelque raideur.

Fenwick haussa les épaules :

— Allez regarder Rubens... ou Velasquez!

— Pourquoi pas Léonard... et Raphaël?

— Parce que ce ne sont pas des modernes, et que nous ne

pouvons pas nous mettre dans leur peau. Rubens et Velasquez, voilà des modernes! — protesta-t-il avec énergie.

— Qu'est-ce qu'être moderne? — demanda-t-elle en riant.

Il fut sur le point de lui dire :

« Vous l'êtes, vous... et c'est seulement la mode... ou quelque chose d'autre... qui vous fait apprécier cet archaïsme de pacotille... »

Mais il se contint et tous deux entamèrent une escarmouche où, comme toujours, il fut battu. Dès qu'il s'en aperçut, il s'échauffa, haussa le ton, essayant de la réduire au silence. Alors elle quitta vivement la pose, descendit de son piédestal sous prétexte de regarder le portrait, appela « mademoiselle » pour qu'elle le vît, complimenta, plaisanta — et le calme se rétablit. Mais Fenwick fit une fois de plus cette réflexion qu'elle défendait Welby envers et contre tous. Et cette idée le troubla.

— Est-ce que monsieur Welby a étudié surtout en Italie? interrogea-t-il, tout en allant prendre une glace à main pour examiner son travail de la matinée.

— Oui, surtout... mais aussi à Vienne.

Et, pour entretenir la conversation, elle raconta le voyage d'une année, — apparemment avant son mariage, — qu'elle, son père, une jeune fille de ses amies et Welby avaient fait à l'étranger : on s'était arrêté, notamment, à Rome, Munich et Vienne, — sans doute, pour les études de Welby. — Les incidents qu'elle narrait éveillaient chez Fenwick une sorte d'exaspération secrète. Ce qui était, au fond, ressentiment contre la médiocrité de son propre sort se traduisait, comme toujours, en jalousie.

Il dit quelques mots dédaigneux sur cette éducation étrangère, où l'artiste ne s'occupe guère que des musées et des vieux maîtres. Il ferait bien mieux de se servir de ses yeux pour regarder son pays et les types de son pays : est-ce que cela n'avait pas suffi à tous les plus grands?

Madame de Pastourelles exprima poliment l'opinion contraire. Pour changer de sujet, elle rapporta quelques anecdotes amusantes de leur séjour à Vienne, montra les divers types de la société, l'empereur, la belle et folle impératrice, les archiducs, le haut clergé; — puis ce furent quelques

rapides visites, en hiver, à des châteaux hongrois, le luxe et le raffinement cosmopolites qu'on y trouvait au milieu des forêts et de la barbarie.

Fenwick l'écoutait avidement; il lui demanda si monsieur Welby avait partagé tous ces plaisirs.

— Oui, certes! il en était l'âme!

— Je suppose qu'il se faisait une foule d'amis et qu'il plaisait à tout le monde?

Madame de Pastourelles en convint.

— Tout cela, c'est une question de bonnes manières! — dit Fenwick avec une soudaine rudesse.

Elle laissa tomber un vague : « Peut-être! » — et il se redressa de façon agressive.

— Je ne crois pas que les bonnes manières aient tant d'importance... Et vous?

— Moi, si! — riposta-t-elle avec une souriante fermeté.

— Eh bien! tant pis, certains d'entre nous devront s'en passer. Nous n'avons pas été pris, assez jeunes.

Le ton était hargneux.

— Oh! nos mères nous forment, en général... c'est tout ce qu'il faut.

Il secoua la tête :

— Non! ce n'est pas si simple que cela. D'ailleurs... on peut avoir perdu sa mère!

— Ah! oui! — dit-elle, prompte à la sympathie.

Quelques petites questions faites avec tact eurent bien vite obtenu de l'artiste une partie de son histoire : la mort de sa mère, ses années de lutte contre son père... A mesure qu'il parlait, en phrases hachées, sans cesser de peindre, elle apercevait la boutique de Kendal et sa clientèle, le vieux père d'humeur acariâtre, d'esprit rétréci par les affaires, l'avarice, l'austérité religieuse d'une petite ville anglaise : bon calviniste, il méprisait l'art et les artistes, il essayait en vain de réduire ce fils farouche et rebelle.

— Votre père a-t-il vu ces tableaux?

Elle désignait le *Genius Loci*, sur un chevalet, à distance, puis son propre portrait.

— Mon père! il y a des années que je ne lui ai parlé, que je ne l'ai vu.

— Des années! (Elle ouvrit de grands yeux.) C'est aussi grave que cela?

— Oui, nous sommes ainsi dans le Nord. Une fois que l'on a pris un parti, on s'y tient... jusqu'à la mort.

Elle déclara que cette conduite, fût-elle du Nord, n'en était pas moins barbare. Cependant tout finirait par s'arranger. Les histoires d'enfants les plus intéressantes ne commençaient-elles pas toutes de même : — un père cruel, un fils révolté? — Elles finissaient toutes magnifiquement : — des sacs pleins d'or, une princesse. — Embarrassée, mais souriante, elle conclut ainsi :

— Vous voyez, vous gagnerez de l'argent, vous deviendrez membre de l'Académie Royale, vous vous marierez, et monsieur votre père gâtera ses petits-enfants. Je vous l'affirme... les contes de fées s'achèvent toujours ainsi.

Fenwick, le sang au visage, se détourna, et s'occupa de refaire sa palette.

— Papa vous dirait, bien entendu : « Ne vous mariez pas avant que vous ayez cent deux ans! » — continua madame de Pastourelles. — Mais ne l'écoutez pas, je vous en prie.

— Il a raison, — dit Fenwick, qui s'était remis à peindre, la tête penchée vers son chevalet.

— Pas du tout! Il faut que l'on soit jeunes ensemble.

— Tout cela est très joli! Mais beaucoup d'hommes ignorent, à vingt ans, quels seront leurs goûts à trente, — riposta Fenwick, acharné à son travail.

Madame de Pastourelles se mit à rire :

— Les médecins disent aujourd'hui — c'est la dernière manie de papa — que peu importe la nature ou la quantité de ce qu'on mange, pourvu qu'on le mâche bien. Je me demande si cette doctrine ne peut pas s'appliquer au mariage?

— Quel serait l'art de mâcher?

— Les bonnes manières! — dit-elle en riant, — ces bonnes manières que vous prisez si peu!... Que la nourriture soit agréable ou non, l'éducation aide à l'avaler.

— De bonnes manières!... entre mari et femme? — dit-il avec mépris.

— Mais certainement! (Et ses beaux sourcils se haussaient

comme pour soutenir sa parole.) Montrez-moi des gens, s'il vous plaît, qui en aient plus besoin!

— Les gens parmi lesquels j'ai vécu — dit Fenwick avec une amère obstination — n'ont pas de temps à perdre en bonnes manières... au sens que vous dites. La vie est trop dure.

Une rougeur éclatante monta aux joues de la jeune femme. Mais elle ne céda pas :

— Que pensez-vous donc que je veuille dire? Je ne parle pas de révérences avec traînes de cour, non!...

Fenwick se tut, un moment, puis il reprit, agressif :

— Tout le monde ne peut avoir autant de chance que... que monsieur Welby par exemple!

Madame de Pastourelles le regarda, stupéfaite. Quelle extraordinaire obsession! On aurait dit qu'ils ne pouvaient échapper au nom d'Arthur Welby; et pourtant ce nom ne revenait jamais sans provoquer, chez cet étrange jeune homme, quelque signe d'irritation.

Pauvre Arthur! qui s'était toujours montré si amicalement disposé, chaque fois que les deux artistes se rencontraient, — et c'était souvent, — dans le salon de *St James's Square*!... L'hostilité de Fenwick, sans doute, elle se l'était expliquée, d'abord : elle n'avait rien que de naturel; il était susceptible, évidemment, à l'endroit de son humble origine et de son éducation. Mais elle déplorait que ce méchant garçon gâchât ainsi les meilleures occasions.

Elle déclara un peu vertement que « la chance » n'avait rien à voir là-dedans. Il était dans la nature d'Arthur Welby de se rendre agréable.

— Oui... comme les aristocrates de tous genres! — grommela Fenwick.

Madame de Pastourelles fronça le sourcil :

— De tous les mots du dictionnaire, celui-là est le plus détestable! Il devrait être banni de la conversation... et, heureusement, il l'est en général...

— Oui, mais parce que nous nous complaisons tous à nous boucher les yeux... vous qui possédez les privilèges... et nous qui les envions.

— Je jure bien que je ne possède aucun privilège! — fit-elle avec défi.

— Vous dites cela, parce que vous les respirez comme l'air : vous y vivez sans y songer, — déclara Fenwick, s'efforçant de plaisanter, lui aussi.

Mais il déposa brusquement palette et pinceaux, et ajouta, ses yeux noirs étincelant :

— Monsieur Welby fait de même. On devine, à ses tableaux, qu'il ne sait rien des êtres vulgaires et grossiers, des êtres réels, dont le monde est peuplé. Peignant des figures de cire, il appelle cela peindre la vie... Et vous...

— Continuez!... je vous en prie, continuez!

— Je vais me faire moquer! — dit-il, en reprenant ses pinceaux.

— Pas du tout!... Et moi, je fais l'éloge de simagrées... que j'intitule bonnes manières?

Il hésita, puis lâcha :

— Je ne voudrais, pour rien au monde, madame, vous dire une grossièreté.

Madame de Pastourelles sourit, et ce sourire transforma en douceur toute la sévérité de son délicat visage.

— C'est bien gentil à vous. Mais, si vous connaissiez mieux monsieur Welby, vous n'auriez jamais envie de lui dire une grossièreté, à lui non plus!

Fenwick garda le silence. Madame de Pastourelles, sentant que, pour le moment, elle était allée assez loin, tomba dans une rêverie, d'où elle sortit brusquement, en voyant Fenwick planté devant elle, la palette en main.

— Je ne veux pas que vous me preniez pour une brute envieuse, — balbutia-t-il. — Naturellement, je sais que la *Polyxène* est une belle chose..., une très belle chose.

Elle parut un peu surprise, comme si elle ne comprenait rien à ses changements d'humeur.

— Voulez-vous que je vous montre quelque chose que j'aime beaucoup mieux? — dit-elle, par une soudaine inspiration.

Ouvrant un petit carton qu'elle avait apporté, elle en tira un dessin qu'elle lui tendit :

— Je le porte chez l'encadreur. N'est-ce pas beau?

C'était une pointe sèche : un oranger couvert de fleurs et de fruits, — travail exquis, d'une vérité, d'une complication et d'une perfection japonaises. Fenwick regardait sans rien

dire. Ces pointes sèches de Welby étaient déjà fameuses. Au mois de mai précédent, il en avait exposé un certain nombre, dans les salons d'un cercle artistique. En haut du dessin, on lisait ces mots, d'une écriture minuscule : « Sorrente, jour de Noël », — avec le monogramme A. W. et une date qui remontait à trois ans.

Quand madame de Pastourelles s'aperçut que Fenwick avait remarqué l'inscription, elle retira vivement le dessin, et le remit dans le carton.

— Je l'ai vu dessiner cela dans un jardin de Sorrente, — expliqua-t-elle. — Mon père et moi nous passions là l'hiver. Monsieur Welby habitait une villa voisine de la nôtre, et j'allais toujours le voir travailler.

Il parut à Fenwick qu'elle parlait avec une sorte de hâte et de réserve, comme si après lui avoir montré ce dessin, elle avait regretté son impulsion. Il le loua aussi intelligemment qu'il put; mais, tout le temps, il cherchait à deviner quel souvenir pouvait s'y rattacher. D'après les renseignements de Cuningham, il y avait maintenant trois ans que madame de Pastourelles était séparée de son mari, à l'amiable, — le comte Albert de Pastourelles l'ayant outragée par sa mauvaise conduite. — Sans doute, Lord Findon l'avait emmenée en voyage après la catastrophe. Et, avec son père, apparemment, Welby était là pour veiller sur elle.

Fenwick se remit à travailler les mains du portrait, sans rien dire, mais continuant à méditer. L'attachement manifeste de ces deux êtres avait, dès le premier instant où il les avait connus, excité son imagination et piqué sa curiosité. Tous deux étaient de rare et fine qualité; les signes de leur affection mutuelle, également rare et fine, n'avaient pas été perdus pour cette sensibilité subtile que Fenwick devait peut-être à sa nature d'artiste. S'il les interprétait comme innocents, au lieu de se dire tout simplement : « Elle a perdu un mari et trouvé un amant », c'est parce que cette femme elle-même avait éveillé en lui de nouvelles sources de jugement. Sa pensée n'osait pas la souiller...

L'horloge sonna cinq heures. Un bruit de voix se fit entendre dans l'escalier.

— Papa! — s'écria madame de Pastourelles, en sautant sur

ses pieds, avec un air de soulagement, car ses dents claquaient de froid.

La porte s'ouvrit : la tête de Lord Findon apparut, en reconnaissance.

— Puis-je... pouvons-nous entrer ?

Derrière lui, sur le palier, Fenwick, tressaillant, distingua le visage souriant d'Arthur Welby.

— Je viens enlever ma fille! — dit Findon, en faisant à l'artiste un signe de tête amical. — Mais ne nous laissez pas entrer si cela vous déplaît.

— Mettez-moi à la porte, si je vous gêne! ajouta Welby. Lord Findon m'a amené de force.

C'était la première fois que Welby venait à l'atelier. La vanité de Fenwick avait d'abord souffert de cette abstention. Et maintenant que Welby était là, il était peu disposé à lui montrer son travail. Il murmura qu' « il y aurait plus à voir dans un jour ou deux ».

— Il y a déjà beaucoup à voir! — dit Lord Findon. — Mais ce sera comme vous voudrez!... Eugénie, êtes-vous prête ?

— Allons, je vous en prie... exposez-moi! — dit madame de Pastourelles à son peintre, avec un sourire suppliant.

Fenwick céda, traîna le chevalet dans le meilleur jour, et recula tandis que les deux hommes examinaient le portrait.

— Restez où vous êtes, Eugénie, — dit lord Findon, levant la main, — qu'Arthur voie la pose!

Docilement, elle se rassit. Fenwick entendit une exclamation de Welby, une remarque chuchotée par Lord Findon; puis Welby se retourna vers lui, la face enflammée :

— Eh bien, je vous félicite! Vous allez avoir un grand succès. Toute la composition est délicieuse... la tête admirable.

— Enchanté que ça vous plaise! — dit Fenwick d'un ton bref, tout prêt à découvrir un accent protecteur dans l'effusion de l'autre.

Welby, un peu déconcerté, revint au portrait, l'étudia soigneusement et fit à son sujet un certain nombre de remarques généreuses et pénétrantes, qui cessèrent toutefois, peu à peu, devant le silence ombrageux et maussade de Fenwick... Sûrement,

le portrait était bon. Fenwick n'avait besoin de personne qui le lui dît!

Lord Findon, qui, dans l'atelier de Fenwick, se comportait toujours avec une gentillesse particulière, comme il sied à l'inventeur d'un génie inconnu, — trahissait toutefois quelque mécontentement.

— C'est une belle chose, Eugénie, — disait-il à sa fille, en l'aidant à mettre son manteau. — Mais je ne suis pas pleinement satisfait. Cela manque d'animation... c'est trop... trop...

— Trop triste? — demanda-t-elle, tranquillement.

— Trop grave, ma chérie, trop grave... J'y voudrais votre sourire.

Madame de Pastourelles secoua la tête.

— Que voulez-vous dire? — fit son père.

— Je ne puis passer souriante à la postérité! — répondit-elle gaiement, d'abord: puis, soudain, ses lèvres tremblèrent.

— Eugénie, ma chérie... pour l'amour de Dieu!...

— C'est fini, — déclara-t-elle, se remettant aussitôt. — Venez-vous? — dit-elle à Welby.

— Un moment, — fit celui-ci, et, se tournant vers Fenwick, comme les deux autres s'approchaient : — Puis-je faire deux légères critiques?

— Bien sûr!

— La main droite me semble trop grande... et le menton a besoin d'être affiné. Regardez plutôt.

Il tira de sa poche un petit coupe-papier en ivoire et souligna le tracé du menton, en indiquant, de la tête, le modèle.

Fenwick suivait son mouvement, sans rien dire.

— Ma foi, je crois bien qu'il a raison! — dit Lord Findon, mettant ses lunettes. — Cette main droite est certainement trop grande.

— A mon idée, elle est trop petite! — répondit Fenwick, obstiné.

Welby s'éloigna aussitôt du portrait et prit son chapeau. Lord Findon regarda l'artiste, avec un mélange d'impatience et d'amusement :

— Ce n'est pas vous qui achetez ses gants, monsieur, c'est moi!

Les yeux d'Eugénie avaient étincelé. Debout, enveloppée et

coiffée de fourrures, elle attendait ses compagnons. Fenwick s'approcha d'elle :

— Posez-vous demain?

— Je ne crois pas... j'ai des engagements.

— Après-demain?

— Je vous le ferai savoir.

Fenwick rougit.

— Il y a encore beaucoup à faire... et il faut que j'achève mon autre tableau.

— Oui, je sais... Je vous écrirai.

Avec un petit signe d'adieu très sec, elle glissa son bras sous celui de son père, et l'emmena. Welby salua aimablement, et les suivit...

Fenwick, resté seul, arpenta son atelier d'un pas furibond, se traitant de « maudit imbécile » décidé à gâcher toutes ses chances d'avenir. Pourquoi la présence de Welby produisait-elle toujours cet effet sur lui, agaçait-elle ses nerfs, lui donnait-elle une humeur d'ours? Non, ce n'était pas permis d'être aussi beau, aussi capable, aussi séduisant que cet homme-là! Et pourtant il savait fort bien que Welby ne se faisait pas d'ennemis et qu'il était seul, lui, Fenwick, à poursuivre ce délicieux artiste d'une jalousie envieuse.

Il marcha vers la fenêtre. Oui, tous les trois étaient là, dans la rue, — « mademoiselle », apparemment, partie de son côté. — Welby s'était emparé du carton de la belle dame. Combien leur intimité rieuse, là, devant ses yeux, ressemblait peu à la raideur qu'elle venait de lui témoigner, et même aux relations aimablement distantes qu'elle avait toujours maintenues entre elle et son peintre! Une irritable et farouche ambition lui balaya l'âme; il se révolta contre ces entraves de sa naissance et de sa pauvreté qu'il sentait comme autant de chaînes peser sur lui. Pourquoi était-il le fils d'un petit boutiquier de campagne, étroit, ignorant, tyrannique? pourquoi avait-il été toujours harassé par l'indigence? pourquoi les occasions lui avaient-elles manqué? — tandis qu'un Welby trouvait, dès le début, la vie pareille à une grande route unie, à travers une vallée toujours plus large, jusqu'à une terre d'abondance et de délices?

Mais à cette question-là répondit aussitôt une explosion de

vanité. Il marchait de long en large, se détournant de l'injuste passé pour défier l'avenir. Encore quelques années, et le monde saurait où le placer, lui... par rapport à ceux qui tenaient aujourd'hui le haut du pavé... des hommes qui n'avaient pas la moitié de son talent... Welby et ses pareils... Une folle arrogance, une confiance sans bornes en lui-même flambaient dans ses veines. Peindre, peindre, peindre encore... ne penser à rien, ne se préoccuper de rien, que de mûrir ses dons naturels!...

Il ne savait pas depuis combien de temps il était perdu dans cette tempête d'égoïsme et d'orgueil. La servante fit diversion, en apportant une lampe. Lorsqu'elle la posa, la lumière tomba sur une note griffonnée au bord d'un dessin qui gisait sur la table : « 21, — 10 heures ».

La fureur de Fenwick s'éteignit. Il s'assit près du feu mourant; il médita, le cœur serré. Comment faire pour traverser les semaines qui venaient? Par quelle abominable cruauté d'insouciance madame de Pastourelles ni Lord Findon ne lui avaient-ils jamais parlé d'argent? Ces mois de travail consacrés au portrait, — ces allusions continuelles, dans le cercle des Findon, à l'achat de ce portrait et du *Genius Loci*, sans que jamais aucune somme fût spécifiée, aucun engagement positif conclu, — rien, semblait-il au caractère soupçonneux de Fenwick, ni dans l'un ni dans l'autre cas, rien ne liait réellement Lord Findon!

« Écrivez au vieux copain, lui avait conseillé mainte et mainte fois Cuningham, — tâchez de tirer de lui quelque chose de précis. » Fenwick avait écrit, puis déchiré, par découragement, par orgueil maladif, deux ou trois lettres. Supposez qu'il subit une rebuffade : ce serait fini de ses relations avec les Findon, et il ne pouvait se décider à en courir le risque. Il voulait garder ses entrées dans la maison; pardessus tout, le portrait, les séances lui tenaient au cœur.

Mais l'avenir immédiat était plutôt sombre. Fenwick commençait à être écrasé de dettes, harcelé par ses créanciers. Ce rendez-vous noté pour le lendemain allait le mettre en face d'un vieil encadreur qui lui avait prêté vingt livres avant Noël et qui demandait son argent de façon pitoyable. Fenwick n'avait rien pour le rembourser, rien à envoyer à Phœbé, en

dépit d'un labeur constant, des besognes d'illustration qui le faisaient souvent veiller jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Il se demanda si Watson consentirait à lui prêter quelque chose. A en croire Cuningham, cet original avait des rentes.

En réalité, Fenwick était surmené, il le savait. Cette année avait été la plus rude de sa vie, et, maintenant qu'il approchait de la crise, — l'achèvement de ses deux tableaux, le jugement de l'Académie et du public, — ses nerfs semblaient l'abandonner. En pensant à tout ce que signifierait pour lui le succès ou l'échec, il tomba dans une mélancolie non moins extravagante que l'ouragan de présomption d'où il était sorti. S'il tombait malade avant l'achèvement de ses tableaux, que deviendraient Phœbé et son enfant?

A la seule pensée de Phœbé, soudain son cœur se fondit. Est-ce qu'elle aussi haïssait ces heures d'épreuve? Comme il inclinait la tête sur ses bras, quelques larmes brûlantes s'échappèrent, malgré lui, de ses yeux. Avait-il été méchant et dur avec elle, sa pauvre petite Phœbé!... Une impulsion impérieuse sembla le rejeter vers elle, dans ses bras. Elle était sienne, bien complètement sienne, chair de sa chair, pétrie de la même argile, faisant partie de la même classe, ayant les mêmes habitudes, les mêmes idées. Qu'il pût seulement les reconquérir, elle et son enfant, — et vivre sa vie, à sa guise!... ne plus dépendre des caprices du beau monde... Il les haïssait, tous ces gens-là!... Évidemment, il avait offensé madame de Pastourelles. Peut-être ne consentirait-elle plus à poser... le portrait lui resterait pour compte... tout cela, parce qu'il ne s'était pas conduit avec une suffisante déférence envers le favori, le chouchou de cette dame!

Involontairement, il leva les yeux. La clarté de la lampe tombait droit sur le portrait.

Elle était là, cette créature délicate, aérienne, son joli front un peu penché, les yeux attachés sur lui. Il voyait — comme pour la première fois — quelle image de grâce mélancolique il en avait tracée. Il avait accompli cela, pour ainsi dire, sans le savoir; il avait peint quelque chose d'infiniment noble et pathétique, sans s'apercevoir de ce qu'il faisait.

Dans cette contemplation expira sa colère; un sentiment

tout opposé lui succéda. Il fut envahi par une grande pitié de lui-même, et ensuite par une grande confiance. S'il l'appelait à son secours, cette bonne et charmante femme, s'il lui dévoilait son âme, s'il lui confessait son remords à l'égard de Phœbé, ses misères et ses anxiétés secrètes, l'amertume de ses jalousies et de ses ambitions? Est-ce qu'elle ne verserait pas sur lui un baume, est-ce qu'elle ne voudrait pas l'apaiser, le guider?

Tout en lui aspirait vers elle, pendant que seul, au milieu de la pénombre, il cherchait « l'éternel féminin » dans la douceur de son visage, sans nul désir terrestre, comme un catholique peut aspirer vers sa Madone. L'adieu bref et hautain qu'elle lui avait jeté prouvait qu'il était venu à bout de sa patience : il s'était conduit comme un mauvais chien. Mais il devait et voulait se la rendre propice, gagner son amitié pour lui-même et pour Phœbé.

Par un étrange instinct, la faiblesse de cet homme cherchait un appui dans la force morale de cette femme, comme s'il pouvait retrouver chez elle, encore jeune et captivante, quelque chose de ce qu'il avait perdu tout enfant, par la mort de sa mère. Il raillait en lui-même ce paradoxe, mais il en demeurait possédé. Ce soir même, sans plus attendre, il lui écrirait; il ne lui parlerait pas de Phœbé, — non, pas encore! — mais il lui laisserait comprendre, du moins, qu'il n'était pas ingrat, qu'il appréciait sa sympathie et sa bienveillance... Déjà les phrases de la lettre, ardentes, éloquentes, et cependant réservées, affluaient dans son esprit. Il allait peut-être faire une démarche contraire aux usages; mais cette femme-là n'était pas sottement esclave des conventions : elle comprendrait.

Parbleu! Welby avait parfaitement raison : la main était trop grande. A la première séance, il la corrigerait. Tout à coup il se leva, saisit plume et papier, et, dans le même état d'humeur à la fois radoucie et agitée, il commença d'écrire à Phœbé. Il écrivit rapidement, longuement, satisfaisant quelque intime appétit par les phrases de tendresse qu'il prodiguait à travers toute la lettre.

Cette lettre parvint à Phœbé un matin de mars, où les grives commençaient à chanter, où les mélèzes commençaient

à rougir et où il ne restait un peu de neige que dans les crevasses les plus élevées des Pics, pour renvoyer les rayons plus vigoureux du soleil.

En l'ouvrant, elle s'étonna de sa longueur. Puis le ton de ces phrases fit monter le rouge à ses joues, et, quand elle eut fini, elle baisa le papier et le cacha dans son corsage. Après des semaines de silence, de rares cartes postales et de billets écrits par acquit de conscience, ces longues pages, avec leurs effusions de rhétorique sentimentale, apportaient une vie nouvelle à l'épouse chagrine, abandonnée. Elle fut prise de repentir. Assurément elle avait été injuste envers son John, et elle redoutait qu'il n'eût vent, quelque jour, des pensées folles et maladives qu'elle avait conçues.

Elle répondit passionnément, — comme elle se serait jetée sur son cœur. La lettre était longue, incohérente, écrite, la nuit, près du lit de Carrie : elle empruntait beaucoup, sans que Phœbé s'en doutât, à la phraséologie des romans qu'elle continuait de louer en ville... Hélas ! John Fenwick, quand cette lettre lui parvint, n'était déjà plus au même point de son orbite spirituelle : il ne lui accorda, on peut le craindre, qu'une lecture bien rapide.

Mais, pour un temps, elle procura un indicible soulagement à celle qui l'avait écrite. Phœbé reprit ensuite son attente avec patience, en travaillant à la belle broderie que John lui avait dessinée. Sa vieille amie Miss Anna vint la voir, se récria sur sa mine fragile, voulut lui prêter de l'argent. Sous l'empire de sa récente exaltation, Phœbé, qui comptait les semaines et avait encore trois ou quatre souverains dans son tiroir, refusa, ne voulut point avouer leur gêne. Elle déclara que John était à la veille d'un succès « énorme ». Avant peu, tout irait bien !

Des semaines passèrent. La joie unique de cette précieuse lettre s'évanouit, et, graduellement, les ombres se refermèrent autour de Phœbé. Les lettres de Fenwick se réduisirent de nouveau à des cartes postales, qui cessèrent ensuite presque tout à fait. Lorsque arrivaient quelques lignes hâtives, l'effort et la fatigue qu'elles exprimaient ne laissaient aucune place à l'affection. Le *Genius Loci* allait mal !... des couleurs de mauvaise qualité... il faudrait des heures de travail pour réparer la maudite toile... Le portrait était loin d'être fini... mais la

robe serait « une merveille... » sans préjudice de la tête. Et pas un mot tendre!... à peine une question sur l'enfant!

Avril vint. Le petit magasin du village ne refusait pas le crédit à Mrs. Fenwick; mais Phœbé, élevée à se contenter de peu, à redouter la moindre dette comme une tache, répugnait à user de ce crédit, et ne faisait ses achats qu'à la nuit, pour ne pas être vue.

Cependant elle ne recevait pas une ligne de John, pour lui annoncer l'admission de ses tableaux à l'Académie. Elle lut toutefois dans les feuilles locales, un article intitulé : *Dimanche d'exposition*. Est-ce que John, comme les autres, avait offert le thé à des gens élégants, pour leur montrer ses tableaux? Si cela était, ne pouvait-il trouver dix minutes pour lui en donner des nouvelles? Tous ses soupçons, tout son désespoir se réveillèrent.

En remontant du village, chancelant sous le poids de l'enfant qui se faisait porter, elle sentait des rafales de colère et de faiblesse confondues lui ravager l'âme. Elle ne voulait pas être ainsi traitée : John verrait!... Elle vendrait sa broderie, elle irait à Londres, — que cela dût lui plaire ou non, — elle lui reprocherait son indifférence, elle saurait ce qu'il faisait réellement là-bas.

La violence de ces accès était chose nouvelle et tenait peut-être, sans qu'elle le sût, à quelque secrète misère physique. Elle en avait honte comme d'une dégradation, mais elle ne pouvait les réprimer.

Dans cet état, l'obsession de l'hiver précédent la ressaisit. Elle ruminait sans cesse la douloureuse histoire de Romney, — du grand artiste, né, comme son John, dans cette atmosphère du Nord, grandi dans les rues de Kendal, abandonnant la paysanne qu'il avait épousée, réduit en esclavage, durant de longues années de passion, par Emma Hamilton, puis enfin revenant à celle qui avait été le souffre-douleur de sa jeunesse, afin qu'elle prît soin de sa vieillesse décrépite. Elle se souvenait d'être allée visiter avec John, au temps de leurs fiançailles, la maison où Romney mourut, paralysé et tombé en enfance, avec la fidèle Mary à ses côtés.

« Jamais je n'aurais fait cela, jamais! — se disait Phœbé, avec une révolte furieuse. — Il avait choisi... à lui de payer! »

Elle s'acharnait sur sa broderie, dormant peu et mangeant mal, dans une hâte fiévreuse de l'achever. Quand elle écrivait à son mari, c'était sur un ton d'amer reproche, dont jamais encore elle n'avait fait usage envers lui :

J'ai reçu une bonne lettre de toi cet hiver, une seule! Puisque tu ne prends plus la peine de m'écrire, tu ne t'étonneras pas si je crois que tu m'as envoyé celle-là que pour me faire tenir tranquille...

Trop souvent, elle lui écrivait dans ce style. Mais que ce fût ce style-là ou un autre, John ne répondait pas.

Vers la fin d'avril, elle travaillait, une après-midi, dans la salle à manger, la fenêtre ouverte pour profiter du jour, déjà plus long, quand elle entendit la barrière s'ouvrir et se refermer. Une femme en deuil montait le sentier. Apercevant Phœbé à sa fenêtre, elle s'arrêta. Phœbé se mit debout; la visiteuse releva son voile et la jeune femme reconnut Bella, la fille de M. Morrison. Saisie d'émotion et de pitié, elle courut ouvrir.

— Oh! Miss Morrison!

Phœbé tendait la main avec franchise; son attitude, ses beaux yeux exprimaient la compassion, la confusion même. Le souvenir de la dette surgissait en elle. Est-ce que Miss Morrison venait en exiger le remboursement? Dans quinze jours il y aurait un an que le prêt avait été consenti. Phœbé tremblait d'une vague terreur.

La nouvelle venue effleura à peine les doigts qu'on lui tendait, puis regarda Phœbé avec une expression qui accrut des alarmes assez naturelles. Le regard était si dur, si froid! Il menaçait sans paroles.

— Je suis venue vous rendre quelque chose dont je ne veux plus, — dit la jeune fille avec un air de défi.

Phœbé remarqua, en effet, qu'elle portait de la main gauche un gros rouleau enveloppé de papier.

Dans son deuil, Bella était effrayante, — des taches enflammées sur chaque joue, les yeux dilatés et fixes, les lèvres d'un rouge vineux.

— Voulez-vous entrer? — dit Phœbé, la guidant vers la petite salle qui sentait le moisi, faute de feu, et était encore

encombrée de vieilles toiles, d'études, de plâtres, de tout l'attirail du peintre à qui elle avait servi d'atelier.

Bella Morrison entra, mais refusa de s'asseoir.

— Je n'ai aucun motif pour rester, — fit-elle âprement. — Ce que je vais vous dire ne vous plaira guère, je le sais. Je vous rapporte le portrait que votre mari a fait de moi. Il est là-dedans.

Elle posa son paquet sur la table.

— Pourquoi le rapportez-vous? — interrogea Phœbé, étonnée.

— Parce que je l'ai en horreur, et tous mes amis aussi. Papa...

— Oh! dites-moi, comment est Mrs. Morrison? — s'écria Phœbé, toute vibrante d'une pitié douloureuse.

— Elle va bien, — dit Bella, détournant son regard. — Nous allons habiter Guernesey. Nous vendons la maison d'ici : elle appartient à maman, naturellement... Papa l'avait mise à son nom, il y a des années...

Elle s'arrêta, puis, se redressant :

— Vous voyez, j'ai obtenu de maman qu'elle me rendît ce portrait. Jamais je ne pardonnerai à monsieur Fenwick de l'avoir emporté en disant qu'il le retoucherait, et de l'avoir renvoyé aussi affreux qu'auparavant. J'ai bien compris qu'il faisait cela pour me vexer : il m'a toujours détestée.

— John n'a, de sa vie, peint un portrait, pour vexer quelqu'un!

— En tout cas, il peut le reprendre. Maman n'a pas voulu me le laisser détruire; mais elle a dit que je pouvais vous le rendre : le voilà!... Nous avons gardé le cadre, qui est convenable : il peut servir.

Les yeux de Phœbé flamboyèrent.

— Merci, Miss Morrison. Ce serait, en effet, grand dommage qu'une œuvre de mon mari fût perdue chez des gens incapables de l'apprécier. (Elle appuya la main sur le rouleau, comme pour le protéger.) Je lui dirai ce que vous avez fait.

— Oh! alors vous savez où il est? — dit Bella, moqueuse.

— Qu'entendez-vous par là?

— Ce que je dis.

Les regards des deux femmes se croisèrent à travers la table. Les prunelles de Bella eurent une lueur cruelle.

— Je pensais que peut-être vous l'ignoriez... car il passe à Londres pour célibataire.

Il y eut un silence de mort.

— Ceci est un mensonge, — dit enfin Phœbé, respirant longuement; — un mensonge abominable, ou un sot malentendu!

— Ce n'est pas un malentendu, — répliqua l'autre, avec un hochement de tête dédaigneux. — J'ai jugé que vous deviez savoir la vérité, et maman a été de mon avis... Les hommes sont tous les mêmes... Voici une lettre que j'ai reçue, l'autre jour, d'une de mes amies.

Bella tira une lettre d'un petit sac, suspendu à son poignet, et la tendit à Phœbé. Celle-ci ne fit pas un geste pour la prendre. Elle demeurait rigide, son regard fixe et farouche rivé sur la visiteuse.

— Vous ferez mieux de lire! — insista Bella. — Vous ferez mieux! Si j'avais un mari et qu'il se conduisît comme le vôtre, je voudrais savoir toute la vérité, et la lui faire payer cher.

Phœbé prit la lettre et la déplia d'une main ferme. Pendant qu'elle lisait, la petite Carrie courut cacher sa tête dans les jupes de sa mère, avec des coups d'œil furtifs vers l'étrangère.

Lorsqu'elle eut achevé sa lecture, Phœbé rendit tranquillement le papier.

— Qui a écrit cela?

— Une de mes amies, qui travaille au *South Kensington*. Vous pouvez voir qu'elle est très au courant de ce qui regarde les artistes.

— Et ce qu'elle ignore, elle l'invente, — acheva Phœbé, lentement, avec mépris. — Dites-lui, de ma part, Miss Morrison, qu'elle pourrait mieux employer son temps qu'à écrire de vilaines et menteuses histoires sur des gens dont elle ne sait rien.

Elle enleva sa fille dans ses bras. L'enfant la saisit par le cou, et se blottit sur son épaule.

— Oh! très bien, si vous le prenez comme cela! — fit l'autre, ironique.

— Je le prends comme cela, vous voyez, — dit Phœbé marchant vers la porte et l'ouvrant toute grande. — Allez-vous en, Miss Morrison. Je ne comprends pas pourquoi vous

êtes venue. J'aurais cru que vous aviez assez de vos propres chagrins, sans essayer d'en faire aux autres.

Le coup porta :

— Sûrement, si vous ne voulez pas apprendre la vérité, vous n'y êtes pas forcée.

Phœbé ricana :

— Ce n'est pas vrai... mais, quand même cela serait!... Teniez-vous à savoir la vérité sur votre père?

Sa figure blanche, encadrée par les bras de l'enfant, frémissait toute.

— N'insultez pas mon père! — cria Bella, furieuse.

Les yeux de Phœbé se détournèrent.

— Je ne pensais guère à l'insulter, — fit-elle, d'une voix étranglée. — J'ai eu grande pitié de lui... et de votre mère. Mais vous, vous avez le cœur dur et méchant... et j'espère bien ne jamais vous revoir, Miss Morrison... A présent, s'il vous plaît, sortez de chez moi.

L'autre baissa son voile, avec un haussement d'épaules et un sourire forcé :

— Adieu, Mrs. Fenwick. Vous découvrirez peut-être avant longtemps que mon amie n'était pas si folle en écrivant cette lettre, ni moi un tel monstre de vous la faire lire... Adieu!

Phœbé mit sa fille au lit, assista au souper de Daisy sans manger elle-même une bouchée, puis s'enferma dans la petite salle, déclarant qu'elle voulait veiller pour achever son ouvrage, auquel ne manquaient plus que quelques points. Elle avait formé le projet d'aller à Windermere le lendemain, avec le voiturier, afin de porter sa broderie au magasin qui lui avait transmis la commande et d'en recevoir le prix.

Mais, dès qu'elle fut seule avec sa lampe et son ouvrage, elle balaya du revers de la main l'étoffe brodée de soie aux mille couleurs, se jeta sur une feuille de papier et se mit à écrire.

Elle essayait de reproduire, autant que sa mémoire les avait retenus, les termes de la lettre communiquée par Bella :

Ne m'avez-vous pas parlé d'un artiste appelé John Fenwick, qui avait peint votre portrait, — une affreuse croûte que vous ne pouviez souffrir? — Je ne le connais pas, mais j'ai une amie en relation avec l'un des deux peintres qui habitaient la même maison que lui : ils viennent de déménager pour aller à Chelsea... Mon

amie dit que M. Fenwick aura deux tableaux épatants à l'Académie, et qu'il est sûr de se faire un nom, du premier coup! Avec cela, je ne sais quel lord l'a pris en gré, et veut acheter tout ce qu'il peindra... Mais je croyais votre homme marié? Vous rappelez-vous comme je vous taquinais à propos de lui quand il a commencé à vous peindre? Et vous me répondiez : « Pas de danger! il a épousé une petite maîtresse d'école » — ou quelque chose d'approchant... Eh bien! j'ai parlé de sa femme, et mon amie m'a répondu : « Quelle absurdité! il n'est pas marié... pas le moins du monde... ou bien, s'il l'est, il fait croire à tout le monde qu'il ne l'est pas... Il doit y avoir quelque vilaine histoire là-dessous... » A propos, un des tableaux qu'il va exposer est un portrait merveilleux. Une femme qui est une beauté... en robe de velours blanc, ma chère!... et on dit que le rendu de l'étoffe est surprenant. C'est la fille de ce lord qui s'est entiché de lui. Ils l'ont présenté à une foule de gens chic, et il va avoir un succès à tout casser... Il y a des gens qui ont de la chance, hein?...

Phœbé écrivit ces lignes de mémoire, aussi exactement qu'elle put le faire, les relut, puis repoussa la feuille. Les lèvres serrées, elle reprit sa broderie. A minuit, elle avait fait le dernier point et arrêté le dernier fil. L'achèvement de ce travail était indispensable au projet qu'elle avait dans l'esprit.

Car sa résolution était prise : avant quarante-huit heures, elle serait à Londres. L'avait-il réellement reniée et trahie, ou bien simplement, fatigué d'elle, souhaitait-il d'en être débarrassé? Dans l'un ou l'autre cas, elle découvrirait bien vite ce qu'il lui importait de savoir.

Lorsque enfin, dans le grand silence de minuit, son bougeoir à la main, elle s'en alla se coucher, la lumière éclaira, en passant, le portrait de Fenwick qu'il avait exécuté pour elle à Noël. Phœbé le regarda longuement, l'œil sec. Il semblait que déjà il commençait à devenir pour elle le visage d'un étranger.

VII

— Eugénie, êtes-vous là?

— Oui, papa.

Les yeux myopes de Lord Findon, qui plongeaient dans le grand salon obstrué de meubles et assombri par les nom-

breux tableaux, n'avaient pas discerné tout d'abord la forme svelte de sa fille. La journée d'avril tirait vers sa fin, et Eugénie de Pastourelles était assise, immobile, les mains légèrement jointes, une lettre dépliée sur ses genoux.

Ces moments d'absence étaient caractéristiques de la jeune femme. Sa vie était tournée vers le dedans; elle vivait plus réellement par la pensée que par la parole ou l'action.

Lord Findon s'avança, très en train :

— Savez-vous, Eugénie, que ce garçon fait sensation?

— Qui cela, papa?

— Mais Fenwick, naturellement! Donnez-moi une tasse de thé : vous serez gentille... Je viens de voir Welby, qui a causé avec un des membres du comité. Les deux tableaux sont reçus; le portrait sera sur la cimaise, dans le grand salon; l'autre, bien placé aussi, dans une salle récemment ouverte... Il a du bonheur!... Millais est venu m'en parler, ayant entendu dire que nous l'avions découvert... Oh! naturellement, on critique ferme. Le dessin et la composition, modernes et réalistes; toute la peinture même, traditionnelle et surannée, sauf quelques merveilleuses touches de préraphaélisme, — voilà ce qu'on dit généralement... Les jeunes prétendent, bien entendu, qu'il finira par le maniérisme et le convenu; les vieux ne savent trop que dire... Peu importe, après tout! S'il a du génie, il fera ce qu'il voudra... S'il n'en a pas...

Lord Findon haussa les épaules et, renversant la tête contre le dossier de son vaste fauteuil, se mit à humer à petits coups sa tasse de thé, tenue à deux mains. — Il buvait d'après la méthode digestive nouvellement recommandée : dix secondes pour chaque gorgée... Car Lord Findon collectionnait les jeunes médecins avec le même zèle que les jeunes artistes.

Eugénie étendit la main pour lui caresser tendrement l'épaule. Elle et son père étaient les meilleurs camarades du monde, et ils le manifestaient plus librement en l'absence de Lady Findon. Cette dame avait repris le cours de ses voyages : elle s'occupait d'installer, pour quelque temps, sa fille cadette dans une famille française afin de parachever son éducation. Tous les jours, elle recevait une lettre, soit de Lord Findon, soit d'Eugénie, qui se communiquaient chaque réponse avec tous les égards convenables. Mais, hormis cela, ils jouissaient

de leur tête-à-tête sans jamais songer qu'elle pût leur manquer le moins du monde. Tête-à-tête relatif d'ailleurs, car il restait au logis une autre fille, dont s'occupait assidûment madame de Pastourelles, sa demi-sœur très aimée, et un fils encore célibataire. Malgré cela, il était reconnu que « papa » et Eugénie avaient des droits particuliers l'un sur l'autre, et comme la maison tout entière les adorait, on ne les dérangeait pas.

En cette circonstance, une question d'affaires, autant que la tendresse, faisait agir Eugénie. Elle leva la main posée sur l'épaule de son père, et le menaça du doigt :

Qu'il ait du génie ou non, papa, il est grand temps de le payer.

Comme vous y allez, Eugénie! — dit Lord Findon, croisant nonchalamment les jambes, pour mieux digérer son thé. D'abord, qu'est-ce que je lui dois?

Bien entendu, si vous attendez que son succès grandisse, ses prix monteront, — fit Eugénie paisiblement. — Je vous conseille de conclure avec lui pendant qu'il est abordable.

Je ne lui ai jamais commandé votre portrait, — dit vivement Lord Findon, avalant une gorgée de thé avant le moment voulu et fâché ensuite de sa distraction.

Oh! papa, vous... chicaner!... Allons, combien?... deux cents livres?

Ma parole! un peintre ne peut pas demander à faire un portrait et s'attendre à être payé ensuite comme si on le lui avait commandé, ma chère enfant!... Les femmes pourraient aussi bien demander les hommes en mariage.

Personne n'est forcé d'accepter, — dit malicieusement Eugénie, remplissant de nouveau la tasse de son père. — Il me semble, papa, que vous avez avalé votre thé d'un seul coup.

Alors ne m'en donnez plus, par charité!... Ce n'est pas une plaisanterie, Eugénie, que cette manière de boire... Où en étions-nous? Ah! oui, j'ai toujours su qu'il nous faudrait acheter le portrait, et je ne dis pas que j'en sois mécontent. Mais deux cents livres!

Pas un sou de moins! L'apothéose de ma robe vaut seule cette somme. Deux cents, le portrait... deux cent cinquante, l'autre tableau.

— Welby me dit qu'en effet c'est le prix qu'il en demande.

Ce garçon ne mourra pas de faim faute de connaître la valeur de ses œuvres.

— Je ne serais pas surprise pourtant qu'il eût été bien près de mourir de faim, — dit Eugénie, très grave.

— Taratata! — répliqua son père, de mauvaise humeur. — Vous prenez tout le monde pour des sensitives comme vous, Eugénie. Ces gaillards-là, croyez-moi, sont plus solides et peuvent endurer quelques privations!

— Ils ont tout de même besoin de viande de boucherie. Savez-vous, papa, que votre conduite envers monsieur Fenwick m'inspire beaucoup de remords?

— Il m'est impossible de deviner pourquoi, — répondit distraitement Lord Findon, qui tenait sa montre à la main et comptait les secondes.

— Nous lui avons laissé peindre mon portrait sans jamais aborder la question d'argent... et vous vous êtes toujours conduit comme si vous comptiez acheter le *Genius Loci*.

— C'est en effet mon intention, — prononça Lord Findon, fermant sa montre avec un soupir de contentement.

— Vous auriez dû le lui dire, papa, et lui avancer quelque argent.

— Ma chère, il est excellent pour un jeune homme d'être un peu tenu en suspens : autrement, ils ont vite une trop haute opinion d'eux-mêmes.

— Vous lui avez fait faire des dettes, papa.

— Que me dites-vous là, Eugénie?

— J'ai questionné monsieur Cuningham : il n'en est pas sûr, mais il croit que monsieur Watson lui a prêté de l'argent.

— Les artistes sont toujours si serviables entre eux! — fit Lord Findon, avec complaisance. — C'est un brave garçon que Watson... mais absolument fou.

— Papa, vous êtes incorrigible!... Je vous dis que monsieur Fenwick est réduit presque à la misère. Il n'a pas pu s'acheter un pardessus d'hiver, et monsieur Cuningham soupçonne qu'il n'a pas eu tous les jours de quoi dîner. Il fait des travaux d'illustration la plus grande partie de la nuit, *et cetera, et cetera...*

— Comme vous accumulez les détails tragiques! — dit Lord Findon, se levant. — Ce que vous voulez, je le vois, c'est que

j'écrive le chèque et que j'aille avec vous le porter à ce jeune homme?

— Précisément! — répliqua Eugénie, avec un signe affirmatif.

Lord Findon la regarda :

— Et vous vous imaginez avoir eu toute seule cette idée-là?

Eugénie attendit : son silence interrogeait.

— Savez-vous pourquoi je n'ai jamais parlé d'argent à Fenwick?

— Parce que vous avez oublié, — fit madame de Pastourelles en souriant.

— Pas du tout! (Et Lord Findon rougit comme un écolier pris sur le fait.) — Je tenais à jouir de ma petite scène finale.

— Quel papa épicurien! — dit sa fille, en le caressant. — Je vois!... Le jeune artiste dans son grenier... mourant de faim,... désespéré... Entre la Providence, sous les traits de papa... la gloire dans une main, beaucoup d'or dans l'autre... Ah! quel comédien que mon père!... A la bonne heure! Maintenant, je demande la voiture!

Elle fit un geste vers la sonnette, mais s'arrêta court :

— J'oubliais qu'Arthur doit venir avant six heures.

Un silence un peu embarrassé tomba entre le père et la fille. Lord Findon toussa, pour s'éclaircir la voix, saisit le journal du soir, et le posa sans l'avoir déplié.

— Eugénie!

— Eh bien, papa?

Il alla tout près d'elle et lui prit la main. Elle était debout, les yeux baissés; son autre main jouait avec les plis de sa robe. La figure de son père était très altérée.

— Eugénie! — dit-il enfin. — Je crois qu'il ne devrait pas venir aussi souvent... Pardon, chérie!

— Vous me dites ce que j'ai pensé de longue date, — fit-elle à voix basse, sans lever les yeux. — Mais aujourd'hui je l'ai appelé.

— Pourquoi?

La physionomie de Lord Findon exprimait une vive et tendre inquiétude.

— Je voudrais lui persuader... d'épouser Elsie Bligh.

Une exclamation étouffée s'échappa de la bouche du père;

il attira sa fille à lui, la baisa au front, puis, la lâchant brusquement, se détourna.

— J'aurais dû deviner ce que vous alliez faire.

Sa voix était sourde et voilée.

— Il y a longtemps que cela devrait être fait, — dit-elle, avec une émotion passionnée.

Mais aussitôt, à son tour, elle se détourna, d'un air résolu, et commença d'arranger dans un vase des roses dont quelques-unes étaient fanées. Elle retirait celles-là, les jetait sur les bûches du foyer. Et Lord Findon la regardait : cette figure délicate et languissante, toute vêtue de gris, ces mains effilées errant parmi les fleurs...

— Eugénie!... dites-moi une chose, seulement... Si le divorce était bientôt rétabli en France, comme il en est fortement question, vos idées seraient toujours les mêmes?...

Elle fit un signe affirmatif :

— Toujours. Je suis la femme d'Albert... à moins qu'il ne me demande lui-même de rompre nos liens... et alors lui seul serait délié...

— Croyez-moi, vous êtes trop dure envers vous-même, mon enfant. Vous vous créez un idéal de devoir impossible.

— Je suis sa femme, — répéta-t-elle doucement, — tant qu'il vivra. Et s'il m'envoyait chercher, à quelque heure que ce fût du jour ou de la nuit... j'irais.

— Vous ne vous étonnerez pas, — dit-il impétueusement, — si je souhaite souvent sa mort.

Un frisson la secoua toute.

— Oh! non, papa! Ne souhaitez jamais, jamais cela : il aime tant la vie!

— Oui!... à présent qu'il a ruiné la vôtre!

— Il ne l'a pas fait avec intention, — murmura-t-elle si bas qu'on l'entendait à peine. — Vous savez ma conviction intime.

Lord Findon se contint avec peine. A ses yeux, son gendre n'avait eu aucune excuse, après six ans de mariage, en abandonnant la meilleure des femmes pour une actrice; et maintenant il vivait avec une autre femme, — de son monde, celle-là, — la comtesse X..., de dix ans plus vieille que lui. Lord Findon savait qu'Eugénie considérait son mari comme irresponsable; mais lui n'avait jamais admis rien de pareil... Bah!

si elle s'en trouvait un peu consolée, il ne fallait pas lui ôter cette illusion, à la pauvre enfant!

Il n'ajouta donc rien, et continua sa promenade à travers le salon, pendant qu'Eugénie achevait l'arrangement de ses roses. Enfin elle revint vers lui, souriante :

— Vous ignoriez que j'avais vu Elsie hier?

— Vous a-t-elle fait des confidences?

— Oh! cela, il y a longtemps!... La pauvre petite est folement éprise de lui.

— Alors, c'est une bien grande responsabilité que vous prenez là, — dit Lord Findon, très grave. — Comment parviendra-t-il à la rendre heureuse?

— Oh! trop aisément. Elle l'épouserait les yeux fermés, à n'importe quelles conditions.

Encore un silence. Eugénie rassembla les feuillets de la lettre qu'elle lisait quand son père était entré.

— Parlons d'autre chose. Savez-vous, papa, que j'ai reçu, cette après-midi, une lettre très intéressante de monsieur Fenwick?

Lord Findon ouvrit de grands yeux.

— Fenwick?... A propos de quoi vous écrit-il?

— C'est loin d'être la première fois, — déclara Eugénie, en souriant. — Il a commencé au mois de mars, parce qu'il s'imaginait m'avoir offensée... en étant grossier envers Arthur.

— Il l'avait été... d'une grossièreté abominable!... Mais peut-on s'attendre à autre chose? Il n'a pas eu d'éducation : tout est là.

— Je me demande si l'éducation importe beaucoup, lorsqu'un homme a du génie? — murmura Eugénie, d'un air méditatif.

— Elle importe toujours! — cria Lord Findon. — Les gens bien nés, ma chère, vous direz ce que vous voudrez, sont le résultat d'une longue sélection naturelle... on n'en fabrique pas du jour au lendemain.

— Mais le génie?... Vous admettrez, papa, qu'il faut beaucoup de gens bien nés et bien élevés pour faire la monnaie d'un génie!

Il y avait encore assez de jour pour montrer à Lord Findon que, malgré cet éclair de gaîté, Eugénie était singulièrement

pâle. Et il savait bien que tous deux écoutaient s'ils entendaient un pas, — le même, — dans l'escalier. Cependant il essaya de soutenir la plaisanterie.

— Le génie ? — fit-il, en traînant sur les mots, — le génie ? Comment savoir ce que c'est... et où il est ? Tout le monde, de nos jours, est si diaboliquement habile ! Croyez-moi, Eugénie... Je sais que vous avez envie d'être la Providence de ce garçon-là... vous pensez parvenir à le civiliser, mais je vous en avertis, il n'a pas assez de race pour l'entraînement.

Eugénie respira longuement :

— Ne me grondez pas... si j'essaie, papa... Il faut bien...

Sa voix défaillait. Elle reprit, avec plus de fermeté :

— Il faut bien que je remplisse ma vie.

— Vous dites ?...

Elle regarda si les domestiques avaient fini d'enlever le thé : ils étaient bien seuls.

— Les jours sont longs... et les heures ! — fit-elle tout bas. — Il faut bien pouvoir penser à quelque chose.

Lord Findon fronça le sourcil :

— Il deviendra amoureux de vous... et alors, qu'est-ce que nous en ferons ?

Un rire très doux, très féminin, mais qu'il sentit navré, lui répondit :

— J'y prendrai garde. Nous lui trouverons une femme, à lui aussi, papa, quand il sera « arrivé ».

Lord Findon se leva brusquement.

— Le voici ! — dit-il avec une visible agitation.

Ce pronom, évidemment, ne se rapportait pas à Fenwick. Eugénie, immobile, regardait le feu, les mains sur ses genoux.

Lord Findon écouta, un instant.

— Je m'en vais chez moi. Eugénie !... Si je pouvais être bon à quelque chose...

— Cher papa !... (elle leva les yeux, toujours avec son même sourire.) C'est très simple.

Après une exclamation étouffée, Lord Findon sortit par l'extrémité la plus éloignée du salon.

Un valet de pied annonça :

— Monsieur Welby.

Aussitôt la porte refermée, Eugénie se leva et Welby s'approcha précipitamment.

— Vous m'avez écrit que vous aviez quelque chose d'important à me dire?...

Elle répondit par un signe d'assentiment.

Il saisit sa main, et elle s'accorda un moment de grâce. Ses yeux s'arrêtèrent sur le visage de cet homme dont le long dévouement, sous toutes ses formes les plus délicates, les avait amenés tous deux enfin à ce point où les cœurs se connaissent, où les illusions s'évanouissent, où se montrent à nu les vrais fondements de la vie.

Le visage brun de Welby eut un frémissement. Dans la pression de la main de son amie, dans ce regard posé sur lui, quelque chose lui disait qu'elle l'avait convié à une entrevue solennelle.

L'atmosphère, entre eux, fut aussitôt peuplée de souvenirs. Les années d'enfance, les impressions de la première jeunesse en face de toutes les belles choses, toutes les joies innocentes et pures des voyages et des arts, les causeries heureuses et le développement spirituel en commun, les ambitions nobles, les profondes pitiés, le culte des héros, — tout cela partagé, stimulé mutuellement dans leurs cœurs, tout cela demeurait pour toujours entrelacé aux pensées qu'ils avaient l'un de l'autre.

Mais bien d'autres sentiments encore s'y mêlaient : — chez lui, cette angoisse muette d'une perte irréparable, ressentie lorsqu'elle s'était mariée; chez elle, les souvenirs de ce mariage, de la terrible langueur où l'avait jetée le naufrage de sa vie, sa renaissance lente aux plaisirs intellectuels tant aimés, aux joies de l'esprit, sous l'influence de l'exemple et de la société d'Arthur. Avec quelle simplicité il lui avait offert tout ce que son art avait à donner! avec quel empressement douloureux elle avait tout accepté! Cela lui semblait si naturel de s'appuyer sur lui! Son âme, à elle, était transparente, son cœur était calme; leur amitié lui avait toujours paru un sentiment à part, dans lequel, si elle recevait beaucoup, elle donnait beaucoup aussi, et d'abord ces heures de repos et de plaisir qui soulagent l'inévitable tourment de l'artiste, toute cette atmosphère protectrice dont l'esprit aimable d'une femme peut envelopper les nerfs surexcités d'un homme. Causer tranquillement avec elle, après

le succès ou l'échec; être sûr de son accueil, de son sourire en toute circonstance; solliciter sa sympathie sur des questions auxquelles lui-même l'avait habituée à s'intéresser; éveiller chez elle cette gaîté douce et timide, qui lui semblait bien plus rare que la verve brillante des autres femmes; étudier les détails de cette personnalité qui, en général, paraissait trop froide, trop pâle, trop affinée, et qui avait à ses yeux la distinction suprême; lui chercher des plaisirs comme un botaniste cherche les fleurs rares; la préserver du plus léger ennui, s'il le pouvait, en sacrifiant pour cela son temps et ses pensées, — toutes ces choses, depuis trois ans, faisaient le charme de la vie d'Arthur Welby. Et Eugénie le savait, — elle en éprouvait une reconnaissance affectueuse qui lui avait longtemps semblé, à elle comme au monde, le dernier mot de leur situation.

Et maintenant?

Par quelles phases subtiles, quels développements insidieux, le temps les avait-il conduits à cette heure, où ils se sentaient changés, où leur consciense parlait, — à cette heure qui déterminait chez elle un brusque recul, un effort soudain de volonté, — chez lui un désespoir nouveau avec une docilité nouvelle aussi, prête à la satisfaire, à la tranquilliser à tout prix?

Pendant ces quelques secondes où ils demeurèrent en face l'un de l'autre, parmi les ombres du grand salon, le tableau des semaines, des mois qu'ils venaient de traverser, défila devant leur double pensée, mais éclairé, placé dans son vrai jour, sous le reflet de la réalité irrévocable qui les entourait. Tous deux tremblèrent : elle, sous l'avertissement de sa conscience supérieure, — lui, parce que l'existence auprès d'elle ne pourrait plus jamais, il le sentait, être pour lui ce qu'elle était la veille encore.

Elle fit un mouvement. Le charme se rompit.

— En effet, je voulais causer avec vous, — dit-elle de sa voix la plus douce. — Ce ne sera pas long : papa me réclame dans une demi-heure.

Elle lui indiqua un siège, à côté d'elle, et l'entretien douloureux commença.

Lord Findon, seul dans son cabinet, au rez-de-chaussée, balançait un couteau à papier entre le pouce et l'index, sans

toucher le journal dont il ne lisait pas un mot, — malgré son désir de tuer le temps jusqu'à ce que le pas de Welby, dans l'escalier lui annonçât que le tête-à-tête avait pris fin.

Les pensées les plus désagréables assiégeaient son cerveau. Eugénie lui était plus chère qu'aucun être humain, et Welby, son pupille, fils orphelin d'un de ses plus vieux amis, avait toujours été comme l'enfant de la maison. Huit ans auparavant, quoi de plus naturel que le mariage des deux jeunes gens? Welby était fort amoureux ; Eugénie, dans la première floraison de son âme vierge, se laissait difficilement deviner, mais un mot de son père, qu'elle adorait, eût probablement suffi pour l'incliner vers celui qui l'aimait, pour transformer en un sentiment ardent cette amitié déjà plus romanesque qu'elle-même ne s'en doutait.

Mais ce mot, Lord Findon ne l'avait pas prononcé. Il estimait un tel mariage trop modeste au point de vue mondain. Eugénie était née pour une plus haute sphère : son père avait le devoir de l'y placer, s'il pouvait.

De là ce mariage français, couronnement de certain séjour d'été, dans un château où Eugénie avait été l'enfant gâtée d'une réunion offrant plusieurs des plus grands noms de France. L'imagination et la vanité de Lord Findon avaient été flattées de ce contact avec des familles historiques, que rendaient d'autant plus attrayantes leur fière abstention des affaires, imposée par leur haine générale pour le second Empire. Eugénie, sensible, elle aussi, au prestige de ce milieu, avait paré l'amoureux qu'elle y rencontrait de toutes les gloires rêvées par la poésie de sa propre jeunesse; elle s'était donnée à lui, timide, heureuse et très candide épousée.

Mieux valait ne pas se rappeler le reste. Peut-être cet homme était-il fou, comme le soutenait Eugénie; peut-être devait-on attribuer, pour une part, ses égarements aux souffrances du siège de Paris, — car la guerre avait suivi de près leur lune de miel et il s'était bravement comporté. Mais, vice, malheur ou folie, le résultat demeurait le même : la vie d'Eugénie était perdue et son père ne pouvait ni réparer le mal ni s'en venger.

En effet, par une certaine délicatesse de conscience, — que Lord Findon estimait chimérique, — Eugénie se refuserait toujours, le cas échéant, à demander le divorce. Elle croyait

qu'Albert de Pastourelles n'était pas responsable, qu'il recouvrerait la raison et lui reviendrait alors. Et l'ardente vie morale qui était la sienne, et ces idées que son père ne comprenait qu'à demi, lui défendaient toute démarche qui barrerait le chemin à ce retour, à moins qu'Albert lui-même ne l'exigeât. Or le comte de Pastourelles n'avait même jamais fait mine de souhaiter une séparation judiciaire : sans doute, il se trouvait suffisamment libre, et, les dames associées à son existence étant elles-mêmes dépourvues de scrupules, il préférerait toujours éviter la rupture officielle.

De sorte qu'à vingt-huit ans, sans mari ni enfant, — l'unique rejeton de ce mariage étant mort dans l'année de sa naissance, — Eugénie se trouvait l'héroïne d'une histoire odieuse, parfaitement connue de tout le monde, quoiqu'on ne l'eût pas étalée devant les tribunaux. Au gré de ceux qui l'aimaient, il n'existait aucune femme plus malheureuse, plus vaillante, plus noble. Welby avait naturellement uni ses efforts à ceux de la famille pour guérir sa blessure. Il l'avait servie toujours avec un tel tact, une telle discrétion!... Et aujourd'hui il fallait que les proches d'Eugénie se rendissent coupables d'ingratitude en poussant la jeune femme à congédier cet incomparable ami. Car le dévouement de Welby devenait une chose trop considérable dans la vie d'Eugénie et trop visible aux yeux du monde. Lord Findon avait beau refuser de croire que l'on jasât : si Eugénie était bien décidée à ne jamais se débarrasser de ce misérable Albert, elle ne devait pas, la pauvre enfant, fournir à ses désordres des excuses plausibles.

Tout ce raisonnement était absolument conforme aux règles de conduite générale que Lord Findon tenait pour établies, mais il n'en était pas plus heureux. C'était un être affectueux, intelligent, avec les vertus naturelles qui sont indépendantes de toute réflexion et de toute discipline. Il agissait par les motifs habituels et comme tout le monde; mais, quand les choses tournaient mal, il souffrait plus qu'un autre. Certainement, il s'avouait avec un regret amer qu'il aurait beaucoup mieux fait de ne pas se mêler autant des affaires intimes d'Eugénie, — d'autant qu'il aurait sans doute maintenant à pardonner à Charlie, son second fils, — celui qui avait épousé l'infirmière, — ne fût-ce que pour se prouver

à lui-même qu'il n'était pas au fond le père barbare ou vaniteux de tous les romans...

Ah! enfin, la porte du salon s'ouvrait, là-haut... Que faire? Se montrer pour témoigner à Welby qu'il était et demeurait, malgré tout, leur ami très cher, qu'il ne s'agissait que d'espacer un peu leurs relations?...

Le courage lui manqua. Il entendit le pas familier descendre l'escalier et traverser le hall. La grande porte retomba. Lord Findon balançait toujours entre le pouce et l'index son couteau à papier.

Vraiment? Arthur épouserait cette gentille petite Elsie? C'était une cousine des Findon, toute blonde, toute menue, fille d'un général en retraite de l'armée des Indes. Les Findon avaient donné, l'année précédente, un bal pour ses débuts, et elle avait dansé, toute la saison, — telle une des Grâces, — auréolée de sa riante et charmante jeunesse... Oui, jusqu'à sa rencontre avec Arthur Welby : — depuis lors, la petite Grâce était devenue un peu pâle et silencieuse; dans le cercle des grandes personnes qui l'aimaient, on avait hoché la tête, on avait parlé tout bas.

Bon!... bon!... Lord Findon supposait qu'Eugénie allait lui expliquer comment les choses s'étaient passées. Quant à elle, — sa charmante, sa douce Eugénie! — il tâchait de se consoler en se rappelant l'accent de stoïcisme résolu et généralement joyeux qui vibrait en elle. S'il fallait faire quelque chose de pénible, non seulement elle y allait tout droit sans broncher, mais ensuite elle n'en faisait jamais porter la peine à son entourage, — qualité rare chez une femme!...

— Papa, la voiture est-elle là?.

La voix d'Eugénie!... Avec soulagement, Lord Findon en remarqua le timbre égal, argentin.

La voiture attendait. Bientôt elle y eut pris place à son côté, et tous deux roulèrent vers les quartiers de l'Est, le long des rues éclairées par le soleil couchant.

— Chérie? — fit-il, avec un ton d'interrogation timide, en posant la main sur la sienne.

Eugénie, la tête détournée, regardait par la portière.

— Il a été parfait, — dit-elle, d'un ton quelque peu déli-

béré. — N'en parlons plus, papa, mais attendez... et vous verrez.

Lord Findon comprit qu'elle faisait allusion à Elsie Bligh, — qu'elle avait semé son grain, et qu'il fallait le laisser germer.

Mais elle-même... à quel point cet effort lui avait-il coûté? Son père savait que jamais il ne lui poserait cette question, et que, s'il la posait, elle n'y répondrait pas.

Lorsqu'ils atteignirent les rues misérables du quartier des Sept Cadrans, elle l'entretenait de Fenwick, avec un flot de paroles précipitées.

— Vous avez pris le chèque, papa?

— J'ai mon carnet de chèques.

— Et vous êtes tout à fait décidé à acheter les deux tableaux?

— Tout à fait.

— Ce sera un plaisir de lui donner cette joie, — dit-elle doucement. — Ses lettres, depuis quelque temps, sont lamentables.

— Qu'est-ce qu'il trouve à vous écrire? — s'écria Lord Findon, étonné.

— Il parle de lui surtout! — fit-elle en riant. — Il aime la rhétorique et il paraît avoir découvert que je partage son goût... Je vous l'ai dit, il a commencé par m'écrire des excuses, et, à présent, il me parle de littérature et d'art... et... et des torts de l'aristocratie.

— Dieu nous bénisse! qu'en sait-il?... Et vous lui répondez?

— Oui!... Il écrit extrêmement bien, je vous l'ai dit... et cela m'amuse.

A part soi, Lord Findon pensa que, si elle encourageait ce Fenwick au delà de certaines limites fort modestes, il deviendrait vite encombrant. Mais, chaque fois qu'elle alléguait qu'une chose « l'amusait », son père ne trouvait plus un mot de blâme...

La logeuse de Fenwick les accueillit avec une effusion particulière. Ils ne se doutaient pas qu'ils représentaient, aux yeux de cette personne prudente, la principale garantie pour les longs arriérés de loyer qu'elle avait laissé accumuler. Est-ce qu'ils venaient, à cette heure insolite, régler le compte du peintre? En ce cas, le règlement de son propre compte — douce

perspective! — suivrait peut-être. Cuningham et Watson l'avaient récemment quittée pour prendre un atelier commun à Chelsea; leur logement n'était pas reloué. Donc la bonne femme avait de gros soucis, et elle regarda, non sans de vives espérances, « ce beau monde » gravir en tâtonnant l'escalier de la mansarde. Elle avait toujours prévu que les affaires de Fenwick s'arrangeraient... Quand on reçoit des gens comme ceux-là!...

Lord Findon et Eugénie trouvèrent la porte de l'atelier entr'ouverte. En approchant, ils entendirent la voix de l'artiste :

— Allons! passe-moi ce chiffon... et grouille-toi! Vite! un peu d'huile!... Où diable est mon esquisse? Apporte l'huile, et puis tu la chercheras... là-bas, sous la pile!... Non! non! ne bouge pas... reste où tu es... je veux voir l'effet de ta tête sur ce fond... Allons! voilà le jour qui s'en va!...

Les visiteurs firent halte, et aperçurent Fenwick debout entre eux et une grande toile où il jetait les premiers jalons d'un tableau important. Le modèle, maigre et brun, demeurait docilement à la place où Fenwick l'avait cloué du geste, tandis qu'absorbé, les sourcils froncés, l'artiste, palette au pouce, promenait ses yeux perçants de la tête de l'homme à sa toile.

Lord Findon sourit. Amateur éclairé, il faisait ses délices de tous les détails du métier.

— Cela sent bon! — dit-il à l'oreille d'Eugénie, en reniflant les odeurs de l'atelier. — Et le sujet m'a l'air magnifique... Pour le moment, il en est maître. Les tourments sont pour plus tard... Hé! Fenwick!... pouvons-nous entrer?

Le peintre se tourna brusquement et les vit dans l'embrasure de la porte. Il vint au-devant d'eux avec un plaisir mêlé d'embarras.

— Entrez, je vous prie. Vous pardonnerez ma tenue.

Il montrait ses manches de chemise.

— C'est nous qui vous faisons des excuses! — dit Eugénie, en souriant. — Vous paraissez être dans un moment décisif.

La jeune femme regardait la toile, couverte d'un groupe rythmique de figures encore vagues, déjà belles, quoiqu'ils eussent surpris l'artiste et son œuvre en pleine création.

Il haussa les épaules. Dans son visage hagard et tiré, ses yeux étincelaient d'une ardeur telle qu'Eugénie eut l'étrange

impression d'une force impétueuse, arrêtée à moitié de sa course, et remplissant l'atelier tranquille des vibrations causées par son brusque refrènement.

— Mais... c'est mon sujet! — s'écria-t-elle.

— Naturellement! — dit Fenwick en rougissant.

Quelques semaines plus tôt, elle lui avait lu, d'un volume qui n'était pas dans le commerce, un poème dont la musique étrange et neuve était alors toute fraîche dans la mémoire des connaisseurs. Elle lui suggérait l'idée de le prendre pour thème d'un tableau. Le poème a pour titre : *Élégie sur une dame morte de douleur après le trépas de son fiancé*. Les vers, très nobles, invitent toutes les amantes, tous les amants sincères, à faire cortège à la morte, à suivre cette procession funéraire qui remplace pour elle le triomphe nuptial. Les prêtres vont les premiers, en robes blanches, puis « les ménestrels, de noir vêtus », enfin le cercueil où repose la fiancée.

> Et alors les vierges, en double rangée,
> Chacune chantant doucement, tout bas,
> Et chacune portant haut une torche,
> La conduisent au fiancé, escortée de flambeaux,
> De musique, de chants, de prières.

— Voici l'esquisse — dit Fenwick, en mettant une petite toile aux mains d'Eugénie et guettant son visage.

Madame de Pastourelles se pencha, toute émue, savourant cette joie naturelle à la femme qui a su inspirer un artiste.

— Comme c'est beau!... et comme vous avez dû travailler!

— Nuit et jour. Mon cerveau en était obsédé. Je ne voulais pas vous montrer cela encore. Mais vous comprenez?... il faut que ce soit romantique... pas sentimental... La forme vigoureuse. Chaque figure individuelle, et cependant subordonnée à l'ensemble. Pas de monotonie! Du caractère partout... exprimant la douleur... et le désir.... Une lumière du soir... entre le coucher du soleil et le lever de la lune... Puis, là-dessous, la foule, les bois en automne, le lointain Fleuve de la Mort, vers lequel la procession se dirige... une masse de bleus et de pourpres... (Sa main errait rapidement sur la toile.) Et ici, du rose pâle, du noir, du vert émeraude, vaguement fondus... enfin les blancs des jeunes filles, compagnes de

l'épouse, et de l'épouse elle-même couchée dans son cercueil, vers quoi monte naturellement toute la composition.

— Je vois... une sorte de Triomphe de Mantegna... mais différent!

— Le dessin va! — dit Fenwick, respirant longuement et s'étirant les bras. — Si seulement j'arrive à peindre comme je voudrais!... (Il se courba encore vers son esquisse.) Le maniement de la couleur! voilà ce qui m'excite... Je la voudrais large et pure... pas de gâchis... pas de repentirs... une belle surface... et pourtant, rien de vos joliesses de cire... Les formes, comme celles de Millet... simples... mais pleines de science... Ah! (Il saisit une brosse qu'il lança loin de lui avec colère, et pivota sur les talons.) Je sais dessiner... pourquoi ne m'a-t-on jamais appris à peindre?

Eugénie ouvrait de grands yeux, amusée par ce désespoir soudain. Lord Findon se mit franchement à rire. Il s'était contenu jusque-là avec peine, pendant que les deux autres échangeaient leurs conceptions romantiques.

— Voyons, jeune homme, nous ne sommes pas venus ici en flâneurs, uniquement pour vous déranger. Avez-vous appris les nouvelles?

— Quelles nouvelles?

— Eh bien! vos deux tableaux sont reçus, et seront placés à souhait.

Le sang remonta violemment au visage de Fenwick.

— En êtes-vous sûr? — balbutia-t-il, les regardant tour à tour.

Lord Findon cita ses autorités, et Eugénie tendit la main au peintre :

— Nous sommes si contents!

Elle avait rejeté le voile de gaze où ses traits étaient ensevelis pendant le triste trajet en voiture auprès de son père. Son charmant visage, encore très pâle, rayonnait de sympathie. Fenwick accepta gauchement ses félicitations et secoua sa main offerte.

— C'est votre œuvre, je suppose! — dit-il brusquement.

— Pas le moins du monde! — se récria Lord Findon, les yeux pétillants. — Mon cher ami, à quoi pensez-vous? Nous vivons à une époque de publicité favorable au mérite, où

chacun obtient ce qui est son dû. (Fenwick fit une grimace moqueuse.) Vous avez bien gagné votre succès, en tout cas, et ce sera un grand coup... Maintenant, voyons un peu... où pouvons-nous parler affaires?

Fenwick déposa sa palette et enfila son veston. Le modèle alluma une lampe et s'éclipsa. Eugénie se retira discrètement au bout de l'atelier, où elle s'absorba dans l'étude de quelques blocs en bois sur lesquels Fenwick avait exécuté des dessins. Les deux hommes lui étaient cachés par la grande toile et elle n'entendait rien de leur conversation. Toutefois le grincement d'une plume lui parvint. Aussitôt après, son père l'appela :

— Venez, Eugénie!... il faut que nous rentrions dîner.

Fenwick, levant les yeux, la vit émerger des ombres, dans le cercle lumineux de la lampe; son voile gris d'argent flottait autour d'elle comme un nuage. Elle vint vers lui, et, cette fois encore, il reconnut en elle l'emblème et l'ange de son heureuse fortune. Son cœur battit chaleureusement, à la pensée de l'inspiration qu'elle avait personnifiée pour lui, de cette intimité plus grande à laquelle, depuis quelques semaines, elle l'avait admis.

Son esprit était plein de gratitude, — plein aussi de repentir, envers Phœbé et envers elle... Ce soir même, il lui écrirait enfin sa confession, il lui raconterait toute son histoire, il la supplierait d'excuser près de Lord Findon son absurde manque de franchise et de présence d'esprit; et il solliciterait sa bienveillance pour sa femme et sa fille... Déjà il croyait voir la petite Carrie sur ses genoux, et l'égide de sa douce protection s'étendant sur eux tous!

Cependant madame de Pastourelles avait l'impression qu'il avait accueilli avec un admirable sang-froid la nouvelle de son succès. Décidément, il commençait à prendre forme d'être civilisé, non moins que d'artiste! Ses manières envers Lord Findon étaient parfaites, ni trop guindées, ni trop expansives; ses quelques mots de remerciement, mâles et sincères. Elle se disait que c'était bien le commencement d'une grande carrière, — le moment où le ruisseau trouve son lit de fleuve et prend la vraie pente qui lui est destinée.

L'ardent hommage, l'évident attachement qu'elle avait pro-

voqués chez cet homme, valaient alors à Eugénie une tentation particulière. Ne venait-elle pas de donner la preuve qu'elle était en dehors de la vie, que pour elle aucune pensée d'amour, au sens ordinaire du mot, ne pouvait exister? L'exaltation que sa conscience ressentait d'avoir congédié Welby lui assurait une sorte de liberté spirituelle plus étendue. Elle avait écarté d'elle l'homme qu'en réalité elle redoutait, l'homme qu'elle aurait pu aimer. Mais cette adoration respectueuse, hésitante et puissante cependant, que Fenwick commençait à lui témoigner, s'adressait avec une force particulière, dans les circonstances actuelles, à son cœur endolori et solitaire. Là, point de danger à craindre, rien qu'un peu d'aide bienveillante accordée à un homme supérieur dont les dons remarquables pouvaient si facilement être annulés et ruinés par la véhémence épineuse de son caractère, par son manque de formes et d'éducation.

La correspondance établie entre eux depuis sa première et remarquable lettre, avait modifié, sans qu'elle s'en aperçût, l'attitude même de madame de Pastourelles. Elle avait d'abord reconnu en lui l'artiste intéressant et qui promettait beaucoup, elle avait appris tout de suite que, sur les questions relatives à son art, il pouvait parler éloquemment et copieusement. Mais qu'il fût capable d'écrire avec cette vivacité agréable, avec cette ingéniosité de détails, c'était pour elle une surprise, qui la séduisait comme elle aurait séduit une Française du XVIIIe siècle. Sa vie mutilée avait fait d'elle, forcément, « une intellectuelle », et la poésie, l'énergie naturelle de ces lettres éveillaient son enthousiasme. De là, en elle, un nouvel intérêt, une nouvelle « réceptivité », avivés par mille petits incidents fort simples : livres prêtés et discutés, visites aux musées de peinture, conversations dans le salon de son père, — et, à travers tout cela, ce dangereux plaisir de « faire du bien », qui égare tant d'êtres sur lesquels Satan n'a pas d'autre prise! — Chaque semaine, elle présentait Fenwick à de nouveaux amis, — les siens, ceux qu'elle voulait qu'il adoptât, — elle lui aplanissait sa route dans la société; elle avait persuadé à son père d'acheter les tableaux de l'artiste, et elle était bien résolue à veiller sur sa carrière désormais.

De sorte que, toute vibrante encore de son explication avec Welby, — si brève, si voilée, et, au fond, si tragique! — elle

se montra d'une animation éblouissante, presque gaie, pendant ces quelques minutes de causerie avec son père et Fenwick. L'agitation heureuse que révélaient la physionomie et les gestes du peintre causait un tel plaisir à ses visiteurs qu'ils avaient peine à le quitter. Plusieurs fois, ils lui dirent adieu, pour se replonger aussitôt dans les esquisses et les études qui jonchaient l'atelier. Enfin Lord Findon songea qu'Eugénie ignorait encore qu'il eût donné à Fenwick 500 livres au lieu de 450 pour les deux tableaux : il l'entraîna, afin d'avoir tout de suite le plaisir de lui annoncer qu'il avait dépassé ses instructions. Ce jour-là, entre tous les jours, il désirait tant lui procurer quelque joie, — ne fût-ce que par une bagatelle!

VIII

Demeuré seul, Fenwick marcha vers une commode où il enfermait une foule d'objets en désordre. Il en tira une poignée de lettres, de photographies et de dessins qu'il jeta sur la table, pêle-mêle; il choisit là-dedans une photographie de Phœbé avec Carrie sur ses genoux et une petite esquisse de Phœbé, — une des études qui avaient servi pour le *Genius Loci*. — Il les appuya contre une pile de livres et les contempla avec une passion triomphante.

— Ça y est, ma femme, ça y est! — murmura-t-il, rayonnant.

Puis il déploya le chèque de Lord Findon devant la photographie, comme s'il l'eût offert à Phœbé.

Cinq cents livres! Eh bien, c'était ce que valaient ses œuvres, ce qu'il avait droit d'en attendre. Néanmoins la possession de cette somme semblait transformer tout son être. Que dirait son vieux père?... Il eut un rire moitié dédaigneux, moitié jovial, en s'avouant que, même aujourd'hui, très probablement, le bonhomme ne désarmerait pas.

Et Phœbé?... Il s'imagina l'émerveillement joyeux de ses prunelles, la bouffée de joie qui dissiperait entre eux tous les nuages. Depuis six semaines, il s'était conduit comme une vraie brute, en ne lui écrivant pas. D'abord, la tension du travail : — la lutte finale avec le *Genius Loci*, y compris

l'accident des mauvaises couleurs, avait été réellement quelque chose de terrible; — puis, il le confessait, l'exaltation intellectuelle de cette correspondance avec madame de Pastourelles. Entre ces deux obsessions, la pauvre Phœbé avait été sacrifiée.

— Mais tu me pardonneras maintenant, petite femme, n'est-ce pas? — dit-il en baisant la photographie avec effusion, les larmes aux yeux.

Il la rangea alors, avec les esquisses, dans le tiroir, oubliant, telle était sa surexcitation, les lettres dispersées sur la table.

Qu'allait-il faire, à présent? Impossible de se remettre à aucune besogne!,,. Le courrier du Nord était parti, mais il pouvait télégraphier à Phœbé, écrire plus tard. D'ici là, il irait à Chelsea voir Cuningham et Watson, — rembourser Watson! — ou du moins promettre de le rembourser le lendemain, quand il aurait eu le temps de toucher son chèque, peut-être même, — pourquoi pas? — de se faire ouvrir un compte courant.

Soudain le souvenir de Morrison lui passa par l'esprit. Il demeura, un instant, la tête inclinée, tout dégrisé, comme s'il avait vu un fantôme traverser l'atelier... Fallait-il envoyer cent livres à madame Morrison? Il envisagea cette idée à contre-cœur. Son trésor semblait déjà fondre entre ses doigts. Rien ne pressait pour ce remboursement. Phœbé et lui avaient tant à faire : — louer une maison, la meubler, payer des dettes pressantes, se procurer des modèles pour le nouveau tableau! — L'argent aurait bien vite filé.

Il enferma soigneusement son chèque, saisit son chapeau et allait partir au galop, quand ses yeux rencontrèrent cette esquisse de madame de Pastourelles, exécutée en trois heures, qui avait été le principe du portrait. Récemment, il l'avait encadrée, mais sans lui trouver encore de place dans l'atelier. Elle était posée par terre, contre le mur. Il la prit, la regarda avec ravissement, — bon Dieu! c'était là un brillant morceau! — et, la plaçant sur un petit chevalet, il disposa, afin de la bien éclairer, deux lampes à réflecteurs mobiles dont il se servait pour dessiner le soir... Il avait un penchant marqué pour la mise en scène, et, lorsqu'il recula pour étudier l'effet de ce petit arrangement, il fut charmé de son idée. Ainsi, elle régnait bien sur son atelier, leur sainte protectrice, à lui et à Phœbé! Il savait ce qu'il lui devait, et Phœbé le saurait bientôt... Il

avait hâte de partir, mais une superstition l'empêcha d'éteindre les lampes. Donc, après quelques instants d'une contemplation frémissante de joie et de rêve, il la laissa, radieuse dans sa gloire, patronne et seule gardienne de l'atelier.

En descendant, il trouva sur son chemin sa logeuse inquiète. Mrs. Gibbs fut vite tranquillisée, du moins par des promesses, et bientôt Fenwick roula dans un cab vers les quartiers de l'Ouest. Sept heures allaient sonner; c'était une tiède soirée d'avril. Les rues étaient populeuses, les magasins encore ouverts. Tandis qu'il suivait *Oxford Street*, avec la sensation d'être roi de tout ce qu'il voyait, ses yeux rencontrèrent des étalages scintillants de lumière, égayés de rubans printaniers, de dentelles, de soieries éclatantes. Une idée lui vint, tout à coup, La semaine précédente, lors de sa première visite au nouveau logement qu'avaient pris Cuningham et Watson, à Chelsea, il était tombé au milieu d'une originale petite scène, dans l'atelier encore vide. Cuningham, qui gagnait de l'argent depuis quelque temps, exposait sous les yeux mi-sympathiques, mi-railleurs de Watson, certains cadeaux qu'il expédiait à sa mère et à ses sœurs en Écosse. Une robe blanche, une écharpe de dentelle, des mouchoirs brodés, une ceinture, un éventail, — tous ces objets étaient rangés à terre sur du papier d'emballage, au milieu de l'atelier. Cuningham, fier de ses emplettes, n'avait pas demandé mieux que de les exhiber, caressant leurs plis neufs, s'extasiant sur leur beauté. En le regardant tourner et retourner ces jolies choses, Fenwick avait éprouvé un regret amer : quand avait-il jamais pu amuser sa femme par de semblables babioles?... Toujours leur maudite pauvreté les avait écrasés!

Mais à présent, parbleu!...

Il arrêta le cab, se précipita dans le magasin, acheta plusieurs aunes d'une jolie étoffe rose et blanche, une ceinture bleue pour Carrie, un fichu en mousseline de l'Inde... Fouillant dans sa poche, il n'y trouva qu'un souverain — à peu près le dernier! — et quelque menue monnaie.

— Envoyez-moi le paquet demain dans l'après-midi... dans l'après-midi, vous entendez?... et je paierai contre livraison, — dit-il au commis avec hauteur.

Il regagna lestement sa voiture, et, dans sa pure ivresse, il

recommanda au cocher d'aller vite : il y aurait un shilling de pourboire.

La voiture descendit *Park Lane*. Les plates-bandes de jacinthes, dans le Parc, luisaient multicolores à travers le crépuscule clair; la chaussée fourmillait de véhicules, et, de l'autre côté des grilles, tous les sièges, sous les arbres étaient garnis d'oisifs. Des fleurs décoraient les fenêtres des maisons dorées par les reflets du soleil couchant; de jolis visages, enveloppés de dentelle ou de gaze, apparaissaient dans les cabs qui s'entrecroisaient... Le Londres des riches s'emparait de lui, cette fois encore, non plus menaçant, mais comme si une porte se fût ouverte et qu'une main l'eût invité à entrer. Ayant commencé à gravir l'échelle, il n'était plus jaloux de ceux qui se tenaient sur les échelons supérieurs.

Dorchester House... Dudley House... il les regardait avec la tolérance de la bonne humeur. Après tout, Londres avait du bon : on y savait apprécier le talent, et les Académies elles-mêmes méritaient qu'on dît d'elles un peu de bien.

Le nouveau tableau flottait dans sa pensée. Ce serait un travail gigantesque. S'il y mettait des années?... Enfin, il aurait les portraits, pour le faire vivre. D'ailleurs, ce qu'il avait dit à madame de Pastourelles était vrai : son éducation de peintre n'avait jamais été complète. Ses valeurs étaient incertaines; il ignorait cette sûreté de méthode que d'autres, n'ayant pas la moitié de son talent, acquièrent en étudiant sous un maître comme Carolus Duran, par exemple.

Irait-il passer un an à Paris? Non, non! trop d'Anglais allaient à Paris perdre leur individualité, devenir des Français de troisième ordre. Il découvrirait tout seul les procédés, il s'en tiendrait obstinément à son programme, à ses idées personnelles.

Le sentiment poétique anglais, joint à tout ce qu'on pouvait s'assimiler de la technique française, — telle était la voie du progrès. Pas la technique de ces extravagants novateurs, Manet, Degas, Monet et leurs pareils, avec la vulgaire conception de la vie qu'a tel ou tel et la surface hideuse de tel autre. Non... mais les gens de Barbizon... et d'abord, avant tout, la grande Mère Nature!... De la beauté aussi, de la beauté dans l'idée et dans la sélection, — pas cette simple beauté de couleur à laquelle

tout le reste, ligne, modelé, composition, doit être bassement sacrifié!

Dans son exaltation, il se mit à composer un article imaginaire contre les impressionnistes, et même à le déclamer si haut que les passants, à travers l'encombrement des rues, saisissaient çà et là quelques mots, et se retournaient avec étonnement vers ce beau garçon gesticulant dans son cab... Il finit par se taire brusquement, d'abord pour se railler lui-même, puis pour rire de joie au souvenir de Phœbé et des cadeaux qu'il venait de lui acheter...

Or, à la minute même, probablement, où Fenwick achetait la robe rose, un omnibus, venant de la gare d'Euston, longeait *Russell Square*, et une femme, sur le conseil du conducteur, en descendait au coin d'une rue. Elle était très grande et très mince, vêtue d'une robe poussiéreuse, salie par le voyage. En quittant l'omnibus, elle baissa un voile épais, sur son visage fatigué. Puis, rapidement, elle suivit la rue, comptant les numéros, et s'arrêta devant la maison où logeait Fenwick.

Mrs. Gibbs ouvrit la porte.

— M. Fenwick est-il chez lui?

— Non, il vient de sortir. Vous vouliez le voir, miss?...

La jeune femme hésita, un moment. Puis elle pénétra dans le vestibule.

— J'ai un paquet pour lui (elle le montra sur son bras) : si vous permettez, je vais le déposer là-haut. C'est très important.

— Et quel nom lui dirai-je miss?...

L'inconnue hésita encore, puis elle dit tranquillment :

— Je suis Mrs. Fenwick... la femme de monsieur Fenwick.

— Sa femme! — cria l'autre, ahurie. — Ah! non, il y a erreur... il n'est pas marié!

Phœbé se redressa, farouche :

— Ne me parlez pas comme cela, s'il vous plaît! Je suis la femme de monsieur Fenwick... et vous allez me conduire chez lui tout de suite.

La violence qu'elle mit dans ces paroles laissa Mrs. Gibbs

bouche bée. C'était une digne femme, pour qui le monde — autant qu'on peut l'étudier d'une maison meublée de ce faubourg — avait peu de surprises : une foule de conjectures différentes traversèrent son esprit, pendant qu'elle examinait Phœbé de la tête aux pieds.

— Pour sûr, madame, je ne voulais pas vous offenser, — dit-elle précipitamment, — mais, voyez-vous, monsieur Fenwick n'a jamais...

— Non, — déclara fièrement la jeune femme en l'interrompant, — il n'avait aucune raison de parler de ses affaires privées. Je vivais à la campagne, attendant qu'il pût m'installer ici... Maintenant, voulez-vous m'ouvrir le logement de monsieur Fenwick?

Mrs. Gibbs ne bougeait pas. Elle considérait fixement Phœbé, irrésolue, se remémorant, sans aucun doute, les romans-feuilletons dont elle se repaissait, dans tous ses moments de loisir. Phœbé, impatientée, tira une lettre de sa poche :

— Je vois que vous doutez de ma parole. Vous faites bien d'être prudente et de ne pas admettre la première venue chez mon mari en son absence. Mais voici une lettre que j'ai reçue de lui, il y a huit ou quinze jours.

Elle tira le papier de l'enveloppe et montra d'abord la signature : *John Fenwick*, puis l'adresse : *Mrs. John Fenwick, Green Nab Cottage, Great Langdale.*

— Est-il possible! — fit Mrs. Gibbs, ouvrant toujours de plus grands yeux, et reculant avec lenteur. — Dire que jamais il ne m'a laissé mettre une lettre à la poste depuis qu'il est ici, pas une fois... Aucune confiance!... Et cependant je me suis montrée pour lui une vraie amie!

Phœbé fit un mouvement vers l'escalier :

— L'atelier de monsieur Fenwick est-il au premier ou au second?

Perdue dans ses protestations de surprise, Mrs. Gibbs monta cependant l'escalier, assez haut pour indiquer la porte de Fenwick.

— Voici des allumettes! (Elle fouilla dans la poche de son tablier.) Il y a une bougie sur la cheminée... Mais je pense qu'il a laissé sa lampe allumée : ça lui arrive généralement... il ne tient pas compte de ce que je lui dis là-dessus.

Phœbé passa, Mrs. Gibbs criant derrière elle :

— Alors il faut que je dise : « Mrs. Fenwick est là », hein, madame?... quand monsieur Fenwick rentrera?

Elle s'appuyait à la rampe, une main derrière son dos, toisant la visiteuse avec impertinence.

— Certainement, — dit Phœbé ; puis elle porta la main à sa tête et ajouta d'une voix faible, égarée : — Du moins, si je suis encore là... s'il revient sous peu... car je ne puis rester longtemps...

Mrs. Gibbs redescendit, dévorée de curiosité, en proie aux conjectures.

— Sa femme, vraiment!... Elles disent toutes ça... elles y tiennent!... Mais, pour de l'aplomb, parlez-moi de celle-là! J'espère que je n'ai pas mal fait de lui ouvrir l'atelier. Cette lettre et le reste... c'est suffisant pour vous méduser... des choses qui arrivent comme ça... j'en suis toute tremblante!...

Phœbé ouvrit l'atelier, s'étonna d'y trouver tant de lumière, et referma la porte derrière elle. Le dos appuyé au battant, elle s'arrêta brusquement, pétrifiée par le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Au centre d'un espace libre, à quelques pas d'elle, apparaissait le portrait d'Eugénie de Pastourelles, éclairé par les deux lampes qui concentraient leurs rayons sur la toile et laissaient tout le reste dans l'ombre. Rien ne pouvait être plus étrange que cette image solitaire et brillamment illuminée. Phœbé la contempla, bouleversée, puis ses yeux firent le tour de l'atelier en désordre.

Au delà des lampes, elle vit la grande toile où s'esquissait vaguement le tableau futur. Sur le plancher, et tout autour des murs, une maigre ligne d'esquisses et de pochades. La fenêtre cintrée, peu profonde, à l'autre extrémité de la pièce, n'avait pas encore de rideaux, et les branches nues du platane se dessinaient en noir dans le crépuscule tombant. Hormis l'unique foyer de lumière, l'atelier semblait vide et froid. Il ne contenait presque aucun meuble, excepté l'estrade du modèle et quelques chaises. Mais, pour Phœbé, deux présences le remplissaient. Autour d'elle, tout lui parlait de John. Elle reconnaissait des objets familiers : ses vêtements, qu'elle-

même avait raccommodés, ses livres, ses palettes, ses pinceaux... Et, dans cet atelier de John, — de son mari, — l'original du portrait régnait en souveraine.

Elle approcha lentement; un sanglot lui montait à la gorge. Elle était toujours sous la prise de cette impulsion violente, hystérique à demi, qui la maîtrisait depuis la visite de Bella Morrison. Des nuits d'insomnie, des projets conçus et exécutés dans un tumulte de passion, le sentiment d'une tragédie imminente, acceptée, presque saluée avec joie parce qu'elle terminerait ces longues semaines de doute et de tortures devenues, à la fin, insoutenables, — dans ce fatal labyrinthe d'actions et d'impressions, chaque heure successive avait englouti plus profondément la jeune femme. Point d'amis, point de conseils. Son père, homme faible et sans volonté, se mourait; sa belle-mère la détestait. Elle avait depuis longtemps cessé d'écrire à Miss Anna, parce que c'était Miss Anna qui avait encouragé John à partir pour Londres! Tout raisonnement normal, toute déduction sensée lui faisaient défaut. Fenwick, possédé tout entier par les rêves de son art, n'avait pas eu, hélas! de pensées superflues à accorder au cas désespéré de sa femme, chez qui tout contribuait à entretenir les effets morbides de la solitude, de l'amour blessé, de la vanité froissée... Une heure avec lui, une heure d'amour, de cris, de larmes, les aurait sauvés tous deux. Mais Phœbé, abandonnée à elle-même, était incapable du bon sens le plus élémentaire. Elle arrivait toute prête aux pires découvertes, à voir ses craintes justifiées. Et tous ses projets étaient fondés là-dessus. Dans un seul cas, — si elle venait à constater qu'elle avait été déraisonnable, jalouse, injustement soupçonneuse, — alors seulement elle hésiterait sur ce qu'il lui restait à faire.

Les yeux secs et rougis, elle regardait le portrait de la femme qui lui avait volé John. L'arrangement même de l'atelier semblait, pour ses nerfs excités, un second outrage; — le premier, c'était l'accueil de Mrs. Gibbs et tout ce qu'il impliquait. — Que signifiait maintenant cette étrange illumination, sinon que les pensées de John étaient absorbées par son modèle, à un degré illégitime et coupable? Il avait pu, des semaines durant, laisser sa femme sans une lettre, sans un mot d'affec-

tion ; mais, avant de sortir pour une heure, il trouvait le loisir d'allumer ces lampes et de les placer autour de l'idole, afin que son culte ne fût pas interrompu!

Après tout, était-elle si jolie? Phœbé regarda ce visage pâle et fin, ces yeux et ces cheveux bien moins brillants que les siens, ce visage mince, ces mains reposées... « Non, elle n'est pas jolie du tout! — se répéta l'épouse avec violence, — mais égoïste, artificieuse, habile à toutes les ruses, à toutes les tromperies du beau monde!... » Ignorait-elle que John était marié? Phœbé se refusait dédaigneusement à le croire. Ces femmes-là, tout simplement, ne se préoccupent pas des obstacles qu'elles rencontrent sur leur route. Si elles ont un caprice pour un homme, peu leur importe qu'il soit ou non marié. — La pauvre créature, bouillonnant de colère, s'enorgueillissait de sa science du monde, qui lui permettait de « percer à jour » ces abominables grandes dames.

Mais, si cette dame ne savait rien, pourtant, si l'histoire de Bella Morrison était vraie, — alors la rage de Phœbé, avec une amertume plus folle et plus virulente, se retournait contre John. L'avoir si outrageusement ignorée lui-même dans son milieu nouveau, n'avoir jamais dit un mot d'elle à la personne chez qui, depuis près d'un an, il logeait, ni à aucune de ses connaissances, avoir délibérément caché le fait même de son mariage, — quel homme pouvait donner à sa femme une preuve plus humiliante d'indifférence ou du peu de place qu'elle tenait dans sa vie?

Le portrait s'emparait d'elle, la possédait de plus en plus. Elle s'en rapprochait toujours, la poitrine soulevée. N'eût-on pas dit que John, prévoyant son arrivée, ses plaintes, avait préparé pour elle cette muette et cruelle réponse? Le grand portrait était, sûrement, à l'Académie; mais sa femme, si elle venait par hasard, verrait qu'il ne pouvait vivre sans madame de Pastourelles. Ainsi cette esquisse, terminée en réalité depuis des mois avait été tirée de l'ombre et installée en souveraine dans l'atelier, parce qu'il était sans doute trop malheureux de s'être séparé du portrait!

Son ingéniosité à se faire le bourreau d'elle-même s'accroissait à mesure que se succédaient ces pensées. Les lampes allumées, la solitude, la gracieuse image, avec ses fines mains de

femme oisive, tout cela prenait, d'instant en instant, aux yeux de Phœbé, un aspect d'offense plus amer et plus significatif. Dans l'angoisse de sa folie, elle se persuada que John s'était vraiment attendu à ce qu'elle vînt fondre sur lui, exaspérée par son silence et par sa négligence. Il avait alors soigneusement apprêté cet infâme moyen de lui révéler ce qu'il voulait qu'elle sût.

Des vagues de fureur insensée balayaient son âme. La douceur, la docilité de sa jeunesse avaient sans doute été machinales, inconscientes; elle sortait, en vérité, d'une race dure, capable de violence. Elle porta ses deux mains à son front, trembla tout entière, et se détourna. Elle commençait à avoir peur d'elle-même.

Sa main nerveuse, cherchant quelque chose qui pût distraire sa pensée du portrait, remua les papiers sur la table. Soudain son attention s'y fixa éperdument. Elle baissa la tête, prit quelques feuillets et les plaça en pleine lumière. Cinq ou six larges enveloppes, marquées d'une couronne et d'un chiffre, contenaient, chacune, une longue lettre; l'adresse était d'une écriture ferme et nette; un ruban les réunissait toutes. Jetant son chapeau et son voile, Phœbé s'assit près de la lampe et, sans hésitation, se mit à lire.

Tout d'abord, elle alla droit à la signature : *Eugénie de Pastourelles*. Et pourquoi madame de Pastourelles écrivait-elle ces longues lettres au mari d'une autre? Les mains de Phœbé, qui les tenaient, tremblèrent d'indignation et de douleur. Ces pages remplies d'art et de littérature, qu'une femme de culture cosmopolite et d'habitudes françaises, avait trouvé si naturel d'écrire, ces pages qui avaient été la distraction innocente et charitable d'une heure d'oisiveté, devenaient pour l'ignorante et pourtant sentimentale fille du Westmoreland des messagères de terreur et de désespoir. Pourquoi étaient-elles adressées à son John, à son mari? Aucune femme honnête, à sa connaissance, n'entretenait jamais de correspondance suivie avec des hommes mariés. Quel était le but de ces dissertations sans fin sur les tableaux, les projets de John?... Prétentieux bavardages!... Que signifiaient ces rendez-vous pour voir des tableaux? ces invitations à *St James Square*, ces remerciements pour « les bonnes et charmantes choses

que vous me dites », — et, surtout, la continuelle, la criante omission, dans tout ce griffonnage élégant, du moindre mot sur la femme et l'enfant du peintre?... Bah! pour deux correspondants tels que les indiquaient ces lettres, de si chétives créatures n'existaient pas!

Ah! un moment!... Ses yeux saisirent une phrase, — puis s'attachèrent avidement à ce passage :

J'ose à peine répéter ce que je vous disais l'autre jour, vous me trouverez fort indiscrète; — mais, quand vous me parlez de vos tristesses et de votre solitude, de la lassitude de la lutte, du fardeau d'un travail si accablant que parfois vous êtes tenté de renoncer à tout, je ne puis m'empêcher de vous redire que, quelque jour, une femme vous sauvera de tout cela... J'ai tant vu d'artistes! Plus que tous les autres hommes, ils ont besoin du mariage. C'est une illusion de croire que l'art — quelle que soit son importance — puisse leur suffire, à eux ni à personne. L'exercice de l'imagination est le plus épuisant des métiers, et si, nous autres femmes, nous ne sommes bonnes qu'à cela, nous pouvons toujours servir d'écrans, d'abris contre la bise... Ne faites donc pas attention aux diatribes de mon père. La prospérité vous viendra vite, plus tôt que vous ne croyez peut-être. Un intérieur est ce qui vous manque...

Simples et affectueux conseils, donnés en toute innocence et si faussement interprétés! Cependant l'aveugle colère de Phœbé, qui les lisait sans en comprendre le véritable sens, s'expliquait assez. Elle ne douta pas un instant que cette mauvaise femme ne voulût s'offrir à John. Madame de Pastourelles était séparée de son mari; John l'avait dit à Phœbé, en ajoutant que ce n'était pas sa faute. Comme si l'on pouvait jamais en être sûr!... Mais, en tout cas, si elle était séparée, le divorce lui serait, sans doute, possible, un jour!... Et alors, alors, elle aurait l'obligeance de « servir d'écran contre la bise » au mari de Phœbé Fenwick, et de lui créer un intérieur.

Quant à dire qu'il n'était pas de son rang, sottise!... Un homme de ce talent-là était l'égal de tous... ces choses-là se voyaient tous les jours... Non! cette créature ferait acheter ses tableaux par les gens du monde... elle le pousserait... et plus tard...

Avec une rapidité morbide et dévastatrice, se déroula dans

l'esprit furibond de Phœbé tout un système grâce auquel cette femme qui était là, devant elle, s'emparerait de son John.

Pourtant elle aurait peut-être un mot à dire, là-dessus, elle, l'épouse légitime!...

Elle se sentit frémir. Ses jambes défaillaient. Elle tomba, en sanglotant, sur un siège. A quoi bon lutter, protester? John l'avait oubliée; le cœur de John s'était glacé pour elle! Elle pourrait épouvanter sa rivale et trépigner dessus : cela ne lui rendrait pas son mari.

Comment avait-il pu la traiter ainsi, comment?

« Je sais bien que j'ai été maussade et mauvaise, John!... Et je n'aurais pas su écrire des lettres semblables, mais je t'aimais... je t'aimais tant!... tu le savais... tu le sais!... »

Il lui semblait qu'elle l'enlaçait de ses bras et qu'il demeurait, lui, d'une rigidité de statue, la bouche dure et méprisante. Un abîme de désespoir engloutit Phœbé, tapie devant le tableau, les lettres sur ses genoux, les mains inertes, ses beaux yeux, brouillés de larmes et d'insomnie, ne quittant pas la toile. Ce qu'elle ressentait était absurde, mais combien de tragédies — et des plus navrantes — sont ridicules, au fond! Elle l'avait perdu, il ne l'aimait plus; il avait passé dans une autre sphère, inconnue d'elle. Qu'allait-elle devenir?

Aiguillonnée par un aveugle instinct de vengeance, elle se leva d'un élan, prête à empoigner n'importe quoi. Sur la table, était un couteau à palette : elle le saisit. Haletante, cramoisie, elle marcha sur le portrait et, d'abord, le gratta furieusement, puis le lacéra, trouant et déchirant les yeux, la bouche, l'admirable ovale du visage, et surtout ces mains dont la blancheur délicate l'irritait plus que tout le reste.

Cette œuvre de destruction achevée, elle la contempla un instant. Puis, violemment, elle chercha du papier. Elle n'en trouva pas; mais, au dos d'une des lettres de madame de Pastourelles, restait une feuille blanche : elle l'arracha brutalement. Prenant comme pupitre un livre qu'elle appuya sur ses genoux, elle saisit la plume avec laquelle, une heure auparavant, Lord Findon avait écrit son chèque. Elle commença :

Adieu, John, j'ai découvert ce que je voulais savoir. Vous ne me reverrez jamais. Jamais je ne serai un fardeau pour un

homme qui a honte de moi et s'est conduit comme si j'étais morte. Inutile de perdre notre temps en paroles : vous savez que c'est la vérité. Vous penserez peut-être que je n'avais pas le droit d'emmener Carrie. Mais je ne puis rester seule au monde; et, après tout, elle est plus à moi qu'à vous. Ne vous inquiétez pas de nous. J'ai un peu d'argent; je compte gagner notre vie à toutes deux. C'est seulement la nuit dernière que cette idée m'est venue, quoique ce soit la veille que... N'importe! Je ne veux pas écrire cela, ce serait trop long, et cela ne signifie rien, au fond. Je ne veux pas que vous me retrouviez ici : vous me persuaderiez peut-être de vous revenir; et je sais que ce serait pour notre malheur à tous deux... Que vous disais-je? Ah! l'argent!... Hier soir, un de mes cousins, de Keswick, — vous vous le rappelez peut-être, — Freddie Tolson, est venu me voir. Père l'avait envoyé... Vous n'avez pas cru ce que je vous disais de père... vous avez pensé que j'inventais. Vous serez fâché, je crois, en lisant ceci, d'apprendre qu'à l'heure présente, très probablement, père a cessé de vivre. Freddie m'a dit que le docteur l'avait abandonné et qu'il était sur sa fin. Mais il m'a envoyé Freddie, avec un peu d'argent qu'il me destinait, en réalité, par testament; seulement, il avait peur que sa veuve ne le prît et ne me le rendît plus jamais. Il me l'envoyait donc, avec sa bénédiction. Freddie était chargé de vous dire de sa part qu'il regrettait que vous m'eussiez laissée si longtemps seule et que ce n'était pas une conduite honnête, pour un mari... Quant à l'argent, peu importe la somme, n'est-ce pas? Elle m'appartient; je suis contente qu'elle vienne de mon père et pas de vous. J'ai aussi le prix de ma broderie : je suis donc à l'aise... quoique très, très malheureuse! L'idée de ce que je ferais m'est venue à l'esprit en causant avec Freddie, et, depuis que je suis entrée dans votre atelier, ma résolution est bien prise. Je regrette de ne pouvoir vous rendre toute votre liberté : il y a Carrie; pour l'amour d'elle, je suis obligée de vivre. Du moins vous n'aurez plus à vous préoccuper de moi, ni à sentir que je vous fais honte auprès de tout ce beau monde qui vous a si bien adopté.

Ne nous cherchez pas : jamais, jamais vous ne nous retrouveriez.

Adieu, John. Vous rappelez-vous la nuit où nous sommes allés au bord du torrent, et tout ce que nous nous sommes dit?...

J'ai détruit votre esquisse... c'était plus fort que moi... et je ne le regrette pas... Elle a tout au monde... je n'avais rien... rien que vous! Pourquoi avoir laissé les lampes allumées... comme si vous vouliez me braver?

Adieu, je jette mon anneau de mariage sur ce papier. Vous pensez bien que je ne ferais pas cela, si je comptais revenir un jour!

Elle se leva, et transporta une petite table en face de l'esquisse détruite. Elle y déposa d'abord le paquet apporté par elle et qui contenait des papiers, divers petits objets personnels appartenant à son mari. En avant, elle plaça les lettres de madame de Pastourelles, puis la sienne sous enveloppe, et, par-dessus, l'anneau de mariage.

Alors elle mit son chapeau et son voile qu'elle serra étroitement sur sa figure. Après avoir promené un dernier regard autour de l'atelier, elle se glissa jusqu'à la porte et tourna la clef. Son pas sur l'escalier fut si léger que Mrs. Gibbs, qui épiait, de toutes ses oreilles, n'entendit rien, quoique la porte de sa cuisine fût demeurée ouverte. Celle de la rue se referma sans le moindre bruit; et bientôt la mince forme voilée se perdit dans les ténèbres et le grouillement de la rue.

MRS. HUMPHRY WARD

(Traduit de l'anglais par TH. BENTZON et A. CHEVALIER.)

(A suivre.)

LE CONSEIL D'ÉTAT

La souveraineté du Parlement paraît absolue : tout vient de lui, tout va à lui. Maître des ministères, organe de la loi impersonnelle, il a encore des pouvoirs administratifs, tous ces pouvoirs illégaux qui constituent ce que l'on appelle l'ingérence parlementaire dans les services publics. L'exécution des lois elles-mêmes est périodiquement menacée par des mesures tendant à restreindre ou même à supprimer l'inamovibilité des magistrats. Quel publiciste n'a pas signalé les effets des coteries locales sur le fonctionnement des administrations, et les amitiés politiques, et les brusques décisions de ministres juridiquement irresponsables? Qui n'a montré les heurts entre la loi, théoriquement souveraine, et le député, son maître? Les fonctions de surveillance générale s'atrophient peu à peu; le droit de pétition, autrefois si retentissant sous la plume de Courier, est tombé en désuétude; le droit d'interpellation est sans cesse diminué, les demandes étant remises « à la suite ». Ainsi M. Waldeck-Rousseau pouvait signaler « le spectacle qu'a donné, surtout ces dernières années, la vanité des efforts parlementaires, la démonstration que l'on peut concilier ces deux choses en apparence irréconciliables : une stérilité relative avec une agitation perpétuelle[1] ».

Ces critiques sont exactes; ce serait cependant une erreur de faire de l'arbitraire parlementaire la loi générale de tout le régime démocratique. L'activité du Parlement a trop caché

1. Discours de Saint-Mandé, le 8 juillet 1896 (*Pour la République*, p. 232).

aux publicistes l'activité du Conseil d'État, la voie par où rentrent, dans la pratique, la loi, l'équité, l'égalité, le respect de la hiérarchie. Ils ont vu le Conseil d'État, « évoluer », comme l'a écrit M. le commissaire du gouvernement Teissier, « dans le sens de la sauvegarde des droits individuels », mais ils n'ont pas signalé qu'il devenait en quelque sorte le substitut du Parlement : en face du Parlement et de l'Exécutif confondus, se développe le Conseil d'État, grand organisme juridique de la démocratie, et l'étudier, c'est suivre l'évolution des garanties accordées aux droits individuels dans notre régime démocratique.

Les arrêts du Conseil d'État constituent un des phénomènes les moins connus, et en apparence les plus étranges de notre vie constitutionnelle. Comment expliquer que cette « poussée » de liberté contre la puissance publique soit l'œuvre de magistrats qui ne jouissent pas de l'inamovibilité judiciaire, anciens hauts fonctionnaires sans titres juridiques, choisis discrétionnairement par la puissance publique? Comment s'est accomplie l'évolution de ce Conseil du Roi, dont la première charge fut moins de garantir les citoyens contre la puissance publique, que de protéger la puissance publique contre ses propres fautes, dénoncées par les administrés? Quel prodige, que le droit administratif, le droit applicable aux rapports entre le simple particulier et l'État, se développe par les soins de cette juridiction dans le sens de l'égalité, conformément aux principes du droit applicable aux contestations civiles, dans le sens de l'unité juridique. Une étude de ses arrêts pose donc les plus importants problèmes. Dans quelle mesure avons-nous des droits contre l'État? Comment le respect de droits individuels est-il l'œuvre d'une institution d'autorité, que les lois ont abandonnée presque complètement à la discrétion de ceux contre lesquels elle est appelée à rendre ses décisions? Problèmes intéressants pour l'historien, le juriste ou le politicien, pour le simple particulier enfin, victime du « fait du prince ».

Il n'est pas de jour que des citoyens ne se plaignent d'être victimes de l'arbitraire gouvernemental : ces citoyens mécontents oublient, le plus souvent, l'existence du Conseil d'État, tout disposé à faire respecter leurs droits individuels, assez

indépendant pour annuler un sectionnement illégal, délibéré par un conseil général que présidait un Président du Conseil[1]. Combien d'entre eux savent que ces droits tout à la fois précis et mal définis sont munis d'une action en justice, comme les droits privés, et qu'ils ont le moyen d'obtenir satisfaction, en dehors des coteries politiciennes ou bureaucratiques[2]?

***

C'est du Consulat que date le Conseil d'État, héritier pour partie du Conseil du Roi, qui lui-même était le successeur de la *Curia Regis* des premières dynasties. C'est par le Conseil d'État que le premier Consul, puis l'Empereur, fit élaborer et discuter le Code civil ou Code Napoléon, tous les Codes, les grandes lois et les décrets; c'est parmi ses membres qu'il prit les grands administrateurs, les commissaires extraordinaires, les « missi dominici », comme un roi carolingien, les préfets, les ministres. Le spirituel et virulent Cormenin, qui fut auditeur au Conseil d'État napoléonien, écrivait dans son *Traité du droit administratif* (1821) qu'il « était la haute personnification du gouvernement : il était l'Empereur lui-même », tout à la fois conseil gouvernemental, juridiction administrative et chambre introuvable. « Un conseil des hommes les plus éclairés de France », disait l'Empereur[3]. On a quelque idée de ce prestige régalien par les romans de Balzac, où le conseiller d'État représente le plus important personnage de la hiérarchie publique; et l'on raconte de l'auteur du *Cousin Pons*, qu'il n'avait pas d'ambition plus grande que de siéger dans l'Assemblée illustrée par Daru, Portalis, Rœderer, les maréchaux civils de l'Empereur.

La constitution du 22 frimaire de l'an VIII, complétée par le règlement du 5 nivôse suivant, donna au Conseil d'État le pouvoir d'arbitrer les conflits entre juridictions, et de pro-

1. Arrêt Chabot du 7 août 1903 (*Recueil des arrêts du Conseil d'État* [Lebon], p. 619).

2. R. Leger, *L'Intérêt social et les droits individuels* (*Revue polit. et parlem.*, 1905, p. 499).

3. Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*, p. 33.

noncer sur les différends entre les particuliers et l'État, ensemble de litiges qui constituent « le contentieux administratif ». Ce contentieux, le président Vivien le définissait en 1845 de la manière suivante :

Le contentieux administratif se compose de toutes les réclamations fondées sur la violation des obligations imposées à l'administration par les lois qui la régissent ou par les contrats qu'elle souscrit; ainsi, toute loi qui établit une compétence, qui trace une forme d'instruction ou qui pose une règle de décision, peut donner ouverture à un débat contentieux s'il est allégué que la compétence soit intervertie, la forme inobservée ou la règle enfreinte. Tout contrat passé par l'administration a le même effet, si le sens ou l'exécution en sont contestés [1].

L'État est soumis à des lois et règlements : ces lois et règlements, c'est le droit administratif. S'il enfreint une de ces règles, il est justiciable, en principe, du Conseil d'État, juge administratif de droit commun. Ainsi, si un préfet révoquait un préposé en chef d'octroi, il violerait la règle de sa compétence, car cette révocation appartient au ministre des finances : le fonctionnaire révoqué pourrait déposer un pourvoi en annulation devant le Conseil d'État. Si un fonctionnaire est révoqué sans avoir eu communication de son dossier, conformément à l'article 65 de la loi du 22 avril 1905, il y a violation d'une des règles de l'instruction en matière disciplinaire et, partant, ouverture à pourvoi en annulation de la part du fonctionnaire qui en a été victime.

Le nouveau tribunal commença par ne pas bien fonctionner parce qu'un statut fixe et une procédure propre lui manquaient : les affaires ne lui étaient soumises que sur des rapports des ministres; l'abstention d'un de ces fonctionnaires suffisait à empêcher la mise en mouvement de la section compétente, au grand dommage du plaideur, sans moyen d'action pour la contraindre à juger. En 1806 fut créée une section spéciale pour l'examen des difficultés entre les particuliers et les administrations publiques; elle était présidée par le grand-juge; l'ordre des avocats au Conseil du Roi fut en même temps rétabli et leur ministère rendu obligatoire.

Cette section est l'origine très modeste du service du con-

1. Vivien, *Études administratives* (1845), p. 284.

tentieux de notre Conseil d'État actuel : modeste, car, simplement chargée de l'examen des affaires dont le jugement était réservé à l'Assemblée générale du Conseil, elle n'avait pas le pouvoir direct de l'instruction. Insuffisamment indépendante, elle joua néanmoins un rôle utile à la liberté, que Cormenin, témoin bien informé, mais peut-être un peu partial, rapporte en termes très laudatifs : « La commission du contentieux a retiré du gouffre de l'arbitraire la justice administrative... retenu les préfets et les ministres dans les bornes de leurs devoirs par la crainte de sa revision suprême; restitué les citoyens à leurs juges naturels, secouru le privilège de la propriété, affermi la liberté civile [1]. » Le secours donné au principe de la propriété, c'était les arrêts du Conseil en faveur des acquéreurs des biens nationaux ; l'affermissement de la liberté civile, c'était les arrêts consacrant la légitimité de la confiscation des biens des émigrés.

Les lacunes et les insuffisances de cette juridiction, dont la Restauration accentua le caractère arbitraire, furent de plus en plus insupportables; les critiques devinrent même si pressantes que l'on demanda sa suppression. « Sous la Restauration, rapporte le président Vivien, un député a pu dire, sans trop surprendre la Chambre, que les conseillers d'État étaient les oppresseurs du peuple [2]. » Le duc de Broglie, membre important de l'opposition libérale, ancien collègue de Cormenin sous l'Empire, se rallia, non sans quelques nuances, à la solution extrême, dans un article retentissant de la *Revue Française*. Cependant le parti des réformes l'emporta, malgré tant d'adversaires redoutables. Quant au duc de Broglie, plus sage que tenace, il devint bientôt président du Conseil d'État en prenant, des mains de Louis-Philippe, le portefeuille de l'Instruction publique : ainsi finit cette grande querelle.

Avec l'orléanisme, la royauté devint citoyenne, et à son image la haute juridiction : les ordonnances du 2 février et du 2 mars 1831 établirent les débats oraux et la publicité des audiences du comité du contentieux [3], instituèrent un minis-

1. *Du Conseil d'État envisagé comme Conseil et comme juridiction* (1818).
2. Vivien, *op. cit.*, p. 245.
3. La réforme fut étendue aux conseils de préfecture par le décret du 30 décembre 1862 et la loi du 21 juin 1865.

tère public, composé de trois maîtres des requêtes; les conseillers ayant pris part à la décision attaquée étaient récusés de droit; étaient exclus de la section les conseillers en service extraordinaire, hauts fonctionnaires partiaux ou grands seigneurs incompétents, nommés « honoris causâ »; le garde des Sceaux, président du Conseil d'État, perdait définitivement la présidence du comité du contentieux[1]; enfin le comité était scindé en deux sections, chacune composée de cinq conseillers. Le Conseil d'État prenait ainsi un caractère judiciaire; il restait cependant à le perfectionner, pour le rendre tout à fait indépendant du gouvernement. L'œuvre se fit lentement, au milieu des conflits politiques; un certain nombre des réformes précédemment admises furent rapportées par l'ordonnance du 18 septembre 1839; de plus persistait l'ancienne règle qui n'accordait au Conseil que le droit de proposition : c'était l'empereur, le roi qui était censé avoir rendu l'arrêt, le Conseil lui présentant un projet, qui n'avait de valeur exécutoire que par sa signature: or le roi avait le droit de refuser de le signer. La justice était dite « retenue », retenue par le roi, et les arrêts n'étaient que des ordonnances royales, contresignées par le garde des Sceaux.

La loi du 3 mars 1849 donna enfin au Conseil, plus exactement à la section du contentieux, un pouvoir juridictionnel : la justice cessa d'être retenue. Réforme passagère, car ce droit lui fut retiré par le décret du 25 janvier 1852; il ne le recouvra que par la loi organique actuelle de l'assemblée, la loi du 24 mai 1872. Le caractère juridictionnel s'est depuis lors accentué : la loi du 26 octobre 1888 a créé une section temporaire qui existe encore. L'article 24 de la loi du 13 avril 1900 a divisé la section du contentieux en deux sous-sections, ayant les mêmes pouvoirs que la section, et la loi du 17 juillet de la même année, a scindé en deux sous-sections la section temporaire, dans les mêmes conditions. La haute juridiction est donc plus qu'une assemblée délibérante, c'est une cour de justice.

Le Conseil d'État en outre de ses attributions judiciaires délibère et prépare les règlements d'administration publique;

1. La loi du 30 juillet 1828 abrogea la loi du 16 septembre 1807 en vertu de laquelle le Garde des Sceaux présidait les Chambres réunies de la Cour de cassation.

il donne son avis sur toutes les affaires soumises à son examen par le gouvernement, les unes obligatoirement, les autres facultativement; quelquefois même il prépare, mais très exceptionnellement, des projets de loi; ou, plus exactement, il est quelquefois invité à donner son avis sur les projets de loi par les ministres ou l'un des membres du Parlement. Partie importante, si l'on considère le nombre des affaires, mais moins importante que la partie judiciaire, car c'est par ce « contentieux administratif », sans cesse grandissant, que le Conseil d'État répond aux besoins juridiques de la démocratie, mal satisfaits et même contrariés par le Parlement. La haute Assemblée est ainsi conseil administratif et juge, partant elle est gouvernementale et judiciaire, tout à la fois subordonnée et souveraine.

Maintenant qu'il statue directement et que la justice est enfin tout entière déléguée à son assemblée au contentieux, le Conseil a soumis l'État, la commune et le département à une double sanction : l'une d'ordre pécuniaire, en cas de faute ou d'erreur ; l'autre, d'ordre réglementaire. Il a annulé leurs décisions, contraires aux lois, comme un tribunal civil annule un contrat pour fraude, illégalité, vol ou atteinte à l'ordre public. L'État justiciable, la commune, le département justiciables, voilà la grande transformation de notre droit public : elle est l'œuvre du Conseil d'État.

Sous l'ancien régime, l'État, c'était le roi. « Nos rois, disait le grand légiste Lebret, ne tenant leur sceptre que de Dieu seul, n'estant obligez de rendre aucune soubmission à pas une puissance de la terre et jouissant de tous les droits que l'on attribue à la souveraineté parfaite et absolue, ils sont pleinement souverains dans leur royaume[1]. Bossuet est le plus célèbre théoricien de cette thèse, dans sa *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte* (1709).

La déclaration des Droits de l'homme et du citoyen de 1789 posa le principe de la responsabilité de l'État. « La société, disait l'article XV, a le droit de demander compte à tout agent public de son administration. » Et l'article XXXI de la déclaration de 1793 ajouta : « Nul n'a le droit de se prétendre plus

1. *De la Souveraineté du Roi* (1632), chap. II, p. 4.

tère public, composé de trois maîtres des requêtes; les conseillers ayant pris part à la décision attaquée étaient récusés de droit; étaient exclus de la section les conseillers en service extraordinaire, hauts fonctionnaires partiaux ou grands seigneurs incompétents, nommés « honoris causâ »; le garde des Sceaux. président du Conseil d'État, perdait définitivement la présidence du comité du contentieux[1]; enfin le comité était scindé en deux sections, chacune composée de cinq conseillers. Le Conseil d'État prenait ainsi un caractère judiciaire; il restait cependant à le perfectionner, pour le rendre tout à fait indépendant du gouvernement. L'œuvre se fit lentement, au milieu des conflits politiques; un certain nombre des réformes précédemment admises furent rapportées par l'ordonnance du 18 septembre 1839; de plus persistait l'ancienne règle qui n'accordait au Conseil que le droit de proposition : c'était l'empereur, le roi qui était censé avoir rendu l'arrêt, le Conseil lui présentant un projet, qui n'avait de valeur exécutoire que par sa signature: or le roi avait le droit de refuser de le signer. La justice était dite « retenue », retenue par le roi, et les arrêts n'étaient que des ordonnances royales, contresignées par le garde des Sceaux.

La loi du 3 mars 1849 donna enfin au Conseil, plus exactement à la section du contentieux, un pouvoir juridictionnel : la justice cessa d'être retenue. Réforme passagère, car ce droit lui fut retiré par le décret du 25 janvier 1852; il ne le recouvra que par la loi organique actuelle de l'assemblée, la loi du 24 mai 1872. Le caractère juridictionnel s'est depuis lors accentué : la loi du 26 octobre 1888 a créé une section temporaire qui existe encore. L'article 24 de la loi du 13 avril 1900 a divisé la section du contentieux en deux sous-sections, ayant les mêmes pouvoirs que la section, et la loi du 17 juillet de la même année, a scindé en deux sous-sections la section temporaire, dans les mêmes conditions. La haute juridiction est donc plus qu'une assemblée délibérante, c'est une cour de justice.

Le Conseil d'État en outre de ses attributions judiciaires délibère et prépare les règlements d'administration publique;

1. La loi du 30 juillet 1828 abrogea la loi du 16 septembre 1807 en vertu de laquelle le Garde des Sceaux présidait les Chambres réunies de la Cour de cassation.

d'*imperium* abandonnée discrétionnairement à la puissance publique qui peut ainsi être légalement arbitraire, sans autre frein que la responsabilité ministérielle devant les Chambres. C'est l'article 26 de la loi du 24 mai 1872 qui a créé cette classe d'actes souverains, dits actes de gouvernement : « Les ministres ont le droit de revendiquer devant le tribunal des Conflits les affaires portées devant la section du contentieux et qui n'appartiendraient pas au contentieux administratif. Toutefois, ils ne peuvent se pourvoir devant cette juridiction qu'après que la section du contentieux a refusé de faire droit à la demande de revendication qui doit lui être préalablement communiquée. » Les ministres peuvent donc faire défense au Conseil d'État de juger certains litiges soumis à son examen.

Qu'est-ce qu'un acte de gouvernement? Il faut d'abord dire que la prudence du Conseil d'État a jusqu'ici empêché les ministres d'user de leur droit d'évocation : c'est donc lui qui a fait, spontanément, le départ entre les actes qui appartiennent ou qui n'appartiennent pas au contentieux administratif. M. G. Teissier range dans cette suprême catégorie tous les actes du Pouvoir exécutif ayant pour objet d'assurer le fonctionnement constitutionnel des pouvoirs publics et spécialement la collaboration du gouvernement et du Parlement (par exemple, l'ajournement de la Chambre pour plus d'un mois); les actes concernant la sûreté extérieure de l'État, les rapports internationaux (par exemple, un traité de commerce). Ces actes mis à part, tous les autres actes administratifs entraînent la possibilité d'une responsabilité pour l'État (ou pour les communes et les départements).

Les décisions abusives prises à l'encontre de fonctionnaires ont provoqué des applications très nettes du principe de responsabilité. On sait que leur nomination, leur avancement, leur discipline, leur admission à la retraite ne sont pas abandonnés à la discrétion des autorités supérieures; il en est de même pour les officiers : ces divers actes sont entourés de quelques garanties qui constituent ce que l'on appelle « l'état » des fonctionnaires. Violées, ces garanties donnent ouverture à des recours pour excès de pouvoir : la décision illégalement prise est annulée; annulée, elle peut, en outre, donner ouverture à un recours, dit contentieux, en vue d'obtenir le

remboursement des traitements non touchés, à titre d'indemnité compensatoire : ce recours frappe l'État (le département ou la commune) dans son patrimoine, c'est un recours pécuniaire, partant d'ordre civil. Les officiers réformés ou mis à la retraite d'office contrairement aux lois et règlements, obtinrent, les premiers, ces rappels indemnitaires; puis les fonctionnaires purent réclamer à leur tour cette protection judiciaire, qui leur avait d'abord été refusée. Tous l'ont aujourd'hui. Par exemple, un sous-directeur du ministère de la marine, après avoir fait annuler par le Conseil d'État sa révocation irrégulière, obtint de lui une indemnité égale à son traitement; et cette indemnité, il lui était accordé de la toucher jusqu'au moment où il serait soit pourvu d'un autre emploi, soit régulièrement relevé de ses fonctions [1].

Le Conseil d'État semble sous-entendre un contrat tacite entre l'employé et la puissance publique, analogue au contrat civil de louage de services; en somme il fait application du principe de la loi du 29 décembre 1890, qui défend les brusques congédiements, sans cause légitime, sous peine de dommages-intérêts [2]. Par détour, le droit civil pénètre dans le droit administratif sous un autre nom, sous le nom d'équité, sorte de bon sens supérieur, indépendant des catégories juridiques.

Cette analogie entre les deux responsabilités est très visible dans un arrêt du Conseil rendu en 1906 en faveur d'un employé municipal. A la suite des élections municipales du mois de mai 1904, le secrétaire général de la mairie du Cateau fut congédié suivant toutes les formes réglementaires : il avait vingt-quatre ans de services. Il demanda des dommages-intérêts à la commune, « démembrement de l'État », comme disent les jurisconsultes du droit public; il lui fut répondu par une fin de non-recevoir. Le Conseil d'État saisi de ce différend fit application du principe de droit civil en matière de congédiement illégitime, sans le mentionner, d'ailleurs, en accordant à ce vieil employé une indemnité représentant une année de traitement [3].

1. Conseil d'État. — Toutain, 9 juin 1899 (Lebon, 1899, p. 240). Cf. Villenave, 11 décembre 1903 (Lebon, 1903, p. 767).

2. Teissier, *op. cit.*, p. 256 et 257.

3. Arrêt du 15 février 1907 (Lebon, p. 156).



Plus ou moins influencés par l'aphorisme célèbre, emprunté par Thiers au président Aucoc, sur l'État honnête homme, beaucoup d'esprits sont réfractaires à cette responsabilité civile de l'État, comme si l'irresponsabilité était la condition nécessaire et suffisante du bon ordre public. De l'État, ils font une personne indépendante des agents d'exécution : comment cette haute personne morale serait-elle passionnée, partiale? On dit aussi que l'État ne pourrait agir au mieux des intérêts généraux si les médiocres préoccupations des particuliers économes venaient le troubler dans ses grandes combinaisons administratives : les partisans de l'irresponsabilité de la puissance publique cherchent ainsi à faire persister une règle qui vient d'un temps où l'État, confondu dans la personnalité du roi, était considéré comme infaillible par l'effet de l'investiture divine. Rousseau enseigne que la volonté générale ne peut errer[1].

Les services de l'État n'échappent pas aux erreurs et aux imperfections que redressent journellement les tribunaux civils : comment les fonctionnaires seraient-ils moins partiaux, passionnés et faillibles, que les industriels, commerçants et employés privés? « Je ne suis qu'un homme faillible », disait un jour à la tribune de la Chambre, M. G. Clemenceau parlant en qualité de chef du gouvernement. Chacun peut faire appel à ses souvenirs d'administré mécontent : quel piéton, quel expéditeur de lettres, quel contribuable n'a eu à se plaindre, au moins une fois dans sa vie, de l'État incompétent, lent et distrait?

Trop souvent, écrit M. Caillaux, les administrations cherchent des difficultés, elles en créent parfois. Dans presque tous les cas, de quelque façon que les différends surgissent, les chefs de service s'appliquent à faire traîner les litiges, à épuiser les voies de recours, soit qu'ils s'attachent à décourager les réclamants, en venant à bout de leurs moyens pécuniaires, soit que par peur des responsabilités, ils n'osent pas recourir à des transactions. On fait traîner les affaires,

1. *Contrat social*, I, VII.

avec le secret espoir de léguer à un successeur éventuel un dossier délicat [1].

A l'appui de ces considérations générales, M. Caillaux appelait l'attention de ses collègues sur l'importance des intérêts moratoires, dus par l'État pour retard à payer les indemnités auxquelles il avait été condammé par des arrêts du Conseil d'État. Le petit tableau qu'il a dressé est vraiment instructif :

	PRINCIPAL	INTÉRÊTS	TOTAL
	—	—	—
Affaire Lavie	706 508	683 616,11	1 390 124,11
Affaire Lecerf et Sarda.	308 882,82	104 332,18	413 415
Affaire Guillotin. . . .	422 595,64	433 478,37	858 074,01
Affaire Faga.	10 861,25	589 138,75	600 000
Affaire Motet	71 631,17	92 392,85	164 024,02
	1 520 478,88	1 905 158,26	3 425 637,14

On remarquera, d'abord, que la somme des intérêts (intérêts proprement dits ou dommages et intérêts) est supérieure à la somme due en principal. Dans l'affaire Faga, la disproportion est effroyable entre les 10 000 du principal et les 600 000 francs auxquels l'État a été condamné pour résiliation d'un marché de travaux.

La Chambre, ajoute le rapporteur, pensera sans doute, comme l'a jugé sa commission des crédits, qu'on ne saurait trop sévèrement blâmer de telles pratiques; qu'il convient d'inviter le Gouvernement à frapper sévèrement, après enquête préalable, les fonctionnaires qui par mauvais vouloir ou par excès de pusillanimité, compromettent les finances de l'État dont ils devraient avoir le souci [2].

Il faut poursuivre la lecture de ce rapport pour s'initier complètement au mécanisme des procédés de l'État : nous retiendrons notamment ce que M. Caillaux dit de l'affaire Faga, portée à soixante fois sa valeur par les intérêts moratoires.

Le crédit de six cent mille francs qui vient en dernier lieu a pour objet d'éteindre un différend survenu entre le Ministère de la Marine

1. Caillaux, Rapport sur une demande de 30 millions de crédits supplémentaires, *Doc. parl.*, n° 213. Annexé au procès-verbal de la séance du 9 juillet 1898.

2. *Op. laud.*, p. 15.

et un entrepreneur, M. Faga. De l'examen du dossier, il paraît résulter que le procès engagé a son origine dans les difficultés créées volontairement par le Ministère de la Marine à un entrepreneur qui avait le tort grave de ne pas lui convenir. Il semble que tous les moyens licites ou même illicites aient été bons pour provoquer la mise en régie de M. Faga. Les agents de la Marine auraient été jusqu'à susciter des grèves dans le personnel employé par l'entrepreneur; ils ont été, de ce chef, condamnés par les tribunaux à payer à titre de dommages-intérêts une somme de deux mille francs, dont le Ministère de la Marine fit supporter les frais à l'État, en allouant aux agents frappés par la justice des indemnités égales au montant des condamnations encourues (dépêche du 25 août 1893)[1].

Le recueil des arrêts du Conseil d'État, déjà riche en condamnations de la puissance publique, contient une affaire Ollivier-Zimmermann qui mérite d'être narrée avec quelque détail, parce qu'elle fournit les faits les plus caractéristiques sur la méthode d'action de l'État.

Chargés de l'entretien d'une route nationale, un conducteur des Ponts et Chaussées et un entrepreneur pratiquèrent des fouilles pour se procurer du sable et des cailloux dans un terrain situé sur le bord d'une rivière, la Nive, dans le département des Basses-Pyrénées. Fouilles illégales du fait qu'elles n'avaient pas été précédées par les formalités de la loi du 29 décembre 1892 relative à l'occupation temporaire. Les propriétaires, après quelques pourparlers verbaux, assignèrent devant le tribunal de Saint-Palais les auteurs de cette « voie de fait ». L'administration, pour couvrir ses agents qui allaient être condamnés, décida d'autorité que la sablière faisait partie du domaine public : la voie de fait illégale disparaissait juridiquement, car des fouilles peuvent être légalement pratiquées sur les terrains du domaine public, pour des travaux publics, sans aucune formalité. Ainsi fut pris un arrêté englobant dans le domaine public la sablière litigieuse, sous un prétexte topographique quelconque. Le tribunal dut surseoir à statuer. Plaideurs courageux, les propriétaires déposèrent un pourvoi devant le Conseil d'État en vue de faire annuler l'arrêté de délimitation; en même temps, ils dirent, comme le premier homme de Rousseau : « ce terrain est à moi », et ils entourèrent d'une clôture leur bien convoité.

1. *Op. laud.*, p. 85.

Le préfet, plus tenace que sage, leur fit dresser une contravention de grande voirie pour avoir enclos une dépendance du domaine public, et obtint du conseil de préfecture une condamnation qu'il fit immédiatement exécuter, malgré l'appel interjeté par les propriétaires devant le Conseil d'État : il ordonna donc aux agents des Ponts et Chaussées d'enlever la clôture. Puis l'administration, plus diligente que de coutume, faisait affermer le droit de pêche dépendant du terrain devenu domanial rien que par un trait de plume préfectoral.

Cependant, dit M. Hauriou, la justice du Conseil d'État avançait. Le 11 mars 1898, il rendait deux arrêts. Par le premier, il annulait l'arrêté de délimitation du 20 mai 1895 comme mal fondé, et comme violant le droit de propriété des requérants, et par le second, en conséquence, il mettait à néant la condamnation prononcée par le Conseil de Préfecture. Sitôt après, les consorts Zimmermann saisirent le ministre des Travaux publics d'une demande en indemnité pour le préjudice que leur avaient causé et la démolition de leur clôture, et l'affermage du droit de pêche, et enfin les procédures auxquelles les vexations de l'Administration les avaient obligés, dans cette belle mais coûteuse défense de leur droit. C'est sur cette demande en indemnité, qui, elle, était adressée directement à l'État comme responsable des agissements de son préfet, qu'est intervenue la décision du 27 février 1903.

L'arrêt annule la décision du ministre des Travaux publics « en tant qu'elle a rejeté les conclusions des consorts Ollivier-Zimmermann, tendant à obtenir la réparation des dommages qui ont été pour eux la conséquence de l'arrêté préfectoral, ordonnant la démolition de la clôture établie sur le terrain dont ils sont propriétaires dans la commune d'Huart-Cize ». Puis il les renvoyait devant le ministre des Travaux publics pour y être procédé à la liquidation de l'indemnité à laquelle ils ont droit en vertu de la présente décision[1].

Par un arrêt du 6 février 1903, le Conseil a décidé, confirmant et étendant quelques décisions antérieures, d'examiner lui-même non seulement les contestations à la charge de l'État, mais encore toutes les contestations soulevées par la gestion

1. Sirey, 1905, 3, 17. — Commissaire du gouvernement de cette affaire, M. Romieu affirma que l'irresponsabilité de l'État « dérivée de l'ancienne irresponsabilité du pouvoir royal n'est plus en harmonie avec l'idée moderne du droit ».

des départements et des communes qui jusque-là étaient du ressort des tribunaux civils : c'est là un vaste contentieux qui agrandit avec le champ d'application du principe de la responsabilité, l'importance de la juridiction administrative, devenant juge de droit commun de toutes les difficultés soulevées par la marche des services publics, sans distinction hiérarchique entre les intérêts nationaux et les intérêts locaux :

Voici l'espèce de l'arrêt du 6 février 1903 :

Le Conseil général de Saône-et-Loire, préoccupé d'assurer la destruction des vipères dans le département, vota en 1900 un crédit de 200 francs et décida d'allouer une prime de 25 centimes à quiconque aurait tué une vipère, sur production du certificat du maire de la commune où elle aurait été tuée. Le nombre de vipères tuées dépassa de beaucoup les prévisions : le préfet paya à quatre chasseurs de vipères une somme de 1 766 francs, tant sur le crédit de 200 francs que sur le crédit pour dépenses imprévues, et refusa de rien payer au delà. Les quatre chasseurs de vipères, parmi lesquels un sieur Terrier, réclamèrent le paiement de 2 473 vipères. Sur le refus du préfet d'ordonnancer la prime, ce chasseur s'adressa au conseil de préfecture, puis au Conseil d'État, qui reconnut qu'il était « fondé à réclamer l'allocation » promise.

Le Conseil d'État puisa les éléments de sa décision dans les règles de la pollicitation. Une pollicitation, c'est, en termes juridiques, une offre : ainsi un commerçant mettant à son étalage un objet avec une indication de prix fait au public une pollicitation. Elle l'engage ; s'il refusait de livrer cet objet au prix indiqué, il devrait être condamné à des dommages-intérêts : il y a dans ce sens de nombreuses décisions judiciaires. Nous devons donc dire que la pollicitation, dès qu'elle a été acceptée par quelqu'un, donne naissance à une convention qui, elle-même, fait naître une obligation. Le vote du Conseil général de Saône-et-Loire constituait bien une pollicitation, une offre d'argent en échange de têtes de vipères. Il en était de cette offre comme de celle d'une ville mettant au concours des plans de construction et promettant des prix : elle est engagée, et le dépôt de plans par les concurrents fait entre elle et eux une convention juridiquement obligatoire ; elle est tenue de réunir le jury de concours et de distribuer les prix qu'il aura décernés.

En prenant à son compte le contentieux des départements et des communes, on voit que le Conseil d'État, juridiction administrative, a jugé comme ferait un tribunal ordinaire : son droit, en s'étendant, prend bien un caractère civil, ses principes tendent bien à traiter la puissance publique et ses « démembrements » comme des particuliers. Rendu responsable, l'État se fond dans la nation, il n'est plus qu'un simple gérant; il est de moins en moins un supérieur; il perd son privilège d'infaillibilité. Les administrés peuvent enfin surveiller eux-mêmes les services publics pour les obliger à fonctionner convenablement.

Cette surveillance utile, l'expérience démontre cependant son insuffisance : ne devrait-on pas substituer à la responsabilité collective et anonyme de l'État, la responsabilité personnelle des fonctionnaires, auteurs de l'acte préjudiciable? Actuellement les fonctionnaires sont responsables, il est vrai, mais seulement de leurs fautes lourdes : or les fautes lourdes sont rares et difficiles à caractériser. En fait, c'est donc le contribuable qui « paie », pour les fautes de fonctionnaires inaccessibles, car c'est la responsabilité de l'État qui jouera seule, presque toujours, en mettant des centimes d'impôts à la charge de tous les citoyens. N'est-il pas juste d'obliger à « payer » ceux qui auront mis en cause la responsabilité de l'État? Les fonctionnaires eux-mêmes paraissent se rendre compte de l'insuffisance du droit actuel. Associés professionnellement, ils réclament l'application du droit commun : or, réclamant la liberté, ils ne la séparent pas de son corollaire juridique, la responsabilité civile, personnelle. Ainsi l'on voit la jurisprudence du Conseil d'État apporter une justification imprévue à des revendications arbitrairement isolées au milieu d'une évolution très générale de la puissance publique. « L'acte de volonté des gouvernants, écrit le professeur Duguit, l'acte étatique n'a en soi aucune valeur propre, c'est un acte de volonté individuelle, comme l'acte d'un particulier; s'il s'impose au respect de tous, si la force consciente peut lui venir en aide, c'est tout simplement parce que, par hypothèse, il est voulu conformément au droit[1]. »

1. *L'État. Le Droit objectif et la Loi positive* (1901), p. 268.

***

L'Etat tend à devenir un simple particulier : voilà ce qui donne à la jurisprudence du Conseil d'État une si grande importance politique et juridique. Mais quel est le sens de cette nouveauté? S'oppose-t-elle, d'une façon absolue, autant que cela peut paraître au premier abord, aux principes anciens, ou bien la responsabilité civile actuelle n'était-elle pas en germe déjà dans les règles constitutives de l'ancienne irresponsabilité monarchique? Peut-on prouver historiquement que ces deux principes se suivent, l'un naissant de l'autre?

L'histoire du développement de la bourgeoisie avant la Révolution est liée au développement de la Monarchie elle-même : histoire du Tiers, histoire du roi, ce sont les deux faces d'une même évolution. Aux mille arbitraires et irresponsabilités féodales, le Tiers substitue une seule irresponsabilité, à mille couronnes, une couronne. En apparence l'irresponsabilité, ramassée, est plus forte et toute au profit du roi. Mais en fait, cette unification apparaît comme un mouvement contre le roi lui-même qui n'est roi qu'en tant que seigneur féodal : nous le verrons, en effet, mourir avec la féodalité; après 89, le roi règne bien encore, mais ne gouverne plus. Tocqueville eut donc raison de croire que les rois s'étaient « montrés les plus actifs et les plus constants des niveleurs [1] ». Ils n'ont pas épargné leur trône. Derrière le roi, c'est le Tiers-État qui agit, les marchands et manufacturiers directement et seuls vraiment intéressés à l'unification des provinces et des lois, à toutes ces mesures nécessaires au transit plus facile des denrées; c'est lui qui « fait » le roi, servi par des intendants et des conseillers bourgeois, par tous ces légistes roturiers, habiles à trouver des « cas d'évocation » contre les seigneurs pour les dessaisir de leurs privilèges de haute ou de basse justice.

Ce droit d'évoquer toutes les affaires au roi jugeant en son Conseil, s'il augmentait le pouvoir du roi, détruisait en même temps les sources de son autorité : c'est là la grande importance

1. *De la Démocratie en Amérique* (Introduction).

de ces actes, qui, évidemment irréguliers en théorie, ont aidé à la formation de l'unité de la nation ; c'est par eux que se forme le régime de la centralisation, premier stade de la démocratie, de l'égalité, et, partant, de la responsabilité civile. « Les appels devant la justice instituée par le roi, écrit le président Aucoc, ont été un des plus puissants moyens de battre en brèche la féodalité[1]. » Le Conseil du roi examinait ces affaires évoquées selon les règles d'une procédure exceptionnelle, à tendances civiles, puisqu'elle avait pour effet de détruire les mille particularités juridiques des juridictions seigneuriales; elle travaillait à l'unification du droit, donc à la suppression de la royauté par la voie des « exceptions » aux droits féodaux. M. Dareste rapporte que la noblesse de Champagne, alarmée des continuels envahissements de la juridiction royale, supplia Louis X de déterminer les cas d'évocation. Le roi répondit : « Nous les avons éclaircis en cette manière, c'est assavoir que la royale Majesté est entendue ès-cas qui de droit ou de ancienne coutume peuvent et doivent appartenir à souverain prince et à nul autre[2] ».

On ne vit qu'en 1789 le caractère de tout le grand mouvement de la bourgeoisie en faveur de l'absolutisme royal : il s'épanouit en souveraineté nationale, en égalité civile, en responsabilité. Aujourd'hui les légistes de la République continuent au Conseil d'État l'évolution commencée par les marchands des bonnes villes royales : l'État en se ramassant de plus en plus perd ses attributs souverains d'irresponsabilité, et entre de plus en plus dans l'organisation civile de la société, basée sur la liberté des contrats et la responsabilité personnelle.

Ainsi la tradition explique la partie la plus novatrice de la jurisprudence du Conseil d'État, qui n'est plus mystérieuse dès qu'on la remet dans la vie constitutionnelle et économique de notre société moderne, à la suite du mouvement de libération civile commencée par les légistes royaux, adversaires de l'organisation militaire de la féodalité ; elle devient une création qui profite à la liberté. Nous assistons ainsi à la lutte entre l'administration des services publics et le gouvernement (les

1. *Conférences sur le droit administratif*, I, p. 49.

2. Dareste, *La Justice administrative en France* (2e éd., 1897), p. 89.

actes dits de gouvernement échappent à la responsabilité, nous l'avons dit), phénomène signalé notamment par M. Frank G. Goodnow comme caractéristique de notre temps : « L'époque actuelle s'attache surtout aux questions que l'on désigne sous le nom d'administratives. » La fonction de gouvernement appelée administrative est « distinguée de la sphère générale de l'activité gouvernementale, et l'expression *droit administratif* est appliquée aux règles qui réglementent l'accomplissement de cette fonction[1] ». Le Conseil d'État participe à cette œuvre d'administration démocratique ; il ajoute des règles aux règles déjà posées par les anciens légistes : le pouvoir, encore régulier, mais de plus en plus limité, est de plus en plus responsable.

***

C'est peut-être le mot : exceptionnel, toujours accolé au droit administratif, qui a caché le véritable caractère de ce droit, l'a fixé à une notion immobile, et, en quelque sorte, sorti de la démocratie. N'est-ce pas ce mot qui le fait apparaître indépendant des transactions civiles et commerciales, série de restrictions apportées au droit commun, somme de prérogatives exorbitantes ?

Le mot biffé, ne verra-t-on pas que le droit administratif ne constitue pas exclusivement un droit opposé au droit civil ? Il n'est pas que régalien, au service de l'irresponsabilité de la puissance publique agissant comme gouvernement : il est aussi un ensemble de garanties au bénéfice des individus, une série de droits à la disposition des gouvernés contre les gouvernants, la collection des reprises des gouvernés. Ces garanties, nous venons de voir qu'elles sont organisées suivant le droit civil, dans le sens de l'égalité ; le Conseil d'État se transforme à l'image des juridictions civiles ; l'État devient responsable civilement ; la collation des fonctions publiques se change en contrat de louage de services, sous la sauvegarde d'un droit qui, en restreignant de plus en plus l'autorité des supérieurs hiérarchiques, crée une sorte de discipline consciente, presque

1. *Les Principes du Droit administratif des États-Unis* (trad. A. et Gaston Jèze), p. 3.

volontaire, pour tout dire, contractuelle. C'est l'ensemble de cette évolution qui permet de dire que le droit administratif tend à disparaître; il n'est plus que du droit civil en voie de formation, évidemment encore exceptionnel, mais de moins en moins exceptionnel.

Ramené de cette façon à l'ensemble des faits juridiques, le droit administratif ne s'oppose plus aux principes de la démocratie; c'est encore du droit monarchiste, mais un droit à la disparition duquel travaillent tous les citoyens, avec le concours des juges. Ainsi vue, l'activité libérale du Conseil d'État devient compréhensible; ce n'est pas l'autorité faisant miraculeusement de la liberté, c'est la liberté civique pénétrant dans l'autorité et l'obligeant à lui faire des concessions. On peut reprendre ici l'expression du professeur Hauriou, aux yeux de qui la juridiction administrative « est l'instrument naturel des concessions, des abandons de privilèges administratifs », et l'on comprend l'observation du professeur Jacquelin faisant remarquer que « sous l'empire de ces tendances libérales, l'idée d'administration (ici liée à l'idée d'irresponsabilité) a reculé progressivement devant l'idée de justice[1] ». Longue évolution, progressive, que rien n'arrête; et puisque « ses décisions ont reçu tout à la fois des juristes, des intéressés et du public une complète et générale approbation, il est à croire que le Conseil persistera dans la voie où il s'est engagé[2] ».

Cette « civilisation » de l'État n'aura pas pour effet de supprimer l'autorité : ni les États-Unis, ni l'Angleterre, ni la Belgique ne connaissent un droit spécial semblable à notre droit administratif, applicable aux rapports entre l'État et les particuliers. Ce sont cependant des pays qui ont une résistante armature et une action publique très offensive, une police redoutable, un sentiment du pouvoir plus profond qu'en France. On ne peut donc craindre que l'évolution « civiliste » de l'État à laquelle nous assistons désarticule le mécanisme de la puissance publique : son effet est de moraliser l'État, si l'on veut bien donner à ce mot un sens général plus facile à entendre qu'à définir, de même que la royauté a évidemment moralisé

1. R. Jacquelin, *L'Évolution de la Procédure administrative* (Tirage à part de la *Revue du Droit public*, 1903), p. 10.

2. Teissier, *op. cit.*, p. 257.



l'autorité féodale, plus guerrière et moins juridique qu'elle-même.

La jurisprudence administrative montre le plus grand souci de la liberté individuelle; elle est moins fiscale que la jurisprudence de la Cour de cassation; elle est la plus empressée à être équitable, sensée, familière, « prudente et prévoyante », comme l'a écrit M. Charmont[1]. Corps juridictionnel et corps administratif le Conseil d'État a pu adopter ce que M. Hauriou appelle « une politique jurisprudentielle », formule que nous expliquerons en disant que le Conseil dit le droit moins en juge, départiteur de conflit, prisonnier des conclusions, des *petita*, qu'en arbitre, intendant des intérêts généraux, ceux-ci examinés un peu moins en considération des faits du litige que de la bonne administration. L'idéal du civiliste, quoi qu'il puisse en penser et quelle que soit l'audace de sa jurisprudence progressive, c'est, dégagé de sa ruse orientale, le jugement de Salomon, jugement qui vise à la logique, rédigé exclusivement en considération des intérêts individuels. Le juge civil départage les plaideurs; son attention et son souci se bornent aux conclusions des avoués. Tout au contraire, le Conseil d'État cherche la meilleure solution au delà des mémoires des avocats, comme ferait un arbitre impartial dégagé de l'obligation de rechercher les intentions des parties processives à la lumière des règles préétablies, nécessairement mal accommodables; il reste libre au milieu des textes, d'ailleurs souples, et c'est pourquoi le bon sens l'emporte et lui impose la nécessité d'être moins un juge qu'un administrateur préoccupé de l'intérêt collectif. Le juge civil quand il fait du « droit prétorien », c'est-à-dire du droit dégagé de l'application stricte des textes, essaye, lui aussi, d'ailleurs, de n'être qu'un administrateur; il prétend rechercher dans un contrat moins les intentions, moins la faute, moins l'utilité individuelles que les conséquences sociales d'un contrat qui pourrait être régulier dans la forme, mais dangereux pour l'utilité sociale.

Une des meilleures raisons qui expliquent la ferme indépendance du Conseil d'État, c'est le recrutement des auditeurs, futurs maîtres des requêtes, nommés au concours, à qui la

1. *Analogies de la Jurisprudence administrative et de la Jurisprudence civile* (*Revue trim. de droit civil*, 1906, n° 4.)

sagesse des conseillers plus âgés laisse la plus grande liberté. C'est par eux, par ces jeunes gens et ces hommes jeunes que parviennent au Conseil les principes modernes, l'audace novatrice : habitués au maniement des textes et des idées générales, laborieusement et honnêtement préparés à leurs fonctions, ils mettent dans leurs rapports et dans leurs conclusions les préoccupations les plus récentes de l'opinion; ils sont curieux, pleins d'ardeur, enthousiastes, pour la plupart, de cette besogne judiciaire qui fait du Conseil d'État la plus intelligente, la plus vivante des juridictions. Constamment renouvelé par le concours, périodiquement rajeuni, le Conseil ne cesse d'être en communication avec la vie, avec le mouvement des idées, qui précipite l'évolution de la démocratie; des formes supérieures de justice et d'administration sont préparées par ces auditeurs trentenaires, ces maîtres des requêtes quadragénaires, collaborant familièrement avec les conseillers cinquantenaires et sexagénaires.

Doit-on cependant craindre que le concours ne laisse passer quelques jeunes gens d'esprit moins libre qu'il ne conviendrait? Peut-être, s'il faut en croire quelques bons observateurs; mais vérifiée, l'observation nous ferait-elle craindre un péril qui menacerait la magnifique ordonnance d'une jurisprudence pluri-séculaire? Nous ne le croyons pas, pour cette raison sociologique qui, en poussant Lebret dans des voies insoupçonnées par lui et ses contemporains, a fait de cet agent du roi un des premiers théoriciens et agents de notre démocratie : il en sera pour ses jeunes successeurs, comme il a en été pour lui, tous prisonniers d'une évolution que la volonté individuelle est impuissante à diriger. Très libres, les commissaires du gouvernement près la section du contentieux font avancer le régime par des voies aussi neuves et imprévues que ces légistes, constructeurs inconscients d'un immense pouvoir au profit de la respectueuse et frondeuse bourgeoisie municipale à qui il n'a fallu que l'apostrophe de Mirabeau pour lui apprendre qu'elle était constitutionnelle.

Dans les autres grands corps de l'État, l'influence n'appartient qu'aux vieillards, prudents et peu curieux; c'est eux qui sont les chefs, sans rapport obligé avec les éléments jeunes de la nation : la nouveauté ne leur arrive que par à coups, après

avoir passé au travers d'une expérience trop riche et pour cela même un peu pessimiste; chargés de traditions et de souvenirs, alourdis par les honneurs de leur magistrature, ils savent trop ce qu'il y a de déchets dans les programmes de leurs cadets, pour tenter même un essai d'application. A la fin de leur vie, les hommes méconnaissent le petit bien des efforts répétés. Il en est ainsi à la Cour de cassation, cour souveraine, dont la jurisprudence est timide et même assez hostile à tout le mouvement d'émancipation sociale, quoique ses membres soient des juristes éminents, pour la plupart, d'honnêtes gens, fermement attachés à leur profession, laborieux lecteurs de ces recueils d'arrêts, le Dalloz ou le Sirey, où aboutit toute l'activité judiciaire, le vaste et complexe négoce des hommes. Que l'on songe un instant à tout ce que pourrait apporter de fraîcheur d'impression à ces hommes trop expérimentés de jeunes auditeurs dont ils auraient, au reste, mille moyens bienveillants et discrets de calmer l'ardeur réformiste si elle devait dépasser les limites de l'ordre public et de la bienséance hiérarchique. L'organisation du Conseil d'État montre tout le profit que retirent les justiciables de ces collaborations entre gens d'âges très différents, réunis par l'estime réciproque qui vient du travail fait en commun, consciencieusement, et avec plaisir.



On a demandé que les litiges entre l'État et les particuliers fussent soumis aux tribunaux civils : ne serait-ce pas l'aboutissement nécessaire de toute la jurisprudence plus ou moins civiliste du Conseil d'État? Il a été répondu que si les tribunaux civils étaient juges des contestations entre l'État et les particuliers, ce serait attenter à l'indépendance de la puissance publique; c'est un principe que le droit privé ne doit pas être le moteur de l'administration. On rappelle la règle posée déjà par Bacon : *Sub tutela juris publici latet jus privatum.* C'est là un curieux argument, qui constitue un « témoin » monarchiste dans notre droit républicain. L'admettre, c'est en somme affirmer que les actes de l'État ne doivent, ou ne peuvent pas avoir un caractère juridique. N'est-ce pas, au surplus, une pétition de principes que d'écrire que les lois et les contrats admi-

nistratifs appartiennent à un ordre d'intérêts et d'idées complètement étranger aux juridictions civiles, puisque c'est précisément le problème de savoir s'il est indispensable qu'il y ait deux ordres juridiques?

Il est possible d'admettre le bien-fondé de cette dualité de juridictions, mais à condition que ce particularisme juridique soit entendu de la même façon qu'il l'est dans le droit industriel, le droit commercial, spécialités qui sont sous la dépendance directe du droit civil. La soumission de l'État au droit qui réglemente les transactions privées, ne devrait-elle pas apparaître comme le meilleur moyen de faire pénétrer dans les services publics les règles de bonne foi et d'égalité qui ont organisé la responsabilité individuelle, à laquelle nous tenons comme à une des règles essentielles de la civilisation? L'État fonctionnerait-il moins régulièrement s'il était obligé de réparer ses fautes, de se préoccuper de la liberté, des droits acquis, de tous les droits acquis, voire même des intérêts légitimes des citoyens? L'indépendance administrative, justifiable sous le régime de l'infaillibilité et de la propriété éminente du roi, ne peut fonctionner aujourd'hui qu'au détriment de l'ensemble des citoyens, puisque l'intérêt public est sans lien avec la personne d'un chef, le roi de France, qui était dit *propriétaire* de son royaume. L'intérêt public n'est plus compris en dehors de l'intérêt de chaque citoyen : on sait, par exemple, que les expropriations pour cause d'utilité publique ne sont permises qu'en échange d'une juste et préalable indemnité, à la différence de ce qui se passait sous l'ancien Régime; car le roi en expropriant ne faisait que changer la destination d'un bien lui appartenant.

On écrit assez couramment que « des juridictions prises en dehors de l'administration seraient exposées à s'en séparer bientôt par l'esprit et les tendances que leur imprimerait l'habitude d'une juridiction indépendante; qu'elles seraient tentées, à leur tour, d'absorber dans leur autorité celle du gouvernement et que bientôt l'administration tout entière pourrait devenir leur subordonnée, pour ne pas dire leur vassale ». Entre deux dépendances, c'est donc la moins juridique que l'on préfère; on préfère que l'arbitraire reste enchaîné à l'arbitraire. Voilà où aboutit la spécialisation entendue en dehors de l'évolution

contemporaine qui tend à faire l'unité de principes entre les diverses juridictions.

On peut penser que des tribunaux spéciaux sont nécessaires, comme il est des prud'hommes ouvriers et des tribunaux de commerce; mais cette nécessité emporte-t-elle le maintien d'un droit exceptionnel, étranger à la liberté, à l'égalité? De plus en plus, nous ne concevons qu'une sorte de responsabilité, qu'une sorte de liberté des contrats, qu'une sorte d'interprétation des volontés, qu'une sorte de bonne foi. A mesure que la juridiction administrative s'éloigne de l'administration active pour devenir autonome, l'argument de la dualité présenté par Vivien perd donc de sa valeur; et sans doute, faut-il prévoir comme assez prochain le temps où la polémique sur les deux juridictions aura perdu toute raison d'être. La controverse se résout tous les jours, pratiquement, dans le sens de la légalité civile, au sein même du contentieux du Conseil d'État. Nous voyons ses sections, encore régaliennes, assujettir l'État, dont elles dépendent, à la responsabilité, en vertu des règles d'équité et de bon sens applicables dans le domaine du droit privé, car ainsi que le remarque le professeur Michoud, « dans ces divers cas si l'État est responsable, c'est en vertu des règles du droit privé [1] ». Si la jurisprudence administrative continue à se développer dans ce sens, sa « civilisation » apparaîtra un jour totale, si bien que l'on se désintéressera de la scission des compétences. Peu à peu se réalisera empiriquement l'unité réclamée par quelques écrivains de l'École de droit, mais moins en vertu de considérations doctrinales que d'une nécessité propre à la démocratie, qui est le régime de l'égalité civile.

Déjà sous la Révolution, plusieurs membres de la Constituante demandèrent le renvoi à l'autorité judiciaire civile de toutes les contestations soulevées par les actes de l'Administration; sous la Restauration, le duc de Broglie, sous le Second Empire, M. Bethmont, sous l'Assemblée nationale, M. Raudot reprirent cette opinion, mais celui-ci bornant la réforme aux Conseils de Préfecture : discutée, elle ne recueillit jamais même une minorité importante de suffrages. Si de nos jours quelques publicistes demandent encore l'unification des règles et procé-

1. *La responsabilité de l'État à raison des fautes de ses agents* (*Rev. de dr. public*, 1895, pp. 401 et suiv.).

dures juridiques, on peut dire qu'il n'y a pas dans le public un mouvement d'opinion comparable, même de loin, aux mouvements hostiles de la Restauration ou de l'Empire : le Conseil d'État, indépendant, juste, s'est intégré dans la démocratie. Il n'y a donc pas lieu de rouvrir de vieilles polémiques ; au reste la discussion serait assez vaine, car ce n'est pas d'un débat que dépendent les institutions ; et particulièrement le Conseil d'État est lié à des nécessités inexorables, au développement historique de la France et surtout à l'intérêt bien entendu des justiciables.

On pourrait dire, en un certain sens, que le Conseil d'État constitue une espèce d'opposition, régulière, légale, dont l'action n'est heureusement subordonnée à aucun parti, opposition d'ordre collectif, à caractère juridique, qui utilise des procédés de bonne foi, aussi peu soucieuse des opinions personnelles que préoccupée de l'intérêt public, inaccessible à l'ambition et à la vénalité, indifférente à l'éloquence (la procédure est écrite, les avocats rédigent des mémoires, parlent rarement et peu), fortement protégée contre celle-ci même par le respect des textes et des principes.

C'est Vivien qui a fait le plus magnifique éloge du Conseil d'État, suprême surveillant, opposant diligent et probe : pourtant ce juriste écrivait à une époque où le Conseil n'avait pas encore la valeur juridictionnelle qu'il a aujourd'hui :

Étranger à la politique, il conserve une impartialité qui fait sa force. Il est sourd à la voix des partis, car il ne pourrait prêter l'oreille à leurs suggestions, sans ébranler les règles de bonne administration qu'il est surtout chargé de faire prévaloir; sous une forme de gouvernement qui surexcite certaines exigences, il n'en tient aucun compte. Ses délibérations ne s'écartent jamais de leur but ostensible et avoué. Dans les assemblées où se disputent les existences ministérielles, les hommes sont plus considérés que les choses : soutenir ou ébranler le ministère est l'intérêt souvent dissimulé, mais toujours prédominant, auquel se subordonnent toutes les résolutions secondaires. Autres sont les préoccupations du Conseil d'État. Les questions de cabinet ne s'agitent point dans son enceinte : tout argument pris dans les convenances de la politique ministérielle y serait sans portée. On ne saurait dire combien ses décisions y gagnent en sûreté et en droiture. Les ministres qui le connaissent savent qu'on ne peut le surprendre avec certains arguments qui font fortune ailleurs.

Faut-il craindre des conflits entre l'arbitraire de l'administration et la juridiction administrative, gênante par sa justice? M. Jean Cruet qui a signalé un « antagonisme naissant » entre les deux pouvoirs, n'a pas insisté sur sa gravité, estimant toute crise conjurée, par le fait qu'il y a entre eux « pénétration réciproque » : les Conseillers d'État viennent de l'Administration active et retournent à elle. Raison dont la valeur est douteuse : c'est moins, croyons-nous, dans ce phénomène d'endosmose et d'exosmose qu'il faut mettre sa confiance, que dans la reconnaissance des justiciables : c'est à eux, les victimes de l'arbitraire de l'État, à faire bonne garde autour de la juridiction qui est leur seule garantie, puisqu'ils sont sans défense politique contre l'ingérence parlementaire, sans autre moyen juridique de mettre en mouvement la responsabilité ministérielle.

De plus en plus connu, de plus en plus invoqué, le Conseil est de plus en plus apprécié; les journaux, depuis quelque temps, y publient souvent ses arrêts et les commentent; le Congrès de la Ligue des Droits de l'homme, tenu à Bordeaux, au mois de mai 1907, lui a voté une adresse de félicitations : — c'était, croyons-nous, la première fois que des justiciables se déclaraient satisfaits de leurs juges —; les pourvois des fonctionnaires ont popularisé le recours pour excès de pouvoir; les diverses associations professionnelles de fonctionnaires pensent d'abord à ce pourvoi pour lutter contre le favoritisme. Ainsi l'opinion se rapproche du suprême Tribunal administratif, l'encourage dans son action, et déjà fortifie notre goût de la liberté et de la légalité à la lecture de sa jurisprudence. Et voici que nous nous éloignons des conceptions d'un temps souvent rappelé par les auteurs, où Édouard, prince de Galles et duc de Guyenne, célèbre sous le nom de prince Noir, faisait pendre, pour toute justice, ceux qui portaient à l'autorité supérieure des plaintes contre l'administration et ses officiers.

MAXIME LEROY

OUESSANT

Qui voit Ouessant voit son sang.

Tous les capitaines de navires qui ont un peu couru les mers connaissent l'île d'Ouessant. Ils en savent, à vrai dire, peu de chose, — qu'Ouessant est la dernière des terres européennes à l'ouest de la Bretagne et qu'avant de gagner le large ils peuvent échanger d'ultimes signaux avec le sémaphore du Créach. Ils voient, à la lorgnette, des côtes déchiquetées, des rochers immenses, comme renversés les uns sur les autres; au loin, autour de l'île, des courants écumant sur des récifs. Ils prennent le point à Ouessant et s'éloignent bien vite, car ils n'ignorent pas que les rochers et les écueils raconteraient de terribles histoires de naufrages et qu'il n'est peut-être pas de côte au monde où les sinistres aient été plus nombreux.

Les guides ne donnent guère de détails sur Ouessant : les guides sont faits pour les touristes, et il n'y a pas de touristes à Ouessant. L'île n'offre ni hôtels modernes, ni casino, ni établissement de bains. Mais elle a des falaises magnifiques et diverses : on n'en voit pas de plus belles sur les rivages déchirés de la Bretagne. Pourtant qui diable connaît Ouessant?

Contre la curiosité badaude des excursionnistes qui, chaque été, parcourent la France, elle est défendue par le proverbe breton : « Qui voit Ouessant voit son sang ». Il est vrai que cet omineux proverbe ne suffirait peut-être pas, de nos jours, à écarter les voyageurs; mais, quand ils consultent leur guide,



ils tombent sur des phrases qui ont détourné d'Ouessant des milliers de touristes. Ces phrases, les voici, telles qu'on les trouve dans le Guide Joanne, à l'article *Conquet*. — Le Conquet est le dernier petit port à l'extrémité des terres bretonnes :

Vapeur-courrier pour Ouessant les mardi, jeudi et samedi; départ (si le temps le permet) à six heures du matin en été, avec escale à l'île Molène; trajet en trois heures à trois heures et demie. Le bateau est aussi peu confortable que possible : les voyageurs y sont entassés pêle-mêle avec les marchandises et les bestiaux, sans aucun abri contre le mauvais temps. La traversée est souvent très dure et l'abordage à Ouessant parfois très difficultueux.

L'heure du départ, l'endroit où l'on s'embarque, le mauvais bateau, la mer dangereuse, l'abordage problématique, voilà qui n'est guère engageant!... Mais ne nous plaignons pas de cela, grâce à quoi Ouessant a conservé son originalité et le charme de son isolement. Je suis fatigué des villes d'eaux et des plages semées de casinos : je pars pour Ouessant.

***

Je suis arrivé à Brest trop tard pour attraper le dernier tramway à destination du Conquet. Alors une longue course en voiture dans la nuit, trois heures à travers un pays coupé de rudes montées et de brusques descentes, sur une route bordée de haies épaisses. Des brumes voguent sur le paysage endormi et sur la face pâle de la lune. A minuit, je frappe à la porte d'une auberge, — au Conquet. — Trois personnes sont encore au café; l'une d'elles s'embarque demain pour Ouessant et affirme, contre toute vraisemblance, que la mer est forte au large...

Réveil à l'aube, à quatre heures du matin. La brume s'est changée en pluie fine qui s'égoutte doucement des toits pointus, sans gouttières. Pas un bruit ne monte de la mer couverte de brouillards d'un brun léger.

La marée est basse : il faut faire un kilomètre le long du port, sur la falaise, pour aller chercher le vapeur, *la Louise*, qui nous attend hors des jetées. Enfin on l'aperçoit, noir et

immobile sur les eaux calmes de la rade. Un canot vient nous prendre sur une pierre glissante d'où l'on embarque.

La Louise!... D'après les renseignements du guide, on s'attendait au pire. Mais elle passe encore notre attente. On est saisi de stupeur, à regarder ce vieux bateau en bois, étroit comme un rasoir. *La Louise* a trente ans et les porte mal; sa poupe est pareille à celle que l'on voit, sur de vieilles gravures, aux bateaux de Sa Majesté Très Chrétienne; elle est sale, noire, négligée : elle juge inutile de faire des frais, à son âge. Son pont est au ras de l'eau : il semble que la première vague rencontrée le couvrira; elle le couvre, en effet. A la moindre lame, elle roule et se laisse aller sans dignité; elle avance lentement et n'a jamais su se hâter. Elle peut accepter cinquante passagers, — pas un de plus, — mais elle ne leur offre ni sièges ni abri. Ils se tassent les uns contre les autres où ils peuvent, pêle-mêle avec les malles, les colis, les sacs de farine, les pains que l'on porte aux habitants de l'île Molène, les briquettes de charbon destinées à la chauffe, et aussi avec les petits porcs, les moutons, voire les chevaux. La chaudière, énorme, est installée sur le pont; elle est enflée au point de ne laisser qu'un passage d'un pied et demi entre elle et le bastingage. A l'arrière, deux bancs sans dossier peuvent accommoder une douzaine de voyageurs. Les autres s'installent sur le rouf qui recouvre un trou sans air, la cabine, où l'on descend par un escalier à poules.

Telle quelle, *la Louise* assure, trois fois par semaine en été et deux fois en hiver, « si le temps le permet », la difficile traversée d'Ouessant. Telle quelle, son capitaine, Miniou, — un vieux loup de mer connu dans la Bretagne entière, — déclare qu'il ne la troquerait contre aucun bateau moderne. C'est un type, Miniou. Voilà vingt-cinq ans qu'il fait le service d'Ouessant sur *la Louise*. Il aime son bateau; ensemble ils en ont vu de rudes. Il ne sait ni lire ni écrire; mais comme il connaît l'archipel d'Ouessant, les écueils, — qu'il appelle des « cailloux », — les passes, les chenals, les courants!... On raconte qu'il menait, un jour, à Ouessant un vice-amiral; le temps était mauvais; le vice-amiral, peu rassuré à voir les allures plutôt rustiques de Miniou et son apparente inattention, monta près de lui et lui donna un conseil sur un ton



impératif. Miniou lui répondit : « Monsieur l'amiral, vous êtes maître chez vous et je le suis chez moi. Je tiens à ma peau et je vous prie de me laisser faire. »

Sur cette mer, Miniou est, en effet, chez lui. Il file lentement entre les îles, les îlots, les rochers, les bouées — et les écueils non signalés — qui forment l'archipel d'Ouessant. Il sait que les courants changent de direction et de force à chaque heure, suivant le vent et la marée : il calcule leur vitesse et s'arrange pour passer. En été, il y a souvent de la brume ; il faut qu'il ne voie pas à cent mètres devant lui pour renoncer au voyage. Dès que le vent se lève, la mer est grosse ; s'il souffle du sud ou du sud-ouest, Miniou sait que la passe du Fromveur sera trop dure, la baie de Porspaul agitée, l'atterrissage pénible : alors il se dirige vers la baie du Stiff, au nord-est de l'île.

Pauvre et simple *Louise*, combien de passagers as-tu secoués sur les lames rageuses du Fromveur ? Combien de fois as-tu risqué ta vie et la leur ? Combien de fois ta quille a-t-elle effleuré — pas plus ! — une roche cachée ?... Un de ces jours, alors que nous habiterons de nouveau le luxe et la chaleur des villes, nous apprendrons, par un journal, qu'un écueil t'a caressée trop rudement sous le brouillard, et qu'après avoir tant besogné, sur ces mers difficiles, tu dors maintenant le sommeil définitif de ceux qui ont dix mètres d'eau sur la tête, dans un fond calme où tu retrouveras, couverte d'algues et de goëmons, quelque malheureuse carcasse de bateau englouti, comme toi, sur les côtes traîtresses d'Ouessant...

Aujourd'hui nous sommes bien près de cinquante passagers sur le vieux sabot. Il y a des soldats d'infanterie de marine pour la garnison d'Ouessant, des femmes qui reviennent de « la grande terre », deux gendarmes, des prêtres, un « entrepreneur d'épaves », — qui a acheté le droit de fouiller avec des scaphandriers la côte de l'île, — quelques petits cochons, — qui crient aigrement, — et des marchandises entassées au hasard sur le pont. Miniou, capitaine et timonier, est à la barre.

Nous glissons sur les eaux grises et unies de la mer ; nous sommes enveloppés de brumes qui traînent au ras des flots et nous laissent distinguer parfois les falaises de la côte, parfois un rocher ou un groupe d'îlots. Des terres apparaissent,

indécises, et rapidement s'effacent. A petites secousses, *la Louise* avance, tourne autour d'une bouée, vire, fait un long détour et revient sur elle-même, avec la tranquille assurance d'une personne qui connaît sa route et la ferait les yeux fermés. Il tombe une pluie fine, contre laquelle on ne peut se protéger. Pas une vague; quelques bouffées de vent chassent la pluie horizontalement. Des bateaux de pêche fantômes passent près de nous, voiles déployées. Ils sortent, un instant, du brouillard et y rentrent aussitôt, sans bruit.

Après une heure et demie, voici une île à notre droite : c'est Molène. Des assises de rochers s'abaissent par gradins jusqu'à la mer; l'île paraît déserte. Nous entrevoyons à peine, là-bas, les maisons et le clocher de l'église. Nous ne pouvons approcher de la jetée : on met le canot à la mer. Alors, sur la côte sauvage, descendant les rochers jaunes, on aperçoit une longue file de gens vêtus de noir qui cheminent lentement jusqu'au bord de l'eau, pour chercher les pains que nous leur apportons. — Je sens bien que sur le bateau on a un peu de mépris pour ces habitants de Molène qui ne savent même pas cuire leur pain eux-mêmes et l'attendent du Conquet, trois fois par semaine. En hiver, ils le mangent souvent tout sec. On jette les pains au fond du canot, puis, sur les pains, les petits porcs et la viande de boucherie; une douzaine de passagers les suivent. Les formes noires, au pied de la falaise, arrachent chacune leur pain au passeur et remontent silencieusement le long des pierres jaunies...

Maintenant nous longeons les îles non habitées de Banec et de Balanec. Nous allons entrer dans la passe agitée du Fromveur. La mer commence à clapoter sur les flancs fatigués de *la Louise*; des lames grises, glacées et qui se crêtent d'écume, arrivent de l'horizon et fondent sur nous : le bateau roule, trempe son nez dans les vagues, se relève, retombe encore. Nous sommes dans le Fromveur. C'est un passage étroit entre Ouessant et l'archipel que nous venons de quitter : à marée montante et descendante, les eaux de l'Atlantique s'y précipitent avec fureur et produisent une houle qui ne cesse presque jamais. *La Louise* gémit; les vagues balaient le pont; mes voisins gémissent aussi et j'entends de tristes soupirs... A gauche, Ouessant nous est dérobé par la brume. A droite,

en pleine mer, nous apercevons le rocher de la Jument, où l'on construit un phare auquel on ne peut travailler qu'à peine quelques heures par jour et quelques jours par an. *La Louise* peine terriblement contre les houles. Enfin, après plus d'une heure de fatigue, elle met le cap au nord-est et nous entrons dans la baie calme de Porspaul. Les brouillards se sont évanouis; le soleil nous montre les côtes déchiquetées, les rochers entassés qui dégringolent dans l'eau, les anses cachées au fond des criques. Au milieu de la baie, un roc immense, le Corce, arrondit sa croupe. Nous passons à le toucher dans une eau transparente et sombre.

Puis, au fond de la baie, sur un terrain inégal, apparaissent le clocher pointu et les petites maisons blanches aux fenêtres exiguës de Lampaul.

***

Je suis logé, un peu en dehors du bourg, dans une maison neuve et propre qui appartient au père Le Gall, premier maître retraité de la marine, chevalier de la Légion d'honneur et d'autres ordres que j'oublie. Devant moi s'ouvre la baie de Porspaul, étroite, allongée; à droite, des falaises peu élevées au flanc desquelles court un sentier; à gauche, les petites maisons du hameau de Prat parmi des champs de blé; au milieu de la baie s'élève le Corce redoutable. Des tas de goëmons sèchent sur les falaises et la brise qui vient du large m'apporte leur odeur forte, une peu écœurante.

Quand la mer baisse, des rochers sortent de l'eau et dessinent une arête à égale distance des deux rives. La lumière marine sur la baie et sur les champs est blonde délicieusement, d'une extrême douceur.

Je prends mes repas à l'auberge de la veuve Stéphan. C'est, dans la rue du bourg, une vieille maison basse à deux étages, aux fenêtres étroites. Elle s'est tassée sur elle-même, a glissé un peu sur le roc jusqu'à ce qu'elle ait trouvé une position confortable : la façade incline en arrière et, en outre, gondole. Aucune marche ne sépare l'allée de la rue; les poules y passent, les chats, les chiens, et, au besoin, les petits porcs qu'on

engraisse. A gauche de l'allée, le café que l'on trouve dans presque chaque maison de Lampaul. Miniou y vient prendre un verre de banyuls; les Ouessantins préfèrent l'eau-de-vie. A droite, la salle à manger; le plafond et le parquet soit également vermoulus. Parfois, pendant le repas, une souris familière sort de dessous l'armoire et exécute quelques voltes et courbes gracieuses; parfois aussi, lorsqu'on marche dans la chambre située au-dessus de la salle, des morceaux de bois un peu pourris tombent sur la table. La table est sur chevalets, — près des fenêtres, pour profiter de la lumière. — Sur la cheminée, une grande glace au cadre en bois sculpté, doré loyalement, étonne par sa richesse dans cette salle pauvre. La glace porte l'inscription : *La Ville de Palerme*; elle a été trouvée sur une épave. Tout le luxe de l'île a été apporté par les naufrages.

La rue monte en pente raide jusqu'à l'église au clocher pointu et ajouré; au-dessous de l'auberge Stéphan, elle descend au port, — un port minuscule, qui n'a d'eau qu'à marée haute. — Les maisons de Lampaul, petites et basses, sont cachées sur les flancs et au creux d'un coteau qui les protège des vents d'ouest. Bien qu'elles soient abritées de la tempête, elle sont timides, craintives, et ne regardent au dehors que par de toutes petites fenêtres carrées.

Le premier matin, je suis réveillé dès cinq heures par les cloches de l'église. Elles sonnent l'*angelus*; puis, l'*angelus* sonné, elles continuent je ne sais pourquoi. Dans le demi-sommeil où je reste plongé, je ne comprends pas ce que disent ces sonneries qui agitent l'air matinal, et je me demande si cette île perdue au milieu des tempêtes et des brumes marque le temps à sa manière et fait un compte des heures que nous ne connaissons pas sur le continent.

Le soir, après l'*angelus*, la cloche s'est mise à sonner longtemps, dans le crépuscule triste et doux qui enveloppe Ouessant comme une caresse. C'est le glas des morts, pour un cadavre qu'on a retrouvé, cet après-midi, dans l'étroit passage qui nous sépare, au nord, de l'îlot de Keneller. Quatre Ouessantins traversaient, l'autre jour, par beau temps; — il n'y a que trois cents mètres d'une île à l'autre. — Au moment d'atterrir, le canot talonne sur une roche; une vague vient, le retourne,

voilà nos gens à l'eau. Le courant, qui, lorsque la marée donne, fait six ou sept nœuds à l'heure, les emmène autour de l'île. On en a repêché trois, il y a deux jours, à la pointe de Pors-Coret, qui allonge ses roches aiguës en face de nous. Le courant a porté le quatrième corps à l'endroit même où il était tombé à la mer. Le pêcheur qui l'a retiré l'a mis entre quatre planches et, sur une charrette à bras, l'amène au bourg. Les parents du mort ne le reconnaissent pas, tant il a été lacéré par les aiguilles des roches sur lesquelles il a été traîné. Mais le pêcheur s'obstine, se fâche; il frappe, à grands coups, sur le cercueil ouvert et répète : « Puisque je vous dis que c'est lui!... »

Avec la nuit, la brume descend sur la mer, s'accroche aux rochers, grimpe le long des falaises, et bientôt enveloppe l'île. Je me couche, le vent gémit sous les portes mal jointes, ébranle les parois légères, fait trembler la maison.

Et voilà qu'à intervalles réguliers s'élève la voix puissante de la sirène, au phare du Créach. La nuit entière, elle mugit lugubrement. Je m'éveille à moitié, par instants, et crois être, une fois de plus, sur un grand bateau pris par les brouillards en plein océan.



Depuis quarante-huit heures, la sirène ne cesse de se faire entendre, jour et nuit. Nous sommes perdus dans les brumes. De ma fenêtre, je vois les murs clairs du jardin, puis un voile gris sous lequel j'entends la mer. Parfois ce gris s'éclaire, blondit. Le soleil peut-être percera le brouillard. Je cherche dans les nuées sa face pâle. Mais non : le vent d'ouest apporte une averse de pluie fine, aux gouttes imperceptibles. Les cris de la sirène interpellent les navires dans la brume. Quelquefois on entend au loin, très loin, un cri faible qui répond : c'est un bateau qui passe lentement et s'écarte de nous.

Sur la falaise voisine, des formes humaines apparaissent, noires dans l'humidité grise. Ce sont des femmes d'Ouessant qui viennent au bourg. Elles se vouent aux vêtements noirs dès leur enfance et portent, comme par avance, le deuil de ceux qui sont partis sur la mer.

De longues heures mortes, où l'on se distrait seulement aux

changements d'opacité du brouillard. Parfois il s'entr'ouvre et les sombres rochers se montrent dans la baie, on devine la masse énorme du Corce; puis il se referme sur eux, s'approche plus près de la maison comme pour l'enfermer, pour la prendre toute. Et, de plus en plus triste à mesure que la nuit descend, la voix de la sirène nous arrive, propagée par le vent...

Le deuxième jour, n'y tenant plus, je sors. Je longe, dans le brouillard, la côte est de l'île. Pendant deux heures, je suis un étroit sentier raviné, le long de la falaise. La brume joue autour de moi un jeu inquiétant : je ne vois rien du dessin dentelé de la côte; parfois le chemin est fermé à vingt mètres devant moi; parfois je découvre à ma gauche un pan de rochers à pic, tombant droit dans la mer, je suis sur le bord de l'abîme; plus loin, c'est un éboulis de galets gigantesques couverts de goëmons, ou, resserrée entre deux langues de terre, une petite plage de sable pâle et fin, ou les vagues grises qui roulent, monotones. Je descends au creux des ravins jusqu'au niveau de la mer; puis, c'est la remontée au flanc de la falaise, parmi les prés ras et durs, bossués par les étranges monticules qui servent d'abri aux moutons. A suivre les mille déchirures du rivage, on n'a bientôt plus le sens de l'orientation; à voir sans cesse devant soi le mur fluide du brouillard, on s'hallucine; on voudrait courir, le trouer, pour voir ce qu'il y a derrière ces éternelles nuées grises. Je ne rencontre pas une âme; je n'aperçois pas une maison; je suis seul dans l'île et perdu, si ce n'était pour la voix gémissante de la sirène, que j'entends et qui m'indique l'ouest. Je me décide enfin à quitter la côte qui devait me ramener — mais après combien de détours? — à Lampaul, et je pars, à travers les prés et les champs, dans la direction de la sirène. Lampaul doit être entre l'endroit où je suis et le phare du Créach. Deux fois je tourne le dos à la mer; deux fois je trouve la falaise béante là où je croyais rencontrer les champs et le plein de l'île.

Enfin j'aperçois une forme indistincte dans la brume. Je m'approche : c'est une femme qui coupe le blé avec une antique faucille. En breton, avec force gestes, elle me dit où je trouverai le chemin de Lampaul. Je comprends ses gestes mieux que son langage. J'arrive enfin au bourg. Il y avait trois heures que je marchais égaré dans le brouillard.



Toute la nuit, la sirène a gémi. Ses cris rauques s'étouffaient dans la brume. Et je pensais à la légende de terreur qui naîtrait en ces gens de l'île, enclins à la superstition, s'ils ignoraient la cause de ce bruit étrange.

Songez-y! Un bruit, un appel, une voix, qui couvre l'île chaque fois que la brume l'ensevelit! Comment ne pas être frappé par le retour coïncident du brouillard et de la voix? Et c'est dans la brume que les navires viennent se briser sur les récifs qui entourent Ouessant!

N'y a-t-il pas là tous les éléments d'un mythe dont on peut tracer les grandes lignes? — Un monstre sort des cavernes profondes où nul être humain jamais n'a pénétré; il ne se risque au dehors que lorsque la brume est épaisse. Tapi à la pointe de l'île, sur des rochers aigus, il appelle d'une voix forte, jour et nuit, les navires qui passent, perdus dans le brouillard. Lorsqu'ils l'entendent, les pilotes se sentent attirés irrésistiblement vers lui. S'ils ne se pressent d'invoquer la Vierge, s'ils ne se hâtent de tourner la barre dans la direction opposée à celle d'où vient la voix, c'en est fait d'eux : ils touchent sur les écueils, la coque s'entr'ouvre, et le monstre se nourrit des cadavres tombés à la mer. Lorsque le beau temps revient, le soleil chasse la bête funeste au fond de ses cavernes.

Voilà la légende que créerait certainement l'imagination populaire. On ferait des cérémonies pour apaiser la bête. On lui rendrait un culte.

Oui, mais on sait que ce bruit sinistre est produit par de la vapeur poussée et comprimée dans un tuyau de cuivre à embouchure évasée. On sait que des hommes en règlent le mécanisme à leur gré.

La connaissance des causes empêche la formation de la légende, — et l'on voit clairement par cet exemple l'antagonisme qu'il y a entre la science et la religion :

Primus in orbe deos fecit timor...

***

Les vents sont montés à l'ouest, puis au nord-ouest; maintenant ils « halent » du nord. Dans le ciel, de gros nuages gris

ont couru, si lourds qu'on croyait qu'ils crèveraient sur l'île. Mais ils s'élevaient de plus en plus; entre eux de larges traînées d'azur apparaissaient. La mer triste est devenue bleue et s'est mise à rire au soleil dans les anses et sur les bords innombrables des rochers.

Cette île a la forme d'une dent molaire. Les pointes des deux racines qui s'écartent c'est, au sud, la pointe de Pors-Coret, à l'ouest celle de Pern. Entre les deux, la baie de Porspaul, au fond de laquelle, au point où les deux racines se rejoignent, est le bourg de Lampaul. Sur la couronne de la dent, au nord-est, le phare du Stiff domine une baie charmante, des prés descendent jusqu'aux falaises qui tombent à pic dans la mer. Le plateau de l'île est élevé de trente ou quarante mètres, avec son point le plus haut, au phare du Stiff, à soixante-cinq mètres, — tandis qu'à la pointe opposée, à Pern, le sol s'abaisse en pente douce jusqu'au niveau de l'océan, et l'on trouve là, jusque dans les prés, les énormes rochers à forme bizarre que l'on voit ailleurs sur les falaises. — L'île a dans sa plus grande longueur, de Pern au Stiff, treize kilomètres environ.

Ouessant est un rocher jeté dans la mer. Il est recouvert d'une couche de terre plus ou moins épaisse selon que les plis du rocher la protègent plus ou moins contre le vent. La terre, arrosée par les pluies et par la brume, est fertile. Des champs occupent le milieu de l'île; des fleurs magnifiques, des camélias, des fuchsias poussent dans les endroits abrités.

Au-dessus des falaises, ce sont des prés ras. Existe-t-il au monde des prés plus ras, plus fermes, plus touffus, où plus d'herbes aromatiques se mêlent au gazon? La menthe sauvage, le thym, le serpolet, les bruyères naines, les genêts rabougris et rampants, les scabieuses bleues, l'arnica jaune y poussent et parfument l'air. Le sol est dur, élastique, agréable au pied.

Ce gazon, des moutons le broutent, — de sauvages bêtes effarouchées, de très petite taille, d'une race particulière à l'île. — Ils ont de grandes cornes enroulées comme celles des mouflons. On les attache, deux par deux, à une corde retenue par une cheville fichée en terre. Ils sont dehors, jour et nuit, toute l'année. Contre la pluie et le vent, ils ont de singuliers abris qu'on voit s'élever çà et là dans les pâturages. C'est un entas-

sement de galets, en forme de croix, d'à peu près un mètre de hauteur; sur les galets on colle des mottes de terre arrachée avec le gazon. D'où que vienne le mauvais temps, les moutons trouvent ainsi un côté de la croix où s'abriter. On les voit derrière leur muraille, deux par deux, serrés l'un contre l'autre, lorsque la pluie tombe ou quand le vent jette des embruns par-dessus les falaises. A toute heure, ils s'appellent et se répondent à travers la lande. Par-dessus le grondement continu de la mer sur les rochers, par-dessus les gémissements de la tempête arrivant par rafales furieuses sur la première terre qui s'offre à sa prise après tant de milliers de milles marins, par-dessus les mugissements lugubres de la sirène de Créach, on entend les bêlements des moutons. Toute l'île est pleine de leurs aigres plaintes saccadées.

Parfois une paire de moutons rompt son attache. Les filles qui les gardent quittent aussitôt les fermes; c'est alors, sur les falaises, une chasse éperdue, jusqu'à ce que ces bêtes rebelles aient été poussées et cernées à l'extrémité d'un roc, d'où elles ne peuvent échapper... Mais souvent elles n'hésitent pas à se précipiter sur une des filles et, la bousculant, échappent encore.

Une fois les récoltes terminées, au mois de septembre, moutons, vaches et chevaux sont lâchés. Ils se réunissent en deux ou trois bandes et vivent librement pendant l'hiver, comme ils peuvent. Quand les prés ne leur donnent plus une nourriture suffisante, ils descendent le long des falaises et vont brouter le goëmon sur les rochers. Les vaches s'en nourrissent volontiers et leur chair s'en parfume fortement : — lorsqu'on sert du prétendu bœuf, à l'auberge de la veuve Stéphan, la viande a un goût de goëmon désagréable.

Au printemps, on pousse ces bandes d'animaux presque sauvages dans la cour d'une ferme et chaque propriétaire reconnaît sa marque.



Il n'y a pas d'arbres à Ouessant. Le vent ne leur permettrait pas d'élever la tête sur cette île où il règne en maître. Dans le petit vallon abrité de Lampaul, on a planté quelques

peupliers et, près de l'église, il y a un arbre. On va le voir, c'est la curiosité de l'île. Il est magnifique et solitaire.

Les arbres sont remplacés à Ouessant par la plus extraordinaire végétation de pierres que l'on puisse imaginer. Sur toutes ses côtes, l'île présente à la mer des rochers énormes que l'eau, patiemment, a sculptés en mille formes bizarres.

Aujourd'hui, je suis monté sur la pointe d'un roc élevé, au nord-ouest de l'île. Je regarde de haut la descente des rochers vers la mer ennemie. On dirait des guerriers, colossaux et frustes, à la face tailladée, sillonnée de profondes balafres. Ils n'ont plus figure humaine, tant les coups de la mer les ont meurtris. Mais ils se serrent les uns contre les autres; ils ne veulent pas mourir; ils opposent leurs robustes poitrines aux assauts de la vague. Ils restent âpres, sévères, immobiles, malgré leurs blessures qui saignent. Parfois la mer entre profondément dans leurs cavernes. On entend alors des cris sourds et affreux : ce sont les plaintes étouffées des géants. Puis ils redeviennent impassibles sous leur masque convulsé. Jusqu'au jour fatal de la mort, qui viendra à son heure, dans mille ou cent mille ans, ils feront leur devoir et protégeront les prés, les champs, les maisons et les jeux agréables des filles d'Ouessant dans la cour des fermes.

Du sommet où je suis assis, je me vois entouré de rochers. Ils crèvent de leurs mille pointes la côte qui fait face à l'îlot de Kereller. A gauche, dans la direction du phare de Créach, c'est une confusion inouïe de blocs renversés, d'aiguilles, d'arêtes vives, un amoncellement de pierres tel qu'il semble fait pour servir d'imprenables bastions à un fort. On ne peut s'empêcher de croire qu'une main cent mille fois plus puissante que celle de l'homme a disposé ces assises formidables suivant les règles d'une esthétique de Titans...

Mais la mer aujourd'hui autour des rochers! Et la mer à l'infini!

Une immensité souriante et bleue, sur laquelle vient reposer la calotte légèrement opaline du ciel. Pas une vague, pas un bouillonnement d'écume; un pailletis à fleur de peau qui accroche la lumière, un frisson léger de toute la surface pour montrer qu'elle vit. Droit devant moi, entre les cimes rugueuses des rochers, sous le soleil qui baisse, elle étend

une cuirasse d'argent étincelante et gonflée comme celle qui revêt le jeune sein des Walkyries.

A mes pieds, dans l'anse, l'eau est si claire qu'elle laisse voir la vie foisonnante des fonds marins, les sombres forêts de goëmons que d'invisibles courants agitent, les algues pliantes et souples, d'autres plantes que je ne connais pas et qui sont pareilles à de hautes fougères rouges; de grandes actinies allongent leurs bras délicatement colorés. Ici et là, des bancs de sable fin font des taches vert pâle entre les verdures foncées des goëmons.

Quelques petits bateaux sont rentrés à la godille et se sont amarrés à leur bouée. Leurs coques noires se mirent dans l'eau. De la hauteur où je suis, je regarde les gestes lents des pêcheurs qui arrangent leurs filets. Pendant près d'une heure, ils travaillent sans mot dire. Le silence n'est troublé que par ce que chuchote la mer aux rochers, par le cri rauque d'une hirondelle de mer dont les ailes en faucilles aiguës fendent l'air, par l'éternel bêlement d'un mouton sur les falaises.

Derrière moi, c'est la terre blonde qui ondule; les prés ras s'étalent jusqu'aux falaises avec, çà et là, des taches sombres de varech qui sèche; des silhouettes noires se démènent dans les champs de blés dorés; aux petites fenêtres des maisons basses, le soleil étincelle; les ailes des moulins sont immobiles et, très loin, le fin clocher de Lampaul monte dans le ciel pâle.

Une grande douceur ambrée enveloppe Ouessant.

***

Il y a sur mer des routes comme sur terre.

Il y a des points du globe où les navires passent; ils s'y donnent rendez-vous et s'y saluent. Ouessant est un de ces points. Aujourd'hui je m'assieds sur la falaise, près du phare du Créach, et je regarde les navires sur le boulevard de la mer.

Ils ne cessent de défiler. Jamais l'horizon n'est vide. Les uns se risquent à un mille de la pointe et échangent avec le sémaphore ces derniers signaux que le télégraphe emportera à Londres, à Hambourg, à Anvers; avec une lorgnette, je puis distinguer sur la dunette les gestes du capitaine. D'autres se

tiennent plus au large, d'autres sont à l'horizon : on ne voit qu'un point noir à l'endroit où le ciel et l'eau se rejoignent et un paraphe de fumée dans l'air... D'où viennent-ils? Ceux qui « descendent » arrivent du nord de la France, de l'Angleterre, de Belgique, de Hollande, d'Allemagne, des ports russes ou scandinaves. Ils vont dans les mers du Sud, aux Antilles, en Afrique, ou dans la Méditerranée, en Australie, vers les riches pays asiatiques, l'Inde, Java, la Chine, le Japon. Au sortir de la Manche, ils reconnaissent Ouessant et vérifient leur point avant de prendre la pleine mer.

Ces bateaux sont de toutes catégories. On aperçoit parfois, mais rarement, les voiles gonflées et symétriques d'un trois ou quatre-mâts; la plupart des navires sont ici à vapeur. Voici le lent caboteur qui va de Bordeaux à Nantes et de Nantes au Havre. Sa proue et sa poupe s'élèvent au-dessus de l'eau, mais le pont est au ras de la mer. Voici un charbonnier qui de Cardiff porte du charbon à Santander, à Gibraltar, Alger, Alexandrie... Il y a toujours trois ou quatre « vagabonds » qui font le cabotage de port à port, comme en flânant... Passe maintenant un lévrier de mer, un grand bateau aux lignes allongées, aux ponts superposés. C'est un *P and O* pour la Chine, un des paquebots de la *Castle Line* pour le Cap, ou l'un de ces puissants coureurs allemands qui écument aujourd'hui le commerce de l'océan et portent les marchandises germaniques dans les ports du monde entier. Leurs doubles ou triples cheminées laissent derrière elles une longue écharpe de fumée que le vent déchire.

On voit là l'aristocratie et la plèbe de la mer, ceux qui mangent une tonne de charbon par jour, ceux à qui il en faut quatorze ou quinze par heure; ceux qui traînent à huit nœuds, ceux qui en couvrent vingt. Les pavillons flottent dans l'air; le soleil brille sur les cuivres des manches à air, accroche une étincelle aux passerelles, et les bateaux, le nez lavé par les vagues, quittent le boulevard de la mer, s'éloignent d'Ouessant et bientôt disparaissent à l'horizon dans les solitudes infinies de l'océan...

CLAUDE ANET

(La fin prochainement.)

SERVITUDE CAMPAGNARDE

Le pire de la servitude, c'est qu'elle arrive à se faire aimer.

VAUVENARGUES.

Quand le lecteur de cette histoire saura que celui qui l'écrivit était un vieux hobereau, qu'il habitait une maison perdue au milieu de landes, d'étangs et de châtaigneraies, dans ces montagnes de Blond qui forment, à quelques lieues de Limoges, une sorte de coin par où le granit du plateau central s'enfonce dans les calcaires du Poitou, — il saura ce qui est nécessaire pour entrer dans ce récit.

I

J'avais vingt-sept ou vingt-huit ans. Je prolongeais à Paris, au delà de toute vraisemblance, un inutile séjour d'étudiant. Ma mère me pressait de rentrer en Limousin et de prendre en main l'administration d'un domaine qui, sans être considérable, ne laissait pas d'être une lourde charge sur des épaules de femme. Mais est-il en France un avocat, un médecin, un notaire de la campagne la plus reculée, qui n'ait estimé dans sa jeunesse que le séjour de Paris lui était indispensable, qui n'ait fait effort pour s'y maintenir, qui n'en soit parti avec désespoir?... D'ailleurs, à peine revenus dans leur province, ces honnêtes garçons se plient avec une docilité admirable à ses usages, à ses mœurs, et tout de suite reparaît en eux l'homme de leur village.

M'enterrer en Limousin me semblait une déchéance, un renoncement à tout espoir d'une vie intelligente, un abaissement à un état d'humanité inférieur. Je menais pourtant à Paris l'existence la plus médiocre. Les amis que j'y fréquentais n'étaient guère différents de ceux que la campagne aurait pu m'offrir. En réalité, c'était les mêmes, car, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, je m'étais lié presque uniquement avec des gens de ma province, et c'est eux que je retrouvais sans cesse au restaurant ou dans les cafés. Mais la rumeur de Paris me donnait, depuis bientôt dix ans, l'illusion de participer à la supériorité de cette ville. Je me croyais, de bonne foi, le plus parisien des hommes; et j'excusais par des prétextes, où ma mère s'obstinait à ne pas découvrir des mensonges, les continuels délais que je mettais à mon retour.

Que représente à l'esprit d'une femme sur qui tombe déjà l'âge, et qui a toujours vécu au fond d'une propriété limousine, l'existence, au quartier latin, d'un garçon de trente ans? Je ne l'imagine guère. Ma mère soupçonnait bien que j'y vivais dans la dissipation, sans pourtant me croire capable de rien faire qui ne fût d'accord avec la morale et la vertu; — cela, moins par naïveté que par un besoin profond de voir se perpétuer en moi une certaine idée chagrine qu'elle se faisait de la vie. Ses habitudes tracassières, une disposition malheureuse à descendre dans un détail infini la rendaient haïssable aux paysans; le sentiment qu'elle avait de sa faiblesse et qui l'inclinait à la défiance lui valait la réputation d'être dure; une minutieuse exactitude dans toutes les affaires d'intérêt la faisait passer pour avare. Et, à vrai dire, elle avait bien les défauts qu'on lui prêtait, mais surtout elle subissait les fatalités qui s'attachent au gouvernement d'une femme.

En dépit du mal qu'elle se donnait, notre domaine aurait été à la perdition si elle n'avait eu pour la seconder un domestique dévoué qui tenait la charge d'intendant. Léonard — c'était son nom — ne savait ni lire ni écrire, mais, à regarder un bœuf, il en disait le poids sans se tromper d'une livre.

Or Léonard, qui souffrait depuis longtemps d'un cancer à l'estomac, fut obligé de s'aliter. Et ce fut là pour ma mère un surcroît de tribulations. Apprenait-elle qu'il s'était fait conduire à une métairie éloignée (au risque d'achever d'un coup ce qui

lui restait de vie), elle s'emportait contre cet excès de zèle. Quelque travail, au contraire, avait-il été mal fait, elle en voulait à Léonard d'être demeuré dans son lit. L'instant d'après, elle se reprochait ce sentiment inhumain. Elle s'empressait d'aller le voir, négligeant, au besoin, une besogne utile. Mais, dès qu'elle était à son chevet, elle ne pouvait se tenir de lui faire le tableau des ouvrages en souffrance, de trouver qu'il était geignard, qu'il exagérait son mal, — si bien que les visites qu'elle faisait à cet homme avec les meilleures intentions du monde n'avaient d'autre résultat que de les irriter tous les deux.

Enfin Léonard mourut. On régla sa succession. Elle était plus élevée qu'elle n'aurait dû régulièrement l'être, même si l'on considérait la parcimonie du paysan. Ma mère fut bouleversée à un degré qu'on ne saurait dire. Évidemment, Léonard avait fait des gains frauduleux. Elle aurait perdu, sans lui, des sommes considérables ; n'importe : ces quelques centaines de francs, dont les gages qu'il avait reçus pendant quarante ans de bons services ne pouvaient rendre compte, l'exaspérèrent plus encore que ne l'eût fait une moisson toute entière grêlée, le feu dans un de ses bois, une épidémie sur son bétail. C'est qu'elle perdait par là une de ses illusions, — la croyance en l'honnêteté de cet homme, — et rien ne lui était plus sensible que le continuel mensonge qu'elle surprenait autour d'elle.

Elle m'écrivit une lettre, plus pressante que toutes celles qu'elle m'eût encore envoyées, pour me décider à revenir.

C'est une pauvre destinée, celle de ces lettres familiales qui tombent, tous les matins, dans des chambres de garçon ! Elles apportent deux choses dont les destinataires n'ont souci : des conseils et de la tendresse. Et l'indifférence qui les accueille n'a d'égale que la gravité avec laquelle elles sont écrites.

Par je ne sais quel dégoût de tout ce qui me rappelait un devoir, je m'en remettais à ma maîtresse du soin de lire ces quatre pages remplies de soucis rustiques qui me semblaient alors fastidieux. Mariette s'intéressait pour moi aux maladies des bœufs, aux accidents survenus aux métayers, à cette vie mesquine et compliquée d'un village groupé autour de notre maison et que dominait ma mère. Elle s'était prise d'une admiration assez étrange pour cette vieille femme qu'elle n'avait jamais vue et qui, dans ce Limousin où les mœurs anciennes

se sont à peu près conservées, exerçait à l'entour d'elle une sorte de magistrature. La lettre annonçait-elle quelque événement inaccoutumé, elle me faisait lecture du passage; si elle ne relatait au contraire que les tracas journaliers, la bonne fille disait : « Blanc partout! » Je n'en demandais pas davantage.

La mort de notre domestique vint déranger cette quiétude. Ma présence au Pradeau était désormais nécessaire. Je ne pouvais me dérober plus longtemps.

En prévision de ce départ, j'avais déjà formé le projet d'emmener avec moi ma maîtresse et de l'installer dans la maison laissée vide par la disparition de Léonard. L'exagération du sacrifice que je m'imaginais consentir en quittant Paris et le mépris d'une morale que j'estimais surannée m'empêchaient d'apprécier avec justesse l'inconvenance d'un pareil dessein.

Mariette ne demandait qu'à me suivre. Elle avait passé trente ans. Elle ne voyait plus la possibilité de recommencer une existence avec un nouvel amant. Elle était liée à moi par un attachement profond, où il entrait, je crois, moins de goût du plaisir que de respect pour ce faux air de supériorité que je m'appliquais à laisser paraître dans toutes les circonstances de ma vie. Quel que fût, d'ailleurs, le parti auquel je m'arrêterais, j'étais d'avance assuré qu'elle s'y soumettrait sans révolte. Pourtant, si je ne pouvais douter du chagrin qu'elle aurait à se séparer de moi, je ne pouvais non plus me dissimuler qu'il lui serait pénible de m'accompagner. Elle était simple et loyale. Elle répugnait à jeter le scandale dans ce petit monde qu'elle connaissait par les lettres de ma mère. Au moins aurait-elle voulu que je l'installasse dans une petite ville voisine, à quelques kilomètres du Pradeau, pour atténuer l'esclandre que produirait sa venue. Cette concession aux convenances me semblait indigne de moi, car je tenais à couvrir ma faiblesse et ma sensualité naturelle des apparences de la franchise et de la volonté la plus ferme.

Il devenait donc indispensable de faire savoir à ma mère la condition de mon retour. Je le fis par une lettre à la fois déférente et dégagée, où je semblais ne pas douter qu'elle n'acceptât un arrangement aussi simple. Puis j'attendis sa réponse avec l'indifférence que l'on a pour une douleur dont on n'est pas le témoin.

Apprendre que son fils avait une maîtresse, et, du même coup, qu'il avait l'intention de l'installer à sa porte, cette double nouvelle produisit sur ma mère l'effet qu'on peut concevoir. Ce mot seul de « maîtresse », si pareil et si peu semblable aux autres, lui semblait composé de lettres brûlantes. Il représentait pour elle des désordres inouïs, un mépris de tout ce qui faisait la dignité d'une âme bien née. Mais, par un mouvement naturel de son cœur, elle rejetait sur cette femme inconnue toute la responsabilité du malheur qui la frappait; et moi, je n'étais à ses yeux qu'un pauvre enfant aux mains d'une coquine.

Elle me répondit par une lettre où éclataient tous ces sentiments et qui respirait une fureur sans limites. Le ton passionné de ses reproches, qui faisait un contraste si violent avec cette belle modération que je m'étais imposée, ne fit que me renforcer dans ma détestable résolution. Mariette elle-même, effrayée de braver ainsi ma mère, me demandait de la laisser à Paris : je n'en voulus rien faire. Je me sus gré de me prouver à moi-même, en me tenant fermement sur la position que j'avais prise, que j'étais délivré des préjugés du vulgaire, — bref, un garçon supérieur.

Je ne me dissimulais pourtant point que la baisse de mon revenu finirait par me contraindre à regagner le Limousin; mais il m'était insupportable de paraître obéir à la nécessité, et je cherchais des raisons qui justifiassent à mes yeux mon départ pour ne pas sembler le subir. Le démon campagnard, qui ne m'avait jamais quitté, se manifesta chaque jour davantage dans mon allure et dans mes propos. J'éprouvais le même plaisir à me donner à Paris les façons d'un hobereau que j'avais à prendre en province les manières d'un Parisien. Et peut-être y avait-il là de l'affectation et du jeu; mais il était impossible de ne pas distinguer dans ma nouvelle attitude les signes avant-coureurs d'une transformation plus profonde, les velléités obscures par lesquelles on est averti de sa véritable destinée, quelque chose de pareil au bâillement qui vous dit qu'on a faim, au frisson qui vous annonce que la température a baissé.

Il arriva qu'à ce moment même deux des amis qui composaient ma société la plus intime durent s'éloigner de Paris. Un

troisième se maria. Je pus alors constater que ces amitiés n'étaient que des habitudes, et je me désintéressai presque des deux ou trois familiers qui me demeuraient encore. Des travaux d'expropriation ayant jeté bas la maison où se trouvait le café de ma jeunesse, il me sembla que ma vie ancienne disparaissait avec la bâtisse. Je me rendis plus précisément compte que depuis longtemps je m'ennuyais. De vagues malaises d'estomac, de légers vertiges me prévinrent qu'on ne vivait pas impunément à la table de restaurants médiocres. Et c'est ainsi que le dégoût d'une existence qui n'était plus de mon âge, le besoin de devenir quelque part un homme important, une lassitude physiologique m'inclinaient peu à peu à revenir au Pradeau.

Si j'avais poussé plus avant mon analyse, je me serais vraisemblablement aperçu que ma maîtresse elle-même n'échappait pas à cette désagrégation de tout ce qui avait été ma jeunesse et qu'elle faisait, elle aussi, partie d'un tout qui s'en allait à la ruine. Mais une sensualité où je voulais voir de l'amour, l'attachement le plus égoïste, que je couvrais du nom de fidélité, m'entêtaient dans mon projet de l'emmener avec moi. Tout son cœur (je ne parle pas de son intérêt, car je n'ai jamais rencontré de créature moins personnelle) la poussait aveuglément à me suivre; mais sa nature honnête lui représentait vivement le chagrin qu'elle causait à ma mère et l'inextricable embarras où me jetterait sa présence. A tout moment, elle parlait de rompre; et puis elle n'en avait pas le courage, ou c'était moi qui la retenais. Ces scènes, ces fausses ruptures, ces réconciliations finissaient par nous attacher plus étroitement l'un à l'autre que dix années d'une paisible liaison. Nous nous apparaissions généreux, — elle, en refusant de me suivre, — moi, en lui offrant de braver l'opinion pour elle. — Et le plaisir de nous sacrifier l'un à l'autre, cette incertitude même, le sentiment du précaire où nous étions donnaient à ces derniers instants le charme des débuts de l'amour.

Cinq ou six mois passèrent. Au Pradeau, la disparition de Léonard se faisait sentir plus encore qu'on n'aurait pu l'imaginer, car il y avait mille détails auxquels ma mère ne prenait pas garde et qui naguère n'échappaient point au regard avisé de

l'intendant. Une surdité qui s'aggravait tous les jours rendait plus ingrate sa besogne. Quel travail s'opéra dans son esprit? Pensa-t-elle que son refus ne faisait qu'exaspérer une folie de jeunesse et que le plus sage, peut-être, pour me dégoûter de mon dessein, était de sembler y consentir? Se dit-elle que, lorsqu'elle m'aurait sous la main, elle ne serait pas si dénuée de pouvoir qu'elle ne réussît à rompre des liens que le détestable entourage de Paris avait formés? Il dut y avoir de tout cela. Ce n'étaient pourtant que des prétextes, sous lesquels cette femme, d'une énergie peu commune, mais qui se sentait vieillir, cachait l'irrésistible besoin qu'elle avait de me revoir.

Elle m'écrivit :

Mon cher enfant, tu devineras s'il m'en coûte de subir la prétention à laquelle tu n'as pas craint de subordonner ton retour. Tu me connais assez pour juger de la répulsion qu'il me faut vaincre. Aujourd'hui je crois devoir taire mes sentiments personnels. Cette propriété est à toi : je ne veux pas que tu puisses dire qu'un entêtement de vieille femme t'en a tenu écarté. Je ne te demande qu'une chose, c'est que le nom de cette fille ne soit jamais prononcé devant moi et que je ne la voie point. Je te serais obligé de fixer ton arrivée au quinze de ce mois, car de toute façon, ce jour-là, les chevaux doivent aller à la gare, et, comme ils sont surmenés par la moisson, mieux vaut qu'ils n'aient pas à faire deux voyages.

Cette lettre ne me donna pas la satisfaction que je pouvais en attendre. Je mesurais, du même coup, et la douleur de ma mère et les difficultés qui m'attendaient. Si Mariette, à cette minute, m'avait offert une fois encore d'abandonner mon projet, je me serais laissé persuader. Mais eut-elle le sentiment de ce qui se passait en moi? Elle ne laissa rien paraître de ce qu'elle pensait elle-même, et. en tout cas, elle ne renouvela point une proposition qu'elle m'avait faite si souvent.

Nous convînmes que je partirais seul et qu'elle viendrait me rejoindre dès que j'aurais rendu habitable la maison de Léonard. J'affectai dans ces dispositions une assurance que je n'avais point. Elle, de son côté, paraissait ne pas douter de ma sincérité. mais elle restait persuadée que je ne la rappellerais pas, que notre séparation était un adieu définitif et que nous

avions trouvé un moyen d'en affaiblir l'amertume en ayant l'air de ne pas y croire.

II

Sauter du train; débarquer dans une station perdue; être salué du chef de gare et de l'homme d'équipe; aller à sa voiture et s'entendre appeler de son petit nom par son cocher; être reconnu par les bêtes et les flatter de la main; s'inquiéter de leur santé; apprendre que la jument a boité quelques jours; s'abandonner au trot vigoureux des chevaux, qui s'apaise au milieu de la côte, et découvrir soudain un immense paysage qu'on s'étonne presque de retrouver là et dont on est surpris plus encore de reconnaître le moindre détail; traverser un village, attirer les enfants curieux du bruit qui passe; stationner une minute à la porte du boulanger pour faire la provision de pain frais; dépasser les carrioles, entraîner derrière soi quelque bourrique emballée; s'envelopper dans son manteau à l'approche du soir; dire au cocher : « Pierre, il fraîchit », et s'informer s'il y aura de la chasse; arracher à la charrette de foin que l'on croise une poignée d'herbe encore humide; rencontrer ses métayers et rire de leurs exclamations, qui vous suivent longtemps; apercevoir, un instant, au sommet d'une côte, les murs et le toit de son logis, puis le perdre de vue; sentir les chevaux fatigués ralentir leur allure et tout à coup la précipiter, car ils ont reniflé l'écurie; entrer sur son propre domaine, rouler entre des bois et des champs qui sont à vous, prendre un brusque tournant que les bêtes connaissent, s'arrêter enfin devant sa maison, — toutes ces impressions, je les avais éprouvées bien des fois depuis le temps où, petit collégien, je venais au Pradeau pour les mois de vacances; mais elles m'assaillaient, ce soir-là, avec une vivacité dont je m'étonnais moi-même et qui se fortifiait de l'intime satisfaction de penser que j'étais ici le maître.

A partir de ce moment, je savais que le charme de l'arrivée était rompu. Je ne me rappelais pas un seul retour au Pradeau qui ne fût mêlé d'aigreur. Ces retours étaient cependant pour ma mère les seules joies de sa vie, mais il semblait qu'elle

prît plaisir à se gâter par des récriminations fastidieuses le bonheur qu'elle avait de me revoir.

Aujourd'hui qu'elle avait contre moi trop de raisons de plainte, je ne doutai pas qu'elle n'entamât sans délai une discussion violente à laquelle, dans le loisir du voyage, je m'étais soigneusement préparé. Mais il ne fut question, entre nous, que des malversations de Léonard, des ravages causés dans les champs par une invasion de rats et d'une fraude, médiocre pourtant, sur une vente de bois. Une répugnanc invincible l'empêchait évidemment d'engager une dispute sur un sujet dont la seule idée offensait sa pudeur de vieille femme.

Surpris d'un silence si inattendu, je me demandais s'il ne convenait point de brusquer cette situation délicate et d'aborder une discussion qu'elle ne voulait pas commencer.

Notre dîner se traîna sous la menaee d'un orage, sans qu'aucun mot fit éclater l'explication inévitable. Les jours suivants, il en fut de même. Je crois bien que ma mère finit par s'imaginer que j'avais renoncé au projet de faire venir ma maîtresse, et cet espoir mit dans nos relations un peu d'agrément et de douceur. Mais, un matin, elle aperçut le charpentier du village occupé à réparer la maison de Léonard. Le doute ne fut plus permis :

— Alors, tu la fais venir? — me dit-elle avec une fureur qui se contenait encore.

— Écoute, — lui répliquai-je, avec cet accent froid et poli qui me semblait le signe de ma supériorité, — expliquons-nous nettement ; je déteste le mensonge.

— Je le déteste plus que toi, — répliqua-t-elle.

— En ce cas, nous serons vite d'accord.

La tranquillité que j'affectais acheva de l'exaspérer. Elle se répandit en reproches passionnés. Je ne pensai qu'à opposer le plus grand calme à ce déchaînement de colère. Mais, en dépit de mes efforts, ma voix n'avait cessé de monter.

— Ne crie donc pas ainsi ! — me dit-elle.

Vexé de cette interruption qui humiliait mes prétentions au sang-froid, je répondis par une insolence dont je rougis encore aujourd'hui :

— Ah çà, est-ce que tu n'es plus sourde? — m'écriai-je.

— Plût au ciel, — repartit la pauvre femme avec une affreuse tristesse, — que je le fusse tout à fait, et que je n'eusse pas entendu ce que tu viens de me dire !

Elle me quitta sur ces paroles.

La trêve établie entre nous était désormais rompue. Nous ne nous adressâmes plus la parole que pour régler les questions intéressant le domaine.

Ce domaine se composait de métairies isolées et réunies dans notre famille par le hasard des héritages. J'allais de l'une à l'autre à cheval ; je renouais connaissance avec les métayers et les terres ; je me faisais montrer les bornages, indiquer le nom des pièces : j'étais étonné et ravi de l'intérêt que je prenais à ces occupations rustiques, où l'agrément du pittoresque relevait des soins assez vulgaires. La certitude que ma maîtresse allait bientôt m'apporter ce qui manquait à cette âpre vie m'entretenait dans une parfaite satisfaction de moi-même. Je lui écrivis, quand tout fut prêt, pour fixer le jour de son arrivée.

Ce jour-là, ma mère m'ayant demandé de la conduire en voiture à quelques lieues du Pradeau, je répondis qu'à mon grand regret, j'étais obligé de me rendre, l'après-midi, à la gare.

— C'est cette gueuse que tu vas chercher ! — me dit-elle.

— Appelle-la comme il te plaira, — répliquai-je.

Elle recommença les reproches qu'elle m'avait déjà faits. Je me gardai, cette fois, d'y répondre, craignant de me laisser entraîner à quelque nouvelle violence. Et, d'ailleurs, j'avais la tranquillité que donne la certitude du fait accompli.

Je trouvai Mariette à la gare. Elle arrivait avec effroi dans cette campagne inhospitalière. Je la voyais remplie d'inquiétude et de malaise, à la fois heureuse et fâchée d'avoir consenti à me rejoindre. Dans ce plein air, elle me parut vieillotte et déjà fanée. Mon imagination, échauffée par quelques semaines de solitude, l'avait niaisement embellie. Pour excuser ma hardiesse, j'aurais voulu présenter à la contrée une beauté éclatante ; et je sentais qu'il n'y avait pas de mesure entre ce qu'elle pouvait me donner et ce que je compromettais pour elle.

Ces impressions désenchantées nous retenaient silencieux. Le frisson qui court le soir au fond des vallées limousines frôlait nos épaules. A la place du plaisir que nous nous étions promis, nous ne découvrions en nous que le mutuel désir de récriminer l'un contre l'autre.

Nous arrivâmes ainsi à la maison de Léonard. Les attentions qu'elle remarqua dans l'arrangement de son logis, le contentement d'être chez elle ranimèrent la pauvre fille, sans dissiper ses appréhensions. Ma sensualité disssipa vite le mouvement d'humeur que je venais d'éprouver. Je fis avertir ma mère que je ne dînerais pas avec elle.

III

Ma mère connut alors des soirées, je peux dire plus solitaires que celles qu'elle passait au Pradeau lorsque j'étais à Paris. Demeurais-je par hasard près d'elle? Elle n'en tirait aucune joie, ne voyant dans ma déférence que de la contrainte et, en quelque sorte, une aumône. La laissais-je seule? L'idée que j'étais si près d'elle lui faisait paraître son isolement plus intolérable encore.

Elle s'imaginait que ma situation anormale faisait le sujet de toutes les conversations qu'elle ne pouvait entendre, — car elle n'ignorait pas que les paysans sont aussi sévères dans leurs jugements sur la conduite des maîtres qu'ils sont relâchés dans la leur propre. — La réserve de ma maîtresse, qui mettait autant de soin à s'effacer et à disparaître qu'une autre en eût employé à l'intrigue, la déconcertait et la désarmait tout ensemble. Elle s'irritait d'être sans prise sur une femme qui logeait à sa porte; n'ayant accepté ce voisinage qu'avec le ferme propos de rompre notre liaison, elle se reprochait de laisser couler les jours sans pourtant rien entreprendre.

Au bruit du scandale que je causais, sa sœur était accourue. Je l'avais toujours détestée. Je ne pouvais souffrir en elle une façon de tout rapporter à la religion et à la morale, que d'ailleurs elle ne séparait pas; l'habitude de hausser à une dignité supérieure tout ce qui se rattachait à elle, — jusqu'aux chiens, aux chevaux de sa maison, qu'elle préférait à ses

domestiques parce qu'ils étaient plus esclaves; — la vanité de paraître brillante, même dans une église de village, et de se donner de l'importance, — qui faisait le contraste le plus choquant avec la simplicité de sentiments qu'elle affectait; — la manie d'affirmer, à tout moment, qu'elle était incapable d'admettre que les gens fussent ou méchants ou menteurs ou débauchés, et pourtant l'esprit le plus soupçonneux, le plus méfiant, le plus inquiet, l'oreille la plus attentive à surprendre les propos les plus innocents, la pensée la plus encline à mal interpréter une phrase entendue à demi, un geste surpris à la dérobée : — bref, une de ces âmes demeurées en dehors du siècle, puissamment établies sur un petit nombre de principes, et chez qui une odieuse assurance tient lieu de réflexion, d'expérience et de bonté.

Ma mère dut subir l'assaut de sa morale outragée; mais elle ne put accepter que ma tante lui fît le reproche de compromettre par faiblesse la dignité de notre famille et d'avoir manqué à l'honneur en agissant comme elle avait fait. Il lui était insupportable qu'on prétendît la faire réfléchir à des choses sur lesquelles, depuis des mois, son esprit travaillait nuit et jour, et qu'on opposât, de la sorte, à la conduite que la nécessité et, sans doute, la prudence lui avait fait accepter, une attitude intransigeante qui ne résolvait rien.

Elle expliqua ses raisons : ma tante ne voulut y voir qu'une nouvelle preuve de la coupable indulgence que ma mère avait toujours eue à mon endroit. Les deux sœurs se quittèrent presque brouillées; et le résultat de cette visite fut que le sentiment qu'elle eut d'être enveloppée dans la réprobation qui m'atteignait rapprocha de moi ma mère et adoucit son aigreur.

IV

Nous étions en automne.

Les premiers jours de l'automne sont en Limousin les plus beaux de l'année. Le ciel déjà tourmenté forme une harmonie parfaite avec notre granit et nos bois. Mais cet accord ne dure guère : le vent d'ouest nous couvre bien vite de ses

nuées qui se répandent en brumes ou crèvent en pluies torrentielles; nos chemins, nos prés, nos landes deviennent un vaste marécage; et, de novembre à février, ce n'est qu'un long gémissement.

Les soins de mon domaine, la chasse, ces réunions de propriétaires campagnards que je méprisais à Paris et dont je découvrais tout à coup le singulier agrément, m'entraînaient sans cesse hors de chez moi. Les bavardages, les repas interminables, les parties de cartes que l'on va chercher à des lieues de sa maison, ce sont là de minces plaisirs auxquels la solitude et la distance donnent un prix insoupçonné. J'étais toujours par monts et par vaux. On me croisait sur toutes les routes. Parfois même il m'arrivait de ne pas rentrer la nuit.

Ce qu'étaient pour ma maîtresse ces longues heures d'abandon au fond de cette campagne perdue, dans cette maison que les plus grands feux n'arrivaient pas à réchauffer, on l'imagine sans peine.

J'avais demandé à Mariette de ne pas voisiner avec les petites gens du pays, qui auraient pu la recevoir. Elle-même redoutait de rencontrer ma mère au point de ne pas s'aventurer à cent mètres hors de chez elle. Comment résista-t-elle à cette vie presque recluse? Comment, par un coup de désespoir, ne s'enfuit-elle pas à la gare pour sauter dans le premier train qui passait? Je m'en étonne aujourd'hui; mais alors il me semblait naturel qu'elle payât de quelque ennui la situation exceptionnelle que j'estimais lui avoir faite.

Il n'échappait point à ma mère que je n'avais plus auprès de ma maîtresse l'empressement des premiers mois; mais, dans cette liberté que je paraissais reprendre, tantôt elle voyait un heureux présage, tantôt elle croyait reconnaître l'effet d'une habitude plus définitivement établie. Elle savait par la métayère que j'avais mise au service de Mariette combien celle-ci supportait mal la solitude où je la laissais. Elle résolut d'en tirer parti; et, profitant d'un déplacement de chasse qui m'éloigna quelques jours, elle lui fit offrir, par l'intermédiaire de la servante, une assez forte somme d'argent si elle consentait à me quitter.

Mariette m'accueillit avec un singulier embarras. Je fus frappé de sa tristesse : j'en ressentis une irritation d'autant

plus vive que, pour revenir près d'elle, j'avais hâté mon retour. Je ne lui cachai point mon dépit; j'allai jusqu'à lui faire entendre, que, si la campagne l'ennuyait, je ne me reconnaissais pas le droit de l'y retenir contre son gré. La pauvre fille ne se maîtrisa plus :

— Ah ! je vois bien — dit-elle — que tu es d'accord avec ta mère et qu'en rentrant ici tu espérais ne plus m'y trouver!

Je soupçonnai quelque intrigue. Je forçai Mariette à s'expliquer. Elle le fit avec des larmes : elle voulait partir sur-le-champ, abandonner un pays où tout le monde lui était hostile, où elle sentait qu'elle était pour moi plus une charge qu'un plaisir. Je la calmai avec des paroles; je congédiai la métayère; je protestai que le lendemain j'ôterais à ma mère toute envie de recommencer une tentative de cette sorte. Et pourtant je n'en fis rien; je gardai sur cette affaire le silence, par dégoût de renouveler une discussion pénible et de compromettre mon repos.

L'hiver passa; les beaux jours revinrent (il me faut suivre cette histoire comme on suit un calendrier : c'est que les saisons règlent tout dans la vie de la campagne.)

Les beaux jours avaient chassé ma maîtresse hors de chez elle. Au hasard de ses promenades, elle rencontrait des gens du Pradeau. On ne se rencontre guère aux champs sans se donner le bonjour, se dire un mot en passant : elle causa, devint familière; elle se départit peu à peu de la réserve qu'elle avait gardée jusqu'ici et de cette fausse dignité que j'avais voulu lui imposer. Par de légers cadeaux, de menus services, elle gagna l'amitié des servantes qui, tout en la jalousant, l'avaient longtemps méprisée. Je m'irritai de ces fréquentations désobligeantes, je lui en fis de vifs reproches; je lui représentai le danger qu'il y avait pour elle à s'acoquiner de la sorte. Mais, soit que je n'eusse pas le courage de contrarier son naturel, soit que, mon attachement pour elle s'étant relâché, ses façons me fussent devenues plus indifférentes, soit enfin que ma vie rustique m'eût rendu plus grossier, je la laissai à des habitudes qui, peu de mois auparavant, m'auraient semblé intolérables. D'ailleurs je ne doutais pas que ma mère, sitôt qu'elle en aurait connaissance, ne mît

bon ordre à ces relations et n'interdît à ses gens ces familiarités déplaisantes. Mais je me trompais lourdement,

Comment l'idée vint-elle à ma mère d'utiliser les dispositions où elle voyait la pauvre fille? Par quelle rouerie, — qu'il n'est pas rare, il est vrai, de trouver dans notre monde hobereau, resté si profondément paysan, — conçut-elle l'invraisemblable projet de faire de Mariette une servante? Par quelle intuition, quelle pénétration surprenante, avait-elle pu se former de ma maîtresse, d'après les seuls renseignements de notre indiscrète métayère, une idée assurément incomplète, mais suffisamment exacte pour permettre pareille intrigue? Le certain, c'est qu'elle l'encouragea dans la voie où l'ennui et son instinct aussi l'engageaient. Avec une habileté surprenante, une logique qui ne s'embarrassait ni des propos des domestiques ni de l'opinion du pays, elle lui laissa prendre au Pradeau, et par un progrès insensible, des libertés de plus en plus grandes. Elle parut fermer les yeux sur ses rapports avec nos gens; elle feignit, à plusieurs reprises, de ne pas remarquer sa présence dans la cour et jusque dans la cuisine. Elle fit plus : elle introduisit ma maîtresse dans sa propre lingerie, comme une ouvrière à la journée.

Cela se passa avec cette brutalité foncière et cet air de simplicité qu'ont toutes choses à la campagne...

Mariette n'était pas sans inquiétude sur ce que j'allais en penser. Je me montrai moins indigné qu'elle ne s'y était attendue. L'indifférence dont je témoignai lui prouva, mieux que des reproches, combien je m'étais détaché d'elle; et cela même la rejeta vers le Pradeau, à ces ouvrages, à ce commerce de femmes qui, dans cette campagne renfrognée, était l'unique distraction possible.

Le Pradeau, avec sa cuisine continuellement animée par le passage des paysans et des métayers venus apporter des volailles ou rendre des comptes, finissait par lui apparaître, auprès de son triste logis, comme un enviable séjour. Elle acceptait avec joie des occupations qui l'enlevaient à la solitude et la remettaient, pour ainsi dire, dans le train commun de la vie. Elle savait gré à ma mère de la recevoir ainsi chez elle; chaque jour, elle subissait davantage l'attrait qu'elle avait déjà, au temps où nous vivions à Paris, pour cette femme qui

la dominait par le rang et les façons ; et le désir d'être respectée par elle se mêlait peu à peu dans son cœur à l'amour qu'elle avait encore pour moi. Je ne suis pas éloigné de penser qu'elle eût voulu lui demander pardon, lui promettre de cesser désormais tout rapport avec son fils. Mais la crainte que ma mère ne profitât de cette faiblesse pour l'écarter à jamais la portait à dissimuler des sentiments qu'elle brûlait de lui faire connaître.

La mauvaise saison revenue, je me dégoûtai de son inconfortable logis. J'usai des facilités que semblait me laisser ma mère pour introduire ma maîtresse dans la chambre que j'occupais au Pradeau. La pauvre fille voulut refuser : il lui répugnait de trahir une confiance qu'elle prêtait naïvement à ma mère. J'insistai avec une brutalité qui ne m'était pas habituelle. Elle entra de nuit avec effroi dans une maison que le jour elle habitait avec plaisir. Je la négligeais de plus en plus. Elle en souffrait en silence, bien qu'elle trouvât dans cet abandon une sorte de quiétude. Moi-même, j'étais las d'une maîtresse qui ne se donnait qu'à regret. Je lui en voulais de ne pas prendre sur elle d'en finir avec une situation que je mettais un point d'honneur à ne pas résoudre moi-même. Je me refusais à lui signifier son congé, mais il m'eût semblé naturel qu'elle me dît : « Je pars », et que je ne fisse rien pour la retenir.

L'hiver suivant, je me décidai à remplacer Léonard par un nouvel intendant. J'étais en peine pour le loger. Mariette, qui voyait mon embarras, m'offrit d'abandonner sa maison et d'habiter le Pradeau si ma mère y consentait.

— Elle n'y consentira pas ! — répondis-je.

Elle insista avec une assurance qui ne fut pas sans m'étonner.

Je n'avais pourtant nulle envie de faire à ma mère une proposition dont le seul résultat serait, sans doute, une scène pénible entre nous. Ce fut elle qui, par ses allusions continuelles à l'embarras où nous nous trouvions et le plaisir qu'elle semblait avoir à découvrir des obstacles à toutes les solutions que j'offrais, m'invita, quelque répugnance que j'en eusse, à lui parler de cet arrangement que j'avais délibérément repoussé.

Elle l'accepta sans discussion, et comme si elle l'avait attendue ; son empressement me confirma dans une pensée qui m'était déjà venue : ma maîtresse et ma mère étaient d'accord. Cet accord avait-il suivi une explication entre elles, ou bien est-ce que les deux femmes n'avaient pas eu besoin de se parler pour s'entendre? Cela, je ne l'ai jamais su.

Je fis mine d'être leur dupe. Je n'y voyais que des avantages : je ne contraignais point ma mère; je ne paraissais pas non plus abandonner ma maîtresse.

J'avais l'air de triompher; en réalité, c'était ma mère qui arrivait à ses fins. Je m'en aperçus, le soir même, quand je demandai à Mariette de me rejoindre dans ma chambre. Elle s'y refusa nettement. Je ne lui demandai pas ses raisons. Et comme, au fond, je ne pensais qu'à rompre, je fus trop heureux que ce fût elle qui semblât m'y avoir forcé.

Mariette habita donc le Pradeau entre une femme qui la tolérait et un homme qui ne l'aimait plus. L'appréhension de revenir à Paris, une tendresse qui survivait à l'amour, cette résignation où nous engage presque invinciblement la campagne, et je ne sais aussi quel dégoût, la maintenaient dans une servitude où ma mère l'avait amenée et où elle s'était laissée conduire. Bientôt personne n'ignora plus qu'elle avait cessé d'être ma maîtresse. Ma mère n'hésita plus alors à discuter avec moi comment nous pourrions nous en défaire.

Toujours soucieux des apparences, j'estimais convenable de lui remettre, à son départ, une somme d'argent qui la garantît du besoin.

— Et à combien estimes-tu la vie de cette demoiselle? — fit ma mère avec dédain.

Dans le désir de lui déplaire et pour me montrer à moi-même combien j'étais au-dessus de l'âpreté paysanne, je fixai un chiffre excessif. J'ajoutai même, emporté par cette générosité verbale dont j'étais coutumier, que, si Mariette ne voulait pas de cet argent, je le jetterais à la rivière plutôt que d'en faire un autre usage.

Ma mère éclata de ce petit rire méprisant que je lui connaissais bien et qu'elle avait toutes les fois qu'on disait devant elle une sottise. Il lui semblait déraisonnable de penser qu'elle

pût rien devoir à une fille qui pendant des années avait vécu à nos dépens. La certitude que Mariette, en se domestiquant, avait perdu tout pouvoir l'inclinait d'ailleurs à la patience. Elle résolut d'attendre encore, et de vaincre avec le temps une obstination qu'elle jugeait, non sans justesse, la dernière exigence de ma vanité.

Les semaines, les mois passèrent. L'activité de Mariette la rendit insensiblement nécessaire dans la maison. Ma mère répugnait toujours à lui verser cette somme d'argent sur laquelle je demeurais intraitable. Elle finit par mettre au compte de la bonté et de la miséricorde l'économie qu'elle faisait en acceptant ses services.

Pour moi, j'évitai de m'expliquer avec mon ancienne maîtresse. Mon silence me parut de la magnanimité, — et sa résignation, une bassesse native qui justifiait à mes yeux mon abandon.

IV

Quelques années plus tard, une amie de ma mère entreprit de me marier.

C'était une vieille dame impotente, qui occupait ses journées à faire glisser devant elle deux listes où figuraient, suivant leur sexe, les jeunes gens des familles nobles du pays; et si deux noms s'assortissaient à ses yeux, elle amorçait aussitôt l'affaire.

Le projet de m'unir à une jeune fille des environs de Civray sortit d'une de ces combinaisons du hasard. Nous nous rendîmes, ma mère et moi, en Poitou. Mon mariage y fut résolu.

Nous rentrâmes au Pradeau avec le dessein arrêté de faire entendre à Mariette qu'elle ne pouvait demeurer à notre service plus longtemps. Nous ne l'y trouvâmes déjà plus. Au bruit de mon prochain mariage, elle avait quitté la maison, pour s'établir dans une petite ville voisine, où ses économies et des journées d'ouvrière lui permirent de subsister.

Cette solution inespérée nous soulageait d'un grand poids. Je ne sais qui, de ma mère ou de moi, s'en réjouit davantage. Nous nous entendions pour juger que ce départ était naturel,

mais que Mariette y avait mis toute la délicatesse possible : nous lui accordâmes en éloges ce que nous n'avions pas eu à lui payer en argent.

Ma mère, qui m'avait poussé au mariage avec l'acharnement que les femmes déployent dans ces sortes d'entreprise, ne tarda pas à reconnaître qu'elle avait travaillé contre elle-même. Il arriva au Pradeau ce qui arrive communément dans ces bâtisses campagnardes rustiques où des personnes d'âges différents sont obligées de vivre ensemble : on y vit en état de guerre.

Entre ma mère et sa bru, ce fut une continuelle dispute. Cette jeune femme effacée, telle que les pensionnats les préparent et que la campagne les achève, se révéla vite impérieuse et décidée à ne souffrir aucune volonté près d'elle. Quand elle apprit qu'une servante du Pradeau avait été ma maîtresse, elle s'emporta contre ma mère avec la dernière violence, lui reprochant comme une vilenie, qui les déshonorait l'une et l'autre, d'avoir toléré, un seul jour, une pareille honte sous son toit.

L'injustice de cette petite fille, qui ne pouvait même soupçonner ce que ma mère avait enduré, eut l'effet le plus imprévu. Ma mère se découvrit tout à coup une sorte de sympathie pour celle qu'elle avait tant détestée ; son indulgence envers Mariette s'accrut de toute l'animosité qu'elle témoignait à sa belle-fille ; et les invectives de celle-ci l'attachèrent à son ancienne servante mieux que dix nouvelles années de servitude n'auraient pu le faire.

A quelques mois de là, ne pouvant plus longtemps s'accommoder d'un logis où elle ne dominait plus, ma mère se réfugia dans une de nos métairies. A peine y était-elle installée qu'elle voyait arriver Mariette. Il dut se passer entre elles une scène bien surprenante : Mariette offrit à ma mère ses services et ma mère les accepta.

A partir de ce moment, les deux femmes vécurent ensemble. Ma mère était devenue tout à fait sourde. Elle conservait avec Mariette un ton âpre et coléreux que tempérait un tutoiement auquel elle s'était peu à peu abandonnée. Par une bizarrerie qui s'accordait assez mal avec son caractère économe, le grand

intérêt des derniers mois de sa vie fut de se préparer un tombeau qui, dans la simplicité d'un cimetière de campagne, prenait des proportions magnifiques. Elle y réservait une place à Mariette, sa servante, pour l'avoir fidèlement servie.

Elle ne donna pas suite à ce dessein, sans doute par la réflexion que les maîtres sont les maîtres, les domestiques les domestiques, et qu'il sied, même dans la mort, de ne point les confondre. Mais elle légua par testament à Mariette la métairie où celle-ci devait un jour lui fermer les yeux.

JÉRÔME ET JEAN THARAUD

AU PAYS D'EXIL[1]

DE CHATEAUBRIAND

II

BUNGAY

IV

J'ai cependant commencé moi-même, si l'on s'en souvient, par faire entendre que l'idylle de Bungay n'avait peut-être eu de réalité que dans la fougueuse imagination de Chateaubriand, si prompte à ce genre de mirages. J'avais, pour penser ainsi, des arguments assez plausibles. Il y a toujours, en pareille occurrence, quelque lieu de se méfier d'un homme qui dit de soi :

> Aimer et souffrir était la double fatalité qu'il imposoit à quiconque s'approchoit de sa personne. Jeté dans le monde comme un grand malheur, sa pernicieuse influence s'étendoit aux êtres environnants : c'est ainsi qu'il y a de beaux arbres sous lesquels on ne peut s'asseoir ou respirer sans mourir.

Voir la *Revue* des 15 juillet et 1er septembre.

Ou encore :

René avait été atteint d'un arrêt du ciel qui faisoit à la fois son supplice et son génie; René troubloit tout par sa présence : les passions sortoient de lui et n'y pouvoient rentrer.

Puis, il me paraissait difficilement acceptable que Chateaubriand, dans sa lettre au docteur Davey, eût poussé l'inconscience jusqu'à envisager, non pas comme possible, mais comme certaine, l'éventualité de son retour à Beccles, aussitôt après la publication de l'*Essai*, si vraiment il avait laissé derrière lui, dans ces parages, des ruines encore toutes fumantes. Enfin, l'entrevue de Londres, en 1822, loin d'infirmer mon sentiment, lui prêtait une nouvelle force. Il n'y avait évidemment pas à contester cette entrevue : elle est authentiquée par le témoignage d'un secrétaire de l'ambassade, M. de Marcellus. Mais c'est son authenticité même qui me semblait fournir un argument de plus — et non le moins significatif — contre la version des *Mémoires d'Outre-Tombe* touchant l'épisode de Bungay. Comment! voici une jeune fille qu'un étranger, hôte de ses parents, a presque subornée, en négligeant de l'avertir qu'il était déjà marié dans son propre pays; et, devenue la femme d'un autre, elle garde si peu rancune au coupable qu'il ne lui répugne même pas de se retrouver en sa présence? Que dis-je? elle le recherche, elle accourt spontanément à lui, elle fait « cinquante lieues » de diligence à seule fin de le revoir, et cela sous le prétexte encore plus déconcertant de recommander à sa haute bienveillance les fils de l'homme d'honneur qui l'a consolée de son abandon!... N'était-ce pas, en vérité, par trop illogique, même si le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas? Et comme tout s'expliquait, au contraire, dans l'autre hypothèse! « Quoi! — se fût dit Mrs. Sutton, — ce jeune réfugié que j'eus autrefois pour professeur de français, il est maintenant ambassadeur à Londres? Mais, alors, il doit être dans les meilleurs termes avec M. Canning. Si je le priais d'intercéder en faveur de mon fils Samuel, qui a si grand désir de passer aux Indes? Peut-être ne refusera-t-il pas d'avoir pour l'enfant de son ancienne élève les bontés que mes parents eurent pour lui. » Et elle venait très simplement sonner à l'ambassade de *Portland Place*.

Oui, mais c'est probablement que les mystères de l'âme humaine ne se débrouillent pas avec cette simplicité. Toujours est-il que je n'ai plus aujourd'hui la même foi dans mon doute. Et pourtant, parmi les résultats de mon enquête, il y en a qui tendraient à fortifier les soupçons que j'avais d'abord exprimés. Une lettre, déjà mentionnée, de F. S. Basden à Wilton Rix, contient ceci :

J'ai pris auprès de M. Child des informations relatives à Chateaubriand. Selon lui, l'intrigue d'amour avec Miss Ives est un pur roman. En revanche, il est exact, croit-il, que, devenue veuve, elle lui rendit visite, avec deux de ses fils, mais poussée uniquement par une vieille amitié. Ces deux fils de Mrs. Sutton sont morts depuis; il y en a un troisième qui vit encore et qui fit dernièrement, comme général, une tournée à Bungay. La vanité de l'écrivain français l'a conduit, semble-t-il, à inventer, sur son séjour en Angleterre, une foule de circonstances qui ne méritent aucun crédit.

De son côté, M. Ernest Dick, qui s'est occupé de la question, m'écrit que, lors de la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe*, les fils de Mrs. Sutton infligèrent le démenti le plus énergique au récit de Chateaubriand. Mais la provenance même de ce démenti ne le rend-elle pas sujet à caution? Et, quant aux assertions de M. Child, transmises par F. S. Basden, elles ont la valeur d'une opinion personnelle, rien de plus. Examinons donc le récit incriminé à la lumière des renseignements que la tradition locale nous a déjà fournis, et voyons si les données ultérieures, le contredisent ou le corroborent.

Nous avons montré le *french teacher* presque adopté par les Ives, comme Chactas le fut par Lopez et René par Chactas. Toutes les fois que son gagne-pain l'appelait à Bungay, son couvert était mis à leur table. Il apportait dans le vide et la monotonie de leur existence provinciale un élément d'intérêt et de variété dont ils devaient être d'autant plus ravis que l'aubaine était plus rare. Songez que Chateaubriand avait pris l'air de Paris, qu'il avait voyagé, vu beaucoup d'hommes et d'événements, que son imagination multipliait à l'infini son expérience, qu'il n'y avait pas, lorsqu'il s'était apprivoisé, de causeur plus étincelant, dans un milieu où la conversation, au

sens français du mot, était chose à peu près inconnue, et enfin... et enfin, que c'était Chateaubriand! Il ne nous a tracé, dans les *Mémoires*, qu'un crayon rapide de ces soirées de Bungay. Mais il en a, ce me semble, reproduit le détail, en le transposant, dans telles autres de ses œuvres en apparence les plus étrangères à l'Angleterre. Voulons-nous, par exemple, nous représenter quelle était auprès de l'émigré l'attitude de Charlotte et de Mrs. Ives? Écoutons Chactas au pays des Siminoles :

> Les femmes qui accompagnoient la troupe témoignoient pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable. Elles me questionnoient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie... C'étoit ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur : elles me demandoient si j'avais vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète m'avoient conseillé d'aimer.

A quoi Chactas-Chateaubriand répondait « avec naïveté », — mais une naïveté semi-normande, habile à taire en phrases enchanteresses les engagements qui le liaient, dans sa patrie, à la lointaine Céleste Buisson :

> « Vous êtes les grâces du jour et la nuit vous aime comme la rosée. L'homme sort de votre sein pour se suspendre à votre mamelle et à votre bouche; vous savez des paroles magiques qui endorment toutes les douleurs. Voilà ce que m'a dit celle qui m'a mis au monde, et qui ne me reverra plus! Elle m'a dit encore que les vierges étoient des fleurs mystérieuses, qu'on trouve dans les lieux solitaires... »

La virginale Charlotte rougissait délicieusement; Mrs. Ives augurait de ces harmonieuses réticences du jeune Français qu'il avait le cœur libre, et n'insistait pas. Chez l'une et chez l'autre le grave malentendu commençait. Le repas terminé, les femmes se retiraient, à l'anglaise, laissant John Ives seul avec son hôte, devant une ou plusieurs bouteilles de porto. Deux heures durant, les deux hommes buvaient et devisaient. Ils devisaient « de Newton et d'Homère »; ils devisaient surtout d'Amérique. Le Révérend Ives « aimait à conter ses voyages »; Chateaubriand ne se faisait pas faute de s'étendre complaisamment sur les siens. Sans doute, pour ne demeurer pas en reste, cédait-il dès lors à la tentation de les corser,

de les dramatiser un peu. Déjà son idéalisme celtique, impuissant à se contenir dans les bornes étroites de la réalité, s'évadait dans la fiction. La fantaisie pénétrait le souvenir, l'amplifiait et l'enrichissait. Ce fut, j'imagine, au cours de ces tête-à-tête avec l'ancien missionnaire du « désert », sous l'influence suggestive et, pour ainsi dire, provocatrice de ses récits, que s'ébauchèrent dans le cerveau de l'écrivain quelques-unes des fables où il devait s'obstiner par la suite, pour les avoir trop souvent débitées, et dont nous surprenons les premiers germes jusque dans l'*Essai*. L'effet de plus d'une d'entre elles fut certainement éprouvé tout d'abord sur le petit cercle de Bungay, non sans une secrète ambition d'en imposer encore davantage à l'admiration frissonnante des dames. Charlotte « reparaissait au thé », qu'elle préparait elle-même avec le geste de Céluta :

Elle fit bouillir de l'eau dans un vase en forme de corbeille; elle versa cette eau sur la poudre de la racine de smilax...

Puis elle s'asseyait au piano. Elle « était excellente musisienne et chantait — disent les *Mémoires* — comme aujourd'hui madame Pasta ». Le « vieux ministre », lourd de sommeil et peut-être de vin, ne tardait pas à s'endormir; Chateaubriand, « appuyé au bout du piano », écoutait « en silence ». Vous vous rappelez *Atala* :

Tout à coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie...

Et vous vous rappelez aussi la Floridienne triste, dont la « voix de velours » faisait dire au voyageur des bords de l'Ohio, — de l'Ohio qui coule en Suffolk :

Quiconque n'est pas sûr de sa vie se garde de l'exposer ainsi jamais! On ne peut savoir ce que c'est que la passion infiltrée avec la mélodie dans le sein d'un homme.

Toutes les énergies inemployées de son cœur se réveillaient en René, aux accents de Charlotte. Parmi les airs qu'il lui fit le plus souvent répéter, figurait, soyons-en convaincus, la complainte, alors célèbre en Angleterre sous le nom de « Monodie du Major André », dont il raconta, plus tard, dans une note

de l'*Essai*, qu'elle lui avait été chantée aux Etats-Unis, sur le paquebot de l'Hudson, par une « Américaine très jolie », à la « voix timide, pleine de volupté et d'émotion ». Mais de tous les morceaux qu'il lui fut donné d'entendre interpréter par les lèvres mélodieuses de la « fille de l'exil », ceux qui le remuèrent le plus profondément, ce furent, à n'en pas douter, les « vieilles ballades écossaises » auxquelles il fait allusion dans une autre note du même ouvrage, et qui étaient si fort à la mode dans les salons anglais de l'époque, depuis la dernière escapade du prince Charlie et surtout depuis l'*Ossian* de Macpherson. Nous en avons pour preuve l'adaptation qu'il composa de l'une d'elles, sous le titre : « *Clarisse*, imitation d'un poète écossais[1] », laquelle n'est, si je ne me trompe, qu'un hymne d'amour exhalé vers Charlotte. Qu'on en juge par ces strophes :

Oui, je me plais, Clarisse, à la saison tardive,
Image de cet âge où le temps m'a conduit;
Du vent à tes foyers j'aime la voix plaintive
Durant la longue nuit...

Viens dans ces champs déserts où la bise murmure
Admirer le soleil qui s'éloigne de nous;
Viens goûter de ces bois qui perdent leur parure
Le charme triste et doux.

Des feuilles, que le vent détache avec ses ailes,
Voltige dans les airs le défaillant essaim :
Ah! puissé-je en mourant me reposer comme elles
Un moment sur ton sein!...

Ce ruisseau, sous tes pas, cache au sein de la terre
Son cours silencieux et ses flots oubliés :
Que ma vie inconnue, obscure et solitaire,
Ainsi passe à tes pieds!

Aux portes du couchant le ciel se décolore;
Le jour n'éclaire plus notre aimable entretien :
Mais est-il un sourire aux lèvres de l'Aurore
Plus charmant que le tien?

1. Il l'a insérée dans le recueil de ses *Poésies*, en lui attribuant la date de 1797.

L'astre des nuits s'avance en chassant les orages :
Clarisse, sois pour moi l'astre calme et vainqueur
Qui de mon front troublé dissipe les nuages
Et fait rêver mon cœur.

Il est impossible de lire ces vers sans évoquer l'automne de 1795 à Bungay, le bruit du vent sur les collines d'alentour, le courant silencieux de la Waveney, criblé de feuilles mortes, la tiédeur hospitalière du foyer de *Bridge Street*, et la blanche, la mélancolique image de Charlotte, brillant d'une pure et pâle clarté d'étoile sur les destins orageux de René. Le quatrain final est particulièrement expressif : tout ce que le « poète écossais » demande à Clarisse, c'est de bercer son infortune, d'écarter de lui les pensées douloureuses, de « faire rêver son cœur ». C'était aussi bien tout ce qu'au début de leur intimité Chateaubriand souhaitait de Charlotte. Il n'éprouva d'abord à ses côtés que « le charme timide d'un attachement sorti de l'âme ». Bientôt il ne se contenta plus de « rêver » d'amour, il aima. Discrètement, pour commencer, et comme à distance, avec un mélange de ferveur et de respect : « J'avais paré les Floridiennes, je n'aurais pas osé relever le gant de Miss Ives. » Traduisez que, jusqu'alors il n'avait pas connu l'amour véritable ou, simplement, l'amour. Il avait été amoureux, lui-même ne savait combien de fois; il était toujours prêt à l'être, et de toutes les femmes, excepté de la sienne : il n'avait pas aimé.

Il semble, en effet, que sa passion pour Charlotte ait été quelque chose d'unique dans sa vie, comme les circonstances qui la firent éclore. Disons-nous qu'il marchait à ses vingt-huit ans, que son passé comptait peu de joies, que son présent ne comptait guère que des tristesses. Il était proscrit, il était pauvre, il était malade, il était seul. « L'exilé partout est seul », prononcera son grand compatriote malouin. Il était voué, lui, par tempérament, à l'être plus que personne. Abandonné des siens, perdu « dans l'étranger », jamais il n'avait plus senti le besoin de se raccrocher à une sympathie, à une affection. Le temps était loin où les Sylphides et les Démones des bois de Combourg, fantômes de son imagination enfiévrée, suffisaient à tromper les exigences de son cœur. Aujourd'hui, dans son dénuement moral, compliqué de misère matérielle,

son ardente sensibilité avait faim d'un aliment qui ne fût pas un leurre. Il ne pouvait manquer de se jeter avidement sur le premier qui lui serait offert. Il vit que Charlotte était jeune, qu'elle était belle, qu'elle était digne de le comprendre — et ne se souvint pas, ne voulut pas se souvenir d'autre chose.

Écoutons-le plutôt :

Il est difficile d'aimer avec toutes les conditions de bonheur, jeunesse, beauté, temps opportun, harmonie de cœur, de goût, de caractère, de grâces et d'années.

Pour une fois en son existence que ces conditions se trouvaient réunies, il n'eut pas le courage de se dérober : il voulut saisir la minute heureuse qui passait.

Il était, d'ailleurs, persuadé — et c'était peut-être à ses yeux une excuse — que cette minute heureuse n'aurait pas de lendemain, pour la raison péremptoire qu'il ne se donnait à lui-même que peu de mois à vivre. Les médecins de Londres ne l'avaient-ils pas condamné? Il croyait déjà respirer « l'air calme de la tombe ». Parlant du livre auquel il travaillait alors, il déclare :

C'est sous le coup d'un arrêt de mort et, pour ainsi dire, entre la sentence et l'exécution, que j'ai écrit l'*Essai historique.*

Il était, en un mot, dans l'état d'esprit de Chactas, prisonnier des Siminoles et n'attendant plus que d'être brûlé au grand village. Comme le Natché pour Atala, il salua en Charlotte Ives la *vierge des dernières amours*, venue pour enchanter ses heures suprêmes. Et il se livra au divin enchantement.

V

Il aima la fille de ses hôtes, et, « sans se rendre compte » — affirme-t-il — « de cette blâmable conduite », il céda fâcheusement à la tentation de s'en faire aimer. Est-il nécessaire d'ajouter qu'il y eut bientôt réussi? Naissance, génie, infortune, il avait toutes les auréoles. Joignez qu'il trouva dans le hasard un auxiliaire ou, si vous préférez, un complice. Une

chute de cheval qu'il fit à Bungay l'obligea — contrainte bénie! — de s'emprisonner « quelque temps » dans son logis de *Bridge Street*. J'ai souri naguère de cette chute de cheval, si opportune, comme d'un incident romanesque trop prévu. Mais, après ce que nous a conté Wilton Rix d'une des mésaventures équestres de Chateaubriand, j'aurais mauvaise grâce à persister dans mon scepticisme. Je me demande même si la mésaventure en question, dont Wilton Rix tenait le récit d'un « vieux *gentleman* » qui lui-même le tenait, disait-il, de M. Brightley, ne serait pas arrivée à Bungay plutôt qu'à Beccles, et si ce ne fut pas précisément celle qui valut au familier des Ives plusieurs semaines de repos forcé sous leur toit.

On devine de quels soins il fut entouré dans cette maison de « mœurs patriarcales ». Le pasteur, sa femme, Charlotte elle-même se relayaient pour le distraire. Tous les matins, la jeune fille lui apportait des fleurs, bien que l'on fût encore en hiver, mais sur le point sans doute de toucher au printemps. Les parents, — souvenons-nous que nous sommes en Angleterre, — loin de soupçonner le moindre inconvénient à ces visites de leur enfant auprès du malade, n'apercevaient là rien que de légitime et de tout naturel. En sorte que les occasions se multiplièrent pour René de demeurer seul à seule avec celle qu'il aimait. Les *Mémoires d'Outre-Tombe* ne nous apprennent point comment il les mit à profit. Mais c'est qu'il nous l'avait déjà dit ailleurs. Nous avons, en effet, pour nous renseigner à cet égard, comme à beaucoup d'autres, le précieux fragment autobiographique, essentiellement consacré aux amours de Bungay, qui s'appelle *Atala*.

Chactas est attaché au pied d'un arbre, comme Chateaubriand était cloué au lit ou à la chaise longue. Atala paraît et dit au guerrier qui le veille : « Si tu veux poursuivre le chevreuil, je garderai le prisonnier. » Alors, que se passe-t-il entre « la fille étrangère » et le héros Natché?

Etrange contradiction du cœur de l'homme! Moi qui avois tant désiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimois déjà comme le soleil, maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine que de me trouver seul ainsi avec Atala. La gardienne de l'homme du désert étoit aussi troublée que son prisonnier; le silence fermoit notre bouche, les

Génies de l'amour avoient dérobé nos paroles. Enfin, la fille du belliqueux Simaghan, faisant un effort, dit ceci : « Guerrier, vous êtes retenu bien faiblement ; vous pouvez aisément vous échapper. » — A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue, je répondis : « Faiblement retenu, ô femme ! » Je ne sus comment achever.

N'entendez-vous pas, derrière le voile transparent du symbole, Charlotte disant au blessé : « Vous n'avez rien de grave ; vous allez bientôt être libre », et le blessé répondant : « Libre ! Pourrais-je l'être désormais, quand je suis attaché ici par le plus puissant des liens ! » En vain Atala veut délivrer Chactas : il force « ses beaux doigts à se fermer sur sa chaîne ».

« Vous êtes un insensé, dit Atala d'une voix émue ; malheureux !... Que prétends-tu ? Songes-tu bien que je suis la fille d'un redoutable Sachem ? » — « Il fut un temps, répliquai-je avec des larmes, que j'étois aussi porté dans une peau de castor, aux épaules d'une mère. Mon père avoit aussi une belle hutte, et ses chevreuils buvoient les eaux de mille torrents ; mais j'erre maintenant sans patrie. Quand je ne serai plus, aucun ami ne mettra un peu d'herbe sur mon corps, pour le garantir des mouches ; le corps d'un étranger malheureux n'intéresse personne. » Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes firent le bruit des grandes eaux, en tombant dans la fontaine. — « Ah ! repris-je avec vivacité, si votre cœur parloit comme le mien !... Faut-il donc, pour être heureux, tant de choses aux enfans des cabanes ? O fille plus belle que le premier songe de l'époux ! ô ma bien-aimée ! ose suivre mes pas dans la solitude. »

Les pleurs de Charlotte s'échappèrent, sans doute, plus silencieusement que ceux d'Atala ; mais, comme elle, quoique en d'autres termes, elle dut répondre, à demi vaincue : « Mon jeune ami, vous avez appris le langage des blancs, il est aisé de tromper une Indienne ». N'oublions pas qu'elle avait quinze ans, l'âge de Juliette, — que c'était la première fois qu'elle entendait la chanson de Roméo, et de quel Roméo ! Où l'eût-elle rencontré dans son entourage, le jeune homme capable de lui parler avec cette éloquence irrésistible « le langage des blancs » ? La conclusion de l'entretien fut apparemment la même à Bungay que sur la savane d'Alachna :

« — Quoi ! m'écriai-je, vous m'appelez votre jeune ami ! Ah ! si un pauvre esclave... « — Eh bien ! dit-elle, en se penchant sur moi, un pauvre esclave... » — Je repris avec ardeur : « Qu'un seul baiser

l'assure de ta foi! » — Atala écouta ma prière : comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses, qu'il saisit de sa langue délicate, dans l'escarpement de la montagne, ainsi je demeurai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée. »

Dorénavant, pour peupler la solitude de son cœur, Chateaubriand n'était plus dans la nécessité de se créer de chimériques amantes : il était aimé d'un être humain. C'est, je pense, ce que signifie la phrase un peu énigmatique des *Mémoires* : « Les songes de ma vie commencèrent à fuir devant la réalité ». Chez Miss Ives, la jeune fille eut tout à coup des pudeurs et des effarouchements que l'écolière avait ignorés : elle se montra « plus réservée », cessa d'apporter des fleurs au malade, « ne voulut plus chanter ».

Cependant, le *french teacher* entrait en convalescence. Le moment approchait où il serait en état de reprendre ses fonctions à Beccles. Il n'en était nullement pressé, ni non plus les Ives. Ils s'étaient accoutumés à l'avoir près d'eux, à le considérer comme un des leurs. Quant à lui, c'est avec un déchirement de toute l'âme qu'il devait envisager la perspective de la séparation. N'était-ce pas le temps où il écrivait dans l'*Essai* :

Une vie heureuse n'est ni un torrent rapide, ni une eau léthargique, mais un ruisseau qui passe lentement et en silence, répétant dans son onde limpide les fleurs et la verdure de ses rivages!

Cet idéal de félicité, dont il semble avoir emprunté l'image au cours paisible de la Waveney, il lui avait été donné de l'entrevoir durant ces quelques semaines de Bungay, comme dans une éclaircie entre deux bourrasques. Et voici que la radieuse trêve était sur sa fin! Ne nous étonnons pas s'il la prolongea le plus qu'il put, avant de se replonger dans l'horreur de l'isolement, de la tempête et de la nuit :

L'homme, avide de bonheur et souvent infortuné, lutte sans cesse contre les maux qui le submergent. Comme le matelot qui se noie, il tâche de saisir son voisin heureux, pour se sauver avec lui.

Les Ives furent sans doute les premiers à lui conseiller d'attendre, pour quitter Bungay, que la saison fût devenue plus clémente et qu'il eût achevé de rétablir ses forces par

quelques promenades au grand air. Et, de ces promenades, plus d'une fut concertée avec Charlotte, croyons-en le fidèle témoignage d'*Atala* :

J'entraînai la fille de Simaghan au pied des coteaux qui formoient des golfes de verdure, en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout étoit calme, superbe, solitaire et mélancolique au désert... Notre promenade fut presque muette ; je marchois aux côtés d'Atala... Quelquefois nous versions des pleurs ; quelquefois nous cherchions un sourire. Un regard tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre ; une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant ; une main tendrement serrée, un sein tour à tour palpitant, tour à tour tranquille ; les noms de Chactas et d'Atala doucement répétés par intervalles... Oh ! première promenade de l'amour faite avec Atala dans le désert ! il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisque après tant d'années d'infortune vous remuez encore le cœur du vieux Chactas !

Il n'est pas jusqu'à la description du « désert » qui ne reproduise la campagne de Bungay, bien reconnaissable à ces « golfes de verdure » que les « promontoires » des collines découpent dans l'étendue des prairies. Le dimanche, le jeune couple se rendait, avec le « vieux ministre » à S[t] Margaret Ilketshall, ou, pour parler comme Chactas, au « petit village de la Mission, situé au bord d'un lac charmant, au milieu d'une savane semée de fleurs ». Le lac n'est plus aujourd'hui qu'une mare profonde, à l'orée du cimetière, voilée de ronces, d'osiers et de plantes aquatiques, mais la « savane » n'a guère changé d'aspect. « On y arrivoit par une avenue de magnolias et de chênes verts, qui bordoient une de ces anciennes routes que l'on trouve dans la solitude », — la solitude européenne, naturellement, car cela ne serait plus vrai pour l'Amérique ! — Et l'on a vu que c'est, en effet, la même route qui nous a conduits à S[t] Margaret, hormis que les magnolias en étaient absents et que les chênes en étaient tout simplement des chênes. On se rappelle les démonstrations fort peu indiennes par lesquelles les sauvages accueillent « leur vieux pasteur ». Ils abandonnent leurs travaux, ils accourent au-devant de lui. Les uns baisent respectueusement sa robe, les autres aident ses pas chancelants ; les mères élèvent leurs

petits enfants dans leurs bras, pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ.

Il s'informoit en marchant de ce qui se passoit au village : il donnoit un conseil à celui-ci, réprimandoit doucement celui-là; il parloit des moissons à recueillir, des enfants à instruire, des peines à consoler, et il mêloit Dieu à tous ses discours.

Les dimanches d'Ilketshall ne ressemblèrent évidemment pas de tous points à ce tableau embelli, poétisé, catholicisé; ils n'en ont pas moins fourni la première idée, et il y a quelque chose d'assez piquant à constater que c'est l'ex-missionnaire protestant John Ives, le « vieux pasteur » anglican de S[t] Margaret, qui a servi de prototype au personnage du Père Aubry. Pendant qu'il vaquait à son ministère, baptisait les nouveau-nés, bénissait les unions, récitait les prières pour les morts qui avaient été enterrés sans lui dans la semaine, les jeunes amoureux avaient tout loisir d'errer ensemble sous les grands vieux arbres du cimetière ou dans le jardin du vicariat. Tout y favorisait leurs confidences et leurs tendresses, « et le secret des bois, et l'absence des hommes, et la fidélité des ombres ». C'était la « solitude enchantée » dont parle Chactas. Elle devait se fixer dans le souvenir de Chateaubriand comme le décor suprême de la seule passion vraie et profonde qu'il eût jamais ressentie. Feuilletez les dernières pages d'*Atala*. Voici « le cimetière des Indiens de la mission, ou les *bocages de la mort* » :

Un ruisseau serpentoit sans bruit au milieu de ces bocages, et on l'appeloit *le ruisseau de la paix*. Ce riant asyle des âmes étoit fermé à l'orient par le pont sous lequel nous avions passé... Il ne s'ouvroit qu'à l'occident, où s'élevoit un grand bois de sapins, dont les colonnes rouges, marbrées de vert, formoient un magnifique péristyle à ce temple de la mort.

Il n'y a pas un détail de cette topographie si précise qui ne se rapporte directement à l'enclos de S[t] Margaret. Rien n'y manque, ni le bouquet de pins où règne « sans cesse un bruit solennel », ni le ruisseau silencieux, ni même le pont rustique que l'on franchit pour gagner la cure, — encore que le poète l'ait américanisé, comme il convenait, en le donnant pour une de ces arches naturelles dont John Ives peut-être lui avait signalé

l'existence dans les montagnes de la Virginie. — C'est, on s'en souvient, sous la voûte de cette arche qu'il fait creuser à Chactas la sépulture d'Atala. Il ne faut donc pas chercher sur l'autre rive de l'Atlantique la tombe de la « fille du désert » : elle doit reposer en un coin de cimetière anglais, aux mêmes lieux où le cœur de Chateaubriand fut contraint d'ensevelir la fiancée de ses rêves, non « dans une pièce de lin d'Europe », mais dans le linceul de pourpre des amours défuntes.

L'heure vint, en effet, où force lui fut de confesser le secret, le « fatal secret » qu'il a mis, dans le roman, à la charge de la douloureuse Atala, et qui, dans la réalité, pesait sur sa propre vie. L'Atala de Bungay avait la conscience tranquille : aucune arrière-pensée coupable, aucune crainte d'offenser le ciel en rompant le vœu d'une mère, ne se mêlait chez elle au trouble de l'amour naissant. Du jour que les discours passionnés de Chactas eurent eu raison de ses premiers émois, elle fut prête, comme il l'en conjurait, à « suivre ses pas dans la solitude », c'est-à-dire, en style européen, à devenir sa femme : car cette « solitude » où il la conviait à s'engager avec lui ne pouvait être, dans les idées de la jeune Anglaise, que le mariage. Et elle attendait, non sans impatience, j'imagine, qu'il se déclarât ouvertement, qu'il s'enhardît à prononcer la parole définitive : « Nous nous aimons, épousons-nous. »

Chactas s'étonne, quelque part, des complexités qu'il remarque dans le caractère d'Atala :

> L'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'élévation de son âme dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites; tout en faisoit pour moi un être incompréhensible.

Des deux amants de Bungay, s'il y en avait un qui devait sembler incompréhensible à l'autre, c'était assurément Chactas. C'était lui qui, « avec les perpétuelles contradictions » auxquelles il se trouvait en proie, était bien fait pour déconcerter la jeune « Indienne ». Qu'avait-il tant à tergiverser? Et qu'était-il besoin de tant de façons pour une démarche si naturelle? Miss Ives se figura que les hésitations de l'exilé venaient de sa délicatesse, qu'il n'osait demander la main d'une riche héritière anglaise, parce qu'il était étranger, parce

qu'il était malheureux, parce qu'il était pauvre. D'esprit déterminé, comme la plupart de ses compatriotes, habituée, d'ailleurs, à faire ses quatre volontés, elle se résolut de prendre les devants et de brusquer les choses. Ce fut elle, au dire de Rider Haggard, qui exigea que ses parents provoquassent l'explication décisive. Ils s'y prêtèrent en gens de bonne composition (*well to do*), incapables de rien refuser à leur unique enfant. Le gendre, après tout, était des plus sortables : il était jeune, instruit, séduisant, il portait un beau nom; il avait d'illustres alliances. C'était là de quoi racheter son manque de fortune. Et puis, Charlotte l'aimait...

On sait le reste :

La veille du jour annoncé comme celui de mon départ, le dîner fut morne. A mon grand étonnement, M. Ives se retira au dessert, en emmenant sa fille, et je restai seul avec madame Ives : elle était dans un embarras extrême. Je crus qu'elle m'allait faire des reproches d'une inclination qu'elle avait pu découvrir, mais dont jamais je n'avais parlé. Elle me regardait, baissait les yeux, rougissait; elle-même, séduisante dans ce trouble, il n'y a point de sentiment qu'elle n'eût pu revendiquer pour elle. Enfin, brisant avec effort l'obstacle qui lui ôtait la parole : « Monsieur, » me dit-elle en anglais, « vous avez vu ma confusion : je ne sais si Charlotte vous plaît, mais il est impossible de tromper une mère; ma fille a certainement conçu de l'attachement pour vous. M. Ives et moi nous nous sommes consultés; vous nous convenez sous tous les rapports; nous croyons que vous rendrez notre fille heureuse. Vous n'avez plus de patrie; vous venez de perdre vos parents; vos biens sont vendus; qui pourrait donc vous rappeler en France? En attendant notre héritage, vous vivrez avec nous. »

De toutes les peines que j'avais endurées, celle-là me fut la plus sensible et la plus grande. Je me jetai aux genoux de madame Ives; je couvris ses mains de mes baisers et de mes larmes. Elle croyait que je pleurais de bonheur et elle se mit à sangloter de joie. Elle étendit le bras pour tirer le cordon de la sonnette; elle appela son mari et sa fille : « Arrêtez, » m'écriai-je; « je suis marié! » Elle tomba évanouie.

Lui, sans même « rentrer dans sa chambre », il fila sur Beccles, à pied, dans les ténèbres, et, le lendemain ou les jours suivants, écrivit à Mrs. Ives une lettre dont il « regrette », dans les *Mémoires*, « de n'avoir pas gardé copie ». Après quoi, il

regagna Londres, alléguant, sans doute, que Deboffe y réclamait sa présence pour l'impression de l'*Essai*. Quant à la *Brightley's school*, nous avons vu naguère qu'il s'y fit remplacer par son cousin, Ferron du Quengo.

VI

« Qu'arriva-t-il à Bungay après mon départ? » — se demande-t-il dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Il est à supposer qu'il n'essaya pas de le savoir, peu soucieux d'ébruiter une aventure qui n'était pas précisément à son honneur et qui le laissait, au surplus, tout désemparé, tout meurtri. Puis, qu'avait-il besoin d'apprendre ce que ses remords ne cessaient de lui représenter : la consternation portée dans une famille qui l'avait traité comme un fils, le désespoir jeté dans l'âme d'une enfant trop confiante qu'il n'avait éveillée à l'amour que pour la plonger dans la douleur? Non qu'il ne continuât d'aimer Charlotte : son « image adorée » le hantait, l'obsédait, le possédait, dominait sa pensée et sa vie. Parlons mieux : il l'aima d'autant plus qu'il l'avait plus fait souffrir et qu'il était, pour son propre compte, plus navré de l'avoir fait souffrir.

Car il se désola d'abord sincèrement d'avoir causé le malheur de Miss Ives. Mais pouvait-il ne pas le causer? Et le bourreau, dans l'espèce, n'était-il pas, somme toute, plus à plaindre que sa victime, — victime lui-même du plus terrible, du plus implacable des bourreaux, la Fatalité? — Il se le persuada très vite, n'y étant déjà que trop encouragé par son farouche individualisme, — le mal inné des hommes de sa race, que toutes les particularités de son existence avaient conspiré à exacerber en lui. — Il en vint à se concevoir comme une sorte de « Fléau de Dieu », doué d'un prestige fascinant et mortel « qui faisoit à la fois son supplice et son génie », semant les passions et les larmes, brûlant les cœurs, les dévastant si à fond que l'amour ne poussait plus où il avait passé. Ainsi se dégagea peu à peu dans son esprit le type de « René ». Il y était depuis des années en germe, sans doute, mais à l'état latent. Et ce fut, je crois bien, la cruelle expérience de Bungay qui le féconda, lui donna forme, l'obligea de s'exprimer, même s'il ne devait

atteindre que plus tard toute sa maturité d'orgueil, de désenchantement et de satanisme.

L'auteur des *Mémoires* nous raconte que, dans les premiers temps qui suivirent sa fuite, il écrivait à Charlotte de longues lettres qu'il déchirait. Peut-être, en effet, les déchirait-il, mais tenez pour certain qu'il en conserva les morceaux. On les trouve soigneusement utilisés dans les *Natchez*, et, pour se faire une idée du ton de ces épîtres que la fille du pasteur ne lut jamais, il suffit de parcourir la fameuse *Lettre de René à Céluta* » dont les pages, quoique retravaillées, et, si j'ose dire, violemment *renéisées* depuis les jours de Londres, n'en ont pas moins gardé, en maint endroit, l'accent du texte primitif.

Au désert, la trente-deuxième neige de ma naissance,

Je comptais vous attendre aux Natchez; j'ai été obligé de partir subitement sur un ordre des Sachems. J'ignore quelle sera l'issue de mon voyage : il se peut faire que je ne vous revoie plus. J'ai dû vous paraître si bizarre, que je serais fâché de quitter la vie sans m'être justifié auprès de vous...

Quelle nuit j'ai passée! Créateur, je te rends grâces; j'ai encore des forces, puisque mes yeux revoient la lumière que tu as faite! Sans flambeau pour éclairer ma course, j'errais dans les ténèbres : mes pas, comme intelligents d'eux-mêmes, se frayaient des sentiers à travers les lianes et les buissons. Je cherchais ce qui me fuit; je pressais le tronc des chênes; mes bras avaient besoin de serrer quelque chose... Le sein nu et déchiré, les cheveux trempés de la vapeur de la nuit, je croyais voir une femme qui se jetait dans mes bras; elle me disait : Viens échanger des feux avec moi, et perdre la vie! Mêlons des voluptés à la mort! Que la voûte du ciel nous cache en tombant sur nous!

Céluta, vous me prendrez pour un insensé : je n'ai eu qu'un tort envers vous, c'est de vous avoir liée à mon sort... Une misère bien grande m'a ôté la joie de votre amour... Céluta..., vous pourrez chercher après moi l'union d'une âme plus égale que la mienne. Toutefois, ne croyez pas désormais recevoir impunément les caresses d'un autre homme; ne croyez pas que de faibles embrassements puissent effacer de votre âme ceux de René... Oui, Céluta, si vous me perdez, vous resterez veuve : qui pourrait vous environner de cette flamme que je porte avec moi?... Ces solitudes que je rendais brûlantes vous paraîtraient glacées auprès d'un autre époux. Que chercheriez-vous dans les bois et sous les ombrages? Il n'est plus pour vous d'illusions, d'enivrement, de délire : je t'ai tout ravi en

te donnant tout, ou plutôt en ne te donnant rien, car une plaie incurable était au fond de mon âme. Ne crois pas, Céluta, qu'une femme à laquelle on a fait des aveux aussi cruels, pour laquelle on a formé des souhaits aussi odieux que les miens, ne crois pas que cette femme oublie jamais l'homme qui l'aima de cet amour ou de cette haine extraordinaire...

Que ce soit ici un dernier adieu, ou que je doive vous revoir encore, Céluta, quelque chose me dit que ma destinée s'accomplit; si ce n'est pas aujourd'hui même, elle n'en sera que plus funeste. René ne peut reculer que vers le malheur. Regardez donc cette lettre comme un testament.

On sait avec quelle sévérité Chateaubriand vieilli jugeait ce testament de sa jeunesse :

S'il y a dans les *Natchez* des choses que je ne hasarderais qu'en tremblant aujourd'hui, il y a aussi des choses que je ne voudrais plus écrire, notamment la lettre de René dans le second volume.

Il est évident qu'il ne dut pas la relire à distance sans en éprouver quelque gêne. Mais peut-être nous paraîtra-t-elle moins étrange, maintenant que nous connaissons les circonstances où en fut rédigé le premier brouillon et les sentiments qui la dictèrent. En tout cas, tout n'aurait pas été vaine prophétie dans cette juvénile et fastueuse déclamation. René n'aurait pas eu tort de prédire à l'authentique Céluta qu'elle serait longue à l'oublier. On peut dire que, pendant dix ans, elle porta son veuvage, puisque ce fut seulement en 1806 qu'elle consentit à « recevoir les caresses d'un autre homme ». Voici l'indication que je relève, à cette date, sous le numéro 149, dans les registres paroissiaux de Bungay :

Samuel Sutton, de cette paroisse, et Charlotte Ives, également de cette paroisse, tous deux célibataires, ont été mariés dans cette église, le 7 avril de l'an 1806, par moi, Peter Forster, ministre.

Au bas de l'acte sont apposées les signatures de J. Ives, de Sarah Ives, et des nouveaux époux; celle de Charlotte est fine, nette et jolie : elle a été bravement tracée, par une main qui ne tremblait pas. Mais je serais bien trompé si, en devenant Mrs. Sutton, Charlotte Ives n'avait eu, tout au fond de sa conscience, un mélancolique retour vers le passé, dans cette église de St Mary où Chateaubriand l'avait accompagnée tant de fois!

Lui, à ce moment, se détachait de madame de C... pour aller vers madame de M...

Samuel Sutton avait vingt ans de plus que sa femme; il était officier de la marine britannique et devait y finir sa carrière avec le grade de contre-amiral. Dans les intervalles de ses navigations, il habitait, à un mille environ de Bungay, sur la lisière du Norfolk, en pleine campagne, une villa désignée sous le nom de *Ditchingham Lodge*, qui dépend aujourd'hui des propriétés de Rider Haggard. Ce fut là qu'il installa sa jeune femme et que celle-ci résida désormais, presque jusqu'à sa mort.

Comme bien l'on pense, nous n'avons garde, mes amis et moi, de négliger ce pèlerinage, d'autant que le fécond romancier qui, dans un de ses délassements, écrivit *A farmer's Year*, aura peut-être quelque détail inédit à nous révéler. L'antique landau du *King's Head*, après avoir franchi le pont de *Bridge Street*, traversé la vallée en écharpe et gravi un raidillon, nous dépose, sur le sommet ondulé d'un coteau, à l'entrée d'un beau parc où, derrière des pelouses moelleuses et des arbres opulents, se dissimule à demi un élégant castel moderne, habillé d'une véritable fourrure de lierre. Nous sommes à *Ditchingham House*, chez l'auteur de *Jess*.

Haut, trapu, solide, chaussé de bottes encore boueuses de sa chevauchée du matin, l'air d'un batteur de brousses égaré dans les lettres, le maître de céans nous accueille au milieu d'un vaste *hall* « moyen-âgeux », que tapissent, du parquet au plafond, les trophées de ses chasses sud-africaines. Je mets la conversation sur le chapitre de Charlotte Ives. Aussitôt Rider Haggard de donner libre cours à sa verve :

— Charlotte Ives? — s'écrie-t-il avec un léger zézaiement qui adoucit un peu l'âpreté du débit, — ce que j'ai écrit sur elle est l'expression de la vérité. Son histoire était ici de notoriété publique. Je l'ai racontée d'après le journal d'une vieille parente à moi, qui avait intimement connu Mrs. Sutton. Le *flirt* si brusquement rompu de la fille du pasteur avec le réfugié français fut « en son temps, le sujet d'une infinité de commentaires dans toute la région », et vous savez à quel point les commérages de ce genre ont la vie dure en province. D'ailleurs, Mrs. Sutton ne se cachait nullement de cette aven-

ture où elle avait, au demeurant, joué le beau rôle... Au physique, Mrs. Sutton était, paraît-il, de taille moyenne, plutôt petite que grande. Ce qui frappait le plus en elle, c'étaient les yeux, qui décelaient une âme intrépide et passionnée... Ses enfants tenaient d'elle... Vous désirez visiter le *Lodge*, dites-vous : vous le pouvez, mes locataires sont en voyage. Eh bien! lorsque vous serez dans le petit salon d'en bas, donnez un coup d'œil à la tache noire qui s'aperçoit encore sur le marbre blanc de la cheminée : elle date de l'époque où les fils de Mrs. Sutton prenaient leurs leçons dans cette pièce. Leur mère leur avait imposé pour précepteur un certain colonel X..., qui les menait à la baguette. Ils ne tardèrent pas à le détester cordialement. Une de ses postures favorites, quand il les faisait travailler, consistait à s'asseoir, le dos à la cheminée et les pieds sur la table. Ses élèves en furent si agacés qu'un jour, l'un d'eux, exaspéré, lui envoya l'encrier à la figure, éclaboussant, du même coup, le marbre, qui en est resté maculé... Ils le poursuivirent de leur haine jusque dans l'autre monde, comme vous le prouvera cette anecdote dont je vous garantis l'authenticité. Le dit colonel étant mort au *Lodge*, Mrs. Sutton exigea qu'en récompense de ses services il fût enterré dans la sépulture des Ives, au village de Ditchingham. Mais ses mânes n'y goûtèrent qu'un repos momentané, car, lorsque Mrs. Sutton vint elle-même à mourir, ses fils profitèrent de l'ouverture de la tombe pour enlever de nuit la dépouille exécrée de leur ancien mentor et l'enfouir en hâte dans un trou quelconque du cimetière... Des gaillards, *you know*, ces enfants de Charlotte!...

Et le romancier conclut :

— Si pourtant Charlotte n'avait pas été aimée de votre Chateaubriand, personne ne se soucierait plus d'elle ni de ses fils...

Nous le quittons là-dessus et nous acheminons vers *Ditchingham Lodge*. Au sortir de *Ditchingham House*, une petite route privée contourne la base d'une chaînette de collines assez abruptes, plantées de vieux arbres; la plus élevée de ces collines est couronnée d'un bouquet de pins aux fûts énormes, dont les grands panaches sombres se balancent très haut dans le ciel. Ce sont les *Vineyard's Hills*. A gauche s'étend le *common*

d'Outney que prolonge la perspective presque illimitée des prairies. Dans le fond abrité, juste au pied du bois de pins, s'érige le *Lodge*, une spacieuse maison de brique rouge, à portique blanc, précédée d'un arpent de jardin. La gardienne, en l'absence des maîtres, nous en fait les honneurs. Partout des tableaux militaires et des portraits d'officiers. Dans le *study*, au-dessus de la cheminée à la tache d'encre, préside un Kitchener en civil. La chambre à coucher principale a vue sur la « savane », sur l'immense polder entrecoupé de canaux, où blondit de place en place une cime d'orme, et que domine vers le sud, de l'autre côté de la rivière, le promontoire de Bungay. Comme nous regagnons la voiture, Mrs. Gostling avise à la pointe d'une tige, dans un massif, une rose d'automne encore fleurie, la seule du jardin, et demande la permission de la cueillir.

— *The smell of Charlotte*[1] ! — dit-elle en me donnant à respirer son doux et faible parfum.

Quelle fut en ces lieux retirés l'existence de Mrs. Sutton? Plutôt uniforme et terne, j'imagine, et fréquemment repliée sur le beau songe évanoui de sa jeunesse. Il est à conjecturer que, l'hiver, elle séjournait le plus possible à Bungay, dans la nouvelle demeure où le ministre et sa femme avaient transporté leurs pénates, peut-être dès le départ de Chateaubriand, et pour fuir une atmosphère trop imprégnée de son souvenir. C'est à dessein, je pense, qu'ils l'avaient choisie, cette demeure, dans le paisible quartier des cimetières, sur le bord de *Trinity Street*, où elle semble dormir derrière sa grille close, toute voisine de la cure de S[t] Mary, dont elle a un peu l'aspect presbytéral. Le Révérend John Ives ne vécut guère plus d'un lustre, après le mariage de sa fille : il s'alla reposer dans le Seigneur, le 14 janvier 1812, à l'âge de soixante-huit ans. Mrs. Ives, en revanche, eut le temps de voir grandir ses petits-enfants, dont l'aîné, Samuel, né en 1807, était déjà un adolescent quand elle mourut, le 19 septembre 1822. — Notez cette date de 1822 : ce fut l'année même où Charlotte et René se revirent en terre anglaise[2]. Et, comme l'émouvante rencontre se fit certaine-

1. « L'odeur de Charlotte! »

2. D'après les *Mémoires d'Outre-Tombe*, Charlotte aurait été en deuil de sa mère, quand elle parut à l'ambassade. Mais il y aura eu ici quelque con-

ment au plus tard dans la première semaine de septembre, puisque, le 8 de ce mois, Chateaubriand s'embarquait à Douvres pour la France, Mrs. Ives, avant de rejoindre son mari dans l'éternité, put entendre des lèvres de Charlotte le récit de son entrevue avec l'ancien émigré dont le nom, peut-être, n'avait plus été prononcé, entre la mère et la fille, durant tout un quart de siècle, depuis la trop mémorable soirée de *Bridge Street*. Ce que fut cette entrevue, ou, plus exactement, cette série d'entrevues, Chateaubriand l'a dit en d'inoubliables pages que c'est ici le lieu de transcrire, au moins en partie :

J'étais dans mon cabinet; on a annoncé lady Sulton (*sic*); j'ai vu entrer une femme en deuil, accompagnée de deux beaux garçons également en deuil : l'un pouvait avoir seize ans et l'autre quatorze. Je me suis avancé vers l'étrangère; elle était si émue qu'elle pouvait à peine marcher. Elle m'a dit d'une voix altérée : « *Mylord, do you remember me?* (me reconnaissez-vous?) » Oui, j'ai reconnu miss Ives! Les années qui avaient passé sur sa tête ne lui avaient laissé que leur printemps. Je l'ai prise par la main, je l'ai fait asseoir et je me suis assis à ses côtés. Je ne pouvais lui parler; mes yeux étaient pleins de larmes; je la regardais en silence à travers ces larmes; je sentais que je l'avais profondément aimée par ce que j'éprouvais. Enfin, j'ai pu dire à mon tour : « Et vous, madame, me reconnaissez-vous? » Elle a levé les yeux qu'elle tenait baissés, et, pour toute réponse, elle m'a adressé un regard souriant et mélancolique comme un long souvenir. Sa main était toujours entre les deux miennes. Charlotte m'a dit : « Je suis en deuil de ma mère; mon père est mort depuis plusieurs années. Voilà mes enfants. » A ces derniers mots, elle a retiré sa main et s'est enfoncée dans son fauteuil, en couvrant ses yeux de son mouchoir.

Bientôt elle a repris : «... Je suis honteuse : excusez-moi. Mes enfants sont fils de l'amiral Sulton, que j'épousai trois (*sic*) ans après votre départ d'Angleterre. Mais aujourd'hui je n'ai pas la tête assez à moi pour entrer dans le détail. Permettez-moi de revenir. » Je lui ai demandé son adresse en lui donnant le bras pour la reconduire à sa voiture. Elle tremblait, et je serrai sa main contre mon cœur.

Je me rendis le lendemain chez lady Sulton; je la trouvai seule. Alors commença entre nous la série de ces *vous souvient-il?* qui font renaître toute une vie. A chaque *vous souvient-il*, nous nous

fusion dans les souvenirs de Chateaubriand : Charlotte était peut-être en deuil, mais ce n'était pas de Mrs. Ives, puisque celle-ci ne mourut que le 19 septembre et que Chateaubriand avait quitté l'Angleterre le 8 septembre.

regardions... J'ai dit à Charlotte : « Comment votre mère vous apprit-elle?... » Charlotte rougit et m'interrompit vivement : « Je suis venue à Londres pour vous prier de vous intéresser aux enfants de l'amiral Sulton : l'aîné désirerait passer à Bombay. M. Canning, nommé gouverneur des Indes, est votre ami; il pourrait emmener mon fils avec lui. Je serais bien reconnaissante, et j'aimerais à vous devoir le bonheur de mon premier enfant. » Elle appuya sur ces derniers mots.

... Je la revis trois fois; à ma quatrième visite, elle me déclara qu'elle allait retourner à Bungay. Cette dernière entrevue fut douloureuse. Charlotte m'entretint encore du passé, de notre vie cachée, de nos lectures, de nos promenades, de la musique, des fleurs d'antan, des espérances d'autrefois... Elle se prit à pleurer : « *Farewell! Farewell!* [1] me dit-elle, souvenez-vous de mon fils. Je ne vous reverrai jamais, car vous ne viendrez pas me chercher à Bungay. — J'irai, m'écriai-je; j'irai vous porter le brevet de votre fils. » Elle secoua la tête d'un air de doute et se retira.

C'est à tort que Chateaubriand fait mourir la mère de Charlotte avant le voyage de sa fille à Londres; mais, lorsque Mrs. Sutton revint auprès d'elle, Mrs. Ives n'avait plus qu'un petit nombre de jours à vivre. Le 24 septembre 1822, le grand-père de M. Adams consignait dans son livre de comptes :

Mrs. Sarah Ives. Pour avoir sonné le glas trois heures par jour (pendant deux jours) [2], *9 shillings; pour avoir figuré, comme muet* [3], *à l'enterrement, jusqu'à Ditchingham, 5 shillings.*

C'est, en effet, dans le cimetière de Ditchingham, et non dans celui de St Margaret, que se trouve le caveau des Ives. Nous nous y sommes fait conduire dans l'après-midi de notre pèlerinage au *Lodge*, pieusement désireux de nous incliner devant la tombe de Charlotte, avant de dire adieu à ce vert paysage d'Est-Anglie où furent presque entièrement confinés ses destins. — Une vieille église avec son enclos funèbre, une maison de pasteur avec son jardin aussi varié qu'un parc, c'est tout Ditchingham. Pas même un embryon de village,

1. « Adieu! Adieu! »

2. Le jour de la mort et le jour de l'enterrement.

3. Dans les funérailles anglaises, figurent habituellement deux personnages tout habillés de noir, que l'on appelle « muets ». Ils se tiennent avec des torches au seuil de la maison mortuaire, jusqu'à la levée du cercueil, qu'ils accompagnent ensuite jusqu'au cimetière, dans le même accoutrement.

comme à S[t] Margaret. On n'en a pas moins l'impression d'une paroisse riche, et, jusque sous la pluie qui menace, dans les premières ombres du soir qui s'avance, l'endroit reste exquis. Nous nous adressons au seul être humain qui puisse nous guider dans notre recherche, au *clergyman*, M. Scudemore. Il n'est pas d'un âge assez vénérable pour avoir connu Mrs. Sutton, mais il se rappelle fort bien avoir ouï parler d'elle par son père qui fut ici ministre avant lui, et qui l'eut pour paroissienne.

— C'était, à ce que l'on prétend, une femme d'allures un peu excentriques, — nous dit-il. — Elle vivait très isolée, très renfermée. Elle avait la réputation d'être fière, et vous dévisageait avec de grands yeux sombres dont on avait peine à soutenir l'éclat. Un pasteur de la région, qui venait quelquefois prêcher à Ditchingham, demanda un jour à mon père : « Çà, quelle est donc la vieille *lady* qui a son banc dans le haut de l'église, juste en face du prédicateur? Il y a dans le regard qu'elle attache sur vous quelque chose de si singulier et de si pénétrant que j'en ai failli perdre le fil de mon discours... » La vieille *lady* n'était autre que Mrs. Sutton.

En nous accompagnant au tombeau des Ives, qu'il a l'obligeance de nous indiquer, M. Scudemore nous réédite l'histoire des représailles posthumes exercées par les fils de l'amiral Sutton sur leur ancien précepteur, Seulement, d'après lui, c'est à la mort de l'aîné des trois frères, survenue en 1850, qu'elles furent commises. Elles ne purent évidemment pas l'être à l'occasion de la mort de Charlotte, car, lorsque nous arrivons devant le monument, nous y lisons bien le nom de John Clement Ives, celui de Sarah, « sa veuve », celui du Major Samuel Ives Sutton, « son petit-fils », celui, enfin, d'un « Colonel James Capper, de l'Honorable Compagnie des Indes, décédé le 6 septembre 1825, à l'âge de quatre-vingt-deux ans », — le même peut-être que le colonel X... de Rider Haggard, — mais c'est en vain que nous nous appliquons à découvrir l'épitaphe de Charlotte Sutton : il n'y a mention d'elle nulle part sur la pierre, pas plus, d'ailleurs, que de son mari.

Pour l'amiral, la chose s'expliquerait facilement : il est assez dans la condition des marins de finir au large[1]. Mais sa

1. En fait, l'amiral Sutton mourut à Woodbridge, dans le comté de

femme? Où donc et dans quelles circonstances termina-t-elle ses jours, qu'il ne lui ait pas été donné de s'endormir dans la couche de ses pères, pour emprunter le langage de Chateaubriand? Celui-ci écrivait en 1839, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* :

> Un des deux beaux enfants pour lesquels Charlotte m'avait prié de m'intéresser en 1822 vient de venir me voir à Paris : c'est aujourd'hui le capitaine Sutton... Il m'a appris que sa mère, très malade, a passé dernièrement un hiver à Londres.

Succomba-t-elle à cette maladie? Et en quel endroit? Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est pas enterrée à Ditchingham. Les registres de l'église confirment à cet égard le témoignage de la tombe : ils ne présentent aucune trace de son décès.

La nuit s'est faite, lourde de pluie et d'ombre, lorsque nous nous éloignons de ce cimetière où elle n'est pas; et, reprenant les chemins qu'elle parcourut si souvent, nous nous en allons, un peu déçus de ne savoir où la situer dans la mort, tristes aussi de penser qu'elle gît, à l'écart des siens, en quelque ville de hasard, dans une sépulture inconnue.

VII

Sur sa vie même, il est vrai, nous n'avons guère pu projeter que des lueurs éparses. Encore suffisent-elles, je crois, à démontrer que son roman d'amour avec Chateaubriand ne fut pas une pure fiction. Produisons cependant une preuve nouvelle et assez inattendue. J'ai nommé plus haut George Crabbe. C'est proprement le poète du Suffolk. Né en 1754, à Aldborough, petit port du comté, nous avons vu qu'il apprit son rudiment à Bungay et qu'il se maria en 1783, dans l'église de Beccles, à Miss Elmy, parente probablement de la femme de Bence Sparrow, cousine, en tout cas, de cet Hinchman Crowfoot qui fut élève de Chateaubriand. On sait, d'autre part, quel collectionneur attentif et minutieux il fut toujours des moindres événements de la chronique locale, dont il composait ensuite son œuvre, toute nourrie de réalité. Or il est un

Suffolk, le 3 mai 1832, à l'âge de soixante-douze ans. Il léguait, par son testament, toute sa fortune à sa femme et exprimait le désir d'être enterré « simplement et dévotement, sans aucune espèce d'apparat ».

de ses contes, resté manuscrit, que M. Huchon, maître de conférences à l'Université de Nancy, analyse à peu près en ces termes dans la remarquable étude qu'il a consacrée au grand réaliste anglais [1].

L'histoire a pour titre : *la Femme abandonnée* [2]. Un étranger, du nom de Frédérick, a fait naufrage sur la côte d'Angleterre. Il reçoit l'hospitalité chez le *squire* Richard Vernon, lequel habite avec une jeune sœur, Mathilda. Épuisé, à bout de forces, il tombe gravement malade. Mathilda le soigne : il s'éprend d'elle et s'en fait aimer, — et ce, au mépris de toutes les lois divines et humaines, car il est déjà lié dans sa patrie par un engagement indissoluble. Sa justification à ses propres yeux est qu'il ne croit à rien. Finalement, il épouse la jeune Anglaise, il en a même des enfants. Mais voici que ces quelques années de bonheur le ramènent de l'incrédulité à la religion. Il est en proie à des scrupules de conscience qui l'affolent. Brusquement, il disparaît, laissant les strophes suivantes pour expliquer sa fuite :

Soyez-m'en témoins, ô Cieux, et vous toutes, Puissances d'En Haut, qui trônez dans la gloire sans bornes et sans fin, c'est d'un cœur qui se brise que je parle d'amour, car à l'amour comme à l'espérance je dois dire adieu.

Lorsque je vins à toi, tu étais heureuse, aimante et aimée, une créature semi-divine, et je m'introduisis comme un larron pour t'apporter l'infortune, cependant que tu n'avais d'autre souci que de dissiper la mienne.

J'étais sur un lit de malade, entouré, choyé, caressé, guéri de mes blessures, mais frappé au cœur : « Faut-il que nous nous séparions? » murmura la voix de la bien-aimée, et quelque démon aux écoutes répéta comme un écho : « Pourquoi vous séparer?... N'es-tu pas mort pour tout le reste du monde, hormis pour les êtres que voici, les dévoués sauveurs de tes jours? Qui t'empêche d'épouser cet ange et de renier celle qui est présentement ta femme?... »

Misérable que je suis, de m'être si odieusement donné pour ce que je n'étais pas, quand j'avais devant les yeux la Vertu, la Vérité, la Piété! Mes paroles, mes pensées, mes regards même ont été des mensonges. Il n'y a eu de sincère que mon rêve, que ma passion.

Insouciantes et joyeuses furent mes années d'incroyance. Elles se

1. *Un Poète réaliste anglais, George Crabbe, 1754-1832.*

2. Il n'est peut-être pas sans intérêt de noter qu'une nouvelle de Balzac porte le même titre.

sont évanouies, et j'en vois maintenant le triste revers... Je m'en vais, Mathilda, parce que ma paix s'en est allée. Ton cœur lui-même ne voudrait pas d'un sacrilège amour...

Du jour où j'ai été convaincu que Jésus mourut pour l'humanité, et souffrit pour le pécheur sur l'arbre maudit, mon âme se débattit dans une tragique alternative : ou perdre la suprême espérance, ou te perdre, toi!

Je n'étais qu'un faible et vain enfant, lorsque je pris la main offerte d'une femme qui m'apportait avec elle son pauvre avoir. Alors je m'en allai sur mer et fis naufrage en votre pays, là où vous viviez, vous dont le baume devait m'arracher à la mort...

Et te quitter, pourtant!... Quitter mon seul bien au monde, ma seule joie sur la terre!... C'est trop dur, et plus que je ne puis supporter! Je ne veux plus vivre pour personne autre, après toi, ne pouvant plus vivre pour toi, si tendre et si vraie! Je ne peux désormais faire don de mon être qu'à la toute-puissante volonté du Ciel.

Arrêtons-nous là. M. Huchon, à propos de ce Frédérick, de cet étranger, mis en scène par Georges Crabbe, se demande : « Est-ce un Français? » Je pense que, sachant ce que nous savons, la question ne se pose même plus, et qu'il n'y a personne, parmi mes lecteurs, qui n'ait déjà restitué à ce Français son nom véritable : Chateaubriand. Si le poète anglais n'était mort seize ans avant la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe*, ne jurerait-on pas qu'en écrivant ce conte il avait sous les yeux le chapitre de ces *Mémoires* relatif à l'épisode de Bungay? Tout y est : l'arrivée chez les Ives du jeune émigré, naufragé moral, jeté sur la côte saxonne par l'ouragan de la Révolution; l'accueil familial que lui font ses hôtes; le silence volontaire qu'il garde sur son mariage; sa maladie; les soins que lui prodigue Charlotte; la voix du démon, ou, si l'on veut, de la démone intérieure qui l'incite à aimer; la naissance et les progrès de son amour, de leur amour; enfin, sa fuite. J'entends bien que Crabbe, qui, usant de son droit de conteur, a poussé les choses plus loin qu'elles n'allèrent, donne de cette fuite une explication à laquelle le Chateaubriand de 1796 ne pouvait songer. Remarquez toutefois qu'elle n'en est pas moins conforme à la psychologie du sceptique auteur de l'*Essai*, devenu, dans l'intervalle, le fervent catéchumène du *Génie du Christianisme*. Jusque dans les sentiments qu'il interprète, le conteur reste fidèle à l'histoire.

Comment l'aventure de la fille du pasteur vint-elle à sa connaissance? La réponse est facile. Rappelons-nous qu'il était pasteur lui-même, qu'il s'était certainement rencontré plus d'une fois avec les Ives, qu'il était lié avec Bence Sparrow, dans l'église duquel il avait souvent prêché, qu'il était apparenté aux Crowfoot, qu'il faisait chez eux de fréquents séjours, qu'il avait, en un mot, mille chances pour une d'être bien renseigné sur Beccles et, par Beccles, sur Bungay. Mais, s'il eut l'occasion d'apprendre ainsi dans tout leur détail les amours de Charlotte et de Chateaubriand, telles, ou peu s'en faut, qu'elles nous sont rapportées dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, c'est donc que les *Mémoires* n'ont rien dit qui, selon la parole de Rider Haggard, n'eût été de notoriété publique à Beccles comme à Bungay. Pauvre Charlotte! Le cher et douloureux secret de sa jeunesse ne demeura même pas sa propriété. Il courut les salons, les *assembly rooms*. Et ce fut peut-être la vraie cause si elle ne se maria qu'assez tard, avec un homme qui avait presque le double de son âge. Mais peut-être aussi le dépit qu'elle avait d'abord conçu de cette divulgation se changea-t-il, par la suite, en une flatteuse satisfaction d'amour-propre, lorsque René, le René par qui et pour qui elle avait souffert, se fut fait absoudre à force de gloire. Il y eut un jour où elle ne se souvint plus d'avoir été trompée, mais seulement d'avoir été aimée. Ce jour-là, elle exhuma d'un coffret, où, malgré seize ans de mariage, ils étaient encore, « des billets insignifiants » de *lui*, qu'elle avait religieusement conservés, y joignit les « plans d'études » qu'elle n'avait cessé de relire comme un bréviaire, à en juger par les annotations dont elle avait couvert les marges du manuscrit, — et, munie de ces reliques, escortée de ses deux fils, elle monta dans la diligence de Londres, au vu d'un chacun, pour aller faire à *Portland Place* la touchante « réapparition » que l'on sait :

Charlotte avait tout à coup réapparu comme cet astre, la joie des ombres, qui, retardé par le cours des mois, se lèverait au milieu de la nuit.

Qu'elle eût été poussée à cette démarche « par une ancienne amitié », comme le veut M. Child, j'y consens; mais, au fond de cette amitié-là, palpitait encore quelque chose qui se

rappelait avoir été de l'amour. Elle rentra, sans doute, à Bungay toute rayonnante, sous ses voiles noirs, d'une allégresse qu'elle ne chercha pas à dissimuler. Mais déjà, dès avril 1822, la nomination du vicomte de Chateaubriand au poste d'ambassadeur de France en Angleterre avait suffi, on le devine, pour donner un vert regain d'actualité à l'histoire de ses jeunes amours, dans ce vieux coin de province où elle s'était déroulée. Les gens du Suffolk en devisèrent, selon toute probabilité, devant Crabbe : « Parfaitement!... Miss Ives et son refugié... En a-t-on assez glosé, dans le temps!... Eh bien! le réfugié, c'était lui! » La matière était riche et dramatique à souhait. Crabbe n'eut rien de plus pressé que de la mettre en œuvre : à la date significative du 16 juin 1822, il commençait, à Hampstead, le conte dont nous avons exposé la première partie. — Car il y en a une seconde, toute fictive, cette fois, où le poète accommode le dénouement au gré de sa seule fantaisie, de façon à contenter la morale et notre curiosité. M. Huchon la résume ainsi :

Il[1] se fait missionnaire, tandis que Mathilda, plongée dans la tristesse, dépérit peu à peu. Bien des années s'écoulent. Un médecin conseille à la « veuve » de se rendre dans le sud de la France pour s'y rétablir. Elle y rencontre son mari, légitime maintenant que l'autre femme est morte. Mais le climat de l'équateur a miné le missionnaire. Et les deux époux, sous la garde de Richard Vernon, passent ensemble les quelques moments qui les séparent du tombeau.

Combien fut différente la conclusion du roman de Charlotte! Pourtant elle vint en France, elle aussi, dans l'année même qui suivit les entrevues de Londres, et peut-être à la demande de Chateaubriand ou du moins sur la foi du tendre intérêt qu'il lui avait de nouveau témoigné. Mais les événements n'avaient pas travaillé pour elle comme pour Mathilda. L' « autre femme » n'était pas morte, et lui, il était ministre, n'ayant d'yeux, d'oreilles, de pensée ni de sentiment que pour la guerre d'Espagne, « sa guerre ». Elle tombait bien, la trop crédule voyageuse de Bungay! Elle fut vraisemblablement reçue et congédiée à la va-vite, un peu comme une parente de province.

1. Frederick.

Lui-même en fait l'aveu :

Par une de ces misères inexplicables de l'homme, préoccupé que j'étais d'une guerre d'où dépendait le sort de la monarchie française [1], quelque chose sans doute aura manqué à ma voix.

Non, ni l'accent ni l'âme n'y étaient plus. Charlotte comprit, et se retira, le cœur plus navré peut-être qu'au lendemain du premier abandon. Avant de regagner l'Angleterre, pour s'y ensevelir à jamais dans le linceul du passé, nous savons par l'auteur des *Mémoires* qu'elle « *lui* laissa une lettre où elle se montrait blessée de la froideur de *sa* réception ». Et il ajoute :

Je n'ai osé ni lui écrire, ni lui renvoyer des fragments littéraires qu'elle m'avait rendus et que j'avais promis de lui remettre augmentés.

A quinze ans de là, comme elle était presque aux portes de la mort, nous avons vu qu'il eut une dernière fois de ses nouvelles, par son fils. Et ce fut tout.

Ce fut tout, je veux dire qu'il n'entendit plus parler d'elle ; mais il ne semble pas qu'elle soit jamais complètement sortie de sa pensée. Quatre années avant sa fin, alors qu'il appliquait ses forces défaillantes à rédiger pour sa pénitence le pensum qui s'appelle la *Vie de Rancé*, le nom de Charlotte se présentait encore sous sa plume. Ce souvenir plana jusque sur son déclin, « douce lueur du passé, rose pâle du crépuscule qui borde la nuit ».

Et il continue, il continuera de planer sur son œuvre. Tant que durera cette œuvre, la « fille du pays de Desdémone et de Juliette » qui, sous des noms divers, la remplit, en quelque mesure, d'un bout à l'autre, est assurée de vivre dans l'admiration des hommes. J'espère avoir suffisamment établi qu'Atala, c'est Charlotte, et que *les Amours de deux Sauvages dans le Désert*, s'ils eurent peut-être pour destination, à leur toute première origine, de « peindre » les ardeurs fraternelles de Lucile et de François-René dans le désert de Combourg, ne rencontrèrent leur thème essentiel et ne se fixèrent en leur forme définitive que lorsque l'amour, l'amour au singulier,

1. Nous savons, par un livre récent de M. Léon Séché, qu'à côté de cette préoccupation il en avait d'autres, auxquelles l'amour n'était pas indifférent.

l'amour sans épithète, eut fécondé le cœur et le génie de Chactas, retour d'Amérique, dans le désert de Bungay. C'est encore Charlotte qui, dans les *Natchez*, nous est apparue sous les traits de Céluta dont le nom même est évidemment calqué sur le sien. C'est elle enfin qui, troisième et suprême incarnation, ressuscite sous le ciel grec pour suivre Eudore dans l'arène des *Martyrs*. Oui, la fille du « prêtre d'Homère », Cymodocée aux « beaux bras », Cymodocée dont « les cheveux noirs ressemblaient à la fleur d'hyacinthe » et la « taille au palmier de Délos », Cymodocée « nourrie » par son père « des plus beaux souvenirs de l'antiquité », Cymodocée habile à « toucher la lyre, charme des infortunés mortels » et à faire entendre une « voix mélodieuse, d'une merveilleuse douceur », Cymodocée de qui « les yeux lancent des flammes », de qui « le sein fait naître les désirs », Cymodocée, « cet astre charmant », a surgi dans l'imagination du poète, non des clairs horizons de l'Arcadie hellénique, mais des lointains « confus et vaporeux » de l'Arcadie de Bungay. Les veillées patriarcales sous le toit de Lasthénès nous ramènent aux soirées de *Bridge Street*. Est-ce Cymodocée ou Charlotte qui, s'apitoyant sur les infortunes du jeune voyageur, « jouet des cruelles destinées », entrevoit soudain « une nouvelle espèce d'hommes, plus noble et plus sérieuse que celle qu'elle avait connue jusqu'alors »? Est-ce l'exilé messénien ou l'émigré breton qui, lorsqu'un « véritable amour s'est glissé » en lui, « s'étonne de la timidité de ses sentiments, si différents de cette hardiesse de désirs, de cette légèreté de pensées qu'il portait jadis dans ses attachements »? Et le père de Cymodocée lui-même, ce bon *clergyman* des siècles antiques à qui l'on sert, aux repas, « une part trois fois plus grande que celle des autres convives », comment douter de son étroit cousinage avec l'homérisant et pantangruélisant vicaire de S[t] Margaret Ilketshall? Relisez seulement sa profession de foi :

Il est vrai, comme mon aïeul, le divin Homère, je passerais volontiers cinq et même six années à faire ou à écouter des récits. Y a-t-il rien de plus agréable que les paroles d'un homme qui a beaucoup voyagé, et qui, assis à la table de son hôte, tandis que la pluie et les vents murmurent au dehors, raconte, à l'abri du danger, les traverses de sa vie? J'aime à sentir mes yeux mouillés de pleurs,

en vidant la coupe d'Hercule : les libations mêlées de larmes sont plus sacrées; la peinture des maux dont Jupiter accable les enfants de la terre tempère la folle ivresse des festins et nous fait souvenir des dieux.

Ces récits, accompagnés du crépitement de la pluie et du souffle des vents, c'est là-bas, dans la confortable intimité de la maison de brique rouge, que le prêtre d'Homère et le fils de Lasthénès les ont d'abord échangés, en les arrosant de grog et de vin de porto. Il n'est pas jusqu'au décor de l'idylle grecque qui ne reproduise le cadre de l'idylle anglaise où, comme au pays d'Eudore et de Cymodocée, « la vue s'étendait au loin sur des campagnes, entrecoupées de collines » qui dessinaient « une corbeille de verdure de plus de huit cents stades de tour »; où, comme l'Alphée et le Ladon, la Waveney « serpentait dans les prairies », à travers « les vallées profondes, plantées d'aunes » et bordées par « un amphithéâtre de montagnes » dont la cime « terminait le cercle entier de l'horizon »; où... Mais à quoi bon multiplier les rapprochements? Ceux que je viens d'indiquer sont, je pense, assez explicites.

Et maintenant, j'ai, ce me semble, le droit de conclure que l'une des phases les plus éclatantes de l'histoire des lettres françaises eut son aurore dans « cet obscur vallon » de Bungay. A ce titre, il mérite sa place parmi les pèlerinages illustres. Ici, Chateaubriand connut son premier et peut-être son seul amour; ici l'attendait la femme, longtemps appelée en vain, qui, même en lui échappant, devait donner un corps à ses songes; ici son cœur reçut, au moment propice, la grande initiation douloureuse et féconde sans laquelle sa puissante imagination eût continué de travailler à vide; ici il apprit à créer de la beauté, non plus avec des chimères, mais avec de l'humanité, avec de la souffrance, avec de la vie; ici naquirent, d'ici s'élancèrent à la conquête des âmes ces « anges » de passion et de mélancolie, Atala, Céluta, Cymodocée, idéales transfigurations de cette Charlotte à qui nous venons de rendre une justice tardive, en montrant que ce fut elle qui les inspira.

ANATOLE LE BRAZ

JOURNAL D'UN GARDE-SUISSE[1]

(1787-1792)

AVIS AU LECTEUR

Je n'écris pas ce journal dans l'intention de le faire passer dans des mains étrangères. C'est pourquoi, si par hasard quelqu'un en fait la lecture, je prie le lecteur bénévole ou malévole de ne pas croire que c'est un roman. Car je n'écris ici que la pure vérité. Si on me critique sur mon petit ouvrage, je répondrai que je ne suis pas Voltaire. D'ailleurs j'écris pour ma satisfaction et non pour celle du public. Chacun raisonnera à sa fantaisie. N'ayant pas la possibilité de fermer la bouche aux médisants, je prendrai le parti de les laisser dire.

I

Je suis né à Vevey, en Suisse, le 10 février 1765. Mon père et ma mère, auteurs de mes jours, étaient sans fortune. J'étais le troisième des garçons; les deux qui me précédaient sont morts : l'aîné à Turin, au service du roi de Sardaigne; le second à Vilmestad, au service du prince d'Orange. Je ne parlerai pas des premières années de mon enfance. A l'âge de

1. Journal ou Mémoire de Jacques Gamaliel Fonjalaz, de Vevey, canton de Vaud, en Suisse ou Helvétie, grenadier au régiment des Gardes-suisses, à Paris. — Commencé le 12 janvier 1787.

six ans, je commençais d'apprendre à nager, chose très utile pour un jeune homme. On en connaîtra l'utilité par la suite. Comme j'apprenais bien, je devins un des plus forts nageurs de Vevey.

Au mois d'août 1776, on raccommodait une barque au bout de la ville; les ouvriers qui y travaillaient laissèrent tomber plusieurs outils de fer, tels qu'un crochet de charpentier, une hache, un ciseau à calfater, etc. On fit plonger plusieurs jeunes gens qui étaient par là à se baigner; ils plongèrent tous sans succès. Voyant que personne ne pouvait les trouver, on m'envoya chercher à la maison. Comme j'étais au collège, ma mère répondit qu'elle m'enverrait quand je serais revenu. De retour à la maison, ma mère m'envoie où l'on me demandait. J'arrive auprès de la barque : les bateliers me demandent si je veux plonger. Je réponds que oui. Comme je me déshabillais, mon père arrive et m'empêche de plonger disant que c'était trop profond. Je demandai qu'on mesurât la profondeur : on trouva 44 pieds 3 pouces. Alors je dis à mon père de me laisser essayer. Il me dit : « Plonge, mais fais bien attention. » D'abord je me déshabille : je plonge, je rapporte le ciseau à calfater; je replonge, pour la seconde fois, et je rapporte la tarière et le crochet de charpentier, au grand contentement des bateliers et des ouvriers à qui les outils appartenaient. On me donna pour ma peine cinq batz ou 15 sols de France et je fus reconnu pour le plus fort plongeur de Vevey. J'avais alors dix ans sept mois.



Au mois d'avril 1782, je quittai Vevey avec ma mère pour aller demeurer à Cuilly, petite ville de Vaud, entre Vevey et Lausanne. J'y restai cinq ans à travailler. Le produit de mon travail avait bien de la peine à nous faire vivre. Au bout de cinq ans environ, je me dégoûtai de rester à la maison voyant qu'en bien travaillant, je ne pouvais pas seulement me donner les hardes nécessaires pour m'habiller. Le 16 décembre 1786, il me prit envie de servir le roi de France. Pour cet effet, je fus



à Lausanne pour voir s'il n'y avait pas de recruteur. Comme il n'y en avait pas, je fus chez M. Deloïse, capitaine au régiment des Gardes-suisses, qui me reçut très bien et me dit que si je voulais aller joindre sa compagnie qui était à Courbevoie, à deux lieues de Paris, il me donnerait un louis pour faire ma route.

Aussitôt j'accepte sa proposition : il me donne un louis et une feuille de route. Ensuite je revins à la maison. Le 19, j'avertis mon père et ma mère de mon dessein de partir; ils furent beaucoup affligés de voir que je les quittais dans une aussi mauvaise saison, qu'ils avaient le plus besoin de moi; mais, comme j'étais décidé, je partis le lendemain, 20 décembre 1786, avec ma mère qui vint me faire la conduite jusqu'à Lausanne, où je fis pour un petit écu de dépenses pour le souper et le coucher de ma mère et de moi. Le lendemain 21, je dis adieu à ma mère, en lui donnant un petit écu de sorte qu'il ne me restait que trois gros écus pour faire la route de Lausanne à Paris, route de cent vingt-six lieues au cœur de l'hiver. Que l'on juge si je pouvais faire le cadet en route!

Il faisait un temps de neige effroyable; en bien marchant, j'avais peine à faire six à sept lieues par jour. Je trouvai cinq pieds de neige sur les montagnes de la Franche-Comté : je commençais à me dégoûter de mon voyage, mais il n'était plus temps.

Je pris donc patience et courage et j'arrivai à Dijon le 26; je partis de Dijon le lendemain 27, pour aller coucher à Merceloi, en passant par le bois de Sonbernon. Je fis la rencontre d'un loup d'une moyenne grosseur; il venait droit à moi, la gueule ouverte. J'avoue que j'eus grand peur, voyant que je n'avais pour toute arme qu'un bâton, mais solide. Je pris mon parti courageusement en me remettant de ma peur. Quand il fut à ma portée, je lui assène un coup sur le museau qui le fit tourner plusieurs tours. Voyant qu'il était étourdi, je commence, quoique bien las, à courir à toutes jambes et j'arrive à Merceloi. A l'auberge, je fis part à plusieurs paysans de ce qui m'était arrivé. Aussitôt ils s'assemblent au nombre de douze hommes bien armés et ils partent à la recherche de mon camarade de rencontre. A deux heures du matin, les paysans arrivent avec le loup que l'on reconnut bien pour le

même, car il avait le museau tout meurtri des coups que je lui avais donnés.

Quand il fut jour, je me remis en route et j'arrive à Auxerre le 31. Le lendemain, jour de l'an 1787, je fis séjour pour attendre le départ du coche d'eau qui partait le 2 pour Paris. Je m'embarquai donc sur ce coche; il me fallut payer quatre livres dix deniers pour mon embarquement; il me restait encore trente-cinq sols pour me nourrir pendant trois jours et deux nuits qu'il nous fallut pour arriver à Paris. Chaque fois que j'ai eu faim sur ce maudit coche, je ne l'ai pas été dire à Rome. Enfin nous arrivâmes à Paris. J'avais encore deux lieues à faire pour me rendre à la caserne de Courbevoie; mais j'avais bien envie de manger quelque chose. Comment faire avec six liards qui me restaient?

Étant descendu du coche, je pris la route de Courbevoie. Passant par-dessus les quais de la Ferraille, plusieurs recruteurs me demandent si je voulais m'engager. Pour m'en défaire plus tôt, je réponds alors que j'étais engagé dans le régiment des Gardes-suisses. Je fais rencontre d'une demoiselle bien mise qui me salue fort poliment, me prend le bras, m'invite à m'aller me reposer chez elle. Je la remercie en lui disant que je n'étais pas fatigué. Comme j'avais l'air novice, elle croyait avoir trouvé un pigeon à plumer. Elle se trompait bien fort, car je n'avais plus de plumes. Elle fit un petit bout de chemin avec moi en causant. Quand nous fûmes devant chez elle, elle me dit familièrement : « Mon petit, veux-tu payer quelque chose »? Voyant qu'elle me tutoyait, je lui dis : « Que veux-tu prendre ». Elle me dit : « Une bouteille de vin ». Je lui dis que je voulais manger quelque chose. « Voilà un rôtisseur », me dit-elle alors. Je répondis que je ne voulais pas aller chez un rôtisseur.

Elle me dit : « Nous monterons dans ma chambre. Voici ma porte. » C'était tout près du rôtisseur. Alors je lui dis : « Je vais me faire donner un coup de peigne et raser; en même temps je changerai un double louis. » Je lui demandai si elle avait de la monnaie. « Ô mon ami, je ne suis pas sans argent! » Elle me montra deux gros écus et un petit et me dit : « Que voudrais-tu manger? — Prends un bon morceau de rôti et une bonne salade car je l'aime bien et j'ai bon appé-

tit. — Tu prendras deux bouteilles de vin à douze ou à treize, » me dit-elle. Je lui réponds d'un air d'opulence : « Prends une bouteille de malaga et une de champagne mousseux; je te remettrai ce que tu débourseras; mais ne me trompe pas parce que je sais le prix de tout. » Comme j'avais un paquet que je portais avec mon bâton, elle me dit : « Donne-moi ton paquet; je le monterai dans ma chambre pour ne pas le porter avec toi chez le perruquier. » Je lui dis que non, parce que mon portefeuille et mon argent étaient dedans : « Dépêche-toi de préparer tout ça, parce que je ne me ferai pas peigner, mais seulement raser. — Tu as raison, parce que je t'aurais bientôt tout défait les cheveux ». Elle croyait déjà me tenir sur son lit. Elle me quitte, entre chez le rôtisseur, et moi j'avance à bon train.

Arrivé près du Pont-Neuf, je vois une femme qui vendait des pommes de terre cuites à l'eau; je lui demande combien elle les vend : « Deux sous la livre. — J'en aurai trop d'une livre; donnez m'en une demi-livre ». Étant pesées, je les mis dans ma poche; je lui donnai ma pièce de six liards. « Il vous revient deux liards que voilà. — Donnez-les aux pauvres », lui répondis-je. Je faisais fortune contre bon cœur; je ne voulais pas faire voir que j'étais dans la misère. Quand j'étais sur les montagnes de Bourgogne, j'avais peur de rencontrer des bandes de voleurs, comme on me disait qu'il y en avait; mais, depuis que j'avais mes pommes de terre dans ma poche, je ne craignais plus rien.

Je suivis mon chemin pour avancer vers ma destination. Quand je fus dehors des barrières, je m'assis sur une pierre pour faire mon frugal repas de pommes de terre, car j'aurais eu honte de les manger en chemin. Quand j'eus fini mon triste repas, je ne craignais pas d'avoir une indigestion. Je poursuis mon chemin et j'arrive enfin à la caserne de Courbevoie.

Je demandai d'abord après le fourrier de la compagnie Deloïse. Un caporal m'y conduit. L'engagement fut bientôt conclu; il m'accorda quatre louis pour quatre ans; je lui demandai deux gros écus qu'il me donna sur-le-champ : j'invitai le caporal à souper avec moi; nous fûmes souper ensemble; j'en avais grand besoin.

Le lendemain, le caporal vint me prendre dans ma chambre

et il commença à me montrer l'exercice; il me fallut cinq semaines, deux fois par jour, pour l'apprendre. Quand je fus quitte d'exercice, je demandai une permission pour travailler; elle me fut accordée. Tout en me promenant, je trouvai de l'ouvrage à Neuilly chez un fermier général; mais je ne pouvais pas commencer à travailler avant trois semaines; nous étions au 8 février, ainsi il fallait que j'attende le 1er mars : c'était pour travailler dans un jardin. En attendant ce temps, je demandai un louis au fourrier et je fus à Paris pour acheter des chemises, parce que la toile de celles qu'on nous donnait ne valait rien et on nous les faisait payer comme bonnes.

Je fus dans la rue de la Tournellerie chez une marchande lingère; j'achetai deux chemises garnies et une sans garniture. Pour les deux garnies, c'était pour mettre quand je m'habillais pour aller promener le dimanche : ça faisait honneur à mon ordonnance qui était la plus belle du royaume de France. La marchande lingère était une charmante fille de vingt ans; elle me dit que c'était bien beau de ma part d'acheter du linge : « Car, me dit-elle, ils sont bien rares les soldats qui s'achètent quelque chose : ils aiment bien mieux boire leur argent que de s'en faire honneur comme vous. » Je la remerciai beaucoup de l'éloge qu'elle faisait de moi et je lui dis que la boisson n'était pas un de mes défauts. Elle m'en fit son compliment en me disant qu'une femme ne serait pas malheureuse avec moi. Je lui dis que j'étais bien éloigné d'avoir une femme puisque je n'avais pas seulement une bonne amie. Elle me dit que je n'en manquerais pas. Je lui dis que je ne prendrais pas la première venue, mais que si j'avais le bonheur d'en trouver une aussi aimable et aussi spirituelle qu'elle, je ne balancerais pas.

— Monsieur, vous me flattez beaucoup, me dit-elle; je me recommande quand vous aurez besoin de quelque chose, ainsi que vos camarades, de venir me donner votre pratique.

Je lui donnai un baiser qui me fut bien rendu. Après quelques compliments, nous nous quittâmes; mais son image ne me quitta pas et je me promis bien d'y revenir souvent.

Huit jours après j'y retournai avec deux de mes camarades, qui achetèrent chacun deux chemises de belle toile pour aller en semestre. Elle me demanda si je ne voulais rien. Je lui répondis que je n'avais besoin de rien pour le moment et que

j'étais venu exprès pour amener mes camarades chez elle ; son père et elle me firent beaucoup de remerciements. Mes camarades s'en allèrent, et M. Roussel, père de ma jolie marchande, m'invita à dîner avec sa fille et lui, madame Roussel étant morte trois ans avant. J'acceptai leur dîner de grand cœur pour avoir occasion de faire connaissance. Après le dîner, M. Roussel fut par la ville pour vaquer à ses affaires ; je voulus partir aussi ; mais Julie me dit en présence de son père : « Monsieur, vous n'êtes pas tant pressé. » Je restai donc à la boutique avec Julie qui me dit qu'elle avait beaucoup parlé de moi à son père ; elle me fit cadeau d'un beau mouchoir de cou en mousseline et me prodigua le nom de mon bon ami. Me voyant si bien dans ses amitiés, je lui disais aussi « ma bonne amie » et les baisers allaient leur train. Enfin je la quittai en lui promettant de revenir souvent. Je ne manquai pas une semaine sans y aller trois et même quatre fois ; je fis connaissance à fond avec M. Roussel ; j'y buvais et mangeais comme l'enfant de la maison chaque fois que j'allais chez eux.

Comme nous étions au 1er mai, nous eûmes l'ordre de nous tenir prêts pour passer la revue du roi le 3. J'écrivis à Julie une lettre que si elle voulait, ainsi que son père, voir un beau coup d'œil, ils devaient venir voir passer la revue du roi à la plaine des Sablons. Je lui marquai de se trouver à huit heures au café de la Porte Maillot ; elle me fit réponse par un commissionnaire qu'elle envoya exprès. Elle me marquait que ça lui faisait un sensible plaisir ainsi qu'à son père, que je les trouverais à l'endroit et à l'heure prescrits. Le lendemain, la matinée me sembla d'une longueur sans fin. Enfin nous partîmes de Courbevoie pour nous rendre à la plaine des Sablons, dans la dernière propreté.

Arrivés à la plaine des Sablons, une ordonnance vint nous avertir que le roi n'arriverait qu'à dix heures et demie.

Il était huit heures juste, de sorte que nous avions encore deux heures et demie à attendre : c'était bien ce que je demandais pour être plus longtemps avec ma chère Julie. On nous fit poser les armes et on vint me prendre pour faire faction au drapeau ; j'avoue franchement que cela ne me faisait nullement plaisir ; je dis à un de mes camarades : « Tiens,

voilà douze sous, fais ma faction. » Mon camarade prit ma place et je volai au rendez-vous : je trouvai M. Roussel tout seul ; il me demanda si j'avais vu Julie, qui, d'abord qu'elle avait vu arriver mon régiment, était accourue pour me voir. Je lui répondis que je ne l'avais pas vue ; nous fûmes ensemble la chercher ; nous la trouvâmes où était ma compagnie, qu'elle demandait après moi à mes camarades. Dès qu'elle me vit, elle vint m'embrasser ; mes camarades étaient tous stupéfaits de voir une aussi jolie fille me prodiguer ses caresses ; les uns disaient que c'était une de mes parentes ; alors les deux que j'avais menés chez elle pour acheter des chemises dirent que c'était ma bonne amie et qu'ils la connaissaient bien. Comme il faisait bien chaud, nous fûmes nous asseoir sur le gazon à l'ombre des arbres.

M. Roussel et Julie avaient amené Augustine, leur servante, avec eux, portant un panier garni d'un bon déjeuner, ainsi que plusieurs bouteilles de vin. Nous fîmes un très bon déjeuner, qui ne pouvait pas manquer d'être bon, vu qu'il était apprêté par l'amour. Le déjeuner fini, le roi arriva avec une suite fort brillante ; je leur dis où il fallait se mettre pour bien voir. Le roi passa sa revue ; la revue finie, je n'eus que le temps de dire à M. Roussel et à sa fille que je ne les reverrais que dans quinze jours.

Pendant ces quinze jours, je reçus six lettres dont je fis réponse à toutes.

Rentré aux casernes, je fus vite trouver mon capitaine et je lui demandai une permission jusqu'à nouvel ordre pour travailler ; il me l'accorda tout de suite. Alors je fus chez un fermier général à Neuilly le lendemain ; nous convînmes de prix : il me donnait trente-six sous par jour, quelque temps qu'il fasse, car il y avait de l'ouvrage à couvert : avec ma paie du régiment, ça me faisait quatorze livres dix deniers par semaine. J'y travaillai jusqu'à la fin du mois de septembre : mes dimanches étaient consacrés à aller voir Julie et son père.

Mon ouvrage finit un samedi, le 27 septembre ; je fus le dimanche 28 à Paris voir Julie avec permission pour découcher.

Je dînai avec ma Julie et son père. Après le dîner, nous fûmes nous promener à Monceau où nous fîmes une bonne

collation. Après avoir collationné, je fus pour payer sans rien dire à personne; un moment après, M. Roussel sortit pour aller payer : on lui dit que j'avais payé, il m'en fit de vifs reproches. M. Roussel me demanda à quelle heure je devais rentrer au quartier : je lui répondis que je n'étais pas gêné pour une heure; je n'osais pas lui dire que j'avais une permission pour découcher; alors il me dit : « Voyons votre permission si vous n'êtes pas gêné pour l'heure. » Je la lui montrai; quand il vit que je pouvais découcher, il me dit : « Nous avons une chambre et un lit à votre service, j'espère que vous ne refuserez pas; nous irons au spectacle ce soir. » Quand Julie vit tous ces arrangements, elle me lança une paire d'yeux qui annonçaient son contentement; elle me donnait de temps en temps des bourrades avec ses genoux parce que nous étions assis à côté l'un de l'autre et son père en face de nous.

Nous partîmes et nous rendîmes au théâtre Feydeau : on donnait *les Visitandines* et *Lodoïsca.*

Au sortir du spectacle, nous fûmes à la maison; nous fîmes un léger souper, car personne n'avait appétit. Il était onze heures et demie; tout prêts à nous coucher, on vint dire à M. Roussel que son père était bien mal, que l'on ne croyait pas qu'il passerait la nuit; pour cet effet on le priait d'y aller passer la nuit; il répondit qu'il allait y aller dans l'instant. Avant de partir, il me fit voir la chambre qu'il m'avait destinée; puis il nous souhaita la bonne nuit et il partit. La chambre de celle qui possédait mon cœur était voisine de la mienne.

Je jugeai qu'il n'était pas à propos de gâter deux lits; je fus joindre ma Julie, je lui dis que, quoique bon soldat, j'avais peur de coucher seul dans une chambre que je ne connaissais pas; je la priai de bien vouloir partager son lit avec moi; elle me fit apercevoir beaucoup de difficultés. Après bien des insistances, elle me dit : « A la bonne heure, si vous me promettez d'être sage ». Je le lui promis et j'engageai ma parole d'honneur.

Elle fit encore beaucoup de difficultés; à la fin elle y consentit et je passai la nuit la plus belle de ma vie dans les bras de mon amante et je tins ma parole : sans sortir des bornes de l'honnêteté, nous passâmes une heureuse nuit.

Depuis lors j'y couchai bien d'autres nuits, sans que son père le sût, mais toujours avec la même décence et autant d'honnêteté que la première fois. Le lendemain, j'y restai jusqu'après dîner; je lui dis si elle voulait me reconduire un bout de chemin; elle en demanda la permission à son père qui la lui accorda. Nous partîmes et elle entra dans la boutique; elle prit un petit paquet qui contenait une demi-douzaine de cravates de fine mousseline marquées de mon nom qu'elle me fit cadeau. Je lui achetai quelque chose qui lui fit beaucoup de plaisir en échange, dont il n'est pas nécessaire de le rapporter dans mon journal.

Tout en nous promenant, nous passâmes sur les boulevards et nous allâmes tomber sur la place Louis XV sans prévoir une catastrophe qui nous arriva. Nous étions très contents l'un de l'autre; nous entrâmes dans les Champs-Élysées; nous fîmes la rencontre de deux Gardes-françaises qui disaient avant de nous aborder : « Voilà un Suisse qui tient une jolie fille à son bras; il faut nous en emparer. » Je leur réponds aussitôt : « Camarades, il faut être braves si vous voulez l'avoir; il faut la gagner. » Un d'eux me dit : « Est-ce que la vie t'ennuie? » Je leur répondis que ma vie ne tenait à rien, moyennant que je préserve ma compagne des mains de deux polissons. Il fallut sur-le-champ mettre flamberge au vent; ma chère Julie s'était cachée derrière un arbre; elle pleurait et se lamentait.

Je lui portai mon habit et mon chapeau et lui dis de se tranquilliser; ensuite je joignis mon champion : le combat s'engage; le premier coup me fut porté au côté droit. Il me dit : « Tu es percé », car il avait une épée et moi un sabre. Je lui réponds, en voyant couler mon sang : « En garde ». Il se met en garde; je lui porte un coup de bandouillère, il le pare très bien, ensuite je lui porte un coup de tête qu'il veut parer; mais mon coup était ramené d'une force terrible : je lui casse son épée, lui emporte l'oreille et la joue droite et une forte blessure sur l'épaule. Alors je dis à l'autre : « A toi, en veux-tu autant? » Il me répond : « C'est assez. » Je cours vers Julie : j'arrangeai son mouchoir de poche autour de moi pour arrêter le sang, ensuite je m'habillai et nous prîmes un fiacre et nous retournâmes chez Julie. Arrivés à la maison, nous

fîmes part à M. Roussel de tout ce qui nous était arrivé; il voulut voir ma blessure; elle n'était pas dangereuse, mais je perdais bien du sang. Le père de Julie fut chercher un chirurgien qui me pansa et me dit que je ne m'en retournerais pas.

J'écrivis une lettre à mon capitaine, qui demeurait rue Caumartin; M. Roussel voulut absolument la porter lui-même, quoiqu'il y eût loin. Il fut bientôt de retour.

Mon capitaine lui fit réponse que, puisque j'étais chez un ami, je ne devais pas me gêner, qu'il allait faire partir une ordonnance pour avertir mon sergent-major qu'on ne soit pas inquiet de moi. Le lendemain, je voulais partir, mais M. Roussel me dit que mon capitaine lui avait donné la permission de me garder jusqu'à ce que je sois guéri. J'y restai donc dix-neuf jours, quoique je fusse guéri au bout de huit jours. M. Roussel était approchant de ma taille : il me prêtait des habits et je m'habillais en bourgeois. Que l'on juge du plaisir que j'avais pendant tout ce temps avec ma chère Julie! Au bout de dix-neuf jours, je voulus absolument partir; c'était le 17 octobre : je partis en effet au grand mécontentement de M. Roussel et de sa fille,

J'allais souvent à Paris voir ma chère Julie ainsi que son cher père qui m'aimait comme son propre fils.

Je fus invité à passer le nouvel an, 1er janvier 1788, avec M. Roussel et ma chère Julie; nous nous divertîmes beaucoup pendant les quatre jours que j'y restai. Je fus invité à faire les Rois; j'y restai six jours. Le carnaval vint ensuite, j'y fus six jours. Nous parlâmes de mariage : M. Roussel me fit demander à mon capitaine combien il me demanderait pour avoir mon congé. J'avais encore deux ans et dix mois à faire. Il me demandait vingt-sept louis. Alors M. Roussel me dit que je devais finir mes deux ans et que, après ça, il obtiendrait mon congé coûte que coûte. Je voyais les jours couler bien lentement : j'avais encore dix mois à faire pour finir mes deux ans.

Le 13 mai 1788 au matin, je reçus par un express une lettre de M. Roussel par où il me marquait que je devais partir promptement avec permission pour plusieurs jours. Je partis tout de suite avec permission pour huit jours. Arrivé chez

M. Roussel, il me dit en pleurant : « Mon cher ami, j'ai bien peur que votre mariage avec ma fille ne se fasse pas. » Je lui demandais avec empressement de quoi il était question. Il me dit : « Un grand malheur ! » et voici le triste récit qu'il me fit de la pauvre Julie. « Hier à deux heures après-midi, Julie fut voir dans la rue de la Traversière son oncle qui commençait à se rétablir. Sur les quatre heures, elle s'en revenait. Comme elle passait dans la rue Grenelle-Saint-Honoré, une tuile lui tomba sur la tête ; on l'a portée à la maison sur un brancard, couchée sur un matelas. De suite, j'ai fait venir un chirurgien ; la pauvre fille ne pouvait plus parler pour dire son mal ; sa tête n'était pas entamée ; le chirurgien a dit qu'il fallait la trépaner parce qu'il y avait du sang caillé. Quand l'opération fut faite, elle commença à parler. »

Je n'eus pas le temps d'entendre ce récit qui me déchirait le cœur ; je voulus la voir. Je monte dans sa chambre. D'abord qu'elle me vit, elle se mit à pleurer. Je ne quittai pas le chevet de son lit pendant six jours qu'elle vécut : elle ne perdit pas connaissance jusqu'au dernier moment ; elle mourut dans mes bras en me serrant la main le jeudi soir à onze heures, 18 mai 1788 ; pauvre Julie, que tu m'as coûté de larmes ! Ton image sera toujours gravée dans mon cœur. Alors je pouvais bien dire :

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir.
La vie est un opprobre et la mort un devoir.

Je fus encore pendant quelque temps que je voyais M. Roussel ; mais chaque fois que j'allais chez lui le cœur me saignait ; c'est pourquoi je n'y retournai plus. *Fin de l'histoire de Julie.*

***

Le 20 juin 1788, il y eut une révolution au faubourg Saint-Antoine entre les ouvriers de tous états. Ils ne voulaient pas travailler qu'on ne leur augmentât leur ouvrage ; ils avaient fait une loi entre eux que, si l'on en trouvait un à travailler, il serait massacré dans sa boutique. Comme ils ne travaillaient pas, ils vinrent à court d'argent et il fallait manger. Que

firent-ils ? Il s'assemblèrent par bandes, puis ils allèrent chez le boucher, le boulanger, demander des vivres d'autorité. Pour disperser tous ces rebelles qui étaient plus de huit mille hommes armés de fourches, de faulx, de piques, l'on commanda un bataillon de Gardes-françaises et un bataillon de Gardes-suisses : ce fut le nôtre qui marcha parce que nous étions de piquet.

Les Gardes-françaises furent rendus dans le faubourg avant nous, parce qu'ils étaient casernés dans Paris et nous, nous étions à Courbevoie. Les rebelles tuèrent plusieurs Gardes-françaises par les croisées, avec des pavés qu'ils avaient montés dans les chambres. Quand nous fûmes arrivés, nous allâmes joindre les Gardes-françaises ; ensuite l'on avertit dans les rues avec un porte-voix que les honnêtes gens devaient rester chez eux et leurs croisées fermées. Alors nous eûmes ordre de faire feu sur tous ceux qui se trouveraient dans les rues et par les croisées. Nous avancions contre les rebelles en faisant feu ; on en tuait et blessait quelques-uns. Arrivant dans la rue de Charonne, le lieutenant de notre compagnie m'applique un coup de plat de sabre sur les épaules en me disant : « Ouvre l'œil, grenadier (car il y avait sept semaines que j'étais entré aux grenadiers). Regarde là-haut à ces croisées ; fais feu dessus. » Il y avait deux dames ou demoiselles et une servante à en juger par la mise ; je les couche en joue, je fais sauter la cervelle à une des dames ; l'autre, ainsi que la servante, se retire ; la pauvre malheureuse resta la tête sur ses deux bras : on voyait le sang couler en bas le mur de la maison. J'en fus bien fâché ; mais il fallait obéir.

De là, les rebelles s'enfuirent du côté du Palais marchand ; on nous y fit marcher, ainsi que les Gardes-françaises, et nous y passâmes la nuit. Les rebelles s'étaient retirés à notre approche dans d'autres quartiers. Ils arrêtaient les voitures, en faisaient descendre ceux qui étaient dedans, les faisaient crier trois fois « Vive Henri IV ! » ensuite les obligeaient à leur donner de l'argent. Le lendemain nous fûmes instruits de toutes ces choses ; nous fîmes pendant plusieurs jours des patrouilles dans tous les quartiers de Paris. Quand les rebelles surent que nous leur faisions partout la chasse, ils s'assemblèrent et tinrent conseil entre eux pour venir la nuit nous

surprendre et nous désarmer. On vint nous avertir de leurs projets; nous en fîmes part aux Gardes-françaises. A minuit, ils arrivèrent; nous nous mîmes tous sur nos gardes; au signal convenu, qui était trois coups de baguette, nous fondons sur eux le sabre à la main. Dans l'espace d'une demi-heure, la rue fut couverte de morts et de blessés. Ceux qui ont pu s'échapper ont pris la fuite et sont rentrés dans l'ordre et tout fut tranquille depuis.

Les Gardes-françaises perdirent sept hommes tués et onze blessés; de notre côté, cinq tués et dix-neuf blessés. Je fus du nombre des blessés : je reçus un coup de sabre à la cuisse droite, qui me valut cinq semaines d'hôpital.

Le restant de l'an 1788 et les six premiers mois de 1789 se passèrent assez bien. Ce fut au mois de juillet 1789 que la révolution commença. Comme le pain était cher, la populace faisait main basse au marché au pain : nous fûmes demandés pour empêcher tous ces désordres. Le 29 juillet, on vint nous chercher pour escorter deux charrettes d'argent que l'on menait à la Caisse d'escompte, rue Vivienne. Quand nous fûmes arrivés auprès de la Caisse, nous trouvâmes environ mille à douze cents hommes qui voulaient s'emparer des deux charrettes d'argent; mais notre commandant nous commanda en français : « Bataillon, apprêtez armes ». Il semblait que le diable allait les prendre tous de la manière qu'ils se sauvaient. Comme les Gardes-françaises désobéirent à leurs chefs et même abandonnèrent le service du roi pour se mettre avec la populace, il y eut des gens qui furent soudoyés pour les empoisonner, car, lorsque nous eûmes mis les voitures d'argent en sûreté, on nous fit aller à la halle aux farines où l'on nous enferma pour que personne ne pût ni boire ni manger parce que l'on craignait que l'on nous empoisonnât aussi. Cependant on ne nous en voulait pas. Nous restâmes dans la halle trente-six heures sans prendre la plus petite des choses; les jurements ne coûtaient rien, car on en faisait en abondance. Au bout de ce temps, il vint une députation de l'hôtel des Fermes pour nous faire aller à la Douane, parce que la populace voulait y aller exercer ses pillages. Mais quand ils surent que les grenadiers suisses y étaient, ils changèrent de desseins.

Le tocsin, la générale, l'alarme de tous les diables étaient

en mouvement dans. Paris. La révolution commençait bon train pendant que nous étions bien tranquilles et bien nourris; nous faisions notre paye de bonne parce que nous étions nourris aux dépens des fermiers généraux. Nous restâmes à la Douane pendant neuf semaines, fort tranquilles, et du plaisir en abondance.

Au bout de neuf semaines, on nous remercia : ces messieurs vinrent nous dire que nous serions récompensés de nos bons services.

Le 5 octobre, le sergent-major reçut une lettre par laquelle ces messieurs nous avertissaient qu'ils viendraient à Courbevoie nous partager la récompense qu'ils nous avaient promise. On fit assembler la compagnie : il fut décidé que l'on se mettrait en grande tenue et que l'on commanderait à dîner à Neuilly à quatre livres dix deniers par tête; nous étions trente-six hommes, plus quatre députés qui nous apportaient la récompense promise. On envoya un sergent pour prévenir ces messieurs où ils devaient s'arrêter. Le sergent de retour nous dit qu'ils arriveraient au rendez-vous à quatre heures; nous y fûmes rendus à trois heures et demie et ils arrivèrent à quatre heures juste.

Comme le dîner n'était pas prêt, on s'occupa à notre partage : chaque grenadier reçut pour sa part cinquante-deux livres. Quand le partage fut fait au grand contentement de tout le monde, on se mit à table sans prévoir ce qui allait nous arriver. Au milieu du souper la générale bat; d'abord nous quittons table et fricot et nous fûmes au quartier pour savoir de quoi il était question. On nous fit prendre les armes et bagages et nous partons pour Versailles à marche forcée.

Étant arrivés sur la hauteur de Versailles, on nous fit charger nos armes; après ça nous nous rendîmes au château. Deux heures après, toute la population des faubourgs de Paris arriva : ils avaient à leur tête une partie des Gardes-françaises qui étaient bien armés; mais tout le reste n'avait pas une bonne arme.

On a porté le nombre à quatre-vingt mille, tous armés de piques, fourches et faulx. Nous étions rangés en bataille sur la droite de la cour et la populace vint se mettre en désordre

sur la gauche. Nous étions au nombre de huit cent cinquante hommes armés, comme on dit, jusqu'aux dents. Nous demandions à grands cris et à plusieurs reprises qu'on nous permît de balayer la cour; mais notre major nous dit qu'il ne fallait rien faire sans avoir reçu les ordres du roi. Il fut sur-le-champ prendre les ordres de Sa Majesté. Le roi lui répondit que, quoiqu'il y eût plusieurs régiments de cavalerie et d'infanterie française autour du château, il ne se fiait pas à eux et que nous devions aller passer le restant de la nuit dans les appartements des petites écuries.

Quand nous fûmes près de la grille, on nous crie ;

— Qui vive!

— Gardes-suisses, répondons-nous.

On nous demanda où nous allions. Notre commandant répondit que le roi nous envoyait passer la nuit dans les appartements des petites écuries. Ils répliquèrent que nous n'entrerions pas, que les appartements étaient pleins de leur monde. On fut en rendre compte au roi, qui donna l'ordre de nous retirer dans nos casernes, qu'il en arriverait ce qui pourrait. Nous partîmes à une heure du matin; quand nous fûmes à une demi-lieue de Versailles, obligé de m'arrêter pour quelques besoins, je laissai tomber de ma poche de culotte neuf écus de six francs sur le sable.

Quand j'eus fini, je me mis à courir pour rattraper le bataillon; un bon quart d'heure après, je m'apercus que mon argent me manquait; je donnai mon fusil à l'un de mes camarades et je retournai promptement où je m'étais arrêté. Comme il faisait clair de lune, je n'eus pas de peine à retrouver mon argent; je me remis en route pour rejoindre mon bataillon. Je n'eus pas plutôt fait cinq cents pas que je fis la rencontre d'un soldat qui était resté en arrière pour boire. Il me crie en venant à moi avec sa pique :

— Attends, scélérat, tu ne courras pas bien loin.

Puis il s'avance pour me plonger sa pique dans le ventre; je tire mon sabre, je pare son coup de pique de la main gauche, je lui donne un coup de sabre sur le bras; il tombe en jetant les hauts cris. Je n'eus pas le temps de lui demander comment il se trouvait; je commençai à jouer des jambes et je rattrapai le bataillon entre Saint-Cloud et Suresnes. Nous arrivâmes aux

casernes à cinq heures du matin, bien fatigués; chacun s'en fut coucher pour se reposer.

Dans le courant de la même journée, on nous apprit que la populace avait amené à Paris le roi, la reine et toute leur famille. Quand on les vit arriver, chacun disait à haute voix : « Voilà le boulanger et la boulangère et les deux petits mitrons », parce que le peuple disait que, quand le roi serait à Paris, le pain diminuerait de prix. Effectivement c'est ce qui arriva.

Le restant de l'année se passa assez bien. L'an 1790 se passa sans qu'il me soit arrivé rien qui mérite d'être rapporté sur mon journal. Mon engagement de quatre ans finissait le 4 janvier 1791 ; mais voyant que nous étions dans une mauvaise saison, je me proposai de rester volontairement jusqu'après la revue du roi qui se fit le 3 mai. Sitôt la revue passée, je demandai un semestre que l'on me refusa net. Alors je changeai de ton : je demandai mon congé absolu. Quand mon capitaine vit que j'étais décidé à partir, il m'accorda un semestre de onze mois pour aller en Suisse; alors je me rengageai pour quatre ans à condition que, si je revenais rejoindre le régiment, je toucherais mon rengagement et que ma paie fût en règle. Je fis mon compte et mon décompte avec mon capitaine : il me redevait cent dix-neuf livres treize deniers qu'il me compta sur-le-champ.

Ma cartouche fut signée le 4 mai, et le 5 je partis. Je pris le coche d'Auxerre; je trouvai douze soldats de notre régiment qui allaient en Suisse, les uns en semestre, les autres en congé. Nous fîmes route ensemble avec beaucoup d'agrément.

GAMALIEL FONJALAZ

(La fin prochainement.)

LE CONGO ET LES PUISSANCES

Le peuple belge vient d'accepter le présent offert par son roi : la Belgique annexe l'État indépendant du Congo, qui devient sa colonie. Ce n'est pas sans difficulté que le gouvernement a obtenu du Parlement un vote favorable. La discussion, commencée à la Chambre des Représentants le 15 avril, s'y est prolongée jusqu'au 20 août. Sur ces débats de politique intérieure, on sentait peser le vague sentiment d'un danger extérieur, la crainte de complications internationales. Entre Bruxelles, Londres et Washington, des notes s'échangeaient, publiées dans des *Livres gris* en Belgique, dans des *Livres blancs* en Angleterre. C'est que la question du Congo n'est pas seulement une question belge ; c'est aussi, c'est surtout une question internationale.

La question du Congo intéresse toutes les nations par lesquelles l'Association Internationale Africaine s'est fait reconnaître, en 1885, au prix de certains engagements, comme État souverain. Elle intéresse à des degrés divers les quatorze puissances qui, en signant l'acte de Berlin (1885), ont soumis à un régime international le bassin du grand fleuve. Elle intéresse la France, l'Allemagne, le Portugal, qui possèdent, dans le même bassin, des colonies soumises au même régime que l'État Indépendant. Elle intéresse la Grande-Bretagne, dont le gouvernement, sous la pression de l'opinion publique, a plusieurs fois protesté contre le régime congolais. Elle intéresse

les États-Unis et l'Italie, qui ont fait entendre plus discrètement des protestations analogues. Elle intéresse les amis et les alliés et aussi les adversaires des peuples engagés dans le débat.

Après la Belgique [1] c'est certainement la France que touche le plus directement la question du Congo.

D'abord la France avait sur l'État Indépendant un *droit de préemption*. En vertu d'un accord conclu entre la France et l'Association Internationale Africaine, le 23 avril 1884, le gouvernement de la République s'est engagé à ne pas mettre d'obstacle aux efforts de l'Association; l'Association s'est engagée, au cas où elle déciderait d'abandonner ses possessions, à les offrir d'abord à la France. *Ce droit de préférence*, le gouvernement de la République a promis plus tard de ne pas l'opposer à la Belgique (convention du 5 février 1895). Mais il pouvait l'opposer à toutes les autres puissances, au cas où l'État Indépendant aurait été dissous sans être annexé à la Belgique. Surtout la France possède, dans le bassin conventionnel du Congo, sa colonie du Congo Français, soumise, pour la plus grande partie de son territoire, aux clauses de l'Acte de Berlin. La France y a tout récemment appliqué une politique commerciale et une politique indigène très voisines de celles de l'État Indépendant. Si la Belgique, annexant l'État Indépendant, en transforme le régime, la France sera certainement obligée de modifier, elle aussi, l'organisation de sa colonie.

Jusqu'aux dernières années du XIXe siècle, l'esprit libéral de la conférence de Berlin a animé notre action colonisatrice au Congo. Des commerçants français, anglais, portugais, établissent leurs factoreries d'abord le long de la côte, puis jusqu'aux rives du Stanley Pool. Les colons créent des plantations de cacaoyers, de vanilliers, d'arbres à caoutchouc. Commerçants et colons ont besoin des Noirs; ils tâchent de les attirer par de multiples avantages. Le libre commerce, la libre agriculture commencent à enrichir le pays, à civiliser les indigènes. Sans doute les premiers résultats sont modestes, le progrès est lent : c'est que la transformation d'un pays si vaste, aux populations si primitives, ne peut s'accomplir en quelques années; aller trop vite, ce serait épuiser le sol, détruire la main-d'œuvre, sacrifier l'avenir.

1. Voir l'article, *La Belgique et le Congo*, *Revue de Paris*, 1er mai 1908.

Au moment même où l'État Indépendant renonce à la politique de liberté commerciale, un certain nombre de financiers et de parlementaires en France réclament la formation de compagnies privilégiées, destinées à organiser l'exploitation intensive des richesses du Congo Français[1]. En 1899, le ministre des Colonies, M. Guillain, accorde par décret quarante concessions au Congo français.

La société concessionnaire est autorisée à s'établir dans un territoire désigné, pendant une durée de trente ans, et à y exercer, aux conditions du décret et du cahier des charges, « tous droits de jouissance et d'exploitation sauf en ce qui concerne les mines ». La concession « a pour but l'exploitation agricole, forestière et industrielle des terres domaniales situées dans le territoire défini par le décret de concession ». Toute terre mise en valeur par les soins de la société devient sa pleine et entière propriété. En échange de ces avantages, la société est tenue à verser annuellement, pour prix de la concession, une redevance fixe et quinze pour cent de ses bénéfices.

Le décret constituant ces sociétés leur accorde la concession « sous la réserve des droits résultant pour les tiers et des obligations résultant pour les concessionnaires des stipulations des actes généraux de Berlin et de Bruxelles en date des 26 février 1885 et 2 juillet 1890 », puis sous la réserve des droits acquis antérieurement par des tiers et des droits des indigènes. Mais des instructions ministérielles au commissaire général du Congo français précisent, ou plutôt limitent, les droits des tiers et ceux des indigènes. Les tiers, s'ils veulent pénétrer dans les territoires concédés pour s'y livrer à des opérations commerciales, l'administration ne peut les en empêcher; mais ils n'ont aucun droit à établir des bâtiments ou factoreries ni sur les terrains concédés ni même sur les terrains réservés aux indigènes ou réservés à l'État dans les limites de la concession. Ils n'ont pas le droit de s'approprier d'une manière détournée les produits de la concession en les

1. M. Eugène Étienne, *Les compagnies de colonisation* (Paris, Challamel, 1897); Capitaine Renard, secrétaire général de l'*Union Congolaise*, *La colonisation au Congo français* (Paris, Kugelman, 1901; p. 3); J. Lefébure, *Le régime des concessions au Congo Français*. (Thèse pour le doctorat, 1904, pp. 44 et suiv.).

faisant cueillir par les indigènes. Les indigènes ont droit aux superficies qui leur sont nécessaires pour cultiver de quoi se nourrir, à une certaine étendue de forêts pour en tirer de quoi se chauffer et construire leurs abris ; ils ont droit encore aux terres propres aux cultures riches qu'ils voudraient exploiter ; mais « ils n'ont pas droit à réclamer des forêts domaniales dans le but de faire commerce de leurs produits naturels et de constituer ainsi une concurrence ruineuse pour le concessionnaire ».

Telles sont les conditions auxquelles furent accordées quarante concessions congolaises. La superficie de chacune d'elles varie de 200 000 hectares à 14 millions d'hectares (*Société des Sultanats du Haut-Oubangui*) ; elle est en moyenne d'un million d'hectares. Si l'on ajoute à ces concessions de 1889 deux concessions antérieurement accordées (celle du Haut-Ogôoué et celle du Kouilou-Niari), on constate que les dix-neuf vingtièmes de la colonie ont été concédés. Ce furent surtout des capitaux belges qui alimentèrent les sociétés concessionnaires du Congo français.

La création de ces compagnies à monopole a soulevé, dès l'origine, de sérieuses difficultés internationales. Deux maisons de commerce anglaises, John Holt and C°, et Hatton and Cookson, possédaient, depuis longtemps, des factoreries dans les régions de la côte. Elles voulurent continuer à acheter aux Noirs du caoutchouc. Les compagnies s'y opposèrent, firent saisir le caoutchouc récolté par les traitants des maisons anglaises, leur intentèrent des procès où elles eurent gain de cause : le caoutchouc récolté sur les terres concédées appartient au concessionnaire ; donc il ne peut être vendu à d'autres ; la vente de la chose d'autrui est nulle.

Les maisons anglaises protestèrent. Pendant des années, le litige fit l'objet de conversations diplomatiques. Il a été réglé le 14 mai 1906, par un accord. La colonie s'engage à verser aux deux maisons anglaises la somme totale de 1 500 000 francs, qu'elles doivent se partager : 500 000 francs dans le délai d'un mois à partir de l'approbation ministérielle de l'accord, un million en dix annuités augmentées des intérêts à 4 p. 100. La maison John Holt obtient en plusieurs lots et en toute propriété 30 000 hectares de terres à choisir en cinq ans, d'accord avec l'administration, dans les territoires non con-

cédés. En échange, les deux maisons anglaises abandonnent leurs établissements en territoires concédés (terrain, constructions, plantations, marchandises et produits en magasin).

Le règlement de cette difficulté particulière laisse intact le problème de politique internationale : la création des compagnies concessionnaires viole-t-elle, ou non, l'Acte de Berlin, qui, par son article I, oblige toute les puissances intéressées à maintenir une absolue liberté du commerce dans le bassin du Congo, et par son article V, leur interdit d'accorder aucun monopole ni privilège en matière commerciale?

Non, répondent les défenseurs des sociétés concessionnaires. Et ils reprennent la théorie des terres vacantes formulée par les juristes de l'État Indépendant. L'État, propriétaire des terres vacantes, peut en conférer à d'autres la possession, comme il peut en disposer pour lui-même; il peut aussi, provisoirement et moyennant redevance, les concéder à des particuliers ou à des sociétés. Désormais, si tous conservent le droit de commercer, nul ne peut plus prétendre à la récolte des produits du sol possédés par les concessionnaires. La situation est celle d'un propriétaire qui, après des années d'indifférence, fait clore son domaine et garder sa chasse. Les concessionnaires sont des propriétaires, ou plutôt des tenanciers du propriétaire, l'État; ils ne sont pas des commerçants : dans aucun pays, le propriétaire qui exploite et vend les produits de ses terres n'est réputé commerçant. Le monopole des sociétés concessionnaires est un monopole de propriété; ce n'est pas un monopole de commerce. L'Acte de Berlin est respecté[1].

Arguments adverses. D'une part, les prétendues terres vacantes étaient les propriétés collectives des tribus indigènes; d'autre part, dans un pays où le caoutchouc, les bois et l'ivoire sont les seuls produits ayant quelque valeur, le monopole de propriété attribué à des sociétés concessionnaires rend impossible, en réalité, toute vente et tout achat, toute opération commerciale. L'Acte de Berlin, respecté peut-être en théorie, est violé en fait[2].

1. Consultation demandée par l'*Union Congolaise* syndicat des sociétés concessionnaires du Congo Français à Me Barboux (*Dépêche Coloniale*, 2 juin 1903).

2. E. D. Morel, *The british case in French Congo*; et *West African Mail*, *passim*.

La conférence de Berlin s'est préoccupée d'assurer, avec le maintien de la liberté commerciale, la conservation et le progrès des races indigènes. Les puissances qui se sont partagé le centre africain ont pris sur ce point un solennel engagement. Or, au Congo Français, comme dans l'État Indépendant, les Noirs ont été victimes d'une « immense expropriation » : la théorie des terres vacantes les a dépouillés de leurs propriétés collectives. La misère qui en est résultée est un obstacle de plus à l'amélioration de leur sort.

Les compagnies, ayant reçu la concession de tous les produits naturels du pays, ont seules le droit de les acheter aux indigènes; ne redoutant aucune concurrence, elles peuvent en fixer les prix d'achat aussi bas que possible. Pour le caoutchouc, elles proclament que le latex leur appartient en vertu de l'acte de concession; elles décident de ne payer aux Noirs que le temps de travail nécessaire à la récolte. Ce temps de travail, elles le calculent en supposant le caoutchouc obtenu sur place, alors qu'il faut souvent le chercher à plusieurs jours de marche dans la forêt. Et elles évaluent au prix le plus bas le travail des Noirs. Enfin elles payent, non pas en argent, mais en marchandises; ces marchandises sont estimées à de très hauts prix, souvent à 200, 300, 400, 500 p. 100 de leur valeur réelle (prix de revient et prix de transport). En échange du caoutchouc évalué à un prix dérisoire, les indigènes reçoivent des marchandises évaluées à des prix exorbitants. Ils se sentent incapables d'obtenir facilement les produits d'Europe qu'ils désirent; paresseux de naissance, ils ne sont pas encouragés à faire effort. Sauf circonstances exceptionnelles, les compagnies ne peuvent compter sur le travail volontaire des Noirs.

Aussi dès l'origine, ont-elles réclamé le droit de contraindre les indigènes à travailler pour elles, s'imaginant que l'État leur a concédé la main-d'œuvre comme il leur a livré le sol et ses produits. Dans une brochure publiée en 1901, *la Colonisation au Congo Français*, le secrétaire général du Syndicat des Sociétés concessionnaires, *l'Union Congolaise*, se demande comment obtenir la main-d'œuvre indispensable :

Aucune personne un peu au courant des mœurs et des habitudes des Noirs ne prétendra que ce résultat puisse être obtenu par la persuasion; d'où la nécessité d'imposer le travail à l'indigène.

Sous prétexte que l'esclavage subsiste encore au Congo et que la condition des esclaves au service de leurs maîtres noirs y est plutôt douce, l'auteur demande que les Blancs puissent « continuer ces pratiques », c'est-à-dire instituer à leur profit un nouvel esclavage; et il ajoute : « Si le mot *esclave* choque et paraît déplacé, il n'y a qu'à le remplacer par celui de captif[1] ».

Cette théorie n'a pas été officiellement acceptée par l'administration du Congo Français. Mais les sociétés essayent de contraindre les Noirs au travail toutes les fois qu'elles peuvent[2]. Leurs agents blancs, dans l'intérieur du pays, se font appeler *commandants* et traiter comme tels. Les indigènes de certaines régions, qui appellent *garde-pavillons* les agents noirs de l'État, donnent aux agents noirs des compagnies le nom de *garde-pavillon-caoutchouc*. Certaines compagnies équipent elles-mêmes ce qu'elles nomment des *travailleurs armés* (plusieurs sont des déserteurs de l'État Indépendant, habitués aux pires besognes); d'autres utilisent et paient des gardes régionaux prêtés par l'État. Les *travailleurs armés*, les gardes régionaux rappellent, par plus d'un trait, les *sentinelles* de l'État Indépendant : la vue de leurs fusils terrorise les indigènes.

Pour contraindre les indigènes à chercher du caoutchouc, la menace suffit souvent. Quand elle échoue, on emploie la violence. On enlève des hommes, surtout des femmes et des enfants, et on ne les relâche que contre certaines quantités de caoutchouc. On arrête, on « amarre » le chef du village, que ses sujets doivent racheter en payant un certain nombre de boules de caoutchouc. Parfois (des procès récents l'ont montré), on va jusqu'à tuer quelques-uns des récalcitrants[3].

1. Capitaine Renard, *op. laud.*, pp. 59-60.

2. A l'occasion d'un procès entre une compagnie concessionnaire et l'un de ses agents, — procès où l'agent fut acquitté et la compagnie condamnée à mille francs de dommages-intérêts pour abus de citation directe —, il a été donné lecture de lettres confidentielles envoyées par la société à son directeur en Afrique ; on y trouve des phrases comme celle-ci : « N'oubliez pas que nos agents doivent être comme des pirates au petit pied. » (*Temps*, 30 juin et 8 juillet 1905.)

3. En ce qui concerne les actes de menace et de violence commis par les agents des sociétés concessionnaires, ma conviction repose sur les faits établis par plusieurs poursuites judiciaires, et sur de nombreux témoignages, écrits ou oraux, recueillis par moi au Congo : témoignage écrits

Quelques régions, livrées aux concessionnaires sans aucun contrôle de l'administration, rappellent les domaines des grandes sociétés de l'État Indépendant : la région de la Lobaye, par exemple, peuplée, dit-on, de 800 000 indigènes, où il n'y avait (du moins jusqu'en 1905) pas un seul poste administratif. C'est surtout dans ces domaines que les exactions des compagnies ont provoqué de terribles révoltes. Les Noirs, quand leur misère est intolérable, pillent et brûlent les factoreries, tuent et mangent les commerçants blancs et les traitants noirs. Alors l'État envoie des colonnes chargées de réprimer l'insurrection [1].

Non contentes d'exercer par elles-mêmes une pression directe sur les indigènes, les compagnies, fidèles à l'exemple donné par l'État Indépendant, ont demandé à l'administration d'établir des impôts qui contraindraient les Noirs au travail : l'État a institué un *impôt* de capitation fixé d'abord de 1 à 3 francs par tête ou à 6 francs par case. Les indigènes, n'ayant pas d'argent, payent d'ordinaire en caoutchouc. Les administrateurs, qui reçoivent des Noirs le caoutchouc à titre d'impôt, le remettent aux agents des compagnies, qui remboursent ensuite l'État. Les prix de rétrocession sont très favorables aux sociétés [2]. Ainsi, au Congo Français, l'administration ne s'occupe pas elle-même de commerce, comme dans l'État Indépendant; mais, pour l'impôt, elle réclame, elle aussi, du caoutchouc aux indigènes, et devient ainsi l'associée des compagnies à monopoles.

A la suite de cette entente avec les sociétés concessionnaires, l'État paraît avoir pour principal rôle d'obtenir des Noirs le plus de caoutchouc possible. En mars 1903, le commissaire général, M. Gentil, envoie à ses subordonnés cette circulaire :

Mon attention a été appelée sur le peu d'importance des recouvrements effectués au titre de l'impôt. J'ai l'honneur de vous faire

provenant des *registres de renseignements* des postes; témoignages oraux provenant de personnalités impartiales et bien informées, administrateurs, juges, officiers.

1. J'ai raconté plusieurs de ces révoltes dans des notes de voyage *Au Congo Français* (*Revue de Paris*, décembre 1905, février 1906).

2. Par exemple, en 1905, ils varient de 1 franc le kilog (Oubangui-Chari) à 4 francs le kilog (Loango) (arrêté du 8 juillet 1905). Le kilog de caoutchouc congolais vaut en Europe de huit à douze francs.

connaître que j'attache le plus grand prix à ce que vous vous efforciez d'en augmenter le chiffre, de façon à ce qu'il s'identifie autant que possible avec celui des prévisions établies chaque année. Je ne vous cacherai pas que je me baserai, pour vous noter, surtout sur les résultats que vous aurez obtenus au point de vue de l'impôt indigène, qui doit être pour vous l'objet d'une constante préoccupation (17 mars 1905).

Désormais, sachant que leur avancement dépend surtout des résultats obtenus en matière d'impôt, les fonctionnaires consacrent tous leurs efforts à la récolte du caoutchouc. Plusieurs emploient des procédés d'une violence inadmissible : indigènes enlevés comme otages ou mis à mort, villages brulés, plantations rasées. C'est la perception de l'impôt qui, en 1904, a provoqué le drame de Bangui où moururent de faim, en prison, quarante-sept otages (quarante-cinq femmes, deux enfants [1]).

Les Congolais, au lieu d'être attirés par les Blancs, comme jadis, les redoutent, les fuient le plus loin possible. Au Congo Français comme dans l'État Indépendant, les voies de communication habituellement suivies par les Européens sont presque dépourvues de villages. Des régions que les premiers explorateurs nous ont décrites peuplées et fertiles, sont devenues des déserts [2].

En somme, il y a eu, au Congo Français, moins de crimes et des crimes moins graves que dans l'État Indépendant. Mais depuis l'établissement des sociétés concessionnaires, il s'y est produit une fâcheuse évolution des préoccupations civilisatrices aux préoccupations mercantiles, de la douceur à la violence. Au terme de sa mission d'enquête, Savorgnan de Brazza pouvait écrire : « Je rentre avec le sentiment que l'envoi de ma mission était nécessaire. Autrement, dans un laps de temps

1. J'ai conté ce drame, ici même, dans les articles précédemment cités.

2. M. de Brazza l'a constaté, au cours de sa dernière mission, pour les rives de l'Ogôoué et pour celles du Congo. Même constatation pour la région de l'Oubangui-Chari : dans son livre *La Chute de l'Empire de Rabah*, M. Gentil nous peint le pays comme très florissant : « Les villages sont nombreux; d'immenses plantations de mil, de manioc les entourent; c'est partout l'abondance et la prospérité », (Paris, 1902, p. 43). En traversant cette région en 1905, j'ai constaté qu'il ne s'y trouve plus ni villages ni plantations : c'est un véritable désert.

court, nous aurions eu des scandales pires que ceux de l'Abir et de la Mongalla belges. Nous en avions pris le chemin[1]. »

L'Acte de Berlin s'applique aussi, dans le bassin du Congo, à une petite partie du Cameroun allemand. L'Allemagne, dans cette colonie, a d'abord commencé par suivre, elle aussi, l'exemple de l'État Indépendant. Mais elle a vite renoncé à une politique contraire aux traités et condamnée par l'expérience.

En 1898 se constitue, sous des influences belges et à l'aide de capitaux belges, *la Société du Sud-Kamerun*, dont le siège social, transporté depuis à Hambourg, est d'abord fixé à Bruxelles. L'acte de concession du 28 novembre 1898 lui accorde le droit exclusif d'exploiter les terres vacantes et d'acheter aux indigènes les terres non vacantes dans un territoire de 81 000 kilomètres carrés. Mais des difficultés de toute nature s'élèvent. Les commerçants protestent. Leur opposition, plus sans doute que le remords d'avoir violé les droits des indigènes, amène le gouvernement de la colonie à imposer à la société une nouvelle convention (19 août 1905). La société doit renoncer à la plus grande part de sa concession. En échange, elle obtient la pleine propriété d'une zone inhabitée, réellement vacante, de 15 000 kilomètres carrés. Au cas où, contre toute attente, des tribus indigènes habiteraient cette région, la compagnie s'engage à établir, à ses frais, des réserves, dont les limites seront fixées par l'administration. Elle s'engage aussi à laisser les Noirs couper le bois dans ses forêts, chasser sur ses terres, pêcher dans ses eaux[2].



Si l'exemple du Cameroun allemand ne devait pas suffire à transformer la politique économique de l'État Indépendant et

1. Lettre adressée de Brazzaville, le 24 août 1905, à M. Paul Bourde, publiée par le *Temps* du 27 septembre 1905.

2. Rapport du Conseil d'administration de la Société Sud-Kamerun à l'Assemblée générale du 29 décembre 1905 (*Mouvement Géographique*, 24 décembre 1905). Félicien Cattier, *Étude sur la situation de l'État Indépendant du Congo*, pp. 40-41.

du Congo Français, une autre cause interviendrait : l'opposition qui grandit, contre les abus et les crimes du Centre Africain, en Europe et en Amérique, en Angleterre surtout.

Le public anglais a commencé à être informé des « atrocités du Congo » par la Société anglaise pour la protection des indigènes (*Aborigenes Protection Society*) et par son président, M. Fox Bourne, auteur de *Civilisation in Congoland*. En mars 1904 se fonde une société dont l'unique objet est de provoquer la réforme du régime congolais, la *Congo Reform Association*. L'âme de cette société, c'est M. E.-D. Morel, un héritier en esprit des grands antiesclavagistes anglais. La *Congo Reform Association* représente, quoi qu'aient dit ses adversaires, beaucoup moins d'intérêts matériels que d'idées morales et de sentiments généreux. Bien que les hommes d'affaires anglais aient parfaitement le droit de souhaiter l'ouverture du Centre Africain au commerce international, conformément à l'Acte de Berlin, c'est un fait que la *Congo Reform Association* comprend parmi ses membres, fort peu de commerçants, et, dans son comité exécutif, un seul commerçant, M. John Holt. En revanche elle réunit un très grand nombre d'ecclésiastiques et de missionnaires de différentes confessions, d'intellectuels et d'écrivains, de professeurs et d'hommes politiques. Elle a réussi à attirer tous les esprits soucieux d'humanité et de justice : l'évêque de Southwark l'a dit : « De l'attitude et de l'action de notre peuple dans l'affaire du Congo dépendra, en une large mesure, l'avenir moral de l'Angleterre[1]. »

La *Congo Reform Association* est alimentée, à part quelques dons rares et chiches, par des cotisations volontaires de 10, 5 ou 1 schellings. Mais n'ayant que ses ressources modiques, elle a une immense activité. Elle a édité plusieurs livres, dûs surtout à M. E.-D. Morel, *King Leopold's rule in Africa*; *Red Rubber*, etc.; elle a fait paraître un grand nombre de brochures; elle publie un périodique mensuel, *Official Organ of the Congo Reform Association*; elle a fait signer par plusieurs centaines de milliers de personnes des pétitions au Parlement; elle a organisé, dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne,

1. Cité par E. D. Morel, *Red Rubber* (le caoutchouc rouge); Londres, Fisher Unwin, 1907, 2e édition, p. xxv.

plusieurs centaines de meetings. Le 21 février 1908, a été tenu à Londres, au Queen's Hall, un meeting monstre, présidé par le maire de Londres.

Dans tous ces meetings elle a demandé la réforme du régime congolais, soit par l'initiative de la Belgique, soit sous la pression des puissances réunies en Conférence Internationale. La préférence qu'elle accorde à l'intervention du peuple belge pour la solution du problème du Congo, suffit à écarter le soupçon de visées politiques.

La campagne de la *Congo Reform Association* a ému l'opinion publique; elle a amené la Chambre des Lords et la Chambre des Communes à discuter, en de nombreuses séances, le problème du Congo[1]. Les parlementaires les plus considérables sont intervenus dans ces débats. Il n'y a sur la question aucune distinction de parti ni de religion (si l'on excepte un ou deux députés irlandais); les révélations faites sur le Congo ont produit, selon le mot de sir Edward Grey, « l'unanimité dans l'horreur. » Conservateurs et libéraux sont d'accord pour réclamer le retour au libre commerce et la restitution de leurs droits aux indigènes. La plupart des orateurs ont d'ailleurs fait sentir, comme l'a dit le marquis de Lansdowne, « la grande différence qui existe entre le gouvernement éclairé et sage de la Belgique, et l'administration de l'État Indépendant du Congo[2] » et ils ont exprimé le souhait que le peuple belge annexe le Congo et en réforme le régime[3]. Au cas où la Belgique se déroberait à ce devoir, quelques députés ont conseillé de s'adresser à la France, en lui rappelant son *droit de préemption,* et à l'Allemagne[4]. D'autres ont insisté sur la responsabilité toute spéciale de la Grande-Bretagne qui a particulièrement aidé à la création de l'État Indépendant : de là, pour elle, le devoir et le droit d'intervenir, au nom de

1. Séances du 2 avril 1897, 20 mai 1903, 9 juin 1904, 4 août 1905, 21 février, 3 juillet 1906, 15 mai, 26 juillet 1907, 29 janvier, 25 février, 26 février, 27 juillet, 30 juillet 1908.

2. Chambre des Lords, 3 juillet 1906.

3. « Refusant d'accepter pour nous-mêmes le Congo, nous entendons que quiconque le recueillera ne le fera que dans les limites des traités et de l'Acte de Berlin. » Sir Charles Dilke, Chambre des Communes, 1er août 1907.

4. Sir Charles Dilke, Chambre des Communes, 15 mai 1907.

l'Acte de Berlin. Comme moyens d'action, les parlementaires anglais ont recommandé l'envoi de nombreux consuls dans l'intérieur du pays; l'établissement au Congo, « pays barbare », de la juridiction consulaire, qui, en vertu de traités passés jadis avec l'Association Internationale Africaine, peut être réclamée par certaines puissances, y compris la Grande-Bretagne; l'institution de la *Commission Internationale du Congo*, à laquelle la Conférence de Berlin voulait donner la tâche de faire observer ses décisions dans le bassin du grand fleuve, et dont elle voulait faire « un véritable pouvoir ayant une personnalité juridique propre[1] »; enfin la convocation d'une Conférence Internationale chargée de faire respecter l'acte de Berlin. Lord Fitzmaurice a même soutenu que l'État Indépendant, « création conventionnelle de l'Europe », pourrait être dissous par elle, si les conditions mises à sa reconnaissance n'étaient pas remplies; l'État Indépendant est à la merci de quelques navires à l'embouchure du Congo[2].

La pression de l'opinion publique oblige les ministres à des déclarations de plus en plus nettes, à des actes de plus en plus significatifs. Le 8 août 1903, l'Angleterre adresse aux puissances signataires de l'Acte de Berlin une note établissant que l'État Indépendant a violé ses engagements. Une seule puissance déclare appuyer sans réserve la Grande-Bretagne : la Turquie! Les États-Unis et l'Italie envoient des réponses sympathiques et vagues; les autres États refusent de participer à l'action anglaise[3].

En 1904, après avoir fait faire au Congo par le consul anglais Casement, une enquête qui confirme les accusations des missionnaires, lord Lansdowne s'appuie sur ce rapport consulaire pour réclamer de sérieuses réformes. Dans une lettre écrite le 6 juin 1904 au ministre anglais à Bruxelles, il suggère l'idée d'une enquête publique et complète sur l'administration du Congo. C'est à la suite de cette suggestion, que

1. *Mouvement Géographique*, 24 juin 1906. Lord Fitzmaurice a déclaré, à la Chambre des Lords, le 25 février 1908 que cette institution serait peut-être le moyen d'action le plus efficace.

2. Séance du 9 juin 1904.

3. Discours du sous-secrétaire d'État au Foreign Office, Comte Percy; Chambre des Communes, 9 juin 1904.

l'État Indépendant a envoyé la Commission d'enquête, dont le Rapport a été si utile à la révélation de la vérité.

En 1905, le sous-secrétaire d'État pour les Affaires étrangères, comte Percy, exprime à nouveau le souhait qu'une Conférence Internationale tranche bientôt la question, qui, dit-il, « n'intéresse pas seulement l'État du Congo, mais aussi d'autres puissances, notamment la France » ; et il signale que le litige franco-anglais soulevé par la création des sociétés concessionnaires du Congo Français pourrait « faire concevoir des doutes sérieux sur la valeur des traités internationaux[1]. »

En juillet 1906, le ministre des Affaires étrangères, sir Edward Grey, s'écrie aux applaudissements de toute la Chambre des Communes : « Nous n'attendrons pas indéfiniment[2]. »

Plus tard, répondant à une délégation de la *Congo Reform Association*, puis le 15 mai 1907 dans un grand discours aux Communes, il résume la politique anglaise : la Grande-Bretagne n'a, dans cette affaire, aucune ambition territoriale ; elle reconnaît *le droit de préférence* de la République Française, et surtout les droits supérieurs de la Belgique ; « le meilleur remède » serait l'annexion par la Belgique, et, grâce au contrôle parlementaire, « un changement complet du système ». Sinon « la question devra être portée sur le terrain international[3]. »

Enfin tout récemment, la Grande-Bretagne a exprimé avec une parfaite netteté sa volonté formelle de voir définitivement résolue la question. Le roi, dans le discours du trône du 29 janvier 1908, a pour la première fois abordé ce problème :

> Mon gouvernement est tout à fait au courant de la grande inquiétude éprouvée au sujet du traitement subi par la population indigène du Congo ; et son unique désir est de voir cet État gouverné avec humanité, conformément à l'esprit de l'Acte de Berlin.

Le 26 février 1908, sir Edward Grey, répondant à une interpellation à la Chambre des Communes, a condamné en termes très forts le régime congolais : « L'État, tel qu'il

1. Chambre des Communes, 4 août 1905.
2. *Ibid.*, 5 juillet 1906.
3. *Ibid.*, 15 mai 1907.

existe aujourd'hui a perdu moralement tout droit à une reconnaissance internationale ». Il a recommandé à nouveau « la solution belge », c'est-à-dire « un transfert clair et intégral, assurant un contrôle parlementaire effectif et absolu », et le retour au régime du libre commerce. Il est intervenu, ces mois derniers, à plusieurs reprises, par des notes envoyées à Bruxelles pour exiger du gouvernement belge qu'il réforme, après l'annexion, le régime congolais, dans l'esprit de l'Acte de Berlin.

La communauté de langue et de religion suffirait à expliquer que l'agitation « anticongolaise » ait gagné, après l'Angleterre, les États-Unis. Toutes les questions touchant au sort des Noirs ont toujours préoccupé les Américains. Enfin les États-Unis se souviennent qu'ils ont jadis les premiers reconnu l'Association Internationale comme puissance souveraine.

En mars 1904, des missionnaires appartenant à l'*American Baptist Union*, protestent contre la politique indigène de l'État Indépendant, lors d'un meeting tenu à New-York, et envoient une délégation au Secrétaire d'État, M. John Hay, puis au président Roosevelt. Quelques mois après, le secrétaire de la *Congo Reform Association*, M. E. D. Morel, présente un rapport signé par le président de cette société, le comte Beauchamps, au président Roosevelt, et il fonde en Amérique une ligue analogue à la ligue anglaise. Converti par M. Morel, le généreux humoriste Mark Twain écrit un pamphlet satirique, *le Soliloque du roi Léopold*; il en fait don sans accepter de droits d'auteur, aux associations anglaise et américaine pour la réforme du Congo. Cette œuvre terrible paraît, illustrée de terrifiantes photographies de Noirs mutilés.

A la fin de 1904, l'État Indépendant charge de défendre sa cause un colonel américain, M. Henry J. Kowalsky. Le roi Léopold lui écrit, dans une lettre rendue publique :

« Cher Colonel Kowalsky,

« ... Le gouvernement de l'État Indépendant se confie à vous pour éclairer les hommes d'État et les hommes politiques des États-Unis sur les véritables motifs de la campagne de dénigrement... »

Le colonel porte au président Roosevelt une lettre et une photographie du roi Léopold. Mais la mission du colonel n'a pas les résultats souhaités. Le journal *New York American* soulève un gros scandale en publiant (numéros du 10 au 14 décembre 1906) les lettres adressées par le colonel Kowalsky à sa « Chère Majesté » le roi Léopold (leur authenticité n'a pas été contestée). Il résulte de ces lettres que le colonel devait recevoir 100 000 francs s'il réussissait à empêcher le gouvernement et le Parlement, jusqu'à la fin de la session, de prendre une décision hostile à l'État Indépendant; qu'il sut gagner la confiance d'un certain nombre de politiciens et de journalistes, y compris le secrétaire du sénateur qui devait déposer une résolution condamnant le régime congolais; mais qu'il fut trahi par un autre envoyé de l'État Indépendant, un envoyé secret qui aurait dû, dans l'ombre, soutenir ses efforts, comme « publiciste impartial », et qui, par jalousie, « joua le rôle de Iago ».

Ces révélations produisent, aux États-Unis, un effet déplorable. Immédiatement, en décembre 1906, un ami du président Roosevelt, le sénateur H. C. Lodge, dépose, à la Commission des Affaires extérieures du Sénat, une résolution hostile à l'État Indépendant. En décembre 1906, la commission des Affaires extérieures; en février 1907, le Sénat des États-Unis votent la motion Lodge amendée : la façon de traiter les Noirs dans l'État Indépendant a soulevé, dit cette motion, l'indignation et la pitié des États-Unis; le Président aura l'appui cordial du Sénat pour toutes les mesures qu'il pourra prendre, d'accord avec l'une quelconque des puissances signataires de l'Acte de Berlin. Enfin, en 1908, le gouvernement des États-Unis a formellement appuyé l'intervention de l'Angleterre à Bruxelles (mémorandum remis par l'ambassadeur des États-Unis au Ministère des Affaires étrangères de Belgique le 16 avril 1908.)

En Italie le capitaine Baccari, de la marine italienne, fut chargé, en 1903, par le roi Victor-Emanuel d'étudier un projet d'après lequel l'État Indépendant offrait un territoire aux émigrants italiens; il revint du Congo, en 1904, avec un rapport nettement défavorable à cette proposition et sévère pour la

politique générale de l'État Indépendant. A son arrivée en Italie, il raconta qu'il avait été victime d'une tentative d'empoisonnement : dans un poste belge, à Kasongo, on lui offrit un verre de bordeaux, dans lequel un docteur italien qui l'accompagnait découvrit du sublimé corrosif. Erreur de domestique indigène, répondit le chef de poste.

A la suite de cet incident, un député, M. Santini, interpella à la Chambre italienne, le 12 juin 1905; il signala le fait que les officiers italiens autorisés à servir dans l'État Indépendant étaient occupés surtout à percevoir l'impôt en caoutchouc par des moyens violents, et qu'ils devaient donner par écrit leur parole d'honneur qu'ils ne révéleraient jamais ce qu'ils auraient vu. Le ministre des Affaires étrangères, M. Tittoni, répondit que les rapports reçus de l'État Indépendant établissaient « l'emploi d'officiers à des services étrangers à leurs fonctions », que dès lors le ministre de la Guerre avait immédiatement suspendu l'autorisation accordée à des officiers en activité de s'engager au Congo : « Ceux qui étaient sur le point de partir ont été retenus, il n'en sera pas envoyé d'autres. » Il ajouta qu'il venait d'instituer un consulat de carrière à Boma, comme « instrument efficace de contrôle sur les officiers italiens », et que personnellement il avait fait parvenir à l'État Indépendant sa « pensée très précise » sur « l'opportunité, voire la nécessité, de publier le rapport de la commission d'enquête » (jusqu'alors tenu secret).

En Allemagne, protestations des Chambres de commerce de Brême et de Hambourg; protestations de la *Société Coloniale allemande* : dans sa réunion de Carlsruhe, le 4 juin 1903, elle vote, à l'unanimité des membres présents, un ordre du jour par lequel elle « prie instamment le chancelier de l'Empire de s'entendre avec les autres puissances signataires de la Conférence de 1885, afin d'obliger l'État Indépendant à respecter les articles de l'Acte général de Berlin qu'il a jusqu'à présent violés. » Le président de la société, le duc J. A. de Mecklembourg, transmet cette résolution au chancelier.

En Belgique, les critiques des socialistes et des libéraux au parlement n'ont pas tout de suite d'influence sur l'opinion publique. Le gouvernement répond à ces critiques qu'il n'a pas à s'occuper d'un État étranger et souverain comme est l'État

Indépendant; et non sans quelque contradiction, il reproche aux adversaires du Congo de manquer de patriotisme, puisqu'ils attaquent « une œuvre belge ». Les révélations officielles de la commission d'enquête provoquent une foule de conversions. Aujourd'hui on peut citer un grand nombre de personnalités et de groupements belges délibérément opposés au régime congolais.

D'abord les vieilles *sociétés de la rue Bréderode*. Forts de leur expérience africaine, ces commerçants réclament le retour au libre commerce. Dans le rapport du conseil d'administration de la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie* à l'Assemblée générale du 8 décembre 1905, on peut lire ces sages paroles :

> Nous avons la ferme conviction que l'orientation de la politique économique de l'État Indépendant dans le sens de la liberté commerciale mettra fin aux abus qui ont été constatés par la commission d'enquête, et nous estimons aussi qu'elle aura rapidement pour effet un nouveau développement de la prospérité de l'État.

L'homme qui, en créant le chemin de fer du Bas-Congo, a ouvert au commerce mondial le centre de l'Afrique, le colonel Thys, se prononce avec fermeté dans le même sens : « J'ai la conviction que l'exploitation directe par l'État ne sera au Congo qu'essentiellement transitoire, de même que l'impôt en nature et le travail forcé[1]. » Un savant de premier ordre, l'homme qui connaît le mieux le Congo, M. A.-J. Wauters, directeur du *Mouvement Géographique*; un juriste, M. Félicien Cattier, professeur à l'Université de Bruxelles; *la Ligue belge des droits de l'homme* ont protesté aussi contre le régime congolais.

A la suite du rapport de la Commission d'enquête, les missionnaires catholiques belges et les « amis des missions » se sont décidés, comme le dit leur organe officiel[2], à « rompre enfin le long silence qui les enchaînait jusque-là »; ils ont reconnu les abus et les crimes signalés d'abord par les seuls missionnaires protestants; ils ont réclamé eux aussi le retour au respect de l'Acte de Berlin.

1. *Conférence sur l'expansion coloniale belge, Mouvement Géographique*, 7 janvier 1906.

2. *Mouvement des Missions catholiques au Congo*, 25 décembre 1905.

Enfin, au Parlement, l'opposition anticongolaise réunit les socialistes, les radicaux à un grand nombre de libéraux et quelques membres de la droite. Si les socialistes, surtout leur leader, M. Vandervelde, ont les premiers posé devant l'opinion belge la question du Congo, des libéraux et radicaux, MM. Hymans, Lorand, Janson, quelques membres influents de la droite, M. Beernaert et M. de Lantsheere, ont pris parti contre le régime congolais.

En France, la révélation de crimes commis sur les Noirs par quelques fonctionnaires dans le territoire du Haut-Chari provoqua une vive émotion au début de 1905. Le gouvernement décida d'envoyer au Congo Français une mission d'enquête dirigée par le fondateur même de la colonie, Pierre Savorgnan de Brazza. L'illustre explorateur mourut en revenant du Congo, à Dakar, épuisé de maladie, de lassitude et de tristesse. Le ministre des Colonies chargea une commission, composée de gouverneurs et de hauts fonctionnaires et présidée par M. de Lanessan, de rédiger un rapport d'ensemble sur la situation du Congo Français. Les rapports des membres de la Mission de Brazza, le rapport d'ensemble de la Commission de Lanessan furent tenus secrets. Cependant une lettre de M. de Brazza, écrite à Brazzaville peu de temps avant sa mort et publiée par le *Temps*, quelques articles indépendants firent connaître au public quelques-unes des constatations et des conclusions de la mission d'enquête. *Le Comité de protection et de défense des indigènes*, *la Ligue des droits de l'homme* organisèrent plusieurs meetings, dont deux furent présidés par M. Anatole France[1]. La Chambre des députés discuta le problème du Congo, lors d'une interpellation de M. Rouanet[2]. Les différents orateurs signalèrent les abus commis par l'État et les sociétés concessionnaires. M. Caillaux démontra qu' « il y a une connexité indissoluble entre le régime économique

1. Voir son discours sur *la barbarie coloniale* dans son ouvrage *Vers les temps meilleurs* (Paris, Pelletan, 1906; 3e volume, pp. 72 et suiv.). Tout récemment un certain nombre d'écrivains, de savants, de professeurs, de coloniaux, ont fondé une *Ligue Française pour la défense des indigènes dans le bassin conventionnel du Congo*. La ligue est placée sous la présidence d'honneur de M. Anatole France. En Suisse s'est fondée aussi une *ligue suisse* ayant le même but, sous la présidence de M. René Claparède.

2. Séances des 19, 20, 21 février 1906.

adopté dans tout le bassin conventionnel du Congo et le traitement des indigènes »; il recommanda au ministre des Colonies la solution adoptée par l'Allemagne au Cameroun, et lui demanda « d'évoluer nettement, fermement vers la politique de liberté commerciale [1] ». Le ministre des Colonies promit de publier le rapport de la Commission de Lanessan. La promesse n'a pas encore été tenue.

***

La campagne en Europe et en Amérique n'a pas été tout à fait vaine. Quelque temps après le retour à Bruxelles de la Commission d'enquête, des décrets réforment la politique indigène de l'État Indépendant [2]. Les commissaires de district devront procéder sur place, en interrogeant les chefs indigènes, à la détermination des droits des tribus sur les terres qu'elles occupent, c'est-à-dire habitent, cultivent ou exploitent. Il ne s'agit pas de leur attribuer des propriétés collectives; il s'agit de leur rendre les droits qu'elles exerçaient en fait avant 1885, droits de passage, de cueillette, d'exploitation du sous-sol. Les concessionnaires n'auront, — ajoute en termes remarquables le Vice-Gouverneur Général, M. Lantonnois, — aucun recours contre ces délimitations, même si elles portent atteinte à un état de fait dont ces concessionnaires profitent. Les indigènes auront le droit d'exploiter le caoutchouc de leurs terres; l'administration leur délivrera un certificat d'origine pour ces produits. Les agents de l'État auront désormais seuls qualité pour percevoir l'impôt. Les agents des sociétés concessionnaires cesseront d'être délégués dans ces fonctions. L'impôt ne pourra dépasser 24 francs par an. Les commissaires de district devront, en évaluant la valeur des produits apportés pour l'impôt, tenir compte des conditions dans lesquelles les Noirs se procurent ces produits, par exemple de la richesse des forêts et de leur distance des villages, de telle sorte que le nombre d'heures de travail cor-

1. *Journal Officiel* du 22 février 1906, p. 925.

2. Décrets du 3 juin 1906. Diverses circulaires du Vice-Gouverneur Général M. Lantonnois en juillet et août 1906. Instructions du Vice-Gouverneur Général du 8 septembre 1906.

respondant à l'impôt ne dépasse pas 40 heures par mois. Le recouvrement de l'impôt aura lieu soit directement par les agents de l'État, soit par l'intervention des chefs indigènes, dont il faudra maintenir le prestige. Il sera interdit de charger des sentinelles, armées de fusils à pistons ou perfectionnés, de faire rentrer les impôts. Les conditions des opérations de police et des opérations militaires seront nettement précisées et la direction n'en pourra plus être confiée à un Noir. Des mesures seront prises pour lutter contre la maladie du sommeil, répandre l'instruction professionnelle. Des inspecteurs d'État, en rapport direct avec les indigènes, recevront leurs plaintes, saisiront les autorités judiciaires des faits délictueux; ils s'assureront que les rapports des Blancs et des Noirs sont conformes aux lois, notamment dans les territoires concédés à des sociétés.

Toutes ces réformes sont excellentes : elles amélioreraient sensiblement la condition des indigènes, si elles étaient réalisées. Mais c'est le même personnel, animé du même esprit, qui continue à administrer le Congo. Le Gouverneur prescrit à ses subordonnés d'appliquer les réformes sans diminuer le rendement des impôts; ce qui est pratiquement impossible. Désireux d'obtenir autant de caoutchouc qu'autrefois, les agents de l'État font peser sur les Noirs la même oppression. Par exemple, les instructions nouvelles autorisent l'envoi de « messagers » dans les villages : ces messagers noirs, armés de fusils, remplacent purement et simplement les sentinelles supprimées [1]. Les témoins impartiaux ne signalent pas encore une sérieuse amélioration du sort des indigènes [2].

C'est que presque rien n'est changé au régime économique d'où vient tout le mal. L'État Indépendant n'a voulu rendre au libre commerce des Blancs et au libre travail des Noirs ni le domaine privé, ni le domaine de la Couronne, ni les terres de ces sociétés dont il est le maître absolu, puisqu'il lui suffit

1. Lettre du Vice-Conseil anglais Michell au Conseil Nightingale, Stanleyville, 30 novembre 1906, dans le *Livre blanc* anglais de mai 1907.

2. C'est ce qui résulte des informations les plus récentes de la *Congo Reform Association* parues dans les derniers numéros de son *Official Organ*. C'est aussi ce qui résulte du *Livre blanc* publié en février 1908 par le Gouvernement anglais (Voir discours de Sir Edward Grey aux Communes, 26 février 1908).

d'acheter quelques actions pour exercer une influence prépondérante dans tous les conseils d'administration.

Le Congo Français suit dans ses détours vers le mal ou vers le bien la voie tracée par l'État Indépendant. Au retour de la mission de Brazza, et sous l'inspiration des rapports de ses membres, des décrets ont réformé sur plusieurs points les anciennes pratiques administratives [1]. La perception de l'impôt « ne devra plus être le principal souci de l'administration » ; les indigènes qui apportent du caoutchouc pour l'impôt, recevront de l'administration une petite somme d'argent ; le portage obligatoire sera supprimé ; l'administration devra veiller à ce que la main-d'œuvre reçoive une rénumération équitable [2]. Il y a quelques mois, un excellent décret de M. Milliès-Lacroix a réorganisé le régime du travail ; il constitue ce que la revue belge, le *Mouvement Géographique*, appelle un « code de travail conçu dans l'esprit le plus libéral [3] ». Enfin le service sanitaire, l'instruction professionnelle devront être développés.

Exactement appliquées, ces réformes seraient bienfaisantes ; mais aucun effort n'a été fait pour transformer le régime des sociétés concessionnaires. Le gouvernement n'a pas fait proclamer la déchéance même de celles de ces compagnies contre lesquelles il aurait pu invoquer les articles les plus précis du cahier des charges ; il n'a pas essayé d'imposer aux autres une solution analogue à celle du Cameroun allemand ; il n'a pas ordonné, comme il aurait pu le faire par un décret sur les conditions du travail, la substitution du payement en argent au payement en marchandises ; il n'a pas accordé aux commerçants libres le droit d'avoir des factoreries sur les terres réservées aux indigènes ou même sur les terres concédées ; il n'a ni rétabli le libre commerce de vente, ni promis de rétablir, à l'expiration du privilège des concessionnaires, le libre commerce d'achat.

Ainsi, ni dans l'État Indépendant ni au Congo Français, il

1. *Instructions ministérielles du Ministre des Colonies*, M. Clémentel, 11 février 1906.

2. C'est l'objet d'une lettre du Commissaire-Général M. Gentil au Commissaire spécial auprès des sociétés concessionnaires, *Mouvement Géographique*, 5 août 1906.

3. Décret du 28 mai 1907, *Mouvement Géographique*, 23 juin 1907.

n'a été fait d'effort décisif pour restaurer la liberté du commerce et pour assurer réellement la conservation et le progrès des races indigènes. Les adversaires du régime ne peuvent se déclarer satisfaits. « Il nous faut, a dit récemment sir Edward Grey, mieux que des réformes : des résultats. »

Les juristes qui défendent le régime actuel ont insisté sur le fait que l'État du Congo est un État indépendant et souverain, comme tous les autres États, et maître chez lui. L'État Indépendant est antérieur à la Conférence de Berlin : sous le nom d'Association Internationale, il avait occupé différents points sur le grand fleuve, il avait conclu des traités avec certaines puissances. L'adhésion même qu'il a donné à l'Acte de Berlin, de par son initiative souveraine, constitue une nouvelle affirmation de sa préexistence comme État. D'ailleurs, en droit international, un État peut, il doit même exister, avant d'être reconnu par les autres États. On ne peut admettre qu'un État soit reconnu sous conditions, puisqu'il exerce déjà avant sa reconnaissance une souveraineté complète et entière ; on ne peut admettre que son existence dépende en aucune manière de l'exécution de semblables conditions. Ainsi, à supposer que l'État Indépendant ait violé l'Acte de Berlin, ce ne serait pas une raison pour lui retirer la reconnaissance qu'il a obtenue avant la conclusion de cet Acte ; et même le retrait de cette reconnaissance ne lui retirerait pas l'existence [1].

Il ne me paraît pas possible de contester la thèse juridique des Belges : mais le gouvernement de l'État Indépendant, dans le mémoire où il affirme les droits souverains de l'État, déclare : « Ses prérogatives souveraines ne trouvent d'autres restrictions que ses obligations internationales ». De même, le roi Léopold, dans une lettre à ses secrétaires du 3 juin 1906, écrit : Les dispositions de l'Acte de Berlin « s'appliquent à tous les États possesseurs dans le bassin conventionnel et y restreignent certains de leurs droits souverains ». Ce sont ces obligations internationales, ce sont ces dispositions de l'Acte de Berlin

1. *Déclarations de l'État Indépendant*, dans *Bulletin Officiel de l'État Indépendant*, juin 1903. *L'État Indépendant et l'Acte de Berlin*, étude de M. Ernest Nys, dans le *Mouvement Géographique* 28 juin et 12 juillet 1903.

que l'État Indépendant est accusé d'avoir violées. Les puissances lésées ont le droit d'intervenir.

La question du Congo comporte l'une ou l'autre de ces deux solutions : ou bien la Belgique, ayant annexé l'État Indépendant, y rétablira le libre commerce et restituera aux indigènes leurs droits essentiels, et le Congo Français suivra, comme il l'a toujours fait, l'exemple de l'État Indépendant; ou bien la réforme du régime congolais s'accomplira sous la pression des puissances étrangères, ou de quelques-unes d'entre elles.

La Belgique avait sur l'État Indépendant des droits incontestables, en équité et en justice. Pendant vingt ans, elle lui a prêté ses capitaux, ses fonctionnaires, ses officiers, ses diplomates, son souverain. Des engagements juridiques précis assuraient à la Belgique le droit d'annexer le Congo dès qu'elle en aurait la volonté, même du vivant du roi Léopold. Le roi écrivait le 5 août 1889 au Ministre M. Beernaert :

> Jusqu'au jour de ma mort, je continuerai, dans la même pensée d'intérêt national qui m'a toujours guidé jusqu'ici, à diriger et à soutenir notre œuvre africaine; mais si, sans attendre ce terme, il convenait à mon pays de contracter des liens plus étroits avec mes possessions du Congo, je n'hésiterais pas à les mettre à sa disposition. Je serais heureux, de mon vivant, de l'en voir en pleine jouissance.

La promesse royale était répétée en 1901, dans l'exposé des motifs de la loi en vertu de laquelle la Belgique renonçait au remboursement de sommes considérables prêtées par elle à l'État Indépendant. Cet exposé des motifs, signé par le roi et tous les ministres, disait expressément :

> Le Roi souverain a donné à la Belgique le droit de mettre fin au régime de l'union personnelle et d'y substituer celui de l'annexion au moment où elle jugerait que cette transformation s'impose pour le bien des deux pays. Le droit de reprise est assuré dans la mesure où il convient qu'il le soit pendant la vie de Sa Majesté.

Dans le texte même de cette loi, le Parlement belge rappelait cet engagement : *Article unique* : « Voulant conserver la faculté qu'elle tient du roi souverain d'annexer l'État Indépendant du Congo, la Belgique... etc. » Mais des difficultés

considérables sont nées du fait que le souverain de l'État Indépendant a longtemps essayé de sauvegarder l'existence, même après l'annexion, de sa propriété personnelle, le Domaine de la Couronne.

Le projet d'acte de transfert déposé par le Ministère de Trooz le 28 novembre 1907 formulait l'engagement pris par la Belgique de « respecter les fondations existantes au Congo ». Il souleva la violente opposition, non seulement des socialistes, mais de l'immense majorité des libéraux, et d'une partie de la droite catholique (groupe Beernaert). Aussi M. Schollaert, devenu premier ministre à la mort de M. de Trooz, annonça-t-il l'intention de « faire droit aux objections fondées par l'introduction de modalités nouvelles ». L'acte additionnel du 5 mars 1908 supprime la Fondation de la Couronne. Ses biens font retour au roi Léopold, qui en cède la plus grande partie à l'État. En revanche l'État belge doit prendre divers engagements. Il versera au roi « en témoignage de gratitude pour ses grands sacrifices en faveur du Congo créé par lui », 50 millions payés en quinze annuités, et destinés à des œuvres d'intérêt public. Il versera des rentes annuelles à certains membres de la famille royale et aux anciens administrateurs de la Fondation de la Couronne. Il acquittera des dettes de la Fondation s'élevant à 1 118 000 francs, et se substituera à elle pour achever, en Belgique, de grands travaux, dont les frais s'élèveront à 45 500 000 francs. Enfin il respectera les concessions accordées à l'*American Congo Company* et à la *Société Forestière et Minière*. L'*American Congo Company* a reçu en novembre 1906, le monopole de la récolte de caoutchouc, pendant soixante ans, sur un territoire d'un million d'hectares, le droit d'acheter un demi-million d'hectares de terres, sol et sous-sol, et divers autres avantages. La *Société Minière et Forestière*, constituée, à la même époque, par la Fondation de la Couronne, par quelques amis personnels du souverain et un groupe américain, a reçu le droit exclusif des recherches minières dans le Domaine de la Couronne, la concession pour quatre-vingt-dix-neuf ans, de toutes les mines découvertes sur une surface de plusieurs millions d'hectares, la concession de la plupart des mines découvertes dans le Domaine de la Couronne, enfin la concession pour quatre-

vingt-dix-neuf ans de plusieurs blocs de 100 ou 200 000 hectares de terres dans le Domaine de la Couronne et le Domaine National.

La Belgique, qui avait le droit de reprendre le Congo sans conditions, a longtemps hésité à accepter ces conditions très onéreuses. Elle a craint surtout l'intervention des puissances réclamant le retour au libre commerce garanti par l'Acte de Berlin. Enfin elle s'est décidée. Le 20 août 1908, la Chambre des Représentants a voté l'annexion par 83 voix (la moitié de la Chambre qui comprend 166 membres) contre 54 voix et 9 abstentions. C'est un pas vers la solution ; ce n'est pas encore la solution définitive. Si utile que puisse être le contrôle parlementaire sur la colonie, on aurait tort de croire qu'il doive assurer, en quelque sorte automatiquement, la fin de tous les abus. Pour être efficace, la réforme politique doit s'accompagner d'une réforme économique : il faut rendre aux indigènes la propriété de leur sol et la libre disposition de ses produits.

On doit souhaiter que la Belgique réalise spontanément cette réforme ; il n'est pas encore certain qu'elle l'accomplira. La Chambre belge, à la demande des ministres, a repoussé les amendements à la loi coloniale interdisant le travail forcé, garantissant aux indigènes leur droit aux produits de leur labeur, recommandant de ne pas considérer comme terres vacantes les propriétés collectives des tribus. L'article I du traité de reprise impose à la Belgique l'obligation de respecter les engagements de l'État Indépendant à l'égard des tiers, c'est-à-dire à l'égard des compagnies concessionnaires. En réponse aux critiques des socialistes et de certains libéraux belges, en réponse surtout aux réclamations du gouvernement anglais, le gouvernement belge a promis de donner aux Noirs, autour de leur village, « de larges étendues de terres pour qu'ils les mettent en culture [1] ». Mais le projet de délimiter les terres ainsi rendues aux indigènes paraît bien peu pratique, appliqué à un pays si vaste ; il exigerait une armée d'experts, des sommes énormes, un travail qui se prolongerait un nombre incalculable d'années. En tout cas, cette timide

1. Réponse de M. Davignon, ministre des Affaires étrangères belge, à sir Edward Grey, 12 juillet 1908 ; discours de M. Davignon à la Chambre belge, 19 août 1908.

réforme ne suffirait pas à instaurer un régime conforme aux engagements internationaux et respectueux de la propriété, de la liberté, de la vie des indigènes.

Il est douteux que les adversaires de l'État Indépendant se contentent de ce médiocre progrès. Si la Belgique ne modifie pas entièrement les méthodes anciennes, on peut prévoir des interventions de plus en plus fréquentes et décisives de la Grande-Bretagne, à qui les moyens d'action ne manquent pas. Elle pourra nommer au Congo un grand nombre de consuls chargés d'exercer sur tout le pays une surveillance minutieuse. Elle pourra établir, comme elle en a le droit d'après les traités, la juridiction consulaire. Elle pourra proposer aux puissances, soit l'établissement, prévu par l'Acte de Berlin, d'une Commission Internationale du Congo, analogue à la Commission du Danube, soit la réunion d'une Conférence Internationale Africaine destinée à rétablir la liberté du commerce et à assurer les droits essentiels des indigènes.

A ce projet de Conférence, les puissances se sont montrées hostiles en 1903. Mais la situation a changé. En 1903, il était possible d'ignorer les conséquences néfastes du régime congolais; depuis, il y a eu une extraordinaire abondance de témoignages; il y a eu le rapport officiel de la Commission d'enquête. D'autre part, la position de l'Angleterre dans le monde est bien supérieure à ce qu'elle était en 1903. Alliée du Japon, amie de la France, de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal, en relations sympathiques avec l'Autriche-Hongrie et la Russie, la Grande-Bretagne ne réussirait-elle pas à entraîner toute l'Europe à une nouvelle Conférence Africaine? Dès maintenant, elle est sûre d'avoir l'appui des États-Unis. Alors un devoir strict s'imposera à tous les pays : l'adhésion à la Conférence Internationale. Rétablir le libre commerce, indispensable au salut et au progrès des races indigènes, c'est la seule façon de résoudre la question internationale du Congo.

FÉLICIEN CHALLAYE

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LETTRES DE 1871 [1]

I

Paris, le 20 mars 1871 [2].

Cher ami,

De loin, c'est effrayant, n'est-ce pas? eh bien! de près, ce n'est que grotesque! Clément Thomas et Lecomte assassinés par des francs-tireurs et des lignards! c'est un fait horrible, infâme, mais isolé.

Le spectacle vrai, le voici :

Trente mille hommes à Montmartre, Belleville, etc., dont vingt-cinq mille décidés à lâcher pied au premier coup de feu; un comité [3] très embarrassé de la situation et voulant s'en décharger à tout prix.

Dans Paris, trois cent mille hommes! honte à jamais ineffaçable! trois cent mille lâches, trois cent mille gredins, bien plus coupables, à mon avis, que les toqués de là-haut. C'est ignoble! — Quand je dis 300 000 lâches, j'ai tort, je devrais

1. Georges Bizet avait épousé, en 1870, mademoiselle Geneviève Halévy, la fille du compositeur. Des lettres que nous publions, les unes sont adressées à madame Fromental Halévy, sa belle-mère, les autres au frère de celle-ci, M. Hippolyte Rodrigues. Tous deux, à cette époque, habitaient Bordeaux. — Ces lettres font partie d'un volume qui paraîtra bientôt sous ce titre : *Lettres de Rome (1857-1860)*. — *Lettres de 1871*.

2. On sait quelle insurrection avait éclaté, à Paris, le 18 mars.

3. Le « Comité central ».

dire 295000, car 5000 hommes environ (j'en étais[1]) sont allés se mettre à la disposition du gouvernement. Malgré notre nombre restreint, malgré notre armement défectueux, malgré le *manque de munitions* (c'est insensé, mais je vous jure que c'est ainsi), nous aurions marché. On nous a fait poser dix-huit heures. Nous n'avons pas vu un officier supérieur, pas reçu un ordre. Nos chefs de bataillon n'ont pas daigné venir s'informer de nous. Le mien a fait une légère apparition vers deux heures et n'est plus revenu. A minuit, une manière d'officier d'état-major est venu nous conseiller de rentrer chez nous.

Tout Paris dehors, en bourgeois, le cigare à la bouche, s'informant avec tranquillité. Ceux de là-haut osant à peine sortir de leur trou. Non, cher ami, non! jamais Paris ne se relèvera de cette honte. Ce serait à crever de rire, si ce n'était le signe certain de la mort d'une société. Quant au pillage, le *Journal officiel* en a mille fois menti! on n'a pas pris une épingle! *Ils* sont disciplinés là-haut, et le premier qui volerait serait fusillé. Montmartre est parfaitement accessible. Les conservateurs vont s'y promener et y sont du reste reçus très courtoisement. Hier dimanche (il faisait beau), la ville avait vraiment un air de fête!... Je vous donne ma parole d'honneur que je n'exagère rien!...

Hier, deux Montmartrois m'appellent : « Ohé! le citoyen du sixième[2], ça va chouette! Coulée la réac, sauvée la sociale! » Moi : « Mes agneaux, avez-vous pensé aux Prussiens? — Quels Prussiens? — Mais les Prussiens de la Prusse, parbleu! ils vont nous tomber sur le poil! — Ta parole? — Ma parole! » — *Après un peu de réflexion* : « Bah! c'te fois-ci, on te leur-z-y flanquera-z-une tripotée!... — Oui, mais, c'te fois-ci (repris-je en regardant fixement le bonhomme), c'te fois-ci, il ne faudrait pas f... le camp comme la première! » — Si vous aviez vu la tête du sujet, vous auriez ri. Son regard disait clairement : « Tiens! il me connaît! »

Les boutiques sont ouvertes; on ne pense pas au lendemain, on ne comprend pas! Paris est idiot, abruti. — Je fais ce pari :

1. Georges Bizet faisait alors partie du 6e bataillon de la Garde nationale.

2. Du sixième bataillon.

j'irai me placer où l'on voudra et je giflerai les cent premiers qui me tomberont sous la main; pas un ne répondra! C'est fantastique. J'ai été dur, très dur, pour de jolis messieurs qui se lamentaient sur leur fortune, leurs intérêts, etc. « Allez prendre un fusil, et venez nous rejoindre! » Ils sont partis sans mot dire.

Je confesse mon erreur : j'avais bien jugé la situation de l'insurrection, mais je croyais que Paris avait encore quelques gouttes de sang dans les veines. Je m'étais trompé, faites excuse!

Le Comité central, ne sachant plus que devenir, va essayer de faire des élections afin de se cacher derrière le suffrage universel. Nous verrons si Paris sera assez lâche encore pour prendre part à ce scrutin. Des menées réactionnaires sont cachées sous tout ce désordre...

En somme, ne vous inquiétez pas, il n'y a pas de danger pour nous. Paris est tombé trop bas pour être sanguinaire. Nous n'avons plus de révolutions, mais bien des parodies de révolution! Le crime ne peut exister qu'à l'état de rare exception...

J'ai voulu être gai, mais vous sentez bien que je suis navré, n'est-ce pas?... Nous marchons à la monarchie catholique, et c'est là ce que je redoutais le plus!

Écrivez-nous. Geneviève va très bien et vous embrasse, comme moi, de tout cœur.

GEORGES BIZET

II

HOTEL DES FLEURS
Rue Jeanne d'Arc, 15
COMPIÈGNE (Oise)

Cher ami.

Au moment où ces messieurs de la Commune allaient supprimer les communications avec la province, je me suis jeté dans un train quelconque avec Geneviève et nous voici à Compiègne.

Ouf! Ce n'est pas le crime qui règne à Paris, c'est la folie furieuse!... Nous sommes navrés! Que vont devenir nos livres.

nos bibelots, et ceux de madame Halévy? que va devenir Paris?... où allons-nous?... On va faire sauter plusieurs maisons dans chaque rue, au moyen de la dynamite, afin de faire des barricades promptes et solides! On saisit les caisses des compagnies d'assurances, des chemins de fer, etc. On supprime les loyers, les baux, etc. Cela ne peut pas durer, c'est impossible! mais, avant la fin, qu'arrivera-t-il?...

Nous sommes ici en pleine Allemagne. 4 000 Prussiens sont installés à Compiègne. Ils parlent beaucoup d'aller à Paris. Je suis obligé d'avouer que l'attitude de ces ennemis me fait rougir de la conduite de nos frères de Paris. Ici, on respecte les femmes, la famille, la propriété. Si Saisset[1], ce second Trochu, avait voulu marcher, tout serait fini à cette heure.

J'ai abandonné Paris parce que j'étais exposé à être consigné chez moi comme suspect, ou à me faire incorporer dans un des bataillons *bien pensants*. Cela m'était personnellement bien égal. J'aurais été heureux de faire à ces messieurs tout le mal que me permettaient mes faibles moyens. Mais Geneviève était hors d'état de supporter ces nouvelles et immenses inquiétudes.

Vous aviez raison, cher ami, mille fois raison : j'étais aveugle!... je croyais à l'honnêteté de mes concitoyens. Hélas! tous gredins, fous ou lâches!...

Voulez-vous m'excuser auprès de madame Halévy? Je suis brisé de fatigue, de chagrin, de découragement. Ne me répondez pas ici : je vais essayer de retourner à Saint-Germain.

Je vous écrirai demain. Je vous aime de tout mon cœur, et Geneviève vous aime autant que moi.

G. B.

III

[Le Vésinet, avril 1871.]

Chère madame Halévy,

Votre frère vous a dit, sans aucun doute, le résultat de mon excursion à Bas-Prunay[2]. Le sauvetage du mobilier n'est pas

1. Le vice-amiral Saisset, nommé le 20 mars commandant en chef des gardes nationales de la Seine, et qui, le 25, était retourné à Versailles, autorisant ses subordonnés à rentrer chacun chez soi.

2. Où madame Halévy possédait une maison de campagne, — sur la rive gauche de la Seine, entre Bougival et Port-Marly.

aussi complet que la ruine de la maison; mais, en somme, et après les rapports qui m'avaient été faits, j'ai été presque agréablement surpris en voyant vos meubles les plus précieux complètement préservés. Les tapisseries de la salle à manger, le meuble d'Ary Scheffer, le merveilleux bahut, les glaces, tout cela est sauvé! Quant à l'habitation, elle est plus ruinée par sa mauvaise qualité que par les Prussiens. Ces vandales ont mis à nu toutes les faiblesses, toutes les plaies cachées d'une habitation rongée par le salpêtre. Réparer est impossible, j'entends réparer sérieusement : cela serait presque aussi coûteux que de reconstruire. Quant à réparer pour *la vue*, ce serait encore fort cher, et il faudrait recommencer dans deux ans.

J'ai visité Rueil, Bougival, Bas-Prunay, le Pecq, le Vésinet, Chatou. Quels désastres! Bougival est détruit, complètement détruit! Quelques maisons sont encore debout à l'extérieur, mais à l'intérieur tout, jusqu'aux cloisons, tout à réparer. Le Mont Valérien a ruiné la plus grande partie de ces jolies maisons du bord de l'eau, à Chatou. Partout l'incendie, le pillage, le vol, la destruction, le vandalisme, l'horreur!

Je vous remercie, chère madame Halévy, de l'intérêt que vous prenez à ma carrière, à mes intérêts. A vrai dire, je n'ai jamais été gâté. Cela tient, sans doute, à mon caractère peu flexible. J'ai peu d'affection pour ce qu'on appelle le monde, et moins d'estime que d'affection. Ce qu'on nomme *honneurs*, *dignités* (au pluriel), *titres*, etc., me causerait un profond dégoût, si cela ne m'était pas indifférent. De tous mes camarades, je suis un des deux ou trois qui ont obtenu un résultat artistique, mince à la vérité, mais sérieusement et honorablement acquis. J'ai vu les X... et autres pitres de cour impériale s'emparer de situations, de places, pour lesquelles j'aurais eu chance d'être désigné si l'on s'était occupé, un seul instant, du mérite et du droit. (Je ne parle ici que des places honorables, et non de la chapelle de l'empereur.) Il est vrai que j'ai refusé deux fois de composer la cantate du 15 août : je tenais à ce que mon nom, quelque modeste qu'il soit, ne fût pas accolé à celui de l'homme qui nous a conduits à la ruine et au démembrement. Je ne me plains pas; si j'avais été moins sauvage ou moins honnête, — c'est affaire d'appréciation, — j'aurais aujourd'hui des appoin-

tements qui me manquent, et qui me manqueront probablement toujours.

L'enseignement est pitoyable au Conservatoire. Nous pourrions, Saint-Saëns Guiraud, Massenet, moi et quelques autres, rajeunir cette école dont monsieur Auber a fait une maison que je ne saurais qualifier honnêtement puisqu'elle n'est pas honnête. — Il y a tel professeur de chant qui se livre au chantage le plus effréné. Un monsieur Z... oblige ses élèves à prendre chez lui des leçons particulières, à des prix ridicules, et, lorsque les élèves ne peuvent plus payer, on accepte leur linge, leurs effets, leurs bijoux, que madame Z... revend à une marchande à la toilette. Monsieur Auber trouve cela bon ainsi. Les professeurs de ce genre ne lui déplaisent pas, et puis pourquoi changer ? cela marche depuis si longtemps!

Quant aux théâtres, ce sont des théâtres : cela dit tout! Autrefois on plaçait à l'Opéra des chefs de service honorables, sérieux, qui entraient estimables au théâtre, et en sortaient estimés! Tout cela est tristement changé!...

Espérons que le gouvernement honnête que nous possédons en ce moment se consolidera et remoralisera les arts, qui en ont grand besoin. — J'ai aujourd'hui quelque chance de remplir une carrière honorable ; les portes me sont ouvertes, et ouvertes par moi. Mais quant à demander quelque chose à qui que ce soit, c'est ce que je ne saurais faire à aucun prix. — Il y a dix ans, je croyais au monde, j'y allais, et j'avoue naïvement m'y être amusé. Aujourd'hui je ne suis pas misanthrope, je suis indifférent : je ne hais point, je dédaigne. En somme, je ne me trouve pas mal d'être ce que je suis. Le chemin que j'ai pris est long, mais je sais où il me mène. Tel qui paraît près du but n'y atteindra jamais, et, si la vie normale reprend son cours, j'y atteindrai bientôt. Et puis, je suis un des vingt ou trente hommes que j'estime ici-bas! C'est quelque chose!

Lisez mes lettres toute seule, je vous en supplie : je ne me plains jamais, et je serais désolé que l'on pensât que je suis mécontent d'une position que j'ai voulue ainsi.

A bientôt, toujours mille tendres témoignages de mon affection dévouée.

GEORGES BIZET

IV

15 avril 1871.

Mon cher ami,

Henry Baignères nous apporte deux lettres de madame Halévy qui nous tirent d'inquiétude. Vous n'avez donc pas reçu les lettres que nous vous avons adressées depuis notre arrivée au Vésinet? Nous sommes ici complètement en sûreté, puisque cette rive de la Seine est occupée par des Prussiens qui ne semblent pas disposés à permettre à messieurs de la Commune de venir exercer jusqu'ici leurs gracieux talents de société!

Je commence, du reste, à me décourager complètement. Monsieur Thiers a un plan! Mais Trochu et Palikao avaient des plans, eux aussi! J'ai vu plusieurs officiers qui m'ont paru très préoccupés des obstacles qui leur ferment l'entrée de Paris. Je passe une partie de mon existence à chercher les motifs qui ont pu décider monsieur Saïsset à abandonner la partie, alors qu'il pouvait occuper formidablement une entrée de Paris, — Passy ou Porte-Maillot. — Qui nous donnera la clef de ce mystère? Qui nous expliquera les bévues colossales exécutées par les gouvernements variés dont nous jouissons depuis un an?

Les obus se promènent rue de Lisbonne : charmant! On retrempe par le martyre cette vieille catholicité qui aurait bien fini par s'écrouler. Ces brutes de Paris nous préparent des canonisations! Bête et méchante, c'est trop pour une Commune seule. — Si tout cela finissait maintenant, on pourrait encore espérer une reprise d'affaires pour l'hiver prochain. Mais voici tantôt un mois que cette grotesque horreur s'est installée, et le plan, ran plan plan, ne va pas vite!

On a bu 10 000 bouteilles de vin chez les Pereire. On a pillé Gallifet, Murat, Wagram. On en pillera d'autres. Si l'élaboration du plan se prolonge encore un peu, il ne sera vraiment plus nécessaire de reprendre Paris, puisqu'il n'existera plus...

Les environs de Paris pullulent : tous les hommes à peu près valides ont détalé ou détalent de Paris par tous les moyens possibles et impossibles. On escalade les remparts la nuit, on risque de se faire canarder par les sentinelles. Drôle de pays! drôle d'existence!

8, route des Cultures, au Vésinet, près Saint-Germain-en-

Laye, Seine-et-Oise : c'est la troisième fois que je vous envoie ce petit morceau de littérature. Espérons que ce sera la bonne...

Je vous embrasse comme je vous aime, de tout mon cœur.

GEORGES BIZET

V

19 avril 1871.

Chère madame Halévy,

Non seulement nous n'acceptons pas vos affectueux reproches, mais nous sommes décidés, Geneviève et moi, à vous faire les scènes les plus violentes. Pourquoi nous accusez-vous d'indifférence? Comment pouvez-vous supposer que j'aie négligé de vous écrire dès mon arrivée au Vésinet[1]? Hélas! tout est désorganisé dans ce pauvre pays et la poste n'existe plus que de nom. Les lettres mettent quatre jours à parcourir le kilomètre qui sépare le Vésinet de Port-Marly; j'ai écrit à des amis, à Boulogne, qui n'ont reçu qu'une lettre sur trois que je leur ai adressées. J'avais hâte, croyez-le, de vous tirer d'inquiétude. Du reste, tout va bien ici : Geneviève est en bonne santé; les nerfs se sont notablement détendus depuis deux semaines.

J'ai été arrêté, hier, à Saint-Germain; on m'a demandé mes papiers!... Geneviève a été vive!... et j'ai dû converser quelques minutes avec un commissaire de police fort aimable qui a beaucoup ri avec moi de ma mésaventure.

Je ne ris plus guère, je l'avoue, et l'avenir me paraît impossible en France. L'insurrection vaincue, — et ce ne peut être long, malgré la faiblesse intellectuelle de certains généraux, — tout sera remis en question. Les cléricaux auront de grosses vengeances à exercer, et la cruauté de ces messieurs est connue! Entre les fureurs des blancs et des rouges, il n'y aura plus de place pour les honnêtes gens. La musique n'aura plus rien à faire ici. Il faudra s'expatrier. Irai-je en Italie, en Angleterre, en Amérique? Ces grosses et brutales questions d'existence vont se dresser devant nous tous. Les ressources qui resteront à notre pauvre France se partageront, comme à l'ordinaire,

1. Apparemment, la lettre publiée plus haut, sous le chiffre III, n'était pas encore parvenue à son adresse.

entre les mains des intrigants et des médiocres. En somme, je suis tout à fait découragé et n'espère plus rien ici. L'Allemagne, le pays de la musique, est impossible pour tout ce qui porte un nom et un cœur français. Tout cela est triste! La vie était si bien commencée pour nous! Heureusement, j'ai quelque ressort, et, dès qu'une voie de salut s'offrira, je la saisirai. Se présentera-t-elle? Espérons-le.

J'ai tout lieu de croire que votre mobilier sortira sain et sauf de cette nouvelle bagarre. Quant au Bas-Prunay, je vous ai dit mon avis. M. Delapalme[1] m'a paru décidé à se lancer dans des frais relativement considérables. Ces dépenses ne peuvent être couvertes que par l'avenir. De plus, l'entretien des jardiniers devient, vu les événements, une grosse, grosse dépense. Je persiste à croire qu'il eût été sage de reprendre en entier un mobilier qui va achever de se détériorer, de ne laisser que les quatre murs et de vendre quand même une maison qui est devenue hélas! inhabitable! — Mais mon avis peut être parfaitement mauvais, et il vaut mieux, sans doute, suivre celui d'un homme beaucoup mieux entendu que moi en semblable matière.

A Paris on ne pille que les personnes connues d'une certaine façon : MM. Pereire, de Galliffet, Murat, de Wagram, etc., et les hommes qui occupent actuellement une haute situation politique. D'ailleurs, j'ai mis plusieurs objets importants en sûreté. N'ayez pas d'inquiétude à ce sujet.

Nous vous aimons tendrement et vous supplions de ne plus jamais nous accuser, même alors que les apparences seraient contre nous.

Votre

GEORGES BIZET

VI

12 mai 1871.

Chère madame Halévy,

Le canon gronde avec une violence inouïe. Cette nuit, je n'ai pas fermé l'œil un seul instant. Ce tapage nocturne m'inspirait quelques réflexions philosophiques qui n'avaient

1. Notaire de madame Halévy.

rien d'égayant. Je me consolais en sentant Geneviève dormir paisiblement, en songeant à l'avenir qui nous dédommagera peut-être de tous nos chagrins. Je me suis remis au travail et j'aurai deux opéras achevés à la fin de cet été[1].

Je n'ai pas de nouvelles depuis deux jours. Je vais aller en chercher dans une heure, en portant cette lettre à la poste. J'ai vu hier quelqu'un de chez moi et je puis vous affirmer que jusqu'au *11* nos effets et votre mobilier étaient intacts. On a beaucoup exagéré, heureusement, les méfaits de la Commune, au point de vue des propriétés particulières. J'ai plusieurs amis à Paris qui, malgré leur âge, n'ont pas été inquiétés.

Je vois avec plaisir que le goût des arts existe encore en ce pays, et qu'il est toujours un public digne d'apprécier et d'admirer les chefs-d'œuvre de notre cher Halévy[2].

Du reste, ces temps calamiteux ne sont pas sans précédents dans notre histoire; et c'est toujours un sujet d'étonnement pour l'observateur que de voir avec quelle rapidité la nation française se plonge dans l'abîme et se relève presque du même coup. Le siège de Paris par Henri IV est une des plus mauvaises époques de la France, et, à coup sûr, la plus mauvaise de Paris. Six mois après, le pays avait atteint un degré de prospérité qu'il n'a peut-être jamais retrouvé depuis, malgré les immenses progrès de la civilisation. Il est vrai qu'Henri IV et Sully ne sont pas faciles à retrouver. Je me contenterais de Sully tout seul; j'aimerais même mieux cela. On parle beaucoup d'Henri V... sans Sully, bien entendu : ce n'est pas mon compte.

Je suis revenu furieux de Versailles, il y a deux jours. Tout ce que Paris possédait de malhonnête parmi les gens habillés s'est donné rendez-vous aux Réservoirs. On y parle ouvertement du retour de Napoléon III... et dans quels termes! Je n'ai pu m'empêcher de dire des choses fort dures à un monsieur qui n'en valait pas la peine, et qui d'ailleurs a l'habitude d'empo-

1. Apparemment, *Namouna*, — qui devint *Djamileh*, opéra comique en un acte, paroles de Louis Gallet, représenté pour la première fois, au théâtre de l'Opéra-Comique, le 22 mai 1872, — et *Grisélidis*, opéra comique en trois actes qui demeura inachevé, sur un poème de Victorien Sardou.

2. Il était question de reprendre, à Bordeaux, *la Reine de Chypre* : — voir, plus loin, la lettre X.

cher les camouflets sans y répondre. Que sortira-t-il de toute cette boue?... *chi lo sa*?...

Mille tendres témoignages affectueux de

votre

GEORGES BIZET

VII

27 mai 1871 [1].

Chère madame Halévy,

Nous passons notre vie à monter sur les toits, terrasses, coteaux, belvédères et autres lieux élevés. Nous cherchons, la carte à la main, à nous orienter et à deviner ce qui peut advenir de nos pauvres bibelots. Jusqu'à présent, tout nous rassure : la rue Le Peletier, la rue de la Victoire et la rue de Douai nous semblent devoir être intactes. Les journaux, qui, d'ailleurs, exagèrent encore l'étendue de nos épouvantables désastres, ne signalent aucun incendie dans nos parages. La bande d'incendiaires, de brigands, de cannibales, qui s'est abattue sur Paris, et à laquelle j'ose espérer que les gens de bonne foi n'attribueront pas de couleur politique, a déjà vu disparaître ses principaux meneurs. J'ai causé hier avec un officier qui revenait de Paris. Ce garçon était très impressionné : les soldats sont furieux et fusillent un peu à l'aventure. Je suis inquiet pour deux ou trois amis qui sont plus curieux, plus aventureux qu'il ne convient en pareille circonstance. Nous sommes impatients aussi d'avoir des nouvelles de la pauvre Mélanie [2] : Passy a été effoyablement éprouvé. Hier, tout paraissait terminé, et cependant, à 9 heures du soir, nous avons vu un immense incendie sur Paris : — on parle des Magasins Réunis. — On va certainement soulager Paris de tous les drôles et surtout des drôlesses qui ont joué un rôle quelconque dans cette horrible bagarre, et nous allons enfin pouvoir respirer. J'irai à Paris dès que cela sera possible; mais l'entrée et surtout la sortie sont absolument interdites encore aujourd'hui.

1. On sait que l'armée commandée par le maréchal de Mac-Mahon était entrée dans Paris le 24 mai.

2. Sœur de Fromental Halévy.

J'ai appris par vous la mort d'Auber. Le pauvre homme ne pouvait survivre à cette démolition de tout ce qui était sa vie. Si l'on veut continuer à récompenser le musicien le plus en évidence par la direction du Conservatoire, c'est Thomas qui sera nommé. *Hamlet* est une grande œuvre qui efface toutes les petites faiblesses musicales de cet homme honorable et excellent...

D'un autre côté, il serait peut-être temps de s'apercevoir que le Conservatoire n'a pas été créé pour servir de récompense au mérite d'un monsieur quelconque. L'artiste de talent est récompensé par son talent lui-même et n'a pas besoin d'autre chose. Si notre cher Halévy vivait, lui qui eût été aussi excellent administrateur que grand musicien, la question se fût résolue d'elle-même. Il eût été impossible de songer à une autre combinaison. Aujourd'hui (car, malgré nos désastres, on s'occupe encore de ces petites choses) aujourd'hui, je sais que l'on songe à É. Perrin[1].

Geneviève vous a-t-elle suffisamment remerciée de votre affectueuse idée de nous charger d'un envoi pour monsieur Thiers? Mais, malheureusement, il serait difficile de ne pas attacher à notre démarche une interprétation qui serait fâcheuse pour moi. Donc, avec tous mes remerciements, refus tendrement reconnaissant.

A bientôt, chère madame Halévy, et croyez toujours aux sentiments tendrement dévoués de

votre

GEORGES BIZET

VIII

29 mai 1871.

Chère madame Halévy,

Voici la vérité :

Le dernier coup de canon a été tiré hier dimanche, à 2 h. 1/2.

Les Tuileries (toute la partie du jardin), *la façade du Ministère des Finances, le Conseil d'État, la Cour des Comptes*, et, dit-on, *le Mont-de-Piété, la Préfecture de Police*, la plus

1. Ancien directeur de l'Opéra-Comique et de l'Opéra, et qui, depuis, fut administrateur général de la Comédie-Française.

grande partie du *Palais de Justice*, un bon morceau de l'*Hôtel de Ville*, quarante ou cinquante maisons — détruits!

Sainte Chapelle sauvée!

Tout le reste est de l'invention de cette odieuse engeance de journalistes.

Les crimes commis sont assez épouvantables; la société est suffisamment autorisée à se venger par les lois appliquées dans leur plus grande rigueur, sans que les gandins du *** se croient obligés de plonger toute la province dans l'anxiété. Lorsque nos maux sont déjà si extraordinaires, les exagérer ainsi est une mauvaise action.

Votre frère avait bien jugé la situation, il y a trois mois. J'étais aveugle, et, malheureusement, le gouvernement de la Défense nationale était non moins aveugle que moi.

Il n'est plus temps de récriminer. Dissoudre cette formidable association des gredins de tous pays est le plus pressé. Ne pas se laisser entraîner par la réaction catholique doit être la seconde préoccupation de nos gouvernants. Espérons.

On n'a aucune nouvelle encore des otages. L'archevêque de Paris est-il fusillé?... Ce qui paraît malheureusement trop certain, c'est la mort de mon pauvre et excellent ami Chaudey, honnête et brave républicain, fusillé par ces bandits!

On m'affirme derechef, et de la façon la plus péremptoire, que la rue de la Victoire, la rue Le Peletier, la rue de Douai et le boulevard Malesherbes (40 et au-dessus) n'ont *aucunement* souffert.

Nous ne sommes donc pas atteints. Mélanie et Flore[1] sont rentrées à Passy; elles vont bien.

Donc, rassurez-vous. Quant à nous, nous n'avions rien à redouter, puisque nous sommes *protégés* (!) par une garnison allemande.

Excusez le désordre de cette lettre, mais je tenais à vous rassurer complètement. Il y a eu du pétrole; mais non dans la proportion indiquée par *le Gaulois*, *le Journal de Paris* et les autres. En somme, les intentions ont été aussi criminelles que possible, mais les résultats, quoique désastreux, ne sont pas irréparables. *Le Louvre, les Archives, l'État civil, le Grand*

1. Seconde sœur de Fromental Halévy.

Livre, tout ce qui constitue l'organisation d'une société intelligente et artistique est sauvé !

Je ne vous parle pas de Wagner aujourd'hui. Êtes-vous injuste!... Du reste, c'est le sort de ces grands génies d'être méconnus par leurs contemporains. Wagner n'est pas mon ami, et je le tiens en médiocre estime ; mais je ne puis oublier les immenses jouissances que je dois à ce génie novateur. Le charme de cette musique est indicible, inexprimable. C'est la volupté, la tendresse, l'amour!...

Si je vous en jouais huit jours, vous en raffoleriez!... D'ailleurs les Allemands, qui, hélas! nous valent bien en musique, ont compris que Wagner est une de leurs colonnes les plus solides. L'esprit allemand du XIX[e] siècle est incarné en cet homme.

Vous savez bien, vous, ce que le dédain a de cruel pour un grand artiste. Heureusement pour Wagner, il est doué d'un orgueil tellement insolent que la critique ne peut le toucher au cœur, — en admettant qu'il ait un cœur, ce dont je doute.

Je n'irai pas si loin que vous et je ne prononcerai pas le nom de Beethoven à côté de celui de Wagner. Beethoven n'est pas un homme, c'est un dieu! — comme Shakespeare, comme Homère, comme Michel-Ange! — Eh bien : prenez le public le plus intelligent, faites-lui entendre la plus grande page que possède notre art, la *Symphonie avec chœurs*, il n'y comprendra rien, absolument rien. L'expérience a été faite, on la refait tous les ans avec le même résultat. Seulement. Beethoven est mort depuis cinquante ans et la mode est de trouver cela beau.

Jugez bien *vous-même*, en oubliant tout ce que vous avez entendu dire, en oubliant les sots et méchants articles et le plus méchant livre publié par Wagner [1], et vous verrez. Ce n'est pas la musique de l'avenir, — ce qui ne veut rien dire; — mais c'est, comme vous le dites si bien, la musique de tous les temps, parce qu'elle est admirable.

Ouf!... Vous n'êtes pas convaincue, parbleu! et vous n'êtes pas la seule! Voltaire ne comprenait pas Shakespeare, parce qu'il était prévenu par les *conventions*, qu'il croyait être la

1. Apparemment le pamphlet, sous forme de comédie antique : *Une Capitulation*, où Wagner avait bafoué Paris assiégé par les Allemands.

vérité. Vous êtes prévenue aussi, et de ces dernières pages vous ne croirez qu'une chose, — c'est que je vous aime de tout mon cœur.

GEORGES BIZET

P. S. — Il est bien entendu que, si je croyais imiter Wagner, malgré mon admiration, je n'écrirais plus une note de ma vie. *Imiter* est d'un sot. Il vaut mieux faire mauvais d'après soi que d'après les autres. Et, d'ailleurs, plus le modèle est beau, plus l'imitation est ridicule. On a imité Michel-Ange, Shakespeare et Beethoven! Dieu sait les horreurs que nous a values cette rage d'imiter!...

IX

6 juin 1871.

Bien cher ami,

Je vous écris de Paris, enfin! Notre maison a reçu bon nombre de balles, mais notre appartement a été absolument préservé, pas un carreau n'a bougé. La maison que vous habitez et vos deux propriétés sont *absolument intactes*. Nous avons donc été favorisés.

L'aspect de Paris est relativement bon : — beaucoup de monde, beaucoup de mouvement, et plus de gardes nationaux!...

L'armée a été plus que victorieuse : elle a été *modérée*. Pas un soldat ivre! *Tout le monde* est du même avis à ce sujet!

L'Hôtel de Ville n'est plus qu'une admirable ruine : c'est là le plus grand désastre que l'art ait éprouvé. Peut-être serait-il bon de conserver à jamais cette preuve de nos crimes afin de dégoûter les générations futures de ces folies que l'on nomme révolutions. La leçon est solide; j'en prends ma part, je vous l'avoue naïvement et honnêtement. Veuille Dieu que la réaction ne nous fasse pas perdre le fruit de cette dure expérience!...

Écrivez-moi toujours au Vésinet : puisque nous y sommes, nous y restons. Cette combinaison est économique, c'est-à-dire excellente, par le temps qui court. — Geneviève embrasse sa mère et lui écrira par le prochain courrier. Comment va

Saint Pierre[1]?... Je travaille aussi, et j'espère que les affaires reprendront cet hiver. Le Lyrique est brûlé! L'Opéra-Comique et l'Opéra sont saufs! Vauthrot[2] est mort, et, dès que la question de l'Opéra sera sur le tapis, je m'offrirai pour le remplacer. Cette position me mettrait tout à fait au-dessus de mes petites affaires.

Dites toutes nos tendresses à madame Halévy, et pour vous, cher, l'expression de notre entière et dévouée affection,

GEORGES BIZET

Le 3 juin était le second anniversaire de notre mariage! Est-il nécessaire de vous dire combien nous avons pensé à vous? Si nous pouvions vous aimer plus que nous vous aimons, ce serait ce jour-là!

X

Chère madame Halévy,

Quelle bonne, charmante et spirituelle lettre! Aussi je lâche ma suite d'orchestre, ma copie, Choudens, ma symphonie et le reste, pour répondre immédiatement à tant d'aimables choses!....

Art. 1er. — S...! — Ce nom m'a fait bondir!... Mais le prénom m'a un peu calmé. M. Frédéric S..., le frère du vôtre, m'a inspiré la haine la plus vive, la plus furieuse!... J'ai eu l'intention de tuer ce monsieur et j'aurais sans doute trouvé le moyen de mettre mon projet à exécution, si les événements n'avaient pas détruit le motif de cette haine corse! Pourtant, comme je suis mauvais comme une gale, il m'est resté un grand fond de malveillance pour ce nom-là. Si votre homme chante comme Faure, et surtout s'il chante merveilleusement *la Reine de Chypre*, on verra à lui pardonner les torts involontaires de son frère! Suis-je gentil?... Seulement, il fera bien de renoncer à sa voix de tête!... cela n'est plus de mise aujourd'hui!

2° *Pensions de retraite. — Les pensions de retraite ne sont*

1. Ouvrage de M. Hippolyte Rodrigues (1 vol. in-8°, Paris, 1872).
2. Chef de chant à l'Opéra.

pas reversibles sur la famille du défunt. On me donne ce renseignement, que je crois exact! Monsieur Thiers lui-même n'aurait pas le pouvoir de faire un tel passe-droit sur les fonds de l'État et vous ne voudriez pas faire une pareille demande. Du reste, je vais m'informer et vous dirai ce que j'aurai appris à ce sujet.

3° *Bas-Prunay.* — Je suis plus de votre avis que vous-même, mais je n'y puis rien.

4° *Reine de Chypre.* — Halanzier, qui a le droit de quitter l'Opéra à la fin d'avril, ne veut rien dépenser d'ici là : or les décors de *la Reine de Chypre* sont brûlés. Voilà!

5° *Noé* [1]. — Y songer en ce moment, avec la troupe actuelle de l'Opéra, serait un crime!

6° — *Namouna* [2], *moi*, etc. — Les malheurs que nous venons de supporter ont un peu désorganisé les théâtres : il y aurait danger à trop presser. Il est toujours probable que *Namouna* passera cet hiver; mais il y a bien des considérations à respecter. Ne me croyez pas découragé. Si je voyais un de mes contemporains me dépasser de plusieurs longueurs, j'en serais ému, je l'avoue. Mais, tout en marchant péniblement et lentement, je tiens facilement la corde. Wagner, le grand, l'immense musicien que vous adoreriez si vous connaissiez sa musique, est tellement en dehors et au-dessus de tous les vivants, qu'il n'y a pas à s'en préoccuper. D'ailleurs, je n'ai pas à redouter des hommes qui finissent leur carrière. Au-dessous de Wagner, Verdi et Gounod jouissent justement de la situation que leur fait leur grand talent. Massé s'académise depuis longtemps. (En passant, je vais vous faire un aveu : je crois très peu aux académies et pas du tout à la Légion d'honneur. Ces deux institutions n'ont illustré personne; elles ont, au contraire, été illustrées par les hommes supérieurs qui ont daigné leur prêter l'éclat de leurs noms. Tout cela a eu sa raison d'être; mais c'est un peu fatigué! Les académies ne rencontrent pas toujours des Halévy, et la Légion d'honneur devient fort ridicule. En musique, les X..., les Y..., ont détruit le

1. Opéra en trois actes de Fromental Halévy, — œuvre posthume, achevée, orchestrée par Georges Bizet; n'a jamais été représentée.

2. Voir, plus haut, une note de la lettre VI.

prestige qui s'attachait à cette trop impériale institution. On ne peut guère refuser ce soi-disant honneur : on ressemblerait à Courbet le Communard !... Mais on met ça dans sa poche. M. de Morny a donné un exemple qui est fort imité. On ne portera plus cette étoile de l'honneur dans quelque cinquante ans ; j'excepte les militaires, bien entendu.) Je ferme ma parenthèse et je continue. Thomas écrira peut-être encore un *Hamlet*, je le désire pour lui. Mais il ne peut augmenter ni modifier sa magnifique situation. Notre tour va donc arriver. Nous sommes quatre ou cinq, pas plus, et il y a de la place pour nous tous. — Je ne fais pas fi du théâtre, croyez-le, et pour preuve : j'ai trois ouvrages en préparation [1] !... Seulement, la symphonie, qui est au théâtre ce qu'est le portrait au décor, m'empoigne au dernier point. Si notre cher Halévy était là, il en ferait aujourd'hui. Quel malheur ! combien je regrette qu'il ne nous ait pas laissé en dehors du théâtre quelques symphonies avec des andantes comme la marche funèbre de *la Juive* !... si toutefois on peut regretter quelque chose devant une carrière si noblement, si purement remplie !

Maintenant il faut que je vous fasse une scène, — que dis-je ? deux scènes !... (J'aime à lutter avec vous, d'abord parce que cela me procure des lettres « amours », puis aussi parce que vous ne vous laissez pas convaincre !...) Vous avez dit : « *Le Pré aux Clercs, la Dame blanche, les Mousquetaires !* »

LA DAME BLANCHE !...

Écoutez : un jour, je développais devant Halévy des théories un peu subversives sur *la Dame blanche*. Je disais simplement la vérité : « C'est un opéra détestable, sans talent, sans idée, sans esprit, sans invention mélodique, sans quoi que ce soit au monde. C'est bête, bête, bête !... » Halévy, se retournant vers moi, avec son fin sourire, me dit (j'ai un témoin) : « Eh bien ! oui, tu as raison, c'est un succès incompréhensible, cela ne vaut rien ; seulement, *il ne faut pas le dire !...* »

Il avait sans doute raison, mais faisons justice entre nous, gens intelligents, de cette jocrisserie prud'hommesque, qui ne peut plus amuser que les sapeurs, les bonnes d'enfants et les

1. *Namouna, Grisélidis*, et la musique qu'il composait pour l'*Arlésienne*, d'Alphonse Daudet ; — la pièce ne fut représentée, au Théâtre du Vaudeville, qu'en octobre 1872.

concierges!... Tout ce que vous voudrez : Paul de Kock, Signol, l'Empire, tout, tout, tout! mais pas *la Dame Blanche*!

Maintenant, réfléchissez bien sur la grosse vérité trop ignorée que je vais vous soumettre. *En art* (musique, peinture, *sculpture surtout*), comme dans les lettres, ce qui fait le succès, c'est le *talent*, et non l'*idée*. Le public (et je parle des gens intelligents, le reste n'existe pas : voilà ma démocratie, à moi), le public ne comprend l'*idée* que *plus tard*. Pour arriver à ce *plus tard*, il faut que le talent de l'artiste, par une forme aimable, lui fasse la route facile et ne le rebute pas dès le premier jour.

Ainsi, Auber, qui avait tant de talent avec peu d'idée, était presque toujours compris, tandis que Berlioz, qui avait du génie sans aucun talent, ne l'était presque jamais! Jamais un livre, quelque remarquable qu'il soit par l'idée, ne sera supporté s'il est mal écrit, tandis qu'un rien, une bagatelle, ira aux nues si la forme en est claire, limpide. Ne parlez pas de science à un musicien : ce que vous appelez « la musique savante » est tout bonnement maladroitement fait. (Je parle en général.) Mozart et Rossini avaient tous deux le talent le plus prodigieux qui se puisse imaginer : lorsqu'ils ont eu l'inspiration, ils ont créé *Don Juan*, *la Flûte enchantée*, *le Barbier de Séville* (un peu vieilli), *Guillaume Tell*; avec le talent seul, ils ont créé toutes ces assommantes symphonies, *Sémiramis*, presque tout *Otello*, etc., etc., etc., — et le public a cru longtemps que ces partitions, qu'il ne veut plus applaudir aujourd'hui, étaient le *nec plus ultra* de l'idée! — Il y a quinze ans, lorsque je disais : « *Sapho* et les chœurs d'*Ulysse* sont des chefs-d'œuvre », on me riait au nez. *J'avais raison*, et j'ai raison aujourd'hui. Seulement, je suis destiné à avoir raison quelques années trop tôt.

Maintenant, n'allez pas me prendre pour un sectaire. Je suis éclectique. Le beau, c'est-à-dire la réunion de l'idée et de la forme, est toujours beau. *La Juive*, *les Huguenots*, les deux premiers actes de *Guillaume Tell*, *la Traviata*, n'ont rien à craindre du temps, au contraire. Il est clair que le premier acte des *Huguenots* n'est pas bon, mais qu'importe? Les parties faibles de pareilles œuvres sont à leur place, la critique n'a rien à faire chez ces messieurs.

Quant au public proprement dit, il n'a pas d'opinion. On lui

dit que Michel-Ange est un Dieu, et on a raison ; il le croit, bien qu'il soit incapable d'y rien comprendre.

Descendez au fond des consciences, et vous y verrez qu'Homère, Phidias, Dante, Michel-Ange, Cervantes, Shakespeare, Beethoven, — les Dieux, enfin, ennuient considérablement le bon badaud qui n'ose protester contre ces vérités reconnues, et qui s'en venge en contestant les vérités qui ne sont pas encore consacrées. Relisez la lettre de Scudéry sur *le Cid* ! C'est toujours la même plaisanterie. L'artiste n'est à son plan que *cent ans* après sa mort ! Est-ce triste ? non. Ce n'est que bête. Au fond, allez, nous sommes presque d'accord, et, si vous connaissiez bien Wagner, et Schumann, nous le serions tout à fait. Je vous en jouerai : vous verrez !

Mille tendresses de vos enfants qui vous aiment de tout leur cœur.

GEORGES BIZET

HIÊN LE MABOUL[1]

A la mémoire du lieutenant Ch..., qui repose dans le cimetière de Saïgon.

I

La nuit vint... Accroupi sur la dernière planche de l'appontement, Hiên le Maboul, soldat de deuxième classe à la 11e compagnie du 1er régiment de tirailleurs annamites, regardait l'ombre surgir du large. Elle montait comme une marée noire, effaçant à l'horizon les grêles lignes des palétuviers du Donnaï, engloutissant les rares toits de paille assemblés au bord de l'estuaire. De l'autre côté de la baie, la montagne sembla plus haute dans le ciel obscur, et plus monstrueuses les croupes où se découpaient les talus des batteries. Derrière les chevelures de bambous des crêtes, les premières étoiles dansèrent. Évanouie dans les ténèbres, la flottille des sampans ferma pour le sommeil ses innombrables yeux peints sur les proues de bois. Un pêcheur invisible se lamenta.

Et, seul dans la nuit qui submergeait la terre de Cochinchine, Hiên le Maboul frissonna. L'obscurité tiède, pleine de rumeurs vagues, l'épouvantait. Accroupi sur les talons, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains, il grelottait de

1. *Published October first, nineteen hundred and eight. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* CALMANN-LÉVY.

terreur et contemplait stupidement les franges d'écume qui émergeaient de l'ombre, accourues en longues courbes vers la plage. Et il gémit doucement, regrettant le passé.

Il entrevit dans l'eau obscure les heures oubliées de son enfance, le village de Phuôc-Tinh hérissant près de la frontière ses clôtures de bambous et ses toits gris à la lisière de la grande forêt d'Annam, la côte où, sur le sable jaune semé de blocs noirs, dormaient comme de formidables poissons les sampans échoués, la mer où les jonques chinoises balançaient leurs roufs de rotin, leurs proues badigeonnées de vermillon, leurs voiles tendues sur des bambous en éventail, — la mer où bondissaient de longues files de marsouins, où courait l'aileron des requins, — la mer où, sous les vagues déferlant, les sampaniers prétendaient avoir vu se dérouler le corps immense et flasque du Serpent fabuleux.

Dans les ruelles où séchaient les poissons, il avait grandi, tourné en dérision par les enfants de son âge pour son esprit borné, pour sa lenteur d'intelligence, pour sa mine perpétuellement ahurie, pour son corps maigre emmanché de bras trop longs et de jambes trop longues : — pauvre diable grotesque et mal doué, souffre-douleur silencieux et toujours patient, accoutumé à ne guère plus recevoir de caresses et de riz que le chien de la maison paternelle, il avait grandi cependant, toujours plus dégingandé et plus morne, de plus en plus abruti.

Lorsqu'il eut dix ans on lui trouva une profession convenable : il fut bûcheron. A l'aube, il pénétrait, la hachette sur l'épaule, dans la forêt et se mettait en quête d'une belle touffe de bambous ; toute la matinée, il coupait des bambous, revenait au village avaler une poignée de riz et quelques petits poissons séchés, et, toute l'après-midi, coupait des bambous. Cette besogne, toujours pareille et peu fatigante le satisfaisait pleinement. Seul, dans la clairière marécageuse, il tailladait consciencieusement, tranquille du moins et point traité à chaque instant d' « individu idiot[1] ».

Du reste, la forêt lui était une amie; son cœur simple et fermé d'enfant sauvage lui avait voué un culte farouche. Tout en elle lui était motif à extase : les orchidées épanouies dans

1. En annamite, *Thằng-Khờ* : — expression fréquente.

l'humus des ravines, les lianes retombant en faisceaux des branches noires des eucalyptus ou plaquant sur le tronc pelé des banians le vert sombre de leurs feuilles, les palmiers d'eau lançant comme des tentacules de pieuvre leurs rejets épineux, les palétuviers dressés sur leurs mille racines hors de la boue givrée de sel, les fougères arborescentes enveloppant le pied des tecks géants. A travers les hautes ramures, des bandes de singes se poursuivaient avec des cris aigus ; des perruches jacassaient ; des tourterelles s'appelaient ; des faisans argentés s'enlevaient d'un vol lourd ; des sangliers précipitaient leur galop fou dans la vase ; le chant sonore des coqs sauvages jaillissait des bruyères ; une cascade riait, inlassable.

Hiên, les yeux fixes, les bras ballants, écoutait durant des heures respirer la forêt. La nuit tombante interrompait son rêve. Courbé sous son fagot, il rentrait au village ; là-bas, sous les cocotiers inclinant leurs panaches vers la mer noircissante, dormaient les cases grises.

Toute la nuit, allongé sur son lit de bois, il écoutait encore parler son amie. La brise venue du large hurlait ; les bambous geignaient ; les feuilles frissonnaient ; la forêt toute entière disait sa terreur des ténèbres. La plainte rauque du tigre rôdant autour des palissades dominait, par instants, les voix du vent et de la mer, et Hiên terrifié tremblait, la tête enfouie sous sa couverture.

Il vécut ainsi, chaque jour moins sociable et plus proche de la nature, chaque jour plus sauvage et moins pareil aux autres hommes. A vingt ans, il fut une sorte de géant maigre aux yeux égarés, à la chevelure inculte, aux gestes maladroits, et l'opinion se confirmait qu'il était fou.

Un matin, on alla le querir en toute hâte dans sa clairière et on le conduisit à la pagode. Là, devant les baguettes d'encens et les tablettes laquées, les notables s'empressaient avec des révérences autour de trois personnages coiffés de casques blancs et galonnés d'or. Hiên, hirsute et déguenillé, fut poussé devant eux et, au ronflement des gongs, au bruit assourdissant des pétards, il fut proclamé que Phâm-văn-Hiên, désigné par les autorités de la commune et déclaré apte par un administrateur, un capitaine et un médecin, servirait désormais comme tirailleur de deuxième classe au Cap-Saint-Jacques. Les trois

casques disparurent, les gongs firent silence, les pétards s'éteignirent dans la poussière, et le tirailleur Hiên, qui n'avait rien compris à cette cérémonie, retourna paisiblement à ses bambous.

Huit jours après, une chaloupe à vapeur le déposait au Cap-Saint-Jacques avec d'autres recrues de sa province. On lui avait expliqué en chemin quelles seraient les obligations de son nouveau métier et dans sa pauvre cervelle s'était fixée une seule idée : il était, pour des années, exilé de sa forêt. Alors, sous l'œil narquois des sergents annamites, il s'aplatit aux pieds de son capitaine, les bras levés au-dessus de la tête, la face dans la poussière, suppliant avec des mots incohérents qu'on le rendît à ses arbres, à ses bambous. Inattentif à sa plainte, le capitaine écoutait un *caï* [1] lui narrer en un français fantaisiste comme quoi la recrue avait donné pendant tout le trajet des signes évidents d'idiotie complète.

— Lui faire même chose maboul, — concluait bienveillamment le caï.

Le cercle des gradés français et indigènes partageait cette manière de voir et s'apitoyait sur le pauvre diable. On le releva de force, et, comme il était impossible de revenir aussitôt sur la sentence prononcée par la commission de recrutement, Hiên fut provisoirement tirailleur. Il reçut toute une collection de pantalons et de vestons blancs ou kakis, de turbans noirs, de ceintures rouges, de jambières grises ou rouges; on lui plaça sur la tête un *salacco* [2] plat. Dans son costume neuf il apparut encore plus maigre et dégingandé, plus grotesque : ses camarades, les vieux tirailleurs à barbiche, se pâmèrent devant sa figure inquiète et larmoyante, coiffée de travers, devant ses longs bras sortis jusqu'au coude des manches trop courtes, devant ses chevilles aperçues au-dessous du pantalon trop court, lui aussi. Et, comme il ne cessait de sangloter, il fut avéré qu'il était fou, et tout le camp le désigna sous le nom flatteur de « Hiên le Maboul ».

Une semaine avait passé depuis ce jour néfaste ; une semaine qui fut pour le malheureux un siècle d'épouvante et d'hébétement. Un caporal lui avait enseigné à disposer correcte-

1. Caporal annamite.
2. Coiffure des tirailleurs.

ment sa chevelure en chignon, à rouler son turban noir, à placer horizontalement son salacco, à rejeter avec élégance sur la nuque les deux brides de la jugulaire; un autre s'efforça de lui inculquer les rudiments du salut militaire; un autre l'initia au démontage et au remontage de son mousqueton; un autre l'informa que la 11e compagnie du 1er régiment de tirailleurs annamites, à laquelle il avait l'honneur d'appartenir, possédait un capitaine, — le capitaine Carlier, — et un sous-lieutenant, — le sous-lieutenant Monin, — tous deux paternels et accommodants, mais, somme toute, indifférents. Le vrai maître était l'adjudant Pietro, un homme féroce, qui frappait les tirailleurs à coups de trique, les faisait mettre en prison, les tyrannisait de toutes manières. Mais il y avait encore, à la compagnie, un lieutenant occupé à des travaux topographiques dans la province de Baria et qui ne paraissait au camp que fort rarement. On ignorait son nom et, entre eux, les tirailleurs l'appelaient « l'Aïeul à deux galons »; — l'idole des indigènes, dont il parlait la langue, qu'il commandait avec douceur, qu'il protégeait contre les fureurs de l'adjudant. — A l'heure actuelle, il était loin et la terreur régnait...

Des leçons de ses professeurs il ne restait à Hiên que des bribes, des noms d'officiers, de sous-officiers, de pièces d'équipement, quelques mots français dont il avait oublié le sens. A sa stupidité naturelle venait s'ajouter, pour paralyser sa mémoire, la frayeur que lui causait l'adjudant; — mais, dans sa détresse, il se cramponnait au souvenir précis qui s'était gravé dans sa tête de certaines paroles de ses instructeurs : il attendait le retour de « l'Aïeul à deux galons ».

Ainsi, au soir de cette journée de service, Hiên le Maboul, penché sur l'eau tourbillonnante, pleurait la mort de ses joies naïves et se lamentait sur la tristesse de sa condition présente.

Des sandales de bois claquèrent sur les planches et des rires fusèrent. Effaré, Hiên sauta sur ses pieds; deux *congaï*[1] lui riaient au nez. Il reconnut Thi-Ba, fille du sergent Giam, et Maÿ, fille du sergent Cang. Thi-Ba, épaisse dondon à la figure ronde, aux petits yeux à peine visibles sous les paupières énormes, aux joues pleines, à la poitrine débordante

1. Jeunes filles.

déjà, semblait aussi vulgaire, aussi méprisable que les sampanières de Phuôc-Tinh. Très différente était Maÿ, pareille, dans l'éclat de ses quinze ans et la finesse de tout son petit corps svelte, à une idole de pagode : sous le front bombé, que le mouchoir de soie rouge encadrait, la ligne des sourcils se haussait doucement vers les tempes ; les yeux noirs rayonnaient, d'une grandeur inaccoutumée chez les femmes d'Annam ; le nez, presque droit et point écrasé, se retroussait à peine au-dessus des lèvres rougies au bétel, et tendres, et charnues comme un pétale d'hibiscus.

A toute autre Hiên le Maboul eût tourné le dos, suivant son habitude de sauvage hostile aux femmes, mais le regard des yeux larges et profonds le saisissait : gauche et lourd, il rajustait maladroitement son turban et riait d'un rire idiot. Ému d'entrevoir les seins durs et minuscules, dessinés par la tunique de soie noire, de deviner les hanches déjà pleines, drapées par le pantalon noir, d'apercevoir les pieds nus et blancs, chaussés de menus sabots, il songeait vaguement que jamais semblable fillette n'avait illuminé de sa beauté les ruelles de Phuôc-Tinh... Et déjà il était esclave.

— Laisse donc ton salacco tranquille ! — dit Maÿ. — Tu ressembles à un singe qui se gratte le crâne.

Et les deux folles de pouffer de rire ; et Hiên rit aussi, bêtement et sans savoir pourquoi.

— Assieds-toi ! — commande Maÿ.

Il s'accroupit sur sa planche et elles s'asseyent à ses côtés, les jambes pendantes dans le vide, face à la baie où courent les franges d'écume et où dansent les falots des sampans.

Le supplice commence. Il faut que le souffre-douleur, harcelé de questions, raconte tout : l'enfance muette et persécutée, le village hérissé de bambous, la mer semée de jonques, la forêt bruissante et vivante... Par moments, il est tenté de se lever et de fuir. Mais une force inconnue le cloue à sa place : il ne peut se résoudre à s'éloigner de Maÿ ; malgré lui, il faut qu'il livre ses secrets à son petit bourreau.

— Alors pas une fille de Phuôc-Tinh ne t'a aimé ?

Indiscrète et singulière question ! Le tirailleur se tord sur sa planche et répond simplement :

— Non ! Je suis trop laid !

— Et toi, aimais-tu les filles?

— Non! — dit Hiên, farouche, en qui les sens déprimés n'ont jamais parlé, et qui, dès l'adolescence, apprit qu'il était d'essence inférieure.

— Et moi, — demande Maÿ, — m'aimes-tu?

Éperdu, les mains tremblantes, il la contemple; elle ne rit plus, et rien de sa pensée intime ne se révèle dans ses yeux immobiles et rigoureux; mais il craint la moquerie et il bégaye :

— Non!

Au bout de l'appontement, des tirailleurs galopent, essoufflés.

— Va-t'en, — commande Maÿ; — l'appel va sonner.

Hiên le Maboul se dresse avec effroi et s'enfuit, la tête basse, son salacco pendant sur ses épaules, ses grands bras et ses longues jambes d'araignée agités autour de son corps maigre comme des ailes de moulin.

Et les rires des deux fillettes le poursuivent.

II

Le clairon traversa la route, s'avança jusqu'au bord de la digue de pierres sèches et sonna le réveil. Les notes alertes prirent leur essor vers la baie, chantèrent sur la montagne où flottaient encore les dernières brumes de la nuit et, par-dessus les dunes boisées de la presqu'île, s'envolèrent vers l'orient et vers la mer.

Dans l'aube terne, le camp s'anime : les cases de torchis peint à la chaux ouvrent leurs persiennes noires ; des moineaux pépient tumultueusement sur la paille des toits; dans leurs cages de rotin accrochées aux poutres des vérandas, des merles-mandarins sifflent à plein gosier : les mulets s'ébrouent dans les écuries; un bœuf à bosse chemine d'un pas placide par la cour sablée, où pleuvent les cosses noires des flamboyants.

Des sergents européens, debout, le dolman de toile déboutonné sur leurs poitrines velues, le bol de café dans une main, une tranche de pain dans l'autre, se lancent des lazzi et leurs rires de braves gens bien portants résonnent dans l'air frais.

Derrière la palissade de bambou, des bambins tout nus et déjà rouges de la poussière du chemin piaffent comme des poulains.

Les allées écarlates se peuplent de tirailleurs qui se hâtent, le mousqueton sur l'épaule, les brides de la jugulaire flottant sur le veston kaki.

A un second appel du clairon, la compagnie se rassemble sous les flamboyants. L'adjudant Pietro, son sabre court à large fourreau battant ses jambes trapues et cagneuses, préside avec des jurons à l'alignement des salaccos posés à plat sur les chignons huilés et des pieds nus aux orteils écartés. Comme presque tous les Corses, il juge qu'un peu de l'âme du grand empereur a passé en lui. Les mains croisées derrière le dos, l'œil mauvais et méfiant, il s'introduit entre les rangs, vérifie l'astiquage irréprochable des boutons de cuivre, des plaques de ceinturon, mire dans les cartouchières cirées la courbe de ses moustaches.

A son passage, les petits guerriers bronzés se raidissent, frémissants; et plus d'un, qui travailla de son mieux pour satisfaire le tyran et qui se vit cependant octroyer « quatre jours », appelle de tous ses vœux mélancoliques l'Aïeul à deux galons. Plus d'un évoque les yeux bleus toujours souriants, la moustache blonde et fine, retroussée joliment, du justicier.

C'est à lui que pense Hiên le Maboul, Pietro s'étant arrêté devant le misérable. De son cœur tressaillant s'élève comme une prière muette vers cet être inconnu et bon, de qui viendront peut-être, un jour, toute justice et toute pitié. Car Hiên n'est pas heureux. Les coups et les injures ont plu sur ses épaules maigres et il désespère.

Pietro se campe, napoléonien, devant la recrue :

— Alors le métier n'entre pas?

Non, le métier n'entre pas, et, d'heure en heure, au contraire, Hiên le Maboul devient plus abruti et plus fou, plus « maboul ».

La voix aigre de l'adjudant le paralyse : le mousqueton s'échappe de ses doigts frissonnants et s'abat sur le sol avec un bruit de ferraille.

Les quatre sections sont figées. La main poilue aux ongles noirs saisit l'oreille du maladroit et la secoue furieusement; et voici que s'écroule, à son tour, le salacco, puis le turban, — et le chignon se déroule sur le dos étique, qui se ploie de terreur... La colère de Pietro déborde en jurons redoublés ; comme sa science de la langue annamite se borne aux

termes les plus grossiers, il les jette à la tête de l'imbécile. Celui-ci a croisé ses bras devant sa figure, dans l'attitude de la supplication; avec des gestes cassés et saccadés de polichinelle, il rajuste l'équipement en désarroi, ramasse le mousqueton poudreux.

La compagnie s'en va, au chant morne des clairons : il suit la compagnie, sautillant sans succès pour se mettre au pas. Pitoyable à la détresse de Hiên, le petit fourrier français qui marche à côté de lui l'encourage et le conseille : Hiên ne l'entend pas. Il ne remarque pas Maÿ debout près de la porte et riant de toutes ses dents brunies par le bétel. Il ne voit et n'entend plus rien que sa forêt qui vibre et chante dans son cerveau d'enfant sauvage.



La place du Marché, où pivotent les sections, s'emplit de lumière dorée; le soleil levant allume de petites flammes éblouissantes aux pignons historiés des boutiques chinoises, aux dorures des pancartes laquées qui se balancent le long des éventaires; il avive le rouge cru des fleurs des faux-cotonniers, le plumage sombre des merles-mandarins qui se chamaillent sur les branches sans feuilles et chargées de pétales sanglants.

Les baïonnettes étincellent au-dessus des salaccos miroitants. Dans la chaleur naissante, les quatre sections manœuvrent avec des commandements brefs de gradés, des chocs de crosses contre les trottoirs, des piétinements dans le sable mou. Sous un soleil flamboyant, Hiên le Maboul, les yeux hors de la tête, les veines du cou gonflées et pourpres, sue à grosses gouttes et, pour la millième fois, essaye de déchiffrer les mystères de la mise en joue. Pour la millième fois, le sergent Cang lui a tenu de longs discours intelligibles, lui a « montré le mouvement »; mais les minutes passent et les progrès sont nuls. En vain a-t-on donné au retardataire un instructeur spécial; en vain le sergent Cang, tour à tour exaspéré et insinuant, menace-t-il la recrue du poing fermé ou l'exhorte-t-il éloquemment. Hiên fait de son mieux, mais en vain; ses pesantes mains de bûcheron accoutumé au « coupe-coupe » se crispent sur le

fût de bois; ses membres engourdis refusent de se plier aux mouvements compliqués qu'on leur demande.

Les objurgations violentes, les explications ne font qu'empirer le désarroi de son cerveau. Il comprend de moins en moins, et, découragé, stupide, n'écoute même plus les harangues du sergent.

Les rires des marmots annamites accroupis en cercle autour de lui ne cessent de tinter, car de son crâne impuissant roulent sans interruption de larges gouttes, qu'il essuie d'un geste accablé et mécanique. Il songe que, tout à l'heure, au camp, un autre supplice, le cours de français, l'attend, qu'après la sieste ce sera la théorie, puis encore l'exercice.

A quoi bon? à quoi bon?... N'est-il pas évident dès maintenant qu'il sera tout à fait impossible de faire de lui un tirailleur? Puisque son cerveau est trop lent, ses membres inhabiles, pourquoi, pourquoi lutter ainsi? Qu'on le renvoie à sa forêt, à ses bambous bruissants!... Puisqu'on ne le renvoie pas, Hiên rêve de déserter.

***

Le soir est venu. Le clairon a sonné la berloque. Hiên le Maboul s'est débarrassé de son harnois de guerre et maintenant, installé sur une natte devant la case du sergent Cang, il attend l'heure de la soupe et se remémore les divers incidents qui marquèrent cette journée.

Ils sont rares et en tout pareils à ceux d'hier et à ceux de demain. Hiên a beaucoup appris et n'a rien retenu. En revanche, les imprécations de Pietro tintent encore à ses oreilles et sa joue gauche, encore rouge, se souvient du soufflet qu'y appliqua la main vigoureuse de l'adjudant. Décidément, cette vie nouvelle est triste, effroyablement triste!

Hiên a envie de pleurer : pour tromper sa peine, il examine sa prison. Entre la montagne et la baie, le camp aligne ses toits de paille jaune, cases de sergents européens, enveloppées de feuillage fleuri, cases de tirailleurs, écuries, infirmerie. Plus près, le camp des tirailleurs mariés, longues cabanes de torchis divisées en compartiments de quatre mètres carrés. Puis la route bordée de frangipaniers qui s'en va vers

le Phare, parmi les massifs de bambous et les rochers moussus où bouillonne l'écume.

Ce Cap-Saint-Jacques, avec ses deux montagnes vertes dressées de chaque côté de la baie des Cocotiers, est odieux au prisonnier nostalgique. Il méprise cette mer cuivrée par le soleil couchant, parce que ce n'est pas sa mer; il méprise ces sampans qui replient leurs voiles couleur d'ocre, parce qu'ils ne sont pas les sampans de Phuôc-Tinh; il méprise ces frangipaniers, ces eucalyptus, ces flamboyants, parce qu'ils ne sont pas ses arbres. Affalé sur sa natte, il rumine des pensers amers.

— Écarte-toi donc, grand bêta!

La dure voix de Maÿ le tire de sa torpeur. La fillette dispose sur la natte des tasses de riz, des soucoupes de crevettes, des bols de saumure où baignent des piments rouges; auprès de chaque soucoupe, elle range des baguettes de bois noir.

Voici l'heure du « repas des fauves », — suivant le mot de Pietro : devant chaque maisonnette de tirailleur marié, les femmes couvrent de nattes la terre battue, et leurs pensionnaires, les tirailleurs célibataires, — « les fauves » — prendront place autour de ces nattes pour le repas du soir.

La femme du sergent Cang nourrit ainsi, outre Hiên, cinq petits guerriers. Les voici qui viennent, riant et se bousculant; on s'accroupit en cercle autour des soucoupes et celles-ci résonnent des chocs précipités des baguettes.

Soudain le jeune soldat, bousculé sournoisement par son voisin, s'étale à la renverse dans la poussière; il se relève, furieux, le dos rouge et la figure barbouillée de sauce brune. Il veut parler, mais l'énorme bouchée de riz qu'il engouffrait au moment de sa chute l'étrangle et étouffe ses cris de colère.

Le vieux Cang, impassible, lisse de la main droite sa barbiche grisonnante et rien n'apparaît sur sa face tannée; mais la figure ridée de Thi-Baÿ, sa digne épouse, se convulse de joie et Maÿ rit d'un rire aigu. Les cinq loustics se frappent les cuisses et se prodiguent des bourrades amicales, marques de grande jubilation. Des nattes voisines, les brocards cinglent comme la grêle.

— Comment as-tu fait pour te remettre sur tes pattes, tortue famélique?

— Frise donc tes moustaches de *nuoc-mâm*[1] !

— Regardez ce caïman de Baria ! Il a encore de la boue de palétuvier sur le menton !

La bouchée de riz est enfin avalée. Blême de rage, Hiên le Maboul résout de faire un éclat : car la scène s'est passée sous les yeux de Maÿ, et il ne veut pas qu'on le ridiculise devant Maÿ.

— C'est toi qui m'as heurté? — demande-t-il d'une voix éraillée par la fureur.

— Mais non ! mais non ! C'est un *ma-couï*[2] !

— C'est toi !

Les bras maigres brandissent au-dessus de la chevelure embroussaillée des poings menaçants et bosselés. L'hôtesse ne ricane plus; Cang cesse de caresser sa barbiche. Mais la voix fraîche et paisible de Maÿ rétablit soudain l'ordre :

— Assieds-toi, individu idiot, et tiens-toi tranquille !

Les poings s'abaissent, le pauvre être s'incline devant la volonté de cette fillette qui le domine; il rit d'un large rire imbécile, espérant se concilier ainsi la faveur de la toute-puissante petite divinité; il rit et essuie à la doublure de son veston kaki ses moustaches de sauce.

— Ha ! ha ! ha ! — raillent les soldats en chignon.

Il se rassied, stupéfait lui-même d'avoir pu se départir de sa placidité coutumière. Mais aussi pourquoi l'a-t-on bafoué devant Maÿ? En dépit du sourire naïf qui découvre ses canines de loup, il sent gronder encore en lui sa rancune : Maÿ s'est moquée de lui; elle se moque encore de lui, de toutes ses lèvres pincées, de toutes ses paupières abaissées sur ses yeux ironiques. Et puis son veston est taché de *nuoc-mâm* et de terre rouge mêlée de crachats.

Heureusement, voici que circulent les cigarettes et les chiques de bétel. Hiên badigeonne délicatement de chaux rose une feuille humide, il enroule cette feuille autour d'un morceau de noix d'arec et mâche silencieusement; de temps à autre, il se détourne et crache de la salive rouge... Mais ni le bétel ni la fumée des cigarettes ne chassent ses mauvaises

1. Sauce épicée, très employée dans la cuisine annamite.

2. Diable.

pensées ; il est mécontent d'autrui et mécontent de lui-même, qui sottement s'inquiète de complaire à une quelconque pécore. Cependant il jette à la dérobée vers le petit visage immobile et indéchiffrable des regards implorants de chien battu...

La nuit est venue tout à fait : sur la route du Phare se poursuivent, avec des sonnailles de grelots, les lanternes des victorias qui ramènent de la promenade quotidienne les élégants du Cap.

Les tirailleurs organisent un concert. Un artiste gratte avec une baguette de rotin l'unique corde d'acier d'un luth en forme de petit cercueil ; un autre promène des ongles démesurés sur les treize fils de cuivre d'une cithare demi-cylindrique ; un autre tire d'une flûte de bambou à six trous des sons langoureux ; un autre racle avec l'archet d'ébène les deux boyaux d'un violon qui ressemble étonnamment à une énorme pipe de bois noir. A des exécutants de rang inférieur revient l'honneur moindre de scander sur le tam-tam et sur le gong le rythme de la mélodie.

Le persécuteur de Hiên, celui qui tout à l'heure précipita l' « individu idiot » dans la poussière, s'attribue le rôle principal : il chante une mélopée interminable, tantôt hurlée à plein gosier, tantôt susurrée comme un soupir. Ne s'avise-t-il pas, entre deux roulades, de couler vers Maÿ des œillades provocatrices et ne semble-t-il pas que la fillette les accueille d'un sourire encourageant ?

Hiên le Maboul a mal aux nerfs. Cette musique aggrave sa nostalgie. Ah ! oui, certes, il en a assez : sa mémoire se refuse obstinément à s'assimiler les théories des gradés ; ses membres demeurent malhabiles aux gestes du métier des armes ; ses instructeurs l'injurient ; l'adjudant le frappe ; Maÿ se moque de lui.

Cette vie de tirailleur ne lui procure que des coups et des soucis : il en a assez ! A Phuôc-Tinh du moins il ne recevait que rarement des horions ; les filles ne lui inspiraient que méfiance et dégoût, et pas une ne pouvait se vanter d'exercer sur lui cette fascination bizarre qui le rend esclave du moindre regard de Maÿ.

Oui ! oui ! il s'en ira !... Il retournera vers sa clairière, vers

la paix sereine des après-midi ensoleillés que l'on trouve dans la forêt. Toute son âme de rustre appelle la liberté et crie vers la brousse.

Hiên le Maboul se sent misérable et, le dos tourné à l'orchestre, il essuie avec ses énormes poings de grosses larmes qui roulent sur ses joues brunes.

III

Des jours ont coulé, puis des semaines, puis un mois tout entier : Hiên n'a pas déserté. Non que l'idée du devoir le retînt : il est trop simple pour que la notion du devoir ait pénétré son cerveau; mais le sergent Cang, commentant à sa façon les articles du code militaire, a fait entrevoir à ses recrues médusées qu'une effroyable série de supplices punirait les déserteurs.

Hiên le Maboul a donc renoncé à ses projets de fuite. Il continue à n'être pas heureux; son mousqueton tremble dans ses mains comme aux premiers jours; ses instructeurs ont épuisé leur patience et leurs jurons. Il continue à ne rien comprendre à la théorie qu'il écoute pourtant de toutes ses oreilles, le front moite de sueur et les yeux écarquillés. Pietro a pris en grippe cet idiot qui sautille derrière la compagnie sans même réussir à marcher au pas; il éprouve une haine véritable contre ce malappris en qui son génie napoléonien n'a pu faire « entrer le métier ».

Maÿ, la douce Maÿ le rudoie.

Chose invraisemblable, il a encore maigri. Dans sa face osseuse, les yeux s'éclairent de reflets de vraie folie. Il mange à peine, il ne dort plus, il ne parle plus, il ne pense même plus à son village et à sa forêt. Hiên le Maboul est en train de devenir fou.

Certain dimanche de septembre, Hiên, le cœur réchauffé par le gai soleil épanoui sur la baie, décida d'aller faire un tour en ville. Il endossa le veston de toile blanche au petit col amidonné sur lequel des numéros étaient brodés au fil rouge, introduisit ses grandes jambes dans le pantalon blanc, le fixa

sous le genou au moyen des jambières rouges et s'en fut, peu rassuré, vers la porte du camp.

Le caporal de garde l'inspecta d'un coup d'œil, tira sur les pans du veston, remit d'aplomb le salacco branlant et, content de son œuvre, tourna les talons.

Hiên se mit en marche sur la route qui, suivant la plage demi-circulaire, conduisait du camp à la ville.

Journée splendide! Derrière la grille de la Poste, les bougainvillias penchaient vers la route écarlate des grappes de clochettes mauves. Des pêcheurs, entrés jusqu'au ventre dans l'eau bleue dorée de lumière, sifflotaient, l'épervier au poing, la hotte sur le dos; des poissons volants s'enlevaient par essaims de flèches étincelantes et plongeaient. Des moineaux piaillaient dans une touffe d'hibiscus; des fillettes toutes nues et bronzées ramassaient des fleurs de frangipanier et soufflaient sur les pétales nacrés pour faire envoler le pollen couleur d'or; des lézards gris tachetés de pourpre erraient sur le sable tiède. Au-dessus des massifs de bambous, le Phare dressait sa coupole vitrée où le soleil allumait des flammes.

Devant la boutique de l'épicier A-Hia, deux Chinois dodus, la tresse enroulée au-dessus du front rasé, jouaient de la clarinette; ils semblaient prendre un plaisir prodigieux à leur musique nasillarde et se dandinaient, l'air satisfait.

A l'approche de Hiên, ils retirèrent d'entre leurs dents l'embouchure de bois et vociférèrent contre l'innocent promeneur les classiques insultes annamites :

— Passe ton chemin, grande haridelle!

— A-t-on jamais vu pareil canard étique!

La recrue ouvrit la bouche pour répondre aux insulteurs, mais son esprit peu inventif refusa d'imaginer une réplique digne de ce nom. Par fortune, trois tirailleurs vinrent à la rescousse et les quolibets de pleuvoir :

— Chinois, mon oncle, tu as l'air d'une citrouille surmontée d'une tête!

— De quoi es-tu pleine, vessie de porc?

— Pour quand l'accouchement, panse de vache?

Et autres injures de goût plus haut.

Les deux Chinois, héroïques comme tous les gens de leur race, se regardèrent d'un œil inquiet, flairant quelque méchante

histoire et, emportant leurs clarinettes, disparurent dans les profondeurs de la boutique.

Soudain, au lieu de célébrer leur triomphe par une nouvelle bordée de mots malsonnants, les vainqueurs s'enfuirent à toutes jambes vers la petite place qui s'élargissait au bout de la rue : Hiên le Maboul, intrigué, se lança derrière eux, pareil dans sa course à quelque araignée gigantesque.

Au pied de la stèle de granit rose qui ornait le milieu de la place, une trentaine de salaccos faisaient cercle autour d'un vieux tirailleur à cheveux blancs et à barbiche blanche. Celui-ci rangeait sur le trottoir son mousqueton, sa couverture grise roulée en forme de boudin, sa musette rebondie où s'accrochait un bidon rouillé, et enfin une sorte de planchette carrée, vêtue d'une toile cirée noire et munie d'un trépied en bois verni.

Parmi les rires, les exclamations, on distinguait sa petite voix aigre et enrouée de vieillard, proférant des jurons.

— Qui est-ce? — questionna Hiên.

— C'est Bèp-Thoï, parbleu! — dit quelqu'un.

De toutes les rues, de chaque case, les tirailleurs accouraient, trottant comme des poulains et riant et criant à tue-tête :

— Bonjour, Bèp-Thoï!... Bonjour, Bèp-Thoï!

Bèp-Thoï grommelait :

— Bonjour! bonjour!... Ne vous jetez pas tous à la fois sur moi, tas d'imbéciles! Vous allez casser ma planchette!... En arrière, fils de courtisanes, en arrière!

— Bèp-Thoï! Bèp-Thoï! — clama la foule des salaccos.

— Eh bien, quoi? Me voilà, je suppose!... Attention à la planchette!

— Bèp-Thoï! où est l'Aïeul?

— Il arrivera ce soir.

— Ah! ah!

Les petits guerriers délirèrent :

— As-tu entendu, Phuc?

— J'ai entendu, frère aîné.

— L'Aïeul va venir!... l'Aïeul va venir!...

« L'Aïeul va venir!... » Le cœur de Hiên le Maboul bondit dans sa poitrine maigre; le soleil lui parut soudain éblouis-

sant et l'air lumineux; la brise lui sembla rire dans les bambous.

Le vieux soldat essuya de sa manche la sueur qui perlait sur tout son visage ridé; il ramassa le bidon rouillé, but une lampée et, réconforté, recommença de grogner :

— On en a fait du chemin, nous deux, l'Aïeul et moi!... et du travail!... Nous avons noirci au moins trente feuilles que j'ai là, sous cette toile cirée... Et quel pays! Des dunes hérissées d'une brousse aussi emmêlée que la tignasse de ce grand escogriffe qui me regarde avec des yeux de buse... N'approche pas de la planchette, individu idiot!... Je taille dans la brousse avec mon coupe-coupe; l'Aïeul examine une machine en cuivre, écrit des signes sur son papier, et on s'en va... Encore une dune, et l'on s'arrête encore... Si vous me bousculez, troupeau d'oies, je plie bagage... De mon temps, les jeunes tirailleurs étaient plus respectueux de leurs anciens, surtout quand ces anciens avaient vingt-deux ans de service et portaient le galon de 1re classe. Où vous a-t-on recrutés?... Après les dunes, les palétuviers. On enfonce dans la vase; l'Aïeul me tire, je tire l'Aïeul... On couche dans la forêt sur les feuilles; l'Aïeul a la fièvre : je lui donne de la quinine, et le voilà gaillard... Sale pays, sales habitants; des Moï, des singes habillés d'une ficelle où pend un petit rideau, et qui ne savent même pas l'annamite,.. Palabres solennels dans les villages : nous causons par signes, et, au bout de huit jours, nous voilà bons amis, parce que l'Aïeul a ressuscité une vieille édentée qui crevait dans une cabane... On nous donne de belles fêtes : les sauvages exécutent des danses grotesques en trépignant en rond et en jonglant avec des sagaies. La carte terminée, il faut se séparer et voilà les Moï qui geignent et se badigeonnent le museau de boue. Ces imbéciles voudraient garder l'Aïeul dans leurs villages... Enfin on se quitte avec des sanglots, et me voilà!... L'Aïeul, fatigué, fait la route dans une charrette à bœufs. Il n'arrivera pas avant le coucher du soleil... Je ne vous conseille pas de venir l'ennuyer ce soir : le premier que je prends à rôder sous la véranda, je lui casse les reins!

— Ha! ha! ha!

— Allons! qui veut m'aider à trimballer chez l'Aïeul tout

cet attirail?... La route a été dure; mes vieilles jambes sont lasses et auront bien assez de me porter.

— Nous t'aiderons tous, Bèp-Thoï!

L'un se chargea de la musette, un autre du mousqueton, un autre de la couverture; un autre s'attribua la précieuse planchette, et le cortège se mit en marche avec des éclats de rire, sous l'œil inquiet du petit vieux qui redoutait pour ses bagages la fougue des coolies improvisés et trottinait en grommelant. De temps à autre, il tâtait son flanc gauche pour constater la présence du bidon d'alcool de riz qu'il n'avait voulu confier à personne... Hiên le Maboul les suivait de loin, le cœur en fête.

***

Ce soir-là, il y eut des chants et des cris de joie autour des nattes; les flûtes sifflèrent gaillardement; Maÿ elle-même s'humanisa et n'eut pas une parole cruelle pour Hiên. Celui-ci ne toucha pas aux soucoupes de poisson séché ni aux bols de riz : l'allégresse lui serrait la gorge et lui pesait sur la poitrine; il étouffait.

La nuit venue, il se sauva vers le village et se faufila à travers les cactus et les ricins jusqu'à la maison de l'Aïeul. Tremblant, il se hissa jusqu'à la balustrade de pierre qui fermait la véranda.

Les persiennes n'étaient qu'à demi closes : il entrevit des lanternes chinoises balançant leurs ventres massifs au-dessus des portes, des étendards fixés aux murs, inclinant leurs hampes de bambou noir au-dessus de bouddhas dorés; des génies se tordaient sur des panneaux de soie jaune.

S'étant risqué à se pencher davantage sur la balustrade, il aperçut l'Aïeul. Accoudé à son bureau, l'Aïeul lisait son journal et fumait sa pipe; une petite lampe de cuivre rouge illuminait le bas de son visage, dont le haut restait dans l'ombre de l'abat-jour, et c'est ainsi que Hiên put voir les fameuses moustaches retroussées qu'avaient célébrées ses anciens et que dorait la lampe.

Il n'eut pas le loisir d'en voir davantage. Une main sèche et

osseuse pinça rudement son oreille et la voix de crécelle du vieux Bèp-Thoï dévida une litanie d'exécrations :

— Fils de chienne, petit-fils de chienne, te l'avais-je dit de ne point venir rôder autour de notre maison?... Es-tu sourd ou bien as-tu voulu te moquer de la parole d'un vieillard? Ou bien ta mère, la fille publique, oublia-t-elle de te fabriquer des oreilles?... Et cependant qu'ai-je là dans la main?... Réponds, fils d'adultère, est-ce une oreille ou un morceau de couenne?... Allons! va-t'en!

Hiên fut précipité dans les cactus et s'en alla, se frottant l'oreille.

La dernière note de l'extinction des feux mourait; des rires étouffés montaient du lit de planches où s'alignaient les tirailleurs, allongés sous leur couvertures.

Hiên causait à voix basse avec son voisin :

— J'ai vu l'Aïeul! — disait-il.

— Et Bèp-Thoï? — demanda l'autre, — As-tu vu aussi Bèp-Thoï?

IV

A la base d'un mamelon couronné de cycas, les marqueurs achevaient de placer les cibles, vastes panneaux blancs barrés de croix noires. Derrière la dune, la plage de Ti-Wan rugissait de tous ses galets balayés par l'écume.

Sur une note du clairon, les marqueurs s'enfuirent dans leur tranchée; à un second appel, des fanions rouges sortirent du sol et y rentrèrent, faisant connaître ainsi que le tir pouvait commencer.

Hiên le Maboul s'avança derrière un caporal, le mousqueton au poing, le front inondé de sueur froide. Que voulait-on encore de lui? A quel supplice nouveau le traînait-on? Le caporal lui brailla des mots qu'il perçut vaguement : il s'arrêta. Tant bien que mal, on lui fit prendre la position du tireur; ses doigts fiévreux fouillèrent dans la cartouchière, glissèrent une cartouche dans la chambre du mousqueton.

Un frisson lui parcourut tout le corps : qu'allait-il advenir?

Il distingua, dans un nuage, les cibles, la plaine de sable jaune, le guidon bronzé. Il épaula, ferma les yeux, et l'index du caporal pesa sur son index.

Une détonation terrible claquait dans son tympan ; la crosse de bois sursautait et appliquait sur sa joue et sur sa mâchoire un formidable soufflet... Était-ce la mort?... Il s'écroula, son salacco pendant sur ses épaules, son turban déroulé, sa chevelure éparse. L'engin mauvais roula dans les herbes. La balle s'envola en sifflant au-dessus de la forêt.

Pietro accourait, la trique droite ; les files de tirailleurs qui attendaient, l'arme au pied, frémirent :

— Relève-le, caporal, relève cet animal!... C'est moi qui vais le faire tirer, cette fois... et nous allons voir...

— Laissez-le tranquille, — prononça une voix calme. — Vous voyez bien qu'il est fou de peur... C'est toute une instruction à refaire. Il tirera un autre jour.

Ainsi parla l'Aïeul, survenu brusquement sur son petit cheval noir, Annibal, à l'infortuné adjudant, qui se figea dans l'attitude du « garde à vous ». Les éclairs qui flambaient dans les prunelles du tyran s'éteignirent comme par enchantement ; ses lèvres crispées pour l'injure essayèrent d'esquisser une grimace aimable.

Les petits soldats s'ébahissaient silencieusement de cette embellie foudroyante ; leurs paupières bridées se plissèrent de contentement et le sourire de toutes leurs dents laquées salua le nouveau venu... Ah! crier vers lui leur allégresse, leur affection, leur dévouement!... Mais on ne parle pas sous les armes.

Sur toute la ligne de tir, la fusillade éclata joyeusement et les balles allèrent porter la nouvelle du retour de l'Aïeul aux fanions rouges qui se dandinaient devant les panneaux.

Les yeux bleus et les moustaches retroussées rendirent aux dents laquées leur sourire de bienvenue. Annibal lui-même, réjoui du matin transparent, réjoui de la brise fraiche qui lui crachait aux naseaux du sable salé, pointait et ruait, secouant comme une chevelure son toupet ébouriffé, accrochant aux chardons les crins de sa queue en panache.

Cependant Hièn se relevait, frissonnant encore et poudreux, ramassait sa coiffure et son mousqueton. Il vit alors l'Aïeul

qui le regardait, et une tendresse débordante envahit tout le pauvre être pour cet homme galonné d'or et casqué de blanc. Il contempla son idole : les sourcils épais, le nez quelque peu busqué au-dessus des moustaches blondes lui parurent menaçants, mais les yeux clairs et la bouche riaient, et il fut rassuré. Attentif, il dénombra les boutons dorés et mats où étincelait une ancre, s'étonna des manchettes luisantes qui tranchaient sur les manches kaki, s'émerveilla des bottes vernies et des éperons de bronze.

L'Aïeul était un dieu!... Oui! il s'agenouillerait à ses pieds et lui raconterait tout avec des larmes : la nostalgie de la forêt amie, le métier qui n'entrait pas, l'adjudant féroce et Maÿ cruelle et railleuse!

Il cria d'une voix rauque :

— Vénérable Aïeul à deux galons! vénérable Aïeul!

— Plus tard!... tu me parleras plus tard!...

— Je veux!... je veux!...

Les mots préparés s'étaient évanouis : épouvanté du son baroque de sa voix, le suppliant avait oublié jusqu'au motif de sa requête et il demeura bouche bée, roulant des yeux blancs. Des ricanements étouffés gloussèrent.

L'important Pietro expliquait :

— Mon lieutenant, c'est un fou! Il n'y a rien à en obtenir.

— C'est bien! Je causerai avec lui tout à l'heure.

Le tir était achevé; les marqueurs surgirent de leur trou et, apercevant de loin la robe sombre d'Annibal, qui valsait parmi les euphorbes pâles, accoururent en brandissant leurs fanions et leurs perches et en poussant de grands cris. La compagnie aligna ses deux rangs de salaccos devant la dune, et l'Aïeul passa devant elle, au petit pas d'Annibal, pour refaire connaissance avec ses tirailleurs :

— Bonjour, sergent Cang!

— Bonjour, mon lieutenant!

— Tu n'as pas encore marié Maÿ?

— Pas encore, mon lieutenant!

— Marie-la, marie-la!... Bonjour M'can! Est-ce qu'on joue toujours au bacouan?... Et toi, Diên, mauvais sujet, en as-tu fini avec la salle de police?... Quan, mon ami, il faudra diminuer ta portion de riz : tu deviens rond comme une courge...

Ah! voilà les recrues! Piteuse mine, les recrues, et l'air de s'ennuyer!... Il ne faut pas avoir l'air malheureux, frères cadets! Levez le nez et riez!

Jamais paroles semblables n'avaient été adressées aux « hommes de recrue ». Certes leurs instructeurs indigènes n'étaient point des hommes méchants; les sergents européens avaient bon cœur aussi, malgré leurs grosses voix. Mais sur toute la compagnie l'adjudant Pietro faisait planer la terreur, et, depuis un mois qu'ils subissaient ce régime, les recrues ne pouvaient guère se représenter le métier de tirailleur autrement que sous l'aspect d'un rude esclavage. Et voici qu'on leur disait d'être gais!

Devant le milieu de la ligne, Annibal encensait et piaffait. L'Aïeul parla :

— Les recrues ont l'air abruti; les anciens ont l'air dégoûté. Je n'aperçois que des gens courbés et qui me regardent avec des yeux de chiens battus. Je veux des regards droits et confiants et gais... Il y en a parmi vous qui regrettent leur rizière, d'autres leur sampan, d'autres leur marais de palétuviers : ils les reverront. Deux ans sont vite passés!... Le vrai tirailleur qui fait tranquillement et sans paresse son devoir quotidien doit savoir qu'il n'y aura pour lui ni salle de police ni prison. Pourquoi serait-il triste? L'exercice est court, le mousqueton ne pèse guère sur l'épaule et le soleil est radieux : rions et chantons!... C'est compris, petits frères?

— Compris, Aïeul à deux galons! — cria toute la ligne enthousiasmée.

On se mit en marche. La fumée bleue des cigarettes voltigeait au-dessus des mousquetons; la joie flottait sur la colonne.

Le gros sergent Castel ôta sa pipe de sa bouche et, tourné vers le caporal-fourrier qui cheminait à son côté, derrière la première section, résuma la situation en ces termes mémorables :

— Mon vieux! si Pietro ne nous fiche pas la paix à tous désormais, c'est qu'il manquera bougrement de flair!

L'autre lui répondit simplement :

— Tu parles!

Là-dessus, le barbu Castel entonna le refrain militaire cher à son cœur de « marsouin ».

La cantinière a des bas blancs (*bis*)
Qui lui vienn' de nos adjudants (*bis*).
Nos adjudants sont militaires;
Ils...

Des lézards gris, épouvantés, hâtèrent leur course vers les haies d'aloès; un pigeon vert s'enleva avec fracas.

Un loustic imitait le grognement du porc; un autre souffla dans ses mains et reproduisit le roucoulement de la tourterelle; son voisin fredonnait une mélopée guillerette; tel farceur, pour le plus grand effroi des gamins tout nus juchés sur les talus, rugit à la manière du tigre en chasse. Hiên le Maboul lui-même, gagné par la jubilation générale, oublia ses terreurs et gambada gauchement. Seul Pietro demeurait sombre : il ruminait les paroles du lieutenant et prévoyait qu'une ère nouvelle allait commencer.

On arrivait au village : des commandements coururent; les chants cessèrent, les cigarettes furent remisées précipitamment au-dessus des oreilles; les talons nus frappèrent en cadence le sol écarlate, les courtes baïonnettes scintillèrent au bout des mousquetons, et les deux clairons, les joues gonflées et le salacco de travers, beuglèrent dans leurs cuivres l'allégresse de la compagnie. Derrière eux, le guilleret Annibal, enthousiasmé des notes pimpantes et glorieuses, de sa bride de cuir fauve et de son mors d'acier nickelé, trépigna.

Le brave tailleur A-Moc s'avança sur le terre-plein de brique qui décorait l'entrée de sa boutique et salua l'Aïeul, son client, sa toque à globule à la main et sa tresse déroulée sur l'épaule. Des garçonnets à la tête rasée, plantée en son sommet d'une touffe de cheveux, galopèrent devant les clairons. Les cases de paillotte ouvrirent en hâte leurs volets de bambou.

— Voici l'Aïeul! — crièrent les fillettes qui jouaient aux osselets sur le bord du chemin.

— Voici l'Aïeul! — répétèrent les sampaniers qui raccommodaient leurs filets le long des haies d'hibiscus.

— Voici l'Aïeul!

Et les femmes de tirailleurs, pour le mieux voir, se groupèrent autour de la fontaine, leurs paniers de poisson séché sur la hanche.

Au bord du trottoir jonché de feuilles mortes, où piaillaient

les moineaux, Maÿ s'arrêta, son mouchoir de soie rose noué sous le menton et ses sabots de bois aux pieds. L'Aïeul tira sur la bouche d'Annibal; il vit les chevilles brunes veinées de bleu pâle, le pantalon noir flottant et lustré où le fer chaud avait dessiné des fleurs mates, la tunique de crêpon mauve attachée sur l'épaule par des boutons d'ambre et tendue à peine par les seins naissants; il vit le visage allongé et doré, teinté de rose aux pommettes, les lèvres saignantes de bétel et souriant imperceptiblement, le nez de poupée aux ailes relevées, les paupières bombées abaissant sur les yeux noirs et insondables leurs cils démesurés.

Maÿ lui parut être une petite bête mauvaise et rusée, en âge déjà de ronger les cœurs des mâles et de vider leurs cerveaux.

Annibal prit le trot et rejoignit ses amis les clairons. Maint salacco se retourna furtivement vers la fillette. Mais le dur visage avait repris son air d'indifférence et de cruauté; lorsque à son tour défila devant le trottoir Hiên le Maboul, rayonnant d'une joie inaccoutumée, Maÿ eut pour lui une moue si dédaigneuse que tout l'entrain du naïf amoureux s'évapora.

***

Au tir succède la corvée. Les tirailleurs ont démonté leurs mousquetons, frotté, graissé chaque pièce d'acier poli, ont promené une série de chiffons et d'écouvillons dans le canon aux rayures éblouissantes, et l'arme remontée, coiffée de sa baïonnette et toute bleue de graisse opaque est allée dormir sur son râtelier de bois goudronné.

On procède à la toilette du camp. Des charpentiers improvisés rafistolent des brouettes boiteuses, rabotent, scient, plantent des clous; des tonneliers refont une jeunesse aux bailles d'incendie dont les ceintures de fer ont craqué sous l'effort de l'âge et de la rouille: des forgerons cognent d'un marteau novice, mais convaincu, un essieu de fourragère; des vanniers tressent des stores de bambou derrière quoi ces messieurs de la « chambre de détail » abriteront du soleil leurs écritures de l'après-midi. Le menu fretin, la foule ignorante, armée de balais de bruyère et de coupe-coupe erre dans la cour sablée, en quête d'herbes à sarcler, de feuilles à réunir

en tas, de couleuvres infortunées à trancher en deux d'un coup de pioche.

Hiên a suspendu avec des lianes deux vieilles caisses à pétrole, en fer-blanc, aux deux extrémités d'un bambou robuste et choisi après mûr examen; il s'en va chercher de l'eau à la plage, le bambou sur l'épaule, les deux caisses brimballant de droite et de gauche avec un effroyable bruit de ferraille.

L'écume pétillante argente le sable humide; entre les roches noires où bâillent les huîtres, des crabes fuient obliquement; de minuscules ruisseaux sourdent parmi les algues. Les canots des pilotes heurtent leurs coques blanches contre les madriers de l'appontement; des escouades de poissons dorés filent dans l'eau translucide avec de brusques zigzags. Hiên, qui sent le bon soleil lui réchauffer le dos, rit béatement à l'eau d'azur et frotte l'une contre l'autre ses vastes paumes.

L'Aïeul apparait, la cravache sous le bras, la cigarette aux lèvres.

— Comment t'appelles-tu? — interroge-t-il.

— Phâm-văn-Hiên, respectable Aïeul.

— Pourquoi es-tu si joyeux, petit frère?

Pourquoi? pourquoi?... Hier encore, au lieu de répondre, le doux innocent eût rattaché avec des doigts frissonnants son turban toujours prêt à choir, et ri d'un large rire bête; mais aujourd'hui il fait clair dans son esprit, les mots viennent tout seuls à ses lèvres; il répond, abasourdi de son insolite facilité d'élocution :

— Je suis content parce qu'il n'y a pas de théorie.

— Comment! médiocre tirailleur...

— Vénérable Aïeul, j'aime mieux faire la corvée... Je suis fort, je remue aisément les plus considérables madriers, que les autres ne peuvent ébranler. Je porte sur mon épaule des charges d'eau que les autres se mettent à deux pour déplacer; mais je suis bête et la théorie me donne mal au front.

Il est lancé; les yeux bleus l'encouragent : il dira tout. Il joint les mains sur sa poitrine qui palpite :

— Respectable Aïeul, je voudrais m'en aller; je ne ferai jamais un bon tirailleur.

— Pourquoi ne ferais-tu pas un bon tirailleur comme les autres, petit frère?

— Ma tête est faible... Le sergent Cang parle, parle, et les mots se mêlent dans ma pauvre tête et je ne comprends plus rien et je sue en vain.

— Oui! oui!... tu as l'entendement pénible et les théories te fatiguent; mais l'exercice doit te plaire : tu es robuste.

Certes il est robuste! Sous le pantalon retroussé, les muscles saillent; les bras maigres sont noueux comme des racines de manioc.

— Oui, respectable Aïeul, je suis fort, je suis fort; mais mes membres sont lourds et gauches et lents, et j'ai peur du mandarin à galon d'argent.

Il dit, le pauvre diable, tout ce qui lui opprime la poitrine depuis des semaines; il dit la frayeur abominable qui fait trembler toute sa pitoyable carcasse lorsque s'avance vers lui le tyran, l'œil sinistre et la trique derrière le dos; il dit les coups reçus, et l'Aïeul, qui devine que cette âme simple ne peut mentir, s'émeut à la révélation de ce martyre insoupçonné.

— Je suis malheureux, — poursuit le lamentable Hiên, — et je voudrais m'en aller vers ma forêt de Phuôc-Tinh et oublier que je l'ai quittée pendant des jours.

L'Aïeul pose sa main droite sur l'épaule du suppliant :

— Et si je t'ordonnais de rester, si je te promettais de te rendre les théories faciles et agréables, de faire de toi un tirailleur habile à manier son mousqueton, si je t'affirmais que désormais personne ne te frappera et que tu seras tranquille, que ferais-tu, frère cadet?

— Je resterais, vénérable Aïeul!

— Reste donc, et, si tu as jamais quelque peine, viens à moi comme un enfant à son père et je te guérirai.

Hiên le Maboul, à qui pour la première fois quelqu'un a parlé sans violence, pleure et rit à travers ses larmes.

V

Bêp-Thoï coiffa la lampe trapue de son abat-jour de papier où quelque amateur avait figuré à l'encre de Chine une charge de cavaliers tartares. L'Aïeul bourra sa pipe, l'alluma et, renversé sur son fauteuil, envoya vers le plafond des cercles de fumée blanchâtre.

Devant lui, sur le bureau de bois brun, un singe japonais taillé dans l'ivoire grimaçait abominablement, campé sur une pile de vieux journaux; un coupe-papier d'argent où s'étalaient les quatre feuilles de trèfle symboliques, — souvenir glissé sur le quai de la gare dans la poche du neveu partant, — fraternisait, dans une coupe de métal embouti et doré, — suprême épave d'un lointain cotillon, — avec une lame rouillée qu'un chef Moï avait échangée contre une pipe de bruyère en signe de fraternité; une armée de crayons, de bâtons de cire, de canifs submergeait le fond d'un plateau en bois de teck, masquant un surprenant paysage de nacre où des cerfs monstrueux fuyaient entre des arbres rabougris.

Sur les étagères, des romans et des revues s'entassaient en piles fraternelles, — Anatole France coudoyant Loti, Pierre Veber donnant la main à Myriam Harry.

Sur des écrans de plumes de marabout, des photographies parlaient des colonies jadis visitées et des camarades morts : — celui-ci, ami d'enfance, foudroyé par le tétanos, celui-là traîtreusement assassiné par ses pagayeurs sur le Niger; un autre, voisin d'étude à Saint-Cyr, fauché par le choléra; tous des jeunes gens, presque des adolescents, souriants dans leurs dolmans pâles... Et l'Aïeul songea qu'à travers les siècles un peu de l'âme aventureuse des croisés était passée dans l'âme des « coloniaux ». Pourquoi étaient-ils partis, ceux-là, sachant bien que la mort les guettait, glorieuse parfois, mais plus souvent hideuse et lamentable, la mort tapie dans l'eau infecte des mares, dans l'humus des forêts, dans la boue des rizières, la mort sous la moustiquaire d'un lit d'hôpital? Ne furent-ils pas victimes d'un mirage merveilleux, suscité par des lectures d'autrefois, — mirage de Pavillons-Noirs ou de marchands d'esclaves à occire, mirage de missionnaires martyrisés à venger, mirage de pays enchanteurs où, sous un soleil perpétuel et éblouissant, s'épanouit une végétation exubérante, mirage d'amours exotiques? Ou plutôt ne furent-ils pas chassés de la mère-patrie par l'invincible écœurement de la vie moderne, plate et sans saveur, et que déshonore la lâcheté pratique des bourgeois et l'incurable brutalité de la foule?... Ils sont morts, mais furent heureux, puisqu'ils vécurent leur rêve.

Au-dessus du bureau, trois masques de samouraï ricanaient

douloureusement, des moustaches de crin plantées dans leurs lèvres de plâtre verni. Un faisceau de sagaies moï luisait dans la pénombre, rayonnant autour d'un petit bouclier de bois de fer fretté de cuivre rouge.

Deux fusils à pierre allongeaient leurs canons de fer et leurs crosses, incrustées d'ornements de tôle découpée, sur chaque flanc d'un panneau de soie où des artistes khmers avaient peint minutieusement une scène de chasse copiée dans la pagode royale de Pnôm-Penh. Une tenture à demi relevée laissait entrevoir dans une autre chambre obscure le lit autour duquel s'agitait l'ombre falote de Bèp-Thoï : un brodeur de Bac-Ninh avait tracé sur le satin pourpre une touffe de bambous trempant leurs racines jaunes dans l'eau d'un marais que traversaient d'un vol foudroyant deux martins-pêcheurs.

A chaque angle de la pièce, des bouddhas de bois laqué dormaient sur leurs stèles noires; des cycas déployaient à leurs pieds des gerbes de lances vertes et luisantes; au-dessus de ces faces ironiques et sournoises flottaient les plis de soie d'étendards chinois à hampe de bambou. Contre les murs, des génies brodés sur la soie jaune enlaçaient leurs pattes de chimères et leurs corps de serpents, dardaient d'horribles yeux blancs et crachaient du feu par les naseaux. Surplombant les portes, les lanternes de papier huilé et couleur d'or balançaient leurs ventres badigeonnés de caractères vermillon.

Par delà les vérandas, la brousse sombre ondulait jusqu'à la route; un chien aboyait derrière quelque case indigène noyée sous les bananiers. Dans le ciel noir, où grouillait le troupeau des étoiles, la montagne du Phare profilait sa masse grise où s'allumait et s'éteignait une étoile énorme et rouge.

L'Aïeul s'accouda sur la balustrade de pierre et se réjouit silencieusement de la nuit profonde et parfumée.

L'Aïeul est un sage. Au spectacle des religions rivales et qu'il juge pareillement vaines dans leur antagonisme avec la nature, ses croyances d' « ancien élève de nos maisons » se sont envolées. Des femmes l'ont aimé, d'autres l'ont dédaigné; toutes l'ont averti de l'âme féminine, instinctive et peu sûre : il estime avisés les Orientaux qui ont confiné leurs femelles

dans le rôle de bêtes de somme et de machines à perpétuer l'espèce.

L'injustice triomphante et quotidienne l'a fixé sur l'agréable plaisanterie des hommes « égaux et frères », et la formule : « L'homme est un loup pour l'homme », lui donne chaque jour la solution d'une foule de menus problèmes. Ainsi éclairé sur la férocité native de la race, il fait pourtant le bien, mais par répulsion naturelle pour le mal, qui est laid et sans grâce ; il fait le bien sans espérance. Il abhorre la violence, l'hypocrisie et le *bluff* ; ses sympathies vont aux humbles, aux simples qui, du moins, « ne savent pas ce qu'ils font ».

Il fait son métier avec conscience et en souriant ; il l'aime, car le culte passionné de la Patrie a survécu en lui à la mort de ses illusions. Il ne croit pas, comme certains pessimistes naïfs, que son rôle d'officier ait perdu de son prestige et de sa grandeur ; fils du peuple, il se glorifie d'instruire des enfants du peuple, soldats comme lui mais armés d'un fusil au lieu que lui porte une rapière. Il se moque des marchands de tirades périmées qui le représentent comme un « traîneur de sabre » ou un « bouilleur de nègres » ; mais il redoute aussi les braillards qui vont pleurant la déchéance de la « Grande Muette ».

En somme, il est un peu enclin à l'ironie, très sceptique et ami des teintes douces. C'est un sage.

Seule l'abominable pensée de la vieillesse trouble sa sérénité. S'en aller tout d'un coup, au grand soleil, le long d'un talus, le front brisé par une balle ou fendu par un coup de sabre, mourir enfin par surprise et violemment, comme le voudrait la loi de nature, soit ! Mais assister continuellement au lent travail de la mort sur tout son corps, de la mort qui vient avec les rides, avec les sillons rougeâtres tracés dans la peau du visage, avec les cheveux qui grisonnent et qui tombent, avec les os qui se tordent et se déforment ! Tout jeune encore, cette idée le torture. Il a lu *Bel-Ami*, mais il ne le lira plus de peur de rencontrer les pages atroces où Maupassant a crié son effroi de la vieillesse et de la mort. Pourquoi, pourquoi a-t-il perdu l'illusion divine de la foi, de la foi en la résurrection, en la vie éternelle, de la foi qui eût charmé son angoisse de vieillir, de se sentir arraché à la vie ?...

Car il est amoureux de la vie. Il la regarde avec des yeux

épris et enchantés. La lumière, les sons, les couleurs ont un sens pour lui : ils sont une palpitation de la Nature, sa divinité, qui a occupé dans son cœur la place des dieux déchus. A la contempler, il n'a point gaspillé son temps : elle a donné à son adorateur l'exacte notion du vrai et du beau et l'horreur de l'artificiel.

Sur le ciel étoilé les aréquiers découpaient leurs panaches : le vent se levait, apportant de la baie de Ti-Wan les rumeurs lointaines des vagues, la plainte incessante du sable balayé par l'écume ; une flûte modulait une mélopée monotone ; un oiseau répétait interminablement les deux notes de sa chanson. Le parfum des fleurs de papayers embaumait l'air tiède.

Accoudé sur la balustrade de la véranda, l'Aïeul laissait s'éteindre sa pipe ; il plaignait les malheureux qui, terrés dans leur tanière et hantés par quelque insatiable désir ou rongés par quelque mal inguérissable, attendaient que le sommeil des brutes vînt les terrasser et ne voyaient rien de cette nuit étincelante ; il s'apitoyait sur lui-même, dont les yeux se fermeraient, quelque jour, à de tels spectacles.

Quelque chose remua entre les cactus : un chien annamite, sans doute, ou plutôt un malandrin à l'affût... Bèp-Thoï écarta la tenture pourpre, se faufila sous la véranda en prenant soin de ne point passer devant la lampe et s'en alla vers les cactus, armé d'un bambou. Des cris éclatèrent. La petite voix sèche du vieux tirailleur proféra des jurons étouffés et déclara :

— Mon lieutenant, c'est encore ce vilain diable de Maboul. Il se cachait dans la brousse pour faire quelque sottise : je vais lui caresser les reins avec mon bambou.

— Ne le frappe pas, Bèp-Thoï. Amène-le ici !

Hiên fit une entrée piteuse sous la véranda, bousculé rudement par l'irrascible Bèp-Thoï. Il roula des yeux effarés et serra plus étroitement dans ses deux bras une gerbe de fleurs de lotus.

— Que faisais-tu là ?

— Je suis venu t'apporter des fleurs, Aïeul à deux galons. J'ai vu, ce matin, sur l'étang, les lotus épanouis, et j'ai pensé que tu serais content comme moi de voir rire les lotus. Je suis retourné à l'étang, ce soir, et j'ai coupé toutes les fleurs. Les voilà : elles sont à toi.

— Mais pourquoi te cachais-tu ?

— Je n'osais pas approcher de ta maison. Je t'ai aperçu te penchant hors de la véranda et respirant la nuit, et je n'ai pas osé venir à toi. Je suis un sauvage, et tu es un génie tout-puissant. Qui suis-je pour venir te troubler ? Et je demeurais là, sous les cactus, lorsque ton serviteur m'a découvert et m'a cogné avec son bambou.

— Pourquoi l'as-tu frappé, Bèp-Thoï ?

— Je t'ai entendu trop tard, Aïeul : je ne voulais pas le toucher, d'abord, mais ç'a été plus fort que moi, et je crois bien qu'il a reçu tout de même deux ou trois coups de mon bâton. Du reste, il est tout en os et ne doit pas avoir grand mal... Je vais toujours mettre ces fleurs sur ton bureau.

Hors du vase de porcelaine rouge, les chairs roses et blanches des lotus débordaient sur la table sombre; l'Aïeul se rassit dans son fauteuil et huma l'imperceptible parfum. Hiên s'accroupit à côté de lui sur les dalles fraîches :

— Laisse-moi rester là ; je ne ferai pas plus de bruit que le chien couché aux pieds de son maître... Depuis ce matin, les phrases que tu m'a dites résonnent dans mes oreilles et il me semble que désormais, loin de toi, je ne pourrais plus rire. Loin de toi, je redeviens stupide et silencieux : un regard de toi me donne l'intelligence et la parole. Tu es un génie tout-puissant et je suis ton esclave... Permets-moi de venir, chaque soir, dans ta maison. Si le livre échappe de tes doigts, je le ramasserai; si tu as chaud, je t'éventerai; si tu as soif, c'est moi qui t'offrirai la tasse de thé; si tu causes, je t'écouterai; si tu préfères rêver, je serai à tes côtés, muet comme une pierre. Laisse-moi rester près de toi.

Hiên posa timidement ses deux mains tremblantes et noires sur le genou de l'Aïeul et leva vers lui des yeux suppliants où se lisait son désir éperdu : ainsi regarde le chien de chasse que l'on arrache à son délicieux sommeil au coin de la cheminée où ronflent les flammes joyeuses, pour le jeter dehors, dans la nuit glacée que peuplent les monstres. Au premier qui passa et lui parla sans éclat de voix ni mépris, l'humble Hiên s'est attaché et se cramponne.

— Mais tes camarades !... pourquoi ne t'invitent-ils pas à

jouer comme eux de la flûte après le repas du soir? Te haïraient-ils, par hasard?

— Non! non! ils ne me haïssent pas; il y en a même qui sont bons pour moi et qui m'aident à coiffer mon salacco, à nettoyer mon mousqueton. Mais, le soir, après le repas, ils se moquent de moi, me font des grimaces, me tirent par les pans de mon veston pour me faire culbuter, le dos dans la poussière... Et Maÿ rit...

— Et après?... Te voilà bien dolent parce que cette petite sotte a ri en te voyant gigotter comme un crabe!

— Vénérable Aïeul, je ne veux pas, je ne veux pas que Maÿ rie de moi!

— Mais pourquoi, nigaud?

— Pourquoi? pourquoi?... Je... je ne sais pas!

C'est vrai, il ne sait pas. Le demi-fou inoffensif que dès l'enfance on a persuadé de son indignité n'a connu l'autre sexe que pour le fuir avec soin, redoutant les railleries plus mordantes et les sarcasmes plus cuisants des filles. Sanglier solitaire, toujours enlizé dans sa bauge, les sens n'ont point parlé en lui. Et voici qu'il commence à sortir de sa torpeur, mais on ne lui a guère enseigné à faire l'analyse de son « moi », et lui-même reste confondu du trouble nouveau qui le bouleverse en présence de cette petite fille sournoise et méprisante : ainsi furent stupéfaits, sans doute, les sauvages d'Amérique qui entendirent pour la première fois siffler les balles ; et, de même qu'ils s'inclinaient avec effroi vers leurs frères blessés, cherchant en vain la flèche qui les avait abattus, Hiên le Maboul, penché sur son cœur en émoi, se demande avec épouvante quel est ce mal nouveau dont il souffre...

Il essuya du revers de la main son front que la méditation ardue emperlait de sueur. Civilisé que le raisonnement et la connaissance du sexe ennemi guérirent définitivement, l'Aïeul eut un regard apitoyé pour le primitif qui geignait devant ses genoux aux premières morsures de l'amour. Encore un homme à la mer! Encore une dupe qui confiera béatement son bonheur aux griffes de la « bien-aimée! » Encore un qui ne s'éveillera de son rêve que lorsque les ongles pointus et durs de « l'Elue » se seront ensanglantés à lui déchirer le cœur! Encore un pantin que l'on fera rire ou pleurer selon la fantaisie de l'heure et

« pour s'amuser »!... Plus que tout autre, d'ailleurs, ce rustre inculte et lourd, qui s'amourachait de cette fine et cruelle idole d'ivoire, semblait livré d'avance au bourreau.

« Pourquoi diable, songe l'Aïeul, pourquoi diable cette idée saugrenue est-elle allée se nicher dans la cervelle de ce barbare? Ne pouvait-il pas s'éprendre tout simplement d'une robuste sampanière aux reins solides et aux bras musclés, qui se fût accommodée du premier venu pourvu qu'il fût bon rameur et bon mâle? Espèce d'homme des forêts mal dégrossi, moitié faune et moitié chimpanzé, velu du poitrail et poilu des jambes, doté d'un tronc à peine équarri, d'une tête trop large et embroussaillée où luisent des yeux fous, quelles chances a-t-il de séduire la rusée Maÿ?... Et celle-ci, malgré ses allures de fillette bien sage, n'a-t-elle point choisi déjà quelque *boy* qui l'aura éblouie avec ses chemises à plastron, ses cols à boutons de nacre, son faux chignon luisant de pommade? Ou bien, plus positive, ne rêve-t-elle point le mari européen dont elle partagera le splendide lit à moustiquaire immaculée, qui lui donnera des piastres, des colliers d'or repoussé au poinçon, des bracelets, des bagues, des souliers brodés, le mari qui sera épris de son corps safrané et qu'elle trompera avec son cuisinier?... Après tout, cela ne vaudrait-il pas mieux? Désabusé d'un coup par un refus net, le pauvre Hièn souffrirait un mois ou deux, puis oublierait et tout serait dit.

Cependant l'Aïeul médite de parler de la chose au brave sergent Cang.

— Petit frère, sais-tu ce que je ferai demain matin?

— Non, vénérable Aïeul...

— Eh bien, demain matin je demanderai au sergent Cang s'il consent à te donner sa fille. Nous verrons bien ce qu'il dira.... Et puis, tu viendras chez moi chaque fois que tu le désireras... Maintenant lève-toi et retourne au camp : l'appel va sonner.

VI

— *Cái áo vàng* : veston kaki, — disent les caporaux.

— *Cái áo vàng* : veston kaki — répètent, tout d'une voix, les escouades rangées en cercle autour de leur chef.

Les sergents vont et viennent entre les groupes qui s'échelonnent le long du mur blanc de la grande case où des dessinateurs ingénieux ont peint au coaltar des silhouettes agenouillées et couchées.

La « classe supérieure », les intellectuels, assemblés devant un tableau noir, reçoivent d'un sous-officier les premières notions d'écriture française et de *quôc-ngù*[1]. Aux classes moyennes on enseigne de courtes phrases très usuelles et d'où les professeurs annamites éliminent tout ornement superflu :

— Toi y en a faire quoi dans village toi?

— Moi y en a faire rizière[2].

La petite classe enfin, qui réunit tous les hommes de recrue, en est encore à l'étude aride des mots indispensables : « *Cái áo vàng*, veston kaki... » On a mis dans un coin, au bout de la case, sous la véranda, trois ou quatre retardataires, pauvres cerveaux rebelles, qui rabâchent mélancoliquement les mêmes mots de français depuis un mois, résignés et abrutis. Iliên est de ceux-là, et de beaucoup le plus ignorant.

Hier pourtant il avait paru se dégourdir, avait même ravi le sergent Cang en lui redisant sans broncher deux ou trois termes répétés la veille. Mais aujourd'hui il semble être revenu à sa stupidité coutumière et, ce qui est pire, il a des distractions. Il a l'air ailleurs. Il pense à la démarche que l'Aïeul doit faire, et ses dents claquent et ses mains dansent comme s'il avait la fièvre.

Toute la nuit, il s'est agité ainsi; toute la nuit, il a écouté, anxieux et palpitant, les appels des sentinelles, les craquements secs des cosses de flamboyants s'écrasant sur le sol, le grincement régulier des vers perçant le bois des stores, les battements sourds du gong martelant ses tempes moites; il a entendu les clameurs de rage et les plaintes des vagues broyées brutalement par les rochers; il s'est agacé, jusqu'à la colère, des aboiements des chiens errants et des ronflements des dormeurs, ses voisins.

Le sergent Cang consentira-t-il? Question ridicule! Peut-on,

1. Prononciation figurée de la langue annamite.

2. « Je cultive des rizières. »

en toute justice, espérer que le sergent Cang accordera la main de Maÿ à un être aussi grotesque, aussi bizarrement bâti, aussi maladroit que Hiên?

Jusqu'à l'aube, il se l'est posée, cette question angoissante, n'attendant rien de bon de la réponse, mais conservant, malgré tout, au fond de son cœur en détresse, un reste de doute favorable, à cause de l'Aïeul tout-puissant.

A cette heure même, il pèse le pour et le contre et ne prête nulle attention au cours de français. Cependant, les yeux vagues, il mâchonne, comme ses camarades, la leçon du jour :

— *Nút áo* : bouton... *Nút áo* : bouton...

De sa place, protégé par un massif d'hibiscus, il distingue très bien l'Aïeul. Celui-ci, qui redoute la lumière crue du soleil déjà haut et fuit l'atmosphère épaisse des vérandas où se pressent les tirailleurs, s'est installé sous un lilas du Japon et fume des cigarettes. A travers les feuilles menues, le soleil crible de taches d'or sa tunique blanche et son casque où scintille l'ancre de cuivre. L'ombre fraîche du lilas, le cristal azuré du ciel que ne souille aucune nuée grise, le vermillon des fleurs épanouies en grappes sur les faux-cotonniers aux troncs comme peints à l'encre de Chine, ont fait s'épandre une source de gaieté légère et intarissable dans son âme éprise de clarté.

Il devise avec le sous-lieutenant, et sans doute celui-ci narre-t-il une histoire plaisante, car le rire de l'Aïeul résonne, effarouchant les moineaux qui pépient dans les chevrons du toit et navrant le digne Pietro à qui l'hilarité « dans le service » paraît un manque de tenue. Pour l'adjudant, une seule attitude convient au chef qui veut être respecté de ses inférieurs et leur inspirer une soumission de tous les instants : la gravité. Il s'abstiendra pourtant de faire part à son chef de son opinion dans la matière, de laisser même entrevoir sur sa face le moindre indice de désapprobation ; le lieutenant lui a dédié ce matin un discours d'une modération extrême, mais singulièrement précis. La conclusion en était que des tirailleurs, mécontents des méthodes d'instruction chères à l'adjudant (bien que réprouvées par les règlements en vigueur), s'étaient plaints et qu'il serait hors de propos dorénavant et dangereux de recourir aux arguments frappants.

En vain Pietro avait-il mis ses violences sur le compte d'une irritation dont toute la responsabilité incombait à ces « méchants petits tirailleurs » : on lui avait simplement fait comprendre que cette prétendue irritation ne se traduirait nullement par des coups de trique si, au lieu de ces méchants tirailleurs toujours prêts à tendre l'échine, l'adjudant avait affaire à des troupiers coloniaux aux poings solidement taillés.

Il fut ainsi révélé à Pietro que décidément, par la clairvoyance de l'Aïeul, s'ouvrait une ère difficile, et il remisa la matraque, pour des jours meilleurs, dans un coin de sa chambre.

Les mains croisées derrière le dos, il marche à pas comptés sous la véranda de la grande case et s'interroge sur l'attitude nouvelle qu'il est avantageux d'adopter en ces temps nouveaux. L'hésitation n'est pas permise : il convient de sourire comme souriaient les martyrs dans l'arène; et la face de Pietro s'embellit d'un sourire hargneux de bouledogue.

Hiên rabâche machinalement :

— *Nút áo* : bouton... *Nút áo* : bouton...

Que fait donc l'Aïeul? Aurait-il oublié sa promesse? Sa cigarette s'éteint; il la jette et en allume une autre; le sous-lieutenant entame une deuxième histoire et les voici tous deux qui rient aux larmes.

«*Nút áo*! *nút áo*!... Quel mot français correspond à *nút áo*?... Le malheureux Hiên, absorbé par son rêve matrimonial, a tout à fait perdu de vue l'équivalent de ce mot important; pour comble de malchance, ses compagnons viennent justement de passer à l'étude d'un mot nouveau, et pas un seul ne serait capable de renseigner Hiên sur la traduction française de *nút áo*, car ils l'ont tous parfaitement oubliée. Et le sergent Cang tempête :

— Comment traduis-tu *nút áo*? Réponds, animal! Ah!... tu as oublié!... Voilà dix jours que je te le répète, triple et quadruple imbécile!

Ainsi le professeur objurgue en termes véhéments l'élève infortuné qui aspire, en cet instant même à l'honneur de l'appeler beau-père. Mais l'Aïeul s'approche, met une main sur l'épaule du sergent et lui dit :

— Viens avec moi dans ta case. J'ai à te parler.

Ils s'en vont, l'Aïeul sifflotant, Cang tendant le jarret, la

conscience troublée, car il ne doute point que son discours véhément ne lui soit reproché, et le brave homme, tourmentant sa barbiche blanche, fait le dénombrement de ses peccadilles récentes.

Accroupie près d'un fourneau de terre cuite, devant sa petite maison de torchis, Thi-Baÿ préparait le repas de ses pensionnaires; autour d'elle, sur l'aire battue et soigneusement balayée, un coq menait son harem de poules à la chasse d'introuvables vermisseaux, un cochon noir à l'échine arquée et au ventre pendant baignait son groin dans une jarre d'eau sale, une oie dormait au soleil, d'aplomb sur une patte et le bec enfoui sous une aile.

La vieille ménagère se précipita vers le visiteur de marque, inclina devant lui sa face ridée et grimaçante et joignit les deux poings sous son menton pour le salut solennel. L'Aïeul connaissait les usages et savait quels honneurs il faut rendre à l'âge mûr. Diplomate avisé, il n'eut garde d'y manquer :

— Bonjour, ma mère!... Où est Maÿ?

— Elle est au bord de la mer, vénérable Aïeul! — répondit la vieille femme, satisfaite de l'appellation flatteuse. — Veux-tu que je la fasse venir?

— Non! non! Laisse-la au bord de la mer.

Maÿ est en effet de l'autre côté de la route, assise sur un rocher tapissé d'algues; sa tunique violette traîne dans le sable et l'écume baigne ses talons nus. Sa figure dorée et brune se détache merveilleusement sur l'azur pâle de la baie...

Après tout, Hièn, n'a point si mauvais goût; mais qui devinerait quels abîmes de perversion et de cruauté recèle ce petit front uni et poli?

Derrière la montagne débouche un paquebot tout blanc, empanaché de fumée noire, qui se déplace devant les palétuviers lointains comme devant la toile de fond d'un théâtre; agrippé au flanc de l'énorme coque, le canot du pilote s'abandonne aux caprices de la houle et les chapeaux coniques des rameurs dansent follement, tantôt lancés au niveau des hublots sombres, tantôt avalés par les vagues.

Thi-Baÿ déroula sur le lit de bambou tressé une natte neuve, et l'Aïeul s'assit. Cang lui présenta un plateau en bois de fer,

incrusté de nacre, sur lequel trônait, parmi des tasses minuscules, une théière en terre rouge de Cày-Mây. L'Aïeul but une tasse de thé, offrit en échange une cigarette au sergent prodigieusement flatté, puis le convia d'un geste à prendre place sur la natte; cependant la maîtresse de maison s'affalait dans un angle de la pièce, sous une banderole de papier jaunâtre où souriait un génie tutélaire, rose et joufflu.

Tout d'abord et pour se conformer aux rites immuables du protocole annamite, l'Aïeul s'abstint de traiter de l'objet de sa visite et ses hôtes évitèrent de lui adresser quelque demande impolie à ce propos. Il loua la saveur du thé brûlant, but une deuxième tasse, et continua de disserter pendant un quart d'heure sur une foule de questions singulièrement intéressantes, — telles que le cours du *paddy* [1], le prix des jeunes poulets, la rareté des ananas sur le marché.

Promenant un regard satisfait autour de lui, il proclama que la maîtresse de céans avait su faire de son intérieur un vrai palais, et par l'arrangement judicieux des lits de camp, des nattes, de l'autel des ancêtres et, par le choix habile des peintures religieuses qui décoraient les murs.

— Ta maison est bien plus belle, vénérable Aïeul! — protesta Thi-Baÿ, en jetant un coup d'œil désespéré, mais discret, vers le fourneau où refroidissait le déjeûner de ses tirailleurs.

— Mais non! mais non! — déclara l'Aïeul avec chaleur; — il y a chez moi beaucoup de meubles, beaucoup de papiers peints, beaucoup de tentures, mais tout cela est arrangé sans goût et sans art... Tu es une maîtresse femme : heureuse la fille qui reçoit les leçons d'une telle mère, heureux l'époux à qui tu destines cette fille... car elle ne peut qu'hériter de toi ces qualités uniques par quoi tu excelles entre toutes les femmes!

Par de telles paroles il se conciliait les bonnes grâces de Thi-Baÿ en même temps qu'elles lui fournissaient une transition excellente, encore que d'allure vraiment biblique, — et soudain il entra dans le vif de son sujet :

— Maÿ est en âge de se marier; les épouseurs ne vont pas tarder à vous rebattre les oreilles de propositions toutes plus mirifiques les unes que les autres. Si vous hésitez trop long-

1. Riz non décortiqué.

temps, votre fille saura bien dénicher un garçon qui l'accompagnera quelque jour dans la rizière et lui parlera de trop près sur un talus; quelque boy qui filera sur Saïgon, aussitôt après... Et Maÿ sera bien avancée quand les femmes la montreront du doigt au marché; et toi aussi, Thi-Baÿ, quand tu seras grand'-mère d'un bâtard!

— C'est exact! c'est bien exact! — répétèrent le vieux sergent et sa femme, celle-ci se grattant la joue avec embarras, l'autre lissant sa barbiche d'un air méditatif.

Où voulait en venir l'Aïeul?...

Il reprenait son discours :

— Afin de parer à cette chance fâcheuse, afin d'éviter aussi toute querelle regrettable entre soupirants, il faudrait marier Maÿ le plus tôt possible à quelque tirailleur robuste qui lui donnera de l'amour autant qu'elle en désirera et à vous de beaux petits-enfants. Et, justement, hier, Pham-văn-Hiên, un homme de ta section, Cang, m'a prié de vous demander si vous l'accepteriez comme gendre.

Il s'interrompit pour jouir de l'effet produit. Guère encourageant, l'effet produit : les deux époux se regardent avec des yeux ronds de saisissement et sur leurs visages ahuris on aurait quelque peine à lire une joie débordante. Certainement le candidat offert par l'Aïeul n'est point le gendre qu'ils souhaitaient, et tout à l'heure encore, en dépit de l'exorde insinuant et flatteur, ils étaient mal préparés à cette secousse.

Cang tortille sa barbiche plus furieusement que jamais, ouvre la bouche, la referme et enfin se décide :

— Hiên, — dit-il, — Hiên n'est pas... très intelligent...

— Et il est si laid! — ajoute Thi-Baÿ en qui se trahissent déjà les instincts combatifs de la belle-mère.

— C'est vrai, — concède l'Aïeul; — il n'est pas beau, mais enfin ce n'est pas un monstre; il est râblé et musclé, et telle fillette qui, le soir des noces, repoussera du pied et du poing son vilain mari pleurera le lendemain matin pour le garder auprès d'elle... Voyons, vieux Cang, tu dois connaître les femmes, toi : ai-je tort ou raison?

— Tu as raison, Aïeul à deux galons, tu as raison. Fût-il dix fois plus laid encore, j'accepterais le gendre que tu m'offres; mais celui-là est complètement fou.

— Il n'est pas fou : il n'est pas comme toi et moi, voilà tout! Il m'a raconté son enfance : ses parents l'ont délaissé, ses camarades l'ont raillé et battu; il s'est isolé de ses parents, de ses camarades; il a vécu tout seul, pendant des années, avec les animaux et les arbres... Il devient tirailleur et voilà qu'au lieu de prendre en pitié sa simplicité d'esprit, les uns le tournent en dérision, d'autres l'injurient et d'autres le frappent; et c'est ainsi qu'au lieu de s'éveiller de sa longue enfance il reste dans ses ténèbres, et c'est ainsi qu'on le croit fou... Il n'est pas fou : il ne sait pas vivre. De nos paroles, de nos gestes, de notre vie, il ne sait rien; chaque fois qu'il a fait effort pour sortir de son trou sombre, il s'est trouvé quelqu'un pour l'y rejeter d'un mot cruel ou d'un coup de pied... Je lui enseignerai la vie : il saura qu'un homme en vaut un autre; il répondra aux injures par les injures, aux coups de poing par les coups de poing. Il connaîtra, quelque jour, que la valeur des gens se mesure à l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes; il verra que l'abîme qui sépare de lui le reste de l'humanité n'est qu'un ruisseau; une fois apprise la douzaine de grimaces indispensables à notre existence quotidienne, il sera un homme comme toi et moi. Quand il placera en trois temps son mousqueton dans son bras droit, quand il articulera nettement, en bon français, son numéro matricule et le nom de son village, quand il distribuera des œillades aux filles et des gifles aux mauvais plaisants, qui donc s'avisera encore de juger qu'il est fou?... Mon vieux Cang, ma vieille mère Thi-Baÿ, je vous prie de ne parler de ma démarche à personne, pas même à Maÿ. Dans quelques mois, je la renouvellerai, lorsque j'aurai fait de Hiên un homme raisonnable... Donnez-moi encore une tasse de thé! »

L'Aïeul s'en alla. Les pensionnaires de Thi-Baÿ avaient reconnu sa voix et, résignés à l'attente, s'étaient assis contre la barrière du jardin; et plus d'un jetait de temps à autre un regard navré vers le fourneau éteint où refroidissaient les sauces succulentes. Au départ du lieutenant, ils se dressèrent sur leurs talons et le saluèrent, ébahis de son air préoccupé.

Pourtant nul n'osa questionner le vieux sergent, dont les sourcils restèrent fâcheusement froncés tant que dura le lamentable repas.

*
* *

— Alors, — demande Hiên pour la deuxième fois, — dans quelques mois je serai comme tout le monde?

Il est agenouillé contre la chaise de rotin où l'Aïeul fume sa pipe en considérant les flancs de la montagne ensanglantés par le soleil couchant. Les perspectives enchanteresses que son lieutenant lui a fait entrevoir ont consolé de son échec le prétendant repoussé; il se délecte à les contempler d'un œil ébloui et sa main étendue sur l'accoudoir de la chaise néglige d'agiter l'éventail japonais.

— Tu seras comme tout le monde, ni plus ni moins fou. Tu n'as qu'à regarder vivre les autres hommes, à les écouter vivre et tu seras pareil à eux. Et qui sait? Peut-être Maÿ elle-même viendra-t-elle te prendre par la main! Tu auras appris à dire les mots convenables, à faire les gestes convenables : le tout est de parler et de gesticuler au moment convenable; jamais femme ne résista au gaillard avisé qui sut choisir son heure.

Hiên écoute, bouche bée; un univers s'ouvre devant lui. L'incendie du soleil couchant a gagné le ciel tout entier; les lentilles de verre du Phare flamboient; les crêtes empanachées de bambous semblent tracées à l'encre de Chine sur un écran de pourpre.

Cependant, malgré le ciel embrasé, malgré la brise chargée d'odeurs qui fait frissonner les citronniers, malgré les notes égrenées par les gongs des pagodes invisibles, l'Aïeul est mécontent. Il regrette sa promesse : il voudrait que le pauvre Hiên ne sortît jamais de son heureuse inconscience, qu'il continuât à passer, paisible et ignorant, au milieu des ignominies et des haines inaperçues, qu'il n'apprît point à vivre...

Mais déjà il n'est plus temps : Hiên le Maboul vivra. Il vivra et il souffrira; ses illusions crèveront l'une après l'autre comme des bulles de savon. Il vivra enfin « comme tout le monde ».

ÉMILE NOLLY

(*A suivre.*)

LA FOIRE AUX IMAGES

I

Il faut prodiguer les images. — Il faut les ménager avec économie.

Il faut que les images se suivent et se tiennent. — Il faut éviter d'y mettre trop de liaison et de cohérence.

Nous devons nous représenter matériellement toutes les figures tracées par notre plume. — L'oubli du sens étymologique des mots est indispensable pour qu'on ose et pour qu'on puisse écrire…

Ces préceptes contradictoires ont tous une égale vérité. Faire à chacun sa juste part est une difficulté théoriquement insoluble, et c'est, dans la pratique, le secret le plus délicat de l'art des écrivains.

Tous les mots étant des images plus ou moins transparentes, je vais montrer d'abord qu'il est absolument nécessaire d'en oublier le sens étymologique, et, cependant, qu'il est utile, convenable et obligatoire de ne jamais le perdre de vue.

Prenons pour exemple le mot : « langue ». Quand Joachim du Bellay écrit : « La philosophie est un faix d'autres espaules que de celles de notre langue », ou quand il souhaite que « notre langue, encore rampante à terre, puisse hausser la teste et s'eslever sur pieds », il a tort de ne pas voir, par les yeux de l'imagination, celle qui pend dans sa bouche, et de

commettre des associations d'images absurdes. Mais quand Boileau écrit, dans sa *Septième Réflexion sur Longin* : « La langue qu'ont écrite Cicéron et Virgile », il a raison de ne rien imaginer du tout; car, si l'on devait se représenter l'organe musculaire, on ne pourrait pas plus dire : « écrire une langue », ou : « écrire dans une langue », que « les épaules d'une langue », et le métier d'écrivain deviendrait impossible.

Je n'ose pas condamner absolument les images suivantes de deux grammairiens de mes amis : « Notre langue est sur la pente d'une irrémédiable décadence. » — « La Commission n'a point prétendu toucher au fond de la langue. » — « Qu'on laisse la langue suivre son cours. » — « La langue marche vers la suppression de l'accord. » J'accepte avec résignation tout cela ; mais je frémis d'horreur, à cette image d'un professeur de littérature : « La vieille langue, saignée à blanc, a disparu », et je trouve pire encore celle-ci, d'un autre professeur : « Nul n'a manié le français avec plus de fécondité que Montaigne ». Car on peut, à la rigueur, saigner une langue; et on peut aussi la manier, avec rudesse, par exemple, ou avec douceur, ou avec l'autorité d'un maître; mais « avec fécondité », non pas!

Penser à ce qu'on dit — premier devoir de tout parleur comme de tout écrivain — implique l'obligation de *voir* ce qu'on dit. C'est faute de *regarder ses idées* qu'on en vient à écrire, sans que l'on s'aperçoive de ces énormités : « Un *point de vue fondamental* » ; — « le *noyau* de la *branche* française » ; — « le *retentissement* du *progrès* sur le bien-être » ; — « la douteuse *attitude* que le parti républicain avait d'abord *suivie* » ; — « le *fond* solide du livre de Fustel n'était que la *mise en œuvre* de la théorie d'Auguste Comte » ; — « un pays où *les intérêts locaux ont des organes attitrés qui peuvent se faire jour à tous les degrés de l'échelle administrative* » (Gambetta, discours du 19 mai 1881); — « malgré des *feux* si beaux qui *rompent* ma colère » (Corneille); — « méditation dont la *source* ne *s'éteindra* qu'avec mon âme » (Rousseau); — « *cultiver* une *branche* avec *éclat* » (discours prononcé à l'Académie française : — l'éclat d'une branche n'a jamais pu être qu'un morceau de branche cassée); — « des ouvrages *conçus dans* un *but* moral » (on ne conçoit pas *dans* un *but*); — « son

esthétique a *engendré* » (l'esthétique, étant du sexe féminin, n'*engendre* pas, elle *enfante*); — « ne convient-il pas que le personnel enseignant soit attentif au *mouvement d'élargissement des conceptions éducatives*? » (Journal des Instituteurs belges); — « si les *limites* de cet ouvrage étaient plus *étendues* », etc., etc.

Stendhal, qui ne se piquait point de bien écrire et qui se faisait presque gloire de cette indifférence, a pu dire, sans étonner aucun des lecteurs un peu habitués à son style : « le *comble* de l'*affaissement* »; mais on est surpris de rencontrer la même choquante contradiction dans les termes sous la plume d'un maître aussi attentif que Voltaire. Ce grand homme ose écrire, au chapitre LXXXVII de l'*Essai sur les Mœurs* : « La honte et l'*abaissement* des empereurs grecs furent à leur *comble*. » Ce serait, d'ailleurs, pure idôlatrie de nier que cet auteur si français, si prompt à railler toutes les sottises, tombe parfois lui-même dans le salmigondis, puisque, à peu de distance, nous lisons dans le même ouvrage : « Jacques VI ne fut roi que pour jeter. par sa faiblesse, les *fondements* des révolutions qui *ont porté* la tête de Charles Ier sur l'échafaud. » Et ceci encore, qui n'est guère plus propre (chap. LV) : « La France avait commencé la première inondation : ce fut à elle qu'on s'adressa pour la seconde. Le pape Eugène III, naguère disciple de saint Bernard, choisit avec raison son premier maître pour être l'*organe* d'un nouveau *dépeuplement*. »

Il se peut qu'un lecteur, même cultivé, même lettré, ne soit point choqué, au premier abord, par les phrases de Voltaire que je viens de transcrire, où la disconvenance des images, toutes tirées d'une langue plus ou moins abstraite, ne saute pas aux yeux. Scherer, auquel la superstition littéraire peut seule faire un crime d'avoir dénoncé dans la langue de Molière toutes sortes d'incorrections, aurait eu probablement besoin d'être averti pour sentir le ridicule d'un *abaissement* qui est à son *comble*, puisqu'il a dit, dans un style tout semblable : « Il n'y a plus moyen de se dérober à la conviction que notre grand comique est aussi mauvais écrivain qu'on peut l'être quand on a, du reste, les qualités de *fond* qui *dominent* tout. » J'estime Scherer : j'admire — pour m'exprimer comme lui — l'érudition *supérieure* qui sert de *base* à sa critique; mais je trouve qu'ici

il « va trop loin »! On se met dans un cas fâcheux, en critiquant la langue des autres dans une langue pire, et quand les autres sont des maîtres et les plus grands de tous les maîtres, c'est alors surtout qu'il faut prendre garde. Il y a vraiment un peu d'exagération à dire que « Molière est aussi mauvais écrivain qu'on peut l'être... » Sans mentir, plusieurs ont écrit plus mal.

II

Quand les éléments de l'image hétéroclite sont des mots très concrets, ou quand il y a une cascade de disconvenances, le spectacle de la foire aux images devient un divertissement pour l'élite et pour la multitude.

« Tel est l'homme, ô mon Dieu, s'écrie Massillon, entre les mains de ses seules lumières! » — « La gloire, dit Fénelon, n'est due qu'à un cœur qui sait fouler aux pieds les plaisirs. » Les mains des lumières et les pieds du cœur appartiennent à la même anatomie burlesque que les épaules d'une langue. Bossuet supplie les grands de la terre d' « écouter la voix des entrailles miséricordieuses dont ils sont revêtus ». Je n'ose pas dire ce qu'est, dans la nature, la « voix des entrailles », et, quant à « se revêtir de ses entrailles », c'est une façon singulièrement entortillée de les porter. S'adressant à un de ses collègues, Bossuet le conjure aussi d' « ouvrir le fond de son cœur à un prélat qui le porte dans ses entrailles ». La grande poésie lyrique rivalise avec l'éloquence sacrée : l'auteur de la *Tristesse d'Olympio* fait descendre son âme dans ses entrailles afin d'y compter dans son cœur toutes ses douleurs passées et tous ses songes éteints.

Dans *Madame Bovary*, Lieuvain, conseiller de préfecture, loue, au cours d'un discours officiel, « la main ferme et sage qui dirige le char de l'État parmi les périls incessants d'une mer orageuse » ; mais c'est là de l'excellent comique d'auteur, — excellent parce que la phrase est prise dans la vivante réalité et que bien d'autres conseillers de préfecture en ont dit d'aussi bonnes. — Les échantillons tout à fait naïfs, je veux dire extérieurs à la littérature, valent mieux encore et seront toujours les plus vrais. Le général Radet, au paroxysme de la colère,

devant les fuyards de Leipzig, oubliait à ce point les propriétés des animaux divers auxquels il comparait ses soldats pour les outrager qu'il les qualifia magnifiquement de « sangsues incendiaires et dévastatrices » ! Un chœur de guerriers, dans je ne sais plus quel opéra, chante, avec la joie grave de sentir qu'ils unissent la bravoure à l'astuce :

Glissons-nous dans l'herbe
Comme le serpent
Qui, fier et superbe,
S'avance en rampant!

« C'était un fonctionnaire dont le rond-de-cuir avait obstrué le cerveau... » — « Voilà », dit le sage qui signe « Simplice », dans la *Petite Gironde*, « un fonctionnaire dont le cerveau était mal placé, ou qui avait une drôle de manière de s'asseoir! » Il n'est pas impossible qu'un auteur de romans, en travail de choses neuves et d'originalité, ait fait naïvement cette fausse couche; mais, en général, à partir d'une triple incongruité dans la même suite de mots, la bonne foi de l'écrivain devient suspecte, et l'on doit soupçonner quelque fabrication ingénieuse. Ainsi, il n'est point probable qu'aucun philosophe en chaire, si mal préparée que fût sa leçon, ait jamais dit à ses élèves : « La philosophie est une béquille à la lueur de laquelle nous naviguons sur le bord d'un volcan. » M. Vacherot a pu, dans la chaleur de l'improvisation, lâcher une ou deux de ces images saugrenues; la malice de ses auditeurs a fait le reste. Je ne crois pas, non plus, qu'à la Chambre des Communes cette phrase légendaire ait été réellement prononcée : « Que le lion britannique grimpe aux forêts américaines ou qu'il coure les mers, jamais il ne rentrera les cornes pour se cacher honteusement dans sa carapace. » Faut-il croire qu'un candidat conservateur ait dit, un jour : « Le parti irlandais, privé de sa tête, s'assoit sur celle du parti libéral anglais, qu'il tient, pour ainsi dire, dans le creux de sa main »? Nous admettrons cependant, — puisqu'un style presque pareil fut témérairement osé par Scherer et même par Voltaire, — que l'avocat Linguet a pu dire : « Je *remonterai* à la *base* de vos réputations; je dis donc, et je reste toujours assis sur nos principes... » Pas une seconde, nous

n'hésiterons à croire (nous en avons tant vu!) qu'un politicien de journal a effectivement écrit : « Les racines de l'agitation ont pris naissance dans la violation de l'équilibre », et un feuilletoniste : « Le jeune homme ronflait comme seuls ronflent les cœurs innocents » ; mais nous repousserons, avec incrédulité, — comme apocryphe, ou, au moins, comme arrangée, — cette autre beauté littéraire de roman-feuilleton : « Devant l'horreur du spectacle, ses oreilles se dressèrent au-dessus de ses cheveux, de toute leur grandeur, comme si elles eussent voulu voir de haut ce qui se passait à leurs pieds. »

III

Dans son *Dictionnaire philosophique*, au mot *Figure*, Voltaire qualifie certaines comparaisons ou métaphores, relevées chez ses contemporains, de « monstrueux assemblages », d' « inconcevable galimatias »; il traite leurs auteurs de « vils faquins à peine dignes de travailler pour la foire ». Cette grande fureur du philosophe nous paraît bien peu justifiée quand nous lisons les vers incolores et ternes auxquels il reproche, avec tant de passion, d'entasser des « figures incohérentes et disparates ».

Voici, par exemple, ce qu'il dit de Jean-Baptiste Rousseau :

» Un poète, en parlant de quelques philosophes, les a appelés

D'ambitieux pygmées,
Qui sur leurs pieds vainement redressés,
Et sur des monts d'arguments entassés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades.

« Quand on écrit contre les philosophes, il faudrait mieux écrire. Comment des pygmées ambitieux, redressés sur leurs pieds sur des montagnes d'arguments, continuent-ils des escalades? Quelle image fausse et ridicule! quelle platitude recherchée! »

Il est possible que le poète Rousseau ait eu tort d'attaquer les philosophes chers à Voltaire; mais, franchement, pouvait-il

le faire en des vers où l'emploi du style figuré soit plus convenable et moins répréhensible?

Si l'esprit classique français est instrument de prose plus que de poésie, c'est parce qu'il a tellement besoin de lier, d'expliquer, d'éclairer ses idées, qu'il n'ose pas risquer le moindre bond aventureux dans la nuit étoilée de l'imagination. Au contraire, dans le style d'un poète plus franc du collier, tel que Shakespeare, les métaphores, au lieu de se suivre logiquement, s'entre-croisent comme les fusées d'un feu d'artifice, ou éclatent à la fois comme celles du bouquet final.

Les serviteurs de Timon d'Athènes, ruiné et abandonné de ses amis, se représentent l'infortune de leur maître sous les images multiples et simultanées d'un homme à qui nul ne donne le bras, à qui l'on tourne le dos et que l'on jette dans la fosse, pendant qu'eux-mêmes sont des naufragés dont une tempête a brisé la barque et qu'elle a dispersés sur l'Océan : « Pas un ami pour prendre sa fortune par le bras et pour l'accompagner! Comme nous tournons le dos à notre camarade, à peine jeté dans la fosse, ainsi tous ses familiers s'éloignent de sa fortune ensevelie... Pour nous, nous restons camarades au service de la douleur, mais notre barque est brisée, et la tempête nous force à nous séparer, dispersés sur l'océan de la vie. »

Falstaff, singeant le roi d'Angleterre, fait ironiquement de la morale au prince Henry, compagnon de ses débauches : — « Pourquoi, lui dit-il, étant mon fils, te fais-tu montrer au doigt? Voit-on le radieux fils du ciel faire l'école buissonnière et aller manger des mûres sauvages?... » L'image, inattendue, du soleil cueillant des mûres le long des haies, procède, par association d'idées, de ces mots : « l'école buissonnière »; mais ce n'est point une association classique, et c'est pour le coup que Voltaire a dû crier : « Vil faquin, et Gilles de la foire! »

Le ridicule et le sublime, l'absurde et le beau sont tellement voisins qu'on peut à la fois se pâmer de rire devant l'un, d'admiration devant l'autre, et témoigner par là qu'on a du « goût »; mais il n'est pas facile de justifier par des raisons vraiment solides et « dérivées de la nature des choses » les libres soubresauts de ces sentiments instinctifs. L'exemple de

Voltaire, violemment choqué par des images qui ne nous causent plus le moindre scandale, montre combien le goût est changeant, souple, disciplinable, et avec quel succès l'éducation peut lui faire trouver indifférentes ou belles les choses qui l'avaient offensé.

La plupart des lecteurs ne se montrent vraiment satisfaits que par une langue dépourvue d'images, ou, pour parler plus juste, réduite aux métaphores qu'un long usage a oblitérées; mais y a-t-il encore des professeurs de style assez timorés et médiocres pour faire de ce dénûment une règle de l'art d'écrire? On n'en fait point une règle; on met seulement l'apprenti écrivain en garde contre l'excès contraire, et je n'oserais pas dire qu'on a tort. La correction négative est, en soi, un pauvre idéal, à coup sûr; cependant, quand on tente de le réaliser, il faut, pour bannir toutes sortes de fautes, un soin si attentif et même un art si consommé, l'esprit reçoit une telle satisfaction du succès de cette chasse, qu'on est forcé de reconnaître que la correction négative fait partie intégrante de l'idée du parfait.

Les poétiques, les rhétoriques, les grammaires ne peuvent être que négatives; mais l'exemple des grands écrivains qui ont eu de l'audace sera toujours bien autrement fécond en leçons intéressantes. Les « nonchalances » de Mathurin Régnier, les gentillesses des Précieux et des Précieuses, voire les calembredaines des Burlesques, ont plus fait pour accroître et même pour former la langue nationale que la timide application de l'école classique « à regratter un mot douteux au jugement ».

On cessera de railler les Précieuses, dites ridicules, si l'on remarque que le procédé qu'elles ont suivi dans la fabrication de leurs meilleures images est tout pareil à celui du poète français dont l'imagination fut la plus active et la plus puissante, Victor Hugo. La méthode consiste à donner une âme vivante aux choses inanimées.

« De grâce, monsieur, dit Cathos à Madelon, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras depuis un quart d'heure; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser. » N'est-ce pas avec la même sorte d'esprit que Victor Hugo traite le chardon de jaloux qui s'efforce de mordre [1]?

1. *Le Satyre.*

Au fond, pourtant, il y a cette grande différence que le jeu des Précieuses était purement verbal et que leur imagination ne fut jamais la dupe de leur esprit, tandis que le « verbe » de Victor Hugo est naïvement créateur, comme celui des petits enfants et des grands visionnaires. Le poète veut croire, et vraiment il croit, et sérieusement il nous conte, nous chante et nous enseigne que les rochers fondent en pleurs, qu'une cloche est un oiseau d'airain enfermé dans sa cage, que l'écume des vagues est « la laine des moutons sinistres de la mer », et que les vents « aboient », étant « l'immense canaille de l'ombre ». Il finit par s'effrayer réellement de tous les fantômes qu'il a créés. « Saisi de crainte et de stupeur » (c'est lui qui le dit), il aperçoit, dans les monstrueux paquets de cordages enroulés sur un pont, des boas endormis, tout prêts à prendre leur élan pour serrer et pour étrangler. Le brasier d'un incendie ouvre à ses yeux d'horribles gueules, pleines de rubis, léchant de leurs innombrables langues toutes les portes et toutes les fenêtres à la fois. Les vagues qui accourent éperdument le long du mur de la jetée sont des cavaleries furieuses qu'on ramène à la charge. Il regarde la lune s'enfuir et une grosse étoile courir après elle. La racine de l'arbre est une griffe qui cherche sous terre le cadavre. Et c'est avec terreur qu'il voit tomber la nuit : car, sur le jour, écrasé lentement, « la tenaille de l'ombre effroyable se ferme ».

Victor Hugo emprisonne des âmes non seulement dans les végétaux et les animaux, mais jusque dans les objets fabriqués par l'industrie humaine. Comme les arbres et comme les rochers, la locomotive est une vraie bête, à tel point qu'il a besoin de faire beaucoup d'efforts pour n'être pas obsédé par la vision de ce monstre qui « sue, tremble, souffle et siffle, hennit, se ralentit et s'emporte, jette tout le long de sa route une fiente de charbons ardents et une urine d'eau bouillante ».

Devant les mystérieuses analogies de la vie universelle, la coutumière attitude du grand mage d'Occident est de rester courbé dans la stupeur et l'épouvante. Mais quelquefois aussi ce spectacle l'amuse, et des préciosités proprement dites éclosent alors sous la plume de cet incomparable trouveur d'images.

Décrivant, dans les *Chansons des Rues et des Bois*, « la verte

église du bon Dieu », il assimile les végétaux, les oiseaux, les insectes aux diverses parties du temple, aux instruments variés du culte, aux prêtres même et aux fidèles :

Toute la nef d'aube baignée
Palpitait d'extase et d'émoi.
— Ami, me dit une araignée,
La grande rosace est de moi.

Ailleurs, il nous montre un gai papillon, libertin de l'azur, chiffonnant une fleur demi-nue; ou de belles fleurs bleues à long corsage qui se mettent aux fenêtres à travers les ronces pour admirer les voltiges d'une araignée jaune et noire sur un fil tendu comme une corde de saltimbanque; ou encore les branches de la forêt qui sont des « raquettes » et se lancent les oiseaux comme des « volants ».

Mais la grande différence du jargon des Précieux avec sa poésie, et la supériorité immense de Victor Hugo sur Mascarille, — qu'il rappelle pourtant çà et là, — reste toujours que le poète dépasse prodigieusement l'enceinte du vocabulaire et de la grammaire, pour inventer une mythologie nouvelle, une interprétation de la nature, une *métaphysique*, à laquelle un philosophe tel que Renouvier n'a pas jugé indigne de lui, ni de la philosophie, de consacrer deux volumes d'études.

La langue seule doit nous occuper ici. Faisons donc voir quel surcroît de précision, d'originalité, de beauté, le style reçoit d'une imagination « exacte et puissante », comme celle qui a inspiré les métaphores de Victor Hugo, — pour répéter les très justes qualificatifs de M. Edmond Huguet[1].

Les écrivains d'imagination nulle ou ordinaire ramassent, dans les magasins de vieux décors, des images qui ont beaucoup servi et tous les ornements fripés de leur style. Ils n'inventent rien; leurs « veilles », leurs « sueurs », comme ils disent, n'ambitionnent que de redonner un semblant de lustre à quelque pauvre petite métaphore qui a longtemps traîné dans l'ornière. Procédé scolastique, travail livresque, art mort, que ne connaît pas un créateur d'âmes et de formes vivantes, tel

1. *Le Sens de la Forme dans les Métaphores de Victor Hugo*, 1 vol. in-8°, Hachette.

que Victor Hugo. Sans étude, et même presque malgré lui, parce que sa nature l'y incline et l'y force, « il voit dans ce qui est creux une bouche, dans ce qui est allongé un bras, dans ce qui est sinueux un serpent[1] » ; et la bouche attire et suce, et le bras enveloppe et serre, et le serpent glisse et s'enroule, et tout un panorama de tableaux animés court devant nos yeux, nous donnant, même jusqu'à la fatigue et jusqu'au mal de tête, l'éblouissement continu d'images où bouillonne brillamment et bruyamment la vie.

Nous écrivons, nous, les médiocres, qu'une rivière a des bras, qu'un volcan tousse et crache ; notre imagination, satisfaite de ces redites banales, ne va pas plus loin. Victor Hugo peint le fleuve serrant une île charmante « en ses bras qu'il replie. comme une mère presse un enfant sur son sein ». Il voit les épaules de la montagne ardente où s'étale « comme une chevelure » la lave qui se répand sur elles, et il entend la toux déchirante et rauque du « volcan poitrinaire ». L'excessive précision des analogies devient horrible et dégoûtante, quand le poète nous montre d'étranges ressemblances, comme celle de certains galets du bord de la mer avec des viscères. « De monstrueux galets ronds, les uns écarlates, les autres noirs ou violets, avaient des ressemblances de viscères ; on croyait voir des poumons frais ou des foies pourrissants ; on eût dit que des ventres de géants avaient été vidés là.[2] »

Voilà, dans les œuvres en vers et en prose du grand révolutionnaire romantique, les excès dont le bon goût s'effare et s'offense, et il est hors de doute que les écrivains de tout repos ne nous donnent jamais de ces chocs-là. Mais, d'autre part, Victor Hugo appartient bien authentiquement à la grande école française par la clarté, la cohérence et la logique de ses métaphores. Il ne supprime pas, comme Shakespeare, dans ses associations d'idées, les intermédiaires que l'esprit réclame ; il ne rend invisible aucun des brillants anneaux de la chaîne d'or. Comme nos classiques et comme nos Précieux, il déploie très régulièrement une imagination peut-être insensée dans ses rêves, mais toujours raisonnable en ceci que ses plus auda-

1. Edmond Huguet, *op. cit.*, p. 39.
2. *Les Travailleurs de la Mer*.

cieuses extravagances ne jettent jamais le moindre désordre dans la suite des choses imaginées.

Triosotin, ayant commencé sa métaphore de la « grande faim qu'exposent à ses yeux » les Femmes savantes, avides d'entendre son épigramme ou son madrigal, ne lâche plus cette image d'ordre gastronomique ; il détaille le menu et les agréments du repas : — un « plat de huit vers », le « ragoût d'un sonnet », l' « assaisonnement du sel attique », la satisfaction du « bon goût ». Les images de Victor Hugo sont autrement grandes et neuves, mais le procédé est pareil. « Victor Hugo ne veut pas d'incohérence dans ses comparaisons, et c'est un besoin pour lui d'en vérifier l'exactitude. Si un écueil est un billot, il faut que la mer soit un drap noir, et que le coup de tonnerre représente le coup de hache du bourreau[1]. »

IV

Dans les *Orientales*, « le vieux Omer, pacha de Nègrepont », donnerait tout ce qu'il a pour une certaine jeune fille : ses vaisseaux, ses troupeaux, ses chiens de chasse, son cheval blanc, sa meilleure danseuse... « et ses habits tout ruisselants de pierreries ». Un passage du *Post-Scriptum de ma Vie* fait allusion à cette célèbre image :

« *Ruisselant de pierreries*, cette métaphore que j'ai mise dans les *Orientales* a été immédiatement adoptée. Aujourd'hui elle fait partie du style courant et banal, à tel point que je suis tenté de l'effacer des *Orientales*. Je me rappelle l'effet qu'elle fit sur les peintres. Louis Boulanger, à qui je lus *Lazzara*, en fit sur-le-champ un tableau. Cette vulgarisation immédiate est propre à toutes les métaphores énergiques. Toutes les images vraies et vives deviennent populaires en entrant dans la circulation universelle. Ainsi : *courir ventre à terre*, *être enflammé de colère*, *rire à ventre déboutonné*... autant d'admirables métaphores autrefois, autant de lieux communs aujourd'hui. »

Tous les mots, sans exception, sont des images, ordinairement ternies et effacées, qui eurent d'abord une grande vivacité expressive, mais qui l'ont tellement perdue que, sans les

1. Edmond Huguet, *op. cit.*, p. 366.

historiens de la langue, on ne s'en douterait pas. Seules, leurs doctes leçons nous apprennent que des termes généraux aussi incolores en apparence que « payer », « salaire », « flatter », « penser », « savoir », « niaiserie », « rival », etc., avaient, à l'origine, une signification spéciale et concrète. Mais qui songe aujourd'hui, en « payant » son marchand ou son propriétaire, que c'est pour l'apaiser (*pacare*) qu'il sort cet argent de sa poche? Et si l'argent payé est un « salaire », qui se souvient encore que le salaire reçut ce nom au temps où il consistait en une certaine quantité de sel? Nous « flattons » nos amis, et parfois nos ennemis : savons-nous que nous les traitons alors comme des chevaux, sur la peau desquels nous passons la main, afin de la rendre « flate », c'est-à-dire plate et unie? Si, quand nous « pensons », nous « pesions » vraiment nos mots et nos idées, nous serions fiers à meilleur droit de notre dignité de créatures pensantes; et si notre « savoir » gardait toujours sa « saveur » (*sapor*), il ne serait jamais un fade pédantisme. La « niaiserie » parfaite est l'innocence au « nid », et la véritable « rivalité » est celle de deux propriétaires voisins qui se disputent le même cours d'eau.

Assurément, on peut oublier la plupart de ces étymologies sans inconvénient aucun pour le style, et parfois même avec avantage. L'adjectif « splendide », par exemple, ne reçoit pas le moindre lustre de σπλήν, substantif grec, qui est à sa racine; il ne gagne rien à faire revivre ce radical et à rappeler aux hellénistes et aux médecins un éclat particulier de la peau dû à une maladie de la *rate*. « Délirer » n'est-il pas plus beau quand notre ignorance le rattache aux transports d'un « lyrisme » tout brûlant de fièvre, que lorsqu'on sait qu'il signifie simplement sortir du sillon (*lira*), et n'est qu'un synonyme de « dérailler »? Le sens primitif de « danger », à savoir : puissance, domination, est une petite curiosité philologique qui ne donne point d'indication utile aux poètes ni aux prosateurs. Et à quoi peut-il leur servir aussi de lire, dans de savants ouvrages, que « mûr » (*maturus*) a tellement changé de sens qu'il signifiait « précoce » à l'origine, et s'opposait à *serotinus* ou « tardif »[1]?

1. Voy. Michel Bréal, *Essai de Sémantique*, et Arsène Darmesteter, *La Vie des Mots*.

Prendre, pour dénommer une idée, un acte ou un objet, la première venue de ses qualités sensibles, — profonde ou superficielle, — est, nous disent les philologues, le procédé ordinaire de l'homme dans la formation des mots : ce procédé se découvre, à l'analyse, dans la langue écrite comme dans la langue populaire ; mais il apparaît mieux dans celle-ci. C'est parce que le nom commun : « tête » (*testa*, — pot), ne trahit plus son origine, que le peuple le remplace par « boule ». Un « jaunet », un « blanc », un « oignon » sont des figures plus expressives qu'une « pièce d'or », une « pièce d'argent » une « montre ». « Balancer le chiffon rouge » est autrement vif que « parler », et quelle lumière le nom de la « moucharde » donné à la lune ne jette-t-il pas sur l'âme ténébreuse des malfaiteurs ? Un « beignet » représentant assez bien le sceau de cire appliqué sur les actes publics, les paysans du XVII[e] siècle appelaient « plaque-bignet » le chancelier, parce que c'est lui qui « boute les bignets sur les contrats[1] ». La « pousse », c'est ou c'était la police ; la « cogne », c'était la gendarmerie, et les sergents de ville sont encore des « cognes ». Nous disons un « robinet », sans savoir que c'est un petit mouton (*Robin* : les premiers robinets avaient la forme d'une tête de mouton), et des « chenets », sans penser que ce sont les chiens gardiens du foyer. Quand Victor Hugo, devant le brasier rouge et dévorant, place les chenets comme deux chiens d'enfer, sait-il que sa métaphore s'accorde avec l'étymologie[2] ?

V

Puisque tous les styles, même ceux qui se piquent d'être le plus abstraits, comptent, à leur insu, autant d'images que de mots, il ne peut y avoir que les images voulues et cherchées — et trouvées — qui aient une valeur littéraire. Mais un style peut être bon sans cette parure.

C'est une erreur fréquente chez beaucoup d'écrivains, — soucieux de réagir contre les leçons de français, nécessairement

1. Ch. Nisard, *Langage populaire de Paris*, p. 301.
2. Edmond Huguet, *op. cit.*, p. 139.

négatives, qu'on leur a données à l'école, — de se figurer que le style le plus beau est le plus orné de toutes sortes d'images. Taine est tombé dans ce travers. Son style, laborieusement, artificiellement pittoresque, est le triomphe de la volonté sur la nature, il ne jaillit pas spontanément de l'homme, et voilà pourquoi, très grand auteur, Taine est un moins grand écrivain. On ne se fait pas coloriste, non plus que badin, spirituel ou galant.

Chacun, pris dans son air, est agréable en soi;
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Un philosophe, un moraliste, un critique, un historien, un romancier même peuvent être du premier ordre par leur talent d'écrire sans posséder le don spécial du peintre. Si Descartes, La Rochefoucauld, Bourdaloue, Voltaire, Courier, Mérimée, sont d'excellents écrivains, quel amateur de paradoxes s'amuserait à prétendre que c'est par la richesse de leurs images? Je conçois un style dont l'idéal unique, avec la correction, soit la clarté, la force du sens et l'harmonie; un style si attentif à épargner au lecteur toute espèce de secousse, — surprise tant soit peu désagréable, amphibologie, ambiguïté, nuage d'un instant, choc de voyelles, répétition du même son, rupture de la cadence et du nombre, — que l'écrivain aura soin d'écarter aussi les images neuves ou trop vives, comme un de ces petits accidents qui risquent de nuire à l'immédiate intelligence des idées.

Mais alors, comment régler l'emploi des images, puisque la nudité volontaire peut être admirable autant que le luxe? Il n'y a point de règle. C'est l'affaire de l'instinct. Sans doute, la nature du sujet qu'on traite est à considérer ici; mais ce qui doit décider surtout est le génie particulier des écrivains : qu'ils suivent leur génie d'abord! Notre goût — instinct, lui aussi — jugera ensuite du succès.

M. Michel Bréal a dit : « Le nom se vide rapidement de sa signification étymologique qui pourrait devenir un embarras et une gêne... Plus le mot s'est détaché de ses origines, plus il est au service de la pensée[1]. » D'après cette doctrine, la

1. *Essai de Sémantique*, pp. 178 et 181.

langue idéale serait une langue tellement oblitérée par l'usage que notre imagination ne verrait plus du tout l'élément coloré et sensible des mots, à savoir leur racine. Idéalisme exactement contraire à la leçon réaliste de Victor Hugo :

> Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant.
> La main du songeur vibre et tremble en l'écrivant...
> Oui, vous tous, comprenez que les mots sont des choses[1].

Faut-il ne voir que fantaisie dans la solennelle affirmation du poète, et pure vérité dans ce que dit le maître philologue? Je suis fort en peine de choisir. Victor Hugo transforme, avec son matérialisme naïf, des images en réalités; mais M. Michel Bréal ne se hâte-t-il pas un peu trop de prendre une idée théoriquement vraie pour un fait accompli? Quand les images sont usées, c'est-à-dire en la saison de la vie d'une langue où les mots, affranchis du souvenir de leur origine, sembleraient juste à point pour bien traduire et bien servir la pensée, il arrive précisément alors qu'on les délaisse et qu'on en forge de nouveaux, où l'image redevienne sensible : tant les procédés de l'esprit humain demeurent les mêmes, et tant la raison a toujours besoin du secours de l'imagination! C'est pour ce motif-là qu'on a cessé peu à peu de dire : « *clore* une séance », « *résoudre* une question », « *exprimer* », « *troubler* », « *émouvoir* », etc., pour substituer à ces honnêtes mots français les horreurs dont les conservateurs de la bonne langue frémissent, mais qu'ils n'empêcheront pas d'usurper leur place : « *clôturer* », « *solutionner* », « *formuler* », « *perturber* », « *émotionner* », etc. « Esprit » et « âme » eux-mêmes, ne sont-ils pas en train de céder le haut du trottoir à cet échappé d'une maison de fous : « *mentalité* »?

Oubliez le sens étymologique des mots, nous dit-on, vous en écrirez mieux. Pas toujours! Non et oui. La règle serait fort périlleuse. L'exemple du mot « langue », — où l'image tantôt s'efface et doit s'effacer, tantôt reste et doit rester sensible, — nous a montré, d'abord, qu'on ne peut rien prescrire ici absolument. Trop attentif à l'étymologie, l'écrivain sera paralysé par des craintes ridicules ou tombera dans les excès du purisme

1. *Les Contemplations*, I, 8.

et dans tous les travers de la préciosité; trop oublieux de l'étymologie, il se laisserait aller aux incongruités les plus saugrenues. « Lequel vaut mieux, Seigneur? »

Faut-il dire hardiment, ou plutôt tout bonnement, et sans même apercevoir l'impropriété : « le cours d'une langue », — « notre langue est sur la pente de la décadence »? ou faire la grimace à une expression aussi ordinaire que celle-ci : « la langue que Virgile a écrite »? Si je lis ces mots, où nul lecteur de sens commun, le lettré pas plus que l'illettré, ne trouvera la moindre chose à reprendre : « Un passage de la X[e] *Corde d'airain* de *Toute la lyre* contient un terme touchant », irai-je demander, par un scrupule étrange, si les « cordes » ont des « passages », si un « passage » peut « contenir un terme », et si un « terme » est capable de « toucher » et d'exciter l'émotion? Si l'on me donne à lire qu' « un magistrat apporte dans ses jugements une certaine étroitesse » ou « beaucoup de largeur », me déclarerai-je choqué par l'inconcevable image de la « largeur » ou de « l'étroitesse » présentée comme un objet qu'on puisse « apporter », et apporter « dans un jugement »? — Mais ici la critique pourrait bien n'être pas sans raison, et, justement, ce dernier exemple va nous aider à découvrir et à fixer la grande règle unique qui nous semblait insaisissable.

Je pense qu'on ne court aucun risque de se tromper en posant comme une loi du style, absolue et sans exception, que l'écrivain doit toujours proportionner sa dépense au but ou à l'effet qu'il vise, à la quantité et à la qualité de ce qu'il a à dire, à la force de l'impression qu'il veut faire sur nous. Vous proposez-vous de nous amuser, de nous enchanter, de nous éblouir avec tout ce que la terre, les enfers et le ciel offrent de matériaux à un grand poète, à un grand prosateur, qui veut orner d'une parure originale et magnifique des idées intéressantes? Donnez-vous carrière, ô charmeurs! ne ménagez rien! Décrochez les étoiles, traînez la comète par les cheveux, rugissez plus haut que le tonnerre! Nous sommes tout yeux et tout oreilles pour jouir de la fête que vous nous promettez, — si elle est au pouvoir de votre imagination et de votre pensée! — Mais n'avez-vous à dire que ceci : « Il pleut, il fait froid », ou : « Nicole, apportez-moi mon bonnet de nuit », dites-le, sans rien ajouter à ces simples paroles. Or, quand vous écrivez :

« Ce magistrat apporte de la largeur » ou « de l'étroitesse dans ses jugements », vous violez — sans en avoir conscience et parce que vous avez pris des habitudes déplorables de style — ce principe essentiel, — comme le maître excellent de *l'Art d'écrire* qui écrivait, un jour : « Dans ses Mémoires, le talent de Chateaubriand *atteint* une *intensité* extraordinaire. » — Pourquoi tous ces mots? Pourquoi ces grands substantifs? Pourquoi ce verbe « apporter », et pourquoi cette image physique associée à des abstractions? Si vous aviez dit : « Ce magistrat met de la largeur », le mot « met » étant plus incolore, la phrase serait un peu moins mauvaise. Mais que ne disiez-vous tout simplement : « Ce juge est » ou se montre « trop étroit ou trop large »? Quand on n'a que peu de chose à dire, on parle, on écrit d'autant mieux qu'on déploie moins d'effort et un moindre appareil.

Tout pesé, sans méconnaître les méfaits du purisme, j'estime qu'en somme il est avantageux d'éprouver une horreur presque maladive pour la moindre image fausse, banale, incohérente, par la raison que l'envers de cette horreur est l'amour passionné de ce qui est juste, élégant et simple. On a beau dire : « Idée! délivre-toi enfin du poids de la matière. Esprit! affranchis ta vue, misérablement offusquée encore par les restes d'images qui sont au fond de tous les mots et qui, dans ceux de la langue courante, n'ont plus qu'une ombre de vie » : aucun appel à la raison philosophique ne dispensera jamais l'écrivain homme de goût de contenter sa propre imagination, quand celle des lecteurs ordinaires sera devenue tout à fait insensible à de certains supplices.

M. Henri Poincaré, grand mathématicien, a certes le droit de mépriser notre logique imaginative, si elle se trouve choquée par la contradiction qu'elle voit dans ces termes : « s'inspirer d'une tendance »[1], et peut-être ferions-nous mieux d'avoir tous la même indifférence dédaigneuse pour une si vaine délicatesse. Mais, tout persuadé que je suis qu'en matière religieuse le fond doit emporter la forme, je deviens absolument incapable de faire attention au fond des choses quand mon sens de la forme, mon respect du lecteur, mon culte de la langue, et le soin — religieux aussi — que j'ai de bien écrire en pensant

1. « Parmi les écrits qui s'inspirent de cette tendance... » *La Valeur de la Science*, p. 213.

bien, d'abord, sont révoltés par ce jargon barbare d'un pieux théologien : « Si l'agnosticisme religieux peut, à la rigueur, satisfaire au côté individuelet profond de la religion, il infligerait, en se généralisant, une lacune irréparable à son côté social. »

Comprenez-vous? A peine. Et voilà le châtiment des mauvais écrivains : on ne les comprend pas! Une chose mal écrite est une chose mal pensée.

Puisque nous ne sommes pas encore des anges, puisque l'aide des sens et de l'imagination est toujours nécessaire à l'expression comme à l'intelligence des idées humaines, acceptons de bonne grâce cette condition d'esprits inférieurs, et attendons d'être parvenus au ciel pour que notre pensée affranchie se dégage enfin de tous les liens de la matière. Jusque-là, continuons de nous représenter, autant que possible, le sens originel des mots. S'ils ne sont pas des « êtres vivants », ils sont au moins des figures, rarement effacées à tel point que tout reste de vie y soit éteint.

Cette bonne habitude nous préservera de dire : « *infliger* à un *côté profond* une *lacune* », comme aussi : « un *mouvement* révolutionnaire qui a ses *racines* dans une affiche », « imprimer un mouvement », « imprimer à toutes les branches de l'activité une impulsion nouvelle ». — Car « imprimer », c'est faire une empreinte qui marque, qui s'enfonce et qui dure, et quel rapport y a-t-il entre cette image et celle d'un geste impulsif? Ce qu'on imprime, c'est la trace de ses pas sur le sable, et ce qu'on ne réussit guère à imprimer dans la mémoire d'un ami aidé obligeamment, c'est le devoir de rembourser l'argent qu'on lui prêta. Quant aux « branches de l'activité », c'est une végétation qu'on imagine malaisément, et pourquoi donner une « impulsion » à des « branches », sinon pour en faire pleuvoir des pommes ou des prunes?

On dira bien : « étaler sa blessure », mais non pas : « étaler son exaspération », parce que l'image d'une chose largement « étalée » ne saurait convenir à l'exaspération, qui est une souffrance fine, aiguë et concentrée.

On sentira l'absurdité singulière d'écrire : « Nous avons obtenu des résultats *énormes* : le rapprochement de la France et de l'Italie; l'entente entre l'Angleterre et la France; l'accord

franco-anglais du 8 août dernier[1]. » *Énorme* signifie hors de la règle, de la mesure, de la justice : appeler « énorme » une chose normale, telle que la bonne intelligence de deux nations voisines et civilisées, c'est comme si l'on disait, d'une très jolie femme, qu'elle est jolie affreusement[2]. La fureur des gens de Picrochole, d'après Rabelais, était « énorme » : Rabelais écrit avec propriété. « L'énorme vie de Henri III », dit Agrippa d'Aubigné avec une parfaite justesse, pour qualifier les mœurs de ce prince. Le roi Tulle, dans Corneille, déclare « énorme » l'action d'Horace meurtrier de sa sœur, et c'est en toute convenance aussi que Bossuet emploie le même terme : « Votre liberté ne doit pas être abandonnée à elle-même; autrement vous la verriez dégénérer en un égarement énorme[3]. »

La lecture studieuse des vieux auteurs français a, pour un écrivain soigneux de son style, cette utilité principale qu'il y peut goûter les mots dans leur saveur et leur force première.

Elle pourra nous rapprendre aussi certaines économies que la langue faisait autrefois, avant que le journalisme eût répandu partout l'usage filandreux de « tirer à la ligne ». Quand on peut gagner autant de fois quinze ou vingt-cinq centimes qu'on a mis de lignes dans sa copie, la tentation, puis l'habitude, viennent vite d'écrire : « des rapports empreints de la plus parfaite cordialité », — « une conversation exempte » ou — pour joindre l'impropriété au verbiage — « *dépourvue* de *banalité* » ! Or, un homme qui aime et qui a beaucoup lu Montaigne, La Fontaine ou Pascal, aura honte de délayer sa pensée dans un flux si incontinent de paroles. Il écrira, tout simplement : « des rapports très cordiaux », « une conversation peu banale », — à moins qu'il ne soit menacé de mourir de faim, lui, sa femme et ses huit enfants en bas âge.

VI

La propriété des termes, la brièveté rapide du tour, sont choses que peuvent enseigner les leçons et surtout les exemples.

1. *Revue de la Paix.*

2. *She is awfully pretty*, se dit, en effet, en Angleterre et en Amérique, et les Précieux parlaient ainsi au XVIIe siècle.

3. *Deuxième sermon pour le jour de la purification de la Sainte Vierge.*

Il n'en est pas ainsi des images originales. Étant vraiment une création, comme la poésie même, elles ne sont point imitables. Il faut les inventer, et, quand on en a trouvé une, en trouver d'autres. Preuve en soit la métaphore : « ruisselant de pierreries », — idée de génie d'abord, puis lieu commun et banalité. — Preuve en soit aussi l'échec relatif de Taine dans son labeur consciencieux et soutenu pour parer son style de couleurs éclatantes, à l'instar des illustres « imagiers » de la littérature.

On peut sentir son propre génie s'allumer aux feux du génie d'un grand peintre, comme Augustin Thierry révélé à lui-même par la lecture d'une page des *Martyrs*; on peut, au contraire, s'écrier avec désespoir : « Quel dommage que je ne sois pas peintre! » Mais, pas plus dans le premier cas que dans le second, on ne doit tenter de prendre à un maître sa palette ni ses sujets. Bossuet a dit : « les hennissements de la passion ». Il faut goûter la beauté sauvage de cette image biblique; mais il sera prudent de la laisser en son lieu, c'est-à-dire dans la prédication, et même je connais plus d'un prédicateur dans l'éloquence duquel elle détonnerait comme les éclats du *Dies iræ* dans un solo de mirliton. Calvin écrit : « Je produirai encore quelques témoignages, lesquels, comme j'espère, étreindront tellement ces serpents qu'ils ne pourront pas seulement plier le bout de la queue. » Qui ne voit que cette image est sortie d'une âme enflammée de passion bien plus que d'un esprit curieux de bien dire, et que nulle recherche de style ne pourra suppléer, pour en créer de pareilles, l'inspiration de la colère et du mépris?

Le musée des modernes n'est pas moins riche que celui des anciens en images originales; ou, plutôt, il l'est dix fois et cent fois davantage, à cause des cinq ou six grandes révolutions littéraires qui ont de plus en plus émancipé l'imagination poétique. Les pauvres critiques de Voltaire à l'adresse de Jean-Baptiste Rousseau attestent, mieux que tout autre fait, la timidité et la stérilité de l'école classique en général dans ce domaine de l'invention pittoresque où triomphent romantiques, réalistes, naturalistes, parnassiens, impressionnistes et symbolistes.

VII

On peut distinguer trois grandes classes d'images littéraires.

La première, — non par ordre de naissance, mais par la place qu'elle a conquise tard dans la littérature et qu'elle a désormais gardée, — est celle des images *uniquement sensibles*, qui ne veulent être que la vision ou l'audition d'une chose, perçue avec un relief ou un éclat intense, sans que l'esprit y ajoute aucune idée séparable de la sensation même :

« Le désert déroulait maintenant devant nous ses solitudes démesurées » (Chateaubriand). — « La plage de sable fin où viennent continuellement balbutier les petites langues bleues des vagues » (Lamartine).

Les forêts ténébreuses et douces
Où le silence dort sur le velours des mousses.
(Victor Hugo.)

« Là-bas, au lointain, nous voyons le troupeau s'avancer dans une gloire de poussière. Toute la route semble marcher avec lui... Tout cela défile devant nous joyeusement et s'engouffre sous le portail, en piétinant avec un bruit d'averse. » (Alphonse Daudet [1]).

Des volumes entiers, dans le roman contemporain, comme les derniers ouvrages de Loti, ne sont qu'une suite de tableaux, une substitution que l'on peut trouver un peu abusive de l'art de décrire à celui de conter, un continuel et unique exercice du sens qui voit les choses et du talent qui les montre. Les exemples deviennent de plus en plus nombreux, beaux et intéressants, à mesure que la littérature vieillit et se raffine, parce que l'acuité de la sensation augmente et parce que les écrivains renchérissent de vérité et de nouveauté originale. Dès lors une recherche affectée est l'écueil des modernes. Les anciens ont la fraîcheur de la sensation primitive; mais le trop long usage de la simplicité rend impossible la réédition des images antiques : *frigus opacum*; *splendet tremulo sub lumine pontus*, etc.

La seconde classe est celle des images *intellectuelles*, — et la troisième aussi. — Les unes comme les autres illustrent un

1. Exemple cité par Guyau, *L'Art au point de vue sociologique*, p. 307.

jugement de l'intelligence, mais d'une façon très différente, car elle peut être naturelle ou artificielle, simple ou bizarre, reconnaissable ou étrange, sensée ou volontairement absurde et, — de propos délibéré, — hors de tout sens commun. Parlons d'abord des images intellectuelles qui ont le sens commun.

Quand l'auteur de *Madame Bovary* écrit : « Si Charles l'avait voulu cependant, il lui semblait qu'une abondance subite se serait détachée de son cœur, comme tombe la récolte d'un espalier quand on y porte la main [1] », la comparaison est si juste qu'il semble qu'elle soit vieille comme le monde; et pourtant elle est neuve, il fallait la trouver, et cette trouvaille unique ne peut être rééditée qu'entre guillemets par les amateurs qui ne sont pas des plagiaires. J.-J. Weiss appelle le poète Rotrou « une espèce de maréchal des logis fourrier de la littérature », — en ce sens qu'il est « parti en avant-garde pour préparer les gîtes », et cela n'est point mal imaginé; mais M. Augustin Filon a eu une vision qui n'est pas moins heureuse. Il se figure les écrivains vieillissant dans l'ignorance des ouvrages et des auteurs nouveaux, et ne se plaisant plus que dans le retour à leurs premières lectures, sous la forme de « l'esprit qui revient mourir au gîte ». Piquante image qu'égale celle-ci : « un talent qui se lèche la patte », à propos de Mérimée [2].

Ces images de la seconde classe, si exquises et si neuves dans les récents échantillons que je viens de choisir, sont, à les considérer en général, les premières créées et les plus anciennes. Car l'esprit de l'homme ne s'est pas amusé d'abord à peindre ni à décrire la nature; mais il lui a emprunté des couleurs pour en orner ses jugements. « *Comme un lion*, le héros s'élança... » « Sa taille dominait celle de tous les hommes de sa tribu. *Tel un cèdre*, etc. » Si l'on supprime, les mots *tel* ou *comme*, qui constituent la transition complète et logique de l'image à l'idée, l'opération de l'esprit qui compare n'en subsiste pas moins; mais on dit alors qu'une simple *métaphore* s'est substituée à la comparaison en deux parties.

On peut aussi comparer, par une sorte de renversement, les

1. Exemple cité par Guyau, *ibid.*

2. *Mérimée et ses amis*, par Augustin Filon.

objets et les phénomènes de la nature à l'ordre moral et humain :

« Monts sacrés, hauts comme l'exemple! » a dit Victor Hugo; mais ces images-là, inconnues de l'antiquité, sont rares même chez les modernes.

Et voici, enfin, la troisième et dernière classe d'images, — intellectuelles aussi.

Il existe dans une province, littéraire encore, de l'empire du comique, mais inférieure et même un peu infernale, — je veux dire : narguant le bel ordre des choses, — une bizarre façon d'habiller d'un costume d'arlequin les jugements de l'esprit. Au lieu de chercher, dans la vérité d'images justes et naturelles, la source de notre plaisir, on prétend nous plaire par l'excès de l'artifice et de la bouffonnerie. Les écrivains qui affectent de faire à la nature toute sorte d'incartades, les Burlesques, les Précieux [1], les Humoristes, fournissent des exemples variés de cette dernière catégorie d'images.

Henri Heine, parlant de deux sœurs qui ne se ressemblaient guère, écrit que l'une faisait songer « aux bastions d'une belle forteresse » : nous sourions à cette première image, pleine de suc et de sens. Mais il ajoute que l'autre sœur donnait, dans toute sa personne desséchée, « l'idée d'une table gratuite pour des étudiants en théologie ». Comparaison vraiment folle, étrangère à l'ordre naturel et logique, et d'autant plus impayable; c'est le rajeunissement inattendu et inouï de l'image triviale : une planche de sapin. Nous rions... si de trop graves études théologiques n'ont pas tari en nous les sources de la gaieté.

Quel lecteur de Huysmans ne pardonne au héros d'*A Rebours* ses idées « à rebours » du sens commun, l'irrévérence de ses jugements sur les grands auteurs consacrés, l'emportement de paradoxe avec lequel il renverse toute la tradition, en faveur

1. « Rotrou, maréchal des logis fourrier de la littérature », — « Mérimée, un talent qui se lèche la patte », pourraient être des locutions précieuses. La démarcation n'est donc point nette, je l'avoue, entre le naturel et l'artificiel en matière d'images. Cela vient de ce que la véritable naïveté a disparu depuis longtemps de la littérature. Rien de moins naïf que les deux images en question. Elles sont justes, elles ne sont pas simples. Ce qu'on appelle désormais nature, dans l'ordre littéraire, n'est qu'artifice consommé.

des images bouffonnes qui égaient sa critique revêche et contredisante? « Les bergers de Virgile *se déchargeant*, à tour de rôle, *sur la tête, de pleins pots de vers* sentencieux et glacés..., son Énée qui se promène, pareil à une ombre chinoise, *avec des gestes en bois, derrière le transparent mal assujetti et mal huilé du poème*, l'exaspéraient... Mais ce qui l'horripilait davantage, c'était la facture de ces hexamètres, *sonnant le fer-blanc, le bidon creux..., tamponnés en queue* toujours de la même façon. » Les « grâces éléphantines » d'Horace, les « adipeuses périodes du Pois Chiche » (Cicéron), la « constipation indue » de Tacite, César et « son aridité de pète-sec », tout cela « suppliciait » l'esthétique insolente et libre du fantasque Des Esseintes.

Le pamphlétaire Henri Rochefort, qui eut la gloire de créer, sous Napoléon III, dans la presse libre et frondeuse, un style charivarique nouveau, exprime en ces termes cette idée simple que les sénateurs sont très vieux :

« On a calculé qu'en mettant bout à bout tous les wagons de la Compagnie d'Orléans, le premier serait à Blois que le dernier serait encore à Paris. En réunissant sur une seule ligne les âges de tous les sénateurs, on remonterait facilement jusqu'aux Ptolémées, et Monsieur Nisard, en qualité de dernier nommé, se trouvant à la fin de la colonne, *pourrait serrer la main à Rhamsès IV*... »

Admirons, savourons les trouvailles heureuses, spirituelles, magnifiques ou extravagantes des écrivains d'imagination ; mais gardons-nous de vouloir rivaliser avec eux, si la nature nous a refusé le talent de peindre avec des mots, et contentons-nous alors d'écrire proprement.

PAUL STAPFER

OUESSANT[1]

Nous sommes plongés de nouveau dans la brume. *La Louise* est arrivée, ce matin, au Stiff, car elle n'a pas osé se risquer dans le Fromveur et affronter les dents aiguës de la pointe de Pors-Coret. Elle est partie à trois heures, cette après-midi, mais le brouillard était si épais que Miniou, à cinq cents mètres de la rive, a ordonné « machine arrière » et a regagné son mouillage. Il partira demain, « si le temps le permet ».

L'arrivée de *la Louise*, trois fois par semaine, occupe tout Lampaul. On s'aborde dans la rue pour savoir si elle est signalée dans la direction de la Jument et si elle atterrira dans la baie. Voilà une semaine qu'on ne l'a vue devant le port.

— Ce Miniou, — me dit une femme du pays, — il fait ce qu'il veut!

Il a préféré mouiller dans la baie du Stiff, une fois, à cause du brouillard; d'autres fois, parce que le vent était au sud-ouest, que la passe du Fromveur était trop mauvaise et que même la baie abritée de Porspaul se hérissait de vagues rageuses qui écumaient sur le Corce... Alors la poste et les passagers sont obligés d'aller au Stiff, à huit kilomètres du bourg. C'est toute une affaire! Il n'y a guère que deux carrioles disponibles à Ouessant, celle du garde champêtre et celle d'un commerçant. Ce sont des voitures à deux roues, où l'on est

1. Voir la *Revue* du 15 septembre.



fort secoué. De vigoureux petits chevaux, d'une race propre à l'île, les traînent vitement sur les chemins rocailleux. Le capitaine Miniou se cramponne au dossier et gémit tout le long de la route. Ce vieux loup de mer n'aime pas la voiture : elle lui fait peur. Tout à l'heure les lames secoueront méchamment son bateau sur la passe, il ne s'en souciera pas ; mais, au moindre cahot de la carriole, il pâlit, et, lorsqu'on arrive à la grande descente qui mène au pied de la falaise, il saute de voiture et fait le chemin à pied.



Les conversations, à table d'hôte, entre les six touristes que nous sommes à nous partager l'île, ne sont guère variées. On ne parle que des dangers de la mer et de la difficulté qu'on a pour gagner Ouessant. Et ce sont des phrases comme celles-ci :

— *La Louise* n'est pas arrivée. — C'est un scandale de garder un si vieux bateau ! Quand améliorera-t-on le service ? — Ce service ne peut être amélioré. *La Louise* est précieuse, parce qu'elle est en bois : quand elle talonne sur les roches, ce qui lui arrive souvent, elle ne coule pas ; un bateau en fer sombrerait aussitôt. — Donc, rien à espérer. — C'est par sa machine que *La Louise* périra. — Il a été question d'un service direct Brest-Ouessant. — Vous savez que les compagnies d'assurances ont refusé d'assurer les voiliers qui viennent de Brest et apportent des matériaux pour le phare de la Jument ?...

Et c'est ainsi chaque jour.

L'accident, à l'îlot Kereller, où quatre hommes se sont noyés, a alimenté plusieurs repas.

Ces conversations sans cesse renouvelées finissent par créer dans l'âme un sentiment de vague peur auquel se joint l'idée flatteuse qu'on a fait quelque chose de presque héroïque en traversant la mer pour venir à Ouessant.

Il n'est guère de repas, non plus, où l'on ne déplore la garnison que le gouvernement a mise dans l'île. C'était aux temps oubliés de Fachoda. Vite on avait jeté deux ou trois

cents hommes d'infanterie coloniale dans Ouessant, qui se trouve dangereusement près de Brest. Et, pour les occuper, on construisit un fort. Depuis, les années ont passé : nous sommes à « l'entente cordiale » ; personne ne craint plus un débarquement des Anglais à la porte de Brest. Mais, comme vous pouvez penser, l'administration de la guerre n'a pas encore eu le temps de se faire une opinion sur ce point et le provisoire des coloniaux à Ouessant a des chances de durer toujours.

On imagine sans peine les dommages causés par ces coloniaux, — qui ne sont pas les plus doux et les plus faciles de nos soldats, — dans cette île habitée par des femmes. Il y a quelques années, il y eut quasi émeute, pillage des magasins, mise à mal de plusieurs filles par une bande de guerriers que l'alcool enflammait. Cela finit par du cachot.

Mais, sans parler de ces excès, on voit la pernicieuse action que peuvent avoir sur la population féminine de l'île les trois cents coloniaux qui sont là comme emprisonnés, privés de toutes les distractions qu'offrent les villes.

— C'est la fin de notre île, — disent les vieux habitants. — L'esprit public, les mœurs patriarcales, cette union et communion de tous ne résisteront pas à la présence parmi nous de ces terribles troupes coloniales.

Et avec eux se désolent les cinq ou six touristes que nous sommes, qui voudrions garder l'île pour nous et pouvoir respirer longtemps encore l'odeur de ses vertus anciennes.

A table, il y a, une ou deux fois par semaine, aux jours où *la Louise* arrive, quelques commis voyageurs qui viennent placer leurs marchandises — le plus souvent de l'alcool — dans l'île.

Ils apportent à Mélanie, notre hôtesse, des nouvelles de la terre et ils en demandent d'Ouessant. Alors on entend des propos comme ceux-ci :

— Êtes-vous toujours sur le *Vesper*? — dit un commis voyageur en dégustant son vin.

— Oui, il en reste quelques bouteilles, et du bon.

— A Molène, ils sont encore sur le *Cadix* : fameuse année!

On nomme les vins par le nom des bateaux échoués sur

lesquels ils ont été pris, comme ailleurs on indique les crus et les années.

Les années de naufrages sont les bonnes années d'Ouessant, et, pour peu que le bateau sinistré arrive en droiture de Bordeaux, on récolte du vin excellent dans l'île.

Les marins ne boivent guère que de l'eau-de-vie. Il n'est presque pas de maison à Lampaul qui n'ait, au rez-de-chaussée, un misérable débit. En semaine, les marins sont relativement sobres. Mais le dimanche, au lieu d'aller à la pêche, ils vont à la messe et au cabaret; — au cabaret d'abord, à la messe ensuite, puis, de nouveau, au cabaret.

On les voit traîner, deux par deux, leurs sabots dans les ruelles de Lampaul. En semaine, ils sont les plus silencieux des hommes; ils n'échangent pas quatre mots par jour. Le dimanche, ils se rattrapent et se racontent d'interminables histoires. Ils dépensent en un jour ce qu'ils ont économisé de paroles pendant le reste de la semaine.

Ils « chaloupent » un peu en marchant, roulent légèrement de droite et de gauche. Il y a peut-être des gens naïfs pour se figurer que c'est la démarche naturelle des marins, — qu'ils conservent à terre le mouvement imprimé en leurs moelles par les houles de la mer. — Erreur : c'est l'effet des petits verres de tafia absorbés dès le matin.

Il en est qui roulent au point de chavirer. Ils versent au bord des chemins et demeurent étendus, les bras en croix, les lèvres blêmes. Au soir, leurs femmes viennent les relever.

Tel est le dimanche du marin. Ainsi emploie-t-il le jour de repos que l'Église et l'État laïque lui réservent.

Hier soir, une jolie fille du pays est venue nous chanter des chansons populaires. Elle a de beaux yeux bleus, des cheveux châtains, le teint hâlé, une grande bouche et les dents les mieux rangées et les plus blanches qui soient. Elle parle de Brest, où elle a été pour le Quatorze Juillet, et sa joie éclate :

— Ah! monsieur, quel pays! De la musique, de la danse, des tirs, des carrousels... Et je demandais : « Mais les gens de ce pays meurent-ils jamais? C'est le paradis qu'ils habitent! »

Elle disait cela avec un accent charmant.

Elle chante une chanson sur des paroles modernes : *les Filles d'Ouessant*, mais la mélodie rappelle étrangement les mélodies orientales. C'est la même mélopée, sombre et traînante, la même accentuation de la note haute à la fin de la phrase, le même rythme si particulier.

Puis ce sont d'autres chants bretons, tristes et lents. On les chante aux noces, tous ensemble se tenant par la main et dansant. Ils disent le triste sort des femmes qui épousent des buveurs et qui finissent par vendre leurs jupes pour payer le cabaret.

Dès que la nuit arrive, les phares s'allument.

Celui du Stiff est un feu ancien à huile. Pendant sept secondes, il fixe sur vous un regard blanc, qui, soudain, s'éteint, puis devient rouge. Mais celui du Créach, électrique et perfectionné, jette sur l'île et sur la mer un faisceau intense, d'un éclat insoutenable, qui tourne sans cesse. C'est comme un éclair que l'on aurait capté et qu'on promènerait circulairement. Il passe, et le clocher de l'église sort brusquement de la nuit : on en voit les découpures fines, les arches à jour, où dorment les cloches, et, sur le cadran, les aiguilles lentes. Tout cela surgit de l'ombre et y rentre aussitôt. Un clin d'œil, et déjà l'éclair est loin : il a montré, un cinquième de seconde, les maisons basses du bourg, il a couru sur la baie de Porspaul, réveillé le hameau de Prat, caressé en passant la croupe énorme du Corce, il a fait le tour immense de l'horizon en sept secondes, — et déjà il reparaît, fouette à nouveau de lumière les mêmes trous d'ombre, s'en va et revient, sans fatigue, sans bruit... Au fond de ma chambre, son éclat n'arrive pas, mais son passage éclaire par réflexion les murailles et je vois, au ciel, une traînée de clarté dans les nuages.

*
* *

Une femme descend la grande rue de Lampaul, devant l'auberge Stéphan. Elle a une quarantaine d'années, l'allure hommasse; des mèches raides de cheveux blonds s'échappent de la

calotte noire qu'elle porte comme toutes les filles d'Ouessant. Le visage est vulgaire et sans caractère, les traits gros, le regard dur, un peu étrange, l'aspect renfrogné; elle a le costume de l'île, — la jupe courte noire et la calotte, — mais, alors que les autres femmes ont, sinon de la coquetterie, du moins de la propreté, elle est négligée, désordonnée et sale. Elle va dans la rue, tirant d'un coup sec ses gros sabots, ne regardant ni à droite ni à gauche, ne saluant personne, ne s'arrêtant pour causer avec personne, — comme si elle était brouillée avec le bourg entier; — elle marche hostile et entourée d'hostilité.

Quelqu'un, à côté de moi, me dit :

— C'est Rose Héré.

Rose Héré, cela!... Rose Héré, une des héroïnes de l'île, dont le nom a été porté dans la France entière par les journaux... Rose Héré, cette virago crasseuse et bourrue!... Quelle désillusion!

Je me rappelle son histoire. Elle avait sauvé, au péril de sa vie, un canot que montait une douzaine d'hommes du *Vesper* échoué dans le brouillard. On racontait qu'elle s'était jetée à l'eau, à la pointe de Pors-Coret, dans les écueils et parmi les vagues furieuses, pour aller à la rencontre de ce canot qui allait se fracasser sur les rochers. Une fois au canot, elle avait pris la barre, avait doublé la pointe et amené ses douze hommes dans une petite anse sûre de la côte est. Alors grande rumeur et grands éloges. L'exploit de Rose Héré avait été publié hyperboliquement par quelques journalistes en quête d'articles sensationnels : prix Montyon décerné par l'Académie française; venue à Paris de Rose Héré triomphante; séance solennelle à l'Institut; souscription faite par un des grands journaux; l'argent réuni sert à acheter un bout de terrain à Ouessant, à construire une maison pour Rose Héré et à lui assurer quelques rentes. Il ne manque à ce beau tableau que la croix d'honneur. Et voilà la liste des simples et obscures héroïnes de France plus longue d'un nom...

J'imaginais donc trouver une Rose Héré quasi reine d'Ouessant, entourée du respect, de la bienveillance de tous. Il me fallut déchanter. Elle n'a pas d'amis dans l'île, elle y vit de la façon la plus solitaire et presque sauvage. Elle a l'abord abrupt, comme je l'expérimentai quand j'allai lui faire visite dans

sa petite maison neuve, à flanc de coteau, au sortir de Lampaul.

Je la trouvai, dans une chambre empuantie de fumée, occupée à gratter le fond d'une casserole. Elle refusa de répondre même à mon salut et, aux questions bienveillantes que je lui posai, je n'eus qu'un grognement.

Lorsque je racontai ma visite à mes amis de l'île, ils eurent un haussement d'épaules signifiant que, de Rose Héré, rien ne les étonnait.

Étant sur les lieux et ma curiosité piquée, je m'informai avec plus d'exactitude de ce qu'était Rose Héré et du rôle précis qu'elle avait joué dans cette fameuse nuit où le *Vesper* s'était échoué sur la côte. Et voici ce que j'appris.

Rose Héré habitait avec ses sœurs, toutes assez à l'écart et peu aimées. Pauvres, étranges, querelleuses, elles ne frayaient guère avec leurs voisins. Le 2 novembre 1903, comme il y avait du brouillard, Rose Héré partit de chez elle vers les trois heures et demie du matin, soi-disant pour aller pêcher des berniques. — Les berniques sont des coquillages qui s'attachent aux rochers et dont les Bretons sont friands. — Pourquoi aller en pleine nuit chercher des berniques? Il y a là quelque chose d'inexpliqué et d'inexplicable. Il est certain qu'on ne voit point les coquillages de nuit, qu'il n'y a aucun avantage et maintes difficultés à les chercher dans les ténèbres. Il y avait donc quelque autre raison à la sortie de Rose Héré, mais la bizarrerie de ces gens suffit à expliquer cette sortie nocturne sans qu'on y fasse intervenir nulle galanterie.

Quoiqu'il en soit, voici Rose Héré se dirigeant vers la pointe de Pors-Coret. Il y avait un brouillard épais. On a appelé Ouessant « l'île des femmes » ; on pourrait mieux la dénommer « l'île des brumes », car elle en est à tous moments entourée. Rose arrive, au petit matin, dans les rochers de Pors-Coret. La mer était forte : elle l'est presque toujours à cet endroit. Ailleurs, par temps de brouillard, l'eau est calme ; à Ouessant, il y a du brouillard à la fois et des vagues. Rose entend des cris qui viennent de la mer : elle s'avance sur les rochers aussi loin qu'elle peut aller. A la lueur de l'aube, elle aperçoit un canot monté par quelques hommes qui lutte contre le courant. Il est en danger d'être fracassé contre les roches...

A ce moment-là, Rose Héré ne songea pas une minute à se jeter à l'eau pour aller au canot. Quiconque a vu des côtes rocheuses, semées d'écueils, sait assez qu'un bon nageur ne s'y risque pas impunément quand la mer est forte; or Rose Héré ne savait même pas nager : donc pas l'idée d'aller au canot. Mais les hommes, voyant cette femme, voulurent lui jeter un bout de câble pour établir un va-et-vient entre eux et la rive. Ils lancèrent le câble sans atteindre Rose Héré; une seconde tentative n'eut pas plus de succès. A la troisième fois, Rose saisit la corde, mais, dans l'effort qu'elle fit, elle glissa sur la pierre mouillée et tomba à la mer. Elle se cramponna au câble de toutes ses forces, sachant que, si elle le lâchait, elle était perdue. Les hommes la tirèrent à eux et la hissèrent dans le canot. Lorsqu'elle y fut, elle leur indiqua ce qu'ils avaient à faire. Comme tous les habitants d'Ouessant, elle savait qu'on ne pouvait remonter à rames le courant violent et entrer dans la baie de Porspaul : elle dit aux hommes de doubler la pointe qui se trouve à l'est de l'île et de se réfugier dans un petit port très abrité de la côte est. Parmi les coups de mer, il leur fallut deux heures pour arriver à Pen-ar-roch.

C'est ainsi que Rose Héré sauva quatorze hommes du *Vesper*, connut les joies du triomphe à Paris, et a jusqu'à la fin de ses jours une petite maison au fond de la baie de Porspaul.

Je laisse au lecteur de décider la part que l'héroïsme et le hasard ont joué dans l'histoire véritable de Rose Héré.

Les gens de l'île en disent, sans envie :

— Elle a eu beaucoup de chance.

***

On ne voit guère que des femmes à Ouessant. Elles sont plus aimables que Rose Héré, plus gracieuses aussi et gentilles, toujours prêtes à vous saluer d'un sourire timide et candide à la fois.

Les hommes sont partis. Ils appartiennent à la mer.

Quelques-uns d'entre eux, la minorité, font la pêche. Ils vont

pêcher les homards au large, près des récifs dangereux, dans les courants qui tourbillonnent autour du rocher redoutable de la Jument. Quand la mer est trop méchante, ils restent sur la falaise, abrités derrière un rocher, à voir venir le temps. Et ce sont aussi de longues stations dans les cabarets.

Les autres font de la navigation hauturière, soit au service de l'État, soit dans la marine marchande. Ces gens d'Ouessant aiment les grands voyages. Ils ont l'âme aventureuse, et jamais rassasiée, de Simbad le marin. La mer les prend jeunes et les garde longtemps. Ils embarquent comme mousses. A vingt ans, ils entrent dans la marine d'État; ils y servent cinq ans. Beaucoup y restent pour prendre des grades. Mon logeur ici, le père Le Gall, a vingt-cinq années de service. Il est sorti de la marine de guerre comme premier maître, avec une belle retraite, le ruban rouge à la boutonnière et cinq ou six autres décorations. Voilà un bel exemple pour les jeunes mousses de l'île, et c'est une simple et parlante leçon de choses que de voir M. Le Gall se rendre à la messe, le dimanche, portant le ruban de la Légion d'honneur au revers de son veston noir.

D'autres ne réengagent pas et courent le monde sur des navires marchands. S'ils reviennent au pays, ce n'est qu'en passage, pour de brèves vacances. Ils se marient entre deux voyages, font des enfants qui naissent quand les pères sont déjà loin, — à San-Francisco ou dans les mers de Chine. — A chaque retour, leur famille s'accroît d'un nouveau membre.

Les femmes restent dans l'île, élèvent les enfants et s'occupent des champs. Car il y a des champs de blé, d'avoine, de seigle et d'orge sur cette île sans arbres. La terre, en ce climat humide et doux, est fertile et donnerait beaucoup si l'on savait la cultiver. Mais on lui demande peu, et mal. Ah! quelles antiques méthodes applique-t-on encore à Ouessant! On coupe le blé avec des faucilles, comme au temps de Booz: on le bat avec des fléaux, dans les cours des fermes, sur le sol dur et aplani.

Je me promène à travers la campagne dorée d'Ouessant, aux premiers jours d'août. Les femmes moissonnent. A toutes distances, sur les terrains onduleux, on voit des silhouettes noires se pencher sur les gerbes jaunes des blés. Elles les lient, les entassent sur des charrettes à deux roues, et, le soir, on les

rencontre, ramenant le blé à la ferme après une rude journée de travail.

Pas un pêcheur qui veuille les aider. La terre, les pêcheurs ne la connaissent pas; ils ne lui demandent rien, il la laissent aux femmes.

Pendant quatre ou cinq jours, dans les hameaux et dans les fermes isolées, on n'entend que le bruit des fléaux qui s'abattent en cadence sur le blé étalé. On voit, par-dessus les murs bas, les torses vigoureux et les têtes des femmes s'abaisser et se relever alternativement. Deux par deux, ou quatre par quatre, les unes en face des autres, elles avancent et reculent, au rythme sec et martelé des fléaux, et semblent danser un pas ancien et cérémonieux avec force révérences.

Elles ont adopté le costume le plus commode pour leur vie de labeur, un costume pittoresque, original, qui leur est propre, dont elles sont fières tant qu'elles sont dans leur île, mais qu'elles osent à peine porter, par crainte des railleries, quand elles vont à « la grande terre ».

Leurs cheveux, uniformément coupés, tombent à trois doigts de leurs épaules; ils sont divisés, au milieu, par une raie. En semaine, une calotte plate de drap noir; le dimanche, une cape en mousseline blanche et raide, cape à angles droits qui colle sur la tête. Elles ont une jupe courte, noire aussi, qui leur vient aux chevilles; un corsage également noir. Rien n'est plus sévère, comme on voit, que leur accoutrement : elles semblent être toutes condamnées à un deuil prématuré et durable. Elles ne se permettent, le dimanche, qu'un rien de couleur, un bout de ruban qui passe à leur corsage.

Elles sont, pour la plupart, d'un type assez beau, droites, bien taillées, brunes, le visage accentué, le nez long, les arcades sourcilières grandes. Elles ne ressemblent en rien aux Bretonnes du continent. Elles ont plutôt quelque chose d'Italien. Cela a frappé beaucoup de gens. Alors on a imaginé que des Italiens avaient émigré en nombre, au seizième siècle, dans l'île. Mais aucun document ne supporte cette hasardeuse hypothèse.

Elles sont simples et honnêtes, très naïves aussi et ne se défient de rien, sauf des gens qui veulent les photographier. Le curé leur a donné la peur de figurer sur les cartes postales

que l'on vend aux étrangers. La vie, à Ouessant, a été patriarcale pendant des siècles; chacun y connaissait chacun, les riches — oh! si peu! — parents des pauvres et leur venant en aide, tous menant à peu près la même existence simple et monotone. Elles sont bonnes chrétiennes : le dimanche, l'église est bourdonnante de leurs voix sourdes, à la messe et à vêpres. C'est un spectacle assez émouvant que celui de toutes ces femmes à figure couleur de buis sous leurs coiffes blanches, agenouillées dans la grande église de Lampaul. Mais l'odeur qui se dégage de cette foule rend le séjour difficile ailleurs que dans les portes : le parfum des vertus rustiques est âcre... Ces filles croient un peu aussi aux esprits, aux lutins que l'on rencontre sur la lande, dans les nuits où la brume se mêle aux rayons de la lune.

Comme il y a toujours eu ici plus de femmes que d'hommes, on a parlé de coutumes particulières. On a dit que les filles y faisaient la cour aux garçons. Pas plus qu'ailleurs, à ce que je vois. On cite un proverbe : « Prends quand tu trouveras, nous n'aurons pas chacune le nôtre ». Un écrivain breton a même assuré qu'on pratiquait jadis ici une sorte de mariage à l'essai, que la jeune fille allait habiter chez son fiancé pendant quelque temps et que, s'ils se plaisaient à l'usage, ils demandaient au curé de bénir leur union. J'ai vainement interrogé des personnes de l'île qui en connaissent bien les coutumes : elles n'ont jamais entendu parler de celle-là.

Les femmes travaillent dur, pour avoir de quoi vivre et nourrir les enfants. Le père envoie rarement de l'argent. Les jours où la mer est en grande colère, elles pensent à lui : où est-il? le temps lui est-il clément?... On apprend parfois qu'un tel a disparu; de tel autre, on reste sans nouvelles.

Aujourd'hui, en lisant le journal de Brest, je vois que l'on signale, en un seul courrier, sept matelots perdus en mer, enlevés par une vague ou égarés sur leur doris dans la brume des bancs de Terre-Neuve.

Lorsqu'on est informé, à Ouessant, du décès d'un marin de l'île en mer, il y a une cérémonie curieuse et touchante.

On fait une croix de bois, la *proella*, qui passe pour représenter celui qui n'est plus. On convie les parents et les amis

du mort à une veillée funèbre. La *proella* est mise sur une table recouverte d'une serviette; on dispose autour d'elle deux ou trois cierges. Puis une « prieuse » lit la Vie des Saints et dit les prières des morts avec les assistants. On a soin de laisser les portes ouvertes, de façon à ce que les pauvres âmes qui errent dans la nuit puissent écouter les prières. Les parents offrent à boire du cidre et du tafia et servent un *far* : — le *far* est une galette que l'on fait à Ouessant. — Puis on reste à causer : les marins racontent leurs voyages et les dangers qu'ils ont couru. Au matin, le clergé vient chercher la *proella*, que l'on porte en cortège à l'église. Une messe y est dite en l'honneur de celui qui n'est plus. Enfin on dépose la *proella* dans un petit monument spécial, au cimetière.

J'ai vu le monument des *proella*. Tout autour de lui, sur les tombes, je n'ai lu que des noms de femmes...

Il y a aussi des petites filles, à Ouessant. Elles sont habillées comme les femmes et ce sont de précieuses petites poupées que l'on voit jouer autour des calvaires, ou se rendre à la messe en grande tenue, le dimanche. Elles ont déjà les cheveux coupés court sous la coiffe plate et raide en mousseline. Elles portent, à l'exemple de leurs mères, une simple jupe de drap noir qui leur tombe jusqu'aux chevilles. Ces longues jupes donnent aux petiotes de cinq ou six ans une démarche comiquement sérieuse. Elles ressemblent ainsi à des diminutifs de femmes, à des femmes aux visages frais, sans une ride, sans un pli de douleur; elles ont des yeux attendrissants de candeur, les yeux graves que l'on trouve chez presque tous les gens de cette île, où les vents et les tempêtes rendent les âmes sérieuses. Ces yeux sont larges, bien découpés, le plus souvent bruns, parfois couleur de lin pâle; parfois aussi du ton ardoise, très foncé, qu'a la mer profonde, au ras de certains rochers, au nord de l'île.

Au-dessus de la jupe, un corsage droit, serré, attaché sur le devant par des épingles de verre à grosse tête; entre les deux bords du corsage passe un ruban de couleur crue. Sur les enfantines et étroites épaules, un petit châle de cotonnade est plié, où est imprimée une couronne de fleurs très voyantes, dans les rouges vifs.

Je ne me lasse pas de regarder ces petites aller et venir en trébuchant, si sérieuses, — les grandes emmenant les petites par la main à l'école, — ou s'amusant autour des maisons, le soir.

J'en interroge une :

— Où est ton père?

— A la mer.

— Y a-t-il longtemps que tu ne l'as vu?

Elle répond oui, de la tête. Elle ne sait pas le compte du temps.

A une autre :

— Et ton père?

— Il est à Lorient.

Tous les pères sont partis.

⁂

Il faut avoir un peu vécu à Ouessant pour comprendre ce que les sinistres sur ces côtes traîtresses ont rapporté à l'île.

Du temps où l'on construisait des bateaux en bois, la récolte de bois sur les rochers était assez considérable, chaque année, pour suffire à tous les besoins des habitants. Entrez dans une maison : les vieilles armoires dans lesquelles on couche sont du bois d'épaves; épaves aussi, les cloisons, les portes, les fenêtres. On voit souvent, comme fenêtres aux portes d'entrée, des hublots. Ces hublots éclairaient les cabines de quelque beau et fier voilier qui, un jour de tempête, trouva sa fin sur les rocs aigus d'Ouessant.

Jusqu'à ces années dernières, on découvrait dans mainte pauvre demeure des services de porcelaine de Chine très précieux, qui venait de quelque navire échoué. Mais les antiquaires ont passé... Tandis que la salle à manger de l'auberge Stéphan s'orne de cette belle glace au cadre doré qui refléta le salon de *la Ville de Palerme*, dans ce salon, aujourd'hui, s'abritent des crabes et des homards, par trente pieds d'eau, à la pointe de Pern.

Le Vesper, qui s'est perdu sur les mêmes roches, voilà cinq ans, portait une riche cargaison de vins, de bougies, de cognac,

d'huile. Malgré les gendarmes venus en hâte du Conquet, ce fut grande liesse dans l'île : des centaines de barriques de vin étaient à la côte; les gens buvaient à même, dans le creux des rochers. On raconte qu'un gendarme voulut empêcher une vieille femme de puiser à une barrique à moitié défoncée.

— M'empêcher de boire! — cria-t-elle. — Regarde, gendarme!

Et elle sauta dans la barrique. Elle en avait jusqu'au cou. — N'est-ce pas le duc de Clarence qui se noya dans un tonneau de malvoisie?

Des milliers de bougies flottaient sur la mer : les gens, malgré gardes et douaniers, se rendaient à la côte et pêchaient des bougies.

Jamais il n'y eut naufrage si joyeux et si bienvenu! Aucune mort, l'acte « héroïque » de Rose Héré, et une admirable cargaison à la côte, toutes les grèves de l'île garnies de pièces de vin, de caisses de savons et de thé. Jour et nuit, la population allait s'approvisionner sans gêne aucune. On se prêtait des récipients pour recueillir le vin ou le savon. En vain l'autorité essaya-t-elle de prendre quelques mesures préservatrices. On employa les soldats de la garnison pour garder les grèves : ils n'avaient pas été deux heures en surveillance qu'ils étaient hors d'état d'empêcher quoi que ce fût. Finalement, la compagnie d'assurances ayant promis un louis par barrique sauvée, on mena quelques pièces de vin jusqu'aux casernes.

Ces sinistres sont si nombreux qu'on les exploite régulièrement. Deux entrepreneurs ont acheté le droit d'explorer la côte, à l'aide de scaphandriers. Dans la ruelle qui mène à l'auberge, j'entends, le soir, des voix gutturales chanter des mélodies populaires espagnoles : les chanteurs sont des Espagnols, en effet, qui travaillent comme scaphandriers à la pointe de Pern. Un Français s'est réservé la côte est. Ah! si l'on pouvait plonger assez profond!... Que de millions dorment par trente ou cinquante mètres d'eau!... Il y a là, tout proche, le *Drummond Castle*, le grand vapeur de la *Castle Line* qui s'est perdu sur un écueil entre Ouessant et Molène, voilà peu d'années.

Ce fut tragique. Les passagers, tout à la joie de revoir l'Angleterre en revenant de l'Afrique du Sud, avaient organisé un

bal, pour le dernier soir. Les femmes étaient en toilette et montraient leurs bijoux; à table, le champagne avait coulé pour tout le monde, — pour les officiers aussi, et peut-être trop! — Malgré la brume assez épaisse, le bateau filait à grande allure, sans ralentir. On pensait doubler Ouessant bien au large. Au lieu de cela, le *Drummond Castle* entra à toute vapeur dans la passe étroite du Fromveur, frôlant les îles Banec et Balanec. Il se déchira sur un écueil. La vitesse acquise était telle qu'il continua, emporté par son élan, et ne sombra qu'un kilomètre plus loin.

Le lendemain matin, des pêcheurs de Molène tirèrent de l'eau, par hasard, deux personnes accrochées à des bouées de sauvetage. Les autres passagers et l'équipage avaient disparu Le courant ramena quelques cadavres sur les grèves...

Ce qui reste du *Drummond Castle* est maintenant par quarante mètres d'eau. Il revenait du Cap et rapportait de l'or du Transvaal. Il avait, il a encore des millions à bord. Mais ils sont hors de l'atteinte des scaphandriers.



Les jours passent, monotones et variés.

On se lève, on regarde le ciel et puis la mer : c'est la principale occupation. Le ciel est changeant. Parfois des nuages, parfois un grain, des averses qui galopent à travers pays; puis du soleil, de grands coups de soleil : la mer étincelle au loin et des vapeurs légères traînent sur elle comme des écharpes. Un coup de vent d'ouest les balaie, des nuages cachent le soleil : la mer s'assombrit. Quelques heures encore, et c'est, dans un ciel opalin, un couchant lumineux et ambré, d'une délicatesse infinie. Avec la nuit, des brouillards tombent sur les prés ras; bientôt on entend la voix sourde et mugissante de la sirène du Créach; encore un coup de vent, qui chasse les brouillards humides, et la face pâle de la lune apparaît...

Les journées sont les mêmes, toujours : des promenades sur les prés ras des falaises, parfois un bain furtif dans une anse abritée où n'entrent pas les terribles courants qui tournent autour d'Ouessant; de longues heures à flâner, ou à

ne rien faire du tout, dans le chaos magnifique des rochers. S'il pleut, on s'abrite sous une pierre surplomblante; le soleil revenu, on reste sans fin à regarder la mer s'amuser en grondant autour des rocs éboulés. On passe, en revenant, par les hameaux; on échange quelques mots avec les filles qui se reposent dans la cour des fermes; ou bien, c'est une conversation plus longue avec un Ouessantin de vieille souche, Alexandre Stéphan, qui sait des choses et des choses sur son île. On descend sur le port : *la Délivrance* est arrivée de Brest à voile; on n'a pas pu aller travailler au phare de la Jument; un torpilleur est annoncé pour demain; *la Louise* est au Stiff, — voilà ce qu'on apprend, et cela suffit.

Les nouvelles du continent mettent si longtemps à parvenir ici qu'elles perdent en route le rien d'intérêt qu'elles pouvaient avoir : on se détache peu à peu des soucis puérils qui absorbent notre attention et gâtent nos jours dans les villes; on se déprend de ce qu'on imaginait vous être indispensable. De calmes soirées sous la lampe, se coucher tôt et dormir fort, recommencer chaque matin à examiner le ciel et la mer, à vivre en plein air, à parler peu et simplement avec des gens simples, à regarder la vie comme un spectacle au lieu de s'y mêler et d'y vouloir jouer un rôle, à contempler la face éternellement belle et diverse de la nature, — c'est là le charme et le bénéfice des heures d'Ouessant.

CLAUDE ANET

CARRIÈRE D'ARTISTE[1]

IX

— Quand vous arriverez au troisième, monsieur, montez, montez toujours ! Vous trouverez un petit escalier tournant, en bois. Ça vous conduira à l'atelier.

Ainsi renseigné par la concierge parisienne, Fenwick traversa la cour d'une vieille maison de la rue du Bac. Ses yeux furent retenus un moment par le charme sévère de son architecture, les fenêtres à corniches et à petits carreaux, solidement encadrées d'une large bordure blanche, les murs de pierre et le toit élevé, avec des lucarnes de style classique. Chaque ligne, chaque teinte contribuait à composer un ensemble de sobre correction, dont le temps, même en l'altérant, n'avait fait que rehausser l'effet.

Cette maison, à l'époque de Saint-Simon, avait appartenu à l'un de ces ducs de création nouvelle, dont les prétentions monstrueuses à occuper le même rang que les véritables pairs de France excitaient la rage folle de l'auteur des *Mémoires*.

Divisée maintenant, elle était louée à une multitude de familles, — depuis le bas, où habitait la richesse, jusqu'aux mansardes, qui logeaient des pauvretés décentes et des misères

1. *Published October first nineteen hundred and eight. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* HACHETTE ET Cie.

Voir la *Revue* des 15 août, 1er et 15 septembre.

d'artistes. Le premier étage était occupé par un député, ancien ministre, un des chefs du centre gauche ; au sixième, un rapin pouvait trouver une chambre à 16 francs par mois. Mais il fallait que ce fût un rapin rangé, paisiblement ambitieux, comme le logis lui-même, qui sans cela ne l'eût pas longtemps souffert dans ses murs respectables.

Fenwick escalada les étages, découvrit le petit escalier de bois, grimpa toujours. En haut, il trouva un étroit corridor le long duquel il tâtonna, dans une complète obscurité. Soudain, tout au bout, une porte s'ouvrit, une silhouette se dessina dans l'embrasure.

— Fenwick, c'est vous ? A la bonne heure !... Il n'y a pas de marches... Le plancher est resté au naturel depuis 1680, mais tout de même vous ne vous casserez pas le cou.

Fenwick atteignit la porte ouverte et Dick Watson l'introduisit dans le vaste atelier. Le visiteur, stupéfait, regardait autour de lui. L'immense grenier du vieil hôtel avait été sommairement organisé pour cet emploi nouveau : un grand vitrage l'éclairait, au nord, les murs étaient grossièrement blanchis de plâtre. Mais tous les vents du ciel soufflaient à travers les minces parois, à travers les fentes et sous les larmiers du toit, tandis qu'au milieu une flaque d'eau, produit d'un récent orage, témoignait de la facilité avec laquelle pluie et neige entraient à volonté.

— Dites ! — interrogea Fenwick, désignant la flaque d'eau, — votre santé supporte un pareil état de choses ?

Watson frissonna :

— Pas par cette température. Je déménage la semaine prochaine. En été, le gîte ne manque pas d'agrément... C'est une vraie chance que je vous aie aperçu, hier, à cette exposition. Comment allez-vous ? Il y a bien deux ans, je crois, que nous ne nous sommes rencontrés.

— Je vais bien, — dit Fenwick, acceptant un siège boiteux et une cigarette.

Watson en alluma une, pour son compte, et, les poings sur les hanches, examina son ancien ami.

— Je vous ai connu meilleure mine. Qu'est-ce qu'il y a ? Auriez-vous passé l'été à Londres, à travailler ?

— Je vais très bien, — répéta Fenwick avec une légère gri-

mace, — ou du moins j'irais bien si je pouvais gagner ma vie, et peindre les tableaux que j'ai envie de peindre.

Il leva les yeux.

— Pourquoi ne le faites-vous pas? — dit Watson.

— Parce que... avec tout cela... il faut vivre!

Watson se jucha sur son grand tabouret, sans cesser d'examiner son ami. Depuis longtemps, Fenwick avait pris l'habitude d'être vêtu avec soin, comme il faut l'être dans les salons, de fréquenter les bons tailleurs. Mais, ce jour-là, sa figure fatiguée, ses cheveux en désordre, son costume relativement fané rappelèrent à Watson un passé lointain : — l'atelier de Bloomsbury, douze ans auparavant, et le beau garçon gauchement provincial avec son accent du Nord.

Du reste, Fenwick était plus beau maintenant que dans sa jeunesse et l'œil observateur de Watson le remarqua. Les cheveux, un peu grisonnants, avaient reculé sur les tempes; le front plus vaste, creusé de fortes rides, abritait plus noblement que jadis la vivacité toujours surprenante des yeux. Le port de la tête était plus fier et plus assuré. Si l'on comptait par années, Fenwick était encore un jeune homme, Watson ne l'ignorait pas. Néanmoins son aspect actuel trahissait une sorte de découragement prophétique, une vitalité décroissante.

— Eh bien! — dit brusquement Watson, — vous vous êtes surmené!... Êtes-vous raccommodé avec l'Académie?

— Grand Dieu, non! — déclara Fenwick, en riant.

— Où avez-vous exposé cette année?

— A la galerie que je loue toujours. Et j'ai envoyé quelques toiles à la *Grosvenor Gallery*.

Watson hocha la tête.

— C'est une vraie pitié! Vous étiez entré : vous auriez dû rester, et devenir vous-même une puissance.

L'attitude de Fenwick se raidit.

— Je n'ai rien regretté, jamais... pas un seul instant... sauf le ridicule de cette scène.

La scène à laquelle il faisait allusion, Watson se la rappelait. Deux ans plus tôt, elle avait fait jaser pendant quelques jours le Tout-Londres artiste. Fenwick, récemment élu Associé de l'Académie, parvenu à ce qui semblait le sommet de ses premiers succès, avait envoyé au Salon de Printemps un

tableau qui sembla médiocre au comité : on le plaça mal. Là-dessus, Fenwick se précipita à *Burlington House*, décrocha son tableau, fit une scène violente au comité stupéfait et emporta son œuvre, en jurant qu'il donnerait sa démission. Et, en effet, il écrivit au *Times* une lettre furieuse, où les rancunes, les griefs et les déboires de dix années d'ambitions et de luttes s'exprimaient en une rhétorique violente. Cette lettre devait naturellement consommer la rupture entre son auteur et l'art anglais officiel. Watson, qui voyageait sur le continent lors de cette histoire, l'apprit avec des sentiments très mélangés. « Ce sera pour lui le triomphe... ou la ruine définitive! » pensa-t-il; — et ce jugement se fondait sur une connaissance assez approfondie du caractère de John Fenwick. — Il attendit la suite avec anxiété, mais rien de plus ne lui était parvenu. Fenwick semblait continuer à exposer, à écrire dans les journaux, et, autant que pouvait le savoir son ami, à vendre sa peinture. Aujourd'hui cependant l'aspect de l'homme que Watson avait devant lui n'indiquait pas la prospérité,

Après avoir lui-même mis la conversation sur ce sujet inépuisable, Watson eût aussitôt souhaité de l'esquiver. Nerveux, facilement agacé, il ne saurait peut-être que répondre à certaines confidences.

Mais Fenwick était venu tout prêt à éclater, et Watson avait imprudemment touché le ressort. La cigarette aux dents, il déclama ses griefs; ses yeux flamboyaient, sa main distraite jouait avec le chien de Watson, — un terrier écossais qui le flairait et se frottait contre lui. — Toute cette litanie d'injures que chaque génération entend de la bouche des débutants et qui ne s'arrête que lorsque ceux-ci sont « arrivés », — jaillissait copieusement de ses lèvres. Il était pourtant à l'âge où, le plus souvent, apaisé par le succès, l'artiste déjà mûri oublie les révoltes de sa jeunesse. Mais son langage demeurait celui-là, et d'une révolte furieuse! La décadence de l'art et des artistes anglais, le mercantilisme honteux de l'Académie, l'absence de tout enseignement élevé, de toutes traditions supérieures, de toute école digne d'un tel nom, la vulgarité du public, depuis la royauté jusqu'au bas de l'échelle, le snobisme des riches dans leurs rapports avec l'art, — toutes ces jérémiades

qu'il récitait étaient à peu de chose près les mêmes — *mutatis mutandis* — que celles dont, un demi-siècle auparavant, le pauvre Benjamin Haydon avait rempli cette autobiographie qui est un des documents capitaux de la vie d'artiste. Cette ressemblance s'imposa à Watson.

— Ma parole ! — fit-il avec un bizarre sourire, — vous me rappelez Haydon.

Fenwick eut un tressaillement. D'un geste impatient, il repoussa le chien, qui gémit.

— Voyons ! j'espère n'être pas si bas que cela ! — répliqua-t-il brutalement.

Watson regrettait déjà sa réflexion. Dans leur mémoire à tous deux passait l'image de Haydon étendu, après son suicide, au pied de ses immenses toiles que nul n'avait voulu acheter.

— Je ne sais vraiment — reprit Watson — ce qui vous fait parler ainsi. Votre nom figure partout dans les journaux. Vous avez une grande réputation, et j'imagine que votre clientèle se soucie peu de l'Académie...

Fenwick secoua la tête :

— Il y a plus d'un an que je n'ai rien vendu, sauf un portrait ignoble, une des pires choses que j'aie jamais peintes.

— C'est fâcheux... Je suis souvent dans cette situation-là... mais vous... vous n'y êtes pas habitué !

Fenwick ne répondit pas. La sensibilité affinée de Watson devina aussitôt que, malgré leur amitié, cette comparaison avec lui-même n'était pas pour plaire à son interlocuteur. En effet, lorsque Watson avait quitté l'Angleterre pour commencer la vie errante qu'il menait depuis environ trois ans, un tel rapprochement eût semblé tout à fait grotesque. Fenwick était alors dans le plein de ce qui semblait la « première période » de sa carrière, ce triomphe d'un « jeune », triomphe éclatant, bruyant, contesté, d'où partent beaucoup de routes menant à des buts qui peuvent être fort différents ; mais pour lui, à cette époque, tous les présages étaient favorables. Ses tableaux comptaient toujours parmi les « clous » des Salons de Printemps. Il groupait autour de lui des élèves enthousiastes qui travaillaient dans l'atelier de sa maison neuve ; des jurys étrangers le comblaient de mentions et de médailles. On le

savait sur le seuil de l'Académie; le bruit courait qu'il gagnait beaucoup d'argent. La « société » l'avait d'abord accueilli comme le protégé de Lord Findon, l'ami de madame de Pastourelles; maintenant elle était toute disposée à le fêter pour lui-même, artiste de génie et si « original »! Il avait une foule d'ennemis : tous les « lutteurs » en ont. La critique relevait sévèrement dans son œuvre certains défauts graves dus à l'insuffisance de sa première éducation, défauts que le temps pourrait modifier — ou rendre typiques. — Mais il faut bien que la critique « cause »; et le public, fasciné par ce talent neuf et audacieux, ne semblait pas en tenir compte...

A mesure que ces souvenirs défilaient dans l'esprit de Watson, sa figure massive, aux joues creuses, prit une nouvelle expression, celle du visionnaire qui reconnaît dans les événements l'étrange vérification d'instincts et de pressentiments obscurs, auxquels lui-même n'osait croire qu'à demi.

Fenwick et lui étaient devenus, depuis bien des années, de vrais amis et, à certains égards, des amis très intimes. Dans ces derniers temps, ils ne s'étaient rencontrés que rarement et ni l'un ni l'autre n'avait le goût de la correspondance; mais le vigoureux sentiment de leur sympathie et de leurs affinités réciproques subsistait malgré tout. Ce sentiment avait eu son origine assez inattendue dans le prêt d'argent fait par Watson à Fenwick, aux jours de détresse. Plus d'un avait prédit que cette amitié cesserait quand le succès viendrait à Fenwick. Watson ne s'intéressait pas aux gens prospères et les supportait mal. Sa liaison avec Cuningham n'existait presque plus depuis que ce peintre habile avait fait preuve de l'adresse habituelle aux Écossais, et conquis la fortune. Mais l'affection de Watson pour Fenwick n'avait jamais vacillé, même durant la grande flambée de son succès.

Son mélancolique instinct de Celte, joint à la supériorité d'âge, l'avait-il averti, dès le début, que lui et Fenwick appartenaient, en réalité, à la même race, — cette race des malchanceux, dont le bonheur ne fut jamais écrit dans les astres?...

Watson continuait à regarder fixement son compagnon; ses yeux rêveurs observaient attentivement l'agitation et l'abattement de Fenwick. Il prenait note de tous les faits pénibles qui

ressortaient de ses discours : réputation déclinante, difficultés d'argent; enfin, — et c'était le plus grave, — une défiance de soi et de son talent que Watson ne se rappelait pas avoir jamais remarquée en lui jusque-là.

— Mais vous avez dû gagner de grosses sommes? — dit-il tout à coup, l'interrompant.

Fenwick, embarrassé, se détourna.

— Sans doute. Seulement, il a fallu payer la construction de ma maison et de mon atelier. J'ai essayé de les vendre : autant essayer de vendre un éléphant blanc!

— Bâtir est une fâcheuse maladie, — prononça Watson, lugubre; — elle a ruiné une foule de gens, à commencer par Louis XIV et Walter Scott. Ne possédez pas même une grange : tel est mon principe! De cette façon, il vous sera impossible de la démolir pour en construire une plus vaste... N'empêche que ce soit sottise de parler comme vous le faites! Votre talent demeure ce qu'il était... ou plus grand. Vous n'avez qu'à peindre : tout ira bien. Mais, si vous persistez à gaspiller votre temps en écrivant des lettres aux journaux, des pamphlets et autres choses de ce genre, alors...

Il haussa les épaules.

Fenwick accueillit de bonne grâce cette réprimande.

— J'ai achevé en huit mois trois grands tableaux... Si on me les achetait!... Et maintenant je suis à Paris (il hésita)... pour une commande... J'ai promis à C... (il nomma un acteur directeur de théâtre, fort connu à Londres) de l'aider à monter une nouvelle pièce... Je n'ai encore jamais rien fait de pareil, mais...

Il rougissait et semblait confus.

— De quoi s'agit-il?... des décors du *Collier de la Reine*? J'ai vu des réclames dans les journaux... Pourquoi pas? J'espère qu'on vous paie bien!... Alors vous irez à Versailles, naturellement?

Fenwick répondit qu'il avait retenu un logement à l'Hôtel des Réservoirs. Il comptait peindre quelques études dans le palais, quelques vues du parc et des jardins de Trianon. Il se leva brusquement :

— Et vous, qu'est-ce que vous faites?

— Toujours les mêmes vieilles machines, — dit tranquille-

ment Watson, indiquant deux vastes compositions. — Mes sujets ne sont pas plus gais qu'autrefois... Ah! si... j'oubliais... ce printemps... j'ai fait un effort sur moi-même et j'ai mis en train une danse de *Bacchantes*...

Il s'arrêta et prit une toile retournée contre le mur. Fenwick regarda sans mot dire. Watson replaça le tableau avec un soupir résigné.

Il montra ensuite une *Exécution de Sorcière*, remplie de détails affreux et poignants, excellente par certaines idées et quelques figures isolées, mais, dans l'ensemble, horrible, de couleur crue, — et, d'ailleurs, médiocre.

— Je ne fais pas de progrès, — dit-il d'un ton brusque, en se détournant. — Enfin je vis content, grâce à cela... cela et mes bêtes... Anatole! vaurien!... où es-tu?

Un petit singe, en veste rouge, demeuré inaperçu au sommet d'un buffet, depuis l'arrivée du visiteur, en dégringola bruyamment et se précipita vers son maître. Bientôt il fut perché sur son épaule, d'où il fixa sur Fenwick ses yeux doux et graves. Watson le caressa, puis désigna sur la fenêtre une cage d'osier, où une pigeonne becquetait un épi de maïs. La porte de la cage était grande ouverte.

— Elle vient chaque jour ici chercher sa nourriture. Dès le matin, quand je m'éveille, je l'entends, la chère petite! Le soir, elle ouvre ses ailes et je la regarde s'envoler vers Saint-Cloud. Assurément, cette rouée a là-bas une famille qu'elle élève. Oh! un de ces jours, elle disparaîtra comme les autres... et elle me manquera terriblement!

— Il paraît que vous jouissez aussi de la société de quelques souris? — dit Fenwick, remarquant par hasard deux souricières installées non loin de lui, à terre.

Watson sourit :

— Ma femme de ménage tend ces pièges tous les soirs. Elle prétend que nous sommes envahis... ce qui est absurde. Comme s'il n'y avait pas de place pour tout le monde!... La nuit... je couche là-bas, derrière ce paravent que vous voyez... je m'éveille et j'entends les petits cris d'une de ces sottes qui s'est laissé prendre. Alors je me lève, je descends la souricière à tâtons jusqu'au premier étage. Là, je lâche ma souris: les gens d'en bas sont assez riches pour la nourrir... Le seul

inconvénient, c'est que ma vieille ménagère est d'une humeur massacrante, tous les matins, et qu'elle s'acharne à inventer des engins nouveaux. Enfin... je la laisse faire!

— Et ce logement vous convient?

— Admirablement... jusqu'aux premiers froids. Alors je me sauve. Il me faut du soleil.

Il fut repris d'un frisson. L'accent dont il parlait, frappa Fenwick, qui le regarda plus attentivement.

— Au fait, comment allez-vous? — interrogea-t-il, tout repentant. — J'aurais dû m'en informer d'abord. Vous m'aviez parlé de consulter ici quelque fameux spécialiste. Que vous a-t-il dit?

— Oh! que j'étais phtisique et que je devais prendre des précautions, — riposta insoucieusement Watson, — ce n'est pas neuf... A propos (se hâtant de changer de sujet), vous savez, n'est-ce pas? que Lord Findon et sa fille vont venir à Versailles?

— Ils y seront ce soir, — répliqua Fenwick, au bout d'un instant.

— Ah! ce soir! Alors vous allez les rejoindre?

— Je les verrai, cela ne fait pas de doute.

— Quelle bénédiction de la savoir débarrassée de cet homme!... Qu'a-t-elle fait depuis?

Fenwick raconta que, depuis la mort de son mari, — depuis un an à peu près, — madame de Pastourelles avait voyagé pour rétablir sa santé. Son père, sa belle-mère et sa sœur l'accompagnaient. Elle et sa sœur devaient rester avec elle à Versailles jusqu'à Noël. Madame de Pastourelles aimait beaucoup Versailles.

— Vous n'ignorez pas, je suppose, que vous y rencontrerez aussi les Welby?

Fenwick sursauta :

— Les Welby!... Qui vous a dit cela?

— J'ai reçu hier de Cuningham la lettre qu'il m'écrit régulièrement tous les six mois... Welby a commencé un grand tableau, *Marie-Antoinette à Trianon*, et il a loué pour tout l'hiver un atelier à Versailles.

Fenwick, fort agité, se mit à arpenter le plancher nu du grenier.

— Je l'ignorais! — fit-il avec un trouble évident.

— A propos, j'ai toujours eu l'intention de vous demander cela : il n'était pas mêlé, j'espère, à l'affaire qui vous a brouillé avec l'Académie? — dit Watson, en jetant à son ami un rapide coup d'œil.

— Le jour où le comité plaça si mal mon tableau, Welby était souffrant et absent. Mais, selon moi, il s'est très mal conduit ensuite à mon égard! — s'écria Fenwick, en rougissant jusqu'au menton.

— C'est-à-dire qu'il ne vous a pas soutenu?

— Il a louvoyé. Il estimait — j'ai de bonnes raisons de le croire — qu'on m'avait traité injustement, que là-dessous se cachaient des rancunes personnelles, qu'on m'en voulait de choses que j'avais écrites, *et cætera et cætera*. Mais il a toujours refusé de le dire publiquement!

La violente irritation de Fenwick démontrait à Watson qu'il venait de porter la main sur une blessure très douloureuse.

Watson se tut, un moment, alluma une autre cigarette, et reprit, en souriant :

— Pauvre madame de Pastourelles!

Fenwick le regarda d'un air furibond :

— Que diable voulez-vous dire?

— Je me demande comment elle maintient la paix entre vous deux... qui êtes ses meilleurs amis.

— Elle voit très peu Welby.

— Ah! depuis quand?

— Depuis fort longtemps. Ils se rencontrent, à l'occasion, c'est clair...

Un large sourire de bonté éclaira le visage de Watson :

— Quoi! est-ce que la petite Mrs. Welby serait jalouse?

— En ce cas, elle serait une sotte, — dit Fenwick, se détournant pour feuilleter quelques dessins empilés sur une chaise, près de lui.

Watson hocha la tête, en souriant toujours, puis ajouta :

— Au reste, on m'a dit que cette jeune femme avait une santé déplorable.

— Vraiment?... Je ne sais rien d'eux.

Watson se mit à parler d'autre chose. Ils causèrent des tableaux placés sur les divers chevalets de l'atelier, des projets que méditait Fenwick, de Manet, du roman de Zola, *l'Œuvre*,

et des Goncourt; ils comparèrent Londres et Paris, pour l'état de la peinture, — tous deux singulièrement bien renseignés sur les hommes et sur les tendances, Watson impartial et indifférent, Fenwick prenant passionnément parti, vitupérant les impressionnistes, attaquant une exposition de Manet et de Renoir récemment ouverte chez un expert de Paris. — Mais, durant tout ce temps, les pensées intimes de Watson étaient occupées de madame de Pastourelles, de son salon dans une vieille maison de la Cour du Doyen, à l'abbaye de Westminster, — ce salon dont Fenwick était devenu, depuis des années, un des personnages les plus marquants.

C'est qu'environ deux ans après l'installation de Fenwick à Londres madame de Pastourelles avait jugé préférable de se créer un petit intérieur personnel, distinct de la grande maison de *St James's Square*. Ses amis et ceux de sa belle-mère ne sympathisaient pas toujours : à beaucoup d'égards, son père et elle se trouvèrent plus heureux de ce changement. Les modestes lambris de Westminster réunirent bientôt une société fort agréable et remarquable.

Quant à Watson, il n'avait jamais été l'habitué de ce salon ni d'aucun autre. Comme il le disait à Lord Findon, longtemps auparavant, il n'était pas fait pour le monde, ni le monde pour lui. Mais, si le sémillant vieillard ne pouvait l'arracher de sa cellule, la fille de Lord Findon se montrait parfois irrésistible, et, avant son départ de Londres, on avait pu voir quelquefois, près de la cheminée de madame de Pastourelles, la personne hirsute du peintre. Ainsi Watson avait assisté à la transformation graduelle de Fenwick entre les mains de cette charmante femme, il en avait suivi toutes les étapes, et il savait parfaitement que nul esprit sensé n'y avait jamais soupçonné l'ombre d'un scandale. Malgré cela, avec ses réserves profondes de sentiment caché, le cœur de ce bizarre idéaliste s'était ému de la situation. Cette jeune femme, isolée, sans enfant, si attrayante, si noblement sincère, si débordante de sympathie, devait-elle demeurer toujours une Ariane abandonnée? Et cet homme nerveux, égoïste, irritable, mais aimant au fond, et ayant besoin d'être aimé, — quelle folie ou quel dévouement chevaleresque le faisait rester célibataire? Depuis la mort du comte de Pastou-

relles, le cerveau de Watson avait conçu des rêves au sujet de ces deux existences, et ces rêves se trahissaient aujourd'hui dans le regard de ses yeux noirs attachés sur Fenwick.

Celui-ci se mit à lui raconter d'un ton lugubre la mort de son ancienne logeuse de Bloomsbury, devenue sa femme de charge et le factotum de la maison qu'il s'était construite à Chelsea.

— Je ne sais pas comment je ferai sans elle. Depuis onze ans, je n'ai pas payé une note, ni engagé un domestique moi-même. Elle faisait tout. Chaque matin, elle me donnait mon argent de poche pour la journée.

— Le remède, après tout, est bien simple! — dit Watson, tournant soudain la tête.

Fenwick ouvrit les yeux très grands.

— Ce que Mrs. Gibbs faisait si bien, Mrs. Fenwick, j'imagine, le ferait encore mieux, n'est-ce pas?

Fenwick bondit.

— Mrs...? — répéta-t-il d'un ton vague.

Un instant, il se pencha vers Watson, les yeux dilatés, la bouche entr'ouverte. Puis il revint à lui.

— Vous parlez comme si elle était derrière la porte, — fit-il, en boutonnant son pardessus pour s'en aller. — Mais, comprenez-moi bien, cher ami, elle n'est pas derrière la porte... et n'y sera jamais.

Il accentua durement ce dernier mot, en riant et en frappant le revers de son pardessus, de sa paume ouverte.

Watson le regarda et ne dit plus rien.

Rapidement, Fenwick s'en alla le long du quai Voltaire; il traversa le pont des Arts et se trouva dans la cour du Louvre. Quatre heures moins vingt. Poussé par les émotions qui bouillonnaient en lui, il franchit la porte du musée, gravit l'escalier très vite, et pénétra dans la grande salle consacrée à l'école française moderne.

Il alla tout droit aux deux tableaux d'Hippolyte Flandrin : — *Madame Vinet* et *Portrait de jeune fille*. — Lors de sa visite précipitée à Paris, durant sa première année de Londres, ces tableaux, qui étaient alors au Luxembourg, comptaient parmi ceux qui lui avaient fait la plus forte impression. L'harmonieuse et paisible beauté qui les rattachait aux tradi-

tions anciennes, en même temps que la modernité, la simplicité résolue de cette peinture, l'avaient renvoyé, plein d'ardeur palpitante, à son double travail d'alors : le portrait de madame de Pastourelles, l'achèvement du *Genius Loci*.

Il regardait maintenant ces deux portraits, avec une fixité aiguë; son cœur battait à l'étouffer, sous l'ébranlement de cette phrase déconcertante, lancée par Watson. Tout tremblant encore, — comme un être pourchassé, — il se contraignait à rechercher certains détails de dessin et de modelé, dans la *Madame Vinet*, — qui lui avaient jadis suggéré des améliorations importantes au portrait de Phœbé. Il constata de nouveau cette aisance avec laquelle la tête se meut sur les épaules, ce relief, cette distinction, qu'il s'était efforcé d'égaler dans le portrait de madame Eugénie, — traduisant de son mieux la couleur froide et désagréable de l'école d'Ingres en cette facture plus riche, plus romantique, d'un art influencé par Watts et Burne-Jones.

Il passa ensuite au *Portrait de jeune fille*, — cette jeune fille en mousseline blanche qui détourne des spectateurs sa tête gracieuse et leur montre ainsi toute la finesse de son profil, l'opulence de ses cheveux bruns, la beauté de sa forme jeune et virginale. Soudain les yeux de Fenwick se voilèrent; il s'éloigna vivement, et sortit de la salle, sans regarder aucun autre tableau. Bientôt il se hâtait à travers la foule des passants vers la gare Saint-Lazare...

Carrie!... sa fille!... sa chair et son sang!... Le cœur de Fenwick tout entier criait vers elle. La brusquerie de Watson, la jeune figure du portrait, les amers désappointements de son existence, — tout cela avait sa part dans l'émotion qui le possédait.

L'enfant qu'il se rappelait, l'enfant qui avait les yeux de sa mère avec ce charme mutin et coquet qu'elle ne tenait pas de Phœbé, — cette enfant avait aujourd'hui dix-sept ans! L'imagination avide de son père la poursuivait, évoquant une jolie créature rieuse et folle, tout près d'être une femme; — puis il revenait passionnément au souvenir plus familier du bébé appuyé contre son genou, la bouche entr'ouverte, ses lèvres roses s'arrondissant pour recevoir la becquée attendue, ses doux yeux brillants fixés sur le père.

« Mon Dieu! où sont-elles?... vivantes... ou mortes? Comme c'est cruel!... cruel! »

Il serra les dents, par un de ces paroxysmes de douleur que, de temps à autre, à de longs intervalles, soulevait en lui le réveil de l'indestructible passé. Il arrivait que, des mois de suite, ce passé ne l'inquiétait pas ou si peu, sauf par le morne poids de son secret. Douze années d'intervalle avaient fatalement engourdi ses sensations et rempli son esprit d'intérêts nouveaux. Le tumulte de sa campagne de presse contre l'Académie avait imposé silence aux voix lointaines qui revenaient encore vibrer à son oreille. Toutefois, par moments, la souffrance renaissait, aussi poignante que durant ces premières heures où la tête blonde de Phœbé, où son pas léger et bondissant lui semblaient sans cesse présents autour de lui, où il sentait une main d'enfant tirer la sienne.

Il se raidit comme pour repousser une attaque. Les fantômes des heures mortes l'assiégeaient par troupes et tourbillonnaient autour de lui, comme ces feuilles d'automne qui commençaient à joncher les boulevards parisiens. Il revivait tous les incidents de cette semaine d'angoisse où il avait donné désespérément la chasse à sa femme et sa fille enfuies. D'abord, son joyeux retour de Chelsea, le soir de ce qu'il appelait sa bonne fortune; Mrs. Gibbs, sur le seuil de la porte, lui annonçant d'un ton assez maussade que « Mrs. Fenwick » était là-haut, à l'atelier... la course folle dans l'escalier... l'atelier vide... la lettre, l'anneau de mariage... Puis son départ immédiat pour le Nord, son arrivée au *cottage* de Langdale, pour ne trouver sur la table de la salle à manger déserte qu'une nouvelle lettre de Phœbé, écrite avant de quitter le Westmoreland, dans la prévision qu'il y viendrait rechercher ses traces, et le conjurant de ne pas faire de scandale, d'éviter les cris et les reproches, d'accepter le fait accompli et de la laisser tranquillement disparaître... Enfin son entrevue avec la servante Daisy, qui avait gardé l'enfant, dans un hôtel, près de la gare d'Euston, pendant que Phœbé allait chez son mari. — Aussitôt après, Daisy avait été réexpédiée dans le Nord, sans la moindre indication sur les desseins de sa maîtresse. — Les inutiles conférences avec Anna Mason et tous les autres détails de cette lamentable histoire repassaient dans la mémoire de Fenwick,

comme ils faisaient périodiquement, l'agitant de la même rage, du même chagrin, du même ressentiment inextinguible.

Par la faute de Phœbé, son existence avait été perdue. Non seulement elle lui avait volé sa présence et celle de leur enfant, mais elle l'avait contraint à un perpétuel mensonge, elle avait empoisonné cette noble amitié, — tout ce qui lui restait, avec son art. — Dès les premiers moments de désespoir et d'horreur, il avait songé à ce qu'éprouverait madame de Pastourelles, si elle apprenait jamais que la femme de Fenwick, cette folle, l'avait quitté par jalousie d'elle. Il ne lui était pas difficile de s'imaginer l'effet d'un acte pareil sur cette fière nature de sensitive. Il savait ce qu'elle et son père penseraient de la tromperie qui avait rendu possible cette tragédie. Il prévoyait la révolte intérieure de madame de Pastourelles, l'amère sentence portée contre lui, la rupture finale de leurs relations... Et, plus encore que tout cela, il redoutait de la contrister, elle, innocente, de lui infliger cette douleur imméritée. Frapper qui l'avait secouru, meurtrir un cœur qui avait déjà tant souffert, Fenwick n'en pouvait supporter la pensée. Avant tout, il fallait sauvegarder le repos de son amie.

De là, ce traité avec sa logeuse, dont il acheta la discrétion, la transformant pour cela en gouvernante facile à surveiller. De là les précautions prises pour imposer silence à sa propre famille et à celle de Phœbé, gens besoigneux, en général, et assez rusés pour ne pas vouloir s'attirer l'inimitié d'un homme destiné, pensaient-ils, à devenir riche et disposé, en apparence, à leur venir en aide. Une fois convaincu que Phœbé était définitivement disparue, que nul indice ne pouvait mettre sur sa trace, il eut peu de peine à garder son secret. Entre le monde de Phœbé et celui qui devenait le sien de plus en plus, il n'y avait aucun point de contact. Bella Morrison aurait pu en fournir un. Mais elle et sa mère étaient allées s'établir à Guernesey, et, un an après la fuite de sa femme, Fenwick apprit que la vieille Mrs. Morrison était morte, et sa fille partie pour l'Amérique du Sud, avec une dame, comme demoiselle de compagnie.

Dans un espace de temps incroyablement bref, cette crise d'une existence bouleversée prit donc fin. Le dernier épisode se rattacha au cousin, — Freddy Tolson, — qui était allé voir

Phœbé la veille de son voyage à Londres — et qui habitait maintenant la Nouvelle-Galles du Sud. — Une lettre de Fenwick à ce jeune homme, écrite aussitôt après la fuite de Phœbé, et renfermant une série de questions sur sa conversation avec elle, n'obtint de réponse qu'au bout de trois ou quatre mois : Tolson se bornait à déclarer que rien ne lui avait fait soupçonner les intentions de sa cousine et qu'il ne pouvait éclairer de la moindre lueur le mystère de sa disparition. Lorsque la lettre parvint à Fenwick, insignifiante et laborieusement écrite d'une grosse écriture, celui-ci avait déjà cessé des recherches qui semblaient ne promettre aucun résultat. Une enquête de police, commencée, se poursuivit avec des intermittences, puis il n'en fut plus question. L'océan de la vie avait refermé ses vagues sur Phœbé Fenwick et son enfant.

Quels étaient aujourd'hui les sentiments de Fenwick à l'égard de sa femme? S'il l'avait aperçue soudain, venant à lui au milieu de cette foule parisienne, s'il avait revu la haute taille, la figure enfantine, les beaux yeux suppliants, son cœur aurait-il bondi vers elle? ses bras se seraient-ils étendus pour l'envelopper de pardon? Ou bien l'aurait-il regardée d'un air sombre, impuissant à franchir le gouffre creusé entre eux, à lui pardonner ce qu'elle avait fait?

Il eût été réellement incapable de répondre à ces questions, tant il se sentait peu sûr de lui-même. La fuite de Phœbé avait complètement transformé sa conception de ce caractère, tant elle révélait d'indépendance, de volonté forte, d'aptitude à former un plan et à l'exécuter. En un certain sens, il ne connaissait plus sa femme. Qu'elle fût capable d'un acte aussi violent, aussi décisif, — cela était tellement en désaccord avec tous les souvenirs qu'il gardait de leur ménage! Celle qui en son absence avait pu s'introduire dans l'atelier de Bloomsbury et, là, ravager l'esquisse du portrait de madame de Pastourelles, ne lui apparaissait plus que sous les traits d'une étrangère. Parfois, lorsqu'un hasard réveillait tout à coup en lui son image, — par exemple, la rencontre, à la vitrine d'un magasin, de l'estampe très populaire faite, l'année qui suivit son triomphe à l'Académie, d'après le *Genius Loci*, — la douleur subite qui lui étreignait alors le cœur semblait prouver qu'il l'aimait tou-

jours. Mais, là-dessus, de longs mois se passaient où Phœbé semblait s'effacer complètement de sa pensée, où il se laissait absorber tout entier par les seuls intérêts qu'elle eût laissés dans son existence : son art, ses inimitiés et ses relations avec Eugénie de Pastourelles.

A une certaine époque, il est vrai, deux ou trois ans après la catastrophe, il avait traversé un certain état de tumulte mental et moral, assez naturel chez un tempérament aussi violent. Dès le début de leur vie conjugale, Phœbé n'avait-elle pas été parfois jalouse, et non sans motif? C'était même le souvenir de ces aventures qui l'avait prédisposée au soupçon insensé, cause de tout le naufrage. Abandonné par elle, Fenwick, en une ou deux occasions, fut très près d'en venir à des désordres honteux, irréparables. Il fut préservé, d'abord, par l'influence inconsciente d'une femme parfaitement pure, ensuite par son intelligence plus perspicace, son tact plus développé. La terreur de se voir chassé de la présence délicieuse d'Eugénie de Pastourelles, la lutte intellectuelle qu'il ne cessait de soutenir, voilà ce qui le sauva.

Cependant son plus amer grief contre sa femme était qu'elle eût rendu chronique chez lui cette humeur excitable que son premier objet, à elle, aurait dû être d'apaiser. Elle avait ainsi diminué et paralysé ses facultés d'artiste. En même temps, elle avait troublé, faussé jusqu'à un certain point son attitude envers la femme qui, par une pente naturelle et insensible, était devenue sa meilleure amie, après la disparition de Phœbé. Le charme de sa société, de cette affection vraie, délicate, fidèle, ne pouvait, si grand qu'il fût, lui donner aucun bonheur durable. Il était, certes, le premier auteur du mensonge, mais la mauvaise action de Phœbé avait seule rendu nécessaire de prolonger douze ans cette dissimulation.

Toutefois, pendant une période assez longue, ses succès d'artiste se ressentirent d'une façon plutôt heureuse de l'âpreté de ses ressentiments. Les reproches intimes qu'il adressait à sa femme, son farouche refus d'admettre qu'il eût pu personnellement avoir le moindre tort, tout cela fouettait chez lui les énergies vitales. Ces années furent des années de triomphe pour le peintre ; ce furent aussi celles où l'influence de madame de Pastourelles fut le plus marquée. Mais le men-

songe sur lequel s'édifiait la vie de Fenwick, la tragédie qui en était le centre agissaient comme le ver dans le fruit. Le premier obstacle qu'il rencontra dans sa carrière, l'incident, insignifiant en lui-même, du tableau mal placé, avec toutes ses conséquences, lui fit subir une secousse dont il resta comme déséquilibré.

Madame de Pastourelles s'en étonna. Mais elle ne put rien pour arrêter l'explosion d'égoïsme, d'arrogance et de colère à laquelle Fenwick s'abandonna après sa rupture avec l'Académie. Les sources obscures de cette colère lui demeuraient cachées : elle ne put que le plaindre et s'affliger. Fenwick, incapable de se remettre moralement d'aplomb, plein de remords envers elle, de désespoir à l'endroit de son art, sentant défaillir ses forces et ses meilleures inspirations, passait d'une folie à une autre. Ses affaires s'embrouillaient. Observateur très fin, Lord Findon se demandait ce qui avait bien pu lui prendre : devenait-il morphinomane, ou était-il tombé dans les griffes d'une coquine?

Au milieu de cette évolution qui étonnait et décourageait les meilleurs amis de Fenwick, Eugénie de Pastourelles fut soudainement appelée au lit de mort d'un mari dont elle était séparée depuis environ quinze ans. Il y avait maintenant douze mois bientôt que Fenwick ne l'avait vue. C'était son ardent désir de la retrouver, beaucoup plus que les exigences de sa nouvelle commande, qui l'amenait en si grande hâte à Paris et à Versailles. Dans une lettre affectueuse, Lord Findon lui avait suggéré l'idée de venir les rejoindre...

Ces souvenirs agités l'avaient conduit, sans qu'il s'en aperçût, jusqu'à la gare Saint-Lazare : il était là, devant le guichet, prenant son billet pour Versailles.

Comme il se rendait de la gare à l'Hôtel des Réservoirs, Versailles lui apparut, embrasé de soleil couchant. Les maisons blanches, les larges avenues, le château sur son éminence, étaient baignés de lumière, — une lumière d'or, abondante et pourtant mélancolique, comme si cette journée d'automne se souvenait de l'après-midi d'octobre où Marie-Antoinette se retourna pour contempler une dernière fois les eaux et les bois de Trianon.

Fenwick traversait la rue de la Paroisse. Une dame qui marchait rapidement dans la direction opposée, sur l'autre trottoir, s'arrêta soudain en l'apercevant, et le dévisagea d'un regard avide. C'était une femme déjà mûrissante, très brûlée par le soleil, le teint rougeaud, les pommettes saillantes. Il ne la remarqua pas, et, après un moment d'hésitation, elle reprit sa marche.

Fenwick pénétra dans le parc : les statues semblaient flamboyer au milieu des feuillages bronzés ou orangés; l'eau des fontaines se teintait d'azur et de rose : toutes les magnificences fanées, les grâces en ruines de ce vaste et incomparable tableau se ranimaient, sous les derniers feux du soleil, pour une heure de vie opulente. Fenwick erra sans but, inquiet et malheureux : il ne cessait de compter les minutes en attendant celle où il reverrait cette frêle créature épuisée dont, pendant une année entière, ses yeux avaient été privés.

Il dîna au célèbre restaurant, fit encore un tour dans le parc voilé d'obscurité douce. Puis il regagna sa chambre et se mit à esquisser sans retard quelques-uns des décors qu'il devait exécuter. Pendant qu'il travaillait ainsi, une voiture s'arrêta devant la porte et deux personnes en descendirent.

Fenwick reconnut Lord Findon, très vieilli, très blanchi par ces dernières années. Derrière lui, une femme en grand deuil s'arrêta, un instant, sur le large trottoir, et regarda, autour d'elle, la montée du château, le restaurant brillamment éclairé. Elle rejeta son voile en arrière : le cœur de Fenwick bondit en reconnaissant la beauté spirituelle, la douceur patiente de ce visage qui, durant douze années troubles de son existence, s'était placé entre le mal et lui, l'avait guidé sur la route du bien, avait été pour ses yeux « la lumière conductrice ».

Et pendant douze ans, avec persistance, il avait commis le crime impardonnable de mentir à cette parfaite, à cette unique amie. C'était là le remords dont il sentait sans cesse la piqûre, — et c'était aussi grande pitié!

X

Eugénie de Pastourelles était assise sur la terrasse de Versailles. Pour parler plus exactement, elle était installée dans

une des profondes embrasures extérieures, entre les fenêtres de la façade ouest. Un vent froid soufflait, mais le soleil n'en baignait pas moins la terrasse et le château. C'était un jour de splendeur, un de ces jours où le ciel et la terre semblent conspirer pour orner et embellir la vaste création de Louis XIV, ce palais si blanc parmi les ors et les bronzes de son parc automnal et les eaux bleues de ses bassins. Des nuages superbes, d'une amplitude et d'un essor souverains, flottaient dans le ciel brillant. Fermant l'horizon, les bois semblaient largement, vigoureusement brossés, en tons riches, sur une toile immense inondée de lumière. Quelques-unes des allées partant de la terrasse offraient au regard une magnifique profondeur d'ombre, terminée par une arcade lumineuse, où se mêlaient toutes les couleurs étincelantes. D'autres montraient des arbres presque dépouillés, joignant leurs branches légères au-dessus d'un tapis d'intense verdure, et, sur ce tapis vert, perdue dans un lointain vaporeux, tranchait par intervalles la silhouette blanche d'un dieu ou d'une nymphe, qui recevait sur ses épaules de marbre la pluie lente et douce des feuilles flétries.

Magnifiques horizons d'une clarté infinie, — soleil couvrant de ses flammes le palais, les jardins, la nappe éloignée du Grand Canal, — lignes et tons nets, vigoureux, opulents; — les verts les plus verts, les bleus les plus bleus, l'or le plus éblouissant, — tel Versailles apparaissait aux yeux d'Eugénie, par cette journée d'automne. Mais un vent âpre et mordant sifflait, annonçant l'approche de l'hiver, que semblaient défier ces bois multicolores, parés pour une dernière fête.

On était au 5 octobre, anniversaire du jour où Marie-Antoinette, assise, solitaire, près du lac de Trianon, vit, toute bouleversée, arriver un page, envoyé du château. La populace de Paris se dirigeait sur Versailles, et la reine devait rentrer en toute hâte. Pour la dernière fois, elle passa près du Temple de l'Amour, tout blanc au milieu des eaux calmes; elle revint précipitamment le long des avenues touffues, sous un ciel chargé de pluie menaçante, présage que la génération suivante n'oublia pas, car il convenait trop bien à ce premier acte d'une suprême tragédie : « La Chute de la Maison de France ».

Madame de Pastourelles tenait un livre, alors récent, où

un écrivain français, historien et poète, racontait après bien d'autres cette histoire, la plus douloureuse de toutes, et qui, cependant, semble n'être pas mûre pour la grande histoire, tant sont profondes et vives les sympathies et les colères qu'elle soulève encore dans la France d'aujourd'hui.

Eugénie avait refermé le livre. Ses yeux, attirés par les jeux étonnants de lumière et d'ombre, s'étaient remplis de larmes instinctives. Elle pleurait, moins sur Marie-Antoinette que sur toutes les douleurs humaines, sur cette vie de duperies, de luttes, de tortures, qu'il nous faut vivre, sur tout cela qui étreint tous les cœurs et à quoi nul n'échappe : souffrances, séparations, remords, espoirs déçus, promesses dérisoires, décadence de soi-même, transformation d'autrui, — et cette douceur inflexible de la mort, qui met fin à tout.

Depuis près d'un an, elle travaillait à reprendre ses forces, après une épreuve qui avait ébranlé son être dans ses plus intimes profondeurs. Non qu'il lui restât le moindre amour, au sens ordinaire du mot, pour ce mari avili et ruiné, dont elle était allée consoler les derniers jours; mais cette infinie pitié, ce génie de la compassion, inné en elle, avaient subi le contre-coup de cette agonie. Pas une angoisse, pas une terreur du corps ou de l'âme qu'elle n'eût ressentie avec celui dont elle soutenait la faiblesse. Et pourtant, pareil à Louis le Bien-Aimé, jadis maitre de ce palais à l'ombre duquel était assise Eugénie, cet homme, prêt à ramper aux pieds de sa femme pour obtenir son pardon lorsqu'approchaient les épouvantes finales, aurait rappelé avec transport sa maîtresse, s'il avait pu revenir à la vie.

Elle et lui avaient imploré vainement du ciel un délai, et M. de Pastourelles reposait aujourd'hui près de ses ancêtres.

Après cette mort, pendant six ou sept mois, sans maladie définie, les forces d'Eugénie fléchirent. Significatif indice de la puissance de toutes ses affections, elle souffrit aussi très vivement de perdre, vers le même temps, une femme de chambre dévouée qui la servait depuis de longues années et qu'elle-même dut engager, contraindre presque, à la quitter, pour se marier et aller vivre au Canada. Ses soins manquèrent beaucoup à Eugénie; insensiblement, la lutte pour reconquérir la santé lui devint plus ardue. Les médecins ordonnèrent des

voyages, des déplacements. Madame de Pastourelles erra de ville en ville, souvent, à ce qu'il lui semblait, presque inconsciente; la plus docile des malades; accompagnée, tantôt par un membre de sa famille, tantôt par un autre; pareille à un nageur imprudent disputé entre le courant du large, qui l'entraîne à la mort, et la révolte instinctive de sa propre volonté, qui veut le ramener vers la vie.

Peu à peu, la réaction vitale triompha. Après un hiver en Égypte, les forces étaient un peu rétablies; la Suisse, l'air des altitudes accélérèrent la guérison. Physiquement, Eugénie était désormais presque la même qu'autrefois. Moralement, elle conservait une empreinte profonde de tout ce passé. Plus que jamais elle était la créature de tendresse, de perceptions infiniment délicates, d'une « sensibilité », comme on disait jadis, trop vive pour ce monde brutal. Cette vertu d'abnégation dominante chez elle depuis sa naissance devenait presque surhumaine. Si elle avait eu un autre caractère, ceux qui l'entouraient se seraient instinctivement écartés d'elle, comme d'un être trop parfait; un ensemble de qualités très féminines et mondaines la préservait de ce danger : nul, par bonheur, ne se doutait qu'elle fût une sainte, elle-même moins que tout autre. Avec ses forces, lui revenaient sa gaîté douce et cette inépuisable faculté de s'amuser indulgemment des ridicules des gens et des absurdités des choses, qui donnait à sa personne et à sa conversation un charme pétillant. D'un amour naturel et invincible, elle aimait la vie, elle aimait vivre. Toutes les énergies et les émotions supérieures la faisaient vibrer, mais aussi toutes les souillures, toutes les folies de notre bizarre univers : aucun saint, homme ou femme, dont on peut dire cela, n'a jamais rebuté les pécheurs...

Cependant, par cette après-midi d'octobre où elle était assise au seuil des appartements de madame de Pompadour, Eugénie était plus troublée que jamais de doutes et d'aspirations contradictoires, au sujet de ses amis et de ses affections. C'était une renaissance, non de sa jeunesse, — comment eût-ce été possible, elle-même l'eût demandé, alors qu'elle avait déjà trente-sept ans? — mais de la véritable Eugénie qui, toute « intellectuelle » qu'elle fût, vivait en réalité par le cœur, et par le cœur seulement. Et, comme c'est le cœur

qui fait la jeunesse et la conserve, un renouveau de jeunesse et de beauté s'épanouissait en elle. Dans sa robe noire, avec son large chapeau, son col et ses manchettes de batiste blanche, sa grâce rayonnait, discrète et paisible. Le passant qui se surprenait à suivre des yeux cette svelte et pourtant majestueuse silhouette ignorait ce qui l'avait en elle touché et ravi : c'était la beauté, ni plus ni moins. Et les violettes d'automne, don de sa sœur, attachées abondamment à sa ceinture, fêtaient en vérité la résurrection de choses ensevelies, d'instincts féminins longtemps réprimés. Pendant des mois, sa femme de chambre l'avait habillée, et elle avait docilement porté les longs voiles, les traînantes jupes de crêpe que prescrit le deuil français. Mais, ce jour-là, elle avait choisi sa toilette, et ce costume plus simple lui faisait éprouver une sensation de soulagement et de délivrance, doublée d'un peu de remords.

Deux sujets occupaient son esprit. D'abord une conversation qu'elle avait eue, le matin, avec Fenwick, durant une lente promenade par les allées du parc. Pauvre ami! pauvre artiste! Souvent, au cours de ses voyages, les pensées anxieuses d'Eugénie s'étaient reportées vers les déboires, les malheurs du peintre. Elle avait chargé sa sœur ou son père de lui écrire, quand elle ne pouvait le faire elle-même, — quoique Fenwick eût depuis longtemps épuisé la patience de Lord Findon. — Les derniers mois, elle lui avait écrit, chaque semaine, de sa propre main. Jamais elle n'avait senti plus nettement les inexorables bornes de son influence sur lui. Ce matin, tout à fait comme autrefois, il avait imploré tempêtueusement sa sympathie, ses conseils, et elle l'avait conseillé de son mieux. Mais une femme sait fort bien si ses avis seront suivis. Eugénie ne se faisait pas d'illusion. Dans cet état d'exaspération, où il se torturait lui-même, Fenwick était à la merci de la première idée qui lui viendrait pour se venger de ses ennemis ou satisfaire sa vanité, irritée par les échecs que lui attirait sa propre conduite.

Pourtant, plus Eugénie songeait à lui, plus elle éprouvait d'amitié pour lui. Il était désespérant; mais il l'attendrissait profondément! Ses années de triomphe, en le civilisant et en le raffinant, avaient tendu à le rendre pareil à tout le monde. Tandis que cet accent de révolte passionnée restituait à sa

personnalité cet élément de dramatique grandeur que possédait sa jeunesse géniale et farouche. Avec une amertume violente, il lui avait parlé du déclin de son inspiration, de l'affaiblissement de sa volonté. Il marchait à sa ruine, il avait perdu tout ascendant sur le public, il ne trouvait plus rien à dire ni à peindre... Eugénie, en l'écoutant, éprouvait une tristesse infinie, mais sans cesser de reconnaître qu'il n'avait jamais été si éloquent ni de si fière mine qu'à présent, avec cette flamme de colère dans les yeux, ces cheveux gris, repoussés de son front puissant, et les plis creusés par la vie et la pensée autour de sa bouche énergique et impatiente. Comment pouvait-il se montrer à la fois si enfant et si intelligent? Son jugement féminin méditait ce problème; en même temps, elle se rappelait avec émotion la joie qu'il avait témoignée en la revoyant, cette tendresse balbutiante, cette main serrant la sienne à la briser, ces yeux observant avec anxiété sa pâleur.

Oui, c'était un ami très cher, et il fallait qu'elle trouvât moyen de lui venir en aide. Un soupir entr'ouvrit les lèvres d'Eugénie. Si seulement cette malheureuse rencontre avec Arthur n'était pas survenue avant qu'elle eût pu la préparer et la ménager!...

Ainsi fut-elle amenée à son second sujet de réflexion. A mesure que son esprit s'y attachait, sa physionomie semblait perdre son rayonnement nouveau, le visage redevenait terne, amaigri. Aucune des lettres destinées à les avertir, elle et son père, ne leur était parvenue. Trouver Arthur Welby installé à Versailles avec sa pauvre femme malade, — rien de plus inattendu ni de plus fâcheux : madame de Pastourelles songeait aux relations de ce ménage et de John Fenwick, lequel était ici, par le fait, l'invité de son père et le sien.

Arthur avait-il jugé cette coïncidence étrange et cruelle? Se refuserait-il vraiment à y voir un simple hasard? Alors, c'est qu'Elsie usait de son influence pour l'indisposer contre ses plus anciens amis. Pauvre Elsie, douloureuse, aigrie!... Les lèvres d'Eugénie frémirent. Devant elle flotta l'image de la jeune fille de dix-huit ans, vraie muse du rire et de la gaieté. Puis elle évoqua la femme taciturne qu'elle avait vue la veille au soir, étendue sur sa chaise longue, s'adressant en phrases brèves et rares, d'un ton glacial, à son mari, à sa cousine, à

sa garde. Évidemment, cette femme souffrait, elle était fort malheureuse.

Eugénie abrita ses yeux de l'éblouissement de la terrasse. Son cœur défaillant se contractait. Mrs. Welby était déjà malade — et, avec cela, tyrannique et jalouse — avant l'époque où madame de Pastourelles avait été appelée auprès de son mari mourant. Mais aujourd'hui!... Eugénie demeurait épouvantée de ce qu'elle avait vu et de ce qu'elle croyait deviner.

Il semblait, d'ailleurs, que cette dureté nouvelle du regard d'Elsie et l'étrange hostilité de ses manières, surtout envers les Findon et sa cousine Eugénie, jetaient un jour singulier sur les années passées, sur bien des détails, des incidents incompréhensibles.

Après une longue stérilité, Elsie avait eu des couches terribles et mis au monde un enfant mort. Malgré une brève guérison apparente, ses forces et son énergie avaient décliné rapidement. Pauvre, pauvre Elsie! Mais pourquoi ce malheur éveillait-il chez elle cette tyrannie muette à l'égard d'Arthur, cette aversion contre les amis de son mari?

Eugénie se redressa brusquement. Elle écarta ces pensées. Elsie était jeune et guérirait. Quand elle serait guérie, elle saurait rendre justice à ceux qui les aimaient sincèrement, elle et Arthur...

Quelqu'un se dirigeait vers madame de Pastourelles, en traversant le Parterre d'Eau. Elle reconnut son père, rendu à la liberté après avoir fait les honneurs du Bosquet d'Apollon à deux Anglais de leurs amis.

Lord Findon se hâtait de rejoindre sa fille. Il ressemblait à Don Quichotte, avec sa haute taille, sa maigreur alerte, ses cheveux gris et sa rapide démarche de jeune homme. Durant ces dix ou douze années, il avait traversé de grandes crises et restait persuadé d'avoir renversé un ministère, réformé l'armée, conservé les colonies à l'Empire anglais. Il savait l'histoire moins informée de ces hauts faits qu'elle n'aurait dû l'être. Mais, par les mémoires dont dix volumes déjà imprimés secrètement remplissaient un de ses tiroirs, il avait paré à cet inconvénient. Cependant, dans le tourbillon de ses opinions politiques, deux choses demeuraient immuables : son adoration pour Eugénie et sa conviction que si l'homme — et

encore plus la femme — consentaient à « mâcher » au lieu d' « engloutir », c'est-à-dire à réformer, avec tout leur système de mastication, celui de leur digestion, le monde deviendrait différent et plus heureux.

Il arrivait maussade, le sourcil froncé :

— Ma parole! l'aveuglement de certaines gens est stupéfiant!

— Vraiment? Asseyez-vous, papa, et contemplez ceci.

Souriante, elle poussa vers lui une chaise, et désigna la terrasse, les bois, le ciel.

— C'est fort beau, ma chère, — fit-il, en s'asseyant, — mais cette ville m'exaspère.

— Parce que les dames qu'on voit au restaurant sont obèses? Cher papa, il faut bien que quelqu'un encourage les talents des cuisiniers.

— Je n'ai jamais vu pareils épouvantails! Et lorsqu'on sait qu'en faisant attention à leur régime elles pourraient redevenir aussi jeunes et sveltes que leurs petites-filles... c'est décourageant!

— Tout à fait! Si nous annoncions une petite conférence d'hygiène, dans le grand salon de l'hôtel?... Je suis sûre que les dames viendraient en foule.

— Ce que les Français mangent est effrayant! — s'écrie Lord Findon, sans l'écouter. — Et ils ont sur notre compte des préjugés si ridicules!... J'ai dit un mot de leur gloutonnerie, ce matin, à M. de Villeton, et il a pris feu! Il prétend avoir séjourné cet été, dans des châteaux anglais où l'on faisait sept repas par jour, bien comptés, tandis que pas un Français n'en fait plus de trois, y compris le café du matin.

— Là, il avait raison.

— Pas du tout! Peu importe *quand* on mange : la grande affaire est la nature et la quantité de ce qu'on mange! Nous n'oserions jamais montrer les femmes qu'on voit ici. Je vous affirme, Eugénie, que nous en serions incapables. Cela dépoétise tout le sexe féminin.

Eugénie souriait.

— Papa, ne vous êtes-vous pas promené avec Lady Marney?

Lord Findon parut vexé :

— C'est une exception, ma chère, une hideuse exception!

— Sa taille m'importerait peu, — fit doucement Eugénie, — si son visage était mieux peint.

Lord Findon se mit à rire :

— Plus elle va, plus elle se farde... et plus elle joue. Villeton m'a dit qu'hier soir, dans l'appartement des Marney, on avait fait un baccara, et que Lady Marney avait énormément perdu. L'âge semble demeurer sans effet sur ces gens-là. Elle doit approcher de soixante-quinze ans.

— Soyez sûr qu'elle jouera tant qu'elle pourra tenir une carte... Papa! (la voix d'Eugénie s'altéra) n'est-ce pas le fauteuil roulant d'Elsie, qui vient là-bas?

Le groupe qu'elle indiquait était encore éloigné. Mais Lord Findon, à soixante-dix ans, conservait des yeux d'aigle, et pouvait lire une affiche à un kilomètre.

— En effet!

Un peu déconcerté, il se retourna pour fouiller la terrasse du regard, avant de se pencher vers Eugénie.

— Vous savez, chérie, la situation est fort ennuyeuse, entre ces deux hommes... Je doute que la patience d'Arthur y tienne longtemps.

— Oh! si, papa. Arthur évitera toute querelle par amitié pour nous.

— Si l'autre le laisse faire!... Je m'imaginais, Eugénie, que vous aviez apprivoisé cet ours; mais, sur mon âme!...

Lord Findon leva les mains au ciel en manière de protestation.

— Il est mal disposé... les choses ne tarderont pas à aller mieux, — fit doucement Eugénie.

Elle se leva et descendit les degrés de la terrasse pour marcher au-devant des Welby.

Lord Findon la suivait, tourmenté d'une idée désagréable. Serait-il possible qu'Eugénie, veuve maintenant, s'avisât d'éprouver une sympathie plus qu'amicale pour cet original de Fenwick? Si cela arrivait jamais, lui-même se verrait trop puni de s'être mêlé jadis de l'existence de sa fille.

L'avoir arrachée à Welby pour la donner à un John Fenwick! A cette seule pensée, Lord Findon devenait pourpre de colère; tout son orgueil de race et de caste se hérissait.

Évidemment, il fallait qu'Eugénie se remariât. Son père

souhaitait la voir, avant de mourir, l'épouse d'un homme honorable, la souveraine d'une grande maison. Pourquoi pas? Sa distinction personnelle, sa situation de famille, sans parler de sa fortune considérable, la rendaient digne des plus nobles destinées.

« C'est fort joli de mépriser ces choses-là, mais nous avons le devoir de maintenir nos traditions », se répétait Lord Findon avec aigreur.

Malgré les trente-sept ans d'Eugénie, on lui découvrirait sans peine un parti convenable. Lord Findon s'en était bien aperçu en Égypte, où ils avaient passé l'hiver et le début du printemps. Plusieurs des hommes les plus distingués qui se trouvaient alors au Caire avaient été aux pieds de madame de Pastourelles, toute malade et comme désarmée qu'elle fût. Parmi eux, Alderney, presque certain d'être bientôt vice-roi des Indes, le plus charmant des veufs, avec une fille unique. Lord Findon et même sa femme, malgré la sottise de cette dernière, avaient remarqué l'évidente et profonde impression éprouvée par cet homme, non moins romanesque que difficile à séduire. Un seul geste d'Eugénie, et il les aurait suivis en Syrie. Au contraire, elle s'était donné pour tâche spéciale de l'en dissuader. Et le général F..., et ce spirituel X..., qui réorganisait en ce moment les finances égyptiennes, et tant d'autres!... tous subissaient son charme!

Mais Eugénie persistait dans cette générosité extravagante qui reportait tout son intérêt vers les « intellectuels » d'un genre particulier, les artistes et les poètes, et d'une façon général, vers les gens qui étaient « dans le pétrin ». Et son père, marchant derrière elle, confessait à part soi, le sourcil froncé, qu'en cela elle lui ressemblait. Mais tout a des limites. Le mariage est une chose à part. L'anarchie matrimoniale ne saurait se justifier plus que l'anarchie sociale. Passe encore si Fenwick avait tenu les promesses de sa jeunesse, s'il était devenu un artiste célèbre, au lieu de finir par n'être qu'un raté querelleur, comme tout le faisait prévoir!...

Si maintenant Arthur lui-même était libre!... Si sa pauvre jeune femme mourait..., qu'arriverait-il?

Lord Findon imposa rudement silence à ses pensées. Un instant après, il serrait la main de Welby, et s'inclinait avec

une courtoisie de vieux gentilhomme vers le fauteuil roulant où Mrs. Welby était allongée.

La petite Grâce d'autrefois, la petite Grâce dansante, avait oublié ses joyeux rires. Un visage aux yeux creux, aux lèvres tirées, au front barré d'une ride de perpétuel soupçon, un visage hanté par la terreur qu'un mouvement ou une secousse ne détermine la crise de douleur aiguë; un corps émacié qui avait perdu toutes les lignes aimables de la jeunesse; une main amaigrie, suppliante, inerte, abandonnée sur le châle qui enveloppait la malade, — telle apparaissait cette Elsie Welby, qui, durant les premières années de son mariage, avait été un des ornements de Londres.

A Eugénie, qui s'inclinait sur elle, Mrs. Welby répondait d'un ton agacé :

— Ce palais est si froid, si régulier! Je n'admire pas ce genre d'architecture... Et il n'y a pas un pouce d'ombre sur cette terrasse... Je trouve tout cela fort laid!

Welby posa, en riant, la main sur la sienne :

— Mais aujourd'hui, mon enfant, vous jouissez de ce soleil... en octobre!

Mrs. Welby exprima résolument l'opinion que, même en octobre, le soleil fatiguait les yeux... Ce que devait être cette terrasse au mois d'août, elle frémissait d'y penser!... Et puis, quel ennui d'avoir manqué les grandes eaux! C'était bien la routine française, cette manie de les cesser à date fixe. Pourquoi les cesser? La dépense? Comme si l'eau coûtait de l'argent!...

La voix aigre continuait de discourir. Les autres écoutaient, avec tendresse et tristesse. Lord Findon, enfin, secoua ses épaules osseuses.

— Ma parole, il commence à faire froid. Avec votre permission, Elsie, je m'arrangerais d'un peu plus de soleil!... Arthur, si nous faisions une promenade au pas de course, autour du canal, avant l'heure du thé?

Welby, anxieux, regarda sa femme. Elle avait fermé les paupières et ses lèvres pâles, fortement serrées, ne remuaient pas.

— J'ai promis à Elsie de rester près d'elle, — fit-il, hésitant.

— Si vous le voulez bien, je resterai, moi, avec Elsie, — fit Eugénie.

Les yeux bleus de la malade s'ouvrirent :

— Ne soyez pas absent plus d'une heure, Arthur, — dit-elle, d'un air maussade. — Vous savez que j'ai invité Mrs. Westmacott à prendre le thé.

Les deux hommes s'éloignèrent. Madame de Pastourelles eut la sensation pénible qu'Elsie ne permettait à son mari d'accompagner Lord Findon que parce qu'elle-même n'était pas de la promenade.

Une rougeur soudaine colora ses joues. Pendant l'heure qui suivit, elle se consacra toute à sa cousine. Mrs. Welby était quinteuse et difficile à distraire. Entre autres griefs, elle se plaignit amèrement de la présence de monsieur Fenwick à Versailles. Arthur en avait été très déconcerté : monsieur Fenwick était toujours si grossier envers lui! S'il avait su le rencontrer, Arthur ne serait jamais venu à Versailles. Naturellement, puisque l'oncle Findon et Eugénie appréciaient monsieur Fenwick, qu'il était leur ami, Arthur ne pouvait l'éviter. Chose fort désagréable!

— Ils n'ont pas besoin de se voir bien souvent, — fit Eugénie, cherchant à l'apaiser — Papa et moi ferons de notre mieux pour contenir monsieur Fenwick dans les bornes de la politesse.

— Je me demande pourquoi il est venu ici? — dit Elsie, nerveuse.

— Il est chargé d'exécuter les décors d'une pièce nouvelle sur Marie-Antoinette... Et il est venu aussi, je suppose, pour nous retrouver. Vous comprenez, nous ignorions qu'Arthur serait ici.

— Je ne puis concevoir pourquoi vous lui portez tant d'intérêt.

— C'est un vieil ami, et, en ce moment, il est malheureux, découragé.

— Par sa faute! Arthur le dit. Il n'avait qu'à vouloir pour gagner la partie.

— Je le sais bien, — répondit tristement Eugénie. — C'est le tragique de sa situation.

Il y eut un silence. Mrs. Welby étudiait toujours la figure de sa compagne. Une série d'expressions, irritées ou hostiles, passaient dans ses grands yeux languissants.

L'après-midi pâlissait. Sur la surface bleue du lointain canal, les deux grands peupliers qui se dressent en sentinelles, à l'extrémité du parc, derniers gardes du corps de la Maison de France, allongeaient leurs ombres. Entre eux flotta une vague fumée d'herbes sèches, qu'on brûlait là-bas, — unique mais suffisant symbole, en ce cadre splendide, de la France populaire qui a détruit Versailles.

Quatre heures sonnèrent. A gauche des deux femmes, qu'abritait la face méridionale du château, les visiteurs se déversèrent dans les jardins. Les volets des appartements du rez-de-chaussée, ceux du Dauphin et de Mesdames, se fermaient un à un, de l'intérieur, où les gardiens faisaient leur ronde. Eugénie regarda par la fenêtre voisine : elle aperçut une longue enfilade de pièces obscures et désertes, aux murs desquels ses yeux distinguaient à peine de vagues portraits de maréchaux.

Soudain, sous une flèche de lumière, qui partait d'un volet encore entr'ouvert, jaillit de l'ombre un buste de Louis XVI. La tête bourbonienne, au front fuyant, aux bonnes lèvres épaisses, avec son air d'incapacité souriante, régna, domina le palais.

Eugénie épiait, retenant son souffle. Lentement la lumière s'éteignit, le marbre replongea dans les ténèbres : Louis XVI était rentré parmi les morts.

L'âme d'Eugénie l'y poursuivit. Elle imagina cette nuit du 20 au 21 janvier 1793, où Madame Royale, dans l'obscurité du Temple, entendit sa mère angoissée se retourner sur son lit, d'où la douleur et le froid chassaient le sommeil : Marie-Antoinette attendait ce suprême rendez-vous de sept heures que le roi lui avait promis ; elle attendait... elle attendait... lorsque enfin le bourdon de Notre-Dame lui annonça que Louis s'était rendu à un autre rendez-vous, plus urgent, plus impérieux encore.

— Oh ! pauvre âme ! pauvre âme ! — dit Eugénie tout haut, appuyant ses deux mains sur ses yeux.

— De qui donc pouvez-vous bien parler ? — questionna près d'elle la voix sèche, un peu méfiante, de Mrs. Welby, surprise.

Eugénie la regarda et rougit.

— Pardonnez-moi, je pensais à Marie-Antoinette.

— J'en ai assez, de Marie-Antoinette ! — protesta la malade,

avec un geste d'impatience après lequel sa main affaiblie retomba. — Tous ces ridicules souvenirs d'elle qu'on vend ici... et ces conversations sentimentales à son sujet!... Bien entendu, grâce à ce projet de tableau, Arthur ne pense plus à autre chose.

— C'est naturel!

— Je n'en sais rien. Le public est las de Marie-Antoinette. J'aurais voulu qu'il choisît un autre sujet... Et quant à sa beauté... comment pouvait-elle être belle avec ce regard fixe et cette lèvre autrichienne? Je le dis à mon mari, et il délire, et il cite Horace Walpole et une foule d'autres... Mais on peut juger par soi-même. Les femmes sont beaucoup plus jolies aujourd'hui que dans ce temps-là! Nous n'apprécierions guère ces beautés célèbres.

La lèvre délicate de cette créature jadis charmante, fleur flétrie avant le temps, eut une moue de glacial dédain.

Dans les yeux d'Eugénie, arrêtés sur elle, passa un éclair, — d'horreur peut-être : Elsie était-elle jalouse des mortes que peignait son mari, non moins que de ses amies vivantes?

Madame de Pastourelles vint s'asseoir tout près de la jeune femme, prit dans les siennes sa main inerte, serra les châles autour de ses membres amaigris, et lui parla, courbée sur elle, caressante...

Le soleil baissait rapidement : elle se leva et alla jusqu'à l'angle du château voir si l'on apercevait les deux promeneurs. Mais, au bout d'une minute, elle s'entendit rappeler par Mrs. Welby.

— Je veux m'en aller tout de suite. Il fait vraiment trop froid ici, — disait Elsie avec une irritation nerveuse.

« Elle craint que je n'aille au-devant d'eux », songea involontairement Eugénie, qui, presque aussitôt, se reprocha cette fugitive pensée.

Dès qu'elle eut reconduit Elsie jusque chez elle, Eugénie, de son pas léger, retraversa les rues déjà obscures, en ayant soin de ne pas risquer une rencontre avec son père et Arthur Welby.

Elle s'enfuit vers l'escalier des Cent Marches, à l'ouest du château : elle descendit, en courant presque, les larges degrés, jusqu'à l'Orangerie et au bassin encore clair, un peu plus loin,

entouré de bosquets vaporeux. Une majesté de lumière et d'espace l'enveloppa, l'imprégna, comme toutes choses à Versailles, de souvenirs, d'amertume et de gloire. Dans le lointain, s'éteignaient les voix d'enfants qui jouaient près de leurs bonnes sur la terrasse. Tout près, une Artémis blanche se penchait de son piédestal, levant son arc étincelant, suivant la flèche qu'elle venait, semblait-il, de lancer contre les fenêtres de madame de Pompadour. A ses côtés, une nymphe, fille des dieux, se tournait vers le palais, avec un vif mouvement d'effroi, abritant ses yeux de sa main, comme pour regarder plus attentivement le drapeau tricolore usé qui flottait sur la demeure du Roi Soleil.

« Oh! pauvre Arthur! pauvre Arthur!... Et c'est ma faute... à moi seule!... »

Ainsi criait l'âme d'Eugénie, au plus intime d'elle-même.

Sans l'avoir prévu, elle se sentit brusquement assaillie de souvenirs qui s'abattirent sur elle comme une tempête. Que d'années écoulées avant qu'elle se fût permis, à elle-même, de découvrir la moindre tare dans ce mariage, qui était son œuvre! D'ailleurs, c'était seulement depuis la maladie d'Elsie que des faits vaguement entrevus avaient pris soudain ce relief brutal et douloureux. Jusque-là, il n'y avait que des indications : les caprices, les défauts d'une femme jeune et gâtée. Mais l'effondrement de sa santé avait mis à nu dans leur noirceur ses mobiles et ses passions, comme la carcasse d'un bateau naufragé. Eugénie, forcée de les comprendre, en avait elle-même éprouvé l'effet, comme d'une accusation muette, mais toujours plus forte, contre laquelle sa conscience se défendait en vain.

Sûrement, sûrement, elle n'avait aucun tort! Permettre à Arthur de lier toujours plus étroitement sa vie à la sienne eût été criminel. Que pouvait-elle lui donner de ce que réclamait ardemment sa nature? L'amour d'une épouse, des enfants, un foyer, — c'était à ces chères puissances enveloppantes qu'elle avait voulu le confier. Pour elle-même, elle craignait, oui, sans doute: mais était-ce un crime de craindre le péché, la défaillance de sa volonté la meilleure, la souillure de son sentiment le plus pur?

Pour sa part, elle pouvait répondre fièrement. Jamais, depuis ce mariage, ni dans ses pensées ni dans ses actes, elle n'avait donné à la femme d'Arthur le moindre sujet d'offense. La conscience d'Eugénie, souvent inquiète et troublée, ne l'était jamais sur ce point. Elle se savait loyale.

Mais en ce qui touchait Elsie? Aurait-elle, au fond, sacrifié une enfant ignorante à son impétueux désir d'assurer le bonheur de son ami, à son trop scrupuleux souci de sa propre paix?... Sacrifié? non, puisqu'elle donnait à la jeune fille ce que celle-ci souhaitait. Arthur ne l'aimait pas, mais Elsie Bligh l'aurait accepté pour mari à n'importe quelles conditions. Tendrement, en toute bonne foi, confiante dans la beauté de l'enfant, dans la nature aimante et généreuse de Welby, Eugénie avait joint leurs mains.

Était-ce là, en réalité, une offense? Malgré toute la délicatesse du procédé, la passion d'Elsie avait-elle révélé à celle-ci la vérité? Et, l'ayant devinée, avait-elle volontairement renoncé à conquérir ce don précieux, l'amour d'Arthur Welby?

Eugénie avait suivi, le cœur défaillant, le développement d'une nature, masquée jadis par la jeunesse et le bonheur, mais essentiellement étroite et médiocre, pleine d'ambitions vulgaires et de mesquines antipathies. Arthur avait joué bravement son rôle, avec cette conscience chevaleresque qu'on pouvait attendre de lui. Des intervalles de bonheur apparent avaient assoupi les remords de madame de Pastourelles.

Pour ces deux êtres, pouvait-elle quelque chose qu'elle n'eût point fait? Et elle se remémorait tristement qu'Elsie semblait l'aimer, avoir confiance en elle, jusqu'à cette tragique catastrophe. Tant qu'elle avait pu se parer, danser, dîner en ville, flirter à sa fantaisie, toujours escortée de son mari, Mrs. Welby n'avait manifesté aucun mécontentement de son sort. Si ses caresses faisaient souffrir Eugénie plutôt qu'elles ne lui étaient agréables, du moins les dehors étaient saufs : Elsie ne les lui avait jamais mesurées.

Hélas! le cœur d'Eugénie était déchiré de pitié pour cette jeune créature brisée. Mais l'image de la femme aigrie était remplacée bientôt par celle, plus véritablement tragique, du mari. Eugénie pouvait chercher à se persuader que la guérison d'Elsie était possible : son instinct de la réalité lui disait le contraire.

Cependant la vie de la jeune femme ne semblait pas absolument menacée, quoiqu'un accident pût y mettre fin en huit jours. Les symptômes actuels faisaient prévoir un état maladif prolongé, avec des fluctuations : ce seraient des années de sollicitude inutile pour Arthur, de souffrances et de lamentations pour sa femme.

Des années!... Eugénie s'assit dans un angle du jardin de l'Orangerie. Une compassion douloureuse crispait ses mains jointes, à la pensée d'Arthur. Elle savait à quel lumineux pinacle de succès et de renommée Welby s'était élevé aux yeux du monde; elle savait combien ses inférieurs — tels que John Fenwick par exemple — lui enviaient une réputation et un succès qu'ils jugeaient surfait et immérité. Mais Arthur lui-même! Elle croyait voir son visage se détacher de l'obscurité, ce visage de silence, de tragique patience, de constante déception; ce visage d'artiste conscient de son idéal et de ses mécontentements, — plus nobles, plus poignants, que jamais ses confrères ne sauraient le reconnaître; — ce visage de poète, au cœur solitaire, à qui tout épanchement était défendu, blessé à mort, souffrant toujours.

— Arthur! Arthur!...

Elle appuya son front contre le socle d'un vase de marbre, tant sa lutte avec elle-même était pénible.

Alors, rapide comme le feu, courut dans ses veines le sentiment qu'il leur restait une chance : la mort d'Elsie, — la liberté pour elle et pour Arthur, la possibilité de revenir sur sa fatale et follement généreuse résolution...

Rigide et droite dans sa robe noire, madame de Pastourelles se dressa. Il lui sembla que sa pensée avait commis le meurtre, qu'elle s'abaissait au niveau du plus vil et du plus ignoble des assassins... Dans son angoisse, ses yeux fouillèrent les ténèbres : elle supplia ardemment le Ciel de la sauver d'elle-même, de cette femme nouvelle, inconnue, qui venait de surgir du fond de son être; elle implora une aide pour dominer et fouler aux pieds cette révolte de son cœur égoïste et coupable, pour rendre impossible — oui, impossible! — que jamais plus, même sans sa volonté, contre sa volonté, une idée si incroyable, si affreuse, eût accès dans son esprit.

En aveugle, elle se dirigea vers la pièce d'eau, vers les bois.

Ses yeux débordaient de larmes qu'elle ne pouvait refouler. Afin de les cacher, elle s'enveloppa la tête, instinctivement, d'une écharpe de dentelle qu'elle avait apportée pour se préserver de la fraîcheur du soir et la serra étroitement.

— Comme vous vous promenez tard! — fit, tout près d'elle, une voix joyeuse.

Elle leva les yeux. Fenwick sortait du bosquet même vers lequel ses pas se hâtaient pour chercher un abri. Arrêté là, tête nue, comme il lui arrivait souvent dans ses promenades, le peintre ne parvenait pas à dissimuler sa joie de l'avoir rencontrée.

Elle eut un haut-le-corps :

— Vous m'avez fait peur!

Dans cette demi-obscurité, il entrevoyait seulement son vague sourire ému. Il lui sembla qu'elle était encore ou venait d'être fort agitée. Du moins, cette agitation ne lui était pas hostile, et même, lorsqu'il se mit à marcher près d'elle, il crut deviner, à sa respiration encore haletante, graduellement apaisée, qu'elle avait été rassurée en le voyant paraître, qu'elle était heureuse de le sentir à ses côtés.

Pour lui, — l'infortuné! — c'était la paix après la bataille, le baume après la torture. Ses pensées, pendant sa course solitaire à travers les bois de Satory, avaient été les pensées d'un fou. Il se hâtait de les chasser, maintenant qu'elle était là.

Tous deux errèrent ensemble, en longeant la pièce d'eau des Suisses, jusqu'aux bois que traverse la ligne du chemin de fer. Dans l'atmosphère de pourpre et d'or, les arbres, dépouillés par l'automne, se dessinaient légèrement sur le ciel nocturne, alignés en bataillons serrés au bord de l'eau. De jeunes garçons pêchaient, des enfants jouaient; des fiancés se promenaient sur les gazons mouillés. Cette paix du soir, avec son caractère de déclin et de mort, semblait remuer leurs âmes plutôt que les calmer. Elle faisait vibrer tous leurs nerfs.

Fenwick parla des tableaux qu'il avait étudiés, ce jour-là, au château, — des Nattier, des Rigaud, des Drouais, — exemples de cet art heureux, confiant, sensuel, produit d'une société qui ne douta jamais d'elle-même, et dont les derniers survivants pensèrent toujours que ne pas l'avoir connue était ignorer à jamais le vrai charme de la vie.

Fenwick parlait de tout cela avec envie et avec étonnement. Il en ressentait l'agrément, le perpétuel air de fête, comparé à l'effort de pensée et de conscience qui pèse sur notre vie moderne.

— Cela me donne une véritable fringale de beaux habits, de joyaux, de mascarades et de fêtes de nuit, de tous les genres de luxe et de mise en scène! La nature nous a fait monter sur le théâtre cent ans trop tard, nous autres meurt-de-faim. Nous ressemblons à des enfants sous la pluie, le nez aplati contre les vitres d'une salle de bal.

— Ils étaient beaucoup à regarder ainsi, dès ce temps-là! — fit Eugénie. — Mais ils brisèrent les vitres et saccagèrent la salle.

— Oui. Quelle folie! — murmura-t-il amèrement. — Nous tâtonnons tous encore parmi les ruines.

— Non, non! Il faut bâtir un nouveau Palais du Beau, y faire entrer tout le monde, tous ceux qui sont sous la pluie!

— C'est absurde! — déclara Fenwick, les yeux étincelants. — L'art et le plaisir n'étaient alors que pour une élite. Efforcez-vous de les vulgariser, faites-en une monnaie courante : ils s'évanouiront comme un or de féerie.

— Si seulement l'artiste pouvait être heureux!...

— L'artiste n'est jamais heureux! — fit-il rudement. — Mais les quelques individus qui l'apprécient et le volent, ceux-là sont satisfaits... A propos, j'ai fait ce matin une esquisse, d'après une de vos idées. Il y avait des semaines que je n'en avais fait autant, sinon pour ces stupides décors. Ce tableau m'est venu à l'esprit en causant avec vous.

La physionomie d'Eugénie accueillit cette nouvelle avec une joie timide. Fenwick lui développa son idée, dessinant du bout de sa canne, soit en l'air, soit sur le sable des allées, dont les arbres en berceau retenaient captifs les derniers rayons du crépuscule. Le tableau devait représenter cet habile ciseleur de métaux, qui, lorsque la Révolution éctata, prit avec lui ses enfants en haillons, s'en vint au palais où était son œuvre, — dont il n'avait jamais reçu le prix, — et la mit en pièces à coups de marteau.

Fenwick s'échauffa, en parlant, jusqu'à une sorte d'enthousiasme. Eugénie l'écoutait avec une compatissante attention, préoccupée seulement de l'exhorter à continuer, de mettre cette

amitié, cette pitié, cette pure sympathie, entre elle et l'odieux souvenir qui la hantait comme un démon. Ces rêves d'intelligence et d'art qui, graduellement, prenaient forme entre eux, elle les accueillait avec une infinie reconnaissance. Chastes, irréprochables, fortifiants, ils mettaient en fuite les mauvais esprits, ils la rendaient à elle-même.

— Il faut peindre ce tableau, il le faut!...

Fenwick s'arrêta brusquement, puis il se remit à marcher. Elle exigea qu'il lui fixât une date. Le tableau serait prêt pour l'inauguration assez prochaine d'une nouvelle galerie, qui se ferait par une brillante exposition.

Fenwick secoua la tête :

— Probablement, demain, je ne m'en soucierai plus.

Eugénie protesta :

— Tout à l'heure vous étiez si enthousiaste!

Il hésita, puis la vérité s'échappa, malgré lui, de ses lèvres.

— Parce que je vous parlais... Quand vous ne serez plus là... je le sais fort bien... je retomberai dans la même apathie.

Elle essaya de railler le besoin qu'il avait d'être sans cesse nourri par l'amitié des friandises de la louange. Mais le silence qui accueillit ses plaisanteries les fit cesser. Ce silence était trop plein d'émotion. Elle voulut y échapper. Vaine tentative! Tous deux étaient arrivés au bout de la pièce d'eau. Ils allèrent regarder la statue dégradée de Louis XIV, œuvre fantastique du Bernin, — le roi sur un énorme cheval à crinière bouclée, entouré de flammes, — statue reléguée dans cette solitude parce que Louis XIV, après avoir fait ajouter les flammes à la composition du Bernin, déclara finalement l'œuvre indigne de lui et de l'enceinte sacrée du parc. Ainsi, aux limites extrêmes de Versailles, la statue dédaignée tombe en ruines, toujours exilée, sans même une grille pour la protéger des touristes vulgaires qui la couvrent de leurs griffonnages. On dirait que, dans le domaine de l'art, l'ordonnance du grand roi garde toujours son autorité.

Le goût de Fenwick pour la rhétorique s'émut de cette statue et de son histoire. Il l'étudia, parlant vite, éloquemment. Eugénie obtenait de lui, par les questions et les regards les plus simples, tout ce qu'il avait à donner : elle était le musicien ; lui, la flûte dont elle jouait. Son intelligence, son imagi-

nation travaillaient maintenant sans peine, sous le seul stimulant de la présence de son amie. Son découragement commençait à céder; il croyait en lui-même, et se sentait redevenir artiste. Ce soulagement physique et moral était trop tentant : il s'y laissait aller avec un bonheur sans frein, incapable de se contraindre ni de calculer le prix de cette jouissance. Pendant qu'il parlait, son œil de peintre était ravi par l'effet de l'écharpe noire dénouée, ondulant autour de la tête d'Eugénie, sous le vent de la nuit, mettant en valeur l'ovale fin du visage, la beauté du front. Au moment où, rentrant dans le parc, elle contemplait une perspective lointaine, qu'effleurait un rayon de lune, cette écharpe flottante le fit soudain songer aux contours du délicieux capuchon dont Romney a encadré la tête radieuse de Lady Hamilton, dans le tableau : *la Couseuse.*

A ce souvenir, il tressaillit. Romney! Involontairement, il se rappela Phœbé, rapprochant leur histoire de celle de Romney, ses réflexions indignées sur la femme abandonnée, sur la trop délicieuse maîtresse!... Peut-être, en regardant jadis le portrait de madame de Pastourelles, dans son atelier, pensait-elle à Lady Hamilton, avec toutes sortes de suppositions ridicules et honteuses!

Et la réalité n'avait jamais cessé d'être *ceci!*... cette femme éthérée, pure, dont la seule présence le rendait meilleur et réveillait en lui l'espoir, dont la main bienfaisante, rien qu'en touchant la sienne, lui communiquait un réconfort, une rénovation morale.

L'ébranlement de ce débat intérieur acheva d'affaiblir ce qui lui restait de sang-froid. Presque sans savoir comment ni pourquoi, il glissa peu à peu à la confession la plus intime qu'il eût jamais faite à son amie. Le matin même, il lui avait raconté l'histoire extérieure de sa vie, durant cette année de séparation. A présent, il lui en disait l'histoire intérieure, — les faiblesses et les échecs, les querelles et les haines, les ambitions déçues, l'idéal brisé. — Eugénie reconstituait de son mieux la vérité à travers ces phrases rapides, surexcitées, ces faits à moitié expliqués, ces déclamations furieuses contre les « charlatans » et les « intrigants », mêlées à des retours sur lui-même, sérieux à la fois et comiques, des attaques contre tout le monde

alternant avec une impitoyable analyse de ses propres mobiles, — bref, tout le langage d'un homme qui porte à la société le défi d'une furieuse accusation et, l'instant d'après, constate ironiquement qu'il est le principal obstacle en travers de son chemin.

Soudain, dans ses paroles, vibra un accent de désolation intense, d'angoisse, d'inexplicable désespoir. Eugénie n'eut pas le courage de l'interrompre, ni celui de le quitter. Elle éprouvait l'étrange sensation que c'était la réponse du Ciel à sa prière.

Tous deux plongèrent dans la partie basse du parc, tantôt marchant vite sous les voûtes d'ombre, tantôt traversant des clairières où le soleil couchant et le lever de lune versaient leurs lueurs confondues sur les eaux lumineuses des bassins, les vagues visages renversés de leurs Cérès et de leurs Flores, les membres blancs des naïades et des nymphes couronnées de fleurs. Il leur semblait impossible de retourner sur leurs pas, de rompre cet entretien. Arrivés au bassin de Neptune, ils sortirent du parc, et enfilèrent l'avenue de Trianon, où grandissait l'obscurité, jusqu'à ce qu'ils vissent à leur droite, derrière ses grilles de fer, blanchir la façade du Petit Trianon. Des bois les environnaient, et, à leur gauche, luisait une autre nappe d'eau. Et les feuilles mourantes, détachées par le vent du soir, faisaient pleuvoir sur eux leur averse douce et incessante. Ces bois, dont la beauté régulière et pompeuse a une signification si humaine, agissaient sur leurs nerfs et leurs sens, par leur majesté chimérique de clair de lune et de ténèbres, transformaient en poésie tout ce qui se disait, tout ce qui s'éprouvait là, dans ce domaine enchanté.

Soudain, à la grille de Trianon, Eugénie s'arrêta.

— Je suis très lasse. Il faut retourner, je le crains! — dit-elle, d'une voix faible.

Fenwick s'accusa d'être une brute, un égoïste, et ils reprirent le chemin de la ville.

Mais ce n'était pas une fatigue physique qu'Eugénie ressentait. C'était bien plutôt le poids de cette âme qui se jetait éperdument dans la sienne, l'appel soudain de cette tâche que Dieu semblait lui imposer : — maîtriser son cœur indocile, en consolant, en régénérant John Fenwick. — De toutes les émo-

tions en conflit durant cette soirée qui transformait sa vie, ce qui lui demeurait, — ou semblait lui demeurer, — c'était une impérieuse mission de devoir et d'affection : « Sauve-le!... et triomphe de toi-même! »

Pour la seconde fois, la pauvre Eugénie tombait dans le piège tendu par le destin à cette femme trop profondément femme.

La rue des Réservoirs se trouvait déserte quand madame de Pastourelles et Fenwick gravirent la pente pavée qui conduit à l'hôtel. A défaut des réverbères peu nombreux et peu brillants, la galerie vitrée du restaurant jetait sur les passants une clarté abondante et gaie. Ensemble ils entrèrent dans cette région lumineuse.

A ce moment même, une femme, qui venait de traverser la rue, s'arrêta net, sur le trottoir d'en face, pour les regarder. Ils s'attardèrent quelques minutes à l'entrée, causant toujours. La femme fit un mouvement comme pour venir à eux, puis, secouant la tête, elle s'éloigna en riant. Fenwick pénétra dans le restaurant, et Eugénie dans la cour, se dirigeant d'un pas rapide vers la porte de l'appartement des Findon.

Mais les réflexions de la nuit amenèrent madame de Pastourelles à conclure que la situation présente, à Versailles, n'était pas de celles qu'il faut prolonger.

Le lendemain, Eugénie proposa un changement de plan à son père et à sa sœur. Elle leur exprima le désir de rentrer le plus tôt possible à Londres. Leur absence avait dépassé les limites raisonnables, et elle insista pour en précipiter la fin. Lord Findon, sans y rien comprendre, se soumit. Theresa, la sœur cadette d'Eugénie, devenue une femme de trente ans et un bas bleu, accueillit avec joie cette perspective de retrouver la Bibliothèque de Londres et le *British Museum*. Mais, quand les femmes de chambre étaient déjà prévenues du départ et le valet de Lord Findon chargé de s'informer des trains, son maître prit un rhume, en s'entêtant, par moquerie, à aller voir « à quoi pouvait bien ressembler *Faust* » au Théâtre Municipal de Versailles. Il eut de la fièvre, un peu de bronchite, rien de grave. Toutefois le docteur, appelé de Paris, ne voulut pas

entendre parler de départ. Lord Findon lui prêchait d'une voix rauque « la mastication », durant la plus grande partie de ses visites : il s'en vengea en exerçant un despotisme absolu sur son malade, — en tout, sauf la langue. — Eugénie céda, avec une contrariété excessive, qui parut étrange à Theresa. Ils se réinstallèrent à l'hôtel pour une quinzaine.

Lord Findon était en convalescence, quand Marmaduke, son fils aîné, vint d'Angleterre pour le voir. Membre de l'Église Évangélique, fort zélé, comme sa mère, il était associé à la direction de la brasserie appartenant à sa famille maternelle, et marié récemment à une certaine Lady Louisa.

Après trois jours passés à l'hôtel, il interpella brusquement Lord Findon, près de qui, un soir, il montait la garde, pendant que sa sœur écrivait des lettres :

— Dites donc, père, tenez-vous à ce qu'Eugénie épouse ce Fenwick?

Lord Findon se retourna dans son lit, avec gêne :

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela?

— Il en est absolument fou, il n'est content qu'en sa présence... et Eugénie... eh bien! Eugénie l'encourage beaucoup!

— Vous n'y comprenez rien, Marmie. Vous ne vous intéressez pas aux livres et aux tableaux; Eugénie s'y intéresse.

— Oui, je le veux bien, — répondit Marmaduke, d'un air de doute; — mais elle s'en occuperait moins si Fenwick n'était pas là pour en causer avec elle.

— Il en cause admirablement.

— C'est possible, mais il n'est pas l'égal de ma sœur, — riposta le fils, avec obstination.

— Un grand artiste est l'égal de tout le monde! — cria Lord Findon, très échauffé.

— Vous ne pensez pas au fond ce que vous dites, papa, — riposta Marmaduke, très ferme. — Voulez-vous que je sermonne Eugénie, puisque vous n'êtes pas en état de le faire?

Lord Findon se mit à rire, mais sans gaîté :

— Essayez!... ou, plutôt, je ne vous conseille pas d'essayer!

Cependant Marmaduke essaya. Pour tout résultat, Eugénie, dès les premiers mots, parut troublée, offensée, et le pria de s'en retourner chez lui : il était sans doute passé maître dans l'administration d'une brasserie et un frère excellent, plein de

bonnes intentions, mais il n'entendait rien aux affaires de sa sœur.

Marmaduke partit, très déconfit, recommandant instamment à Theresa de lui écrire, et déclarant à Arthur Welby, qui l'écouta sans répondre, que, si Fenwick faisait à Eugénie une proposition de mariage, il jugerait cela, lui, Marmaduke, une forte impertinence.

En attendant, Lord Findon se garda de parler à sa fille. Tous les jours, Eugénie rentrait de sa promenade avec Fenwick pour causer avec son père ou lui faire la lecture. Elle lui racontait, avec naturel et simplicité, leur promenade, leur conversation, le tenant au courant du travail du peintre, lui apportant ses croquis. Lord Findon, toujours au lit, écoutait, avec un peu de soupçon et de malaise, parfois de mauvaise humeur. Mais il trouvait une excuse dans sa maladie et son aphonie pour ne pas lutter avec sa fille. Elle avait le droit d'agir à son idée. Si elle choisissait cet homme, — ce qui semblait de plus en plus vraisemblable, — ils devraient tous en prendre leur parti! Marmaduke dirait ce qu'il voudrait. Quant à Welby, naturellement, celui-là se tenait à distance. Pauvre Arthur!... Mais elle, la chérie, était-elle assez délicieuse en noir, avec cette fraîcheur de coloris revenue à ses joues pâles!

Certes les Welby et les habitants des Réservoirs n'entretenaient pas des relations suivies. Arthur semblait absorbé par son nouveau tableau; Mrs. Welby laissait entendre clairement que son mari était trop occupé et elle-même trop malade pour recevoir aucune visite; que, d'ailleurs, au dehors, ni l'un ni l'autre ne désirait rencontrer monsieur Fenwick.

Chaque soir, après avoir reconduit sa femme, Welby s'en allait faire une course solitaire. Il évitait le parc et les bois, choisissant de préférence la route de Saint-Cyr ou l'Avenue de Paris. Il marchait, drapé d'une façon un peu trop pittoresque peut-être, dans un vieux manteau de paysan de la campagne romaine, souvenir de son séjour là-bas. Un beau *collie* lui servait de compagnon. Une ou deux fois, il aperçut de loin Eugénie et Fenwick. Suivi de son chien, il prit une rue transversale pour les éviter.

Sans cesse, pourtant, la foule de ses pensées muettes s'inquiétait de sa propre vie — et de la leur. Eugénie se déci-

derait-elle à ce parti hasardeux? Il discutait la question froidement avec lui-même. Ce mariage lui apparaissait comme un acte tout à fait indigne d'elle. Mais, dans ces moments-là, ce qui lui faisait le plus de mal, c'était de se rappeler tout à coup la figure d'Eugénie, contractée de chagrin, lorsqu'elle avait à subir une impolitesse ou une méchanceté de sa femme.

Un jour que Welby était auprès d'Elsie, sur la terrasse, du côté abrité, Eugénie et Fenwick apparurent au sommet des Cent Marches. Arthur se pencha vivement vers sa femme :

— Elsie!... n'avez-vous pas remarqué?

— Quoi donc?

Il lui désigna les deux silhouettes lointaines. Son geste était plutôt sec et hostile.

Elsie, stupéfaite, se souleva péniblement sur le coude, pour mieux regarder.

— Eugénie! — dit-elle, haletante — Eugénie... et monsieur Fenwick!

Arthur Welby épiait la métamorphose de sa physionomie. Pour la première fois, depuis des mois, il lui voyait un air heureux.

— Quelle excellente chose! — s'écria-t-elle, rouge et animée. — Vous savez bien, Arthur, que vous-même la trouviez trop seule...

— Est-il digne d'elle? — fit lentement Welby, cherchant ses mots.

— Nous n'avons pas de sympathie pour lui, évidemment, mais l'oncle Findon en a beaucoup. Et puis, quand ce serait le contraire, il s'agit d'Eugénie, n'est-ce pas?... rien que d'Eugénie!... A son âge, vous n'avez pas la prétention de lui choisir un mari!... Enfin, je n'avais jamais pensé, jamais... Eugénie est si secrète!... qu'elle se déciderait à épouser personne!

Elsie continua de discourir là-dessus avec tant de volubilité et de surexcitation que Welby se hâta de lui recommander impérieusement la discrétion...

Mais lorsqu'elle revit madame Pastourelles, celle-ci fut étonnée de la gaîté et de la bonne humeur d'Elsie, de ses sourires mystérieux. Eugénie espéra que c'était un symptôme d'amé-

lioration réelle. Elle eût aimé en causer avec Arthur. Mais toute conversation entre eux se faisait rare et difficile. Les promenades d'Eugénie et de Fenwick, à travers ces merveilleux environs de Versailles, devinrent donc journellement plus significatives, et plus guettées. Dans sa chambre de malade, Lord Findon en gémissait, mais il continuait de ne rien dire à sa fille.

Un jour, ou plutôt un soir, vers la fin d'octobre, un soir de pluie et de vent, les feuilles d'automne dansaient en épais tourbillons sur les pelouses et les allées de Trianon.

Fenwick travaillait ferme, dans le petit appartement qu'il occupait au troisième étage de l'Hôtel des Réservoirs. Ce logement consistait en un salon et deux chambres, donnant sur une cour intérieure. Le peintre s'y était aménagé un atelier, déjà rempli de dessins et de projets pour le somptueux « événement théâtral » auquel il collaborait : — salons du château et des Trianons, vues des jardins, fragments de décors, esquisses de groupes destinés à reproduire une des célèbres fêtes de nuit, dans le Hameau de Marie-Antoinette, et jusqu'à des croquis de costumes.

Son ambition orgueilleuse exécrait cette besogne. Il la jugeait indigne de lui; seule, sa pauvreté la lui avait fait accepter. Mais il la dissimulait autant que possible à ses relations et travaillait, de préférence, la nuit.

De-ci, de-là, parmi tout le reste, se trouvaient semés des dessins et des fragments, quelques-uns grandioses, qui représentaient sa « vie cachée », cette vie que seule Eugénie de Pastourelles semblait à présent avoir la puissance de ranimer en lui. Lorsque, par quelques heures d'un travail inférieur, s'était affaiblie l'impulsion reçue d'elle, il regardait tristement ces choses, et les mettait de côté.

Ce soir, en dessinant, il ne cessait de penser à Eugénie, et se sentait traversé d'un intolérable remords. Mais à qui la faute? A un homme qui meurt de faim, demandera-t-on de repousser le salut? Les épreuves de cette vie sont trop dures; l'homme, nécessairement égoïste, ne peut les supporter. Pourquoi agir et parler comme s'il était responsable de ce que la nature et la chair lui imposent?

Comment tout cela finirait-il? C'était là ce qui le tourmentait. Sa conscience reculait devant la perspective de vilenies entrevues; mais sa volonté faiblissait. A quoi bon discuter? Il se sentait esclave d'une impulsion qui n'était pas de l'amour, qui n'avait aucune des excuses de l'amour-passion. Cela ressemblait bien plutôt aux tentatives aveugles de l'homme qui, pareil à un enfant perdu dans la nuit, recule, avec une terreur folle, devant la solitude et les fantômes suscités par son imagination.

Onze heures sonnèrent. Fenwick tournait autour d'un mannequin sur lequel il essayait l'effet de certains arrangements, lorsqu'il entendit frapper à sa porte.

— Entrez! — fit-il, étonné.

A l'hôtel, on se couchait de bonne heure, en cette saison, et pas une lumière ne brillait dans la cour.

La porte s'ouvrit. Sur le seuil, Arthur Welby se montra. Fenwick le regarda, bouche béante :

— Vous?... vous, chez moi?

Il marcha vers lui, la tête penchée en avant, la main tendue.

— J'ai quelque chose d'important à vous dire, — fit Welby, sans paraître voir le geste. — Nous ne serons pas dérangés?

— Je le suppose! dit Fenwick, reculant d'un air farouche. Mais, vous voyez, je suis extrêmement occupé...

Il indiquait la pièce encombrée.

— Je regrette de vous déranger (le calme de Welby semblait voulu), mais vous admettrez, je crois, les très bonnes raisons qui m'ont décidé à venir vous trouver.

Il se retourna pour s'assurer que la porte était fermée, puis il avança d'un pas.

— Vous connaissez, je crois, cette personne?

Il présentait une carte à Fenwick. Celui-ci l'approcha de la lampe et lut ce nom lithographié : *Miss Isabel Morrison.* Dans un angle, une adresse à la main : *Corso de Madrid, Buenos-Ayres*, avait été légèrement biffée. Fenwick posa la carte sur la table.

— Eh bien! quand je la connaîtrais?... — fit-il âprement, — qu'importe?

Welby voulut parler, s'arrêta, toussa. S'appuyant d'une main à la table, il regardait fixement son interlocuteur. Il y eut comme un choc, un mutuel défi.

— Cette personne paraît avoir suivi depuis quelque temps les allées et venues de notre groupe, — reprit Welby, se dominant. — Elle nous a aujourd'hui abordés, ma femme et moi, après notre rencontre avec vous dans le parc. Elle nous a parlé, et nous avons appris d'elle cette étonnante nouvelle que vous êtes marié... que votre femme...

Fenwick se précipita en avant et étreignit le bras d'Arthur :

— Mon Dieu! dites-moi!... est-elle vivante?

Ses yeux presque hors de la tête, sa face cramoisie, son angoisse, produisirent sur Arthur Welby un effet d'indescriptible répulsion. Il s'arracha de l'étreinte.

— C'est ce que Miss Morrison désirait vous demander. Elle nous a dit que, lors de votre dernière rencontre, vous n'étiez pas, elle et vous, en très bons termes : c'est pourquoi elle n'a pas osé s'adresser à vous. Mais elle avait de l'estime pour votre femme : elle désirait savoir ce que celle-ci était devenue, et cette curiosité l'a décidée à nous parler. Elle a vécu, paraît-il, de longues années à Buenos-Ayres : elle en est revenue récemment, en qualité d'institutrice, avec la famille d'un ingénieur français, qui a loué un appartement à Versailles. Elle vous a reconnu, la première fois, dans la rue, il y a près d'un mois.

Fenwick s'était effondré sur une chaise, le visage caché dans ses mains. Quand Welby eut cessé de parler, il releva la tête.

— Alors elle n'a rien dit de l'endroit où ma femme peut se trouver?

— Rien. Elle ne sait rien.

— Ni de la raison pour laquelle ma femme m'a quitté?

Welby hésita.

— Miss Morrison semble avoir ses idées personnelles là-dessus.

— Où habite-t-elle?

Fenwick s'était levé brusquement.

— Rue des Écuries, 27. Naturellement, vous ne pouvez la voir ce soir.

— Non, — dit Fenvick, en se rasseyant avec des mouvements de somnambule, — non... A-t-elle dit autre chose?

— Elle a parlé vaguement — dit Welby avec froideur — d'une somme que vous lui devez... une affaire d'argent qu'elle aurait découverte depuis peu. Ceci ne me regardait pas.

La figure de Fenwick, devenue d'une mortelle pâleur, s'empourpra brusquement. Plus encore que la révélation de son mensonge prolongé, cette allusion à sa dette envers Morrison, dans la bouche de Welby, l'humiliait et le torturait. Ce rival heureux, ce beau *gentleman*, initié à ses sordides affaires! Indécis, il se releva, et, violemment, rassembla ses idées.

— Maintenant qu'elle a reparu, je paierai ma dette à Miss Morrison... si cette dette existe, — fit-il avec hauteur; — quant à cela, elle n'a rien à craindre... Ainsi, monsieur Welby, le hasard vous a révélé le secret de ma vie. (Il s'appuyait pesamment à la cheminée, la face encore altérée de contractions nerveuses.) Ma femme m'a quitté, pour les motifs les plus fous, les plus illusoires, et elle a emmené notre fille. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour les retrouver, mais en vain... Et, si Miss Morrison ne peut m'éclairer, je demeure ce soir dans les mêmes ténèbres qu'hier... ignorant si ma femme est vivante ou morte... Y a-t-il encore, après cela, quelque chose à dire?

— Certes oui! — cria Welby, avec un brusque geste de colère, se rapprochant de lui. — Tout reste à dire!

Fenwick garda le silence. Leurs regards se croisèrent.

— Autrefois, quand vous avez fait la connaissance de Lord Findon, — poursuivit Welby, se contenant, — vous lui avez laissé croire... et à nous tous... que vous étiez célibataire.

— En effet. Ce fut l'erreur... la maladresse d'un instant... Je n'avais pas votre aisance mondaine!... j'étais un pauvre campagnard sans éducation... Je n'ai jamais trouvé le courage ou, simplement, le sang-froid nécessaire pour réparer cette gaucherie.

— Vous avez peint alors le portrait de madame de Pastourelles, — continua l'autre, inflexible; — elle a posé pour vous des semaines, des mois... vous avez accepté ses bienfaits... vous êtes devenu son ami. Plus tard, vous l'avez laissée vous conseiller, vous écrire, parler de vous marier quand votre situation serait suffisante.. sans lui permettre de soupçonner que vous aviez déjà une femme et un enfant.

— C'est vrai, — dit Fenwick baissant la tête. — Ce second faux pas fut la conséquence du premier.

— La conséquence? Vous n'aviez qu'un mot à dire, un mot de franchise! Après que votre conduite eut chassé votre

femme de votre foyer... je le suppose... je n'ose pas vous juger... pendant douze ans... (ces mots sifflèrent entre les dents serrées) vous jouez la comédie envers madame de Pastourelles... Enfin, quand son long martyre d'épouse a pris fin... et que, dans la tendresse et la compassion de son cœur, elle commence à vous témoigner une amitié qui, pour tous ceux qui la connaissent... (la respiration, les paroles lui manquaient...) ne peut désormais... avoir qu'une seule signification... vous qui lui devez tout... tout!... vous osez jouer avec sa vie pure... sa vie sans tache... vous osez laisser l'idée d'un mariage avec vous lui venir à l'esprit... venir à l'esprit de son entourage... et tout le temps... vous saviez... ce que vous savez!... Si jamais quelqu'un, ici-bas, fut coupable d'une cruelle noirceur... c'est vous... c'est bien vous!

Arthur Welby, redressé de toute sa hauteur, dominait l'homme qu'il accusait. Fenwick restait assis, comme frappé de mutisme. La tendance croissante à se voûter, qui gâtait chez Welby la dignité naturelle de sa démarche, ce rien d'affectation, d'afféterie qui maintenant était souvent perceptible en lui, et une certaine mesquinerie de malice que sa jeunesse n'avait jamais connue, — tous ces défauts, physiques et moraux, étaient consumés par la flamme de son unique, inextinguible passion. Devenu le champion de sa chère « maîtresse », — dans le sens le plus pur, le plus élevé de ce mot, — il dénonçait de toute son âme le menteur qui, en la trompant, l'avait mise en péril. Son attitude, sa voix, à son insu, prenaient une majesté sévère. Celui auquel il s'adressait — artiste et poète autant que lui-même — en subissait l'ascendant comme une suprême torture.

Fenwick se détourna. Machinalement, il se pencha vers le feu, l'arrangea, souleva une bûche et la posa soigneusement sur les autres. Alors il regarda Welby, qui était allé ouvrir la fenêtre, — comme si l'atmosphère de cette pièce le suffoquait.

— Tout ce que vous dites est juste, — fit lentement Fenwick. — Je n'ai rien à y répondre... sauf que... Non!... je n'ai rien à y répondre.

Le visage pensif, il marcha deux fois d'un bout à l'autre de de la pièce... Alors il reprit :

— J'écrirai ce soir à madame de Pastourelles, et demain,

par le premier train.. dès que tout ceci (il fit un geste circulaire) pourra être empaqueté... je partirai.

Un mouvement brusque de Welby montra ses traits encore bouleversés :

— Non!... elle voudra vous voir.

Fenwick défaillit :

— J'aime mieux ne pas la revoir... je ne peux pas!

— Vous endurerez cette souffrance pour elle, — dit tranquillement Welby. — Plus complètement vous pourrez l'éclairer, mieux cela vaudra pour nous tous.

Les lèvres de Fenwick remuèrent sans proférer aucun son. Que Welby ignorât la vérité tout entière, il en avait l'âme oppressée; mais il était incapable de l'effort qu'il fallait pour la lui dire.

Welby se rapprocha de lui :

— Nous n'avons plus, je crois, aucun motif de poursuivre la conversation. Je ferai savoir à Miss Morrison que je vous ai parlé.

— C'est inutile, — interrompit Fenwick. — Je la verrai dès demain matin.

— Si je peux quelque chose, — ajouta Welby, tout en prenant un livre sur la table et le laissant retomber au hasard, — par exemple... auprès de Lord Findon...

John Fenwick eut un geste d'agacement. Son endurance était à bout.

— Il n'y a rien à faire!... qu'à dire la vérité... à aussi peu de personnes que possible!

Welby se sentit piqué au vif. Était-ce une allusion à sa femme?

— Je suis de votre avis, certes!

Il attendait, irrésolu, se demandant s'il avait dit tout ce qu'il devait dire. Involontairement, ses yeux se fixèrent, perçants, iuterrogateurs, sur l'homme qui était devant lui... Ce regard exprimait l'étonnement de tout son être qu'une pareille offense eût jamais pu se produire; Welby cherchait à pénétrer un caractère, une psychologie qui, en effet, confondaient son jugement.

Il marcha vers la porte : Fenwick la lui ouvrit.

Après l'avoir regardé partir, celui-ci demeura immobile,

écoutant les pas qui s'éloignaient, dans le silence du vaste hôtel vide.

Il tira sa montre : minuit passé!... Jusqu'après trois heures, au bruit d'une violente tempête d'automne, il écrivit sa lettre à madame de Pastourelles. Alors, il s'endormit à sa table, épuisé de fatigue, la tête sur ses bras repliés.

Avant dix heures du matin, Fenwick était chez Bella Morrison. Une femme parut : — la caricature du visage qu'il avait connu jadis. Du rouge sur les pommettes saillantes du fameux portrait, avec de petites boucles noires collées aux tempes... des mines prétentieuses... tantôt des rires étouffés, tantôt des façons grossières. — Elle se déclara désolée de l'avoir fâché... tout à fait désolée. Pour rien au monde, elle n'aurait voulu l'ennuyer; mais sa curiosité avait été la plus forte. Elle avouait, en outre, qu'elle avait désiré voir si monsieur Fenwick reconnaîtrait sa dette envers elle. Récemment, elle avait retrouvé le reçu dans les papiers de son père. C'était singulier que monsieur Fenwick eût oublié si longtemps.... enfin... elle ne voulait pas être désagréable. Pour ce qui était de la pauvre Mrs. Fenwick, non, naturellement, elle ne savait rien! Elle s'était informée auprès de quelques amis, dans le Nord, qui n'en savaient pas davantage. Ils avaient ouï dire que, le mari et la femme n'ayant pu s'accorder, celle-ci s'en était allée à l'étranger. Quelle pitié!... mais on devait s'y attendre, n'est-ce pas?...

La vanité et la violence brutales de sa jeunesse s'étaient transformées chez Bella, sous la pression d'une dure existence, en bassesse venimeuse et servile. Elle ne dit pas un mot de sa dernière visite à Phœbé; mais, tout le temps, ses yeux semblaient se moquer du visiteur. Fenwick coupa court à l'entretien, et versa rapidement les cent livres, quoique ce paiement le laissât presque sans ressources. Puis il se précipita vers l'hôtel, impatient de savoir ce qui peut-être l'attendait.

Une enveloppe était sur sa table. Il lui fallut un violent effort pour se décider à l'ouvrir :

J'ai reçu votre lettre. Ma seule réponse, c'est que j'ai besoin de vous voir. Jusqu'à nouvel ordre, je désire cacher à mon père ce que vous m'avez appris. Il nous serait donc impossible de causer

ici : nous n'avons qu'un salon, et ma sœur ne le quitte pas. Je serai, à onze heures et demie, au Bosquet d'Apollon.

C'était tout!... Il demeurait les yeux rivés sur cette écriture fine, presque invisible. L'instant redouté depuis douze ans avait sonné; et le monde continuait sa marche, et des lettres tranquilles comme celle-là pouvaient encore s'écrire...

Longtemps avant l'heure, il était au Bosquet d'Apollon, se promenant devant la grotte fameuse. A l'entrée de cette grotte, l'Apollon blanc, descendu tout à l'heure du char du Soleil, reçoit les soins des Muses, tandis que ses chevaux divins trouvent leur abri et leur nourriture dans les anfractuosités du roc. Nulle fantaisie plus singulière n'occupa les architectes et ne gaspilla les finances du royal bâtisseur. Construit en maçonnerie solide, sur un terrain nu et sablonneux qu'il dissimule entièrement, le roc artificiel où la grotte se creuse porte haut sa couronne d'arbres séculaires. Il est noirci par le vent et les pluies, couvert de feuillage et d'herbe, lavé d'eau limpide à sa base. Des arbres l'enserrent, des pelouses étendent devant lui leur paisible tapis.

Par cette étincelante matinée d'octobre, une splendeur de rouge, d'ambre et d'or enveloppait les pâles figures et la grotte éblouissante. Les divinités immortelles, les chevaux rongeant leur mors, enfermés derrière les grilles qui les garantissent des profanations des touristes, — toute cette croulante et bizarre manifestation d'art statuaire, cette beauté naturelle des feuillages et des eaux, des visages blancs reflétés dans le bassin, s'unissaient pour achever le bouleversement intérieur de Fenwick, pour transformer sa vie en un rêve et tous ceux qui y jouaient un rôle en marionnettes d'un théâtre d'ombres...

Un pas léger foula le gazon : il ressentit une grande secousse; il ébaucha un mouvement vite interrompu.

Eugénie s'arrêta à quelque distance. En cette fin d'automne, les jours de semaine, il est rare qu'un promeneur vienne troubler la paix du Bosquet. Dans cette profonde retraite de verdure, ils étaient absolument seuls; le soleil, qui semait de taches lumineuses le corps blanc des Muses et luisait sur le bras étendu d'Apollon, semblait leur unique témoin.

Elle releva son voile, son long voile de veuve, repris ce

matin-là. Sous les plis de crêpe qui l'encadraient, sa figure avait la pâleur et la rigidité d'un ivoire, où seuls les yeux vivaient, comme égarés. Quand elle s'avança vers lui, ses mains étroitement jointes trahissaient une répulsion craintive; cependant elle était calme.

— Il n'y a plus qu'une seule chose que j'aie besoin de savoir... Si jamais je fus votre amie!... si jamais vous avez éprouvé quelque sympathie pour moi... dites-moi franchement... pourquoi votre femme vous a quitté...

Le visage de Fenwick s'altéra. Avait-elle si vite, avec la sûreté de son instinct féminin, trouvé le nœud du problème?

— Bien des différends s'étaient élevés entre nous, — fit-il, d'une voix étranglée.

Il marchait à côté d'elle, les yeux baissés vers le gazon.

— A-t-elle été... jalouse? — prononça très bas, avec effort, madame de Pastourelles, — jalouse... d'un de vos modèles?... je sais que cela arrive quelquefois... ou d'une des personnes dont vous peigniez le portrait... de moi, par exemple?

Ces derniers mots s'entendirent à peine; mais le regard les renforçait.

— Elle était jalouse de toute la vie que je menais loin d'elle... Et moi, entièrement aveugle, égoïste... j'aurais dû savoir ce qui se passait, et je n'en avais pas idée.

— Qu'arriva-t-il?... Je sais si peu de chose!

Cette voix singulièrement autoritaire et lointaine agit sur lui comme une contrainte physique. Péniblement, il lui fit le récit de la tragique visite de Phœbé à son atelier. Sa lettre de la nuit précédente avait à peine effleuré les détails de la crise, en appuyant plutôt sur les mois d'oubli et de négligence qui, de sa part, l'avaient préparée.

Madame de Pastourelles l'interrompit :

— Alors, c'était elle... la jeune mère, dans le *Genius Loci*?

Il fit un signe d'assentiment. Les yeux d'Eugénie se fermèrent, une seconde; dans sa douleur, elle revoyait les visages de la femme et de l'enfant.

— Continuez!... Vous étiez absent?... De grâce, de grâce, continuez!... Quand cela s'est-il passé? Sûrement, ce printemps où...

Elle porta la main à sa tête, essayant de retrouver les dates.

— Quelques jours avant l'Exposition, — dit-il, à contre-cœur.

— Vous étiez sorti?

— J'étais allé annoncer mon heureuse chance à Watson et à Cuningham...

La voix lui manqua. Les mains dénouées d'Eugénie se rejoignirent.

— C'était le jour... le jour même où nous sommes allés chez vous?

Il fit signe que oui.

— Mais pourquoi?... qu'est-ce qui l'a poussée à faire une chose pareille... à partir sans vous revoir, sans vous laisser un mot?... Elle a dû avoir quelque motif désespéré...

— Aucun! — dit-il, énergiquement.

— Mais elle a dû se persuader que ce motif existait. Ne pouvez-vous... vous expliquer plus clairement?

Il arrivait au bout de sa résistance.

— Je vous l'ai dit... sa fureur... en apprenant que j'avais dissimulé mon mariage!

— Oui... oui!... Mais il y a eu autre chose... quelque chose de subit... qui l'a rendue folle?

Il garda le silence. Elle pâlissait de plus en plus.

— Monsieur Fenwick... j'ai beaucoup à vous pardonner. Il n'y a qu'une seule manière d'expier un peu vos torts... et c'est une franchise entière, absolue.

Son terrible soupçon, sa volonté impérieuse triomphaient. Tout valait mieux que de lui opposer un refus, de la torturer, de la tromper encore.

Il la regardait, avec une atroce indécision. Lentement, sa main fouilla la poche intérieure de sa jaquette.

— Voici la dernière lettre qu'elle m'a écrite. Je l'ai trouvée dans mon atelier.

Il retira de son portefeuille la lettre froissée, qu'il avait presque toujours portée sur lui depuis la disparition de Phœbé.

Eugénie la saisit, la dévora. Elle n'eut pas une hésitation, pas un doute sur la légitimité de cet acte, — elle si strictement, si délicatement scrupuleuse! — Malgré son angoisse, Fenwick en fut douloureusement frappé : cet acte semblait lui donner la mesure de la souffrance qu'elle endurait.

— Le portrait? — fit-elle, le questionnant du regard; — je ne comprends pas... vous l'aviez envoyé à l'Exposition.

— Vous rappelez-vous?... quand vous m'avez demandé ce qu'était devenue l'esquisse... je vous ai dit qu'elle avait été détruite par accident.

Elle comprit. Ses lèvres tremblèrent. Rendant la lettre, elle tomba sur un banc. Fenwick vit qu'elle était sur le point de s'évanouir. Et il n'osait lui dire un mot, faire un geste de sympathie.

Pendant quelques minutes, Eugénie garda le silence. Ses yeux parcouraient la verte enceinte du bosquet, — le bassin, les roseaux, le rocher, ce dieu nonchalant, parmi ses servantes...

L'attitude, le regard de madame de Pastourelles exprimaient une agonie intérieure en étrange désaccord avec un tel cadre. Par elle, — toute innocente, inconsciente qu'elle fût, — cette jeune femme délaissée avait connu le désespoir..., une âme avait été exposée, peut-être perdue... Seule, une nature exercée, comme celle d'Eugénie, par la souffrance, par la prière, par une vie spirituelle très haute, pouvait éprouver ce qu'elle éprouvait, et à un pareil degré.

Avec des gestes vagues, Fenwick remit la lettre dans son portefeuille, dans sa poche...

Pas un instant, l'esprit d'Eugénie ne fut traversé de l'idée que, très probablement, il avait eu cette lettre sur lui, durant ces derniers jours, où leurs relations étaient devenues si intimes, si affectueuses! Tout sentiment personnel disparaissait en elle. Son esprit demeurait possédé par l'image de Phœbé; rien d'autre n'y trouvait place.

Enfin, après beaucoup de questions, après tout un interrogatoire tantôt embarrassé, tantôt impétueux, madame de Pastourelles se leva, défaillante :

— Je crois comprendre. A présent... il faut que nous la retrouvions.

Elle était debout, les mains légèrement jointes et pendantes, les yeux perdus dans le pan de ciel ensoleillé qu'on apercevait au-dessus du rocher.

Fenwick fit un pas. Il se sentait obligé de parler, de s'humilier devant elle, de redire quelques-unes des choses exprimées dans sa lettre. Mais ici, en sa présence, toutes les paroles lui

semblaient brutales, monstrueuses. La voix s'éteignait sur ses lèvres.

Il ne répéta donc pas les excuses, les supplications douloureuses qu'il avait passé la nuit à écrire, pour solliciter son pardon. Elle n'y fit pas allusion.

Tous deux regagnèrent l'hôtel, convenant froidement, avec précision, presque en étrangers, de leur conduite future. Fenwick, dont le travail était du reste achevé, repartirait le soir même pour l'Angleterre. Après son départ, madame de Pastourelles apprendrait à son père la vérité. Un *solicitor* fameux, ami de Lord Findon, serait consulté; on prendrait toutes les mesures possibles, cette fois, pour découvrir Phœbé.

A la porte de l'hôtel, Fenwick souleva son chapeau. Eugénie ne lui tendit pas la main; mais son doux visage s'émut soudain, — avant qu'elle pût se maîtriser... Afin de cacher cette émotion, elle se détourna brusquement; la porte se referma derrière elle.

MRS. HUMPHRY WARD

(A suivre.)

(Traduit de l'anglais par TH. BENTZON et A. CHEVALIER.)

JOURNAL D'UN GARDE-SUISSE[1]

II

Le 14 mai, j'arrivai à Vevey en parfaite santé; j'y restai onze mois; je m'ennuyais beaucoup du commencement, parce que je n'y connaissais pas grand monde, comme il y avait dix ans que j'étais parti : six ans à travailler dans différentes villes de la Suisse et quatre ans et quatre mois de service, qui font bien dix ans et quatre mois. Ainsi, l'on peut perdre un peu ses connaissances.

Je me mis à travailler et j'eus bientôt refait des connaissances qui me firent bien de la peine, quand je les quittai.

Le temps se passa en travaillant; un peu de plaisir, un peu de chagrin, mes onze mois de semestre s'écoulèrent. Je repartis de Vevey, le 29 mars 1792, pour rejoindre le régiment. Je fis la route avec un jeune garçon de Vevey qui ne me donna pas grand plaisir en route. J'arrivai le 12 avril au régiment parce que le jeune homme ne pouvait pas marcher; je devais arriver le 7; j'étais en retard de cinq jours. Je fus en arrivant rendre ma cartouche au sergent-major qui me pria poliment d'aller passer cinq jours en prison pour me reposer. Comme je m'y attendais bien, je ne balançai pas; j'y fus sans dire mot. Mes cinq jours de repos finis, l'on me fit sortir; je fus chez le fourrier faire mon compte; il me revenait cent quatre-vingt-

1. Voir la *Revue* du 15 septembre.

douze livres sept sols quatre deniers qui me furent comptés tout de suite. J'en prêtai cent quarante-quatre à un jeune homme de Vevey qui faisait son tour de France.

Le 23 juin, le sergent-major me proposa la place de caporal; je le remerciai très honnêtement, en refusant. Il me dit que c'était bon, qu'il s'en rappellerait; en effet il ne m'oublia pas; il fut bien de parole.

Le 29, je fus à Paris, dans le dessein de revenir le même jour; je trouvai des amis qui m'invitèrent à une fête qui se donnait chez eux à l'occasion d'un mariage; j'acceptai l'invitation et j'y fus. Je m'y trouvai si bien que j'oubliais mon devoir; le lendemain 30, je retournai au quartier; je ne fus pas plutôt entré dans la chambre que le caporal de semaine vint me dire :

— Fonjalaz, prenez votre bonnet de police et suivez-moi.

On eut la bonté de me mettre au cachot, au pain et à l'eau pendant vingt jours que j'eus le temps de bâtir des châteaux en Espagne!

Le 20 juillet, on me mit en liberté : j'étais joli à faire envie aux demoiselles; une barbe de trois pouces allait à merveille sur ma figure; j'étais tenté d'aller remercier mon sergent-major des bontés qu'il avait eues pour moi, de ne pas m'avoir oublié; mais, après avoir réfléchi, je pensai qu'il ne méritait pas que j'aille lui parler; il était Allemand et moi j'étais Suisse français.

***

Le 24 juillet 1792, on nous fit partir pour Paris parce que les têtes s'échauffaient contre le roi. Nous fûmes loger à l'hôtel de Brienne, près le corps de garde, et l'on doubla la garde du roi. Nous étions très fatigués de service; cela dura jusqu'au 9 août. Le 9, à neuf heures, nous commencions à manger la soupe; l'on crie : « Aux armes! » Il fallut quitter de manger; on nous fit prendre position dans les cours et dans les appartements.

Le détachement où j'étais fut à la porte de la grande cour. Tout le jour et toute la nuit se passèrent sans que nous

puissions prendre la moindre des choses, et le matin du 10 encore moins. Dès les six heures, le tocsin et la générale commencèrent à faire émouvoir le monde; sur les huit heures, toute la garde nationale se trouva rassemblée au Carrousel et lieux adjacents; les Marseillais entraient de tous côtés. Nous montâmes le Grand Escalier; le bataillon des Cordeliers resta dans la cour; le roi, la reine et leurs enfants s'étaient réfugiés à l'Assemblée Générale, accompagnés de madame Élisabeth, sœur du roi.

Les Marseillais vinrent pour monter les escaliers en nous disant :

— Camarades suisses, vous pouvez descendre; le roi est à l'Assemblée.

Ceux des Suisses qui étaient au bas de l'escalier criaient que tout était fini, sortaient avec les Marseillais; mais, quand ils étaient dehors du grand corridor, on leur disait :

— Rendez vos armes; vous êtes prisonniers de guerre.

On les dépouillait de leur armement, et l'on finissait par les larder à coups de pique. Nous étions sur la rampe; nous fûmes curieux de regarder par les fenêtres pour voir où l'on conduisait nos camarades. Mais grand Dieu! quelle fut notre surprise quand nous vîmes la manière qu'on les traitait! Nous nous mîmes tous à crier :

— Ne descendez pas, l'on égorge tous nos camarades.

Ceux qui étaient par les escaliers remontèrent à la hâte et les Marseillais vinrent pour nous faire descendre de force. Nous les laissâmes monter les escaliers; alors, quand l'escalier fut plein, nous fîmes un feu roulant qui les culbuta presque tous; le peu qui s'en échappa ferma les portes après eux. Nous descendîmes pour aller après eux : nous avons enfoncé les portes avec nos crosses de fusil; nous avons fait feu sur les canonniers; nous avons pris leurs six pièces de canon et nous avons fait feu sur le Carrousel, tant que les munitions ont duré. Plus de gargousses à canon, plus de cartouches à balles : nous avons cassé nos fusils et quitté nos gibernes, puis ayant mis le sabre en main, nous avons fait une boucherie de quelques centaines d'hommes. Alors deux pièces de canon ont commencé à tirer contre nous et, nos chefs nous ayant quittés, nous avons été obligés de nous réfugier dans l'intérieur du

château, les uns dans les cuisines, les autres dans les caves, chambres, greniers.

Nous fûmes cinq dans la chambre de la reine. Il y avait une vieille dame d'environ soixante-cinq à soixante-dix ans, et une fille de chambre d'environ vingt-cinq à trente ans. Comme nous cherchions à nous cacher, et bien tristes que nous étions, je ne pus m'empêcher de rire, quand la vieille dame se mit à dire :

— Vous êtes bien bons, messieurs les Grenadiers, de vous cacher : je voudrais bien voir que les insolents viennent ici faire leurs désordres : j'en ferais bien mes plaintes au roi.

Nous entendions enfoncer les portes de toutes parts : cela nous fit croire que nous n'étions pas en sûreté ; je commençai à monter en haut de la cheminée, les autres en firent de même ; mais ils ne mirent que la tête en haut, et debout sur leurs jambes ; les dames qui étaient dans la chambre mirent le devant de cheminée de sorte que l'on ne voyait pas que c'était une cheminée.

Un moment après, voilà la porte qui vole en éclats, car, outre leurs piques, ils s'étaient munis de haches.

Lorsqu'ils furent dans la chambre, ils prirent la vieille dame, la jetèrent par la croisée ; la pauvre fille de chambre qui jetait les hauts cris eut le même sort. Le lit de la reine et tous les meubles passèrent par la fenêtre. Pendant qu'ils empochent de petites pendules en or, garnies de diamants, et d'autres objets de très grand prix qui étaient sur la tablette de la cheminée, il y en eut un qui donna du pied contre le devant de cheminée et dit : « Troun de Diou ! il y a quelque chose ici. » Ils ôtèrent le devant de la cheminée et virent les jambes de mes quatre camarades d'infortune ; ils les arrachèrent au milieu de la chambre, en égorgèrent trois, et à leur tour par la fenêtre.

Quand ils virent le quatrième qui était notre tambour-major, homme de six pieds cinq pouces, ils lui dirent : « Pour toi tu es trop grand. » Ils le renversèrent sur le plancher, lui coupèrent les jambes et le jetèrent par les fenêtres, ensuite ils prirent ses jambes ; il y en eut un qui dit : « Je parie que je lui f... celle-ci sur la figure ». Pendant cette boucherie, je montais toujours en haut de la cheminée ; ils eurent beau

regarder, la cheminée faisait des contours; c'est pourquoi ils ne pouvaient rien voir. Ils disaient que la cheminée était pleine de Suisses; ils ont tiré trois coups de fusil en haut; je n'ai rien aperçu que la fumée de leur poudre qui a failli me faire éternuer.

Quand ils ont vu que leurs coups de fusil ne produisaient aucun effet, ils sont montés sur le toit pour démolir la cheminée; mais, quand ils furent sur le toit, on faisait feu de tous les côtés sur le château; les balles leur sifflaient aux oreilles. Voyant qu'il ne faisait pas bon pour eux : « Allons dans la chambre; nous la démolirons plus tôt. » Quand ils furent dans la chambre, ils se sont mis en devoir de démolir le fond de la cheminée; alors je me suis dit : « Tout est perdu. »

Je fis une courte prière en invoquant l'Être suprême d'avoir pitié de moi. Ensuite j'ai fait des efforts pour monter tout en haut, croyant pouvoir sortir par le toit. Mon dessein était de me précipiter en bas du toit; j'aimais bien mieux me tuer comme ça que d'être lardé à coups de pique. A mesure que je montais, la cheminée devenait toujours plus étroite, et, par les efforts que je faisais, j'enfonçais le mur mitoyen, ce qui me fit une ouverture assez large pour m'y reposer. J'avais des moments envie de me laisser couler en bas et de tâcher de fléchir ces hommes féroces; je réfléchis ensuite qu'ils étaient trop cruels, qu'ils ne m'écouteraient pas: je restai dans ma triste position en attendant l'heure de ma mort. Tout en démolissant le fond de la cheminée, ils trouvèrent, dans un buffet muré sur le côté droit de la cheminée, quinze cents louis en or, qu'ils ont remis à l'Assemblée, car les journaux du 11 et du 12 en ont fait mention; mais je crois qu'ils n'ont pas fait la remise de tout ce qu'ils ont trouvé. Toujours est-il que le trésor les a plus occupés que la démolition; ils sont partis avec leur trésor et m'ont laissé tranquille. J'étais toujours dans la même position, osant à peine souffler, car il passait du monde à tout moment qui s'arrêtait et regardait en haut de la cheminée: enfin la nuit vint et ramena le calme. Mais j'entendais toujours du monde qui dépouillait les corps morts qui étaient dans la grande salle d'audience tout près de la chambre où était ma cheminée; c'était tous des nobles qui étaient dans cette salle.

Sur les onze heures du soir il me prit une faiblesse; je me

laissai tomber en bas de la cheminée; j'eus les coudes et les genoux écorchés jusqu'aux os; je restai où la cheminée faisait le contour jusqu'à quatre heures trois quarts du matin, car l'horloge était à côté de la cheminée où j'étais; alors je prêtais bien l'oreille; tout était parfaitement tranquille; je pris de la suie de dessous moi; je me barbouille le visage, ma chemise, mes culottes qui étaient en lambeaux et je sors de la cheminée; j'entre dans la chambre; je vois un homme qui cherchait parmi les débris.

Sans savoir à qui je parlais, ni même ce que je disais, je lui dis : « Êtes-vous un des brigands; de grâce ne me faites pas souffrir », en me mettant à genoux devant lui. Il me releva et me dit : « Sauvez-vous vite avant qu'il vienne quelqu'un. » Je lui dis que je ne savais pas par où passer; il me fit passer par la grande salle d'audience où étaient tous ces nobles étendus morts sur le parquet. Au bout de la salle, je trouvai une porte entr'ouverte qui donnait sur le grand vestibule où il y avait vingt-cinq ou trente hommes de la Garde nationale auprès d'un grand feu; la sentinelle se promenait le long du vestibule; j'attendis un moment quand il fut près de la porte où j'étais, je lui fis signe de venir vers moi, il vint, et je lui dis : « Cher ami, j'ai échappé, non sans beaucoup de peine, jusqu'à présent; pour l'amour de Dieu laissez-moi passer. — Êtes-vous Suisse? » me dit-il. Je lui répondis que oui. Il me dit que je n'en avais pas l'air; effectivement, j'avais plutôt l'air d'un diable sorti de l'enfer. Je tremblais de froid et de peur en attendant sa réponse. Alors il me dit :

— Camarade, tous tant que nous sommes ici, nous sommes des bourgeois de Paris; nous avons déjà sauvé plusieurs de vos camarades.

En effet les bourgeois de Paris n'en voulaient pas aux Suisses. Il me dit :

— Défaites votre natte et quittez votre col et vous passerez hardiment sans avoir l'air de vous sauver.

Je passai tranquillement; aucun d'eux ne fit attention à moi; je descendis le grand escalier, passant devant plusieurs factionnaires; personne ne me dit rien; j'arrive dans la cour Royale: je respirais l'air car depuis dix heures du matin que j'étais entré dans la cheminée, le 10, c'était quatre heures du

matin le 11 que j'en sortis ; cela faisait dix-huit heures que j'y restai.

Étant dans la cour, je ne savais de quel côté tourner mes pas, à quatre heures du matin que tout le monde dort dans Paris. La première idée qui me vint fut de m'aller jeter dans la Seine. Comme je me sentais bon nageur, je me laisserais aller au courant de l'eau jusqu'à ce que j'arrive à quelque village; mais, après avoir réfléchi un moment, je pensai que j'étais trop faible. Je fus au corps de garde des pompiers avec qui nous étions bien; j'en trouvai un sur la porte; je le priai de me prêter une veste. Il me répondit qu'il n'en avait point d'autre que celle qu'il avait sur le dos ; il me dit de quitter mes guêtres noires que l'on pourrait me reconnaître; je le fis et les laissai sur le pavé. Il me dit : « Allez-vous-en, car notre corps de garde est plein de sans-culottes qui sont saouls comme des bêtes. »

Tout à coup, il me vint à la pensée d'aller chez un nommé Choriac, limonadier rue Sainte-Anne, à qui j'avais appris de blanchir ses buffleteries; je traversai la cour pour y aller, obligé de marcher sur les cadavres dans plusieurs endroits, de la quantité qu'il y en avait. Arrivé dans la cour des Suisses, je vis dix ou douze de ces cannibales qui étaient encore ivres, qui faisaient leurs farces avec des corps morts : ils les dressaient sur leurs jambes, ensuite ils leur donnaient un soufflet pour les faire tomber, en leur disant : « Ah le bon soldat! Un soufflet le fait tomber. » Ensuite.... ils les jetaient dans le feu qu'ils avaient mis à notre corps de garde qui était plein de paillasses, matelas, havresacs. Quand j'eus vu toutes leurs infamies, je suivis mon chemin; je pris la petite rue Saint-Louis, traversai la rue Saint-Honoré, fis plusieurs détours pour que personne ne me vît entrer où j'allais. J'arrive à la porte de M. Choriac; il y avait un cadavre étendu contre la porte; je le pris par une jambe et le tire de côté, puis je frappe à la porte. M. Choriac me répondit : « Qui est là? » Je répondis au travers le trou de la serrure : « C'est le grenadier qui blanchit vos buffleteries. »

Il se leva précipitamment. D'abord que je fus entré, la porte fut fermée à double tour et je m'évanouis pendant une heure. Quand je fus revenu à moi, je me trouvais dans un bon lit. Me

voyant hors de danger, la faim commença à se faire sentir, car il y avait soixante heures que je n'avais ni bu ni mangé. On me donna à manger peu à peu, et je me rétablis tout doucement à l'exception de mes coudes et genoux qui étaient en très mauvais état. Je passai la journée chez M. Choriac jusqu'à huit heures du soir, qu'il se fit une proclamation qu'on allait faire une visite domiciliaire et que, là où on trouverait des Suisses cachés, on les prendrait ainsi que ceux qui les auraient retirés chez eux. M. Choriac me dit après m'avoir donné des habillements qu'il me fallait chercher un autre asile : je voulus m'habiller; mais les habits étaient trop petits.

J'envoyai chercher un de mes amis qui était perruquier suisse et logeait rue des Orties. Il vint me parler et fut content quand il me vit. Je lui fis un exposé de ma situation; alors il fut vite chercher des hardes que je pus mettre, car je n'avais que ma chemise, mes culottes et mes souliers. Mes culottes et mes boucles d'ordonnance furent jetées dans les latrines et je m'habillai donc de ses habits et nous fûmes chez lui.

Alors nous fîmes part de ma situation à la maîtresse de la maison où il logeait et nous consultâmes ensemble ce que l'on ferait pour ma sûreté. Elle m'inscrivit sur son livre sous le nom de François Vincent, de Saint-Marcellin en Dauphiné, arrivé chez elle le 1er août. Je fus à la section avec elle pour m'annoncer. Comme tous ceux qui n'avaient pas de papiers étaient suspects, quand nous fûmes à la section, on nous dit : « Madame Résillier (c'était le nom de la brave dame), qu'y a-t-il pour votre service? » Elle répondit : « Citoyen, voilà un jeune homme qui loge chez moi depuis le 1er août et qui n'a pas de papiers. » Ensuite ils me dirent : « Jeune homme, que voulez-vous. — Citoyens, que vous ayez la bonté de m'entendre un moment. — Parlez, me dit le Président. » Comme j'étais instruit de ce que j'allais dire, je commençai ma narration en ces termes : « Citoyens je m'appelle François Vincent, natif de Saint-Marcellin en Dauphiné : depuis treize mois, j'étais au service de M. Pluvinal, chevalier de Malte; nous étions à Lyon, logés à l'hôtel de Milan, en face de la place des Terreaux. Le 20 juillet, mon maître me dit que je devais préparer les malles pour partir, et aller rejoindre l'armée des Princes qui

était alors à Coblentz. Je lui répondis que je ne voulais pas servir contre ma patrie, que j'avais un frère à Paris et que je voulais y aller le voir. Alors il me fit mon compte et je l'ai quitté pour venir à Paris ; je me suis mis en route le lendemain 21, j'arrive sur le soir le 30 à Montgeron, à trois lieues de Paris, et j'y couchai. Le lendemain 1er août, je partis de Montgeron sur une carriole qui allait à Paris ; j'accrochai mon sac de nuit à un bâton de la carriole ; mon portefeuille et mes papiers étaient dedans. J'avais pour deux cent cinquante-neuf francs d'assignats dans mon portefeuille. Comme la carriole allait très vite, le bâton se cassa et mon sac tomba sans m'en apercevoir ; c'est au faubourg Saint-Antoine que je suis descendu et que je me suis aperçu que mon sac me manquait ; j'ai pensé que c'était inutile de retourner sur mes pas pour le chercher voyant qu'il y avait tant de monde sur la route. Alors je vins chez la citoyenne Résillier, rue des Orties, où mon frère Alexis Vincent loge. »

Voilà mot pour mot ce que je dis à ces messieurs de la section. Ils me dirent d'un air amical :

— Mon ami, c'est bien fâcheux pour vous ; mais soyez tranquille ; vous êtes en sûreté ; on va vous donner une carte de sûreté.

Je les remerciai honnêtement et je sortis content comme un bossu. On me rappela pour me dire que je serais obligé de monter la garde à mon tour ; je leur dis que je ferais tout ce que l'on me commanderait. Ensuite, je partis à la maison.

J'ai oublié de dire que, le 10 août, les quatre-vingts hommes de mon régiment qui ont escorté le roi furent conduits à l'Hôtel de Ville pour être questionnés. Lorsqu'on les eut questionnés, la municipalité les envoya au Palais-Bourbon, avec les autres qui y étaient déjà au nombre de deux cent quatre-vingts. A mesure qu'ils descendaient les escaliers, la populace les égorgeait, sans qu'il en échappât un seul. Il y eut un petit tambour âgé de neuf ans qui, voyant son père étendu mort, alla se jeter sur son cadavre et pleurer. Les brigands dirent qu'il ne valait pas un coup de poudre ; ils tombèrent sur lui à coup de baïonnette et le tuèrent sur le corps de son père : « Lâches, vous étiez bien vils : mais vous vous êtes avilis encore davantage en massacrant de malheureux prisonniers désarmés et sans défense ! »

*
* *

Le 13, on nomma une cour martiale pour les Suisses prisonniers qui étaient au Palais-Bourbon que la populace avait voulu égorger; mais la cour martiale y mit bon ordre en mettant une forte garde composés de bons bourgeois : ils furent reconnus innocents. On leur demanda s'ils voulaient servir la Nation. Ceux qui voulurent servir, on les incorpora six par section; les autres furent mis en liberté.

Je restai la fin du mois d'août dans la chambre de mon ami le perruquier; le 2 septembre, on fit une visite domiciliaire dans tout Paris. Il n'était pas question de carte de sécurité; il fallait avoir des papiers bien en règle. On vint dans notre maison le 3, à deux heures du matin; mon ami le perruquier et moi nous étions logés au terme; heureusement, ils ne trouvèrent rien de suspect dans toute la maison. Quand ils furent au bas de notre escalier, le chef de la patrouille demanda ce que c'était que ces deux portes : madame Résillier lui dit : « C'est mon grenier à bois; l'autre, c'est un cabinet où couchent deux jeunes garçons depuis longtemps. » Alors le chef dit : « Madame, comme nous n'avons rien trouvé de suspect dans la maison, il n'est pas nécessaire d'aller éveiller ces jeunes gens et remuer votre bois. »

Quand nous les entendîmes qui descendaient pour s'en aller, nous fûmes contents. Dans la même journée, la populace se transporta aux prisons pour égorger les prisonniers. Ils commencèrent par aller aux Carmes où ils égorgèrent deux cents prêtres, ainsi que tous ceux qui furent arrêtés le 10 août. Ils allèrent à l'Abbaye; les prisonniers du Châtelet eurent le même sort. A minuit la même scène d'horreur eut lieu à la prison de la Force.

Ce fut là que la princesse de Lamballe fut massacrée d'une manière atroce. Je dirai deux mots sur le compte de cette intéressante princesse. C'était la plus belle créature que l'on ait vue en France. Outre sa beauté, elle était bonne et charitable comme on en voit peu, populaire avec tout le monde;

elle allait deux fois la semaine visiter les malades dans les hôpitaux. Voici la fin tragique que cette innocente victime fit. Après les paroles usitées par les égorgeurs, dont je ferai l'explication plus loin, ils la sortirent de la prison. Lorsqu'ils furent dans la rue, un d'eux nommé Rotondo, Italien, la prit par les cheveux et la terrassa ; ensuite il lui coupa les deux seins, puis... il enfila le tout à une pique pendant que la pauvre victime criait : « Achevez-moi, cruel? » Enfin il lui coupa la tête en cinq coups avec une pioche.

Les détenus de la Conciergerie eurent leur tour. Voici ce que dit l'auteur de l'*Abrégé chronologique de la Révolution française* au sujet de ces massacres : Le peuple, en exerçant sa vengeance, rendait aussi la justice. Ils établissaient dans la prison une espèce de tribunal composé de douze personnes; d'après diverses questions faites aux prisonniers, le juge apposait les mains sur sa tête et disait : « Croyez-vous que dans notre conscience, nous puissions élargir Monsieur ou Madame... » Ce mot élargir était sa condamnation. Quand on disait : oui, l'accusé était lâché et il allait se précipiter sur les piques. S'il était innocent, les cris : Vive la Nation, se faisaient entendre et on le mettait sur-le-champ en liberté, mais peu l'obtinrent; la plus grande partie fut immolée et les prisons restèrent vides.

Quelques jours après on forma un corps armé de deux pistolets, une carabine et un poignard, qui parcourait les rues de Paris. Leur consigne était que tous ceux qu'il jugerait royalistes, il devait les égorger. Enfin tous les jours, il se commettait de nouveaux crimes. Le 10 septembre arriva; je dis à mon ami le perruquier qu'il nous fallait partir; il était justement sorti un décret que l'on pouvait voyager jusqu'à dix lieues près des frontières sans passeport, parce que tout le monde se portait aux sections pour en avoir et ils ne pouvaient pas répondre à tous ceux qui en demandaient; c'est pourquoi ils firent sortir ce décret. Je fus trouver des gens de ma connaissance et leur fis part de ma situation que j'avais envie de partir pour la Suisse; ils me donnèrent des habillements et pour cent trente francs d'assignats et une lettre de recommandation pour M. Bontoux à Lyon.



Nous partîmes le 11 septembre 1792, nous prîmes le coche d'Auxerre parce que tous ceux qui fuyaient Paris par les routes étaient arrêtés.

Notre route jusqu'à Auxerre fut assez heureuse; mais depuis là il fallut aller à pied sur la route; on nous insultait et dans les villages on nous disait : « Aristocrate, tu émigres, tu laisses la patrie en danger ».

Nous fûmes arrêtés à Arnay-le-Duc, faute de passeport et conduits à la municipalité; on nous questionna; nous répondîmes qu'il était sorti un décret par lequel on pouvait voyager dans toute la France jusqu'à dix lieues près des frontières sans passeport. Ils dirent qu'ils n'en avaient pas connaissance, que ce décret ne leur était pas parvenu. Il fallut aller en prison jusqu'à l'arrivée du décret. On nous donnait une mauvaise soupe le matin et une livre de pain fait avec du son, et de l'eau à discrétion. Nous étions plus de trente, tant hommes que femmes, filles et garçons. Au bout de trois jours, le décret arriva; on nous relâcha tous, à l'exception de deux hommes qui avaient eu trop mauvaise langue que l'on reconduisit à Paris par des gendarmes.

Nous continuâmes notre route jusqu'à Châlon-sur-Saône où nous avions envie de nous arrêter pour manger quelque chose; mais les habitants nous criaient : « Ah! coquin d'aristocrate, tu émigres. » D'autres criaient : « A bas les aristocrates! » Nous passions toujours notre chemin, sans faire mine de les entendre, et nous sortîmes de la ville de Châlon, sans nous y arrêter.

Il y avait encore six lieues jusqu'à Tournus. A moitié chemin, nous fîmes rencontre de vingt-cinq hommes armés qui venaient de la Provence pour se rendre à Verdun, où était l'armée française qui se battait avec les Prussiens. Un d'eux avait une tête d'homme au bout de sa baïonnette qu'ils avaient tué sur sa route. Ils nous arrêtent et nous demandent où nous allions. Je répondis sans me déconcerter et lui dis : « Camarade, nous sortons de Paris parce que la

Nation ne veut plus habiller et armer personne, parce qu'il y a du monde plus qu'il n'en faut. C'est pourquoi la Nation a décrété que tous ceux qui voudraient partir, il faut qu'ils s'arment et s'habillent à leurs frais. Nous allons chez nous à Saint-Marcellin en Dauphiné pour nous armer et habiller; ensuite nous irons joindre l'armée de Montesquiou qui est du côté du pont de Beauvoisin. » A force de leur avoir persuadé que nous étions de bons sans-culottes, ils nous ont fait boire plusieurs coups de vin, car ils en avaient chacun deux ou trois bouteilles dans leurs poches dont ils avaient fait emplette à Tournus.

Celui qui portait la tête me dit : « Baise ce monsieur. — Non, je ne baiserai pas la tête d'un aristocrate; mais si c'était celle d'un bon sans-culotte comme vous! » Alors ils dirent tous : « Bravo, ce sont de bons patriotes ». Enfin nous les quittâmes et avancions notre chemin. Nous arrivâmes à Tournus avec bien peu d'assignats. Nous demandons une soupe et un lit. La femme de l'auberge nous demanda si nous ne mangerions pas quelque chose; nous lui répondîmes que nous mangerions bien, mais que nous étions dépourvus d'assignats.

Elle nous questionna beaucoup; nous lui avons répondu en conséquence. Elle nous plaignit beaucoup. La voyant aussi brave, je lui fis part de notre vraie situation; elle fut fort touchée de mon récit et me dit : « Mes enfants, il faut prendre la galiotte qui passe demain à neuf heures du matin; elle vous mènera jusqu'à Lyon, car vous ne serez pas en sûreté sur la route. »

Alors je lui fis observer que nous manquions d'argent; elle nous demanda combien nous avions. Il nous restait justement onze francs d'assignats; elle nous dit que la galiotte nous coûterait six francs pour nous deux et qu'elle ne voulait rien pour notre dépense; elle nous fit servir un bon souper et un bon lit et déjeuner le lendemain matin : le tout pour rien.

Après l'avoir remerciée, nous avons acheté un pain de quatre livres pour nous embarquer sur la galiotte. Sitôt embarqués, on nous demanda six livres dix deniers; il nous restait quatre francs.

Il y avait sur la galiotte trois chevaliers de Saint-Louis qui

sortaient de Paris; nous nous assîmes près d'eux et nous fîmes conversation ensemble. La conversation tomba sur le massacre des Suisses. Quand je vis qu'ils soutenaient le parti du roi, je dis à mon ami que nous n'avions rien à craindre d'eux. Je leur fis un abrégé de mon histoire, sans oublier que nous étions sans argent pour faire soixante-dix lieues qui nous restaient à faire avant d'arriver en Suisse. Pendant la journée, ils nous firent manger avec eux et, le soir, nous nous arrêtâmes à Mâcon pour souper et coucher. Ils payèrent toute notre dépense.

Le lendemain, nous arrivâmes à midi à Lyon. Avec nos quatre francs, nous fûmes nous rafraîchir : c'était un dimanche; mon ami alla dans plusieurs boutiques de perruquiers pour trouver de l'ouvrage. Il en trouva tout de suite. Le 2 septembre je fus chez M. Bontoux avec ma lettre de recommandation qu'on m'avait donnée à Paris. Je fus très bien reçu par M. Bontoux, qui me donna des assignats et me dit d'aller arrêter une chambre dans une auberge et de venir régulièrement aux heures des repas qui étaient à huit heures, deux heures et huit heures du soir. Tous les jours, on me donnait de quoi payer ma chambre et mon lit; mais je couchais avec le domestique.

Je restai encore huit jours à Lyon pendant lesquels je fus spectateur des massacres des prisonniers de Pierre en Sise. On alla ouvrir la prison et leur dire qu'ils étaient libres, qu'ils pouvaient sortir; tous étaient contents de se savoir en liberté; ils sortaient en foule : mais il y avait plus de deux mille sans-culottes, armés de piques qui les égorgeaient à mesure qu'ils sortaient, car aucun ne put s'échapper. Après ce massacre, je fus à la maison; c'était deux heures après le dîner, M. Bontoux me dit qu'il avait parlé à deux de ses amis et que je pourrais avoir un passeport pour le lendemain. Je fus avec M. Bontoux et ses deux amis qui servaient de témoins au Comité Révolutionnaire.

On me demanda d'où j'étais; je leur dis que j'étais de Genève, mais que j'étais domicilié à Lyon et que j'avais femme et trois enfants. Je demandai un passeport pour aller à Genève, recevoir une succession d'un oncle qui est mort. Un membre du Tribunal demanda s'il me revenait beaucoup. Je

dis : « Environ deux mille trois cents francs ». Alors il fallut que M. Bontoux et ses deux amis témoignassent si ce que je venais de dire était bien la vérité. On me délivra un passeport pour quinze jours ; un membre du tribunal me dit qu'il fallait mettre ma femme en surveillance pendant mon absence. Alors le Président dit que, comme je n'étais pas Français, on ne pouvait pas mettre ma femme en surveillance. Quand j'eus mon passeport, nous fûmes bien contents. Je rendis mon devoir à tous ceux à qui je le devais et je partis le lendemain 30 septembre 1792 avec soixante-huit francs d'assignats. Mon ami vint me faire la conduite à une lieue de Lyon où nous avons bien déjeuné. J'avais mis mon sac au fourgon à Lyon pour Genève et à la couchée l'on ne voulait pas me loger, je fus obligé de donner mon portefeuille à l'aubergiste parce que je n'avais ni sac ni valise. Le lendemain 1er octobre je partis et vins coucher à deux lieues avant d'arriver au fort de l'Écluse où je trouvai un de ces messieurs qui avaient payé notre dépense à Mâcon.

Après l'avoir salué, il me fit l'honneur de me faire souper avec lui. Tout en soupant dans une chambre à part, il me dit qu'il appréhendait beaucoup pour passer au fort de l'Écluse, car il n'avait pas de passeport. Je lui fis part d'un projet que j'avais dans la tête et qui a réussi à merveille. Comme il était à cheval je lui dis qu'il devait mettre ses bottes dans son portemanteau et mettre des souliers, je lui procurai un mauvais tablier que la servante me donna moyennant un carnet de dix francs : je salis le tablier de boue : je lui dis ensuite ma façon de penser qu'il trouva bonne. Il était habillé en sans-culotte avec un bonnet de police ; il avait l'air d'un ouvrier terrassier.

Le matin, après avoir déjeuné, nous partîmes. Dix minutes avant d'arriver au fort de l'Écluse, je le fis descendre de son cheval et lui fis mettre son tablier et je monte son cheval. Arrivé au fort, on me demande mon passeport ; je le montrai ; on me dit, « C'est bon ». — « Et le vôtre », lui dit-on ; je répondis que c'était un paysan que j'avais pris pour me conduire jusqu'à ce que je sois passé la montagne. « Citoyen, cela suffit », fut leur réponse et nous continuâmes notre route. Nous fûmes ensemble jusqu'au premier village où nous avons

dîné; nous repartîmes après le dîner. Comme il était à cheval et moi à pied, je lui dis adieu et je ne l'ai jamais revu.

***

Je vins coucher à Mairin, près de Genève; il me restait encore douze francs d'assignats; je fis trois francs de dépenses et dis à l'aubergiste de me donner de l'argent pour les neuf francs qui me restaient. Il me donna six francs d'argent; le jour suivant 4 octobre j'arrivai à Genève: je fus chercher mon sac à la diligence; on me demanda trois francs quinze deniers: il y avait un bataillon de chez nous en garnison à Genève; je fus le voir: c'étaient tous des camarades qui me firent de grandes amitiés.

Avec celui à qui j'avais prêté trois louis et demi à Paris, nous fûmes acheter des souliers, car je marchais sur la chrétienté, puis nous fûmes nous divertir le restant de la journée, car ils ne manquent pas d'argent. Mon bonheur était à son comble de me voir hors de massacre et de brigandage. Je couchai avec mon ami à qui j'avais prêté de l'argent; il me donna une lettre pour son père. Il lui marquait de me rembourser; nous fûmes déjeuner au nombre de vingt-cinq au Petit Maure; puis je partis sur un bateau pour Coppet. On me fit entrer au corps de garde pour voir mon passeport. Quand ils l'eurent vu, ils me dirent que je ne passerais pas, que mon passeport était pour Genève et non pour la Suisse et que j'étais un émigré français.

Je fus obligé de nommer plusieurs personnes de connaissance, qu'on envoya chercher pour me reconnaître. Aussitôt qu'ils me virent, ils me reconnurent et on me laissa suivre ma route: de là, je vins à Morge où il m'arriva la même chose qu'à Coppet.

Le lendemain 7 octobre, j'arrivai à Vevey, à huit heures du soir; je fis la rencontre d'un homme de Vevey qui allait à la rencontre de son frère: je lui dis qu'il n'arriverait que le lendemain parce qu'il était fatigué, qu'il couchait à Lausanne; alors il rebroussa son chemin et il vint avec moi à Vevey. Nous allâmes descendre chez M. Maquelin, où je trouvai le père de celui à qui j'avais prêté de l'argent à Paris et dont j'avais une lettre à remettre. Quand je lui remis sa lettre, il la lut et me dit

de passer chez lui le lendemain et nous bûmes quelques bouteilles; alors je dis que je voulais envoyer chercher ma sœur pour qu'elle me donne quelque argent pour souper, car mon ventre et ma bourse étaient complètement vides. Alors M. Maquelin me dit que je ne devais pas être inquiet pour souper et coucher, que je souperais et coucherais chez lui. Je le remerciai; mais j'envoyai toujours chercher ma sœur qui vint un moment après. Elle fut bien aise de me voir car le bruit avait couru à Vevey que j'avais été tué. Le lendemain j'étais encore au lit quand ma sœur vint m'apporter habits, chemises, bas, culottes, etc... etc... et douze francs, que son maître lui avait donnés pour moi. Étant habillé, je fus pour aller le remercier et je fus toucher mon argent. Le lendemain 9 octobre, je commençais à travailler chez madame veuve Maquelin car l'ouvrage pressait beaucoup.

Au mois d'avril 1793, le colonel de Crousa me fit demander pour occuper la place de quartier-maître dans la marine sur le lac de Genève: j'y fus et j'occupai ce grade pendant onze mois. Le 25 mars 1794, la marine fut licenciée et je restai à Vevey encore deux ans à travailler. Le 12 mars 1795, je fus encore demandé par M. de Crousa pour être conducteur du bateau de patrouille à Chillon, j'y restai quinze mois. Au mois de janvier, la révolution commença en Suisse; je fus quelque temps du côté de Morat avec deux pièces de canon en qualité de brigadier d'artillerie. Étant de retour de cette petite campagne de quatre mois, je reçus une lettre de Paris.

Ne pouvant me dispenser d'y aller, je partis le 2 mai 1798. J'y fus en neuf jours: j'y restai vingt-huit jours tant pour aller que pour revenir; mes parents et plusieurs autres personne m'ont demandé ce que j'avais été faire à Paris; j'ai satisfait à leurs demandes par des réponses que j'ai imaginées: enfin personne n'en a rien su, et personne n'en saura jamais rien.

GAMALIEL FONJALAZ

LE BIEN DU PÊCHEUR

Hier, sur le viaduc d'Auteuil, j'ai bien cru l'entendre, le respirer, ce vent du large, âpre et grisant, chargé de sel, de sable, d'effluves iodés, qui n'est pareil à aucun autre vent.

Il avait dû se tromper de route, embouquer par mégarde le couloir de la Seine, glisser sous les arches des ponts, et c'était lui, le pirate, qui donnait l'assaut à la grande ville. Les passants raffermissaient leurs chapeaux; les femmes serraient leurs jupes. Tous pestaient contre le malappris. Le vent est anonyme dans Paris et, qu'il souffle du midi ou du septentrion, ce n'est jamais que le vent, un maraud, un gêneur, un trouble-fête. On ne lui demande pas son état-civil; on ne fraye pas avec lui: on se hâte dès qu'il commence à prendre sa grosse voix...

Moi, je m'étais arrêté; à son odeur plus encore qu'à sa fanfare, j'avais reconnu le terrible « roi de la mer ». S'il fait le diable à quatre ici, pensais-je, que doit-ce être là-bas, sur cette pointe de Bretagne, étrave aux trois quarts submergée du vieux continent? Combien de barques seront à la côte ce soir? Filets perdus, casiers démolis, palangres en dérive, heureux le pêcheur qui en sera quitte pour ces menues avaries! Aux drisses du sémaphore, le cône noir, avertisseur des basses pressions atmosphériques, n'est pas toujours hissé assez tôt. Et, même hissé en temps opportun, il n'arrête pas

toujours le marin qui n'a pour vivre et faire vivre les siens que le produit de sa pêche quotidienne.



Si encore la pêche était bonne! Mais de plus en plus la mer se montre avare, le poisson capricieux ou rétif. La sardine n'a peut-être pas quitté sans esprit de retour les côtes bretonnes; il n'est même point sûr qu'elle émigre et il est plus vraisemblable qu'elle se cache d'octobre à mai dans les profondeurs; mais il faudrait pour la prendre des engins moins rudimentaires que ceux dont on s'obstine à se servir. Restent les autres pêches : la pêche des raies, praticable seulement aux mortes-eaux d'hiver, une semaine sur deux; celles des maquereaux, lieux, grondins, turbots, congres, etc... Toutes, même la pêche des langoustes, languissent peu ou prou, depuis que les chalutiers à vapeur sont entrés en scène; ces « ravageurs de la mer », comme on les appelle à Douarnenez, sont les bêtes noires de nos pêcheurs. Enfin l'alcool — l'abominable alcool de grains et de pommes de terre, six fois plus nocif que l'alcool ordinaire, d'après Dujardin-Beaumetz — ne laisse pas d'avoir sa large part de responsabilité dans la crise.

De 1858 à 1900, la consommation de l'eau-de-vie a plus que doublé en Bretagne : elle est de dix-neuf litres par tête à Audierne, de onze à Douarnenez, de dix à Concarneau.

Des remèdes, des palliatifs au mal? On en a proposé plus d'un : le transplantement, le changement de profession[1]... Il y a trop de pêcheurs en Bretagne, a-t-on dit, et cela est vrai. Mais il est vrai aussi que les quatre cinquièmes des équipages de la Flotte sont bretons et que les mesures qu'on préconise risqueraient de tarir les admirables réserves où s'alimente notre marine de guerre. En outre l'émigration vers la Tunisie

1. L'échec de Courrières et de Nœux est encore présent à tous les esprits (1908) : sur les cinq cents pêcheurs de Concarneau, Trégunc, Fouesnant, etc., embauchés pour le travail des mines, il n'en restait pas cinquante en service au bout de trois mois. Beaucoup avaient regagné à pied, par petites étapes, le pays natal. Aux mines du Hat, près de Figeac, l'essai n'a pas mieux réussi

et l'Algérie « désengorgerait » momentanément nos ports de l'ouest, mais non au profit de nos colonies africaines, où des expériences répétées et plus malheureuses les unes que les autres montrent qu'il est impossible d'acclimater les pêcheurs bretons.

Alors?

Alors il faut chercher autre chose, tâcher, par exemple, de régulariser le rendement de la pêche sans réduire le nombre des pêcheurs, — ce qui serait possible, si les incrits consentaient à recourir aux engins perfectionnés dont ils ont obtenu l'interdiction et si les fabricants de conserves élargissaient la « capacité de production » de leurs usines.

Les inscrits, malheureusement, sont hostiles au régime de la liberté des engins, et le ministre de la Marine, qui leur donne tort à la tribune, hésite à passer outre dans la pratique, pour ne point s'aliéner une clientèle électorale de cette importance.

Nous voilà au rouet, semble-t-il. Patience! On ne veut pas de la solution précédente : la suivante sera peut-être mieux accueillie.

« Pour conjurer les effets désastreux de certains chômages, m'écrivait dernièrement M. de Thézac, il faudrait que le pêcheur breton eût deux cordes à son arc : la pêche et la culture. Il faut créer le « Bien du Pêcheur ». Il faut doter le brave homme du petit bout de terre qui lui procurera des ressources supplémentaires et lui « profitera » en le distrayant. Grosse méprise de croire que le pêcheur est rebelle à l'idée de culture! Seulement, pour qu'il s'intéresse à la terre, il faut qu'il y ait une maison dessus. En un mot, le « Jardin du Pêcheur » est une utopie; le « Bien du Pêcheur » — à savoir un lopin de terre et une maison — est au contraire la réalisation du plus cher de ses vœux... »

A l'appui de sa thèse, mon correspondant aurait pu citer le cas, éminemment significatif, des *brugards* ou bruyérots du Cap-Sizun, dont beaucoup sont fermiers ou propriétaires-exploitants en même temps que pêcheurs.

« Hors les rares exemples d'ivrognerie invétérée, dit M. Théodore Le Gall, ces pêcheurs agriculteurs sont très à

l'aise et demeurent toujours à couvert, — grâce à leurs habitudes d'économie, — des caprices et des éventualités de toutes les pêches qu'ils pratiquent[1]. »

En tant qu'agriculteurs, les *brugards* sont pourtant loin d'être des privilégiés. Ils habitent, à l'extrémité du Finistère, une région sauvage, déchiquetée, noyée d'un brouillard perpétuel : sur cette avant-garde du vieux monde qui supporte la première l'assaut des grandes lames transatlantiques, le granit est presque partout à vif. Le plateau, plus directement exposé, reste abandonné aux bruyères dont l'immense moutonnement violet remplit tout l'horizon, cerné vers l'ouest par une ligne d'écume. C'est seulement dans les vallées, au creux des dunes, que la nature s'adoucit; de petites fermes s'y blottissent, face au Sud, qui surprennent le visiteur par leur mobilier hétéroclite : casiers, orins, filets, avirons voisinent avec des bèches, des herses, des ventilateurs. A l'avenant du logis, les hôtes se présentent tantôt bottés jusqu'aux cuisses, en vareuse et en suroit, comme des pêcheurs, tantôt chaussés des lourds sabots et vêtus de la *chupen* des laboureurs. Ces amphibies sont justement nos *brugards*. Et leur existence en partie double s'explique par les profits qu'ils en tirent. Voici, par exemple, la famille G., de Cléder, dont M. Le Gall a tracé une monographie détaillée remontant à 1903. Composée de « douze personnes laborieuses et unies », sous la direction patriarcale du père, cette famille exploite près de la mer une ferme de sept hectares (douze journées, comme on compte en Bretagne). La ferme, en 1903, a rapporté 300 francs, blés et légumes; l'élevage 400 francs — produit net, frais de nourriture de la famille défalqués. La pêche, tant à pied (mulets et bars) que sur les deux bateaux langoustiers appartenant à la famille, a rapporté 2 475 francs; mais elle a été exceptionnellement brillante. Au total, le budget des dépenses de la famille, qui est très économe, il est vrai, n'ayant pas dépassé 825 francs, la presque totalité des bénéfices de la pêche a pu être placée à la caisse d'épargne ou consacrée à l'achat de nouveaux terrains autour de la ferme...

Le système, on le voit, a fait ses preuves. Il y aurait donc

1. Cf. *L'industrie de la Pêche dans les ports sardiniers bretons. Crise et Palliatifs*, par Théodore Le Gall (Rennes).

intérêt à le généraliser et, si la chose paraît assez malaisée, pour ne pas dire impossible dans certains grands ports de pêche comme Douarnenez et Concarneau, où le prix du terrain est très élevé, elle ne présente point les mêmes difficultés dans les petits ports, de beaucoup les plus nombreux et où la valeur du terrain n'a presque pas bougé. M. de Thézac, avec sa fougue d'exécution habituelle, s'est chargé de le démontrer : par ses soins, depuis le mois d'août 1907, Sainte-Marine, en Combrit, possède quatre maisons-type, entourées chacune d'un petit champ de 350 mètres carrés, lesquelles reviennent, clef en main, à 2 000 francs et ont été immédiatement cédées à des ménages de pêcheurs. Le prix de la location-vente, 75 francs, dont les trois quarts considérés comme capital remboursé, témoigne assez que l'œuvre n'entend pas faire une spéculation de la charité, envisage dès l'origine le sacrifice pur et simple des intérêts de ses avances.

Et il faut bien qu'il en soit ainsi. Comme dans les *Abris du Marin*, fondés en 1899 par le même M. de Thézac et qui ont pris, en quelques années, un développement si prodigieux, le désintéressement absolu est ici la condition du succès.

M. de Thézac avait été frappé de bonne heure par ce qu'il appelle « l'instinct de sociabilité des pêcheurs à terre ». Voilà une forte observation. Elle contredit quelque peu les idées reçues sur l'esprit étroit, le jaloux individualisme de nos pêcheurs, et spécialement des pêcheurs bretons. Et j'accorde que les apparences ne sont pas toujours en faveur de ces pauvres gens. Que de peine, par exemple, n'a-t-on pas eue pour les habituer à payer régulièrement leurs invalides! Je sais encore des districts maritimes où le recouvrement de cette modique somme ne s'opère point sans tiraillements. Et pourtant, si le pêcheur breton demeure réfractaire à l'esprit de nouveauté, s'il redoute certaines ingérences dont il ne soupçonne qu'avec trop de raison le caractère intéressé, il y a chez lui, tout au fond, un très vif sentiment de la solidarité qui doit unir les membres d'un même groupe social.

La tribu, le clan, ne sont supprimés que de nom en Bretagne. En fait, ils subsistent ; ils mettent, entre les hommes, un lien moral extrêmement fort et qui ne s'est point encore

relâché. Quand un deuil frappe une famille, c'est toujours le clan, la tribu, qui pourvoit aux besoins les plus pressants des orphelins et des veuves. A la suite du dernier sinistre qui ravagea l'île de Sein, une dame de Bordeaux écrivit à l'adjoint faisant fonction de maire pour offrir d'adopter un enfant pauvre de l'île : on n'en trouva ou plutôt on n'en voulut découvrir aucun. C'est que le clan mettait une sorte d'amour-propre à ne pas laisser à la charité étrangère les victimes qu'avait faites l'inondation. Dans cette même île de Sein, la préférence pour les emplois de mousse est toujours donnée aux orphelins et aux fils de veuves. Par une superstition touchante, les patrons qui les prennent sur leur rôle passent pour avoir plus de chance que les autres. Un peuple qui pousse à ce degré le sentiment de la responsabilité sociale est certainement mûr pour des formes plus savantes de la mutualité : ainsi raisonna M. de Thézac et son raisonnement était juste comme l'atteste la rapide et incessante prospérité des Abris.

« L'objet spécial des Abris, dit un prospectus déjà ancien, est d'attirer les pêcheurs les jours de relâche (si fréquents l'hiver sur nos côtes de l'Océan et de la Manche) et de les retenir en leur offrant *gratuitement* des salles de réunion : grande salle commune où ils trouveront leurs jeux favoris ; salle de lecture avec bibliothèque qui leur fournira des éléments d'instruction professionnelle (livres nautiques, cartes marines) et de récréation intellectuelle (journaux illustrés, livres de vulgarisation scientifique et récits de voyages). Les fondateurs se proposent aussi de leur offrir certains avantages matériels, tels que coquerie pour les marins de passage, citerne à eau douce, etc. Un local pour le gardien et un préau couvert pour les jeux complètent l'établissement qui d'ailleurs, devant être adapté aux besoins de chaque port, variera plus ou moins dans ses détails ».

***

Ambitieux programme! Pour le remplir — et il a été rempli, même au-delà [1]. — il fallait l'homme qu'est M. de Thézac.

1. Simples locaux d'attente au début, les Abris ont en effet peu à peu élargi

Que n'avez-vous pu, comme moi, le voir à l'ouvrage, là-bas sur son petit yacht et dans son ermitage de Sainte-Marine, entre sa femme et ses chers enfants? Quand on m'introduisit dans son cabinet de travail, je crus pénétrer dans un roufle de navire. La mer entrait de tous les côtés par les vitres; des mouettes piaillaient dans le vent, se cognaient aux carreaux. Peu après nous mîmes à la voile pour le Guilvinec. Je retrouvai M. de Thézac en vareuse, coiffé d'un béret, chaussé d'espadrilles comme un simple pêcheur. Le yacht filait grand largue, salué par les barquettes des sardiniers. Un matelot et mon hôte faisaient tout l'équipage. Et j'admirais comme cet homme si frêle, un peu voûté, aux tendres yeux de myope, était là dans son élément. Nous causions des Abris; je lui demandai quelques renseignements personnels. Mais il esquivait la question, revenait toujours à ses chers amis les pêcheurs, à leur vie d'héroïsme et de misère, aux affreuses tentations qui les guettent dans les ports. C'est une obsession chez lui. Il pousse la modestie, l'oubli de soi, jusqu'à l'effacement total : il est la bienfaisance anonyme et d'autant plus efficace qu'elle se laisse ignorer, qu'elle s'ignore peut-être elle-même.

leur cercle. Ils sont devenus des bureaux de renseignement et de placement et, en quelque manière, des « maisons du peuple » maritimes, où la corporation des gens de mer tient ses assemblées et discute ses intérêts. Ils sont encore des dispensaires où le sociétaire blessé reçoit les premiers soins en attendant la visite du docteur, si le cas est grave; des dortoirs pour les pêcheurs en retraite (certains Abris possèdent jusqu'à quarante lits de camp); de petits musées industriels aux rayons et aux murs chargés de bouées, orins, filets, palangres, hameçons, ceintures de sauvetage, réductions de bateaux du dernier modèle, etc., dont les avantages sont exposés dans les fascicules annuels de l'*Almanach du Marin*. La propagande antialcoolique s'exerce dans les Abris par des conférences, des gravures, des tableaux comparatifs, des images d'Épinal remises gratuitement, comme souvenir, aux visiteurs, des chansons spéciales, enregistrées sur les rouleaux d'un phonographe qui alterne, le dimanche, avec les projections de la lanterne magique, enfin par des distributions de tisane d'eucalyptus, boisson éminemment hygiénique et à tout le moins inoffensive, pour laquelle nos pêcheurs manifestent un goût des plus vifs. Ajoutons que ni M. de Thézac ni aucun membre de son Conseil, ne figurent dans les Comités directeurs des Abris : les membres de ces comités sont élus en assemblée générale par les sociétaires et choisis parmi les pêcheurs en exercice ou retraités. Le droit de cotisation par sociétaire est extrêmement minime : 10 centimes par an. Au dernier recensement (1907), les Abris avaient reçu dans l'année 549 996 visites, dont 99 794 aux salles de lecture, hospitalisé 1 400 marins en relâche, fait 4 298 pansements, distribué 120 000 tasses d'eucalyptus.

Barrès[1] raconte qu'un étranger, visitant, avec M. de Thézac, les Abris du Finistère se scandalisait qu'aucun pêcheur ne soulevât son béret sur le passage de l'excellent homne. « Émoi naïf, dit-il, que nous eussions tout d'abord partagé et bien à tort! Comment ne pas voir qu'ici l'effacement volontaire de l'apôtre était nécessaire au succès de l'apostolat? »

Il n'est pas Breton, pourtant; il n'est même pas né sur la côte. Cette biographie qu'il s'obstinait à ne pas me fournir, j'ai pu, morceau par morceau, la reconstruire; j'ai su ainsi qu'il était né à Orléans en 1862, qu'une myopie progressive interrompit de bonne heure ses études, qu'anémié, de constitution faible, il dut aller chercher la guérison sur les dunes de la Charente-Inférieure où, adolescent, il se prit d'une subite passion pour la mer. A quinze ans, sur son canot à voiles, comme le héros de Jules Verne, il se lançait à travers les terribles coureaux de Saintonge. Les Saintongeois, qui n'en croyaient pas leurs yeux, ne voulaient point admettre que ce fût un petit Français qui poussât si loin l'audace et ils l'avaient surnommé le « capitaine américain ». En 1888, il avait fait deux fois la traversée d'Arcachon au Havre. Il vivait de la vie des pêcheurs, se pénétrait de leurs besoins. Et déjà il ne se satisfaisait plus de naviguer « pour le plaisir ». La maxime paternelle que c'était « détourner la vie de son sens que de ne travailler que pour soi » le hantait et il cherchait obscurément, à tâtons, « un moyen de se rendre utile à ses semblables ».

Il devait le trouver, ce moyen, en 1896, quand, fixé par son mariage avec une Bretonne sur la côte finistérienne, il connut de près la misère de nos pêcheurs. Il se jura aussitôt d'être l'homme qui combattrait cette misère, qui s'attaquerait au monstre de l'alcoolisme et le terrasserait. L'apôtre était né. Et apôtre n'est pas trop dire. M. de Thézac a la foi qui soulève les montagnes. Il exécute presque aussitôt qu'il conçoit et l'action, chez lui, est vraiment la sœur du rêve. A peine la pensée des Abris avait-elle germé dans son cerveau qu'il la faisait entrer

1. Rapport sur les Prix de Vertu (1907). On sait que l'Académie française a décerné l'an passé le prix Honoré de Sussy, d'une valeur de 6 000 francs, à M. de Thézac qui en a consacré aussitôt le montant à l'acquisition d'un nouvel Abri.

dans la réalité. Seul — au début du moins, — avec ses ressources particulières, en prenant sur un budget qui n'est pas celui d'un Carnegie ou d'un Vanderbilt, il mettait sur pied les Abris de l'île de Sein, du Guilvinec et du Passage-Lanriec; il les organisait, les dotait; il leur assurait un personnel et une clientèle; il tenait tête à la triple coalition des égoïsmes, des intérêts et des jalousies (vous pensez, en effet, si les débitants voyaient d'un bon œil la tentative de M. de Thézac). Et, son œuvre sur pied, il s'effaçait, ne lui demandait pour tout loyer que de vivre, de durer. Tel est le désintéressement de cet homme admirable, dont peu de gens connaissaient jusqu'ici le nom, qu'il a fallu presque lui faire violence pour l'obliger à sortir de l'anonymat et — quand les concours lui sont enfin venus — pour le décider à accepter la présidence de l'œuvre qu'il avait fondée de ses deniers [1].

Aujourd'hui ce n'est pas seulement l'île de Sein, le Guilvinec, le Passage-Lanriec qui possèdent des Abris : Audierne, Concarneau, le Palais, Camaret, Sainte-Marine, l'Ile-Tudy ont été dotés d'établissements analogues; Douarnenez aura le sien dans un an; Saint-Guénolé, Roscoff un peu plus tard. L'œuvre gagne de proche en proche, et le *Bien du Pêcheur* arrive à point pour consolider et fixer en quelque sorte les résultats de cette conquête morale.



La nouvelle création de M. de Thézac n'a pas en effet, nous le savons, un caractère moins hautement désintéressé que ses

1. Le Bureau des Abris, pour 1908-1909, est composé de MM. de Thézac, président; Roussin, ancien administrateur général de la marine, et Dasse, vice-présidents; Dr Chauvel, trésorier; Poullou et Quillivic, membres. Dans le Conseil, nous trouvons les noms de MM. Ouizille, Gallice, de Vuillefroy, Quéméré, Dard, Lucas, Le Sec'h, etc., et celui d'une femme, mademoiselle de la Sablière. Le dernier compte rendu financier (24 juillet 1908) présentait la situation comme satisfaisante, grâce à la subvention de cinq mille francs accordée chaque année par le ministère de la Marine. Il serait toutefois à désirer que le nombre des adhérents et souscripteurs pût être augmenté et que les cotisations fussent versées plus régulièrement. Enfin le Conseil s'occupe d'obtenir pour l'Œuvre la déclaration d'utilité publique qui lui sera, croyons-nous, facilement accordée en raison des services incontestables qu'elle a rendus et qu'elle continue de rendre à nos pêcheurs.

Abris ou son *Almanach du Marin*. Aussi bien est-ce ce caractère qui permet au comité d'imposer à ses locataires-acheteurs certaines conditions qu'ils supporteraient malaisément d'un vendeur ordinaire : la maison, par exemple, ne servira jamais de « débit d'alcool »; elle ne saurait être rétrocédée qu'avec l'agrément du comité; aucune parcelle cultivable du terrain attenant ne pourra être distraite pour recevoir des bâtiments de location. Cette dernière clause peut sembler singulière : elle n'est inspirée que par des considérations d'hygiène. M. de Thézac n'a pas été sans remarquer « la funeste tendance des familles bretonnes à l'entassement » et il ne croit pas pouvoir mieux combattre cette tendance qu'en enlevant « au marin devenu propriétaire l'idée et la possibilité de sacrifier une portion de son jardin pour y bâtir des logements à louer ». Le *Bien du Pêcheur* ne s'en tient pas là : il choisit les terrains, toujours exposés au Sud et à proximité du port; il veille à la bonne exécution comme au bon agencement des immeubles (larges ouvertures, aération automatique, etc.); il s'adresse surtout aux jeunes ménages, dans le double espoir de leur inculquer des habitudes d'épargne qui les arrachent aux sollicitations de l'alcool et de prévenir les démoralisants effets des longs chômages périodiques dont souffre la pêche sardinière.

Ces chômages, qui éprouvèrent de tout temps nos pêcheurs, n'ont de gravité que depuis quelques années, exactement depuis 1889, époque où se produisit le grand rush sardinier qui précipita vers les ports de la Basse-Cornouaille une partie des populations de l'intérieur. Concarneau, Douarnenez, Audierne traversaient une période de prospérité sans précédent : la vie y était facile pour les pêcheurs, les gains élevés, le métier de ceux qu'on s'assimile ou qu'on croit s'assimiler promptement; la sardine enfin paraissait fixée sur les côtes bretonnes. Toutes ces causes, jointes au malaise des industries rurales, expliquent l'étrange accident qui transforma en médiocres marins d'occasion, puis en marins de carrière, tant d'excellents journaliers de la glèbe. Il y eut bientôt pléthore de pêcheurs en Cornouaille. Les prix s'avilirent; des grèves éclatèrent. Un beau jour (1902) la sardine disparut. Et ce fut une crise atroce, telle qu'on n'en avait pas connue encore. Séparés de leur milieu primitif, sans résistance contre les sollicitations

du dehors, les nouveaux venus avaient introduit dans la corporation maritime des habitudes d'intempérance qui ne tardèrent pas à retentir sur la race tout entière : les statistiques récentes (entre autres celles du Dr Mével) témoignent d'un affaiblissement progressif de la natalité et d'une augmentation parallèle de la mortalité infantile dans la plupart de nos grands ports sardiniers. Du même coup les pêcheurs perdirent le goût du foyer et, avec lui, ce sens de l'épargne, ces habitudes de stricte économie, grâce auxquels, en des âges meilleurs, ils avaient pu s'affranchir du lourd servage que faisait peser sur eux l'institution des *bagou borc'hizien*.

Ces *bagou borc'hizien* ou « bateaux bourgeois » avaient été jusqu'aux alentours de 1859 les seuls bateaux armés pour la pêche sardinière : comme leur nom l'indique, ils étaient la propriété de gros armateurs locaux dont quelques-uns, comme les Grivart de Douarnenez, qui avaient pour blason commercial une étoile d'or sur champ d'azur, en possédaient toute une flottille battant pavillon spécial. La part des équipages, à bord de ces *borc'hizien*, restait assez maigre : un quinzième du produit brut, plus une sorte de denier à Dieu dit « sillage », réglé en avances perdues, « d'un commun accord entre le pêcheur et l'armateur », au commencement de chaque campagne, et qui pouvait atteindre 150 francs pour les patrons, 80 francs pour les « teneurs-debout », 40 francs pour les « garçons d'écoutille », 30 francs pour les simples mousses[1]. La découverte, par un vieux loup de mer nommé ou surnommé Penkalet (tête-dure), de riches bancs de maquereaux au large de Guilvinec et les bénéfices que leur exploitation rapporta aux pêcheurs entraînèrent peu à peu une modification radicale de l'armement sardinier : on économisa ferme tout un temps dans les ménages de la côte ; on rogna sur les écus pour se constituer une petite épargne qui permît aux salariés de la veille d'acheter des barques, des engins et de se mettre à leur compte. Quelques-uns y parvinrent : ils trouvèrent des imitateurs ; le nombre des *borc'hizien* diminua d'année en année, tant et si bien qu'après avoir été la règle ils devinrent l'exception et que, dans le Finistère et le Morbihan, les pêcheurs sont presque tous aujourd'hui maîtres à leur bord.

1. Cf. Le Gall, *op. laud.*

Cet affranchissement du prolétariat sardinier s'opéra le plus naturellement du monde, sans participation de l'État, sans aide étrangère, par le simple jeu des efforts individuels, les seuls qui vaillent, parce qu'on en peut mesurer tout le prix. « Le navire au marin », comme « la mine au mineur », restera peut-être longtemps une chimère; « la barque au pêcheur » est depuis longtemps en Bretagne une réalité. Et le fait qu'une formule aussi ambitieuse a pu entrer dans l'application chez les sardiniers montre assez ce qu'on eût été en droit d'attendre de ces braves gens si, dans le moment même qu'ils s'affranchissaient de la tyrannie patronale, ils n'étaient tombés sous la tyrannie cent fois plus oppressive de l'alcool.

C'est contre ce servage d'un nouveau genre que veulent lutter les Abris. Libéré par eux du cabaret, rendu à lui-même et à ses bons instincts primitifs, le pêcheur pourra franchir alors une nouvelle étape de son ascension économique et, maître de sa barque, devenir par surcroît maître de son foyer. Le *Bien du Pêcheur* sera là pour l'y aider. Souhaitons qu'une telle entreprise, qui ne sollicite aucun concours financier, qui veut agir et se répandre par la seule puissance de l'exemple, rayonne bientôt sur toute la côte. Elle n'est téméraire, aventurée, que pour ceux qui ne connaissent pas M. de Thézac et les miracles dont il est coutumier. Ceux qui, comme moi, ont vu à l'œuvre le fondateur des Abris ne gardent aucune inquiétude : entre ses mains le *Bien du Pêcheur* ne périclitera pas; l'arbre portera tous ses fruits; il a commencé déjà à les porter...

Et, tandis que le vent du large soufflait en foudre autour du viaduc d'Auteuil, je me disais :

— Souffle, naufrageur! Ton règne est passé : tu as trouvé ton maître... Il est là-bas, dans une crique perdue de la mer bretonne, à l'embouchure de l'Odet. Il semble que d'une chiquenaude tu le renverserais... Si la Bretagne maritime peut être sauvée des griffes de tes deux pourvoyeurs habituels, tes plus sûrs complices, l'ivrognerie et la routine, ce sera pourtant par ce fragile petit homme... Souffle, vent du large, roi découronné!

CHARLES LE GOFFIC

LA RÉFORME DE L'INDO-CHINE

I

Les Français ont, à l'égard de leurs colonies, des sentiments étranges, où se succèdent l'indifférence et la passion. Tant que nos droits sur un territoire ne sont pas reconnus par toutes les puissances étrangères, nous nous épuisons à les défendre : il semble que nous compromettrions l'honneur national, si nous abandonnions nos revendications; depuis quinze ans, les seuls dangers de guerre européenne qui nous aient menacés, sont nés de questions coloniales. Pendant cette première période, préparatoire à la conquête, nous avons toujours essayé de légitimer nos efforts, en faisant valoir les bénéfices que nous pourrions en retirer. Chacune de nos colonies, tour à tour, a été, *avant que nous nous y installions*, le plus beau et le plus riche pays du monde. Tant que l'occupation n'a pas été complète, on a jugé nécessaire de l'étendre, parce que les trésors annoncés ne se révélaient jamais, du premier coup, là où nous avions d'abord mis le pied. Maîtres de la Cochinchine, nous avons voulu avoir le Tonkin et quand le Tonkin a été pacifié, nous nous sommes précipités vers le Yun-nan. Aujourd'hui, c'est le Laos qui est le paradis, le Laos siamois, cela va sans dire, et non pas le Laos français [1]. A Madagascar, en Afrique occidentale, dans le Sud algérien, il en a été de même. Relisez les

1. Le grand projet d'aujourd'hui est la construction d'une voie ferrée sur la rive droite du Mékong à travers la riche (!) vallée de la Se Moun.

descriptions d'autrefois : Madagascar n'était qu'un immense gîte aurifère; Tombouctou était le marché colossal où venait aboutir tout le commerce du Sahara; les maigres oasis du Touat, les rives désolées du Tchad, les déserts du Kanem et de l'Ouadaï ont été, pendant quelque temps, la terre promise.

Pour l'immense majorité des Français, la politique coloniale est le dernier exutoire d'une imagination guerrière. Au milieu d'occupations prosaïques, on rêve, sans danger immédiat, à des conquêtes glorieuses; mais on se détourne avec indifférence de l'œuvre administrative qui, seule, peut donner des résultats. La situation politique, économique, budgétaire d'une colonie n'inspire à personne la moindre préoccupation. S'il s'agit de lancer une affaire en France, d'exécuter de grands travaux publics, on trouve, dans tous les milieux, des hommes capables de discerner froidement les avantages et les inconvénients de l'entreprise, les risques et les bénéfices possibles. Dès qu'il s'agit des colonies, on se contente d'espérances, d'affirmations et de théories. Tous les grands emprunts réalisés depuis dix ans par l'Indo-Chine, l'Afrique occidentale et Madagascar ont été votés sans débats, sans études sérieuses : il s'agit de faciliter les échanges et nul ne se demande s'il y a des marchandises à échanger et si le pays que l'on veut exploiter n'est pas condamné, par l'extrême dispersion des tribus qui l'habitent, à un avenir médiocre et lointain.

Les budgets locaux de nos colonies sont publiés chaque année, comme celui de la métropole; nul ne s'en occupe; pas un journal ne consacre un article à les examiner, et c'est là cependant que se trouve le gage des emprunts contractés. Chacun sait que, dans certaines colonies, l'administration est détestable : c'est un lieu commun dont on sourit, une source inépuisable de plaisanteries et cependant si une région est mal gouvernée, si les indigènes se plaignent, si la révolte éclate, qu'adviendra-t-il des intérêts considérables qui y sont engagés? Chaque année, les gouverneurs, à des époques rituelles, prononcent des discours pleins d'optimisme, qui suffisent à écarter toute inquiétude : « Nos colonies sont prospères; l'indigène est prêt à se dévouer pour sa nouvelle patrie; nous répandons à flots les bienfaits de la civilisation. » Si le déficit apparait, ce n'est qu'un accident sans importance; si le commerce décroît, c'est

un cataclysme inattendu, une inondation ou un cyclone, qui a provoqué un trouble passager et sans lendemain.

Lorsqu'on pense cependant que les emprunts de nos colonies s'élèvent déjà à 800 millions et que leur commerce total atteint un milliard, une indifférence aussi complète paraît incroyable. On a répété pendant longtemps que nos colonies étaient pour notre pays une charge et l'on ne s'est même pas aperçu que cette affirmation, jadis exacte, ne correspond plus à la réalité. Les dépenses coloniales s'élèvent au total à 320 millions (budget métropolitain et budgets locaux) et la contribution de la métropole est à peine de 80 millions, dont la plus grande part est consacrée à la défense des points d'appui de la flotte et au service pénitentiaire. Si nos colonies venaient à disparaître, notre commerce et notre industrie subiraient un véritable désastre; nous serions condamnés à n'être plus dans le monde qu'une puissance secondaire, sans rayonnement et sans action. Les terres que nous avons conquises nous apporteront un jour des forces nouvelles si nous savons les administrer et les conserver. C'est pour cela que je voudrais montrer quelle est aujourd'hui l'exacte situation de la plus grande de nos possessions.



Le sort de l'Indo-Chine inspire en effet, depuis quelque temps, les plus vives inquiétudes. Les troubles qui viennent de se produire, au Tonkin et en Annam, ont démontré aux plus optimistes que des réformes étaient devenues nécessaires, dans l'ordre administratif aussi bien que dans l'ordre fiscal. Pour juger de ces réformes, de leur nature même et de leur opportunité, il convient d'examiner les résultats obtenus, non point au cours d'une année exceptionnelle, mais pendant une période de quelque durée[1].

1. Je me suis servi pour cette étude des documents officiels publiés par le gouvernement de l'Indo-Chine ou l'Office Colonial (budgets, comptes définitifs des exercices clos, statistiques commerciales, *Rapports* de M. Doumer et M. Beau *sur la situation de l'Indo-Chine*). Les comptes définitifs et les statistiques commerciales n'ont pas encore été publiés pour l'exercice 1907.

En 1902, le budget général de l'Indo-Chine s'est réglé par un excédent de 929 000 piastres [1] qui ont été versées à la caisse de réserve. Les excédents ont atteint 1 337 000 piastres en 1903, et 545 000 en 1904, mais, par contre, il y eut un déficit de 522 000 piastres en 1905 et de 287 000 en 1906.

Si l'on accepte ces chiffres sans contrôle, on peut conclure qu'en moyenne, pendant les cinq dernières années, les excédents ont très largement compensé les déficits et que ces déficits eux-mêmes n'ont rien d'inquiétant. Malheureusement, toutes ces données sont inexactes ou incomplètes.

En 1902, les recettes totales se sont élevées à 28 826 000 piastres, les dépenses à 27 897 000; la différence est donc bien de 929 000 piastres; mais en réalité, les recettes ont été grossies par un prélèvement de 715 000 piastres à la caisse de réserve qui ne bénéficie par conséquent, en fin d'exercice, que d'une augmentation de 214 000 piastres.

En 1903, les recettes s'élèvent à 31 599 000 piastres, les dépenses à 30 262 000 piastres; la différence est donc bien de 1 337 000 piastres, mais on a prélevé au cours de l'exercice 1 775 000 piastres sur la caisse de réserve. Il y a donc un déficit de 438 000 piastres au lieu d'un excédent de 1 337 000.

En 1904, les recettes s'élèvent à 31 312 000 piastres, les dépenses à 30 767 000; la différence est donc bien de 545 000, mais on a prélevé 404 000 piastres sur la caisse de réserve et l'excédent se réduit à 141 000 piastres.

Enfin, en 1905, le déficit a atteint 1 672 000 piastres au lieu de 522 000.

Ainsi pendant la période quinquennale 1904-1906, il y a eu 2 397 000 piastres de déficit et 345 000 seulement d'excédent *réel*.

Cette constatation elle-même est insuffisante; ce qui importe, ce n'est pas seulement l'équilibre budgétaire; c'est encore la façon dont il est obtenu.

En 1902, les prévisions budgétaires de recettes s'élevaient à 27 142 000 piastres; les recettes réalisées ont été de 28 110 000 piastres, soit une plus-value de 968 000. En 1903, la plus-value des recettes est encore de 843 000 piastres

1. Le taux de la piastre a varié depuis 1902 entre 2 fr. et 2 fr. 95. Il est aujourd'hui de 2 fr. 50.

(29 823 000 au lieu de 28 980 000[1]). En 1904, au contraire, il y a une moins-value de recettes de 1 117 000 piastres; en 1905, la moins-value est de 3 083 000 piastres; en 1906, elle atteint le chiffre énorme de 4 082 000 piastres (10 millions de francs), le septième environ du budget total.

Il est bien certain que de telles moins-values auraient amené une catastrophe financière, si diverses causes n'étaient venues en atténuer les effets. Tout d'abord, l'administration s'est efforcée, en cours d'exercice, de réduire les dépenses et le moyen le plus commode a été, tout naturellement, l'ajournement de certains travaux. Il y a eu ainsi, au titre des travaux publics, 449 000 piastres d'annulation de crédits en 1904, 528 000 en 1905, 676 000 en 1906. A ces expédients, sont venues se joindre des économies accidentelles, indépendantes de l'administration, celles que produit tout naturellement la hausse de la piastre.

C'est en piastres en effet qu'est effectuée la plus grande partie des recettes (un peu plus des deux tiers du budget en 1905 et 1906). Au contraire, la plus grande partie des dépenses, la solde des fonctionnaires européens, les annuités des emprunts, la contribution militaire, sont payées en francs. Si le taux de la piastre s'est élevé en cours d'exercice, on peut donc avec des recettes moindres supporter des dépenses plus fortes. En 1906, les prévisions budgétaires étaient de 31 312 000 piastres et l'on avait attribué à la piastre une valeur de 2 fr. 35. En *francs*, le budget était donc de 73 583 000 francs; les recettes réalisées se sont élevées seulement à 27 229 000 piastres, mais comme le taux moyen de la piastre en cours d'exercice a été de 2 fr. 72, le trésor a encaissé 74 062 000 francs. Si la totalité des dépenses avait été acquittée en francs, le budget de 1906 se serait ainsi soldé par un excédent, malgré l'énorme moins-value sur tous les chapitres de recettes. Dans la réalité, l'économie a dépassé 3 millions de piastres et il en a été de même pendant les exercices 1904 et 1905 : la hausse de la piastre a seule permis d'éviter un désastre financier[1].

1. Les dépenses en 1902 et 1903, ont été, *en piastres*, supérieures aux prévisions, par suite de la baisse du taux de la piastre. Le fait inverse s'est produit en 1904, 1905, 1906.



On peut être tenté d'attribuer cette situation précaire à l'administration actuelle de l'Indo-Chine; en réalité cette administration n'est que partiellement responsable. Sans doute, de 1899 à 1902, tous les budgets se sont soldés par des excédents considérables; il y a eu, sur presque tous les chapitres de recettes, d'importantes plus-values, et cependant, il était aisé de voir que cette prospérité n'était qu'apparente; la situation d'aujourd'hui était en germe dans celle d'hier.

En 1899, les prévisions du budget général s'élevaient à 17 620 000 piastres; elles étaient déjà de 27 142 000 piastres en 1902; elles atteignaient 32 026 000 piastres en 1904. Il est évident *a priori* qu'une telle augmentation — plus de 80 p. 100 — ne provient pas du simple développement des ressources ordinaires : elle n'a été obtenue que par un incessant accroissement des charges.

En décembre 1898, le gouverneur général de l'Indo-Chine avait pris, devant le Parlement, l'engagement de ne pas créer de taxes nouvelles et de ne pas aggraver les taxes anciennes. Cet engagement n'a pu être tenu.

Dès le mois de février 1899, un arrêté portait à 0 p. 15 la taxe sur les allumettes et, la même année, deux autres arrêtés créaient une taxe de 3 francs par 100 kilogrammes sur les huiles minérales et un droit de circulation de 10 piastres par 30 kilogrammes sur les tabacs. La taxe sur le sel, fixée à 0 p. 50 par 100 kilogrammes en 1897, a été augmentée régulièrement tous les deux ans : elle était de 1 piastre (2 fr. 50) en 1899, de 1 p. 60 (4 fr.) en 1901, de 2 piastres en 1904, de 2 p. 25 en 1906; en moins de neuf ans, elle a presque été quintuplée. En 1901, le droit de consommation sur les alcools a été porté à 0 p. 25 par litre et, deux ans après, il a été fixé à 0 p. 30. En avril 1906 enfin, malgré une situation économique déplorable, malgré les typhons qui venaient de ravager la Cochinchine, la taxe sur les huiles minérales a été doublée (6 fr. au lieu de 3 fr.) et la taxe sur les allumettes portée de 0 p. 15 à 0 p. 25 [1].

1. Arrêtés du 5 septembre et du 22 octobre 1899, du 20 décembre 1901, du 10 septembre 1903, du 2 février 1904, du 29 avril 1906.

On le comprend aisément : de telles mesures n'ont été prises que parce que l'on ne pouvait attendre le développement normal et régulier de la colonie et qu'il fallait pourvoir à des besoins impérieux. Ces besoins, chaque année, se sont accrus et leur progression, inévitable par suite même du système administratif et financier introduit en Indo-Chine, exigeait une augmentation parallèle du budget. En France, comme dans la plupart des pays convenablement administrés, on calcule les recettes probables d'après les chiffres réalisés au cours de la pénultième année. En Indo-Chine, depuis dix ans il n'en a jamais été ainsi.

En 1901, les prévisions budgétaires sont de 22 998 000 piastres alors que les recettes de la pénultième année (1899) étaient seulement de 19 687 000 piastres et, de même, en 1902, 1903, 1904, entre les recettes de la pénultième année et les prévisions budgétaires, il y a toujours eu un écart qui a varié entre 3 et 6 millions de piastres. On ne pouvait combler cet écart sans avoir recours à des impôts nouveaux, à moins que le pays ne se fût développé d'une façon extraordinaire et il n'en a pas été ainsi.

Sur ce point, les statistiques douanières peuvent donner des renseignements précis, à la condition toutefois qu'on ne se borne pas à la lecture rapide de chiffres qui, le plus souvent, ne sont pas comparables.

Officiellement, le commerce de l'Indo-Chine (importations et exportations) a passé de 205 millions en 1897 à 423 millions en 1905. En huit ans, l'augmentation a dépassé 100 p. 100. Mais ce n'est là qu'une apparence, Tout d'abord — et cela a déjà été dit maintes fois — les bases d'appréciation ne sont pas les mêmes. En 1897, il n'y avait en Indo-Chine qu'un petit nombre de postes de douane; une partie des marchandises importées ou exportées échappait ainsi à tout contrôle; la totalité, aujourd'hui, est enregistrée. En second lieu — et ceci est beaucoup plus grave — l'administration a modifié en 1900 tous les prix de statistique. Comme les droits ne sont pas perçus en Indo-Chine d'après la valeur des produits, mais d'après leur espèce et leur provenance, on établissait jusqu'à cette époque les statistiques en attribuant aux marchandises des valeurs, peut-être arbitraires, mais qui depuis longtemps

n'avaient pas varié. Ce sont ces valeurs qui ont été augmentées dans d'énormes proportions et le brusque accroissement, qui paraît s'être produit en 1900 dans le mouvement commercial de l'Indo-Chine, n'a pas eu d'autres causes.

Le prix des filés de coton fixé à 125 francs les 100 kilogrammes en 1899 a été porté à 300 francs en 1900[1]; l'étain a été évalué 1 300 francs la tonne en 1899, 2 780 francs en 1900; l'or est passé de 2 160 francs le kilogramme à 3 500 francs; le thé, de 3 à 5 francs; le tabac chinois de 1 à 3 francs. En 1897, l'Indo-Chine avait importé 261 674 kilogrammes de soie, évalués 1 687 000 francs, soit 6 fr. 30 le kilogramme; en 1900, l'importation n'est plus que de 154 000 kilogrammes, un peu plus de la moitié, mais elle atteint, en *valeur*, 9 700 000 francs : le prix de statistique a été *décuplé* et porté à 63 francs le kilogramme. Il y a une augmentation apparente de 600 p. 100 et une diminution réelle de 45 p. 100.

De même, aux exportations. En 1899, l'Indo-Chine exporte 229 000 tonnes de charbon à 16 francs la tonne, soit 3 708 000 francs; en 1900, l'exportation n'est plus que de 212 000 tonnes, mais la valeur unitaire est portée à 21 francs et la valeur totale est ainsi de 4 603 000 francs. En 1901, l'exportation tombe à 167 000 tonnes, mais le prix de statistique est fixé à 35 francs la tonne et le service des douanes enregistre une valeur de 5 948 000 francs, c'est-à-dire une augmentation de 60 p. 100 par rapport à 1899, alors qu'il y a une diminution de 26 p. 100.

Enfin — et ceci est tout aussi grave — le service de statistique tient compte, aux importations comme aux exportations, des marchandises qui, après avoir été introduites dans la colonie, sont réexportées à l'étranger. D'ordinaire, ces réexportations n'atteignent qu'un chiffre médiocre (2 466 000 fr. seulement en 1904); mais elles peuvent augmenter dans des proportions énormes par suite de circonstances extérieures. C'est ce qui s'est produit lorsqu'en 1905, la flotte de l'amiral Rodjestvensky est venue se ravitailler sur les côtes de l'Annam. Tous les approvisionnements destinés aux escadres russes ont été dirigés d'abord sur Saïgon, puis réexpédiés et la valeur des marchandises réexportées a atteint le chiffre de 46 millions.

1. *Bulletin Économique*, page 736.

Ce n'est pas tout; quelquefois encore, on compte parmi les importations tout ou partie des marchandises qui transitent simplement à travers l'Indo-Chine. Il en est ainsi en 1904 pour les riz qui proviennent de la province de Battambang. En 1905, on enregistre également les filés de coton venus de Hong Kong à destination du Yunnan, qui représentent plus de 10 millions de francs, et les 4 312 tonnes d'étain expédiées du Yunnan à Hong Kong, qui valent 13 millions de francs.

On conçoit aisément que de telles pratiques faussent toutes les comparaisons. En 1904, les importations de l'Indo-Chine ont été de 156 millions, elles dépassaient 168 millions en 1905, d'où une augmentation *apparente* de 12 millions. Mais, si l'on déduit du chiffre des exportations, celui des réexportations (2 400 000 fr. en 1904, 46 millions en 1905), on constate que les exportations *réelles* de l'Indo-Chine ont été, en 1904, de 154 millions et, en 1905, de 122 millions. Au lieu d'une augmentation de 12 millions, il y a une diminution de 32 millions.

D'après les statistiques officielles, les importations ont atteint 184 millions en 1904, 254 millions en 1905, d'où une augmentation formidable de 70 millions. Mais, si l'on retranche de part et d'autre la valeur des marchandises réexportées et de celles qui ont simplement transité, on réduit ces chiffres à 174 millions pour 1904, à 178 millions pour 1905.

Du reste, si la situation économique s'était améliorée depuis sept ou huit ans, les recettes douanières auraient dû augmenter dans la même proportion que le commerce étranger[1]. En 1899, les importations des marchandises étrangères s'élevaient, en valeur, à 60 millions; en 1905, d'après les statistiques officielles, elles dépassaient 142 millions. Il y aurait donc eu une augmentation de 135 p. 100. Or, les recettes douanières qui ont atteint 16 591 000 francs en 1899, n'ont été que de 15 956 000 francs en 1905[2].

Le chiffre des importations ne permet pas d'ailleurs d'ap-

1. Il n'y a pas lieu de tenir compte des marchandises françaises qui ne sont pas assujetties au paiement de droits de douanes.

2. Pendant les trois années 1900, 1901, 1902, la moyenne des recettes douanières a été de. . . . . 17 797 000 francs.
Pendant les trois années 1903, 1904, 1905, la moyenne des recettes douanières a été de. . . . . 16 570 000 —

précier la prospérité réelle de la colonie, car il est faussé chaque année soit par les dépenses d'ordre militaire, soit par l'introduction de matériaux payés sur les fonds d'emprunt. Le chiffre des exportations seul peut nous donner des indications sûres[1].

Or, pendant la période qui va de 1898 à 1901, le chiffre moyen des exportations a été de 145 millions; il a été de 149 millions de 1901 à 1905. On peut affirmer que, depuis huit ans, la situation économique de l'Indo-Chine n'a pas progressé sensiblement.

Mais, dans le même temps, les dépenses se sont prodigieusement accrues. On a créé, à côté du gouverneur général, de grandes directions qui se sont élargies et, chaque année, ont augmenté leur personnel. La direction générale des Douanes et Régies employait en 1899 827 Européens; en 1906, elle en employait 1338 et, en outre, 2 054 agents indigènes, une véritable armée. En 1902, il y avait 17 fonctionnaires français à la direction de l'agriculture; il y en avait 30 en 1906; 214 agents des travaux publics en 1902, 447 en 1906; 81 employés du trésor en 1902, 126 en 1906. Au total dans toute l'Indo-Chine, il y avait 2 860 fonctionnaires européens en 1897, 3 770 en 1902, 4 390 en 1906.

En 1899, le gouverneur général avait voulu instituer des primes à la marine marchande et l'on consacrait à ce service 450 000 piastres; il en fallait 943 000 en 1902, 774 000 en 1906. Comme chaque année les gouverneurs proclamaient la prospérité de l'Indo-Chine, le Parlement, chaque année aussi, augmentait la contribution que versait la colonie pour le paiement des dépenses militaires : l'Indo-Chine payait en 1899, 3 272 000 piastres; elle en payait 4 870 000 en 1902, 5 843 000 en 1906.

En 1901 [2], il suffisait de 1 053 000 piastres pour couvrir les

1. Les habitants de l'Indo-Chine ne possèdent en effet aucune réserve; on l'a bien vu en 1904 et 1905, lorsqu'on a démonétisé les piastres étrangères : on comptait voir sortir de la Cochinchine des sommes considérables : les banques n'ont pas exporté 4 millions de piastres mexicaines pour un pays qui compte (avec le Cambodge) 4 millions d'habitants.

2. A la fin de 1901, on n'avait encore réalisé qu'une partie des emprunts, 50 millions sur 276 et une partie de ces 50 millions, déposée dans des établissements de crédit, produisaient des intérêts qui s'ajoutaient aux recettes de l'Indo-Chine.

annuités de l'emprunt, et les intérêts des capitaux non dépensés s'élevaient à 325 000 piastres; la dépense nette se réduisait à 728 000 piastres; en 1902, elle atteignait déjà 2 131 000 piastres; 2 993 000 piastres en 1903; 3 395 000 piastres en 1904; 4 444 000 piastres en 1906.

C'est cette progression implacable des charges qui a dominé depuis huit ou neuf ans toute la politique financière de l'Indo-Chine. On n'examinait pas quelles étaient les ressources avant de préparer le budget; on inscrivait d'abord les dépenses et, pour les couvrir, chaque année, on écrasait davantage un contribuable impuissant à se défendre. La population de l'Indo-Chine était évaluée en 1898 à 25 millions d'individus; d'après les dernières statistiques, elle ne dépasse pas 15 millions, et, malgré cette constatation effrayante, l'administration n'a pas cessé d'imposer à l'indigène des charges sans cesse accrues.

Jusqu'en 1902 cependant, on a pu réaliser sans trop de peine les recettes prévues au budget. L'indigène a payé, tant qu'il a pu le faire, tant que ses ressources lui ont permis de satisfaire aux exigences croissantes du fisc. L'Annamite est un contribuable admirable : il paie et se tait. Du reste, l'administration employait, pour le recouvrement des impôts, les moyens que lui donnaient une législation draconienne et une organisation indigène qui se prête à tous les abus. Avec des mandarins convenablement choisis, non pour leur intégrité et leur compétence, mais pour leur docilité; avec la responsabilité collective des communes, on peut faire payer à l'Annamite jusqu'à son dernier sou; mais il est arrivé un moment où, quels que fussent les moyens mis en œuvre, on n'a pu aller au delà.

En 1901, la régie des alcools donnait une moins-value legère : 38 000 piastres; en 1902, la moins-value est de 716 000 piastres; elle est de 704 000 piastres en 1903, de 660 000 piastres en 1904, malgré une admirable récolte, de 536 000 piastres en 1905, de 1 475 000 piastres en 1906. Chaque année, on s'est efforcé de perfectionner l'organisme barbare, créé par l'administration des régies. On a intéressé les résidents à la vente de l'alcool; la quantité d'alcool *minima* que *devait* consommer chaque province a été fixée d'avance et des primes ont été accordées aux chefs de province dont les

administrés consommeraient une quantité d'alcool supérieure à celle qui avait été indiquée[1]. Rien n'y a fait.

Pour le sel, l'exemple est plus caractéristique. En 1899, la taxe de consommation rapporte 1 664 000 piastres; on double le tarif à la fin de l'année et l'année suivante, on réalise à peine 2 007 000. En 1901, la taxte est portée à 1 piastre 60 (4 fr.) et l'administration escompte pour l'exercice 1902 une recette de 3 400 000 piastres; elle en réalise 1 868 000. En 1904, nouvelle augmentation et, l'année suivante, les recettes atteignent tout juste 3 081 000; en 1906, enfin, la taxe est portée de 2 piastres à 2 p. 25, et les recettes au lieu d'augmenter décroissent : elles tombent à 3 061 000 piastres. Depuis 1899, bien que la taxe ait presque *quintuplé*, les recettes n'ont même pas doublé. La consommation a donc *été réduite de plus de moitié* et l'on peut juger par cela même de l'effroyable misère d'un peuple qui en arrive à se priver d'un aliment indispensable.

Ceci montre, mieux que toute enquête, qu'il est impossible d'accroître les charges qui pèsent sur les habitants de l'Indo-Chine. L'impôt moyen dépasse 10 francs par tête, alors qu'il n'est que de 4 francs en Afrique occidentale, de 5 francs dans l'Inde anglaise, de 7 fr. 50 à Java[2]. Or, depuis cinq ans, les recettes moyennes n'ont pas dépassé sensiblement 29 millions de piastres[3]. Sans doute, des récoltes exceptionnelles comme celle de 1902 (1 112 000 tonnes de riz), et de 1907 (plus de 1 200 000 tonnes) permettront d'aller au delà, mais il serait singulièrement imprudent de considérer comme normales des conditions économiques qui ne se réalisent que trop rarement. Il serait sage dès maintenant de ramener à 29 millions de piastres, chiffre moyen des recettes réalisées depuis cinq ans, les dépenses inscrites au budget général et cependant les cir-

1. Cette prime était versée aux budgets provinciaux.

2. L'ensemble des budgets indo-chinois (budget général, budgets locaux, provinciaux ou urbains) dépassait, en 1907, 58 500 000 piastres (voir le rapport de M. Beau, pages 24, 26, 130, 138, 147, 287), ce qui fait pour 15 millions et demi d'habitants (chiffre maximum) 3 p. 80 ou au taux de 2 fr. 80, taux moyen en 1907, 10 fr. 50. En tenant compte de la charge indirecte qui résulte de l'application du tarif général des douanes et de nos droits protecteurs, l'impôt moyen atteint et dépasse même 15 francs.

3. Moyenne des années 1902, 1903, 1904, 1905, 1906 : 29 207 000 piastres.

constances vont entraîner, dans un très bref délai, une nouvelle augmentation de ces dépenses. On sait en effet que l'achèvement de la ligne du Yunnan va nécessiter un nouvel emprunt : on avait estimé en 1901 que cette ligne coûterait 95 millions : elle en coûtera en réalité près de 200. D'autre part, pour les voies ferrées dont la construction a été entreprise conformément au programme de 1898, il y a eu également d'importants dépassements. Sans tenir compte de la ligne Mytho-Cantho et de la dernière section de la ligne du Lang Biang, il sera nécessaire de réaliser encore une trentaine de millions. Au total, la liquidation des entreprises commencées en 1898 et 1901 exigera plus de 100 millions et il en résultera, pour le budget général de l'Indo-Chine, une charge nouvelle de 2 millions de piastres.

Ainsi les dépenses qui incombent au budget général dépassent déjà 31 millions de piastres; elles vont atteindre 33 millions et cependant il serait prudent de ne pas demander aux contribuables indo-chinois plus de 29 à 30 millions. Pour ne point compromettre d'une façon irrémédiable l'avenir de l'Indo-Chine, il faut donc pratiquer, dans son organisation administrative et fiscale, des réformes indispensables.

II

La situation actuelle de l'Indo-Chine est en effet le fruit naturel d'un système, improvisé en 1898, et qui n'a tenu compte ni de l'état politique de la colonie, ni de son état économique, ni des besoins particuliers de chacun des éléments territoriaux qui la constituent. L'Indo-Chine est formée de cinq parties distinctes : la Cochinchine, l'Annam, le Tonkin, le Cambodge et le Laos. Il y a, à tous les points de vue, des différences profondes entre ces territoires.

La Cochinchine est directement administrée par des fonctionnaires français, sans le concours des indigènes ; elle occupe le double delta du Mékong et du Dong Naï et les voies de communication naturelles suffisent aisément aux besoins d'un commerce important ; le climat est d'une admirable régularité et si la récolte est parfois médiocre, la famine du moins ne sévit jamais.

L'Annam forme, entre la montagne et la mer, un chapelet de provinces, longues et étroites, arrosées par des fleuves d'allure torrentielle et séparées les unes des autres par de véritables cloisons. Jusqu'en 1899, le pays a été gouverné par la Cour de Hué, selon les méthodes anciennes; les résidents français sont chargés aujourd'hui de la perception de tous les impôts; mais le roi et les ministres ont conservé, théoriquement du moins, tous les pouvoirs et tous les droits que leur ont laissés les traités.

Le Tonkin se réduit à la vallée du Fleuve Rouge et de ses affluents. Sa population, beaucoup moins considérable qu'on ne l'a cru autrefois, mais qui dépasse 4 millions d'habitants, est tout entière groupée dans un delta minuscule dont la superficie égale à peine celle de deux départements français. Le Fleuve et les différents bras qui s'en détachent sont navigables, mais ils sont bordés de hautes digues, construites depuis plusieurs siècles, dont le tracé capricieux a été modifié constamment sans précautions et sans méthode. Pendant la saison des pluies, les eaux sont suspendues à 4 ou 5 mètres au-dessus des rizières et la rupture d'une digue peut provoquer de véritables désastres. Le climat est irrégulier; les récoltes souffrent alternativement de la sécheresse ou de l'abondance des pluies. Politiquement, le Tonkin a été, depuis longtemps, complètement détaché de l'Annam. Nous avons laissé aux mandarins la situation qu'ils occupaient, mais nous intervenons seuls dans leur recrutement et leur nomination et, depuis les premiers jours de la conquête, nous avons placé, à côté et au-dessus d'eux, des résidents qui détiennent toute l'autorité.

Le Cambodge est peuplé par une race absolument différente de la race annamite. La langue cambodgienne est à ton égal, la langue annamite à tons variés; la civilisation annamite est d'origine chinoise; la civilisation cambodgienne est d'origine hindoue; les Annamites sont confucianistes et le culte familial est seul régulièrement pratiqué par eux; les Cambodgiens sont des bouddhistes fervents. Dans la société annamite, l'individu est depuis longtemps émancipé, la propriété particulière est constituée, le groupement communal est la base de toute l'organisation administrative. Au Cambodge, le sol et tout ce qu'il porte appartient au roi; c'est nous qui avons dû supprimer

l'esclavage et créer la propriété. Le pays, traversé simplement par le Mékong, est dans presque toute son étendue dépourvu de voies de communications naturelles ; les saisons y sont nettement tranchées et si, pendant l'été, l'inondation couvre la plaine, pendant l'hiver au contraire, il n'y a point d'eau.

Le Laos n'est ni une unité politique, ni une unité géographique. Il est habité par des tribus nombreuses, vivant chacune sur son territoire, sans liens et sans hiérarchie. A côté des Laotiens, vivent dans la montagne des peuplades encore sauvages, d'origines différentes, parlant des dialectes distincts. Les voies de communications naturelles n'existent pas ; le Mékong n'est pas navigable, au sens commercial du mot, et sa vallée est séparée de la côte d'Annam par de hautes montagnes boisées où s'ouvrent des passages difficiles.

C'est de ces cinq pays, si dissemblables, que l'on a voulu faire un ensemble unique et M. Doumer, le créateur de l'organisation actuelle, a cru pouvoir distinguer, d'une manière permanente, les intérêts *généraux* de l'Indo-Chine et les intérêts *locaux* de ses diverses parties. C'est là l'erreur fondamentale. Il n'y a pas en Indo-Chine d'intérêts généraux, il n'y a que des intérêts locaux. Lorsque les voies de communication se seront multipliées ; lorsque, grâce à des échanges faciles et réguliers, la production des provinces aujourd'hui séparées s'équilibrera ; lorsque les éléments ethniques se mélangeront et tendront à se confondre dans un type unique ; lorsqu'une même civilisation se sera développée dans le pays tout entier : ce jour-là, les intérêts généraux naîtront du conflit même des intérêts particuliers. Ils seront la conséquence d'une unité réelle, lorsque cette unité sera établie. Pensez que l'Annam et la Cochinchine sont encore isolés ; que, pour aller du Cambodge au Laos, il faut remonter, pendant des semaines, un fleuve monstrueux, obstrué de rapides ; qu'entre le Luang Prabang et le Tonkin, il n'y a que des sentiers abominables. En quoi les canaux de la Cochinchine peuvent-ils intéresser le Laos ? comment la construction d'une voie ferrée dans la vallée du Fleuve Rouge pourrait-elle améliorer la situation de l'Annam ? par quelle réaction étrange, les effets de grands travaux entrepris dans une région influeraient-ils sur le bien-être, sur le développement des autres parties de

l'Indo-Chine? L'Indo-Chine n'est qu'une unité conventionnelle, qui ne répond à aucune réalité d'ordre politique, administratif, économique et même géographique. Elle n'a pour le moment aucune existence véritable et, seuls, les pays qui la constituent sont des êtres vivants, des organismes constitués qui ont des besoins précis et des ressources limitées.

Sans doute, entre ces différents pays, il y a ou plutôt il *doit y avoir un lien*. Si on les laissait se développer d'une manière indépendante, ils s'isoleraient chaque jour davantage à moins qu'ils ne fussent en perpétuel conflit. Une direction générale leur est donc nécessaire et il convient qu'au-dessus des résidents supérieurs et des lieutenants-gouverneurs, il y ait une autorité plus haute, capable de discerner un but commun, de faire cesser les divergences, de préparer la réalisation de l'unité. Si en Cochinchine et en Annam, par exemple, on construit des voies ferrées, il faut qu'elles se soudent les unes aux autres ; si un pays cherche à se procurer des ressources budgétaires, il ne doit pas les créer au détriment des pays voisins ; si l'instruction publique se développe dans une région, il importe que les principes directeurs de l'enseignement soient les mêmes que dans les autres. Non seulement les diverses parties de l'Indo-Chine ne doivent pas se gêner : il est utile encore qu'elles se prêtent un mutuel appui. Telle région plus riche peut abandonner une partie de ses ressources à une autre moins privilégiée. Si un des pays veut faire un emprunt, il trouvera des conditions meilleures en offrant aux prêteurs la garantie de l'Union tout entière. S'il s'agit enfin de se défendre contre un ennemi extérieur, il faut mettre en commun toutes les ressources, et ne point disséminer ses forces pour essayer de tout préserver.

Ces considérations suffisent à déterminer à la fois la forme de l'organisation générale et le rôle du gouverneur : l'Indo-Chine n'est et ne peut être pendant longtemps encore qu'une fédération de cinq territoires groupés sous la *direction* et le *contrôle* d'un gouverneur.

L'organisation créée en 1898 est, par tous les points, en opposition formelle avec ces principes essentiels. Cette organisation est née tout entière d'une simple mesure financière : la création d'un budget spécial destiné à assurer tous les services

d'intérêt général. Cette réforme n'a été à l'origine qu'un simple expédient. M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, avait jugé nécessaire de contracter un emprunt de 200 millions et il s'agissait de faire apparaître clairement les disponibilités indispensables aux annuités de la dette. La solution la plus logique consistait à imposer à chacun des pays de l'Union une contribution proportionnée à ses ressources. Mais si le gouverneur général pouvait, au Tonkin ou en Annam, imposer purement et simplement ses volontés, il y avait en Cochinchine un Conseil colonial qui avait dans ses attributions le vote du budget et qui n'était pas favorable à de grands projets dont la Cochinchine elle-même ne devait tirer qu'un médiocre profit. On n'essaya pas de briser la résistance de ce Conseil; il parut plus commode de lui enlever, par décret, tout pouvoir de contrôle sur l'emploi d'une importante catégorie de ressources. Il fut décidé que le budget général serait alimenté par les taxes indirectes et que le seul produit des impôts directs serait versé aux budgets locaux.

Ainsi, la répartition des ressources financières de la colonie entre les intérêts généraux et les intérêts locaux se trouvait faite désormais d'une manière automatique. En admettant l'existence de ces intérêts généraux, il eût été logique et rationnel de les comparer chaque année aux intérêts locaux. S'il s'agissait par exemple de travaux publics, il convenait d'examiner le degré d'urgence et l'importance relative de ceux qui avaient pour objet de satisfaire aux besoins généraux de la colonie et de ceux qui ne répondaient qu'aux besoins particuliers de chaque région. La dotation budgétaire affectée à ces diverses entreprises aurait dû, raisonnablement, être fixée chaque année. On établissait au contraire une règle immuable : les impôts directs devaient suffire à tous les besoins locaux et les impôts indirects étaient consacrés en totalité aux services et aux intérêts généraux. Toutes les conséquences de ce singulier régime se sont développées naturellement, de la manière la plus logique et la plus rigoureuse [1].

1. Imaginez qu'en France, un gouvernement décide d'affecter au budget de la guerre les ressources des douanes et à la marine ceux de la régie des tabacs et vous aurez une idée assez exacte de l'organisation financière de l'Indo-Chine.

Tout d'abord, depuis 1898, l'Indo-Chine n'a plus été gouvernée. Le gouverneur général s'est absorbé dans la préparation et l'exécution du budget général, comme les résidents supérieurs dans l'administration des budgets locaux. Si le budget général avait été alimenté par des prélèvements opérés sur les budgets locaux, le gouverneur général aurait été contraint chaque année d'examiner avec soin les projets de budget que lui adressaient les résidents supérieurs ; il aurait ainsi exercé ses fonctions de contrôle : il allait au contraire s'en désintéresser entièrement. Il appartenait désormais aux résidents supérieurs de veiller sur les intérêts immédiats des indigènes : ils disposaient de ressources que l'on estimait, *a priori*, devoir être suffisantes et le gouverneur général, déchargé des soucis mesquins de l'administration, allait se consacrer entièrement au développement de cette unité supérieure que l'on appelait l'Indo-Chine.

Les besoins et les intérêts de l'Indo-Chine auraient dû être la résultante des intérêts et des besoins des régions qui a constituent. Il n'en a pas été ainsi. Le gouverneur général, qui dirigeait l'Indo-Chine, avait voulu en faire une unité distincte, indépendante, ayant ses revenus propres, sans aucun lien gênant avec les unités inférieures. Et naturellement, cette entité singulière, dépourvue de toute existence réelle, allait évoluer au hasard ou au gré de l'autorité supérieure, sans être sollicitée par aucune impulsion profonde d'ordre économique ou politique. Le Tonkin, l'Annam, la Cochinchine ont des besoins ; ces besoins se manifestent clairement aux yeux de ceux qui vivent au contact de l'indigène et qui reçoivent ses plaintes, écoutent ses vœux, tâchent de démêler ses aspirations. C'est d'en bas et par une sorte d'intégration incessante que viennent les mouvements qui préparent les réformes. Par une méthode inverse, c'est d'en haut, selon la fantaisie d'un gouverneur, qui volontairement avait perdu tout contact avec la population, qu'allaient venir des décisions sans appel, en contradiction constante avec les intérêts et les désirs véritables de la colonie.

Cette tendance déplorable s'était déjà manifestée : tout le grand programme de travaux publics préparé en 1898 en porte la marque. La création d'un outillage économique était indis-

pensable au prompt développement de l'Indo-Chine ; mais il s'agissait de savoir avant tout quels étaient les travaux les plus urgents pour la préservation et l'accroissement de la richesse publique. Il eût été logique de s'informer des besoins immédiats ; les résidents supérieurs auraient consulté les populations, préparé des programmes partiels que le gouverneur général aurait combinés avant d'arrêter un plan définitif. Au Tonkin, la réfection des digues, la construction de canaux d'irrigation et de drainage, paraissaient indispensables et déjà des études préparatoires avaient été faites dans le delta du Fleuve Rouge ; en Annam, que la famine venait de désoler, les irrigations n'étaient pas moins nécessaires ainsi que quelques tronçons de voie ferrée, la ligne de Hué à Tourane, par exemple, et celle de Vinh à Hanoï. En Cochinchine, on réclamait depuis longtemps l'amélioration du port de Saïgon, le creusement de canaux. Au Cambodge et au Laos, tout était à faire.

On ne songea même pas à suivre cette méthode simple et le programme qui fut soumis en 1898 à l'approbation du Parlement résultait simplement d'une conception personnelle et théorique, également applicable à tous les pays. Les chemins de fer créent la richesse ! Tout le monde connaît ce lieu commun par lequel on peut légitimer les plus folles entreprises. Le programme de 1898 en a été l'application ingénue. Nul n'a songé, auprès du gouverneur général, à s'enquérir des besoins véritables et à leur donner satisfaction.

Ce goût de l'uniformité et de l'abstraction s'est manifestée eu toutes circonstances. Dans le livre que M. Doumer consacra, en 1902, à l'exposé de son œuvre, il n'y a pas un chapitre, pas une ligne consacrée à la politique indigène. Pendant cinq années, le gouverneur général ne parut pas soupçonner que les contribuables qui alimentaient le budget appartenaient à des races anciennes et distinctes et que ces populations, auxquelles on imposait un régime partout identique, avaient des mœurs, des habitudes, des aspirations dont il fallait tenir compte pour faire une œuvre de quelque durée. Depuis neuf ans, on peut affirmer qu'il y a eu simplement, à côté des cinq unités réelles qui composent notre colonie, une sixième unité, indépendante des cinq autres, et que l'on a nommée

l'Indo-Chine. Il y a cinq organismes distincts, capables de se développer suivant des formes et des lois nécessaires et que l'on a dépouillés pour nourrir une abstraction symbolique. Aux yeux du gouverneur général, l'Indo-Chine devait être en Extrême-Orient une image de la France, elle devait avoir une politique extérieure et se substituer au besoin à la métropole, si celle-ci, troublée par des querelles intestines, perdait le sens précis de ses véritables intérêts. L'Indo-Chine devait conquérir le Yunnan, surveiller le morcellement prochain de la Chine, préparer l'extension inévitable d'un domaine trop étroit. Et le budget que payaient les contribuables annamites ou cambodgiens allait servir, non pas à l'aménagement de la colonie, mais aux frais d'une politique impérialiste. De là, le chemin de fer du Yunnan, l'occupation de Quang Tcheou Wang, les subventions accordées à des lignes de navigation sur le Yang Tsé Kiang, l'attribution de primes à la marine marchande, la création de postes consulaires, la construction d'écoles et d'hôpitaux hors de l'Indo-Chine, et jusqu'à cette manifestation inutile et coûteuse : l'Exposition de Hanoï.

Pour soutenir cette politique, il fallait un budget considérable et, pour alimenter ce budget, un système élastique : les impôts indirects présentaient à ce point de vue des avantages inappréciables. Sans doute, de tels impôts devaient être, par leur nature même, fort mal accueillis des indigènes. Pour les Annamites, l'impôt a toujours eu le caractère d'un forfait. Le pouvoir central taxait la commune d'une somme fixe, calculée d'après certains indices, et dont le paiement libérait entièrement les individus : ils n'avaient plus de contact avec le fisc et chacun pouvait vivre à son gré, sans redouter aucune entrave à son commerce ou à son industrie. Désormais, au contraire, toutes les manifestations de l'activité économique allaient être soumises à la surveillance d'une nuée d'agents européens, recrutés tant bien que mal, maigrement rétribués et que l'appât de primes allait pousser à aggraver la dureté d'un régime bientôt odieux. Un tel système a soulevé contre nous des haines violentes; mais ceux qui l'établirent ne se doutaient pas des sentiments qu'il allait faire naître. Auprès du gouverneur général, nul ne connaissait les habitudes et l'état d'âme des indigènes, et l'on croyait si fermement à l'excellence de cette politique fiscale que

la ferme du sel fut établie en Annam, malgré les protestations *unanimes* des résidents. Il était inutile, en effet, pour percevoir des impôts indirects, de se livrer à des enquêtes approfondies sur la situation des indigènes : il suffisait de frapper des taxes, d'en élever progressivement le taux à mesure que des besoins nouveaux se manifestaient [1].

Pour percevoir ces impôts indirects, il fallait un personnel spécial dont le budget général, qui profitait des recettes, devait naturellement payer la solde, et ce personnel, placé sous les ordres d'un directeur général, allait être indépendant des administrateurs provinciaux. Les résidents recueillaient les impôts directs, assuraient l'ordre, répondaient de la tranquillité publique ; les agents des douanes et régies s'installaient dans les provinces, récoltaient les taxes indirectes, surveillaient les contrebandiers et les fraudeurs, prenaient à leur gré les mesures qu'ils jugeaient bonnes, dans l'intérêt du Trésor, sans encourir la moindre responsabilité administrative ou politique. Ces agents ne pouvaient avoir qu'une préoccupation : accroître les recettes, sans se soucier du contre-coup du régime sur l'esprit public et sur la prospérité économique. Le procédé le plus avantageux, en apparence tout au moins, lorsqu'il s'agit de taxes indirectes, consiste à établir des monopoles : on les créa. Nous en avons montré les résultats financiers. Depuis 1901, la régie de l'alcool, celle du sel, celle de l'opium ont presque toujours donné des moins-values qui, en six ans, ont dépassé vingt millions de francs, et de plus, on a porté une atteinte très grave à certaines industries, celle du sel par exemple.

Ceci, l'administration des Douanes l'a nié, mais il est trop aisé de le démontrer. La Régie achète en effet aux saulniers la production totale des salines et, chaque année, les sommes nécessaires à ces achats sont inscrites au budget général. Or, on a dépensé à cet effet [2] 315 000 piastres en 1899, 258 000 en 1903, 232 000 seulement en 1904. La diminution de ces

1. M. Doumer écrit dans son livre que le budget général qui s'élevait à 70 millions de francs en 1902, pourra être aisément doublé ***quand le réseau des chemins de fer sera en exploitation***. Toujours l'influence soudaine, créatrice, des voies ferrées.

2. Voir les comptes définitifs des exercices clos.

chiffres ne suffit pas à donner une idée complète de la décadence de l'industrie : le prix d'achat du sel a varié. Depuis 1899 il a plus que doublé[1]. En admettant un prix moyen de 0 p. 15 en 1899, la production de sel de l'Indo-Chine était en 1899 de 210 000 tonnes; elle a été au maximum de 75 000 tonnes en 1904. Et cette décadence de l'industrie du sel a été obtenue volontairement, systématiquement. En 1899, l'Indo-Chine exportait des quantités de sel considérables[2]; mais la Régie fut incapable de continuer ce commerce et, chaque année, des stocks de sel énormes restèrent invendus : de là, pour le budget général, des pertes sérieuses que l'on voulut éviter. Le moyen le plus simple parut être de réduire la production. L'administration se réserva le droit de donner ou de refuser la permission d'exploiter une saline, dès que celle-ci changeait de propriétaire. Aucune saline nouvelle ne put être ouverte sans autorisation préalable et les journaux d'Indo-Chine ont publié une lettre du directeur général des régies refusant cette autorisation à des colons européens, parce que « les salines existantes suffisaient à la consommation ». Il y avait en Annam, tout le long de la côte, de petits groupes de saulniers; pour éviter l'obligation coûteuse d'installer auprès de chaque groupe un entrepôt et un agent, on se borna à créer des entrepôts principaux et les saulniers furent astreints d'y transporter leur récolte dans un délai déterminé et moyennant une indemnité parfois dérisoire. A certains endroits, le nombre et l'étendue des salines a été réduit de plus de moitié[3].

Il a fallu pour que de tels faits pussent se produire et se

1. Les prix d'achat ne sont pas publiés, mais les prix de vente à l'exportation le sont et ceux-ci sont égaux aux prix d'achat majorés d'une somme fixe qui représente les frais de manipulation et de transport; leurs variations permettent donc d'apprécier celles des prix d'achat. Ces prix ont passé, de 1899 à 1904 : à Baria, de 0 p. 26 les 100 kilogrammes, à 0 p. 47 — à Phu Nghia de 0 p. 17 à 0 p. 33 — à Quinhone de 0 p. 14 à 0 p. 39 — à Phan Rang de 0 p. 12 à 0 p. 40.

2. Voir le rapport de M. Frezouls, annexé au rapport de M. Doumer. La quantité exportée en 1897 est évaluée à 80 000 tonnes. En 1887, lors de l'établissement de la première taxe sur le sel, l'exportation était estimée à 3 millions de piculs : 180 000 tonnes.

3. Voir à ce sujet le rapport de M. Beau (2e vol., p. 177), sur les mesures prises pour « se prémunir contre les dangers d'une surproduction ».

répéter, qu'il y eût une séparation absolue entre le service chargé de percevoir l'impôt et l'administration qui représente les intérêts permanents des contribuables. Et les abus du système devaient s'aggraver à mesure que grandissaient les exigences financières. Bientôt, le rendement des impôts devint la préoccupation essentielle et tout autre souci s'effaça devant celui-là. En France même, on jugeait l'œuvre des gouverneurs par le chiffre des excédents budgétaires. Nul ne se préoccupait de savoir si l'Indo-Chine était bien administrée, si la colonie se développait régulièrement, ou si les indigènes, maladroitement exploités, n'avaient pas contre nous des sentiments redoutables de colère. Les résidents furent invités à seconder de tout leur pouvoir les employés des régies. On ne leur demandait pas simplement de réprimer la fraude; ils devaient encore user de leur autorité pour accroître, par tous les moyens, les bénéfices du fisc.

Ils furent avertis par des circulaires multiples que leur avancement dépendrait désormais, non pas de leurs connaissances professionnelles ou du bien-être général de leurs administrés, mais de la quantité d'alcool ou d'opium consommée dans leurs provinces, des recettes de l'enregistrement et du timbre [1]. Dans de telles conditions, il fallait surtout empêcher la contrebande et tous les moyens parurent bons. L'Annamite était habitué à consommer un alcool léger, d'un goût spécial, et les appareils de distillation employés dans les campagnes ne permettaient pas d'obtenir un titre supérieur à 28 ou 30 degrés. La régie imposa un alcool plus élevé, pesant au minimum 42 degrés, alcool neutre et qui répugnait aux consommateurs. Imaginez qu'en France, le gouvernement établisse le monopole de l'alcool et décide de ne plus tolérer dans toute l'étendue du territoire que des eaux-de-vie du Calvados sans addition d'eau ou d'essences spéciales.

La décision prise donnait un moyen simple de révéler la fraude. Tout individu chez qui l'on trouvait de l'alcool *pesant*

1. « Vous ne devez pas laisser ignorer aux chefs de province que, dans l'appréciation de leurs titres à l'avancement, l'administration supérieure tiendra compte des résultats qu'ils auront obtenus quant aux recettes de l'enregistrement et du timbre. » Circulaire du 14 mars 1902. — Les circulaires relatives à l'alcool et l'opium, moins candides, étaient confidentielles. Il serait aisé de les retrouver.



moins de 42 degrés était par cela même convaincu de contrebande ou de fabrication clandestine. De même il est interdit de mélanger à l'opium de la régie une matière inerte. Il faut consommer l'alcool et l'opium que débite l'administration sans en atténuer la force toxique et sans en modifier le goût[1].

Il est inutile d'insister sur le fonctionnement même du service de surveillance, sur les pièges tendus aux indigènes par des indicateurs sans scrupule, sur les pénalités féroces, sur les tracasseries sans fin. En 1902, les contributions indirectes rapportaient au budget général près de 16 millions de piastres et ces résultats suffisaient à tout justifier. En 1905, une délégation de mandarins du Tonkin vint demander au gouverneur général la suppression du monopole de l'alcool et la création d'une taxe de remplacement. Ils s'engageaient à verser au budget général une somme égale au rendement *brut* de l'impôt et à supporter tous les frais qu'entraînerait la rupture des contrats passés avec les concessionnaires. Non seulement ces propositions étaient écartées; mais, la même année, le même monopole, odieux au Tonkin, était établi en Cochinchine.

C'est qu'en effet, l'administration colossale, créée pour percevoir les impôts indirects, s'attache à défendre sa propre cause. Toute réforme apportée au régime fiscal peut entraîner le licenciement d'une armée de fonctionnaires. Il y a d'ailleurs auprès du gouverneur général d'autres organismes parasites qui vivent de la colonie et qui luttent pour leur propre existence; et leur nombre est tel, leur puissance si formidable, que l'intérêt, le salut même de l'Indo-Chine ne sauraient prévaloir contre leur coalition.

Tous ces organismes ont été créés, dans leur forme actuelle, par l'application mécanique de la même réforme fondamentale. Dès la première année, les recettes attribuées au budget général dépassaient largement celles qui alimentaient les cinq budgets locaux. Ceux-ci disposaient tout juste des ressources indispensables pour payer les dépenses d'administration et de police, et tous les autres services, *quel que*

1. « Tout particulier qui aura mêlé à de l'opium de la régie quelque substance, *de quelque nature que ce soit*, sera puni d'une amende de 500 à 2 000 francs et d'un emprisonnement de 2 mois à 3 ans. » Article 66 de l'arrêté du 7 février 1899.

fût leur caractère, durent par cela même être payés par le budget général. La distinction de principe établie entre les divers budgets s'effaçait ainsi dès le premier jour et personne ne paraît s'en être aperçu. On continue à croire que le budget général est destiné à subvenir aux besoins généraux de l'Indo-Chine et c'est toujours sur cette classification essentielle que s'appuient les défenseurs du régime actuel, sans se douter qu'elle n'a été qu'un prétexte bien vite oublié.

Quels sont en effet les services que le gouverneur général a groupés auprès de lui? L'enregistrement et le timbre, l'agriculture et les forêts, la gendarmerie, le service judiciaire, les postes et télégraphes, les travaux publics, l'enseignement. Il est manifeste que la plupart d'entre eux correspondent à des besoins purement locaux.

Ceci est indéniable en ce qui concerne l'enregistrement : tout ce qui touche à la propriété foncière, par exemple, mutations, actes de vente, etc., est, pour les individus, d'un intérêt immédiat et personnel, et l'administration provinciale, chargée de la perception des impôts directs, est particulièrement intéressée à surveiller et à régler des opérations qui facilitent l'établissement des rôles et permettent de les contrôler. Et de même, peut-on concevoir en vertu de quels intérêts généraux le service de l'agriculture et celui des forêts ont été placés sous la dépendance immédiate d'un directeur général? Peut-on nier que l'enseignement ne soit, dans un pays comme l'Indo-Chine, absolument dominé par les conditions locales? Ne doit-il pas être organisé différemment dans des pays annamites, cambodgiens ou laotiens? Ne faut-il pas qu'il s'adapte aux institutions anciennes? Peut-on négliger, au Tonkin et en Annam, les instituteurs de village, les directeurs indigènes de l'enseignement? Est-il possible au Cambodge ou au Laos de ne point tenir compte des écoles établies dans toutes les pagodes? Et ne faut-il pas, pour faire œuvre utile, être intimement mêlé aux indigènes, connaître leur mentalité et leurs aptitudes, leur donner l'instruction théorique et pratique que nécessite leur état? S'agit-il des travaux publics? Pourquoi la route d'Hanoï à Thaï Nguyen, les ponts entre Bac Ninh et Sept Pagodes, entre Thaï Binh et Nam-Dinh, sont-ils payés sur le budget général? Pourquoi les dragages en Cochinchine,

la distribution d'eau potable au Cap Saint-Jacques, n'incombent-ils pas au budget local[1] ?

Pour certains services, leur rattachement au budget général est un véritable défi au bon sens. La milice, troupe indigène, chargée spécialement de la police, dépend des résidents; mais la gendarmerie, qui joue le même rôle, relève du gouverneur général. Les tribunaux dépendent du gouverneur général de l'Indo-Chine, quand les justiciables sont Européens ou Chinois, et des autorités locales quand il s'agit d'Annamites, de Cambodgiens ou de Laotiens. En Cochinchine, où tous les magistrats sont Français, tous les justiciables, quels qu'ils soient, Européens ou indigènes, échappent à l'action des résidents ou du lieutenant-gouverneur.

En vérité, c'est le hasard des recettes qui a tout réglé. Si le rendement des impôts directs avait été plus fort, l'œuvre accomplie eût été différente. Mais, quoi qu'il en fût, il devait y avoir, dès les premiers jours, une contradiction constante entre le rôle que le gouverneur général s'était réservé et les attributions mêmes qu'il s'était données sans le vouloir. Il voulait s'attacher aux intérêts généraux de l'Indo-Chine et il avait placé auprès de lui une série de services locaux. Il trancha la difficulté, tout naturellement, en créant de grandes directions, de véritables ministères, et en laissant à chacune d'elles l'indépendance la plus absolue. On conçoit sans peine le désordre qu'une telle organisation allait entraîner. Chaque service était libre d'agir à son gré, suivant la fantaisie de celui qui le dirigeait.

Et bientôt, non seulement aucune entente préalable ne s'établit entre l'administration locale et les services généraux; mais on finit encore par considérer les résidents comme de simples auxiliaires des grandes directions. Les résidents sont chargés d'activer la vente de l'alcool ou de l'opium, de poursuivre les contrebandiers, de fournir des travailleurs au service des chemins de fer, aux agents des postes et télégraphes, aux brigades topographiques. Les fonctionnaires indigènes

1. On n'a pu encore entreprendre au Tonkin des travaux d'irrigation ou de défense contre les eaux parce que, dit-on, ces travaux sont d'intérêt local et que le budget local ne dispose pas des ressources nécessaires. (Voir Rapport Beau, tome I, page 213.)

sont mis à la disposition des autorités judiciaires pour la recherche des criminels ou l'instruction des délits, des ingénieurs des chemins de fer pour la surveillance des voies ferrées, des agents des postes pour l'entretien des lignes télégraphiques, des douaniers pour la répression de la contrebande, des gardes forestiers pour la garde du domaine. Les services généraux absorbent tout; l'indigène ne les intéresse que dans la mesure où ils peuvent l'utiliser.

A quoi se trouve réduit, sous un tel régime, le rôle des résidents supérieurs, il èst aisé de le concevoir. Ils recueillent les vœux et les plaintes des contribuables et ne peuvent que les signaler. Les sommes arrachées chaque année au cultivateur sont gaspillées dans des œuvres lointaines ou vaines. Il n'y a pas de routes au Cambodge, pas de canaux d'irrigation au Tonkin ou en Annam; mais on construit un chemin de fer au Yunnan; on consacre, de 1901 à 1903, 375 000 piastres à la réparation de digues et 2 871 000 piastres (plus de sept millions de francs) à l'inutile et ridicule Exposition d'Hanoï. Il n'y a pas d'hôpitaux au Cambodge; mais le budget général en construit et entretient un à Canton. Tout, semble-t-il, a été mis en œuvre pour affaiblir le rôle des résidents, décourager leur bonne volonté. Il n'y a, pour l'avancement, aucune règle précise; on ne tient aucun compte des services réels, du temps passé dans la colonie, des aptitudes particulières, des connaissances acquises. Pour être inscrit au tableau, il suffit d'une protection puissante ou d'une parenté fructueuse et rien ne vient limiter l'arbitraire. Chaque année, on voit arriver dans la colonie des administrateurs nouveaux que l'on a recrutés au hasard dans l'armée ou la marine, parmi des sous-préfets, des percepteurs, des employés de divers services métropolitains.

Il y avait autrefois des catégories distinctes, et dont la diversité s'imposait par suite même de la situation particulière des régions administrées; les administrateurs de Cochinchine, les résidents de l'Annam et du Tonkin, ceux du Cambodge, les commissaires du gouvernement au Laos, formaient des groupes séparés. Aujourd'hui, il n'y a plus que des « administrateurs des services civils de l'Indo-Chine ». Le même fonctionnaire est envoyé successivement en Annam, au Cambodge ou au Laos. En principe, on doit exiger d'un chef de province

la connaissance de la langue que parlent ses administrés; en fait, dès qu'un fonctionnaire parle annamite, on l'envoie au Cambodge et, s'il apprend le laotien, il est assuré de servir en Annam. L'an dernier, sur douze chefs de province au Cambodge, six venaient de Cochinchine ou du Tonkin. Les fonctions de résident supérieur au Laos ont été remplies depuis quatre ans par un inspecteur des services civils dont toute la carrière s'était écoulée en Annam ou par un administrateur de Cochinchine. On cite un administrateur, ancien employé des chemins de fer algériens, qui, depuis sept ans, a servi successivement à la résidence supérieure du Tonkin, au consulat de Mongtzé au Yunnan, à Kratié au Cambodge, à Savannaket, au Laos, à M'Sar, chez les sauvages de l'Annam central, à Cua Rao chez les Pu Thais de la province de Vinh. Pourquoi désormais s'attacher à un pays, en apprendre la langue, en étudier les ressources, en préparer le développement, puisqu'on est assuré de le quitter demain?

Le recensement de la population n'est pas fait; le cadastre n'a pas été commencé; les codes indigènes n'ont été ni corrigés ni publiés; la séparation des pouvoirs administratifs et judiciaires, aussi nécessaire pour les indigènes que pour les Européens, n'a été réalisée nulle part. Dans le fatras des arrêtés et des circulaires que le gouverneur général signe chaque jour, on ne trouvera pas une instruction, définissant et précisant le rôle des fonctionnaires européens et celui des mandarins indigènes. Chaque résident agit selon sa fantaisie; il y a, dans tous les pays de protectorat, deux administrations parallèles, mais dont l'une peut empiéter sur l'autre et la supprimer au besoin.

Pendant que les services provinciaux s'endorment, pendant que les indigènes travaillent et souffrent, les directions générales se développent largement. Chaque directeur est un potentat qui réalise ses fantaisies et augmente son personnel. Ne cherchez aucun rapport entre les besoins, la situation du pays, et les décisions, les études des services généraux. En 1905-1906, pendant que le Tonkin est dévasté par les eaux qui ont rompu les digues, pendant que la famine sévit, le service des travaux publics s'absorbe dans des projets de chemin de fer en Annam ou au Laos siamois.

Le service des postes et télégraphes construit des lignes,

installe des agents où il lui plaît. Aux Indes anglaises et néerlandaises, vous ne trouverez pas un employé européen dans un bureau de poste : en Indo-Chine, on ne peut acheter un timbre ou expédier un télégramme sans l'intermédiaire de fonctionnaires français dont la solde varie de 4 500 à 13 500 francs.

La solde des Européens employés aux services généraux s'élevait en 1899 à 7 268 000 francs; elle atteint 14 428 000 francs en 1906, sans tenir compte des accessoires de solde, des indemnités ou des frais de service et des transports. La direction de l'Agriculture coûtait 62 000 piastres en 1899, 229 000 en 1906, et sur cette somme 39 500 piastres étaient consacrées aux essais et aux travaux et le reste à l'entretien du personnel. Le service forestier coûtait 177 000 piastres en 1902, 306 000 en 1906, dont 9 000 piastres seulement pour l'aménagement des forêts, les pépinières, les routes, etc. Pour les postes et télégraphes, sur un total de 1 735 000 piastres, 1 343 000 piastres sont consacrées à la solde et aux accessoires de solde des employés. Pour les douanes et régies dont les dépenses ont passé de 4 185 000 piastres en 1899 à 6 393 000 en 1906, les frais de personnel se sont élevés de 1 800 000 piastres à 2 836 000[1].

En 1905, la direction générale des Travaux publics arrête ou ralentit les entreprises; il y a, de ce chef, 528 000 piastres d'annulation de crédit, mais pour la solde du personnel, il y a un *dépassement* de 291 000 francs. En 1906, nouvelle annulation de crédit de 676 000 piastres pour les travaux; nouveau dépassement de 570 000 francs pour le personnel.

Le gouverneur général pourrait, semble-t-il, s'opposer à ces gaspillages, il est au contraire désarmé. Il y a bien une direction du Contrôle financier, mais son rôle se borne à constater que les dépenses sont régulières, c'est-à-dire qu'elles sont justifiées par des pièces comptables ou par des décisions du gouverneur. Il suffit d'un arrêté pour motiver une création d'emploi, l'allocation d'une indemnité, et tous les arrêtés sont préparés par les directions compétentes, présentés simplement à la signature du gouverneur, qui se contente d'approuver des actes qu'il est incapable de contrôler.

1. 3 001 000 piastres en 1907.

III

On peut maintenant apprécier le régime : un gouverneur général isolé de la population qu'il doit guider, des directions générales indépendantes et soustraites à tout contrôle, l'administration proprement dite réduite à un rôle subalterne; une division arbitraire des services, une répartition automatique et, par cela même, absurde, des ressources budgétaires; le mépris ingénu des réalités, l'oubli systématique du but véritable, la perpétuelle préoccupation d'une politique extérieure à l'Indo-Chine; l'application d'idées générales ou de principes abstraits, l'absence de tout programme concret, résultant d'enquêtes positives et répondant aux besoins réels; l'établissement d'un système fiscal odieux. Toutes les difficultés de l'heure présente résultent de ce régime et pour corriger le mal, il faut d'abord jeter bas le système.

La première mesure qui s'impose, c'est le retour au régime normal. Le Tonkin, l'Annam, la Cochinchine, le Cambodge et le Laos sont et doivent être des unités distinctes, dirigées par des résidents supérieurs dont l'autorité s'étende sur tous les services[1]; et toutes les administrations doivent collaborer d'une façon constante à une œuvre unique : la mise en valeur et l'évolution méthodique du pays. Le gouverneur général ne doit se réserver que la direction générale et le contrôle, et ces fonctions, conformément à une règle universelle, doivent être distinctes de l'administration et de la gestion. Les conseillers, placés auprès du gouverneur et qui le secondent, ne peuvent participer par cela même à aucun service d'exécution; mais leur action s'exercera sur les résidents supérieurs et sur tous les services locaux. Il doit y avoir un contrôle administratif, un contrôle financier, une Cour de haute justice (Cour d'appel ou de Cassation), une série d'inspections correspondant aux diverses catégories de services : inspections des Travaux publics, des Postes et Télégraphes, de l'Enseignement, de l'Agriculture et des Forêts.

1. Assiette et perception des impôts directs et indirects, service judiciaire, enseignement, travaux publics, postes et télégraphes, agriculture, service forestier.

Les budgets doivent être préparés par les résidents supérieurs, soumis à l'examen du gouverneur général qui les modifie ou les approuve et fixe la contribution que chaque région devra payer pour les dépenses d'ordre général. Ces dépenses, exactement limitées, ne peuvent avoir trait qu'à la solde du gouverneur général et de ses conseillers, à la préparation de la défense et au service des emprunts. En cours d'exercice, le gouverneur général devra surveiller l'exécution des budgets et le contrôle pourra s'exercer sans entraves, puisque ceux qui en seront chargés, seront investis auprès des fonctionnaires de tout ordre, de l'autorité même du gouverneur.

Ce sont ces opérations de contrôle, soit dans l'ordre administratif, soit dans l'ordre financier, qui suggèreront tout naturellement au gouverneur général les réformes nécessaires, et celles-ci, avant d'être appliquées, seront étudiées au préalable par les autorités locales. S'il se produisait un conflit, non point d'autorité, mais d'opinion entre le gouverneur et les résidents supérieurs, ce serait au ministre qu'il appartiendrait de décider. Dans le cas inverse, si l'initiative des réformes ou des projets venait des autorités locales, le gouverneur général les ferait examiner par les conseillers qui l'assistent et déciderait en dernier ressort.

La coordination des efforts se trouverait réalisée sans difficulté. Les programmes des travaux publics, par exemple, préparés dans chaque pays pour satisfaire aux besoins ou aux vœux des populations, seraient soumis à l'inspecteur général des Travaux publics qui proposerait, s'il y avait lieu, des modifications ou des études complémentaires. Sur ses propositions seraient arrêtés le plan d'ensemble, le tracé général des voies ferrées ou des routes, les tarifs de transport ou les horaires.

De toutes les réformes, la plus urgente est sans contredit celle du régime fiscal et elle entraînera tout naturellement d'énormes économies. Il faut revenir au système forfaitaire auquel est accoutumé l'indigène, supprimer les monopoles et laisser à l'individu la liberté nécessaire à son développement économique. Si l'on substituait à l'impôt sur l'alcool une taxe de remplacement, aux impôts sur le sel et le tabac des taxes foncières, on réaliserait, par une simple répartition proportionnelle des

recettes égales au revenu brut des régies, en supprimant du même coup tous les frais de perception[1], — la régie de l'opium subsistant seule jusqu'au jour où le développement normal des ressources permettrait de supprimer l'opium lui-même. Au budget de 1907, les dépenses du service des douanes et régies s'élevaient à 7 383 000 piastres : elles pourraient aisément être réduites de moitié.

Les ennemis de cette réforme ont fait observer que la fixité des impôts directs était une gène et que les impôts indirects permettaient seuls de constater et de suivre la progression de la richesse publique. Mais cela n'est point vrai, lorsque l'on frappe des denrées de première nécessité. En fait, le commerce extérieur peut seul nous donner à ce sujet des indications précises, et les droits de douane appliqués aux marchandises importées ou exportées pourraient fournir au budget des revenus constamment proportionnés aux ressources réelles. Mais, à ce point de vue, l'Indo-Chine est placée dans une situation d'infériorité évidente par rapport à nos autres colonies. L'Algérie est considérée comme un département français et ses produits sont échangés librement avec ceux de la métropole. Au Sénégal, on paie un droit de 5 p. 100 sur les marchandises françaises et une surtaxe de 7 p. 100 sur les marchandises étrangères. Au Dahomey, toutes les marchandises, francaises ou étrangères, paient des droits de 10 p. 100. En Indo-Chine, les marchandises étrangères sont assujetties au tarif général des douanes, les marchandises françaises sont affranchies de tous droits et la colonie ne jouit même pas dans la métropole de la réciprocité de traitement. C'est dans un remaniement de ces règles que l'Indo-Chine doit trouver le supplément de ressources qui lui est indispensable. Si on appliquait aux marchandises françaises un droit d'entrée de 7 p. 100, si on instituait au besoin une surtaxe de 2 à 3 pour 100 sur toutes les marchandises, sans distinction d'origine, les recettes du trésor s'accroîtraient annuellement de 6 à 8 millions[2].

Par la suppression des grandes directions, par la réduction

1. Ces taxes seraient perçues par les administrateurs provinciaux au même titre et dans les mêmes conditions que l'impôt personnel et l'impôt foncier.

2. Cette somme suffirait à gager l'emprunt de 100 à 150 millions qui doit être contracté prochainement.

des dépenses consacrées à des œuvres extérieures à l'Indo-Chine, par un contrôle minutieux du budget, d'autres économies pourraient être faites. Sans doute, il faudrait licencier un personnel nombreux dont les droits sont incontestables; mais en laissant aux fonctionnaires congédiés la solde d'Europe, on bénéficierait encore de la différence de cette solde et de la solde coloniale, de la suppression des dépenses accessoires, de la réduction des frais de logement et de transport. Il faudrait aussi indemniser les industriels qui ont bénéficié des monopoles; mais l'Indo-Chine ne supporterait par là qu'une charge momentanée et les caisses de réserve suffiraient sans aucun doute à libérer la colonie.

Ces réformes sont immédiatement réalisables. Il en est d'autres qu'il faudra préparer longuement, celles qui touchent à l'administration proprement dite, ou au service judiciaire. Mais ce qui importe avant tout, c'est de définir la politique que nous prétendons suivre à l'égard des indigènes. Ceci est essentiel en particulier pour organiser l'enseignement.

On a voulu jadis faire de l'indigène un Français; on a cru que la diffusion de notre langue devait être l'unique but, sans comprendre que l'instruction publique avait pour objet de former des cerveaux et des hommes et non de multiplier des perroquets. Devant l'évidente impossibilité de recruter en assez grand nombre des instituteurs européens, on a fini par reconnaître que, dans aucun pays, l'enseignement primaire ne pouvait comporter l'étude complète d'une langue étrangère. Il est entendu désormais que, dans les écoles de village, on se bornera à enseigner aux enfants les connaissances les plus élémentaires : il suffit à un cultivateur de savoir lire et écrire, d'avoir quelques rudiments d'arithmétique ou de géométrie, de géographie ou d'hygiène. Mais l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur, comment faut-il les organiser?

Cela dépend tout naturellement de ce que nous voulons faire des indigènes. Prétendons-nous les tenir éternellement dans l'étroite dépendance des conquérants? alors il suffit de donner à quelques-uns d'entre eux une éducation professionnelle afin de pouvoir recruter, dans le pays même, des auxiliaires indispensables, géomètres, secrétaires ou dessinateurs. Mais comment imaginer qu'un pays comme l'Indo-Chine puisse

être soustrait à l'évolution qui entraîne les peuples voisins? Si nous nous refusions à éduquer les Annamites ou les Cambodgiens, c'est du Siam, du Japon ou de la Chine que leur viendraient à la fois la civilisation et la liberté. L'évolution nécessaire, c'est nous qui devons la diriger et si nous prétendions y mettre obstacle, elle se ferait quand même, malgré nous et contre nous.

Il y a pour le moment en Indo-Chine une contradiction constante entre les intentions et les faits, un étrange confusion de doctrines opposées. L'indigène n'est maître ni de sa propriété, ni de sa personne. On supprime des industries sans indemnité, on exécute par réquisition tous les grands travaux, tous les services publics, mais on crée au Tonkin une sorte de parlement indigène. On refuse aux Annamites les droits de l'homme mais on veut lui donner les droits du citoyen. Nous sommes encore dans un pays de domination et les gouverneurs prétendent y faire de la politique républicaine. On crée une université à Hanoï; mais on conserve les antiques concours de lettrés que la Chine elle-même a supprimés depuis trois ans. Les uns parlent d'administration directe et proposent la suppression des mandarins, et d'autres proclament l'excellence du protectorat, sans voir que ce mot correspond à une formule politique et non à un mode particulier d'administration. Certains veulent tout détruire et leurs contradicteurs prétendent tout conserver, les rouages et les titres anciens, les fonctions et les organes sans emploi. Les premiers veulent tuer la société indigène et les autres veulent l'embaumer. Comment se démêler dans ce flot de propositions contradictoires?

La vieille organisation indigène ne doit ni disparaître ni s'immobiliser : il faut qu'elle se transforme. Le premier devoir, c'est de reconnaître pleinement, énergiquement, tous les droits des individus, c'est de supprimer radicalement l'héritage des servitudes passées. Aujourd'hui encore en Indo-Chine, l'esclavage survit. Au Laos, l'administration française fournit des travailleurs non seulement aux services publics, mais à des particuliers. L'évolution sera plus qu'à moitié faite lorsque l'absurde mépris de l'indigène aura disparu, lorsque nous voudrons bien lui reconnaître les mêmes droits élémen-

taires qu'à nous. La transformation administrative et politique s'accomplira ensuite d'elle-même par des procédés simples, ceux qu'ont déjà suivis les Japonais ou les Siamois.

Je sais bien qu'aujourd'hui encore, de telles idées sont violemment combattues. Les troubles de l'Annam ont suffi pour ressusciter les partisans des méthodes anciennes. Toutes les doctrines cruelles des premiers jours ont été de nouveau proclamées. On a dit que notre faiblesse avait encouragé, provoqué la rébellion, que, pour conserver notre prestige, pour maintenir dans l'obéissance un peuple de race jaune, la force était nécessaire. Plus de politique d'association! plus d'idées humanitaires! On a préconisé l'emploi de *colonnes de police*[1], que dirigeraient des mandarins soigneusement choisis pour leur cupidité, et qui parcourant les provinces, rechercheraient les rebelles ou les mécontents, traqueraient et détruiraient leurs familles, jetteraient les cendres des ancêtres à tous les vents[2]. Et ceux qui conseillent ce retour aux procédés d'autrefois, ne pensent même pas que les temps sont changés, que sous l'influence des Japonais triomphants ou des révolutionnaires chinois, des idées nouvelles se sont répandues, que notre armée indigène, recrutée par appels réguliers dans la masse de la population, n'est pas sûre et qu'à poursuivre sans pitié la répression, nous risquerions d'aboutir à l'insurrection générale.

On a dit aussi que l'Annamite ne voulait plus de ses mandarins, que son plus cher désir était d'être débarrassé des chefs de sa race, qu'ils ne demandait qu'à vivre sous la tutelle exclusive de ses conquérants. Faut-il discuter des fantaisies aussi extraordinaires? Se trouve-t-il vraiment en France des hommes assez candides pour croire que l'Annamite a tout oublié, son pays envahi, ses rois exilés, ses patriotes traqués et que la douceur de notre caractère, la gaîté de nos mœurs, le tact de nos douaniers, l'honnêteté scrupuleuse de nos interprètes nous ont, en quelques années, gagné tous les cœurs?

Il est vrai que le mandarin d'aujourd'hui n'est plus entouré du même respect qu'autrefois. C'est que jadis on le choisissait

1. Ces colonnes de répression ont opéré jadis dans diverses parties de l'Indo-Chine, dans le Bay Say (Tonkin), par exemple, dans le Binh Thuân ou dans le Nghe Tinh (Annam). Elles y ont laissé d'atroces souvenirs.

2. Voir *La Politique Indo-chinoise*, n° du 5 septembre 1908.

parmi les plus dignes et les titres les plus hauts n'étaient pas, comme maintenant, la récompense de services douteux. Certains prétendent que le peuple a fini par s'exaspérer contre des intermédiaires dont la seule présence suffisait à doubler ou tripler le poids des impôts et ce lieu commun se répète, s'amplifie, alors que depuis longtemps le mandarin n'intervient plus dans la perception : depuis onze ans, l'impôt foncier et l'impôt personnel sont versés directement, par le maire de chaque commune, entre les mains des percepteurs français et les impôts indirects sont recueillis par les agents des régies ou des monopoles.

Ce n'est pas que le mandarin ne puisse se procurer des revenus illicites. Chaque fois que l'administration française veut, sans recensement et sans cadastre, modifier à son gré la quotité ou l'assiette de l'impôt, chaque fois qu'elle prétend réquisitionner en masse des travailleurs, le mandarin intervient pour répartir entre les villages les charges nouvelles qui leur sont aveuglément imposées. L'arbitraire des résidents engendre la concussion des mandarins.

Aujourd'hui comme toujours, le plus cher désir des Annamites, c'est d'accéder aux fonctions publiques, c'est de prendre part à l'administration de leur pays[1]. On peut repousser ces prétentions, maintenir des taxes impopulaires, s'obstiner à conserver une centralisation malfaisante, mais il faudrait être aveuglé par la vanité, par l'injuste dédain des peuples vaincus, pour ne point voir qu'un régime de compression ne peut avoir d'autre résultat que la perte définitive de l'Indo-Chine. Des erreurs ont été commises : réparons-les ! Après des années de résignation muette, les Annamites se plaignent et protestent : écoutons-les ! Pour ramener le calme troublé, il suffit d'un peu de bon sens et d'un peu de justice, mais pour consolider l'œuvre, il faut prévoir l'avenir et le préparer. Nous devons organiser l'enseignement de telle sorte qu'il soit constamment en harmonie avec la politique que nous entendons poursuivre.

Nous modifierons lentement l'administration à mesure que nous formerons sur place des fonctionnaires capables d'adapter

1. Voir la lettre adressée par des Annamites en mission en France, mandarins ou membres de la chambre consultative du Tonkin, à M. Klobukowski et publiée dans le *Rappel* du 3 septembre 1908.

les institutions anciennes à des conditions nouvelles. Si les résidents européens doivent encore collaborer d'une façon directe avec les fonctionnaires indigènes, il faut qu'ils se préparent à leur confier peu à peu toute l'administration provinciale, pour ne conserver que le contrôle. Dans tous les services, l'Européen sera pour les indigènes un éducateur plutôt qu'un maître. Il doit laisser la place à ses élèves, le jour où l'Annam et le Cambodge auront acquis le droit de se gouverner eux-mêmes. Cela veut-il dire que nous abandonnerons l'Indo-Chine? Pas le moins du monde. Il dépend de nous d'établir entre la métropole et la colonie prête à s'émanciper, des liens solides, ceux qui résultent d'une éducation commune et d'intérêts communs. Pour se défendre contre des voisins gênants, l'Annam aura besoin de l'incessant appui du grand pays qui l'a conquis jadis, qui l'aura ensuite éduqué, puis libéré. Cette conception n'est pas chimérique. L'Indo-Chine sera pour nous ce que le Canada et l'Australie sont pour l'Angleterre. L'intime liaison de deux peuples, l'un asiatique et l'autre européen, paraissait jadis invraisemblable. On commence à comprendre aujourd'hui qu'il n'y a pas de différence radicale entre les jaunes et les blancs. Certains ne veulent voir que des dangers immédiats : l'invasion prochaine de notre colonie par les armées chinoises ou japonaises. Ils oublient que l'Annam a résisté seul, pendant des siècles, à l'énorme empire chinois. Pourquoi, soutenu par nous, ne garderait-il pas l'indépendance qu'il a su préserver? La meilleure défense de la colonie, c'est une bonne administration. Nous ne perdrons pas l'Indo-Chine si nous savons être dignes de la garder.

LIEUTENANT-COLONEL F. BERNARD

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LA FAMILLE ROYALE

EN 1700[1]

I. — LE ROI ET MADAME DE MAINTENON[2]

Pendant la seconde période de son règne, Louis XIV fut le véritable gouverneur de son royaume.

Le dernier des grands ministres du début, Louvois, meurt en 1691. Colbert et lui avaient été des personnes avec lesquelles avait dû compter le Roi, qui sentait bien que leur autorité personnelle était redoutée et qu'ils avaient des serviteurs et des courtisans. Aussi la mort de Louvois lui fut-elle agréable; il s'empressa de déclarer que ses affaires n'en souffriraient pas,

2. Extrait du dernier fascicule, qui doit bientôt paraître, du t. VIII de l'*Histoire de France*, publiée sous la direction de M. Ernest Lavisse. — La bibliographie sera donnée en son lieu. Les sources principales sont la correspondance de Madame et celle de Madame de Maintenon, le *Journal* de Dangeau, les *Mémoires* de Saint-Simon, les *Cahiers de Mademoiselle d'Aumale*, les *Mémoire et Lettres inédites de Mademoiselle d'Aumale*, publiés dans les *Souvenirs de Madame de Maintenon*, par le comte d'Haussonville et G. Hanotaux, Paris, sans date, 2 volumes, avec préfaces.

Parmi les ouvrages modernes, on citera seulement ici : Taphanel, *La Beaumelle et Saint-Cyr*, Paris, 1898; le comte d'Haussonville, *La Duchesse de Bourgogne*, Paris, 1899-1908, 4 volumes.

et jamais il ne parut si gai que le jour où cet accident arriva. Il aimait à montrer que des morts de ministres ne méritaient pas qu'on se mît en peine. Barbezieux mourut dix ans après Louvois, son père, auquel il avait succédé. Son orgueil d'homme « né dans la puissance » et ses débauches avaient gâté ses qualités de « grand ministre »; mais il avait en somme bien servi le maître. Le jour de sa mort, le 5 janvier 1701, on tira la fève à la table du Roi, qui, « tout entrain de crier *La Reine boit*, renversa son assiette et frappa dessus avec sa cuiller et sa fourchette, ce qui fut à l'instant imité... et se recommença avec un tintamarre de collège, à chaque fois que la reine de la fève but, et qui fut excitée à recommencer souvent ». Louis XIV en vint à croire qu'il importait peu qu'un secrétaire d'État comme Voysin ou Chamillart sût son métier, puisque lui-même savait tous les métiers du gouvernement.

Au reste, il travailla plus que jamais. Après la mort de Louvois, il se mit au régime de huit à neuf heures quotidiennes de travail régulier. Souvent il tint, outre le conseil du matin, un conseil l'après-midi. Il n'alla plus guère à « l'appartement » parce que l'heure de cette assemblée de Cour était « celle qui lui convenait le mieux pour travailler. » Même l'après souper, à l'heure de son « particulier », réservée aux causeries de famille, il congédiait quelquefois son monde, pour expédier les courriers. Au moment des entrées en campagne, « il est tout occupé... de faire partir ses généraux et de les instruire avant qu'ils partent ». Il suit jour par jour, dans le plus petit détail, les opérations militaires, et il envoie aux armées des avis et des ordres. « Ses généraux, écrit madame de Maintenon en 1691, sont si aises d'être en commerce avec lui qu'ils lui rendent un compte très exact; ils paraissent charmés de ses réponses, et, sans vouloir insulter (à la mémoire de Louvois), ils les trouvent d'un style bien doux ». Ses affaires étrangères lui sont rapportées jour par jour; pas une dépêche n'arrive ou ne part sans qu'il la lise ou qu'il l'ait lue. Il dicte quantité de lettres et même en écrit souvent de sa propre main, parmi lesquelles, — par exemple celles qu'il adresse à son petit-fils, le roi d'Espagne, — il s'en trouve de très belles. Il donne des audiences pour toutes

sortes d'affaires, affaires de religion surtout et affaires de cour; il reçoit des députations, il est harangué et il harangue, et fait admirer son langage toutes les fois qu'il parle. Ses familiers s'extasient à voir son esprit ainsi occupé tout le jour de soins divers :

De son lit où il est retenu depuis deux jours (par la goutte), dit madame de Maintenon en juin 1692, il donne ses ordres pour le siège de Namur, pour que son armée s'oppose au prince d'Orange, pour que le maréchal de Lorges entre en Allemagne, que M. de Catinat repousse M. de Savoie, que M. de Noailles empêche les Espagnols de rien faire, que M. de Tourville batte la flotte des ennemis s'il a le vent favorable, et, outre ces ordres-là, il gouverne tout le dedans de son royaume.

La Bruyère, dans l'éloquence d'un discours académique, donne cette vision d'un Génie tutélaire de la France :

Lui-même, si je l'ose dire, il est son principal ministre, toujours appliqué à nos besoins; il n'y a pour lui ni temps de relâche, ni heures privilégiées. Déjà la nuit s'avance, les gardes sont relevées aux avenues de son palais, les astres brillent au ciel et font leur course; toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres; nous reposons aussi, tandis que ce roi, retiré dans son balustre, veille seul sur nous et sur tout l'État.

Louis XIV vivait une exemplaire vie conjugale. Peut-être « Jupiter » était-il tenté par des visages « d'Alcmène »; mais la peur de « Pluton » le retenait, et aussi la volonté de mener une vie respectable.

Madame de Maintenon régnait, sans être reine. En public, elle est « très simple particulière.., toujours bien mise, noblement..., mais très modestement ». Elle se tient à la dernière place et se recule pour les femmes titrées, même pour les femmes qui ne sont que « de qualité distinguée ». Elle se plait dans ce qu'elle même appelle « l'énigme » de sa vie. Énigme transparente, d'ailleurs, car, même en public, le Roi, de temps en temps, révélait la Reine, comme il fit avec tant d'éclat à ce camp de Compiègne, où il voulut, l'année d'après la paix de Ryswick, « étonner l'Europe par une montre de sa puissance qu'elle croyait épuisée ». Le jour où l'armée, que le duc de Bourgogne commandait, fut disposée

pour le simulacre de l'assaut, le Roi, les dames et ce qu'il y avait en hommes de plus distingué, réunis en un point du rempart, entouraient la chaise à porteurs de la marquise. Sur le bâton du devant, à gauche, était assise la duchesse de Bourgogne; le Roi se tenait à droite; à tout moment il ôtait son chapeau et se baissait vers la glace pour expliquer à madame de Maintenon ce qu'elle voyait : « A chaque fois, elle avait l'honnêteté d'ouvrir sa glace de quatre ou cinq doigts, jamais de la moitié » ; car elle craignait l'air trop vif.

Dans « le particulier », elle est reine manifestement. Sa chambre est le lieu principal de la Cour. Elle y reçoit le Roi, les princes, les princesses, des ministres, des évêques, des généraux, des ambassadeurs, assise dans un fauteuil, même devant le Roi et ses enfants. Elle nomme les enfants de France comme le fait le Roi lui-même, en disant tout court, par exemple, la duchesse de Bourgogne, et elle appelle cette princesse « ma mignonne ». Elle ne reçoit que de rares amis intimes; si elle fait quelque visite, c'est « une distinction et une nouvelle ». « Jamais elle ne va chez aucune princesse du sang. » Si elle a besoin de parler à Madame, elle le lui fait savoir et lui donne audience. Ses audiences sont presque aussi difficiles à obtenir que celles du Roi, et, comme au Roi, on lui parle au passage.

Au reste elle aimait à se dérober; à Fontainebleau, elle avait une maison en ville, à Marly, un appartement « pour le repos », et à Saint-Cyr, dans un petit village près de Versailles, un beau refuge où elle se retirait quand elle pouvait. C'était la maison fondée par le Roi en 1696, pour l'éducation de deux cent cinquante jeunes filles nobles et pauvres. Madame de Maintenon la dirigeait et s'y plaisait fort, parce qu'elle avait « la manie des directions » et, pour le métier d'institutrice et d'éducatrice, une naturelle vocation qu'éclaira son expérience si riche des passions, des misères et des comédies de l'âme humaine. Le Roi, qui allait souvent à Saint-Cyr, s'intéressait à la vie de ce pensionnat où madame de Maintenon et lui « ordonnaient tout ». Il regrettait, avec raison, que ses filles n'eussent pas reçu une éducation comme celle qu'on y donnait. Cela l'amusait de regarder danser dans les jardins, « chaque classe dans une allée différente », et

de les passer en revue. Un jour qu'il allait de Versailles à Rambouillet, arrivé à Saint-Cyr, il ordonna d'aller lentement : « les deux cent cinquante demoiselles se tenaient là, rangées le long de la rue, divisées en quatre classes, la jaune, la bleue, la verte et la rouge ». Il assista aux représentations d'*Esther* et d'*Athalie*; même un jour, il y fit l'office d'un surveillant de l'entrée, qu'il accordait ou refusait d'un geste de sa canne. A Saint-Cyr, Louis XIV et madame de Maintenon étaient chez eux.

Mais Saint-Cyr n'était qu'un intermède dans l'existence de madame de Maintenon. A l'ordinaire, la journée de la presque reine était très dure; voici comment elle se passait en 1705. Le matin, on entre chez elle à sept heures et demie : ce sont les médecins qui viennent voir comment elle se porte, des personnes obscures employées à des œuvres de charité, mais aussi des personnages, M. l'archevêque de Paris, M. Chamillart, secrétaire d'État de la guerre et contrôleur général des finances, un général d'armée qui va partir, M. du Maine, le bâtard préféré par elle. Entre temps, elle écrit des lettres pressées. Mais le Roi arrive, sortant du conseil et allant à la messe; elle a encore sa coiffure de nuit; si elle s'était habillée, elle n'aurait pas eu le temps de prier Dieu. Au retour de la messe, le Roi repasse et reste un moment. Elle se met à table à midi, car elle dîne une heure avant les autres; alors arrivent la duchesse de Bourgogne et les dames et les princes, qui ont chassé le matin. Il faut causer avec cette compagnie, entendre les princes raconter en parlant tous à la fois les moindres circonstances de la chasse; enfin princes et princesses s'en vont dîner. C'est à peine si, dans ce tumulte, madame de Maintenon est parvenue à se faire servir son repas.

Après que le Roi a dîné, il revient et, avec lui encore, les dames et la famille royale. Au bout d'une demi-heure, il s'en va à la chasse : mais les dames restent longtemps : « elles n'ont rien à faire, toutes ces bonnes dames ». Et voici, pour la quatrième fois, le Roi retour de la chasse. Cette fois, on ferme la porte; personne n'entre plus, que le ministre qui vient travailler. Le Roi et la marquise sont dans des fauteuils, aux deux coins de la cheminée; devant la table du Roi, il y a deux tabourets, un pour le ministre, l'autre pour son sac. Pendant le travail, si

on veut qu'elle soit en tiers, on l'appelle; si on ne veut pas d'elle, elle lit, travaille « en tapisseries » ou quelquefois place ses prières de l'après-midi. Puis elle soupe; pour en finir plus vite, elle se fait apporter le fruit avec la viande. Cependant il se fait tard; elle est lasse et elle bâille, et le Roi l'invite à se coucher. Devant le Roi et le ministre, deux femmes la déshabillent. Quand le ministre est parti, le Roi s'assied à son chevet où il demeure jusqu'au souper, c'est-à-dire jusqu'à dix heures. A dix heures moins le quart, le duc et la duchesse de Bourgogne viennent dire bonsoir. La famille partie, madame de Maintenon ferme les rideaux de son lit.

Elle disait : « Il n'y a pas de milieu dans mon état; il faut en être enivrée ou accablée »; mais elle fut, quoi qu'elle en ait dit, à la fois accablée et enivrée. L'étonnement et la joie de sa prodigieuse fortune, elle les a gardés pour elle, les laissant tout au plus transparaître par des mots qu'elle ne sut pas retenir. L'accablement, elle s'en plaignait à qui voulait l'entendre. C'était une vie par trop incommode que la sienne. A Compiègne, elle s'ennuie des parades militaires dont le Roi s'est donné la peine de lui faire les honneurs. A Fontainebleau, elle s'ennuie parce qu'elle n'y trouve ni « repos, ni occupation ». A Marly, dans la chambre du Roi, il n'y a ni porte ni fenêtre qui ferme; on est battu d'un vent qui la fait souvenir des ouragans d'Amérique. A Versailles, pendant la séance de l'après-midi, le Roi et le ministre, qui restent là des heures, oublient qu'elle n'a pas « un corps glorieux ». Il faut attendre leur départ pour prendre « les soulagements » dont elle a besoin. En quelque état que soit cette dolente, dont tout ce mauvais régime a gâté la santé, il faut qu'elle fasse son service. Le Roi l'emmenait à Marly « dans un état à ne pas faire marcher une servante ». Une fois, dans un voyage à Fontainebleau, « on ne savait pas véritablement si elle ne mourrait pas en chemin ». Et puis, partout, à tout moment, le Roi : « Le Roi coupe toujours ce que j'aurais à faire ». Aux mauvaises heures, « il faut essuyer ses chagrins..., ses tristesses, ses vapeurs; il lui prend quelquefois des pleurs dont il n'est pas le maître, ou bien il se trouve incommodé, il n'a point de conversation ». Elle souffrait de désagréments intimes. Ce vieux mari, qui l'avait épousée pour avoir le droit d'aimer sans péché, entendait user de ce droit, ce qui

donnait lieu à « des occasions pénibles », dont elle fit confidence à son directeur, l'évêque de Chartres, Godot Desmarais. L'évêque l'exhorta. Il aurait mieux aimé pour elle la virginité des épouses de Jésus-Christ; mais, à bien considérer les choses, « c'est une grande pureté, lui dit-il, de préserver celui qui lui est confié des impuretés et des scandales où il pourrait tomber »; et il faut bien « rentrer dans la sujétion que sa vocation lui prescrit »; et c'est une grande « grâce d'être l'instrument des conseils de Dieu et de faire par pure vertu ce que tant d'autres femmes font sans mérite et par pure passion ». D'ailleurs, au Ciel où « bientôt » elle sera, « cesseront les sujétions de la vie présente »; elle « n'aura plus qu'à suivre l'agneau partout où il ira. »

Mais Madame de Maintenon, considérant cette sujétion et toutes les autres qu'elle subissait en ce monde, avait sur le mariage une opinion mélancolique : « Quand les demoiselles de Saint-Cyr, a-t-elle dit, auront passé par le mariage, elles verront qu'il n'y a pas de quoi rire. Il faut les accoutumer à en parler très sérieusement et même tristement. »

Pas plus que de son ménage, elle n'était contente du gouvernement. Bien qu'elle se soit défendue de prétendre à gouverner l'État, elle s'est mêlée des affaires autant qu'elle a pu. A la vérité, aucun grand événement n'a été déterminé par elle : madame de Maintenon n'a point changé le cours de l'histoire. Mais cette « mère de l'Église » prit une grande part aux affaires religieuses, si considérables alors; elle savait les choses de la guerre par le travail du secrétaire d'État dans sa chambre, les affaires étrangères par le Roi et les ambassadeurs. Elle fut une des personnes consultées lorsqu'arriva la nouvelle du testament de Charles II, et son intimité avec la princesse des Ursins la mit au courant de la question d'Espagne, qui était la principale.

Saint-Simon veut qu'elle ait disposé des « trois quarts de grâces et des choix et des trois quarts encore du quatrième quart de ce qui passait par le travail des ministres chez elle ». Il raconte qu'interrogée par le Roi dans ces séances de la chambre, elle répondait avec de grandes mesures, ne paraissant rien affectionner et moins encore s'intéresser pour personne; mais, d'avance, elle s'était mise d'accord avec le

ministre qui n'avait pas osé ne pas convenir de ce qu'elle voulait et n'osait pas ensuite broncher en sa présence; même le Roi, s'apercevant du manège et repris de sa peur de paraître « gouverné », aurait donné de temps en temps des coups de caveçon, à faire pleurer la vieille amie. Il est certain que madame de Maintenon a désiré que tels choix fussent faits pour l'Église, les armées, le ministère, et qu'elle a usé de manège pour les obtenir. Enfin, dans les cabales de Cour, elle a joué serré, prenant ses précautions de divers côtés, maternelle pour la duchesse de Bourgogne en même temps que pour le duc du Maine, qu'elle appelait la « tendresse de son cœur ».

Or, aucune des affaires, ni aucune des personnes auxquelles elle s'est interressée ne réussit. Elle voit le Roi se heurter aux difficultés sans issue des affaires religieuses. Les généraux qu'elle a préférés, sont vaincus; ses ministres se révèlent incapables, ridicules même. Elle a espéré en Fénelon et en Noailles; il a fallu qu'elle les rejetât l'un et l'autre, devenus hérétiques ou presque. La « tendresse de son cœur » fait médiocre figure à l'armée et à la Cour; deux coups de foudre lui tuent le duc et la duchesse de Bourgogne. Les malheurs publics la consternent, et la conduite de Dieu l'étonne, car, enfin, les rois de France et d'Espagne, qu'il semble abandonner, sont pieux, et leurs ennemis, hérétiques pour la plupart; il est vrai, dit-elle, qu'il ne faut pas raisonner avec lui, qu'il n'a pas de compte à rendre, qu'il est toujours juste et bon; seulement « la manière ne nous plaît pas ».

Ce n'est pas seulement la compagne du Roi humilié, qui souffre des désastres, c'est la bonne Française, qui place très haut « l'honneur de la nation ». La pensée que les ennemis sont entrés en France lui met « le cœur dans une étrange situation ». Les propositions, que les alliés osent faire à Torcy, en 1709, l'indignent avec « tout ce qui a une goutte de sang français ». Puis elle entend autour d'elle des murmures contre le Roi, qui lui « glacent le sang dans les veines ». On lui a caché peut-être les chansons où la « vieille guenon » est insultée; mais elle lit aux visages, dans les rues, la haine et la menace; à la fin elle n'osera plus sortir.

Née dans la médiocrité, élevée dans l'aventure, une pre-

mière fois mariée indécemment, rejetée dans l'aventure, sauvée par sa beauté, son esprit, sa raison, son commandement d'elle-même, par les amitiés qui se sont offertes à elle et dont elle a su se servir, amenée par un hasard à portée du Roi, convoitée par lui qui se laisse prendre par elle, devenue la femme de ce roi, — du roi Louis XIV, madame de Maintenon a payé son extraordinaire fortune par la contrainte de sa vie, l'extrême fatigue, l'ennui conjugal, l'agitation autour d'elle de fantoches, de désœuvrés et d'énervés, les chagrins, les douleurs, et peut-être aussi une souffrance inavouée qui lui venait de sa destinée mal assise ; car, si rien ne prouve qu'elle ait voulu outrepasser sa chance en se faisant déclarer reine de France et de Navarre, elle a été gênée par la fausseté de sa condition de reine à côté, par l'incertitude de l'avenir et la crainte, le Roi venant à manquer, de se trouver seule au monde. Tout compte fait, et tout en jouissant de l'extraordinaire fortune, elle estime qu'elle l'a payée trop cher.

Elle a pris en dégoût tout ce qu'elle voit autour d'elle. Elle parle de la Cour du même ton amer que les moralistes et les prédicateurs :

Je vois des passions de toutes sortes, des trahisons, des bassesses, des ambitions démesurées ; d'un côté des envies épouvantables ; des gens qui ont la rage dans le cœur, qui ne cherchent qu'à se détruire les uns les autres ; enfin mille mauvais procédés, et tout cela souvent pour des bagatelles.

Et dans quel monde est condamnée à vivre cette femme, délicate, précieuse et prude !

... Le femmes de ce temps ci me sont insupportables ; leur habillement, insensé et immodeste, leur tabac, leur vin, leur gourmandise, leur grossièreté, leur paresse, tout cela est si opposé à mon goût et, ce me semble, à la raison, que je ne puis le souffrir.

Toute une confession est sortie un jour de son « triste cœur » :

... Ne voyez vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait peine à imaginer et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber. J'ai été jeune et jolie ; j'ai goûté des plaisirs ; j'ai été aimée partout ; dans un âge un peu plus avancé,

j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit; je suis venue à la faveur, et je vous proteste... que tous ces états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose...

Jusqu'à quel point cette femme, qui avait vécu dans le « commerce de l'esprit », connu et même estimé des « libertins », changé de religion, et qui se plaisait aux réflexions intérieures et profondes, fut sincère dans sa dévotion, si elle eut vraiment la foi pleine ou seulement crut qu'elle croyait ou même se fit croire qu'elle croyait, cela est impossible à décider. Mais, alors même que l'intérêt et la politique ne l'auraient pas inclinée à la dévotion, tout ce mélange de grandeur et de misères, la satiété, le sentiment du vide « affreux », l'amenaient au refuge en Dieu :

On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu; mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois; alors qu'on sent qu'il n'y a plus rien à chercher, qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre; on a des chagrins, mais on a une solide consolation et une paix au fond du cœur au milieu des plus grandes passions.

D'ailleurs, la religion lui rendait le service de lui expliquer sa destinée, si étrange : « On croit, a-t-elle dit un jour, que je gouverne l'État, et on ne sait pas que je suis persuadée que Dieu ne m'a fait tant de grâces que pour m'attacher au salut du Roi[1] ». Voilà donc, par cette persuasion, expliquée au mieux « l'énigme » de la vie de Françoise d'Aubigné, veuve du poète Scarron, femme du roi Louis XIV.

Mais presque personne ne crut à sa sincérité. Saint-Simon résume ainsi l'histoire de sa vie :

Le précieux et le guindé (du temps des ruelles) s'était augmenté par le vernis de l'importance, et s'accrut depuis par celui de la dévotion qui devint le caractère principal et fit semblant d'absorber tout le reste. Il lui était capital pour se maintenir où il l'avait portée, et ne le fit pas moins pour gouverner.

C'était bien l'opinion générale sur madame de Maintenon. Ce fut celle d'un des hommes qui l'ont le mieux connue, son frère, le comte d'Aubigné, un homme d'esprit, libertin joyeux

et hardi, de bonne compagnie, mais qui gênait de grands personnages, chez lesquels il fréquentait, en disant « le beau-frère », quand il parlait du Roi. Il tira quelques profits de la fortune de sa sœur, mais en aurait voulu de plus considérables. Ils se connaissaient à fond l'un et l'autre, et ils échangèrent par correspondance des propos de compère et commère. Leurs conversations dans le tête à tête durent être curieuses; d'Aubigné, qui allait la voir souvent, lui tenait des propos de l'autre monde. Il ne prenait pas au sérieux les jérémiades de sa sœur; on rapporte qu'un jour où elle lui dit qu'elle voudrait être morte, il lui demanda : « Vous avez donc parole d'épouser Dieu le père? ».

II. — LES PRINCES ET LES PRINCESSES

Monseigneur le Dauphin continuait à manger, à boire, à chasser et à dormir. Il mangeait et buvait trop; en 1701, après un repas énorme, il fut touché par l'apoplexie. Le Roi voulut bien l'employer à la guerre et même il lui dit, la première fois qu'il l'y envoya : « En vous envoyant commander mon armée, je vous donne des occasions de faire connaître votre mérite. Allez le montrer à toute l'Europe, afin que, quand je viendrai à mourir, on ne s'aperçoive pas que le Roi est mort ». Mais le Dauphin n'étonna point l'Europe dans cette campagne. Il ne travaillait jamais. On le voyait rarement dans les conseils où le Roi l'avait admis.

Parler lui était pénible : à la chasse, il marchait, trois à quatre heures durant, sans dire mot à qui que ce fût. Veuf en 1690, il ne s'était pas remarié. Après avoir aimé diverses personnes, il s'arrêta au caprice qu'il eut pour mademoiselle Choin, fille d'honneur de la princesse de Conti. Saint-Simon dit que c'était « une grosse fille écrasée, laide, camarde, puante », mais avec « de l'esprit et du manège ». Peut-être Monseigneur l'épousa-t-il en secret. Mariée ou non, mademoiselle Choin était bien la maîtresse de la maison où elle se cantonnait, n'allant jamais à Versailles, pour ne pas « subir la férule de la belle-mère du Dauphin », c'est-à-dire de madame de Maintenon. La duchesse de Bourgogne, la princesse de Conti, madame la duchesse fré-

quentaient la Cour de Meudon, les deux dernières surtout. Mademoiselle Choin les admettait dans l'intimité, qu'on appelait le « parvulo » de Meudon; elle y était assise dans un fauteuil; les princesses se contentaient d'un tabouret. On voyait ainsi réunis Monseigneur, beau-fils de madame de Maintenon, la quasi reine, mademoiselle Choin, la quasi dauphine, la duchesse de Bourgogne, belle-fille légitime du Dauphin, les demi-sœurs adultérines du Dauphin, lesquelles n'étaient que demi-sœurs entre elles, l'une venant de mademoiselle de La Vallière, et l'autre de madame de Montespan. Les jours où le duc d'Antin, fils de monsieur et madame de Montespan, demi-frère par conséquent de madame la duchesse, se présentait à Meudon, il complétait la bizarre famille du Roi très chrétien.

Par delà Monseigneur, être épais et obscur, les regards du Roi et de la Cour allaient au couple singulier que formaient le duc et la duchesse de Bourgogne.

Le duc de Bourgogne, né en août 1682, a été élevé par le duc de Beauvillier, son gouverneur, et par Fénelon, son précepteur. M. de Beauvillier avait quarante et un ans en septembre 1689, quand lui fut remis le jeune prince, retiré, comme on disait, des mains des femmes. D'abord destiné à l'Église, rendu au siècle par la mort de deux aînés, gendre de Colbert, premier gentilhomme de la chambre, chef du conseil des finances, ministre d'État, il était réputé « un des plus sages hommes de la Cour et du royaume ». Bien qu'il fût un des premiers dignitaires de la Cour, il y vivait presque retiré, en grande liaison avec l'autre gendre de Colbert, le duc de Chevreuse, et avec madame de Maintenon. Il donnait chaque jour une heure et demie à ses prières, communiait plusieurs fois la semaine, quelquefois sans confession. Il eut neuf filles, dont huit vécurent religieuses dans le même couvent à Montargis. Sérieux et tranquille, il possédait « son âme en paix », comme a dit de lui Saint-Simon, l'ami des deux ducs beaux-frères. Moins bien que M. de Beauvillier, Fénelon possédait son âme, qui était vive, sensible, aventureuse un peu, et ambitieuse au spirituel comme au temporel.

Le duc de Bourgogne était né colère, violent, farouche,

orgueilleux ; il « regardait les hommes comme des mouches ». L'éducation le dompta. Ses deux frères, — les ducs d'Anjou et de Berry, — et lui furent comme isolés du monde. Leur journée était distribuée entre les exercices athlétiques, les longues courses à pied ou à cheval, les leçons et conversations des maîtres et les prières. L'aîné fut naturellement mieux soigné que les deux cadets. Il apprit solidement le latin, lut Virgile, Horace, Tacite, écrivit des fables et des discours, aima, semble-t-il, La Fontaine, étudia l'histoire ancienne et la moderne. Il paraît qu'il connaissait la géographie de la France aussi bien que le parc de Versailles.

L'éducation morale lui fut donnée par la conversation et par des procédés de littérature, des fables où des conseils étaient insinués, des dialogues des morts où des philosophes exposaient leurs systèmes, et des rois, des ministres et des capitaines, leurs idées et leurs actions. Plus efficace assurément fut l'éducation religieuse. Les princes n'étaient entourés que de personnes dévotes, si bien choisies que saint Louis, comme disait madame de Sévigné, n'aurait pas fait des choix meilleurs. Après sa première communion, le dimanche de Pâques de l'année 1694, le duc de Bourgogne sembla métamorphosé, très doux au lieu d'emporté qu'il était. Mais la métamorphose fut trop rapide et trop forte. Gouverneur et précepteur, celui-ci par la grande supériorité de son esprit, par la hauteur dont il parlait, par son ironie quelquefois très dure, celui-là par sa gravité sévère, pesèrent trop sur les jeunes âmes de leurs pupilles. « Nos trois princes ont été mal élevés, disait Madame en 1711,... dans une telle crainte de soumission qu'ils ne savent qu'obéir et sont incapables de commander. » Elle trouve aussi qu' « on ne leur a pas suffisamment appris à vivre et ne leur a pas assez fait fréquenter le monde... » ; on ne leur a pas même appris qui sont les personnes qui les touchent de près. Ils savaient probablement les généalogies de l'Olympe ; mais c'est par Madame que le duc d'Anjou et le duc de Berry apprirent « que leur mère était une Allemande, une comtesse palatine... ; ils n'en savaient rien ».

Au mois de novembre 1696, le duc de Bourgogne vit arriver sa fiancée, Marie-Adélaïde de Savoie. Elle avait tout près de onze ans, étant née en décembre 1685. Sa mère était Anne

d'Orléans, née du premier mariage de Monsieur; Adélaïde de Savoie était donc la petite-fille de cette Henriette d'Angleterre, charmante et troublante, dont les yeux semblaient « demander le cœur » de ceux qu'elle regardait. Le Roi attendait avec impatience la venue de la petite princesse. Il n'avait pas « grand ragoût » autour de lui, dit madame de Maintenon : aucune intimité avec son fils, aucune avec ses petits-fils, reclus comme ils étaient. Ses bâtards et ses bâtardes avaient âge d'homme et de femme. Aucun enfant n'égayait la Cour, devenue grave, au moins par l'apparence. Louis XIV alla jusqu'à Montargis au devant de Marie-Adélaïde. En vieux connaisseur, il regarda « la taille, la gorge, les mains » de cette petite, la fit fort causer et, pour juger de son adresse, jouer aux jonchets avec les dames.

Il vit bien, mais sans y insister, des défauts au visage, mais fut ravi de l'ensemble. « Elle sera, dit-il, d'un air et d'une grâce à charmer avec une grande dignité et un grand sérieux. » La petite Madame charma en effet. Le roi la prit toute pour lui; le fiancé n'eut la permission de la voir qu'une fois tous les quinze jours, en cérémonie. Au mois de décembre 1697, le mariage fut célébré; mais, le soir, après que les époux furent restés un quart d'heure au lit, le duc de Beauvillier se tenant au chevet d'un côté et, de l'autre, madame du Lude, gouvernante de la duchesse, Monseigneur, qui était là aussi et, contre son habitude, causait, fit lever son fils. Deux ans après, en octobre 1699, ils couchèrent ensemble pour de bon. La duchesse de Bourgogne était alors âgée de treize ans, deux mois et quelques jours.

Elle avait pris dès l'arrivée toutes les manières d'une enfant gâtée. En carrosse, elle s'asseyait sur les genoux de ceux qui étaient là, voltigeant « comme un petit singe ». En plein dîner, elle chantait, dansait sur sa chaise, faisait semblant de saluer le monde, faisait les grimaces les plus affreuses et fourrait ses doigts dans les sauces. Elle traitait familièrement son beau-père, Monseigneur, qu'elle tutoyait pour l'amuser.

Elle faisait surtout les délices du Roi et de madame de Maintenon. Avec eux, elle passait des heures, perchée sur les bras de leurs fauteuils; « elle les embrassait, les baisait, les cares-



sait, les chiffonnait, leur tenait le dessous du menton ». Dans ces moments-là, les deux si graves personnages durent se sentir des êtres naturels. Mais la petite n'était pas si enfant qu'elle en avait l'air. Elle était arrivée bien stylée à la cour de France; on s'en aperçut la première fois qu'elle se trouva en présence de madame de Maintenon; elle courut vers elle les bras ouverts. Bientôt elle l'appela « ma tante ». La tante se défendant un jour contre ses caresses, sous prétexte qu'elle était « trop vieille », la petite répliqua : « Oh! pas si vieille! » Madame de Maintenon s'aperçut que la princesse écoutait « sans avoir l'air d'écouter », qu'elle avait « un pouvoir incroyable sur elle ». et le Roi admirait qu'elle sût « joindre tant de bon sens à son enfantillage ». On ne l'accabla pas de précepteurs; elle eut un maître de danse, un maître de clavecin, un maître d'écriture — qui ne parvint pas à la faire bien écrire. — Madame de Maintenon aurait voulu qu'elle reçût chaque jour deux leçons, « l'une de la fable et l'autre de l'histoire romaine », qu'elle apprît « certaines choses qui entrent continuellement dans le commerce des plaisirs et de la conversation ». Mais il est certain qu'elle ne s'est guère instruite, bien qu'elle ait suivi les classes de Saint-Cyr et même se soit amusée à faire la maîtresse de la classe bleue.

Les deux époux étaient très différents l'un de l'autre : la princesse n'était point belle; elle avait le front haut et avancé, le nez court, les joues un peu pendantes, les lèvres et le menton d'Autriche, les dents mal rangées, malsaines, productrices de fluxions; mais de grands yeux très ouverts, « le plus beau teint et la plus belle peau, peu de gorge, mais admirable;... un port de tête galant, gracieux, majestueux et le regard de même; le sourire le plus expressif, une taille longue, ronde, menue, aisée, parfaitement coupée, une marche de déesse sur les nues », et puis « sa gaieté jeune, vive, active, animait tout, et sa légèreté de nymphe la portait partout comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois et qui y donne le mouvement et la vie ». Le prince avait le visage long, dont le haut était parfait, le nez élevé et long, la bouche agréable, « les plus beaux yeux du monde, une physionomie spirituelle... à inspirer de l'esprit »; mais la taille « bourrée », l'une des épaules plus forte que l'autre; il était presque bossu,

presque boiteux. Très grave, il étudiait diverses sciences dans son cabinet rempli de livres, d'instruments de mathématiques et de cartes, apprenait les principes de la jurisprudence romaine et française, méditait sur la République de Platon, dépouillait les mémoires de l'enquête administrative, ordonnée en 1697 ; entre temps, il s'initiait aux exercices de la guerre. Très religieux, il communiait « les dimanches et fêtes ; et jeûnant que c'est pitié à voir », il était « maigre comme un garrot ».

Les deux autres fils du dauphin, Anjou, né en décembre 1683, et Berri né en août 1686, se tenaient au second plan, sensiblement éloigné du premier. Le duc d'Anjou, futur roi d'Espagne, « prévenu de gravité dès le ventre de sa mère », parlait peu, lourdement, lentement. « Il a l'air autrichien, disait Madame, la bouche toujours ouverte. Je lui en fais l'observation cent fois ; quand on lui dit, il la ferme, car il est bien docile ; mais, dès qu'il s'oublie, il la tient ouverte de nouveau. » Il « a du cœur ; on le mettrait devant cent bouches à feu en lui disant : « Reste là », qu'il tiendrait ferme comme un mur ; par contre, si quelqu'une des personnes auxquelles il est habitué lui disait : « Ote-toi de là, » il s'en irait. Il se méfie de lui-même ; tout ce qu'on lui dit de faire, il le fait, mais pas davantage ». Le duc de Berri, ignorant au point de savoir « à peine qu'il est lui-même », passe sa vie à tirer des coups de fusil, à jouer aux cartes ou bien à faire le valet de chambre de la duchesse de Bourgogne et de ses dames, personnes gaies et sans gêne, — comme des vaches dans une vacherie, disait tudesquement Madame — : « l'une se fait apporter une table par lui, l'autre son ouvrage, la troisième lui donne telle autre commision ; il se tient debout ou bien est assis sur un petit tabouret, tandis que toutes les jeunes dames sont étendues ou bien dans une chaise à bras, en écharpe, ou bien sur un lit de repos ».

Les enfants naturels vivaient dans l'intimité de la famille du Roi. Le duc du Maine, né en mars 1670, et le comte de Toulouse, né en juin 1678, étaient comblés d'honneurs et de richesses. « Il n'est pas de plus grands ni de plus riches seigneurs dans toute la France que le duc de Maine, son frère et ses enfants. »



Le comte de Toulouse, très appliqué à son office de grand amiral, était un peu « court », mais honnête homme, calme, et, « malgré un froid naturel, mais glacial », aimé et respecté par tout le monde, très différent de son aîné. D'après Saint-Simon, le duc du Maine ressemblait au démon, traits pour traits par l'esprit, la noirceur, la perversité, l'orgueil, la fausseté « exquise », les agréments et le charme; au reste, poltron à la Cour comme à la guerre, « suprêmement hypocrite », dévot avec apparat, il vivait très retiré, en sauvage, pour faire croire au Roi qu'il était sans vues et sans ambitions ». Peut-être était-il surtout un timide, gêné par la bâtardise, plus incommode à lui qu'à ses sœurs, devenues vraies princesses par le mariage, gêné plus encore par sa femme, la petite-fille du grand Condé, qui avait autant d'esprit que lui, mais avec cela « du courage à l'excès, entreprenante, audacieuse », vive, emportée, si « furieuse » qu'on l'appellait *Dona Salpetria*. Elle ne pouvait vivre comme tout le monde, se couchait à quatre heures du matin, se levait à trois heures de l'après midi, dînait vers quatre heures, soupait à minuit, raffolait de théâtre et de sciences, prenait des leçons nocturnes de mathématiques avec un maître en robe de chambre et en bonnet de nuit. Madame de Maintenon aurait bien voulu l'aimer puisqu'elle était la femme du duc du Maine; elle la loue d'être jolie, aimable, gaie, spirituelle. Mais cette jeune femme « n'a veine qui tende à la piété » : elle ne mène pas le train de vie qu'il faudrait pour être agréable à Dieu et au Roi. « Si celle-là m'échappe encore, conclut la vieille dame, me voilà en repos et persuadée qu'il n'est pas possible que le Roi en trouve une dans sa famille qui se tourne à bien. »

En effet, la belle princesse de Conti, veuve depuis 1685, avait tourné à mal. Une passion qui lui prit pour un enseigne des gendarmes de la garde fit du bruit. La duchesse de Bourbon — Madame la duchesse — ne valait pas mieux. Il ne se pouvait de plus mauvaises manières que celles de ces légitimées. Il restait au Roi une fille de madame de Montespan à marier; il la donna pour femme, en 1692, à son propre neveu, le duc de Chartres. Monsieur s'était résigné à ce mariage; Madame n'avait pas osé résister au Roi; mais Saint-Simon raconte que, lorsque son fils se présenta devant elle après l'affaire

décidée, elle le gifla. Madame de Maintenon regrettait que la duchesse de Chartres fût une paresseuse et ne se servît pas de son esprit comme elle aurait pu ; il est vrai qu'elle ajoute : « Sa conduite est assez bonne » ; mais Madame écrit à la même date : « La femme de mon fils est une déplaisante personne ; trois ou quatre fois par semaine, elle s'enivre comme un corroyeur ».

Monsieur, frère du Roi, continuait son existence d'inutile flâneur, ses bavardages — Madame de Maintenon redoutait de le voir arriver à l'heure de son dîner, parce qu'il questionnait sur ce qu'on mangeait et sur ce qu'on ne mangeait pas, — ses interminables parties de jeu, sa débauche honteuse d'homosexuel ; et Madame menait sa vie à part, toujours grondeuse, véridique avec malveillance, furieuse de compter moins que les bâtardes admises le soir aux « particuliers du Roi », tandis qu'à elle on lui fermait la porte au nez.

Le duc de Chartres, né en août 1675, s'annonce personnage étrange, très compliqué. Il inquiète sa mère qui l'adore, mais le voit bien comme il est. « C'est un brave garçon, dit-elle ; il a bon cœur » et aussi beaucoup d'esprit ; il sait beaucoup de choses, dit sans pédanterie ce qu'il sait, parle nettement. Il a « un fort génie pour tout ce qui touche à la peinture », si fort que Coypel, qui a été son maître, dit que « tous les peintres doivent s'estimer heureux qu'il soit un si grand seigneur, car s'il était un homme du commun, il les surpasserait tous ». Il est fou de musique et capable de composer des opéras. Il s'instruit dans les sciences ; tandis que d'autres se plaisent à tirer des coups de fusil, lui « s'amuse à distiller ». Pourtant il aime la guerre et s'y entend ; il a fait ses preuves à Mons, à Lens, à Namur, à Nerwinde. Malheureusement, il n'aime pas la bonne société. Madame voudrait « qu'il frayât plus volontiers avec les gens de qualité qu'avec les comédiens, les peintres et les médecins » ; avec ceux-ci il cause volontiers, avec les autres « il baisse la tête, ronge ses ongles, ne dit mot ». Le duc de Chartres s'ennuie à Versailles ; aussi va-t-il souvent à Paris, et là il fait « le bon drôle », s'enivre au point de ne plus savoir ce qu'il fait et ce qu'il dit, et court la brune et la blonde. En 1700 lui naissent au même moment un garçon et une fille. « Mon fils, écrit Madame, est allé hier à Paris rendre visite à ses accouchées ; sa comédienne a mieux

fait son affaire que madame de Chartres : elle a un garçon. C'est malheureux que tous les bâtards de mon fils soient des garçons, et ses enfants légitimes, des filles. » — Le duc de Chartres n'avait eu en effet à cette date que trois filles ; son fils Louis, le grand-père de Philippe-Égalité, ne naîtra qu'en 1703. — Enfin ce prince est un libertin, il est un athée. Madame, pour se résumer, le compare à l'enfant du conte, au baptême duquel on invite six fées, qui le comblèrent de tous les dons ; une septième qu'on avait oubliée survint : « Je ne peux reprendre à l'enfant, dit-elle, ce que mes sœurs lui ont donné, mais, sa vie durant, je lui serai contraire de telle façon que toutes les faveurs qu'on lui aura accordées ne lui servent à rien. »

***

Telle était la famille royale, à l'ouverture du XVIIIe siècle. Les tares et les misères n'en apparaissaient pas au dehors. Elle semblait superbe, assurée de l'avenir, et le Roi s'en réjouissait. Il avait écrit, au moment où il maria son fils, qu' « après que Dieu avait béni comme il avait fait son gouvernement et ses armes, l'unique soin qu'il lui restât était de se donner des successeurs qui pussent, à son exemple, et touchés du même amour pour ses peuples, perpétuer dans l'avenir la félicité dont ils jouissaient sous son règne, et soutenir avec la même gloire ce haut point de grandeur et de puisssance où il avait élevé sa couronne ». La naissance des trois fils du Dauphin l'avait rassuré sur « l'unique soin ». Un jour du mois d'août 1695, raconte Dangeau, Messeigneurs les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri vinrent au dîner du Roi. « Le Roi nous parla avec plaisir sur ce que M. le duc de Bourgogne sera majeur dans six jours, qu'il n'y a point de minorité à craindre en France et que, depuis la monarchie, on n'avait pas vu tout à la fois le grand-père, le père et le fils en âge de gouverner le royaume. » Il voyait se perpétuer sa race *de progenie in progeniem.*

Dans l'histoire des Bourbons, l'avènement du duc d'Anjou au trône d'Espagne marqua le plus haut point de fortune. La

famille et la Cour triomphèrent. Un cri de joie retentit lorsque le Roi, entrant avec son petit-fils dans le salon où toute la Cour était assemblée, prononça la parole : « Messieurs, voilà le roi d'Espagne ». Toute la Cour lui baisa la main. Le Roi dit à son petit-fils : « Allons rendre grâce à Dieu. Que Votre Majesté vienne à la messe. » A la chapelle, il le fit agenouiller sur son prie-Dieu. L'après-dînée, le roi Philippe alla faire visite à son père à Meudon. Le Dauphin, qui se trouvait au jardin, courut jusqu'à l'antichambre, où il arriva essoufflé : « Je vois bien, dit-il, qu'il ne faut jurer de rien, car j'aurais bien juré de ne m'essouffler jamais en allant au-devant de mon fils le duc d'Anjou; cependant me voilà hors d'haleine ». La visite finie, il reconduisit jusqu'au carrosse le visiteur, très embarrassé d'être traité en roi par son père. En cette seule occasion, le Dauphin parut « sensible »; il disait qu'il n'y avait guère de prince, à qui fût échue cette fortune de pouvoir dire : « le Roi mon père et le Roi mon fils ». Le duc de Bourgogne se réjouit de l'honneur fait à son frère. Le duc de Berry se plaignait du sort qui l'attendait : « Je suis bien malheureux, je n'ai point d'espérance d'être roi comme mes frères, et, par le départ de mon frère le duc d'Anjou, tous les gouverneurs et sous-gouverneurs me vont tous tomber, et j'en ai déjà trop de ceux que j'ai ». Il plaisantait; lui aussi il était content, car les trois frères, bien qu'il y eût entre eux des « riottes », s'aimaient beaucoup. Mais le plus heureux et le plus glorieux de tous fut assurément le vieux Roi. Pour la famille de Bourbon, le *Nec pluribus impar* devenait une vérité. Un bel orgueil s'exprime dans la simplicité de cette parole : « Messieurs, voilà le roi d'Espagne! »

ERNEST LAVISSE

HIÊN LE MABOUL[1]

VII

Fatigué de marcher de long en large devant la maisonnette en ruine dont on lui avait confié la garde, Hiên le Maboul s'arrêta, appuya délicatement la crosse de son mousqueton dans la poussière et joignit les mains sur la croisière de la courte baïonnette plate. Tout autour de lui, une quarantaine de tirailleurs, agenouillés ou étendus derrière une levée de terre, guettaient à travers les trous de la haie la venue de leurs camarades qui figuraient l'ennemi.

Dans la rizière jaune quadrillée de talus verts, des buffles pataugeaient et leurs cornes noires, rejetées vers le garrot, émergeaient seules de la vase.

Au-dessus de la dune emplumée d'aréquiers, le soleil se levait, globe écarlate encore enveloppé de brume matinale, et tout était doré, les palmes retombantes, les fûts rigides et lisses des aréquiers, les colonnes penchées et rugueuses des cocotiers, les joncs et les roseaux des talus, les crabiers tournoyant lourdement sur les mares vides, les merles-mandarins juchés sur les dos gris des buffles, les mousquetons des tirailleurs.

Voir la *Revue* du 1er octobre.

Seule la forêt qui fermait l'horizon était encore noyée d'ombre violette et silencieuse, car aux cigales et aux perruches il faut, pour leurs concerts étourdissants, la pleine lumière et la pleine chaleur de l'après-midi. La route de Baria déroulait le long de la rizière son ruban rouge bordé de manguiers glauques. Dans le feuillage déteint des *niao-li* se détachaient les croix noires du cimetière; plus près, la maison de l'Aïeul élevait au-dessus des cactus ses vérandas roses.

Hiên replaça le mousqueton sur son épaule et recommença sa promenade, glorieux de sa mission spéciale et ne soupçonnant point que le lieutenant avait simplement voulu le soustraire à l'émotion des coups de feu qui allaient éclater tout à l'heure...

Un mois a passé depuis que Hiên le Maboul a fait pour obtenir la main de Maÿ une tentative malheureuse. Depuis un mois, il apprend à vivre. Sous l'œil bienveillant de l'Aïeul, qui le protège contre les violences et les sarcasmes, il a pris peu à peu confiance en lui-même et essaie de se persuader qu'il n'est point si différent d'autrui qu'il avait pu le croire.

Des instructeurs patients ont insinué peu à peu dans ses articulations raides et rouillées, dans son cerveau engourdi, quelques secrets de « l'École du Soldat » et des bribes de théories. Sans doute, sa science nouvelle est bien fragile et le moindre heurt la ferait s'écrouler comme un château de cartes; mais l'Aïeul est là qui veille, et nul n'osera toucher à son œuvre.

Pietro n'est plus à redouter : cinq semaines d'amabilité forcée et de bienveillance imposée l'ont persuadé de sa déchéance; à présent, promenant parmi ses anciens esclaves son sourire amer, il se convainc aisément qu'ils n'ont pas cessé de le détester et de le fuir, mais qu'ils ne le craignent plus. Tout en opérant cette constatation douloureuse, il multiplie les courbettes et fait le gros dos.

Délivré de la terreur qui le paralysait, Hiên suit et retient avec une facilité surprenante les leçons de ses professeurs. Chaque soir, il complète les enseignements de la journée en causant avec l'Aïeul à deux galons. Il l'évente, lui offre la tasse de thé ou la pipe, lui roule des cigarettes et l'écoute parler; il grave dans sa mémoire chacune des paroles entendues, et

chaque mot lui fait entrevoir des horizons dont il s'ébahit : il découvre la vie.

En même temps, son amour pour Maÿ a crû; l'Aïeul n'a rien voulu tenter pour l'en guérir et se contente de hausser les épaules avec pitié. Amour tout platonique, juge-t-il, et dont le meilleur remède sera la possession physique et habituelle de l'idole. En attendant de connaître que Maÿ ne pourra lui donner ni plus ni moins que n'importe quelle autre femme, Hiên continue de la placer sur un piédestal et d'avoir pour elle la vénération idiote que témoignent les nègres du Congo aux fétiches ridicules qu'ils ont taillés dans les poteaux de leurs cases. Cette petite fille aux yeux froids, aux lèvres rouges et dédaigneuses, le fascine et le méduse. A ses côtés, il perd l'audace que lui ont suggérée les discours de l'Aïeul et, comme aux premières heures, il se sent « maboul ». Il la devine sournoise et hostile, prête à mordre ou, ce qui le paralyse plus sûrement encore, prête à se moquer. Il faudra bien pourtant, quelque jour, lui confier son pauvre amour. A cette pensée, Hiên le Maboul sent la sueur inonder son front, qu'il essuie avec sa manche...

Les vapeurs qui flottaient en traînées opaques autour de la lisière obscure s'évanouirent, balayées par le soleil éblouissant. Des cimiers de cuivre, des plaques de ceinturons, des baïonnettes étincelèrent entre les taillis; une patrouille montra ses quatre salaccos laqués au-dessus du fossé de la route et disparut aux premiers coups de fusil tirés de la maisonnette en ruines.

Hiên le Maboul s'immobilisa, les doigts crispés sur la crosse du mousqueton: qu'allait-il arriver? Pourquoi la section du sergent Cang fusillait-elle les camarades des trois autres sections?... Oui, pourquoi? — Pourquoi surtout l'Aïeul omit-il de révéler au pauvre Maboul les mystères du service en campagne à double action et des cartouches à blanc?

Rasés contre le talus, les quatre salaccos reprenaient leur course le long de la route; une autre patrouille filait entre les buissons de la dune, effarouchant les crabiers criards et faisant fuir dans le feuillage nuageux des bambous un vol de tourterelles et de pigeons verts. La lisière du bois se hérissait de

mousquetons brillant entre les herbes et crachant de minuscules fumées blanches; toute la rizière s'emplissait du bruit de la fusillade crépitante. De petits groupes surgirent des taillis, les jugulaires rouges volant sur les vestons kaki, et se blottirent derrière les lignes de roseaux. D'autres les suivirent; d'autres encore, et les petites fumées devinrent plus distinctes; d'abri en abri, elles avancèrent ainsi par bonds, avec un tumulte grandissant de détonations, de commandements et de cliquetis de culasses.

Les coups de fusil cessèrent soudain; les baïonnettes jaillirent des fourreaux; la ligne entière se dressa derrière les talus depuis la dune jusqu'à la route et se jeta vers la haie, au chant précipité des clairons, avec des rugissements de vague déferlant sur la grève. Devant elle les croupes grises et pelées des buffles fuyaient au hasard.

Une minute après, vainqueurs et vaincus, suants, boueux, s'alignaient sagement sous l'œil de leurs gradés. On fit l'appel : il manquait un homme. Pietro compta les files, les recompta : il manquait un homme... Pietro alla porter la grave nouvelle à l'Aïeul : Hiên avait disparu... De grands éclats de rire interrompirent son discours : un caporal ramenait le fugitif couvert de toiles d'araignées. Piteux, le piètre soldat expliqua que, lors de la charge, la fusillade et les hurlements l'avaient épouvanté au point de lui faire perdre la tête : soupçonnant que ces gaillards qui accouraient, la face terrible et la baïonnette haute, nourrissaient à son égard les projets les plus noirs, il s'était réfugié dans la cabane abandonnée, et c'est là qu'on l'avait trouvé, tapi au milieu des plâtras et des nids de termites, les deux mains sur les oreilles.

— Pourquoi as-tu quitté le poste que je t'avais confié? — interrogea l'Aïeul.

— J'avais peur, Aïeul, j'avais peur... Je ne savais pas que l'on se battait pour rire. Personne ne me l'avait dit.

C'était vrai, en somme : on avait oublié de renseigner Hiên, et l'Aïeul reconnut, à part lui, que tous les torts étaient de son côté.

La compagnie défila derrière les clairons, qui chantaient à pleins poumons.



A l'heure des cigarettes et des chiques de bétel, Phuc, le guitariste, eut une inspiration regrettable : il entreprit le malheureux Hiên sur l'événement du matin, et cela en présence de Maÿ.

— Connais-tu — demanda-t-il — certain redoutable guerrier qui lutte à la manière des lièvres et se tapit dans son terrier lorsque vient l'ennemi?... Des gens, mal informés sans aucun doute, m'ont affirmé qu'il se nommait comme toi Phàm-văn-Hiên : coïncidence curieuse, hein?... D'autres, et ceux-là mentaient à coup sûr, étaient prêts à jurer qu'il avait avec toi une ressemblance prodigieuse : même figure osseuse, mêmes yeux en boules, même bouche baveuse...

Hiên le Maboul tourna la tête : Maÿ abaissait ses paupières bombées et pinçait les lèvres. Mais elle ne riait pas : elle n'avait pas entendu, probablement.

— Tais-toi, — souffla Hiên, — tais-toi!

Et ses bons yeux éplorés suppliaient aussi le railleur de cesser le jeu cruel. L'autre poursuivit, impitoyable :

— On dit encore que ce héros avait le même numéro matricule que toi...

Et, s'emparant de la ceinture où, sur la toile rouge, s'étalaient les chiffres noirs, il ajouta, triomphalement :

— Et, ma foi. on n'a pas tort!... C'est donc toi, le guerrier intrépide, le héros qui se tapit dans la poussière, le lièvre valeureux?

Cette fois, Maÿ entendit, et un rire méchant secoua sa poitrine sous la tunique de soie, fit onduler sa gorge renversée, plissa vilainement sa bouche; ses yeux convulsés par la joie mauvaise eurent un regard méprisant et ironique pour le martyr affaissé. Celui-ci, un moment, éprouva l'envie lâche de rire, lui aussi... Hier il l'eût fait; mais aujourd'hui les leçons de l'Aïeul lui ont façonné une conscience et un honneur de civilisé...

Il se dressa, les poings fermés, les dents serrées, en face de l'insulteur qui osait le bafouer devant son aimée :

— Tais-toi! — cria-t-il, — ou je te casse la mâchoire!

— Oh! oh! le lièvre sort de son trou! — ricana Phuc.

Un effroyable coup de poing s'abattit sur le visage du joli guitariste : les narines ensanglantées, les lèvres saignantes, il s'écroula sur la terre battue et roula jusqu'à la route. Il se releva, fou de colère, hurlant des injures d'une voix enrouée, et tous deux s'empoignèrent furieusement.

Ce fut une magnifique bataille. Phuc était petit, souple comme une vipère, et la rage centuplait sa vigueur de gymnaste; mais Hiên avait la force effroyable d'un gorille, dont il avait aussi les longs membres noueux et velus. Deux fois son adversaire, glissant et se tordant, réussit à éviter l'étreinte terrible des larges mains, mais une troisième tentative échoua lamentablement. Saisi par la nuque et par le fond de son pantalon, il se sentit balancé, une seconde, au-dessus de la route poussiéreuse et fut jeté soudain par delà la levée de pierres sèches dans le sable : il s'abîma dans l'écume et les algues, avec un bruit sourd.

Les yeux froids de Maÿ s'éclairèrent de lueurs singulières. Elle avait assisté à tout le combat avec une sorte de joie féroce; tandis qu'elle appuyait ses deux mains contre son cœur palpitant, elle souhaitait obscurément que l'un des deux combattants fût tué devant elle. Hiên le Maboul, brandissant à bras tendus le misérable Phuc, lui parut superbe: une beauté farouche illuminait la figure maigre aux pommettes saillantes; les yeux agrandis par la fureur lançaient des éclairs. Un instant, Maÿ admira sincèrement Hiên le Maboul. Mais Hiên rajustait son turban et ne remarqua rien; — eût-il compris, d'ailleurs?

VIII

Lorsque Hiên le Maboul, attrapant par le fond de sa culotte ce mauvais plaisant de Phuc, l'envoya rouler par-dessus la levée de pierres sèches, il était loin de se douter que son haut fait lui vaudrait le bonheur. Il en est ainsi pourtant : les railleurs sont fixés désormais sur la ligne de conduite à suivre, et si quelqu'un songeait encore à décocher quelque quolibet à l'ancien souffre-douleur, la vue des grosses mains dures et poilues et le souvenir du traitement qu'elles infligèrent au

loustic imprudent suffiraient à le détourner de son projet. Les bourreaux de Hièn ont tous désarmé : — Pietro, par crainte de l'Aïeul, et les autres, par crainte des poings rocailleux.

Maÿ s'est humanisée. Non que son dédain pour l'amoureux tremblant se soit atténué ; mais elle éprouve à son endroit cette curiosité malsaine et irrésistible qui pousse beaucoup de femmes vers la force brutale. Il n'est plus pour elle le timide Hiên, le gauche et ridicule esclave qui balbutie des mots incohérents, le balourd aux mains frissonnantes : elle ne voit plus en lui que le lutteur qui précipita dans le sable de la plage le misérable Phuc, le glorieux lutteur dont les muscles se gonflaient, dont le visage s'était transfiguré dans l'ardeur du combat. Sa chair, qui a frémi pendant que les deux hommes étaient aux prises, s'émeut encore à l'image de la bataille et du vainqueur.

De cette émotion, Hiên le Maboul n'a rien deviné ; il sait seulement que les regards de son idole ont parfois pour lui des douceurs inespérées ; il sait que Maÿ s'efforce de le moins rudoyer, et il se figure, incurable nigaud, qu'il a désarmé son hostilité à force de soumission aveugle et d'humble dévouement.

L'Aïeul a bientôt surpris la flamme allumée dans les yeux de la fillette ; il est fixé sur la nature toute matérielle du feu interne d'où cette flamme a jailli et dès maintenant se croit assuré de la marche future des événements. Quelque jour, un fossé prêtera son talus complaisant à l'amoureux transi et à la poupée incandescente... Hiên le Maboul confiera son secret à l'Aïeul, l'Aïeul narrera la chose au vieux Cang et l'on mariera sans tarder les deux coupables... N'est-ce point là ce que rêve Hiên, après tout?... Et ils auront beaucoup d'enfants et ils seront très heureux : — conclusion toute naturelle et morale d'un acte naturel et nullement immoral, dans ce pays où fleurit le mariage libre, où la virginité ne constitue point pour les jeunes filles une dot indispensable...

En attendant d'échanger avec Maÿ le bétel et la noix d'arec, Hiên nage dans la béatitude : l'amour est entré dans sa vie et il découvre que la vie est un paradis terrestre. Cependant il continue de s'instruire, et, n'étant plus troublé par les brimades et les rebuffades, il fait des progrès foudroyants.



En dépit de ses progrès journaliers, l'exercice continuait à représenter pour Hiên la tâche la plus ingrate qui pût lui être imposée ; il continuait à préférer sans conteste aux mouvements compliqués et multiples du maniement d'armes les efforts pénibles mais familiers de la corvée.

Il était écrit que ce dernier tracas ne viendrait plus à la traverse de sa félicité.

Un matin, en présence des quatre sections formées en carré, le sergent-major proclama qu'après le réveil de la sieste la solde mensuelle des tirailleurs leur serait payée par le capitaine, selon l'usage établi, et que, l'opération terminée, il leur serait fait part de modifications très importantes au tableau de service.

A l'heure dite, la compagnie s'aligna dans l'allée de flamboyants, tandis que se massait devant la porte du camp la foule des créanciers, toujours avertie de cette cérémonie intéressante. Sous la véranda de la grande case étaient disposées des tables drapées de couvertures grises, sur lesquelles scintillaient les piles de sapèques, de piastres, de sous neufs. Derrière les tables, trônait le capitaine flanqué de ses comptables et de ses officiers.

Les tirailleurs regardaient l'Aïeul qui, sous ses moustaches dorées, souriait au soleil épandu sur le camp, aux clochettes pourpres des hibiscus, à la fumée bleue de son cigare, et les braves petits bonshommes, accroupis sous les flamboyants, souriaient à la pensée joyeuse de leur dieu. Content de l'ombre fraîche de la véranda et l'âme illuminée de toute la lumière extérieure, il fumait paisiblement et causait avec le capitaine et le sous-lieutenant, que sa gaieté gagnait et qui riaient aussi.

La séance commença : un par un, les sergents, puis les caporaux, puis les tirailleurs s'approchèrent des tables, empochèrent leur mince tas de piastres, de piécettes, de sous et de sapèques. Ils saluaient, faisaient demi-tour et s'en allaient jusqu'à la palissade, où se payaient les dettes du mois. Le règlement de comptes n'allait pas sans criailleries et sans querelles. Le tirailleur célibataire qui, entre deux pauses

d'exercice, avait englouti à crédit de succulentes soupes au vermicelle ou grignoté de délicieux caramels aux amandes avait une tendance déplorable à reprocher aux vendeuses d'avoir allongé sa note et n'extrayait qu'à regret de sa poche les écus si péniblement gagnés. Tout le long de la palissade s'échangeaient des protestations larmoyantes et des injures.

Mais cela ne dura pas : le paiement de la solde touchait à sa fin; les rangs se reformèrent sous les flamboyants, et tout le monde fit silence, dans l'attente des nouveautés promises.

L'Aïeul se leva, et, s'appuyant d'une main sur la table, annonça que lui, lieutenant, prenait à dater de ce jour le commandement de la compagnie, le capitaine ayant achevé ses deux ans de Cochinchine et devant s'embarquer, avant la fin de la semaine, à Saïgon; le sous-lieutenant quittait également le Cap-Saint-Jacques et partait pour Biên-Hoa, où l'on constituait de nouvelles unités. Ainsi l'Aïeul se trouvait rester seul officier à la compagnie, mais il comptait sur la bonne volonté de tous et sur leur dévouement pour ne point succomber sous le fardeau pesant de ses multiples attributions.

Les figures ouvertes et réjouies des gradés européens, les larges sourires des tirailleurs lui répondirent aussitôt. Sur son ordre, le petit fourrier lut avec volubilité un considérable document auquel les Français ne comprirent pas grand'chose, et les indigènes encore moins. De la traduction hachée et filandreuse qu'en fit le sergent Cang la lumière ne jaillit pas davantage.

L'Aïeul donna quelques éclaircissements : le gouvernement de l'Indo-Chine, persuadé de l'importance stratégique du Cap-Saint-Jacques, avait résolu de porter sa garnison de tirailleurs d'une compagnie à un bataillon; le camp destiné à loger tout ce renfort serait construit dans le terrain vague dit de « la maison Lacourse », où se faisaient habituellement les exercices de service en campagne. Les tirailleurs de la compagnie déjà présente au Cap seraient chargés de cette construction. En conséquence, le « tableau de service » était suspendu, l'exercice et les théories supprimés, et tous les jours de la semaine, à l'exception du dimanche, consacrés aux travaux.

Un murmure de joie courut dans les rangs et, sous l'œil

navré de l'adjudant Pietro, Hiên le Maboul frotta vigoureusement ses deux mains l'une contre l'autre.

Déjà l'Aïeul répartissait la besogne et formait des groupes : les bûcherons, qui couperaient dans la forêt les arbres les plus droits et d'essence convenable ; les charpentiers, qui débiteraient ces troncs en madriers et en chevrons ; les maçons, qui dalleraient le sol des cases ; les manœuvres, qui piétineraient la boue et la paille de riz pour en faire du torchis, garniraient de ce torchis le clayonnage des murs et des plafonds, attacheraient les faisceaux de paille sur les toits ; les terrassiers enfin, recrutés parmi les gens dépourvus d'aptitudes spéciales mais dotés de bras musclés ; — à ceux-là incomberait la tâche de pousser les wagonnets Decauville, de creuser les caniveaux et fossés. Parmi eux fut Hiên, à qui échut en partage le wagonnet n° 4, de moitié avec son voisin de lit et ami Nho. Chacun de ces groupes fut placé sous la direction d'un sergent français, secondé d'un sergent indigène et de caporaux. L'Aïeul se réservait la surveillance générale des travaux, dont il avait dessiné les plans. Quant à Pietro, dont les hautes capacités se trouvaient ainsi sans emploi, il reçut mission de veiller au maintien de la discipline sur les chantiers, mais sans avoir à s'immiscer dans le détail des constructions.

Chaque gradé dressa la liste de ses ouvriers, en fit l'appel, les avertit de leurs fonctions nouvelles. Ce fut un moment de tapage étourdissant, de numéros matricules vociférés à plein gosier auxquels répondaient des « Présent ! » non moins vigoureux. Puis le calme et l'ordre se rétablirent, et, dans le silence profond qui suivit, le sergent Cang annonça que l'Aïeul, en l'honneur de sa prise de commandement, offrait à chaque escouade une bouteille de *choum-choum*[1], et les rangs furent enfin rompus, avec des cris et des gambades folles.

***

Sur la terre battue, devant la maison de Cang, Hiên le Maboul et Maÿ sont assis côte à côte ; la nuit tombante résonne du bruissement de l'écume sur le gravier de la plage, résonne

1. Alcool de riz.

aussi des chants des tirailleurs, un peu ivres. Maÿ ne regarde pas son compagnon ; à quoi pense-t-elle, ses yeux durs ensanglantés par le soleil couchant? A quoi pense-t-elle, tandis qu'elle chantonne, d'une voix menue de toute petite fille, une romance séculaire et mélancolique?

L'amoureux, que ragaillardissent l'événement du jour et la gorgée d'alcool qu'il vient d'ingurgiter, sent bouillonner dans son cœur une allégresse inusitée, et, subitement, il lui vient une idée géniale : pourquoi n'offrirait-il pas à la fillette de goûter à son *choum-choum*? Il se rapproche d'elle, hésitant et gauche, le bol de faïence aux doigts :

— Sœur aînée, veux-tu boire du *choum-choum* que l'Aïeul m'a donné?

La chanteuse s'arrête court : est-ce bien Hiên le rustre, Hiên le balourd, Hiên le Maboul, qui lui adresse cette proposition galante?... On lui a changé son sauvage!

— Je veux bien en boire un peu!

— Je vais chercher une autre tasse, — réplique Hiên, émerveillé de son succès.

— Mais non! mais non! Je boirai dans ton bol... Ne te trémousse pas ainsi : tu vas tacher ma tunique.

Elle boit à petits coups et sourit, tout de suite échauffée et rose.

Elle a souri! elle a souri! Elle a fait cette aumône imprévue au pauvre honteux qui n'osait point tendre la main! Il n'en croit pas ses yeux et il rit aussi, il rit bêtement... Imbécile, qui ne sait point que l'heure fuit et qu'avec elle s'envole l'occasion unique!

Maintenant le bol est vide et Maÿ ne rit plus et reprend sa petite chanson triste, — et Hiên le Maboul la regarde, les yeux ronds, la bouche ouverte et les bras ballants.

IX

Hiên le Maboul s'assit au revers d'un fossé et respira bruyamment ; la sueur ruisselait sur son torse nu, sur ses flancs où saillaient les côtes, trempait son pantalon de toile retroussé jusqu'au genou. Autour de lui s'élargissait la tranchée creusée

dans la dune; des tirailleurs à demi nus, eux aussi, lançaient des pelletées de terre dans des wagonnets rouges ornés de numéros peints au coaltar. Le noir et barbu Castel, campé sur la marge du fossé, encourageait les travailleurs de sa grosse voix pacifique. Il faisait chaud dans ce trou que les dunes abritaient des brises salées, où le soleil déjà haut dardait des rayons obliques, transmuant chaque grain de sable en un diamant; nul refuge que l'ombre maigre de quelques aréquiers déplumés, échappés au coupe-coupe et à la hache.

— Hièn!... Nho! — appela un caporal.

Hiên bondit sur ses pieds; il s'accrocha des deux mains au bord droit de la benne; Nho saisit le bord gauche, et tous deux, raidis, poussèrent le wagonnet pesant sur les minces rails qui geignirent. A la sortie de la tranchée, la voie changeait de direction; le wagonnet accéléra sa course; les rails chantèrent plus âprement; les essieux mal graissés grincèrent, la lourde caisse de tôle oscilla sur ses axes, se redressa, oscilla de nouveau et finalement reprit son aplomb. La voie filait tout droit, désormais, à travers la rizière, jusqu'aux chantiers.

Le joyeux Nho caracola sur le remblai sans lâcher la plaque peinte au minium et décocha une ruade amicale à son compère; Hièn lui répondit par une bourrade sans méchanceté : ils se regardèrent et rirent de leur plaisanterie inoffensive et du clair soleil épanoui sur la plaine. Derrière eux, d'autres coureurs se rapprochaient, martelant de leurs pieds nus les traverses de fer.

Hiên et Nho allongèrent leur trot qui devint un galop insensé; ils passèrent comme une trombe devant un sergent qui hurla des injures indistinctes, devant des gardiens de buffles qui s'esclaffèrent au spectacle de ces deux enragés, congestionnés et suants. Les roues franchissaient avec un gémissement bref les joints craquants, broyaient les cailloux rencontrés. La voie descendait maintenant en pente douce : Hiên et Nho sautèrent sur le châssis, ravis de se faire voiturer sans effort et tirant la langue aux gens des wagonnets vides qui remontaient.

Le camp s'étalait devant eux, dressant au-dessus de l'ancienne rizière les carcasses de ses cases inachevées et les toits

de paille de ses ateliers. Hiên le Maboul le considéra avec fierté, comme si l'œuvre de l'Aïeul eût été la sienne.

L'œuvre prospérait : le remblai de sable fauve gagnait à vue d'œil, comblait petit à petit la plaine boueuse et plantée de joncs où grouillaient encore les serpents d'eau et les scorpions ; sur le sol neuf s'agitait la fourmilière des travailleurs affairés et criards : — terrassiers renversant dans la mare les wagonnets de sable, remorquant des brouettes chantantes et vermoulues, traçant à la pioche les contours des futurs fossés ; scieurs de long débitant des planches ; menuisiers penchés sur leurs établis, rabotant, sciant, faisant un bruit d'enfer ; forgerons hâtant les manivelles des soufflets, cognant à coups de marteau sur l'enclume, transformant de vieux morceaux de ferraille en outils.

Grimpés sur le toit d'une case dont les charpentes seules étaient achevées, une nuée de couvreurs improvisés groupaient en faisceaux des feuilles de palmier d'eau et les attachaient aux chevrons avec des liens de bambou ; d'autres leur passaient la paille au bout de longues perches ; d'autres, accroupis sur leurs talons, tressaient des claies.

Autour d'une case déjà couverte, des peintres s'escrimaient, badigeonnant de chaux les cloisons de torchis sec et enduisant de coaltar les poteaux des vérandas. Deux bœufs à bosse tournaient dans un trou circulaire, piétinant de la boue et de l'herbe ; deux tirailleurs, installés à califourchon sur les vastes dos, encourageaient leurs montures avec des cris et des coups de rotin sur les oreilles.

Là-bas, sur la route écarlate, pareils à une procession de fourmis, les bûcherons rentraient de la forêt. Le casque en bataille, un sergent pourvu d'une équerre et d'un niveau transmettait avec ses bras étendus d'incompréhensibles signaux à des porte-mire indociles, et ses jurons faisaient leur partie dans le concert étourdissant des brouettes, des marteaux, des scies, des haches, des rabots.

Debout à l'arrière du wagonnet dévalant la rampe, Hiên le Maboul huma avec délices les odeurs de bois vert et de paille sèche que lui apportait le vent :

— C'est l'Aïeul qui a fait tout ça, — dit-il avec orgueil à son camarade.

Nho répondit avec le même enthousiasme :

— Oui l'Aïeul est intelligent !

Tous deux promenaient sur les chantiers en ébullition des regards satisfaits. Absorbés dans leur contemplation béate, ils atteignirent sans y songer le moins du monde le bas de la côte, et, comme la voie débouchait par un dernier virage dans le camp nouveau, le wagonnet, abandonné à son bon plaisir, fit un écart prodigieux : les quatre petites roues quittèrent les rails, la benne renversa sur le talus sa charge de sable et les deux conducteurs négligents, ayant décrit dans l'air deux trajectoires parallèles, furent engloutis par les joncs.

Ils reparurent, enfoncés dans l'eau croupie jusqu'aux genoux, barbouillés de vase, braillant et gesticulant. Les pelleteurs et les piocheurs, délaissant leur besogne, s'appuyèrent sur les manches de leurs outils et saluèrent d'un rire formidable l'apparition des deux amphibies noirs de boue et verts d'herbes aquatiques ; puis, cédant aux objurgations furieuses du sergent Cang, ils s'empressèrent de replacer sur les roues le véhicule échoué dans le remblai. Cang fulminait :

— Encore toi, Hiên ! On ne fera jamais rien de toi, imbécile ! Si tu ne sais même pas pousser ton wagon, il ne reste plus qu'à te mettre à pétrir du torchis à la place des bœufs.

— Sergent, c'est le wagon qui a déraillé ! — crièrent d'une seule voix plaintive les deux victimes.

— Je le vois bien, — dit Cang, — je le vois bien ; mais pourquoi a-t-il déraillé ? Parce qu'il est attelé de deux mulets également idiots et également abrutis... Sortez de votre marais, grenouilles !

Ils sortirent, lourds de la vase collée sur leurs jambières et de l'eau bue par leurs habits, et défilèrent, déconfits de leur mésaventure et grelottants, devant l'Aïeul qui les examinait d'un œil narquois en frisant ses moustaches. Tandis qu'ils fuyaient, traînant la jambe et poursuivis par les huées de la compagnie entière, une autre équipe les remplaçait déjà derrière leur wagon.

L'Aïeul se remémorait tous les incidents analogues et les déboires plus sérieux et les malchances inouïes qui, aux premiers jours des travaux, avaient ralenti ou compromis le succès du camp nouveau-né. L'emplacement choisi s'était trouvé

marécageux et situé en contre-bas de la route : il fallait en surhausser le niveau par des apports de terre. Où prendre cette terre? Les indigènes propriétaires des monticules proches avaient demandé de leurs terrains des prix exorbitants; à force de négociations ingénieuses, l'un d'entre eux, possesseur d'une dune assez éloignée, mais de dimensions respectables et tout à fait suffisantes, s'était prêté, par amitié pour le lieutenant, à cette combinaison : il louerait sa dune à la compagnie de tirailleurs, à charge pour elle d'abaisser ce mamelon aride au niveau des rizières voisines; il accepterait, en outre, quelques piastres à titre de cadeau... Ainsi les deux parties contractantes bénéficiaient également de l'accord conclu; une mine inépuisable de terre était acquise au camp pour un prix dérisoire et l'heureux propriétaire y gagnait un agrandissement de ses rizières.

On avait alors commencé de poser la voie et des difficultés imprévues s'étaient déclarées : on avait manqué de bifurcations, d'aiguilles, de plaques, de raccords; une fois établi le tracé définitif à travers la plaine, les deux tronçons, parvenus à l'entrée du remblai, se refusaient à se souder exactement, et l'on avait peiné, pendant des heures, à rechercher la solution de ce problème inattendu.

La mise en circulation des wagonnets avait été laborieuse. Les équipes n'étaient pas dressées à leur nouveau travail; il se produisait des catastrophes à chaque tournant un peu brusque, des essieux se brisaient, des coussinets s'échauffaient. Un buffle avait chargé, un jour, et défoncé un wagonnet. Après maints essais et recherches, pourtant, le rendement s'était quotidiennement amélioré; il atteignait, à cette heure, un joli chiffre de mètres cubes déversés de la dune dans le marais.

Et les échafaudages savants balayés par le typhon! Et les charpentes qui pendant la nuit avaient glissé de leurs sellettes et s'étaient couchées sur leur terre-plein comme des chevaux fourbus! Et le service forestier qui se lamentait soutenant que les bûcherons jetaient bas ses essences les plus rares! Et les briques qui n'arrivaient pas! Et les sampaniers qui réclamaient, avec des sanglots dans la voix, le paiement de leur solde que détenaient des bureaux lointains et peu pressés!...

Toutes ces mésaventures et d'autres encore avaient pris fin. Tout s'était tassé et l'Aïeul avait recouvré sa sérénité, menacée, naguère, de troubles graves. Il réfléchissait à tous ces ennuis passés et souriait, tout en regardant les deux camarades qui clopinaient, trempés, boueux et mécontents.

Il songea que, dans ces Annamites, prétendus fourbes et paresseux, il avait trouvé de merveilleux ouvriers, gais, alertes, actifs, dont l'entrain imperturbable l'avait réconforté dans les minutes de découragement. Il se rappela les pages amères que des écrivains avaient consacrées à cette race perfide, abritée derrière l'éternelle ironie et l'éternel sourire de ses yeux bridés, incapable de dévouement et d'attachement. Il était fixé là-dessus : étaient-ils incapables de dévouement, ces petits soldats qui, sur un mot de lui, abattaient, matin et soir, sous le terrible soleil de Cochinchine, une besogne dont nos terrassiers d'Europe n'auraient point voulu, et n'espéraient cependant ni journée de huit heures ni augmentation de salaire?

Ce qu'ils faisaient aujourd'hui pour lui ne le feraient-ils pas demain, avec le même courage, pour son remplaçant, pourvu que celui-ci fût bon et juste? Il savait que le mal ne venait point des vaincus, écrasés jadis par leurs mandarins et tout prêts à saluer le Français comme un libérateur; mais le conquérant n'avait-il pas parfois des crises de brutalité, des caprices invraisemblables de tyran? Ainsi Pietro, qui, s'il eût suivi l'exemple paternel, eût poussé dans les rues de Bastia ou d'Ajaccio une charrette de commissionnaire, estimait nécessaire et plaisant, et très « gentilhomme », de bâtonner ces vilains.

Le berger français conduisait ses moutons annamites à coups de matraque et s'étonnait sottement de leur inattention et de leur indifférence polie lorsque, dans un accès de sentimentalité touchante, il les conviait à voir en lui un frère aîné, un père, un confesseur...

L'Aïeul alluma sa pipe et frappa amicalement sur l'épaule d'un bûcheron qui passait, trottinant, courbé sous un madrier: et l'autre déposa son madrier sur le remblai et sourit à l'Aïeul, de toutes ses dents laquées.

X

Blotti sous sa couverture jusqu'au menton, Hiên le Maboul regarde la lumière pâle du jour naissant s'infiltrer à travers les lames du store. Un coq effronté, qui s'est hissé jusqu'aux chevrons du toit, sonne sa fanfare insolente, et les fanfares affaiblies des coqs sauvages nichés aux buissons de la montagne répondent à son appel ; et les notes pimpantes du clairon, qui éclatent devant la porte, donnent, à leur tour, la réplique au chant gaillard de ce clairon empenné.

Hiên rejette sa couverture, bondit hors de la case, traverse au trot la cour sablée où des oies déambulent avec une majesté ridicule ; sans souci du tumulte soulevé par son passage dans les rangs du cortège criard, il se rue vers la vaste cuve cimentée qui, le matin, fait l'office de lavabo pour les tirailleurs et, dans la journée, sert d'abreuvoir aux bœufs et aux mulets. D'autres compagnons sont accourus avec lui pour marquer leur place autour de la cuve.

Ils défont leurs chignons, baignent dans l'eau froide leurs visages et tordent et peignent en hâte leurs chevelures trempées ; d'aucuns, d'une civilisation plus raffinée, savonnent vigoureusement leurs cous et leurs bras ; d'autres enfin que nulle pudeur ne contraint, nus comme des vers et comme des vers aussi se tortillant, se font lancer des cuvettes d'eau sur le dos, sur les reins, sur les cuisses, et des camarades obligeants les frictionnent et les massent. A peine sont-ils rhabillés, de nouveaux arrivants leur succèdent et font les mêmes gestes, échangent les mêmes plaisanteries, poussent les mêmes petits cris de saisissement.

Toujours trottant pour faire la réaction, Hiên revient vers sa case ; il introduit la clé de cuivre qui pend à sa ceinture dans le cadenas à sonnerie qui interdit aux mains étrangères l'accès de sa caisse noire timbrée de chiffres rouges. Il revêt sa tenue de corvée, qui se compose d'un pantalon troué et d'un veston crasseux ; il se coiffe d'un chapeau conique en feuilles de latanier, dont l'Aïeul lui fit cadeau et qui, mieux que le petit salacco réglementaire, abritera sa grosse tête.

Ses voisins exhibent des tenues pareillement fantaisistes et

sales. Au signal du clairon, la caravane s'organise. — et Pietro. en présence de cette assemblée de loqueteux bigarrés, pleure les rassemblements d'autrefois, dont son cerveau obtus ne perçoit point l'inutilité actuelle.



On distribue aux groupes de travailleurs leur tâche et leurs outils. Hiên, dont les fonctions sont invariables, se dirige vers le remblai ; il redresse la benne qu'il fit basculer hier soir, de peur qu'une pluie malencontreuse ne vînt l'emplir d'eau pendant la nuit, et conduit vers la dune le wagonnet n° 4, de concert avec son inséparable Nho.

Il est six heures : jusqu'à huit heures, il galopera ainsi de la dune au remblai et du remblai à la dune, alerte d'abord et trépignant comme un poney dans l'air glacé du matin, puis moins loquace et plus lourd à mesure que le soleil plus chaud rôtit davantage son dos maigre, mais toujours acharné à sa besogne. Perché sur le châssis, il voit l'Aïeul faire sa première ronde dans les chantiers : une ardeur nouvelle échauffe ses veines et raidit ses muscles : il faut que le maître aimé voie l'effort de son serviteur : il faut qu'il fasse oublier, d'un sourire ou d'un mot, les fatigues des côtes escaladées en haletant, des virages accomplis d'un élan, des culbutes évitées d'un tour de hanche. Et le wagonnet n° 4 fait sur le terre-plein une entrée foudroyante et triomphale sous l'œil amusé de l'Aïeul.

Tandis que le lieutenant va vers d'autres ateliers, où son approche détermine pareillement une recrudescence de zèle, tandis que les terrassiers chavirent la benne de terre dans l'eau croupie, où nagent les joncs pourrissants, et grattent avec leurs pioches la caisse de tôle, Hiên déclare à son compagnon d'un ton confidentiel :

— L'Aïeul m'a souri !

— A moi aussi, — prétend l'autre.

« Pauvre niais ! » — pense Hiên haussant les épaules, mais ne voulant pas s'attarder à discuter avec ce faible d'esprit qui a pu se croire l'objet d'une faveur évidemment réservée à lui, Hiên.

La pause : — un coup de clairon prolongé prévient les tirail-

leurs qu'ils ont acquis des droits à un repos de dix minutes; ils abandonnent les chantiers avec de farouches clameurs de joie. Des marchands ont installé sur les talus de la route des éventaires chargés de sucreries et de fruits : chaque éventaire devient le centre d'un cercle animé d'acheteurs, qui, pour quelques sapèques, garnissent leur panse creuse.

Hièn, toujours affamé, avale trois soucoupes de riz sucré et baignant dans un étrange sirop brun; il convie généreusement son collègue Nho à partager sa dînette. Repu et dispos, il fume une cigarette avec des mines épanouies de gros rentier. Les paysans qui retournent à leurs villages épars dans la brousse déposent sur la chaussée leurs paniers de rotin, et le vaniteux Hièn, écoutant les exclamations laudatives de ces braves gens qu'ébahissent les mirifiques bâtisses, se rengorge et tend le jarret.



A dix heures, la caravane des gueux dépenaillés reprend la route de l'ancien camp. Le vigoureux Hièn, que n'a point rassasié le léger repas du matin, imagine, chemin faisant, les grillades dorées, les sauces succulentes, le *nuoc-mâm* parfumé qui, tout à l'heure, sous l'auvent de la case du sergent Cang, réjouiront son palais et réchaufferont son estomac.

Tout à l'heure, la chique de bétel aux dents, il s'assiéra sur la levée de pierres sèches, à côté de la mystérieuse Maÿ, et contemplera furtivement les yeux de son aimée, profonds et changeants comme la baie : sous le regard de ces yeux singulièrement luisants, il retrouvera sa timidité de rustre, et les paroles d'amour qu'il rêve de murmurer mourront sur ses lèvres comme les lignes d'écume sur la plage jaunissante. Il sera heureux, cependant : car l'énigmatique fillette n'a plus pour lui ni mots cruels, ni coups d'œil méprisants. Ignorant ce qui se passe dans ce petit cerveau de chatte, il se taira, maladroit sans le savoir, et, jusqu'à l'heure de la sieste, jouira de la présence chère, des vagues couronnées d'écume, du ressac chantant sur le sable.



L'après-midi a fui, pareille au matin, depuis le réveil de la sieste jusqu'à la cigarette fumée sur la levée après le repas de cinq heures.

Hiên, débarbouillé et resplendissant dans ses vêtements propres, se hâte vers la maison de l'Aïeul, parmi les ricins et les cactus. C'est là que se passent ses soirées ; ce vieux grognon de Bèp-Thoï l'a mal accueilli d'abord, mais finalement s'est laissé attendrir par la soumission et l'humilité du visiteur et la douceur ingénue de son éternel sourire canin. Du reste la recrue rend de multiples petits services au vétéran.

Ils sont devenus de vrais amis, bien que l'incorrigible Bèp-Thoï ait conservé la regrettable habitude d'adresser à son élève des sermons grondeurs. Ensemble ils vont tirer de l'eau au puits; assis sur la margelle, à l'ombre du manguier, ils devisent, c'est-à-dire que l'ancien narre intarissablement ses campagnes, et la recrue écoute, bouche bée. Ensemble, dans l'appentis de planches où Bèp-Thoï s'est installé un appartement, ils brossent, astiquent, fourbissent. Ensemble ils balaient la chambre de l'Aïeul, mettent de l'eau propre et des fleurs d'hibiscus dans les vases japonais, époussètent les bouddhas.

Pendant que le minutieux Hiên étrille le folâtre Annibal qui danse dans son box, Bèp-Thoï lui prodigue les conseils chagrins, récrimine sur l'incapacité reconnue de la jeune génération; à l'appui de son dire, le vieux abonde en proverbes et citations, et, plus fréquemment, en anecdotes interminables et sans lien quelconque avec le reste de son discours.

Aujourd'hui l'Aïeul a décidé de faire un tour en voiture. Les deux compères extraient du hangar le panier de rotin verni, font reluire les glaces des lanternes, les cuivres des boucles, les aciers des gourmettes, promènent des chiffons de laine sur les cuirs fauves. Annibal est amené hors de son écurie, poussé poliment entre les brancards et revêtu de son harnais.

L'Aïeul s'empare des rênes et du fouet et offre une place à ses côtés au glorieux Hiên, qui remplira les fonctions de groom.

Campé sur le perron, Bèp-Thoï les regarde partir en grommelant.

Le petit cheval a commencé par témoigner d'intentions saugrenues : il a secoué d'un talus à l'autre la voiture légère, a foncé, tête basse, contre les chiens et les poules qui s'attardaient sur le chemin, s'est arrêté pour croquer de jeunes pousses de bambou pointant le long des haies. Il s'est montré capricieux et parfaitement insupportable, mais la mèche du fouet, caressant sa crinière hirsute, a calmé ces velléités d'indépendance et de fantaisie. Il trotte maintenant avec sagesse, la croupe ondulant régulièrement de droite et de gauche, les oreilles relevées :

— Belle soirée ! — déclare l'Aïeul, allumant sa pipe.

— Belle soirée ! — répète avec conviction Hiên, tenant comme un cierge le fouet qu'on lui remit pendant l'allumage de la pipe.

Belle soirée, en effet, parfumée et rafraîchie par la brise venue des montagnes d'Annam, dont l'azur s'assombrit sous le ciel rose. Devant les boutiques du marché, de vieux Chinois ridés, la petite tresse enroulée sur le front, sont assis sur des escabeaux de bambou et bavardent; une Cantonaise chemine péniblement sur le trottoir, heurte les minuscules pointes de ses sabots peints aux briques bossues. Des garçonnets jouent au bacouan avec des sapèques, et les petites filles, debout derrière leurs futurs seigneurs et maîtres, contemplent avec des yeux de convoitise les piécettes de cuivre percées d'un trou carré. Un milicien fait les cent pas dans la halle déserte, donnant en spectacle aux seuls moineaux des gouttières ses airs solennels de gendarme en faction et ses beaux mollets saillants sous les bandes de cotonnade bleue.

Des congaï jacassent comme des perruches devant l'étalage d'un bazar hindou. L'Aïeul s'amuse des œillades qu'elles lui décochent à l'ombre de leurs mouchoirs de soie rouge, des poses habilement calculées pour faire bomber sous la tunique noire les jeunes poitrines et les hanches pointues et pour faire valoir sous le pantalon flottant les pieds menus pris dans des mules de velours brodé.

— Même chose madame français ! — murmure-t-il, empruntant à ces demoiselles faciles leur jargon coutumier.

Le quartier est très mal fréquenté : après les congaï, voici les mousmés. Fardées, poudrées, une fleur piquée dans les coques luisantes et artistement échafaudées, elles rappellent à s'y méprendre les poupées japonaises vendues à la douzaine sur les quais de Marseille, — à cela près que les kimonos à fleurs et à personnages sont de crêpe de Chine. — Difformes avec la haute ceinture à nœud bouffant sur les reins, elles sont rangées en file paisible et rieuse sur l'obligatoire canapé de bambou, attendant le client sans dégoût ni joie, honnêtes commerçantes, en somme, qui jugent que leur métier en vaut bien d'autres et n'est pas moins honorable.

De bons rires animent les petits yeux bridés et creusent des fossettes dans les grosses joues peintes. Hiên soupçonne que ces gamines se moquent de lui et leur jette un mauvais regard de bouledogue hargneux et qui montre ses dents. La colère visible de cet impayable groom redouble l'hilarité, qui devient suraiguë. Annibal s'en émeut, et, couchant les oreilles, emporte en trois temps de galop le panier vers des allées plus calmes.

La vie annamite bruit derrière le rideau de bananiers : — querelles de ménagères, grognements de porcs, plaintes d'enfants, aboiements de chiens errants, gémissement de guitares, ronflements de tam-tams, tintements de clochettes dans les pagodes, dont les dragons émaillés contemplent, par-dessus les larges feuilles retombantes, l'avenue qui s'obscurcit. Au seuil des maisons de thé, des rhapsodes aveugles raclent du violon à deux cordes et psalmodient les couplets innombrables d'une romance populaire, s'interrompant pour clamer d'éloquents appels à la pitié des consommateurs. Ceux-ci, rebelles à l'attendrissement, continuent de savourer leurs tasses de thé. L'Aïeul lance aux chanteurs une poignée de sous qui sonnent dans l'écuelle de fer-blanc et Hiên le Maboul s'émerveille en silence de la générosité de son maître.

Plus loin, d'autres baraques, pâtisseries, rôtisseries, restaurants rustiques, — un toit de paille posé sur quatre pieux, — regorgent de clients bavards et tapageurs : — tirailleurs à salacco rejeté sur la nuque, miliciens à bandes molletières bleues, boys à vestons irréprochables et à figures inquiétantes. Plus loin, le fabricant de cercueils, Chinois replet et de mine réjouie, rentre dans sa boutique ses caisses rectangulaires : —

pauvres caisses de bois de jaquier à l'usage du simple coolie, caisses de bois de fer pour notables, mandarins et capitalistes.

La voiture pénètre dans la forêt où tombe la nuit. Les arbres, les taillis ne sont plus que des masses confuses, recroquevillées, semble-t-il, pour le sommeil. La route sablée amortit le grincement des roues et le choc régulier des sabots. Hiên le Maboul, extasié, écoute le souffle imperceptible de la forêt : feuilles mortes qui se détachent avec un bruit sec et frôlent le tronc moussu, fougères que le soleil a rissolées et qui s'étirent au premier contact des ténèbres froides, poules sauvages qui écartent les buissons pour se faufiler jusqu'à leur nid, miaulements rauques de chats-tigres en quête d'amour, galops étouffés de sangliers à travers la vase des palétuviers. Il aspire de toutes ses narines l'odeur puissante de l'humus pourrissant, les relents de bêtes fauves, les parfums de fleurs de citronnier qui flottent dans l'air immobile. Silencieux et les mains sur les genoux, il écoute, sent, voit vivre la forêt : il sait que, dans l'obscurité croissante, les faisans, fous de peur, juchés sur les branches des banyans, guettent l'approche du renard, forban muet à robe de velours pâle, ou du python, magicien aux yeux verts; il sait que les panthères rampent dans les hautes herbes de la clairière vers la harde de cerfs paralysés et affolés.

L'Aïeul ne sait pas toutes ces choses; mais la nuit palpitante et criblée de lucioles, les étoiles d'or aperçues à travers la voûte des branches sombres lui versent dans l'âme une joie sereine et paisible, et il en jouit en sage.

***

Annibal a réintégré en valsant d'allégresse son écurie où l'attend son régal préféré : du paddy mouillé et de jeunes rameaux de bambous. La maison de l'Aïeul, dont les portes-fenêtres sont ouvertes à deux battants, flamboie; les bougies des lanternes chinoises tamisent à travers le papier huilé une clarté discrète, mais les grosses lampes de bronze posées sur les socles de bois laqué illuminent jusqu'à la véranda.

L'Aïeul, épicurien sans prétention, qui goûte les plaisirs de

la table et sait apprécier l'esthétique d'un repas bien servi dans un décor soigné, finit de dîner. Bèp-Thoï, maître d'hôtel inimitable, trottine, la serviette sous le bras, de la salle à manger à la cuisine, où trône parmi les casseroles le brave A-Gyoc, artiste de valeur, encore que modeste. Hiên, maître Jacques convaincu, a troqué ses attributions de groom contre celles de *boy-panka*, dont il s'acquitte avec une égale dignité.

Tout en halant la ficelle que ses doigts ont quelque peu noircie, il s'ébahit de la nappe blanche que nulle tache ne déshonore, du cristal taillé des carafes et des verres que la glace décore de buée, de l'argenterie miroitante et scintillante, des tasses chinoises où fume le café, des boîtes brunes où sont couchés, côte à côte, les cigares habillés de somptueux papier d'argent.

L'Aïeul lui fait signe de lâcher sa ficelle et d'approcher; il accourt et l'Aïeul lui montre une jolie pile de piastres neuves aux tranches vierges :

— Voilà pour toi, — dit-il.

— Pour moi! — s'écrie Hièn, abasourdi; — pour moi!

— Pour toi, petit frère!... Tu ne penses pas que je te laisserai soigner mon cheval et m'éventer pour l'honneur seulement. Ces piastres sont à toi : tu les as bien gagnées.

— Aïeul vénérable, je ne veux pas de ton argent. Je n'accepte de toi qu'une chose : la permission de vivre ainsi à tes côtés, demain et toujours. Tu m'as tiré de la boue, tu m'as protégé contre les méchantes gens qui me persécutaient, tu as fait entrer dans ma pauvre tête un peu de science et de lumière; tu as été pour moi plus qu'un frère aîné et plus qu'un père, et je t'aime comme le chien de berger aime son maître. Laisse-moi te remercier à ma façon, en m'occupant des objets qui t'appartiennent, en entourant ta personne de soins et de dévouement : c'est encore une joie pour moi que de respirer dans cette maison qui est à toi, de tirer ce *panka* qui est à toi, de faire briller la voiture qui est à toi... Et moi aussi, je suis à toi comme un esclave à son propriétaire.

— Je sais que tu es un brave garçon et je n'ai pas voulu t'offenser. C'est un cadeau que je te fais, comprends-tu? Avec cette petite somme, tu pourras, selon ta fantaisie, grignoter

des friandises pendant les pauses ou t'acheter une pipe à eau. Garde ces piastres...

— Mais, vénérable Aïeul...

— Comment?... Refuserais-tu un cadeau de moi?... Mets cet argent dans la poche de ton veston. M'entends-tu?

— Oui! oui! — gémit Hièn.

Et il empoche fébrilement cet argent maudit, qui a failli faire gronder sur sa tête, pour la première fois, la colère de l'Aïeul. Celui-ci se rassérène et reprend le ton amical :

— Où en sont tes amours?

Comment confesser qu'il n'y a rien de changé à la situation?

— Heu! heu! — souffle piteusement le tirailleur embarrassé.

— Je parie que tu n'as encore rien trouvé à dire à ta bien-aimée... Avoue-le!

— Je n'ai encore rien dit, — avoue le pauvre amoureux.

— Mais, mon bon ami, comment veux-tu que tes affaires marchent, si tu n'apportes pas plus d'entrain à la besogne?... De l'audace, que diable! Fais ta cour à cette petite fille, dis-lui entre chien et loup des choses aimables; fais-toi valoir de toutes façons, montre-lui que tu es un homme.

— C'est ça! — s'écrie Hièn, électrisé et qui se sent un courage inconnu; — je lui parlerai!...

Promesse en l'air! vantardise de poltron! La lune, qui a haussé par-dessus les plumets des aréquiers son disque blême, semble ricaner.

XI

Décembre vint, avec son cortège de fêtes chômées, chrétiennes et bouddhiques, désastreuses pour l'avancement des travaux, mais bien accueillies par les tirailleurs. Hièn se réjouit plus particulièrement de ces congés supplémentaires qui lui fournissaient l'occasion de passer de longues heures auprès de Maÿ et de l'Aïeul...

La veille de Noël, au rapport de dix heures, le maussade Pietro informa la compagnie assemblée que le lieutenant accordait la permission de l'après-midi.

Cette perspective de liberté inattendue provoqua de sourds

murmures de joie, que réprima aussitôt une grimace apparue sur la face bilieuse du tyran.

Hiên expédia ses soucoupes de riz, sa cigarette et sa chique de bétel et courut chez l'Aïeul.

— Tu arrives bien, — déclara Bèp-Thoï ; — nous avons un invité, le vieux bonze des catholiques, un drôle de bonhomme barbu et qui rit toujours en tenant sa barbe à deux mains. Tu vas m'aider à mettre la table, et, pendant le déjeuner, tu rempliras les verres de glace... Veille à ne pas mouiller la nappe ; sinon, tu auras de mes nouvelles !

— Mais je ferai sûrement des bêtises !...

— J'aurai l'œil sur toi.

Son seau de glace aux doigts, Hiên tremblait et tâchait de se remémorer les principes que lui inculqua Bèp-Thoï. Tout se passa pour le mieux, et, malgré l'invincible frisson qui agitait ses grosses mains de bûcheron, l'apprenti n'eut à se reprocher qu'une maladresse insignifiante : un bloc de glace précipité sur le carreau.

Le dessert venu, il put, respirant à son aise, retourner à son escabeau de *boy-panka* et, tout en allongeant et pliant le bras, examiner le « drôle de bonhomme ».

Ce bonhomme était un brave homme. Missionnaire en Cochinchine depuis trente ans, le P. Siméon n'avait pas une seule fois, au cours de ces trente années, quitté son poste pour revoir la France. Son grand corps maigre et osseux, dans sa légère soutane usée et rapiécée, semblait pourtant n'avoir point souffert de l'exil ; le terrible soleil n'avait réussi qu'à jaunir et tanner la figure où souriaient les yeux vifs sous les sourcils touffus, où pointait le nez busqué au-dessus de la bouche noyée de moustaches et de barbe grisonnantes.

L'Aïeul admirait et respectait la foi robuste et le dévouement inlassable du prêtre ; le P. Siméon estimait la franchise et la rectitude de jugement de l'officier athée. Tout avait contribué à faire du vieux missionnaire et du jeune lieutenant une paire d'amis vrais. Leur amour commun des humbles et des simples avait déterminé le premier pas vers l'amitié ; puis ils s'étaient découvert des sympathies littéraires communes : tous deux latinistes fervents, l'un par éducation professionnelle, l'autre par goût, « annamitophiles » convaincus, après comparaison

entre l'indigène prétendu barbare et le civilisé européen, il leur arrivait d'abandonner Lucrèce pour Truong-Vinh-Ky et Cûa pour Catulle.

Il arrivait au P. Siméon, ruiné par les gueux qui tapaient à sa porte, de faire appel à la bourse de l'officier; et celui-ci refusait ensuite obstinément de se rappeler les prêts consentis, mais blâmait sévèrement l'emprunteur d'avoir cédé au premier affamé venu la totalité des piastres à lui avancées pour son particulier entretien.

Suprême trait d'union, enfin : tous deux fumaient la pipe; — suprême cause de querelles aussi, le vieux fumeur intransigeant faisant un crime à son jeune confrère de fumer des cigares, injure grave à Sa Majesté la pipe, qui n'admet point de partage.

Tout en buvant un merveilleux marc de Bourgogne quinquagénaire, que des cousins charitables envoyaient au prêtre, ils se harcelaient d'épigrammes.

— Pourquoi, Père Siméon, désignez-vous les Annamites, qui sont des bouddhistes, du terme méprisant de païens?... Et moi aussi, je suis un païen !

— Des païens comme vous valent mieux que bien des catholiques.

Ou bien l'Aïeul, installé sous la véranda de la case, considérait la misérable église de torchis et prenait à partie joyeusement son vieil ami :

— Comment se fait-il, Père Siméon, que vous vous prélassiez dans une maison de pierres, de briques et de tuiles, alors que le bon Dieu grelotte sous un toit de paille?

— Mon cher ami, les donateurs généreux qui m'ont logé dans ce palais ne m'ont point consulté, et, quant à l'église, c'est moi qui l'ai construite et les fonds n'abondaient guère... Du reste, je vous répondrai que le bon Dieu est accommodant : il voit mes intentions et se contente de la paille.

— Peut-être même trouve-t-il les choses bien arrangées de la sorte, estimant que son ministre est mieux à sa place sous le toit de tuiles que lui-même, qui n'est point sujet aux rhumatismes et ne redoute ni les fourmis ni les scorpions.

— Taisez-vous, blasphémateur!....

En ces débats, leur amitié ne faisait que se consolider

sans cesse, et le P. Siméon, que trente années d'exil auraient dû endurcir, ne prévoyait pas sans un véritable chagrin qu'un jour viendrait où cet aimable et franc compagnon le quitterait.

Pendant que Hiên le Maboul, manœuvrant la corde du *panka*, examinait avec une curiosité infatigable le bonze chrétien, celui-ci exposait à l'Aïeul une requête : il existait, croyait-il, au camp, une splendide collection de lanternes de papier peint fabriquées jadis par les tirailleurs, lors d'un concours : ne serait-il pas possible de prêter ces lanternes au missionnaire, qui les emploierait à illuminer son église pendant la messe de minuit?

— Mais, Père Siméon, songez que ces lanternes sont l'œuvre de mains païennes!

— J'y songe, j'y songe, mon ami... elles ne pourront qu'être sanctifiées par leur court séjour dans mon église.

— Elles seront chez vous à trois heures.

— Merci... Et vous-même, viendrez-vous admirer l'effet de vos lanternes?

— J'irai voir la sortie de la messe.

— C'est déjà un progrès.

— Un progrès sans lendemain!

— Vous y viendrez!

— J'en doute!

— Vous y viendrez. Vous êtes un amoureux de la vie et seul le dogme de la résurrection peut vous consoler de vieillir et de mourir!



Sous le porche de pisé, les indigènes s'écrasent pour voir ce qui se passe à l'intérieur de l'église. Hiên le Maboul, que ses gros poings et sa haute taille désignent au respect, ne quitte point le premier rang des curieux; insensible aux poussées, il regarde avec des yeux naïfs, agrandis encore par la stupéfaction, le spectacle nouveau que lui propose la pagode catholique.

Bien misérable, en vérité, cette pagode, avec son toit de paille posé de travers sur des piliers mal équarris, mais, telle quelle, elle éblouit le simple tirailleur que ravissent les giran-

doles de lanternes luisant entre les poutres, les alignements de verres de couleur encadrant les fenêtres béantes et veuves de vitraux, les rustiques tableaux du chemin de croix, le lustre de fer-blanc découpé. De loin l'autel produit un effet prodigieux, avec ses cierges clignotants devant lesquels évoluent majestueusement la chasuble brodée du prêtre et les calottes rouges des enfants de chœur; non moins extraordinaire, l'effet des vieux noëls chantés avec d'horribles voix fausses et un épouvantable accent par les petits métis de l'école des Frères.

Hiên, haussé sur la pointe de ses pieds nus, aperçoit les chanteurs, têtes rases et figures jaunes, assemblés autour de leur chef, grand diable maigre tout habillé de noir; il distingue les cornettes blanches, les robes de bure bleue des Sœurs. Dans les bas côtés, les indigènes s'entassent sur des nattes, tantôt accroupis sur leurs talons, tantôt prosternés, le front et les coudes contre le sol. Aux conquérants la nef est réservée : catholiques pratiquants ou libres penseurs n'ont eu garde de manquer à cette cérémonie, — les uns par conviction, les autres parce que la messe de minuit représente une distraction qui en vaut bien une autre. — Les corsages de soie claire des pieuses femmes de fonctionnaires et de colons voisinent avec les rudes épaulettes jaunes des braves et peu convaincus « marsouins » ; les smokings des pilotes et commis de résidence, avec les dolmans des officiers.

Hiên, jouant des coudes, aperçoit enfin son lieutenant. L'Aïeul, incliné sur les rochers de carton peint de la crèche, dénombre avec attendrissement les pasteurs de plomb poussant parmi les sapins de mousse leurs moutons de bois aux pattes raides, les anges de cire rose suspendus par des fils au-dessus de la grotte où des Rois Mages de plâtre adorent une poupée de biscuit, l'Enfant Jésus... Et leur suite attend dehors, les pieds dans la mousse semée de flocons de neige qui sont des tampons de coton : — étrange suite où fraternisent des licteurs romains armés de la hache, des cuirassiers et des zouaves de la troisième République. — Cependant une incroyable ménagerie d'animaux domestiques et féroces entoure la cohorte des gardes, — lions, tigres, girafes, éléphants, chameaux, brebis, chiens, chats, de toutes dimensions et de toutes matières, depuis le

caoutchouc aristocratique jusqu'au celluloïd plébéien. Mais le bœuf et l'âne n'ont point quitté leur étable, jugeant sans doute qu'elle est à eux, après tout, et, rangés sur la même ligne, que les Rois Mages, considèrent l'Enfant Jésus d'un œil immuablement stupide.

*
* *

Le jour de l'an passa sans qu'une cérémonie quelconque le différenciât aux yeux de Hiên d'un ordinaire dimanche. Puis vint le Têt, jour de l'an annamite.

Ce fut un grand jour. Dès l'aube, Hiên le Maboul et Bèp-Thoï, ayant fait brûler des bâtonnets d'encens sous l'appentis afin de se concilier les bons et les mauvais esprits, coururent allumer des files de pétards devant la porte de l'Aïeul, qui fut éveillé en sursaut.

Dès qu'il fut levé, les deux tirailleurs se présentèrent devant lui, et, l'ayant salué avec ensemble, lui offrirent des bananes, des oranges et des œufs frais; puis Bèp-Thoï, lissant sa barbiche grisonnante, adressa une longue harangue à son chef :

— Aïeul à deux galons, voici l'année nouvelle : puisse-t-elle conserver à tes serviteurs un maître tel que toi!... J'ai de longues années de service : j'ai fait la campagne du Tonkin contre les Chinois, puis contre les Pavillons-Noirs; en ce temps-là, il n'y avait point encore de tirailleurs tonkinois... J'étais alors ordonnance d'un capitaine que les pirates tuèrent d'un coup de fusil : je ramenai son corps et j'eus la médaille du Tonkin. Puis je servis sous les ordres de beaucoup de lieutenants, dont j'ai gardé les portraits, mais dont j'ai oublié les noms; j'ai fait la guerre, à leur suite, dans la plaine de Lam, puis sur le Mékong, puis au Siam... Maintenant me voilà âgé; le mousqueton commence à se faire pesant sur mon épaule, et bientôt je n'aurai plus d'autre distraction que de me rappeler tous les officiers avec qui j'ai combattu et marché. Parmi tous ceux-là, que j'ai servis en fidèle soldat, tu es au premier rang dans mon affection : je pense que ton départ sera pour moi un plus cruel deuil que la mort de mon père et de ma mère, car je t'aime plus que mon père et ma mère... A toi de parler, Hiên!

Et Bèp-Thoï, très fier de son discours, poussa du coude son camarade. Hélas! de la brève allocution qu'il avait cependant apprise, mot à mot, pendant des semaines, il ne restait plus une bribe dans le cerveau rebelle du malheureux Hiên, et, lorsqu'il eut dit à son tour : « Vénérable Aïeul, voici l'année nouvelle... », il resta court, tremblant et suant.

— C'est bien! — dit l'Aïeul, — vous êtes tous deux de braves gens. Toi, Bèp-Thoï, tu es le modèle des vieux serviteurs, et toi, Hiên, un excellent garçon, de cœur généreux. Que l'an nouveau vous donne le bonheur...

Dehors éclatèrent des pétards et des voix résonnèrent sous la véranda. La porte fut ouverte à deux battants, et l'Aïeul aperçut la compagnie entière massant au bas du perron ses salaccos plats, étincelants, et ses figures noires. Une formidable acclamation salua l'apparition du lieutenant derrière la balustrade.

— Heureuse année, vénérable Aïeul!

— Heureuse année, petits frères!

Puis tous firent silence afin de laisser parler le sergent Cang.

— Aïeul à deux galons, que l'année te soit bonne comme tu as été bon avec tes soldats! Qu'elle te donne la félicité et la gloire... Quant à nous, nous serons heureux tant que tu demeureras avec nous, car ta présence est la garantie de notre tranquillité, de notre paix. Tu es notre bonheur : avant ton retour, qu'étions-nous? Des gueux misérables et courbés sous les injures. Nous ne savions plus rire et la seule pensée des choses que nous allions dire nous décourageait de causer entre nous comme autrefois. Nous étions plus tristes que des pierres et plus humiliés que des chiens. Et j'en connais qui voulaient déserter, gagner la brousse, et d'autres qui rêvaient de se mettre le canon de leur mousqueton dans la bouche et d'en finir... Est-ce vrai, frères cadets?

— C'est vrai! c'est vrai! — rugit la compagnie.

— Mais ceux qui méditaient de déserter, ceux qui méditaient de se tuer retardaient leur fuite ou leur suicide dans l'espoir que tu reviendrais... Tu ne revenais pas : on interrogeait les sampaniers descendus de Baria, de Cua-Lap et de Nha-Trang; ces gens-là disaient qu'on ne te reverrait jamais, car tu étais

monté sur la grande montagne d'Annam où sont embusquées des tribus de sauvages nus et des légions de méchants esprits. Et, comme ils t'aimaient aussi, ils pleuraient avec nous.

— C'est vrai, ils pleuraient! — gémit le chœur, à ce rappel de la terrible époque.

— Et tu es revenu! Les chiens qui rampaient, l'échine tremblante, ont relevé le nez, gambadé en aboyant de contentement. Personne n'a déserté, personne ne s'est tiré de coup de fusil dans la bouche... Ah! comme les clairons sonnaient gaillardement sur la route du camp, le matin où tu reparus parmi tes tirailleurs! Comme les rires s'envolaient jusqu'à la cime des aréquiers! Et moi, vieux sergent presque blanc de barbe et de cheveux, j'essuyais, tout en marchant à ma place de serre-file, des larmes de joie : car je savais bien que le mauvais rêve avait pris fin, et de loin je te voyais sourire sous ton casque et je me disais, pleurant comme un imbécile : « Puisse-t-il, puisse-t-il rester avec nous! » Et maintenant je te dis encore : « Reste avec nous désormais! »

— Reste! reste avec nous! — supplièrent les tirailleurs.

— Je tâcherai, — dit l'Aïeul.

Des cris d'allégresse montèrent des cactus piétinés et les pétards firent rage.

Et Hièn répétait :

— Reste! reste, Aïeul à deux galons!...

XII

— L'Aïeul dort toujours? — demande Bèp-Thoï, assis sur les carreaux de la véranda et rafistolant des cannes à pêche.

— Toujours! — répond Hièn, qui plonge un regard curieux à travers les lames disjointes des persiennes.

Hièn se rassied et tend à son compagnon les cordonnets tressés, les crins et les hameçons :

— L'après-midi est chaude, — soupire-t-il.

— Oui, mais il y a de la brise : l'Aïeul aura beau temps pour la pêche.

— Oui! beau temps pour la pêche! Quand le soleil pénètre l'eau, les poissons viennent se chauffer près des roches,

et l'on en prend des quantités, parce que la lumière les aveugle et qu'ils ne distinguent pas le pêcheur... L'Aïeul en rapportera son plein panier.

— Il ne rapportera rien du tout... On voit bien que tu n'as jamais été à la pêche avec lui!... Il jette sa ligne, allume sa pipe et ouvre un livre : il exhale de grosses bouffées de fumée bleue qu'il s'amuse à suivre de l'œil, lit une page de son livre, lâche son livre pour regarder les vagues en sifflotant d'un air content; sa pipe éteinte, il la rallume et recommence... Tu verras ça tout à l'heure... Quant au poisson, il mange les appâts tout à son aise, et si, par hasard, l'hameçon résiste, l'animal a tout le loisir de se décrocher ou d'emporter l'engin avec lui.

— Mais moi, que ferai-je pendant ce temps-là?

— Tu n'as qu'une chose à faire : t'étendre à l'ombre et dormir. A ton réveil, l'Aïeul sera parti; tu retireras les lignes et tu rentreras : voilà tout!... Tu peux bien te dispenser de prendre un panier.

— Dis donc, Bèp-Thoï, je crois que l'Aïeul a bougé.

Bèp-Thoï regarde, à son tour, dans la chambre. Sur la natte de rotin multicolore, l'Aïeul s'étire et bâille : la sieste a été longue et le sommeil invincible pèse encore sur les paupières. Mais le vieux tirailleur a poussé sans bruit la porte, qui livre passage derrière lui au jour éclatant, et la face ahurie et bon enfant de Hiên s'encadre dans l'embrasure.

— Les lignes sont prêtes!

L'Aïeul bâille une dernière fois et se lève décidément, très à son aise dans le pyjama de tussor gris, enchanté de la lumière et de l'air frais. Après avoir barboté dans son *tub*, il s'habille de toile kaki et écoute patiemment les sages discours de son vieux *boy*.

— Aïeul, choisis pour t'asseoir une roche sèche et nue; la dernière fois que tu es allé à la pêche, ton pantalon était tout vert d'algues écrasées et j'ai eu toutes les peines du monde à le laver.

— Entendu, vieux Bèp!

— Et puis, veille à tes lignes : elles reviennent toujours sans un hameçon et même sans un crin.

— C'est compris!... Que veux-tu encore que je fasse pour te complaire?

— Prends garde aux coups de soleil : mai est proche!

— C'est bon! c'est bon!... Partons, Hiền!

— Faut-il prendre un panier, vénérable Aïeul?

— Mais oui!... En voilà, une question!... J'espère bien rapporter une friture magnifique... quoique j'aie été, jusqu'ici, assez malheureux.

— Il y avait un peu de ta faute, — geint ce grognon de Bèp-Thoï. — Au lieu de surveiller le bouchon, tu siffles et tu lis et tu regardes les vagues aller et venir.

— Je t'assure que je suis très attentif à ma besogne; je n'ai pas de chance, que veux-tu?...

L'Aïeul marche à grandes enjambées, la pipe aux dents et un livre sous le bras, et Hiền trotte derrière lui, équipé comme pour une lointaine campagne de pêche : des lignes jalonnées de bouchons rouges dansent sur son épaule droite, une épuisette sur son épaule gauche; des bidons, des boîtes à vers, des paniers à poissons s'entre-choquent sur ses hanches et sur ses reins avec un tapage de ferraille.

Le soleil tape sur le dos des deux promeneurs. Sur les hautes branches des banyans, les cigales chantent éperdument leur hymne interminable à la chaleur; des tourterelles s'appellent doucement, d'une dune à l'autre, par-dessus les rizières; des huppes s'amusent à lancer leur cri précipité aux échos de la forêt, qui le redisent d'une voix accablée et assourdie; des perruches se querellent, enrouées plus que des concierges. Il fait atrocement chaud : les palmes des aréquiers, comme lasses, inclinent vers le sol leurs feuilles repliées et flétries; les bananiers prennent des poses vaincues de saules pleureurs: les cosses des flamboyants crèvent avec des détonations brusques; les fleurs des frangipaniers tournoient et roulent dans la poussière du chemin qui ensanglante leurs lèvres blêmes, et l'on croirait qu'elles ont mâché du bétel; les hibiscus prudents ont refermé leurs pétales autour du pistil, dont la pointe seule apparaît, écarlate parmi les feuilles d'un vert tendre.

Sur les bords d'un étang où des lotus agonisent entre les joncs, un chœur de grenouilles maudit la sécheresse avec une éloquence bruyante. Des chiens jaunes, pareils à des renards, ont élu pour y dormir les degrés de brique de la fontaine et

baignent leurs flancs décharnés et palpitants aux flaques d'eau que le soleil n'a pas bues encore. Derrière les stores mi-levés des cases, se balancent des hamacs d'où pendent des jambes nues de fillettes.

L'Aïeul et son compagnon se hâtent le long des murs trop blancs où sommeillent les margouillats gris, insoucieux du vol strident des moustiques. Voici la baie enfin et la brise fraîche venue de l'ouest et de l'océan Indien. Fête de lumière et de couleurs : l'azur éblouissant du ciel se confond avec l'azur de la mer; la flottille de sampans découpe nettement sur l'eau bleue ses vergues brunes, ses cordages d'aloès marron, ses coques noires où s'ouvrent des yeux pourpres et qui se dandinent au passage de la houle moirée; la montagne dresse plus haut dans l'air vibrant ses croupes de granit vêtues de verdure neuve.

Sur son contrefort pelé, la villa du gouverneur mire au soleil l'or de ses mosaïques et l'émail de ses chimères. Les toits de tuiles semblent des fleurs géantes écloses aux branches des lilas du Japon, les ardoises de l'Hôtel Ollivier scintillent entre les cimes des eucalyptus. Des pêcheurs, autour d'un sampan échoué, cognent à coups de maillet le bordage sonore, rythmant la mélopée que module leur chef; le ressac bruissant entre les galets de la plage chante en sourdine avec eux.

Devant la maisonnette du sergent Cang, voici Maÿ accroupie à l'ombre et bâillant.

— Où vas-tu, vénérable Aïeul à deux galons?

— Je vais à la pêche, sœur cadette.

— Il fait beau temps : le poisson abondera.

— Heu! heu!

— Vénérable Aïeul, permets-moi de t'accompagner : je m'ennuie à la maison; il fait chaud ici et j'ai envie de me promener.

— Viens avec nous.

La fillette bondit et emboite le pas aux deux hommes. Tout en marchant, elle remarque l'air pénétré de Hiên, entend la musique infernale que font tous les instruments de fer-blanc attachés à la ceinture du tirailleur, et rit comme une source. Hiên se retourne, soupçonneux.

— Pourquoi ris-tu?

— Tu ressembles au mât de cocagne que l'on avait planté au marché, le jour du Têt.

A cette comparaison moqueuse, mais juste, le pauvre diable ne trouve rien à répondre, et, tout à coup, les bidons, les paniers, les lignes dont il s'est encombré, et que, tout à l'heure encore, sous le soleil ardent, il portait si vaillamment, lui paraissent pesants et ridicules, et, comme on arrive à la levée où l'Aïeul choisit habituellement sa place, Hiên se débarrasse avec joie de l'attirail qui le rendit grotesque aux yeux de sa bien-aimée. Il déroule les lignes, arme les hameçons de hideux vers rouges, assujettit les cannes avec de gros cailloux.

Fameuse place, à l'ombre d'une touffe de bambou, éventée par le souffle du large! L'Aïeul, oublieux des recommandations éplorées de Bèp-Thoï, a jeté son dévolu sur une large pierre tapissée d'une belle mousse verte : il s'assied et regarde la houle où filtre le soleil. Les bouchons écarlates se balancent doucement, avec des allures pacifiques d'engins inoffensifs: des essaims de menus poissons argentés défilent en bon ordre et d'un air indifférent autour des appâts : sans doute les jugent-ils répugnants... « Ils n'ont vraiment pas tort! » songe le pêcheur, et, sans plus s'occuper de sa besogne, il admire maintenant les fusées d'écume que la houle projette sur les roches. Des ourlets d'eau pétillante montent à l'assaut de la digue, submergent les rochers, qui reparaissent ruisselants et pareils, avec leurs chevelures d'algues tordues par les lames, à des crânes de noyés.

L'Aïeul ouvre le roman à couverture jaune qui gît dans la mousse; à travers les feuilles des bambous, le soleil crible les pages de petits ronds dansants... Choix malheureux : c'est une banale histoire d'adultère, où sont décrits avec complaisance les états d'âme d'une petite provinciale neurasthénique et détraquée. L'Aïeul, estimant que l'héroïne eût mérité cent fois le fouet ou la douche, enfouit l'ennuyeux volume dans le panier à poissons.

Rasséréné par cette exécution, il bourre minutieusement sa pipe et l'allume, et la fumée s'envole en petits flocons blancs qui réjouissent les yeux du fumeur. Le ronflement rythmé du ressac lui suggère des souvenirs musicaux.... Oui, c'est bien la chanson du *Rouet d'Omphale*... Il fredonne la plainte du héros

courbé aux genoux de la femme ; comme les violons de Colonne, il passe du *piano* au *fortissimo*, et les escouades de poissons qui rôdaient autour des hameçons prennent décidément la fuite. Seul un crabe énorme, averti, sans doute, des faibles dangers courus, se glisse traitreusement parmi les algues et grignote paisiblement les appâts. Le chanteur, tenté par la mousse et l'herbe, s'est allongé sur le dos, le casque sur les yeux. Le crabe peut maintenant dévorer tout à son aise les vers rouges : l'Aïeul s'est assoupi et les clameurs des roches battues par l'écume ne cessent pas de le bercer.

Ses compagnons sont restés d'abord bien sagement à regarder flotter les bouchons ; puis Maÿ a entrainé Hiên le long de la grève, et, un instant, ils ont cherché entre les galets des hippocampes et des coquillages ; ils ont lancé des cailloux aux crabes attardés, enfoncé des branches dans la panse gélatineuse des méduses. Puis la fillette a déclaré :

— Je suis lasse.

Et le bon amoureux l'a installée confortablement sous une sorte de tonnelle de ricins.

Pour la distraire, il fait des ricochets superbes avec des débris de tuiles. Il a ôté son veston de toile, et son torse noirci, ses biceps saillants se tendent glorieusement au grand soleil qui dore la plage. Maÿ le considère et se sent alanguie et nerveuse.

— Viens t'asseoir près de moi, Hiên.

Docile, Hiên vient s'accroupir aux pieds de la fillette :

— Vois comme j'ai chaud, Hiên !

Elle a posé ses deux mains brûlantes sur les épaules bosselées de muscles durs qui tressaillent :

— Moi aussi, j'ai chaud, — bégaie le géant accroupi et frissonnant.

Mais que fait donc Maÿ ?... Elle dégrafe sa longue tunique de crêpon noir ; les boutons d'argent roulent sous ses doigts hâtifs et cèdent, un par un ; la voici demi-nue, offrant sa poitrine à la brise fraiche. Elle s'étire et cambre son buste de statuette où perlent des gouttes légères de sueur. Renversée sur le gazon, les mains croisées sous la nuque, elle rit comme roucoulent les tourterelles et parle d'une voix essoufflée :

— Mets-toi près de moi, Hiên.

Il hésite : devant ce petit corps dévêtu et frémissant, il s'est senti tout à coup désemparé, hébété ; un nuage rouge est descendu de ses paupières devant ses yeux, ses oreilles bourdonnent, ses mains tremblent de fièvre et cette sensation neuve l'inquiète...

Mets-toi donc là, imbécile !... Cette fièvre, c'est l'amour, le seul amour vrai, l'amour des bêtes !... Tu vas être, pour cette petite fille en délire, pareil à un dieu !... Et demain tu le seras encore, et toujours !... Et tu auras conquis le bonheur...

— Prends-moi dans tes bras, Hiên !

Elle attire de toute la force de ses poignets minces le lourdaud ; et il se défend, et il lui semble qu'il va salir son idole s'il entoure de ses vilains bras poilus cette délicate divinité d'ivoire.

— Viens près de moi, Hiên !... plus près !...

Elle est folle !... Hiên se redresse à demi, les tempes battantes, la considère avec ses yeux de bon bouledogue effaré. Et les lèvres empourprées de bétel lui crachent l'injure :

— Individu idiot !

Il se doute alors vaguement qu'il a commis quelque fâcheuse bévue, et, pour la réparer, pour apaiser la colère incompréhensible de Maÿ, il rit, il rit bêtement, et ses doigts malhabiles torturent son turban.

Les boutons d'argent ont refermé sur les seins minuscules la tunique de crêpon noir et Maÿ se lève, rouge encore, un sourire méprisant à la bouche. Sans plus regarder le gueux agenouillé, elle s'en va sur la route où pleuvent les fleurs de frangipanier : elle disparaît.

Il la voit fuir, abruti et malheureux, prêt à sangloter... Que lui a-t-il fait ?... que lui a-t-il fait ?...

Il se secoue, comme au sortir d'un sommeil traversé de cauchemars.

Le soleil ne brûle plus : son disque orange affleure l'horizon. Le crépuscule va venir, et la nuit bientôt... L'Aïeul est parti.

Hiên ramasse les lignes veuves d'hameçons, les paniers vides, les boîtes à vers, les bidons qui recommencent sur ses flancs leur musique infernale. Il marche d'un pas morne et le front bas, suivant dans la poussière les traces des petits

pieds nus de Maÿ. Une idée fixe l'obsède maintenant et il la formule à mi-voix : « Il ne faut pas que je raconte cette histoire à l'Aïeul!... Je ne parlerai pas à l'Aïeul!... »

***

Il a parlé à l'Aïeul. Il lui a tout dit, accroupi près de la chaise longue et remuant l'éventail japonais, et l'Aïeul a froncé les sourcils et, retirant sa pipe de sa bouche, a fait simplement cette réponse :

— Individu idiot!

XIII

Hièn le Maboul déroula sur les planches du lit de camp sa natte siamoise où se voyaient dans une plaine verte des lions cerise et des pagodes jaunes. Il descendit sa caisse de l'étagère où sa place était marquée parmi d'autres caisses uniformément noires et timbrées de chiffres rouges. Il l'ouvrit et, méthodiquement, avec des précautions de ménagère comptant son linge, en sortit tout son petit bagage.

Il plia selon les rites les vestons de toile blanche empesés, les vestons de toile kaki rapiécés et flasques, les paletots de molleton bleu sombre, les pantalons de coutil et de cotonnade; il bâtit ensuite avec le tout une magnifique colonne carrée, qu'il coiffa d'un salacco. A la base du monument, il sema les jambières, les jugulaires et ceintures. Il déploya sa trousse de cuir fauve, aligna sur un mouchoir illustré le miroir d'étain, les ciseaux, la brosse à dents, le peigne de bambou, le dé, et démonta l'instrument de bois qui lui servait à la fois d'alène, de bobine et d'étui à aiguilles. Reculant de deux pas, il contempla son ouvrage d'un œil admiratif.

Autour de lui et d'un bout à l'autre de la case, des nattes s'étaient déroulées sur le lit de camp et des caisses noires avaient vidé leur contenu multicolore sur les nattes. La compagnie se préparait à une « revue de détail », et les deux grandes cases bruissaient comme des ruches.

Les sergents français, le casque en bataille, allaient et venaient, prodiguant des ordres et des encouragements, jurant et s'épongeant le front avec leurs mouchoirs à carreaux. Des tirailleurs de corvée époussetaient les étagères et les charpentes goudronnées, chassaient les pacifiques margouillats et les geckos bruyants, massacraient les araignées, balayaient les monômes de fourmis, crevaient les édifices des termites. Des caporaux faisaient laver les persiennes peintes au coaltar. Les hommes « de chambre », le balai de rotin aux doigts, fourrageaient sous le lit de camp, sourds aux clameurs des innocents camarades à qui, par inadvertance, ils donnaient de leur balai dans les chevilles. Les vieux tirailleurs médaillés, graves et muets, se tenaient accroupis auprès de leur paquetage étalé d'un tour de main et fumaient la pipe à eau.

Dehors le grand soleil calme s'épanouissait. Hiên promena la brosse sur ses cartouchières et sur son ceinturon cirés à l'encaustique, fit reluire les boutons et la plaque de cuivre avec du sable mouillé. Puis, s'étant assis et s'étant muni de tout un arsenal de tournevis, d'écouvillons, de brosses, de chiffons, de fioles, il ébaucha le grand œuvre : le nettoyage de son mousqueton. Pièce par pièce, il l'astiqua, le frotta, le récura, le dégraissa, jusqu'à ce que, plaçant l'œil à la bouche du canon, il vît les rayures étinceler, jusqu'à ce que la culasse d'acier poli parût nickelée. Avec des soins minutieux, il coucha l'arme éblouissante sur le bord de la natte et courut se laver les mains à l'abreuvoir. Puis il s'habilla et attendit les événements.

La grosse voix du sergent Castel recommandait aux retardataires de se hâter, car l'heure passait. Sur le ciment, où des artistes avaient tracé des dessins géométriques avec des caisses de tôle percées de petits trous, le trot affolé des pieds nus se précipita.

Il y eut encore des cris, des injures, et le silence se fit au moment où le « Fixe ! » hurlé à pleins poumons par un caporal annonça l'entrée du lieutenant. Les deux lits de camp adossés alignaient, d'un bout à l'autre des deux travées, leurs piles bigarrées d'effets, leur nattes vertes, débordant sous l'étalage des cartouchières et des trousses, et leurs deux haies de

tirailleurs figés et contemplant les premières poutres de la charpente.

L'Aïeul, suivi du morose Pietro et des comptables importants et raides, s'avançait, foulant de ses bottines vernies les rosaces humides. Il vérifiait des livrets, inspectait des doublures, se mirait dans des plaques de ceinturon, manœuvrait des culasses de mousquetons, faisait jouer des baïonnettes dans des fourreaux. A chaque tirailleur il adressait un discours bref, louant ou critiquant sa tenue, reprochant des peccadilles récentes ou glorifiant les services rendus aux chantiers, tançant les paresseux, encourageant les braves gens à persévérer.

Mais ses harangues étaient paternelles et les mauvais sujets eux-mêmes s'en trouvaient réconfortés, prêts au repentir. Hiên reçut de vifs éloges, qui allumèrent une flamme dans ses yeux sauvages et lui donnèrent la tentation peu militaire de saisir les mains de son chef et d'y poser les lèvres. Il conserva cependant l'attitude du soldat sans armes et la discipline n'eut point à souffrir d'une manifestation contraire à toutes les règles établies.

Des honneurs plus éclatants encore étaient réservés à ce bon tirailleur. Lorsque fut terminée l'inspection, la compagnie se forma en carré sous les flamboyants et l'Aïeul exprima à ses hommes toute sa satisfaction. Puis il ajouta :

— Vous tous présents, je félicite particulièrement Phâm-văn-Hiên. Vous êtes tous témoins des progrès réalisés par lui : il s'est appliqué, chaque jour, à faire mieux que la veille ; il s'est instruit ; il est devenu un vrai tirailleur, ardent au travail, soumis et propre... N'a-t-il pas mérité des félicitations, petits frères ?

— Oui, vénérable Aïeul, il les a méritées !

— C'est bien ! ne criez pas si fort !... Je le félicite donc et, devant vous tous, je proclame qu'il est un bon soldat.

Les tirailleurs se dispersèrent, commentant l'heureuse chance de leur camarade et jacassant comme un vol de perruches. Et l'Aïeul, resté seul avec Hiên, vit les prunelles de son serviteur se ternir et ses mains danser, signe d'émotion grave. Il prévint le déluge imminent :

— Va chercher une paire de rames, — dit-il, — nous allons

faire une promenade dans la baie pour noyer ton attendrissement.

*
* *

Entre les coques blanches et effilées des baleinières, le petit canot vert pomme s'insinua. Hiên ramait et l'Aïeul tenait la barre. Ils contournèrent l'appontement, évitèrent un lourd ponton ancré dans le sable et gagnèrent le large. Ils longèrent les jonques assemblées au milieu de la baie : les pêcheurs assis en rond sur les roufs couleur de rouille leur souhaitèrent en riant une heureuse traversée; ils passèrent... La houle les prit et les balança sans violence.

L'Aïeul demanda subitement :

— Aimes-tu toujours Maÿ, petit frère?

Hiên faillit, ainsi interpellé, lâcher ses rames pour assurer son turban et bredouilla confusément :

— Si j'aime Maÿ?... si j'aime Maÿ?...

— Ne te trouble pas : je ne me moque pas. Réponds à ma question : aimes-tu toujours Maÿ?

— Je l'aime toujours.

— Autant qu'au premier jour?

— Davantage, Aïeul à deux galons!

— Sens-tu qu'il te serait impossible de renoncer à elle?

— Comment pourrais-je l'oublier? Je ne puis passer un seul jour sans l'avoir vue ; il faut que je la voie, que je l'entende parler. Elle est dans mes yeux, dans mes oreilles, dans mon cœur, dans toute ma chair : comment pourrais-je l'arracher de moi?

— Tu l'aimes à ce point?

— Au point que tout ce qui me vient d'elle me semble doux, que, faute d'obtenir son sourire, je mendie ses rebuffades. Je suis comme le chien qui sait qu'il va recevoir un coup de trique, mais qui rampe tout de même vers son maître pour lui lécher les mains.

— Je connais ton mal : j'en ai souffert autrefois. J'ai guéri. Tu peux guérir encore.

— Quel est le remède, Aïeul?

— Renonce à Maÿ. Elle n'est pas faite pour toi. Tu es simple, elle est compliquée ; tu es franc et honnête, elle est perverse et fausse. Tu es pauvre : elle raffole des bijoux, des belles tuniques, des piastres neuves, toutes choses que tu ne pourras lui donner... Il te restait une chance de bonheur : elle admirait ta force. Elle a perdu la tête, un instant, en ton honneur : tu as été assez niais pour te dérober... Elle ne te pardonnera pas de l'avoir respectée ; tu as perdu à ses yeux ton prestige de solide gaillard pour n'être plus définitivement qu'un nigaud maladroit. Tu as passé à côté du bonheur, ne t'acharne pas à courir après. Il y a d'autres filles que Maÿ.

— Aïeul ! Aïeul ! quelle fille est pareille à Maÿ ?

— Je connais cette antienne : je l'ai chantée. Et je ne la chante plus. Tu sauras que les femmes sont toutes pareilles les unes aux autres ; elles se valent toutes. Celles qui paraissent meilleures, il ne leur a manqué, à celles-là, que l'occasion de faillir... Du moins, si tu dois te marier, faut-il t'arranger pour mettre le plus possible d'atouts dans ton jeu : choisis une bonne grosse fille qui ne soit ni détraquée ni vicieuse.

— Je ne pourrai pas, je ne pourrai pas oublier Maÿ ! — gémit lamentablement le pauvre Maboul.

— Tu l'oublieras, petit frère... Tu souffriras, parbleu ! Tu passeras des nuits blanches ; il t'arrivera d'errer anxieusement autour de la case de la bien-aimée ; tu n'auras plus de cœur à rien. Puis, un beau matin, tu laisseras pour toujours sur ton lit de camp ton cauchemar mauvais ; tu jugeras que ton idole est une ridicule pimbêche ; tu brûleras gaiement ce que tu avais adoré. Tu seras grand, fort et joyeux, parce que connaissant les femmes et les méprisant. Tu seras heureux !

— Maÿ seule pourrait me donner le bonheur !

— Il ne peut venir des femmes que deuil et malheur. Oublie Maÿ.

— Je ne peux pas, je ne peux pas l'oublier !

— Alors oublie tout ce que je t'ai dit. Du moment que tu tiens absolument à épouser cette petite fille et que tous mes arguments ne peuvent prévaloir contre ton amour, épouse-la. Je peux me tromper, du reste, et je le voudrais. Je ne demande pas mieux que de te voir marié, père de nombreux enfants, choyé par ta compagne, heureux enfin. Je ne veux qu'une

chose : ton bonheur ; et puisque, d'après toi, il réside uniquement dans ton mariage avec Maÿ, je ferai venir, ce soir, le sergent Cang et je renouvellerai ma démarche... Rame un peu maintenant !...



Le sergent Cang a consenti : le mariage se fera dans six mois. Selon l'usage annamite, Maÿ n'a pas été consultée : son père lui a simplement amené Hiên et les deux fiancés ont échangé la noix d'arec et la feuille de bétel. Elle n'a point souri ; elle n'a point pleuré : à quoi bon ?

Le pauvre Hiên, encouragé par Thi-Baÿ, a voulu mettre ses lèvres sur les joues froides et fermes de sa future femme. Elle s'est laissé embrasser, les yeux morts. A quoi bon résister ?... lui a-t-on demandé son avis ?...

L'Aïeul l'a fait comparaître dans sa belle maison tendue de soie et gardée par des bouddhas barbus : il l'a félicitée, en présence de Hiên, et lui a fait don d'une boîte laquée où, sur un lit de coton rose, dormait un splendide collier d'or travaillé au poinçon. Elle a mis le collier à son cou : sa figure s'est illuminée, une seconde, et Hiên le Maboul a été envahi d'une joie démente : il a cru que son bonheur serait éternel et les paroles de l'Aïeul sont sorties de sa mémoire.

ÉMILE NOLLY

(A suivre.)

LA

RÉSURRECTION DE MÉNANDRE

Le 5 octobre 1906, M. Maspero, directeur du service des Antiquités de l'Égypte, annonçait en séance de l'Institut que des fragments importants de Ménandre avaient été trouvés dans le Saïd, près du bourg de Kôm Ishkaou (autrefois Aphroditopolis). La découverte remontait à l'année précédente. On sut alors que les textes nouveaux comprenaient un total de plus de treize cents vers et qu'ils provenaient de quatre comédies : les uns, certainement, de deux pièces très célèbres dans l'antiquité, l'*Arbitrage* et la *Belle aux boucles coupées*; les autres, probablement, de deux pièces moins connues, la *Samienne* et le *Héros*. Pour en savoir davantage, il fallut attendre encore un an. Enfin, dans les derniers mois de 1907, par les soins de l'heureux inventeur, M. Gustave Lefebvre, le trésor fut livré au public[1]. Et il ne parut point au-dessous de ce qu'on espérait.

1. *Fragments d'un manuscrit de Ménandre*, découverts et publiés par M. Gustave Lefebvre, inspecteur en chef du service des Antiquités de l'Égypte, XIII et 220 p. in-4°, Le Caire, 1907. Ce volume contient le texte grec et une traduction. Une autre traduction des fragments principaux a été donnée par M. Maurice Croiset dans le *Journal des Savants*, en octobre et décembre 1907. A ceux qui souhaiteraient d'entrer en relations directes avec Ménandre, signalons que MM. Bodin et Mazon ont édité, à la suite de leurs *Extraits d'Aristophane* (Hachette, 1908), les passages les plus beaux et les mieux conservés de l'*Arbitrage* et de la *Samienne;* le texte revisé par ces deux philologues, hellénistes de profession, est de beaucoup meilleur que celui de l'édition princeps; des notes explicatives en facilitent l'intelligence; des analyses encadrent les morceaux publiés et les relient l'un à l'autre.

Ménandre, qui vivait au IVe siècle avant notre ère, est un des auteurs grecs dont la gloire est restée populaire. Pour tous, son nom évoque immédiatement l'idée d'un genre poétique, et non pas d'un genre suranné, propre à une civilisation disparue, mais d'un genre qui continue à plaire : la comédie de mœurs. Or, les œuvres de cet écrivain demeuré si célèbre étaient, il y a moins de dix ans, à peu près inconnues. Le Moyen âge ne nous a légué aucun manuscrit de Ménandre. Tout ce que nous possédions de lui, c'étaient des « gnômes » ou sentences morales, conservées dans des anthologies, et des vers isolés, souvent des vers incomplets, cités çà et là comme exemples de grammaire, de rhétorique, de métrique. En somme, Ménandre poète dramatique ne pouvait être entrevu qu'à travers ses imitateurs latins, Plaute et Térence, si différents l'un de l'autre; c'est dire que nous risquions de l'apprécier fort mal. Depuis dix ans, la situation a changé. En 1898, M. Nicole publia, d'après un papyrus de Genève, des morceaux assez étendus d'une pièce originale, le *Campagnard*. Ensuite, MM. Grenfell et Hunt, éditeurs des papyrus d'Oxyrinchus, donnèrent quelques parties, malheureusement mutilées, des dernières scènes de la *Belle aux boucles coupées* et des premières scènes du *Flatteur*. Aujourd'hui, grâce à M. Lefebvre, nous pouvons lire des pages entières du poète, ici deux cents vers consécutifs, là plus de trois cent cinquante. Espérons que la terre d'Égypte, d'où sortent tant de documents précieux, réserve aux amateurs de la comédie grecque de nouveaux et plus riches présents. Dès maintenant, Ménandre est pour nous autre chose qu'un nom. Il s'offre à notre admiration et à notre critique; il prend place dans nos bibliothèques. L'événement est le plus considérable qui, depuis plusieurs siècles, se soit produit dans l'histoire des lettres antiques. Il n'intéresse pas seulement les philologues. Étant donné la réputation de l'écrivain qu'il remet en lumière et l'importance des textes retrouvés, il peut intéresser tout le monde.



Les fragments de Kôm Ishkaou sont des débris d'un *codex*, c'est-à-dire d'un livre, formé, comme nos livres actuels, de

fascicules juxtaposés; l'écriture, paraît-il, indique le IIIe siècle de notre ère. On les a recueillis dans les ruines d'une maison très modeste, pêle-mêle avec des documents divers, testaments, contrats, lettres, etc., qui datent du VIe siècle. En l'espace de trois cents ans, le *codex* avait subi bien des vicissitudes. Les feuilles qui nous en restent n'avaient certainement pas, aux yeux de leur dernier propriétaire, d'autre valeur que celle du papyrus; c'étaient de « vieux papiers », bons tout au plus à faire des « chemises » de dossiers. Celui qui les arracha du *codex* les a arrachées çà et là. Nous sommes redevables à son éclectisme de connaître en partie plusieurs intrigues et un plus grand nombre de personnages; nous y perdons de savoir par un exemple net ce qu'était dans son ensemble une comédie de Ménandre.

Cependant, même en ce qui concerne la structure des pièces, les nouveaux fragments sont instructifs. Plusieurs appartenaient à des scènes de début, ou toutes voisines du début. Ils nous laissent voir de combien de façons différentes le poète s'y prenait pour faire l'exposition; et ils nous permettent de constater directement chez lui l'usage de certains procédés, déjà connus dans le théâtre grec et dans le théâtre latin. Ici, la situation initiale est exposée par un acteur du drame à un personnage *protatique*, c'est-à-dire à un personnage qui apparaît seulement pour solliciter des confidences ou pour les recevoir, et qui ne jouera plus aucun rôle dans la pièce. Là, les antécédents de l'action sont narrés au public par un informateur surhumain : dans la *Belle aux boucles coupées*, par Agnoia, personnification de l'Ignorance; dans le *Héros*, par « le Héros, personnage divin », sans doute le héros éponyme d'une des tribus attiques ou l'ancêtre héroïsé d'une famille. Les deux fois, cette espèce de prologue, nécessairement un peu froid, venait après des scènes animées, qui piquaient la curiosité.

Comme chez Plaute et Térence, comme chez tous les poètes dramatiques de l'antiquité, l'action se déroule au milieu d'un décor constant et quelque peu conventionnel : dans une rue, sur une place, que bordent les maisons des principaux personnages. Point de scènes d'intérieur; au détriment même de la vraisemblance, tous les acteurs se rencontrent, s'abordent, conversent en plein air. Les acteurs, abstraction faite des

figurants muets, ne sont jamais en scène plus de trois à la fois, comme si Ménandre avait déjà suivi la règle formulée par Horace dans son *Art poétique* : *nec quarta loqui persona laboret.*

De loin en loin, la succession des dialogues et des monologues est interrompue par la mention des exercices d'un chœur. Ces exercices formaient des intermèdes et occupaient des entr'actes ; nous ne saurions dire si le nombre en était fixe. En quoi consistaient-ils ? Certainement en des danses. Probablement aussi en des chansons, bien qu'on ne nous donne pas le texte des morceaux qui étaient alors exécutés ; le choix de ces morceaux devait être laissé à la fantaisie de l'impresario, et ils pouvaient varier, pour la même pièce, d'une représentation à une autre. Le plus souvent, je pense, le chœur apparaissait sans que rien, dans la scène précédente, motivât son intervention ou même l'annonçât. Toutefois, les fragments nous prouvent par un exemple qu'à l'occasion l'auteur la rattachait tant bien que mal à quelque incident de l'intrigue. A la fin d'un acte de la *Belle aux boucles coupées*, un personnage signale l'approche d'une troupe de jeunes gens en goguette : c'est l'arrivée de ces trop joyeux drilles qui le décide, lui et ses interlocuteurs, à quitter le lieu de la scène : après quoi, nous avons l'indication d'un intermède choral. Dans ce cas et dans les cas pareils, le chœur, sans contribuer au développement de l'action, y faisait tout au moins figure de passant. Les intermèdes choraux sont d'ailleurs les seules parties lyriques qu'ait comportées, à l'époque de Ménandre, la représentation d'une comédie ; les fragments de Kôm Ishkaou sont écrits tout entiers en deux genres de vers, de rythmes peu compliqués et voisins de la prose, qui étaient simplement déclamés.

Cela dit, analysons, autant que faire se peut, les quatre comédies partiellement retrouvées.

D'abord, la mieux conservée des quatre : l'*Arbitrage*. La pièce, dont l'action se passait dans la banlieue d'Athènes, commençait par une conversation entre un esclave, Onésimos, serviteur de confiance du jeune Charisios, et un cuisinier de

louage. Curieux comme tous ceux de son espèce, le cuisinier demandait à l'esclave : « Ton maître, Onésimos, celui qui maintenant entretient la musicienne Habrotonon, n'est-il pas marié depuis peu? » « Marié », devait répondre Onésimos, « oui et non! » Flairant un scandale, le cuisinier insistait; et, après s'être fait quelque peu prier pour la forme, Onésimos, bavard de sa nature, lui racontait toute l'histoire. Oui, son maître a épousé, il y a six mois environ, Pamphilé, la fille de Smikrinès, et le ménage paraissait très uni. Mais voici qu'au bout du cinquième mois Pamphilé a mis au monde un fils, qu'elle a fait exposer. A lui seul, Charisios, probablement absent lors des couches de sa femme, ne se serait peut-être douté de rien. C'est Onésimos qui a découvert l'aventure, et qui la lui a révélée. On imagine sans peine les conséquences. Charisios n'a pas répudié Pamphilé, qu'il aimait tendrement; il n'a pas révélé son déshonneur à Smikrinès; mais il a rompu avec elle. Elle vit à l'écart, dans une dépendance de la maison; lui, pour s'étourdir, pour se venger aussi, s'affiche en compagnie d'une courtisane esclave, Habrotonon, et mène une existence désordonnée. En ce moment même, entouré de viveurs, il attend que le déjeuner soit prêt.

Le cuisinier, sur les instances d'Onésimos, allait regagner ses fourneaux, lorsque paraissait le beau-père, Smikrinès. Ce personnage, avant les trouvailles de M. Lefebvre, était connu de réputation; nous savions qu'il passait chez les Grecs pour le type achevé du grincheux et du ladre, qu'il plaçait ses plus chères affections au-dessous du soin de sa fortune, qu'il tenait des discours dignes d'Harpagon; témoin cet aphorisme : « Un fainéant en bonne santé est bien pire qu'un fiévreux; car il mange deux fois plus, et pour rien. » Telle étant son humeur, Smikrinès devait voir d'un fort mauvais œil les déportements de son gendre, qui compromettaient la dot de Pamphilé; la rencontre d'Onésimos et du cuisinier, complices de cette vie dispendieuse, était capable d'échauffer sa bile; je pense qu'il les apostrophait durement. Les deux drôles, à leur tour, prenaient plaisir à le pousser à bout; puis ils s'en allaient où ils avaient affaire; et Smikrinès, dont la maison n'était point sur la scène, se disposait à retourner chez lui.

Entraient alors deux nouveaux personnages, engagés dans

une violente querelle : Daos, berger, et Syriskos, charbonnier, ce dernier suivi de sa femme, qui tenait dans ses bras un nourrisson. C'est ici que commence le premier long fragment. Daos et Syriskos aperçoivent Smikrinès et lui demandent d'être arbitre entre eux deux. Le bonhomme les accueille par des rebuffades; puis il se radoucit et veut bien les entendre. Voici sur quoi portait leur différend. Daos, pendant qu'il gardait ses moutons, a trouvé un enfant nouveau-né, gisant à terre avec quelques menus bibelots. Il l'a recueilli, puis il l'a cédé à Syriskos, qui voulait l'élever; mais il n'a rien dit des bibelots, dont il espérait tirer profit. Syriskos, informé par un tiers, exige ces objets, qui appartiennent, dit-il, à son pupille, et qui lui permettront peut-être, un jour ou l'autre, de se faire reconnaître par ses parents; Daos refuse. La scène où les deux adversaires exposent leurs prétentions devant l'arbitre était très admirée des anciens; c'est d'elle que la pièce avait tiré son nom.

Smikrinès donne raison à Syriskos et, sa sentence dûment exécutée, il s'en va; Daos, lui aussi, disparaît; Syriskos s'attarde sur la scène à examiner ce qu'on vient de lui remettre. Il est surpris, au cours de cette opération, par Onésimos. D'un coup d'œil, Onésimos distingue, au milieu des objets étalés, un anneau qui était naguère à son maître Charisios et que Charisios a perdu; il le réclame; Syriskos consent à le lui confier jusqu'au lendemain pour qu'il le fasse voir au jeune homme.

Après un entr'acte, qui était sans doute le premier, nous nous retrouvons en présence d'Onésimos très perplexe. Il constate tous les jours que Charisios regrette sa femme; il l'entend maudire le dénonciateur qui lui a révélé la faute de Pamphilé; il s'attend à ce que les époux se remettent ensemble et lui fassent payer, à lui Onésimos, les frais de leur réconciliation. Cette fâcheuse expérience a refroidi son zèle. L'anneau dont il est détenteur a été perdu par Charisios quelque temps avant son mariage, lors des Tauropolies, durant une de ces fêtes de nuit où il se passait bien des choses; Onésimos suppose qu'il lui fut arraché par une malheureuse fille à laquelle, étant ivre, il aura fait violence sans la connaître, et qui, devenue mère, aura renié l'enfant né de sa honte. Montrer à Charisios ce malencontreux anneau, lui en dire la

provenance, ce serait donc lui donner à entendre qu'il est le père d'un bâtard; on comprend que l'esclave hésite à risquer la démarche.

Tandis qu'il réfléchit, Habrotonon se précipite sur la scène, hors de la salle du festin où on la maltraitait : Charisios, à qui elle coûte si cher, ne veut plus tolérer, dit-elle, sa société ni à table ni ailleurs. La pauvre petite en est tout étonnée, voire scandalisée; surtout elle renonce avec peine au beau rêve qu'elle avait caressé : être affranchie par un amoureux bien épris. Tout à ses propres préoccupations, Onésimos n'écoute guère les doléances de la belle, quand, brusquement, Syriskos reparaît; il trouve le temps long, et voudrait que, sans plus de retard, on présentât l'anneau à Charisios. Onésimos, mis au pied du mur, lui explique ce qui le fait hésiter : si du moins on savait qui est la mère de l'enfant, si l'on pouvait prouver sûrement à Charisios qu'il est le père, il vaudrait la peine de l'informer; l'aller trouver maintenant sans pouvoir lui nommer sa victime, sans le mettre en face d'une certitude, ce serait le troubler et l'irriter en vain. Syriskos, de fort méchante humeur, se retire pour faire un tour en ville, en annonçant qu'il reviendra bientôt.

Mais Habrotonon a entendu les explications d'Onésimos; elle lui fournit un renseignement précieux. Elle-même, l'année précédente, assistait aux Tauropolies; elle y a vu une jeune fille, qui s'était écartée de ses compagnes, revenir vers elles tout en larmes, les vêtements en désordre: cette jeune fille pourrait être la victime de Charisios. Habrotonon ignore son nom; mais, si on la lui montrait, elle la reconnaîtrait; et d'ailleurs, par l'intermédiaire d'autres femmes qui assistaient à la fête, il lui serait facile de savoir qui c'était. On peut donc espérer que l'affaire sera tirée au clair: le difficile est de savoir par où commencer. Onésimos ne veut rien dire à son maître avant d'avoir retrouvé l'inconnue des Tauropolies; Habrotonon ne veut pas divulguer l'aventure de cette jeune personne, la compromettre, avant d'être certaine que Charisios le coupable et qu'il est disposé à réparer sa faute. Après est quelques tâtonnements, la courtisane suggère cette combinaison, à laquelle Onésimos se rallie : portant l'anneau bien en vue, elle va rentrer dans la salle du festin; Charisios aper-

cevra l'objet et demandera à Habrotonon d'où il lui vient: elle prétendra qu'il lui est resté entre les mains pendant la nuit des Tauropolies, lorsqu'un inconnu l'outragea; Charisios, sans méfiance, — quel inconvénient y a-t-il à avoir chiffonné dans l'ombre une fille de joie? — déclarera qu'il est cet inconnu: alors on lui apportera l'enfant, dont Habrotonon dira être la mère et qu'il ne pourra plus désavouer; on s'occupera ensuite de chercher la mère véritable. Entre temps, notre fine mouche espère bien conquérir sa liberté : Charisios ne voudra sans doute pas laisser en esclavage celle qu'il tiendra pour la mère de son fils. Invoquant Peitho, déesse de la Persuasion, Habrotonon retourne d'où elle était sortie. Onésimos attend les événements à la porte.

Il y est rejoint par Smikrinès. Le vieux accourt de la ville, furibond; il a dû rencontrer Syriskos et apprendre par lui que Charisios va se trouver encombré d'un enfant. Cette fois, c'en est trop. Les pères athéniens avaient toujours le droit de disposer librement de leurs filles, même de leurs filles mariées; Smikrinès usera de ce droit; il vient pour reprendre Pamphilé...

Ici le texte est interrompu. On peut conjecturer que Smikrinès chantait pouilles à Onésimos. Cependant, hors de la vue des spectateurs, les choses se passaient comme l'avait prévu Habrotonon : Charisios se laissait prendre au piège. Peut-être sortait-il de la salle du banquet, et se rencontrait-il sur la scène avec son terrible beau-père. Puis Smikrinès, escorté d'une vieille servante, Sophroné, autrefois nourrice de Pamphilé, pénétrait chez sa fille; Charisios le suivait, ou bien rentrait chez lui. Là devait se placer un entr'acte.

Lorsque l'action reprenait, Smikrinès, j'imagine, repartait pour la ville après avoir intimé l'ordre à Sophroné de lui amener Pamphilé. Toutes les deux en effet — c'est ici que le texte recommence — se mettent en route sur ses traces. Mais, au moment de partir, elles croisent dans la rue Habrotonon, qui promène le poupon. Sophroné a été constamment la confidente de Pamphilé; c'est elle qui l'a aidée à dissimuler sa grossesse, ses couches: c'est elle qui a exposé l'enfant; sur le poupon qu'Habrotonon promène, elle reconnait des objets de parure dont la provenance n'est pas pour elle un secret.

Habrotonon, de son côté, reconnaît Sophroné, qu'elle a rencontrée pendant les Tauropolies; en la personne de Pamphilé, elle reconnaît la jeune fille qu'elle a vue alors toute troublée. Le mystère s'éclaircit; il ne reste plus qu'à élucider quelques points de détails; pour le faire à loisir et à l'abri des oreilles indiscrètes, — on entend précisément quelqu'un sortir de chez Charisios, — les trois femmes entrent chez Pamphilé.

Onésimos, qui leur succède en scène, est en proie à une vive émotion, dont il expose les motifs. Curieux de savoir ce qui se passerait entre Smikrinès, sa fille et son gendre, il s'était blotti contre la porte de la chambre de Pamphilé, l'oreille tendue, le regard glissé de temps en temps entre les battants entr'ouverts. Des propos du vieillard, de ceux de la jeune femme, il n'a rien pu saisir, ou presque rien. Mais il a vu Charisios changer de couleur, se frapper la tête; il l'a entendu se plaindre et louer Pamphilé. Ensuite, Charisios est retourné dans ses appartements et s'est abandonné à une crise frénétique de désespoir, s'accablant d'invectives, proclamant odieux que le père d'un bâtard, comme lui, ait pu tenir rigueur à une femme coupable. L'esclave, cause première de tout l'imbroglio, a pris peur et a gagné la rue; à l'approche de son maître, qui sort bientôt après, il se sauve.

Charisios est effectivement hors de lui. Dans un monologue, par malheur incomplet, il raconte ce qu'Onésimos ne savait pas : comment Pamphilé a accueilli les admonestations de Smikrinès. Invitée à quitter de son plein gré un mari dépensier et libertin, elle s'y est refusée et n'a voulu céder qu'à des ordres formels. Charisios, qui compare cette générosité avec sa propre rudesse, est ému jusqu'au fond de l'âme; lui, l'homme de bien, le sage, se sent bien petit en face de Pamphilé; son orgueil est vaincu: il est prêt à tout oublier. Mais trop tard.

La fin du monologue et plusieurs scènes suivantes ont disparu. Il en reste quelques vers où Habrotonon apprend à Charisios que l'enfant, en même temps que son fils à lui, est aussi le fils de Pamphilé; quelques autres où l'on racontait, semble-t-il, comment Pamphilé, sans rancune, a fait à son mari l'éloge du fidèle Onésimos et de l'ingénieuse courtisane. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les deux époux s'expliquaient et

se réconciliaient. Dès lors, il n'était plus question pour Pamphilé de retourner chez son père ; l'enfant, qui paraissait devoir éloigner d'elle Charisios, l'en rapprochait au contraire ; quant aux prodigalités du jeune homme, elles allaient prendre fin, en même temps que le malentendu qui les avait motivées. Smikrinès, quelque bourru qu'il fût, n'aurait plus rien à redire ; et l'on pouvait prévoir, sans un optimisme exagéré, qu'il renoncerait à ses méchants desseins. La vieille Sophroné partait donc seule pour le rejoindre en ville. Peut-être, de nouveau, y avait-il là un entr'acte.

Dans les dernières pages conservées, les deux vieux reparaissent, l'un traînant l'autre. Sophroné n'a point dit à Smikrinès ce qu'on a découvert ; il lui aurait fallu pour cela avouer qu'elle a manqué de vigilance pendant la nuit des Tauropolies ; et elle craint la sévérité du maître. Elle a dû prétendre simplement que Pamphilé s'est ravisée et persévère dans sa résistance ; elle a conjuré Smikrinès de ne pas contraindre sa fille. Le bonhomme écume de colère ; il est résolu à imposer l'autorité paternelle. Arrivé au logis de Pamphilé, il trouve la porte close. Il frappe. Onésimos, qui vient le recevoir, le salue d'une fenêtre par des compliments ironiques, se moque de ses fureurs, de ses appels à la justice divine ; enfin, à brûle-pourpoint, il lui annonce la nouvelle et l'invite à entrer. Là s'arrête le dernier fragment ; on peut croire que la pièce était à peu près terminée.

Nous ne saurions donner pour chacune des trois autres comédies une analyse suivie et aussi détaillée. De l'une d'elles, le *Héros*, il ne survit qu'une cinquantaine de vers, — les cinquante premiers, — dont la moitié en fort mauvais état. Mais, dans le manuscrit, le texte de la pièce est précédé d'une liste des acteurs et d'un résumé en douze vers qui fait connaître le sujet.

Une jeune fille, Myrrhiné, a mis au monde secrètement deux jumeaux, qu'elle a donnés à élever. Plus tard, elle a épousé sans le connaître le père de ses enfants, Lachès. Cependant les jumeaux, Gorgias et sa sœur Plangon, grandissent chez le paysan Tibeios, ancien esclave affranchi, et ils passent pour être nés de lui. Pendant une disette, Tibeios a emprunté

de l'argent à Lachès; puis il est mort sans avoir remboursé. Gorgias et Plangon se transportent alors chez Lachès afin d'y acquitter la dette en travaillant. Là, Plangon est séduite par le fils d'un voisin, Pheidias; et un esclave de la maison, Daos, devient amoureux d'elle. Lorsque son état de grossesse ne peut plus se dissimuler, Daos, pour obtenir sa main, prétend être le coupable. Mais la vérité se découvre, nous ne savons comment Gorgias et Plangon sont reconnus pour les enfants nés avant le mariage, de Lachès et de Myrrhiné. Plangon épouse son séducteur Pheidias.

De la *Samienne*, nous avons deux fragments, l'un de deux cents vers, l'autre de cent quarante.

On voit, dans le premier, un certain Déméas préparer le mariage de son fils adoptif, Moschion, avec Plangon, fille du voisin Nikératos. Ce Déméas vit avec une maîtresse, la Samienne Chrysis, qui vient soi-disant de lui donner un fils. Pendant les préparatifs de la noce, il surprend une conversation d'où il ressort que l'enfant nouveau-né n'est pas son fils, mais le fils de Moschion. Naturellement, il soupçonne celui-ci d'avoir été l'amant de la Samienne; ou plutôt, il soupçonne la Samienne d'avoir débauché le jeune homme; il la met à la porte, et Nikératos la recueille. Or, l'enfant trouble-fête a bien Moschion pour père : mais sa mère est Plangon, que Moschion a séduite; Chrysis, par bonté d'âme, l'a substitué au sien, qui est mort en naissant ou qu'on a fait disparaître. Dans des scènes perdues, je ne sais qui dévoilait le secret.

Le deuxième fragment nous montre tout d'abord le père de la jeune fille séduite, Nikératos, transporté de courroux; Déméas l'apaise en lui représentant que Moschion va épouser Plangon. Tout paraît arrangé. Mais, soudainement, Moschion est pris d'une lubie : pour punir Déméas de l'avoir soupçonné, il veut quitter l'Attique et s'engager dans une armée lointaine; ou, du moins, il feint d'en avoir l'intention. Le fragment finit là. Nous n'entrevoyons pas ce qui se passait dans la suite.

De la *Belle aux boucles coupées*, nous possédions déjà, grâce à MM. Grenfell et Hunt, environ cinquante vers, provenant de deux des scènes finales. M. Lefebvre en publie plus de trois

cents autres, répartis entre cinq fragments inégaux; par malheur, beaucoup de ces trois cents vers sont mutilés on malaisément déchiffrables. L'héroïne de la pièce, Glykéra, était la maîtresse d'un militaire, le bouillant Polémon. Polémon l'a surprise un beau soir, sur le pas de sa porte, conversant avec un jeune homme du voisinage, Moschion, qui l'embrassait tendrement. La colère l'a saisi; il a brutalisé la belle et lui a coupé les cheveux. Puis, honteux de cet emportement, il s'est retiré à la campagne, d'où il fait surveiller Glykéra. En réalité, celle-ci n'est pas aussi coupable que Polémon le pensait. La vieille femme qui l'a élevée lui a révélé en mourant que Moschion est son frère; tous deux sont des enfants trouvés; la riche Myrrhiné, qui passe pour la mère de Moschion, n'est que sa mère putative. Instruite de ces secrets, Glykéra n'a rien divulgué, afin de ne pas compromettre sans profit pour personne la situation de son frère; elle attend le moment de parler; et, en attendant, elle a cru pouvoir, sans pécher, recevoir des caresses qu'elle — mais elle seule — savait être des caresses fraternelles.

Dans le cours de la pièce, à la suite d'incidents dont nous ignorons le détail, Glykéra est accueillie chez Myrrhiné; Moschion, par désespoir d'amour ou parce qu'il s'est brouillé avec sa mère, a quitté la maison pour prendre du service dans une armée. Quand il sait la présence de Glykéra, il revient; mais la jeune femme l'éconduit. Cependant Polémon, apprenant ces démarches, accourt de la campagne à la tête d'une troupe; il veut reprendre de force sa maîtresse, pourfendre son rival. Un homme d'âge et de sens rassis, qui paraît être de ses familiers, Pataikos, le dissuade d'employer la violence et accepte d'aller trouver Glykéra pour plaider auprès d'elle la cause du militaire. Il y va, et découvre que Glykéra est sa fille. Polémon est pardonné; il reçoit en mariage celle qu'il aimait. Moschion épouse une autre jeune personne, la fille d'un certain Philinos.

***

Je crains fort que les précédentes analyses n'aient donné au lecteur une idée bien peu favorable de la comédie de Ménandre.

On ne saurait manquer d'être frappé d'abord de la monotonie des données et du rôle excessif joué par le hasard dans la préparation des dénouements. Des enfants nés d'une faute, qu'on a fait exposer, qui ont grandi sans savoir qui ils sont et qui, en fin de compte, retrouvent leurs parents, figurent dans trois pièces sur quatre; Myrrhiné, Pamphilé, Plangon de la *Samienne* et son homonyme du *Héros*, probablement aussi la mère de Glykéra et de Moschion ont été les victimes d'accidents du même genre. C'est par l'effet de pures coïncidences, et de coïncidences également heureuses, que Myrrhiné est devenue l'épouse de Lachès, son séducteur d'autrefois, que Pamphilé est devenue celle de Charisios et que Plangon devient celle de Moschion. C'est le hasard complaisant qui a conduit Gorgias et Plangon, enfants méconnus de Lachès, précisément chez Lachès, qui a fait habiter Glykéra tout à côté de son frère et l'a mise en rapports avec son père. Dans l'*Arbitrage*, la situation initiale ne supporte guère l'examen; Charisios sait bien ce qu'il a fait lors des Tauropolies, Pamphilé sait bien ce qu'elle y a souffert; les aventures comme celle qui les a rapprochés ne devaient pas, en une même nuit de fête, se produire par douzaines; si donc Charisios interrogeait sa femme, — et pourquoi ne le ferait-il pas, puisqu'il la garde chez lui, puisqu'il ressent toujours pour elle quelque tendresse? — la vérité serait vite découverte. Pour construire sa pièce, Ménandre a supposé, contre la vraisemblance, que Charisios et Pamphilé se taisent. Par contre, il a admis que l'anneau révélateur revenait fortuitement dans l'entourage de Charisios et que la maîtresse choisie par le jeune homme était la seule personne capable de le tirer d'embarras; c'était beaucoup remettre à la Fortune.

Il est vrai qu'à l'époque de Ménandre dame Fortune passait pour très puissante et qu'elle avait nombre d'adorateurs. Nous devons dire aussi que le poète, — comme d'ailleurs plusieurs de ses émules, de ses devanciers ou de ses successeurs, — explique quelquefois les heureuses rencontres par la volonté réfléchie d'un être surnaturel : le Héros, dans la pièce du même nom, l'Ignorance divinisée dans la *Belle aux boucles coupées*, étaient censés s'intéresser vivement aux principaux personnages et préparer les voies à leur bonheur. Toute-

fois, j'ai peine à croire que les auditeurs de Ménandre, et Ménandre tout le premier, aient pris au sérieux cette excuse; il ne faut voir là, probablement, qu'une spirituelle défaite, une critique préventive du poème par le poète lui-même, faite pour désarmer la critique d'autrui. La faiblesse critiquée n'en est pas moins réelle. Ce qu'on peut alléguer de positif pour en atténuer la gravité, c'est qu'elle se manifeste surtout, non pas dans l'intrigue proprement dite, mais dans la combinaison des événements antérieurs. Le jeu est préparé par le hasard: la partie se joue sans qu'il y intervienne avec un zèle indiscret.

Quant au reproche de monotonie, il ne serait pas juste de le formuler sans réserves. Ce qui se répète d'une pièce à l'autre, ce sont bien quelquefois certaines situations, certains épisodes; plus fréquemment, ce sont les données de l'intrigue, et c'est le dénouement. A l'origine, avant que l'action soit ouverte, une histoire de séduction ou de viol, des enfants délaissés par les leurs, élevés par des étrangers; à la fin, une reconnaissance, déterminée souvent par des objets matériels (anneaux, bijoux, vêtements, etc.), une réconciliation, un mariage; entre les deux, le champ est libre pour mille inventions, pour mille agencements nouveaux. Le cadre reste le même; les images encadrées peuvent différer. A notre époque, combien de pièces de théâtre ont pour point de départ un adultère ou un divorce, pour conclusion, suivant le caractère de l'écrivain et la mode du jour, la séparation définitive de deux êtres qui ont cru s'aimer, ou bien un pardon, pardon unilatéral, pardon bilatéral! Nos auteurs protesteraient, si on leur insinuait qu'ils se répètent; et ils n'auraient pas tort.

D'ailleurs, en traitant des sujets déjà traités, Ménandre n'a fait que suivre les errements communs à tous les artistes de la Grèce. Les anciens Grecs n'ont jamais exigé dans les productions de l'art une forte dose d'inédit. De longs siècles durant, leurs architectes, comme on l'a écrit justement, « refirent toujours nouveau un temple toujours le même »; plusieurs de leurs sculpteurs, et des plus grands, se confinèrent dans la reproduction de quelques types, de quelques attitudes; leurs narrateurs, longtemps avant de composer des récits de pure fantaisie, des romans, redirent sans se lasser et sans lasser personne de vieilles légendes, des aventures

fameuses, dont peut-être la version primitive n'était même pas toujours d'origine hellénique; leurs tragiques, au lieu de s'engager dans le chemin ouvert par Agathon, — auteur d'une tragédie où tout était librement inventé, les faits et les personnages, — s'en tinrent de plus en plus aux malheurs de quelques héros, Œdipe, Télèphe, Oreste, etc., que les spectateurs connaissaient tous à l'avance. Ce dont les artistes se souciaient et ce qui plaisait au public, ce n'était pas une nouveauté totale; c'étaient de fines variantes, des retouches ingénieuses; et l'invention pouvait, dans certains cas, sembler d'autant plus méritoire qu'elle s'exerçait sur des thèmes plus usés et entre des limites plus étroites. A tout prendre, la comédie grecque n'a été ni plus ni moins monotone que la tragédie, la poésie narrative, la sculpture ou l'architecture; elle doit être jugée d'après les mêmes principes et par rapport au même état d'esprit.

Préparées par le hasard, enfermées dans des cadres tous pareils, les intrigues de Ménandre peuvent être d'une très grande simplicité. Dans l'*Arbitrage*, à partir du moment où Onésimos a recouvré l'anneau et où il a reçu les communications d'Habrotonon, l'action s'achemine à son terme d'une marche assurée et sans péripéties. La ruse d'Habrotonon n'en rend point l'issue douteuse; elle n'en retarde même pas le développement. Pas davantage, les assauts répétés de Smikrinès. On peut dire que, dès les premières scènes de ce qui fut, je crois, le deuxième acte, le dénouement est acquis; ce qui suit ne sert qu'à l'exposer. Sans doute, il serait arbitraire d'admettre que toutes les comédies de Ménandre furent construites sur un plan aussi simple. Dans la *Samienne*, dans la *Belle aux boucles coupées*, l'intrigue, autant que nous pouvons la discerner, semble avoir comporté plus de complications, de revirements et d'à-coups. Elle est aussi plus riche de péripéties dans quelques pièces latines qui paraissent imiter de fort près les originaux grecs. C'est, malgré tout, un fait digne de remarque qu'une des œuvres les plus admirées du grand poète, une de celles qu'on jugeait les meilleures, offre l'exemple d'une telle sobriété. On sait que les comiques romains, pour donner à l'action plus de mouvement, ont souvent combiné en un seul de leurs drames des morceaux tirés de deux

modèles; cela nous laisse entendre que, dans le répertoire de la comédie grecque, en particulier dans celui de Ménandre, des pièces peu fournies d'incidents, telles que l'*Arbitrage*, n'ont pas été des raretés.

Ajouterons-nous que l'*Arbitrage*, où il se passe si peu de choses, contient cependant des hors-d'œuvre? L'épisode qui fournit son titre à la pièce n'est pas précisément inutile pour la préparation du dénouement : car il faut bien que l'anneau, puisque Onésimos doit le voir, parvienne auparavant entre les mains d'un homme susceptible de le lui montrer. Mais l'action au sens propre du mot, c'est-à-dire le problème que le drame doit résoudre, se présenterait exactement sous le même aspect si c'était Syriskos qui eût trouvé l'enfant et qui, d'emblée, eût recueilli l'anneau. En créant le rôle de Daos, en imaginant la contestation entre ce personnage et Syriskos, l'auteur s'est attardé — pendant cent cinquante vers, dans une comédie qui n'en comptait sans doute guère plus d'un millier — à des préliminaires superflus. D'autre part, tout ce qu'il avait ajouté après la réconciliation des époux — nous en possédons plus de soixante-dix vers — ne pouvait être qu'un copieux épilogue. Au point de vue de la composition, les théoriciens de notre théâtre classique auraient trouvé, je crois, beaucoup à blâmer chez Ménandre. Certes, on n'y voyait plus, comme chez Aristophane, des scènes décousues remplir la moitié du poème; tout, ou presque tout, concourait au progrès d'une même aventure; mais les proportions des parties n'étaient pas toujours calculées avec un goût sévère; et le lien qui les rattachait entre elles demeurait parfois assez lâche.

Mais il est temps, après toutes ces critiques, de signaler enfin les mérites de Ménandre. Ce que les anciens admiraient en lui par-dessus tout, c'est ce qu'ils appelaient l'*ethopoiia*, c'est-à-dire la peinture des mœurs et des caractères. « O Ménandre, ô vie », s'écriait le fameux grammairien et critique Aristophane de Byzance, le maître d'Aristarque, « lequel de vous deux imita l'autre? » Pendant des siècles, on répéta de confiance les éloges de l'antiquité, sans pouvoir les soumettre à un contrôle. Aujourd'hui, l'épreuve est devenue possible; et elle n'a point tourné au désavantage du poète. Ce n'est pas que celui-ci soit un très profond psychologue. Si l'on rédui-

sait en maximes, en observations didactiques, la connaissance de la nature humaine qui paraît dans son théâtre, bien peu dépasseraient ce que savait d'avance le premier venu d'entre nous. Ménandre a l'œil ouvert sur les manifestations superficielles de la vie morale; il n'en scrute pas les replis obscurs et n'en découvre pas les ressorts cachés. Il ne s'applique pas non plus à étudier tous les désordres que tel ou tel défaut déterminé peut causer dans l'esprit et dans le cœur d'un homme, tous les ravages qu'y exerce une passion. Ses acteurs — du moins ceux que nous connaissons bien — ne sont pas des êtres d'exception, pris aux extrêmes de l'humanité, des *types* dont le signalement psychologique puisse tenir dans une seule épithète; ce sont des hommes moyens, tels qu'on en coudoie chaque jour, des hommes complexes, mobiles, ne différant entre eux que par des nuances. Il en est un peu des personnages, chez Ménandre, comme des intrigues : ils ne prétendent pas à être originaux de toutes pièces. Cela n'empêche point que la plupart aient une physionomie individuelle et qu'ils soient bien vivants.

Le principal acteur de la *Samienne*, Déméas, est un brave homme, faible, chez qui, comme il arrive chez les faibles, des transports de violence passagère tiennent lieu d'énergie. Ce qu'il a entendu, dans les conditions où il l'a entendu, ne peut guère lui laisser de doutes : l'enfant qu'il croyait sien doit être né des relations coupables de son fils avec sa maîtresse. Mais Déméas n'admet pas tout d'abord cette conclusion, qui trouble sa quiétude; il hésite même à la formuler: pour combattre les soupçons qui s'imposent, il se rappelle avec attendrissement que Moschion fut toujours à son égard le modèle des fils respectueux. Malgré tout, l'affaire lui semble louche. Il questionne Parménon, le factotum du logis, qui, d'après lui, doit savoir ce qui en est. Parménon proteste qu'il ne sait rien. Peu importe; maintenant qu'il a manifesté ses craintes, Déméas tient pour sûr qu'elles ne sont pas chimériques; sans aucune preuve nouvelle, le voilà convaincu de ce dont il doutait tout à l'heure. Va-t-il donc sévir contre Moschion? Non pas! Moschion lui est trop cher, et lui-même est trop débonnaire; c'est Chrysis, moins aimée, qui soudain lui paraît seule coupable. Cette coquine de Samienne a dû circonvenir le bon

jeune homme, guetter, pour le détourner de ses devoirs, un moment où il était ivre; il faut la punir, la chasser; et, afin de ne pas humilier Moschion, son innocent complice, on la chassera sans dire ce qu'on lui reproche. Brave comme un poltron échauffé, Déméas se précipite dans sa maison et reparaît presque aussitôt après, accompagné de Chrysis qu'il expulse. La Samienne, qui sans doute a vu d'autres bourrasques, n'a pas l'air d'être autrement émue; avec plus de malice que d'à-propos, elle fait observer à son bonhomme qu'il n'est guère sûr de lui et que, parmi ses éclats de colère, on aperçoit des signes d'apitoiement. Déméas, en effet, se fait violence; sans doute il se rend compte que, s'il écoutait Chrysis, sa décision fléchirait; aussi lui coupe-t-il la parole, obstinément. Pour se dégoûter d'elle, il se rappelle dans quel état misérable elle était quand il l'a recueillie, tout juste vêtue d'une chemise; il se figure ce qu'elle va devenir : une coureuse de dîners, une ivrognesse, une femme qui se vendra dix drachmes. Moyennant ces précautions, il réussit à rentrer seul chez lui, en laissant Chrysis dans la rue. Mais on devine sans peine que la rupture n'est point définitive; même si les événements ne justifiaient pas la Samienne, Déméas, soyons-en certains, trouverait une raison pour la rappeler. Au bout de quelques scènes, ce Déméas a donné sa mesure; dès lors il représente pour nous plus qu'un nom, plus qu'un rôle : il a un caractère, et nous pouvons nous risquer à prévoir comment, dans telle ou telle circonstance donnée, il sera capable d'agir.

De la *Belle aux boucles coupées*, assez de fragments sont conservés pour nous permettre ici une contre-épreuve : jusqu'à la fin de la comédie, un des principaux personnages, Polémon, tient les promesses de ses débuts et reste fidèle à lui-même. Avant les récentes découvertes, on croyait, sur la foi de documents antiques, que ce Polémon avait été un type de jaloux. C'était une erreur. Polémon est jaloux comme l'est tout amoureux qui se voit préférer par sa maîtresse un rival, c'est-à-dire comme tout homme est susceptible de l'être. Il ne se tourmente pas sans raison, il n'interprète pas en mal des incidents anodins, ce qui serait le propre d'un jaloux. Son cas est beaucoup plus banal. Il a malmené la femme qu'il aime et par laquelle

il croit être trahi; il se repent de cette brutalité; mais sa rancune et sa défiance persistent; et son orgueil l'empêche de faire les premiers pas vers une réconciliation. Par le simple conflit de ces divers sentiments, qui sont des plus communs, dans une âme impétueuse, impulsive, indécise, s'expliquent tous les détails de sa conduite.

Au commencement de la pièce, il boude, il essaie de noyer son chagrin en festoyant avec des camarades; à l'égard de Glykéra, il ne sait prendre que des demi-mesures; il dépêche auprès d'elle, sous un prétexte futile, son écuyer, pour apprendre ce qu'elle fait; lui-même, sans doute, voudrait bien revenir, mais ne s'y décide pas. Plus loin, lorsqu'il projette de donner l'assaut à la maison de Myrrhiné, nous reconnaissons l'homme emporté qui saccagea la chevelure de sa maîtresse. Et, aussitôt après, ce nouveau transport de colère, comme le précédent, est suivi d'un abattement profond : en face des remontrances, brèves et froides, du prudent Pataikos, les fureurs du soldat s'apaisent en un clin d'œil; lui, qui voulait tout massacrer, admet qu'il n'a aucun droit sur Glykéra, qu'elle est libre de sa personne, qu'il ne peut la reconquérir que par la persuasion; découragé avant d'avoir rien essayé, il conclut qu'il n'a plus qu'à se pendre. Puis, tout à coup, il s'avise que Pataikos, s'il le voulait, pourrait très bien servir ses intérêts; et il faut que, séance tenante, Pataikos s'y engage. Ensuite, ce sont les belles toilettes achetées naguère pour Glykéra que Polémon tient à montrer, comme preuves de son amour; et Pataikos, sans retard, doit aller admirer les belles toilettes. La même impatience, la même instabilité, le même penchant à l'exagération s'expriment dans une des scènes du dénouement. Polémon y apprend de Doris, suivante de Glykéra, que la jeune femme a retrouvé son père: il s'imagine alors qu'elle est perdue pour lui, déclare qu'il ne peut pas vivre sans elle, parle de se tuer. Doris la réconforte et s'apprête à rejoindre Glykéra; tant qu'elle n'a pas disparu, il l'accable de recommandations, de protestations, de promesses. Resté seul un instant, il se prodigue les plus amers reproches. Lorsque Doris revient, porteuse de bonnes nouvelles et de paroles de pardon, il exulte et la joie le fait déraisonner. D'un bout à l'autre de son rôle, le personnage ne s'est pas démenti.

Nous connaissons moins bien le jeune premier de l'*Arbitrage*, Charisios, les scènes où il figurait ayant presque toutes disparu. Mais en revanche, nous pouvons constater dans ce qui reste de la pièce que, chez Ménandre, même des acteurs secondaires étaient, à l'aide de quelques touches heureuses, finement caractérisés. Daos ne se montre à nous qu'au début, dans la scène de la contestation : c'en est assez pour que Daos nous laisse le souvenir d'une personnalité. Il est égoïste, défiant, à la fois obtus et finaud. Les réclamations de Syriskos l'étonnent, à ce qu'il semble, autant qu'elles l'indisposent. Que lui veut-on? De ce qu'il a trouvé, trouvé à lui tout seul, il a cédé généreusement la moitié; n'est-il pas dans son droit en retenant l'autre moitié? Il affirme que si, et je pense qu'il le croit. C'est pourquoi il accepte si volontiers l'arbitrage du premier venu. Mais la faconde de Syriskos l'inquiète. Pour lutter contre un homme qui a la langue si bien pendue, il fait appel à toute sa rouerie paysanne. Le récit de la trouvaille et des événements qui suivirent est, dans son plaidoyer, un chef-d'œuvre de fausse bonhomie; malicieusement, il raconte combien Syriskos insista pour obtenir l'enfant; en une phrase dédaigneuse, il déprécie au passage les menus objets qu'on lui réclame, ces mêmes objets dont il ne veut absolument pas se dessaisir; et, quelques instants après avoir avoué que l'enfant était pour lui une charge, il insinue qu'en l'abandonnant à autrui il a fait preuve de générosité. Sa malice, d'ailleurs, a l'haleine courte; débouté, Daos n'est plus qu'un sot, un balourd qui geint piteusement et répète avec une obstination machinale de ridicules doléances.

Syriskos, son adversaire, a le cœur mieux placé. Comme il le fait remarquer, il est désintéressé dans l'affaire : ce n'est pas pour lui-même qu'il réclame quoi que ce soit; c'est pour l'enfant trouvé, dont il s'est fait le tuteur. Il croit à la justice, il estime que tout homme a le devoir d'en assurer le triomphe. Ennemi des violences, c'est lui qui a l'idée de soumettre le différend à un arbitre; et, la sentence prononcée, il souhaite que la restitution des objets litigieux se fasse en la présence de Smikrinès. Plus tard, quand Onésimos assurera que l'anneau appartient à Charisios, Syriskos, toujours juste, ne refusera pas de le lui rendre.

On le voit, Syriskos est un personnage sympathique. Mais Ménandre avait trop le souci de la vérité pour ne pas lui avoir attribué, à côté de ses vertus, quelque faiblesse. Grisé par son premier triomphe, émerveillé du succès de son éloquence, notre homme n'a plus en tête que procès ; il parle de plaider envers et contre tous ; le voilà en bonne voie pour devenir chicanier.

Habrotonon aussi est une figure mêlée de bien et de mal et délicatement dessinée. Courtisane, elle a des courtisanes la tranquille impudeur et les accès de rétrospective pruderie ; elle confie sans vergogne à Onésimos qu'elle est, depuis trois jours, « pure des plaisirs conjugaux » ; mais elle tient à lui faire savoir qu'il y a moins d'un an elle était encore vierge. Ses jugements, en plus d'une occasion, sont bien ceux des femmes de son espèce. Ce qui la frappe surtout dans la conduite de Charisios, c'est qu'il la paie pour la laisser chômer. Une chose qu'elle n'oublie point de dire, en narrant ce qu'elle a vu lors des Tauropolies, c'est que la jeune inconnue avait ses vêtements hors d'usage ; « sa belle robe en soie de Tarente, si fine, par les dieux, elle l'avait toute déchirée ; ce n'était plus qu'une loque ! » Évidemment, aux yeux d'Habrotonon, les désastres de la toilette sont des pires qu'une femme puisse éprouver. Déçue du côté de Charisios, c'est avant tout l'espoir d'être affranchie qui l'incite à collaborer avec Onésimos et à chercher les parents de l'enfant. Mais c'est aussi la pitié qu'elle éprouve pour le pauvre petit être. Dans un coin de son cœur, Habrotonon a conservé intact quelque chose des meilleurs sentiments féminins ; à la vue du bébé, qu'elle a trouvé gentil, elle s'est sentie émue d'une tendresse quasi maternelle. Au reste, le désarroi de Charisios, l'infortune de Pamphilé, paraissent lui inspirer une compassion sincère ; et, lorsque, grâce à elle, le malentendu est dissipé, elle s'en réjouit franchement. Cette fille de joie est une assez bonne fille.

Comme Habrotonon, Syriskos et Daos, comme Polémon et Déméas, chacun des acteurs de Ménandre, ou peu s'en faut, pourrait fournir la matière d'un portrait. Mais il ne suffit pas, dans le poème dramatique, que l'auteur sache créer des personnages doués de caractères vraisemblables et de sentiments

justes; il faut, en outre, qu'il leur prête un langage naturel. C'est où Ménandre excella. Rien de ce qui représentait pour nous jusqu'à maintenant le parler grec familier, ni les scènes d'Aristophane les moins poussées à la caricature, ni les plus spirituels plaidoyers de Lysias ou d'Hypéride, ni les idylles réalistes de Théocrite ou les mimiambes d'Hérondas, n'égale, par la franchise d'accent et la désinvolture, les dialogues, les monologues, qui viennent de nous être rendus.

Les comiques du IVe siècle, à en juger par quelques débris de leurs œuvres, avaient affectionné la parodie; dans la bouche de personnages bourgeois, ou même populaciers, cuisiniers, esclaves, etc., ils s'étaient plu à mettre des contrefaçons du style noble. Trop soucieux de tourner en décision les Oreste, les Œdipe du répertoire tragique, ils avaient dédaigné d'écouter assez attentivement les Déméas, les Smikrinès, les Parménon de la réalité; aussi, lorsqu'ils renonçaient au burlesque, se défendaient-ils mal d'une certaine raideur maladroite. Rien de pareil chez Ménandre. Sans doute ses personnages connaissent la tragédie; ils lui empruntent çà et là un argument, un exemple: ils ne lui empruntent point leur langage. C'est tout au plus si quelques mots épars, et une fois — une seule fois — un vers cité tout entier, nous rappellent que l'auteur lisait assidûment Euripide. Quant aux réminiscences de la rhétorique contemporaine que l'on peut discerner dans les plaidoyers de Daos et de Syriskos, elles ne dépassent nullement ce qui est vraisemblable; il ne faut point parler à propos d'elles de parodie ni d'imitation déplacée: Daos et Syriskos ont entendu plaider des avocats; et, dans la mesure où ils l'ont pu, ils en ont fait leur profit. En général, le style de Ménandre est indépendant de tout modèle littéraire.

Notons aussi que la contrainte du vers ne s'y laisse presque jamais percevoir. A peine citerait-on un petit nombre de phrases où les mots sont rangés, pour satisfaire aux lois de la métrique et du rythme, dans un ordre peu naturel: l'ensemble est d'une allure merveilleusement aisée; sous le rapport de la vivacité, de la souplesse, ce langage versifié n'a rien à envier à la prose.

Les mérites d'expression, qui, dans l'antiquité, durent contribuer pour une très large part à la gloire de Ménandre, et

qui, maintenant encore, ravissent les lecteurs du texte grec, ne sont pas de ceux, malheureusement, dont l'analyse puisse toujours rendre compte et que la traduction respecte. Dans plusieurs longues tirades, comme les deux plaidoyers de Daos et de Syriskos, comme le monologue initial de la *Samienne* où Déméas narre ses inquiétudes, quelques détails s'imposent à l'attention : ici, une suite de petites phrases, brèves, décousues, haletantes, telles qu'en doit prononcer un orateur inexpert; là, où le développement veut être périodique, une gaucherie prise sur le vif; ailleurs, des tournures elliptiques, des parenthèses, des retours en arrière, des conversations intercalées au milieu du récit avec accompagnement de *je dis*, *il dit*, *elle dit*, à la mode populaire. Dans le morceau que Smikrinès déclame vers la fin de l'*Arbitrage*, lorsqu'il revient, furieux, chercher sa fille, nous pouvons relever l'incohérence, le désordre de la composition: invectives à l'adresse de Sophroné, objections que le bonhomme se fait au nom de sa compagne, répliques rageuses, menaces se succèdent tumultueusement; si véhémente est cette diatribe, qu'en l'absence d'indications scéniques nous ne saisissons pas toujours avec certitude le sens, l'intention de tel ou tel passage; c'est bien là le discours d'un homme étouffé de colère, que le ton et le geste doivent interpréter. Nous trouverions encore quelques scènes, quelques parties de scènes, dont le style, à la rigueur, pourrait être décrit. Mais que dire de tant d'autres, — que dire, par exemple, du dialogue d'Onésimos avec Habrotonon, — où le langage n'est ni particulièrement pathétique, ni particulièrement approprié à une classe sociale, mais est tout uniment le langage de la conversation? La vérité du style, en de pareilles circonstances, ne s'explique pas, ne se démontre pas; elle se sent; et j'ajoute que le plus fin « translateur », s'il essayait de la faire passer d'un idiome dans un autre, y perdrait son temps et sa peine. En face de certaines pages de Ménandre, l'helléniste demeure convaincu qu'ainsi devaient s'exprimer, dans leurs entretiens de tous les jours, les contemporains du poète; et il demande qu'on le croie sur parole.



Ce qui vient d'être dit des personnages de Ménandre, de leurs sentiments, de leur langue, prépare la réponse à cette question, que nous devions nous poser : jusqu'à quel point les pièces dont ils furent les acteurs méritèrent-elles le nom de comédies? La comédie, au temps d'Aristophane, visait constamment à faire rire; et, dans le choix des moyens, elle était peu scrupuleuse. Si l'on met de côté quelques morceaux lyriques, on ne trouvera guère, chez l'auteur des *Nuées*, des *Guêpes*, des *Chevaliers*, plus de quatre ou de cinq vers de suite qui ne contiennent un trait destiné à dilater la rate : jeu de mots, vocable bizarre, parodie, satire à l'adresse de quelque contemporain — voire d'un spectateur, indication d'un jeu de scène étrange. Tout est pénétré de comique; les choses les plus graves en elles-mêmes, celles à quoi le poète tient le plus, prennent chez lui une forme bouffonne.

Nous sommes loin de cette conception à l'époque où écrivait Ménandre. Non pas que celui-ci ait dédaigné le rire, ni même toujours le gros rire. Dans la *Samienne*, les principaux acteurs gesticulent comme des possédés, s'injurient et lèvent le bâton l'un sur l'autre, débitent des raisonnements abracadabrants; deux pitres, figures traditionnelles du répertoire, un cuisinier beau parleur et un esclave loustic, répètent des facéties rebattues; des personnages de la société contemporaine que tout Athènes connaissait, le parasite Chairéphon, un certain Androklès qui ne veut point vieillir, sont pris à partie nommément; bref, avouons-le sans ambages, la *Samienne* tient beaucoup de la farce. Mais cette pièce fut, je crois, une œuvre de jeunesse; et il ne semble pas qu'elle ait jamais passé pour une des productions les plus importantes du poète.

Dans l'*Arbitrage* et la *Belle aux boucles coupées*, dans l'*Arbitrage* surtout, le comique, sans être aussi discret que chez Térence, est de meilleur aloi. Nous n'y trouvons plus que de loin en loin, dans des rôles secondaires, quelque boutade cocasse, quelque plaisanterie apprêtée; en général, les personnages amusent par le simple spectacle de maladresses, d'erreurs, de contradictions, d'exagérations vraisemblables; le rire qu'ils

provoquent est un rire de bonne compagnie; souvent, ce n'est qu'un sourire.

Souvent aussi, la gaieté s'interrompt pour un temps et fait place à d'autres impressions. Qui songerait à rire ou à sourire, tandis que Syriskos, avec toute l'éloquence de son bon cœur, plaide la cause de l'enfant abandonné, dénonce l'indigne larcin dont est victime cet être sans défense, réclame pour lui les quelques pauvres objets qui composent tout son bien et dont peut-être son avenir dépend? Qui ne serait ému lorsque Charisios, bourrelé de remords, humilié, désolé, confesse avec un désespoir farouche la faillite complète de sa vie? ou même quand Polémon, au sortir d'un accès de colère, ne sait que répéter comme un enfant en larmes : « Glykéra m'a quitté, elle m'a quitté, ma Glykéra, ô Pataikos! »

Si nous classons les œuvres de théâtre d'après les émotions qu'elles font naître, ce n'est certainement pas avec la comédie d'Aristophane que nous rangerons la comédie de Ménandre: c'est bien plutôt avec la tragédie, avec la tragédie d'Euripide. Comme la tragédie, elle aussi excite l'attendrissement. Elle aussi excite la terreur, — une terreur réduite, amoindrie par l'humilité des acteurs et des aventures, tempérée à l'avance par la promesse d'un dénouement heureux : je veux dire l'anxiété, la crainte des complications vulgaires qui suffisent à ruiner le bonheur d'un homme et la paix d'une famille. Elle aussi, en proposant à notre sympathie des personnages tels que le bon Syriskos, tels que la généreuse Pamphilé, excite une espèce d'admiration et de noble enthousiasme. Cette comédie est un drame bourgeois qui intéresse en somme toutes les formes de notre sensibilité ; c'est là vie quotidienne tout entière, avec ses tristesses et ses joies, avec ses grandeurs et ses bassesses, qu'elle fait défiler devant nous : dans l'ordre psychologique, sentimental, moral, son domaine est presque sans limites. Peu importe dès lors la monotonie des intrigues; une diversité qui vient d'ailleurs nous en dédommage amplement.

***

Un théâtre comme celui de Ménandre n'a pas un intérêt exclusivement littéraire : par ce qu'il laisse voir des réalités

environnantes, et aussi des idées de l'auteur, il appartient à l'histoire de la civilisation générale. Notre examen serait fort incomplet, si nous ne relevions dans les nouveaux fragments ce qui permet de mieux connaître la société attique aux alentours de l'an 300, et de pénétrer l'âme d'un Athénien né à l'époque où la puissance d'Athènes fut anéantie pour toujours [1].

De prime abord, les aventures qui composent la trame de l'*Arbitrage*, de la *Belle aux boucles coupées*, de la *Samienne*, du *Héros*, paraissent révélatrices d'un état de mœurs très fâcheux : un père, sous les yeux de son fils, vit en concubinage; un mari entretient ostensiblement une maîtresse à quelques pas de sa femme; une mère est indulgente aux fredaines d'un jeune fou et semble même les servir : surtout, le viol et l'exposition d'enfant ssont présentés comme des incidents quotidiens. Incontestablement, ces témoignages ne sont pas sans valeur; ils prouvent que les désordres en question pouvaient alors se produire, et qu'ils se produisaient : mais non pas qu'ils se produisaient souvent. Juger la société de la fin du IV[e] siècle, dans son ensemble, d'après le répertoire de Ménandre, serait aussi injuste, aussi naïf, que de juger la nôtre d'après les œuvres de M. Capus, de M. Lavedan ou de M. Bernstein.

Je n'insisterais pas sur ce point, s'il n'était facile de signaler pourquoi certaines données, et des plus scabreuses, jouirent dans la comédie d'une faveur particulière, et si les récentes découvertes ne nous en fournissaient l'occasion. Un mythographe latin, Hygin, résume ainsi qu'il suit le sujet d'une pièce d'Euripide intitulée *Alopé*. Alopé, fille du roi Kerkyon, a été mise à mal par le dieu Poseidon ; elle a eu secrètement un fils, qu'elle a fait exposer ; un berger recueille le nouveau-né, avec les vêtements précieux qui le recouvrent, puis le cède à un autre berger, mais sans les vêtements ; le second berger réclame ces vêtements ; on les lui refuse : le différend est soumis à Kerkyon ; Kerkyon donne gain de cause au détenteur de l'enfant. Entre cette aventure et celle qui se déroule dans la première partie de l'*Arbitrage*, le parallélisme est évident : de l'une à l'autre, les noms seuls sont changés, et la qualité

1. La bataille de Chéronée, où Athènes succomba sous les coups des Macédoniens, est de 338 : Ménandre est né probablement en 344 ou 343.

des acteurs : à Kerkyon fait pendant Smikrinès : à Poseidon, Charisios; à Alopé, Pamphilé; aux deux bergers, Daos et Syriskos. Nous apercevons là l'étroite parenté qui rattache la comédie de Ménandre à la tragédie d'Euripide. Cette parenté est chose bien connue ; de nombreux exemples l'attestent. Or, les histoires de filles violées et d'enfants exposés tenaient une grande place dans les fables tragiques ; en reprenant ces thèmes. Ménandre et, avec lui, beaucoup d'auteurs comiques du même temps continuaient donc une tradition ancienne.

Ils obéissaient, d'autre part, à un étrange souci des convenances. Car la comédie grecque, dont tant de moralistes ont flétri le dévergondage, fut prude à sa manière et craignit le scandale. Montrait-elle, comme cela est fréquent dans les imitations de Térence et de Plaute, un fils de famille en lutte avec son père, le trompant, le volant pour subvenir à de folles dépenses? couramment, la fourberie était attribuée à un méchant esclave, auxiliaire du jeune homme; celui-ci en recueillait les fruits, mais sans rien faire lui-même qui fût indigne d'un homme libre, et sans pécher d'une façon ouverte contre les lois de la piété filiale. Une pareille pruderie, ou, si l'on veut, une pareille *respectabilité* dictait le choix et la composition des personnages féminins. Depuis Euripide, les Athéniens n'étaient plus offusqués de voir sur la scène tragique des héroïnes amoureuses et que l'amour conduisait aux pires fautes : épouses adultères, filles et sœurs incestueuses, Pasiphaé éprise d'un taureau. Tout ce qui se passait dans le monde de la légende était toléré au théâtre ; mais la femme athénienne, la jeune fille athénienne devaient y être respectées. Jamais la comédie, autant que nous pouvons savoir, n'a représenté une épouse infidèle. Et elle n'a pas volontiers admis qu'une jeune bourgeoise se fût laissé conter fleurette par un joli garçon de son quartier. Comment donc une liaison pouvait-elle débuter? En fait d'entrée en matière, il ne restait plus que le viol. Les Athéniens en prirent leur parti. Pour éviter à leurs femmes, à leurs filles, la suggestion de mauvais exemples, ils acceptèrent d'être chargés eux-mêmes de tous les torts et de se voir dépeints par les comiques comme de grossiers compagnons.

Ce n'est pas tout. Si la comédie a parlé quelquefois d'honnêtes femmes séduites, déshonorées, compromises, elle a pudi-

quement soustrait ces personnages à la vue du public. Sur la liste des acteurs du *Héros* ne figure point Plangon ; Plangon, autour de qui toute l'intrigue se développe, demeurait confinée dans la coulisse. De même Pamphilé de l'*Arbitrage*, si généreuse pourtant et si aimable ; de même, probablement, Plangon de la *Samienne*. Prêter le langage de l'amour, fût-ce de l'amour permis, à des personnes *comme il faut*, aurait passé pour une impertinence. Cependant les comiques, — Ménandre surtout, dont chaque pièce contenait une aventure galante, — ne pouvaient pas proscrire de leur théâtre les personnages d'amoureuses. L'hypocrisie sociale leur défendait de les choisir parmi les citoyennes ; le souci de la vraisemblance, de les prendre souvent dans la classe des marchandes de volupté ; par force, ils se sont rabattus sur un type d'exception : la jeune fille bien née, élevée à l'écart de ses parents dans un milieu interlope, destinée au métier de courtisane, mais conservant un cœur digne de son origine ; Glykéra, par exemple, la « belle aux boucles coupées ». Une jeune fille de ce genre ne pouvait être qu'un enfant trouvé ; bon nombre des histoires d'exposition qui abondaient chez les poètes comiques avaient été sans doute imaginées pour amener en scène une Glykéra.

Les remarques qui précèdent laissent subsister contre la société contemporaine de Ménandre de graves motifs de désapprobation. Mais le mal ne doit pas nous empêcher de voir aussi le bien. A côté des laideurs et des tares, il y a, dans les tableaux de mœurs que nous offre la comédie, des détails plutôt réconfortants.

Parmi les personnages mis en cause, beaucoup appartiennent aux dernières classes sociales ; ils pourraient être aigris par la misère, implacablement égoïstes, vindicatifs, haineux ; presque tous, au contraire, expriment quelque bon sentiment. Nous l'avons constaté pour Syriskos et pour Habrotonon : esclaves, ils travaillent avec zèle à assurer la liberté d'autrui ; et la jeune courtisane, en face d'une honnête femme dans le malheur, est remplie de commisération. D'autres acteurs de condition servile compatissent aux ennuis de leurs maîtres ; non seulement la vieille Sophroné, qui a peut-être élevé Pamphilé, mais la soubrette de Glykéra, Doris, et le valet de Polémon. Daos, du *Héros*, qui est

capable d'aimer et d'aimer avec délicatesse, a manifesté envers Lachès une confiance qui les honore tous deux : il lui a raconté ses peines de cœur et l'a prié d'intervenir pour lui auprès du frère et tuteur de Plangon. Tout en bas de l'échelle, il y avait donc, si nous croyons Ménandre, autre chose que des brutes, des êtres dégradés par l'infamie et par la servitude; il y avait des hommes encore dignes de ce nom.

C'est que, dans la société d'alors, les distinctions de classes n'étaient pas aussi tranchées qu'on se l'imagine d'ordinaire. Pour maint lecteur moderne, le seul mot d'esclavage évoque la vision de créatures constamment opprimées, rejetées par les institutions et les coutumes en dehors de l'humanité. Et en effet, aux yeux des sociologues, l'esclave n'était qu'un instrument vivant, un « corps d'homme » ou un « corps de femme »; la loi le laissait exposé sans défense à mille mauvais traitements, dont la menace, chez Ménandre lui-même, traverse quelquefois comme une lueur sinistre les dialogues les plus gais. Mais, dans la pratique, sa vie, sa condition pouvaient valoir celles de certains hommes libres. Daos, qui est esclave, n'en songe pas moins à fonder une famille, et il aspire à la main de Plangon, soi-disant fille d'un affranchi. Syriskos, autre esclave, a une femme, un ménage; il exerce un métier; il va et il vient comme il veut; il n'est sans doute ni plus ni moins heureux que les paysans qui l'entourent. Sa qualité d'esclave ne lui enlève rien de son assurance. Quand il interpelle Smikrinès pour le prier de jouer le rôle d'arbitre, il le fait avec politesse, mais sans obséquiosité, plus hardiment qu'un pauvre homme du peuple n'interpellerait aujourd'hui un bourgeois. Repoussé par le bourru, il ne se laisse pas démonter; il insiste, au nom de la solidarité humaine; à un homme placé très au-dessus de lui, il ne craint pas de faire la leçon. Et, en fin de compte, il l'emporte : Smikrinès, qui se moquait d'abord des deux étranges plaideurs en peau de bique, Smikrinès le brutal, Smikrinès le grincheux, condescend à les écouter. Les Smikrinès de nos jours, sollicités par deux passants mal vêtus, auraient, je le crains, plus de morgue.

D'une façon générale, les acteurs de Ménandre paraissent

être animés d'instincts égalitaires. Myrrhiné, une dame riche, qui doit avoir une belle situation mondaine, recueille chez elle Glykéra, la concubine d'un voisin: Pamphilé, semble-t-il d'après un fragment mutilé, parlait avec estime d'Habrotonon; Moschion et Plangon, de la *Samienne*, ne rougissent pas d'être les obligés de Chrysis. Trouvera-t-on que c'est pousser trop loin le dédain des préjugés sociaux? Nous ne saurions, en tout cas, refuser notre approbation à Charisios, lorsqu'il reconnaît dans la prétendue faute de Pamphilé un malheur et qu'il juge plus coupables ses propres fredaines de jeune homme. Mais, en raisonnant de la sorte, Charisios admet implicitement l'égalité des sexes devant la loi morale; il est curieux de voir un Athénien, au IVe siècle avant notre ère, animé de ces dispositions.

Avec la bonhomie, la liberté d'esprit et de manières, un autre trait doit être relevé à l'éloge des personnages de Ménandre : la mansuétude dont plusieurs donnent des preuves alors qu'ils sont ou croient être offensés. Pamphilé a souffert de son mari les plus cruelles injures qui puissent être faites à une femme; elle a été traitée en épouse infidèle et outrageusement délaissée. Pourtant, lorsque Charisios découvrira qu'il est père d'un bâtard, quand il sera à son tour humilié et déconsidéré, elle n'usera point de représailles : « Je suis venue ici, répondra-t-elle aux instances paternelles, pour partager la vie de Charisios ; je ne dois pas l'abandonner dans la peine. » D'emblée, n'écoutant que son cœur, Pamphilé a tout pardonné. Glykéra, elle aussi, pardonne à Polémon ses soupçons insultants, ses violences: et elle accompagne ce pardon du plus délicat commentaire : « Ton délire, dit-elle à l'impétueux soldat, a été la source de notre bonheur. » Déméas, pendant qu'il croit que Moschion est coupable, ne se contente pas de l'absoudre; il ne veut même pas que le jeune homme ait la honte de rougir devant lui; par un raffinement de générosité, il s'impose de cacher les vrais motifs de sa conduite et il se résigne, en expulsant Chrysis sous un prétexte quelconque, à paraître lui-même inconséquent et dur. Pardonner, être clément à la faiblesse humaine, telle est, pourrait-on dire, la principale règle de morale à laquelle obéissent les acteurs de Ménandre; et l'un d'entre eux, le père

de Glykéra, déclare que c'est là le fait d'une âme vraiment grecque. Portée jusqu'à l'extrême, cette mansuétude ne saurait être approuvée; elle deviendrait alors de la veulerie. Contenue dans de sages limites, elle semble une des vertus les plus aimables dont puisse être orné le cœur humain : la mansuétude de Pamphilé, de Glykéra, c'est le pardon des injures : la mansuétude de Déméas, encore qu'elle prête à rire, n'est-ce pas l'esprit de charité?

En somme, la société dépeinte chez Ménandre est, par bien des côtés, estimable et sympathique. J'aime à croire que, par ces bons côtés, elle ressemblait à la société véritable. Les Athéniens ne se seraient pas intéressés à Daos amoureux, à l'honnête et hardi Syriskos, s'ils n'avaient cru ces personnages possibles et n'avaient connu leurs pareils; la magnanimité de Glykéra ou de Pamphilé, la détresse de Charisios, l'indulgence de Déméas ne les auraient pas émus, elles leur auraient semblé sottes et ridicules, si eux-mêmes n'avaient été ouverts aux idées que ces acteurs expriment et accessibles à leurs sentiments.

Au reste, la morale de Ménandre, la philosophie de Ménandre, — si l'on peut employer des mots aussi pompeux en parlant du moins pédant des poètes, — ne sont pas, dans l'histoire de la pensée hellénique, des apparitions isolées. L'auteur de l'*Arbitrage* a été le contemporain d'Épicure; il fut son condisciple et demeura son ami. Entre les doctrines épicuriennes et la conduite ou les discours des personnages comiques, il y a par moments une affinité indéniable. Ainsi, lorsque Onésimos soutient à Smikrinès que les dieux ne s'occupent point des hommes ni du gouvernement de l'univers, nous savons d'où lui vient cette opinion. Lorsque Charisios reconnaît ses erreurs et se convertit, ce qu'il renie, ce n'est pas seulement l'antique pharisaïsme, c'est aussi — le choix des mots l'indique — la morale qui, dès lors, s'opposait à celle d'Épicure : la morale sans pitié du stoïcisme. Ici et là, l'allusion est précise, manifeste ou peu enveloppée. Apparemment, le jeune Charisios a reçu une éducation complète : il a écouté les leçons des philosophes : et Onésimos, son ancien pédagogue, a pu, auprès de lui, en recueillir quelques bribes. On ne saurait attendre de femmes comme Glykéra ou Pamphilé, d'hommes simples

comme Déméas, des notions aussi claires. Mais leur mansuétude ne tient-elle pas à ce qu'ils considèrent l'exercice des passions, l'obéissance aux penchants naturels, comme légitimes ou tout au moins excusables? Et, s'ils envisagent les choses de cette façon, n'est-ce pas qu'ils se rappellent, en l'interprétant mal, la fameuse maxime : vivre en vue du plaisir? Épicure, disent ses biographes, donnait personnellement l'exemple d'une très grande douceur, d'une « bienveillance sans égale », d'une « philanthropie universelle ». Par leurs actes et par leurs propos, certains personnages de Ménandre traduisent un état d'âme que l'influence du philosophe tant admiré développa probablement dans le grand public, — si même il n'existait déjà auparavant et s'il n'a pas favorisé la vogue du système de morale épicurien. C'est dire que, parmi les spectateurs, beaucoup étaient en communion de pensée avec eux.

En tout cas, une chose est hors de doute : cette mansuétude, que Ménandre a prêtée à ses acteurs, lui-même la partageait et l'approuvait. Nulle part nous ne trouvons chez lui, comme chez Euripide, de ces tirades virulentes où l'écrivain, parlant pour son propre compte, déblatère contre les préjugés, contre les injustices; nulle part, dans les peintures qu'il fait des ridicules et des travers, nous ne voyons percer l'amertume, ni l'ironie, ni le mépris. Son attitude, en face de ses modèles, est celle d'un sceptique bienveillant. Il a mesuré d'un œil calme la médiocre valeur de la société et de l'homme; il ne s'en étonne plus, il ne s'en indigne pas; il s'en amuse sans malice; et quelquefois il s'en émeut doucement. Rien ne lui est plus étranger que la misanthropie. Qu'il ait pris plaisir de temps en temps à rabattre les superbes, je le crois volontiers; mais il n'a jamais voulu être un apôtre du pessimisme et du découragement.

PH. E. LEGRAND

LE CONGRÈS DE LA ROUTE

Les bonnes routes sont un des principaux éléments de la prospérité française. Depuis le commencement du XIXe siècle, la circulation n'a jamais cessé de croître; le développement des chemins de fer n'a pas empêché la progression des transports sur route; bien au contraire : le rail ne peut aller partout, il faut l'approcher, il faut joindre les lignes ferrées entre elles et aller chercher les produits de l'agriculture. La route est à la source du trafic; c'est elle qui nourrit les autres voies de communications; aussi tout progrès réalisé sur celles-ci a sa répercussion sur la route. Or la chaussée moderne n'est pas adaptée aux nécessités actuelles de l'industrie des transports; elle ne permet ni la vitesse ni le passage des lourdes charges; il en résulte des conflits entres les divers usagers de la route, en même temps qu'une usure prématurée des revêtements du sol. Depuis une quinzaine d'années, le mal s'est grandement accru à mesure que l'automobile s'est répandue; malgré les efforts des administrations qui sont chargées d'en assurer l'entretien, certaines chaussées empierrées sont constamment dans un état voisin de la ruine et recouvertes, pendant l'été, de poussière, que soulèvent les pneumatiques.

Le ministre des Travaux publics a pris l'initiative de rassembler en un Congrès international des ingénieurs, des professeurs, des industriels ainsi que les représentants des grandes associations sportives. Ces États généraux de la

Route, réunis pour entendre le procès de la route actuelle et pour dresser les plans de la route future, se tiendront aux Tuileries du 11 au 18 octobre 1908.

En France, l'entretien annuel du réseau (routes nationales. départementales et chemins vicinaux) nous revient au prix de deux cent quatre millions, tandis que la somme nécessaire à l'entretien de toutes les autres voies de communication (chemins de fer, canaux et rivières) ne dépasse guère cent cinquante millions. Ces frais annuels ajoutés à l'amortissement et à l'intérêt du capital, qui représenterait le coût du premier établissement, constituent un impôt considérable. Mais le transport majorant le prix des objets transportés, il est évident que tout progrès qui facilite le transport diminue le prix des produits échangés. Le bénéfice réalisé sur le transport par le bon état des chemins équilibre-t-il la dépense d'entretien? c'est la première justification du budget de la Route.

Au commencement du siècle dernier, l'état des routes nationales de France était tel que l'on devait avoir recours à trois chevaux pour tirer le même véhicule que deux chevaux roulent aisément aujourd'hui. C'est un fait scientifiquement établi par les mesures des coefficients de traction. Si nos routes ne s'étaient pas améliorées depuis cent ans, il nous faudrait faire appel à un travail moteur plus considérable, dans la proportion de trois à deux, pour réaliser les mêmes échanges. Comme il en résulte, dans le transport d'une tonne à un kilomètre de distance, une économie d'environ cinq centimes. le mouvement total de 6 milliards de tonnes kilométriques. qui s'effectue chaque année sur notre réseau de pierre. nous coûterait environ trois cents millions de francs de plus qu'il nous revient aujourd'hui. Même si la somme de deux cent quatre millions de francs consacrée annuellement à l'entretien des routes ne les améliorait pas, mais les préservait seulement de la détérioration, on pourrait affirmer que cette dépense est justifiée. Que par la négligence des fonctionnaires ou l'insuffisance de crédits. la viabilité moyenne du réseau perde un dixième de sa valeur, ce qui n'est pas rare pour une chaussée : la fortune publique sera diminuée dans une seule année de 60 millions au moins. ce qui se traduira par une majoration correspondante dans le prix des denrées transportées.

Laisser les routes se détériorer, c'est donc élever le prix du pain, du vin, des légumes, des vêtements, des habitations, sans qu'il en résulte un profit quelconque pour personne. Ajoutons à cette nécessité d'ordre économique l'agrément, le bien-être, les plaisirs sportifs, le développement du tourisme qui accompagnent toute amélioration de la route, et nous ne méconnaîtrons pas le caractère à la fois moral et matériel de l'œuvre entreprise par le Congrès.

Bien que ce Congrès soit le premier, ce n'est point la première fois que la route traverse une crise. Au début du XVIIIe siècle les chemins étaient en si piètre état que le Régent dut à plusieurs reprises adresser des arrêts détaillés aux ingénieurs du royaume [1]. Mais, si nous en croyons d'Argenson, la viabilité n'en resta pas moins déplorable en certaines régions; il raconte en effet dans les termes suivants le voyage de Marie Leczinska (1725), alors fiancée de Louis XV :

Je n'oublierai jamais l'horreur des calamités qu'on souffrait en France, lorsque la reine y arriva.

Une pluie continuelle y avait apporté la famine, et elle était bien augmentée par le mauvais gouvernement. Qu'on se représente la misère inouïe des campagnes. En ce moment il s'agissait de moissons et de récoltes qu'on n'avait pu encore ramasser; le pauvre laboureur guettait un moment de sécheresse pour le faire; cependant tout le canton était battu de verges. On avait fait partir les paysans pour accommoder les chemins où la reine devait passer, et ils n'étaient que pires, au point que Sa Majesté pensa souvent se noyer; on la retirait de son carrosse, à force de bras, comme on pouvait.

Trudaine et Perronet reconstituèrent notre réseau national. La suppression de la corvée, par Turgot, fut cause d'une autre crise : pendant les guerres de la Révolution, il est très difficile d'alimenter les armées; partout on signale « des pertes considérables de chevaux qui meurent sur les routes et de voitures qui se brisent ». La route de Paris à Lille est un véritable chaos :

1. Le service de la voirie avait été créé par Sully (édit de 1607) et réellement organisé par Colbert. Le corps des Ponts et Chaussées fut fondé par Perronet.

Imaginez une route construite en têtes de chats, écrit l'ingénieur de Clermont (Oise), sillonnée dans toute sa longueur de huit rouages plus ou moins continus et coupée en beaucoup d'endroits comme si le passage s'était fait en travers de la voie; il y a du danger à y conduire un cheval au pas; les voitures risquent moins de verser que de se briser[1].

La viabilité des routes au cours du XIX[e] siècle n'a pas cessé de s'améliorer : l'automobilisme l'a-t-elle gravement compromise?

***

Tout le monde connaît le profil bombé de la chaussée moderne, ainsi disposée pour l'écoulement facile des eaux de pluies. On sait également que depuis l'ingénieur anglais Mac-Adam (1820) la plupart des chaussées sont composées de pierres posées sur le sol sans autre fondation. A Polonceau, ingénieur du Corps et Chaussées, nous devons le cylindrage, qui consiste à passer un rouleau pesant sur le sol naturel qui doit recevoir les cailloux, puis sur les cailloux eux-mêmes, en ayant soin de répandre à la surface un mélange de terre ou de sable et d'eau. Ce mélange a reçu le nom de matière d'agrégation.

Les frais de construction sont ainsi réduits au minimum; nos chaussées modernes sont beaucoup moins coûteuses à établir que ne le seraient les anciennes voies romaines, lesquelles étaient de véritables murs horizontaux, formés de larges dalles et solidement maçonnés. Mais nos routes ne sont bien roulantes qu'à la faveur d'un entretien régulier et minutieux. L'entretien continu date de Trésaguet (1775) après l'institution des cantonniers.

Les chaussées empierrées peuvent être entretenues suivant deux méthodes : on peut soit combler les creux, les ornières et les flaches aussitôt qu'on les aperçoit, soit laisser la surface s'user progressivement et rétablir d'un seul coup, par un empierrement général, le profil régulier.

La première méthode porte le nom d'entretien par pièce ou par emplois isolés. Elle fut mise en pratique par l'ingénieur

1. Cité par Debauve, *Cours de Routes et Chemins de l'École nationale des Ponts et Chaussées*, p. 7 et 8.

Berthault-Ducreux qui la justifie de la manière suivante : « Une chaussée très polie, sans aspérités, reçoit de la circulation le minimum de dommage et lui cause le minimum de fatigue. Dès que le poli cesse et que les aspérités paraissent, il y a accroissement de souffrances, et pour la chaussée et pour le roulage. Le bon sens nous dit donc qu'il faut réparer aussitôt, qu'il faut faire, comme la bonne ménagère, *un point à temps* ».

Le défaut de la méthode est qu'elle exige une main-d'œuvre considérable, sur laquelle il est impossible d'exercer une surveillance effective, que la chaussée s'use quand même et qu'au bout de quelques années on est forcé de recourir à un rechargement général; les emplois isolés ne sont d'ailleurs plus compatibles aveç la circulation automobile, à moins qu'ils ne soient immédiatement cylindrés au rouleau compresseur, ce qui n'est pas toujours possible.

Aussi la méthode la plus répandue aujourd'hui est celle des rechargements généraux cylindrés. Elle ne conduit pas toujours à une utilisation parfaite des crédits, parce que l'usure n'est pas homogène sur toute une section destinée au rechargement. Il est donc bon de recourir aux emplois partiels de petits matériaux pour combler quelques flaches et frayés : à l'heure actuelle le procédé du point à temps est employé à titre auxiliaire. Le cylindrage permet de livrer à la circulation une surface unie et non un tas de cailloux; on sait qu'il se pratique au moyen de compresseurs à vapeur et l'une des plus récentes précautions est le traitement séparé de chacune de deux moitiés de la voie; un passage uni subsiste toujours.

Premier grief : le bombement est une gène pour la circulation. Il a pour effet de déverser les véhicules d'un côté ou de l'autre, et c'est pour éviter cet ennui que les bêtes de trait ont bien soin de ne jamais quitter le milieu de la route, à moins qu'elles n'y soient constamment obligées par le conducteur. Voilà pourquoi les automobiles demandent en vain aux charretiers de tenir leur droite; les chevaux ne veulent rien entendre; les routes ont à souffrir de l'obéissance des animaux à la loi du moindre effort, parce que tous les sabots, se posant sur l'axe de la chaussée, toutes les roues se succèdent sur les mêmes bandes longitudinales, et c'est ainsi

que se produisent les ornières et les frayés. Dès lors, si le bombement est indispensable au bon écoulement des eaux de pluies, il convient de ne pas l'exagérer. On a pensé réaliser des économies à n'entretenir que la bande de 3 ou 4 mètres occupant le milieu de la route. C'est une hérésie : cette pratique conduit forcément à un bombement trop fort au centre et à une mauvaise jonction aux reins de la voûte formée par la chaussée, de telle sorte que c'est toujours cette même bande qui s'use et la route a un profil irrégulier ; à peine réparée, elle est cahotante, puis bientôt crevassée et coupée. En s'appliquant à soigner l'entretien de la bande totale, large de 5 à 6 mètres suivant la catégorie des chemins, on offre un terrain parfaitement uni à la circulation qui se répartit alors sur toute la largeur, — d'où une usure régulière et lente, si bien que l'entretien n'absorbe pas plus de matériaux qu'avec la première méthode ; mais les usagers de la route y gagnent en bien-être, en commodité et en sécurité, puisque la surface unie est plus large et plus régulière.

Un deuxième grief fait à la route actuelle est l'insuffisance de sa fondation. La méthode de construction inventée par Mac-Adam ne s'accorde plus avec la circulation nouvelle, surtout pour les routes destinées au passage des véhicules lourdement chargés. On préconise aujourd'hui l'interposition de sable ou de laitier de haut fourneau entre le macadam et le terrain naturel. Il est bon de comprimer fortement au moyen de rouleau de fonte, non seulement ce lit de sable, mais aussi le sol qui le reçoit. Après ces opérations préliminaires, on place des moellons à plats, puis d'autres verticalement, ou même une couche de béton, ou bien encore de pierrailles enduites de goudron. Le macadam est ensuite disposé sur cette fondation.

L'avenue nouvelle de Bruxelles à Vilborde[1] a reçu comme fondation un massif de béton armé formant cuvette. La dalle de ciment armé repose sur une couche de sable fortement cylindré, et tous les vingt mètres une solution de continuité

1. Premier tronçon d'une grande voie de communication entre Bruxelles et Anvers dont la construction a été confiée à MM Dufourny et Vandervin, ingénieurs en chef à Bruxelles.

(joint de dilatation) assure l'écoulement des eaux de pluie, qui arrivent dans la cuvette pendant la construction.

Mais le problème le plus inquiétant pour la circulation moderne provient de l'insuffisante résistance du macadam lui-même, composé de pierres, d'eau et de matière d'agrégation (sable, terre détritus, cassures). Ce revêtement de nos routes, qui a immortalisé le nom de l'ingénieur anglais, a deux ennemis terribles : le *poids* et la *vitesse*.

Des observations faites à la suite de chaque course d'automobile, il résulte que le passage de véhicules munis de pneumatiques équivaut à un balayage énergique. On dit alors que la chaussée est mise à nu : les joints en sont ouverts; la matière d'agrégation n'y paraît plus; par endroits les pierres se détachent du massif sous le moindre effort. La matière liante, formée de détritus et d'eau, qui donne la cohésion, n'étant plus entre les cailloux, la route se désagrège ou du moins est à la merci de la moindre influence nuisible.

Pour expliquer ce phénomène, que l'on observe seulement avec les véhicules rapides, munis de pneumatiques, on a dit que les pneus agissaient par succion, à la manière de ventouses. Mais nous pensons qu'une telle interprétation est contestable, car elle résulte plutôt d'une impression que d'un raisonnement. M. Pétot, professeur de mécanique à la Faculté des Sciences de Lille, qui a pris comme objet de son cours l'étude dynamique de la voiture automobile, donne une explication plus scientifique.

Il observe que les pneus ont pour surface extérieure un tore (anneau circulaire qui enveloppe le boudin d'air), c'est-à-dire une surface non applicable exactement sur le sol. De même qu'il est impossible d'étaler sur un plan, sans l'étirer ou même sans la détériorer, une demi-sphère faite d'une peau d'orange, de même l'enveloppe d'un pneu ne peut épouser sans s'étirer ou se détendre la forme exacte du terrain. L'écrasement des pneus sur le sol se complique donc de petits glissements locaux qui amènent par une sorte de limage l'usure de la partie superficielle de la chaussée. Après que le sol a été ainsi râpé légèrement en tous les sens par le caoutchouc, le pneu l'étreint, le mord, et l'accroche sous l'action de l'effort de propulsion : chaque

roue motrice tend à rejeter vers l'arrière les matériaux de la route : les grosses pierres résistent, mais la poussière et le gravillon obéissent à cette impulsion : « Il y a là comme une suite continue de ressorts qui, après avoir été bandés vers l'avant sous l'action du sol, se débanderaient vers l'arrière en projetant dans cette direction les petits corps qui s'opposent à leur détente. » Ensuite, toutes ces particules ténues, détachées de la route, sont dispersées par les remous d'air très violents, qui se produisent dans le sillage de la voiture.

On comprend dès maintenant pourquoi les pneus lancés à grande vitesse s'en prennent, non point aux cailloux eux-mêmes, mais à la matière d'agrégation.

Pour qu'un macadam résiste le mieux possible à ce mode de détérioration, dit l'ingénieur en chef Walckenaer dans l'un des rapports adressés au Congrès, l'important n'est pas qu'il soit formé d'une pierre très dure. Mais il faut que les matériaux soient parfaitement enchevêtrés et que leur solidarité soit, autant que possible, assurée indépendamment de la matière d'agrégation... D'autre part, la mosaïque se trouve moins vite et moins complètement dénudée lorsque la matière d'agrégation est compacte, ne se résout pas facilement en poussière, adhère aux matériaux d'empierrements...

En outre, dans les virages, la force centrifuge donne naissance à une friction latérale dont l'effet est malheureusement des plus dangereux pour le macadam. Il se produit toujours de petits dérapages plus ou moins freinés par la résistance due aux aspérités du sol, et cela ne se fait point sans abattre les arêtes, sans ruiner les pneus, sans arracher les pierres de leurs alvéoles. A chaque tournant les dégâts sont donc encore plus apparents que dans les lignes droites : on se trouve quelquefois en présence, non point d'une route, mais d'un tas de cailloux, sans plus aucune trace de la matière d'agrégation.

Tous ces effets sont singulièrement aggravés par l'emploi des antidérapants, bandes de cuir ou de caoutchouc armées de rivets d'acier dont les têtes forment saillie. Les antidérapants augmentent l'adhérence des roues en mordant le sol, donc le détériorent, et le mal est d'autant plus profond que la saillie des rivets est plus grande.

Une observation générale qu'on trouve consignée par

plusieurs rapporteurs est que les routes souffrent d'autant plus de la circulation automobile qu'elles sont plus mauvaises. Un terrain bien uni et résistant ne donnerait lieu à aucune action nuisible : les pneus lui sauraient gré de sa douceur et le caresseraient au lieu de l'entamer; les revêtements de luxe des chaussées urbaines, pavé de bois et asphalte, n'ont aucunement à souffrir de la circulation automobile; les pneumatiques n'y produisent pas d'usure sensible. Dans l'avenue des Champs-Élysées, la surface de la piste centrale réservée aux véhicules à traction mécanique, est restée plus unie, plus régulière que les bandes latérales de l'avenue, martelées par les sabots des chevaux.

Le second ennemi de la route est le *poids;* il faut compter avec lui et d'autant plus qu'il s'allie souvent à la *vitesse* dans les automobiles industrielles. Les méfaits des lourds véhicules à traction mécanique sont des plus curieux; les rapports adressés au Congrès par MM. Arnauld, Caldagués et Vasseur, ingénieurs des Ponts et Chaussées, abondent en observations intéressantes. A Paris, la circulation d'un « poids lourd » de 12, 15 et même 20 tonnes a causé la ruine totale de certaines chaussées :

L'itinéraire sur lequel ces effets ont été le plus accusés est celui suivi par les camions automobiles de la raffinerie Say, se rendant de la gare aux marchandises de la rue de Tolbiac à la raffinerie par les rues de Tolbiac, Nationale, de Clisson et Jeanne-d'Arc. Ce service a commencé le 2 juin 1903 avec huit camions pesant en charge de 19 à 20 tonnes, à raison de près de cinquante voyages aller et retour par jour. Après vingt et un jours seulement, le conducteur chargé de l'entretien pouvait écrire : « Presque tous les pavés sont détériorés à tel point qu'ils ne peuvent plus être réemployés; la plupart sont plus ou moins fortement éclatés sur les faces latérales et les angles; d'autres, en quantité moindre, sont fendus, brisés en plusieurs morceaux ou écrasés et réduits en poussière. »

Les automobiles industrielles produisent sur les revêtements des routes des dégradations d'une nature spéciale qui ne s'observent pas avec les voitures à chevaux : tel est le cas des pavés fendus horizontalement et des « écales » plates, détachées par les roues ferrées. On attribue ces faits au choc

horizontal, d'autant plus violent qu'il n'est amorti par aucun ressort dans le sens longitudinal. Ce phénomène est en effet particulier aux automobiles, puisque les roues des camions à chevaux, étant montées folles sur l'essieu, il ne peut y avoir que des chocs à peu près verticaux. La réaction tangente à la route, qui est la conséquence du rôle moteur des roues, introduit encore un élément sensible de détérioration.

On pourrait croire qu'il y a là un danger pour l'avenir des transports automobiles; mais il convient de remarquer que les faits mentionnés s'appliquent à des véhicules énormes (12 à 20 tonnes). Tant que le poids total ne dépasse pas 9 à 10 tonnes et la vitesse 10 à 12 kilomètres à l'heure, les routes n'ont pas tellement à souffrir des automobiles industrielles. Il est évident que plus le poids est fort et plus la vitesse doit être réduite. En Angleterre, une législation précise, mais un peu compliquée, impose une limite de vitesse calculée d'après le poids du véhicule. Il est probable que la réglementation française, qu'actuellement étudie le Conseil d'État, comportera des clauses semblables[1].

Mais il est certain qu'une réforme du code de la route ne pourrait jamais la guérir, sans nuire au développement même de l'industrie des transports. Ce serait une faute que de sauver nos chaussées du surmenage en arrêtant l'accroissement de la circulation par des règlements trop sévères. Il faut plutôt chercher le remède dans les ressources que peuvent nous offrir la science et l'industrie.

***

Comme les organisateurs du Congrès ont fait appel aux ingénieurs de tous les pays, aux inventeurs et aux industriels, les solutions qu'on propose sont nombreuses. Le choix d'un nouveau revêtement a particulièrement attiré les propositions; c'est là, en effet, le point important. Tous les procédés modernes pour la construction et l'entretien des routes empier-

1. On a observé que l'usure apportée par la circulation des automobiles de même système, mais de poids différent, était constante lorsque le produit du poids par le carré de la vitesse restait constant.

rées sont fondés sur l'emploi du goudron de houille ou coaltar.

Le goudron de houille ou coaltar est un liquide noir et visqueux qu'on recueille dans les appareils d'épuration du gaz d'éclairage. Il mousse généralement à la manière du lait quand on le chauffe à la température de 80°; à cet instant, la benzine qu'il contient commence à se volatiliser. La composition chimique du goudron est variable, suivant la nature et le mode de traitement des houilles originelles. Les hydrocarbures, qui entrent dans le mélange, sont en général les suivantes :

Huiles légères.	Benzine	82°
	Toluène	104°
	Xylène	137°
Huiles lourdes.	Aniline	182°
	Phénol	188°
	Naphtaline	212°
Produits solides (brais).	Para-naphtaline	320°
	Anthracène	360°
	Paraffine	390°
	Coke.	

L'idée d'utiliser le goudron pour conserver aux chaussées leur surface unie est sans doute venue depuis longtemps à l'esprit de beaucoup de personnes; elle résultait de cette remarque faite par chacun de nous que les taches de goudron sont très durables sur un sol empierré. Aussi divers ingénieurs et agents voyers ont-ils « provoqué » la tache, dont ils avaient observé les si bons effets. Les premières tentatives paraissent remonter à 1834, et sont dues à un Anglais nommé Cassell, qui mettait le feu à du goudron répandu sur la chaussée. En France, M. Francou fit un essai analogue en 1854 dans une cour à Auch. Le premier brevet, relatif à l'emploi du goudron sur les routes, fut accordé à M. Christophe qui essaya son procédé en 1879 dans la traversée du bourg de Sainte-Foy-la-Grande. Dès 1888, M. Lavigne, agent voyer, utilisait également le coaltar sur plusieurs sections de route dans le département du Tarn.

Mais ces précurseurs se sont ou bien limités à une seule expérience, ou bien ont interrompu leurs essais pour divers motifs, dont les principaux sont les suivants :

1° Le goudron employé à froid dans la plupart des essais était très difficile à étendre; il n'adhérait pas suffisamment au sol.

2° Le séchage était, dans ces conditions d'étendage, très long et quelquefois même il ne se faisait jamais complètement.

3° La couche de goudron durait pendant la belle saison, mais se délayait l'hiver en une boue noire, abondante, tachante, qui gênait la circulation. Dans certains cas, on fut même obligé de refaire la route.

4° Dans les expériences de M. Cassel et de M. Francou, où le feu était mis à un mélange de goudron et d'huiles volatiles, l'application du procédé était dangereuse ou au moins peu pratique.

En étudiant méthodiquement les effets du goudron sur les chaussées empierrées, M. V. Girardeau, agent voyer d'arrondissement en Vendée, parvint à déterminer les *conditions de prise* du goudron et à expliquer les résultats obtenus. Les premiers essais datent du mois de juillet 1896 et depuis douze années cet ingénieur n'a cessé d'employer le coaltar en de nombreux endroits, dans des conditions très différentes et sur de grandes surfaces. On lui doit l'épandage du goudron bouillant sur les routes, ainsi que les premiers appareils qui ont rendu cette pratique inoffensive.

Le goudron, mélangé d'hydrocarbures, forme avec les minéraux une infinité de combinaisons très peu connues et fort complexes dont le type le plus répandu est l'asphalte ou combinaison du calcaire avec les hydrocarbures. Lorsque certaines conditions sont remplies, les hydrocarbures se combinent également avec les quartz, les schistes, les porphyres, les granits; nous désignerons par « asphaltes complexes » les résultats de ces combinaisons. Par leur aspect, par leurs propriétés physiques et mécaniques, ces « asphaltes complexes » rappellent plus ou moins le composé auquel on réserve généralement ce nom. Le but du « goudronnage » des routes est de produire ces combinaisons sur la route même, tandis que l'asphaltage ordinaire consistait à étendre sur le sol un revêtement d'asphalte tout préparé.

Pour obtenir sur place que les réactions chimiques du goudronnage puissent engendrer des asphaltes complexes, résis-

tants, imperméables, insolubles dans l'eau, durables en un mot, des conditions assez nombreuses doivent être remplies : les unes mécaniques, les autres physiques.

Comme dans la plupart des réactions de la chimie, on facilite la production des composés en mélangant les composants d'une manière intime. L'un de nos composants étant la route, elle doit être balayée très vigoureusement, la poussière absolument chassée, les joints ouverts. Puis le goudron doit être assez fluide pour pénétrer facilement dans le sein du macadam, pour imprégner les petits matériaux et entourer les autres d'une couche liquide appréciable. Cette précaution entraîne déjà à chauffer le goudron, seul moyen de le rendre très liquide; en outre l'intimité du mélange doit être augmentée par un étendage énergique au moyen de balais très durs. La température ambiante doit être élevée et, autant que possible, la route ensoleillée.

Il est évident qu'un chauffage préalable de la route présenterait des avantages, et d'autres ingénieurs ont cherché à le réaliser; mais les difficultés d'ordre pratique ou économique ont jusqu'ici arrêté les inventeurs. Ce chauffage de la route ne serait bon, d'ailleurs, que jusqu'à une certaine limite : sur une chaussée trop chaude, les huiles légères du goudron seraient volatilisées trop tôt, avant d'entrer en combinaison. Or ces huiles sont les éléments importants dans les réactions qui se produisent à la surface et de plus elles pénètrent en partie très profondément dans le sein de la chaussée, ce qui est excellent pour entraver l'usure interne. C'est pourquoi les goudronnages exécutés au moyen de goudrons ayant une distillation trop poussée (sous prétexte de les déshydrater) donnent des résultats peu durables.

La chaussée doit être bien sèche, car tout goudronnage exécuté sur une route humide est irrémédiablement voué à une destruction complète par les gelées.

On voit que le but n'est pas de recouvrir la chaussée d'un tapis de goudron, qui soustrairait les matériaux à leur rôle; c'est, au contraire, de remplacer la matière d'agrégation ordinaire (eau, terre, sable, détritus) par une matière (mélange d'asphaltes complexes) plus résistante à la circulation moderne. L'enduit goudronneux ne peut remplacer les pierres du

macadam ; mais il est un liant, un ciment de qualité inférieure au point de vue de la dureté, mais d'une plasticité et d'une élasticité remarquables. Lui demander de constituer à lui seul la route ou bien de remettre en état une chaussée à demi usée serait commettre la même faute que de construire un mur avec du mortier seulement. Le goudron n'est qu'un mastic excellent, qui bouche les joints de la route d'une manière durable, car il forme avec les petits matériaux un agrégat résistant, imperméable, élastique, et il adhère parfaitement aux pierres de plus forte dimension. C'est en quoi le goudronnage améliore considérablement la surface de la route et constitue un excellent remède contre l'usure superficielle et par suite contre la poussière et la boue.

Mais de plus, les huiles légères et les huiles lourdes, contenues dans le goudron, imprègnent le sein de la chaussée très profondément lorsque le goudronnage est bien fait : cet huilage, très efficace contre les effets de frottements des pierres les unes contre les autres, diminue l'usure interne.

Dans la pratique, les résultats fournis par le goudronnage des chaussées ont été excellents ; qu'il nous suffise de citer l'appréciation de MM. Sigault et Le Gavrian, dans leur excellent rapport au Congrès :

> Le goudronnage est le procédé le plus efficace expérimenté jusqu'ici. Non seulement il empêche la formation de la poussière, mais il protège les chaussées contre l'action destructive des automobiles à grande vitesse... Il est à recommander sur les chaussées soumises à ce genre de circulation et aussi, dans les agglomérations, sur les voies publiques, parcourues par les voitures ordinaires.

On peut se demander maintenant si l'opération est coûteuse : les expériences permettent d'en apprécier entre sept et douze centimes le mètre carré suivant les régions ; le prix de quinze centimes payé à Paris au cours des premières années semble un maximum qui ne sera jamais plus atteint. En dehors du bien-être et des facilités matérielles, procurées aux usagers de la route, le goudronnage permet d'espacer les rechargements et le seul bénéfice qu'il assure à ce titre en compense les frais et souvent même bien au delà, surtout si la route est très fréquentée.



Les principes exposés précédemment mènent tout naturellement à la fabrication de la route au moyen d'un mélange de pierres et de goudron. Il semble en effet qu'on réalisera ainsi un mélange plus intime et que le résultat sera plus solide. Cependant l'expérience n'a pas confirmé une telle manière de penser : le goudron incorporé dans la route au moment même de la confection du macadam ne se combine pas, comme le fait un goudron répandu à la surface; le tout reste plastique, incapable de supporter la pression des véhicules sans se déformer. Cela donne à penser que l'air était un élément indispensable aux combinaisons, qui donnent naissance aux asphaltes complexes du goudronnage; et les essais effectués en Angleterre encouragent à persister dans cette opinion. Les deux procédés anglais du *tarmacadam* et des *tarmacs* consistent à laisser s'oxygéner le mélange d'hydrocarbures et de pierres avant de confectionner la route. Pour construire une chaussée en tarmacadam, on opère de la manière suivante.

Les pierres sont passées au four jusqu'à ce que toute trace d'humidité ait disparu, puis elles sont plongées dans du goudron bouillant et restent pendant quelques jours à l'air. L'expérience a prouvé que les meilleurs résultats étaient obtenus après un séchage de deux semaines, ce qui montre bien le rôle de l'oxydation dans les combinaisons des hydrocarbures avec les minéraux.

On répand alors ces matériaux noircis, puis on les comprime fortement au moyen du cylindre à vapeur : après une première prise, on jette sur le sol ainsi préparé des pierrailles, des brais calcaires, des éclats de faible dimension qui ont également subi l'opération du « tarrage ». Après un nouveau cylindrage, il y a pénétration de cette matière d'agrégation, et il ne reste plus qu'à sabler pour livrer à la circulation.

Ce procédé a été perfectionné par M. Hooley, ingénieur des routes du comté de Nottingham, qui emploie comme matériaux des laitiers de haut fourneau soigneusement concassés, puis enduits de goudron. On cylindre successivement plusieurs couches de « tarmacs » de grosseurs différentes; la

couche superficielle doit former une mosaïque de matériaux capables de passer dans un anneau de 6 centimètres de diamètre, mais ne passant pas dans un anneau de 4 centimètres.

Pour la préparation des tarmacs, on dispose aujourd'hui de procédés et de machines qui dosent le mélange de laitier et du goudron; des essais de laboratoire permettent de surveiller l'oxydation des carbures pendant le séchage à l'air et de déceler le moment où les tarmacs sont à point.

Il est certain que le tarmacadam ou les tarmacs constituent des chaussées très unies, très solides et présentant une grande cohésion; leur usure est lente comparativement à celle du macadam ordinaire, malheureusement la main-d'œuvre nécessaire pour mélanger les matériaux, même réduite par l'emploi de machines perfectionnées, porte la préparation à un prix relativement élevé. A Nottingham, le prix est de vingt-trois à vingt-quatre centimes par mètre carré, mais dans certaines villes il est de soixante-douze; la moyenne de tous les cas paraît être de quarante-huit centimes par mètre carré. Sans doute il faut tenir compte de la durée d'une route en tarmacadam, mais la cherté de la préparation sera peut-être pour longtemps un grand obstacle à son emploi général.

D'après M. Aitken, ingénieur des routes à Cupar-Fife (Angleterre), un procédé plus économique consisterait à enrober de goudron la pierraille étalée sur la route mais en se servant de machines qui répandent le coaltar sous une pression considérable. On procède ainsi pour une première couche de pierres, puis pour une deuxième composée de cassures de trapp; on continue par un goudronnage de surface sur lequel on sème des pierrailles, des poussières, et l'on termine par un cylindrage. Il convient d'employer du goudron ayant subi un commencement d'oxydation et contenant un peu de bitume. On peut ainsi arriver à établir la chaussée en macadam goudronné au prix de trente-six à quarante-huit centimes le mètre carré.

La résistance de la route obtenue par ces procédés justifie-t-elle la dépense? Nous nous sommes déjà posé la même question pour les goudronnages de France et la réponse fut affirmative. Il est bien difficile de tirer une conclusion précise au

sujet de l'adoption des tarmacadams chez nous où l'utilisation de ces procédés est très récente. Les routes de Nottingham sont en fort bon état, mais la circulation n'y paraît pas très intensive et les granits employés à la confection des chaussées y sont d'excellente qualité. Il nous semble que ces méthodes sont toutefois extrêmement intéressantes et le succès qu'elles ont obtenu de l'autre côté de la Manche nous invite à en faire l'importation chez nous.

On a beaucoup parlé, depuis quelques mois, de pavages en pavés de faible dimension. Les chaussées ainsi construites sont résistantes et régulières pendant les premières années, mais nous ne croyons pas que ces revêtements puissent être tolérés après une durée de douze à quinze ans sur des routes très fréquentées. Or un pavage doit subsister trente ans pour être plus avantageux qu'un macadam renouvelé tous les deux ans; le « retour au pavé », proposé par quelques personnes, est donc la solution la plus coûteuse qu'on puisse trouver. A notre avis, elle est même pleine de dangers pour l'avenir, car, après la période de douze années de bon pavage, l'administration, n'ayant plus de crédits suffisants pour remettre la chaussée à neuf, laissera subsister des pavages bouleversés. Nous en avons maints exemples.

***

Les nouvelles méthodes coûtent cher; l'entretien par les goudronnages de surface seul paraît abordable et même en bénéfice sur les procédés actuels, mais il exige une première mise de fonds considérable. Aussi nous ne verrons pas de sitôt le goudron recouvrir les chaussées en rase campagne, en dehors des environs très fréquentés des grandes agglomérations.

Il est d'ailleurs possible d'améliorer la route actuelle. Un ingénieur en chef qui a étudié de très près la chaussée empierrée pendant vingt-quatre années, dans les climats très variés, qui en dirigea l'entretion sur des sols de nature diverse, avec des matériaux de constitution et de qualités différentes, conclut au maintien de la route actuelle dans la plupart des

cas et attribue la défectuosité dont elle souffre à l'inobservation des vieux principes magistralement exposés par Durand-Claye[1] :

Il faut souhaiter l'emploi de matériaux de meilleur choix, plus persistants, en même temps que l'augmentation de poids des cylindres compresseurs.

Les traversées des villes et des villages seront ou pavées ou goudronnées, ou bien encore faites de tarmacs.

Les itinéraires où la circulation est intensive auront un revêtement et aussi un profil spécial.

On évitera, dans le tracé, les courbes trop raides ; un rayon inférieur à 100 mètres devrait être rarement employé et, si l'on y est contraint, il sera bon de donner à la chaussée un surcroît de largeur, afin de faciliter le croisement des voitures, spécialement aux endroits où la vue est masquée.

Aux points où se produisent des variations dans le sens de la pente, on établira de longs raccordements afin d'éviter les chocs qui détériorent à la fois les véhicules rapides et les chaussées au passage des bas fonds.

Les virages courts devront être relevés, ce qui permettra aux voitures rapides de passer en d'autres points qu'à la corde. Le règlement qui oblige à tenir sa droite pourra être observé même dans les tournants, ce qui supprimera une cause fréquente d'accidents.

Les passages à niveau des voies ferrées seront évités ; on s'arrangera pour que les chemins accédant à la route principale soient largement découverts.

A ces règles de sécurité il convient d'ajouter certains agréments qui seront fort appréciés par les touristes : lorsque les sinuosités seront de nature à tromper les automobilistes sur la direction à suivre, les causes d'erreur devront être masquées par des plantations ou par des constructions spéciales complétées par des signaux très lisibles[2].

Enfin les grandes voies qui sont les artères de la circulation sur route ou les avenues situées dans la zone d'une grande ville seront larges d'une soixantaine de mètres, pourvues

1. Inspecteur général des Ponts et Chaussées, qui professait le Cours de Routes à l'École nationale des Ponts et Chaussées à la fin du XIXe siècle.

2. Rapport de M. Wallin, directeur des Ponts et Chaussées à Bruxelles.

d'une chaussée pavée pour les lourds charrois, d'une chaussée goudronnée ou asphaltée pour la circulation légère et rapide, d'allées cavalières, de pistes pour les cyclistes, de trottoirs et même d'un « tapis vert » pour les piétons. La chaussée macadamisée sera placée à côté du tramway, et comportera des « refuges pour les personnes descendant de voitures, du tramway ou attendant d'y monter [1] ».

Dans certains cas, il conviendra d'étudier le dédoublement des routes à trafic très intense, pour éviter la traversée des agglomérations.

Les voies de tramways ou de chemins de fer économiques doivent toujours être établies sur un accotement surhaussé et, si possible, séparées de la chaussée par des plantations.

Les rapporteurs semblent avoir réservé la question d'une réglementation nouvelle de la circulation des automobiles, mais il est certain qu'elle n'échappera pas à la discussion. Au reste il est des rapports qui n'ont pas besoin de conclure explicitement pour qu'on connaisse leur avis :

La vitesse de 60 kilomètres est dangereuse pour la route et pour le public sur nos routes actuelles : c'est sur des pistes spéciales que les automobilistes pourront voyager à des allures de 80 et même 90 kilomètres à l'heure.

L'existence de ces voies nouvelles justifierait l'application stricte de la loi du 30 kilomètres à l'heure sur les chemins ouverts à tous les systèmes de locomotion. Mais on peut bien avouer qu'à l'heure actuelle il n'existe pas une voiture automobile sur cent qui ne dépasse la vitesse de 30 kilomètres en palier.

Quant aux véhicules industriels, il est facile de prévoir qu'on imposera une largeur minimum de bandages et une vitesse maximum d'après leur poids.

Nous pensons que telle sera l'œuvre du Congrès de la Route, œuvre nécessaire et salutaire qui peut et doit concourir a la prospérité de notre pays. Dans le rapport de Lord Montagu de Beaulieu, délégué anglais, nous trouvons les plus éloquents encouragements qu'on puisse adresser aux congressistes :

1. Rapport de M. Cornu, ingénieur principal à Arlon (Belgique).

Les bonnes routes font les relations faciles et franches, ce qui développe l'esprit de conciliation et de tolérance. C'est dans les régions isolées, avec des voies de communications défectueuses, qu'on remarque surtout des tendances à la jalousie, à la suspicion et au crime; c'est pourquoi, plus les moyens de communications sont aisés entre les localités, meilleure est la moralité. Le même principe est applicable entre nations... L'influence de bonnes routes sur la paix internationale n'est pas à dédaigner, et l'un des effets les plus notables de la multiplication des excursions en automobile a été d'encourager le sentiment de sympathie entre les pays de tourisme et de démontrer que les caricatures écrites ou reproduites dans les journaux ne représentent pas les vrais types nationaux. Les relations familières que font naître les bonnes routes entre nations affaiblissent la tendance qu'elles ont à se moquer l'une de l'autre. Tout le monde a le sentiment que la France a largement contribué, par ses magnifiques routes, à développer cette aménité nationale...

E. GIRARDAULT

VALMY[1]

L'armée prussienne s'était mise en mouvement le 29 août; le 30, elle atteignit Verdun. Deux jours après, la place capitulait. Le 5 septembre seulement, Brunswick franchissait la Meuse, mais sans pousser au delà des hauteurs qui dominent immédiatement la rive gauche. Jugeant la position des Islettes trop forte, il décida de la masquer : ce serait la mission du corps de Hohenlohe-Kirchberg et des Hessois. L'armée principale se dirigerait de Verdun sur Grand-Pré, tandis que Clerfayt, venant de Stenay, chercherait à s'emparer de La Croix-aux-Bois. Brunswick ne fit reprendre la marche que le 11 septembre; l'armée principale vint camper à cette date entre Malancourt et Montfaucon; le lendemain, elle s'établissait à Landres, ses postes avancés au contact des Français. Ces mouvements avaient été très pénibles sous une pluie battante, par des chemins défoncés, dans une région à peu près complètement abandonnée par les habitants.

Dumouriez était convaincu que les alliés ne tenteraient pas de forcer les défilés de l'Argonne, mais qu'ils chercheraient à déborder cet obstacle soit par le nord, soit par le sud. Son projet était de ne maintenir dans les défilés que des détachements suffisant strictement à les barrer, et de réserver le gros de ses forces pour se jeter sur le flanc des alliés débouchant soit par Sedan et Mézières, soit par Saint-Mihiel et Bar-le-Duc. Toutefois, cette manœuvre exigeait qu'il eût réuni aux 20 000 hommes dont il disposait les renforts que Duval et Beurnouville devaient lui amener de la frontière du Nord.

1. Voir la *Revue* du 15 septembre.

Dumouriez au Ministre de la Guerre Servan[1].

Quartier général de Grand-Pré, le 7 septembre 1792.

Je reçois seulement à présent, mon cher Servan, votre courrier du 4, parce qu'il a été envoyé au quartier général de Saint-Amand par une erreur de bureau. Vous répondez dans cette lettre à la dépêche que je vous ai expédiée par M. Montjoye, dont je suis fort aise que vous récompensiez le mérite. Vous me mandez que vous avez écrit à Kellermann pour qu'il se rapproche de moi; vous croyez que les Prussiens se dirigent sur Saint-Mihiel; je ne doute pas que, sachant que je les ai prévenus dans les gorges du Clermontois, ils ne prennent cette route; mais calculez que votre lettre est du 4, la prise de Verdun du 2, et le 4, le roi de Prusse était encore dans son camp de Sivry. Il faut plus de deux jours pour déblayer l'étalage d'un siège et je ne crois pas que les Prussiens, qui traînent après eux une grande suite de voitures et d'artillerie, puissent s'être mis en marche avant le 6. Ils ont pu pousser des détachements sur Saint-Mihiel comme sur Varennes et Clermont. La peur aura grossi ces prétendues colonnes; mais le corps de l'armée doit être à peine ébranlé.

Votre lettre du 5, que je reçois en ce moment, ne change rien à mon opinion sur la marche des Prussiens. Je vous dirai plus : c'est que je crois que leur projet actuel n'est pas de marcher sur Paris, mais bien de prendre Metz et Nancy et d'hiverner dans la Lorraine et les Évêchés.

Quel que soit leur projet, dont je n'ai encore aucun avis, et j'en aurais s'ils s'étaient avancés sur Saint-Mihiel, vous savez, par mes précédentes dépêches, que mon projet est de me porter à la droite de la forêt d'Argonne, me rapprochant de Verdun et couvrant autant que je le pourrai Saint-Dizier et Saint-Mihiel; mais rassemblez tout ce que je vous ai mandé sur la désorganisation de l'armée que je commande et vous verrez qu'il me faut quelques jours pour faire ce mouvement d'une manière utile; qu'il faut que je sois renforcé, car j'ai à peine 20000 hommes; que j'attends M. Duval avec 5 à 6000 hommes du camp de Pont-sur-Sambre, qui arriveront

1. Archives de la Guerre, autographe.

demain très fatigués au Chêne-Populeux; que le lieutenant général Beurnonville ne peut arriver à Vouziers que le 19 au plus tôt, qu'il ne peut me joindre à la droite de l'Argonne, en avant de Saint-Dizier, que le 22 ou le 23 au plus tôt; qu'ainsi je ne peux réunir une force respectable que du 24 au 25, soit pour disputer le passage de la Marne à l'ennemi vers Saint-Dizier, soit pour le prendre en dos et en flanc, soit enfin pour me réunir à Kellermann et lui donner bataille.

Quant aux mouvements des troupes sous les ordres du maréchal-généralissime, de M. Duhoux et de mon ami La Bourdonnaye, je n'en ai pas encore la moindre notion; pas un homme armé ne m'a joint depuis que je suis ici; j'ai seulement la promesse de la municipalité de Reims de m'envoyer, le 9, 1 500 hommes avec quatre pièces de canon pour renforcer le corps aux ordres du lieutenant général Dillon.

Je reçois dans le moment l'avis du colonel Stengel que le camp prussien est encore à Fromeréville le 6, ce qui s'accorde avec mes réflexions précédentes. Je prends sur moi, dussiez-vous vous fâcher, de nommer sur-le-champ, M. Henry Stengel, colonel du 1er régiment d'hussards, maréchal de camp; c'est le meilleur officier de l'armée, et j'ai des raisons essentielles pour le faire.

J'envoie en avant de Saint-Dizier M. Mathieu, mon secrétaire, homme de confiance, employé depuis longtemps par le Ministère et par le comité des recherches. J'envoie M. Saume à Saint-Mihiel; je donne à ces messieurs une instruction et des pouvoirs pour me dépêcher des courriers afin de m'avertir du mouvement des ennemis. Mais soyez sûr que, s'ils étaient en marche sur Saint-Mihiel ou Saint-Dizier, comme la peur a des ailes, j'en aurais déjà eu l'avis et force réclamations.

Le projet d'adresse aux citoyens est raide et digne du Sénat de Rome lors de l'irruption de Brennus, et des Athéniens lors de celle de Xerxès. Ce pays-ci est trop peu civique pour n'en être pas effrayé; quant aux généraux, ils doivent désirer que l'adresse soit publiée pour être autorisés à couper les vivres à l'ennemi.

Je ne demande pas mieux que de donner bataille, non pas de nuit, car je n'ai pas une armée assez disciplinée pour cela, mais en plein jour, parce que je saurai mettre en jeu l'amour-

propre national. Si on veut que je la donne, il faut réunir à moi le corps de La Bourdonnaye et celui de Duhoux et surtout les braves fédérés. Vous me parlez de piques : je n'en ai pas encore vu une et je ne désire en faire usage qu'à la seconde campagne dans les Pays-Bas et dans l'Allemagne, lorsque nous irons chasser les ennemis et que nous les y poursuivrons.

J'espère que la lenteur allemande me donnera le temps de rassembler 50 à 60 000 hommes d'ici au 24 et qu'alors je pourrai suivre mon génie et prendre une marche moins prudente. Je n'attendrai cependant pas cette époque pour me rapprocher de Saint-Dizier et Saint-Mihiel. Si vous voulez ordonner au généralissime de m'envoyer, vers Passavant et Foucaucourt sur la rivière d'Aire, les 6 000 hommes de Paris, je m'y porterai d'ici à huit jours et, de ce camp, je pourrai me diriger ou sur la Marne pour la passer avant l'ennemi et la lui disputer à Saint-Dizier, ou sur Saint-Mihiel. Dans tous les cas. par ma position actuelle, je suis plus près de Paris que les Prussiens et ils décrivent le cercle de l'arc dont je parcours la corde.

Ce que je désire avec le plus d'ardeur, c'est d'avoir des nouvelles de Kellermann et de pouvoir me concerter avec lui. Vous avez vu dans mes précédentes, les mesures que j'ai prises pour assurer cette correspondance.

Je vous embrasse.

P.-S. — Je vous envoie une lettre d'un pauvre diable très brave, nommé Bousquet : c'est un patriote chaud, ancien corsaire. Donnez-lui une sous-lieutenance d'infanterie pour commencer ou placez-le dans les compagnies franches.

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez[1].

Paris le 7 septembre 1792.

Je prévois avec le plus grand plaisir, mon cher général, que j'aurai pendant cette guerre souvent l'occasion de vous faire des remerciements; ainsi je serai court sur cet article quoique j'aie bien bonne envie de vous louer sur la manière dont vous

1. Archives de la Guerre, copie.

vous exécutez. D'après les nombreux rapports que je reçois, je vois clairement ou du moins je crois voir que les ennemis ont, comme vous l'avez judicieusement prévu, formé le projet d'entrer par Saint-Dizier : ils se résoudront d'autant plus volontiers à suivre ce plan qu'ils vous savent avantageusement posté à Grand-Pré et Sainte-Menehould et que, ne connaissant point les moyens dont vous avez fait usage pour vous renforcer, ils espèrent que vous ne pourrez venir leur couper chemin. Quoi qu'il en soit, je ne vous prescrirai cependant rien, mon cher général, parce que, constant dans mes principes, je veux vous laisser absolument le maître de vos opérations; mais je dois vous assurer que je vous verrais avec plaisir vous rapprocher de Châlons et de Saint-Dizier.

Les motifs qui me déterminent à vous donner cet avis sont : 1° le besoin absolu de rassurer la capitale; 2° la facilité de recevoir les secours qui viennent de Paris et qui seront nombreux; 3° la possibilité de vous rapprocher de Kellermann qui ne peut venir vous joindre qu'en dépassant la gauche de l'ennemi vers Saint-Mihiel où il a poussé, si ce n'est une avant-garde, du moins de nombreux partis de troupes légères.

Si l'ennemi, au lieu de marcher sur Paris, avait au contraire formé le projet de tourner à gauche et de se rejeter sur la ci-devant Lorraine et Pays Messin, soit pour prendre Metz et Thionville, soit pour hiverner dans ses contrées, votre descente vers Châlons ne serait point encore un grand malheur, car ne pouvant passer ni par Verdun ni au-dessus de cette place, Saint-Mihiel serait toujours le point sur lequel vous devriez vous diriger, et de Châlons vous êtes encore plus à portée que de Grand-Pré. Comme vous êtes beaucoup plus près que moi du lieu de la scène, je vous laisse sur tous ces objets la liberté entière d'agir d'après les événements; en vous priant toujours de vous concerter tant avec M. Kellermann et Luckner qu'avec M. La Bourdonnaye qui pourra vous préparer soit des vivres soit des hommes.

J'ai fait part à l'Assemblée Nationale de ce que vous m'avez dit des habitants de Mouzon. J'espère que le corps législatif leur paiera le juste tribut d'éloges et de reconnaissance qui leur est si légitimement dû. Quant à moi, je me ferai un devoir de leur en témoigner ma juste satisfaction.

Ne ménagez ni les courriers ni les moyens pour assurer vos subsistances; c'est le moment de prouver que nous ne prisons l'argent qu'autant qu'il peut nous assurer la liberté. Soyons libres et bientôt nous deviendrons riches; ce sera mon perpétuel refrain.

Je vous engage, au nom de la chose publique, d'éloigner des armées tous les hommes qui ne sont point armés, en exceptant peut-être 5 à 600 hommes dont vous pourriez former des bataillons d'état-major pour entretenir et faire vos chemins. Méditez cette idée et agissez.

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez[1].

Paris, le 8 septembre, 4 heures après-midi.

Pardon, mon cher général, de la petite erreur de mes bureaux[2] au sujet de ma dépêche du 4. Mais comme vous avez été Ministre, vous devez être indulgent sur de pareilles bévues : il faut tout faire soi-même et vous savez si on le peut, si on le doit. Cependant j'espère que cela n'arrivera plus.

J'ai reçu ce matin un courrier de M. Moreton[3]; j'imagine qu'il vous aura envoyé copie de sa dépêche; ils ont obéi, je leur en fais mon compliment; quant à leur conduite ultérieure, je les renvoie à vous.

Je n'ai rien reçu de Kellermann depuis hier; le maréchal ne m'a mandé rien, plus rien d'intéressant. Il part journellement d'ici 2 400 hommes armés et vêtus, non compris des compagnies franches et de la gendarmerie nationale. Je vous conseille de demander à Luckner 900 hommes de gendarmerie nationale à pied partis d'ici lundi dernier. Ce bataillon, ou je ne m'y connais pas, doit être bon, très bon. La gendarmerie

1. Archives de la Guerre, copie.

2. Les bureaux avaient envoyé par erreur la lettre de Servan à Dumouriez au quartier général de Saint-Amand.

3. Jacques-Henri-Sébastien-César, comte de Moreton-Chabrillan, né à Paris le 5 décembre 1752, capitaine des gardes de Monsieur en 1788, maréchal de camp en 1791, lieutenant général le 7 septembre 1792. Le 6 septembre, au reçu des ordres de Dumouriez et en l'absence de La Bourdonnaye n'osant prendre seul la responsabilité, il réunit un conseil de guerre qui décida : qu'il fallait exécuter à la lettre l'ordre de Dumouriez, quitter le camp de Maulde, tenir la campagne le plus longtemps possible, occuper dans ce but, et dès le soir même, la position de Bruille.

nationale à cheval commence aussi à partir pour Reims; ils seront au nombre de 600 : ce seront les rivaux des carabiniers.

Je commence à croire que les Prussiens n'ont pas envie de venir à Paris; mais il faut toujours faire comme si c'était leur projet; car, je le répète, il faut nous mettre entre la France et eux afin de pouvoir à notre gré grossir nos armées et les forcer de tirer leurs subsistances ou de leur pays ou de celles de nos provinces déjà mangées. Mon cher général, automne, hiver ou printemps, il faut les harceler si constamment et si fort qu'il n'y en ait plus un vestige avant le mois de mars. Les Prussiens n'ayant point fait de mouvement, j'espère que vous aurez le temps de vous grossir de votre renfort du Nord et d'organiser les troupes parisiennes. Pour cela, je serais d'avis que vous en tirassiez de suite quelques bataillons de Reims ou de Verdun afin de les habituer à l'ordre et à la discipline et surtout à l'idée de ce que c'est qu'une armée. J'approuve fort votre projet de ne vous point compromettre avant votre réunion et même après. Je crois que nous ne devons donner bataille qu'à coup sûr; ruinons nos ennemis par le défaut de vivres; nous y parviendrons en les resserrant dans leurs campements et dans leurs marches. Ce doit être là je pense, mon cher général, notre très grand objet.

Pour être assuré, mon cher général, de la régularité de notre correspondance, je vous prie de numéroter vos dépêches; moi, de mon côté, je numéroterai les miennes.

Le colonel Stengel est maréchal de camp. Je ne me fâcherai jamais de ce que vous avez fait, parce que je crois au désir que vous avez de bien faire. Si je vous avais précédemment prié d'en rayer, c'est que je n'avais pas de place vacante; je vais me trouver dans le même cas; ainsi je vous prie d'aller avec mesure. Je grossis le plus possible nos subsistances. Je commence à être tranquille. J'applaudis à vos moyens d'avoir des nouvelles de l'ennemi : nous ne pouvons trop multiplier les agents de ce genre. Il est bien singulier qu'au milieu de l'État, nous ayons de l'inquiétude sur l'objet de cette nature. Je vous autorise à faire recevoir M. Bousquet en qualité de sous-lieutenant dans celui des régiments de votre armée où il y aura une vacance; vous pouvez le lui annoncer, mandez-moi de suite dans quel corps.

Dumouriez au Ministre de la Guerre Servan[1].

Quartier général de Grand-Pré, le 9 septembre 1792.

Je réponds, mon cher Servan, à vos trois lettres des 6, 7 et 8. Je pense comme vous que, presque aussi désorganisés que les Américains, nous conquerrons de même notre liberté. Je vous remercie d'avance des deux chevaux de main, je les recevrai avec plaisir. J'ai bien peu de temps pour m'occuper de la levée d'un corps de braconniers des Ardennes et je m'éloigne beaucoup de ce pays-là. Cependant je vais envoyer des ordres à cet égard au général Miaczinsky que j'ai envoyé commander dans l'arrondissement de Sedan et Mézières. Il se trouve toujours que je préviens vos demandes, car j'ai changé depuis trois jours le commandant de Sedan et j'ai mis à sa place un lieutenant-colonel d'infanterie nommé Naulsier, qui entend fort bien le service de l'artillerie. Le capitaine Nothey sera fort bien reçu venant de votre part et de celle de M. Stone[2].

Monsieur le maréchal vous rendra compte de ma dernière lettre et vous verrez que je prépare mon mouvement pour me rapprocher de Châlons et Saint-Dizier, mais il faut, avant cela, que j'aie assuré les gorges de l'Argonne, car si, lorsque je les quitterai l'ennemi s'en emparait, nous serions perdus.

J'ai fait des proclamations pour assurer mes subsistances et pour encourager les habitants; on les imprime et je vous enverrai des copies. J'ai envoyé mon brave bataillon de Mouzon à Sedan; il monte à présent à près de 300 hommes tous bien armés. Je ne ménagerai ni courriers, ni moyens, ni argent, excepté pour moi-même dont je vous prie par parenthèse de fixer les appointements. Car dans ce moment j'ai deux équipages et je nourris tant bien que mal une table de trente couverts tous les jours. La correspondance est établie entre Kellermann et moi, comme vous le verrez par mes précédentes.

1. Archives de la Guerre, autographe.

2. Stone (John-Hurford) né en Angleterre (Devonshire) vers 1765. Exilé de sa patrie par suite de ses opinions politiques avancées, il se réfugia en France et s'attacha aux Girondins.

Éditeur habile, il a donné, entre autres ouvrages, une Bible, dite de Stone (version de Genève). Il mourut à Paris, fort pauvre, en 1821.

Je n'ai point voulu rétablir M. Le Veneur[1] dans son grade. Il me suffit pour cela qu'il ait déserté son poste; je lui ai même refusé la permission de servir comme volontaire. Cependant il est à mon avant-garde, comme vous le verrez par sa lettre que je vous envoie; je joins ici tous les papiers qui le regardent; je joins aussi ce qu'on m'a envoyé de Givet, mais qui, je crois, ne signifie pas grand'chose. Quant à Givet, le commandant que je connais beaucoup, est sans contredit un des hommes les plus habiles pour la défense des places. Il sort du corps du Génie et j'ai de la peine à croire que ce puisse être un traître. Si cependant, vous le jugez nécessaire, je le rappellerai à l'armée, pour y servir comme maréchal de camp et nous en nommerons un autre. Je ne peux pas mettre plus de troupes qu'il n'y en a dans la ville de Sedan; j'y en mettrai lorsque j'aurai reçu des renforts; mais je vais m'occuper des vivres.

Si l'ennemi continue à marcher par ma droite, comme j'aurai l'espoir de ne pas être attaqué ici, j'irai demain à Sainte-Menehould pour tout disposer pour mes marches suivantes. Je vous embrasse.

Dumouriez, persuadé que les alliés n'oseraient venir l'attaquer dans l'Argonne et qu'ils déborderaient l'obstacle soit par Mézières et Rethel, soit par Saint-Mihiel et Bar-le-Duc, songeait toujours à prendre l'offensive sur leur flanc dès qu'il aurait réuni des forces suffisantes. Le 9 septembre, il apprenait que La Bourdonnaye, arrivé à Châlons, marchait avec 12 000 hommes et une nombreuse artillerie sur Saint-Dizier et Bar-le-Duc. Dumouriez savait d'autre part que Kellermann était parvenu en cette dernière ville. Il comptait que Beurnonville serait le 14 à Rethel et le 18 vers Villers-en-Argonne ou Revigny. « Alors, écrivait Dumouriez, nous déboucherons tous à la fois, en rapprochant nos colonnes dans la marche, et nous nous trouverons plus de 60 000 hommes pour aller à la rencontre des Prussiens[2]. » Sa gauche serait parfaitement couverte par Dillon, qui tenait les Islettes. « S'ils veulent pénétrer dans ce passage, déclarait Dumouriez, j'espère qu'ils y perdront la fleur de leur

1. Alexis-Paul-Michel-Tanneguy, comte Le Veneur de Tillières, né en 1746, à Paris, entré au service en 1763, commanda successivement les régiments de Neustrie, d'Auxerrois, de Lyonnais, brigadier le 1er janvier 1784, maréchal de camp en 1788, il fut nommé lieutenant général et employé à l'armée du Nord le 9 juillet 1792, suspendu en 1793, réintégré en 1794, il fut retraité en 1810.

2. Dumouriez à Servan, Grand-Pré, 9 septembre (Archives de la Guerre).

armée[1] ». En attendant, il était à l'affût pour « faire quelque bon coup[2] ».

Le 10 septembre, Dumouriez apprend que les alliés cherchent à déborder l'Argonne par le sud, en se dirigeant sur Vitry et Châlons. Il décide aussitôt de se jeter sur leurs derrières par Saint-Juvin, Varennes et Clermont-en-Argonne. « J'aurais désiré, écrit-il à Servan, avoir quelques jours de plus pour attendre Beurnonville et les renforts; mais il faut saisir l'occasion au toupet, parce que, comme vous le savez, elle est chauve par derrière[3]. » « Il s'agit, dit-il, à Duval, de serrer les Prussiens qui sont enfournés[4]. » Les ordres furent expédiés; le mouvement devait commencer le 10 à minuit. Dumouriez en avise Kellermann.

Dumouriez à Kellermann[5].

Quartier général de Grand-Pré, le 10 septembre 1792.

Je reçois votre lettre du 9, mon cher Kellermann. La rapidité de votre marche détermine la mienne. J'espère qu'elle me guérira d'une colique que j'ai depuis vingt-quatre heures. Les ennemis ont montré des têtes hier sur Saint-Juvin comme s'ils voulaient attaquer le corps aux ordres du général Stengel. Ils ont en même temps montré des têtes sur Varennes et Clermont, mais leur avant-garde a escarmouché avec ma cavalerie légère du côté de Chatrices et de Passavant. Ainsi leur direction est sur la route de Châlons, Vitry et Sainte-Menehould.

Le général Duval sera aujourd'hui à trois heures avec sept bataillons et six escadrons sur les hauteurs de Beffu, où je le joindrai avec ma réserve composée de quatre bataillons de grenadiers et huit escadrons. A minuit, nous nous réunirons tous à Saint-Juvin au corps de Stengel composé de six escadrons de hussards et quatre bataillons d'infanterie; nous poursuivrons l'arrière-garde de l'ennemi et nous tournerons avec lui et à sa suite sur Passavant, Chatrices et Villers-en-Argonne. Alors je serai réuni avec mon avant-garde de 10 à 12000 hommes

1. Dumouriez à Servan, Grand-Pré, 9 septembre (Archives de la Guerre).

2. Dumouriez à Beurnonville, Grand-Pré, 5 septembre (Archives nationales, F[7] 4689).

3. Dumouriez à Servan, Grand-Pré, 10 septembre (Archives de la Guerre).

4. Dumouriez à Duval, Grand-Pré, 10 septembre, 6 heures matin (*Ibid.*).

5. Archives de la Guerre, copie.

et cependant je laisse mon camp de Négremont sur Grand-Pré composé de sept escadrons de cavalerie et de seize bataillons d'infanterie. Je mande ce mouvement au maréchal ainsi qu'à vous pour qu'il s'arrange en conséquence. Nous pourrons ainsi opérer une jonction et au moyen du tocsin que je ferai sonner partout, j'espère que réunis nous tiendrons les Prussiens dans l'entonnoir.

Tâchons surtout de tomber sur leurs bagages et sur leurs colonnes d'artillerie. Je crois que, s'ils ne sont pas trop avancés, ils rétrograderont, et cette contre-marche ne se fera pas facilement au travers des grands bois pour regagner Verdun. Embrassez de ma part mon gros Valence[1] que j'aime beaucoup, mais à qui je n'ai pas le temps de répondre. Il est possible que, sous trois ou quatre jours, je vous baise tous les deux en pincettes.

La Bourdonnaye est à Châlons où tous les jours il arrive du monde par 2 ou 3000 hommes. Beurnonville arrive le 14 à Rethel, le 16 il sera près de Suippes et le 18 au plus tard, il nous joindra avec 10000 hommes. Ainsi j'espère qu'à cette époque nous aurons plus de 60000 hommes, soit ensemble, soit en deux corps. J'ai ravitaillé Sedan et Mézières, je les laisse à la grâce de Dieu ; je ne connais aucun corps dans cette partie pour entreprendre un siège. S'ils prennent ces deux mauvaises places, nous les reprendrons ensuite. Attachons-nous au gros de l'arbre et négligeons les branches.

Dumouriez, après avoir fondé de grandes espérances sur cette manœuvre, jugea qu'il valait mieux, pour prendre l'offensive, « être bien en force et avoir reçu le renfort de Flandre[2] ». Il ne doutait pas que ce qu'il appelait « la lenteur allemande » ne lui en laissât le loisir. Sa quiétude était complète quand, le 12 septembre,

1. Cyrus-Marie-Alexandre de Timbrune, comte de Valence, né à Agen en 1757, fils d'un lieutenant général. Colonel en 1784, il épousa la fille cadette de madame de Genlis. Député de la Noblesse aux États généraux, il se montra partisan des réformes. Maréchal de camp en 1791, lieutenant général le 20 août 1792 il servit sous Dumouriez et, après la bataille de Nerwinde, passa à l'étranger avec lui. Rentré en France, il fut élu sénateur en 1803, puis servit en Espagne (1808), en Russie (1812). Il signa la déchéance de l'Empereur, fut nommé pair de France par Louis XVIII. Éliminé de la Chambre en 1815, il y rentra en 1819 sous le parti libéral. Il mourut à Paris le 4 février 1822.

2. Dumouriez à Luckner, Grand-Pré, 11 septembre (Archives de la Guerre).

il reçut, à Grand-Pré une nouvelle grave : les Autrichiens s'étaient emparés, dans la journée et presque sans coup férir, du passage de La-Croix-aux-Bois. Cet incident obligeait Dumouriez à abandonner Grand-Pré. Mais quelle serait la ligne de retraite? En se dirigeant vers l'ouest ou le sud-ouest, Dumouriez s'interposait sans doute entre Brunswick et Paris, mais il retardait le moment de sa jonction avec Kellermann et il était obligé de reculer jusqu'à la Marne. En se repliant vers le sud, au contraire. Dumouriez ouvrait, il est vrai, aux alliés la route directe de Paris par Châlons, mais il était convaincu qu'ils n'oseraient la suivre, tant qu'ils auraient sur leur flanc gauche une armée française qui se grossirait tous les jours et qui se réunirait bientôt à celle de Kellermann. Par cette manœuvre, Dumouriez conservait en outre Les Islettes et La Chalade où Dillon tenait toujours, et il obligeait ainsi les alliés à tracer leur ligne de ravitaillement de Verdun sur Châlons par Grand-Pré, c'est-à-dire par un détour assez considérable.

Dumouriez au Maréchal Luckner [1].

Quartier général de Grand-Pré, le 14 septembre 1792, à cinq heures et demie du soir.

Les ennemis s'étaient emparés avant-hier de la trouée du village de La Croix [2]. J'y avais envoyé M. de Chazot avec douze bataillons et sept escadrons pour l'en chasser. Il y avait vingt pièces de canon de campagne. Il a d'abord réussi, ainsi que vous le verrez par sa lettre [3] que je vous envoie écrite ce matin sur les dix heures. L'ennemi est revenu en force et s'est de nouveau emparé du poste [4]. M. de Chazot a été forcé de

1. Archives de la Guerre, copie certifiée conforme par Luckner.

2. La Croix-aux-Bois.

3. Chazot à Dumouriez, le 14 septembre : « Mon Général, de dessus mon cheval, je m'empresse de vous annoncer la prise que vous désiriez. Je fais poursuivre actuellement l'ennemi dans les deux trouées du bois de Briquenay et de Bourgogne. Mon unique embarras est de regâter les deux routes. Je manque de bras et de haches; les villages voisins sont déserts et ne peuvent me fournir aucun secours. Si vous pouviez me faire procurer ceux qui me sont nécessaires pour la défense du poste. On m'assure que leur général a été tué. »

4. Chazot à Dumouriez, le 14 septembre à onze heures du matin. En plaine, en deçà de la rivière d'Aisne : « Mon Général, après avoir eu le plus grand succès, je viens d'être forcé à la retraite par des forces infiniment supérieures. J'avais cru d'abord que l'ennemi n'avait point de canon, mais une heure après l'attaque, il nous a prouvé le contraire par des pièces même de position et des obusiers. D'ailleurs 5 000 hommes n'ont pu tenir

faire sa retraite sur Vouziers et Savigny, faisant couper les ponts de la rivière d'Aisne, mais c'est une faible ressource contre une armée de 80 000 hommes qui ont fait leur trouée. J'ai devant moi une grande partie de cette armée et je suis presque enveloppé par les hauteurs de Grand-Pré. Dans cette position, je n'ai d'autre parti à prendre que de me retirer, surtout n'ayant que très peu de vivres et presque point de munitions. Obligé de prendre ce parti pour sauver une armée qui n'est pas encore entamée et qui peut encore sauver tout si elle est réunie, je fais défiler ce soir mes équipages que j'envoie à Autry et, avant la pointe du jour, je me mettrai moi-même en marche pour me mettre en bataille sur la hauteur de Moncheutin et leur donner le temps de passer. Je prendrai demain dans la journée, s'il m'est possible, ma position sur Vienne-la-Ville et Berzieux. Je reprendrai M. Dillon en passant devant Sainte-Menehould à ma seconde marche, si je n'ai aucune nouvelle de M. Kellermann, parce qu'alors, je tâcherai de me rendre sur Châlons par Auve où je trouverai des villages dans lesquels je pourrai vivre; si au contraire M. Kellermann a marché, comme je l'en ai prié par ma lettre d'hier matin, sur Alliancelles, nous pourrons nous joindre en une marche, et étant réunis au nombre de 50 000 hommes avec une cavalerie assez nombreuse et très bonne, nous verrons à remarcher en avant et à côtoyer l'ennemi.

Quant à M. Chazot, qui ne m'a donné encore aucune communication de sa position, mais que je sais cependant être sur les hauteurs de Vouziers et Savigny, comme il ne peut pas tenir cette position, s'il ne me rejoint pas dans la nuit du côté de Montcheutin, comme je lui en ai envoyé l'ordre positif, je ne doute pas qu'il ne se retire sur Rethel pour se joindre à M. Beurnonville ; alors je ne vois pour tous les deux de parti

contre 10 à 12 000; nous avons perdu quelques hommes des deux armes et peut-être une vingtaine de blessés. Les ennemis ont dû perdre beaucoup; ainsi vous voyez, mon Général, que ce que j'avais craint m'est arrivé. Nous serons plus heureux une autre fois; je ne peux que vous parler de la valeur des troupes. Je vais me retirer à Vouziers pour y prendre un peu de repos et je crois qu'il est intéressant que je me maintienne dans cette position sans négliger de porter des secours au général Dubouquet, lorsque les circonstances l'exigeront, en attendant l'arrivée du général Beurnonville et vos ordres ultérieurs ».

à prendre que de prévenir l'ennemi sur Reims d'où ils rejoindraient Châlons par les derrières. Quant à M. Kellermann et moi, notre devoir est de le couvrir tant que nous pourrons et de ne passer la Marne que lorsque nous ne pourrons plus défendre ce côté-ci de la rivière. Tout ce qui me fâcherait dans ce qui peut arriver, c'est la séparation de la partie de mon armée qui se serait retirée sur Rethel. Pour éviter cet inconvénient, je me suis déjà assuré que M. Chazot lieutenant général se retirera ce soir sur les hauteurs de Brucy. Quant à M. Beurnonville, je lui dépêche un de mes aides de camp avec l'ordre de marcher, à quelque heure qu'il reçoive l'ordre, sur Saint-Hilaire-le-Petit et de là se rabattre sur moi par une seconde marche à la hauteur de Sainte-Menehould, parce que c'est à peu près dans cette partie vers Saint-Thomas ou Vienne-la-Ville que je ferai ma première réunion. J'y attendrai des nouvelles de Kellermann à qui j'ai envoyé un de mes aides de camp. Si nous nous étions joints plus tôt, vous jugez, monsieur le Maréchal, que cela ne serait pas arrivé et que nous aurions été en état de tenir la campagne. Je n'ai pas le temps de vous faire un plus long détail et je vous prie d'envoyer copie de ma lettre au ministre ainsi que les deux lettres-ci incluses de M. de Chazot[1].

Nos troupes se sont très bien battues, les Autrichiens ont beaucoup perdu et nous très peu. Le prince Charles de Ligne a été tué, nous avons pris un secrétaire du roi de Prusse, qui allait au quartier du duc de Brunswick. Je vous enverrai les lettres qu'on a trouvées sur lui et que l'on traduit en ce moment.

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez[2].

Paris, le 16 septembre 1792, matin.

Le Maréchal m'a transmis, mon cher Général, la dépêche que vous lui avez adressée les 14 à cinq heures et demie du soir. J'avoue que d'après la note de M. Billaud-Varenne je ne m'attendais pas à apprendre que M. Chazot serait repoussé,

1. Voir page 12, notes 3 et 4.
2. Archives nationales, F⁷ 4692 original.

mais je dis avec lui « Nous serons plus heureux une autre fois ». Car je suis bien loin de désespérer de la patrie et de penser même que vous ne couvrirez pas Paris. La valeur que nos troupes ont montrée est pour moi du plus heureux augure. J'espère d'ailleurs apprendre sous très peu de temps que vous vous serez rejoint à Kellermann et qu'ensemble vous occuperez une position soit derrière l'Aisne, soit vers Suippes. Ce dernier point me paraît très avantageux en ce qu'il vous facilitera toujours le moyen de recevoir les secours successifs qui vous viendront de Paris et de l'intérieur.

Tâchez, mon cher Général, de réunir les corps de Chazot, Beurnonville, Dillon. C'est en présentant aux ennemis un front respectable et de gros bataillons que nous le forcerons à marcher avec circonspection. Montrons encore une fois, mon cher Général, l'exemple d'une armée détruite dans les vastes plaines de la Champagne, mais ne donnons cependant pas de bataille. Les Prussiens conviennent eux-mêmes qu'ils sont perdus si on se borne à les harceler, mais ils comptent sur l'impatience française.

Si nous sommes forcés de nous retirer, vous sentez qu'il est de notre devoir, autant que de la sage politique, de consommer par le feu tout ce que nous ne pourrons emporter et de détruire tout ce qui pourrait leur être de quelque utilité.

Kellermann avait quitté son camp de Frescaty près Metz le 4 septembre à neuf heures du soir. Il arriva à Toul le 5 vers minuit. Les jours suivants, dans l'incertitude des projets de Brunswick, il marcha très lentement; le 12 septembre, il était encore à Bar-le-Duc. Il hésitait à rejoindre Dumouriez, quand le 15 Luckner lui envoya un ordre formel à ce sujet. Le 17, Kellermann était à Le Fresne, à trente kilomètres au sud-ouest de Sainte-Menehould, mais peu disposé à livrer bataille.

Kellermann au Ministre de la Guerre Servan [1].

Quartier général de Fresne, le 17 septembre 1792.

J'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur, que je suis arrivé ici cet après-midi à quatre heures. J'en ai sur-le-champ

1. Archives de la Guerre, autographe.

donné avis à M. Dumouriez en lui exposant que je ne puis plus me porter davantage en avant, ne pouvant trouver aucun moyen quelconque de subsistance, et outre cela, enfourné par des chemins qui seraient tout à fait impraticables s'il faisait de la pluie. J'attends avec impatience des nouvelles définitives de ce général, et du parti qu'il compte prendre. Je n'ai pu lui dissimuler que celui d'aller combattre des forces que je crois bien supérieures aux nôtres, avec des troupes fatiguées à l'excès comme doivent être celles de M. Beurnonville de même que celles de Dumouriez; après plusieurs affaires et marches, les miennes ne le sont pas moins. Je dis donc qu'il est très sage de nous rapprocher de nos magasins, de réunir nos différentes armées; de réduire l'ennemi, par des positions comme à Châlons, mais toujours derrière la Marne, à n'occuper que la mauvaise Champagne. Nos troupes un peu reposées et qui par leur réunion formeront une armée formidable, seront non seulement en état d'arrêter nos ennemis partout, mais de les combattre avec avantage. Gagnons donc quelques jours encore et cela ira; mais risquer un combat avec des troupes fatiguées, si nous étions malheureux, vous conviendrez, Monsieur, qu'une retraite dans un pays aussi ouvert qu'il l'est jusqu'à Châlons pourrait avoir les suites les plus funestes.

M. Dumouriez croit mon armée sans doute plus forte qu'elle n'est réellement. J'ai douze bataillons d'infanterie avec moi, cinq bataillons de grenadiers et trente escadrons. J'ai laissé un détachement considérable à Bar-le-Duc, ma légion de Sampigny. J'ai détaché le 19e régiment de cavalerie avec un bataillon de garde nationale pour servir d'escorte à mes gros équipages et à une division de mon artillerie de parc que j'ai envoyée ce matin à Vitry afin d'être plus libre des mes mouvements, de sorte que, tout bien calculé, je puis avoir 16 000 hommes avec moi. Enfin, Monsieur, réfléchissez bien à tout ce que je viens de vous dire, sentez l'importance d'un fâcheux événement qui perdrait sans ressources la chose publique, au lieu qu'en gagnant du temps nous gagnerions des forces et celles de nos ennemis diminueront.

Pour moi, j'ai toujours pensé que dans l'état critique où nous nous trouvons, nous ne pouvons et ne devons rien donner au hasard. A la bonne heure! si la saison n'était pas aussi

avancée; alors on peut donner quelques choses au brillant et hasarder, ne pouvant en résulter de grandes suites.

J'ai l'honneur de vous envoyer, ci-joint, Monsieur, copie d'une lettre de M. Desporte, chargé d'affaires de France à la cour de Deux-Ponts, qui est fort intéressante par les rapports qu'elle contient. Vous trouverez aussi copie d'une écrite à M. de Favart [1] par M. Félix Wimpffen [2].

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez [3].

Paris, le 17 septembre 1792, soir.

J'ai reçu, mon cher général, par l'entremise du Maréchal, le détail de tous les événements qui vous sont arrivés depuis que vous êtes dans la grande affaire. Vous imaginez bien, mon cher général, que j'ai quelquefois été sur votre compte dans de rudes transes, notamment après la retraite du corps de Chazot, et plus encore aux premières nouvelles de la terreur panique. J'avoue que je ne croyais pas les Français capables d'avoir des terreurs de ce genre-là; je ne croyais pas que des hommes, qui ont juré de vivre libres ou mourir, soient capables de pareille pusillanimité; je ne croyais pas en un mot que 12 à 15 000 hommes du même corps qui avaient résisté contre des forces doubles se laissassent mettre en fuite par 1 500 Prussiens; mais depuis qu'on a vu une armée victorieuse mise en fuite par un lièvre, rien ne m'étonne plus. Je suis allé, mon cher général, lire au corps législatif votre lettre datée du camp de Braux [4]. Il a applaudi à votre fermeté et les applaudissements ont redoublé à l'article où, parlant des punitions, vous dites : « Je vais en faire de terribles. » Frappez ferme sur les

1. Nicolas-Remy-Favart d'Herbigny, né à Reims en 1735, dirigea en Alsace, d'importants travaux de fortification, commanda en 1792 la place de Metz.

2. Félix, baron de Wimpffen, né à Bayeux en 1745, fit les campagnes de Corse, d'Amérique, assista aux sièges de Mahon et de Gibraltar, fut député de la noblesse du Bailliage de Caen aux États généraux. Commandant à Thionville, il y fut investi le 24 août 1792, s'y défendit énergiquement et repoussa les offres d'argent de Brunswick qui lui proposait une somme considérable s'il rendait la place. La bataille de Valmy la délivra.

Il obtint en 1806 la place d'inspecteur des haras, fut créé baron de l'Empire en 1809.

3. Archives nationales F^7 4692, autographe.

4. Braux-Sainte-Cohière à 3 kilomètres à l'ouest de Sainte-Menehould.

lâches, frappez ferme sur ces hommes qui ne rougissent pas de jeter leurs armes pour fuir avec plus de promptitude. Purgez, comme vous le dites, purgez cette armée. Vous l'avez promis à la nation, ce sont vos expressions. Vous lui avez promis de la rendre bonne, vous en avez la volonté, je vous abandonne tous les moyens que la nation m'a remis à cet égard par la voix de ses représentants. Je suis bien sûr que vous justifierez mon abandon par des victoires; mais, je dois vous le dire, mon cher général, ne compromettons rien, gagnons du temps et tout est gagné. J'espère qu'au moment où vous recevrez cette lettre, Beurnonville, Kellermann et la portion du camp de Châlons qui est organisée vous auront rejoint. Il s'agit à présent de prendre une position telle que l'ennemi, soit qu'il veuille voyager au-dessus de l'Aisne, ainsi qu'on l'annonce, ou entre la Vesle et l'Aisne, ce que je ne crois pas, ou entre la Vesle et la Marne ce qui serait plus probable, ou enfin entre la Marne et la Seine, vous rencontre partout. Mais dans toutes les suppositions n'oubliez jamais, mon cher général, que c'est sur vous que repose le destin de l'État et que si nous parvenons à repousser cette grosse colonne ou seulement à la rendre stationnaire, la victoire est à nous.

Après l'évacuation de Grand-Pré, dans la nuit du 14, Dumouriez s'était replié vers le sud; le 15 au soir, il campait à Dommartin-sous-Hans; le 16 il s'établissait à Braux-Sainte-Cohière, à l'ouest de Sainte-Menehould. La lettre suivante relate à Servan les péripéties de cette marche.

Dumouriez à Servan[1].

Quartier général de Sainte-Menehould, le 18 septembre 1792.

Me voilà enfin libre de mes grands embarras, mon cher Servan, et je peux vous écrire avec quelques détails. C'est M. Billaud de Varenne et son collègue M. Brochet qui vous porteront ma lettre. Ils ne m'ont quitté ni jour ni nuit; ils ont tout vu; ils rendront compte de tout au pouvoir exécutif, à l'assemblée, à la nation entière. Il n'y a qu'une chose qu'ils ne diront peut-être pas et que je dois dire : c'est que leur civisme

1. Archives de la Guerre, autographe.

et leur courage, ainsi que l'emploi sage et ferme qu'ils ont fait de leurs pouvoirs, m'ont infiniment aidé à sauver la chose publique. Ils vous diront qu'avec un plan très régulier, avec des positions bien prises, avec des succès constants dans les différentes attaques que j'ai essuyées dans ma position imposante de Grand-Pré, dans laquelle avec à peu près 20000 hommes j'en ai tenu en échec 80 000, j'ai été sur le point, par le défaut d'exécution des ordres les plus clairs, d'être enveloppé dans mon camp sans vivres et, qui plus est, sans munitions de guerre et de me faire tuer avec toute mon armée, plutôt que de me rendre. Je ne peux cependant point attribuer à aucune trahison ni mauvaise volonté ce qui est arrivé dans les deux attaques de La Croix-aux-Bois. Il n'y a eu que de la négligence très naturelle dans une armée dont tous les liens de la discipline militaire avaient été rompus et désorganisés par les traîtres des mains desquels j'ai pris le commandement.

Dès que M. de Chazot, après son premier succès, eut été repoussé à l'attaque de La Croix-au-Bois de manière à n'avoir plus d'espoir de reprendre ce défilé important, je pris le parti d'exécuter une retraite devenue nécessaire. Les ennemis avaient 20000 hommes derrière moi, prêts à s'emparer du pont d'Olizy; ils pouvaient couper M. de Chazot qui s'était retiré à Vouziers; ils pouvaient attaquer mon quartier général et les derrières de mon camp et renouveler en même temps leurs attaques ci-devant infructueuses par Morthomme et Marcq. Je profitai de la journée qu'ils avaient perdue; je fis mon ordre de retraite. J'avais deux corps détachés, l'un de huit bataillons et cinq escadrons sous M. de Chazot, l'autre de quatre bataillons et deux escadrons sous M. Dubouquet; j'avais M. de Beurnonville partant de Rethel pour arriver sur Vouziers; je changeai la direction de tous ces différents corps pour leur fixer des points de réunion : celle de M. de Chazot sur les hauteurs de Moncheutin, celle de Beurnonville et Dubouquet du côté de Suippes. Il n'y eut pas dans le mouvement nocturne que je fus forcé d'exécuter toute la précision qui eût été à désirer dans la retraite d'un corps de 20 000 hommes contre 80 000 : cependant à sept heures du matin tous les équipages avaient passé le défilé de Senuc, l'armée les suivait en bataille et l'avant-garde prenait des positions sur les hauteurs d'Autry

et Montcheutin. La marche continuait avec assez de succès et n'était inquiétée que par des escarmouches légères, lorsque le corps aux ordres du général Chazot qui marchait sur la gauche, est entré en confusion. Alors, vers les minuit[1], les cris de *Sauve qui peut, nous sommes trahis, nous sommes coupés*! ont gagné les différentes colonnes; les têtes se sont perdues. Le 12e régiment de chasseurs à cheval, au lieu de charger les ennemis, est venu fouler aux pieds l'infanterie. Je renverrai ce régiment sur les derrières. Le 5e bataillon de grenadiers a perdu ses deux pièces de canon, parce que les charretiers ont coupé leurs traits et se sont enfuis. Les équipages se sont mêlés avec les troupes, le désordre a été à son comble, et, si au lieu de 1 500 hommes, les Prussiens en eussent envoyé 6 000 contre cette arrière-garde de 15 000 hommes, l'armée eût été perdue en entier.

Tout était fini vers les cinq heures : toutes les colonnes prenaient leur camp ou leurs cantonnements. Le corps d'armée était campé à Dommartin-sous-Hans très tranquillement, lorsque des scélérats sont venus y jeter l'alarme. La confusion a été horrible; j'ai remonté sur-le-champ à cheval avec l'état-major et, à coups de sabre et par de bons propos, j'ai rallié assez vite cette armée qui est actuellement très honteuse et repentante. Elle m'a demandé elle-même la punition des lâches et des traîtres; j'ai déjà fait raser et chasser plusieurs pillards et maraudeurs. Je les renvoie sans uniforme. Ils ne sont pas dignes de le porter. J'userai de la même sévérité pour tous les grades en suivant les principes de l'égalité. J'ai fait avant-hier une fort belle marche pour venir occuper le camp de Braux. Aujourd'hui le général Kellermann vient camper sur ma gauche à Dampierre, le général Beurnonville à Tillois. J'ai au camp de Braux et dans les cantonnements 25 000 hommes réunis. Kellermann m'en amène 16, Beurnonville 10, on m'en promet 6 ou 7 du camp de Châlons. Je vous envoie copie de la lettre du général Dubouquet dont j'étais inquiet; ainsi, demain au soir, j'aurai près de 70 000 hommes réunis dont plus de 12 000 de cavalerie. C'est alors que je vous enverrai un état exact de cette formidable armée.

1. Minuit est écrit sur un mot raturé et illisible. Cette heure est d'ailleurs manifestement erronée.

Il n'y a plus rien à craindre; l'armée ennemie va achever de se fondre dans la Champagne pouilleuse; elle ne peut pas marcher sur Châlons que je couvre, elle n'osera pas marcher sur Reims de peur d'être suivie et coupée; elle cherchera peut-être à me donner bataille. C'est à moi à éviter une affaire générale pour la battre partiellement. Si elle prend le parti de se retirer, ce ne peut être que par les mêmes défilés et c'est où je l'attends. D'après ce que j'ai fait jusqu'à présent avec une poignée de monde contre une armée formidable, vous jugez qu'il n'y a plus rien à craindre à présent que je suis égal en forces. C'est donc à présent mon tour, mais je vous avoue qu'on a beaucoup trop tardé à opérer la jonction; que j'ai eu lieu de me croire sacrifié un moment et que j'attribue à cette opinion le mouvement de terreur dont l'armée a été saisie et qui a pensé tout perdre. Je suis sûr que lorsque les fuyards auront rejoint, il n'y aura pas 50 hommes de perte. Les bagages mêmes se retrouvent à Rethel, à Reims, à Châlons, à Vitry et reviennent ici. Il me faut des tentes et surtout beaucoup de munitions, car c'est ce dont je manque le plus, m'étant battu pendant huit jours de suite dans le camp de Grand-Pré. Pourvoyez à ces deux objets ainsi qu'aux subsistances que je dois tirer principalement de Châlons.

Je ne sais comment on peut imaginer à Paris et comment on peut me donner le conseil de Châlons de quitter la position de Sainte-Menehould. J'ai l'armée hessoise et les émigrés formant à peu près 20 000 hommes placés à Clermont. Je les coupe d'avec leur grande armée par la gorge des Islettes qu'ils ont encore attaquée hier inutilement. Si je leur livrais ce passage, ce serait un renfort de 20 000 hommes pour l'armée du roi de Prusse. Voilà, Monsieur, l'exacte vérité; notre affaire est sûre actuellement, depuis que la jonction est assurée et presque faite, et d'ici à quinze jours, les Prussiens doivent penser à leur retraite. Nous verrons comment ils la feront.

P.-S. — Quarante hussards du 2e régiment ci-devant Chamborand dont j'étais inquiet, sont rentrés hier, amenant chacun un cheval pris sur l'ennemi. L'avant-garde de M. Duval a pris hier d'un coup de filet un lieutenant et 20 hussards prussiens du régiment de Kœhler. M. Duval me mandait hier au soir qu'on lui amenait encore des prisonniers.

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez[1].

Paris, le 18 septembre 1792, quatre heures du soir.

Je viens, mon cher général, de recevoir une dépêche de Kellermann. Il m'écrit de Fresne. Il aurait mieux aimé se rendre à Châlons, et moi aussi je l'aurais préféré parce que vous vous seriez là, réunis, amalgamés, etc. Mais cela n'est point, je souhaite que ce soit pour le mieux.

Je suis parfaitement de l'avis de Kellermann, du maréchal, La Bourdonnaye, de tous les bons esprits. Point de bataille, même point de combats hasardés. Contenons l'ennemi, c'est mon opinion, elle est invariable. Attendons pour attaquer et même pour ramasser le gant que nos troupes soient réunies, délassées, ravitaillées, ameutées, attendons que nos nouvelles levées soient familiarisées avec les camps, le bruit et l'ennemi, et, quand tout cela sera fait, encore ne devrons-nous nous battre qu'à coup sûr; une victoire ne nous tirerait pas entièrement d'affaire et une défaite pourrait tout perdre; ayons toujours cela présent.

On dit que l'ennemi veut pénétrer par Reims ou Soissons. Envoyez d'avance reconnaître des positions, ruinez le pays en avant, resserrez-le dans ses marches, et l'ennemi sera forcé à la retraite plus aisément que par des combats. On dit que la position de Suippes est très bonne; vous devriez la faire reconnaître.

Paris, le 18 septembre 1792, sept heures du soir[2].

L'événement de votre arrière-garde, mon cher général, est une grande leçon pour se déterminer plus que jamais à ne hasarder aucune bataille ni même aucun grand combat; toujours des défenses de postes, des attaques d'arrière-garde, d'équipages, de convois. Une fois réunis sous Suippes ou sur Châlons, faire remuer de la terre à vos soldats, vous fortifier de quelques redoutes, vous reposer, vous exercer, etc. Car vous y êtes décidé, mon cher général, il faut vous réunir le plus tôt possible et présenter à l'ennemi une force imposante.

1. Archives nationales, F7 4692, original.
2. Archives nationales, F7 4692, autographe.

Cela vous donnera le grand moyen de dominer et de vous servir avantageusement de tous les novices que nous vous envoyons ; cela nous donnera de plus grandes facilités de vous approvisionner en tout genre. Réunis, vous pourrez plus aisément occuper des villages où les troupes à l'abri seront mieux que sous la toile qui nous manque et que nous travaillerons sans relâche à vous procurer. Politiquement parlant, vous en imposerez à la tourbe fluctuante ou exagérée de la capitale, que le moindre échec porte à des excès incalculables, et que votre position respectable tranquilliserait de manière à laisser marcher froidement nos législateurs qui auront besoin d'un grand calme pour n'être pas entraînés, malgré eux, hors des mesures de sagesse qui doivent nous sauver. J'ose le répéter, mon cher général, et vous me le pardonnerez : prompte jonction de toutes les forces, repos de quelques jours, amalgame des troupes qui ont déjà fait la guerre avec celles nouvellement levées, et point de batailles ni de grands combats. Excusez tout cela, mon cher général, vous sentirez aisément que cela ne part que de l'extrême besoin que nous avons tous de rester libres, et n'oubliez pas le bon Fabius : cunctando restituit rem.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Malgré les avantages remportés à La Croix-aux-Bois et à Montcheutin, le gros de l'armée prussienne resta immobile au camp de Landres jusqu'au 17 septembre. Le 18, elle franchit l'Argonne à Grand-Pré et vint camper vers Montcheutin; son avant-garde (Hohenlohe Ingelfingen) vers Ville-sur-Tourbe. Clerfayt s'établit le même jour à Semide. Dans la soirée du 19 septembre, l'armée prussienne, faisant face à l'est, campait à Somme-Tourbe. Dumouriez avait effectué sa jonction avec Kellermann, qui avait établi ses bivouacs à Dommartin-la-Planchette, et avec Beurnonville qui était arrivé, à marches forcées, de Rethel à Sainte-Menehould. Le 20 septembre au matin, l'armée prussienne attaqua Kellermann qui avait pris position sur les hauteurs de Valmy. Dumouriez vint aussitôt au secours de son collègue. Après une violente canonnade, Brunswick fit les préparatifs d'une attaque générale, mais l'attitude calme et résolue des Français lui en imposa. Il n'osa pas ordonner le choc décisif; la victoire resta aux Français.

CARRIÈRE D'ARTISTE[1]

XI

Succédant à une matinée assez claire, un de ces brouillards d'avant midi que Londres doit aux cuisines britanniques et aux foyers domestiques s'abattait sur le Strand. Le flot de la circulation, tant sur la chaussée que sur les trottoirs, roulait dans les deux sens, au milieu de ténèbres jaunâtres. Les vitrines des magasins s'allumaient çà et là, mais sans leur éclat joyeux du soir. Et sur les visages des passants se lisaient l'ennui et la gêne causés par le brouillard, avec la crainte qu'il n'empirât jusqu'à devenir impénétrable.

Fenwick s'en allait à tâtons vers les quartiers de l'Est, tantôt oppressé, agacé par ce désagréable temps de février, cette rue sale, encombrée; tantôt, l'œil attiré par quelque bel effet vague de ligne ou de couleur, une flèche de lumière, un groupe de fantômes dans le brouillard...

A moitié du Strand, un grand homme blond le héla et le rejoignit.

— Hé?... Fenwick !... j'avais justement besoin de vous voir!

Fenwick, dont les yeux, assez fatigués depuis quelque temps, souffraient du brouillard, s'efforça de reconnaître celui

1. *Published October fifteenth, nineteen hundred and eight. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* HACHETTE ET Cie.

Voir la *Revue* des 15 août, 1er, 15 septembre et 1er octobre.

qui l'interpellait : c'était Philippe Cuningham. Il s'assombrit encore en échangeant avec lui une poignée de main.

— Pourquoi aviez-vous besoin de moi?

— Saviez-vous que le pauvre Watson est revenu ici, malade?

— Non! — s'écria Fenwick, saisi; — je le croyais à Alger.

Cuningham fit quelques pas auprès de lui, disant ce qu'il savait. Fenwick se sentait secrètement vexé que ce beau garçon prospère, cet académicien en pelisse de fourrure toute neuve, dont l'aspect témoignait de succès et de commandes, fût plus au courant que lui des faits et gestes de son meilleur ami.

Watson avait été pris d'une hémorragie à Marseille, et, abandonnant ses projets d'hiver, était revenu péniblement jusqu'à Londres, dès qu'il avait pu supporter le voyage. Fenwick, fort troublé, protesta que c'était folie de s'exposer ainsi à un hiver anglais.

— Non, — dit Cuningham, très grave; — mieux vaut mourir dans son pays qu'à l'étranger. Et il en est là, je le crains, notre cher vieux camarade!

Alors il raconta, très évidemment satisfait de son rôle, comment il avait appris l'arrivée de Watson, par un ami commun; comment il avait arraché le malade à un hôtel malpropre de Bloomsbury, pour l'installer dans un appartement meublé de Fitzroy Square, dont la propriétaire était digne de toute confiance.

— Il nous faudra une garde-malade avant peu, mais il n'en veut pas entendre parler. Il demande sans cesse à vous voir. Je lui avais promis d'aller vous relancer ce soir; mais, puisque je vous rencontre... autant vaut, n'est-ce pas? Vous vous rappellerez l'adresse : 23, Fitzroy Square... Lui dirai-je quand il peut vous attendre? Chaque jour, nous tâchons de lui procurer ainsi quelque petit plaisir.

L'irritation de Fenwick allait croissant. Cuningham parlait comme si les anciennes relations entre lui et Richard Watson étaient demeurées intactes, tandis que Fenwick n'ignorait pas quel lien ténu et superficiel avait subsisté seul entre eux.

— J'irai aujourd'hui, — fit-il, un peu bref. — J'ai deux ou trois courses indispensables à faire, ce matin, mais j'aurai du temps, cette après-midi, avant ma répétition.

— Votre répétition?

Le ton de Cuningham exprimait une curiosité aimable. Fenwick, de plus en plus ennuyé, expliqua ce dont il s'agissait. Les journaux avaient été remplis du futur spectacle auquel il collaborait. L'ignorance de Cuningham était offensante.

— Ah! oui... très intéressant! — fit l'autre, d'un ton vague. — Eh bien, au revoir! Il faut que je saute dans un *hansom*.

— Où courez-vous si vite?

— La Corporation des Orfèvres bâtit un nouveau hall et demande mon avis sur la décoration intérieure... C'est terriblement difficile, n'est-ce pas? de lâcher ses tableaux, à cette époque de l'année.,.

Tout en parlant, il faisait signe à un *hansom*.

— Voilà une difficulté qui n'existe pas pour moi, — dit sèchement Fenwick.

Cuningham ouvrit de grands yeux, fronça le sourcil, fit un effort de mémoire.

— Ah! cher ami... quelle faute vous avez commise!... permettez-moi de vous le dire... Est-ce que nous ne pouvons pas la réparer? Disposez de moi en tout temps.

— Merci. Je préfère les choses comme elles sont.

— Nous en recauserons... Au revoir!... N'oubliez pas le vieux Dick!

Fenwick continua son chemin, rageant. Il se disait que Cuningham était désormais un vrai type de cette médiocrité affairée et prétentieuse, de ce genre d'artistes qui maintiendra éternellement la peinture anglaise au-dessous de celle du continent.

— Dites donc... un instant!... Avez-vous eu récemment des nouvelles des Findon?

Fenwick se retourna brusquement, et aperçut de nouveau Cuningham, dont le *hansom* était arrêté par un embarras de voitures au bord du trottoir. Penché à la portière, le peintre souriait.

En réponse à la question, Fenwick se contenta de secouer la tête.

— J'ai reçu une excellente lettre de Lady Findon, il y a une quinzaine, — dit Cuningham, élevant la voix et se penchant vers Fenwick autant qu'il pouvait le faire sans perdre l'équi-

libre. — Le vieux lord paraît aussi solide que jamais. Mais madame de Pastourelles doit être très changée.

Fenwick ne disait rien. On aurait pu croire que le bruit des voitures l'empêchait d'entendre les paroles de Cuningham. Mais il avait entendu très nettement.

— Savez-vous quand ils reviendront? — interrogea-t-il, à contre-cœur, faisant quelques pas à côté du *hansom*.

— Non... pas la moindre idée!... Je crois que j'irai les retrouver à Pâques. Enfin!... nous roulons... Au revoir!

Il envoya un adieu de la main et le *hansom* s'éloigna.

Fenwick continua sa marche, absorbé dans de désagréables pensées. « Madame de Pastourelles très changée?... » Qu'est-ce que cela signifiait? Il n'avait rien observé de ce changement, avant le départ des Findon. Ce mot semblait, comme un choc nouveau, raviver sa blessure.

Il tourna ses pas vers Lincoln's Inn Fields; il pénétra dans les bureaux de messieurs Butlin et Forbes, *solicitors* renommés, et y resta une demi-heure. Quand il ressortit de la vieille maison, il paraissait, si possible, plus harassé, plus abattu que lorsqu'il y était entré.

Ces messieurs lui avaient communiqué une lettre; mais, à son avis, cette lettre ne signifiait rien. Aucun espoir! aucune piste!... Et comment en trouver une? Jamais il ne s'était imaginé, un moment, que ces recherches produiraient le moindre résultat. Mais on ne lui avait pas laissé le choix. Dès son retour de Versailles, il avait reçu à Londres une lettre sévère de Lord Findon, insistant, comme l'avait déjà fait sa fille, sur cette unique réparation possible que Fenwick devait aux amis si longuement et cruellement trompés : — les laisser absolument libres de faire une nouvelle tentative pour retrouver sa femme, et justifier par là madame de Pastourelles des ridicules soupçons que Mrs. Fenwick avait été si malheureusement induite à concevoir. « C'est une chose honteuse, inexcusable, — écrivait Lord Findon, — que ma fille ait été amenée à se sentir complice de la disparition de votre femme. La seule satisfaction que vous puissiez jamais nous offrir consistera en de nouveaux et énergiques efforts, si tardifs soient-ils, pour retrouver et détromper Mrs. Fenwick... »

De là, durant tout novembre et décembre, une série de

rendez-vous et de consultations, dans le cabinet des *solicitors* de Lord Findon. A ces consultations madame de Pastourelles et son père avaient assisté le plus souvent. Eugénie avait suivi les discussions avec sa vivacité d'intelligence et avec une application qui maintes fois avait trahi sa souffrance aux yeux de Fenwick. Il se rappelait amèrement avec quelle douceur et quelle délicatesse Eugénie l'avait toujours traité dans ces occasions, avec quelle générosité anxieuse elle avait tâché de contenir son père.

Entre eux, aucune conversation intime n'avait été possible. Non seulement ils la redoutaient l'un et l'autre, mais Lord Findon ne l'aurait pas supportée.

L'histoire véritable de Fenwick, brusquement révélée, avait soulevé chez le vieillard une tempête d'orgueil d'une irrésistible violence, — orgueil personnel, orgueil familial. — Que l'obscure et sotte femme du peintre eût osé être jalouse d'une créature telle qu'Eugénie, d'essence tellement supérieure à elle et à son mari, que cette folle en eût fait le prétexte d'une ridicule tragédie, et que Fenwick eût, par son vulgaire mensonge, concouru à cet imbroglio absurde et injurieux, tout cela était si exaspérant que la guérison de Lord Findon en fut tout d'abord stimulée. Dès son retour, il fit de frénétiques efforts pour retrouver Phœbé : ce n'était, par le fait, que l'expression de son orgueil et de son indignation au souvenir de ces semaines pendant lesquelles, avec tout son entourage, il avait imaginé qu'Eugénie épouserait Fenwick.

Sa colère offrait un curieux mélange d'amitié blessée et d'une arrogance de caste que sa vieillesse et son trop long laisser-aller raidissaient encore. Durant cette période, quand le vieux lord entrait dans la pièce où était Fenwick, il portait haut sa tête grise aux yeux étincelants, d'un air de lion irrité.

Fenwick, avec sa nature violente, aurait eu beaucoup de peine à demeurer calme, dans de pareilles conditions, sans la fréquente présence d'Eugénie et le poids de ses mornes remords.

« Moi aussi..., j'ai beaucoup à pardonner! » Ces mots, il le savait, seraient la seule allusion mêlée de quelque reproche qu'il l'entendrait jamais faire, soit à son mensonge du début, soit à ces semaines insensées de Versailles, — offense bien plus

grossière et bien plus cuisante, — où son isolement, ses douloureux désirs lui avaient fait jouer une coupable partie, tablant sur l'ignorance de madame de Pastourelles et la mort supposée de Phœbé. Pourtant il ne se faisait pas d'illusions : leur liaison spirituelle était rompue, il avait perdu son amie. La sérénité, la douceur même d'Eugénie ne faisaient que mieux marquer ce changement. Combien naturel!... combien juste!... Mais cette constatation amère achevait d'écraser l'infortuné.

Vers Noël, la santé de Lord Findon inquiéta de nouveau sa famille. Les médecins l'envoyèrent à Cannes; Eugénie l'y accompagna. Avant son départ, elle repassa en revue désespérément tous les détails de l'enquête ingénieuse, mais tout à fait infructueuse, instituée par les hommes de loi. Elle écrivit à Fenwick une bonne lettre pour le prier de la tenir au courant : à la fin, en quelques phrases timides, elle exprimait sa constante sympathie pour ses travaux et ses meilleurs vœux pour le succès des toiles qu'il devait, croyait-elle, exposer au printemps.

Elle et son père partirent. Fenwick ressentit ce départ comme la douleur peut-être la plus poignante de cet intolérable hiver. Mais il répondit à peine à la lettre d'Eugénie. Que lui dire? Du moins il n'avait jamais demandé d'argent ni à son père ni à elle; il n'avait jamais dû un *penny* à Lord Findon. C'était une légère consolation!

Cependant, nuit et jour, c'est à l'argent qu'il pensait, qu'il était contraint de penser.

Après son entrevue avec les grands personnages de Lincoln's Inn Fields, il se rendit péniblement, toujours à pied, jusqu'à une maison beaucoup plus modeste de Bedford Row. Là demeurait un petit *solicitor* qu'il fréquentait beaucoup depuis quelque temps, sous la pression continuelle de ses difficultés financières. Il passa une heure dans le cabinet de cet homme. Ensuite il s'en alla d'un pas rapide du côté d'Oxford Street et des quartiers de l'Ouest, sachant à peine, dans son état de surexcitation, vers quel but il se dirigeait. L'homme qu'il venait de voir avait, pour la première fois, prononcé le mot de faillite. — « Je ne vois pas trop, monsieur Fenwick, comment nous ferons pour l'éviter... »

Eh bien, advienne que pourra! Mais il avait encore ses six tableaux, le temps d'en achever deux autres commencés, et son exposition en perspective.

C'est de quoi, précisément, il allait s'occuper maintenant. Il passa chez le gérant d'une petite galerie voisine d'Hanover Square, qu'il avait retenue pour tout le mois de mai, en payant un acompte, dès le début de l'hiver. Dans son inquiétude présente, il voulait consolider encore cet arrangement, en payant, au besoin, le reste du loyer. Il portait toujours la somme nécessaire en billets jalousement cachés dans sa poche de côté, de peur que quelque autre créance, parmi toutes celles qui pleuvaient sur lui, ne la lui enlevât.

Le sous-gérant de la galerie et du magasin dont elle dépendait le reçut froidement. La maison regrettait depuis longtemps ce marché conclu avec un artiste dont les tableaux avaient toutes chances de ne pas se vendre; d'autant qu'ils avaient trouvé à louer leur galerie bien plus avantageusement. Mais le contrat avec Fenwick, garanti par un paiement partiel, ne pouvait plus se rompre, on le leur avait affirmé.

En conséquence, le sous-gérant s'efforça d'effrayer le peintre par le chiffre des dépenses accessoires : installation, service, catalogue, etc.

Mais Fenwick ne fit qu'en rire :

— Cela, c'est mon affaire! — fit-il dédaigneusement. — Et mes tableaux se vendront, je vous le dis! — ajouta-t-il, élevant la voix. — Ils nous rapporteront quelque chose, à vous et à moi.

L'individu ne répondit rien. C'était un grand garçon bien nourri, en redingote irréprochable, et Fenwick, debout comme lui dans le bureau, — car on ne lui avait pas offert une chaise, — conçut pour lui une violente aversion.

— Faut-il vous payer le reste? — dit-il brusquement, au moment de s'en aller.

Il fouilla dans la poche où il gardait les billets.

L'autre haussa légèrement les épaules :

— Comme il vous plaira, monsieur Fenwick.

— Eh bien, voici cinquante livres, en tout cas! — dit celui-ci, dépliant un billet qu'il posa sur la table.

— Nous ne sommes pas pressés, je vous assure.

Le jeune homme regardait l'artiste avec une impertinente indifférence; mais, en même temps, sa main saisissait le billet et le mettait en sûreté dans le tiroir de la table qui les séparait. Il écrivit un reçu et le tendit à Fenwick.

— Bonjour! — fit le peintre, lui tournant le dos.

Le jeune homme le suivit. Comme ils traversaient le magasin, tendu de rouge foncé, Fenwick, de loin, crut apercevoir un beau Corot et, à côté, un Daubigny. Il s'arrêta :

— Vous avez reçu de bonnes choses, depuis que je suis venu?

— Oh! nous recevons sans cesse de bonnes choses, — répondit l'autre, négligemment, sans le moindre geste pour l'inviter à venir voir les tableaux de plus près.

Fenwick prit congé, avec un hautain signe de tête, et franchit la porte. Mais il sentait une cuisante blessure d'amour-propre. Deux ans plus tôt, tous les marchands de Londres l'auraient reçu avec empressement, lui auraient montré tout ce qu'ils avaient à montrer, auraient noté son opinion avec une flatteuse déférence.

Sur le seuil, il se heurta contre l'académicien à cheveux et barbe orange, avec qui il avait dîné chez les Findon, le soir de son début chez eux. Les cheveux orange étaient devenus blancs, leur propriétaire avait engraissé; mais les yeux mobiles et perçants, les airs pompeux restaient invariables. M. Sherratt fit un signe bref à Fenwick. Le sous-gérant, resté en arrière, reçut le nouveau venu avec force saluts et effusions :

— Ah! monsieur Sherratt... ravi de vous voir! Vous venez admirer le Corot?... Certainement... par ici, je vous prie.

Fenwick continua son chemin, accablé d'un découragement morbide. Il lui semblait que tout le monde reconnaissait en lui un raté, un failli, qu'on le regardait, qu'on le montrait au doigt.

Pour échapper à ce cauchemar, il se réfugia dans un restaurant d'Oxford Street, et, tout en déjeunant d'une côtelette, il se demanda comment il avait pu contracter un chiffre de dettes aussi énorme. Sans doute, il avait bâti et meublé sa maison, avec un luxe un peu extravagant; mais, après tout, il avait gagné de grosses sommes... Les sourcils froncés, la mine sombre, oubliant de manger, il s'efforçait de com-

prendre. Soudain, sur le fond d'obscur brouillard, sembla se détacher la vision d'une gorge de Westmoreland, d'un torrent, d'un visage de femme, levé vers lui, suppliant, au clair de lune... « Je veillerais à la dépense... Tu n'entends rien à l'argent, mon John!... »

L'écho de cette voix qui semblait vibrer à ses oreilles agita ses nerfs. Il se leva et repartit, cette fois, vers Fitzroy Square.

En route, ses pensées revinrent à la lettre qu'on lui avait remise chez les *solicitors*. Cette lettre venait du cousin de Phœbé, Freddy Tolson. MM. Butlin, à force de recherches, avaient retrouvé cet homme dans une ville minière de la Nouvelle-Galles du Sud. Ils l'avaient invité à venir en Angleterre leur apporter son témoignage, se chargeant de tous les frais. Par cette lettre récente, dont l'écriture et l'orthographe améliorées attestaient une croissante prospérité, le cousin refusait de venir, répétant qu'il ne savait absolument rien des faits et gestes de sa cousine Phœbé, ni des motifs pour lesquels elle avait quitté son mari. Il rendait compte, une fois encore et plus longuement, de sa dernière conversation avec elle, autant qu'il pouvait se la rappeler après tant d'années écoulées. Parmi des détails nouveaux, figurait cette remarque qu'elle l'avait questionné sur des colonies anglaises autres que l'Australie, où lui-même allait s'établir. Il croyait bien avoir causé avec elle du Canada, de la durée et du prix du voyage. Sur le moment, il n'y avait pas attaché d'importance. Il avait pensé qu'elle était contente, la pauvre fille, « d'avoir quelqu'un avec qui causer, car elle était joliment seule, là-haut ». Mais peut-être avait-elle une idée de derrière la tête... il ne pouvait le dire. Tout ce qu'il affirmait, c'est que, si elle s'était enfuie au Canada ou dans toute autre colonie, il ne s'en était pas mêlé, et ne savait « pas plus que l'enfant qui vient de naître » en quel lieu elle se cachait.

Sur ce faible indice, des recherches nouvelles allaient être commencées. Fenwick n'en espérait rien. Tandis qu'il marchait d'un pas rapide par les rues de Londres, où le brouillard s'éclaircissait, sa pensée se débattait dans de vagues paysages, grands lacs, forêts vierges, vastes étendues de blés ondulants, rues de Montréal ou collines de Québec, — et, tantôt dans un de ces cadres, tantôt dans l'autre, c'était la forme

svelte d'une femme blonde, avec un enfant près d'elle... Et les furies vengeresses du désespoir et de la peur le poursuivaient et le flagellaient, à travers ces visions, — ce jour-là comme toujours...

— Eh bien! je suis dans un joli état! Qu'en dites-vous? — fit Watson, presque sans voix. — La nature a d'horribles façons de nous tuer. Je regrette que, pour moi, elle n'en ait pas choisi une plus expéditive.

Fenwick s'assit près de son ami. La lampe qui éclairait le vieil appartement lambrissé trahissait, plus qu'il ne l'eût voulu, son expression de trouble et d'effroi.

— Comment est-ce arrivé? — questionna-t-il.

— Tout seul, cher ami! — ricana Watson, toujours avec le même chuchotement rauque. — Mon poumon doit être pourri depuis un an, et, à Marseille, il a crevé... C'est mon explication, qui vaut celle du docteur... Et vous, comment ça va?

Fenwick s'agita nerveusement et fit une réponse vague. Son ami le regarda :

— Quels tableaux avez-vous en train?

Fenwick énuméra les œuvres achevées qu'il avait dans son atelier, dit les arrangements pris pour les exposer. Il mettait moins d'empressement que de coutume à parler de lui; ses regards et son attention étaient absorbés par son ami. Mais Watson le pressa de questions sur son travail actuel. Fenwick expliqua qu'il achevait une série de *Mois Rustiques*, représentant les occupations de chaque saison : ce projet hantait son cerveau depuis des années.

— C'est vieux comme le monde! — fit Watson, — mais ce n'en est pas plus mauvais... Vous avez exécuté cela en plein air, je suppose?

Fenwick haussa les épaules :

— Autant que possible.

— Ah! voilà la supériorité qu'ont sur nous les artistes français! — fit languissamment Watson. — L'un d'eux me disait, à Paris, l'autre jour : « C'est déjà assez difficile de peindre ce qu'on a vu; c'est le diable de peindre ce qu'on n'a jamais vu ».

— L'illusion habituelle! riposta Fenwick, s'enflammant. Qu'est-ce qu'ils entendent par « vu »?

Il se serait volontiers lâché sur ce chapitre. Mais un instinct sûr l'avertissait qu'il était près d'un mourant. Il se contint, et il essaya de se rappeler le plus grand nombre possible de nouvelles et d'anecdotes amusantes, pour divertir son ami.

Watson gisait, soutenu par des oreillers, au fond d'un large fauteuil. La pièce où ils se trouvaient avait été, au XVIII[e] siècle, une pièce fort élégante. Elle conservait des restes de panneaux sculptés, une jolie cheminée de style italien et un plafond peint, à demi effacé. C'était maintenant une partie d'un appartement meublé, et meublé de façon assez misérable. Mais la beauté jadis répandue en ce lieu y subsistait; elle en faisait une demeure qui n'était pas indigne d'abriter la mort d'un peintre.

Chez Richard Watson, les signes de l'extrême déclin se montraient déjà clairement. La chevelure hérissée, la barbe épaisse, mal tenue, faisaient ressortir les tons cireux ou violacés de la peau. La respiration était pénible, la toux fréquente. Mais les yeux gardaient une flamme vive et passionnée, — ces yeux de Celte révélant tous les dons celtiques, et aussi les défauts de cette race, défauts si définitivement et largement exprimés par le mot d'un grand historien : « Les Celtes ont ébranlé tous les États et n'en ont fondé aucun ».

Ce Celte, lui non plus, n'avait rien fondé, rien achevé; ce n'était pas une âme heureuse, harmonieuse, mais un homme que la vie et la nature, sous leurs aspects les plus subtils et les plus tristes, avaient fait vibrer, par qui avaient passé les pensées et les ambitions les plus nobles, comme le son passe par les cordes, leur arrachant quelques belles notes tragiques, quelques accents mémorables.

— Je ne puis durer plus d'une quinzaine, — dit-il enfin, profitant d'une interruption dans les discours de Fenwick, qu'il avait à peine écoutés, — et ce sera même beaucoup! Mais je ne me révolte pas. Je suis singulièrement content de m'en aller. J'ai eu du bon temps.

Ce mot d'un homme qui avait marché de déception en déception fit monter des larmes aux yeux de Fenwick.

— Il y en a qui voudraient bien s'en aller avec vous, — fit-il très bas, posant sa main sur le genou du malade.

Watson ne répondit pas tout de suite. Il toussa, s'agita et dit enfin :

— Et l'argent?... où en êtes-vous?

Fenwick se redressa brusquement :

— Tout va bien.

Il saisit la pincette et arrangea le feu.

— Vrai? — dit Watson.

La légère incrédulité de sa voix irrita chez Fenwick un nerf à vif.

— Je n'ai besoin de rien! — fit-il, presque en colère. — Je me tirerai d'affaire.

Sans doute, Cuningham avait bavardé, discuté sa situation. Son orgueil maladif se mettait ausssitôt sur la défensive.

— Pour moi, — reprit Watson, avec une inflexion humoristique, — j'aurai tout juste de quoi aller jusqu'au bout. Il restera, je pense, assez pour m'enterrer, et quelques shillings en plus. Mais je n'aurais pu m'offrir une autre année d'existence.

Un silence tomba, — jusqu'à ce qu'une garde-malade vînt refaire le feu. Fenwick se mit à parler alors de leurs vieux amis, des expositions du moment. Puis on apporta le thé. Watson semblait tout ranimé. Il se tenait plus droit dans son fauteuil, sa parole était plus forte; il prolongeait la cérémonie du thé, plaisantant avec la garde, de sa voix enrouée, posant à Fenwick toutes les questions qui lui venaient à l'esprit. Sa figure, avec cette pâleur hérissée et cette maigreur, son crâne puissant, qui se détachait en noir, ou plutôt en gris fer, sur les oreillers blancs, avaient une telle beauté que Fenwick ne pouvait en détourner les yeux. A sa double vision d'artiste le *sujet* apparaissait dans l'homme; devant lui flottait une étude en blanc et noir.

La femme partie, ils se retrouvèrent seuls, enveloppés de ce silence que rendait plus intime encore, grâce aux boiseries sombres, l'obscurité du reste de la pièce, les isolant dans l'étroit cercle lumineux de la lampe et du foyer. Alors Fenwick fut brusquement saisi d'une impulsion qu'il ne put maîtriser. Il se pencha vers le malade :

— Watson, vous rappelez-vous m'avoir conseillé de me marier, quand nous nous sommes vus à Paris?

— Parfaitement.

Les yeux hagards s'étaient tournés vers l'ami avec une attention soudaine et intense. Il y eut un intervalle de quelques minutes; puis, tête basse, les regards fixés sur le feu, Fenwick parla :

— Eh bien!... je suis marié.

Watson poussa un sifflement rauque, — et il attendit.

— Ma femme m'a quitté, il y a douze ans, et elle a emmené notre fille. J'ignore si elles sont vivantes ou mortes... J'ai pensé que je serais content de vous l'avoir dit. Il aurait mieux valu ne pas vous le cacher, à vous et... et à d'autres...

— Grand Dieu! — fit Watson lentement, rapprochant les bouts de ses longs doigts émaciés, comme essayant de saisir une image nouvelle. — C'est donc là le secret...

— Le secret de quoi? — s'écria Fenwick, acerbe.

Mais Watson ne répondit que par un silence interrogateur et attentif, et Fenwick se lança, tête baissée dans son histoire. Il la raconta beaucoup plus en détail que madame de Pastourelles ne l'avait jamais entendue. Et le subtil et instinctif appel de l'homme à un autre homme, à travers tout le récit, le rendait tout différent du même récit fait à une femme.

Fenwick s'épanchait impétueusement, avec une émotion croissante, ayant conscience d'un soulagement et d'un abandon infinis. Watson l'écoutait presque sans commentaire.

Un bruit de pas léger fit tressaillir le narrateur au milieu de son discours : il se retourna et aperçut le petit singe Anatole, sorti de la corbeille où il sommeillait. Watson fit signe à Fenwick de continuer, et, d'un faible geste, appela le singe sur ses genoux. La petite bête y grimpa, le malade l'entoura de ses bras osseux, et le visage grimaçant d'Anatole se blottit contre la robe de chambre de son maître, attachant sur Fenwick ses grands yeux tristes.

— C'est de madame Eugénie que votre femme était jalouse? demanda Watson, quand l'histoire eut pris fin.

Fenwick hésita; puis, à contre-cœur, il fit oui, de la tête. Il s'était contenté de dire : « un de mes modèles », mais comment faire assaut avec ce mourant?

— Elle le sait?

— Oui.

Fenwick regrettait amèrement que le nom de madame de Pastourelles eût été prononcé. Il avait conduit son récit seulement jusqu'à la fuite de Phœbé et aux recherches qui l'avaient suivie, ajoutant, de façon vague, que ces recherches, récemment reprises, n'avaient pas plus de succès.

Watson parut réfléchir quelques moments. Fenwick tira son mouchoir et essuya son front mouillé de sueur. Cette confession, venant s'ajouter aux misères endurées ce jour-là, achevait de l'ébranler et de le surexciter.

Soudain Watson étendit la main et lui serra le poignet, au point de lui faire mal :

— Heureux coquin!

— Que voulez-vous dire?

— Vous les avez perdues... mais vous avez tenu une femme dans vos bras, un enfant sur vos genoux. Vous ne descendrez pas dans la tombe n'ayant jamais été qu'un fou ignorant, stérile, comme moi!

Fenwick le regardait, stupéfait : un mépris de soi, un regret amer et violent transformaient ce visage. Il pressa la main fiévreuse :

— Watson!... cher ami!

Watson retira sa main et étreignit le singe contre lui.

— Il y a beaucoup d'hommes pareils à moi, — murmura-t-il. — Nous avons la peur de vivre et... l'art est notre refuge. Puis l'art se venge... et nous faisons de médiocres artistes, parce que nous sommes de pauvres humains volontairement stériles. Mais vous... (se calmant peu à peu, il parlait avec une énergie nouvelle), cessez donc de geindre comme si votre avenir était perdu! Vous la retrouverez... elle vous reviendra, quand elle aura vidé le calice... Les jeunes femmes bien portantes ne meurent pas avant trente-cinq ans... et, d'après ce que vous dites, elle n'était pas méchante... elle avait une conscience... que l'enfant réveillera... Ne soyez pas alors trop dur pour elle!... (Il se souleva, et son accent devint presque farouche.) Vous n'en avez pas le droit!... Recevez-la, écoutez-la... laissez-la crier sa peine. Mon Dieu! (sa voix se brisa, sa tête se renversa sur les oreillers) quel bonheur!... quel bonheur!...

Ses yeux s'étaient clos. Fenwick, alarmé, se pencha vers lui. mais la main maigre se refermait de nouveau sur la sienne :

— Ne vous en allez pas... Comment était-elle?

Fenwick lui demanda s'il se rappelait l'incident de l'album. à leur première rencontre : le dessin représentant une mère et son enfant, dans un intérieur de *cottage*.

— Certes!... Elle vous avait aussi servi de modèle pour votre grand tableau?... Je vois. Une exquise créature!... Quel âge a-t-elle aujourd'hui?

— Trente-six ans... si elle vit encore!

— Je vous l'affirme, elle vit! Et, sans doute, elle est plus belle qu'autrefois. Ces femmes au type de madone mûrissent si admirablement!... Et l'enfant?... Vois-tu, Anatole... c'est un peu supérieur aux singes!

Mais il serrait plus fort contre lui le petit animal.

Fenwick se leva, sentant qu'il était resté trop longtemps. Watson rouvrit les yeux :

— Adieu, mon vieux, courage! Cherchez, jusqu'à ce que vous la retrouviez. Elle est en ce monde... et elle se repent... je le jurerais!

Fenwick, debout près de lui, frémissait d'émotion et de chagrin. Leurs regards se croisèrent longuement, et Watson murmura :

— Je passe d'une idée à l'autre. Parfois, avec Omar Khayyam, je pense : « Une chose est certaine et le reste est mensonge : la fleur née une fois meurt à jamais... » Et puis, tout de suite, me reviennent les Psaumes, et je crois être à l'office... je me retrouve méthodiste gallois...

Un flot de mots gallois, d'une musique rauque, s'échappa de ses lèvres. Il fit un signe d'adieu, accompagné d'un sourire, et Fenwick le quitta.

Le soir même, Fenwick écrivit à Eugénie de Pastourelles, à Cannes, et mit dans l'enveloppe une copie de la lettre de Freddy Tolson. Cette lettre ne signifiait rien; mais Eugénie avait demandé à être tenue au courant. Tout en écrivant, les yeux de Fenwick revenaient sans cesse à la première ligne :

Chère madame de Pastourelles...

Depuis bien des années, il ne lui avait jamais écrit autrement que : « Ma chère amie ».

Ce temps était passé à jamais!... Le souvenir de sa bonté de jadis, de leurs promenades à travers les bosquets de Trianon, lui demeurait sans cesse présent. Mais quoi! il avait usé d'elle avec insouciance, avec égoïsme, et tout était fini entre eux. Il le comprenait aujourd'hui, comme il l'avait déjà compris souvent, dans un esprit de morne soumission, et il s'appliquait à cette tâche de lui rendre compte.

***

Eugénie lut cette lettre, assise sur un banc, en face de la Méditerranée bleue, dans les bois de pins du cap d'Antibes. Elle avait déchiré l'enveloppe avec un élan d'espoir. Maintenant cette lecture l'oppressait.

Elle demeura longuement immobile et triste, dans cette atmosphère chaude, parfumée de l'odeur des pins. Une lumière délicatement verdie tombait, à travers les rameaux, sur ses fins cheveux bruns, sur son visage et ses mains blanches. Le grand deuil d'Eugénie avait pris un certain air « conventuel » qui inquiétait Lord Findon et allumait l'indignation de sa très protestante belle-mère. Ce bref retour à la mondanité, dont Versailles avait été témoin, était bien fini. Pour la première et seule fois de sa vie manquée, la gaîté naturelle d'Eugénie semblait éteinte. Elle le savait bien, une partie de ce poids qui pesait sur elle était faite d'éléments morbides; mais elle ne pouvait que l'endurer patiemment; il lui était impossible de se forcer à sourire.

La lettre de Fenwick ramenait son esprit vers les incidents de cette enquête infructueuse. Elle se rappelait surtout chaque minute de son entrevue avec Daisy Hewson, l'ancienne servante de Phœbé, mariée aujourd'hui à un petit fermier. Une des premières démarches des hommes de loi avait été d'appeler cette femme à Londres, pour lui faire répéter encore ce qu'elle savait de la catastrophe.

Après qu'ils l'eurent interrogée, Eugénie demanda qu'on lui permît de la voir, — et de la voir seule. — De sorte qu'un

matin, une femme timide, embarrassée, parlant avec un fort accent du Westmoreland, se présenta à la maison de la Cour du Doyen.

Eugénie réussit à obtenir d'elle une foule de menus détails que les hommes de loi n'avaient pas su lui arracher. Malheureusement, aucun n'était de nature à aider aux recherches: mais, avec sa vive imagination, Eugénie s'en servit pour se former une image de la mère et de l'enfant, qui s'enfonça très avant dans son âme.

Daisy Hewson racontait que Mrs. Fenwick avait à peine parlé durant leur voyage à Londres. Elle regardait sans cesse par la portière, les mains sur ses genoux, et la petite servante avait bien pensé qu' « il y avait quelque chose », — mais sans oser questionner. Lorsqu'elle lui avait dit adieu à la gare d'Euston, Mrs. Fenwick l'avait embrassée et avait donné un shilling au chef de train pour qu'il veillât sur elle. Quand le train s'était mis en mouvement, Phœbé tenait Carrie dans ses bras. Daisy avait supposé qu'elle allait rejoindre son mari...

Or, huit jours après, John Fenwick dînait à Saint-James's Square, la mine harassée, — malade de surmenage, supposait-on, — et muet à l'égard de ses meilleurs amis, muet comme cette tombe d'oubli et de mystère qui s'était refermée sur sa femme.

A force d'y songer depuis des semaines, Eugénie le blâmait pourtant de moins en moins. Son intelligence pénétrante lui montrait tous les degrés de cette malheureure affaire. Elle se rappelait le jeune homme gauche et fatigué qu'elle avait vu pour la première fois à la table de son père, — curieux mélange d'arrogance et de timidité, tantôt haranguant les convives, tantôt prêt à mourir de honte pour quelque maladresse mondaine. — Elle comprenait ce qu'il lui avait dit, dans sa première lettre, si touchante, de ce qui le paralysait, lui liait la langue : cette peur de s'aliéner leur protection, à elle et à son père. Et Eugénie allait plus loin. Elle confessait ce qu'ont de haïssables ces timidités affaiblissantes, ces servilités d'âme, contrepoids, dans notre machine sociale, aux insolences et aux cruautés des forts, établi par cette machine même. Eugénie se sentait comme coupable de tout cela; toute l'existence lui

semblait corrompue, parce qu'un homme jeune, gêné, lâche, dans un monde qui n'était pas le sien, avait commis, en paroles ou en action, un sot mensonge. On eût dit qu'elle-même le lui avait imposé; elle comprenait si bien comment cela s'était fait! Non, non!... son père pouvait en juger comme il lui plaisait... Elle n'avait plus de rancune.

Bientôt elle en vint à pardonner aussi la trahison de Versailles, tant était prompt et merveilleux le jeu de ce magnifique don de sympathie, qui chez elle était une autre forme de l'imagination. Dans un accès de révolte contre certaine aberration passagère, à laquelle jamais elle ne pourrait songer sans angoisse, elle avait offert à Fenwick une main amie, un cœur ami, et cela avec une vivacité, une prodigalité!,.. Avait-il fait autre chose que d'accepter ce qu'elle offrait, de l'accepter avec le geste avide d'un malheureux devant qui déjà le chemin devient noir et qui cherche à saisir, d'un suprême effort, les joies de ce monde? Certes il avait manqué cruellement d'égards pour elle. Mais, dans sa tendresse profonde, son humilité, ses propres remords, le cœur d'Eugénie le lui pardonnait.

Néanmoins elle ne pouvait lui donner aucun signe de ce pardon; ni pour elle-même, ni pour Phœbé, elle ne le pouvait... Leur amitié d'autrefois ne renaîtrait jamais; ces semaines de Versailles l'avaient tuée!... A moins que, quelque jour, ce ne fût son heureux destin de retrouver Phœbé vivante et de la rendre à son mari!... Alors l'amitié, en même temps que l'amour conjugal, relèverait peut-être la tête!...

Pendant ces mois d'hiver, avant et depuis son départ d'Angleterre, quand lui parvinrent des bruits sur les embarras toujours plus graves de Fenwick, sur la grossièreté, la négligence toujours plus grande de sa peinture, sur la violence de son caractère, l'amie, en elle, souffrit amèrement. Elle savait pouvoir encore beaucoup pour lui. Mais, en travers du chemin, se plaçait le fantôme de Phœbé, telle que Daisy Hewson la lui avait décrite, — pâle, épuisée, désespérée, — et cette image interdisait le moindre geste, la moindre parole, à celle par jalousie de qui l'épouse avait détruit aveuglément sa propre vie et celle de son mari.

XII

Une quinzaine de jours plus tard, Dick Watson mourut. Fenwick l'avait revu plusieurs fois; il était présent à ses derniers moments. Cuningham se chargea des funérailles, ainsi que des articles nécrologiques. Fenwick assista aux funérailles et lut les articles, avec ce singulier mélange de cuisante douleur et d'envieuse irritation par où se trahit souvent, en pareille circonstance, notre humaine nature.

Ensuite il fut absorbé par les dernières répétitions du *Collier de la Reine*[1], par l'achèvement de ses tableaux pour son exposition de mai, enfin par une perpétuelle et ignominieuse chasse à l'argent. Chaque jour lui semblait un combat où il était constamment vaincu. Il tâchait en vain de vendre sa maison de Chelsea, la maison rêvée durant sa période de courte prospérité, construite et luxueusement meublée avec de l'argent emprunté, invendable aujourd'hui par suite de certaines dispositions qui convenaient à son propriétaire et à nul autre. La banque dont il était débiteur pour la plus grande partie de la somme n'en exigeait pas moins le remboursement. Le *solicitor* de Bedford Row, impuissant, paraissait fort peu disposé à grossir le chiffre de ses propres honoraires. Au lieu de travailler, Fenwick passait de misérables journées à courir Londres, essayant de tous les expédients pour se procurer des fonds, angoissé par la préoccupation de faire endosser un billet ou reculer une échéance, empruntant à l'un et à l'autre, et perdant de plus en plus le respect de lui-même et le sang-froid nécessaire.

La situation aurait changé à l'instant si son talent de peintre lui était revenu. Pour ce miracle, il aurait fallu qu'Eugénie fût là. Elle possédait le secret de stimuler en lui l'inspiration tout en réprimant ce qui n'était qu'extravagance et violence.

1. Au cours du roman, il a été dit qu'Eugénie Findon avait épousé le comte de Pastourelles un peu avant la guerre de 1870. C'est vingt ans après que ce *Collier de la Reine* est représenté à Londres. Il n'a de commun que le titre et la donnée historique — est-il besoin d'en faire la remarque? — avec le drame de M. Pierre Decourcelle représenté pour la première fois, au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 31 janvier 1895.

Mais madame de Pastourelles était loin. Et, qu'il s'agît d'achever la série des *Mois* ou de travailler aux divers portraits que l'intérêt et la compassion d'anciens amis lui procuraient, Fenwick se laissait retomber absurdement dans ses pires défauts.

Sa facture, jadis si remarquable, malgré ses inégalités, devenait de plus en plus négligée et machinale; son dessin perdait toute précision et toute énergie; sa composition, si riche, si intelligente et intéressante à ses débuts, ne signifiait rien. Les rares amis qui continuaient à fréquenter son atelier durant ces mois sombres en avaient le cœur serré. Toute critique, toute discussion était inutile; quelques-uns pensaient même qu'il souffrait de troubles visuels et n'était plus capable de juger son propre travail.

Les commandes de portraits, particulièrement, aboutirent plus d'une fois à un désastre. Sa vanité irritable soupçonnait qu'on le croyait désormais incapable de ces créations poétiques où jadis il excellait, mais qu'on l'estimait encore bon pour peindre des portraits, « comme le premier imbécile venu ». Cela suffisait pour lui faire prendre en dégoût le métier de portraitiste. Deux ou trois fois, il en vint à se brouiller avec son modèle. Pendant des heures, il marchait avec agitation dans son atelier, fumant énormément, buvant même à l'excès, à force de désœuvrement et de surexcitation nerveuse. Ses épais cheveux gris tout hérissés, ses yeux noirs, fixes et injectés de sang, enfin cet air sauvage et bohème de sa jeunesse, plus outré que jamais, tout en lui présageait une précoce et prochaine décadence.

Une habitude de sa jeunesse avait totalement disparu : cette singulière tendance à réclamer du ciel un secours matériel dans les difficultés matérielles, à faire de la prière une sorte de quémandage près du Tout-Puissant. Cette habitude, qui l'avait souvent apaisé ou exalté dans ses premières années de luttes, n'existait plus chez lui. Sa vie intérieure lui semblait ensevelie dans un maussade et glacial engourdissement.

Ce plaisir qu'il trouvait jadis dans la lecture, sa plénitude et sa facilité d'imagination étaient aussi comme en sommeil. Il se faisait le critique furibond des idées d'autrui, quand son propre cerveau restait stérile. Être original, heureux, avoir du

talent, tout cela devenait maintenant à ses yeux autant d'offenses impardonnables. Pourtant il avait, de temps à autre, des impulsions de noble générosité : il consacrait des heures à quelque élève pauvre, corrigeant son travail ; ou bien il épuisait ses derniers restes de crédit et d'influence, fatiguant les gens de ses visites, écrivant des rames de papier aux journaux, en faveur de quelque artiste injustement dédaigné, qu'il admirait.

En attendant, les ombres s'épaississaient autour de lui, et il avait la conviction qu'il marchait à une catastrophe. Malgré les touchantes paroles de Watson mourant, il ne s'abandonnait que rarement au souvenir de sa femme. A cet égard, comme en bien d'autres choses, son esprit et son cœur restaient paralysés et sans voix. Mais, la nuit, pendant de longues heures, — car l'insomnie s'ajoutait maintenant à ses autres tortures, — il méditait sur la perte de sa fille. Il s'efforçait d'imaginer Carrie dansant, chantant, cousant, aidant sa mère au ménage... Dix-sept ans !... Sans doute, on la marierait un de ces jours, et lui, le père, n'en saurait rien, n'en apprendrait rien... Dans l'obscurité, des larmes brûlantes montaient à ses yeux, où son orgueil les refoulait.

Les répétitions du *Collier*, qui lui prenaient nombre d'heures, accroissaient sa tristesse et son irritation. La pièce elle-même était, à son avis, une banale et pauvre chose, tout à fait indigne du cadre qu'il lui avait donné. Il ne savait pas cacher son mépris pour le dialogue, ni pour la plupart des acteurs, et il était naturellement détesté de la troupe et de la direction. D'ailleurs, il avait le plus affreux besoin de l'argent qu'on lui avait promis, la pièce ayant été reportée, d'abord de novembre à février, puis de février en avril. Mais le directeur-acteur qui la montait luttait lui-même avec d'assez grosses difficultés financières et ne pouvait rien donner au peintre avant la représentation.

Une après-midi, vers la fin de mars, la répétition tirait à sa fin ; tout le monde était las et tout marchait mal. Un des plus beaux décors de Fenwick, soigneusement étudié dans les jardins de Trianon, avait été, suivant lui, affreusement gâté, pour amener quelque ridicule « effet », complètement en

désaccord avec l'époque et le milieu de la pièce. Fenwick venait d'avoir, sur la scène, une altercation violente avec le directeur. Les figurants, dispersés au fond du théâtre ou dans les coulisses, les regardaient malicieusement ou causaient entre eux. Tour à tour, l'un ou l'autre des adversaires en appelait à l'actrice principale, ou au prétentieux personnage qui jouait le rôle de Fersen, et soutenait avec colère son opinion. Tout le temps, Fenwick enrageait, ayant conscience qu'il perdait de son prestige et de sa dignité aux yeux de tous ces gens-là, qu'il méprisait. Deux ans plus tôt, sa collaboration eût été un honneur, et son opinion eût fait loi. Aujourd'hui, rien de pareil! Sous les bouillantes réflexions du directeur, on sentait même l'idée insolente que la fureur de monsieur Fenwick n'intimidait personne, qu'il se donnait vraiment bien des airs, sous prétexte d'une commande qu'il avait été trop heureux d'obtenir.

Enfin une bande de machinistes envahit la scène pour planter le décor de la pièce du soir. La répétition s'achevait, et Fenwick discourait toujours, très rouge, exaspéré, lorsqu'il remarqua, par hasard, deux femmes arrêtées dans les coulisses, de l'autre côté de la vaste scène, près de l'entrée.

Il s'interrompit brusquement, balbutia, regarda avec plus d'attention. C'étaient deux jeunes filles; l'une paraissait de beaucoup l'aînée de l'autre. La première parlait au régisseur; la seconde, immobile un peu plus loin, ne causait avec personne. Ses yeux ne quittaient pas Fenwick; son jeune visage, aux sourcils légèrement froncés, exprimait l'amusement, et aussi une sorte d'attention intriguée. Il comprit tout à coup que cette jeune fille était là depuis un certain temps, qu'il avait eu vaguement conscience de sa présence, et qu'elle avait assisté de loin à l'algarade.

— Eh bien! qu'y a-t-il, monsieur Fenwick? — dit l'acteur le plus proche de lui, effrayé de son regard.

Fenwick ne répondit pas, mais il laissa échapper un rouleau de papier qu'il tenait. Il fonça en avant, à travers la foule des machinistes : un perron, une fontaine, qu'on installait, se trouvèrent sur son chemin; il butta, tomba, s'aperçut vaguement que deux ou trois hommes accouraient à son aide, se releva, reprit sa course, en aveugle, et, repoussant les groupes

à droite et à gauche, alla se jeter dans les bras du régisseur :

— Qui étaient ces jeunes filles?... qui est-ce?...

Haletant, désespéré, il cherchait vainement autour de lui. Les deux jeunes filles avaient disparu, et le flot qui s'écoulait obstruait l'issue de la scène.

— Je n'en sais rien! — dit l'autre, maussade. (Fenwick était la plaie de son existence, depuis le commencement des répétitions.) — Quoi? vous parlez de ces deux personnes qui étaient là tout à l'heure?... Je ne les ai jamais tant vues!

— Mais vous savez qui elles sont... vous le savez! — cria Fenwick. — Leur nom? Pourquoi les avez-vous laissées partir?

— Parce que je n'avais pas besoin d'elles.

Le régisseur lui tourna le dos, et il allait donner un ordre à un machiniste, quand Fenwick le saisit par le bras :

— Je vous en supplie, — bégaya-t-il, la figure cramoisie; — dites-moi qui elles sont... où elles sont allées...

L'autre le regardait avec étonnement. Quelque chose, dans la physionomie de l'artiste, lui fit répondre avec plus de déférence :

— Je suis désolé, monsieur Fenwick, mais, vraiment, je ne sais rien d'elles. Ah! si... (il fouilla dans sa poche) une des deux m'a remis sa carte... j'oubliais... jamais je n'avais vu ce nom-là.

Il retrouva la carte avec difficulté et la remit à Fenwick, qui tremblait de la tête aux pieds.

Frenwick lut :

— Miss Larose.

Rien de plus. Pas d'adresse.

— Mais l'autre!... l'autre!... — répétait-il, affolé.

— Je ne lui ai même pas parlé, à celle-là, — riposta son interlocuteur, appelé Fison. — Elles sont arrivées, il y a vingt minutes, et m'ont demandé. Le concierge leur a dit que la répétition finissait et qu'elles me trouveraient sur la scène. Celle qui s'est adressée à moi voulait savoir si nous avions notre figuration au complet pour le tableau du bal. Une amie, avec qui elle avait joué en province, lui avait conseillé de s'informer.

— Où cela, en province? — interrogea Fenwick sans le lâcher.

Fison, perplexe, se frotta le nez :

— Je ne m'en souviens pas... Leeds... ou Newcastle... à moins que ce ne soit Halifax... L'endroit est tout à fait sorti de ma mémoire.

— Au nom du ciel, faites un effort! — cria Fenwick.

Le régisseur secoua la tête :

— Sincèrement, je n'y ai pas pris garde. La jeune personne m'a plu; nous nous sommes convenus tout de suite, comme on dit. J'ai causé avec elle pendant que vous discutiez là-bas. Mais j'ai dû lui dire que nous n'avions besoin de personne... et voilà tout!... Sa sœur... ou son amie, je ne sais pas... était une vraie beauté.., j'ai remarqué cela au moment où elle partait... Au fait, j'y pense!... Elle m'a demandé qui vous étiez.

Fenwick le regardait avec un violent désespoir :

— Et vous ne pouvez rien me dire de plus?... vous ne pouvez m'aider?

Ces mots furent lancés dans un nouveau cri; puis la voix lui manqua.

— Non, impossible! — fit l'autre, d'un ton décidé, en se dégageant. — Allez demander au concierge : il saura peut-être quelque chose.

Mais tout ce que le concierge savait, c'est que deux jeunes filles très polies avaient demandé « après monsieur Fison », qu'il leur avait indiqué le chemin et ouvert la porte donnant sur la scène. Il ne se trouvait pas dans sa loge lorsqu'elles étaient reparties, et ne pouvait dire quelle direction elles avaient prise.

— D'ailleurs, monsieur, il en vient ici des douzaines!

Fenwick se précipita au dehors; il monta et redescendit plusieurs fois la partie du Strand où se succèdent les théâtres, en questionnant les agents de police. Il ne découvrit rien.

Alors, chancelant, il prit une des rues étroites qui mènent au quai. Là il se jeta presque évanoui sur un banc, incapable de se soutenir.

Que faire? Il était absolument convaincu d'avoir vu Carrie... sa fille... sa petite Carrie, sa chair et son sang!... C'étaient le visage, les yeux, les gestes de Carrie, — changés, sans doute,

mais parfaitement reconnaissables pour lui, son père! — Et, de par les cruels et monstrueux hasards de cette rencontre, le tourbillon de la grande ville l'avait entraînée loin de lui, sans qu'il pût la saisir au passage. Tout son être s'insurgeait contre la vie, contre ces folles iuventions des hommes, l'existence d'un Dieu et d'une Providence... S'il lui était prouvé qu'il avait perdu de nouveau toute trace de sa femme et de son enfant, il mettrait fin, une fois pour toutes, à son rôle dans cette comédie... Il en faisait serment, les poings serrés, tandis qu'à ses oreilles vibrait le son grave du bourdon de Saint-Paul, dont un vent léger du sud-est emportait sur le fleuve les longs échos.

Mais, d'abord, il força son esprit à calculer les conséquences naturelles de cet incident. Carrie avait demandé son nom. Évidemment, ce nom qu'on lui avait dit ne lui représentait rien. Elle ne se serait pas éloignée sans adresser la parole à son père, sachant ce qu'il était pour elle. Non! Phœbé avait eu pour premier soin de changer de nom; l'enfant, trop jeune alors, n'en savait rien.

Mais Phœbé? Si Carrie était en Angleterre, où se trouvait Phœbé? Fenwick ne pouvait croire qu'elle se fût séparée de sa fille. En supposant que Carrie lui parlât de ce personnage querelleur, gesticulant, qu'elle avait remarqué, et lui en dît le nom, appris au théâtre, — qu'arriverait-il? Phœbé persisterait-elle dans son système cruel et coupable, pour séparer la fille du père? Ah! s'il avait eu jadis des torts envers elle, depuis longtemps elle les lui avait fait expier; le plateau des offenses était retombé, lourdement chargé, de son côté, à elle. Mais qui pouvait savoir dans quel sens son caractère s'était développé : — dureté ou repentir? — Ce soir, sans doute, elle apprendrait qui sa fille avait vu... Le prochain courrier pouvait apporter à Fenwick le fruit de cette rencontre. Sinon, il tenait du moins un fil conducteur. Sachant le nom d'une jeune actrice qui avait joué récemment dans un théâtre de province, il avait chance de la retrouver. Il regarda sa montre : trop tard! Toutes les études étaient fermées! Mais il se secoua, héla un cab et se fit conduire à son club, d'où il écrivit longuement à son *solicitor*, lui raconta ce qui était arrivé, et lui suggéra diverses démarches.

Il rentra chez lui, prit du fusain, du papier, et, à la lampe,

dessina le visage entrevu : — un visage très jeune, encore mou, des lèvres fines, ouvertes sur les dents petites, et des yeux... les yeux de Phœbé! Il n'y en avait pas d'autres pareils en ce monde... Il les dessina rapidement : il les connaissait si bien! Il y mit le rayon, le sourire, — un sourire heureux de femme à qui la vie a été clémente. — Nul signe de crainte, de douleur, de misère rongeuse; au contraire, une souveraineté innocente, gracieuse et hardie. Puis, le front, les cheveux bruns, avec leur profusion de boucles, le cou mince, les épaules droites, un peu maigres. Il esquissa le contour du grand chapeau, le nœud de dentelle au col, les lignes jeunes du corsage.

Et le portrait, peu à peu, sortait du papier. Quand il fut achevé, Fenwick, le posa sur un chevalet, et le regarda longuement, à travers ses larmes.

Oui, c'était Carrie : — il ne gardait pas un doute! — Et, derrière elle, se mêlant à son image, et pourtant distincte, une forme voilée, intangible, Phœbé!... Phœbé, si semblable à sa fille et si différente!

Mais il ne voulait pas encore penser à Phœbé. Il était pareil à l'homme mortellement las, qui recule devant quelque terrible effort des muscles et du cerveau, tout en sachant qu'un jour il faudra s'y décider. Repoussant l'idée de sa femme, il se plongea tout entier dans la vision avide, absorbante, de son enfant...

Le lendemain, les *solicitors* furent en grand émoi. Ils déclaraient tenir maintenant le fil conducteur. Si M. Fenwick ne s'était pas trompé, la recherche touchait à sa fin.

Seulement, avant d'être sur une vraie piste, mieux valait ne rien dire à Lord Findon, ni à madame de Pastourelles. C'était le *solicitor* des Findon qui le conseillait; Fenwick s'empressa d'approuver.

Une enquête fut rapidement menée dans toutes les entreprises théâtrales de Londres, sur les tournées de l'année. On envoya des représentants confidentiels dans toutes les villes de province dotées d'un théâtre; de longues listes de noms furent compilées et revues soigneusement. Le portrait de la jeune fille que Fenwick avait vue, le dessin, fut photographié; avec d'anciens portraits de Phœbé et de Carrie, reproduits

pour la circonstance, il fut expédié aux correspondants provinciaux de MM. Butlin. On s'adressa à la police; les agences privées fournirent leurs meilleurs détectives. Tout cela vainement. La souriante fille de dix-sept ans était sortie de l'ombre pour faire cette unique apparition dans la vie de son père et s'évanouir aussitôt, semblait-il, à jamais. On ne trouva trace nulle part d'une « Miss Larose », que ce fût un nom véritable ou un nom de théâtre; les photographies ne rappelèrent rien à ceux qui les virent. Si parfois certaines indications, certains renseignements semblèrent s'offrir, ils ne menèrent à aucun résultat.

Tous les jours, Fenwick attendait fiévreusement le courrier; il examinait son paquet de lettres avec une espérance de plus en plus faible. Pas un signe, pas un mot de Phœbé. Son cœur s'emplissait de rancune. Parfois il éprouvait un sentiment voisin de la haine, pour cette femme invisible, qui savait encore étendre sur sa vie une main sinistre de fantôme... Et pourtant, et pourtant!... après tout, si elle était morte?...

***

Durant ces semaines de torture, *le Collier de la Reine* fut joué. Ce fut un « four » prétentieux. Après quinze jours d'une pénible existence, la pièce disparut de l'affiche. La direction fit faillite; la plus grosse part de l'argent dû à Fenwick resta impayée. A peine s'il pouvait faire face à ses dépenses quotidiennes. Les derniers entrepreneurs qui avaient travaillé à sa maison firent saisir l'immeuble et le mobilier.

Tout juste après ce désastre, son exposition particulière devait s'ouvrir. Il s'acquitta de cette tâche avec une sorte d'indifférence obstinée et farouche. Aidé d'un jeune garçon qui lui servait, à Chelsea, de jean-fait-tout, il cloua lui-même les draperies, accrocha les tableaux, envoya les invitations pour son « vernissage ».

Près de cent personnes y vinrent. Sa réputation n'était pas morte encore, et sa situation éveillait une vive curiosité. Mais Fenwick, en regardant cette maigre assemblée, en notant les présents et les absents, comprit sur-le-champ que son exposition ne servirait à rien. Pas un tableau ne fut vendu, et, le

lendemain, il y eut en tout sept visiteurs, dont cinq appartenaient aux familles d'artistes à qui Fenwick avait donné des leçons, à une époque quelconque de sa carrière.

Et jamais, hélas! peintre de talent n'eut plus mauvaise presse que lui, ce lendemain matin. L'article le plus venimeux était celui d'un homme que Fenwick, à l'heure de son triomphe, avait traité avec dédain et grossièreté. La victime se vengeait aujourd'hui avec cette même joie maligne qu'éprouve un club littéraire à blackbouler quelque mauvaise langue, quelque critique trop sévère et trop puissant : — « Œuvres vides et bâclées », où « des idées qui ne valent pas la peine d'être émises » trouvent « une expression au-dessous de toute critique ». — « Maniérisme poussé à l'absurde, absence d'éducation artistique, s'inscrivant en traits énormes et désespérants, vulgarité de conception, négligence d'exécution »; — pas une pierre bonne à jeter n'était épargnée, et la note de compassion méditative par laquelle s'achevait l'article était bien le dernier trait d'une minutieuse vengeance. Fenwick, après avoir lu, se sentit mort et enterré en tant que peintre.

Un grand silence tombait sur lui. Il ne parla à personne, dans la galerie d'exposition, et il évita son club. Au commencement de l'après-midi, il se rendit à Lincoln's Inn Fields pour s'entendre déclarer par les *solicitors* qu'on avait suivi aussi loin que possible la nouvelle piste, et qu'il était inutile de persévérer. Il écouta sans mot dire... Après avoir quitté l'étude, il entra, pour faire une emplette, dans un magasin du Strand.

Vers sept heures du soir, au moment où décroissait la clarté, en ce jour de mai, il se retrouva dans son atelier. La pièce était absolument vide, sauf quelques chevalets, une ou deux chaises, des cartons déchirés. Les deux représentants de la saisie occupaient la salle à manger. Fenwick entendit dans la cuisine les voix de la femme de ménage et du jeune garçon qui l'avait aidé à arranger la galerie.

Il s'enferma dans l'atelier. En traversant la maison pour s'y rendre, il avait frissonné devant cette désolation. Ce désarroi général de meubles étiquetés, de murs dépouillés, anéantissait tout charme artistique. Il se dit, avec une farouche contraction de la bouche, que, cette maison, devenue laide et

vulgaire, n'encadrerait que mieux l'acte très laid et très vulgaire qu'il allait commettre.

Une demi-heure plus tard, un gamin, vêtu comme un groom d'hôtel garni, se présenta devant la porte de service : — l'ambitieuse maison du peintre occupait deux côtés d'une cour oblongue. — La porte était ouverte, et la femme de ménage se trouvait sur le seuil, de sorte que le messager n'eut pas à sonner. Il portait un paquet soigneusement enveloppé d'un vieux châle.

— C'est ici monsieur Fenwick? — demanda-t-il, après avoir consulté un bout de papier crasseux.

— Oui, — dit la femme. — De la part de qui?... n'y a pas de lettre avec?

Le gamin répliqua qu'il n'y avait pas de lettre et qu'on l'avait chargé seulement de remettre le paquet.

— De la part de qui? — lui cria la femme dans le dos, comme il s'en allait.

Le gamin secoua la tête :

— J'sais pas... c'est pas mon affaire, — fit-il insolemment, et il s'éloigna en sifflant.

— Petit imbécile! — dit la femme, maussade.

Elle prit le paquet, assez léger, et se dirigea vers l'atelier, réfléchissant qu'au toucher il semblait une toile sans cadre. Si les gens voulaient seulement emporter quelques-unes de ces vilaines machines poussiéreuses qui encombraient la maison et ne se vendraient pas un demi-penny, au dire des huissiers, cela vaudrait mieux que d'en apporter d'autres, dont personne n'avait besoin.

Nulle voix ne répondit, quand elle frappa à l'atelier. Elle essaya d'ouvrir et s'étonna de trouver la porte fermée à clef. Bientôt elle entendit son maître remuer à l'intérieur de la pièce.

— Eh bien, qu'y a-t-il?

Il parlait bas, avec impatience.

— Un paquet pour vous, monsieur.

— Remportez-le.

— Très bien, monsieur.

Elle s'en alla docilement. Elle était à moitié du corridor

qui menait à la salle à manger, quand l'atelier s'ouvrit à grand fracas, et Fenwick se montra.

— Apportez-moi ça. Qu'est-ce que c'est?

La femme revint sur ses pas :

— Une peinture, je crois, monsieur.

Il tendit la main, prit le paquet et rentra aussitôt dans l'atelier, dont il referma la porte à clef. La femme remarqua qu'il n'avait allumé qu'une seule bougie dans l'immense pièce; elle trouva étranges les allures de son maître. Mais son esprit lent ne poursuivit pas ce problème, et elle retourna préparer le maigre souper de l'artiste.

Fenwick, cependant, restait debout, le paquet à la main. Quand la femme avait frappé, il s'était levé de la table où il écrivait une lettre. Un objet noir, à demi couvert d'un chiffon taché de couleur, était posé près de l'encrier.

« Il faut me dépêcher, — pensa-t-il, — ou elle va revenir. »

Il regarda la lettre commencée. Distraitement, il avait posé le paquet sur le plancher, l'appuyant contre un des pieds de la table.

— Une autre page suffira... Hôtel Bristol, Rome... jusqu'à la fin de la semaine? Si je pouvais être sûr que c'est bien ce que m'a dit Butlin!...

Il marchait de long en large, le sourcil froncé, dans sa détresse impuissante, s'efforçant de contraindre son cerveau rebelle. Cette après-midi, il avait demandé aux *solicitors* l'adresse des Findon. Mais sa mémoire était maintenant si mauvaise!

Soudain il fit demi-tour, se rassit et prit un livre, ouvert et retourné sur la table : c'étaient les *Mémoires* de Benjamin Haydon. Il lut, vers la fin :

Une heure après, Miss Haydon entra dans l'atelier, et trouva son père étendu, mort, devant le chevalet sur lequel était son tableau inachevé, tout arrosé de sang. En face, sur un chevalet plus petit, le portrait de sa femme...

Fenwick s'arrêta :

« Il avait souffert beaucoup plus que moi, mais sa femme l'avait aidé, soutenu... »

Il passa à la page suivante, — au testament de Haydon, à cette phrase :

Ma femme bien-aimée, Mary Haydon, a été pour moi une épouse dévouée, bonne et tendre; elle a été une héroïne dans l'adversité, un ange dans la paix...

« Et il l'en récompensa en se faisant sauter la cervelle! — pensa Fenwick, avec mépris. — Mais il était fou... certainement il était fou! Tout le monde est fou... quand on en arrive là! »

Comme fasciné, il revint à la page précédente, aux dernières lignes écrites par Haydon, dans son Journal.

Ce 21. — Horrible sommeil. Prié douloureusement. Très agité en me levant.

Ce 22. — Que Dieu me pardonne! Amen!

— Amen! — répéta Fenwick tout haut, laissant échapper le livre.

Cette parole vibra dans la grande pièce vide. Il se couvrit les yeux de sa main droite, le bras appuyé sur la table.

L'autre main, retombant inerte, rencontra le paquet oublié à terre. Ce contact lui dit que c'était une toile sans cadre. Une vague curiosité s'éveilla en lui. Il ramassa le paquet, le tâta, il commença de le développer.

Tout à coup il se pencha... Qu'était-ce donc?

Il arracha le châle, puis un papier brun qui se trouvait en dessous. Il mit la chose sur la table et l'y maintint, de façon que la lumière de l'unique bougie l'éclairât.

Son visage, cramoisi tout à l'heure, se décolora lentement; une stupeur entr'ouvrit sa bouche. Ce qu'il regardait, c'était son propre portrait, le portrait peint pour Phœbé, treize ans auparavant, dans la petite salle à manger du *cottage*. Le visage jeune, avec sa beauté arrogante et vigoureuse, les cheveux et les yeux noirs comme ceux d'un bohémien, les épaules puissantes sous le veston de serge bleue, le cou brûlé par le soleil, que découvrait un col blanc très lâche, rabattu sur une cravate verdâtre, — tout cela, tel qu'il l'avait peint, il le revoyait. La lueur vacillante de la bougie lui laissait lire sa signature et la date.

Il posa la toile et longuement il respira. Les mains dans

ses poches, il contemplait fixement le portrait, et son cerveau, stimulé par cette secousse, commençait à se dégager.

Phœbé vivait... et en Angleterre!... Par cet envoi, elle le lui disait; oui, telle en était la signification.

Pesamment, il marcha vers la porte, l'ouvrit, appela. La femme de ménage accourut :

— Qui a apporté ce paquet?

— Un gamin, monsieur.

— Où est la lettre?... Il a dû apporter une lettre aussi.

— Non, monsieur... il n'y en avait pas.

— Ne soyez pas idiote! — cria Fenwick. — Il y avait une lettre, sûrement!

Mrs. Flint, outragée, protesta qu'elle savait ce qu'elle disait. Son maître lui fit subir un interrogatoire furibond, puis, devant l'inutilité de ses explications prolixes, il y coupa court en retournant s'enfermer dans l'atelier.

Ce nouvel échec acheva de le jeter hors des gonds : le destin, décidément, se moquait de lui; il était le jouet des dieux et des hommes!... En proie à une surexcitation folle, il allait et venait. Au nom de tous les diables, que signifiait cet envoi? Il ne pouvait venir que de Phœbé, d'elle seule!... Mais on eût dit qu'elle n'avait pas eu d'autre idée que de le torturer, de le punir encore davantage!.. Les femmes étaient les plus cruelles des créatures!... Et quant à lui, — idiot! — s'il avait mis son projet à exécution une heure plus tôt, sa femme et lui seraient délivrés tous deux à présent!... A force de s'exciter, il arriva à un degré de rage forcenée, — soit qu'il s'arrêtât pour regarder ce fantôme de sa jeunesse qui était là, sur la table, appuyé à une pile de livres, soit qu'en passant devant un vieux miroir oublié au mur, il y saisît le reflet de son visage hagard et de ses cheveux gris.

Soudain ses nerfs tendus cédèrent. Il s'affaissa sur une chaise, près de la table, ensevelissant sa figure dans ses bras repliés. Tout anéanti qu'il fût, à travers sa faiblesse physique, une sorte de vibration annonçait le retour à la vie.

Comme il gisait là, une voiture vint s'arrêter devant la grande porte de la maison. Une dame vêtue de deuil en descendit. A son coup de sonnette, Mrs. Flint parut.

— Monsieur Fenwick est-il chez lui?

— Oui, madame, — dit la femme, hésitante. — Mais il a défendu de le déranger.

— Voulez-vous lui donner ma carte et lui dire que je désire le voir tout de suite? Je lui apporte une lettre importante.

Mrs. Flint, partagée entre sa peur de la colère de son maître et l'impression produite sur elle par l'autorité douce de la nouvelle venue, rentra dans la maison. La dame en noir l'y suivit.

— Si vous voulez attendre ici, madame. Je vais parler à monsieur Fenwick.

La femme de ménage ouvrit la porte du salon démeublé, et s'éloigna d'un pas traînant. Eugénie de Pastourelles releva son voile. Elle n'était arrivée à Londres que du matin, après avoir voyagé toute la nuit, et son visage portait des traces profondes de fatigue. Mais la beauté d'expression n'en avait jamais été plus frappante. L'enthousiasme, la joie, rayonnaient dans ses yeux, frémissaient sur ses lèvres. Elle marchait de long en large, très agitée, serrant entre ses doigts un paquet de lettres. Elle remarqua l'état de la pièce, les meubles étiquetés par lots, et s'arrêta, inquiète, émue. Ce nuage passager fut bientôt chassé par la pensée heureuse qui la dominait.

Mrs. Flint était allée frapper à la porte de l'atelier.

— Monsieur Fenwick... Monsieur... y a une dame en bas... elle veut vous parler en particulier.

Une voix irritée répondit :

— Je suis occupé. Renvoyez-la.

— J'ai là sa carte, monsieur, — reprit Mrs. Flint, baissant la voix. — C'est un drôle de nom... un nom pas anglais... madame je ne sais pas quoi... Elle dit que ça presse... qu'il faut vous dire qu'elle revient aujourd'hui des pays étrangers!...

Du bruit à l'intérieur, et la porte s'ouvrit.

— Où est-elle? Priez-la de venir.

Fenwick se recula dans l'ombre de l'atelier, et la femme observa qu'il s'appuyait au dossier d'une chaise, comme s'il craignait de tomber. Se demandant ce que cela signifiait, elle renfila bruyamment le long corridor qui menait de l'atelier au salon. Mais Eugénie avait entendu et arrivait au devant d'elle.

— Est-il survenu un malheur? demanda-t-elle, inquiète. Monsieur Fenwick serait-il malade?

— Mon dieu, voyez-vous, madame, — répondit la femme d'un ton hésitant, — y a ici les huissiers... ils sont aussi polis que possible, mais...

Eugénie semblait ne pas comprendre.

— Une saisie, madame, — acheva très bas la femme, tout en la précédant.

— Oh! mon Dieu!

Eugénie étouffa ce cri de détresse, en voyant Fenwick debout à la porte de l'atelier.

— Je suis fâché qu'on vous ait fait attendre, — dit-il, d'une voix rauque.

Elle fit une réponse banale. Leurs mains se touchèrent. Curieuse, Mrs. Flint les examina un instant, puis disparut dans la direction de la cuisine.

Fenwick, se détournant, marcha devant Eugénie jusqu'à la table qu'il venait de quitter. Une subite épouvante arrêtait, sur les lèvres de la visiteuse, les paroles qu'elle était venue dire. Par une impulsion rapide, elle ferma la porte derrière elle. Le peintre se retourna d'un air égaré et porta la main à son front.

— Mon Dieu! — murmura-t-il, — je n'aurais jamais dû vous laisser entrer ici. Allez-vous-en... de grâce, allez-vous-en!

Elle le vit chanceler, saisir un manteau accroché à une chaise et en couvrir un objet qui était sur la table. Une terreur s'emparait d'elle : l'aspect de Fenwick était si effrayant, ses mouvements si étranges! Elle s'élança vers lui et prit sa main entre les siennes :

— Non, non... ne me renvoyez pas! Mon ami, mon cher ami... écoutez-moi... Vous semblez malade... vous avez eu des chagrins!... Si je m'en étais doutée!... Mais, j'ai pensé à vous toujours... j'ai prié pour vous... Et... écoutez... écoutez!... Je vous apporte de bonnes nouvelles!

Elle s'interrompit, mais sans lâcher sa main. Les yeux d'Eugénie brillaient de larmes, mais sa bouche souriait. Fenwick, tremblant, la contemplait. Le charme de son visage pâle, la grâce suppliante de son attitude lui causaient une émotion invincible et douloureuse. Tant de beauté, de ten-



dresse, leur apparition soudaine dans ce lugubre atelier, le désarmaient complètement.

Eugénie se rapprocha :

— Nous ne sommes arrivés que ce matin... Ç'a été une brusque envie de mon père : il a pensé que le climat de l'Italie ne convenait pas à sa santé... Nous sommes venus tout droit de Rome... Je vous ai écrit, ce matin même, par le premier courrier. Puis, cette après-midi, une fois mon père installé... j'ai pris une voiture et suis allée à Lincoln's Inn Fields... Et je les ai trouvés dans un état!... on allait envoyer quelqu'un chez vous... Le courrier de l'après-midi avait apporté une lettre... une heure après votre départ de l'étude... Je l'ai là, cette lettre, on me l'a confiée... Oh! cher monsieur Fenwick, écoutez-moi!... On est sur la trace... cette fois, les renseignements sont sûrs!... Votre femme s'était enfuie au Canada... on sait où elle habitait, il y a trois mois... ce n'est plus qu'une question de temps... Et ces messieurs m'ont raconté ce qui s'est passé au théâtre... quelle rencontre surprenante!... Oh! elles ne sont pas loin... je le sais... je le sens!...

Il était retombé sur sa chaise; Eugénie restait debout près de lui.

— Vous avez été malade, — fit-elle tristement, — malade et dans de grands embarras, j'en ai peur... des embarras d'argent, n'est-ce pas?... Oh! si j'avais su!... Mais vous allez me laisser tout arranger... vous ne pouvez pas me refuser cela!... Et puis, songez-y! vous allez les retrouver... votre femme... votre petite fille!

Elle lui souriait, les joues inondées de larmes. Elle caressait ses mains glacées, les tenait dans les siennes, douces et tièdes, pour les réchauffer.

Fenwick parut vouloir parler. Brusquement, il se dégagea, se leva avec peine, marcha vers la cheminée où, il alluma une seconde bougie, qu'il apporta. Il l'approcha de quelque chose qui était là, sur une chaise, et, d'un signe, appela Eugénie. Elle s'avança, vit la toile sans cadre et poussa un cri.

— Phœbé m'a envoyé ceci... tout à l'heure, — dit-il, si bas qu'elle l'entendit à peine, — sans un mot... sans un seul mot... Un gamin l'a apporté... il n'y avait pas de lettre... pas d'adresse... N'est-ce pas cruel... atrocement cruel?

Elle le regardait, consternée.

— Êtes-vous sûr qu'il n'y avait rien?... pas de lettre?

Il secoua la tête. Elle prit le portrait et l'examina. Puis elle secoua les plis du châle, les morceaux du papier brun, sans rien trouver. Mais, comme elle se penchait vers le parquet, la lueur de sa bougie tomba sur quelque chose de blanc. Une feuille de papier proprement pliée avait glissé sous la table, au milieu de lettres déchirées. Eugénie la tendit à Fenwick, avec un cri de joie.

Il fit un mouvement pour la saisir; puis il recula.

— Lisez, de grâce, — fit-il, d'une voix rauque, refusant du geste. — Les yeux me font mal.

Et il appuya ses mains sur ses paupières, tandis qu'Eugénie, à la fois craintive et ardente, dépliait la feuille et lisait :

Mon cher John,

Phœbé est près de moi, saine et sauve. Elle ne peut pas écrire. Mais elle vous envoie ceci... comme un gage. Elle ne s'en est jamais séparée. Elle sait qu'elle a manqué à ses devoirs d'épouse... Mais quoi! c'est inutile d'écrire! Et cela me fait pleurer... Ah! venez! venez vite!... Votre fille est un ange. Vous pardonnerez, vous oublierez tout quand vous la verrez.

J'ai ramené Phœbé ici, la semaine dernière. Reconnaissez-vous l'adresse?... C'est votre ancien cottage! Je l'ai loué avec une amie, il y a trois ans... Cela m'a semblé l'endroit où votre pauvre femme serait le mieux... jusqu'à ce qu'elle pût prendre un parti sur le moyen et le moment de vous faire savoir son retour.

Quant à moi, comment j'ai appris la vérité... nous vous dirons tout cela.

Carrie ne sait rien encore. Je ne cesse de penser au premier regard que ses yeux auront pour vous. Venez vite.

Votre vieille amie toujours affectionnée,

ANNA MASON

Il y eut un silence. Eugénie avait lu toute la lettre d'une douce voix qui tremblait. Elle leva les yeux : Fenwick regardait fixement devant lui, et elle le vit frissonner.

— Je sais que c'est horrible, — dit-il à voix basse, — horrible et lâche... mais il me semble que je ne pourrai affronter cela, ni le supporter!

Il se mit à marcher, en chancelant, dans la vaste pièce, dont

l'éclairage imparfait lui prêtait l'aspect caricatural d'un très vieil homme à cheveux gris. Avec une frayeur mêlée de compassion, Eugénie se sentait en présence d'un affaiblissement beaucoup plus grave que l'émotion momentanée : c'était l'extrême période d'un long travail de désagrégation.

Elle hésita, fit un mouvement, recula encore, puis retrouva courage :

— Venez vous asseoir, — dit-elle doucement.

Allant jusqu'à lui, elle le prit par le bras et le ramena vers sa chaise.

Il y retomba, les yeux toujours attachés sur elle. Elle se pencha vers lui.

— Voulez-vous — demanda-t-elle timidement — que j'y aille la première?... Oh! ce n'est pas à moi d'y aller! Nul ne doit se placer entre un mari et sa femme... Mais, si vous le désirez... si je puis faire quelque bien...

Ses yeux cherchaient à lire une réponse dans ceux de Fenwick. Son visage, encadré par les plis de son voile noir, rayonnait à la faible clarté des bougies ; sa voix était humble et pourtant courageuse.

Le silence dura un instant. Puis les lèvres de Fenwick remuèrent.

— Soyez ma messagère! — fit-il, dans un souffle.

Elle répondit par un signe d'assentiment. Et lui, d'un faible geste, il souleva les mains d'Eugénie jusqu'à ses lèvres. Tout près d'eux, — sans qu'elle les eût aperçus, — sans que lui-même alors s'en souvînt, étaient le revolver avec lequel il avait voulu se tuer, et la lettre qu'il avait écrite pour lui envoyer un dernier adieu.

MRS. HUMPHRY WARD

(Traduit de l'anglais par TH. BENTZON et A. CHEVALIER.)

(La fin au prochain numéro.)

LES HISTORIENS

DE LA

SCULPTURE FRANÇAISE[1]

I

La France est, entre toutes, une terre de sculpteurs : du tympan de Vézelai aux œuvres de Carpeaux et de Rodin, du XIIe siècle au XXe, l'idéal et la technique se sont, il est vrai, plus d'une fois et profondément modifiés; mais un certain nombre de qualités essentielles, franchise dans l'attaque de la matière plastique, sincérité, conscience, respect de la vie, constituent d'un terme à l'autre une tradition aisément reconnaissable et la série d'œuvres maîtresses et originales, qui, tout le long de l'histoire, jalonnent les chemins de la sculpture française, ne connaît que bien peu et de bien courtes solutions de continuité.

A certaines heures troublées de l'histoire de notre art, alors que l'invasion de modes étrangères vient, pour un temps, altérer le tempérament national, nos sculpteurs (Delacroix l'avait déjà remarqué) valent mieux que nos peintres : quel nom

1. Emeric David, *Histoire de la sculpture française*, publiée par Lacroix avec notes et observations de Du Seigneur, statuaire en 1853. Collection des *Annales archéologiques* de Didron, 1844-1870 (Table analytique par Barbier de Montault, 1881). Viollet le Duc, *Dictionnaire raisonné d'architecture française du XIe au XVIe siècle*, 1854-1869. Louis Courajod, *Alexandre Lenoir, son journal et le Musée des monuments français*, 1878-1887. André Michel, *Histoire de l'Art*, en cours de publication.

de la Renaissance française opposer à ceux d'un Jean Goujon, d'un Germain Pilon?

Mais si, à toutes les époques de son développement, la sculpture française sut défendre et garder quelque chose de ses qualités propres, il est une heure où elle se montra absolument autonome et créatrice, où les formes conçues par elle firent la conquête du monde. Cette heure vraiment héroïque, c'est celle du XIIe et du XIIIe siècle, alors qu'une architecture nouvelle et d'origine essentiellement française, *opus francigenum*, l'architecture dite « gothique » vint offrir à l'œuvre des sculpteurs à la fois un cadre, un support et une discipline, tels qu'ils n'en ont jamais retrouvé de semblables. Pourquoi ces notions, qui nous semblent aujourd'hui évidentes, sont-elles entrées si tard dans le domaine de la critique historique et comment y ont-elles peu à peu conquis leur place? C'est à ces deux questions que je voudrais répondre.

*
* *

Notons d'abord, aux origines mêmes de la sculpture française du Moyen âge, un fait capital et qui pèsera lourdement sur son histoire : l'extrême rareté des documents contemporains. La cathédrale de Chartres a pu se couvrir de milliers de figures sculptées, devenir sous les yeux du peuple une encyclopédie de pierre résumant en vivantes images toute sa foi et toutes ses connaissances, et pas une plume de chroniqueur ne s'est trouvée pour nous transmettre un nom ou une date. Ce n'est pas que les noms ou les dates fassent toujours défaut aux œuvres d'art du Moyen âge. Nous connaissons les architectes des cathédrales de Reims, d'Amiens, de Rouen, de Sens, etc. Pour beaucoup de monuments, nous possédons des textes qui jalonnent les principales étapes de la construction. Mais lorsqu'il s'agit de sculpture et surtout de sculpture monumentale, tout point de repère disparaît.

L'abbé Suger nous laisse, sur les travaux faits à Saint-Denys pendant son administration, le plus beau document d'art qui soit [1], un mémoire où l'éloquence d'une âme ardente se fait

1. *De rebus in administratione sua gestis*. Éd. Lecoy de la Marche.

jour au travers d'une latinité savamment barbare; dans ce mémoire, il décrit complaisamment des pièces d'orfèvrerie, des vitraux, des bronzes; il nous apporte le premier témoignage historique de la construction d'une voûte sur « croisée d'ogives »; mais de sculptures sur pierre, il ne nous dit pas un mot.

Encore est-il qu'au moment où écrivait Suger, vers le milieu du XIIe siècle, il est arrivé à plus d'un sculpteur de graver au bas de son œuvre un nom, qui, séparé de tout autre élément d'information, ne nous est pas d'ailleurs d'une grande utilité. Mais à l'époque gothique qui est la grande époque de la statuaire monumentale, la mode des verbeuses inscriptions a disparu et les chroniqueurs se taisent. Pourtant, nous ne pouvons douter que cette sculpture française, atteignant alors une sorte de radieuse jeunesse, correspondît à l'idéal du temps et l'exprimât souverainement. Comment se fait-il que nous ne puissions enregistrer, à son égard, dans la littérature contemporaine, aucun de ces naïfs élans d'admiration qui, dans d'autres pays, s'adressent à d'autres formes d'art, aux premiers essais de réalisme d'un Cimabué ou d'un Giotto, d'un maître Wilhelm de Cologne? Il faut renoncer à expliquer le fait et constater seulement qu'à toute la statuaire du XIIIe siècle, il ne nous est possible d'attacher ni une signature d'artiste, ni une mention d'historien, ni même, par suite des destructions d'archives, un seul extrait de comptes.

Les mêmes habitudes se perpétueront, jusqu'à la fin du Moyen âge et au delà: les artistes ne signeront guère plus et n'intéresseront pas davantage les annalistes contemporains; mais d'autres éléments d'information viennent parfois à notre secours.

C'est ainsi que les comptes des ducs de Bourgogne et de Charles V nous renseignent sur les plus admirables œuvres du XIVe siècle et les plus décisives; c'est ainsi que la définition du mot « monument », dans un traité de jurisprudence, nous fait connaître Jean Juste comme l'auteur du tombeau de Louis XII, et qu'une page arrachée aux registres de Saint-Germain-l'Auxerrois nous permet d'attribuer à Jean Goujon l'ancien jubé de cette église. On voit combien, jusqu'en plein XVIe siècle, restent précaires et fortuits les

moyens de connaissance que nous offrent les documents contemporains.

Mais, dès cette époque, un grand fait est intervenu; cette Renaissance classique du XVIe siècle sous l'influence italienne, que beaucoup des historiens modernes de l'art français seraient tentés d'appeler « prétendue » Renaissance, au sens où l'on disait, sous Louis XIV, la religion *prétendue* réformée. Et c'est à partir de ce moment que vont se compliquer, non seulement les destinées de l'art français, mais encore celles de la critique et de l'histoire de l'art en France. Un mur de préjugés et de malentendus va se dresser entre le présent et le passé, faussant toutes les perspectives : quand la critique historique naîtra, les monuments des siècles « de barbarie et d'ignorance », condamnés au nom d'une esthétique nouvelle, paraîtront n'avoir plus droit qu'à son mépris.

Pendant une grande partie du XVIe siècle, les œuvres d'architecture et de sculpture en France manifestèrent encore la plus large tolérance, le plus charmant éclectisme : à peine sait-on, au château de Blois, dans les parties les plus anciennes, à Amboise, et dans tant d'autres logis royaux ou privés, dans des églises comme Saint-Eustache ou Saint-Étienne-du-Mont, discerner ce qui appartient aux traditions gothiques et ce qui est la part des modes importées d'Italie. Mais la Renaissance est raisonneuse et livresque et, dès qu'entrent en scène les théoriciens de la nouvelle école, on dirait que tout le passé de la France est aboli, que l'art travaille sur une matière neuve. Aux traités d'architecture succèdent les traités de dessin : on commente Vitruve; on disserte sur l'*ichnographie*, la *stéréographie* et l'*orthographie*, sur les proportions orthodoxes du chapiteau corinthien, sur la *modénature* d'une base dorique et sur les proportions du corps humain, — comme si, jamais, en France, avant l'arrivée des Italiens, on n'eût su bâtir, dessiner ou sculpter.

Faisons une exception pour Philibert Delorme qui accorde, en passant, un éloge aux maîtres constructeurs gothiques ; mais, à l'heure où Joachim du Bellay écrit sa *Défense et illustration de la langue française*, notons qu'il ne se trouve pas, dans la pléiade des écrivains d'art, une voix pour défendre l'*opus francigenum*, l'architecture et la sculpture françaises contre l'envahissement

des formes étrangères ; pas un historien, cela est plus grave, pour fixer, pendant qu'il en est temps encore, des traditions orales ou compulser des archives qui, demain, auront disparu.

Cette œuvre d'historien, au même moment, en Italie, un Vasari l'accomplit : il recueille pieusement tous les souvenirs des vieux maîtres. C'est qu'en Italie, la Renaissance classique ne répudie pas formellement le passé : elle essaie plutôt de se l'annexer, d'exercer sur lui des reprises. Avec quelle religion émue, un Ghiberti, un Vasari, celui-ci pourtant élève de Michel-Ange, savent parler de leurs grands ancêtres, d'un Niccolo Pisano, d'un Giotto ! En France la même esthétique, importée, se conduisit comme un pays conquis.

Le XVIIe siècle ouvrit, pour les sciences historiques, une ère d'admirable fécondité. La première Histoire de France, digne de ce nom, naît avec Mézerai, tandis que, de toute part, l'histoire locale s'élabore sous la plume ou l'influence des Bénédictins. Qui de nous, s'occupant d'une question d'archéologie nationale, n'a connu la satisfaction de remonter, par delà des travaux souvent superficiels, jusqu'à l'un de ces vénérables in-folios où l'on fait, d'une allure un peu pesante, d'excellente besogne historique, ne marchant jamais qu'appuyé sur des textes et rangeant à la fin du volume, en une compacte et rassurante ordonnance, le bataillon serré des *preuves* documentaires !...

Ce n'est pas de ce côté, cependant, que les monuments de la sculpture française considérés en eux-mêmes vont trouver des critiques et des historiens. L'archiviste, écrivant l'histoire de l'art à la lumière des documents, est un type encore inconnu. S'il existait, d'ailleurs, ce n'est pas aux œuvres d'art du Moyen âge qu'il irait ; car, depuis que la Renaissance a fait son œuvre, personne ne croit plus en France qu'il y ait eu, entre l'avènement du christianisme et le règne de François Ier, un art digne de ce nom. L'Académie royale de Peinture et de Sculpture, fondée par Louis XIV, traite, dans ses conférences, du Laocoon ou des tableaux de Poussin. On eût bien étonné ses membres en leur disant qu'une statue de Chartres ou d'Amiens peut mériter aussi d'être étudiée dans son style et sa technique. Pas plus que les Académiciens, les Bénédictins ne croient qu'il existe un art du Moyen âge (« le goût et le génie de peuples

si grossiers sont assez divertissants », dira Montfaucon) et, cependant, ils seront souvent amenés à étudier des monuments romans ou gothiques : ce seront pour eux des « antiquités », de la matière historique. Qu'ils le cherchent ou non, nos annalistes de provinces, d'abbayes, de cathédrales, rencontreront à chaque pas des œuvres de sculpture qui sont, à leur manière, des « preuves » documentaires.

Fort heureusement pour la sculpture française du Moyen âge, les tombeaux, avec leur effigies, leurs inscriptions, leurs blasons, sont importants pour l'histoire des familles princières ou nobles. Fort heureusement aussi, dans la statuaire monumentale des abbayes et des cathédrales, un grand nombre de figures passent, à tort ou à raison, pour des images des rois, reines, princes et princesses des diverses dynasties royales. Aussi les historiens du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, dédaigneux de l'art du Moyen âge, lui rendront-ils comme malgré eux, deux sortes de services. D'une part, en conservant le souvenir d'actes, textes, documents, en grande partie détruits aujourd'hui, ils fourniront aux critiques de l'avenir quelques bases de chronologie. D'autre part, ils feront dessiner les monuments qui présentent à leurs yeux un intérêt historique et quelques-uns de ces dessins ont pris pour nous une valeur singulière, lorsque les modèles ont disparu ou ont été arrachés à leur lieu d'origine.

Le conflit de sentiments, qui semble se produire chez plusieurs de ces religieux historiens, est assez curieux. Ce n'est pas impunément que l'on vit dans l'atmosphère du passé; l'esthétique d'un bénédictin, malgré d'invincibles préjugés, ne peut pas être tout à fait la même que celles des beaux esprits du temps. Surtout lorsqu'il s'agit d'œuvres d'architecture, la nuance est assez sensible. Alors que Fénelon ne voit que « colifichets » dans l'architecture gothique, alors que Molière, embouchant la trompette lyrique, exalte la « Gloire du Val-de-Grâce » de son ami Mignard, au détriment du « fade goût des ornements gothiques »,

Ces monstres odieux des siècles ignorants
Qui, de la barbarie, ont produit les torrents,

un Don Pommeraye, bénédictin de Rouen, écrira ou fera

écrire au-dessous d'une estampe de l'abbaye de Saint-Ouen, ces autres vers pleins de bonnes intentions :

Que l'on ne vante plus ces temples si fameux,
De Diane d'Éphèse et d'Apollon Delphique!
Rouen seul nous fait voir un bâtiment pompeux
D'un ouvrage plus rare et bien plus magnifique.

Le ton n'est pas toujours aussi enthousiaste; mais l'épithète « assez beau, *quoique* gothique », que nous rencontrons à satiété dans les ouvrages descriptifs du XVIIe et du XVIIIe siècle, est née, je crois bien, sous la plume de quelque bénédictin, désireux de concilier avec les opinions admises son sentiment intime et les instinctives résistances de son admiration.

Parmi les travailleurs du XVIIe siècle qui amassent ainsi des documents à l'usage des futurs historiens de la sculpture française, il faut faire mention toute spéciale de Roger de Gaignières. Rien n'est plus curieux que la destinée de ce cadet de famille, protégé de la maison de Guise, puis gouverneur de Joinville, qui non seulement (la chose est déjà rare) collectionne en son hôtel de la rue de Sèvres des objets d'art français du Moyen âge et de la Renaissance, mais qui, de plus, institue d'un bout à l'autre de la France, une sorte d'enquête archéologique et rassemble les éléments d'un *corpus* des monuments gothiques. Les mobiles qui l'animent sont ceux de son temps : contribuer à l'histoire de la monarchie et des familles nobles ; même, il s'y mêle le souci de faire sa cour à madame de Montespan en rassemblant pour elle « des figures de la mode du temps passé ». Mais le résultat atteint, c'est la reproduction de plus de 7 000 œuvres d'art français, miniatures, portraits, vitraux, tombeaux surtout, inestimable ensemble qui, recueilli par les bibliothèques de Paris et d'Oxford, est devenue une des sources les plus précieuses de l'histoire de notre art national[1].

Dès la fin du XVIIe siècle, donc, il était acquis que les monuments de l'ancienne sculpture française, méprisables au point de vue de l'art, pouvaient cependant mériter quelque attention de la part du savant ou de l'historien. Et c'est dans cet esprit que Louis XIV, ébauchant un projet tant de fois

1. Voir Bouchot, *Inventaire des dessins exécutés pour Roger de Gaignières.*

repris dans la suite du temps et toujours irréalisé, chargeait, en 1701, l'Académie des Inscriptions de décrire toutes les « antiquités » et monuments de France.

Le XVIIIe siècle n'innove donc rien en cette matière (on connaît le mot de Rousseau : « les portails de nos cathédrales ne subsistent que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire »); mais on vit alors se développer une forme de littérature que le XVIe siècle avait créée; je veux parler des *Voyages pittoresques* et des *Guides*. Rien que pour Paris, la liste est longue des ouvrages qui s'échelonnent depuis le vénérable ancêtre, Gilles Corrozet, *les Antiquités de Paris*, 1532, jusqu'au *Guide* de Thierry, de 1787, à la veille même de la Révolution. Parti du type bénédictin, c'est-à-dire plus soucieux d'histoire que de pittoresque, le *Guide* de Paris se rapproche insensiblement du type *Bædeker* qu'il atteint presque avec le *Voyage pittoresque* de Dézalliers d'Argenville à la fin du XVIIIe siècle.

Cependant l'histoire de la sculpture ne gagne rien à cette transformation. Si l'on compare, d'un Guide à l'autre, la description de Notre-Dame de Paris, on constate que les tombeaux (matière historique) sont tous énumérés, mais que la statuaire des portails n'a pas obtenu les quelques lignes de description que lui consacrait au XVe siècle un évêque arménien, Pierre Martyr, pénétré d'admiration devant la merveilleuse façade alors dans sa fraîche nouveauté, étincelante de couleurs et d'or[1]. Sauval, seul, s'est attardé quelques minutes sur ce sujet, mais c'est pour rééditer une partie des sornettes hermétiques qu'il avait inspirées dès 1640 au « gentilhomme chartrain ami de la philsophie naturelle et alchimique », Esprit Gobineau de Montluisant. Le mercredi 20 de mai 1640, veille de l'Ascension, celui-ci s'était placé devant la façade de Notre-Dame : peu à peu le sens des sculptures s'était clairement dévoilé devant ses yeux; il y avait trouvé l'explication entière du système du monde, « le ciel archétypique, le ciel astral et le ciel élémentaire », les principes « principiants » et les principes « principiés », le soufre incombustible et mercure de vie, l'humide général, le sec et leurs copulations,

1. *Annales archéologiques*, 1844.

et même une figure de grotesque ou « ridicule », représentant ces faux savants ou philosophes qui se moquent de la science hermétique! A la veille de la Révolution, dans ces mêmes sculptures de Notre-Dame de Paris, le savant Dupuy trouvera des preuves évidentes de la persistance en France du culte de Mithra; en 1806, Lenoir y verra les travaux d'Hercule. Il faudra un demi-siècle encore pour qu'on y lise ce qui y est en réalité : un zodiaque, un calendrier, des figures de saints.

Il est un savant du XVIIIe siècle qui semblait capable de réaliser l'espoir timidement exprimé par Montfaucon : « On pourra peut-être trouver un moyen de connaître l'âge des statues par le caractère de la sculpture. » L'abbé Lebeuf remarque, en effet, des différences de style entre les sculptures des diverses portes de Notre-Dame de Paris et, le premier, il montre des personnages de l'Ancien Testament dans ces figures où ses prédécesseurs avaient vu des rois et reines de France. Hélas! les terroristes n'auront pas lu les doctes mémoires de l'abbé Lebeuf quand ils massacreront méthodiquement les statues coupables à leurs yeux de représenter des ancêtres de Louis XVI! Mais Chaumette leur a parlé des idées de Dupuis et ils respectent les ornements de la porte latérale gauche.

En 1790, le savant Millin publie ses *Antiquités nationales*, ouvrage où sont reproduites des sculptures dont beaucoup ont disparu. A l'historien, commence à se joindre chez Millin, sinon le critique, au moins le curieux : l'art du Moyen âge exerce sur lui quelque attrait. Mais la Révolution survient et la sculpture française connaît une aventure bien faite pour confondre tous les raisonnements : ces monuments, répandus sur tout le sol de la France avec une si magnifique prodigalité, ne rencontraient hier, sauf de rares exceptions, qu'indifférence et mépris. Il suffira que les uns soient détruits et saccagés, que les autres, échappés par miracle, mutilés, défigurés, arrachés de leur lieu d'origine, se trouvent entassés dans les salles d'un musée, groupés arbitrairement en des arrangements romanesques par un archéologue improvisé, pour qu'ils se préparent des champions passionnés. Et la fondation du *Musée des Monuments français*, qui consacrait la dispersion de tant de chefs-d'œuvre et coïncidait avec la destruction de tant d'autres, devient une date capitale dans l'histoire de la sculpture française.

Les divers décrets, prescrivant la saisie des biens des couvents, puis des paroisses, puis des émigrés, mobilisaient, sur le sol français, une telle quantité d'œuvres d'art que, dès 1791, on sentit le besoin d'organiser la spoliation. L'un des dépôts, créés alors pour centraliser les œuvres de sculpture et de peinture, fut installé dans l'abbaye des Petits-Augustins (sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui l'École des Beaux-Arts). Il fut confié à un élève du peintre Doyen, Alexandre Lenoir.

Avec Lenoir et avec le dépôt des Petits-Augustins commence le premier musée de sculpture française. Lenoir, simple gardien d'un dépôt où les objets ne devaient faire que passer, en lutte constante avec les Comités, avec les agents de la Convention, avec tous ceux qui veulent détruire, organise et ouvre au public le 15 fructidor, an III, le *Musée* que la Convention consent à reconnaître le 29 vendémiaire, an IV. Écoutons Lenoir lui-même nous présenter son œuvre dans un de ces *Guides* dont il publia constamment de nouvelles éditions : « L'artiste et l'amateur verront d'un coup d'œil l'enfance de l'art chez les Goths, ses progrès sous Louis XII et sa perfection sous François Ier, l'origine de sa décadence sous Louis XIV et sa restauration vers la fin de notre siècle. » Ce précis d'histoire de l'art est tel qu'il pouvait être formulé par un disciple du peintre David : c'est l'esthétique révolutionnaire, aussi intransigeante et plus étroite encore que l'esthétique de l'Académie royale. Mais le même homme, qui exécute d'un mot « l'art des Goths » et se montre si sévère pour le XVIIe siècle, risquera sa tête à Saint-Denis pour déménager furtivement les sépultures royales, rachètera de ses deniers les statues romanes de Corbeil et recevra un coup de baïonnette à la Sorbonne pour sauver le tombeau de Richelieu.

Étrange musée d'ailleurs : résultat d'un compromis entre la méthode historique des Bénédictins et les plus troubles fantaisies du romantisme latent! Lenoir a bien groupé les monuments par ordre chronologique; mais la probité documentaire ne le gêne guère; il ne fait pas faute de composer, de pièces diverses, des ensembles factices, d'inventer ceux qui manquent à ses séries historiques, de présenter un faux tombeau du chancelier de l'Hôpital ou de Guillaume de Montmorency, de transformer un mascaron de saint Denys en portrait de l'abbé

Suger, de déguiser Charles V en saint Louis, Catherine de Courtenay en Blanche de Castille. Cependant le plus précieux joyau de l' « Élysée » [1] des Petits-Augustins, c'est le tombeau d'Héloïse et d'Abélard, composé de fragments pris à Saint-Denis, à Royaumont, au Paraclet, ce tombeau autour duquel il semble, comme nous dit Lenoir lui-même, qu'on entende les ombres errantes des infortunés amants s'appeler encore : Héloïse, Abélard !!... Abélard, Héloïse !!

Le *Musée des Monuments français* survécut à la Révolution. Michelet enfant, « entrant sous ces voûtes sombres », sentait, il l'a confessé lui-même, l'ivresse du passé lui monter à la tête et il n'est pas douteux que la génération romantique tout entière ait dû au musée de Lenoir quelque chose de son amour pour l'art du Moyen âge. Si l'on cherche à analyser l'effet produit par les monuments gothiques sur les hommes de ce temps, il semble bien que la sensibilité, y ait été plus en cause que l'intelligence, le sens critique et le goût; mais cette réunion fortuite d'œuvres du passé donna aux imaginations un ébranlement violent en leur révélant tout d'un coup une civilisation déjà si oubliée, si peu connue qu'elle en paraissait comme reculée dans un mystère formidable, objet de répugnance pour les uns, d'admiration fanatique pour les autres.

En 1805, paraît le *Génie du Christianisme*. Je n'ai pu acquérir la certitude que Chateaubriand, lui aussi, ait reçu le « coup de foudre » du musée de Lenoir. Un passage des *Aventures du dernier Abencérage*, où le costume des « reines qu'on voit au portail des abbayes gothiques » est décrit de la façon la plus fantaisiste [2], semblerait au moins prouver qu'il n'avait pas regardé bien attentivement les sculptures réunies aux Petits-Augustins. D'autre part, quand il cherche des artistes chrétiens à opposer à ceux de la Grèce et de Rome, ce sont des noms du XVIIIe siècle, c'est Coustou et Bouchardon

1. Lenoir appelait ainsi le jardin du couvent rempli par lui de monuments funéraires.

2. Aben Hamet vit sortir une jeune femme, vêtue à peu près comme ces reines gothiques sculptées sur les monuments de nos anciennes abbayes. *Son corset noir, garni de jais, serrait sa taille élégante : son jupon court, étroit et sans plis découvrait une jambe fine et un pied charmant.* Éd. Didot, 1850, p. 171.

moyens de connaissance que nous offrent les documents contemporains.

Mais, dès cette époque, un grand fait est intervenu ; cette Renaissance classique du XVIe siècle sous l'influence italienne, que beaucoup des historiens modernes de l'art français seraient tentés d'appeler « prétendue » Renaissance, au sens où l'on disait, sous Louis XIV, la religion *prétendue* réformée. Et c'est à partir de ce moment que vont se compliquer, non seulement les destinées de l'art français, mais encore celles de la critique et de l'histoire de l'art en France. Un mur de préjugés et de malentendus va se dresser entre le présent et le passé, faussant toutes les perspectives : quand la critique historique naîtra, les monuments des siècles « de barbarie et d'ignorance », condamnés au nom d'une esthétique nouvelle, paraîtront n'avoir plus droit qu'à son mépris.

Pendant une grande partie du XVIe siècle, les œuvres d'architecture et de sculpture en France manifestèrent encore la plus large tolérance, le plus charmant éclectisme : à peine sait-on, au château de Blois, dans les parties les plus anciennes, à Amboise, et dans tant d'autres logis royaux ou privés, dans des églises comme Saint-Eustache ou Saint-Étienne-du-Mont, discerner ce qui appartient aux traditions gothiques et ce qui est la part des modes importées d'Italie. Mais la Renaissance est raisonneuse et livresque et, dès qu'entrent en scène les théoriciens de la nouvelle école, on dirait que tout le passé de la France est aboli, que l'art travaille sur une matière neuve. Aux traités d'architecture succèdent les traités de dessin : on commente Vitruve ; on disserte sur l'*ichnographie*, la *stéréographie* et l'*orthographie*, sur les proportions orthodoxes du chapiteau corinthien, sur la *modénature* d'une base dorique et sur les proportions du corps humain, — comme si, jamais, en France, avant l'arrivée des Italiens, on n'eût su bâtir, dessiner ou sculpter.

Faisons une exception pour Philibert Delorme qui accorde, en passant, un éloge aux maîtres constructeurs gothiques ; mais, à l'heure où Joachim du Bellay écrit sa *Défense et illustration de la langue française*, notons qu'il ne se trouve pas, dans la pléiade des écrivains d'art, une voix pour défendre l'*opus francigenum*, l'architecture et la sculpture françaises contre l'envahissement

fenêtres donnaient sur l'ancien couvent[1] : Guilhermy, Victor Hugo, la destinée rapprochait ainsi, autour des ruines du Musée des monuments français, deux des hommes qui allaient le plus faire en France pour la cause de l'art du Moyen âge.

Dès ce moment, quelque chose était changé dans l'esprit du public et des savants et on le vit bien, lorsque parut, en 1820, dans la *Revue encyclopédique*, en réponse à l'insolent manifeste qu'était l'*Histoire de la Sculpture* de l'Italien Cicagnora, le mémoire d'Emeric David, fragment détaché d'une première *Histoire de la Sculpture française*, qui ne devait paraître qu'en 1853 après la mort de son auteur.

Cicagnora, pour qui un artiste véritable ne pouvait naître en dehors de l'Italie que par « bizzarrie dell' accidente » avait expédié en quinze lignes la sculpture française du Moyen âge et Quatremère de Quincy, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, lui avait concédé avec cette majestueuse sérénité d'ignorance dont sont capables quelques spécialistes que, « aux époques du XIIIe, XIVe et XVe siècle, la sculpture n'était pas pratiquée hors de l'Italie ou ne l'était que par des artistes italiens ».

Émeric David, qui avait déjà montré, dans ses *Recherches sur l'art statuaire*, un sens délicat des choses de l'art, relève le défi et répond par des faits, par le *Corpus* le plus complet que nous possédions encore des textes relatifs à des œuvres disparues, par l'inventaire des œuvres subsistantes, par une appréciation, dont les points principaux sont encore justes, des caractères de la sculpture française du XIIe au XVIe siècle.

Dès 1815, un ami de Millin, Fauris de Saint-Vincent, avait donné la première description critique et sensée des sculptures de l'extérieur de Notre-Dame de Paris ; on verra se succéder désormais les petites monographies des cathédrales publiées par Gilbert, ce concierge prédestiné de tours de Notre-Dame qui, un jour, en 1832, devait, au péril de sa vie, enfermer toute une bande d'émeutiers dans le clocher confié à sa garde. Conçus dans un esprit plus général, paraissent de grands travaux d'ensemble comme les *Monuments français inédits pour servir à l'histoire des arts*, de Willemin,

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. I, p. 409.

avec l'excellent texte de Pottier, bibliothécaire de Rouen, comme l'*Histoire de l'art par les Monuments*, de Seroux d'Agincourt, qui témoigne de vues critiques vraiment nouvelles.

Enfin, cette même année 1823, de Caumont présentait à la Société d'Émulation de Caen un travail sur l'architecture religieuse du Moyen âge en Normandie; puis venaient la publication de son cours d'archéologie monumentale, professé à Caen, la fondation de la Société française d'archéologie et celle de son organe, le *Bulletin monumental.*

En 1834, Guizot jette les bases de ce qui sera la Commission des monuments historiques; de Salvandy, en 1837, fonde le Comité des arts et des monuments avec mission de rassembler les éléments d'une histoire de l'art en France [1]; en 1843, s'ouvre le musée de Cluny dont le noyau est une collection d'objets d'art du Moyen âge réunie et publiée par M. du Sommerard. Enfin deux chaires d'archéologie, l'une à la Bibliothèque, l'autre (1847) à l'École des Chartes, sont confiées l'une à Didron, l'autre à Quicherat.

L'apparition du prestigieux roman qu'est *Notre-Dame de Paris* ne peut être, ici, passée sous silence; pourtant, quand on relit aujourd'hui les pages consacrées par Victor Hugo à l'art gothique, il est bien permis de se demander ce qui l'emporte, dans cette œuvre trouble et mêlée, des préjugés et des erreurs ou des pressentiments de génie : avec *Notre-Dame de Paris*, en effet, naissait cette conception si fausse de la cathédrale « laïque ». élevée, décorée, sculptée en haine de l'Église par des artistes secrètement révolutionnaires qui auraient confié à la pierre l'expression de leurs doutes et de leur ironie. Justice est faite aujourd'hui de cette théorie : ce qui survit dans l'œuvre de Victor Hugo, c'est l'incomparable vision de l'Église gothique, vision d'artiste et de poète qui mérita à l'auteur la reconnaissance de tous les amis de l'art du Moyen âge, d'un catholique même comme Montalembert.

1. Il est intéressant de constater à ce propos que, dès 1810, le gouvernement de Napoléon avait institué une enquête générale sur les monuments du Moyen âge et sollicité, par l'entremise des préfets, des mémoires qui furent transmis à l'Académie des Inscriptions; que, en 1821, trois médailles furent fondées pour récompenser les auteurs de ces mémoires, puis qu'elles furent supprimées en 1824. Mais les mémoires, purement archéologiques qui furent publiés par l'Académie, n'apportent aucune contribution à l'histoire de l'art.

Mais l'archéologie française à peine née couvrait le risque d'être étouffée par le bric-à-brac, de sombrer sous le pittoresque; c'était l'heure, en effet, de ce gothique de pacotille que Didron appellera, le premier, gothique « troubadour », Moyen âge pour sujets de pendules et pour couvertures de romances. Rien de plus significatif à cet égard que le premier volume des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* avec ses marges fleuries de ménestrels, de pages, de châtelaines, et sa préface qui déclare formellement, par la plume de Nodier, vouloir associer la légende à l'histoire et « replacer Mélusine sur sa tour ».

D'autre part, les champions attardés de l'art des classiques n'avaient pas désarmé : l'Académie des Beaux-Arts qui, dans la succession de l'Académie royale de peinture et de sculpture, avait trouvé comme un héritage l'ignorance de toute forme d'art en dehors de l'Antiquité et de la Renaissance, constituait la place de sûreté d'où rapports et discours tombaient sur des assaillants insuffisamment armés. Les grouper, ces assaillants, leur distribuer des munitions, les faire profiter de l'immense enquête de détail qui s'élaborait par toute l'Europe : telle fut la raison d'être des *Annales archéologiques*. Trois hommes en étaient l'âme : Didron, romantique fougueux, admirateur passionné de Victor Hugo à qui il rapporta toujours sa vocation, travailleur merveilleusement organisé, alliant les exubérances d'un homme d'imagination à la ténacité sagace d'un bénédictin; Guilhermy, plus sûr et plus pondéré dans ses déductions, esprit d'une remarquable précision et d'une grande justesse; cet admirable de Verneilh, enfin, qui, sur tous les sujets qu'il lui arriva de toucher, a laissé l'empreinte d'une intelligence divinatrice. Auprès d'eux, Viollet le Duc, que nous retrouverons tout à l'heure, combattait en volontaire avec une même foi artistique, mais avec d'autres idées religieuses et politiques.

La principale bataille se livra et devait se livrer autour de l'architecture gothique, forme la plus expressive et essentielle de l'art du Moyen âge. Or, admirateurs frénétiques et détracteurs passionnés avaient, de cette architecture, une conception également fausse. Ce qui la faisait exalter par un Chateaubriand, un Victor Hugo, un Nodier, ce qui la faisait vilipender

par les porte-paroles de l'Académie, c'était ce que, des deux parts, on croyait y voir de mystérieux, de désordonné, de fantaisiste et d'incompréhensible; et volontiers les romantiques eussent converti en un suprême éloge l'injure que Quatremère de Quincy adressait à l'architecture gothique : « proles sine matre », enfant sans mère [1], produit monstrueux de l'instinct et du hasard, apporté sur le sol de l'Europe par l'invasion des Barbares comme un dépôt d'alluvion par le passage d'un torrent, architecture sans lois, sans principes, sans méthode et sans proportions.

Retrouver des titres de famille à cet enfant perdu; prouver que l'architecture gothique est l'organisme le plus logique qui soit, puisque toutes ses formes dérivent d'une solution nouvelle du problème de la voûte; montrer que cette solution, passionnément recherchée au cours du XI[e] et du XII[e] siècle par les constructeurs romans, ce n'est pas l'arc brisé, ou « pointu » comme disait l'abbé Lebœuf (modification presque insignifiante de tracé), mais la croisée d'ogives, c'est-à-dire le système d'une voûte à panneaux indépendants construits sur nervures; puis apprendre à ceux qui considéraient encore la cathédrale de Cologne ou celle de Milan comme les types de l'architecture gothique, que cette architecture est née en France, s'est élevée en France à la hauteur d'un style et a, de là, irradié sur le monde : tel est l'admirable programme que les *Annales archéologiques*, le *Dictionnaire d'architecture* de Viollet-le-Duc, le cours de Quicherat ébauchèrent dans toutes ses parties et que notre génération devait porter à son complet achèvement avec les travaux de MM. Anthyme Saint-Paul, Lefèvre-Pontalis, de Lasteyrie, Enlart.

Au regard de la peinture et de la sculpture du Moyen âge, le premier obstacle à vaincre, c'était l'incompréhension totale des œuvres du passé, de leur signification symbolique et morale : pour que l'art gothique pût reprendre avec les âmes modernes ce dialogue, interrompu par l'indifférence de tant de siècles, il fallait rendre au public l'intelligence de son langage et c'est à cela que Didron s'appliqua dans tant d'articles d'ico-

1. Le mot fut dit au cours d'une entrevue avec Arcis de Caumont, alors tout jeune et tout frais débarqué de sa province. Voir le *Bulletin monumental*, 1871.

nographie, abondants, diffus, mais remplis de vues ingénieuses et débordant d'ardeur communicative.

Les *Annales archéologiques*, d'ailleurs, ne se défendaient pas de faire œuvre apologétique, en réconciliant le monde avec son passé chrétien et en manifestant à tous la beauté des œuvres inspirées par la foi; elles écrivaient, par la plume d'ardents historiens, ce chapitre de *Génie du Christianisme* que Chateaubriand, en 1810, n'était guère armé pour écrire. L'eût-il écrit lui-même, vers 1840? on en peut légitimement douter, car un passage des *Mémoires d'Outre-Tombe*, rédigé précisément à cette époque, témoigne de la mauvaise humeur la moins dissimulée contre les champions de l'art du Moyen âge : « C'est moi qui ai rappelé le jeune siècle à l'admiration des vieux temples. Si l'on a abusé de mon opinion, s'il n'est pas vrai que les cathédrales aient approché de la beauté du Parthénon, s'il est faux que ces mémoires de granit nous apprennent dans leurs documents de pierre des faits ignorés des savants bénédictins, si, à force d'entendre rabâcher le gothique, on en meurt d'ennui, ce n'est pas ma faute. Du reste, sous le rapport des arts, je sais ce qui manque au *Génie du Christianisme* : cette partie de ma composition est défectueuse, parce qu'en 1800 je ne connaissais pas les arts; je n'avais vu ni l'Italie, ni la Grèce, ni l'Égypte[1]... »

***

La période qui va de 1840 à 1860 environ fut, pour l'archéologie française, une période héroïque où la sympathie d'un public enthousiaste portait et doublait l'effort des travailleurs, où des hommes comme Montalembert et Victor Hugo plaidaient devant les Chambres la cause des œuvres d'art; où un Vitet et un Mérimée étaient inspecteurs des monuments historiques; où, dans une seule séance, le Comité des arts et monuments avait à statuer sur cinq ou six publications aussi impor-

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, Éd. Biré, t. II, p. 286. Rapprocher de cette curieuse sortie le mot de Michelet, au Collège de France, en 1847 : « Le Moyen âge, messieurs, le Moyen âge tout le monde en parle aujourd'hui; tout le monde l'encense, mais c'est moi qui l'ai fait. »

tantes que la *Statistique monumentale de Paris*, la *Monographie de la cathédrale de Chartres*, celles de la cathédrale de Noyon, de l'église de Saint-Savin; où un congrès de province prenait les allures d'une fête nationale; où l'on voyait un jour, à Bayeux, toute une population s'ameuter pour arracher la tour de sa cathédrale des mains d'un architecte qui voulait la démolir.

La part de la sculpture française, dans les résultats de cet immense effort, fut considérable et, pour ne citer qu'un seul ordre de travaux, les études de Guilhermy sur les monuments réintégrés à Saint-Denys et sur ceux que le comte Léon de Laborde recommençait à grouper dans neuf salles du Louvre sont des modèles d'histoire critique. Mais un grand pas restait à faire : il fallait attaquer de front cette sorte de préjugé que la Renaissance nous a légué et qui fait que l'idéal de beauté d'un Français de culture moyenne oscille entre la *Vénus de Milo* et la *Belle Jardinière* de Raphaël; là est le véritable nœud du problème et, toutes les fois que nous amenons devant la sculpture gothique un esprit non préparé, il nous faut commencer par le supplier de s'ouvrir à une notion de la beauté où la régularité et la généralité des formes ne soient pas tout, mais où le style, d'une part et, d'autre part, ce que Taine appelle « l'irrégularité charmante de la vie » aient une part prépondérante.

Il fallait faire entrer la question dans le domaine de la critique, réclamer au besoin pour la sculpture du Moyen âge la même largeur d'appréciation que demandent les formes de l'art égyptien, de l'art grec archaïque ou de l'art assyrien, « élargir le front des contemporains » pour y faire entrer une notion nouvelle de la beauté [1]. Ce fut l'œuvre de Viollet-le-Duc, dans l'admirable article : *Sculpture* de son Dictionnaire. Avec lui, la sculpture du Moyen âge sortait du milieu presque exclusivement théologique où avaient dû la considérer ses premiers apologistes; pour la première fois, on envisagait moins le contenu que le contenant, moins le point de vue moral que la forme et l'expression. La théorie qu'il avait héritée de Victor Hugo égara parfois Viollet-le-Duc. Lui aussi crut voir les bourgeois élever la cathédrale comme un défi au château du seigneur, à l'abbaye des moines :

1. Un sculpteur chargé de travailler à la pitoyable restauration de Saint-Denys, vers 1850, disait : « Je fais bien laid, n'est-ce pas? eh bien, je ne puis encore faire si laid que le XIII[e] siècle! »

il lui sembla saisir dans le sourire des statues et dans les figures grotesques, çà et là mêlées aux plus nobles images, une revanche de l'esprit laïque, quasi révolutionnaire, contre l'esprit « clérical ». Mais le même homme se montre un novateur génial quand il analyse, le premier, la technique, le style et métier de la sculpture de Moyen âge, lorsqu'il fait sentir des points de contact, de rencontre spontanée avec certains côtés de l'art antique, lorsque, dans la sculpture romane, il fait le départ des diverses influences subies par les artistes, lorsqu'il montre la sculpture gothique demandant à la nature les secrets de sa grâce et de sa vie. Et comment oublier les pages où il analyse la flore des cathédrales et nous y fait voir l'adaptation monumentale la plus intelligente du décor de nos champs et de nos bois, où il la montre, cette flore de pierre, obéissant aux mêmes lois que la flore naturelle, d'abord comme gonflée de sève et de vie, puis s'épanouissant, puis arrivant à se dessécher et à se flétrir sur les maigres chapiteaux du xve siècle [1]!...

Et c'est aussi aux environs de 1850 que Léon de Laborde, dans deux ouvrages restés malheureusement inachevés [2], émettait, sur l'état de l'art français au xive siècle, sur le réalisme de la sculpture d'alors, sur l'importance du milieu parisien au temps de Charles V, sur le rôle des éléments flamands et l'influence des ducs de Bourgogne, des idées qui, reprises par Courajod devaient faire, quarante ans plus tard, une brillante fortune, mais qui passèrent alors presque inaperçues.

Le *Discours sur l'état des Beaux-Arts au* xive *siècle*, par Ernest Renan (*Histoire littéraire de la France*, 1862), excita une vive curiosité dans le monde de l'archéologie. Comment ce brillant esprit, peu préparé, semblait-il, par ses études antérieures, allait-il traiter de cette époque, une des plus complexes de l'art français? Dès les premières pages, il fut aisé de voir que l'auteur s'était renseigné aux bons endroits. Tout ce qui

1. Il ne faut pas ignorer que la décoration gothique avait été aussi sévèrement jugée que l'architecture et la sculpture par l'école académique : Quatremère de Quincy y avait vu « un produit de la corruption du goût, de l'ignorance de tout vrai modèle, d'une incapacité complète pour l'artiste de rien imaginer qui lui appartînt ».

2. *Les ducs de Bourgogne*, 1849, 1851; *la Renaissance des arts à la cour de France*, 1850, 1855.

concerne l'architecture gothique témoignait d'une connaissance exacte des problèmes, et Renan savait reconnaître qu'il y eut, dans cette architecture, « un moment classique où elle produisit des œuvres aussi pures, aussi frappantes d'unité que le plus beau temple grec ». Nous voilà bien loin de Chateaubriand, regrettant d'avoir parlé d'architecture gothique avant de connaître le Parthénon. Et lorsqu'on songe à ce que pouvait encore être, en 1862, en dehors de quelques fervents initiés, la connaissance des œuvres de la sculpture gothique, on s'étonne moins de certains jugements qui nous paraissent aujourd'hui bien sommaires à la fois et bien injustes. Renan consentait à mettre les sculpteurs français du XIII[e] siècle sur un pied de quasi-égalité avec les Italiens du même temps, avec Niccolo Pisano. La question serait plutôt de savoir dans quelle mesure les Italiens ont pu connaître la sculpture française et s'en sont inspirés[1]. Renan ne voyait au XIV[e] siècle que mesquinerie et vulgarité : l'enfant Dieu sur les bras de sa Mère n'était plus à cette époque, suivant un mot qui fit fortune, « que l'enfant d'un bourgeois qu'on amuse avec une fleur ou un oiseau ». Renan n'avait pas deviné, dans des statues-portraits, comme celles de Charles V et de Jeanne de Bourbon (alors à Saint-Denys, maintenant au Louvre) l'avènement d'un réalisme discret, capable de mesure, de largeur et de goût. Mais à peu près à ce moment, arrivait de sa province un jeune Champenois, à qui il allait être donné d'apporter beaucoup de nouveau et dans l'histoire de la sculpture française et dans l'histoire générale de l'art français : cet étudiant, encore inconnu, c'était Louis Courajod.

LOUISE PILLION

(*La fin prochainement.*)

1. De Verneilh disait déjà, vers 1865, « Nicolas de Pise semble avoir reçu une initiation presque complète à l'art des sculpteurs français ».

QUESTIONS EXTÉRIEURES

INDÉPENDANCE BULGARE

Dans Tirnovo, capitale des anciens tsars bulgares, qui régnaient des deux côtés du Balkan et, par-dessus le Rhodope, sur les trois quarts de la Macédoine, l'indépendance a été proclamée, le lundi 5 octobre, par Ferdinand I[er], tsar de la Bulgarie unifiée. La nouvelle était attendue depuis trois semaines : le voyage du prince Ferdinand à Budapest, ses discours et l'accueil qu'il y reçut, la tournée *incognito* de son premier ministre dans les capitales de l'Occident, les achats de chevaux hongrois pour la cavalerie de la principauté, l'intérêt évident de l'Autriche à provoquer une crise qui faciliterait l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, tout présageait l'événement; une querelle de protocole à Stamboul (incident Guéchoff) en fournissait le prétexte; la confiscation des *Chemins de fer orientaux* en Bulgarie et en Roumélie en était la première annonce; l'annexion de la Bosnie-Herzégovine en fut la première conséquence.

Pourtant, sitôt l'événement, ministres et diplomates de tout pays et de tout grade ont protesté de leur surprise autant que de leur indignation. Anglais et Allemands, Russes et Français, Turcs et Italiens, tous jurent que ce coup de foudre éclata dans le ciel serein où s'ébattaient leurs espoirs de rénovation turque et de réconciliation européenne. Il est, dit-on, des diplomates de bonne foi; mais plusieurs semblent mériter

la définition anglaise : *a diplomatist is a gentleman appointed to lie abroad*; seul, M. d'Aerenthal sait quels furent ses confidents et ses confidences. Pourtant M. Tittoni déclare à Casate-Brianza le 7 octobre que certaines fictions diplomatiques ne peuvent pas résister à l'action du temps et que l'Italie s'est prémunie contre toute éventualité : « Comment? je le dirai quand le moment sera venu ; peut-être les événements le diront pour moi. » Le *Temps* du 7 octobre, en une note officieuse, nous apprend que « la Russie avait été, il est vrai, informée des intentions de l'Autriche; mais elle avait compris qu'il s'agissait d'un plan à très longue échéance et exprimé l'avis que l'intervention de l'Europe était indispensable ». En janvier 1908 déjà, pour le chemin de fer du sandjak, M. Isvolski avait mal compris les réelles intentions de son ami M. d'Aerenthal : M. Isvolsky est un esprit distrait, qui, du moins, avoue ses distractions.

Dans cet étalage de simulation, les seuls Jeunes Turcs et la Porte, conseillée par eux, ont eu le courage et la dignité de la franchise. Ils protestent « au nom de l'humanité contre cette preuve des mauvaises dispositions de la Bulgarie et de l'Autriche envers un peuple en pleine évolution vers la liberté ». Ils font appel « à l'opinion publique de l'Europe contre cet attentat aux droits les plus sacrés d'une nation ». Mais ils reconnaissent que cette indépendance bulgare est l'une des conséquences inévitables du régime hamidien et, refusant de compromettre l'avenir de la Turquie libérale dans l'acceptation d'un héritage de crimes et de folies, c'est à l'arbitrage des puissances, non pas à la bravoure de leur armée, qu'ils voudraient confier la défense de leurs droits.

***

Mes lecteurs[1] savent quelles furent les souffrances et les angoisses du peuple bulgare durant les dix années dernières. Abd-ul-Hamid, ayant abattu le Grec dans sa campagne de Thessalie (1897), guettait l'occasion d'une pareille campagne en Roumélie orientale et, pour la faire naître, persécutait de

1. Voir la *Revue* du 15 mars 1908, *Entente austro-russe*.

son mieux les Bulgares de Macédoine. De l'intolérable régime, dont avaient à souffrir tous les Macédoniens, c'étaient les Bulgares surtout qui portaient la croix, et la principauté s'en ressentait.

A Sofia, vers 1902, vingt mille habitants sur soixante-dix mille étaient nés en territoire ottoman ; dans la principauté, le nombre de ces Roumélo-Macédoniens dépassait deux cent mille peut-être ; intellectuels, que traquait le régime hamidien, paysans, que ruinait le régime turc, manœuvres, qui venaient gagner un plus haut salaire dans les travaux publics et constructions de la principauté, petits bourgeois surtout, que la justice du Sultan avait dépouillés : toutes les classes sociales étaient représentées et, tous étant également victimes du *statu quo* et de la *paix générale*, que le syndicat austro-russe imposait à la Macédoine, leur ressentiment, comme leurs intérêts privés, les attachait aux associations révolutionnaires ou patriotiques, qui rêvaient de libération.

Dès 1894, un congrès de Slaves ottomans fondait à Sofia l'*Organisation macédo-andrinopolitaine*, dirigée par un *Comité extérieur* de six membres élus par des congrès annuels. De 1895 à 1899, la concorde et la discipline furent complètes entre les membres et les chefs, et ce Comité se laissa guider par les avis du gouvernement bulgare, qui ne demandait alors qu'à suivre les directions austro-russes.

Mais en 1899, les Macédoniens, à bout de patience, firent sécession : une *Organisation intérieure*, sous le *Comité intérieur* siégeant à Salonique, prépara la révolution ; la Macédoine, puis le vilayet d'Andrinople furent militairement partagés en secteurs, dont un comité local et un chef élu avaient le commandement. De 1899 à 1902, les deux *Organisations intérieure* et *extérieure* semblaient marcher unies : les hommes d'action cependant blâmaient la sagesse de Sofia et les Macédoniens commençaient à ne mettre leur confiance qu'en eux-mêmes. L'*Organisation intérieure* prenait le premier rang ; dans ses vilayets d'Europe, le Turc sentait germer des Comités et des *comitadjis*, et l'on ne parlait plus que d'une insurrection pour le printemps de 1902 : dès le mois de janvier, les autorités turques lâchaient les *bachi-bouzouks*.

Le parti zankoviste, russophile, arrivant au pouvoir (minis-

tère Danef, mars 1902-mai 1903), la Russie se dit assurée de l'obéissance bulgare : le comte Lansdorff déclare que « la situation intérieure du gouvernement bulgare est trop délicate, ses embarras financiers trop lourds pour qu'il ne sente pas l'impérieuse nécessité d'éviter toute complication ; il empêche les manœuvres des *Comités* établis sur son territoire ; il a sur ses frontières un cordon de troupes très serré ; le gouvernement ottoman a pris les mêmes précautions ; la Turquie sera énergique dans la répression des moindres troubles » (27 mars 1902). Mais la révolte albanaise permet au Sultan de mobiliser, et les ambassadeurs turcs dénoncent à l'Europe les entreprises bulgares (10 avril) : « les faits après vérification, écrit M. de Montebello, ont été toujours jusqu'ici reconnus inexacts » (15 avril). Les gens de Sofia confessent pourtant qu'ils sont désarmés par la constitution contre les Comités, qui ne tombent pas sous le coup de la loi.

Le Sultan prend alors les mesures « pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité » (mai 1902). Le commissaire ottoman à Sofia donne au chef de notre légation l'explication de ces paroles : « Nous ne demandons qu'à avoir devant nous vingt mille insurgés pour en finir une bonne fois avec eux [1] ». Vienne et Pétersbourg se concertent et proclament « la nécessité d'imposer la paix dans les Balkans, au moyen d'une action simultanée à l'égard des différents peuples qui les habitent ». Mais c'est la Bulgarie que les deux cabinets sermonnent et font sermonner par leurs amis et alliés. Sofia se déclare impuissante à faire la police en dehors de ses frontières : chez elle, elle est aussi incapable, en cette année 1902, que la Grèce en 1897 de contenir le chauvinisme et l'indignation nationale.

Des bandes armées et disciplinées passent de la principauté dans les vilayets. De véritables batailles sont livrées par elles dans le pays d'Uskub, de Monastir et dans la haute vallée de la Strouma (juillet 1902). Tandis que la Porte débarque de nouvelles troupes d'Asie et que M. Constans lui-même reconnaît la dureté et « l'inintelligence de la répression » (6 octobre), le grand-duc Nicolas vient en Bulgarie recommander la patience, et Abd-ul-Hamid demande à tous les cabinets — non plus

1. Je ne citerai que des propos et documents officiels, empruntés aux *Livres Jaunes*.

seulement au syndicat austro-russe — « d'exercer une pression à Sofia pour réprimer l'activité croissante des comités macédoniens ». Cet appel d'Abd-ul-Hamid a pour résultat l'intervention de Londres et de Paris (octobre 1902). Le consul de France à Salonique, M. Steeg, expose « la situation critique du villageois bulgare de Macédoine, livré sans défense à toutes les violences des bandes révolutionnaires et à toutes les exactions de la gendarmerie, qui, mal recrutée, irrégulièrement payée, est obligée de vivre sur l'habitant ». Dépêche de notre agent en Bulgarie :

Sofia, le 20 octobre 1902.

Le gouvernement bulgare a pris des dispositions pour assurer la tranquillité dans la principauté. Des troupes de réserve ont renforcé les postes militaires pour la surveillance de la frontière. De plus, le gouvernement prépare des mesures destinées à faire disparaître les Comités macédoniens. La ferme volonté du cabinet Daneff de ne pas participer à l'agitation et d'empêcher, dans la mesure où il le peut, l'envoi de secours ou d'encouragements matériels aux révoltés de Macédoine, son désir de s'en remettre à la décision des Puissances, ne peuvent pas faire de doute en ce moment. Le danger pour le développement du soulèvement en Macédoine vient des procédés de répression des Turcs.

Abd-ul-Hamid entend résoudre à sa façon le problème macédonien. Rapport de notre consul à Salonique (18 octobre 1902) :

Une répression dégénérant en massacres serait, sans doute, le moyen le plus expéditif de faire régner ensuite un certain ordre en Macédoine. Il est certain que les hauts faits des bandes révolutionnaires ont profondément irrité la population musulmane contre les Bulgares, et nombreux sont ceux qui n'attendent qu'un signe pour rendre au Sultan le service de le débarrasser des agitateurs en « faisant comme en Arménie ».

Sous la pression de Paris et de Londres, le syndicat austro-russe promet des réformes, et Sofia continue sa politique d'apaisement, malgré l'irritation populaire, la rentrée des bandes et l'arrivée de fuyards macédoniens. Rapports de notre agent à Sofia (19 novembre et 3 décembre) :

Depuis le commencement du mois de novembre, les bandes insur-

rectionnelles font leur rentrée en Bulgarie. Le gouvernement bulgare les fait désarmer et maintient les chefs en arrestation pendant quelques jours. La population fête chefs et soldats, les acclame, leur donne des vivres.

Les officiers bulgares d'origine macédonienne, au nombre de mille environ, songeraient à démissionner en masse, ne voulant pas rester l'arme au pied quand la vie de leurs proches est en danger. Le nombre des réfugiés est considérable. Le ministre de Russie, M. Bakhmetieff, m'a dit que son consul à Philippopoli, envoyé en mission du côté de Dubnitza et Kustendil, avait compté plus de six cents personnes inoffensives, vieillards, femmes, enfants, fuyant devant les Turcs. Il en arriverait, tous les jours, des centaines.

M. Daneff a récemment prononcé à la Sobranié un discours sur la question de Macédoine. Il l'a commenté au cours du dernier entretien que j'ai eu avec lui. « La Bulgarie, dit-il, veut suivre une politique loyale. Elle ne convoite pas une extension territoriale en Macédoine, mais elle ne peut se désintéresser de la question macédonienne à cause de l'émigration macédonienne en Bulgarie qui est considérable et entretient dans le pays une agitation perpétuelle. Pour faire cesser cette émigration, il faut rendre aux chrétiens l'existence possible en Macédoine et, pour cela, réaliser les réformes promises par le traité de Berlin. »

Abd-ul-Hamid feint de consentir aux réformes et envoie l'inspecteur-général Hilmi-pacha en Macédoine. Dépêches de notre chargé d'affaires à Constantinople (1er et 15 décembre) :

Harassée par les remontrances des ambassadeurs, la Porte veut se donner l'air de consentir à quelque réforme; mais aucune intention sérieuse n'est dans l'esprit du gouvernement. L'inspecteur général doit « surveiller et poursuivre l'application des mesures récemment arrêtées pour les vilayets de la Turquie d'Europe et approuvées par iradé impérial » Or, en dehors de l'envoi des troupes en Macédoine, aucune mesure n'a été édictée par le souverain; est-ce donc la répression par la force armée que doit « surveiller et poursuivre » Husséin Hilmi-pacha?... Jamais les exactions et les brutalités n'auraient été plus nombreuses de la part de la gendarmerie et de la troupe régulière. Des colonnes volantes sillonnent le pays pour rechercher les armes; elles sont logées chez l'habitant et en profitent pour le dévaliser. Le directeur du Chemin de fer de Salonique-Monastir me disait avant hier que, les jours de paye, les employés de la Compagnie étaient régulièrement dépouillés par les soldats chargés de garder la voie. L'ambassadeur de Russie m'a entretenu de ce redoublement de persécutions : il constate que les violences des Turcs affolent la

population macédonienne qui émigre en Bulgarie; le gouvernement princier est impuissant à contenir le sentiment de colère que l'afflux de ces malheureux excite contre les Turcs.

Les puissances occidentales exigent des réformes sérieuses. Mais le syndicat austro-russe, ne voulant que « faciliter au Sultan des réformes qu'il ne puisse refuser et qui le rassurent, en même temps, sur le respect de ces droits », commence par menacer la Bulgarie et l'obliger à sévir contre les Comités. Sofia obéit : les Comités sont dissous, leurs armes et papiers confisqués, leurs chefs arrêtés ou expulsés, et la frontière turque est bordée de patrouilles qui empêcheront le passage des bandes et des munitions (14 février 1903). Le syndicat remet alors son projet de réformes, son « programme de Vienne » au Sultan (21 février), qui l'accepte aussitôt (25 février), car ce plan n'engage à rien; c'est à peine s'il renforce les *Instructions* que la Porte a données à Hilmi-pacha.

Et sitôt ce programme de Vienne publié, — comme jadis en Crète à chaque promulgation de firmans réformateurs, — les musulmans et surtout les Albanais, les fidèles Albanais d'Abd-ul-Hamid, se révoltent, font le siège de Mitrovitza, assassinent le consul de Russie. L'insurrection générale de la Macédoine et de la Roumélie répond à cette révolte albanaise, que les chrétiens savent organisée par le Palais. Vienne et Pétersbourg redoutent une intervention de l'Europe ou une rébellion des petits États balkaniques. Leurs deux ambassadeurs sont chargés « d'avertir le Sultan de la manière la plus énergique, par ordres immédiats de leurs souverains, que l'Autriche-Hongrie et la Russie, s'étant engagées à maintenir la Bulgarie dans une attitude correcte », exigent des actes qui « prouvent la sincérité de la politique du Sultan, sinon les deux Cabinets abandonneraient la Turquie aux dangers qui pourraient en résulter » (20 avril 1903).

La Porte annonce aussitôt la soumission des Albanais, l'entrée des troupes régulières à Diakova et à Ipek. Mais la montagne reste insoumise et l'on use de ce prétexte pour ne pas exécuter les réformes. Les Comités se remettent en campagne et le ministère zankoviste est renversé par l'indignation

populaire : la politique intérieure de la principauté, sa vie sociale et économique sont à la merci des incidents macédoniens. Les bombes éclatent à Salonique (avril 1903). Pendant tout l'été de 1903, la Roumélie et la Macédoine, des rives de la mer Noire au golfe de Salonique et de la banlieue même de Constantinople aux confins albanais, sont un champ de bataille où quelques milliers de paysans luttent héroïquement contre les deux cent mille hommes que le Sultan a jetés en Europe.

Villages pillés, meurtres, viols, paysans rôtis, dynamite, fuites, le *Mémorandum bulgare*, que j'ai publié dans mon livre *Pro Macedonia*, résumait les six premiers mois de cette opération hamidienne et, point par point, donnait les renseignements les plus circonstanciés, dont les consuls européens vérifièrent et reconnurent l'authenticité. Pour empêcher une intervention bulgare, tout l'été, l'Europe presse de ses conseils et de ses menaces sur cette malheureuse Bulgarie que la folie hamidienne et la duplicité austro-russe ont encombrée de deux cent mille réfugiés et qui doit nourrir, habiller, loger ces misérables. Une armée turque, massée à la frontière, fait face à l'armée bulgare, déjà mobilisée. Le Sultan appelle de ses vœux une guerre turco-bulgare qui lui vaudrait, après les mêmes succès, le même regain de prestige au dedans et les mêmes années de tranquillité à l'extérieur, que la guerre turco-grecque. Et les amis d'Abd-ul-Hamid partagent ses espoirs. Les dénonciations turques contre la Bulgarie trouvent accueil à Vienne et à Pétersbourg : le syndicat austro-russe adresse à Sofia remontrances et menaces (juillet-août). Sofia a la réponse facile :

L'insurrection, écrit M. Constans, ne cesse de s'alimenter dans la principauté; elle y puise journellement des renforts en argent, en munitions, en hommes. Aux réclamations de la Porte, le gouvernement princier répond qu'il surveille de son mieux la frontière, mais — ajoute-t il non sans justesse — si les insurgés réussissent à passer et à introduire leurs engins, la faute en est pour moitié à l'autorité ottomane qui a, elle aussi, le devoir de surveiller la frontière. Aussi bien, le gouvernement princier est trop avisé pour tomber dans la même imprudence que la Grèce en 1897 et pour s'attaquer aux forces turques massées en Macédoine.

Un gendarme albanais, en tuant le consul russe de Monastir (8 août), va peut-être changer les dispositions de Pétersbourg; comme l'assassinat des consuls à Salonique en 1877, ce meurtre amènera peut-être les escadres européennes. L'alerte du Sultan est vive. La Porte s'empresse de satisfaire à toutes les exigences de l'ambassade russe.

« Ayant à cœur de ne rien faire qui pût entretenir les illusions des Bulgares », le comte Lamsdorff demande qu'on adresse des remontrances, non pas à la Porte, mais encore à Sofia « pour recommander de nouveau le calme et prévenir la Bulgarie une fois de plus qu'elle ne serait pas soutenue, si elle s'attirait la colère de la Turquie » (27 août). L'ambassadeur de France à Pétersbourg pense « qu'aucun fait nouveau ne commande pareille démarche et qu'il ne paraît pas possible d'imputer tous les torts à la Bulgarie; il faudrait, pour le moins, faire en même temps des représentations à Constantinople ». *Aide-mémoire* austro-russe aux puissances signataires du traité de Berlin (16 septembre) :

L'Autriche-Hongrie et la Russie persévèrent dans le programme qui a trouvé le consentement de toutes les puissances. L'exécution rencontre cependant les plus grandes difficultés tant du côté de la Turquie que de la part de la Bulgarie... Il serait donc nécessaire que les puissances déclarent à Constantinople et à Sofia que la situation, créée par les efforts criminels des comités et des bandes révolutionnaires, n'influe nullement sur leur manière de voir.

Et le comte Lamsdorff déclare à Sofia que « de tels procédés justifieraient les actes de rigueur de la Porte à l'égard de la principauté vassale ». Réplique de Sofia envoyée à tous les cabinets :

Le gouvernement ottoman poursuit l'extermination de la population bulgare en Turquie d'Europe; il continue à mobiliser son armée pour être à même de la concentrer aussi rapidement que possible à la frontière bulgare. Le gouvernement bulgare fait appel aux sentiments de justice et d'humanité des grandes puissances, en les priant de sauver toute une population chrétienne de l'extermination et d'intervenir auprès du gouvernement ottoman à l'effet de rapporter ses mesures de concentration militaire, qui ne sont nullement justifiées.

M. de Goluchowski prend de fort haut ce « défi jeté aux puissances »; il raille, point par point, la réplique de Sofia :

C'est une exagération fort déplacée dans une pièce officielle que de parler d'extermination des Bulgares en Macédoine. Si la population de ces contrées est, en majorité, bulgare, l'importance de cet élément ne saurait être diminuée par des pertes peu considérables... Nous savons qu'en ce moment on entreprend une campagne dans la presse européenne en lançant des nouvelles fantaisistes ou exagérées, pour provoquer un mouvement dans l'opinion publique en faveur de l'insurrection. Ces manœuvres ne sauraient nous tromper, car nous en connaissons les tendances.

La Porte, plus avisée, prévoit que cette affaire de Macédoine va rétablir à ses dépens le concert européen; pour écarter l'intervention des puissances, elle offre à Sofia une entente directe; après une amnistie générale, une commission mixte de fonctionnaires ottomans et de Bulgares macédoniens élaborerait les quatre réformes fondamentales : autonomie communale; admission des chrétiens dans les administrations; liberté des écoles et des églises; gendarmerie mixte. Le gouvernement bulgare demande, comme preuve de sincérité, qu'il soit mis fin aux massacres; que les réfugiés macédoniens (leur nombre s'élève à 12 000 dans le seul département de Bourgas) soient rapatriés par les soins de la Porte; que la mobilisation turque soit suspendue et que l'on commence à disloquer les troupes massées sur la frontière. Le Sultan refuse : il ne voulait par cette offre que prévenir les nouvelles demandes austro-russes.

De la rencontre de Nicolas II et de François-Joseph à Mürzsteg (29 septembre), les suggestions de lord Lansdowne ont fait sortir un programme *minimum* de réformes. Deux « agents-civils », l'un autrichien, l'autre russe, seront adjoints à l'inspecteur-général, Hilmi-pacha pour contrôler « l'activité des autorités ottomanes ». La gendarmerie sera réorganisée par des cadres étrangers. On rapatriera les réfugiés aux frais de la Porte. On rebâtira les églises et les écoles. On licenciera les *ilavés* (territoriaux) et les *bachi-bouzouks*. Comme la Bulgarie, satisfaite, propose à la Porte de désarmer, Abd-ul-Hamid par ses Albanais essaie de brusquer la guerre :

Sofia, le 10 octobre 1903.

La proposition de licenciement simultané des troupes turques et bulgares, dont le général Pétroff avait pris l'initiative, a été acceptée en principe par la Turquie. L'opération allait commencer de la part de la Bulgarie par le licenciement de la classe 1901 comprenant 17000 hommes, lorsque la nouvelle est arrivée qu'un bataillon d'Albanais avait franchi la frontière du côté de Kustendil, repoussé les postes bulgares et pillé le village de Karmaniza situé à 4 kilomètres à l'intérieur. Cet incident a naturellement retardé l'exécution de la mesure projetée. Le premier ministre cherche d'ailleurs à le régler dans un esprit de conciliation. Il demande la punition des coupables et l'assurance que de pareils faits ne se reproduiront plus. La présence de 63 bataillons turcs, échelonnés entre Uskub et la frontière, le renfort à 9 bataillons de la garnison de Djoumaia et l'arrivée de six nouvelles batteries à Salonique lui causent de nouvelles inquiétudes.

Sofia continue de ne pas riposter aux taquineries hamidiennes :

Sofia, le 31 octobre 1903.

Les relations entre la Bulgarie et la Turquie continuent à se détendre; le gouvernement bulgare a décrété le licenciement général de toutes les classes de réservistes récemment appelées sous les drapeaux.

Alors Abd-ul-Hamid, en accusant réception du programme austro-russe, cherche à établir que toutes ces demandes sont déjà satisfaites par les mesures ordonnées récemment (3 novembre). Pour la première fois, Vienne et Pétersbourg parlent avec fermeté : les deux Cabinets ne se laisseront pas « détourner de leur but par des assertions, si osées qu'elles soient ». Silence de la Porte. Menaces des ambassadeurs (18 novembre). Adhésion théorique du Sultan à ce programme de Mürzsteg, qui devient la loi du contrat entre l'Europe et la Turquie (25 novembre). Mais la Porte, — écrit M. Constans le 1er décembre, — « pense qu'elle n'a rien consenti de trop grave », puisqu'elle « se réserve d'entrer en négociations sur les neuf points pour régler les détails de leur application », et qu'elle entend même « conformer les deux premiers points à l'indépendance, aux droits souverains, au prestige du Gouvernement impérial, et au *statu quo* ».

Et la guerre éclate en Extrême-Orient (18 février); durant près de deux ans (février 1904-août 1905), Pétersbourg ayant d'autres soucis que la Macédoine, l'Autriche, chargée désormais des affaires austro-russes, pourra, tout à son aise, maintenir le *statu quo*. Le *statu quo*, c'est-à-dire le malheur de la Macédoine, est dans les désirs de la politique autrichienne : toute annexion de la Macédoine à l'un ou à plusieurs des États balkaniques fermerait la route de Salonique au *Drang* vers l'archipel; toute amélioration du régime turc, toute atténuation du régime hamidien pourrait amener entre chrétiens et musulmans une réconciliation qui rendrait superflue l'intervention de l'Autriche. Le Sultan peut donc escompter la bienveillance de Vienne et de Berlin : la guerre turco-bulgare, qu'il n'a pas pu obtenir en 1903, est préparée pour le début de 1904.

Sofia, le 8 février.

Les autorités reviennent dans chaque conversation sur l'impossibilité d'obtenir aucun résultat en Macédoine tant que la principauté bulgare servira de place forte aux conspirateurs : « Comment dessécher un marais si l'on ne peut tarir ou détourner la source qui vient constamment le remplir? » Cet état d'esprit est général parmi les Turcs, qui considèrent qu'il n'y a pas de pacification possible sans une guerre préalable contre la Bulgarie.

Sofia, 9 février.

Les relations de la principauté et de la puissance suzeraine deviennent chaque jour plus mauvaises. Les Bulgares constatent qu'ils n'obtiennent rien sur les questions qui leur tiennent le plus à cœur. Malgré la promesse donnée aux puissances, l'iradé accordant l'amnistie n'a pas été publié. On n'a même pas obtenu une amnistie partielle qui aurait permis le rapatriement des réfugiés. Ceux-ci continuent à vivre ici de la charité publique et des subventions que leur donne le Trésor. Une somme de 300 000 francs a dû être votée par la Sobranié avant la fin de la session pour leur venir en aide. Les vexations contre le commerce et les sujets bulgares continuent. Les marchandises sont accusées de transporter à Constantinople des bacilles de maladies épidémiques, et les sujets bulgares de la dynamite. Les vexations des Turcs s'appliquent non seulement aux simples particuliers, mais aux fonctionnaires, même à ceux revêtus du caractère diplomatique.

Bien que la Porte ne tienne aucune de ses promesses d'amnistie aux réfugiés, d'indemnité aux villageois, de liberté

commerciale et scolaire, qu'elle masse à nouveau des troupes sur la frontière, la Bulgarie déclare aux puissances (13 février) « qu'en présence de la crise qui vient d'éclater en Extrême-Orient..., le gouvernement bulgare non seulement désire toujours sincèrement l'application des réformes, mais encore est fermement décidé, même au prix de sacrifices pour les intérêts bulgares, à éviter un conflit avec la Turquie, quoique la Turquie, par ses agissements arbitraires contre tout ce qui est Bulgare et par ses provocations incessantes, vise à acculer la Bulgarie à cette extrémité ».

Les deux mois de février et de mars 1904 ne sont qu'une alternative d'apaisements et de crises : Abd-ul-Hamid cherche querelle à Sofia ; sans force militaire, sans recours possible au protecteur russe ni à l'ancien ami de Vienne, la prudente Bulgarie évite, coûte que coûte.

Le Sultan mobilise. Le danger d'une guerre balkanique décide l'Autriche à mobiliser aussi et les puissances occidentales à user de menace envers la Porte (24 février 1904) : c'est le moment où Paris et Londres finissent de dresser les accords de l'entente cordiale. Pétersbourg, sur les demandes répétées de notre ambassadeur, consent à reconnaître que la Porte n'a rien tenu de ses promesses et que le programme de Mürzsteg doit « recevoir sa pleine et entière exécution dans son esprit et dans sa lettre ». Mais — il y a toujours des *mais* et des *si* dans les promesses du comte Lamsdorff — « il a paru très difficile de mener de front la réforme financière et celle de la gendarmerie : on a donc provisoirement, très provisoirement, laissé de côté la réforme financière pour appliquer tous les efforts à la réforme de la gendarmerie » (25 février). Ayant ainsi supprimé la moitié de leur programme, Vienne et Pétersbourg obligent la Porte à signer avec la Bulgarie un accord (26 mars-8 avril) :

Cet accord, — écrit notre agent à Sofia, — doit être considéré comme une trêve dont la durée dépendra du succès des réformes en Macédoine. Avec l'adoption du programme de Mürzsteg, il clôt ce qu'on pourrait appeler la première phase de la question macédonienne. Les risques d'une intervention militaire de la Bulgarie sont écartés et, avec eux, les craintes de complications européennes. L'avenir de la Macédoine dépend maintenant des réformes.

Accord turco bulgare du 26 mars-8 avril 1904.

1° La principauté de Bulgarie s'engage à empêcher, aussi bien sur son territoire que dans la Roumélie orientale, la formation des comités révolutionnaires et de bandes armées, et à punir celles qui se réfugieraient soit en Bulgarie, soit dans la Roumélie orientale :

2° La principauté prendra les mesures pour empêcher l'introduction dans les vilayets de toutes matières explosibles ou empoisonnées.

3° Les réformes convenues entre la Turquie, l'Autriche-Hongrie et la Russie pour les vilayets de Salonique, Monastir et Kossovo seront appliquées : l'amnistie générale recevra son plein effet; tous les condamnés politiques seront renvoyés dans leurs pays, à l'exception des condamnés pour attentats à la dynamite.

4° Les paysans des vilayets, qui auraient eu leurs maisons détruites trouveront, à leur retour dans les villages, assistance auprès des autorités ottomanes pour la reconstruction de leurs habitations et la restitution de leurs terres;

5° Afin d'empêcher le passage de brigands et de bandes, des corps mixtes civils et militaires seront établis par le gouvernement impérial et la principauté.

6° Les mesures douanières exceptionnellement appliquées ces derniers temps aux provenances de la Bulgarie et de la Roumélie orientale seront supprimées, et l'on reviendra aux mêmes formalités et facilités que par le passé.

7° Les trains de chemins de fer circuleront librement et aucun obstacle ne sera apporté aux voyages des Bulgares munis de papiers.

8° Tous les sujets de l'Empire sans distinction étant admis aux fonctions publiques, les emplois civils et judiciaires continueront à être accessibles aux habitants bulgares réunissant les qualités requises.

Protocole.

Le gouvernement impérial et la principauté feront des arrangements spéciaux :

1° Sur les mesures à prendre pour la sécurité de la frontière;

2° Pour la réglementation du service postal et télégraphique et les permis de voyage;

3° Pour la remise des criminels et des déserteurs;

4° Sur les conditions de l'indigénat par rapport au service militaire;

5° Sur les attributions des agents commerciaux;

6° Pour le raccordement futur des voies ferrées.

*
* *

Les puissances occidentales espéraient qu'un nouvel équilibre au Levant sortirait de cette combinaison turco-bulgare. Mais Abd-ul-Hamid, par sa politique en Macédoine, empêche que cet accord soit exécuté : il a trouvé dans l'article III du programme de Mürzsteg le moyen d'arrêter toutes les réformes en mettant aux prises les diverses chrétientés. Ce perfide article III promettant le futur partage de la Macédoine en sphères religieuses, qui tôt ou tard deviendront des sphères nationales, Abd-ul-Hamid excite les compétiteurs à étendre par des conversions forcées le domaine de leurs églises et de leurs langues. Il a surtout à cœur de déchaîner l'hellénisme contre les Slaves : il laisse ou fait dire au gouvernement d'Athènes que l'accord turco-bulgare peut avoir des clauses secrètes touchant l'avenir de la Macédoine ; en même temps il favorise la propagande romaine, qui détache de l'hellénisme les Valaques macédoniens. Les bandes grecques, avec la tolérance des autorités ottomanes[1], entrent dans les vilayets, et les bandes bulgares rentrent pour les combattre ; mais désormais les Bulgaro-macédoniens entendent ne travailler que pour eux et la formule *la Macédoine aux Macédoniens* l'emporte ; ils ne veulent que l'autonomie ; ils répudient l'annexion :

Belgrade, le 29 septembre 1904.

Le ministre des Affaires étrangères communique aux officieux une note ainsi conçue :

« Quelques journaux rendent la Bulgarie responsable des assassinats commis contre nos frères de Macédoine. Le gouvernement et le peuple bulgares sont innocents de ces assassinats aussi bien que la Serbie et la population serbe en Macédoine. Les organisations macédoniennes, qui ne trouvent plus d'appui en Serbie ni en Bulgarie, ont perdu leur caractère révolutionnaire et se sont changées en bandes de brigands. Ce ne sont plus des patriotes qui luttent pour la délivrance de leurs pays, mais de simples brigands. Sous prétexte d'obtenir l'autonomie de la Macédoine, ils préparent le terrain pour l'occupation de cette province ou du moins pour des complications dont les conséquences ne sauraient être prévues. »

1. Voir L. Léger, *Turcs et Grecs contre Bulgares*, Paris, Plon, 1904.

Tout ce que la Macédoine bulgare avait connu de souffrances depuis dix ans est dépassé. Rapport de M. Bapst, notre chargé d'affaires à Constantinople (2 novembre 1904) :

L'été, en Macédoine, comparativement à celui de l'année dernière, s'est écoulé sans secousse violente; il n'y a plus eu d'insurrection ouverte ni de dévastations de grande étendue. Mais le mal est peut-être pire; car une insurrection est toujours susceptible d'être réprimée par les armes, tandis que l'agitation actuelle, qui se manifeste à la fois sur les points les plus divers par des crimes et des brigandages isolés, échappe à l'action des troupes et ne peut être efficacement combattue que par la police et la gendarmerie. Or cette agitation présente depuis quelques semaines une recrudescence violente; les luttes entre races s'exaspèrent; les meurtres augmentent et les populations terrorisées aspirent à un changement de régime...

Le gouvernement turc, complètement aveuglé sur les conséquences possibles de l'agitation actuelle, considère avec plaisir ces luttes entre chrétiens et ne prend aucune mesure pour les faire cesser. On connaît les chefs de plusieurs des organisations occultes qui désolent le pays; mais on préfère laisser libre carrière à ces malfaiteurs, en qui l'on voit des auxiliaires de la cause islamique, et, quand l'éclat produit par quelque crime est trop fort, on frappe des comparses ou même des innocents.

Le syndicat austro-russe (8 décembre) dénonce les menées hamidiennes :

Les autorités ottomanes restent inférieures à leur tâche pour la répression des crimes commis par les bandes : *sous l'œil indifférent de la plupart des autorités locales*, des formations nouvelles, en partie serbes et principalement grecques, surgissent, appelant une recrudescence de désordres et de violences.

M. Constans avoue à la fin de décembre qu'il faut à tout prix violenter la résistance d'Abd-ul-Hamid, si l'on veut installer une police efficace :

La situation s'est, au cours de ce mois, sensiblement aggravée en Macédoine. L'extrême lenteur avec laquelle se fait la réorganisation de la gendarmerie, dont les populations chrétiennes avaient tout d'abord attendu des résultats efficaces, et *la mauvaise volonté de plus en plus évidente dont les autorités témoignent à cet égard* accroissent l'inquiétude dans tous les milieux. L'opinion, en Macédoine, semble se répandre de plus en plus qu'il n'y a plus à compter

sur les réformes, et les Bulgares, se prétendant en butte à l'hostilité systématique du gouvernement, semblent de plus en plus décidés à recourir à l'insurrection.

L'accord turco-bulgare, après un commencement d'exécution, a été systématiquement délaissé ou violé :

Sofia, le 13 juillet 1904.

Plusieurs négociations se poursuivent en ce moment entre le gouvernement bulgare et le gouvernement turc. Le gouvernement princier a obtenu de la Porte une prolongation d'un mois pour le rapatriement des réfugiés. Cette prolongation était absolument indispensable. Les opérations de rapatriement avaient été contrariées au début par quelques meneurs qui détournaient les paysans macédoniens de retourner chez eux; du côté turc, les commissions n'avaient fait leur besogne qu'avec lenteur : au terme fixé 12 000 réfugiés seulement avaient passé la frontière; près de 15 000 attendaient encore. On se plaint, du côté bulgare, de ce que la Turquie n'ait pas permis le retour en Macédoine des émigrés qui ont quitté cette province depuis plus de deux ans.

D'autres difficultés ne s'aplanissent que très lentement; le gouvernement bulgare a emprunté un million aux caisses agricoles pour le distribuer en secours aux réfugiés de Macédoine; mais l'entente n'a pu se faire encore sur la façon dont serait distribué ce million. *Les Turcs avaient d'abord demandé qu'il fût mis à la disposition d'Hilmi-pacha, qui se chargeait d'accorder les secours.* Les Bulgares ont refusé.

Sofia, le 3 octobre 1904.

Les nouvelles indiquent que la situation en Macédoine est toujours aussi troublée. Sans parler des luttes entre Grecs et Bulgares, entre patriarchistes et exarchistes, entre Grecs et Koutzovalaques, la réconciliation entre Turcs et Bulgares, que certains milieux officieux semblaient espérer après l'accord du 8 avril dernier, est bien loin de se produire. On incarcère de nouveau les Bulgares qui viennent d'être amnistiés. On oblige les prêtres et les maîtres d'école revenus en Macédoine à résider dans les villages où ils sont nés, ce qui fait que leurs églises et leurs écoles demeurent fermées. Il reste encore 4 000 réfugiés qui n'ont pu regagner le vilayet d'Andrinople et la Porte oppose des obstacles à leur rapatriement. Des bandes turques rançonnant les villages chrétiens se formeraient dans le vilayet d'Andrinople.

Les stipulations de l'accord s'exécutent cependant, tout au moins dans la forme. Le gouvernement bulgare vient de nommer com-

missaire de la frontière le général Andréeff qui s'abouchera avec le commissaire turc Hamdi-pacha.

En Macédoine et dans le vilayet d'Andrinople, les réfugiés ne sont pas secourus; le Sultan installe des musulmans dans les villages chrétiens. A la frontière, le gouvernement bulgare, « jugeant utile que les deux commissaires entrent en rapports personnels, fait demander à Hamdi-pacha un rendez-vous pour le général Andréeff; il lui est répondu que cette entrevue est sans objet ».

Les Stamboulovistes, revenus au pouvoir en 1903, fondent leur politique extérieure sur l'amitié des puissances occidentales et sur l'accord turco-bulgare, par opposition à leurs prédécesseurs zankovistes, qu'ils accusent de servilité à l'égard de Pétersbourg, de trahison même : à les entendre, une convention secrète de 1902 aurait, en cas de guerre, livré aux Russes les ports de Varna et de Bourgas. En 1903, le cabinet stambouloviste a obtenu des crédits pour la défense des côtes : 25 millions de francs. Toute l'année 1904, au cours de la guerre russo-japonaise qui réveille les haines de l'Asie contre le chrétien et peut mettre la Bulgarie, sentinelle avancée de l'Europe, sous les coups du panislanisme, Sofia poursuit l'amitié de la Porte et l'exécution pacifique des réformes qui délivreront Ferdinand des criailleries nationalistes et des menaces de révolution. Mais à la fin de 1904, les dispositions du Sultan étant trop évidentes, l'anarchie macédonienne croissant de semaine en semaine et les concentrations de troupes turques reprenant à la frontière, un nouveau crédit de 42 millions est voté par la Sobranié pour l'acquisition d'une artillerie à tir rapide, que fourniront les Français.

La politique stambouloviste n'en est pas changée : jusqu'en septembre 1906, fidèle à l'amitié française et anglaise, Sofia continue d'escompter la réforme en Macédoine et l'appui des cabinets occidentaux. Les persécutions hamidiennes et les incursions grecques en Macédoine n'interrompent même pas à Stamboul les négociations que Sofia veut, coûte que coûte, faire aboutir pour la conclusion des six « arrangements spéciaux », qu'a prévus le protocole du 8 avril 1904. Si la Porte eût répondu aux attentes de Sofia, une solide amitié turco-

bulgare eût préservé l'intégrité ottomane de toute surprise. Mais les réformes sont la condition première de cette amitié, et le Sultan ne veut aucun frein à son despotisme et les grandes défaites des Russes, puis le discours de Tanger (mars 1905), jetant les puissances dans la crise marocaine, permettent à Abd-ul-Hamid tous les espoirs.

Sofia, le 26 janvier 1905.

Les ministres d'Autriche et de Russie ont recommandé au président du Conseil de s'abstenir scrupuleusement soit de favoriser la formation de bandes, soit de leur venir en aide sous une forme quelconque, et d'observer une attitude correcte et loyale afin de permettre aux puissances de travailler avec la Porte au rétablissement de l'ordre en Macédoine. Le général Pétroff s'est défendu d'encourager la formation des bandes; il est assuré que l'on ne pourrait mettre à la charge du gouvernement bulgare aucun fait de connivence. Il soutient que l'agitation macédo-bulgare est un mouvement local, indépendant de toute attache avec la principauté.

A mesure que Paris et Londres montrent plus d'énergie pour l'amélioration de la gendarmerie macédonienne et pour l'établissement de la réforme financière, à mesure aussi que les désastres russes en Mandchourie et dans les eaux japonaises (mars-juin 1905), puis les grèves en Pologne et les mutineries de la flotte russe dans la mer Noire (juin 1905) augmentent les risques d'une agression turque, Sofia obéit plus volontiers encore aux conseils des puissances :

Sofia, le 26 mars 1905.

Pour éviter tout reproche de complaisance à l'égard des bandes et mettre fin aux plaintes incessantes de la Porte, le conseil des ministres a pris des mesures sévères pour la surveillance de la frontière : on ne laisse passer que les personnes munies de passeport ou d'une autorisation spéciale. Les officiers et sous-officiers ont été avisés qu'en cas de négligence, ils seraient traduits, dans les vingt-quatre heures, devant le conseil de guerre.

Comprenant parfaitement la situation internationale, la presse bulgare recommande aux Macédoniens le calme et la réserve. Un journal d'opposition, qui n'a que trop souvent encouragé les entreprises des comitadjis, écrivait hier : « Les Macédoniens ne doivent se faire aucune illusion : ils ne seront ni aidés, ni secourus par aucune puissance, et ce n'est pas de la Bulgarie que les insurgés

devront attendre quoi que ce soit au moment où la principauté se trouve elle-même dans une situation pleine de dangers. »

N'ayant point encore son artillerie, mesurant sa faiblesse militaire et la force des Turcs, voyant le désarroi de l'Europe, le triomphe des menées allemandes et les machiavéliques embûches que lui tend Abd-ul-Hamid, la malheureuse Bulgarie ne peut songer qu'à son propre salut. Quatre mois d'angoisses patriotiques, de vie au jour le jour sous la crainte du moindre incident (mars-juillet 1905). Il s'amasse dans le cœur du peuple et des hommes d'État une soif de vengeance, un besoin d'être forts et libres enfin, de rejeter la vassalité de cette Turquie sanguinaire et perfide, — dont nous voyons aujourd'hui les conséquences. A défaut des *Livres Jaunes*, qui n'osent pas publier la correspondance de nos agents en Macédoine par crainte de trop accuser l'attitude de M. Constans, il faudrait emprunter aux *Livres Bleus* — et les journalistes anglais, si injustes aujourd'hui pour les Bulgares, feraient bien de relire ces publications de leur gouvernement, — les dépêches de sir N. O'Conor sur la persécution des réfugiés dans le vilayet d'Andrinople, sur les incendies de villages macédoniens, sur les massacres du vilayet de Monastir : cinq ou six *in-quarto* du *Foreign Office* dressent un poignant réquisitoire contre ce régime hamidien, et tous les agents anglais s'accordent à dire que le Bulgare en est la victime la plus torturée.

La confiance dans le gouvernement anglais pour l'obtention de la réforme financière, la visite du prince Ferdinand à Paris (octobre 1905), l'aide donnée par la France au relèvement financier et au progrès économique de la principauté, surtout l'espoir d'une revanche proche ou lointaine permettent aux gouvernants bulgares de maintenir leur politique, malgré l'irritation du sentiment national. En juillet 1905, la guerre russo-japonaise tirant à sa fin, ils supplient l'Europe d'intervenir en faveur des réfugiés d'Andrinople. En octobre, à l'ouverture de la Sobranié, le prince Ferdinand se garde de la moindre allusion à la Macédoine : il ne veut causer aucun embarras aux puissances, qui organisent enfin leur démonstration navale pour imposer au Sultan leurs délégués financiers. Durant cette démonstration, les puissances renou-

vellent leurs « conseils amicaux » de modération et de prudence : le ministre anglais à Sofia reconnaît l'empressement de M. Petrof à les suivre; un congrès populaire remercie l'Europe et ne demande que l'extension des réformes macédoniennes au vilayet d'Andrinople et l'exécution des engagements turco-bulgares (5 décembre 1905).

En cette année 1905, la situation de la Macédoine est devenue atroce. Notre chargé d'affaires à Constantinople (M. Constans s'est débarrassé de M. Bapst; mais il n'a rien gagné au change) M. Boppe continue d'avertir son gouvernement :

Thérapia, le 10 août 1905.

Les rapports de Macédoine sont unanimes : la situation du pays est loin de s'améliorer. L'antagonisme entre les différentes races chrétiennes s'envenime tous les jours, avec la force et la hardiesse toujours croissante des bandes... Les autorités sont désarmées. Les soldats, qui arrivent toujours trop tard, ajoutent leurs exactions à celles des bandes.

La population paisible de Macédoine est donc livrée sans défense à des bandes de brigands professionnels, dirigées par des agitateurs politiques qui n'ont qu'un but : augmenter le désordre et l'insécurité pour provoquer l'intervention de l'Europe et un morcellement du pays conforme à leur programme national. Les villages musulmans eux-mêmes, que les troupes parvenaient jusqu'à présent à protéger, ne sont plus à l'abri des attentats des *comitadjis*; certains prennent le parti de se défendre, ce qui augmente encore l'anarchie.

Pour exciter encore l'émulation des « héros », le Sultan ordonne en Macédoine, un recensement ethnographique, qui permettra d'appliquer l'article III de Mürzsteg pour la répartition du pays en « sphères nationales »; il entrave en même temps l'action de la gendarmerie.

Thérapia, le 25 août 1905.

Lorsque le projet de recensement ethnographique de la Macédoine avait été mis en avant, l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie avait représenté à la Porte les dangers que présenterait l'exécution d'une pareille mesure, au moment où la Macédoine était déchirée par les querelles de races. Mais la Sublime Porte a oublié les sages avis du baron Calice. En même temps une fâcheuse tendance se manifeste en ce qui concerne la gendarmerie : la répartition des postes et l'effectif proposé pour chacun d'eux par le général Degiorgis avaient

été approuvés par iradé, et la nouvelle organisation avait commencé à donner les meilleurs résultats. Aujourd'hui le Palais réduit considérablement les effectifs des postes, sous couleur d'économie, et décide de mettre à la charge des populations les frais de construction des casernes destinées aux gendarmes.

Le but de cet ensemble de mesures paraît être d'entraver l'action de la gendarmerie et de la rendre impopulaire.

Au cours de 1906, même fidélité de Sofia aux puissances occidentales; mêmes plaintes inutiles à la Porte sur les persécutions de réfugiés, les cruautés macédoniennes, les incidents de frontière, les entraves aux relations commerciales, l'inexécution de l'accord turco-bulgare; mêmes négociations patientes pour la conclusion des « arrangements spéciaux » qu'a prévus le protocole de 1904 ; mêmes réponses dilatoires de la Porte, qui exige de « l'Etat vassal » une violation de ses lois sur la liberté de presse et de réunion : le despotisme du suzerain ne veut pas admettre, chez le « vassal », le respect de la légalité. Et cette vassalité, toujours mise en avant, devient odieuse aux plus pacifiques.

Les ambassadeurs turcs se plaignent en Europe de l'encouragement donné aux bandes : « Le gouvernement bulgare, répond sir Edward Grey, paraît avoir fait depuis longtemps déjà tout ce qui était en son pouvoir pour empêcher les bandes de franchir sa frontière et pour contenir les meneurs » (6 février 1906). Les concessions de la Porte à la propagande roumaine exaspèrent les Grecs; des bandes de Crétois et d'Épirotes sont envoyées par le gouvernement ou les comités d'Athènes; les crimes redoublent dans le vilayet de Monastir. La France est occupée d'Algésiras (janvier-avril 1906), puis du règlement marocain. Le Sultan embarrasse Londres par sa demande de surtaxe douanière qu'il appuie d'arguments plausibles. De janvier 1906 à mai 1907, cette question met aux prises la Porte et les ambassadeurs, l'Angleterre et le syndicat austro-russe : le commerce anglais sera frappé et gêné par la surtaxe; la politique anglaise sera combattue peut-être par cet argent qui, loin de servir à la Macédoine, permettra peut-être aux Allemands de pousser leur Bagdad vers le golfe Persique, au Sultan d'activer ses entreprises contre l'Égypte,

l'Arabie et la Perse; les incidents de Tabah-Akabah[1], la campagne des Turcs contre l'Yémen, les prédications panislamiques et les échauffourées en Égypte concordent avec la conférence d'Algésiras et avec les encouragements donnés par l'Allemagne à l'islam marocain : dans le monde musulman, Berlin et Stamboul machinent des surprises à l'Entente cordiale.

Londres se trouve ainsi partagée entre le désir d'accomplir les réformes en Macédoine et la crainte, en en fournissant les moyens, de fournir des armes à l'ennemi. Alors la Porte cesse de subvenir au paiement des fonctionnaires macédoniens, afin de discréditer la commission financière, et l'anarchie est portée à son comble par la connivence des autorités militaires; les rencontres entre Serbes et Bulgares ont diminué, depuis les négociations qu'ont ouvertes Belgrade et Sofia pour la conclusion d'une union douanière; mais entre Grecs et Bulgares, entre Grecs et Valaques, se livrent des batailles rangées, et les troupes sans solde se remettent à vivre sur le pays. Ouvertement, Abd-ul-Hamid persécute les représentants de l'Exarque.

Néanmoins, Sofia propose toujours et la Porte accepte enfin de négocier les « arrangements spéciaux »; mais, signés, le Sultan refuse de les ratifier. Et les luttes gréco-bulgares de Macédoine ont pour résultat les tueries et pillages de bourgs grecs dans la principauté; ces massacres d'Anchialou attirent au gouvernement de Sofia de nouvelles menaces turques — le « suzerain » rappelle le « vassal » au respect de l'humanité! — et la réprobation de l'Occident (août 1906). Les stamboulovistes perdent la confiance de leurs députés les plus fidèles. Un changement de politique s'impose. Un troisième emprunt et des commandes de matériel militaire ont achevé de mettre la Bulgarie à l'abri d'une surprise, tandis que l'espionnage et le gaspillage hamidiens achèvent de ruiner l'armée turque.

En septembre 1906, un nouveau ministre des Affaires étrangères, M. Stanciof, arrive au pouvoir. Ce confident et fidèle interprète du prince Ferdinand vient de Pétersbourg où il a

1. Voir mon livre *le Sultan, l'Islam et les Puissances*.

été le collègue de M. d'Aerenthal, lequel prend à Vienne la succession du comte de Goluchowski. M. Stanciof déclare qu'il veut pour la Bulgarie obtenir « audience en Europe et réciprocité à Stamboul ». Il ne dit pas qu'il a deviné — ou connu — l'ambition de M. d'Aerenthal et ses désirs de politique plus active au Levant.

Dès octobre 1906, — à défaut d'une entente avec Vienne pour une marche commune, entente qui n'a jamais existé, disent les Bulgares, — il est visible que les gens de Sofia se guident sur le pivot autrichien pour la conversion qu'ils opèrent et qui, de l'entente avec les gouvernements occidentaux et avec la Porte, les conduit peu à peu à des exigences inattendues. Sofia exige, après trois ans d'attente, un traité de commerce que le Sultan est obligé de mettre en vigueur le 1er janvier 1907. Sofia exige le raccordement des lignes ferrées, que promettait le sixième arrangement spécial : sur le refus d'Abd-ul-Hamid, Sofia déclare renoncer à tous les autres arrangements spéciaux.

Les variations de notre politique (octobre 1906) ébranlent la confiance des Bulgares dans l'amitié française : à tort où à raison, l'entourage grec et phanariote de M. Clemenceau se vante d'une influence dirigeante sur notre diplomatie, que les combinaisons de M. Constans [1], maintenu à Constantinople, rendent de moins en moins sévère aux pires opérations hamidiennes. Les voyages du roi de Grèce, les combinaisons entre financiers d'Athènes et de Paris, l'annonce d'une réfection de la flotte grecque par un amiral français donnent à Vienne une prise plus forte sur le prince et le gouvernement de Sofia. La politique de 1904 est abandonnée : proches témoins de la désorganisation militaire, des complots, de l'anarchie, de la banqueroute, qui sont en Turquie les fruits du régime hamidien, les Bulgares commencent d'entrevoir leur revanche, — et c'est le consentement de l'Autriche qui leur permet de supprimer les capitulations, que leurs traités de commerce avec les puissances occidentales avaient promis d'abroger.

Au cours de 1907, les assassinats du Premier stambouloviste, M. Petkof, et du *leader* macédonien, Sarafof, montrent

1. Voir dans la *Revue* du 15 mars : *Crise balkanique.*

à quelle haine sont montées les passions politiques et nationalistes : le prince Ferdinand risquerait sa vie à comprimer inutilement les désirs de la nation. Le matériel de l'artillerie est complété; tout se prépare à grands frais, pour doter le pays d'une armée puissante. Sur le maigre budget de la principauté, les dépenses militaires prélèvent les deux tiers des recettes. L'indépendance et la guerre ou la faillite et la révolution sont au bout de cet effort...

On sait comment l'indépendance est venue sans la guerre, — peut-être, — puisque les Jeunes Turcs semblent avoir la sagesse et la générosité de reconnaître que la criminelle conduite des autorités hamidiennes accula les Bulgares à cette nécessité.

Jusqu'au bout, la guerre sera-t-elle évitée? Je croirais à la paix, si les Jeunes Turcs, sous un sultan sincèrement constitutionnel et sous un grand-vizir énergiquement réformateur, pouvaient ne rien céder aux entraînements de la foule ni aux intrigues des vieux partis. Mais j'ai peur qu'ils n'aient bientôt à payer l'habileté un peu immorale — donc maladroite — qu'ils eurent, au lendemain de la révolution, de conserver Abd-ul-Hamid : il ne suffisait pas de répudier les crimes hamidiens; il eût fallu répudier le criminel, le mettre hors d'état de nuire, ne pas laisser aux conspirateurs du dedans et du dehors ce chef désigné et ce fauteur trop expérimenté d'une réaction, dont la guerre est le premier espoir.

Mais, paix ou guerre, pour aujourd'hui ou pour demain, il est une morale à tirer de cette histoire. Si la Jeune Turquie avait un homme d'État, peut-être saurait-elle éviter le Congrès que lui offrent les Russes et d'où elle ne retirera que consolations platoniques, condoléances, — et nouveaux sacrifices. Dans le *Ralliement* du 4 octobre, le vaillant député belge Georges Lorand écrivait, après l'incident Guéchof :

Les Bulgares ne sont pas les auteurs des incidents actuels; ils ont été provoqués par le gouvernement turc; ce n'est pas la faute des Bulgares si les Turcs, après avoir traité pendant vingt ans la Bulgarie en État indépendant de fait, s'avisent tout à coup de vouloir la traiter en vassale et de voir dans les Bulgares des sujets turcs investis d'une certaine autonomie par le traité de Berlin. C'est cette prétention des Turcs, contraire à leur propre intérêt et offensante pour les Bulgares, qui a été l'origine du conflit actuel.

On se souvient encore en Belgique que lors de l'affaire Ahmed Riza, je me fis l'éditeur de l'organe des Jeunes Turcs, le *Mechveret*, pour lui permettre de paraître en Belgique, en bravant notre gouvernement clérical, qui se faisait le complice du sultan rouge. Je signais le journal turc et mes filles faisaient les bandes pour le faire parvenir aux adresses secrètes des adhérents de Turquie, dont la plupart occupaient des positions officielles. Je suis donc un ami des Jeunes Turcs, et pas un ami du succès. Mais je dois leur dire en toute sincérité qu'autant j'ai admiré la façon dont ils ont mis le sultan à la raison et opéré la plus belle et la plus étonnante révolution pacifique dont l'histoire ait à faire mention, autant je comprends peu leur attitude actuelle vis-à-vis des Bulgares, leur prétention archaïque d'en revenir avec eux à vingt ans en arrière, de revendiquer une suzeraineté abolie de fait et d'offenser ainsi celle des populations chrétiennes qu'ils savent la plus sérieuse, la plus laborieuse, la plus mûre pour la civilisation occidentale, et qui devrait être leur alliée naturelle dans leur œuvre de rénovation par la liberté.

Avant de réunir un Congrès inutile ou dangereux, les puissances occidentales devraient, elles aussi, relire — ou lire — les arrangements turco-bulgares de 1904 : elles y trouveraient tous les éléments d'une transaction honnête pour les deux parties, satisfaisante pour la Bulgarie qui ne saurait être remise au rang de vassale, fructueuse pour la Porte qui a des compensations financières et autres à recevoir. L'Entente cordiale devrait ne pas sacrifier aux petits succès, besoins ou dépits du jour les combinaisons à longue échéance et la morale de l'Occident. Pour l'humanité, la rénovation de la Turquie et le succès des Jeunes Turcs doivent être un grand bénéfice ; mais l'indépendance bulgare en est un autre, et tout aussi grand, si l'Entente cordiale garde quelque respect des principes qui, seuls, peuvent la rendre durable : tout peuple qui arrive à la liberté a droit à sa confiance, mais c'est à son amitié qu'a droit ce peuple bulgare, triplement esclave il y a une génération à peine, — esclave du militarisme turc, esclave du cléricalisme grec, esclave du panslavisme russe, — et définitivement libéré aujourd'hui.

Le 11 octobre 1908.

VICTOR BÉRARD

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

		Pages.
Cᵗ ERNEST PICARD	**Le Matin de Sedan**	5
MRS. HUMPHRY WARD	**Carrière d'Artiste** (*2e partie*)	38
PIERRE COMERT	**Les Chemins de Fer de l'État en Prusse**	95
ANATOLE LE BRAZ	**Au Pays d'Exil de Chateaubriand. — II**	106
JACQUES CHENEVIÈRE	**Les Beaux Jours**	127
JEAN-LOUIS VAUDOYER	**L'Amour masqué** (*fin*)	145
JEAN POMMEROL	**De Morlaix au Guadalquivir. — II**	169
VICTOR BÉRARD	**Questions extérieures. — Réforme ottomane.**	188

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

GÉNÉRAL SERVAN GÉNÉRAL DUMOURIEZ	**Valmy. — I**	225
MRS. HUMPHRY WARD	**Carrière d'Artiste** (*3e partie*)	258
MAXIME LEROY	**Le Conseil d'État**	311
CLAUDE ANET	**Ouessant. — I**	338
JÉROME ET JEAN THARAUD	**Servitude campagnarde**	353
ANATOLE LE BRAZ	**Au Pays d'Exil de Chateaubriand. — III**	373
GAMALIEL FONJALAZ	**Journal d'un Garde-Suisse. — I**	405
FÉLICIEN CHALLAYE	**Le Congo et les Puissances**	422

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

		Pages.
GEORGES BIZET	**Lettres de 1871**	419
ÉMILE NOLLY	**Hiên le Maboul** (*1re partie*)	469
PAUL STAPFER	**La Foire aux Images**	510
CLAUDE ANET	**Ouessant. — II.**	535
MRS. HUMPHRY WARD	**Carrière d'Artiste** (*4e partie*)	551
GAMALIEL FONJALAZ	**Journal d'un Garde-Suisse** (*fin*)	607
CHARLES LE GOFFIC	**Le Bien du Pêcheur**	624
Lt-COLONEL F. BERNARD	**La Réforme de l'Indo-Chine**	636

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

ERNEST LAVISSE	**La Famille royale en 1700**	673
ÉMILE NOLLY	**Hiên le Maboul** (*2e partie*)	693
PH.-E. LEGRAND	**La Résurrection de Ménandre**	737
L. GIRARDAULT	**Le Congrès de la Route**	769
GÉNÉRAL SERVAN GÉNÉRAL DUMOURIEZ	**Valmy** (*fin*)	789
MRS. HUMPHRY WARD	**Carrière d'Artiste** (*5e partie*)	812
LOUISE PILLION	**Les Historiens de la Sculpture française. — I.**	849
VICTOR BÉRARD	**Questions extérieures. — Indépendance bulgare.**	869



LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone 516-20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La première Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50 *c.*

Coulommiers. — Imprimerie PAUL BRODARD.

LIVRES NOUVEAUX

UN GRAND HOMME,

par **Gaston Rageot.**

On attendait un roman de M. Gaston Rageot, critique singulièrement averti, dont nous avons signalé aux lecteurs de cette *Revue* un remarquable volume sur *le Succès*. D'intéressantes nouvelles avaient révélé au grand public les solides qualités de conteur qui prédestinaient M. Gaston Rageot à devenir un romancier. Son premier roman vaut qu'on le lise et qu'on le discute. L'auteur, avec une incontestable maîtrise, s'est proposé de trouver, de faire vivre un caractère. Et son héros, en effet, est très vivant. Il est bien d'aujourd'hui, avec les enthousiasmes et les sécheresses de notre époque. C'est un type véritable, en qui bien des gens se reconnaîtront ou seront reconnus. Il faut lire, il faut mettre de côté le premier roman d'un psychologue et d'un véritable écrivain.

SUR L'ORIGINE DU MONDE,

par **H. Faye.**

Cet ouvrage, qui fut longtemps classique, méritait d'être mis à nouveau sous les yeux du public. On y trouvera un lumineux exposé des théories cosmogoniques qu'eurent les Anciens et les Modernes en même temps qu'un chapitre où l'auteur a resumé excellemment sa philosophie de l'univers.

LE JOURNAL D'UN SOLDAT,

par **Fernand Chaline** et **Paul Labbé.**

« Le récit qu'on va lire ne sera ni tragique ni burlesque, mais simplement vrai, et ce sera son seul mérite. Nous avons noté au jour le jour avec une scrupuleuse impartialité, sans esprit de dénigrement ni d'enthousiasme béat, les impressions variées du soldat depuis son arrivée au corps jusqu'à sa libération. » Ce livre sincère se lit sans effort. Il intéressera les tout jeunes gens qui sont à la veille de vêtir l'uniforme, et il n'intéressera pas moins leurs aînés qui « seront heureux de revivre, en lisant ce volume, leur existence d'autrefois et de connaître à nouveau les sentiments qui faisaient battre leurs jeunes âmes ». Et cette simple citation dit assez dans quel esprit tout le volume est écrit.

LES JOURNÉES DE CASABLANCA,

par **Georges Bourdon.**

Correspondant d'un grand journal à Casablanca, M. Georges Bourdon a été le témoin direct de la plupart des faits qui font la matière de ce livre. C'est donc un document tout à fait précis, une relation tout à fait authentique que l'on trouvera dans ce volume. Mais on y trouvera aussi des qualités charmantes : M. Georges Bourdon a de la verve et de la grâce : il excelle à faire vivre les faits. Nous avons vraiment l'impression d'assister avec lui aux scènes qu'il nous raconte.

ETHIQUE, DROIT ET POLITIQUE,

par **Arthur Schopenhauer.**

Extrait des *Parerga et Paralipomena*, dont plusieurs volumes ont déjà été traduits en français sous les titres : *Aphorismes sur la Sagesse dans la vie* et *Ecrivains et Styles*, le présent livre est consacré à la morale, à ses rapports avec le Droit et la Politique. De tous les écrivains allemands du XIXe siècle, Schopenhauer est peut-être, avec Heine, celui dont l'art, la fantaisie, l'ironie plaisent le mieux au public français. La traduction de M. Auguste Dietrich conserve à cette jolie prose une part de son charme.

VERS LA BÉRÉSINA,

par le **Général-Major B.-R. F. Van Vlijmen.**

La thèse de l'auteur est que le passage de la Bérésina, qui pour beaucoup d'imaginations est synonyme de désastre, de débâcle, « fut, cependant, un chef-d'œuvre de tactique, un exploit sans pareil dans les fastes militaires ». Pour la démontrer, il expose toute cette marche *Vers la Bérésina* que fut la campagne de Russie. Il remarque qu'il y a concordance entre les témoignages du sergent Bourgogne, du général Marbot, du baron Fain, du *Mémorial de Sainte-Hélène*, du général Gourgaud, du colonel Boutourlin, aide de camp du tsar Alexandre, et qu'il est possible de tirer des instructions de ce fameux fait de guerre.

LES NUAGES S'AMONCELLENT,

par **Claude Lorris.**

Nous avons signalé naguère un très curieux roman de Claude Lorris, *l'Elue*. On retrouvera les mêmes dons, les mêmes qualités dans *les Nuages s'amoncellent*, et particulièrement une précision de style qui sait exprimer à merveille les notations les plus subtiles. Le sujet même est quelque peu déconcertant, et c'est plutôt par le détail que vaut cette œuvre d'un écrivain toujours original. Presque à chaque page, on peut goûter quelque jolie phrase harmonieuse qui, de plus, nous apporte une observation délicate et pénétrante.

NOUVELLES FRANÇAISES INÉDITES DU XVe SIÈCLE,

par **E. Langlois.**

En nous présentant ces « nouvelles françaises du XVe siècle », M. E. Langlois, le distingué professeur à l'Université de Lille, ne nous cache pas que la plupart ne présentent pas un grand intérêt. Certaines sont simplement traduites du latin, ou, comme dit M. E. Langlois « dérimées » des vers de quelque poète. Et, d'ailleurs, les originaux sont presque toujours connus. De quelques-unes cependant les sources immédiates sont ignorées, et ce sont, précisément, ces nouvelles-là qui ont décidé M. Ernest Langlois à écrire ce livre qui apporte « une contribution très appréciable à certains chapitres de l'histoire littéraire ».

LIVRES NOUVEAUX

UN GRAND HOMME,

par **Gaston Rageot.**

On attendait un roman de M. Gaston Rageot, critique singulièrement averti, dont nous avons signalé aux lecteurs de cette *Revue* un remarquable volume sur *le Succès*. D'intéressantes nouvelles avaient révélé au grand public les solides qualités de conteur qui prédestinaient M. Gaston Rageot à devenir un romancier. Son premier roman vaut qu'on le lise et qu'on le discute. L'auteur, avec une incontestable maîtrise, s'est proposé de trouver, de faire vivre un caractère. Et son héros, en effet, est très vivant. Il est bien d'aujourd'hui, avec les enthousiasmes et les sécheresses de notre époque. C'est un type véritable, en qui bien des gens se reconnaîtront ou seront reconnus. Il faut lire, il faut mettre de côté le premier roman d'un psychologue et d'un véritable écrivain.

SUR L'ORIGINE DU MONDE,

par **H. Faye.**

Cet ouvrage, qui fut longtemps classique, méritait d'être mis à nouveau sous les yeux du public. On y trouvera un lumineux exposé des théories cosmogoniques qu'eurent les Anciens et les Modernes en même temps qu'un chapitre où l'auteur a résumé excellemment sa philosophie de l'univers.

LE JOURNAL D'UN SOLDAT,

par **Fernand Chaline** et **Paul Labbé.**

« Le récit qu'on va lire ne sera ni tragique ni burlesque, mais simplement vrai, et ce sera son seul mérite. Nous avons noté au jour le jour avec une scrupuleuse impartialité, sans esprit de dénigrement ni d'enthousiasme béat, les impressions variées du soldat depuis son arrivée au corps jusqu'à sa libération. » Ce livre sincère se lit sans effort. Il intéressera les tout jeunes gens qui sont à la veille de vêtir l'uniforme, et il n'intéressera pas moins leurs aînés qui « seront heureux de revivre, en lisant ce volume, leur existence d'autrefois et de connaître à nouveau les sentiments qui faisaient battre leurs jeunes âmes ». Et cette simple citation dit assez dans quel esprit tout le volume est écrit.

LES JOURNÉES DE CASABLANCA,

par **Georges Bourdon.**

Correspondant d'un grand journal à Casablanca, M. Georges Bourdon a été le témoin direct de la plupart des faits qui font la matière de ce livre. C'est donc un document tout à fait précis, une relation tout à fait authentique que l'on trouvera dans ce volume. Mais on y trouvera aussi des qualités charmantes : M. Georges Bourdon a de la verve et de la grâce : il excelle à faire vivre les faits. Nous avons vraiment l'impression d'assister avec lui aux scènes qu'il nous raconte.

ÉTHIQUE, DROIT ET POLITIQUE,

par **Arthur Schopenhauer.**

Extrait des *Parerga et Paralipomena*, dont plusieurs volumes ont déjà été traduits en français sous les titres : *Aphorismes sur la Sagesse dans la vie* et *Écrivains et Styles*, le présent livre est consacré à la morale, à ses rapports avec le Droit et la Politique. De tous les écrivains allemands du XIXe siècle, Schopenhauer est peut-être, avec Heine, celui dont l'art, la fantaisie, l'ironie plaisent le mieux au public français. La traduction de M. Auguste Dietrich conserve à cette jolie prose une part de son charme.

VERS LA BÉRÉSINA,

par le **Général-Major B.-R. F. Van Vlijmen.**

La thèse de l'auteur est que le passage de la Bérésina, qui pour beaucoup d'imaginations est synonyme de désastre, de débâcle, « fut, cependant, un chef-d'œuvre de tactique, un exploit sans pareil dans les fastes militaires ». Pour la démontrer, il expose toute cette marche *Vers la Bérésina* que fut la campagne de Russie. Il remarque qu'il y a concordance entre les témoignages du sergent Bourgogne, du général Marbot, du baron Fain, du *Mémorial de Sainte-Hélène*, du général Gourgaud, du colonel Boutourlin, aide de camp du tsar Alexandre, et qu'il est possible de tirer des instructions de ce fameux fait de guerre.

LES NUAGES S'AMONCELLENT,

par **Claude Lorris.**

Nous avons signalé naguère un très curieux roman de Claude Lorris, *l'Élue*. On retrouvera les mêmes dons, les mêmes qualités dans *les Nuages s'amoncellent*, et particulièrement une précision de style qui sait exprimer à merveille les notations les plus subtiles. Le sujet même est quelque peu déconcertant, et c'est plutôt par le détail que vaut cette œuvre d'un écrivain toujours original. Presque à chaque page, on peut goûter quelque jolie phrase harmonieuse qui, de plus, nous apporte une observation délicate et pénétrante.

NOUVELLES FRANÇAISES INÉDITES DU XVe SIÈCLE,

par **E. Langlois.**

En nous présentant ces « nouvelles françaises du XVe siècle », M. E. Langlois, le distingué professeur à l'Université de Lille, ne nous cache pas que la plupart ne présentent pas un grand intérêt. Certaines sont simplement traduites du latin, ou, comme dit M. E. Langlois « dérimées » des vers de quelque poète. Et, d'ailleurs, les originaux sont presque toujours connus. De quelques-unes cependant les sources immédiates sont ignorées, et ce sont, précisément, ces nouvelles-là qui ont décidé M. Ernest Langlois à écri[illegible] qui apporte « une contribution très ap[illegible] certains chapitres de l'histoire littér[illegible]

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85bis, Faubourg-Saint-Honoré.*

Téléphone 516-20.

VENTE au Palais, le 21 octobre 1908, à 2 heures : **MAISONS A PARIS RUE GRÉGOIRE-DE-TOURS, Nos 32 ET 34** (VIe arrond.) Cont. 149 m. env. Rev. br. 8.000 fr. Mise à prix : **85.000** fr. S'adresser à Mes Houde et Marin, avoués ; Plocque et Bourdel, notaires à Paris.

VENTE au Palais, 22 octobre 1908.
MAISON EN COURS DE CONSTRUCTION PRESQUE ACHEVÉE, à Paris, **RUE CERVANTÈS-PROLONGÉE, N° 3**
Contenance : 355 m. env. Mise à prix **105.059** fr. S'adr. à Mes Alphonse Chartier, Beaugé, Dallery, Delaunay, Dubail et Pierre Launay, avoués.

---

2 MAISONS et 42 PIÈCES de TERRE et TERRAINS à construire à **Bagnolet, Les Lilas, Romainville et Le Pré-St-Gervais.** A adj. à la *Mairie de Bagnolet* (Seine). **Dim. 18 oct. à 1 h.** préc. M. à p. de : **80 à 10.000f** *Demand. affiche* à MM. Dessez et Penet, géom. à Bagnolet et à Me Corpechot, notaire à Noisy-le-Sec.

VENTE au Palais, le samedi 24 octobre 1908, à 2 h.
1° **MAISON à PARIS,** 20, rue Réaumur. Mise à prix : **250.000** fr. Rev. brut : **26.850.** — 2° **PROPRIÉTÉ à SURVILLIERS** (S.-et-O.), rue Valoise. Mise à prix : **4000** fr. — 3° **PROPRIÉTÉ à BRUNEVAL** (Seine-Inf.), commune de St-Jouin. Mise à prix : **6.000** f. S'adres. à Mes Raynaud de Biéville, Benech, avoués ; Breuillaud et Champetier de Ribes, notaires.

VENTE au Palais, le 31 octobre 1908, à 2 heures :
IMMEUBLE de rapport, sis à Paris 28, rue des RENAUDES. Revenu brut : environ 22.700 fr. Mise à prix : **200.000** francs.
S'adresser pour renseignements à Me Plaignaud, avoué, 15, rue Richelieu, Paris, dép. de l'ench. ; à Mes Castaignet, Messelet, Hébert et Haquin, avoués.

R. de BOULAINVILLIERS, 21 bis A adj. sur 1 ench., ch. not. Paris, 10 novbre. R. b. **14.175** f. M. à p. **140.000** f. S'ad. Mes Maciet et Meunié, not. dép. ench.

VENTE au Palais, le 29 octobre 1908, à 2 heures :
UNE PROPRIÉTÉ A PARIS BOULEVARD St-MARCEL, N° 15 et rue Dumérll, n° 6. Conte : 2.105 **mètres env.** Prêt du Crédit Foncier. Mise à prix : **123.725** fr.
S'adresser à Mes Alphonse Chartier, Dallery et Marmottant, avoués à Paris.

VILLE DE PARIS (Terrains du Champ-de-Mars). A adj. s. 1 ench., ch. not. Paris, 27 **octobre 1908.** **2 TERRAINS** av. Élisée-Reclus. Se 651m50. **M. à p. 200** f. le m. Av. La Bourdonnais Se 340m. M. à p. **250** f. le m. S'ad. Mes **Delorme et Mahot de la Quérantonnais,** 14, r. Pyramides, **dép. d'ench.**

Ville de Paris (Terrains du Champ-de-Mars). A adj. s. 1 ench. ch. des not. de Paris, le 27 **octob. 08** **TERRAIN** avenue Élisée-Reclus. Se **651m50 M.** à px **200** f. le m. S'ad. Mes **Mahot de la Quérantonnais** et **Delorme,** r. Auber, 11, **dép. ench.**

VENTE au Palais, à Paris, le 22 oct. **1908, à 2 h.** :
GRANDE PROPRIÉTÉ hameau du Val-Notre-Dame, commune de Bezons (S.-et-O.). Contenance : 8,095m environ. Mises à prix : **46,725** francs.
S'adresser à Mes Leboucq, Juilliard, Castaignet, Ribadeau-Dumas et Berton, avoués à Paris, et à Me Père, notaire à Paris.

VENTE au Palais, le 21 octobre 1908, à 2 heures :
GRANDE PROPRIÉTÉ à NEUILLY-sur-SEINE boulevard de la Saussaye, 3, et **boulevard d'Argenson.** Contenance : 7,713 mètres environ. Mise à prix : **100,000** fr. — S'adresser à Me Delasalle, avoué, et M. Ménage, adm. judiciaire.

VENTE au Palais, le 28 octobre 1908, à 2 **heures** :
1 Grand Terrain avec 2 Maisons et 1 PAVILLON, sis à Gennevilliers, avenue de Paris, n° 59, et rue Edmond-Darbois. Contenance superficielle : 7,390 mètres carrés environ, y compris l'emplacement rue Edmond-Darbois. Mise à prix : **60.000** francs.
S'adresser à Me Fernand Bertin, avoué à Paris, 18, rue Duphot.

